
Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews McGhee
United States Ambassador
to Turkey

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

SYRIE
ANCIENNE ET MODERNE.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

SYRIE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR M. JEAN YANOSKY,

OFFICIER ET AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ,
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE CORNEILLE,
MEMBRE DU COMITÉ HISTORIQUE
institué près le Ministère de l'Instruction publique, pour la publication
des documents inédits relatifs à l'histoire de France,

ET

PAR M. JULES DAVID,

ORIENTALISTE.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1848.

L'UNIVERS.

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

HISTOIRE

DE LA

SYRIE ANCIENNE,

PAR M. JEAN YANOSKI,

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE ROYAL DE HENRI IV (*),

ET PAR M. MAXIMILIEN VEYDT.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA SYRIE ANCIENNE.

Sous le nom de Syrie, nous ne comprendrons, soit dans cette description, soit dans le récit qui va suivre, que le pays qui s'étend depuis la Cilicie et l'Amanus, au nord, jusqu'à la Phénicie et à la Judée, au midi; et depuis la mer Intérieure, à l'ouest, jusqu'à l'Euphrate, à l'est et aux régions désertes, habitées par les Arabes scénites. Nous ne sortirons des limites que nous venons de tracer que pour raconter les destinées du vaste empire qui échut en partage aux Séleucides.

Quelques auteurs anciens ont singulièrement reculé les bornes du pays dont nous voulons parler. S'appuyant sur de vieilles traditions, plusieurs ont confondu l'Assyrie et la Syrie; ils ont appelé Syriens tous ceux qui habitaient le pays compris entre la Babylonie et le golfe d'Issus, et depuis ce golfe jusqu'au Pont-Euxin (*). Du temps de Justin, on commettait encore la même confusion (**). Strabon restreint davantage la Syrie; mais, frappé de certaines similitudes ethnologiques, il l'agrandit trop au midi. Pour lui, elle s'étend depuis la Cilicie et l'Amanus jusqu'à l'Égypte. « Je la divise, dit-il, ainsi qu'il suit, en partant de la Cilicie et du mont Amanus : la Commagène, la Séleucide, la Cœlésyrie, la Phénicie, sur les côtes, et la Judée, dans l'intérieur des terres (***). » Pour nous, comme nous l'avons dit, nous ne nous occuperons que de la Syrie proprement dite, laissant à part la Judée,

(*) M. Yanoski a revu et terminé cette histoire que l'auteur, pour des causes qu'il est inutile de faire connaître ici, laissait inachevée. Il l'a complétée en plusieurs endroits, surtout au commencement, par des additions considérables. Toutefois, il est plusieurs parties qui sont restées à peu près telles que l'auteur les avait rédigées. Nous citerons, par exemple, toutes les pages qui se rapportent à la dynastie des Séleucides. (*Note des éditeurs.*)

(*) Strabon, XII, 544; XVI, 737. Hérodote, I, 72; V, 49; et Mela, I, II. — Casaubon dit, dans une de ses notes : *Hesychius annotat,* Συρίαν λέγεσθαι γῆν, τὴν ἀπὸ Φοινίκης μέχρι Βαβυλωνίας. *Qui versati sunt in Sacris sciunt quam late pateat terra* Sur *Hebræis dicta.*

(**) *Imperium Assyrii, qui postea Syri dicti sunt, mille trecentis annis tenuere.* Justin, I, 2.

(***) Strabon, XVI, 749.

la Phénicie, la Mésopotamie, la Babylonie, la Cilicie et les cantons habités par les Syriens blancs ou Leucosyriens. Tous ces pays ont été désignés quelquefois, il est vrai, par un nom commun; mais ils ont eu des fortunes diverses, et chacun d'eux se distingue par quelques traits d'une vive originalité (*).

La Syrie est un pays montagneux; mais on y rencontre aussi de belles et vastes plaines (**). La terre, cultivée avec soin, dans les temps anciens, par une nombreuse population, était d'une grande fertilité, et elle présentait un aspect qu'elle n'a plus aujourd'hui. Des cités florissantes s'élevaient de toutes parts, même du côté du désert où se trouve Palmyre. Le voyageur moderne Burckhardt, parcourant la chaîne montagneuse qui sépare la plaine d'Alep du bassin de l'Oronte, rencontra les ruines de quarante-deux villes anciennes.

Les montagnes de la Syrie se rattachent, du côté du nord, au Taurus et à l'Amanus; et au Liban du côté du midi. La plus élevée de toutes est celle qui se trouve sur la rive gauche de l'Oronte, et que l'on appelait dans l'antiquité Cassius (Κάσιος). Elle était couverte, en plusieurs endroits, d'épaisses forêts. La province qui l'avoisinait fut appelée, de son nom, Cassiotis. Au nord se trouvait la montagne Pieria (ἡ Πιερία), qui se rattachait à l'Amanus.

L'Oronte (ὁ Ὀρόντης), plus anciennement appelé Typhon (Τυφών), est le fleuve principal de la Syrie. Il prend sa source dans la Cœlésyrie, non loin d'Héliopolis, dans la chaîne de l'Antiliban : il reçoit, dans son cours, un affluent, le Marsyas, et il se jette dans la mer Intérieure. Vient ensuite le Chalus (Χάλος); il termine son cours dans une sorte de lac qui se trouve entre Chalcis et Béroé. Les poissons de cette rivière étaient sacrés pour les Syriens. Près de l'Euphrate, d'autres petites rivières coulent dans la direction du nord au sud, comme le Singas et le Daradax.

La Syrie, pour les anciens, se divisait en deux parties principales: la *Syrie supérieure* (ἡ ἄνω Συρία), qui comprenait les cantons du nord jusqu'au Liban, et la *Syrie inférieure* (ἡ κάτω Συρία), communément appelée Syrie creuse (ἡ κοίλη Συρία) ou Cœlésyrie (*).

Les divisions politiques subirent de nombreux changements. Dans les temps les plus anciens, la contrée renfermait plusieurs petits royaumes. Sous la domination macédonienne, elle avait quatre villes principales : Antioche, Séleucie, Apamée et Laodicée, et peut-être autant de provinces distinctes. Plus tard, elle fut de nouveau partagée en dix provinces, que nous ferons connaître dans l'ordre suivant :

1° La Commagène (Κομμαγηνή), au nord, entre l'Amanus, l'Euphrate et le Singas. Ce petit pays, qui eut, pendant quelque temps, une existence indépendante, fut réuni définitivement au reste de la Syrie par l'empereur Vespasien (**).

2° La Cyrrhestique (Κυῤῥεστική), au sud de la précédente, s'étendait jusqu'à l'Euphrate.

3° La Piérie (Πιερία) était à l'ouest : elle touchait, au nord, à la Cilicie.

4° La Séleucide (Σελευκίς), au sud de la précédente. Cette petite province avoisinait la mer.

5° La Chalcidice (Χαλκιδική) était située à l'est de la Séleucide.

6° La Chalybonitide (Χαλυϐονίτις), plus à l'orient encore, s'étendait, dans le désert, jusqu'à l'Euphrate.

7° La Palmyrène (Παλμυρηνή), pays sablonneux, était au sud de la précédente.

8° La Laodicène (Λαοδικηνή) avoisinait la Phénicie, et se trouvait à l'ouest de la Palmyrène.

9° L'Apamène (Απαμηνή) était située au nord de la précédente.

10° La Cassiotide (Κασσιῶτις) s'étendait à l'ouest, sur les côtes, entre la Séleucide et la Phénicie.

Cette division subsista jusqu'au moment où Constantin sépara la Commagène et la Cyrrhestique du reste de la Syrie, et en forma une province à part qui fut désignée sous le nom d'*Euphratensis* ou *Euphratesia* (***). Plus tard encore, Théo-

(*) Nous avons également, et pour la même cause, retranché de notre récit tout ce qui se rattache a la Palmyrène.

(**) On trouvera ailleurs, dans cette collection, à propos de la Syrie moderne, les descriptions des voyageurs et ce qui se rapporte à l'histoire naturelle de la contrée.

(*) Strabon, p. 133, 692, 742, 749, 750, 754.

(**) Boeckh, *Corpus inscript. græc.*, t. I, p. 433.

(***) Ammien, XIV, 8; XVIII, 4. Procope,

dose le Jeune divisa tout le pays en deux grandes parties: *Syria Prima* et *Syria Secunda*. La première avait Antioche pour capitale : elle embrassait les côtes et les cantons du nord, jusqu'à l'Euphrate. La seconde, qui avait pour ville principale Apamée, comprenait tout le pays situé au midi de l'Oronte. La partie orientale de la Syrie, vers l'Euphrate, et près du désert, appartenait alors aux barbares, Parthes ou Arabes, ennemis de l'empire.

Nous allons énumérer les principales villes de la Syrie, en reprenant une à une les diverses provinces, suivant l'ordre que nous avons précédemment établi.

Villes de la Commagène. La plus considérable de toutes était *Samosate*, patrie de Lucien. Les rois du pays y résidaient. Une légion romaine y fut placée sous l'empire. Puis vient *Germanicia*, patrie de Nestorius. Quelques auteurs ont prétendu qu'Adata avait été son premier nom (*). Nous nommerons encore *Antiochia ad Taurum.*

Villes de la Cyrrhestique. Au premier rang se trouve *Hiérapolis*, aussi appelée *Bambyce* (Βαμβύκη) et *Mabog*. C'était une des villes les plus florissantes de la Syrie. Elle devait sa prospérité au temple fameux de la grande déesse syrienne. C'était un centre religieux où affluaient, de toutes parts, les étrangers porteurs de riches offrandes. Le christianisme amena sa ruine. Quand Justinien, comme nous l'apprend Procope, voulut relever ses murs, elle était en partie inhabitée (**). A *Zeugma,* sur l'Euphrate, se trouvait un pont de bateaux. Cette ville, comme Thapsaque, servait à communiquer avec la Mésopotamie. *Europus* (Εὐρωπός), aussi sur l'Euphrate, se trouvait au sud de Zeugma. *Beroea* (Βεροία), aussi appelée *Chalep* (Χαλέπ), est placée entre Antioche et Hiérapolis. Quelques-uns l'ont confondue, à tort, avec Chalybon ou Chelbon. Cette ville (auj. Alep) doit son importance aux Seljoucides. *Batnœ* (Βάτνα-Θάτνα) se trouvait entre Beroea et Hiérapolis. Aujourd'hui encore une vallee fertile, placée entre Alep et Mundbedje, est appelée *Batn* ou *Bathnan* (*). *Cyrrhus* (Κύῤῥος) donna son nom à toute la province (*Cyrrhestica*).

Villes de la Piérie. Sur la côte se trouvait une ville florissante, *Myriandrus* (Μυρίανδρος). C'était, suivant les traditions, une colonie phénicienne : elle s'élevait non loin des défilés de la Cilicie et d'Issus. Elle fut appelée plus tard Ἀλεξάνδρεια (on ajoutait à ce nom κατ' Ἴσσον pour la distinguer des autres Alexandries), et aussi *Alexandria Scabiosa.* Ce fut, suivant quelques-uns, près de ses murs qu'Alexandre livra bataille à Darius (**). On trouvait encore, dans la Piérie, la ville de *Pagrœ* (Πάγραι), et non loin de celle-ci une place maritime appelée *Rhosus* (Ῥωσός).

Villes de la Séleucide. La ville principale était *Seleucia* (Σελεύκεια) : elle fut fondée par Séleucus. C'était une place très-forte. Nous nommerons encore *Gindarus* (Γίνδαρος), placée à tort par quelques-uns dans la Cyrrhestique.

Villes de la Chalcidice. Dans cette province se trouvait, sans parler de *Chalcis* (Χαλχίς), la capitale, la ville d'*Arra*, appelée *Maarrat* par Abulféda.

Villes de la Chalybonitide. Après *Chalybon* (Χαλυβών), la capitale, qui donna son nom à la province, il faut nommer *Thapsacus* (Θάψακος), ville très-ancienne. C'était le passage le plus fréquenté de tous ceux qui se trouvaient sur l'Euphrate. Séleucus, s'il faut en croire Pline, changea le nom de Thapsacus en celui d'*Amphipolis*. Les voyageurs et les géographes modernes ne s'accordent pas tous sur l'emplacement de cette ville (***). On trouvait aussi dans la Chalybonitide, *Barbalissus* (Βαρβαλισσός), que Justinien fortifia; *Sura* (Σοῦρα), détruite par Chosroès et rebâtie par Justinien. Cette dernière ville était située sur l'Euphrate. M. Forbiger, dans un ouvrage récent, prétend que Mannert n'a point connu le véritable empla-

de Bell. pers., I, 17; II, 20. Malala, *Chron.*, p. 3. — *Voyez* aussi Boecking, *ad Not. imp.*, I, p. 389.

(*) *Voy.* Mannert, VI, I, p. 384.

(**) Procope, *de Æd.* II, 9.— *Voy.* Pococke, II, p. 242.

(*) Mannert, VI, I, p. 400. — Pococke, II, p. 245.

(**) *Voy.*, sur *Alexandrette*, les *Lettres édifiantes* écrites par les missionnaires jésuites, t. II, p. 98 et 99; éd. de Paris, 1780. — Niebuhr, III, p. 19. — Pococke, II, p. 260 et suiv. — *Voy.* aussi Ritter, *Erdkunde*, II, p. 464.

(***) Mannert, VI, I, p. 410, suppose à tort que l'on donna à la vieille Thapsaque le nom de *Zenobia*.

cement de Sura (*). *Zenobia* (Ζηνοβία), fondée par Zénobie, était à trois journées de marche de Sura, et à la même distance de Circésium. *Seriane*, qui est, suivant Mannert, la ville appelée Chalybon par Ptolémée. Della Valle (*ep.* 15), et les voyageurs les plus modernes, ont cru reconnaître ses ruines à trois fortes journées de marche sud-est d'Alep, et à l'est de Hamath, dans le désert. Nous nommerons encore *Salaminias* et *Arethusa* (Ἀρέθουσα). Cette dernière, placée au nord-ouest de Salaminias, au nord d'Émèse, près d'Épiphanie, était, au temps de Strabon, le siége d'une petite principauté arabe qui existait sous la protection de Rome (**).

Villes de la Palmyrène. D'abord *Palmyre* (Παλμύρα), appelée aussi *Thadmor* dans l'Écriture sainte, ensuite *Resapha* (Ῥησάφα), sur l'Euphrate, au sud de Sura (***).

Villes de la Laodicène. Nous ne citerons parmi les villes de cette province que la capitale, *Laodicea* (Λαοδίκεια).

Villes de l'Apamène. La capitale, *Apamea* (Ἀπάμεια), placée dans une contrée très-fertile, était une grande et forte ville. Suivant quelques auteurs, Antigone lui avait donné d'abord le nom de Pella. Elle fut, sous la domination romaine, comme nous l'avons dit plus haut, la capitale de la *Syria Secunda*. Burckhardt (****) a cru reconnaître, à l'endroit appelé aujourd'hui *Kalaat-el-Medyk*, l'emplacement de l'ancienne Apamée.

(*) A. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. II, p. 655; Leipzig, 1844, in-8°. — *Voy.* Mannert, VI, 1, p. 408.

(**) *Voy.* sur ses ruines : Pococke, II, p. 208, et Richter's *Wallfahrten*, p. 216.

(***) *Voy.* sur Palmyre, dont nous ne devons point parler dans cette histoire, Hutington, dans les *Philosophical transactions*, vol. XIX, n. 217 et 218 — Seller, *The Antiquities of Palmyra*; Lond. 1696 — Dawkins, dans l'ouvrage intitulé: *Ruins of Palmyra* de Robert Wood; Lond. 1753. — Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*. — Richter, *Wallfahrten*, p. 216. — Rosenmuller, *Handbuch der Bibl. Alterthumskunde*, I, II, p. 277. — Flügel, art. sur Palmyre dans l'*Encyclopédie universelle* de Ersch et Gruber, 3e sect., dixième vol., p. 185., etc. Nous n'avons pas besoin de renvoyer ici aux principaux géographes.

(****) Burckhardt, *Travels in Syria*, p. 148. — M. Letronne, dans le *Journal des Savants*, octobre 1822, dit que la position de Seidjar parait convenir à Apamée. — Forbiger, de son côté (*Handbuch der alten Geographie*, II, p. 648), critique Burckhardt. — *Voyez* aussi sur ce point : Ritter, *Erdkunde*, II, p. 449.

Aux environs de la ville se trouvaient de gras pâturages où Séleucus avait placé trois cents étalons, trente mille juments et cinq cents éléphants. Après Apamée nous devons citer *Emesa* (Ἔμεσα), célèbre par son temple de Baal (*). La ville de *Berya* est placée dans la carte de Peutinger au sud-est d'Antioche, entre Chalcis et Bathna (**). L'Apamène renfermait encore une ville célèbre : c'était *Epiphania* (Ἐπιφάνεια). Elle est appelée *Hamath* dans l'Écriture. Suivant certains auteurs, elle avait été fondée par les Phéniciens. Epiphania, qui a repris son ancien nom (*Hamah*), est encore aujourd'hui une ville considérable.

Villes de la Cassiotide. La capitale, *Antiochia* (Ἀντιόχεια), fut une des plus grandes villes du monde. Elle fut agrandie ou embellie, depuis le règne de Séleucus Nicator, presque par tous les rois de la dynastie des Séleucides. Elle fut détruite par Chosroès et relevée par Justinien. Elle conserva sa grandeur jusque dans les derniers temps de la domination romaine. Elle fut la patrie d'Ammien Marcellin et de Jean Chrysostome. Antioche était placée au milieu d'une plaine d'une admirable fertilité. Cette plaine (τὸ τῶν Ἀντιοχέων πεδίον) était arrosée par trois petites rivières qui avoisinaient l'Oronte, à savoir : l'*Arceuthus* (Ἀρκευθος), le *Labotas* (Λαβώτας) et l'*OEnobaras* (Οἰνοβάρας). La première de ces trois rivières, d'après Malala, était la plus considérable. Abulféda (*Tab. syr.*, p. 152) les appelle *Iaghra, Aswad* et *Eefrin* (***). Dans le voisinage d'Antioche, à quarante stades, se trouvait le bourg de *Daphné* (Δάφνη), dans un bois de lauriers et de cyprès. Là s'élevait un temple fameux, fondé en l'honneur d'Apollon et de Diane. Il fut anéanti par les flammes, en 362. Dans la même province se trouvait *Laodicea* (ἐπὶ τῇ θαλάττῃ), aujourd'hui Latakieh.

(*) Constantin Porphyrogenète (*de Adm. imp.* c. 25) l'appelle Ἔμεσσα; Ammien Marcellin (XIV, 8), *Emissa*, et la carte de Peutinger, *Hemesa*. — Voy., sur ses ruines : Pococke, II, p. 206. — Richter's *Wallfahrten*, p. 205, etc.

(**) Niebuhr vit les ruines de cette ville, connue aujourd'hui sous le nom de Berua. III, p. 95.

(***) *Voy.*, sur les ruines d'Antioche : Pococke, II, p. 275; et Richter's *Wallfahrten*, p. 281.

C'était aussi l'une des principales villes de la Syrie.

Villes de la Cœlésyrie. Nous devons mentionner avant tout *Damascus* (Δαμασκός). Damas est la plus ancienne ville du monde. On voit dans la Genèse qu'elle existait déjà du temps d'Abraham. Elle est située dans une vallée arrosée par le *Chrysorrhoas* (Χρυσοῤῥόας) ou *Bardines* (Βαρδίνης). Cette ville, très-riche et très-populeuse dans l'antiquité, n'a rien perdu aujourd'hui de son importance. Elle fut souvent un sujet de discorde entre les Séleucides et les Lagides. Dioclétien y établit une fabrique d'armes. D'un autre côté, elle porte, chez les écrivains ecclésiastiques, le titre de métropole (*). *Héliopolis* (Ἡλιούπολις), aujourd'hui Baalbeck, est célèbre par son temple du soleil. Les ruines de cette ville et de son temple font encore maintenant l'admiration des voyageurs (**). *Abila* (Ἄβιλα), qu'il ne faut pas confondre avec Abila de l'Arabie Pétrée, était située entre Héliopolis et Damas : elle devint la capitale de la tétrarchie d'Abilène. On trouvait encore dans la Cœlésyrie : *Aphaca* (τὰ Ἄφακα), placée à égale distance d'Héliopolis et de Byblus, sur le fleuve Adonis; *Occorura* et *Mariamne*.

Nous savons, par de nombreux témoignages, que les habitants de la belle contrée dont nous venons de parler, appartenaient à la famille araméenne. D'ailleurs, leurs traditions, leurs mœurs, leurs usages et leurs croyances religieuses les rapprochent incontestablement des peuples, comme eux de race sémitique, qui les avoisinaient à l'est et au midi. S'ils diffèrent par quelques points des Arabes, par exemple, ou des Phéniciens, c'est qu'ils sont placés géographiquement, si nous pouvons nous servir de ce mot, dans d'autres conditions. Ils subissent l'influence du pays qu'ils habitent. Les Syriens, par nécessité, durent se livrer aux travaux de l'agriculture.

(*) *Voy.*, sur *Damas*, sans parler des auteurs anciens : Schultens, *Comment. géograph.*, s. v. *Damascus.* — Les *Lettres édifiantes*, t. I, p. 165, 275 et suiv.; t. II, p. 438 et suiv. — Pococke, II, p. 171. — Niebuhr, III, p. 83. — Richter's *Wallf.*, p. 138. — Paulus *Sammlungd. merkwurd. Reisen in d. Orient*, VI, p. 69.

(**) *Voy.*, sur *Héliopolis* ou *Baalbeck* : Schultens, s. v. *Balbecum.* — Maundrell, *Journey from Alep to Jerusalem*, p. 135. — La Roque, *Voyage de Syrie*, p. 131 et suiv. — Radzivill, *Peregrin. Ierosolym.*, ep. II. — Pococke, II, p. 155. — Wood et Dawkins (*The Ruins of Baalbec.*). — Volney, *Voyage en Syrie.* — Burckhardt, *Travels in Syria*, p. 10. — Richter's *Wallfahrten*, p. 81.

Ils n'eurent pas, dans les temps anciens, comme navigateurs, la réputation des Phéniciens. Cependant, toutes les villes de la côte, depuis Myriandre jusqu'au port phénicien d'Aradus, firent un grand commerce par mer. D'autre part, les marchands syriens, qui voyageaient sur les frontières, par caravanes ou autrement, étaient nombreux. Ils dominaient l'Euphrate; et Thapsaque, le grand passage sur le fleuve, leur appartenait. Ils semblaient placés, en quelque sorte, pour unir, comme Alexandrie plus tard, la haute Asie aux pays occidentaux. C'était vers leurs frontières, depuis l'extrémité de la Commagène jusqu'à Thadmor, que se dirigeaient tous les produits naturels ou fabriqués de l'Orient pour arriver en Égypte et, par la Phénicie, jusqu'aux parties les plus reculées de l'Europe.

Aussi, comme l'attestent les auteurs anciens, la Syrie, soit par son agriculture, soit par son commerce, atteignit, dès les temps les plus reculés, à un haut degré de prospérité.

CHAPITRE II.

RELIGION DES SYRIENS.

Rien ne prouve mieux la parenté des Syriens avec les peuples qui les avoisinaient que leurs croyances et leurs cérémonies religieuses. Le savant Creuzer, dans un morceau que nous citerons ici, parce qu'il se rattache directement à notre sujet, a parfaitement établi les rapports qui existent entre la religion de la vieille Syrie et celles de presque toutes les contrées asiatiques. Il dit : « Isis cherche dans Byblos son époux qu'elle a perdu. La déesse nous met elle-même sur la voie des rapports certains qui existent entre les religions de l'Égypte et celles de la Phénicie et de la Syrie. En effet, les Phéniciens et les Syriens revendiquaient le dieu de l'Égypte; tous les ans, à la fête d'Adonis, une tête mystérieuse était, dit-on, portée par mer du rivage égyp-

tien sur la côte de Byblos. Les monnaies de cette ville phénicienne montrent encore la figure d'Isis; et les cultes et les divinités, et les idées et les images, tout cela, au fond, était identique chez les Égyptiens et chez les nations de l'Asie moyenne et antérieure. Voyons donc en quoi consiste cette identité; tâchons de développer les conceptions fondamentales qui, étant communes aux religions de tous ces peuples, les ont conduits à rapprocher et même à confondre ensemble leurs dieux. D'abord, nous remarquons en général, dans les cultes de l'Asie occidentale, les deux sexes à côté l'un de l'autre, un principe actif et un principe passif, un dieu-soleil, roi des cieux, qui a le pouvoir fécondant; une déesse-lune, qui conçoit de lui, et qui parfois se confond avec la terre fécondée. En second lieu, dans ces religions, une seule et même divinité réunit souvent les deux sexes; tantôt c'est un homme-femme, et tantôt une femme-homme, selon que l'un ou l'autre sexe domine. Quelquefois enfin, l'une des deux personnes divines disparaît tout à fait dans le culte populaire; souvent, par exemple, c'est le principe femelle qui fait l'objet exclusif des adorations, mais non sans des rapports plus ou moins évidents avec un principe mâle. Si maintenant nous cherchons comment ces notions et ces combinaisons diverses peuvent se rattacher aux grandes divinités de l'Égypte, les noms réclament avant tout notre attention : Bel ou Baal, Belsamen, Moloch, Adon, Baaltis, Astarté ou Astaroth, Mylitta, Alitta, Silith, Ma, Ammas, Mitra, tels sont les principaux. Or, que nous représentent ces noms? trois idées fondamentales : l'idée de l'empire et de la domination; l'idée de la nuit et celle de la lune, qu'elle emporte avec elle; l'idée de la maternité. Toutes se retrouvent également dans les noms des dieux de l'Égypte, principalement dans ceux d'Athor et d'Isis; dans le surnom de cette dernière, *Moyth*, ou la mère par excellence, la mère du monde, comme s'appelait encore la lune chez les Égyptiens, selon Plutarque; enfin, dans l'Osiris, dans le Sérapis, seigneur et roi, dans l'Isis reine et maîtresse : attributions si générales, qu'il n'est presque pas un culte, pas une religion qui ne les ait consacrées. Quant aux combinaisons de ces idées, Isis, le principe femelle, apparaît d'abord comme la grande déesse de l'Égypte, pendant qu'Osiris, bienfaiteur des humains, accomplit sur la terre les travaux, les souffrances et la mort, qui doivent lui mériter l'honneur de partager avec sa divine épouse les hommages des peuples. Voilà donc un dualisme qui se forme peu à peu, mais où le principe femelle est longtemps dominant. Un dualisme d'un autre genre se remarque dans les fêtes religieuses de l'Égypte, aussi bien que dans celles de l'Asie moyenne et antérieure. La fête de Thammuz dans la Syrie et dans la Phénicie; celle de Cybèle dans la Phrygie, divisées en deux parties distinctes, avaient leurs jours de deuil où l'on pleurait un dieu perdu, et leurs jours d'allégresse où l'on se réjouissait de l'avoir retrouvé; de même en Égypte, la fête d'Osiris présentait ce double caractère, les larmes et la joie; un dieu perdu et retrouvé; mais ce n'est pas tout; la religion des Égyptiens connaissait encore ce singulier accident dont nous avons parlé, les forces actives réunies aux forces passives dans un être unique mâle et femelle à la fois. Isis, ou la lune, se montre sous deux aspects divers, passive vis-à-vis du taureau générateur, du soleil fécondant; active vis-à-vis de la terre qu'elle féconde à son tour, en lui communiquant les germes producteurs qu'elle a reçus. Le rapprochement des deux sexes engendra partout, comme nous le verrons, un triple ordre de symboles. Faisait-on ressortir l'idée de la puissance virile, alors un dieu mâle présidait à la nature; dans le cas contraire, une déesse figurait comme la mère universelle des êtres. Imaginait-on de rassembler les deux propriétés dans une divinité unique, on la représentait sous la forme et avec les attributs d'un androgyne. Les hermaphrodites ne sont pas moins fréquents dans les religions de l'Asie occidentale que dans celles dont nous avons déjà traité; seulement, nous devons ajouter que cette figure bizarre, qui, dans les systèmes théologiques de la haute Asie, renferme des idées sublimes, par exemple, celle de la toute-puissance divine, se suffisant à elle-même, n'a pas, à beaucoup près, dans les cultes populaires dont il s'agit

ici, un sens aussi relevé; elle exprime simplement l'union toute physique des deux puissances qui concourent à la génération des êtres. Les religions de la haute et de la moyenne Asie se frayèrent de bonne heure un passage dans les contrées les plus occidentales de cette partie du monde. L'Asie antérieure, en y comprenant la Syrie, la Phénicie et la Judée, était comme la grande route par où circulaient continuellement, et les caravanes et les armées des nations puissantes de l'intérieur. Les Assyriens, les premiers, firent de ces contrées le but de leurs expéditions guerrières; des peuples entiers furent transplantés par eux au delà de l'Euphrate et du Tigre. L'empire ayant passé dans d'autres mains, l'on vit les Babyloniens, les Mèdes et les Perses se succéder tour à tour sur le trône de l'Asie; tous ces vainqueurs envoyèrent des colonies dans les pays qu'ils venaient de conquérir, et avec elles s'y naturalisèrent des coutumes et des croyances ou assyriennes ou médiques, comme on les nommait dans l'antiquité. Vint ensuite la grande domination des Perses. Les satrapes, suivis d'armées nombreuses, allèrent tenir leurs cours dans l'Asie Mineure. Mais l'Europe paraît sur la scène; et l'Asie, bouleversée par des conquérants nouveaux, vit tour à tour les longues dynasties des rois grecs se perpétuer dans son sein; et, quand elles furent tombées, les armées romaines établir leurs quartiers en Asie Mineure, en Syrie, et dans les contrées voisines. Ajoutez les relations si anciennes et si diverses que le commerce avait formées entre toutes les parties de l'Asie, et toutes les influences qui devaient en résulter sur les mœurs et les idées des peuples. Ici même, dans l'Asie antérieure, étaient le grand marché des esclaves et l'entrepôt général des marchandises de l'Assyrie, de la Babylonie, de l'Inde; les Phéniciens en furent les fondateurs. De là cette multiplicité et ce mélange des langues que Strabon remarque en Asie Mineure, au commencement de son douzième livre. De là aussi cette multiplicité de cultes et de religions, dont le mélange forme un tissu singulièrement divers. Toutefois, dans ce tissu merveilleux, l'on peut saisir comme une chaîne mystérieuse qui en unit les fils nombreux, et qui rattache à la fois aux religions du fond de l'Orient, et les cultes populaires et les systèmes religieux des contrées plus rapprochées de nous (*). »

C'est ainsi que Creuzer a signalé d'une manière générale les rapports qui existent entre les cultes et les religions, en apparence très-divers, qui se sont succédé dans la plus grande partie de l'Asie connue des anciens. Nous allons maintenant parler spécialement de la religion des Syriens.

La cosmogonie et la théogonie des Syriens sont, à coup sûr, moins connues que celles des Phéniciens et des Chaldéens. Nul renseignement bien précis ne nous a été transmis sur la religion et le culte qui ont dominé dans le pays situé entre l'Amanus, l'Euphrate, le Liban et la mer Intérieure. Toutefois, quelques savants modernes, parmi lesquels nous citerons Selden, Hyde, Hager, Gœrres, Creuzer et Guigniaut, sont parvenus, à l'aide de rapprochements ingénieux et d'analogies, et surtout par une habile critique des textes anciens, à donner sur ce point important quelques notions qui, dans ce livre, paraîtront peut-être suffisantes.

Le mot *Baal* chez les Syriens, comme *Bel* chez les Chaldéens, *Adon* chez les Phéniciens, semble avoir indiqué l'idée du principe de toute chose, de la cause première. *Baal* était le *souverain Seigneur* ou *Dieu*. Ce mot s'appliquait quelquefois particulièrement à l'objet qui, chez les esprits grossiers, personnifiait l'idée de Dieu; au Soleil, par exemple, à Jupiter ou à quelque autre planète. Creuzer a remarqué que le nom de Baal fut, dans l'antiquité, d'un usage aussi répandu que vague par lui-même. Il représentait tour à tour, chez les peuples orientaux, habitués, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à ce dualisme, un être mâle et femelle. Ajoutons cependant que les Syriens paraissent avoir adoré une déesse, la Lune (principe passif, par opposition au Soleil, principe actif), sous

(*) *Religions de l'Antiquité*, ouvrage de Creuzer, traduit, refondu, complété et développé par M. Guigniaut; t. II, première partie, p. 1 et suiv. — *Voy.* aussi sur ce sujet : *Histoire universelle*, par une société de gens de lettres, traduite de l'anglais; t. II, p. 21 et suiv.; Amsterdam, 1770. — Munk, *Palestine* (dans la collection de l'*Univers*), p. 89 et suiv.

le nom composé de *Baal-Gad* ou *Bel-Gad* (*).

Les rapports fréquents que la Syrie proprement dite eut avec les régions qui l'avoisinaient durent nécessairement exercer une grande influence sur sa religion et sur son culte. Les points de rapprochement entre la religion des Syriens et celle des Phéniciens sont nombreux. Nul doute que, sur les côtes, depuis le Kersas jusqu'à la ville d'Aradus, et depuis la mer Intérieure jusqu'à l'Euphrate, on n'ait adoré, comme dans la Phénicie ou la Mésopotamie, sous des noms plus ou moins altérés, Astarté, Moloch ou Mélech, Melkarth, Nibchas, Tharthak, etc. La Syrie toutefois eut ses divinités spéciales. La plus célèbre de toutes est la grande déesse de Syrie, qui ne diffère pas autant qu'on l'a cru de l'Astarté des Phéniciens. Elle avait son temple principal à Mabog, ou Bambyce, plus tard Hiérapolis. Nous emprunterons encore, à propos de cette déess , un fragment au savant Creuzer. « Strabon la nomme *Atargatis,* dit-il, et Ctésias *Derceto;* le géographe ajoute que son vrai nom était Athara, ce que savait déjà le vieux Xanthus de Lydie. Derceto n'étant visiblement qu'une corruption d'Atargatis ou Atergatis, il est plus que probable que les trois noms désignent une seule et même divinité. Cependant Lucien, ou l'auteur, quel qu'il soit, qui nous a laissé l'intéressant traité sur la déesse de Syrie, distingue expressément cette déesse révérée à Hiérapolis, de la phénicienne Dercéto, se fondant sur ce que celle-ci était représentée avec les extrémités inférieures d'un poisson, et l'autre, au contraire, sous la figure entière d'une femme. Nous savons, en effet, par divers témoignages, que Dercéto était adorée demi-femme et demi-poisson, à Joppé, en Phénicie, à Ascalon, à Azotus, chez les Philistins, et ailleurs. D'un autre côté, maint vestige, mainte allusion au poisson et à sa forme, conservés dans de très-anciens auteurs, identifient les mythes d'Atergatis et de Dercéto, aussi bien que leurs noms. Dans ces noms mêmes est renfermée l'idée de *poisson,* de *grand,* d'*excellent poisson.* Comment résoudre maintenant la contradiction qui existe, au sujet de la déesse de Syrie, entre Lucien, témoin oculaire, et des écrivains d'une date plus reculée, d'une autorité non moins forte que la sienne? Cela ne se peut guère qu'en distinguant les époques. Il est à croire que la déesse de Syrie appartient d'abord aux déesses-poissons. Une foule de circonstances tendent à le prouver; d'abord la scène où nous conduit sa légende, puis d'anciens usages, qui subsistaient encore, au temps de Lucien, dans le temple d'Hiérapolis, tels que celui de porter de l'eau dans un gouffre sacré; celui de nourrir, au voisinage du temple, des poissons sacrés également; la défense de manger du poisson faite aux adorateurs de la déesse, etc. Ce fut la première période du culte d'Hiérapolis. Dans la seconde période, la forme de poisson, donnée longtemps à l'idole du temple, tomba en désuétude; et la déesse commença dès lors à se rapprocher de beaucoup d'autres. Plus tard, les formes se modifièrent encore : l'idole devint une espèce de Panthée, où les symboles et les attributs les plus divers se donnèrent rendez-vous. Aussi Lucien, qui l'appelle, comme on sait, *Here* ou *Junon,* ne peut-il s'empêcher de reconnaître qu'elle a des traits de Minerve et de Vénus, de la Lune et de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. Dans l'une de ses mains elle tient un sceptre, dans l'autre une quenouille; sur la tête elle porte une tour, et elle est environnée de rayons; elle est encore parée de la ceinture, ornement distinctif de Vénus-Uranie. Mais alors même que la déesse eut revêtu cette dernière forme, et que Stratonice lui eût bâti un temple nouveau, les souvenirs de la forme primitive et des vieilles croyances qui s'y attachaient, subsistèrent avec la mémoire de l'ancien temple. Le culte de la divinité syrienne avait de nombreux et frappants rapports avec celui de la Cybèle de Phrygie. Aussi Lucien nous apprend-il qu'une opinion répandue de son temps identifiait les deux déesses; et cette opi-

(*) Le mot *Baaltis, Beltis,* ou plutôt *Baaloth,* est aussi, comme on l'a remarqué, le féminin de *Baal.* Il signifie *reine* ou *maîtresse. Baaltis* était un principe femelle qui résidait soit dans la lune, soit dans la planète de Vénus. Cette déesse des nations syriennes avait une grande analogie avec la *Mylitta* des Babyloniens, l'*Alitta* ou *Alilat* des Arabes et la *Mitra* des Perses.

nion paraît même avoir trouvé accès dans l'art, puisque l'on a des médailles d'Hiérapolis, sur lesquelles est représentée la déesse de Syrie, assise sur un trône entre deux lions. Les inscriptions témoignent également de cette identité. En effet, à Hiérapolis, comme en Phrygie, existaient des eunuques sacrés et de sacrées orgies, où les dévots, formant des danses sauvages, au bruit du tambour et au son des flûtes, se flagellaient mutuellement jusqu'à faire couler leur sang, et même, dans le transport frénétique de la fête, sous les yeux du peuple assemblé, portaient la main sur leur propre corps, et se privaient de la virilité. Là aussi des femmes fanatiques, se passionnant pour ces eunuques volontaires qui leur rendaient un brûlant amour, avaient avec eux un monstrueux commerce. Là aussi le collége des prêtres était extrêmement nombreux; car l'auteur du traité déjà cité en compta plus de trois cents occupés à un sacrifice. Ils avaient des vêtements blancs et des chapeaux. Le collége était présidé par un grand prêtre, qui restait pendant un an en possession de cette dignité, dont les marques extérieures étaient la tiare et une robe de pourpre. Le concours des étrangers qui venaient en foule de la Phénicie, de l'Arabie, de la Babylonie, de l'Assyrie et de l'Asie Mineure, faire leurs offrandes à la déesse, grossissait nécessairement le trésor du temple, non moins riche que celui de Cybèle. Beaucoup d'autres institutions communes, parmi lesquelles il faut remarquer la vénération pour les poissons et l'abstinence de leur chair, tendaient à rapprocher les deux divinités, soit entre elles, soit de plusieurs autres; et nous savons que ce dernier usage se liait particulièrement au culte d'Astarté. Cette adoration des poissons, et cette défense de s'en nourrir, sont un des traits les plus caractéristiques des religions de la Syrie tout entière. Toutefois, il est à croire que ce commandement si général souffrait de certaines restrictions, que les prêtres seuls étaient tenus d'observer dans toute sa rigueur le précepte d'abstinence; tandis que le peuple avait seulement pour sacrés et inviolables les poissons nourris dans les étangs des temples. L'exemple des Égyptiens est une assez forte preuve en faveur de cette opinion, quoiqu'ils paraissent avoir attaché au poisson des idées différentes de celles des Syriens. Ceux-ci tenaient également pour sacrées les colombes, les adorant et se gardant de leur faire du mal (*). »

Cette vénération pour les colombes remonte, en Orient, suivant la remarque de Sainte-Croix, de Sacy, de Rosenmüller, aux époques les plus reculées, et, malgré l'islamisme, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle est commune à tous les peuples de race sémitique.

Quel était le culte que les Syriens rendaient à leurs dieux? Le passage que nous avons emprunté à Creuzer, sur la grande déesse, à défaut de renseignements plus précis, peut nous le faire connaître. C'étaient des sacrifices, où coulait souvent le sang humain; puis des fêtes empreintes tout à la fois d'une profonde tristesse et d'une joie frénétique. Des pratiques lugubres, des danses lascives, la plus violente expression de ce qui s'allie avec une singulière vivacité, dans l'esprit des Orientaux, la douleur et la luxure, voilà ce qui dut caractériser le culte des Syriens. Là même où n'avaient point pénétré, dans toute leur pureté, les traditions sacrées de la Phénicie, les fêtes syriennes ressemblèrent aux *Adonies*. Nous n'avons pas besoin de dire, après le passage que nous avons cité, que la même analogie se manifeste dans le culte rendu à Cybèle et à Attis, à Anaïtis, à Mylitta et à Mitra, en Phrygie, en Arménie, dans la Babylonie et dans la Perse.

Suivant certains critiques, les Syriens auraient aussi placé au rang des dieux, en souvenir de glorieuses victoires ou de bienfaits reçus, plusieurs de leurs anciens rois. C'est ainsi qu'ils auraient adoré Hadad et Hazaël.

Les croyances, les traditions et les pratiques religieuses de la Syrie, comme celles de tous les autres pays de l'Orient en général, se conservèrent intactes, jusqu'au moment où parut Alexandre. Le conquérant macédonien, en important, en tous lieux, à la suite de son armée, les idées et la civilisation grec-

(*) *Religions de l'Antiquité*, t. II, première partie, p. 26 et suiv.

ques, n'anéantit pas entièrement, il est vrai, les vieilles religions asiatiques, mais il leur fit subir une profonde altération.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE LA SYRIE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULES JUSQU'A LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE.

FORMATION DES ROYAUMES SYRIENS. — Les Syriens, connus dans l'Écriture sous le nom générique d'Araméens, se partageaient d'abord en tribus indépendantes. Chaque peuplade avait son chef ou roi, appelé *Méleck* dans la langue du pays. Le temps altéra cette constitution primitive. Par des changements plus ou moins rapides, dont l'histoire n'a pas rendu compte, quelques tribus s'élevèrent, quelques autres déchurent; les plus favorisées réunirent sous une domination commune des voisins moins heureux; et, sans modifier l'ancienne constitution patriarcale, imposèrent aux chefs particuliers leur suzeraineté nouvelle.

Ainsi se formèrent les États de Sobâ, (Zobah, Tsobâ), d'Hamath ou Hemath, d'Arpad, de Maacha, de Gueschour ou Gessur, de Beth-Rehob, de Dameschek (Damas).

L'histoire de ces petits royaumes reste couverte jusqu'au onzième siècle (avant J. C.) de la plus complète obscurité. Le silence de l'Écriture, qui ne les nomme pas avant le règne de Saül (Schaoul), prouve seulement qu'Arame ne s'associa point d'abord à la ligue de la race de Cham contre le peuple de Dieu. Les victoires du premier roi d'Israël les tirèrent enfin de cette dangereuse indifférence. Jusque-là, battues et assujetties par les Pélichtimes (Philistins), les douze tribus s'étaient relevées : déjà elles repoussaient les vainqueurs au delà de leurs limites. Schaoul allait ramener les temps de Josué. C'est alors que nous voyons les rois de Sobâ figurer pour la première fois dans le livre de Samuel.

Schaoul obtint la royauté sur Israël; et il combattit tous ses ennemis à l'entour : Moab, les fils d'Ammône, Edome, les rois de Sobâ, et les Pélichtimes, et partout où il se tournait, il répandait la terreur (*).

(*) Schemouel, liv. I, XIV, 47.

Les rois de Sobâ devaient gouverner dans une sorte d'union fédérative la partie de la Syrie voisine du Liban, qui était bornée à l'est, par l'Euphrate; au sud-ouest, par le pays de Chanaan et par Dameschek. Au nombre de ces rois, on place Réchob, père de Hadadezer.

RÈGNE DE HADADEZER. — Hadadezer paraît au temps de David, vers 1050 avant J. C. (*). Héritier des projets de son père contre les Hébreux, mais instruit par l'expérience d'un premier revers, ce prince, avant d'attaquer le successeur de Schaoul, concentra dans sa main toutes les forces du pays de Sobâ. Il assujettit les chefs de tribu, et régna seul avec une autorité qui, divisée, se fût affaiblie. Bientôt, recherchant le principe de la grandeur dans l'unité, il rallie tous les peuples syriens contre l'ennemi commun, et se place, comme chef national, à la tête d'une vaste confédération. Mais en poursuivant cette grande idée, il ne sut pas tenir assez compte des intérêts particuliers. Déjà Talmaï, fils d'Amihoud, roi de Gueschour, avait donné à David sa fille Maacha, et montré l'exemple de l'alliance avec l'étranger. A son tour, Tohi, roi de Hamath, se jette par haine d'un rival dans le parti d'Israël, et combat les envahissements du roi de Sobâ. Hadadezer ne s'effraye point de cette opposition partielle; sûr de l'appui des Syriens de Damas, il s'avance avec confiance contre David, vainqueur des Moabites. Mais il ne trouva dans cette expédition que honte et revers : David lui enleva 1,700 cavaliers et 20,000 hommes de pied; David coupa les jarrets à tous les attelages, et n'en réserva que cent (**). La Chronique parle de 1,000 charriots, 7,000 cavaliers, et 20,000 hommes de pied (***). Quel que soit le chiffre qu'on adopte, l'étendue de ce désastre compromettait à la fois et au même degré, peut-être, la puissance

(*) Le nom de ce prince revient plusieurs fois dans le livre de Schemouel et dans les *Chroniques* sous une forme différente : Hadarezer et Hadadezer, par exemple; *Chr.*, I, ch. XVIII, v. 3; et Samuel, liv. II, X, 16. Mais Hadadezer est la véritable orthographe; *hadad* parait être le titre commun de tous les rois d'Arame. Ben-Hadad Ier, Ben-Hadad II, etc.; de même Parau, Pharao, chez les Egyptiens, Abgar chez les Arabes.

(**) Sam., liv. II, VIII, 4.

(***) *Chroniques*, liv. I, VIII, 4.

nouvelle du roi de Sobâ et l'indépendance d'Arame. Les habitants de Dameschek comprirent le danger; ils arrivèrent au secours de leur allié; mais cette fois encore David triompha de la ligue syrienne et battit 22,000 hommes d'Arame (*).

Ce coup était décisif. Hadadezer, abandonné par une partie de ses serviteurs, se soumit (**). Dameschek reçut des postes militaires, et ceux d'Arame devinrent sujets et tributaires de David (***). Les vainqueurs rapportèrent à Jérusalem un riche butin, les boucliers d'or, les carquois d'or pris sur les serviteurs de Hadadezer, et l'airain enlevé dans les villes de Bétah et de Bérothaï (****), de Tibath et de Coune (*****).

Ainsi, le sort avait confondu les vastes projets du dominateur d'Arame, et donné gain de cause aux adversaires de sa puissance. Tohi, roi de Hamath, envoya son fils Jorame à Jérusalem pour féliciter David de la défaite de leur commun ennemi, et lui offrir en présent des vases d'argent, des vases d'or et des vases d'airain (******). Le vaincu, cependant, n'était pas dompté; il ne renonçait pas à sa difficile entreprise, et se préparait pour une nouvelle tentative.

David régnait en paix sur Israël; vainqueur de Moab, d'Ammône, d'Arame, des Pélichtimes et d'Amalek, il étendait sur tous ses voisins une puissance solidement affermie.

C'est alors que le roi des enfants d'Ammône mourut; et Hanoune, son fils, régna en sa place (*******).

« David dit : « Je veux agir avec bonté envers Hanoune, fils de Nahasch, comme son père a agi avec bonté envers moi; » et David envoya ses serviteurs pour le consoler de la mort de son père. Les serviteurs de David arrivèrent au pays des enfants d'Ammône.

« Les princes des fils d'Ammône dirent à Hanoune, leur maître : « Est-ce que David veut honorer ton père à tes yeux, qu'il t'a envoyé des consolateurs? N'est-ce pas plutôt pour explorer la ville, pour l'épier, afin de la détruire, que David a envoyé ses serviteurs vers toi? »

« Hanoune prit les serviteurs de David, leur fit raser la moitié de la barbe, couper la moitié de leurs habits jusqu'aux hanches, et les renvoya.

« Ils le firent savoir à David; et il envoya au devant d'eux; car ces hommes étaient très-confus; le roi dit : « Demeurez à Jerého (Jéricho), jusqu'à ce que votre barbe ait repoussé, et puis vous reviendrez. »

Les fils d'Ammône, voyant qu'ils s'étaient mis en péril, cherchèrent des détours contre la vengeance des Hébreux.

Ils prirent à leur solde de Bethrehob et de Sobâ 20,000 hommes de pied; du roi de Maacha, 1,000 hommes, et des hommes de Tob (Istob), 12,000 (*).

Ainsi, le parti formé, dans Arame, par Hadadezer se relevait de sa chute, pour recommencer, au compte et avec l'appui des Ammonites, la lutte de la race de Cham contre les envahissements d'Israël.

David l'ayant appris, envoya Joab et toute son armée (**).

« Les enfants d'Ammône sortirent et se rangèrent en bataille à l'entrée de la porte. Arame Sobâ, Rehob et les hommes de Tob et de Maacha étaient à part dans la campagne (***).

« Joab, ayant vu que l'armée était tournée contre lui, devant et derrière, choisit parmi tous les hommes d'élite d'Israël, et les rangea contre Arame;

« Et remit le reste du peuple, qu'il rangea contre les enfants d'Ammône, dans la main d'Abischaï, son frère.

« Il dit : « Si Arame est plus fort que moi, tu viendras à mon secours; si les enfants d'Ammône sont plus forts que toi, j'irai te secourir.

« Sois fort; et agissons avec force pour notre peuple, et pour les villes de notre Dieu, et que l'Éternel fasse ce qui sera bon à ses yeux. »

« Joab et le peuple qui était avec lui s'approchèrent pour le combat contre Arame, qui s'enfuit devant lui.

« Les enfants d'Ammône, voyant qu'Arame avait pris la fuite, prirent

(*) Sam. *ibid.*, 5. — *Chr.* *ibid.*, 5.
(**) Rézone, fils d'Eliada, va s'établir à Dameschek comme chef de bande. *Rois*, l. I, XI, 23.
(***) Sam., liv. II, VIII, 6.
(****) Sam., *ibid.*, 8.
(*****) *Chroniques*, liv. I, XVIII, 8.
(******) Sam., *ibid.*, 10.
(*******) Sam., liv. II, X, 1.

(*) Sam., *ibid.*, 6. — *Chr.*, liv. I., XIX, 6.
(**) Sam., *ibid.*, 7.
(***) Campés en face de Medaba, au midi de Rabbath-Ammon; *Chr.*, liv. I, XIX, 7.

aussi la fuite devant Abischaï (*). » Ainsi les Syriens à peu près seuls ont soutenu le choc des Hébreux. Vaincus, leur défaite est pour Arame un échec national. Ce n'est donc plus désormais au compte d'un allié, c'est en leur nom, c'est pour leur indépendance menacée qu'ils doivent combattre. Hadadézer se met à la tête du mouvement, pour assurer le triomphe de ses projets; il se sert du danger commun, et, ralliant toutes les tribus des deux bords de l'Euphrate, fonde, au profit de son ambition, l'unité momentanée des peuples d'Arame.

« Les enfants d'Arame, se voyant battus devant Israël, s'unirent ensemble.

« Hadadézer *envoya* (**) et *fit sortir ceux d'Arame qui étaient au delà du fleuve;* ceux-ci vinrent à Hélame. Schobah, chef de l'armée d'Hadadézer, était devant eux. »

Cette fois l'attaque était menaçante pour Israël. David assembla tout son peuple et passa le Jardène (Jourdain). Les Syriens rangèrent en bataille leurs chariots et leur cavalerie; mais l'Éternel donna la victoire à David. Schobah périt dans la mêlée : 700 chariots, 40,000 cavaliers, suivant Samuel (***), 7,000 chariots, 40,000 hommes de pied, suivant les Chroniques (****), couvrirent la plaine de Hélame.

« Tous les rois, serviteurs d'Hadadézer, ayant vu qu'ils avaient été battus devant Israël, firent la paix avec Israël, dont ils devinrent les sujets, et Arame craignit de secourir encore une fois les enfants d'Ammône (*****). »

Ici se termine l'histoire et probablement la vie d'Hadadézer. Rien ne resta de l'œuvre de ce grand chef, pas même le royaume que son ambition avait élevé à une importance peu durable.

Il avait rêvé l'indépendance d'Arame, fondée sur l'unité. Arame perd à la fois l'unité et l'indépendance. Ses peuples, à peine rapprochés par les liens de leur récente confédération, se morcellent pour s'affaiblir sous la domination d'Israël. Tout le pays en deçà de l'Euphrate jusqu'à Tiphsah (******) (Thapsaque), reconnut la loi de Schelomo. Seul, un serviteur d'Hadadézer, Rézone, fils d'Éliada, continue la lutte contre les vainqueurs. Rézone avait déserté le camp du roi de Sobâ pour se faire chef de bande, et s'établir à Dameschek. De cette place, comme l'aigle de son aire, dit la Bible, il domina la Syrie et les frontières de la Judée.

« Il fut un adversaire d'Israël pendant tout le temps de Schélomo (Salomon); il eut de la répugnance pour Israël, et régna sur Arame (*). »

A Rézone succéda Hésione. Ce chef, qui, sans doute, avait commencé par servir dans la bande de Rézone, n'a laissé dans l'histoire aucun souvenir. Quelques critiques même (**) ont nié son existence. Ils ont pris Hésione et Rézone pour deux formes du même nom.

Tobrimone, fils d'Hésione, renonça à toute hostilité contre les Hébreux, et vécut dans l'alliance d'Abiam, roi de Juda (Abiam régna de 958 à 955).

Il ne s'occupa point d'étendre sa puissance au dehors; mais, par une politique mieux entendue, il réunit dans l'unité du royaume d'Arame les différentes fractions de la puissance syrienne. Pendant que les Syriens se formaient ainsi en corps de nation sous l'autorité d'un seul chef, les dix tribus d'Israël se séparaient de Juda, et fondaient, en face de Jérusalem, un royaume rival.

LUTTE ACHARNÉE CONTRE LES ISRAÉLITES ; BEN-HADAD Ier ET BEN-HADAD II. — Ben-Hadad Ier, fils de Tobrimone, sut habilement profiter de ces divisions.

Il s'unit d'abord avec Baascha, roi d'Israël.

« Mais Assa, roi de Juda, prit tout l'argent et l'or qui étaient restés dans les trésors de la maison de Dieu et dans les trésors de la maison du roi, les donna à ses serviteurs, et les envoya vers Ben-Hadad, fils de Tobrimone, fils d'Hésione, roi d'Arame, qui demeurait à Dameschek, en lui disant :

« Qu'il y ait une alliance entre moi et toi, comme entre mon père et ton père; voici : je t'envoie un présent en argent et en or; va, romps ton alliance avec Baascha, roi d'Israël. »

« Ben-Hadad écouta la proposition de

(*) Sam., liv. II, X.
(**) Misit nuntios. *Chr.*, liv. I, XIX, 16.
(***) Liv. I, X, 18.
(****) Liv. I, XIX, 18.
(*****) Sam., *ibid.*, 19.
(******) *Rois*, liv. I, IV, 24.

(*) *Rois*, liv. I, XI, 25.
(**) Newton, *Chronol.*, p. 238.

Assa, et envoya les capitaines de son armée contre les villes d'Israël, et battit Yione, Dane, Abel-Beth-Maacha et tout Kinroth (*), dans tout le pays de Nephtali (939 av. J. C.) (**). »

C'était le jour des représailles. Ben-Hadad vengeait Hadadézer; Arame, fort de son unité nouvelle, prenait sa revanche sur Israël, affaibli et divisé. Étrange aveuglement! Le peuple de Juda applaudit au triomphe de l'étranger; seuls, les prophètes protestèrent, au nom de leur Dieu, contre l'alliance des ennemis de Jéhova.

« Hanani, le prophète, vint vers Assa, roi de Juda, et lui dit : « Parce que tu as mis ta confiance dans le roi d'Arame, et non dans le Seigneur, ton Dieu, c'est pourquoi l'armée du roi d'Arame s'est échappée de ta main.

« Est-ce que les Éthiopiens et les Libyens n'étaient pas bien plus nombreux, avec leurs chariots et leurs cavaliers, et leur multitude? Tu t'es confié au Seigneur; et le Seigneur les a livrés dans tes mains.

« Car les yeux du Seigneur voient toute la face de la terre, et donnent de la force à ceux qui se reposent sur lui. Tu as donc follement agi, et pour cela, à partir de ce jour, des guerres s'élèveront contre toi (***). »

Le peuple était habitué à révérer la voix des hommes inspirés. Il se troubla des menaces d'Hanani. Mais Assa, pour rétablir le calme, fit châtier le prophète importun et mettre à mort quelques mécontents (****).

Sans inquiétude du côté de Jérusalem, Ben-Hadad I[er] continua ses hostilités contre le royaume d'Israël. Il enleva plusieurs villes sous le règne d'Omri (*****), et obtint pour les marchands syriens des privilèges commerciaux, le droit de libre entrée et de libre sortie dans la ville de Schomrone (******), le droit d'y vivre ensemble selon les lois de leur pays et d'y bâtir des rues. Ben-Hadad II, fils de Ben-Hadad I[er], hérita de la puissance de son père et de ses projets d'agrandissement (901 avant J. C.).

(*) Le nom moderne est Gennesareth.
(**) *Rois*, liv. I, XV, 18 et suiv.
(***) *Chroniques* liv. II, XVI, 7 et suiv.
(****) *Chr. ibid.*, 10.
(*****) *Rois*, liv. I, XX, 34.
(******) Samarie, récemment bâtie, 921.

Ben-Hadad, roi d'Arame, assembla toute son armée : trente-deux rois (ou chefs de tribu) étaient avec lui, ainsi que des chevaux et des chariots. Il monta, dit l'Écriture, assiégea Schomrone, et lui fit la guerre.

« Et il envoya des messagers vers Achab, roi d'Israël, dans la ville;

« Et lui dit: « Ainsi a dit Ben-Hadad : Ton argent et ton or sont à moi; tes femmes et tes plus beaux enfants sont à moi. »

A la vue de cette multitude, campée aux portes de Schomrone, Achab se troubla. Il crut que le roi d'Arame se contenterait d'une simple suzeraineté, et se reconnut son vassal.

« Le roi d'Israël répondit, et dit : « Mon Seigneur le roi, comme tu dis, je suis à toi, avec tout ce que j'ai. »

« Les messagers retournèrent, et dirent : « Ainsi a dit Ben-Hadad, savoir : Puisque j'ai envoyé auprès de toi pour dire : Tu me donneras ton argent, ton or, tes femmes et tes enfants;

« Sache que, lorsque j'enverrai demain, à cette heure, mes serviteurs chez toi, ils fouilleront ta maison et les maisons de tes serviteurs, se saisiront de tout ce qui est agréable à tes yeux, et l'emporteront (*). »

Achab avait compté sur la modération des Syriens : détrompé par la réponse de Ben-Hadad, il refusa de se livrer sans défense à la merci de cet insatiable ennemi. Il consulta les anciens d'Israël;

« Et tous les anciens et tout le peuple lui dirent : « N'obéis pas, et n'accorde pas. »

« Alors un prophète s'approcha d'Achab, roi d'Israël, et dit : « Ainsi a dit l'Éternel : As-tu vu cette grande multitude? Je la livrerai entre tes mains aujourd'hui, et tu sauras que moi je suis l'Éternel. » Ben-Hadad ne s'attendait point à la résistance; indigné de l'audace d'Achab :

« Ainsi me fassent les dieux, s'écria-t-il, et plus encore, si la poussière de Samarie suffit pour les pieds de tout le peuple qui me suit. »

« Le roi d'Israël répondit : « Celui qui se ceint de l'épée ne se vante pas comme celui qui la délie. »

« Le roi d'Arame, lorsqu'il entendit ce discours (il buvait alors dans les

(*) *Rois*, liv. I, XX, 1.

tentes avec les rois), dit à ses serviteurs : « Commencez; et ils commencèrent le siége de la ville. »

Le camp des Syriens était rempli de désordre : les chefs eux-mêmes donnaient l'exemple d'une aveugle assurance. Confiants dans leur nombre, dans la force de leurs chariots et de leur cavalerie, ils se livraient, dans leurs tentes, à tous les excès du vin. Achab crut le moment favorable pour tenter une sortie; il rassembla une petite armée de sept mille hommes, et donna l'ordre du combat. Une troupe d'élite, composée de deux cent trente-deux jeunes gens de naissance, s'avança la première. Ben-Hadad les envoya reconnaître : « Qu'ils soient venus, dit-il, pour la paix ou pour la guerre, amenez-les vivants. » Cette imprudente sécurité perdit les Syriens. Dans le trouble et la confusion d'une attaque inattendue, embarrassés de leurs chariots et de leurs bagages, ils n'eurent pas le temps de se reconnaître. Ben-Hadad lui-même se sauva sur un cheval avec quelques cavaliers.

Honteux d'un tel renversement de fortune, les serviteurs du roi d'Arame attribuèrent leur déroute à quelque mystérieuse influence. « Leurs dieux, dirent-ils, sont des dieux de montagne; voilà pourquoi ils ont été plus forts que nous; mais combattons dans la plaine, est-ce que nous ne serons pas plus forts qu'eux (*)? »

Ben-Hadad dut adopter une opinion qui consolait son amour-propre humilié; mais il ne s'abusa point sur la véritable cause de sa défaite. Aux chefs de tribu, aux rois qui conservaient dans les camps une indépendance gênante, il substitua des officiers entièrement soumis à l'autorité de leur maître.

Quand il eut, par ce changement, rétabli dans la confédération des troupes syriennes l'ordre et la discipline, il passa son peuple en revue, et monta vers Aphek pour la guerre contre Israël. Achab vint à sa rencontre, animé par les promesses des prophètes. — « Un homme de Dieu s'était approché et lui avait dit : « Telle est la parole de l'Éternel : Puis« que ceux d'Arame ont dit : Jéhova est « un dieu des montagnes, mais il n'est « pas un dieu des vallées, je livrerai cette « grande multitude entre tes mains, et « vous saurez que je suis l'Éternel. » — Les deux armées restèrent sept jours en présence. Les enfants d'Israël semblaient deux troupeaux de chèvres, et ceux d'Arame remplissaient le pays. Enfin, le septième jour, on en vint aux mains. Les Syriens perdirent dans le combat cent mille hommes de pied. Vingt-sept mille, retirés dans la ville d'Aphek, périrent écrasés sous la chute des remparts.

(*) *Rois*, liv. I, XX, 23.

Ben-Hadad prit la fuite et vint dans la ville.

Ses serviteurs lui dirent : « Nous avons ouï que les rois de la maison d'Israël sont des rois miséricordieux ; mettons maintenant des sacs sur nos reins et des cordes à nos têtes, et sortons vers le roi d'Israël; peut-être qu'il te laissera la vie. »

Ils se ceignirent de sacs autour des reins et de cordes autour de la tête, et vinrent vers le roi d'Israël en disant : « Ton serviteur Ben-Hadad a dit : « De « grâce, laisse-moi la vie ! » il répondit : « Vit-il encore? Il est mon frère (*). »

Achab pardonna au suppliant et l'accueillit dans son alliance. Pour toutes conditions, il exigea la restitution des villes enlevées à Omri, et le droit de se faire des places à Dameschek, comme Ben-Hadad en avait fait à Schomrone. Les prophètes reprochèrent amèrement au roi d'Israël sa maladroite faiblesse. Ils refusaient de croire aux promesses de l'étranger, et rappelaient au peuple que Ben-Hadad Ier, le vainqueur d'Israël, avait déjà, par une alliance perfide, trahi l'imprudent Baascha.

La paix ne dura pas longtemps entre Arame et Israël. Trois ans s'étaient écoulés depuis la conclusion du traité, et Ben-Hadad n'avait point encore rendu toutes les villes enlevées par son père.

Sur ces entrefaites, il arriva que Jehoschaphate (Josaphat), roi de Jehouda, descendit vers le roi d'Israël.

« Le roi d'Israël dit à ses serviteurs : « Savez-vous que Ramoth de Guilad est à nous, et nous négligeons de la reprendre de la main du roi d'Arame? »

« Il dit à Jehoschaphate : « Viendras-tu avec moi à la guerre contre Ramoth de Guilad? » Jehoschaphate dit au roi d'Israël : « Moi comme toi,

(*) *Rois, ibid.*, 33.

mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux (*). »

En vain Michaiah, fils de Yimla, osa-t-il prédire la défaite et la mort du roi d'Israël : l'ordre des prophètes applaudissait à l'alliance des deux rois, et leur promettait la victoire : « Montez, disaient-ils, à Ramoth de Guilad, l'Éternel la livrera entre vos mains. »

Ben-Hadad était prêt à soutenir le combat. Il avait exhorté les trente-deux chefs de ses chariots, en disant : « Ne combattez ni contre petit ni contre grand, mais contre le roi d'Israël seul. »

Achab apprit le danger qui le menaçait; pour tromper les ennemis, il se confondit dans les rangs. Aussi, quand les chefs des chariots virent Jehoschaphate vêtu de ses habits royaux, ils s'écrièrent : « C'est là le roi d'Israël, » et ils l'entourèrent en combattant. Mais lui poussa un cri vers le Seigneur, et le Seigneur le secourut et le délivra. Car sitôt que les chefs des cavaliers virent que ce n'était point le roi d'Israël, ils se détournèrent de lui. Alors quelqu'un tira de son arc au hasard, et frappa Achab au défaut de la cuirasse (**); et le roi dit à celui qui conduisait son char : « Tourne ta main, et fais-moi sortir du camp; car je suis grièvement blessé. » — La bataille se termina ce jour-là; et le roi fut soutenu sur son char en face d'Arame jusqu'au soir, et il mourut au coucher du soleil (***). »

Ben-Hadad, suivant le récit de Josèphe, fut présent à cette bataille; mais il laissa le commandement de l'armée à son serviteur Naemane.

Naemane était un homme puissant et considéré auprès de son maître; par lui, l'Éternel avait donné la victoire à Arame; mais cet homme fort et vaillant était lépreux.

Or, en ce temps-là, une jeune fille du pays d'Israël, enlevée par une troupe d'Araméens, servait la femme de Naemane. Jalouse de faire éclater la puissance de son Dieu, l'Israélite dit à sa maîtresse : « Il est à Schomrone un prophète aimé de Jéhova. Puisse mon maître aller à Schomrone! L'homme de Dieu le délivrerait de sa lèpre. »

Naemane entendit ces paroles; il alla vers le roi son seigneur, et lui dit : « Mon Seigneur, le Dieu d'Israël est un Dieu puissant; peut-être aura-t-il pitié de son serviteur; » et il répéta les paroles de la jeune captive. Le roi d'Arame aimait Naemane, son serviteur. « Va, dit-il; prends dix talents d'argent, six mille pièces d'or, et dix vêtements de rechange. Je te donnerai une lettre pour Jorame, roi d'Israël. » Naemane partit avec ses chevaux et ses chariots : il porta la lettre de son maître au roi d'Israël; et cette lettre contenait ces mots : « Je t'envoie Naemane, mon serviteur. Tu le délivreras de sa lèpre. » Jorame, roi d'Israël, lut ces mots et se troubla : « Quoi, dit-il, suis-je donc un dieu pour faire mourir ou pour rendre la vie! suis-je un dieu pour purifier les plaies de cet homme! Arame cherche une occasion contre moi! » Et parlant ainsi, il déchirait ses vêtements. Jorame, fils d'Achab, disait vrai; fils impie d'un père impie, il n'avait pas puissance pour délivrer Naemane; mais, suivant la parole de l'Israélite captive, un prophète, aimé de Jéhova, vivait à Schomrone. Élischa (Élisée) envoya dire au roi d'Israël : « Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements? Que Naemane vienne donc vers moi, il saura qu'il y a un prophète en Israël. » Naemane dit à ses serviteurs : « Allons vers l'homme de Dieu : sans doute il sortira, il invoquera l'Éternel, son Dieu; il élèvera les mains vers le temple, et le lépreux sera purifié. » Il dit, et, avec ses chevaux et ses chariots, il se plaça à l'entrée de la maison d'Élischa. Le prophète ne sortit point de sa maison; il n'éleva pas les mains vers le temple; mais il envoya un messager à Naemane avec ces mots : « Va et lave-toi sept fois dans le Jardène : ta chair redeviendra saine, comme la chair d'un jeune enfant. » Naemane s'attendait à voir éclater, dans un solennel appareil, la puissance de Jéhova : il entendit avec colère les paroles du messager. « Partons, dit-il à ses serviteurs, le prophète étranger s'est joué de votre maître. Avais-je donc besoin de quitter Dameschek pour me baigner sept fois dans les eaux d'un fleuve? Abna et Parpar, fleuves de

(*) *Rois*, liv. I, XXII, 4.
(**) Le Syrien qui tua le roi d'Israël est appelé Aman par Josèphe.
(***) *Chron.*, liv. II, XVIII, 34. — *Rois*, liv. I, XXII, 35.

mon pays, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël? » Il parlait ainsi, et s'en allait en grande colère.

Les serviteurs de Naemane furent touchés de l'excès de sa douleur. Ils attelèrent les chevaux pour le départ; mais, quand tout fut prêt et disposé, ils s'approchèrent de leur maître, et lui dirent : « Mon père, si le prophète t'avait ordonné quelque grande chose, n'aurais-tu point obéi? Tu ne connnais pas le dieu étranger. »

Naemane vit que ses serviteurs parlaient avec sens. Il descendit, et se plongea dans le Jardène sept fois, selon la parole de l'homme de Dieu; et sa chair redevint saine comme la chair d'un jeune enfant.

Naemane était un homme sage et cherchant le bien. Il retourna, lui et toute sa suite, vers Élischa, l'homme de Dieu, disant : « Non, il n'est qu'un Dieu en toute la terre; c'est le Dieu d'Israël : reçois, je te prie, le don que t'a destiné ton serviteur. »

Il dit : mais Élischa prit l'Éternel à témoin qu'il refusait d'accepter aucun présent.

Naemane cessa d'inutiles instances : « Si tu ne veux, dit-il, ni or, ni argent, ni vêtements de rechange, si tu rejettes l'offre de ton serviteur, prouve seulement que tu n'es pas irrité contre lui; permets qu'il emporte de la terre du pays d'Israël la charge de deux mulets; car ton serviteur ne fera plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux; mais seulement à l'Éternel. Mais que l'Éternel pardonne en un point à son serviteur. Quand mon maître entre dans la maison de Rimône pour s'y prosterner, et qu'il s'appuie sur ma main, je me prosterne avec lui, dans la maison de Rimône. Puisse l'Éternel me pardonner. »

Elischa dit à Naemane : « Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi! »

Naemane se disposa au retour : il prit ses chevaux et ses chariots, et descendit la hauteur de Schomrone. Déjà il avait fait une partie du chemin; il s'entretenait avec ses serviteurs de la joie que son retour allait ramener dans sa maison; il leur parlait de la puissance, du désintéressement de l'homme de Dieu; et il n'oubliait pas non plus la jeune captive israélite, qui, sans doute, ne s'attendait pas à trouver, dans son maître, doublement purifié, un serviteur de Jéhova. Tandis que sa pensée se partageait ainsi entre Schomrone et Dameschek, tout à coup il vit accourir derrière lui, Guéhazi, serviteur d'Élischa. Il se jeta en bas de son chariot, et lui cria : « Tout va-t-il bien? » — « Tout va bien, répondit Guéhazi; je viens, au nom de mon maître, pour te dire : Deux jeunes gens de la montagne d'Éphraïme, des fils de prophètes, sont venus vers moi; donne, je te prie, pour eux, un talent d'argent et des vêtements de rechange. » — « Prends, dit Naemane, prends deux talents au lieu d'un, enveloppe-les dans deux sacs, avec deux vêtements de rechange; deux de mes serviteurs les porteront devant toi. »

Arrivé à la colline, Guéhazi renvoya les deux serviteurs. Il prit de leurs mains le présent de Naemane, et le serra dans sa maison; car il s'était dit avec un esprit de malice : « Mon maître a refusé de prendre les présents de l'Araméen; mais, vive Dieu! si je cours après ce Naemane, je lui enlèverai quelque chose. » Sa fourberie n'avait point échappé aux yeux du prophète. « D'où viens-tu, Guéhazi? dit Élischa. Parle, mon cœur t'a suivi, quand un homme est venu de son chariot au-devant de toi. Guéhazi, ce n'est point le temps de prendre de l'argent et des vêtements, des oliviers, des vignes, des troupeaux, des serviteurs et des servantes. Va, la lèpre de Naemane s'attachera à toi et à ta postérité à jamais. » Et Guéhazi sortit de la maison de son maître, lépreux comme la neige (*).

Ici se termine le récit biblique. L'Écriture ne dit point si Naemane vécut longtemps dans la faveur de son maître. Il ne paraît pas qu'il ait conservé le commandement de l'armée; mais sans doute, attaché à la personne du roi, il continua de l'accompagner au temple de Rimône dans les cérémonies religieuses. Sans doute aussi, accordant avec les obligations de sa charge, l'hommage qu'il devait au vrai Dieu, il construisit,

(*) *Rois*, liv. II, ch. V. — Le voyageur Thévenot prétend avoir vu près des murs de Damas un hôpital de lépreux à qui la tradition donne pour fondateur Naemane l'Araméen. *Voyage* de Thévenot, tome III, ch. IV, p. 62.

avec la terre apportée d'Israël, un autel à Jéhova. On ne sait si la jeune esclave, rendue à la liberté, revit les rives du Jardène; peut-être vieillit-elle dans la maison de l'étranger. Mais alors, du moins, partageant avec son maître le soin d'offrir à Jéhova des prières et des sacrifices, elle trouva dans les occupations de sa piété un souvenir de la patrie, et se consola de son exil.

Les hostilités n'avaient point cessé entre Arame et Israël. Ben-Hadad dressa des embûches à Jorame, son ennemi. Il tint conseil avec ses serviteurs, et leur dit : « En tel et tel lieu sera mon camp. »

Elischa, l'homme de Dieu, envoya dire au roi d'Israël : « Garde-toi de passer en ce lieu-là. Car les Araméens sont descendus. »

Le roi d'Israël envoya des troupes à l'endroit dont lui avait parlé l'homme de Dieu; il déjoua toutes les ruses de Ben-Hadad.

Le cœur du roi d'Arame fut troublé, à cause de cela : il appela ses serviteurs, et leur dit : « Me dira-t-on qui de nous est pour le roi d'Israël ? »

Un de ses serviteurs lui dit : « Il n'y a pas de traître parmi nous, ô roi mon seigneur ! Mais Élischa, le prophète qui est en Israël, entend toutes les paroles que tu prononces, même dans ta chambre à coucher, et les rapporte au roi d'Israël. »

Le roi dit : « Allez et voyez où il est, pour que je le fasse saisir. » — On lui répondit : « Il est à Dothane. »

Il y envoya des chevaux, des chariots, et une troupe considérable; ils vinrent de nuit et entourèrent la ville.

L'homme de Dieu se leva de bon matin pour s'en aller, et sortit; mais voici qu'une troupe avait investi la ville avec des chevaux et des chariots : son serviteur lui dit : « Hélas ! mon seigneur, comment ferons-nous ? »

Il dit : « Ne crains pas; car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux. »

Elischa pria et dit : « Éternel ! ouvre, je te prie, ses yeux pour qu'il voie. » L'Éternel ouvrit les yeux du serviteur, qui vit la montagne pleine de chevaux et de chariots de feu autour d'Élischa.

Les Araméens étant descendus vers lui, Elischa pria l'Éternel, et dit : « Frappe, je te prie, cette nation d'éblouissement; » et l'Éternel les frappa d'éblouissement selon la parole d'Élischa.

Élischa leur dit : « Ce n'est pas ici le chemin, et ce n'est pas ici la ville : suivez-moi, et je vous conduirai auprès de l'homme que vous cherchez; » et il les conduisit à Schomrone.

Quand ils furent arrivés à Schomrone, Élischa pria le Seigneur : « Seigneur, ouvre les yeux à ces hommes, pour qu'ils voient. » L'Éternel leur ouvrit les yeux, et ils virent qu'ils étaient au milieu de Schomrone.

Le roi d'Israël, quand il les vit, dit à Elischa : « Frapperai-je, frapperai-je, mon père ? »

—« Non, tu ne frapperas pas : ceux que tu prends avec l'arc et l'épée, voilà ceux que tu peux frapper. Mets du pain et de l'eau devant ces hommes; qu'ils mangent et qu'ils boivent, et qu'ils s'en aillent vers leur maître. »

Il leur fit un grand repas; ils mangèrent et burent, et ils s'en allèrent vers leur maître, et les troupes d'Arame ne revinrent plus au pays d'Israël (*). Ben-Hadad renonçant à des ruses inutiles, continua ouvertement la guerre (**). Il rassembla toute son armée, et monta pour faire le siége de Schomrone. La ville, pressée de tous côtés, fut bientôt réduite à une horrible famine. Une tête d'âne se vendait quatre-vingts pièces d'argent, et un quart de fiente de pigeons cinq pièces d'argent. Il arriva que comme le roi d'Israël passait sur la muraille, une femme lui cria, en disant : « Au secours, mon seigneur le roi. Vois; cette femme m'a dit : Donne ton fils et mangeons-le aujourd'hui; demain nous mangerons mon fils. Nous avons fait cuire mon fils; nous l'avons mangé; je lui dis le jour d'après : Donne ton fils, nous le mangerons : mais elle a caché son fils. » Jorame entendit avec horreur les paroles de cette femme. Il déchira ses vêtements; et le peuple vit qu'il avait un sac sur la chair.

Élischa était à Schomrone dans sa maison; il avait conseillé au roi de fermer les portes de la ville, et de résister avec constance. Jorame s'en prit à lui des maux de son peuple. Il envoya un messager pour le tuer. Mais l'homme de

(*) *Rois*, liv. II, VI. 9 — 23.
(**) Josèphe, *Antiq.*, IX, 2.

Dieu dit aux anciens : « Ecoutez la parole de l'Éternel. L'Éternel a dit : Demain à cette heure on aura un seah de fine farine pour un schekel, deux seahs d'orge pour un schekel, à la porte de Schomrone. » Un capitaine du roi entendit ces mots : « Bon ! dit-il, quand Dieu ferait des fenêtres au ciel, est-ce possible ? » — Élischa répondit : « Tu verras de tes yeux cette abondance; mais tu n'en jouiras pas. » Or, quatre hommes lépreux étaient à l'entrée de la porte ; ils se dirent l'un à l'autre : Que faisons-nous ici ? Irons-nous à la ville ? Mais la famine est dans Schomrone; nous y mourrons. Si nous restons ici, c'est pour mourir. Allons, jetons-nous dans le camp : s'ils nous laissent la vie, nous vivrons; et nous mourrons, s'il faut mourir. Ils se levèrent donc avec l'aube, et se mirent en chemin. Le camp était plongé dans l'ombre douteuse des dernières heures de la nuit. Arrivés à l'enceinte extérieure, ils pénétrèrent dans les tentes silencieuses. L'armée d'Arame avait disparu. Car l'Éternel avait fait entendre dans le camp d'Arame un bruit de chariots et un bruit de chevaux, un bruit d'une grande armée ; et ils avaient dit : « Voilà ; le roi d'Israël a engagé contre nous les Héthéens et les rois d'Égypte pour nous assaillir. » Ils s'étaient levés, et avaient pris la fuite pendant le crépuscule, et avaient laissé leurs tentes, leurs chevaux et leurs ânes, le camp tel qu'il était, et avaient couru pour sauver leur vie. Les lépreux entrèrent dans une tente : ils mangèrent et burent avec les provisions abandonnées ; puis, leur faim apaisée, ils se chargèrent d'argent, d'or et de vêtements; enfin, avant que le jour éclairât entièrement la ville, ils vinrent frapper à la porte de Schomrone, et ils appelèrent les gardiens endormis. Le roi reçut avec défiance cette étonnante nouvelle. Il dit à ses serviteurs : « Prenons garde ; les Araméens se seront cachés dans les champs pour nous surprendre. » Il envoya donc deux trains de chevaux pour reconnaître le pays jusqu'au Jardène; mais tout le chemin était couvert de vêtements et de bagages dispersés. Rassuré par le rapport des messagers, le peuple sortit et se précipita sur le camp; il ne laissa rien dans les tentes désertes. Alors il eut un seah de fine farine pour un schekel, et deux seahs d'orge pour un schekel, à la porte de Schomrone; et la parole d'Élischa fut accomplie. Le capitaine du roi vit de ses yeux cette abondance. Mais, comme il se tenait près de la porte de la ville, il fut écrasé par la foule, et il mourut (*).

RÈGNE D'HAZAEL; GRANDEUR DE LA SYRIE. — Ben-Hadad ne survécut pas longtemps à la honte de sa déroute. Quand il fut près de mourir, Élischa se rendit à Dameschek, pour accomplir la parole de l'Éternel. « Va, retourne par ton chemin, vers le désert de Dameschek : quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour roi sur Arame (**). »

Le roi apprit que l'homme de Dieu était venu. Il dit à son serviteur Hazaël : « Prends en main un présent, va au-devant d'Elischa, et consulte l'Éternel auprès de lui, en disant : « Relèverai-je de cette maladie ? » Hazaël prit un présent de tout ce qu'il y avait de bon à Dameschek; c'était la charge de quarante chameaux. Il vint et s'arrêta devant l'homme de Dieu, disant : « Ton fils Ben-Hadad, roi d'Arame, m'envoie vers toi pour te dire : Relèverai-je de cette maladie ? — Va, dis-lui : Tu relèveras de maladie; mais l'Éternel m'a montré qu'il mourra. » Ainsi parla le prophète; et il arrêta sa vue sur Hazaël, et versa des larmes. Hazaël dit : « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? — Parce que je sais que tu feras du mal aux enfants d'Israël ; tu mettras le feu à leurs villes fortes ; tu tueras par le glaive leurs jeunes gens ; tu écraseras leurs petits enfants, et tu éventreras leurs femmes enceintes. » Hazaël dit : « Mais qui est ton serviteur, ce chien, pour faire de si grandes choses? » Elischa dit : « L'Éternel m'a montré que tu régneras sur Arame. » Le lendemain, Hazaël prit un linge trempé dans l'eau, et l'étendit sur le visage de son maître. Ben-Hadad mourut étouffé (***), et Hazaël régna en sa place.

Hazaël fut une verge dans la main de Jéhova pour châtier Schomrone et Jerouschalaïme. Toutefois il ne commença point les hostilités : elles éclatent seulement en 884. Ahaziahou (Achazia),

(*) *Rois*, II, ch. VII.

(**) *Rois*, liv. I, XIX, 15.

(***) *Rois*, liv. II, VIII, 8-15. — Suivant Josèphe, *Antiq.*, IX, 2, il fut étranglé par Hazaël.

roi de Juda, et Jorame, roi d'Israël, renouvelant contre Arame l'alliance d'Achab et de Josaphat, assiégent et reprennent Ramoth de Guilad (*). Jorame, mortellement blessé, se retire à Yezreel. Il est assassiné par Jehou (Jehu), fils de Jehoschaphate.

Hazaël eut bientôt réparé la perte de Ramoth. Il battit les troupes de Jehu, et ravagea, depuis le Jardène, vers le lever du soleil, tout le pays de Guilad, le pays de Gad, de Reoubène et de Menaschè, depuis Aroer, qui est sur le torrent d'Arnone, jusqu'à Guilad et Baschane (**).

La guerre continua pendant le règne de Joachaz, fils de Jéhu; mais la colère de Jéhova avait éclaté contre Israël. Il ne resta de tout le peuple que cinquante cavaliers, dix chariots et dix mille hommes de pied, parce que le roi d'Arame les avait détruits, et les avait broyés comme la poussière qu'on foule (***).

Juda s'était ligué contre Arame avec Israël. Plus heureux que son allié, il détourna d'abord la vengeance des Syriens. Hazaël s'empara de Gath et menaça Jérusalem. « Mais Joasch, roi de Juda, suivit l'exemple donné autrefois par Assa : il prit dans le temple tout ce que Josaphat, Joram et Achazia, ses pères, avaient consacré, ce qu'il avait consacré lui-même; tous les trésors de la maison de l'Éternel et de la maison du roi, et les envoya au roi d'Arame (****). » Hazaël ajourna seulement ses projets. Un an après le meurtre de Zacharie, fils de Joïada, assassiné par Joasch, les Syriens arrivèrent et saccagèrent la ville, tuèrent tous les princes du peuple et emportèrent un riche butin. Ils étaient venus en petit nombre contre toutes les forces de Juda; mais le Seigneur leur livra, comme aux ministres de sa colère, Jérusalem infidèle, parce qu'elle avait quitté le Dieu de ses pères (*****).

Enfin, Jéhova eut pitié de son peuple, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Il n'avait pas résolu d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieux. Hazaël mourut, et les enfants d'Israël furent délivrés du joug des Syriens. « Les enfants d'Israël purent habiter dans leurs tentes comme auparavant (*). »

(*) Josèphe, *Ant.*, IX, 6. — *Rois*, liv. II, VIII, 28.
(**) *Rois*, liv. II, X, 33.
(***) *Rois*, liv. II, XIII, 7.
(****) *Rois*, liv. II, XII, 19.
(*****) *Chron.*, liv. II, XXIV, 24.

RÉACTION; SUCCÈS D'ISRAEL CONTRE LES ARAMÉENS AU TEMPS DE BEN-HADAD III. — Elischa, l'homme de Dieu, était malade de la maladie dont il mourut; Joasch, roi d'Israël, descendit vers lui, et pleurant sur son visage, il dit : « Mon père, mon père, chariots et cavalerie d'Israël ! »

Elischa lui dit : « Prends un arc et des flèches; » et il lui apporta un arc et des flèches.

Il dit au roi : « Appuie la main sur l'arc; » et il mit ses mains sur les mains du roi.

Il dit : « Ouvre la fenêtre vers l'orient; » et le roi l'ouvrit. Il dit : « Tire; » et le roi tira. Il dit : « C'est une flèche de salut pour l'Éternel, et une flèche de salut contre Arame; tu battras complétement Arame à Aphek. »

Il ajouta : « Prends les flèches, et frappe contre terre; » le roi frappa trois fois et s'arrêta.

Et l'homme de Dieu se mit en colère, disant. « il fallait frapper cinq fois, six fois, alors tu aurais complétement frappé Arame; maintenant tu ne le frapperas que trois fois (**). »

La parole du prophète fut accomplie. Joas attaqua Ben-Hadad III, fils de Hazaël, et lui reprit toutes les places enlevées à Joachaz.

Jéroboam II, fils de Joas, poursuivit la guerre contre les Syriens, et reconquit tout le pays près du Jourdain, depuis Hamath jusqu'à la mer de la plaine (la mer Morte) (***). Il paraît même s'être emparé d'Hamath et de Dameschek (****). Après la mort de Jéroboam II, en 784, le royaume d'Israël tomba dans l'anarchie et laissa aux Syriens quelques années de repos. Enfin, Ménahème, vers 771, met le siége devant Tiphsàh (Thapsaque) (*****), et extermine tous les habitants de la contrée.

CONQUÊTE DE LA SYRIE PAR LES AS-

(*) *Rois*, liv. II, XIII, 5.
(**) *Rois*, liv. II, XIII, 14 — 19.
(***) *Rois*, liv. II, XVI, 25.
(****) *Rois*, liv. II, ibid. 28.
(*****) Selon quelques commentateurs, la ville prise par Menahème était une autre Tiphsah du partage d'Ephraïme.

SYRIENS. — Mais déjà s'élève à l'Orient une puissance nouvelle, dont les progrès menacent à la fois tous les pays voisins de l'Euphrate. Encore un demi-siècle, et l'empire d'Aschour aura réuni dans une servitude commune les peuples d'Arame et d'Israël. Poul (Phul), roi des Assyriens, envahit la Syrie et s'avance contre Schomrone avec soixante mille hommes. Satisfait de la soumission de Ménahème, il l'affermit sur son trône usurpé, et reçoit en retour mille talents d'argent. Ménahème meurt (760). Son fils Pekahia est assassiné (758). Un des meurtriers, Pekah, fils de Rémalia, s'empare du trône. Pekah, pour se soutenir, avait besoin d'un allié; il en trouve un dans Retsine (Résin), roi d'Arame. Unis par un commun intérêt contre l'ambition de Tiglath-Pilesser (le dominateur du Tigre), ils s'efforcent d'associer à leur ligue Jotham, roi de Juda. Sur son refus, ils forment le projet de le détrôner, et de mettre en sa place Ben Tabeel (*); mais, arrêtés par les mesures de ce sage et habile prince, ils réservent leurs coups à son fils Achaz. Retsine envahit, avec son allié, le pays de Juda, et met le siége devant Jérusalem. Il range l'armée d'Arame autour de la ville, et déjà Achaz se trouble au lieu de recourir à l'Éternel; il implore l'appui des Assyriens, et montre à l'étranger le chemin de la terre sainte. En vain le prophète Isaïe proteste contre cette alliance fatale : « Ne crains rien, dit l'homme de Dieu; qu'as-tu à redouter de ces deux bouts de tisons fumants? » Il dit; mais Achaz est sourd à tous les conseils; il enlève les trésors de la maison de l'Éternel, les trésors de la maison du roi, et envoie des messagers avec des présents vers Tiglath-Pilesser, roi d'Aschour, disant: « Je suis ton serviteur et ton fils; monte, et délivre-moi de la main du roi d'Arame et de la main du roi d'Israël. » Honteuse et inutile lâcheté. Déjà les Syriens épuisés ont commencé leur retraite. Retsine lève le siége et se détourne vers Élath pour y rétablir les Iduméens.

Mais le dominateur du Tigre a entendu l'appel du roi de Juda. Il accourt, il monte vers Dameschek, s'en empare, et d'Arame conquis fait une province assyrienne. Retsine, dernier roi de l'ancienne Syrie, est mis à mort; et son peuple, transporté à Kir, sur le bord du fleuve Cyrrhus, va se perdre obscurément dans un coin de l'empire d'Aschour.

La prédiction d'Amos était accomplie :

« Ainsi a parlé Jéhova; Dameschek, pour trois crimes et pour le quatrième. Je ne retiendrai pas le châtiment, parce qu'ils ont foulé Guilad avec des crochets de fer.

« J'enverrai le feu dans la maison de Hazaël; et il consumera le palais des fils de Hadad.

« Je briserai la barre de Dameschek. J'exterminerai les habitants de Bikath-Aven et de Beth-Éden, qui tient le sceptre, et le peuple d'Arame sera transporté à Kir. Ainsi Jéhova a prononcé (*). »

C'en était fait de la vieille race d'Arame; ensevelie au sein de la domination assyrienne, elle avait perdu pour toujours son indépendance. Le conquérant avait dispersé dans l'exil tous les chefs du pays et la moitié des habitants; il repeupla la Syrie, en distribuant à des colonies assyriennes les maisons et les terres des exilés. Pour surveiller la population soumise et protéger les établissements des colons, il établit sur divers points des garnisons et des postes. Il chargea les principaux commandants d'imposer et de recueillir le tribut, et sans doute aussi d'approvisionner l'armée; car la contrée, fertile en blé et en bétail (**), dut être sans cesse traversée ou occupée par les troupes de Tiglath-Pilesser, de Salmanassar, de Sargon et de Sennachérib.

Tiglath-Pilesser n'avait pas encore achevé sa conquête, lorsque le roi de Juda vint à sa rencontre à Dameschek. Achaz vit le temple où les Syriens sacrifiaient à leurs dieux nationaux. Il envoya au grand prêtre Ouriah le modèle et la figure de l'autel, avec ordre d'en construire un semblable. Le grand prêtre obéit; et quand le roi revint de Dameschek, « il fit l'encensement de son holocauste et de son offrande, versa des libations, et répandit le sang de ses sacrifices pacifiques (***). »

Dans tous les coins de Jérusalem, dans

(*) Isaïe, VII, 6.

(*) Amos, I, 3, 4, 5.
(**) Xénophon, *Cyropédie*, VI, 2.
(***) *Rois*, liv. II, XVI, 13.

toutes les villes de Juda, il éleva des autels aux divinités araméennes (*).

L'Éternel laissait triompher l'impie. Il retardait pour Juda le jour du châtiment et le hâtait pour Israël. En 721, Salmanassar prit Schomrone, et transporta le peuple à Halah, sur le Habor, fleuve de Gozane, et dans les villes des Mèdes (**); mais il ne voulait pas laisser le pays sans habitants.

« Il fit venir des gens de Babel, de Couth, d'Ava, de *Hamath* et de Separvaïme, et les établit dans les villes d'Israël (***). » Ainsi, vingt ans après la prise de Dameschek, une colonie de Syriens vient prendre dans Schomrone, à son tour conquise, la place des anciens alliés de Retsine. Il fallait que Salmanassar eût pleine confiance ou dans la faiblesse ou dans la fidélité de ses sujets. Du reste, pour plus de sûreté, il plaça dans la nouvelle province une garnison assez forte, dont la présence devait arrêter tout complot entre les indigènes et les colons étrangers. Les Syriens, établis à Schomrone, observèrent le culte du vrai Dieu, avec les superstitions de leur patrie, et partagèrent leur hommage entre Aschima et Jehova (****). Confondus, sous le nom commun de Couthéens, avec les gens de Coutha, d'Ava et de Séparvaïme, ils formèrent la secte des Samaritains.

Après l'établissement de la colonie de Schomrone, le nom de la Syrie ne reparaît plus dans l'histoire d'Aschour. Sans doute les règnes de Sargon, de Sennachérib, et d'Esar-Haddon même, n'amenèrent aucun changement dans la condition de cette province. Mais il est probable qu'après la mort d'Esar-Haddon, dans la décadence de Ninive, les habitants de la rive droite de l'Euphrate ne furent pas les derniers à se détacher de l'empire. Enfin, Aschour tomba (625). Le moment était venu pour les Syriens de reconquérir, par des mesures énergiques, leur indépendance. Les colonies assyriennes et les débris de la famille d'Arame s'étaient rapprochés, unis, mélangés; mais la fusion n'avait pas eu le temps de s'achever. De l'accouplement des deux races sortit un peuple bâtard, sans nationalité, sans caractère, destiné à vieillir dans l'abaissement et la servitude; proie sans défense offerte à l'ambition de tous les conquérants.

LA SYRIE SOUS LES CHALDÉENS.— Ce fut Nabopolassar, roi chaldéen de Babylone, qui, le premier, menaça la Syrie. Vainqueur de Ninive, il allait traverser l'Euphrate, quand Néchao, roi d'Egypte, pour arrêter ses progrès, résolut de s'emparer de Carchemisch ou Circésium, à l'embouchure du Chaboras. Arrêté un moment par Josias, roi de Juda, qu'il bat à Megiddo, il ajourna son entreprise contre Circésium, pour soumettre la Syrie et la Palestine, et il s'établit à Ribla, ville du territoire de Hamath (*).

Suivant le récit d'Hérodote (**), les Syriens tentèrent une résistance inutile. Vaincus près de Magdole, ils ne purent défendre, contre des forces supérieures, la ville de Cadytis.

Quand le Pharaon eut étendu sa domination de la Méditerranée à l'Euphrate, il reprit ses projets contre Nabopolassar. Mais, vaincu à Circésium (606), il perdit toutes ses conquêtes (605). Les Chaldéens le rejetèrent dans les limites de l'Égypte, et fondèrent en Syrie une puissance solidement affermie : ils imposèrent aux habitants le tribut, sans doute, et certainement l'obligation du service militaire; mais ils leur accordèrent des chefs nationaux. Nous voyons, sous le règne de Sodékia, des rois d'Édom, de Moab et d'Ammône. Nabuchadnessar, qui avait laissé à tous ces pays leurs souverains particuliers, ne dut pas exclure d'une faveur commune les populations tranquilles de la Syrie. En 599, « l'Éternel envoya contre Joakim les troupes de Cardime (Chaldéens), les troupes d'Arame, les troupes de Moab et les troupes des enfants d'Ammône : il les envoya contre Jehouda pour le détruire (***). » Ainsi, les Syriens combattaient dans les rangs de l'armée chaldéenne. D'ailleurs, ils paraissent avoir supporté sans regret la domination de Babylone. Soit prudence, soit attachement pour le maître étranger, ils ne

(*) *Chron.*, liv. II, XXVIII, 23.
(**) *Rois*, liv. II, XVII, 6.
(***) *Rois*, liv. II, XVII, 24.
(****) *Rois*, liv. II, XVII, 30.

(*) *Rois*, liv. II, XXIII, 33.
(**) Hérodote, II, 159. — *Voy.* la savante *Histoire de la Palestine* de M. Munck, p. 343.
(***) *Rois*, liv. II, XXIV, 2.

prirent aucune part aux complots des nations voisines.

Les revers des sucesseurs de Nabuchadnessar n'ébranlèrent point leur fidélité. Ils prirent les armes pour la défense de Nabonnède contre Cyrus et Cyaxare. Mais Babylone devait succomber. Cyrus réunit, sous son sceptre, la Perse, la Médie et tout l'empire des Chaldéens.

LA SYRIE SOUS LA DOMINATION DES PERSES. — La Syrie changea encore une fois de maître. Elle perdit ses chefs nationaux et reçut un satrape perse. Ce satrape gouvernait les habitants, levait les impôts, payait les garnisons (*). Il recueillait aussi des tributs en nature pour les envoyer à la cour du roi (**). A côté de lui, se plaçaient les gouverneurs des postes et des garnisons dont la Syrie était couverte. Ces commandants étaient sous la dépendance immédiate du roi, et recevaient de la cour leur grade et leur solde (***). Ainsi, d'un côté, les officiers royaux, de l'autre, une sorte de chef féodal, vassal du roi, mais qui avait aussi ses vassaux. Sous la suzeraineté du satrape, se groupent une foule de seigneurs qui ont reçu en récompense de leur fidélité et de leur bravoure (****) des terres en Syrie. Ces vassaux sont astreints à l'hommage et au service militaire. Ils lèvent, dans leurs domaines, un certain nombre de cavaliers et les conduisent à l'armée, sous le commandement du satrape (*****). Ils ne sont pas seuls possesseurs du sol : les courtisans reçoivent aussi à titre de pensions des propriétés héréditaires (******).

Chaque seigneur a des esclaves attachés à la glèbe. Les serfs, c'est-à-dire les vaincus, les Syriens, cultivent les champs pour leurs maîtres (*******). Ils payent des tailles, des impôts de toutes sortes : « Quand ils seront pauvres, dit Cyrus, il sera plus facile de les assouplir (********). » Ce n'est point assez des tailles, ils ont aussi les corvées. Quand le roi, par exemple, inventa les postes, et les établit en

(*) Xénoph., *Cyropédie*, L. VIII, ch. 6, § 3.
(**) *Ibid.*
(***) *Ibid.*, § 1 *et passim.*
(****) Liv. VII, ch. 5. « Cyrus donna des palais, des maisons, des terres, distribuant les meilleurs lots aux plus braves. »
(*****) Xén., liv. VIII, ch. 8, à la fin.
(******) Xén., liv. VII, ch. 6, § 4.
(*******) Xén., liv. VII, ch. 5.
(********) *Id.*, *ibid.*

Syrie pour la commodité de son administration, ils construisirent les écuries aux relais marqués, et quelquefois même ils fournirent les chevaux (*). On ne songeait point à les indemniser. Quand le satrape avait envie d'un parc, ils enfermaient, dans une enceinte de murs, des forêts et des lacs (**); mais, quand ils avaient faim, ils n'osaient toucher au gibier privilégié. D'ailleurs, ils ne pouvaient chasser : il était défendu aux serfs, sous peine de mort, d'avoir des armes (***).

Les artisans des villes, les commerçants, les bourgeois, étaient plus heureux. On avait besoin de leur industrie et de leur commerce. Ils approvisionnaient la cour du satrape, la cour du roi, les armées. Ils équipaient, dans les ports de Syrie, des trirèmes dont le roi pouvait au besoin former une flotte (****). En un mot, ils étaient utiles et point dangereux. Peut-être serait-il permis d'affirmer que, sur les bords de la Méditerranée et de l'Euphrate, les habitants des villes formèrent une classe moyenne entre les seigneurs perses et les Syriens esclaves (*****).

Ainsi est tombé le peuple d'Arame. Il avait perdu sous les Assyriens et sous les Chaldéens son indépendance. Cette fois, il perd sa nationalité. La Syrie, devenue province et satrapie, embrasse sous une même administration tout le pays compris entre l'Euphrate et la mer, par exemple, la Palestine et la Phénicie (******).

Sous Xerxès, *les Phéniciens et les Syriens de la Palestine* fournissent une partie de la flotte (*******). C'est *en Syrie et en Phénicie* qu'Artaxerxès rassemble contre le roi d'Égypte, Inarus, une armée de terre et de mer. La province avait alors pour gouverneur Mégabyze, beau-frère d'Artaxerxès. Ce satrape se révolte après l'expédition d'Égypte,

(*) Xén. *Cyr.* Liv. VIII, ch. 6.
(**) *ibid.*
(***) *Id. ib.* VII, ch. 5.
(****) Sur les 1207 vaisseaux de la flotte de Xerxès dans la guerre médique, les Phéniciens et les Syriens en fournirent 300. Hérodote, VII, 89.
(*****) Nous devons ajouter que, sous la domination des Perses, il y eut de nombreuses émigrations de Syriens; ils se mirent souvent aussi comme mercenaires au service des villes grecques. C'est ce que nous apprend Xénophon, *De Vectig*, II, 3.
(******) Esra, III, 6.
(******) Hérodote, VII, 89.

rassemble une armée considérable, et bat deux fois les troupes royales.

Son exemple devait trouver des imitateurs. En 401, Cyrus le Jeune prit les armes contre son frère Artaxerxès Mnémon. L'historien Xénophon, qui le suivit dans cette guerre, raconte le passage de l'armée en Syrie.

« D'Issus, dernière ville de Cilicie, Cyrus vint en une marche de cinq parasanges, au passage de la Cilicie et de la Syrie. Deux murs se présentaient : l'un, en deçà et au-devant de la Cilicie, était gardé par Syennésis et ses troupes : on disait qu'une garnison d'Artaxerxès occupait celui qui était au delà, du côté de la Syrie. Entre les deux coule le fleuve Carsus (Kersas), large d'un plèthre. L'espace qui est entre les deux murs est de trois stades; on ne pouvait forcer ce passage étroit : les murs descendaient jusqu'à la mer : au-dessus étaient des rochers à pic, et l'on avait pratiqué des portes dans les murs. Pour s'ouvrir ce passage, Cyrus avait fait venir sa flotte, afin de débarquer des hoplites entre ces deux murs et au delà, et de forcer le pas de Syrie, s'il était défendu par les ennemis. Il s'attendait qu'Abrocomas, qui avait beaucoup de troupes à ses ordres, lui disputerait ce passage. Mais Abrocomas n'en fit rien. Dès qu'il sut que Cyrus était en Cilicie, il se retira de la Phénicie, et marcha vers le roi avec une armée qu'on disait être de trois cent mille hommes. De là Cyrus fit, en un jour de marche, cinq parasanges dans la Syrie, et l'on arriva à Myriandre, ville maritime, habitée par les Phéniciens. C'est une ville de commerce où mouillent beaucoup de vaisseaux marchands. On s'y arrêta sept jours.... Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre marches, et vint sur les bords du Chalus, fleuve large d'un plèthre, et rempli de grands poissons privés : les Syriens les regardent comme des dieux, et ne permettent pas qu'on leur fasse du mal, non plus qu'aux colombes. Les villages où l'on campa appartenaient à Parysatis, mère du roi. Ils lui avaient été donnés pour son entretien. De là, après trente parasanges, en cinq marches, on arriva aux sources du fleuve Dardès, large d'un plèthre. Là était le palais de Bélésis, gouverneur de Syrie, avec de très-beaux et très-vastes jardins, féconds en fruits de toutes les saisons. Cyrus rasa le parc et brûla le palais. Enfin, après trois jours de marche, l'armée arriva à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, large en ce lieu de quatre stades. Cyrus y demeura cinq jours. On traversa le fleuve à gué avec de l'eau jusqu'à l'aisselle. Les habitants de Thapsaque prétendaient que l'Euphrate n'avait jamais été guéable qu'en ce moment, et qu'on ne pouvait le traverser sans bateaux; Abrocomas, qui avait devancé Cyrus, les avait brûlés. On regarda cet événement comme un miracle. Il parut évident que le fleuve s'était abaissé devant Cyrus, comme devant son roi futur (*). »

La Syrie, restée indifférente dans la lutte d'Artaxerxès et de son frère, n'eut point de regrets pour Cyrus vaincu et tué dans les champs de Cunaxa (401). Mais elle ne devait pas se contenter longtemps de ce rôle passif. En 362, toutes les provinces de l'Asie Mineure se soulevèrent à la fois, et proclamèrent leur indépendance. Dans cette vaste confédération, nous trouvons au premier rang, la Syrie, avec la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, la Phénicie, et presque toutes les cités maritimes. « Les révoltés, dit Diodore de Sicile, élurent pour leur chef, avec une autorité souveraine, Oronte, satrape de Mysie. Mais, aussitôt que ce satrape fut investi du pouvoir, et qu'il eut reçu l'argent nécessaire pour entretenir, pendant une année, une armée de vingt mille hommes, il trahit ceux qui avaient mis en lui leur confiance. Comme il se figurait qu'il obtiendrait aisément du roi de magnifiques récompenses, et la satrapie générale des provinces maritimes, s'il livrait les révoltés aux Perses, il commença par envoyer devant Artaxerxès ceux qui lui avaient apporté l'argent, et livra également aux officiers, détachés sur les lieux par le roi, un grand nombre de villes avec leurs garnisons, composées d'étrangers à la solde des confédérés. Rhéomithrès, envoyé par les rebelles en Égypte, près du roi Tachos, et en ayant reçu cinq cents talents avec cinquante vaisseaux longs, revint en Asie et aborda à Leucé. Arrivé dans cette ville, il appela près de lui plusieurs des prin-

(* Xénophon, *Anab.*, I, 4.

cipaux chefs de la ligue, les fit arrêter, et les envoya, chargés de chaînes, à Artaxerxès. Pour prix de cette perfidie, il obtint de faire sa paix avec le roi (*). »

Ainsi fut comprimé ce mouvement qui, secondé par l'Égypte et par Lacédémone, devait renverser, sur toute la côte d'Asie, la domination des Perses. Dix mille Grecs mercenaires, soudoyés par Tachos, avaient abordé en Phénicie, sous la conduite de Chabrias; mais rappelé en Égypte par la révolte de son fils Nectanébus, Tachos abandonna ses alliés. Les Syriens se soumirent; et désormais convaincus de leur impuissance, ils oublièrent des souvenirs importuns de gloire et de liberté.

C'est en vain que sous le règne d'Artaxerxès III, la Phénicie, Chypre et l'Égypte renouent les liens de leur ligue dissoute. Les Syriens restent sourds à l'appel de leurs anciens alliés (354).

Mais déjà les Perses touchent au terme fatal de leur domination. Encore vingt ans, et la Syrie aura changé de maîtres.

Ochus meurt en 338, son fils Arsès en 336, tous deux empoisonnés par l'eunuque Bagoas. Darius Codoman monte sur le trône (336). Ce prince eût sauvé l'empire, si l'empire avait pu être sauvé. Mais la Grèce s'est souvenue des guerres médiques : Alexandre s'avance à la conquête de l'Asie (334.)

Le vaste empire des Perses était divisé par le cours de l'Euphrate en deux parties distinctes : l'Asie Mineure et la haute Asie. L'Asie Mineure, ou pays en deçà de l'Euphrate, formait elle-même deux régions séparées par la chaîne du Taurus, la basse Asie, et la Syrie. La Cilicie était la limite commune.

« Cette province est tellement enfermée par le mont Taurus, qu'on la prendrait, suivant l'expression d'un voyageur, pour un enclos de murailles. Du côté de l'occident, la montagne est absolument impraticable; et il ne paraît pas qu'on ait jamais tenté de la traverser par la Pamphylie. A l'orient, il y a un autre bras du Taurus, sous le nom d'Amanus, où l'on trouve deux passages, l'un au nord et l'autre au sud, distants de deux stathmes ou de cinq parasanges; ces défilés donnent seuls entrée dans la Syrie; ils se nomment, l'un *Portes de Syrie*, l'autre *Pyles Amaniques* (*). »

(*) Diodore de Sicile, XV, 91 et suiv.

Le passage du Granique avait ouvert aux Macédoniens toute la basse Asie. Le Taurus seul pouvait arrêter leur marche et sauver la Syrie. Darius vint camper à Sochos, dans la Commagène. Cette position était bien choisie; elle permettait aux Perses de fermer les défilés, et leur laissait, en cas de revers, une ligne de défense derrière l'Euphrate, qui forme un angle avec l'Amanus. Le roi se perdit par une impatience maladroite. Il apprit qu'Alexandre s'avançait à travers les Pyles de Cilicie. « Le chemin, dit Quinte-Curce, pouvait à peine contenir quatre hommes de front; le sommet de la montagne dominait sur le passage, qui était non-seulement étroit, mais encore rompu en plusieurs endroits, par une infinité de ruisseaux qui s'y répandent de tous côtés (**). » Darius devait attendre aux Portes de Syrie ou au défilé de l'Amanus les Macédoniens fatigués. Emporté par son ardeur imprudente, il envoya ses trésors à Damas, sous la garde d'une faible garnison, et franchit, avec toutes ses forces, les Pyles amaniques. Il comptait surprendre l'ennemi dans sa marche; mais il était trop tard : les Macédoniens étaient arrivés à Myriandre, sur la côte de Syrie (***). Alexandre vit le mou-

(*) Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, 2ᵉ éd., p. 681.

(**) Quinte Curce, III, 4.

(***) « Après avoir traversé les Pyles syriennes, Alexandre campa près de Myriandrus, ville maritime. Xenophon, qui accompagnait le jeune Cyrus, en fit autant, et cet auteur compte dans cet espace cinq parasanges. La parasange, comme l'a évaluée d'Anville (*a*), est égale à trois milles romains anciens; le mille étant de 756 toises, elle revient à 2,268 toises Or, cinq parasanges font 11,340 toises, et c'est à peu de chose près la mesure que l'on trouve sur la carte de Niebuhr, et sur celles du *Voyage* de Drummond (*b*), entre un château appelé Merkes, qui paraît être à l'endroit même des Pyles syriennes, et la situation d'Alexandrette. On doit donc croire que la ville d'Alexandrette est sur l'emplacement même du camp d'Alexandre et de Cyrus, et que c'est l'endroit qu'avait désigné Alexandre (*c*) pour construire la ville qui depuis fut appelée *Alexandria-cata-isson* (*d*) à cause de sa situation.

(*a*) D'Anville, *Tr. des Mes. itin.*, p. 44, 78 et 79.
(*b*) Niebuhr. *Voyage*, t. II, pl. 52, p. 336. — Drummond, *Travels*, pl. II, p. 205.
(*c*) Scymn., p. 54. *ap. Geogr. min. græc.*, t. II. — Herod., III, 12.
(*d*) Vaillant, *Num. græc.*, p. 27 et 97. — Ptolem. *Geogr.*, V, 15.

vement des Perses. Il pouvait tomber sur leur arrière-garde, et les prendre en queue dans le passage de l'Amanus; mais il aima mieux repasser, par une contre-marche rapide, les Portes syriennes : le lendemain, la bataille d'Issus décida de la fortune de l'Asie (333).

Tandis qu'Alexandre vainqueur élevait, sur les bords du Pinare, des trophées et des autels, Darius fuyait vers l'Euphrate, à travers ces plaines de la Syrie la veille encore couvertes d'une immense armée, maintenant silencieuses et désertes (*).

Alexandre ne poursuivit pas les vaincus dans leur retraite. Avant de s'engager au delà de l'Euphrate, il voulait affermir sa domination dans la Syrie et soumettre toute la rive droite du fleuve. Il s'avança vers la Cœlésyrie, en longeant le littoral, et se rendit maître de l'île d'Aradus et des villes de Mariamne et de Marathe. En même temps, Parménion s'enfonçait plus avant dans les terres et marchait sur Damas, pour faire le siége de cette ville. Au milieu de la route, les éclaireurs trouvèrent un barbare qui portait une lettre adressée par le gouverneur de Damas à Alexandre. Ce satrape promettait de livrer tous les trésors du roi si on lui envoyait un des généraux avec quelques troupes. Le prisonnier, renvoyé sous escorte à Damas, s'échappa des mains de ses gardes. Sa fuite jeta les Macédoniens dans l'inquiétude et l'embarras. Ils craignaient quelque secrète embûche, et n'avançaient qu'avec précaution. Enfin, Parménion, plein de foi dans la fortune d'Alexandre, prit pour guides des Syriens de la campagne, et arriva en quatre jours au pied des remparts. Damas ouvrit ses portes. Les trésors de Darius, qui montaient à deux mille cinq cents talents (*), tombèrent au pouvoir de Parménion; mais ce n'était pas la partie la plus précieuse du butin. Au nombre des prisonniers se trouvaient les enfants et les femmes de tous les seigneurs les plus nobles de la Perse. On cite les trois filles d'Ochus et leur mère, la fille d'Oxathris, frère de Darius, l'épouse d'Artabaze et son fils; l'épouse et le fils de Pharnabaze, satrape des provinces maritimes; les trois filles de Mentor; l'épouse et le fils du fameux Memnon; enfin une jeune femme de Pydne, nommée Antigone, remarquable entre toutes les captives par sa beauté. Elle échut en partage à Philotas, fils de Parménion (**).

Darius avait laissé à Damas, comme dans une sûre retraite, les envoyés des villes grecques. La trahison du satrape les livra aux mains de leur ennemi. Mais Alexandre se montra généreux : il remit en liberté les deux députés de Thèbes, et le fils d'Iphicrate, député d'Athènes (***). « Les cavaliers thessaliens firent dans cette campagne un gain considérable; comme ils s'étaient distingués dans le combat, le roi les y envoya exprès pour leur donner une occasion de s'enrichir. Le reste de l'armée y amassa aussi de grandes richesses; et les Macédoniens, qui goûtaient pour la première fois de l'or, de l'argent, des femmes et du luxe des barbares, furent ensuite comme des chiens qui ont tâté de la curée : ils allaient avec ardeur sur toutes les voies pour découvrir à la piste les richesses des Perses (****). »

Parménion, au retour de son expédition de Damas, reçut le gouvernement du pays en deçà de l'Euphrate.

La Syrie et la Phénicie étaient soumises; seuls, les habitants de Tyr fermaient leurs portes aux Macédoniens.

« Dans ce cas, cette ville, par sa position, devait se trouver fort près de celle de Myriandrus; et ces deux villes devaient en quelque façon former le faubourg l'une de l'autre. Aussi Ptolémée les place-t-il dans la même longitude; mais il met un peu d'écart dans leur latitude (*a*). Néanmoins ces deux villes existèrent concurremment, jusqu'à ce qu'enfin celle de Myriandrus céda à sa rivale; car il n'est plus question que de la ville d'Alexandria dans les *Notices ecclésiastiques* (*b*). » — *Analyse de la carte des marches et de l'empire d'Alexandre*, par M. Barbié du Bocage, dans Sainte-Croix, 2e éd., p. 805.

(*) *Per loca, quæ prope immensis agminibus compleverat, jam inania et ingenti solitudine vasta fugiebat. Pauci regem sequebantur : nam nec eodem omnes fugam intenderant, et, deficientibus equis, cursum eorum quos rex subinde mutabat, æquare non poterant.* — Quint. Curt., IV, I.

(*a*) Ptolem., *Geogr.*, V, 15.
(*b*) Hiérocl., *Synecdem.*, p. 706. — Oriens christ., t. II, col. 903 et 904.

(*) Sainte-Croix, 2e éd., p. 429.
(**) Plutarque, *Vie d'Alex.*, LXXV.
(***) *Voy.*, pour ce récit, Quinte Curce, III 13.
(****) Plutarque, *Vie d'Alex.*, XXXII, trad. de Ricard.

Pendant le siége de cette ville, Alexandre reçut une ambassade de Darius. Le roi de Perse offrait à son ennemi la main d'une de ses filles, trois mille talents et tout le pays en deçà de l'Euphrate. Pour sauver la haute Asie, il abandonnait l'Asie Mineure et la Syrie, c'est-à-dire toute la côte, et se renfermait dans l'intérieur des terres. Alexandre refusa. « La terre, dit-il, ne peut avoir qu'un maître (*). »

« Vers le milieu du siége, il alla faire la guerre aux Arabes de l'Anti-Liban. Il y courut risque de la vie pour avoir attendu son précepteur Lysimaque, qui avait voulu le suivre a cette expédition, en disant qu'il n'était ni plus vieux ni moins courageux que Phénix, qui avait accompagné Achille au siége de Troie. Quand on fut au pied de la montagne, Alexandre quitta les chevaux pour la monter à pied. Ses troupes le devancèrent de beaucoup; et comme il était déjà tard, que les ennemis n'étaient pas loin, il ne voulut pas abandonner Lysimaque, à qui la pesanteur de son corps rendait la marche difficile; mais, en l'encourageant et le portant à moitié, il ne s'aperçut pas qu'il s'était séparé de son armée, qu'il n'avait avec lui que très-peu de monde, et que par une nuit obscure et un froid très-piquant, il était engagé dans des lieux difficiles. Il vit de loin un grand nombre de feux que les Arabes avaient allumés de côté et d'autre. Se confiant à sa légèreté naturelle, accoutumé, en travaillant lui-même, à soutenir les Macédoniens dans leurs fatigues, il courut à ceux des barbares dont les feux étaient le plus proches, en perça de son épée deux qui étaient assis auprès du feu, et prenant un tison allumé, il revint trouver les siens, qui allumèrent de grands feux dont les Arabes furent si effrayés qu'ils s'enfuirent précipitamment. Tel est le récit de l'historien Charès (**). »

La prise de Tyr acheva de fonder sur la rive droite de l'Euphrate, depuis le fleuve jusqu'à la mer, la domination macédonienne. Alexandre confia la Cilicie à Socrate, et le pays de Tyr à Philotas. Parménion remit à Andromaque

(*) Diod. Sic., XVII, 54.
(**) Plut., *Vie d'Alex.*, XXXIII.

le gouvernement de la Cœlésyrie, et partit pour l'armée (*).

Mais les Samaritains se révoltèrent contre le nouveau commandant, le prirent, et le brûlèrent vif. Alexandre revenait d'Égypte, quand il reçut cette nouvelle; aussitôt il nomma Memnon au gouvernement de la Syrie, et fit exécuter les assassins d'Andromaque (**). Ces mesures ne retardèrent pas la marche de l'armée; elle traversa l'Euphrate à Thapsaque (***). La cavalerie passa la première, suivie de la phalange (****); elle trouva le fleuve guéable au milieu (*****).

Mazée était venu, avec six mille cavaliers, pour empêcher le passage. Il n'osa faire l'épreuve de ses forces, et se retira derrière le Tigre (******). Ainsi la haute Asie s'ouvrait devant le conquérant: c'en était fait de Darius et de son empire (331).

Nous ne suivrons pas Alexandre dans sa marche au delà de l'Euphrate; mais

(*) *Ciliciam Socrati tradiderat, Philota regioni circa Tyrum jusso præsidere. Syriam, quæ Cœle appellatur, Andromacho Parmenio tradiderat, bello quod supererat interfuturus.* Quint. Cur., IV, 5.

(**) *Andromachum..... vivum Samaritæ cremaverant.* Quint. Cur., IV. 8. — « Abul-Farage, ou autrement Gregorius Bar-Hebræus, dans la seconde partie non imprimée de sa *Chronique syriaque*, fait d'Andromaque un grand prêtre, et prétend que les Samaritains le tuèrent parce qu'il avait reconnu Alexandre pour roi, et l'avait traité avec honneur, etc. » Sainte-Croix, p. 563.

(***) « Alexandre passa l'Euphrate à Thapsaque, que M. d'Anville croit être aujourd'hui l'endroit appelé El-Der (*a*); mais il se trompe. Thapsaque, suivant la marche des Dix mille (*b*), était à soixante-cinq parasanges de Myriandrus, et cette mesure, à partir de la ville d'Alexandrette, tombe assez bien sur Racca, qui est encore un grand passage de l'Euphrate. » M. Barbié du Bocage, dans Sainte-Croix, p. 810.

« Pline et Dion Cassius (*c*) rapportent qu'Alexandre traversa le fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbèle, démontre la fausseté de leur récit. » Sainte-Croix, p. 296.

(****) « *Undecimis castris pervenit ad Euphratem; quo pontibus juncto, equites primos ire, phalangem sequi jubet.* Quint. Cur., IV, 9.

(*****) Arrien, III, 7.

(******) *Mazæo qui ad inhibendum transitum ejus, cum sex millibus equitum occurrerat, non auso periculum sui facere.* Quint. Cur., IV, 9.

(*a*) D'Anville, *Euphrate et Tigre*, p. 45.
(*b*) Xénoph., *Anab.*, II, 4.
(*c*) Plin., V, 24. — Dion Cass., liv. XL, t. II, p. 128.

renfermant notre récit dans les limites de la Syrie, nous étudierons l'état de cette province sous la domination macédonienne.

La Syrie, successivement gouvernée par Parménion, Andromaque et Memnon, comprenait, comme au temps des Perses, la Phénicie et la Palestine.

Les habitants, tenus en respect par des commandants et des garnisons, payaient le tribut sans résistance, et fournissaient à l'entretien des troupes. Ils avaient d'abord supporté avec impatience l'occupation militaire (*). L'irritation générale éclata par la révolte des Samaritains et le meurtre d'Andromaque. Mais une répression rapide convainquit les peuples opprimés de leur impuissance. L'ordre rétabli ne fut plus troublé; insensiblement, il s'opéra une sorte de fusion. Au contact des vainqueurs, les vaincus modifièrent les coutumes, les mœurs, la religion nationales; et du mélange des deux civilisations, l'Orient sortit transformé.

Déjà, s'il faut en croire la tradition rapportée par le sophiste Libanius, Alexandre avait posé les fondements d'Antioche, la capitale de ce monde nouveau.

« Alexandre, en traversant la Syrie, après la bataille d'Issus, s'arrêta tout près des sources de la fontaine de Daphné, y dressa sa tente; il trouva l'eau de cette fontaine si agréable, qu'elle lui rappela toute la douceur du lait qui coulait des mamelles d'Olympias, sa mère. Aussitôt, il conçut le projet de bâtir une ville en cet endroit, et ordonna d'en commencer la construction. Le temple de Jupiter-Bottien et la citadelle, appelée Emathie, sont les restes de ces premiers travaux. Tel est le récit de Libanius, confirmé par Malala; mais il repose sur une fausse tradition, imaginée pour flatter la vanité des Antiochiens (**).

Dejà la domination macédonienne appelle la Syrie à de grandes et glorieuses destinées. Alexandre, vainqueur de l'Asie, médite la conquête du monde, et place sur la rive droite de l'Euphrate le centre de ses prodigieuses entreprises.

« Les moyens ne l'embarrassaient pas; il n'avait besoin que de vivre. On ne peut douter de ses projets, puisqu'ils se trouvèrent consignés dans ses propres Mémoires. Ephippus d'Olynthe devait en avoir eu connaissance; et c'est vraisemblablement dans son ouvrage que Diodore de Sicile les a puisés. Perdiccas fit lecture aux Macédoniens assemblés des principaux articles de ces Mémoires (*). D'abord il s'agissait de faire construire en Syrie, en Cilicie et dans l'île de Cypre, mille vaisseaux longs, plus forts que les trirèmes, destinés à porter la guerre chez les Carthaginois et les peuples de la Numidie, jusqu'aux colonnes d'Hercule (**). Les Macédoniens applaudirent beaucoup à ces vastes desseins; mais ils jugèrent qu'il leur était impossible de remplir à cet égard les vues d'Alexandre (***). »

D'autres projets moins ambitieux avaient déjà reçu un commencement d'exécution.

« La découverte des côtes de la mer Caspienne était un de ceux que le roi avait le plus à cœur. Il ordonna à Héraclide de faire couper des bois dans les forêts d'Hyrcanie, pour construire des navires longs, les uns pontés, les autres sans pont, destinés à cette première découverte (****). Les préparatifs pour la seconde se firent à Thapsaque; on devait y transporter tous les bois coupés sur le mont Liban, afin d'y équiper neuf cents septirèmes; et les rois de Cypre avaient ordre de les fournir de fer, de voiles et de cordages (*****). Tous ces détails, que nous devons à

(*) *Novum imperium Syri, nondum belli cladibus domiti aspernabantur; sed celeriter, subacti, obedienter imperata fecerunt.* » Quint. Cur., V, I.

(**) Liban., *Or.* II, t. I *op.* p. 296 et 297. éd. Reiske. — Malal. *Chron.*, p. 302. Cités par Sainte-Croix, p. 406.

(*) Ἦν δὲ τῶν ὑπομνημάτων τὰ μέγιστα καὶ μνήμης ἄξια τάδε, etc. Diod. Sic., XVII, 4.

(**) *Ipse, animo infinita complexus, statuerat omni ad Orientem maritima regione perdomita, ex Syria petere Africam, Carthagini infensus: inde, Numidiæ solitudinibus peragratis, cursum Gades dirigere. Hispanias deinde adire, et prætervehi Alpes, Italiæque oram, unde in Epirum brevis cursus est.* Quint. Cur., X, I.

(***) Sainte-Croix, p. 481.

(****) Arrien, VII, 16.

(*****) *Materia in Libano monte cæsa, devectaque ad urbem Syriæ Thapsacum, ingentium carinas navium ponere, septiremes omnes esse, deducique Babylonem. Cypriorum regibus imperatum, ut æs stuppamque et vela præberent.* Quint. Cur., X, I.

Quinte-Curce, ont été vivement critiqués; il a paru inconcevable qu'on ait imaginé de faire descendre à des septirèmes l'Euphrate, qui est une rivière tortueuse, ordinairement peu profonde et charriant beaucoup de sable (*). Elle avait trois cents toises de large à Thapsaque (**), et si peu de profondeur que les Dix mille la passèrent en cet endroit n'ayant de l'eau que jusque sous les bras (***). Alexandre même la trouva guéable au milieu, lorsqu'il la traversa pour entrer dans la Mésopotamie (****). Au-dessus, vers l'Arménie, on n'y naviguait qu'avec des canots d'écorce (*****); et au-dessous, avec des bateaux de troncs de saule, couverts extérieurement de peaux (******). Enfin, le cours de l'Euphrate ayant plus de trois cents grandes lieues, depuis Thapsaque jusqu'à son embouchure, qu'Alexandre venait de rouvrir, ne passa jamais pour être facilement navigable. Comment donc ce prince aurait-il pu concevoir le dessein d'établir le chantier de sa marine sur un pareil fleuve et à une si grande distance de la mer? Il avait sans doute compté sur les crues d'eau qui arrivaient à la fonte des neiges et faisaient déborder l'Euphrate (*******). Si de gros bâtiments pouvaient être alors mis à flot, il était bien hasardeux de les faire naviguer sur ce fleuve, pendant un si long trajet. D'ailleurs, quelque idée qu'on se fasse des septirèmes, elles tiraient trop d'eau pour descendre de Thapsaque à Babylone. Suivant Aristobule, ce fut en cette dernière ville que se rendit la flotte de Néarque, où se trouvaient deux pentirèmes, trois quatrirèmes, douze trirèmes et trente bâtiments à trente rames. Ils avaient été transportés en pièces et à dos de chameaux, de Phénicie à Thapsaque, d'où, après avoir été assemblés, ils naviguèrent jusqu'à Babylone (********). Cette petite flotte, sans aucun chargement, et à la faveur des crues périodiques d'eau, a pu arriver à sa destination, mais non sans des peines infinies, et sans beaucoup d'avaries. C'est vraisemblablement ce qui engagea Alexandre à en construire une autre avec des cyprès, dont il y avait une quantité considérable en Assyrie. Il fit bâtir, non loin de Babylone, un arsenal maritime, et creuser un port capable de contenir mille vaisseaux. Tous les ouvriers, matelots et pêcheurs de la contrée furent rassemblés, et il envoya Miccale, de Clazomène, en Syrie et en Phénicie (*), avec cinq cents talents, pour y enrôler tous les gens de mer qu'il pourrait engager à le suivre (**). » Ainsi la face du monde va changer sous la main d'Alexandre. L'Inde s'unira par l'Euphrate à l'Asie Mineure (***); l'Asie touchera aux colonnes d'Hercule, et bientôt le soleil, en parcourant sa carrière, ne verra plus les bornes de la domination macédonienne. Déjà l'Asie adore le fils de Jupiter Ammon; déjà la Grèce même, par la main des Théores,

(*) Deslandes, *Essai sur la Marine des anciens*, p. 86.
(**) D'Anville, *l'Euphrate et le Tigre*, p. 44.
(***) Xén., *Anab.*, I, 4.
(****) Arrien, III, 7.
(*****) *Ad id naves codicariæ occulto per hyemem fabricatæ aderant.* Sallust. *Hist. fragm.*, l. IV.
(******) Hérod., I, 194.
(*******) Strab., XV, p. 509. – Arrien, VII, 57.
(********) Aristob. *ap.* Arrian., VII, 19.

(*) Arrien, VII, 19.
(**) Sainte-Croix, p. 484-486.
(***) « Alexandre forma le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime, comme il les avait unis par des colonies qu'il avait établies dans les terres.

« A peine fut-il arrivé des Indes qu'il fit construire de nouvelles flottes, et navigua sur l'Euléus, le Tigre, l'Euphrate, et la mer. Il ôta les cataractes que les Perses avaient mises sur ces fleuves; il découvrit que le sein Persique était un golfe de l'Océan. Comme il alla reconnaître cette mer, ainsi qu'il avait reconnu celle des Indes; comme il fit construire un port à Babylone pour mille vaissseaux et des arsenaux; comme il envoya cinq cents talents en Syrie et en Phénicie, pour en faire venir des nautoniers, qu'il voulait placer dans les colonies qu'il répandait sur les côtes; comme, enfin, il fit des travaux immenses sur l'Euphrate et les autres fleuves de l'Assyrie, on ne peut douter que son dessein ne fût de faire le commerce des Indes par Babylone et le golfe Arabique.

« Après Alexandre, les rois de Syrie laissèrent à ceux d'Égypte le commerce méridional des Indes, et ne s'attachèrent qu'à ce commerce septentrional qui se faisait par l'Oxus et la mer Caspienne. Séleucus et Antiochus eurent une attention particulière à la reconnaître : ils y entretinrent des flottes. Ce que Séleucus reconnut fut appelé mer Séleucide; ce qu'Antiochus découvrit fut appelé mer Antiochide.

« Le commerce par l'Oxus et la mer Caspienne reçut de nouvelles facilités par l'établissement des colonies macédoniennes; les marchandises des provinces plus septentrionales de l'Inde étaient portées depuis Séra, la tour de Pierre et autres étapes jusqu'à l'Euphrate. » MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. XXI, ch. 8, 9, 16.

couronne le dieu de la terre (*). Mais ce dieu n'est qu'un dieu mortel. Épuisé de débauches, empoisonné peut-être, Alexandre meurt à Babylone (**) (324).

PARTAGE DES PROVINCES APRÈS LA MORT D'ALEXANDRE; LAOMÉDON GOUVERNEUR DE LA SYRIE. — On a dit qu'à ses derniers instants, le conquérant macédonien voulut opposer un obstacle aux ambitieux qui devaient troubler et déchirer son vaste empire; et puisque, auprès de lui, même dans sa famille, il ne voyait personne qui pût maintenir cette alliance entre l'Europe et l'Asie qui avait été l'objet de tous ses rêves et de tous ses efforts, qu'il essaya de prévenir, au moins en partie, une dissolution violente, en créant quatre royaumes au profit de ceux qu'il avait initiés à ses projets et qui, plus que les autres, devaient partager ses grandes idées. Est-il donc vrai qu'Alexandre, sur son lit de mort, ait fait un testament? La révolution qui s'accomplit, sous les murs de Babylone, au moment même où il venait d'expirer, semble attester qu'il ne put ou ne voulut point régler pour l'avenir les affaires de son empire. Il ne prononça, avant de mourir qu'un mot : *Au plus digne !* Il s'était tourné, il est vrai, vers Perdiccas; mais chaque général, dans son orgueil, pouvait croire que ce mot lui était adressé (***).

Les soldats, comme on le sait, par un sentiment de reconnaissance et d'admiration, proclamèrent rois le fils et le frère d'Alexandre. Perdiccas, qui ne se croyait pas encore assez fort pour dominer ses anciens compagnons d'armes, avait encouragé et dirigé peut-être ce mouvement militaire. Il gagna alors le titre de tuteur et de régent, qui sembla le mettre au-dessus des autres généraux.

(*) Αὐτοί τε ἐστεφανωμένοι Ἀλεξάνδρῳ προσῆλθον, καὶ ἐστεφάνουν αὐτὸν στεφάνοις χρυσοῖς, ὡς θεωροὶ δῆθεν ἐς τιμὴν θεοῦ ἀφιγμένοι. Arrien, VII, 23.

(**) Le 28 du mois dœsius (hécatombœon.)

(***) Ce ne fut que plus tard, à une époque de décadence, vers le temps de la conquête romaine, que les rois asiatiques, pour se grandir peut-être, imaginèrent un testament d'Alexandre. Ils prétendirent que leurs ancêtres étaient devenus rois, non par la force des armes, mais par une succession légale, si nous pouvons nous servir de ce mot, c'est-à-dire en vertu des dispositions du testament dont nous parlons. On a beaucoup discuté sur ce point. Voyez Droysen, qui a réuni tous les textes et toutes les opinions, dans un excellent ouvrage intitulé : *Geschichte des Hellenismus*, t. I, p. 698, *append.* 3; Hambourg, 1836.

Bientôt il fallut pourvoir à toutes les ambitions; et on partagea les provinces entre les chefs les plus influents et les plus dangereux. Dans ce partage, Laomédon obtint la Syrie. Celui-ci n'était, par son titre, que le délégué des deux rois proclamés par les soldats; mais lui, comme les autres gouverneurs, n'avait quitté l'armée que dans l'intention de se créer une position indépendante. Tout nous porte à croire que ne rencontrant, pour obstacle, que la volonté impuissante de Perdiccas, il eut, sur la Syrie, un pouvoir égal à celui des anciens chefs nationaux ou des rois assyriens, chaldéens et perses qui, tour à tour, avaient dominé l'Asie.

Quand Perdiccas mourut, Pithon accepta la tutelle des rois; puis, il s'en démit. Antipater lui succéda. On fit alors, à Trisparadis, en Syrie, un nouveau partage des provinces (320). Ce fut à la suite de ce partage que Ptolémée, le premier des Lagides, essaya de dépouiller Laomédon.

Il attaqua les villes maritimes avec sa flotte, et envoya dans l'intérieur du pays une armée commandée par Nicanor. Avec ces forces réunies, il soumit toute la rive droite de l'Euphrate (*) : mais il ne prit aucune mesure pour assurer sa conquête. Antigone envahit la Syrie (315), et la trouva sans défense : les vaisseaux de guerre qui mouillaient sur les côtes s'étaient retirés à son approche. Antigone s'empara des ports et les changea en vastes chantiers de construction. Attaqué par Cassandre (**), il laissa au jeune Démétrius, à peine âgé de vingt ans, le soin d'arrêter les invasions de Ptolémée. Le roi d'Égypte profita de l'éloignement d'Antigone et de l'inexpérience de son fils. Il fit une descente sur les côtes (313), et pilla plusieurs villes peu importantes (***). Les événements de l'année suivante eurent une

(*) Champollion, *Égypte* (Univ. pittoresque), p. 393, *a*.

(**) Champollion, *ibid.*, p. 395.

(***) *Id.*, *ibid.*, p. 396, *a*, *b*. — Voy. aussi Diodore de Sicile et Plutarque, dans la *Vie de Démétrius*.

influence décisive sur le sort des pays en deçà de l'Euphrate. L'occupation d'une partie de la Syrie par les Égyptiens (312) permit à Ptolémée de secourir Séleucus. Celui-ci, avec treize cents hommes, s'empara de Babylone. C'est ici que commence l'ère des Séleucides (*). Un présage heureux annonça la grandeur future du nouvel empire. L'armée trouva, sous une roche, près des bords de l'Euphrate, une ancre enfouie. Cette ancre, signe de force et de stabilité, resta consacrée par les traditions (**).

Tandis que l'heureux Séleucus s'établissait dans les provinces babyloniennes, Ptolémée avait à combattre les forces réunies d'Antigone et de son fils, et perdait toutes ses conquêtes. Antigone, vainqueur, fixa sa résidence en Syrie, et envoya Démétrius en Grèce. Le jeune prince rétablit dans Athènes le gouvernement de la multitude. Il attaqua Cypre, où commandait Ménélas, frère de Ptolémée (***), et battit la flotte du roi d'Égypte. En même temps, son père arrêtait sur l'Euphrate les incursions des Arabes. Proclamé roi par les Syriens, Démétrius partagea le pouvoir avec Antigone (306). Mais ses victoires avaient excité la jalousie des vieux généraux d'Alexandre. Séleucus qui, peu de temps auparavant, avait battu et tué Nicanor, le meilleur général d'Antigone, forma contre la Syrie une redoutable coalition.

C'était en 302. Antigonie s'élevait sur les bords de l'Oronte. Des jeux solennels avaient attiré une multitude d'étrangers qui, retenus par la beauté du pays et la magnificence de la ville, s'établissaient avec leurs familles dans la nouvelle capitale (****). Tout à coup les fêtes cessèrent. L'armée de Lysimaque avait traversé la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, toutes les provinces au delà du Méandre; Ptolémée menaçait la frontière de Cœlésyrie. Il était temps de sortir du repos; Antigone quitta la ville qu'il ne devait plus revoir, et partit avec cent mille hommes. Il espérait arrêter, dans les plaines de Phrygie, Lysimaque et Séleucus; mais Ipsus décida la querelle. Séleucus, vainqueur, s'empara de toute la rive droite de l'Euphrate (*).

(*) Babylone fut prise en 311. C'est donc à l'automne de cette année, et non en 312, qu'il faut placer le commencement de l'ère des Séleucides. Voy. Saint-Martin, *Biog. univ.*, art. *Séleucus*, tom. XLI, p. 508, note.

(**) Séleucus prit pour armes une ancre de navire.

(***) Champollion, *Égypte*, p. 398, *a*, *b*; 399, 400.

(****) Justin, XV, 4. — Diod., liv. XX. — Plutarq., *Vie de Démétrius*.

CHAPITRE IV.

ROYAUME DE SYRIE; GRANDEUR DE L'EMPIRE DES SÉLEUCIDES.

Séleucus fonda en Syrie la capitale de son empire, et lui donna le nom de son père, Antiochus (**). Antioche, monument d'une grandeur jalouse, ne devait pas supporter de rivale. Antigonie fut renversée et démolie; ses habitants, Macédoniens ou Athéniens, au nombre de cinq mille trois cents hommes, emportèrent eux-mêmes les pierres, les poutres, tous les matériaux, et des ruines de leurs maisons élevèrent l'orgueilleuse capitale. Suivant quelques auteurs, ils trouvèrent un asile dans Séleucie. Cette ville nouvelle était une *des quatre sœurs* fondées par Séleucus. Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée, portaient en effet le nom de *sœurs*. Ce titre leur est conservé sur les médailles (***). Leurs habitants jouissaient tous des mêmes droits, sans distinction de race ou de religion. Les Juifs, profitant des bienfaits de l'égalité, apportèrent, dans ces villes, leurs richesses et leur esprit commercial. Elles acquirent bientôt un développement si complet, Antioche surtout, que durant les siècles de la domination romaine, l'histoire de Syrie se renferme presque tout entière dans l'histoire de ces cités florissantes.

Séleucus jouissait en paix de ses conquêtes. Il n'était pas cependant sans inquiétude, et s'efforçait de ménager le ressentiment de Démétrius, fils d'Anti-

(*) Voy., sur les rapports de la Syrie avec l'Égypte au temps d'Antigone, une très-savante monographie de M. R. Geier, qui est intitulée : *de Ptolemæi Lagidæ vita et commentariorum fragmentis commentatio.* Halis Saxonum, 1838; in-4°. Nous renvoyons spécialement nos lecteurs aux pages 33 et suiv.

(**) Selon Strabon; le nom de son fils, d'après Malala. Voyez, sur la fondation d'Antioche, Liban., p. 349. — Malala, p. 201. — Diod., XX, 48. — Dion Cass., XL, 29.

(***) Eckhel, III, p. 66.

gone. Il lui demanda la main de sa fille, Stratonice (299).

Démétrius reçut en Grèce les envoyés du roi de Syrie; il mit sa flotte à la voile, et rassembla toutes ses forces militaires. Avec ce cortége, il conduisit sa fille en Orient. Après avoir quelque temps longé la côte de Cilicie, il descendit ses troupes à terre, et désola le pays par une rapide incursion. Cette province, enlevée à Antigone, était tombée en partage à Plistarque; mais elle ne devait pas rester longtemps aux mains de ce général.

Démétrius ajourna seulement ses projets de conquête, pour célébrer à Rhossus l'union de Séleucus et de Stratonice. Quand les fêtes furent terminées, il reprit la route de la Cilicie, et s'empara de tout le pays. Séleucus voulait étendre son empire dans l'Asie Mineure. Il proposa à son beau-père de lui acheter la Cilicie, et réclama la restitution des villes de Sidon et de Tyr. Démétrius refusa, et se mit en mesure de défendre ses possessions. Il ne put sauver la Cilicie; mais il ravagea la Cœlésyrie : contraint de quitter l'Orient, il se rejeta sur la Macédoine, et s'en rendit maître (294). Il repoussa heureusement les attaques de Lysimaque, et des peuples barbares, campés sur les frontières. La Macédoine ne suffisait pas à son ambition. En 290, il rassembla cent dix mille hommes, une flotte nombreuse, et partit contre la Syrie. Pyrrhus profita de son éloignement pour envahir la Macédoine. Rappelé par les succès de son ennemi, Démétrius rentra en Europe. Il n'avait pas renoncé à son entreprise. Il remit à la voile pour l'Asie; mais, sans cesse inquiété par les manœuvres de l'armée thrace, surpris par Agathocle, fils de Lysimaque, il n'aurait conservé, lorsqu'il arriva en Cilicie, que onze mille hommes. C'était pour Séleucus le moment d'écraser son ennemi : le roi de Syrie, avec une générosité, ou feinte, ou véritable, donna l'ordre d'envoyer à Démétrius d'abondantes provisions. Enfin, éclairé par les plaintes de ses sujets, dont Patrocle se fit l'interprête, il reconnut le danger, et changea tout à coup de politique. Au milieu de l'hiver, il se mit en marche avec des forces considérables. Démétrius reprit l'offensive. Il força les défilés du Taurus, et se jeta au cœur de la Syrie. Arrêté par une maladie de quarante jours, il se vit abandonné d'une partie de ses soldats. Mais, tandis que les Syriens, sûrs d'un facile triomphe, refusaient les secours de Lysimaque, il se releva pour tenter un coup de désespoir. Il voulait surprendre Séleucus, la nuit, au milieu de son camp, et chercher dans cette entreprise téméraire la mort ou l'empire. Un transfuge trahit le secret. Séleucus, averti, mit son armée sous les armes. Il fallut s'abandonner aux chances d'une bataille rangée.

« Le lendemain, à la pointe du jour, Séleucus lui ayant présenté la bataille, Démétrius envoie un de ses capitaines commander une des ailes de son armée; et chargeant les ennemis à la tête de l'autre, il les met en fuite. Séleucus, mettant pied à terre et quittant son casque, va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius, et les exhorte à passer dans son armée, en les assurant que c'est pour ménager leur sang, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si longtemps le combat. A l'instant ils le saluent tous, le proclament leur roi, et se rangent sous ses drapeaux. Démétrius, quoiqu'il sentît que ce dernier revers était plus terrible que tous les précédents, voulut tenter encore de s'en relever; il s'enfuit à travers les portes Amaniques; et, suivi d'un petit nombre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais, où il passa la nuit, dans le dessein, s'il lui était possible, de prendre le chemin de la ville de Caune, et de descendre au bord de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais, quand il eut su qu'il n'avait pas de vivres pour la journée, il vit qu'il fallait songer à d'autres moyens. Dans ce moment, arrive un de ses amis nommé Sosigènes, avec quatre cents pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture. Espérant pouvoir, avec ce secours, se rendre jusqu'à la mer, ils s'acheminent, à l'entrée de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais les feux que les ennemis y avaient allumés, leur ôtant toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, ils reviennent au lieu qu'ils avaient quitté, en nombre moindre qu'ils n'en étaient partis; car plusieurs de ceux qui le suivaient avaient pris la fuite; et ceux qui étaient restés n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait

se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée; et il allait s'en percer, si les amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Étant parvenu enfin à lui faire recevoir quelque consolation, et à lui persuader de prendre ce parti, il envoya vers Séleucus pour lui dire qu'il se remettait entièrement à sa discrétion.

« Quand Séleucus eut reçu son envoyé, il dit à ses courtisans : « Ce n'est pas la « bonne fortune de Démétrius qui le « sauve, c'est la mienne, qui ajoute à tant « d'autres faveurs, celle de montrer à son « égard ma douceur et mon humanité. » En même temps il appelle les officiers de sa maison, leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de tout préparer pour faire à Démétrius la réception la plus magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonides; ce fut lui qu'il choisit pour l'envoyer à l'heure même vers ce prince, afin de lui inspirer plus de confiance de venir trouver un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans eurent connu ces sentiments de leur roi pour Démétrius, quelques-uns, d'abord en petit nombre, ensuite la plupart des amis même de Séleucus, allèrent sur-le-champ au-devant de Démétrius : c'était à qui montrerait le plus de zèle et arriverait le premier auprès de ce prince, qu'ils s'attendaient à voir dans un grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt en jalousie la compassion que ses malheurs avaient d'abord inspirée; les courtisans envieux et méchants en prirent occasion de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi, en lui faisant craindre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, il ne vît dans son camp des mouvements séditieux et des nouveautés dangereuses. Apollonides était arrivé plein de joie auprès de Démétrius; et ceux qui l'avaient suivi, survenant l'un après l'autre, portaient à ce prince les paroles les plus flatteuses de la part de Séleucus. Déjà Démétrius, qui même, après un revers si affreux, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être ainsi livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée; il ne doutait pas de la bonne foi de Séleucus, et s'abandonnait aux plus douces espérances.

« Mais tout à coup on voit arriver Pausanias avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers, qui, environnant Démétrius, et écartant tous ceux qui étaient autour de lui, conduit ce prince non à Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie...... (*). »

Enfermé dans un château royal, non loin de Laodicée, Démétrius mourut, après trois ans de captivité : il ne vit pas le singulier destin de sa fille Stratonice, femme de Séleucus, et l'union d'Antiochus avec sa belle-mère.

« Antiochus tomba dans une maladie de langueur dont les médecins ne pouvaient découvrir la cause, et qui, par cette raison, paraissait sans remède et ne laissait aucune espérance. On peut juger de la douleur d'un père qui se voyait près de perdre un fils dans la fleur de son âge, qu'il destinait pour lui succéder dans ses vastes États, et qui faisait toute la douceur de sa vie. Érasistrate, l'un des médecins, plus attentif et plus habile que tous les autres, ayant examiné avec soin et suivi de près tous les symptômes de la maladie du jeune prince, crut enfin, par tout ce qu'il avait remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cause. Il jugea que son mal n'était qu'un effet de l'amour; et il ne se trompait pas; mais il n'était pas si aisé de découvrir l'objet qui causait une passion d'autant plus violente, qu'elle demeurait secrète. Voulant donc s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et, quand il y entrait quelque femme, il observait attentivement ce qui se passait sur le visage du prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il était toujours dans une position égale; mais toutes les fois que Stratonice entrait ou seule ou avec le roi son mari, le jeune prince ne manquait pas de tomber dans tous les accidents que décrit Sapho, dit Plutarque, et qui désignent une passion violente : extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité et désordre sensible dans le pouls, et d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sut, par des interrogations adroites, tourner si bien

(*) Plutarque, *Vie de Démétr.*, ch. 58, 59, 60; traduction de Ricard.

son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimait la reine Stratonice, sa belle-mère; qu'il avait fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement; qu'il s'était dit cent fois tout ce qu'on pouvait lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un père et un roi dont il était tendrement aimé, la honte d'une passion illicite et contraire à toutes les règles de la bienséance et de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvait et ne devait jamais vouloir satisfaire; mais que sa raison, égarée et occupée d'un seul dessein, n'écoutait rien : que pour se punir d'un désir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avait résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, et en s'abstenant de prendre de la nourriture.

« C'était beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal; mais le plus difficile restait à faire, qui était d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un père et à un roi ? La première fois que Séleucus demanda comment se portait son fils, Érasistrate lui répondit que son mal était sans remède, parce qu'il naissait d'une passion secrète, qui n'en avait point, aimant une femme qu'il ne pouvait avoir. Le père, surpris et affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvait avoir la femme qu'il aimait. « Parce que, dit le médecin, c'est la mienne, et que je ne la lui donnerai pas. — Vous ne la céderez pas, repartit le prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi ? — Seigneur, reprit le médecin, mettez-vous à ma place : lui céderiez-vous Stratonice ? Et si vous, qui êtes père, ne consentiez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? — Ah! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement! Je lui céderais de tout mon cœur, et Stratonice, et l'empire même. — Eh bien, dit Érasistrate, le remède est entre vos mains : c'est Stratonice qu'il aime. » Le père n'hésita pas un moment, et obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés roi et reine de la haute Asie. Julien l'Apostat, empereur des Romains, marque, dans un écrit qu'on a de lui (*), qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme qu'après la mort de son père. »

Au moment où Séleucus donnait cette preuve de dévouement paternel, la cour reçut deux hôtes royaux : Ptolémée Céraunus, déshérité par son père Ptolémée Soter, trahi par Lysimaque, roi de Macédoine, vint chercher un asile en Syrie. Il amenait avec lui sa sœur Lysandra, femme d'Agathocle, fils aîné de Lysimaque. Les deux fugitifs, encouragés par l'accueil bienveillant de Séleucus, excitèrent le vieux roi contre la Macédoine et l'Égypte. Séleucus, alors âgé de soixante-treize ans, abdiqua en faveur d'Antiochus, et déclara la guerre à Lysimaque. Il traversa l'Asie Mineure, entra dans Héraclée avec Céraunus, se fit reconnaître dans toute la province de Pergame avec le secours du gouverneur Philetère, et emporta d'assaut la citadelle de Sardes. Il trouva dans cette place tous les trésors du roi de Macédoine. Mais Lysimaque avait pris les armes. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Phrygie, à Couropédion. Lysimaque et ses fils perdirent la vie dans le combat. Cette victoire donnait à Séleucus la Thrace et la Macédoine. Resté seul de tous les généraux d'Alexandre, il prit le titre de vainqueur des vainqueurs, et attacha au nom de Séleucus celui de Nicator (280). Pourtant, malgré toutes les instances de Céraunus, il n'avait point encore tourné ses armes contre Ptolémée Soter. Il se souvenait de son ancienne alliance avec l'Egypte, et ne voulait pas attaquer une puissance amie. Céraunus, irrité de ses retards, méditait des projets de vengeance, et attendait le moment où le roi de Syrie quitterait l'Asie, pour passer en Grèce. Sept mois après la bataille de Couropédion, Séleucus débarqua à Lysimachia, ville de Thrace (279). En touchant le rivage, il offrit aux dieux des actions de grâces solennelles et de pompeux sacrifices. Mais, au milieu des cérémonies sacrées, Céraunus l'assassina, dans la confusion générale. Le meurtrier, soutenu de quelques partisans soudoyés, se fit

(*) Dans le *Misopogon*.

proclamer roi par les soldats et par le peuple.

Ainsi fut accomplie la parole de l'oracle qui avait annoncé le destin de Séleucus : « Ne cherche pas l'Europe; le rivage de l'Asie est moins dangereux pour toi. Tout en fuyant Argos, tu y arriveras au temps fatal; et, lorsque tu seras à Argos, tu y trouveras la mort (*). » Or, il existait à Lysimachia un temple très-ancien, appelé Argos. Philetère, l'ancien gouverneur de Pergame, acheta à Céraunus le corps de Séleucus, le mit sur un bûcher, et envoya les cendres à Antiochus. Le roi de Syrie éleva à son père, près des bords de la mer, non loin de Séleucie, un magnifique monument, qui prit le nom de Nicatorium (**).

ADMINISTRATION DE SÉLEUCUS; ORGANISATION DES PROVINCES DE SON ROYAUME. — Séleucus comprenant le danger de laisser entre les mains d'un seul homme une vaste étendue de pays, morcela les anciennes satrapies en petits gouvernements particuliers. Son empire, qui ne formait guère plus de douze provinces au temps d'Alexandre, fut divisé en soixante-douze satrapies (***). La Syrie proprement dite fut subdivisée en huit districts et peut-être même davantage. Il y en avait quatre au nord : ceux de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée et de Laodicée; la Cœlésyrie en comprenait quatre autres.

Dans toutes les provinces assez étendues, le roi plaçait auprès du gouverneur des méridarques chargés de contenir son ambition.

Le pouvoir militaire était presque toujours séparé du gouvernement civil. Ainsi, à côté de l'éparque, se trouvait le stratége. Cependant, il paraît que dans les provinces les plus orientales les deux pouvoirs étaient réunis dans une seule main. Au temps de Polybe, les deux dénominations de stratege et d'éparque semblent avoir perdu leur signification distincte.

Le caractère du règne de Séleucus, c'est le soin de fonder des villes nouvelles et de répandre sur tous les points le commerce et la richesse. Un hameau, Botzia, consacré à de glorieux destins, devient la grande Antioche, sous les auspices d'une jeune fille immolée (*). Cette ville, construite par l'architecte Xenacus, prit un si rapide accroissement, qu'au bout de trente années le roi l'enferma d'une ceinture de murailles (**). Séleucie, sur le Tigre, et Ctésiphon n'eurent pas une destinée moins brillante qu'Antioche. Toutes ces villes, dans la Syrie comme dans l'Asie Mineure, par une imitation des constitutions des cités grecques, obtinrent des droits politiques. Apamée et d'autres places reçurent même une certaine organisation militaire. Un acrophylax veillait à la police intérieure.

Partout en Syrie et dans la haute Asie, on trouve, après la mort de Séleucus, dans les dénominations géographiques, une foule de mots grecs qui attestent la profonde influence de la civilisation hellénique dans ces contrées. La Cyrrhestique se distingue entre toutes les autres par ses établissements macédoniens. C'est dans cette province que s'arrêtèrent les compagnons de Séleucus. Le roi, en fondant des villes et des places fortes, ne négligeait aucun moyen de faciliter les communications, d'établir des marchés et des entrepôts de commerce dans les lieux encore déserts, mais propres par leur situation à devenir des centres de population; toutefois il ne songea point à encourager les sciences et les arts. Le mouvement intellectuel ne fut pas secondé par les Séleucides. A la vérité, Antiochus III rassembla une bibliothèque à Antioche; il y en avait une autre à Ninive. Antiochus VI donna aussi un musée à la capitale; mais ce n'était là qu'une imitation sans grandeur des institutions des Lagides. Les Séleucides paraissent s'être occupés surtout de la pompe et de la dignité extérieure. On ne connaît pas l'organisation de leur cour; mais on sait

(*) Argos effugiens fatali in tempore perges;
Argos cum fueris, tunc sortem mortis obibis.

(**) Appién. — Justin, XVII, 12. — Memnonis *Excerpta* apud Phot. 9. — Pausan., in *Attic.* p. 18. — Oros. III, 23. — Polyen, 49. — Strabon, XIII, p. 629.

(***) Appien, *Syr.*, 62.

(*) Le 10 juin (22 du mois d'artemisius) 299.

(**) Une tradition orientale rapporte à Antiochus la gloire d'avoir fondé Antioche. Ce fut, dit-elle, pour accomplir un vœu. Accablé par une perpétuelle insomnie, il promit de bâtir cette ville, si les dieux lui rendaient le sommeil. *Voy.* Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, t. II, p. 688.

du moins qu'ils s'entouraient de *jeunes gardes* (παῖδες σωματοφύλακες) (*).

ANTIOCHUS SOTER; SES GUERRES CONTRE PHILADELPHE, ZIPOITÈS, NICOMÈDE ET ANTIGONE; IL COMBAT LES GAULOIS. — Antiochus avait à venger son père assassiné; à faire valoir les droits de Séleucus, dont il avait hérité sur la Macédoine et la Thrace; enfin, à consolider sa domination dans l'Asie Mineure. Les villes de cette contrée se soulevèrent contre la domination syrienne, comme elles s'étaient déclarées peu de temps auparavant contre Lysimaque; elles voulaient se rendre indépendantes. Héraclée, Byzance, Chalcédoine, se placèrent à la tête de la confédération; elles eurent pour alliés Zipoitès et Nicomède son fils, rois de Bithynie, Mithridate, roi du Pont, et Ptolémée Céraunus. Antiochus envoya Patrocle pour ramener à l'obéissance les habitants d'Héraclée; mais son armée fut arrêtée dans sa marche par le vieux Zipoitès, et complétement détruite (**) (279). Dans le même moment, Ptolémée Philadelphe attaquait la Syrie par le sud. Il rappelait d'anciens traités, conclus entre son père et Séleucus, et réclamait Damas et son territoire. Secondé par les Juifs, il s'empara facilement de la ville. Moins heureux que son frère, Céraunus avait sucombé dans une guerre contre les Gaulois; sa mort ne rendit point à Antiochus la Macédoine et la Thrace. Antigone prétendait, comme le roi de Syrie, à la possession des provinces d'Europe. Il battit la flotte de son compétiteur (278), et s'empara de la Macédoine. Mais les incursions des Gaulois rendaient la position de tous les princes également précaire : elles mirent fin à toutes les divisions. Antiochus signa la paix avec Nicomède. Une armée syrienne avait passé le Taurus et marché contre Zipoitès, mais elle se contenta d'observer l'ennemi. Un traité fut conclu avec Antigone. Antiochus lui donna en mariage sa sœur Phila, fille de Stratonice (***) (275).

Les Gaulois avaient dévasté toute l'Asie Mineure; ils allaient peut-être se jeter sur la Syrie. Antiochus les prévint, et commença la guerre, pour leur fermer ses États. Les barbares avaient sur les Syriens l'avantage du nombre; leur centre formait une phalange compacte, épaisse de vingt-quatre rangs. Sur la première ligne, tous portaient la cuirasse de fer. Vingt mille cavaliers se mirent sur les ailes. Quatre-vingts chariots, armés de faux, traînés chacun par quatre chevaux, et un nombre double de chars de guerre à deux chevaux garnissaient le front de bataille. Antiochus n'avait qu'une faible armée, composée presque entièrement de peltastes et de soldats armés à la légère. Il voulut parlementer; mais Théodote de Rhodes lui montra tout le parti que les Syriens pouvaient tirer de leurs seize éléphants. L'ombre d'Alexandre apparut au roi, la veille de la bataille. Pleins de confiance dans ce présage, les Syriens commencèrent l'attaque; leurs éléphants, dirigés contre la cavalerie ennemie, la mirent en déroute; les chevaux, effrayés, rompirent les rangs de la redoutable phalange du centre. Les barbares furent tous pris ou tués. Les Syriens, enivrés de leur victoire, entourèrent Antiochus avec des cris de triomphe. Mais le roi, loin de partager cet enthousiasme, s'écria : « Rougissons plutôt, car nous devons notre salut à seize éléphants. » Les médailles destinées à conserver le souvenir de cette journée portaient, au lieu d'inscription, l'image d'un éléphant. » Antiochus reçut le titre de Soter et celui d'Apollon sauveur. On voit sur quelques médailles : Ἀντιόχου, Ἀπόλλωνος Σωτῆρος (*).

Pour justifier l'admiration des Syriens, Antiochus essaya de réduire les villes de la Cœlésyrie, enlevées par le roi d'Égypte après la mort de Séleucus. Il s'allia avec Magas, roi de Cyrène, ennemi de Ptolémée Philadelphe (**), et chassa les Égyptiens de Damas. Mais Ptolémée vint avec sa flotte ravager toute la côte de Syrie et d'Asie Mineure (263). Après la mort de Philetère, fondateur du royaume de Pergame, Antiochus se jeta

(*) Voy. Droysen, t. II, p. 54 et suiv. — Saint-Martin, *Biographie universelle*, t. XLI, p. 511 et suiv. — Polybe, liv. IV et V. — Josèphe, XII, 5.

(**) Droysen, t. II, p. 170, 179, 229 et suiv., résume ces faits avec une grande clarté.

(***) Suidas (s. v. Ἄρατος) dit à tort que Phila était fille d'Antipater. Voy. Plut., *Dém.*, 31.

(*) Droysen, *ibid.*, p. 232, 233. — Frœlich, *Ann. Seleucid.* p. 25. — Mionnet, supp., VIII, p. 9, n. 48, et p. 11, n. 56.

(**) Champollion, p. 414. — Droysen, p. 242 et suiv. — *Voy.* aussi Rollin, t. VII, p. 182.

dans une nouvelle guerre. Il disputa à Eumène l'héritage de son oncle. Mais il trouva une vigoureuse résistance. Vaincu près d'Éphèse, il mourut dans cette ville, à soixante-quatre ans, et livra ses sujets à l'invasion étrangère (262 ou 261).

ANTIOCHUS II THEOS. — Antiochus Théos dégénéra de son père et de son aïeul. Il aimait le vin à l'excès, et traitait dans l'ivresse la plus grande partie des affaires. Bientôt il abandonna le fardeau du gouvernement à deux frères, Aristus et Thémison (*). L'infâme amitié qui liait le roi à ces favoris leur donna une autorité sans partage. Thémison paraissait dans les cérémonies religieuses couvert d'une peau de lion, avec l'arc et la massue, attributs d'Hercule, dont il prenait le nom, et il obligeait le peuple de sacrifier à sa divinité.

Au reste, Thémison était peut-être de race royale. Cypre eut un roi qui porta le même nom. Plus tard les Lagides, par la conquête de cette île, dépouillèrent du pouvoir royal la race de Thémison. Ces rapprochements font penser à M. Droysen que les deux frères étaient les petits-fils du roi Thémison, à qui Aristote dédia l'un de ses ouvrages, et qu'ils vinrent à la cour de Syrie, dans l'espoir de trouver auprès d'Antiochus les moyens de reconquérir l'héritage paternel (**).

Abandonnée aux mains de ces deux hommes, la Syrie déchut de sa grandeur. La paix conclue avec la Macédoine, sous le règne précédent, fut raffermie sous Antiochus II par une alliance de famille. Stratonice, sœur du roi de Syrie, épousa le fils d'Antigone (***). Le roi de Bithynie, Nicomède, venait de mourir (264). Il avait laissé aux rois Philadelphe et Antigone le soin de protéger son fils aîné contre les prétentions de Zielas, né d'un second mariage. Comme Nicomède l'avait prévu, une guerre civile éclata après sa mort. La victoire resta à Zielas. Antiochus laissa les Égyptiens, ses ennemis, profiter seuls des troubles de la Bithynie. Ainsi la Syrie devenait de jour en jour plus étrangère aux affaires

(*) Athénée, VII, p. 289; X, p. 438. — Ælien, *Var. hist.*, II, 41.
(**) Droysen, t. II, p. 281 et 282.
(***) Euséb. Arm, I, p. 345.

de l'Asie Mineure. Cependant, Antiochus chercha à reprendre sur le Bosphore l'autorité que son aïeul Séleucus y avait autrefois exercée (262-258). Il équipa une flotte pour attaquer Byzance. Cette ville importante par sa situation et bien fortifiée, avait dans ses murs une population amollie par les plaisirs et la débauche. Antiochus entreprit le siége; mais la vue des ennemis campés autour des murailles n'effraya pas les habitants. On avait peine à les retenir sur les remparts; dès que les chefs s'éloignaient, les soldats quittaient leurs postes pour se livrer à tous les excès du vin. C'en était fait de Byzance, si les habitants d'Héraclée n'étaient point arrivés avec un secours de quarante trirèmes. Les Syriens se retirèrent devant ce nouvel ennemi, et détournèrent leurs armes contre la Thrace. Cette contrée, après la bataille de Couropédion, était tombée, avec les autres provinces de Lysimaque, au pouvoir de Séleucus Nicator. Indépendante depuis la mort de ce roi, elle s'était défendue assez heureusement contre les Gaulois. Après le siége de Byzance, Antiochus se présenta devant Cypsela, et entra dans cette ville comme un ami et un allié. Il menait à sa suite une foule de seigneurs thraces. Ces nobles, qui avaient fait partie de l'expédition contre Byzance, se revêtirent de leurs plus riches habits, et se chargèrent de chaînes d'or et d'argent; ce brillant cortége, conduit par Dromichaïtes, s'avança vers Cypsela. Les habitants reconnurent leurs concitoyens; et, les voyant paraître dans un si pompeux appareil, ils conçurent une haute idée de la générosité d'Antiochus. Ils ouvrirent avec joie les portes de Cypsela. Les autres villes grecques des côtes de Thrace, Lysimachia, Ainos, Maroneia, peut-être même Périnthe, suivirent cet exemple. Tout le pays, jusqu'au territoire de Byzance et aux frontières de la Macédoine, reconnut momentanément le pouvoir d'Antiochus (*).

Des malheurs accumulés au delà de l'Euphrate et dans les guerres contre les Égyptiens effacèrent les succès obtenus en Europe. Toutefois, cette heureuse expédition de Thrace encouragea peut-

(*) Droysen, t. II, p. 284 à 288.

être Antiochus, comme paraît le supposer M. Droysen, à ramener sous son obéissance les portions de la Palestine et de la Phénicie alors soumises à Ptolémée Philadelphe. Nous n'avons presque aucun détail sur les événements de cette guerre. Le fait le plus important que l'on en connaisse, c'est la révolution de Milet. Timarque, oppresseur de l'antique capitale de l'Ionie, avait pour alliés les Égyptiens. Mais le peuple, secondé par le roi de Syrie, secoua le joug. La reconnaissance des Milésiens affranchis décerna à Antiochus le titre de Dieu (θέος). Mais, tandis qu'il triomphait des amis de l'Égypte en Asie Mineure, il laissait la Cœlésyrie sans défense. Il reçut la paix des Égyptiens, sous la condition d'épouser la princesse Bérénice, et de donner la couronne, après sa mort, aux enfants de ce second mariage.

MORT D'ANTIOCHUS THÉOS; INVASIONS ÉGYPTIENNES; GUERRE ENTRE LES FILS D'ANTIOCHUS. — Antiochus épousa la fille de Philadelphe; mais il voulut faire oublier la victoire des Égyptiens par des conquêtes en Asie Mineure. Il partit, laissant à Antioche Bérénice et l'enfant à qui cette reine venait de donner le jour. Dès que le roi Antiochus se fut, par son départ, soustrait à l'influence de sa nouvelle épouse, son ancien amour pour Laodice, alors proscrite et malheureuse, se réveilla avec plus de force, et il rappela la fille d'Achæus. Laodice accourut auprès d'Antiochus, avec des projets de vengeance : elle craignait une nouvelle disgrâce. Pour éviter cet outrage, elle résolut de tuer le roi. Antiochus fut empoisonné à Sardes, ou dans une ville voisine (*). A son lit de mort, il désigna pour son successeur son fils Séleucus. Selon des récits différents, Laodice, mère de ce jeune prince, aurait eu recours à un artifice pour assurer la couronne à son fils. On raconte que pour cacher la mort d'Antiochus, elle plaça sur la couche royale un homme dont la figure trompa tous les yeux. Cet homme, nommé Artemon (**), prit la voix d'un mourant, et reconnut pour son héritier le jeune Séleucus. Laodice s'empara de l'autorité. Elle fit mourir les Egyptiens qui, venus en Syrie avec Bérénice, se trouvaient auprès d'Antiochus, à la mort du roi. Sophron, l'un de ces étrangers, destiné à périr comme les autres, ne dut la vie qu'au dévouement de Danaé, confidente de Laodice. Danaé, fille de Léontion, s'était rendue célèbre par son amitié pour le philosophe, dont elle était l'élève. Victime de son dévouement, cette femme, conduite au lieu du supplice, prononça ces mots : « Comment le vulgaire ne se plaindrait-il pas de la divinité, qui m'envoie une telle récompense pour avoir sauvé un homme, tandis que Laodice, après la mort de son époux, est environnée d'honneur et de puissance? » A Antioche, Laodice trouva de nombreux ennemis : elle fit assassiner, par un garde, le fils de sa rivale. Bérénice, pour venger son enfant, prend des armes, monte sur un char et poursuit le meurtrier; elle dirige contre lui sa lance mal assurée; saisissant alors une pierre, elle le frappe d'un coup mortel et pousse ses chevaux sur le cadavre. Elle traverse ensuite sans crainte les rangs des soldats pour aller au lieu où elle espère trouver le corps de son fils. Le peuple, admirant le courage de cette mère au désespoir, lui donne une garde de soldats gaulois. Bérénice reçoit le serment de cette troupe, et, d'après le conseil de son médecin Aristarque, va s'enfermer dans le temple de Daphné. Mais la sainteté du lieu ne la protége pas contre la colère de sa rivale; les partisans de Laodice la trompent par de fausses promesses, et l'égorgent dans sa retraite au milieu de ses femmes. Toutes les compagnes de Bérénice ne l'avaient pas suivie à Daphné; plusieurs, restées dans le palais d'Antioche, dirent que leur maîtresse vivait encore, et qu'elle se rétablissait de ses blessures. Pour mieux tromper la multitude, une de ces Egyptiennes, protégée par le peuple, joua le rôle de Bérénice. Cette nouvelle fut portée en toute hâte à Ptolémée Évergète, frère de Bérénice, qui venait de succéder en Égypte à son père

(*) La traduction arménienne d'Eusèbe (I, p. 345) fait mourir Antiochus à Éphèse; mais M. Droysen (t. II, p. 340) conteste la vérité de cette assertion.

(**) Pline (VII, 12) parle d'Artemon comme d'un homme du peuple; au contraire Valère Maxime le fait de race royale (*regia stirpe*).

Ptolémée-Philadelphe. Évergète s'embarqua avec tous les forces dont il pouvait disposer : il traversa la Syrie, donnant partout des ordres, au nom de Bérénice et de son fils ; il passa l'Euphrate et le Tigre, et s'avança jusqu'à l'Inde sans trouver de résistance; les populations et les villes voyaient, sans s'émouvoir, ces guerres de famille. Les historiens modernes ont peut-être exagéré le mouvement excité dans l'Asie Mineure par le meurtre de Bérénice. Mais au moins les villes de Lycie et de Carie, Éphèse, Samos, Cos, reconnurent alors la puissance des Égyptiens, et les autres cités demandèrent la protection de Ptolémée contre la Syrie.

Enfin, le roi d'Égypte fut rappelé dans ses États (243) (*); il laissa des garnisons en Syrie et confia le gouvernement à Xantippe. Il donna la Cilicie à Antiochus, fils de Laodice ; ce prince, encore enfant, n'avait pu prendre part au meurtre de Bérénice. L'Asie au delà de l'Euphrate, restée sans maître, sut profiter des malheurs de l'Orient : de grands royaumes s'y formèrent et consolidèrent leur puissance naissante : la Bactriane, la Drangiane, la Perse, l'Aracosie, et surtout les Parthes, assurèrent leur indépendance. La Syrie, naguère maîtresse de toutes ces contrées, maintenant soumise aux étrangers, paraissait condamnée à ne plus se relever jamais. Cependant le fils aîné du dernier roi, Séleucus, épiait l'occasion de reconquérir le royaume de son père Réfugié en Asie Mineure, il travaillait à rassembler des alliés. Ce fut lui sans doute qui s'adressa au sénat de Rome pour obtenir sinon des secours, au moins l'assentiment du peuple-roi. Séleucus, invoquant d'anciennes traditions, réclamait au nom d'une commune origine l'amitié de la colonie troyenne du Latium (**). Le sénat répondit par une lettre en langue grecque; il approuvait le dessein de soustraire au joug de l'Égypte la Troade, berceau des fondateurs de la puissance romaine.

Séleucus avait en Asie des alliés plus utiles que les Romains. Sa sœur, Stratonice, venait d'épouser le fils aîné du roi de Cappadoce. Quelques villes de l'Asie Mineure, en petit nombre à la vérité, peut-être Smyrne, Lemnos, Rhodes, lui avaient fourni une flotte aussitôt après le retour de Ptolémée Évergète en Égypte. Ces vaisseaux avaient à peine quitté le port, qu'ils furent assaillis par une tempête et engloutis dans la mer. Séleucus échappa avec quelques hommes. Ce malheur réveilla l'intérêt des villes de l'Asie Mineure et des provinces de Syrie. Dans ce royaume, deux villes, depuis la mort d'Antiochus Théos, étaient demeurées constamment fidèles à son fils : Orthosia et Damas. En 242, la Cyrrhestique, la Chalcidice, la Piérie et la Séleucide se déclarèrent pour Séleucus. Le jeune prince fonda, la même année, la ville de Callinicus, sur l'Euphrate. Cependant, la Cœlésyrie, où Xantippe s'était établi, tenait toujours pour les Égyptiens. Séleucus rassembla une armée et commença la guerre (*). Il fut vaincu, et n'échappa qu'avec des fatigues inouïes à la poursuite de l'ennemi. Enfin il traversa l'Oronte à Antioche sur un pont de bateaux. Pour réparer ses désastres, il écrivit aussitôt à son frère Antiochus, lui offrant, en échange de quelques secours, la souveraineté de l'Asie Mineure. Antiochus accepta cette proposition. Smyrne et Magnésie donnèrent alors une preuve singulière de leur attachement aux Séleucides. Ces deux villes se liguèrent entre elles pour secourir le malheureux roi abandonné. Ptolémée, voyant son ennemi soutenu de tous côtés, lui accorda une trêve de dix années. Délivré des Égyptiens, Séleucus voulut disputer à Antiochus les provinces de l'Asie Mineure. Ce fut là le commencement de la guerre entre les deux frères. L'aîné avait pour lui son grand-père Achæus, son oncle, Andromaque, dont il épousa la fille, et un fils d'Andromaque, qui s'appelait aussi Achæus; le plus jeune, alors âgé de quatorze ans, était soutenu par Laodice, sa mère, et par un de ses oncles, Alexandre, gouverneur de la

(*) Voy. pour les détails et les résultats de l'expédition de Ptolémée, Champollion, *Égypte*, p. 418.

(**) Suétone, *Claud.*, 25. Il est évident pour M. Droysen que c'est à ce Séleucus, et non à son fils, qu'il faut rapporter la tentative faite auprès du sénat romain. — Ilion n'appartenait déja plus aux Séleucides vers le règne de Séleucus Céraunus. *Voy.* Polyb., liv. V, 6.

(*) Justin, XXVII, 2.

ville de Sardes. Mithridate, roi du Pont, beau-frère de Séleucus et d'Antiochus, avait reçu la grande Phrygie en dot. Il se déclara pour Séleucus, dont il n'avait pas à craindre l'ambition. Antiochus, ne pouvant tirer assez de troupes de la Cilicie, prit les Galates à sa solde; il fut vaincu dans un premier combat en Lycie. Cet échec ne le rebuta point. Une bataille plus importante fut livrée dans les plaines d'Ancyre en Galatie. Cette fois la chance du combat tourna contre Séleucus; il perdit vingt mille hommes : le bruit courut que lui-même avait été tué. A cette nouvelle, Antiochus prit des habits de deuil, et il donna des marques d'une douleur sincère (*). Ce fut cependant vers cette époque qu'il reçut le surnom de *Hiérax* (épervier). Ses contemporains voulurent, par cette épithète, éterniser le souvenir de cette lutte fratricide. Séleucus avait fui en Syrie. Il y retrouva Mysta, sa maîtresse, que les Rhodiens lui renvoyaient. Cette femme avait été prise à la bataille d'Ancyre; vendue à des Rhodiens, elle se fit connaître à ses maîtres. Ceux-ci, alliés de Séleucus, la ramenèrent avec honneur à son amant. Antiochus, depuis sa victoire, était tombé dans de nouveaux périls. Les Gaulois, ses alliés, avaient tenté de l'assassiner; il leur payait un tribut. Eumène, roi de Pergame, avait formé le dessein de détruire sa puissance naissante. Antiochus, craignant d'être attaqué par son frère, au milieu de ces nouveaux embarras, fit la paix avec Séleucus vers 239.

Séleucus, tranquille du côté de l'Asie Mineure, tenta de rétablir son autorité sur les bords du Tigre. Il entreprit une expédition contre les Parthes. A la nouvelle de la bataille d'Ancyre, Arsace, chef de cette nation, s'était jeté sur l'Hyrcanie, et l'avait annexée au pays des Parthes. Mais craignant les forces de la Syrie, il fit une alliance avec le successeur de Théodote, roi de Bactriane. Séleucus, vaincu par les forces réunies des Bactriens et des Parthes, fut rappelé dans ses États par une révolution soudaine (239 ou 238). Stratonice, sœur du roi, et femme de Démétrius, avait soulevé Antioche. A l'approche de Séleucus elle prit la fuite, et se retira à Séleucie (*) à l'embouchure de l'Oronte. Mais elle fut prise et mise à mort. Probablement cette sédition avait été excitée par Antiochus Hiérax. Cependant la position de ce prince dans l'Asie Mineure était alors précaire. Attale, successeur d'Eumène, venait de remporter sur ses troupes une victoire signalée dans le voisinage de Pergame, et de fonder une dynastie royale. Malgré ses revers, Antiochus tenta de nouveau la fortune; il pilla la Phrygie, qui appartenait à Mithridate, allié de Séleucus. Cette expédition ranima la guerre entre les deux frères. Antiochus avait besoin d'alliés; il chercha un appui dans Ziélas, roi de Bithynie, dont il épousa la fille; puis il commença les hostilités. Il essuya une première défaite en Mésopotamie. Poursuivi par les vainqueurs, il se retira dans les montagnes de l'Arménie, dont le gouvernement avait été confié à Arsame, son allié. Atteint par Andromaque et par Achæus, il fut vaincu, et laissé pour mort. Mais, aussitôt après le combat, il se porta sur une hauteur, et, pendant la nuit, fit occuper, par des détachements, les défilés voisins. Il se servit d'une ruse pour tromper les ennemis. Un soldat, envoyé par ses ordres, alla demander à Andromaque le corps du jeune roi, pour lui rendre les derniers honneurs. Le général de Séleucus répondit qu'on n'avait pas encore trouvé le cadavre, mais qu'on le cherchait. Andromaque crut qu'une armée sans chef se rendrait à la première sommation; il envoya dans les montagnes quatre mille hommes pour demander aux soldats d'Antiochus leurs armes et les amener prisonniers. Ce corps s'approcha sans défiance des ennemis; mais bientôt, assailli par Antiochus en personne, il fut taillé en pièces (235) (**).

Des liens de famille unissaient Antiochus au roi de Cappadoce, Ariamne, son beau-père. Forcé de quitter l'Arménie, il espérait trouver un refuge en Cappadoce; mais il courait le danger d'être

(*) Athén., XIII, p. 593. – Polyen, VIII, 61. — Droysen, t. II, 353 et suiv.

(*) Polybe dit que Séleucie fut sans interruption, depuis l'invasion de Ptolémée, après la mort de sa sœur Bérénice, au pouvoir des Lagides; mais il se trompe. Notre opinion est celle de M. Droysen, t. II, 421.

(**) Polyen, IV, 16. – Droysen, t. II, p. 418.

livré à Séleucus ou assassiné par les Gaulois mercenaires. Il se détermina à fuir un allié d'une foi douteuse. Quoique les troupes de Séleucus épiassent tous ses mouvements, il fut assez heureux pour gagner Magnésie, où se trouvait un poste de troupes égyptiennes. Il voulut ensuite passer à Éphèse : il rencontra l'ennemi dans sa route ; mais avec le secours des Égyptiens, il s'empara de son grand-père maternel, Achæus.

Cette partie de l'histoire des Séleucides est sans contredit très-obscure. Tout porte à croire que la paix n'était point troublée entre la Syrie et l'Égypte. Séleucus employa les courts moments de tranquillité de son règne à bâtir de nouveaux quartiers dans Antioche. Il y rassembla des Etoliens, des Eubéens et des Crétois (*). On ne trouve point de détails sur les aventureuses expéditions qui remplirent la fin du règne d'Antiochus Hiérax. On a mis en doute l'histoire de sa captivité en Égypte (**). Il est certain qu'il combattit quelque temps pour défendre la Lydie contre le roi de Pergame. Perdant enfin l'espoir de rétablir ses affaires, il se décida à chercher un refuge en Thrace. Il fut arrêté dans sa fuite par des Galates, suivant certains auteurs; suivant d'autres, par des brigands qui le tuèrent (226). Cet Antiochus laissait une fille; nous la verrons plus tard épouser le célèbre Achæus. Séleucus, après la mort de Hiérax, n'osa point faire valoir les droits de sa famille sur l'Asie Mineure. Il tourna ses forces contre les Parthes. Il fut vaincu et fait prisonnier. Mais des érudits de notre temps mettent en doute cette expédition (***). Séleucus mourut en 225 (****).

RÈGNE DE SÉLEUCUS III; GUERRE EN ASIE MINEURE. — Séleucus, appelé communément *Céraunus*, mais dont le véritable surnom était Soter, avait une santé faible, un corps délicat et une intelligence peu développée. Pendant son règne les favoris et les ministres acquirent un pouvoir absolu. Leur jalousie causa à la Syrie d'irrémédiables maux. Ptolémée, maître de Séleucie, menaçait Antioche; et les avant-postes d'Attale, placés sur les versants du Taurus, insultaient la Syrie par leur présence. La guerre était inévitable. Ce fut contre l'Asie Mineure que Séleucus tourna ses armes. Il laissa le gouvernement des pays situés au delà de l'Euphrate à son frère Antiochus, et celui de la Syrie au Carien Hermias. Suivi d'Achæus, fils d'Andromaque (222), il traversa le Taurus et pénétra jusqu'en Phrygie. Mais l'argent manquait pour payer les troupes; les soldats murmurèrent, et deux de leurs chefs, Nicanor et Apaturius, empoisonnèrent le prince. L'armée offrit la couronne à Achæus : loin de l'accepter, il fit mourir les auteurs du crime et revint en Syrie, proclamant Antiochus sucesseur de son frère. Cependant Séleucus avait laissé un fils, Antipater, âgé de sept ans; mais il fut écarté du trône.

ANTIOCHUS III LE GRAND ; HERMIAS ; RÉVOLTE DE MOLON ; GUERRE DE CŒLÉSYRIE. — Antiochus avait à peine quinze ans, lorsque Epigène, général envoyé par Achæus, lui porta la nouvelle de la mort de son frère, et des événements qui le faisaient roi (*).

« Dès qu'Antiochus eut pris possession de la couronne, il envoya en Orient deux frères, Molon et Alexandre ; le premier pour gouverner la Médie, et le second, la Perse. Achæus fut chargé des provinces de l'Asie Mineure. Épigène eut le commandement des troupes qu'il tint auprès de la personne du roi ; et Hermias le Carien fut déclaré son premier ministre comme il l'avait été sous son frère. Achæus reprit bientôt tout ce qu'Attale avait enlevé à l'empire de Syrie, et l'obligea à se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre et Molon, méprisant la jeunesse du roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs gouvernements, qu'ils ne voulurent plus le reconnaître, et chacun d'eux se rendit souverain dans la province qui lui avait été confiée. Les sujets de mécontentement qu'Hermias leur avait donnés contribuèrent beaucoup à leur révolte.

« Ce ministre était dur. Des plus petites fautes il en faisait des crimes, et les

(*) Strab., XVI, p. 355; éd. Tauchn. — Libanius, t. I, p. 309; éd. Reiske.

(**) *Voy.* Droysen, t. II, p 425.

(***) Saint-Martin, *Biographie universelle*, t. XLI, p. 520.

(****) Les historiens l'appellent ordinairement *Callinicus* et quelquefois *Pogon*.

(*) Nous donnons ici le récit de Rollin, qui reproduit fidèlement celui de Polybe. Voy. *Hist. anc.*, t. VII, p. 307 et suiv.; Paris, Didot, 1822.

punissait avec la dernière rigueur. C'était un petit esprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à son sentiment, et qui aurait cru se déshonorer s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvait souffrir que personne partageât avec lui le crédit et l'autorité Tout mérite lui était suspect, ou, pour mieux dire, lui était odieux. Il en voulait surtout à Épigène, qui passait pour un des plus habiles capitaines de son temps, et en qui les troupes avaient une entière confiance. C'était cette réputation même qui faisait ombrage au ministre, et il ne pouvait dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

« Antiochus avait assemblé son conseil au sujet de la révolte de Molon, pour savoir quel parti il devait prendre, et s'il était nécessaire qu'il marchât lui-même contre ce rebelle, ou s'il devait tourner du côté de la Cœlésyrie pour arrêter les entreprises de Ptolémée. Épigène parla le premier, et dit qu'il n'y avait point de temps à perdre; que le roi devait incessamment se transporter en personne dans l'Orient, afin de profiter des moments et des occasions favorables pour agir contre les révoltés; que, quand il y serait, ou Molon n'aurait pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son prince et d'une armée, ou, s'il persistait dans son dessein, les peuples touchés de la présence de leur prince, réveillant leur zèle et leur affection pour son service, ne manqueraient pas de le lui livrer bientôt; mais que l'important était de ne lui point laisser le temps de se fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre; et, avec un ton d'aigreur et de suffisance, il dit que de faire marcher le roi contre Molon avec si peu de troupes, c'était livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison était la crainte qu'il avait de courir les risques de cette expédition. Ptolémée était pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvait, sans rien craindre, attaquer un prince qui ne s'occupait que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon et d'une partie des troupes à Xénon et à Théodote (*); et le roi marcha, avec l'autre partie de l'armée, du côté de la Cœlésyrie.

« En arrivant près de Zeugma, il trouva Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont, qu'on lui amenait pour l'épouser. Il s'arrêta quelque temps pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses généraux, trop faibles pour faire tête à Molon et à Alexandre, qui s'étaient joints, avaient été obligés de se retirer et de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avait faite de ne pas suivre l'avis d'Épigène, et voulait abandonner le dessein de la Cœlésyrie, pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique et sentencieux *qu'il convenait au roi de marcher en personne contre des rois, et d'envoyer ses lieutenants contre des rebelles*. Le roi eut encore la faiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias... il se contenta d'envoyer un général et des troupes dans l'Orient, et reprit l'expédition de Cœlésyrie.

« Le général qu'il envoya fut Xénétas, Achéen, dont la commission portait que les deux généraux lui donneraient leurs troupes, et serviraient sous lui. Xénétas n'avait jamais commandé en chef, et tout son mérite était d'être ami et créature du ministre. Parvenu à une place à laquelle il n'avait jamais osé aspirer, il devint fier à l'égard des autres officiers, et plein d'audace et de témérité à l'égard des ennemis. Le succès fut tel qu'on devait l'attendre d'un si mauvais choix. »

Xénétas réclama les secours de Diogène et de Pythias, l'un gouverneur de la Susiane, l'autre des pays qui avoisinent la mer Rouge. Il alla camper avec toute son armée sur les bords du Tigre. Molon l'observait sur le rivage opposé. Il envoya au général d'Antiochus un grand nombre de soldats, qui passaient le fleuve à la nage comme des transfuges, et trompaient Xénétas par de faux rapports sur l'état et les dispositions de l'ennemi. Ils racontaient que leur armée était sincèrement dévouée à Antiochus, qu'elle était prête à passer sous les enseignes de Xénétas dès que celui-ci approcherait. Trompé par ces rapports,

(*) Surnommé *Hemiolius*. Polyb., liv. V. Les deux généraux voulurent prendre la route qui va de Bagdad à Hamadan. Droysen, t. II, p. 533, n. 93.

Xénétas traversa pendant la nuit le fleuve, et s'établit à environ quatre-vingts stades au-dessous de Molon, dans une position environnée, d'un côté par le Tigre, de l'autre par des marais. Le lendemain matin il vit arriver un corps de cavalerie qui semblait disposé à l'attaquer, et à lui faire repasser le fleuve. Mais ces cavaliers prirent eux-mêmes la fuite; quelques-uns se perdirent dans les marécages. L'armée d'Antiochus, encouragée par ce premier succès, quitta ses retranchements et s'approcha du camp des rebelles. C'était le moment attendu par Molon. Il fit sortir ses troupes, et donna le signal de la retraite. Les ennemis entrèrent dans les tentes abandonnées, et passèrent le jour entier dans la plus folle assurance. Mais le lendemain, Molon rentra dans le camp, et fit un horrible carnage des soldats sans défense. Ceux qui se réveillaient, encore tout étourdis par l'orgie de la veille, couraient au fleuve, et s'y jetaient précipitamment pour gagner l'autre rive. La résistance de Xénétas n'arrêta point Molon, et ne l'empêcha pas de passer aussitôt le Tigre, pour attaquer Zeuxis et l'arrière-garde de l'armée. Molon entra sans obstacle dans Séleucie, abandonnée par le gouverneur Diomédon et par la moitié des habitants. Il marcha ensuite contre Suse; mais la citadelle où commandait Diogène opposa une glorieuse résistance.

Cependant le roi, conduit par son ministre, traversa Apamée et Laodicée (*Scabiosa*), point de réunion de l'armée; il passa ensuite le désert, et arriva dans un petit canton appelé Marsyas; c'est une longue et étroite vallée entre le Liban et l'anti-Liban. Les eaux qui descendent de ces montagnes, se réunissent dans la partie la plus resserrée, et rendent le terrain fangeux. Deux villes, Gerra et Brochium, dominent le Marsyas. Le roi d'Égypte en avait confié la défense à l'Étolien Théodote. Antiochus voulait d'abord se rendre maître de Gerra; il fit camper son armée sur les bords des marais dont nous venons de parler; mais il se lassa bientôt des difficultés du siége. La nouvelle des malheurs arrivés sur le Tigre décida la retraite.

« Il assembla son conseil et remit de nouveau l'affaire en délibération. Épigène, après avoir dit d'un ton modeste, que le parti le plus sage aurait été de marcher d'abord contre les rebelles pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avaient fait, ajouta que c'était une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de temps, et de donner tous ses soins à une guerre qui pouvait entraîner la ruine de l'empire si on la négligeait. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commença par s'emporter violemment contre Épigène, en le chargeant de reproches et d'injures, et conjura le roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Cœlésyrie, qu'il ne pouvait abandonner sans marquer de la légèreté et de l'inconstance, ce qui ne convenait point du tout à un prince aussi sage et éclairé qu'il était. Tout le conseil baissait les yeux de honte. Antiochus lui-même souffrait beaucoup. Il fut conclu, d'une voix unanime, qu'il fallait marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance serait inutile, changé tout à coup en un autre homme, embrassa le sentiment commun avec une sorte d'empressement, et se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchèrent donc vers Apamée, qui était le lieu du rendez-vous.

« A peine en était-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paye qui était dû aux soldats. Un contre-temps si fâcheux jeta le roi dans une grande consternation et dans une mortelle inquiétude. En effet, le péril était pressant. Hermias, trouvant le roi dans ces embarras, le rassura, et lui promit de payer sur-le-champ tout ce qui était dû à l'armée; mais il lui demanda par grâce qu'il ne menât point Épigène avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avait fait leur brouillerie, on ne pouvait plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre, comme le bien du service le demandait. Sa vue était de commencer par refroidir l'estime et l'affection d'Antiochus à l'égard d'Épigène par son absence... Cette proposition fit une peine extrême au roi... Mais comme Hermias s'était étudié de loin à l'obséder par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vues d'économie, en le gardant à vue, en le gagnant par ses complaisances et ses flatteries, ce prince n'était point son maître. Le roi consentit

donc, quoique avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandait, et Épigène eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit et effraya tous les courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort; mais l'armée, qui venait de recevoir sa paye, s'en consola... »

Un corps de six mille hommes, les Cytrastes, continua la révolte. Mais ils furent presque tous massacrés par les soldats qui étaient rentrés dans l'obéissance... « Alexis, gouverneur de la citadelle d'Apamée, était entièrement dévoué à Hermias... Il le charge de le défaire d'Épigène, et lui en prescrit les moyens. En conséquence, Alexis gagne un des esclaves d'Épigène, et à force de présents et de promesses, l'engage à glisser dans les papiers de son maître une lettre qu'il lui donna. Elle était écrite et signée, à ce qu'il paraissait, par Molon, l'un des chefs des rebelles, qui remerciait Épigène de la conspiration qu'il avait formée contre le roi, et lui communiquait des moyens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, et lui demanda s'il avait reçu quelque lettre de Molon. Épigène, surpris d'une telle demande, marqua son étonnement et en même temps son indignation. L'autre répondit qu'il avait ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre, et, sans autre examen ni autre formalité, Épigène fut mis à mort. Le roi, sur la simple inspection de la lettre, crut le crime bien avéré et bien prouvé.... Quoique la saison fût fort avancée, Antiochus passa l'Euphrate, rassembla ses troupes, et leur donna quarante jours de repos. » L'armée continua ensuite sa marche. Elle traversa le Tigre, gravit le mont Oricus, et descendit dans l'Apollonie. Les habitants de cette contrée étaient venus au-devant d'Antiochus pour lui demander grâce. Lorsque Molon apprit l'invasion des troupes royales, il courut à elles, espérant les surprendre dans les bois de l'Apollonie; il ne voulait pas laisser aux habitants de la Susiane et de la Babylonie le temps de suivre l'exemple des Apolloniens, et il joignit bientôt Antiochus. Les soldats légèrement armés se battirent avec acharnement de chaque côté; on leur envoya du renfort; et comme les secours se succédaient sans interruption, la mêlée allait devenir une bataille générale, lorsque les chefs donnèrent le signal de la retraite. Le combat s'arrêta; on se prépara à creuser des retranchements pour la nuit : les deux camps n'étaient séparés que par une distance de quarante stades. Cependant Molon réfléchissait avec inquiétude aux chances du lendemain. Comment ses troupes soutiendraient-elles la présence du roi? Il ne voulut donner à Antiochus aucun avantage, et résolut de le surprendre la nuit même; il choisit donc des soldats d'élite, et traversa des lieux impraticables. Mais, en chemin, il apprit que dix jeunes gens s'étaient détachés de sa troupe. Sans doute ils allaient informer le roi du péril qu'il courait. Dès ce moment le coup de main était manqué. Molon revint sur ses pas; mais son retour alarma toutes les troupes. Au lever du soleil, les deux armées se rangèrent en bataille. Dix éléphants formaient le centre de l'armée royale. Antiochus commandait l'aile droite, composée de cavaliers portant des lances, et dont le chef était Ardys, des Crétois alliés, des Gaulois et des troupes mercenaires. Hermias et Zeuxis, à la tête de la gauche, avaient toute la cavalerie sous leurs ordres. L'armée de Molon avait une contenance irrésolue; les cavaliers étaient mêlés aux fantassins dans une confusion générale. Les soldats d'Antiochus redoublaient de courage à la vue de leurs ennemis troublés. L'aile droite de Molon se lança sur le corps d'armée de Zeuxis; mais l'aile gauche passa dans les rangs des troupes royales. Cette trahison découragea complétement ceux qui restaient fidèles. Molon, entouré d'ennemis, se tua de sa main. Son frère Néolaüs eut le temps de fuir. Il courut en Perse porter à Alexandre la nouvelle de cet irréparable désastre. Pour ne pas tomber vivants avec leur famille entre les mains du vainqueur, ils donnèrent la mort à leur mère, à leurs enfans, et se frappèrent ensuite. Le cadavre de Molon fut mis en croix. Du reste, Antiochus se montra clément envers les villes rebelles. Il alla à Séleucie; Hermias, pour châtier les habitants, leur imposa une contribution de mille talents; il punit de l'exil, de la prison, même de la mort, les principaux citoyens. Le roi réduisit à cent cinquante talents le tribut demandé par son ministre. Il

donna le gouvernement de la Médie à Diogène, celui de la Susiane à Apollodore, et confia la garde de la mer Rouge à Tychon. Antiochus ne voulut pas quitter la haute Asie sans avoir intimidé les rois indépendants de ces contrées.... « Il marcha contre les habitants de l'Atropatène, qui occupaient le pays situé à l'occident de la Médie, et qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur roi, nommé Artabazane, était un vieillard qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse, qu'il envoya faire sa soumission, et fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer... On reçut dans ce temps-là les nouvelles qu'il était né un fils au roi; ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la cour et pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manquerait pas d'être nommé tuteur du jeune prince, et que, sous son nom, il exercerait un empire absolu. Il était devenu odieux à tout le monde par sa hauteur et son insolence... Apollophane, médecin d'Antiochus, en qui il avait grande confiance, et qui, par sa place, avait un libre accès auprès de lui, prit son temps pour lui représenter le mécontentement général des peuples, et le danger où il était lui-même de la part d'un tel ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât, comme à son frère, en Phrygie, d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avait le plus de confiance; qu'il était visible qu'Hermias formait quelque dessein, et qu'il n'y avait point de temps à perdre, si on voulait le prévenir. » Mais il ne s'agissait pas seulement de donner au roi des conseils. Apollophane rassembla ses amis, et convint avec eux de répandre le bruit qu'Antiochus était affligé d'un mal d'yeux; c'était un moyen de gagner du temps et d'assurer la réussite de leur dessein. Enfin, quand on eut acheté des partisans dévoués, le médecin ordonna publiquement à Antiochus de sortir tous les matins à la pointe du jour; la fraîcheur de l'air pouvait seule guérir cette maladie. Suivi d'un cortége d'amis, Antiochus sortit du camp, avec Hermias, qui voulait l'accompagner. Parvenu à un endroit désert, il donna le signal convenu; sa suite se jeta sur Hermias, et le tua. A cette nouvelle, toutes les provinces témoignèrent leur joie. Les femmes et les enfants d'Apamée massacrèrent les fils et la veuve d'Hermias.

TENTATIVE D'ACHÆUS CONTRE LA SYRIE; ANTIOCHUS ASSIÉGE SÉLEUCIE; THÉODOTE.—Tandis qu'Antiochus marchait contre Artabazane, Achæus formait le projet de conquérir la Syrie. Il comptait s'établir solidement dans le royaume avant qu'Antiochus eût le temps de revenir.

Achæus avait pris à son service les débris des Cytrastes, dont nous avons parlé plus haut. Il quitta la Syrie, et vint à Laodicée de Phrygie, où, poussé par les conseils de l'exilé Syniride, il prit avec la couronne le titre de roi.

Il continua sa marche jusque sur les frontières de la Lycaonie. Là, il rencontra les anciens soldats d'Antiochus qui se disposaient à une énergique résistance. Il se détourna sur la Pisidie, dont ses soldats se partagèrent les dépouilles. Ce fut dans ces circonstances que des ambassadeurs d'Antiochus arrivèrent auprès d'Achæus. Le roi de Syrie, après avoir pris ses quartiers d'hiver, était arrivé dans sa capitale. Chaque jour, à Antioche, on discutait, dans le conseil du roi, un plan d'attaque contre les Égyptiens. Apollophane proposa d'assiéger Séleucie, et d'enlever à l'ennemi l'embouchure de l'Oronte. Cet avis réunit tous les suffrages. Le roi donna l'ordre à Diognète, commandant de la flotte, de s'avancer sans retard vers Séleucie. Antiochus en personne alla camper près d'Hippodore, à cinq stades de la ville. Il tâcha de séduire les habitants par des sommes d'argent et des promesses; mais les principaux citoyens repoussèrent ses offres. Les officiers n'imitèrent pas ce désintéressement. Le jour de l'assaut arriva. Zeuxis devait escalader la porte de la ville qui regarde Antioche; Hermogène se tenait placé avec ses troupes sur la route de Dioscure. L'attaque des faubourgs et des quais était confiée à Diognète et à Ardys. C'était le côté le plus faible de Séleucie. Ardys pénétra dans le faubourg; mais les autres généraux furent repoussés sur tous les points. Ardys même ne se serait peut-être pas maintenu dans

sa position, si les officiers vendus à Antiochus n'avaient quitté les remparts pour se retirer auprès de Léontius, premier magistrat de la ville. Ils représentaient tous les dangers d'une résistance inutile, et la nécessité d'une prompte soumission. Léontius trompé signa une capitulation sous la seule condition que les personnes seraient respectées. Antiochus entra dans la ville; il rendit aux habitants leurs droits municipaux et rappela tous les exilés. Il n'avait point encore quitté Séleucie, lorsqu'on lui apporta des lettres de Théodote, le général de Ptolémée. Deux années auparavant ce général avait fidèlement conservé à l'Egypte la place de Gerra. Mais, accusé à la cour par ses ennemis, il résolut de se venger des soupçons de Ptolémée. Il envoya Panetolus à Tyr, pour faire reconnaître Antiochus dans cette ville; lui-même s'établit dans Ptolémaïs, au nom du roi de Syrie.

GUERRE CONTRE L'ÉGYPTE; BATAILLE DE RAPHIA. — Un autre général de Ptolémée, Néolaüs, Étolien comme Théodote, était demeuré fidèle à son maître. Il alla assiéger Ptolémaïs, et confia à Dorymène et à Lagoras la défense des défilés qui conduisent, par Béryte, en Phénicie. Antiochus repoussa facilement ces deux généraux, et prit possession de Tyr, de Ptolémaïs et de quarante vaisseaux qui stationnaient dans les ports de ces deux villes. Une suite non interrompue de succès couvrit de gloire les armes d'Antiochus jusqu'à la fatale défaite de Raphia (*). Quelque temps avant la bataille, Théodote essaya de se glisser dans l'armée égyptienne et d'arriver jusqu'au roi. A la faveur de la nuit, il entra sans obstacle dans la tente de Ptolémée; mais le hasard voulut que ce prince ne s'y trouvât pas; Théodote tua le médecin Andréus et blessa deux courtisans. Il regagna, sans être reconnu, le camp des Syriens.

Enfin parut le jour du combat. Ptolémée sortit le premier de ses retranchements. L'armée d'Antiochus était composée de différents peuples. Les Dahes et les Caramaniens, au nombre d'environ cinq mille, avaient pour chef le Macédonien Byttacus. Ménédème commandait deux mille archers et frondeurs perses, et mille soldats thraces. Un général, fils du Mède Aspasian, conduisait cinq mille hommes, Mèdes, Cissiens et Cadusiens. D'autres barbares obéissaient à Zabdbell (*Zabdibellum*), et formaient un corps de près de dix mille hommes. Théodote avait sous ses ordres les argyraspides et près de dix mille hommes armés et équipés suivant l'usage macédonien. Les généraux de la phalange, formée de plus de vingt mille hommes, étaient Nicarque et Théodote Hémiolius; Hippolocus, le Thessalien, avait amené de la Grèce cinq mille mercenaires. Il y avait encore quinze cents Crétois avec Eurilochus; mille archers, quinze cents frondeurs lydiens, et mille autres soldats sous Lysimaque. Toute la cavalerie ne montait pas à plus de six mille hommes : c'était probablement dans cette partie de l'armée que s'étaient enrôlés les Syriens. La cavalerie était divisée en deux corps; l'un, de quatre mille chevaux, avait été confié au jeune Antipater, neveu du roi. Ainsi, les forces d'Antiochus s'élevaient à soixante-huit mille hommes et cent deux éléphants. L'armée de Ptolémée était supérieure en nombre; mais ses éléphants, tirés des déserts de la Libye, n'étaient pas aussi forts que ceux d'Antiochus. Ces animaux commencèrent la bataille; la troupe de Ptolémée prit la fuite, et jeta le désordre au centre de l'armée dont elle devait être le rempart. « L'issue de la bataille fut qu'Antiochus, à la tête de son aile droite, défit l'aile gauche des Égyptiens. Mais, pendant que, par une ardeur inconsidérée, il s'échauffait à la poursuite des ennemis, Ptolémée, qui avait eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva découvert, et le rompit avant que ce prince pût venir à son secours. Un vieil officier qui vit où roulait la poussière, conclut que le centre était battu, et le montra à Antiochus. Quoique dans le moment même il fît faire volte-face, il arriva trop tard pour réparer sa faute, et trouva tout le reste de son armée rompu et mis en fuite. Il fallut songer à faire retraite. Il se retira à Raphia, d'où

(*) Nous renvoyons pour le détail des événements qui précédèrent cette bataille, au résumé de M. Champollion-Figeac; *Égypte*, p. 122.

il regagna ensuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués et quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes, et ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son armée. Cette bataille de Raphia se donna en même temps que celle où Annibal battit le consul Flaminius, sur le bord du lac Trasimène, en Étrurie (217) (*). »

Antiochus avait hâte de terminer la guerre. Il envoya à Ptolémée deux ambassadeurs : Antipater et Théodote Hémiolius. Ils obtinrent une année de trêve. Sosibius alla à Antioche pour faire ratifier la cession de la Cœlésyrie, de la Palestine et de la Phénicie, abandonnées au roi d'Égypte.

GUERRE CONTRE ACHÆUS. — On ne fit pas mention d'Achæus dans le traité; depuis longtemps le roi de Syrie cherchait l'occasion d'attaquer ce prince et de renverser sa domination en Asie Mineure; Achæus avait resserré les liens de famille qui l'attachaient déjà aux Séleucides par son mariage avec Laodice, fille d'Antiochus Hiérax. Cette princesse, encore en bas âge à la mort de son père, avait grandi dans l'infortune. Un ancien serviteur de sa famille prit soin de son enfance, et donna sa main et ses droits à l'ambitieux Achæus. Celui-ci cherchait par tous les moyens à consolider sa puissance. « Cela parut clairement dans une guerre qui survint (quelques années avant la bataille de Raphia) entre les Rhodiens et les Byzantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avaient imposé sur tous les vaisseaux qui passaient par le détroit; tribut qui était fort à charge aux Rhodiens, à cause du grand commerce qu'ils faisaient avec le Pont-Euxin. Achæus, sollicité vivement par ceux de Byzance, avait promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens, aussi bien que Prusias, roi de Bithynie, qu'ils avaient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvaient, il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achæus des Byzantins et l'engager dans leurs intérêts. Andromaque, son père, frère de Laodice, que Séleucus Callinicus avait épousée, était actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députèrent vers Ptolémée pour lui demander en grâce sa liberté. Le roi, qui était bien aise aussi de s'attacher Achæus de qui il pouvait tirer de grands services contre Antiochus, avec qui il était alors en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, et leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achæus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pied, et à ôter le nouveau droit qui avait causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples, et Achæus en eut tout l'honneur. » Telle était la puissance et l'ennemi qu'Antiochus allait combattre.

« Antiochus, après avoir fait la paix avec Ptolémée, donna toute son application à la guerre contre Achæus, et fit tous les préparatifs pour la commencer. Il passa enfin le mont Taurus, et entra dans l'Asie Mineure pour la réduire (216). Il y fit une ligue avec Attale, roi de Pergame, en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le pressèrent si fort, qu'il abandonna la campagne et se retira dans Sardes. Antiochus en forma le siége; Achæus le soutint plus d'un an. Il faisait souvent des sorties, et il y eut quantité d'actions au pied des murailles de la ville. Enfin, par une ruse de Liguras, un des commandants d'Antiochus, on prit la ville. Achæus se retira dans le château, et s'y défendait encore quand il fut livré par deux traîtres crétois. Cette histoire mérite d'être rapportée. Ptolémée Philopator avait fait un traité avec Achæus, et était fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le château de Sardes. Il chargea Sosibe du soin de l'en tirer, à quelque prix que ce fût. Il y avait alors à la cour de Ptolémée un Crétois fort rusé, nommé Bolis, qui avait demeuré longtemps à Sardes. Sosibe le consulta et lui demanda s'il ne saurait point quelque expédient pour réussir à faire échapper Achæus. Le Crétois lui demanda du temps pour y songer, et quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, et lui

(*) Rollin, t. VII, p. 326.

expliqua la manière dont il voulait conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avait un ami intime, qui était aussi son proche parent, capitaine dans les troupes de Crète au service d'Antiochus; qu'il commandait alors dans un fort, derrière le château de Sardes; qu'il l'engagerait à laisser sauver Achæus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour l'exécuter, et on lui compte dix talents pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable, s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyse. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce prince, comme ils l'avaient résolu, de jouer si bien leur rôle qu'au lieu de faire sauver Achæus, ils le lui amèneraient, moyennant une récompense considérable qu'ils partageraient entre eux aussi bien que les dix talents que Bolis avait déjà reçus. Antiochus fut ravi de cette ouverture, et leur promit une récompense suffisante pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moyen de Cambyse, entra sans peine dans le château, où les lettres de créance qu'il avait de Sosibe et de quelques autres amis d'Achæus lui gagnèrent la confiance entière de ce prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats qui, dès qu'il fut hors du château, se saisirent de sa personne, et le livrèrent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, et termina par là cette guerre d'Asie (*). »

GUERRES CONTRE LES PARTHES ET LES BACTRIENS (211-204.) — Pendant qu'Antiochus combattait en Asie Mineure pour rétablir les anciennes limites de son royaume, Arsace s'emparait de la Médie. Les pâturages de ce pays avaient un singulier attrait pour les cavaliers parthes. Après la mort d'Achæus, le roi de Syrie disputa aux barbares cette riche conquête. Les Parthes, fidèles à leur tactique, laissèrent les troupes d'Antiochus s'avancer librement dans le pays; ils comptaient que le désert, leur allié naturel, dévorerait l'armée envahissante. Cependant la contrée, jusqu'à Ecbatane, est fertile, bien arrosée, et peut aisément fournir aux besoins d'une armée. Antiochus entra dans la capitale de la Médie; cette ville avait eu autrefois des richesses immenses. Les Macédoniens, au temps d'Alexandre, d'Antigone et de Séleucus, n'avaient pu emporter tous les trésors d'Ecbatane. Le temple d'Anaïtis, lors de l'expédition d'Antiochus, était demeuré presque intact. On y voyait encore une partie du toit couvert en argent; des lames épaisses d'or et d'autres métaux précieux recouvraient les murailles et les colonnes. Antiochus dépouilla le temple, et convertit ses richesses en monnaie pour la valeur de quatre mille talents. Ensuite il se jeta dans les déserts situés au delà d'Ecbatane. Les Parthes se hâtaient de boucher les puits et les conduits souterrains qui amenaient l'eau des montagnes. Mais la prudence du roi et le courage de son avant-garde permirent aux troupes de pénétrer dans le pays même des Parthes (210). Les habitants se retirèrent en Hyrcanie. Ils voulurent défendre l'entrée de cette province; mais les passages furent forcés et la capitale du pays, Séringis, fut assiégée et prise d'assaut. Arsace changea alors ses plans. Il forma une armée régulière de cent mille fantassins. Les forces étaient égales des deux côtés; Antiochus craignit de continuer une lutte dangereuse; il traita avec les Parthes et reconnut leur indépendance (208). Il ne réussit pas davantage à réduire la Bactriane. Dans un combat contre l'usurpateur Euthydème, il eut son cheval tué sous lui, et fut lui-même frappé au visage. Alors il offrit la paix. Le fils d'Euthydème vint dans le camp d'Antiochus; il obtint pour son père le titre de roi, et pour lui la promesse de recevoir comme épouse une princesse syrienne (206). Euthydème envoya au roi de Syrie une troupe d'éléphants, pour faciliter son passage dans l'Inde; avec cent cinquante de ces animaux, Antiochus traversa l'Arachosie et la Drangiane; il passa l'hiver en Caramanie, et revint au printemps de l'année suivante à Antioche (205). Malgré l'inutilité de ses efforts contre les Parthes et les Bactriens, Antiochus mérita, par son expédition dans la haute Asie, le titre de *Grand*, qu'il prit depuis cette époque. Il avait surmonté les difficultés que lui présen-

(*) Rollin, t. VII, p. 318 et suiv.

tait partout l'ennemi, et combattu, sans revers, des populations belliqueuses (*).

ALLIANCE D'ANTIOCHUS AVEC PHILIPPE DE MACÉDOINE; GUERRE CONTRE L'ÉGYPTE. — La mort de Ptolémée Philopator inspira au roi Antiochus de nouveaux desseins. Il conçut le projet de partager, avec Philippe, l'Égypte qui venait de tomber entre les mains d'un enfant, Ptolémée Épiphane. Ce traité fut une des causes qui amenèrent l'intervention des Romains dans les affaires d'Orient. Antiochus, assuré du concours actif de la Macédoine, fit en toute hâte la conquête de la Cœlésyrie et de la Palestine. Puis, laissant Philippe se débattre entre Rome et la Grèce, il rassembla, l'année suivante (201), une nombreuse armée de terre, commandée par Mithridate et Ardys, et les chargea d'assiéger la ville de Sardes. Lui-même s'embarqua sur une flotte de cent vaisseaux de guerre, sans compter les bâtiments de transport (**). Il alla avec cette armée navale attaquer les villes de Cilicie et de Carie soumises aux Égyptiens. Mais tandis qu'il s'efforçait d'étendre sa domination dans l'Asie Mineure, les tuteurs de Ptolémée, profitant de son absence, cherchaient à reprendre possession de la Cœlésyrie et de la Palestine. Ces provinces furent de nouveau pillées et ravagées. Antiochus revint dans ses États pour attaquer les Égyptiens et les chasser du pays (***). Un traité de paix et un mariage projeté entre Cléopâtre, fille d'Antiochus, et le roi Ptolémée Épiphane, mirent un terme à cette guerre désastreuse.

CAUSES DE LA GUERRE D'ANTIOCHUS CONTRE LES ROMAINS; ANNIBAL EN ORIENT. — L'ambassadeur d'Antiochus, Euclès de Rhodes, chargé de discuter à Alexandrie les conditions de la paix, avait trompé les Égyptiens par d'artificieuses promesses. Il leur représentait qu'Antiochus, en attaquant les villes grecques de l'Asie Mineure, se dédommageait de la perte des provinces données en dot à sa fille. Les villes menacées, ne pouvant plus compter sur les secours de l'Egypte, réclamèrent la protection de Rome. Antiochus était alors en Thrace; il cherchait à fonder en Europe, sous la dépendance de l'empire syrien, un royaume particulier, dont la capitale serait Lysimachia, et le premier roi Séleucus, fils d'Antiochus. « Ce fut justement dans le temps qu'il formait tous ces projets, qu'arrivèrent en Thrace les ambassadeurs romains. Ils le rencontrèrent à Selymbria, ville du pays. Ils étaient accompagnés de quelques députés des villes grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le roi avec les ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paraissaient sincères; mais quand on commença à traiter d'affaires, les choses changèrent bien de face. L. Cornélius Scipion, qui portait la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avait usurpées sur lui; qu'il évacuât toutes celles qui avaient appartenu à Philippe, n'étant pas juste qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avaient eue avec ce prince; qu'il laissât en paix les villes grecques de l'Asie qui jouissaient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étaient fort surpris qu'Antiochus eût passé en Europe avec deux armées si nombreuses, de terre et de mer, et qu'il rétablît la ville de Lysimachia, entreprises qui ne pouvaient avoir d'autre but que de les attaquer. Antiochus répondit à tout cela que Ptolémée aurait satisfaction quand son mariage, qui était déjà arrêté, s'accomplirait; que pour les villes grecques qui demandaient à conserver leur liberté, c'était de lui qu'elles la devaient tenir, et non des Romains. A l'égard de Lysimachia, il dit qu'il la rebâtissait pour servir de résidence à son fils Séleucus; que la Thrace, et la Chersonèse qui en faisait partie, étaient à lui; qu'elles avaient été conquises sur Lysimaque par Séleucus Nicator, un de ses ancêtres, et qu'il y venait comme dans son héritage; que, pour l'Asie et les villes qu'il avait prises sur Philippe, il ne savait pas sur quel titre les Romains prétendaient lui en disputer la possession; qu'il les

(*) Justin, XLI, 5.

(**) *In principio veris, præmissis terra cum exercitu filiis duobus, Ardye ac Mithridate, jussisque Sardibus se opperiri, ipse cum classe centum tectarum navium, ad hoc levioribus navigiis cercuris ac lembis ducentis, proficiscitur.* Tite-Live, XXXIII, 19.

(***) *Voy.* Munk, *Univ. pitt.*; Palestine, p. 489, b. — Champollion-Figeac, *ibid*, Égypte ancienne, p. 427, a, b.

priait de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie, qu'il ne se mêlait de celles de l'Italie. Les Romains ayant demandé qu'on fît entrer les ambassadeurs de Smyrne et de Lampsaque, on le leur permit. Ces ambassadeurs tinrent des discours dont la liberté offensa tellement Antiochus, qu'il s'emporta violemment, et s'écria que les Romains n'étaient point juges de ses affaires. L'assemblée se sépara en désordre : aucun des partis n'eut satisfaction, et tout prit le train d'une rupture ouverte. Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que Ptolémée Épiphane était mort. Antiochus se crut aussitôt maître de l'Égypte, et se mit sur sa flotte pour en aller prendre possession. Il laissa son fils Séleucus à Lysimachia avec l'armée, pour achever ce qu'il s'était proposé de ce côté-là. Il alla aborder à Éphèse, où il joignit à sa flotte tous les vaisseaux qu'il avait dans ce port, dans le dessein de s'avancer, en toute diligence, vers l'Égypte. En arrivant à Patare, en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée était faux. Il alla donc vers l'île de Cypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, et rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flotte dans Séleucie, où il la fit radouber, et s'en alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année-là (196) (*). »

Telles étaient les dispositions d'Antiochus à l'égard des Romains, quand Annibal arriva à Antioche. Le roi venait de partir pour Éphèse; l'exilé de Carthage le suivit dans cette ville, et reçut de son hôte royal un accueil honorable. Antiochus s'associa à sa haine contre les Romains; mais, avant de commencer la guerre, il voulut se ménager l'appui des rois de l'Orient par des alliances de famille. Il conduisit Cléopâtre à Raphia, pour la remettre entre les mains de Ptolémée, et abandonna à son gendre la Palestine et la Cœlésyrie, en se réservant la moitié des revenus. Ensuite il conclut le mariage de sa fille Antiochis avec Ariarathe, roi de Cappadoce. Seul, Eumène, roi de Pergame, malgré les conseils d'Attale et de Philetère, ses frères, refusa la main d'une princesse syrienne. Il craignait la vengeance des Romains.

Quand toutes ces négociations furent terminées, le roi de Syrie mit à la voile, et arriva en Chersonèse. Il subjugua une partie de la Thrace, et rendit la liberté aux villes de cette contrée. En même temps, il sut, par des présents et par l'éclat de sa cour, attirer les Galates dans son parti. Il envoya son fils contre les Pisidiens, et lui-même revint à Éphèse. Là, il choisit les ambassadeurs chargés de traiter avec le sénat romain : c'étaient Lysius, Égésianacte et Ménippe. Ces trois envoyés arrivèrent à Rome, et se présentèrent devant le sénat. Ménippe prit la parole. Il reprocha aux Romains leurs prétentions exagérées, et se plaignit qu'on traitât Antiochus, non comme un prince qui recherchait volontairement leur amitié, mais comme un vaincu qui demandait grâce. Le sénat n'écouta point ces représentations; il décida seulement qu'on enverrait en Asie Sulpicius, Villius et Ælius, pour traiter avec le roi en personne. Les difficultés, loin de s'aplanir, s'aggravaient chaque jour. Rome avait découvert les projets hostiles d'Antiochus contre l'Italie, et elle savait qu'Annibal avait envoyé un de ses agents à Carthage pour former une ligue offensive. En outre, on apprit que l'Étolien Dicéarque s'était présenté au nom de ses concitoyens à la cour d'Antiochus. Les envoyés de Rome, en passant par le royaume de Pergame, trouvèrent dans Eumène un allié tout prêt à déclarer la guerre au roi de Syrie. Sulpicius, malade, resta à Pergame. Villius continua son voyage et arriva à Éphèse. Le roi était en guerre contre les Pisidiens; pendant son absence, les ambassadeurs romains visitèrent souvent Annibal, et par des apparences d'intimité ils le rendirent bientôt suspect.

Dès que Villius crut avoir suffisamment compromis Annibal dans l'esprit de son hôte, il alla rejoindre Antiochus à Apamée, et reprit les négociations. La mort du jeune Antiochus rompit les conférences. Ce prince était aimé de la nation; on le crut empoisonné par des eunuques. Antiochus témoigna beaucoup de regret de la perte de son fils.

(*) Voy. Rollin, qui suit encore ici avec exactitude les auteurs anciens, t. VIII, p. 7, 8, 9.

Mais, profitant du répit que les Romains accordaient à sa douleur, il écouta les conseils de Minias, son confident. Minias croyait son maître invincible. Il fut chargé de répondre à Villius et à Sulpicius. Son discours fut violent et hautain. « Vous parlez, disait-il, de rendre la liberté aux villes grecques ; mais vos actions contredisent vos paroles. Pourquoi traiteriez-vous mieux les cités d'Asie que celles d'Italie et de Sicile, qui sont aussi d'origine grecque, et où chaque année vous envoyez le préteur, avec la hache et les faisceaux ? » Sulpicius repartit pour Rome avec ses collègues. La guerre était imminente. Antiochus, aveuglé par les flatteries d'Alexandre d'Acarnanie et de tous ses courtisans, méditait une attaque contre la Grèce. Annibal, par les artificieuses menées des ambassadeurs, avait perdu la confiance du roi ; il fut cependant admis au conseil, et reconquit toute son influence, en conseillant la guerre. Les Étoliens montraient la même ardeur. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Asie, et s'efforcèrent de rallier tous les peuples de la Grèce sous le commandement d'Antiochus.

GUERRE D'ANTIOCHUS CONTRE ROME ; COMBAT DES THERMOPYLES ; BATAILLE DE MAGNÉSIE. — Rome déclara solennellement la guerre à Antiochus et aux Étoliens en 191. Le roi de Syrie venait de prendre possession de l'Eubée ; il alla à Démétriade avec toute sa cour, et tint conseil dans cette ville. Annibal voulait qu'on attaquât les Romains dans leur propre pays, et qu'on forçât la Macédoine à se déclarer ouvertement dans la querelle. On adopta d'abord cet avis ; mais les généraux grecs ou syriens, les uns par timidité, les autres par jalousie et amour-propre, s'effrayèrent d'un dessein aussi audacieux. Aussi l'armée asiatique, au lieu de se montrer sur les frontières de l'Italie, fut amenée par Polyxénidas dans la Grèce centrale. Les troupes du roi s'amusèrent au siége de Larissa ; elles furent repoussées par Bébius ; enfin le vieil Antiochus épousa la fille de Cléoptolème, à Chalcis ; les fêtes de son mariage l'occupèrent pendant tout l'hiver (*). Cependant, le danger devenait imminent. Le consul Acilius s'approchait à grandes journées : Antiochus alla camper aux Thermopyles pour l'arrêter. Ses alliés, les Étoliens, occupaient, en petit nombre, les hauteurs de Callidrome, de Rhodante et de Tichiante (*) ; le roi de Syrie, avec environ dix mille hommes, se tenait en arrière. Caton, l'un des lieutenants d'Acilius, enleva le Callidrome, et rejeta les Étoliens dans la vallée, sur l'armée d'Antiochus ; blessé à la tête, au commencement de la mêlée, le roi s'éloigna du champ de bataille, et sa retraite fut le signal d'une déroute générale. Dix mille hommes périrent dans les précipices ou sous les coups des Romains. Antiochus vaincu se retira à Éphèse ; vainement il voulut tenter les chances d'un combat sur mer. Polyxénidas, que les vents contraires avaient empêché d'aborder en Grèce avant le combat des Thermopyles, reçut l'ordre d'attaquer la flotte romaine. Il la rencontra près de Corycus, en Ionie ; mais il fut battu par C. Livius, et perdit vingt-trois vaisseaux. Cet échec réveilla l'activité du roi : il envoya Annibal en Syrie et en Phénicie pour équiper une flotte. Mais tous ses efforts furent inutiles. L. Cornélius Scipion, le nouveau consul, prit terre dans le port de Pergame. Les Rhodiens, surpris par Polyxénidas, avaient perdu vingt-neuf vaisseaux. Pour réparer cet échec, ils bloquèrent Annibal à Mégiste, en Pamphylie. Dans le même temps, Æmilius attaqua Polyxénidas sur les côtes de l'Ionie, près de Myonnèse ; il prit ou coula à fond quarante-deux vaisseaux. A cette nouvelle, Antiochus donna l'ordre aux garnisons de Lysimachia et des villes voisines de se retirer vers le midi : c'était ouvrir l'Orient aux envahisseurs. Les Romains trouvèrent sur leur passage des villes abondamment pourvues d'armes et de vivres. Ils traversèrent sans obstacle la Phrygie. Voyant l'ennemi au centre de ses Etats, Antiochus ne comptait plus que sur les succès d'une négociation ; mais Scipion exigeait que le roi se remît sans condition au pouvoir des Romains. Il fallut courir les chances d'un

(*) *Tanquam in media pace nuptias celebrat.* Tit. Liv., XXXV, II ; et plus loin (16) : *Nihil se ex Græcia, præter amœna Chalcide hiberna infames nuptias, petisse...*

(*) Tit. Liv., *ibid.*, 16.

combat. L'armée syrienne, campée à Magnésie, était forte de quatre-vingt-deux mille hommes. Scipion n'avait que deux légions, qui formaient, avec les Grecs et les alliés, un corps de trente mille soldats. Mais l'armée romaine était rassemblée sur un espace assez étroit; le général pouvait, d'un coup d'œil, embrasser les mouvements de toutes ses divisions. Un brouillard épais couvrait la plaine. L'humidité de l'air détendit les cordes des arcs; comme les archers formaient une grande partie des troupes asiatiques, cette circonstance contribua encore à la défaite d'Antiochus. On aurait remédié à ce désavantage en faisant combattre les soldats armés de piques et de lances. Au contraire, ils se formèrent en phalange épaisse. Les hommes des premiers rangs purent seuls prendre part à l'action. Antiochus perdit plus de cinquante mille hommes à Magnésie (190). Il prit la fuite, et ne s'arrêta qu'en Syrie (*). Il envoya à Scipion son neveu Antipater et Zeuxis comme ambassadeurs. La paix fut conclue aux conditions suivantes : le roi de Syrie abandonnera toutes ses possessions d'Europe et d'Asie au delà du Taurus; il payera tous les frais de la guerre, c'est-à-dire quinze mille talents euboïques; il en donnera cinq cents comptant, deux mille cinq cents après la ratification du traité par le sénat et le peuple romain, et le reste en douze ans. En outre, il acquittera les anciennes dettes contractées envers Eumène, ou envers son père; il donnera vingt otages choisis par les Romains; il livrera Annibal, Thoas l'Étolien, l'Acarnanien Mnasimaque et les Chalcidiens Philon et Eubulide (**). Annibal avait déjà pris la fuite. Les ambassadeurs d'Antiochus partirent pour l'Italie (189).

Antiochus le Grand ne survécut pas longtemps à ces revers. Suivant Aurélius Victor, il avait battu, dans l'ivresse, quelques-uns de ses officiers, qui le tuèrent par vengeance. Une autre version, plus accréditée, raconte différemment sa mort (*). Pressé par le besoin d'argent, il alla dans l'Élymaïde, et pilla le temple d'une divinité de ce pays. Le peuple, poussé par le ressentiment de cette injure, se jeta sur le prince et le massacra.

(*) *Ad quinquaginta millia peditum cæsa eo die dicuntur, equitum tria millia; mille et quadringenti capti, et quindecim cum rectoribus elephanti.* Tit.Liv., XXXVII, 44.

(**) Le roi de Cappadoce, qui avait donné des secours à Antiochus, fut condamné à payer six cents talents aux Romains.

CHAPITRE V.

DÉCADENCE DE L'EMPIRE DES SÉLEUCIDES. — CONQUÊTE DE LA SYRIE PAR LES ROMAINS.

RÈGNE DE SÉLEUCUS IV PHILOPATOR.— Le voisinage des Romains, la surveillance qu'ils exerçaient sur les rois de l'Asie, ne permirent pas à Séleucus de tenter de grandes entreprises. Il voulut soutenir Pharnace, attaqué par Eumène; Rome s'empressa de rappeler au roi de Syrie que, pour lui, la neutralité était un devoir.

Séleucus épousa sa sœur Laodice, qui était veuve de son propre frère, Antiochus, fils aîné d'Antiochus le Grand. Elle eut deux enfants de son mariage avec Séleucus; un fils, Démétrius, et une fille, appelée Laodice, comme sa mère. Lorsque le jeune prince eut atteint l'âge de douze ans, son père l'envoya à Rome. Démétrius allait remplacer, en qualité d'otage, son oncle Antiochus, que le roi de Syrie désirait revoir. Le frère de Séleucus vivait en Italie depuis la paix. Il se dirigea vers l'Orient; mais, lorsqu'il fut à Athènes, il apprit que Séleucus venait d'être assassiné par son ministre Héliodore. La mort du roi de Syrie arriva à la fin de l'année 174 (**).

RÈGNE D'ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE; EXPÉDITIONS AU DELA DE L'EUPHRATE. — Attale et Eumène chassèrent du trône l'usurpateur Héliodore, et donnèrent la couronne de Syrie à Antiochus. Celui-ci régnait depuis peu de temps, lorsque son neveu Ptolémée Philométor fut déclaré roi d'Égypte. Il envoya à la cour d'Alexandrie Apollonius, l'un de ses conseillers, et le chargea d'observer la disposition des Égyptiens à l'égard de la Syrie. Apollonius découvrit les projets hostiles de Pto-

(*) Justin, XXXII, 2. — Diod., *In Excerpt.*, p. 298.

(**) *Voy.* pour cette date Saint-Martin, *Biogr. univ.*, art. *Séleucus.* IV.—Munck, *Univers pitt.*, Palestine, p. 491 et 492.

lémée, et en rendit compte à son maître. La guerre éclata aussitôt entre l'Égypte et la Syrie (*).

Antiochus prodiguait ses trésors en fêtes et en débauches. Le bois de Daphné acquit sous son règne cette scandaleuse réputation qu'il conserva jusqu'aux derniers temps du paganisme. On peut voir dans Diodore (**) et dans Polybe (***) le tableau des turpitudes dont ce lieu était le théâtre. Pour fournir aux frais de ses plaisirs, le roi dépouillait ses sujets. Il alla en personne dans la province de Perse pour réclamer le tribut. Enfin, usé par des excès de tous genres, il mourut sur les frontières de la Babylonie (****).

Sous le règne d'Antiochus IV, Tibérius Gracchus fut envoyé en Syrie. Le roi reçut cet ambassadeur avec respect, et mit à sa disposition son palais d'Antioche.

ANTIOCHUS V EUPATOR. — Lorsque Antiochus V monta sur le trône (164), il n'avait que neuf ans. Deux hommes, pendant sa minorité, se disputèrent le pouvoir. Épiphane avait confié à Philippe, son ami, la tutelle du jeune prince; mais Lysias, qui avait appris en Syrie la mort du roi, proclama Antiochus V successeur de son père, et se constitua régent du royaume. Philippe dut chercher un refuge en Égypte; il passa ensuite en Perse, puis vint à Antioche, tandis que Lysias était occupé en Palestine, et prit encore la fuite lorsque son compétiteur menaça de l'assiéger dans cette ville. Eupator fut reconnu par les Romains, malgré les efforts de Démétrius. Rome, pour donner plus de poids à sa décision, envoya trois ambassadeurs en Orient: Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et L. Aurélius. Leur premier soin fut d'ordonner un dénombrement exact de la flotte et des éléphants de la Syrie. Le traité de 190 avait determiné le nombre de vaisseaux qu'Antiochus le Grand et ses successeurs pourraient posséder. Des éléphants étaient venus récemment de l'Inde, des trirèmes avaient été construites : les envoyés firent tuer les uns et brûler les autres. Le patriotisme des Syriens parut s'irriter de cet affront. Octavius fut assassiné. Le sénat refusa d'écouter les excuses des ambassadeurs d'Eupator. Démétrius crut le moment favorable pour rappeler aux Romains ses droits à la couronne de Syrie. Mais cette fois encore on refusa de les reconnaître. Découragé, le prétendant prit secrètement la fuite, et s'embarqua à Ostie. Dès que son départ fut découvert, on envoya sur ses traces Tib. Gracchus, Luc. Lentulus et Servilius Glaucia, avec mission d'observer les sentiments des Orienteaux à l'égard des princes. La Syrie tout entière passa du côté de Démétrius. Eupator et Lysias, livrés par leurs troupes, furent mis à mort.

DÉMÉTRIUS SOTER.—Le nom de Soter fut donné à Démétrius par les habitants de la Babylonie. Timarque était, depuis le règne d'Antiochus Epiphane, gouverneur de cette province; Héraclide recevait les impôts. Tous deux, ils se réunissaient pour opprimer le peuple. Timarque se proposait même de s'affranchir de l'obéissance; Démétrius le fit mourir, et bannit Héraclide, qui était moins coupable. Ce prince, pour obtenir l'assentiment des Romains, fit de grandes promesses aux ambassadeurs que Rome entretenait en Cappadoce; enfin il fut reconnu roi. Démétrius, pour témoigner sa reconnaissance, envoya à Rome une couronne pesant dix mille pièces d'or pour le sénat, livra aux amis d'Octavius son meurtrier Leptine, et Isocrate, orateur qui avait loué publiquement l'assassinat.

Il se forma des conspirations contre Démétrius; elles étaient encouragées par Ptolémée Philométor, Attale et Ariarathe. Deux hommes y prenaient surtout une part active : Holopherne, autrefois roi de Cappadoce, et Héraclide, l'ancien trésorier de la Babylonie. Celui-ci, réfugié à Rhodes, y trouva un jeune homme qui lui sembla convenir en tout point à l'exécution de ses desseins; c'était Balas. Héraclide le fit passer pour le fils d'Antiochus Épiphane, et le conduisit à Rome. Les Romains découvrirent la fraude, mais ils se prêtèrent aux

(*) La guerre d'Antiochus contre l'Égypte a déjà été racontée dans cette collection, par M. Champollion (*Égypte*, p. 433 et suiv.). Les malheurs que la Judée souffrit pendant son règne ont été également décrits par M. Munk (*Palestine*, p. 492 et suiv.).

(**) Diod., *in Excerp.* Vales. p. 321.

(***) Polybe, *ap. Athen.*, V, 195.

(****) Munk, *Palest*, p. 499, *a*.

manœuvres d'Héraclide. Balas, de retour en Orient, se jeta dans Ptolémaïs, et se fit déclarer roi, sous le titre d'Alexandre, fils d'Antiochus. Les rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce lui prêtèrent aide et appui. Il eut bientôt rassemblé autour de lui des forces assez considérables pour lutter avec succès contre celui qu'il voulait détrôner. Enfin il livra une grande bataille qui fit perdre à Démétrius la couronne et la vie (149).

ALEXANDRE BALAS. — Pour affermir sur le trône de Syrie l'aventurier qu'il avait déjà si puissamment aidé, Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, lui donna en mariage sa fille Cléopâtre. Alexandre Balas ne devait pas se maintenir longtemps dans le haut rang où le hasard plus que son mérite l'avait placé. Il se livra avec Ammonius, son ministre et son complice, à de détestables excès. Cruel dans ses craintes, il voulut anéantir la race des Séleucides; mais il restait un fils de Soter, qui portait, comme son père, le nom de Démétrius. Ce fut lui qui entreprit de venger sa famille. Tandis que Balas est menacé dans son propre palais par une conspiration, Démétrius pénètre en Syrie avec des troupes. Bientôt même il reçoit des secours du roi d'Égypte. Alexandre, abandonné de tous, se sauva dans le pays des Arabes. Ce fut là qu'il fut tué (146).

RÈGNES DE DÉMÉTRIUS II NICATOR, D'ANTIOCHUS THEOS, DE TRYPHON, DE CLÉOPATRE ET D'ANTIOCHUS SIDETÈS. — Démétrius, prince faible et corrompu, montra dans l'exercice du pouvoir autant de faiblesse que son prédécesseur. Il abandonna le gouvernement à Lasthènes. Cet étranger avait rendu au roi d'importants services, et la reconnaissance de Démétrius était le fondement de son pouvoir. Mais Lasthènes avait un génie au-dessous de sa position; il affaiblit la Syrie en voulant la réformer. Inspiré par des craintes imaginaires il licencia l'armée syrienne, et fit des anciens soldats, naturellement dévoués, des ennemis déclarés du roi. Sur un simple soupçon, il ordonna le massacre des auxiliaires égyptiens, et ne conserva pour la défense du pays que des troupes grecques. Des mesures aussi imprudentes excitèrent dans Antioche une sourde opposition. Le roi et son ministre crurent empêcher une révolte en désarmant tous les habitants; mais ce nouveau coup d'une tyrannie ombrageuse fit éclater le mouvement. Cent vingt mille hommes se soulevèrent. Le roi, réfugié dans son palais, attendait du secours de Jonathan. Trois mille Juifs accoururent à son appel : ils tuèrent cent mille Syriens, et ne quittèrent Antioche qu'après l'avoir pillée et brûlée (*).

La capitale de la Syrie présentait les apparences du calme, mais la colère des habitants, comprimée un moment, n'était pas apaisée; les sanglantes exécutions qui se renouvelaient chaque jour entretenaient encore la haine des Antiochiens contre Démétrius; ils attendaient l'occasion de se venger. Ces dispositions du peuple encouragèrent l'ambition de Tryphon Diodotus, ancien gouverneur d'Antioche sous Alexandre Balas. Tryphon courut en Arabie, où Zabdiel élevait le fils d'Alexandre, et se fit remettre le jeune prince. Les troupes syriennes, dont Démétrius avait méprisé les services, ouvrirent l'entrée du pays à Diodotus, et le conduisirent à Antioche. Le peuple reconnut le descendant de son ancien roi, et Antiochus surnommé Theos prit la couronne. Démétrius fut défait dans un combat et forcé de s'enfermer dans Séleucie (144); il ne conserva que les villes du littoral. Tryphon songeait déjà à profiter pour son propre compte de la révolution qu'il avait dirigée au profit d'Antiochus. La fidélité de Jonathan était le seul obstacle à l'exécution de ses desseins. Il fallait donc attaquer les Juifs et s'emparer de leur chef. Tryphon ne recula pas devant des moyens peu honorables pour se débarrasser de Jonathan, qui, fait prisonnier par trahison, fut ensuite massacré (**). Peu de temps après, Antiochus fut assassiné. Sa mort livra au meurtrier toute la partie de la Syrie qui avait abandonné Démétrius. La fortune débarrassa Tryphon de ce dernier adversaire.

Démétrius marcha au secours des co-

(*) *Et occiderunt in illa die centum millia hominum et succenderunt civitatem, et ceperunt spolia multa in die illa et liberaverunt eum.* Machab., I, XI. 48. — V. Munk, p. 506.

(**) Munk, p. 507 et 508. — *Machab.*, XII, IX, 39, 54, XIII, I, 30.

lonies grecques de la rive gauche de l'Euphrate, et s'engagea dans une guerre contre les Parthes (142). D'abord victorieux, il espérait reprendre Antioche et la Syrie orientale; mais les chances de la guerre tournèrent contre lui; il fut fait prisonnier et vécut longtemps dans une captivité honorable. Ainsi s'établit la puissance des Parthes. Nous verrons bientôt cette nation guerrière traverser l'Euphrate et désoler, par ses incursions, le pays que les premiers Séleucides avaient élevé à un si haut degré de puissance et de civilisation.

La Syrie continua à reconnaître deux maîtres. Cléopâtre, femme de Démétrius, régnait dans Séleucie; elle ouvrit les portes de cette ville à tous les réfugiés qui fuyaient la tyrannie de Tryphon: pour affermir sa puissance, elle épousa le frère de Démétrius, Antiochus, appelé *Sidetès*. Ce prince attaqua Tryphon, le vainquit et le tua (139).

GUERRE CONTRE LES PARTHES; LA JUDÉE INDÉPENDANTE DE LA SYRIE; RETOUR DE DÉMÉTRIUS. — Antiochus, seul maître de la Syrie, combattit les Juifs (*) et fit la guerre aux Parthes. Le voisinage de ce peuple troublait la sécurité des Syriens; il s'agissait de le repousser des bords de l'Euphrate. Une armée de 80,000 hommes se mit en marche pour une première campagne. Elle traînait à sa suite des filles de joie, des artisans qui s'exerçaient à enrichir les vêtements et même les chaussures des soldats des métaux les plus précieux; enfin une foule de cuisiniers qui préparaient dans des vases d'or et d'argent des mets exquis et recherchés. Antiochus fut victorieux; soutenu par Hyrcan et par les Juifs, par les populations de la Médie et de la Babylonie, que les souvenirs encore récents de la domination des Séleucides rattachaient à la cause des Syriens, Antiochus repoussa les Parthes jusque dans les montagnes où ils avaient vécu longtemps inconnus. Mais la mauvaise organisation de l'armée causa bientôt des malheurs faciles à prévoir. Pour entretenir un luxe insatiable, les soldats opprimaient les peuples auxquels ils devaient leurs victoires. La réaction fut terrible. Au jour convenu, les habitants des provinces nouvellement réunies à la monarchie syrienne entourent les corps séparés de l'armée d'Antiochus et les enveloppent dans un massacre général. Le roi accourt avec quelques troupes au secours des quartiers les plus rapprochés; mais il arrive trop tard. Les ennemis se jettent sur son escorte et le tuent; ses restes furent renvoyés en Syrie. Sa fille, tombée au pouvoir des Parthes, épousa Phraate (*) (130). Les Parthes avaient rendu la liberté à Démétrius; ils se repentirent bientôt de leur générosité. Phraate voulut reprendre son prisonnier, mais les cavaliers parthes envoyés à la poursuite du roi ne purent l'atteindre. Dès lors les Syriens avaient un chef pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Des événements nouveaux remuaient l'Orient. Les Juifs avaient proclamé leur indépendance. Déjà leur chef Hyrcan se rendait maître des villes frontières de la Syrie. Les Parthes étaient engagés dans une guerre contre les Scythes; en même temps des luttes intestines ensanglantaient l'Égypte. Dans ce pays un parti appelait Démétrius au trône. Le roi de Syrie alla mettre le siége devant Péluse (128). Son départ fut le signal de la révolte dont Antioche et Apamée étaient le foyer. Elle rappela Démétrius de son expédition d'Égypte.

MORT DE DÉMÉTRIUS NICATOR; ALEXANDRE ZEBINAS; CLÉOPATRE ET SES FILS.— La Judée augmentait encore les embarras du roi de Syrie; elle avait envoyé une ambassade à Rome. Sur sa demande le sénat défendit à Démétrius de traverser la Palestine avec son armée. Démétrius dut se soumettre aux volontés de Rome. Sa position était précaire; le roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, envoya aux villes révoltées le fils d'un petit marchand d'Alexandrie nommé Alexandre Zebinas (**). C'était un homme de talent et dont le caractère ne manquait pas de grandeur. Il battit son rival près de Damas. Démétrius Nicator, forcé de prendre la fuite, espéra trouver un asile dans Ptolémaïs; sa femme y commandait. Mais celle-ci n'avait pas pardonné à son époux l'outrage qu'il lui

(*) *Voyez* pour les affaires de la Palestine, Munk, p. 509, 510.

(*) Munk, p. 511. — Justin, XXXVIII, 9, 10; XXXIX, 1.

(**) *Zebinas*, c'est-à-dire *acheté à l'encan.*

avait fait en épousant, pendant son séjour chez les Parthes, la princesse Rhodogune. Elle saisit cette occasion de se venger, et ferma les portes de la ville à Démétrius. Le roi fugitif se dirigea vers Tyr, où il fut tué (125).

Cléopâtre et Alexandre Zebinas se partagèrent la Syrie par une convention tacite. La veuve de Démétrius fit reconnaître comme roi son fils aîné, Séleucus. Mais bientôt elle craignit que le jeune roi ne voulût tirer vengeance de la mort de son père; elle se débarrassa de cette inquiétude par un meurtre (124). Cependant, sa puissance avait besoin d'un appui. Les Syriens ne supportaient qu'avec répugnance la domination d'une femme. Cléopâtre tira d'Athènes son second fils, pour le faire monter sur un trône, souillé du sang de ses plus proches parents. Antiochus, que ses flatteurs nommèrent Épiphane, et que le peuple appela Grypus (*), avait environ vingt ans, lorsque sa mère lui donna le titre de roi. Elle espérait conserver la suprême puissance; elle comptait même se défaire du frère de Séleucus par un nouveau crime, dès que Zebinas ne serait plus à craindre. Mais l'Égyptien se maintenait en Syrie. Quelque temps après la mort de Démétrius, Laodicée avait reconnu Séleucus; Alexandre vint assiéger cette ville, la prit et pardonna aux habitants. Mais enfin la fortune tourna contre lui. Ptolémée Physcon fit alliance avec Cléopâtre, sa nièce, et lui envoya de nombreux secours contre un homme que la protection de l'Égypte avait élevé au rang suprême en Syrie. Pour resserrer les liens de l'union de Cléopâtre et de Ptolémée, le jeune roi Antiochus épousa Tryphène, princesse d'Égypte. Zebinas se préparait à soutenir la lutte. Il rassemblait l'argent nécessaire pour l'entretien des troupes et pour les premiers besoins de la guerre. Mais les contributions des villes ne purent remplir le trésor. Zebinas ne craignit pas de dépouiller les dieux; il s'empara des richesses renfermées dans le temple de Jupiter. Les habitants d'Antioche, indignés de ce sacrilége, forcèrent le roi à quitter la ville. Le soulèvement enleva à Zebinas tous ses partisans; abandonné des Syriens, ce prince tomba bientôt entre les mains des ennemis, qui le tuèrent. Par la mort de son adversaire, Antiochus resta seul maître de la Syrie; il entrait dans un âge où la soumission aux volontés absolues d'une mère devenait plus difficile. Cléopâtre n'hésita pas devant un crime : elle résolut de mettre sur le trône à la place d'Antiochus, son troisième fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidetès. Mais le roi se défiait des secrets desseins de sa mère. Un jour que Cléopâtre, au retour de la chasse, lui présentait un breuvage empoisonné, il la pria de porter d'abord la coupe à ses lèvres. Cléopâtre hésita, et déjà les courtisans, muets témoins de cette scène, pénétraient le terrible secret caché sous les refus de la reine. Elle prit enfin la coupe, et mourut, 120 (*).

(*) *Grypus*, c'est-à-dire *qui a un nez aquilin.* L'historien Josèphe lui donne le nom de *Philométor* (liv. XIII, c. 17).

ANTIOCHUS GRYPUS ET ANTIOCHUS DE CYZIQUE; MORT DE CLÉOPATRE ET DE TRYPHÈNE; RAPPORTS DE LA SYRIE AVEC LA JUDÉE ET AVEC L'ÉGYPTE. — Il était dans les destinées de la Syrie, au second siècle avant Jésus-Christ, de se voir continuellement disputée par des ambitieux. Quelques années après la mort de Cléopâtre, une nouvelle guerre civile déchira le royaume des Séleucides. Cléopâtre avait eu un fils de son mariage avec Sidetès. Lorsque Démétrius sortit de captivité, craignant pour les jours de cet enfant, elle l'avait confié à l'eunuque Cratère, qui le conduisit à Cyzique. Le jeune Antiochus prit de la ville où il avait trouvé un refuge, le surnom de Cyzicénien. Après la mort de sa mère, il continua à vivre dans la retraite et dans l'obscurité, jusqu'au moment où les dangers que son nom attirait sur lui le déterminèrent à sortir de son exil. Grypus avait, en effet, tenté de faire empoisonner son frère

(*) Les auteurs anciens ne s'accordent pas sur les circonstances qui précédèrent ou accompagnèrent la mort de Cléopâtre. Justin (XXXVI, XXXVIII, XXXIX), l'auteur du livre des *Machabées* (l. I, c. 11, 13, 14, 15), Josèphe (*Ant.* XIII) et Appien (*lib. Syr. in fin.*) rapportent d'une manière différente les événements qui se passèrent en Syrie sous Démétrius, Tryphon, Sidetès, Grypus et Cléopâtre. Nous avons pris de ces historiens ce qui nous semble le plus vraisemblable.

utérin; des circonstances imprévues permirent au Cyzicénien de se venger. Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte, venait de répudier Cléopâtre, sa femme, sœur de Tryphène, qui partageait avec Grypus le trône de Syrie. Cléopâtre offrit sa main à Antiochus. Le mariage fut célébré; et la guerre, conséquence immédiate de cette union, éclata en Syrie (113). Les deux frères se livrèrent bataille. Antiochus de Cyzique fut vaincu, et contraint de quitter le pays où il avait espéré fonder sa puissance; il n'emmena pas sa femme avec lui; mais il la laissa aux Antiochiens, comme un gage de son prochain retour en Syrie. Folle et imprudente confiance! Assiégée dans Antioche, mal défendue par une population qu'aucun lien d'amour n'attachait à elle, Cléopâtre espéra que les dieux la protégeraient mieux que les hommes. Elle se retira dans un temple, lorsque les ennemis forcèrent les portes de la ville. Grypus était bien décidé à ne pas violer le lieu saint où Cléopâtre s'était choisi une retraite. Sa compassion fut fatale à la reine. Tryphène soupçonna une liaison secrète entre Cléopâtre et son mari; emportée par une aveugle jalousie, elle résolut la perte de sa propre sœur. Grypus ne put arrêter les projets de sa femme. Des soldats furent envoyés dans le temple, où ils trouvèrent Cléopâtre aux pieds de la divinité, dont elle tenait les genoux étroitement embrassés : pour la détacher de l'image sacrée, on fut forcé de lui couper les poignets; elle fut impitoyablement massacrée.

La dernière parole de la victime avait été un cri de vengeance; sa voix fut entendue. Antiochus de Cyzique revint avec une armée; vainqueur dans cette seconde lutte, il fit Tryphène prisonnière; et la sœur de Cléopâtre expia son crime dans les supplices (112). Le Cyzicénien gouverna la Syrie pendant le temps nécessaire à Grypus pour rassembler de nouvelles forces. Au bout d'un an, ce dernier quitta Aspendus, ville de Pamphylie, et rentra en Syrie. Le pays fut divisé entre les deux frères. Grypus laissa à son rival la Cœlésyrie et la Phénicie; Damas devint la capitale du nouveau royaume (111).

L'année suivante (110), le roi de Damas intervint dans les affaires des Juifs. Son expédition sur Samarie ne fut pas heureuse (*).

Durant cette période, d'odieuses intrigues et une suite continuelle de crimes remplissaient le palais d'Alexandrie. La couronne d'Égypte passait de mains en mains. Ptolémée Lathyre, chassé par sa propre mère de son royaume, vint demander au Cyzicénien des secours pour rentrer à Alexandrie. Ces relations inspiraient des craintes justement fondées au nouveau roi d'Égypte et à Cléopâtre, mère de Lathyre. Pour éloigner la guerre civile de l'Égypte, ils s'efforcèrent de susciter en Syrie une nouvelle lutte entre les deux frères. Pour arriver à ce but, Cléopâtre envoya Sélène, femme de Ptolémée Lathyre, au roi d'Antioche. Grypus épousa la princesse égyptienne, qui apportait à son nouveau mari des trésors et une armée. Sélène était ambitieuse; elle fit déclarer la guerre au roi de Damas (101). Mais, après quelques années d'hostilités, Antiochus Grypus mourut assassiné par un courtisan, nommé Héracléon. Le Cyzicénien profita du trouble où cette mort plongeait Antioche pour s'emparer de cette ville (97); il voulut conquérir toute la Syrie, et s'apprêta à écraser d'un seul coup tous les fils de Grypus (**). Une bataille décisive fut livrée; Antiochus de Cyzique fut pris et tué par le jeune Séleucus.

LES FILS DE GRYPUS; TIGRANE ROI DE SYRIE; LE PAYS RÉDUIT EN PROVINCE ROMAINE. — De nouveaux compétiteurs se disputèrent la couronne de Syrie, après la mort d'Antiochus. Les enfants des deux princes rivaux commencèrent une guerre dont le résultat fut l'affaiblissement complet du royaume. Antiochus Eusèbe fut dans les commencements plus heureux que ne l'avait été son père, le Cyzicénien. Il força Séleucus, son ennemi (93), à passer en Cilicie. Là, le fils de Grypus poussa, par ses intolérables vexations, les habitants au désespoir. Il s'était établi à

(*) Nous renvoyons pour les détails de cette guerre au savant ouvrage de M. Munk (page 528, b.)

(**) Grypus avait cinq fils : Séleucus, Antiochus, Philippe, Démétrius, et Antiochus Dionysius.

Mopsueste, et y levait des contributions extraordinaires; il espérait, à l'aide des biens des particuliers, se mettre en état de pouvoir recommencer la campagne. Mais sa rapacité excita un soulèvement. Le peuple de Mopsueste prit les armes, vint entourer la demeure du roi et y mit le feu. Séleucus mourut dans les flammes. Il trouva des vengeurs dans ses frères. Antiochus et Philippe rassemblèrent quelques troupes. Les révolutions, qui affligeaient depuis longtemps la Syrie, avaient rempli le pays d'hommes prêts à suivre tous ceux qui voulaient les mener au pillage. Antiochus et Philippe firent un appel à ces bandits, et les jetèrent sur Mopsueste. La ville fut détruite et les habitants massacrés. Au retour de cette expédition, la petite armée rencontra Eusèbe, près de l'Oronte; elle ne put tenir contre des soldats bien disciplinés. Antiochus perdit la vie dans le fleuve, mais Philippe se retira en bon ordre, avec la plus grande partie de ses hommes (92). Eusèbe n'ayant pu l'atteindre, voulut au moins ruiner les droits d'un compétiteur qui pouvait devenir menaçant; et il crut arriver à ce calcul, en épousant la veuve de Grypus. Ce mariage ne fit que lui créer des embarras inattendus. Sélène, sa nouvelle épouse, avait, à la mort de Grypus, retenu sous son pouvoir des villes importantes, défendues par des soldats qui lui étaient dévoués. L'alliance de cette princesse et d'Eusèbe excita la jalousie des prétendants. Le premier époux de Sélène, qui vivait encore, Ptolémée Lathyre, comptait, en renouant des liens brisés depuis longtemps, rattacher la Syrie au royaume d'Égypte. Trompé dans ses espérances, il prit, comme instrument de sa colère, Démétrius Euchère, quatrième fils de Grypus, et le fit roi de Damas. Eusèbe, attaqué par les Égyptiens et par leur protégé, lutta péniblement contre Philippe dont les forces croissaient chaque jour. Vaincu, il alla mendier l'hospitalité et les secours des Parthes; ces barbares saisirent l'occasion d'attaquer les Syriens. Euchère tomba entre leurs mains. Mais un nouveau prince, le plus jeune des fils de Grypus, Antiochus Dionysius, s'assit sur le trône de son frère puîné. Ainsi, à mesure que la guerre enlevait à la Syrie un de ses tyrans, d'autres se montraient aussitôt pour recueillir l'héritage du mort. Les circonstances qui semblaient devoir ramener le calme et la paix multipliaient donc les fureurs de la guerre civile. Le commerce était abandonné, l'ancienne prospérité de la Syrie n'était plus qu'un souvenir; rien, enfin, ne faisait présager un changement dans les affaires. Les peuples se lassèrent de tant de maux; ils résolurent de chasser les Séleucides, et d'acheter la tranquillité au prix de leur indépendance. La Syrie ne se sentait pas la force de se gouverner par elle-même et sans roi. Elle se donna à Tigrane, roi d'Arménie. Mégadate commanda dans Antioche et dans Damas au nom du monarque étranger (83). Philippe disparut alors. Eusèbe trouva une retraite en Cilicie. Sélène, plus adroite que son époux, sut conserver le midi de la Syrie et de la Phénicie. Elle éleva en paix, dans son petit royaume, deux jeunes princes: Antiochus l'Asiatique (*) et Séleucus Cybiosactes. Les autres provinces syriennes, réunies à l'Arménie, eurent de longues années de repos. Les guerres de Mithridate avec Rome rompirent une paix qui durait depuis quatorze ans. On connaît les relations de Mithridate avec Tigrane; le général arménien, Mégadate, fut chargé de porter secours au roi du Pont (69). Le fils d'Eusèbe, Antiochus l'Asiatique, profita des événements dont l'Asie Mineure était alors le théâtre; il apparut en Syrie au moment où les Arméniens la quittaient pour aller défendre leur pays. Son nom excita un vif enthousiasme parmi le peuple, qui se précipitait toujours avec ardeur dans les nouveautés; il ressaisit le pouvoir que ses ancêtres avaient possédé autrefois. Il sut se maintenir pendant quatre ans dans la Commagène. Mais lorsque, en 65, Pompée, victorieux, se présenta sur les hauteurs du mont Amanus, Antiochus ne put arrêter sa marche. « Pompée descendit dans la Syrie; « et, comme elle n'avait pas de rois légitimes, dit Plutarque (**), il en fit

(*) Antiochus l'*Asiatique* est aussi appelé sur les médailles *Epiphanes*, *Philopator*, *Callinicus* et *Commagenus*. *Voy.* Vaillant; *Seleucidarum imperium sive historia regum Syriæ*; p. 407; Paris, 1681.

(**) *Vie de Pompée*, 41.

« une province romaine. » Pompée passa ensuite en Judée; il visita une seconde fois la Syrie, au printemps suivant, et donna à ce pays une administration toute romaine (*).

HISTOIRE DE LA SYRIE DEPUIS LA CONQUÊTE DE CE ROYAUME PAR POMPÉE JUSQU'AU MOMENT OU LES PROVINCES FURENT PARTAGÉES ENTRE AUGUSTE ET LE SÉNAT. — Après le retour de Pompée en Italie, la Syrie fut administrée successivement par Scaurus, Marcius Philippus, Lentulus Marcellinus et Gabinius. Ces gouverneurs n'eurent à redouter aucune tentative des princes Séleucides. Antiochus finit ses jours dans l'obscurité de la vie privée; son frère, Séleucus Cybiosactes, après avoir épousé Bérénice, reine d'Égypte, mourut assassiné par sa femme. La cupidité et l'avarice avaient été les seules passions de ce prince. Lorsque Gabinius sortit de charge, la Syrie fut élevée au rang de province consulaire (55). Crassus en obtint pour cinq années le commandement.

Depuis quelques années les Arabes faisaient en Syrie des irruptions fréquentes (**); Crassus tenta de les repousser dans leurs déserts. Sa dernière expédition fut dirigée contre les Parthes. Nous mentionnerons les faits qui se rapportent à la Syrie, et qui se passèrent en deçà de l'Euphrate (54 et 53).

« Crassus, dit Plutarque (***), se conduisit plutôt en commerçant qu'en « général d'armée, ce qui lui attira un « blâme universel. Au lieu de faire la « revue de ses troupes, de les tenir en haleine par des exercices et des jeux mi« litaires, il s'amusa pendant plusieurs « jours à compter les revenus des villes, « à peser lui-même à la balance tous les « trésors que renfermait le temple de la « déesse d'Hiérapolis. Il envoyait de« mander aux peuples et aux villes des « contributions en hommes pour recru« ter son armée; et ensuite il les exemp« tait pour de l'argent. Cette conduite « le rendit méprisable à ceux même qui « obtenaient des exemptions. Le pre« mier présage de ses malheurs lui vint « de cette déesse d'Hiérapolis, qui, selon « les uns, est Vénus, suivant d'autres, Ju« non, et que quelques-uns assurent être « la nature même, qui a tiré de la subs« tance humide les principes et les se« mences de tous les êtres, et a fait con« naître aux hommes les sources de tous « les biens. Comme il sortait du tem« ple, le jeune Crassus fit une chute « sur le seuil de la porte, et son père « tomba sur lui. Pendant qu'il rassem« blait ses troupes de leurs quartiers « d'hiver, il reçut des ambassadeurs d'Ar« sace, roi des Parthes. » Ils portaient des propositions de paix; Crassus les repoussa, et se mit en marche. Il dirigea son armée sur Zeugma; là, en passant l'Euphrate, des présages terribles accablèrent encore une fois l'esprit des soldats, sans pouvoir changer les desseins du triumvir, qui s'enfonça résolûment dans le pays ennemi. Peu de temps après, on apprit en Syrie la fin tragique de Crassus et la destruction presque complète de ses légions (53). Le questeur Cassius et cinq cents cavaliers avaient abandonné Crassus; ils donnèrent les premiers détails du désastre. Les Syriens se préparèrent à repousser une invasion qui paraissait imminente. Les Parthes arrivèrent en effet (52); mais, assez nombreux pour un coup de main, trop faibles pour soutenir une guerre ouverte, ils ne firent que paraître et se retirèrent presque aussitôt au delà de l'Euphrate. Cette expédition sans résultat ne découragea point les barbares. Il paraît qu'ils entretinrent des relations avec l'intérieur du pays jusqu'au moment où des forces plus imposantes leur permirent de tenter sérieusement la conquête. En 51, Osacès et Pacorus, fils du roi Orodès, traversèrent la Syrie et se présentèrent devant Antioche. Cassius, enfermé dans cette ville, les attendait sans crainte. La situation d'Antioche, ses fortifications imprenables rendirent inutiles les assauts des barbares. Pacorus leva le siége et voulut continuer sa marche; mais Cas-

(*) *Ab Antiochensibus pecunias accipiens Pompeius civitatem fecit αὐτόνομον..... honore illis habito quod ab Atheniensibus originem suam deducerent; aliquantum agrorum Daphnensibus dedit quò lucus quem consecravit ibi spatiosior fieret, delectatus amœnitate loci et aquarum abundantia. Seleuciam quoque Pieriam, vicinam Antiochiæ, libertate donavit, eo quod regem Tigranem non recepisset.* Vaillant; *Seleucidarum imperium*, etc., p. 404.

(**) *Voy.* Noël des Vergers, dans la collection de l'*Univers;* Arabie, p. 96, a, b.

(***) *Vie de Crassus*, 22.

sius épiait tous ses mouvements; il saisit le moment favorable pour se jeter sur les Parthes, et les attaqua à l'improviste. Osacès fut tué dans un engagement meurtrier. Pacorus retourna en Mésopotamie avec une armée considérablement réduite.

Bibulus eut l'administration de la Syrie après Cassius (50). Il ne montra pas contre les Parthes la fermeté et le courage dont son prédécesseur avait fait preuve. Loin d'inquiéter les barbares, il les laissa pénétrer dans sa province, et se tint renfermé derrière les murailles d'Antioche (*), où peut-être même les Parthes vinrent l'assiéger (**). Le gouverneur tendit des piéges aux Parthes dans leur propre pays, et sut y exciter la guerre civile; par ce moyen, il débarrassa la Syrie des ennemis qui la ravageaient.

De nouveaux malheurs allaient fondre sur la Syrie. Lorsqu'elle fut réunie à la république romaine, cette province ressentit toutes les commotions qui préparèrent la puissance des Césars; et cependant, elle ne fut le théâtre d'aucune des grandes luttes de cette époque (49). Au moment où Pompée et Jules César jouaient la fortune du monde, Métellus Scipion prit possession du gouvernement de Syrie. Nous trouvons dans César (***) un tableau vivement tracé des vexations dont ce pompéien accabla l'Asie Mineure. On peut soupçonner, non sans quelque fondement, que la Syrie fut enveloppée dans le même système d'exaction et de tyrannie. « Il imposa de grandes sommes aux villes et aux tyrans; « il exigea des publicains le payement « de deux années qui étaient échues, et « l'avance de l'année suivante par forme « d'emprunt.....; puis il retira de la Syrie sa cavalerie et ses légions. Les « sommes imposées à toute la province « étaient exigées avec la plus grande rigueur : la cupidité s'exerçait sous « mille formes diverses. On mit une taxe « sur les esclaves comme sur les hommes libres, sur les colonnes et sur les « portes des maisons : on demanda des « fournitures de grains, des soldats, des « rameurs, des armes, des machines, « des chariots. Tout ce qui peut avoir « un nom fut converti en impôt. On « établit des chefs non-seulement dans « les villes, mais dans les villages et les « châteaux : le plus dur et le plus cruel « passait pour l'homme le plus ferme « et le meilleur citoyen. La province « était remplie de licteurs, d'agents, « d'exacteurs de toute espèce, qui extorquaient des sommes pour leur propre compte, outre celles qui étaient « imposées. Ils disaient que, chassés « de leurs maisons et de leur patrie, « ils étaient dénués de tout, couvrant « d'un prétexte honnête leur infâme conduite. A ces impositions excessives se « joignait encore l'énormité des usures, « trop ordinaire en temps de guerre. « Le délai d'un jour paraissait une faveur....... (*). » Ainsi commencèrent à s'établir les contributions ruineuses, qui, restreintes par quelques empereurs, augmentées par le plus grand nombre, réduisirent la Syrie, dans les siècles suivants, à d'affreuses extrémités.

Cependant, les dispositions de Métellus Scipion inquiétaient César. Il envoya en Orient le juif Aristobule, prisonnier à Rome (**). L'agent de César fut tué, et Métellus, avec une flotte composée en partie de vaisseaux syriens, alla rejoindre, en Grèce, les légions de Pompée, et combattit à Pharsale (48).

César, vainqueur, vint en Syrie : il donna aux habitants des preuves de cette bienveillance qu'il témoignait aux provinciaux, et qui est un de ses principaux titres de gloire (47). Il confia la défense du pays à une légion, promettant peut-être aux Syriens de revenir bientôt, à la tête d'une puissante armée, et de refouler les Parthes dans les déserts de la haute Asie. Mais ses intérêts les plus pressants l'appelaient à Rome et en Afrique. César traversa la Cilicie, et s'empressa d'aller rejoindre ses ennemis. Il confia le gouvernement de la Syrie à Sextus César, son parent, homme faible et méprisé des soldats. Il y avait alors en Orient, parmi

(*) *Ego, nisi Bibulus, qui, dum unus hospes in Syria fuit, pedem porta non plus extulit, quam domo sua, adniteretur de triumpho, æquo animo essem.* Cicéron, *Epist. ad Att.* VI, 8.

(**) *Hostibus Parthis... qui paulo ante M. Crassum imperatorem interfecerant, et M. Bibulum in obsidione habuerant.* Cæsar, *Bell. civ.*, III, 31.

(***) *Bell. civ.*, III, 31, 32.

(*) Cæs., *loc. cit.*, trad. Artaud, édit. Pancoucke, t. III, p. 43, et suiv.

(**) Munk, p. 538.

les restes du parti de Pompée, un chevalier romain nommé Cécilius Bassus. Depuis la bataille de Pharsale, Tyr lui servait de retraite. De là, il tournait avidement son attention sur les troubles de la République; mais l'état de l'Orient l'occupait surtout. Il ne voyait à la tête de ces contrées qu'un homme jeune, sans expérience, sans popularité. Naguère encore Sextus avait dépouillé de ses richesses le temple de l'Hercule phénicien, l'une des principales divinités de l'Orient. Cécilius crut qu'il serait facile d'enlever la Syrie à ce jeune imprudent; vaincu dans une première rencontre, il gagna les soldats de son ennemi, qui tuèrent leur général.

Jules César vivait encore. Cécilius, qui craignait sa colère, se fortifia dans Apamée, et se ligua avec les Parthes, fidèles alliés de tous les ennemis de Rome. Soutenu par les barbares et par deux légions, il repoussa Antistius Vetus, envoyé par le dictateur, et peu de temps après, Statius Murcus, nommé proconsul de Syrie, et les trois légions qui le suivaient. Q. Marcius Crispus vint alors de Bithynie, avec trois autres légions, pour renforcer l'armée du proconsul. Ces deux généraux tinrent Cécilius enfermé dans Apamée sans pouvoir s'emparer de cette place. Tel était l'état des affaires en Syrie, lorsque Jules César fut assassiné (*).

Le parti de César et celui de Brutus se disputaient les provinces. Le sénat avait donné la Syrie à Cassius, le peuple au consul Dolabella, ami d'Antoine. Cassius arriva le premier en Orient. Son nom, dont le souvenir n'était pas éteint dans ces contrées, rallia autour de lui toutes les forces militaires; et, quoiqu'il fût descendu en Asie avec une poignée d'hommes et presque sans argent, il vit bientôt huit légions rangées sous ses étendards. Dès qu'il parut, Crispus et Statius Murcus résignèrent leur pouvoir entre ses mains. Mais il eut plus de peine à se faire reconnaître par Cecilius, qui, en prenant les armes contre César, au nom de Pompée, n'avait entendu servir que sa propre ambition. Cependant, après de longs pourparlers, Cécilius Bassus ouvrit les portes d'Apamée. Dolabella était alors en Asie Mineure, d'où il se préparait à entrer en Syrie. Albinus, lieutenant du consul, occupait la Palestine. La nouvelle de la soumission d'Apamée n'était pas encore arrivée en Judée, lorsque Cassius Longinus, par une marche rapide, se présente à l'improviste devant Albinus et ses quatre légions, les force à se rendre, et les conduit contre Dolabella. Outre ses douze légions, Cassius comptait encore dans son armée des auxiliaires parthes; en outre, toute la Syrie lui était soumise, à l'exception de Laodicée de Chéronnèse, qui avait appelé Dolabella dans ses murs. L. Figulus, lieutenant de Dolabella (*), stationnait non loin de Laodicée, avec une flotte nombreuse, composée de vaisseaux rhodiens, lyciens, ciliciens et pamphyliens. Pour pouvoir combattre les forces navales de son ennemi, Cassius demanda des secours aux habitants de Tyr et d'Aradus. Ils lui envoyèrent leurs navires. Sérapion, qui gouvernait l'île de Cypre, au nom de Cléopâtre, favorisa aussi, mais en secret, l'ennemi de la reine d'Égypte. Cassius voulait ôter à Dolabella tout moyen de retraite, et il le fit attaquer d'abord sur mer. Statius Murcus, qui commandait les alliés, battit Figulus; et cette victoire enleva aux habitants de Laodicée tout espoir de repousser l'ennemi. Cependant, ils soutenaient courageusement les assauts des assiégeants. Cassius avait tenté de s'emparer de la ville par trahison; mais Marsus, qui veillait de nuit à la garde des remparts, avait résisté à toutes les propositions, Le jour, Marsus se reposait, et la défense de la ville était alors confiée à d'autres officiers. Ceux-ci se laissèrent séduire; ils ouvrirent les portes aux assiégeants. Dès que Dolabella apprit l'entrée des soldats de Cassius, il pria l'un de ses gardes de le tuer, et lui conseilla de porter sa tête au vainqueur, afin de sauver sa propre vie. Mais le soldat frappa son maître, et ne voulut pas lui survivre. Le fidèle Marsus se perça aussi de son épée. Ils évitèrent ainsi une mort ignominieuse, et le spec-

(*) *Voy.* Cic., *Epist. ad Att.*, XIV, 9; *Ad famil.*, XII, 12, 14.—Appien, *Bell. civ.*, IV.- Dion, XLVII. Ce dernier auteur dit que Cécilius fut aussi soutenu par un chef arabe, qu'il nomme Alcondius.

(*) Appien donne de grands détails sur ces événements.

tacle des malheurs qui accablèrent Laodicée. Tous les quartiers de la ville, et jusqu'aux temples des dieux, furent pillés, les principaux citoyens livrés aux bourreaux et les plus heureux abandonnés aux vexations des questeurs et des publicains. L'armée assiégée reconnut Cassius, et suivit son nouveau chef en Égypte, contre Cléopâtre. Plus tard, après la mort de Brutus et de Cassius, M. Antoine se souvint du dévouement de Laodicée à la cause de César; il la déclara libre, et l'affranchit de tout impôt (41) (*).

La guerre civile paraissait éteinte; mais les partisans de Pompée n'avaient pas renoncé à la vengeance. L'un d'eux, Labiénus, réfugié chez les Parthes, enflammait les passions belliqueuses de ce peuple. Antoine, qui soupçonnait les manœuvres secrètes et les projets de ses ennemis, eut un moment la pensée de les prévenir en se montrant au delà de l'Euphrate; mais Cléopâtre le retint auprès d'elle. Il parcourut rapidement la Syrie, puis confia la défense de la province à Décidius Saxas, général dévoué, et aux anciens soldats de Cassius. Les événements montrèrent à Antoine combien il était imprudent de laisser en Orient une armée d'une foi douteuse (**). Labiénus entretenait avec les troupes des relations cachées. Lorsque les barbares eurent traversé l'Euphrate, l'armée romaine, abandonnant son chef, passa dans leurs rangs. Les villes même accueillirent l'ennemi. Décidius Saxas demeura seul inébranlable dans son devoir; il se donna la mort. Après la conquête de la Syrie, les Parthes se divisèrent. Antigonus, suivi d'une partie de l'armée, alla en Judée; Labiénus, avec le reste, entra en Cilicie, et s'avança jusqu'à Stratonicée, en Asie Mineure. L'approche de Ventidius, envoyé par Antoine, força les barbares à se retirer vers le Taurus; une bataille s'engagea. Ventidius, avec des forces inférieures en nombre, avait pris une position avantageuse. Les Parthes, pour l'attaquer, devaient gravir des hauteurs. Ils furent vaincus dans une seconde rencontre. Bazapharne, un des principaux généraux parthes, fut tué, et la Syrie, à l'exception de l'île d'Aradus, rentra sous la domination romaine.

La plupart des habitants de la Syrie préféraient la domination des Parthes. Les Syriens d'Aradus avaient naguère fait périr dans les tourments Curtius Salassus, envoyé d'Antoine. Après le départ des barbares, ils refusèrent d'ouvrir leurs portes à Ventidius, et ne cédèrent qu'après un long siége. Ils avaient compté sur une nouvelle invasion des Parthes. En effet, en 38, les ennemis reparurent sur les frontières. Ventidius avait alors dispersé son armée. Une partie des troupes, envoyées à la défense d'autres provinces, avait quitté la Syrie. Le général romain craignit d'être attaqué avant d'avoir eu le temps de réorganiser ses légions. Il eut recours à la ruse pour retarder l'agression des Parthes. Il leur fit indirectement parvenir l'avis que les bords de l'Euphrate, du côté de Zeugma, étaient occupés par des corps nombreux, tandis que, au-dessous, le passage était libre. Pacorus dirigea son armée vers l'endroit qu'on lui avait indiqué, et perdit ainsi quarante jours. Les Parthes entrèrent dans la Cyrrhestique, et rencontrèrent Ventidius, qui les attendait. Ils l'attaquèrent avec impétuosité dans son camp, où la crainte d'engager une action paraissait le retenir. Ventidius fut une troisième fois vainqueur des barbares. Les fuyards trouvèrent un asile dans la Commagène. Antiochus, qui régnait dans cette province, se déclara ouvertement leur protecteur. Les Romains, irrités, marchèrent sur Samosate. Antiochus, assiégé dans sa capitale, offrit mille talents pour obtenir la paix. Ventidius allait accepter, lorsque Antoine, qui accourait en Orient, envoya l'ordre de rompre toute négociation. Antoine prit lui-même entre ses mains la conduite du siége; mais, moins heureux que son lieutenant, il dut se borner à recevoir trois cents talents pour s'éloigner de Samosate. Il quitta la Syrie, laissant l'administration à Sosius, et ne revint que deux ans plus tard (36); ce fut après son expédition téméraire et malheureuse contre les Parthes. Il traversa toute la province, en grande hâte, pour gagner la mer, et arriva en Phénicie, où il devait retrouver la reine d'Égypte. Il paraissait craindre de dérober

(*) Appien, *Bell. civ.*, V.
(**) *Voy.* Plut., *Vie d'Antoine.* — Justin, XLII, 4. — Dion, XLIX. — Munk, p. 542, a, b.

un seul de ses moments aux plaisirs et aux orgies qui l'attendaient: cependant la journée d'Actium était proche.

La défaite d'Antoine mit l'empire aux mains de l'heureux Octave. En l'année 30 avant J. C., le nouveau maître du monde visita la Syrie, et y offrit un asile au prince parthe Tiridate. Le renversement de la république n'avait point changé l'état de cette province et de ses habitants.

CHAPITRE VI.

LA SYRIE SOUS LA DOMINATION ROMAINE, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'AUX EMPEREURS SYRIENS.

LA SYRIE SOUS LES PREMIERS CESARS; GUERRE CONTRE LES PARTHES. — Le 13 janvier de l'an 27 avant Jésus-Christ, Auguste et le sénat se partagèrent les provinces de la république. L'empereur se fit donner, en raison même de leur importance, et à cause du voisinage des Parthes, la Syrie et la Phénicie. On sait qu'Auguste se réserva toutes les provinces où étaient réunies de grandes forces militaires.

Quatre légions, c'est-à-dire la septième partie des troupes de l'Empire, stationnaient en Syrie (*). Il importait singulièrement aux Romains de conserver dans son entier cette belle province; c'est par elle qu'ils retenaient dans l'obéissance les populations inquiètes et fanatiques de la Judée et de l'Égypte; qu'ils arrêtaient les bandes d'Arabes habituées à vivre du pillage; qu'ils surveillaient certains rois d'Asie, ceux d'Arménie, par exemple, et même les populations qui habitaient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. D'ailleurs, c'était la Syrie qui devait défendre l'empire contre les rapides et terribles incursions des Parthes.

Cette période de notre histoire s'ouvre par un traité de paix qui fut conclu entre les Parthes et les Romains, sur les frontières de la Syrie. En l'an 1er de notre ère, Caïus César avait été envoyé dans cette province. Le jeune prince se dirigea vers l'Euphrate, qui servait de limite à l'Empire, pour négocier avec Phraate. Au milieu du fleuve était une île; ce fut là le lieu choisi pour l'entrevue. Phraate y vint, laissant son armée sur la rive gauche; Caïus, de son côté, qui marchait avec tout l'appareil de la guerre, rangea ses troupes sur le bord opposé. L'historien Velléius Paterculus, qui servait alors en qualité de tribun militaire, assista à ces négociations, qui se terminèrent, comme nous venons de le dire, par un traité de paix (*). Plus tard sous Tibère (16), une révolution qui éclata chez les Parthes compromit de nouveau la tranquillité de l'Orient. Cette nation, toujours si mobile, avait enlevé le pouvoir royal à Vonon, l'ami des Romains. Chassé de son pays, Vonon était venu demander aux Arméniens une nouvelle royauté. C'eût été pour les Parthes un ennemi formidable, dans le cas où sa tentative aurait eu plein succès. Aussi Artaban, qui l'avait remplacé, résolut de le poursuivre. Les Romains voulaient la paix, et cependant leur politique les forçait à prendre parti dans la querelle. Embarrassés du rôle que leur donnaient ces nouveaux événements, ils tranchèrent enfin la difficulté par une trahison. Le gouverneur de Syrie, Créticus Silanus, attira Vonon dans sa province, et l'y retint prisonnier.

L'année suivante, Créticus fut remplacé par Pison. Tibère, dans le même temps, envoyait Germanicus en Orient. Sa popularité, sa grande réputation comme général, en faisaient l'homme le plus capable d'étouffer la guerrre prête à éclater sur toutes les frontières de la Syrie, et les désordres qui menaçaient l'intérieur même de la province.

La Syrie et la Judée souffraient impatiemment le joug accablant que le fisc faisait peser sur elles. En Cilicie et en Commagène, des factions, réveillées par la mort des rois Philopator et Antiochus, appelaient ou repoussaient les Romains. Archélaüs de Cappadoce, qui s'était laissé entraîner à Rome par de

(*) *Cætera Africæ per duas legiones, parique numero Ægyptus, dehinc initio ab Syria usque ad flumen Euphraten, quantum ingenti terrarum sinus ambitur, quatuor legionibus coercita.* — Tac., *Ann.*, IV, 5.

(*) *Quod spectaculum.... tribuno militum mihi visere contigit.*— Vell. Paterculus II, 101.

fausses paroles d'amitié, avait été dépouillé de son royaume, dont l'empereur et le sénat firent une province, et dès lors il était nécessaire de soutenir par la force des armes l'œuvre de la ruse.

D'autre part, le patronage de Rome s'était durement appesanti sur la Commagène. Deux frères, Antiochus, deuxième du nom, et Mithridate, se disputaient la royauté de ce petit pays, tandis qu'Auguste et Antoine combattaient pour l'empire du monde (*). Mithridate, après la bataille d'Actium, avait essayé de faire valoir ses droits à la couronne auprès d'Auguste. Antiochus fit assassiner le messager qui portait à l'empereur les réclamations de son frère. Auguste vit dans cet attentat un outrage à sa puissance. Il ordonna à Antiochus de se rendre à Rome, où il fut jugé par le sénat et condamné à mort. Son fils, Antiochus III, était celui qui mourut au temps de Tibère, et que nous venons de nommer. Antiochus IV fut le jouet des caprices de Caligula, qui le fit roi (37 ap. J. C.), puis lui enleva sa couronne. Il vécut sans titre et sans pouvoir jusqu'au moment où Claude, toujours équitable envers les provinces et les alliés, lui rendit sa royauté. Nous verrons bientôt comment la Commagène fut définitivement rattachée à la province de Syrie.

Tel était l'aspect que présentait l'Orient au moment où vint Germanicus (**).

L'arrivée de Pison (18 de J. C.) avait amené de grands changements en Syrie. Sous son gouvernement, trop relâché et corrompu, la licence régna dans les villes et les campagnes, qui devinrent la proie des soldats. Plancine, femme de Pison, habituée à l'intrigue, et qui ne reculait pas devant un crime, contribua singulièrement à accroître le désordre. Elle s'immisçait dans toutes les affaires, même dans celles qui concernaient exclusivement l'armée. Cependant Germanicus, après avoir visité la Cilicie, et donné à la Commagène Quintus Servæus pour premier propréteur, se rendit en Syrie. Il venait demander compte à Pison de son administration et de ses actes. Pison et Germanicus se rencontrèrent à Cyrrhus, ville alors habitée par la dixième légion. L'entrevue ne fit que raviver leur haine. Germanicus, muni de pouvoirs plus étendus que ceux de son ennemi, changea complétement l'ordre de choses établi par Pison. Une ambassade des Parthes fournit au prince un nouveau moyen de satisfaire son ressentiment. Les envoyés d'Artaban demandaient l'éloignement de Vonon. Ce roi détrôné inspirait des craintes sérieuses aux Parthes. Il avait su, dit-on, capter la faveur de Pison et de Plancine, qui avaient promis de l'aider dans ses projets. Germanicus, si l'on en croit Tacite, saisit avidement l'occasion d'humilier le gouverneur de Syrie. Il se déclara contre Vonon, et, dans ce but, il acquiesça aux exigences des Parthes. Satisfait de cette vengeance, il quitta la Syrie, visita l'Égypte, puis revint à Antioche. Pendant son absence, tout s'était fait contre ses intentions. La conduite de Pison l'exaspéra; il l'accabla de reproches, et, vivement ému par le mépris qu'on témoignait pour son autorité, il tomba malade. Bientôt on crut à son rétablissement. Le peuple et l'armée se préparaient à en remercier les dieux, lorsque Pison défendit les sacrifices et fit arrêter les fêtes. Cependant la maladie reprit Germanicus, et cette fois il accusa hautement son ennemi de l'avoir empoisonné. Pison, craignant la colère des partisans de Germanicus, se retira à Séleucie. Cette ville est peu éloignée d'Antioche; la haine de ses accusateurs l'y poursuivit. Il se décida alors à quitter la Syrie. Arrivé à Cos, il y apprit la mort de Germanicus. Cet événement changea ses résolutions. Il se détermina, par les conseils de ses amis, à reparaître dans son gouvernement. C'était une entreprise pleine d'obstacles et de dangers. Germanicus, avant de mourir, persistant à regarder Pison comme son meurtrier, avait supplié avec les plus vives instances Agrippine, sa femme, et ses amis de prendre soin de sa vengeance. Ils le lui promirent par serment. Après les funérailles, les officiers songèrent à s'acquitter de la mission qu'ils avaient acceptée. Ils trouvèrent un appui dans les dispositions de la multitude. En effet, les Syriens, peuple d'une exaltation facile, pleuraient amèrement la mort de Germanicus. On

(*) Dion, LII, 43

(**) Tacit., *Ann.*, II, 55, 56, 57, 58.

s'occupa d'abord des moyens de fermer à Pison l'entrée de la province, et pour donner à la résistance plus d'autorité, l'armée voulut se choisir elle-même un chef et imposer à la Syrie un nouveau gouverneur. Le choix flotta entre deux concurrents : Vibius Marsus et Cn. Sentius; ce fut ce dernier qui l'emporta.

Cependant, Pison par sa douceur calculée, par ses efforts à ne mécontenter personne, s'était acquis, durant son administration, des partisans dévoués; ils étaient en assez grand nombre surtout parmi les soldats. Lorsqu'ils eurent connaissance de ces préparatifs hostiles contre le véritable délégué de l'empereur, ils abandonnèrent leurs corps et ils s'organisèrent. D'autre part, Domitius Céler, l'ami et le conseiller de Pison, arriva de Cos à Laodicée, au milieu de la sixième légion. Il fit auprès d'elle de vains efforts pour la ranger à son parti. Sa tentative échoua devant une influence plus puissante que la sienne, celle de Pacuvius, lieutenant de Cn. Sentius. Pison, informé par Sentius même de cet échec, ne se rebuta pas et il fit voile vers la Syrie. Il rencontra en mer les vaisseaux qui conduisaient à Rome les cendres et la veuve de Germanicus, et quelques-uns de ceux qui étaient accusés d'avoir pris part à l'empoisonnement. Pison laissa passer les vaisseaux et aborda en Cilicie. Trop faible cependant pour entrer en Syrie, il s'enferma dans un château nommé Celenderis, où Sentius vint l'attaquer. Pison n'avait d'espoir que dans la position même du fort qui lui servait d'asile. Cependant il eût été obligé de se rendre, si ses ennemis n'eussent consenti à entrer en arrangement avec lui. Ils lui imposèrent, pour condition, de partir immédiatement pour l'Italie. Pison céda aux circonstances, et les soldats de Syrie croyant alors avoir vengé Germanicus, songèrent à immortaliser sa mémoire. Ils lui élevèrent un arc de triomphe sur le mont Amanus; et sur la place d'Antioche où son corps avait été porté au bûcher on contruisit un cénotaphe.

La Syrie eut, après ces événements, des années de calme et de repos. L'histoire marque, en l'an 33, la mort d'un de ses gouverneurs, Pomponius Flaccus. Le propréteur de Syrie, en l'an 35, était le père de l'empereur Vitellius. Il quittait le consulat, lorsqu'il vint en Orient. Son administration fut sage et mesurée.

Les prétentions orgueilleuses d'Artaban se réveillèrent à cette époque. Le roi réclamait la possession des trésors que Vonon avait apportés en Syrie. Tibère, au lieu de satisfaire à sa demande, essaya, par une politique adroite, d'arrêter l'exécution de ses projets menaçants, en lui suscitant un ennemi dangereux choisi parmi les Parthes. Ce fut Phraate, prince arsacide, qui avait échappé au massacre de sa famille et qui avait trouvé un refuge chez les Romains. Phraate traversa la Syrie, se disposant à exciter une révolution au delà de l'Euphrate, lorsqu'il tomba malade et mourut. Tiridate succéda à Phraate dans les vues de Tibère, et Vitellius eut ordre de soutenir efficacement ce nouveau prétendant. Cependant, les hostilités avaient commencé en Arménie, et les Parthes y avaient éprouvé deux défaites. Artaban, quoique vaincu, se préparait à soutenir de nouveaux combats, lorsque Vitellius se porta avec ses légions sur l'Euphrate. Ce mouvement menaçait la Mésopotamie. Artaban eut peur, et s'éloigna vers le pays des Scythes. Cette retraite subite de l'ennemi encouragea les Romains à passer l'Euphrate. Avant de franchir la limite naturelle des deux empires, on fit des sacrifices aux dieux suivant les rites religieux de l'Asie et de l'Europe. On offrit aux divinités de Rome un porc, un bélier, un taureau; un cheval fut la victime immolée à l'Euphrate. L'armée traversa bientôt le fleuve sur un pont de bateaux. Elle trouva sur la rive orientale de nombreux alliés. L'expédition ne fut qu'une pacifique promenade jusqu'au Tigre. Vitellius, jugeant alors que cette course lui avait été assez glorieuse, revint en Syrie avec ses légions (37).

Dix ans après ces événements, un nouveau roi gouvernait les Parthes. Bardane, aussi entreprenant que ses prédécesseurs, songeait à conduire encore une fois ses cavaliers en Arménie, lorsque Vibius Marsus, propréteur de Syrie, l'arrêta par ses menaces (47).

En l'année 51, l'Arménie donna de nouveaux embarras aux gouverneurs syriens. Une révolution avait éclaté dans

ce pays; le roi Mithridate venait de périr assassiné par Rhadamiste, son neveu, qui était fils du roi des Ibères. La justice commandait alors aux Romains de s'immiscer dans les affaires de l'Arménie; le gouverneur de Syrie, Ummidius Quadratus, le voulait, mais ses officiers, par une opposition calculée, le contraignirent à l'inaction; cependant le procurateur de Cilicie, Pelignus, avait rendu hommage à Rhadamiste. Cette lâcheté indigna Quadratus; il voulut protester d'une manière énergique contre une telle action, et il envoya Helvidius Priscus, à la tête d'une légion, en Arménie. Mais la crainte de contrarier les desseins des Parthes amena bientôt la retraite des soldats romains (*).

Durant ces événements les troupes de Syrie firent deux petites expéditions contre les barbares du Taurus. Les Clites descendaient dans la Cappadoce et infestaient ce pays. En 36, Vitellius envoya à leur poursuite quatre mille légionnaires et l'élite des alliés. Les montagnards ne purent soutenir le choc des forces romaines. Ils vécurent soumis jusqu'en l'an 52. Ils prirent alors confiance en leurs forces et battirent le préfet Curtius Séverus avec la cavalerie détachée des légions de Syrie.

Les Romains craignaient toujours de voir l'influence des Parthes prédominer dans l'Arménie. Ce fut pour contre-balancer cette influence qu'ils envoyèrent en Orient l'un des hommes les plus célèbres de l'époque, Corbulon. Celui-ci, comme Germanicus, trouva dans le gouverneur de Syrie un rival inquiet et envieux. Ummidius Quadratus, qui, à la tête de deux légions et des alliés, devait prêter assistance à Corbulon dans les opérations de la guerre, accourut en Cilicie à la rencontre du nouveau général pour le détourner du projet de se montrer en Syrie. Quadratus, plein de vanité, souffrit de voir les Syriens environner Corbulon de leurs hommages. Il laissa percer son mécontentement, et la discorde se mit entre les deux chefs. Le gouverneur de Syrie gênait Corbulon dans ses plans; mais rien ne l'entravait plus que l'indiscipline des légions. Le tableau que fait Tacite de la mollesse des garnisons syriennes est digne de remarque. « On tint pour « constant, dit-il, qu'il y avait dans cette « armée des vétérans qui n'avaient jamais ni veillé, ni monté la garde; la « vue d'un fossé et d'un retranchement « les étonnait comme un spectacle nou« veau. Sans casques, sans cuirasses, oc« cupés de se parer ou de s'enrichir, c'é« tait dans les villes qu'ils avaient ac« compli le temps de leur service (*). »

La sévérité ne pouvait plus agir sur de pareilles troupes; Corbulon les licencia, et, au lieu de ces soldats corrompus, il demanda à la Germanie, à la Cappadoce, à la Galatie, l'élite de leur jeunesse. Les légionnaires nouvellement recrutés portèrent au loin les succès des armes romaines. Corbulon apprit au milieu de ses conquêtes la mort de Quadratus (**). Il s'empara aussitôt de l'administration de la Syrie (60). Le gouvernement de cette province, en l'année 55, avait été donné, par le crédit d'Agrippine, à un ancien lieutenant de Germanicus, P. Anteius. Néron ne lui laissa prendre que le titre de gouverneur de Syrie, et il ne voulut pas lui permettre de quitter l'Italie, où P. Anteius devait mourir (62). Corbulon et la Syrie jouirent pendant près de deux ans d'une paix profonde; mais enfin les Parthes, toujours dans la pensée de placer l'Arménie sous leur dépendance, firent de nouvelles invasions.

Les attaques des ennemis donnèrent de graves inquiétudes à Corbulon; le poids de la guerre pesait en entier sur lui : il avait à défendre une vaste étendue de frontières, et il ne pouvait se décider à laisser exposée aux chances d'une subite invasion, la riche province de Syrie, qui absorbait tous ses soins. Il demanda à l'empereur de confier la défense de l'Arménie à un autre général. Pendant qu'il attendait la réponse de Néron, les Parthes assiégèrent Tigranocerte. Cette place demandait du secours; mais Corbulon, sachant que les cavaliers ennemis étaient peu habiles dans l'art des siéges, résolut, avant tout, de prémunir la Syrie contre une brusque diversion. Il fortifia les bords de l'Euphrate, et profita même, pour arrêter l'ennemi, de l'aridité du pays. Des redoutes, improvisées dans le voisinage

(*) Tacite, *Ann.*, XII, 44-55.

(*) Tac., *Ann.*, XIII, 35, trad. Burnouf.
(**) Tac., *Ann.*, XIV, 26.

des principales sources, en défendirent les approches; les cours d'eau moins importants furent comblés. Corbulon, après avoir organisé la défense sur tous les points, somma Vologèse de s'éloigner de Tigranocerte. Les Parthes obéirent momentanément à cette injonction, et cessèrent les hostilités. Ce fut alors que Cesennius Pétus, envoyé par l'empereur, vint en Asie, et reçut le commandement d'une partie de l'armée; Corbulon garda la 3e, la 6e et la 10e légion, et les échelonna le long de l'Euphrate, où les Parthes reparurent bientôt en armes. Les troupes romaines voyaient de leurs camps les cavaliers ennemis tourbillonnant sur la rive opposée, et elles ne pouvaient sans honte les laisser partir sans combat. Des bateaux couverts de gens de trait leur permirent de franchir le fleuve. Cette vigoureuse démonstration enleva aux Parthes tout espoir de succès. Ils prirent la fuite, et, se dirigeant au nord, ils marchèrent à la rencontre de Pétus. Du côté de l'Arménie les Romains faiblirent. Corbulon se disposait à les soutenir, lorsqu'une trêve fut conclue. Il fut décidé que les légions se retireraient en deçà de l'Euphrate (62) (*).

L'année suivante (63), on se prépara de nouveau à la guerre. Corbulon, voulant se donner tout entier aux soins de la campagne, demanda à Néron d'être déchargé de l'administration de la Syrie. Le gouvernement de cette province fut alors confié à Cincius. On changea aussi les garnisons. La 4e et la 12e légion, qui avaient éprouvé toutes les fatigues des campagnes précédentes, revinrent dans l'intérieur de la Syrie, d'où l'on tira la 3e et la 6e légion. Corbulon passa l'Euphrate à Mélitène. Les Parthes campaient près de cette ville. Lorsque les deux armées furent en présence, au lieu de combattre on ouvrit des négociations, et une nouvelle paix fut conclue.

MUCIEN; RÉVOLUTION DANS L'EMPIRE COMMENCÉE EN SYRIE. — L'élévation des Flaviens qui, après Galba, Othon et Vitellius, devaient succéder à la famille d'Auguste, fut préparée en Syrie. Licinius Mucianus, gouverneur de cette province, conduisit ou amena les événements qui placèrent Vespasien sur le trône impérial. A l'avénement de Galba, la Syrie était encore tranquille; ses quatre légions avaient prêté serment au successeur de Néron. Titus, fils de Vespasien et lieutenant de son père, était parti pour Rome, où il allait porter au nouvel empereur les hommages de l'Orient. Il apprit à Corinthe la mort de Galba, victime d'une révolution qui commençait, et dont les suites étaient inconnues. Dès lors, le voyage de Titus n'avait plus de but et il revint en Judée auprès de son père. Là, tous deux se concertèrent pour mettre à profit les événements. Ils comprirent que, pour eux, le succès dépendait du concours de la Syrie. Mais Vespasien était l'ennemi de Mucien; Titus se chargea de les réconcilier. Des émissaires habiles furent d'abord envoyés pour aplanir les premières difficultés; Titus les suivit, et sa visite eut tout le succès désiré. Les gouverneurs de Judée et de Syrie se communiquèrent leurs projets. Il fut décidé qu'avant tout on attendrait l'issue de la lutte engagée entre Othon et Vitellius. La Syrie (c'est une remarque de Tacite), depuis le jour où elle fut conquise par les Romains jusqu'au moment où nous sommes parvenus, avait subi, sans paraître les sentir, les résultats des révolutions de Rome. Elle avait salué avec apathie toutes les nouvelles puissances. Cette fois, au contraire, les légions et le peuple répondirent spontanément au cri d'insurrection parti d'Alexandrie. Ce réveil des populations syriennes eut lieu dans le théâtre d'Antioche. Mucien y parut au milieu des habitants rassemblés. Il mit habilement à profit la bonne intelligence qui régnait entre le peuple et les soldats, et sut effrayer les uns et les autres, en prêtant à l'empereur le dessein d'envoyer bientôt les légions en Germanie. Le sombre tableau que les soldats se formaient des pays qui avoisinaient le Rhin, et surtout l'idée d'une séparation qui allait briser bien des alliances de famille, fit de la révolte, aux yeux de tous, une impérieuse nécessité. Les paroles de Mucien se répandirent bientôt dans toute la province. Les Syriens renoncèrent à leurs habitudes de mollesse; des villes entières fabriquèrent des armes; Antioche frappa monnaie, et Vespasien, plus capable que Mucien des soins minutieux de l'ad-

(*) Tacite, *Ann.*, XV, 1, 2, 3, 4, 5, 6 et suiv.



Lemaître direxit

Les cèdres du Liban

ministration, vint lui-même surveiller les travaux et les préparatifs des insurgés. L'armée, qui croyait travailler pour elle-même en servant l'ambition de ses chefs, n'exigea rien au delà de la paye ordinaire(*). Un descendant des Séleucides, Antiochus, roi de Commagène, prit aussi parti pour Vespasien. Enfin, pour ne pas laisser la Syrie exposée aux ravages de l'ennemi, on envoya des ambassadeurs pour traiter avec les Parthes. Le mois de juillet (69) suffit à tant d'occupations diverses. Les événements qui s'accomplirent ensuite et qui firent réussir cette révolution, appartiennent plutôt à l'histoire de l'Empire qu'à celle de la Syrie.

RAPPORTS DE LA SYRIE AVEC LA JUDÉE DEPUIS AUGUSTE JUSQU'À LA RUINE DE JÉRUSALEM. — Les relations nombreuses et très-diverses qui, dès les plus anciens temps, existaient entre les habitants de ces deux pays voisins, continuèrent sous les premiers Césars. Les gouverneurs romains qui résidaient à Antioche jouèrent presque toujours un rôle actif dans les querelles intestines des Juifs. A la mort d'Hérode, Archélaüs crut nécessaire de se ménager la protection de Varus, gouverneur de Syrie, avant d'aller à Rome briguer la royauté. Il obtint la couronne; mais Auguste lui ôta, pour les réunir à la province administrée par Varus, les villes de Gaza, de Gadara et de Joppé. Peu de temps après, à la mort d'Archélaüs (6 après J. C.), le pouvoir du gouverneur d'Antioche s'étendit indirectement sur toute la Palestine. La Judée fut dès lors administrée par un chevalier romain, soumis lui-même au gouverneur de Syrie. Vers l'an 33 ou 34, la Judée fut encore diminuée au profit de la province romaine. Le tétrarque Philippe venait de mourir; sa tétrarchie, c'est-à-dire la Gaulanite, la Trachonite, la Batanée et la Panéade, entra dans les limites de la Syrie. Plus tard (37), le père de l'empereur Vitellius protégea le tétrarque de Galilée contre Aretas (**). Ainsi les propréteurs de Syrie tantôt défendaient la Judée contre les incursions des Barbares et tantôt servaient la colère des empereurs contre cette malheureuse contrée, comme il arriva au temps de Caligula. Il n'aimait pas les Juifs. Un auteur contemporain (*) dit que, pour les accabler, Caligula choisit P. Pétronius, et lui donna, après Vitellius, le gouvernement de Syrie (39 ou 40). Ce nouvel agent de l'empereur fit quitter les bords de l'Euphrate à deux légions, et les rapprocha de la Judée, pour y assurer, par la force, l'exécution des ordres de Caligula. Cependant, tandis qu'on tyrannisait les Juifs, la religion de Moïse paraissait sur le point de faire des conquêtes en Syrie : Epiphane, fils d'Antiochus, dont il a été parlé plus haut à propos de la Commagène, avait promis d'embrasser le judaïsme pour épouser une fille d'Agrippa. Drusille, qui n'avait que six ans, lui fut fiancée. Mais lorsqu'elle fut en âge de se marier, les cérémonies de la circoncision répugnèrent à Épiphane, et Drusille épousa un autre prince de Syrie, Aziz, roi d'Émèse. Drusille n'attendit pas la mort (55) de ce nouvel époux pour le quitter. Elle l'abandonna pour aller vivre avec Claudianus Félix, intendant de la Judée (**).

Agrippa fut célèbre par ses aventures et par l'amitié des deux empereurs Caïus et Claude. Caligula lui donna le royaume de Lysanias; Claude se montra plus bienveillant encore (41); il mit la Judée sous sa dépendance et accorda la Chalcidique à son frère Hérode. Dans l'année 43, P. Pétronius fut rappelé et remplacé en Syrie par Vibius Marsus. C'était peut-être le même que les soldats voulurent donner pour successeur à Germanicus. Vibius Marsus était, dit-on, un homme instruit et lettré; et sa conduite avec Agrippa témoigne qu'il avait une volonté ferme. Agrippa avait convoqué à Tibériade les rois de l'Orient. Cette réunion parut aux yeux du gouverneur de Syrie une conspiration contre la domination romaine. Il se rendit lui-même à Tibériade pour dissoudre l'assemblée. Il y trouva réunis Hérode, frère d'Agrippa, Antiochus, roi de Commagène, Sempsigéran, roi d'Émèse, Polémon, roi du Pont, et Cotys, roi d'Arménie. Ces princes eurent ordre de se séparer sur-le-champ. Agrippa protesta contre cet outrage à son indépendance,

(*) Tacit., *Hist.*, II, 73 et suiv.

(**) *Voy.* Noël des Vergers, *Univ. pitt.*, Arabie, p. 96.

(*) Jos., *Ant.*, XIX, 7.

(**) Jos., *Ant.*, XVIII, II; XX, 5.

et il écrivit à Claude pour se plaindre. On ne sait comment l'empereur accueillit le message du roi juif; mais, en l'an 44, la Syrie reçut un nouveau gouverneur; c'était le célèbre jurisconsulte C. Cassius Longinus (*). Agrippa ne vécut pas jusqu'à l'arrivée de Longinus. Il laissait en mourant un fils appelé comme lui Agrippa, qui n'avait alors que dix-sept ans. L'empereur le trouva trop jeune pour succéder à son père et le laissa plusieurs années encore sans pouvoir et sans couronne. La mort de son oncle Hérode fut pour le jeune Agrippa un événement heureux (48). Il obtint de Claude le gouvernement de la Chalcidique, auquel avait des droits incontestables Aristobule, fils d'Hérode et de Bérénice, sœur d'Agrippa. Le jeune Agrippa fut le dernier prince de la race d'Hérode. Toutefois il n'eut jamais la Judée qu'avait possédée son père.

La Palestine, en l'année 49, fut définitivement réunie avec le pays des Arabes Ituréens à la province de Syrie. Peu de temps après (53), la Chalcidique fut aussi réunie a la même province. Agrippa reçut, en échange de ce petit royaume, la tétrarchie de Philippe et l'Abilène de Lysanias. Agrippa survécut à la nationalité juive; il mourut en 90, à l'âge de soixante-dix ans (**).

COLONIES SYRIENNES. — Tandis que la Syrie subissait ainsi des changements plutôt dans l'étendue de son territoire que dans son administration, quelques populations syriennes, établies dans les villes de l'extérieur, où elles faisaient un commerce actif et étendu, avaient, par leur contact journalier avec des populations grecques, juives ou arabes, une destinée plus intéressante. Dans la Babylonie, la ville de Séleucie, sur le Tigre, était, à l'époque où nous sommes parvenus, un entrepôt renommé du commerce de l'Inde. Le négoce était là, comme en bien d'autres villes, entre les mains des Grecs et des Syriens. Ces deux nations vivaient dans la même ville, autant qu'elles le pouvaient, isolées l'une de l'autre. La population grecque, plus

(*) Selon Tacite, dit Tillemont, il semble que Vibius Marsus gouvernait encore la Judée l'an 47.

(**) Tacit., *Ann.*, XII, 23. — Josèphe, *Bell., Jud.* II, 21; *Ant.*, XX, 5.

nombreuse, réglait la police de Séleucie, et les Syriens se soumettaient malgré eux à ce pouvoir étranger. Ceux-ci s'unirent aux Juifs, qui occupaient un quartier particulier de la ville. Les Syriens, devenus les plus forts par cette alliance, se saisirent du gouvernement et conservèrent pendant six ans l'administration de Séleucie. Mais on peut croire que les Juifs, toujours dominés par leurs idées politiques et religieuses, idées exclusives qui leur faisaient mépriser tout ce qui n'était pas eux, abreuvèrent de dégoûts leurs alliés. Les Syriens se rappelèrent alors le caractère sociable des Grecs; les mœurs, la langue, tout les rapprochait de leurs anciens ennemis. Ils se donnèrent donc à eux, et les Grecs réunis aux Syriens attaquèrent les Juifs. Ils en tuèrent, selon Josèphe, plus de cinquante mille. Cette révolution se fit sentir dans toute la Babylonie et la Mésopotamie. Dans ces vastes pays, il ne resta d'autres refuges aux Juifs que Nisibe et Neerda. Ces événements se passèrent vers l'an 39 ou 40 (*).

Les empereurs, les gouverneurs romains en Syrie, avaient toujours favorisé l'établissement de colonies étrangères au milieu des Juifs. Césarée, qui était après Jérusalem la place la plus importante de la Judée, eut longtemps une population syrienne. Les divinités du paganisme avaient leurs temples dans cette ville. Mais lorsqu'elle fut devenue un lieu important, des Juifs, à qui leurs richesses donnaient un grand crédit, vinrent s'y établir et ils cherchèrent à gagner la faveur des intendants romains. Ils eurent bientôt l'idée de remplir seuls le sénat de la ville Ils étaient riches, il est vrai; mais les Syriens, qui composaient en partie la garnison de Césarée, opposaient une forte résistance à leurs desseins ambitieux. Il y eut dès lors des rixes fréquentes entre les deux populations. Ces querelles, peu importantes en elles-mêmes, entretenaient dans les esprits une grande exaltation et la colère. Un jour, enfin, un corps nombreux de Juifs attaqua les Syriens, en tua plusieurs, et força les autres à prendre la fuite. Claudius Felix, intendant de Judée, se montra pour ramener l'ordre; mais les vainqueurs mé-

(*) Jos., *Ant.*, XVIII, 12.

prisèrent son autorité, et continuèrent à poursuivre les fuyards. Les troupes eurent ordre alors d'attaquer les Juifs, et Félix abandonna les maisons des plus riches d'entre eux au pillage et aux flammes. Les soldats, excités par leurs chefs, commirent de grands excès. Enfin les Juifs, effrayés, feignirent de se soumettre et de se repentir. Félix arrêta aussitôt ses soldats. Malgré leurs serments, les Juifs recommencèrent bientôt à exciter de nouveaux troubles dans Césarée. Claudius Félix eut alors recours à l'empereur ; il envoya les notables des deux partis plaider leur cause devant Néron. Les Syriens achetèrent, dit-on, la protection de Bérylle, et, par ce moyen, ils obtinrent ce qu'ils demandaient contre leurs ennemis. Les Juifs furent privés du droit de cité dans Césarée (59). Ce jugement de l'empereur eut des conséquences qu'alors on ne pouvait prévoir. Il concourut, avec d'autres causes, à faire naître la grande révolte qui se termina par la destruction de Jérusalem.

A partir de l'an 59, l'agitation s'accrut dans les autres villes de Judée, et souvent les ordres de Néron ne purent ramener la paix. Les Juifs agissaient sourdement dans Césarée dans le seul but d'entretenir les troubles ; c'était peut-être par haine religieuse contre le culte dominant des païens. En l'année 66, la multitude se jeta sur un Syrien qui sacrifiait à ses idoles près de la Synagogue. Les partisans du polythéisme s'armèrent contre les Juifs, qui furent chassés de la ville. Ils y rentrèrent lorsque l'ordre parut rétabli. Mais ce calme ne dura qu'un moment, et aboutit à une horrible catastrophe : deux mille Juifs furent massacrés à Césarée. Lorsque la nouvelle de ce carnage se fut répandue dans les autres villes de la Palestine, on s'y livra à de sanglantes représailles. Les habitants de Syrie imitèrent à leur tour les cruautés de leurs compatriotes de Césarée. Toutes les villes voisines de la Palestine, où habitaient un grand nombre de Juifs, eurent leurs scènes d'extermination ; à Damas, à Joppé, à Gadara, et dans d'autres localités, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants jonchaient les rues et les places publiques. Quelques grandes villes, Apamée et Antioche, par exemple, s'abstinrent pendant quelque temps de ces abominables cruautés (*).

MASSACRE DES JUIFS A ANTIOCHE ; TITUS EN SYRIE ; LA COMMAGÈNE RÉUNIE DÉFINITIVEMENT A LA SYRIE.— Les haines ne furent pas assouvies par tant de massacres. La peur devait encore les entretenir et les raviver : de toute part on craignait une réaction. Le soupçon planait aussi sur les chrétiens et sur les Syriens, peu fervents dans les pratiques du paganisme. On se souvenait que quelques années auparavant les chrétiens d'Antioche, dans une famine qui désolait la Judée, avaient envoyé d'abondantes aumônes pour soulager la misère des Juifs. Cet acte de charité n'était pour les Syriens que la preuve d'une secrète complicité avec ceux qui voulaient la ruine du paganisme. En 67, Antioche trouva enfin une occasion de persécuter les Juifs. Elle lui fut offerte par un renégat. Antiochus, dont le père était regardé comme le chef de la population juive à Antioche, voulut marquer sa conversion au culte des païens par une action éclatante. Il accusa son père et plusieurs de ses anciens coreligionnaires d'avoir résolu de mettre le feu à la ville. Sa déclaration atteignit aussi quelques étrangers ; Antiochus prétendit que leur voyage n'avait d'autre but que l'incendie d'Antioche. Le peuple en fureur se saisit de ces étrangers, et ils furent immédiatement conduits au bûcher. Nous ne savons pas quel fut le sort du père d'Antiochus. On employa contre les Juifs, d'après les conseils d'Antiochus même, le genre de procédure dont on se servait dans l'empire contre les chrétiens. On leur ordonnait de sacrifier aux dieux, et, sur leur refus, on les livrait au supplice. On soumettait aux mêmes épreuves les Grecs et les Syriens soupçonnés de suivre la loi de Moïse. Cependant, comme il arrive toujours, le zèle des persécuteurs se ralentit ; le bourreau ne put atteindre tous les coupables et on cessa de tuer. Mais Antiochus, aidé des satellites que lui avait donnés le gouverneur de Syrie, reçut l'ordre de défendre aux Juifs la pratique de leur culte. Il promena ses soldats dans les villes voisines d'Antioche,

(*) Jos., *Ant.*, XX, 6 et 7; *Bell. Jud.*, II, 23, 25, 32; VII, 34.

et partout il se livra à de grandes cruautés.

Rien cependant ne pouvait assoupir la haine des persécuteurs; ils signalèrent les Juifs à la colère de Titus, lorsqu'il vint en Syrie, après la chute de Jérusalem. Le César, pressé de négocier avec les Parthes, à Zeugma, passa par Antioche, sans s'y arrêter. Il n'écouta pas cette fois les conseils de ceux qui demandaient l'expulsion des Juifs. Mais lorsqu'il revint, il trouva les esprits dans une grande exaltation. Colléga, qui gouvernait la Syrie en qualité de lieutenant, avait préservé avec peine les Juifs d'une entière extermination. On les accusait d'avoir mis le feu à un quartier d'Antioche. Le principal auteur de leurs maux, Antiochus, avait, en cette occasion, réveillé contre eux la colère du peuple. Cependant une enquête sérieuse prouva qu'ils étaient innocents; les véritables incendiaires étaient quelques misérables qui, écrasés de dettes, avaient cherché dans l'embrasement d'Antioche un moyen d'échapper à leurs engagements. Le peuple, quoique convaincu de l'injustice de l'accusation, ne diminua rien de sa violence. Il demanda de nouveau à Titus l'expulsion des Juifs. Le César refusa : « Leur pays est ruiné, dit-il au peuple, nulle contrée ne veut les accueillir; où pourrais-je les transporter ? » Les habitants d'Antioche firent aussi d'inutiles efforts pour que Titus enlevât à ces malheureux le droit de cité et détruisît les tables de cuivre qui contenaient, par écrit, les garanties de leur sûreté personnelle (71) (*). Titus quitta Antioche pour aller à Rome jouir des honneurs du triomphe. Vers le même temps, le successeur de Mucien, Césennius Pétus, prit en main le gouvernement de la Syrie, qui avait été momentanément confié à Colléga. Pétus signala son administration en Orient en réunissant la Commagène à la Syrie (72). Il voulait étendre au nord la province syrienne jusqu'à l'Euphrate; pour justifier ses desseins ambitieux, il se fonda sur les rapports d'Antiochus avec les Parthes. Cependant Antiochus, depuis l'an 37, avait montré durant plus de trente années une fidélité constante aux Romains. Naguère encore, il avait envoyé contre les Juifs des troupes d'élite sous la conduite de son fils Épiphane. Vespasien, oubliant les services du roi de Commagène, donna plein pouvoir à Pétus pour prévenir les dangers d'une coalition. Le gouverneur demanda secrètement des secours au roi Aristobule, à Soème, prince d'Émèse (*), et tomba à l'improviste sur la Commagène. Le roi surpris n'opposa point de résistance. Épiphane et Callinicus, frère d'Antiochus, tentèrent seuls d'arrêter la marche des Romains; Antiochus se réfugia en Cilicie, mais il ne put trouver un asile. Il fut chargé de chaînes à Tarse, et conduit à Sparte; rendu à la liberté par Vespasien, il se retira à Rome, et y vécut au sein de sa famille, dans le repos de la vie privée.

Aucun événement remarquable ne signala le règne des trois empereurs Flaviens en Syrie. Ils donnèrent leur nom à plusieurs villes; Chalcis, Philadelphie et Samosate, capitale de la Commagène, appelée, depuis sa réunion à la Syrie, province *Augusteuphrasienne*, prirent le surnom de *Flavienne* (**). Antioche fut tranquille; on remarque seulement dans l'année 79 (***) une sédition amenée par l'imprudence du gouverneur, qui avait excité des dissensions entre les habitants. Un tremblement de terre rappela les insurgés au devoir, s'il faut en croire l'historien d'Apollonius de Tyanes (****). Ce messie du paganisme tenta vainement de remuer Antioche par ses nouveautés religieuses, mais les habitants l'accueillirent avec indifférence.

LA SYRIE SOUS LES ANTONINS (*****). — Le commencement du second siècle fut marqué par le réveil de la vieille haine des Parthes contre les Romains (105). Le moment était mal choisi pour les ennemis de Rome. Trajan, alors en paix avec les Daces, pouvait se porter avec les principales forces de l'Empire sur la frontière attaquée. L'empereur traversa la Grèce, passa, au mois de décembre, par Séleucie, et arriva à Antioche. Il entra dans

(*) Jos., *Bell. Jud.*, VII, 13, 14.

(*) Nous ne connaissons plus de roi à Émèse depuis Aziz, qui mourut sous Néron, et qui laissa sa couronne à un frère dont les historiens ne nous ont pas conservé le nom.

(**) Spanh., VII, p. 709-711.

(***) Philost., *Apoll. vit.*, VI, 16.

(****) Philost., *Apoll. vit.*, III, 12, 16.

(*****) *Voy.*, pour la conquête de l'Arabie Pétrée par Cornélius Palma, gouverneur de Syrie, l'*Hist. des Arabes* de M. Noël des Vergers (*Univ. pitt.*), p. 97.

cette ville la tête ceinte de branches d'olivier, le 7 janvier, par la porte de Daphné. C'est à Antioche que se réunirent les différents corps de l'armée, les légions et les alliés, venus de la Phénicie et des extrémités de la Syrie. Le prince de l'Osroène et l'abgar d'Édesse envoyèrent des présents à l'empereur. Avant de partir pour l'expédition, Trajan voulut s'assurer le secours des dieux. Il persécuta les chrétiens d'Antioche, et offrit à Jupiter sur le mont Cassius les dépouilles des Daces vaincus. Enfin il se mit en marche (107) (*).

Les Parthes ne furent pas domptés. Ils recommencèrent plusieurs fois encore, sous le règne de Trajan, leurs incursions sur l'Euphrate. En 115, Trajan revint en Syrie pour arrêter les progrès des Barbares. Il paraît qu'il consulta l'oracle d'Héliopolis, avant de commencer la campagne (**).

Il fit prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver et rentra à Antioche. Sa présence avait attiré dans la capitale de la Syrie une grande foule d'étrangers. Antioche était remplie d'officiers romains, de commerçants, de curieux, de députés des villes. Tout le monde se livrait sans inquiétude aux affaires ou aux plaisirs. Cependant de violents orages, des pluies, des coups de vent, annonçaient l'approche d'un terrible désastre (***).

Enfin, le 23 décembre, un tremblement de terre renversa la ville; en quelques heures les habitants furent tous écrasés sous les décombres. Les rues, les places publiques étaient couvertes de ruines et de cadavres. L'empereur avait été sauvé, disait-on, par une intervention céleste. Saisi par un fantôme, il était descendu du haut de son palais, et avait échappé par la fuite. Quand le sol fut raffermi, il fit commencer des fouilles sur tous les points.

On trouva parmi les morts le consul Pédon; quelques personnes vivaient encore : sous les ruines d'une maison, une femme était ensevelie avec son fils : elle le nourrissait de son lait. Ailleurs, un jeune enfant était couché sur le cadavre de sa mère, et suçait encore la mamelle.

(*) *Malala*, p. 36.
(**) *Onuph.*, p. 218. — *Fasti consulares*, G. Goltz, p. 65, 66.
(***) Eusèbe, *Chron.*, IV, p. 208; Scalig. — Evagre, II, 12, p. 305. — Aurelius Victor. — Dion, liv. LXVIII.

Le mont Cassius fut ébranlé de cette terrible secousse; le sommet de la montagne se détacha en partie et se pencha sur Antioche; l'aspect du pays fut complétement changé : des collines et des sources nouvelles sortirent de terre, là où s'étendaient quelques jours auparavant des plaines arides et unies.

Adrien était gouverneur de Syrie, lorsqu'il reçut le 9 août (117) la nouvelle de son adoption par Trajan; deux jours après, il apprit la mort de son père adoptif.

C'est à Sélinonte, ville de Cilicie, que furent célébrées les funérailles de l'empereur (*). Adrien envoya ses cendres à Rome. Il revint à Antioche, et remit le gouvernement de la province aux mains de Casilius Servilius. Avant de partir pour l'Italie, il fit combler la fontaine Castalie. Il craignait que l'oracle, qui lui avait annoncé à lui-même sa grandeur future, n'éveillât par d'obscures prédictions l'ambition de quelques hommes imprudents (**).

Les Syriens virent sans regret le départ d'Adrien. La gravité dont l'empereur faisait parade déplaisait à un peuple léger. Lorsqu'il reparut en Syrie, vers l'an 132, il trouva la même antipathie. Cette fois, le ciel sembla s'associer à l'aversion des Syriens (***). Le lever du soleil présentait sur le mont Cassius un spectacle magnifique que l'empereur fut curieux de contempler. Le temps était couvert et orageux ; l'empereur entra dans le temple de Jupiter; mais pendant qu'on accomplissait les cérémonies du culte, la foudre frappa, sous les yeux d'Adrien, la victime et le sacrificateur (133). L'empereur eut un moment la pensée de démembrer la Phénicie du gouvernement de Syrie; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet; du moins il est certain qu'après la mort d'Adrien, les gouverneurs de Syrie conservaient leur autorité sur la Phénicie (****). Nous mentionnerons la révolte de Barcochab qui se fit sentir jusqu'au cœur de la Syrie (*****).

Jusqu'au règne de Marc-Aurèle les historiens ne parlent plus de cette pro-

(*) Spartien, *Vie d'Adrien*, p. 3.
(**) Amm., liv. XXII, p. 225.
(***) Spart., *Vie d'Adrien*, p. 7.
(****) *Vie d'Adrien*, p. 11.
(*****) Sulp. Sév., liv. II.

vince; mais on suppose, d'après d'anciennes inscriptions, qu'Antonin dota Antioche des droits de colonie romaine : ce fut probablement pour encourager les habitants à rebâtir cette ville, qu'un incendie avait en partie détruite (*).

Le regne de Marc-Aurèle fut une époque de tranquillité et de paix pour certaines provinces de l'Empire; mais il fut marqué en Syrie par les ravages des ennemis et par des troubles intérieurs. Les Parthes, vainqueurs en Arménie (162), passèrent l'Euphrate, et forcèrent à la retraite Attidius Cornélianus, gouverneur de Syrie. Le pays qu'il abandonnait fut aussitôt dévasté par les bandes de Vologèse. Les habitants, incapables de résister à l'invasion, allaient faire cause commune avec les Parthes, lorsqu'on apprit l'arrivée de Lucius Verus. Il amenait avec lui des généraux capables : Statius Priscus, Martius Verus, illustré par l'historien Dion, et Avidius Cassius, célèbre par sa révolte et sa mort (**).

Les Grecs ont raconté sur le ton du roman ou du panégyrique les exploits de ces généraux. Lucien, blessé des inexactitudes de leur récit, composa principalement contre eux son traité célèbre : *De la manière d'écrire l'histoire.*

Ce livre nous apprend que les Parthes, forcés de repasser l'Euphrate à la nage, furent vaincus dans une grande bataille, près d'Europus. Les troupes romaines remportèrent d'autres avantages dans des combats livrés vers Sura, ville de Syrie, située sur l'Euphrate, au midi d'Europus. La guerre se termina, en l'an 165 ; elle avait duré quatre années, pendant lesquelles Lucius Verus, tranquille à Antioche, jouait le rôle obscur d'intendant d'armée; il se bornait à surveiller les envois de vivres, sans s'inquiéter des railleries des Syriens. Un seul fait marqua son séjour en Orient : ce fut son mariage avec Lucille, fille de Marc-Aurèle. Il alla recevoir sa fiancée à Ephèse. L'empereur n'osa accompagner sa fille en Asie : il craignait la jalousie de Verus, qui l'accuserait sans doute de vouloir s'arroger les honneurs du triomphe. Mais il envoya son parent Ann. Libo en qualité de lieutenant. Ce jeune homme mourut à son arrivée en Syrie. Lucius Verus revint en Europe, en 176, accompagné d'un cortége d'histrions. Avidius Cassius demeura dans la province. Lucius Verus avait essayé d'éveiller les soupçons sur la fidélité de ce gouverneur. Mais Marc-Aurèle répondit aux accusations de son gendre par ces nobles paroles : « Si Cassius a « mieux que mes enfants l'art de se con« cilier l'amour des provinces, périsse « ma famille et que Cassius regne! » Au reste, le gouverneur de Syrie avait rendu d'anciens services à l'armée; il avait rétabli la discipline dans les légions du Danube, et continuait ses réformes en Orient. Cette province était la patrie d'Avidius; il était né à Cyrrhus, où Héliodore, son père, enseignait la rhétorique avant d'être nommé préfet d'Égypte. Le fils d'Héliodore avait, au témoignage de Dion, des qualités remarquables (*); il fut poussé à la révolte par la femme de Marc-Aurèle. L'impératrice Faustine prévoyait la mort prochaine de l'empereur, et connaissant le caractère de son fils, elle ne voyait dans l'avenir que des chances contraires à son ambition. Elle crut trouver un moyen de se maintenir au pouvoir en s'attachant à la fortune d'un général ferme et habile. Elle choisit Cassius comme le plus digne, et lui écrivit de se faire déclarer empereur aussitôt qu'il apprendrait la mort de Marc-Aurèle. Peu de temps après le bruit se répandit en Orient que l'empereur avait cessé de vivre. La nouvelle était fausse; mais Cassius profita de l'erreur générale pour exciter des troubles dans l'armée et dans les provinces. Les séditieux furent bientôt détrompés; mais il était trop tard pour arrêter le mouvement. Tout l'Orient jusqu'au Taurus, d'une part, Calvisius et l'Égypte, de l'autre, avaient pris ouvertement parti pour Cassius. L'insurrection était soutenue des troupes de Bithynie. Les légions de Pannonie avaient proclamé Avidius. Des rois étrangers s'armaient pour la cause de ce général; Métien, son fils, établi à Alexandrie, était chargé d'entretenir la révolte en Egypte. Cassius annonçait ouvertement son dessein de déposséder Marc-Aurèle. Il accusait l'incapacité de l'empereur qui,

(*) Spanh., VIII, p. 755.
(**) Dion, liv. LXXI, p. 802.

(*) Dion, liv. LXXI, p. 802 et suiv.

tout occupé de vaines subtilités philosophiques, abandonnait les provinces aux rapines des préfets; mais tout en se plaignant d'une administration trop faible, il ménageait la personne de son ennemi, et n'allait pas au delà de la critique de son gouvernement et de ses talents politiques. L'empereur, campé alors sur le Danube, apprit de Martius Verus, qui gouvernait en Cappadoce, la première nouvelle du soulèvement. Son premier soin fut d'en donner avis au sénat. Rome fut consternée. On y redoutait l'arrivée d'Avidius, qui pouvait paraître d'un instant à l'autre à l'embouchure du Tibre. Marc-Aurèle, pour prévenir son rival, déploya une grande énergie. Forcé de résister en personne aux barbares d'Europe, il envoya contre Cassius des généraux habiles et fidèles. Cette expédition, dont tous les détails intéressaient si vivement les Syriens, nous est peu connue. On sait qu'un centurion nommé Antoine et un soldat d'un rang inférieur (δέκαρχος) assassinèrent Cassius.

Quand l'armée se vit sans chef, elle chercha, par le meurtre de Métien et du préfet du prétoire, à mériter sa grâce. L'empereur parut satisfait de sa soumission. Pour éviter même de connaître les coupables, il brûla sans les lire les papiers d'Avidius. Marc-Aurèle, en pardonnant aux rebelles, sut récompenser ses partisans. Albinus, qui avait maintenu dans le devoir les légions de Bithynie, fut élevé au consulat; Martius Verus reçut le poste honorable de gouverneur de Syrie; Pertinax, qui devait être empereur, rappelé d'Orient, où il était allé combattre Cassius, fut chargé de défendre le Danube. L'empereur voulut achever par sa présence la pacification de l'Orient. Il arriva en Syrie probablement dans l'année même où mourut Cassius. Il se montra plus dur envers les corporations qu'il ne l'avait été pour les personnes compromises. Il enleva aux habitants d'Antioche leurs droits de municipe, leur défendant tout attroupement et surtout les assemblées de l'*agora*. Les regrets que cette ville avait témoignés à la mort de Cassius provoquèrent cet édit rigoureux; l'empereur se sentit outragé du deuil et de la douleur d'un peuple léger et inconstant. Cependant il s'adoucit, et rétablit les Antiochiens dans leurs droits de cité. Les habitants de Cyrrhus le trouvèrent plus inexorable. Il ne voulut jamais se rendre aux prières qu'ils lui firent de visiter leur ville, patrie de Cassius. La révolte de Syrie donna lieu à une constitution impériale très-remarquable. Il fut établi que, pour mettre à une moins dangereuse épreuve la fidélité des provinces, on ne confierait une préfecture qu'à des hommes étrangers aux pays. Malgré cette sage précaution, quelques années plus tard, devait sortir de cette même Syrie, une famille d'empereurs qui porterait ses coutumes et ses croyances religieuses de l'Orient dans Rome même, et dans le palais des Césars.

Pertinax fut, après Martius Verus, gouverneur de Syrie jusqu'en l'année 183. L'exercice de cette haute fonction corrompit son intégrité, et l'exposa aux moqueries du peuple. Commode avait succédé à Marc-Aurèle; sous son nom régnaient les affranchis. L'un d'eux, l'athlète Narcisse, procura à Niger la préfecture de Syrie (183). Niger gouverna pendant dix ans cette province, sans trouver aucune occasion de s'illustrer. Un citoyen d'Émèse, nommé Julius Alexandre, donnait des inquiétudes à l'empereur. Commode envoya un centurion pour le tuer. Mais Julius Alexandre fut informé de l'arrivée de cet officier à Émèse; il le prévint, et l'assassina pendant la nuit. Au point du jour, il sortit de la ville avec un de ses amis. Ils furent bientôt poursuivis; Julius Alexandre, monté sur un bon cheval, gagnait du terrain, et laissait en arrière son compagnon de fuite. Mais, ne voulant pas abandonner son ami, il l'attendit quelque temps. Il fut victime de son courage. Les cavaliers qui les poursuivaient profitèrent de ce retard pour lui couper la retraite. Alexandre voyant que la fuite était impossible, tua son ami et se donna ensuite la mort (*).

SEPTIME SÉVÈRE ET LES EMPEREURS SYRIENS. — Pertinax succéda à Commode, et Didius Julianus à Pertinax. Niger gouvernait encore en Orient. Il s'était acquis l'estime de tous les habitants par sa douceur et son habileté. La multitude l'aimait, parce qu'il savait flatter ses goûts. On n'a-

(*) Dion, liv. LXXII, p. 823. -- Lampride, *Vie de Commode*.

vait jamais vu à Antioche des jeux aussi fréquents et aussi magnifiques. La popularité de ce général s'était étendue jusqu'à Rome ; là, comme en Syrie, les vœux publics l'appelaient au souverain pouvoir. Niger se crut destiné à relever l'Empire. Il désigna un jour aux légions pour se rassembler dans une grande plaine. Le peuple d'Antioche, qui pénétrait le motif de cette réunion militaire, vint, au moment convenu, se mêler aux soldats. Un tertre de gazon s'élevait au milieu de la plaine; Niger monta sur cette éminence, et, de là, il harangua la foule, se revêtit de la pourpre, et marcha vers le temple, précédé de la torche de pin qu'on avait coutume de porter devant les empereurs. Après avoir imploré le secours des dieux, il rentra au palais. Quelques jours après, le nouvel empereur recevait les envoyés des provinces d'Europe, et des princes étrangers qui régnaient au delà du Tigre et de l'Euphrate. Il trouva un compétiteur dans l'Africain Sévère, proclamé à Rome. Une lutte était imminente entre l'Orient et l'Occident. Barsèmes, roi d'Atra, sur l'Euphrate, et les Adiabéniens, envoyèrent à Niger des corps d'archers auxiliaires; les Parthes, qui n'avaient pas d'armées permanentes, levèrent également des cavaliers. Les habitants d'Antioche se rangèrent en masse sous ses aigles. L'Arménie seule ne répondit pas à l'appel de Niger; elle demeura neutre dans la guerre. Toute l'Europe, Byzance exceptée, se déclara pour Sévère. Tels étaient les forces et les alliés des deux empereurs au commencement de l'année 194. Æmilianus, proconsul d'Asie, commandait l'armée de Niger; il fut battu près de Cizyque. Peu de temps après, Sévère remporta une nouvelle victoire à Nicée. Les Orientaux, prompts à se décourager, crurent que le destin favorisait leurs ennemis. La rivalité des villes entre elles affaiblissait encore la puissance de Niger. Tyr et Laodicée avaient proclamé Sévère, par haine contre Antioche et Béryte. Lorsque Niger apprit la défection de Tyr et de Laodicée, il envoya aussitôt contre ces deux villes tous les Maures de son armée, avec quelques corps d'archers. Laodicée, surprise, fut réduite en cendres. Tyr subit le même châtiment. Cependant l'armée de Sévère, arrêtée en Cappadoce, se consumait en vains efforts, pour franchir les défilés du Taurus. Un secours inespéré mit fin à ses fatigues. Les pluies de l'hiver et la fonte des neiges, dont les eaux descendaient des montagnes, emportèrent les travaux de défense, et tracèrent un passage à travers le Taurus. Sévère franchit le pas, et ne s'arrêta qu'à la plaine d'Issus (*). C'est dans ce vaste champ de bataille que l'armée de Sévère rencontra les corps syriens, formés des jeunes volontaires d'Antioche. Ces enfants, accourus depuis quelques jours seulement du foyer domestique, s'élancèrent avec ardeur, mais sans tactique, sur les légions illyriennes de Sévère; celles-ci reculaient déjà, lorsqu'un changement soudain de l'atmosphère rétablit la fortune du César africain (**). Le ciel se couvrit tout à coup, et l'orage le plus terrible éclata. Au milieu de la pluie, des éclairs, des coups de tonnerre, les Syriens ne purent achever leur victoire. Les habitants du pays assistaient à ce combat comme à un spectacle, et couvraient toutes les collines qui étaient à l'entour comme les degrés d'un amphithéâtre. Mais, lorsque les Sévériens ralliés poussèrent vigoureusement l'armée de Niger, toute cette foule de curieux fut enveloppée dans la confusion générale, et impitoyablement massacrée.

Niger courut à Antioche; mais il vit que les forces et le courage de cette ville étaient épuisés. Il reprit précipitamment la fuite vers l'Euphrate; mais atteint par les cavaliers de Sévère, il fut tué les armes à la main. Un grand nombre de Syriens, plus heureux que l'empereur, trouvèrent un asile chez les Parthes. Ils refusèrent l'amnistie de Sévère. Le vainqueur irrité souilla sa gloire par d'inutiles cruautés. Il fit exécuter toutes les personnes compromises. Il força les créanciers de Niger de payer le quadruple des sommes qu'ils avaient avancées.

Antioche, privée de ses droits, fut placée sous la dépendance de Laodicée. Cette dernière ville, par reconnaissance,

(*) Hérodien, III, 4. — Ὥσπερ τῆς φυσέως ἐργασαμένης στάδιον μάχης.

(**) Dion (liv. LXXIV, p. 843) nous donne ce détail, qui ne se trouve pas dans Hérodien.

prit le nom de son bienfaiteur (Septimia Sévériana). Cependant, la puissance de Sévère n'était pas encore solidement établie. Un autre empereur, Albinus, se formait un parti dans l'Occident et déclarait ouvertement ses projets. Sévère quitta la Syrie (195), et marcha contre son nouveau compétiteur.

Avant de combattre Albinus il s'empara de Byzance, où les derniers partisans de Pescennius Niger se défendirent longtemps et avec courage. Puis il marcha sur la Gaule. Il triompha d'Albinus, qu'il fit tuer, dans les plaines de Lyon. Après cette heureuse expédition, il revint en Orient (197). Il nomma Venidius Rufus propréteur de Syrie et de Phénicie pour gouverner ces provinces, et s'avança en personne au delà de l'Euphrate. Dans les années 198 et 199, Venidius Rufus répara les anciennes voies romaines d'Orient, releva les colonnes milliaires et perça de nouvelles routes en Syrie; Sévère écrasa les Juifs syriens, insurgés dans les cantons voisins de la Palestine, s'approcha avec son armée de l'Arménie, pour exiger du roi Vologèse l'assurance formelle qu'il n'avait prêté aucun secours à Pescennius Niger, et attaqua ensuite Barsèmes, roi d'Atra, qui avait soutenu ouvertement le malheureux gouverneur d'Orient. La ville d'Atra repoussa deux fois les attaques des Romains. Au second siége, les légions illyriennes, rebutées par d'insurmontables obstacles, se retirèrent et abandonnèrent les légions syriennes de Sévère. Celles-ci, découragées à leur tour, furent vaincues par les troupes de Barsèmes. Les succès sur les bords du Tigre et la prise de Ctésiphon effacèrent la honte éprouvée devant Atra. L'empereur rentra à Antioche dans la première année du troisième siècle. C'est alors que son fils Caracalla prit le titre de Pius; il obtint, par ses prières, probablement dans cette occasion, que la capitale de la Syrie serait rétablie dans tous les droits dont Sévère l'avait dépouillée. Antioche s'embellit de nouveaux bains publics, qui portèrent le nom de l'empereur. Mais Sévère n'étendit point le pardon à tous les partisans de son ancien ennemi. Il continua le cours de ses vengeances. Suivant l'expression de Tertullien, *c'était grapiller après la vendange*. L'empereur resta encore environ deux ans en Syrie. C'est là qu'en 201, il revêtit Caracalla de la robe virile, qu'il inaugura l'année 202, et qu'il prit le consulat avec son fils. Puis il quitta l'Orient, pour ne plus y revenir.

CHAPITRE VII.

LA SYRIE SOUS LA DOMINATION ROMAINE, DEPUIS LES EMPEREURS SYRIENS JUSQU'A LA MORT DE JULIEN.

Sévère avait épousé deux femmes; la seconde était Syrienne. Elle était née à Émèse et s'appelait Julia Domna; un astrologue lui avait annoncé que celui dont elle ferait choix pour époux serait élevé à l'empire. Sévère, venu en Syrie, vers l'an 180, comme chef d'une légion, apprit cette prédiction, et demanda la main de Julia Domna. Deux enfants, Caracalla et Géta, naquirent de ce mariage.

L'aîné, Caracalla, portait l'empreinte du caractère oriental. Il avait, suivant la remarque des contemporains, l'esprit astucieux et la fourberie des Syriens. L'impératrice avait tenté d'étouffer les funestes dispositions de son fils; elle ne réussit pas; mais elle conserva toujours un grand ascendant sur cet esprit faux et étroit. Dans ses rêves ambitieux, elle voulait ramener les temps de Sémiramis, et relever l'empire d'Orient.

Elle accompagna son fils dans l'expédition d'Asie (216); et pendant que Caracalla se jouait de la bonne foi du roi d'Arménie et qu'il harcelait les Parthes, Julia demeura à Antioche. C'est dans cette ville qu'elle apprit la mort de l'empereur, assassiné par Macrin, en Mésopotamie. Cette mort était doublement cruelle pour Julia : elle perdait à la fois son fils et son pouvoir; elle voulut se tuer, mais un messager de Macrin changea ses résolutions. Julia ignorait peut-être encore quel était le meurtrier de son fils, lorsque l'officier envoyé par Macrin vint lui apporter, de la part de son chef, des paroles pleines de respect. Enhardie par cette apparente soumission, elle tenta de retenir le pouvoir en ses mains; mais elle reçut l'ordre de quitter Antioche. Elle aima mieux se laisser mourir de faim.

Le nouvel empereur quitta l'armée de Mésopotamie, et arriva à Antioche après la mort de Julia Domna (217). Le fils de Macrin, Diadumène, fut déclaré César, et battit monnaie en son nom. Il alla porter à Rome les cendres de Caracalla, et fit sanctionner par le sénat l'élection de son père. Macrin, pendant son séjour à Antioche, ne sut point gagner l'affection des habitants. Il retourna à l'armée, et après plusieurs échecs signa la paix avec les Parthes. Il attaqua les Arméniens et les Arabes. Ses réformes dans la discipline indisposèrent les légions. Les soldats tournèrent alors les yeux sur la famille de Julia Domna (218). Julia Mæsa, belle-sœur de l'empereur Sévère, Soæmias et Mammée, ses filles, et les deux petits-fils de Julia Mæsa, venaient d'être exilés à Emèse, ancienne patrie des Bassiens. L'aïeule emportait avec elle de grandes richesses; elle recueillait probablement sur son passage les bruits sourds du mécontentement général. Bassianus, fils de Soæmias, était, malgré son extrême jeunesse, prêtre du soleil; il avait pris le nom de son dieu, et s'appelait Élagabal. Les soldats du camp voisin d'Émèse venaient admirer dans la ville le jeune pontife; ils lui trouvaient une grande ressemblance avec Caracalla. Mæsa mit à profit cette circonstance; elle répandit le bruit que Bassianus était fils naturel de l'empereur assassiné. Une nuit, elle enveloppa son fils du vêtement impérial de Caracalla que les légions avaient touché tant de fois avec respect, et sortit avec lui d'Émèse. La vieille femme et l'enfant étaient accompagnés de leur famille et d'un petit cortége de serviteurs parmi lesquels on comptait un affranchi, appelé Eutychius, et l'eunuque Gannys, homme de talent et de résolution. Ils entrèrent tous dans le camp, et le 16 mai au matin, ils entraînèrent les soldats. Élagabal fut salué Auguste et Antonin. Macrin reçut cette nouvelle le même jour; il envoya pour rétablir l'ordre le préfet du prétoire, Ulpius Julianus, avec quelques troupes tirées des légions et quelques escadrons de Maures alliés. Malgré les préparatifs que les légions d'Élagabal avaient faits pour la défense, les troupes envoyées par Macrin enlevèrent en quelques heures plusieurs postes importants; mais Julianus crut inutile de continuer l'attaque. Il fit sonner la retraite, bien persuadé que le lendemain les assiégés viendraient de leur propre mouvement lui livrer Élagabal (*). Il se trompait. Les soldats travaillèrent toute la nuit à réparer les brèches. Le lendemain, les assiégeants trouvèrent devant eux des fossés escarpés à la place des portes qu'ils avaient rompues. En approchant de l'enceinte, ils virent paraître sur les remparts le jeune empereur. Tous ceux qui environnaient Élagabal tenaient en main des sacs remplis d'or. « C'est ainsi, criaient les assiégés, que le fils de Caracalla imite son père et récompense les services. » Les assiégeants jetèrent leurs armes. Julianus comprit que tout était fini; il voulut fuir, mais ses propres soldats coururent à sa poursuite. Ils avaient à cœur de mériter aussi la bienveillance du nouveau César. Ils atteignirent Julianus qui cherchait à se cacher, et le tuèrent. L'un des assassins enveloppa sa tête dans un morceau d'étoffe, scellé avec le sceau même de la victime. Il porta lui-même à Macrin cet horrible trophée, et le lui remit comme si c'était la tête d'Elagabal.

Macrin était parti d'Apamée; il se rendait au camp dans l'espoir d'arrêter le soulèvement de ses soldats. Il chercha à les ramener par des libéralités. Il leur déclara son intention de conférer à son fils, le César Diadumène, le titre d'Auguste; et à cette occasion, il promit 5,000 drachmes à chaque soldat; mille devaient être immédiatement distribuées. Il parla aussi, mais incidemment, de la révolte d'Émèse, promettant l'amnistie à tous ceux qui abandonneraient le parti d'Élagabal. Enfin, il déclara tous les membres de la famille des Bassiens ennemis publics.

Macrin fit part au sénat de Rome de toutes ces dispositions. L'Italie était favorable à l'empereur; elle craignait l'élévation d'un Syrien au pouvoir. Les Orientaux étaient mal vus à Rome; leur fourberie naturelle excitait la défiance, et leurs mœurs contrastaient, d'une manière choquante, avec celles de l'Occident. Tout devait donc inspirer du courage à Macrin; il ne montra, au contraire,

(*) Hérodien ne dit rien de cette faute de Julianus.



SYRIE
ANCIENNE
ASIE MINEURE
Taurus Monts
CILICIE
Tarse
Adana
Soli
Mallos
Mopsuepte
Anazabes
Issus
Epiphania
Germanicia
Amanus Mts.
Samosate
Amida
Edesse ou Challirhoe
Batnæ Sarugi
Charræ
COMAGÈNE
Singa
Zeugma
Rasaïna
Cyrrhus
Baias
Golfe Issicus
Alexandrette
L. Ufrenus
Artas
Hiérapolis
Berée ou Chalibon
Apammaris
MESOPOTAMIE
EUPHRATÈNE
Chaboras Fl.
ANTIOCHE
Seleucie
Chalibonitique
Nicephonium
Callinique
Seleuco Belus
Chalcis
Euphrate Fl.
CHALCIDICE
Marra
Androna
Zenobia
Uranie
CHYPRE
Laodicée
Gabala
Apamée
Rasafa ou Sergiopolis
Thapsaque ou Amphipolis
Balanée
Larissa
Marathus
Circesium
Epiphania ou Hemath
Antaradus
Aradus
Raphanæ
Arethuse
Salaminias
les cent Puits
Dura Nicanoris
Laodicée
Emèse
PALMYRÈNE
Neala
Palmyre ou Tadmor
Demetrias
Danaba
Goaria
Chalcis
Evaria
MER MÉDITERRANÉE
Tripolis
SYRIE
Byblos
Heliopolis
Casama
Beryte
CŒLE-SYRIE
Sidon
Abyla
Damas
Sarepta
Pharphar Fl.
Tyr
PHÉNICIE
Acre ou Ptolemaïs
Dio-Cæsarée
Capitolias
Mt. Carmel
L. de Génézareth
Gadara
Bostra
Scythopolis
Tr. de Straton ou Césarée
Antipatris
Perée
Samarie
Sichem ou Neapolis
Ammon ou Philadelphie
Joppe
PALESTINE
Samarie
Ascalon
Jérusalem
Diospolis
Gaza
Judée
Hébron
Lac Asphaltites
Rabbath Moab (Areopolis)
ARABES SCENITES

que de la faiblesse. En découvrant la tête sanglante de Julianus, saisi de vertige, il avait pris la fuite vers Antioche, abandonnant la légion albanienne, qui courut à la rencontre d'Élagabal, lorsqu'elle vit la désertion de Macrin. Les centurions proclamèrent les premiers le nom d'Élagabal; ils étaient les plus exposés, car le jeune prince promettait, par un édit, à tout légionnaire qui lui apporterait la tête d'un des centurions de Macrin, la propriété des biens de sa victime et son rang dans l'armée.

Élagabal, dont les forces grossissaient tous les jours, marcha sur la capitale de la Syrie. Macrin sortit d'Antioche à sa rencontre, et le trouva près du bourg d'Imma. La bataille s'engagea dans ce lieu, le 7 juin 218. Macrin avait pour lui les prétoriens; ils se montrèrent invincibles. Leurs évolutions promptes, hardies, bien ordonnées, jetèrent la frayeur parmi les ennemis. Macrin croyait tenir la victoire; mais Mammée et Soæmias, par des allocutions au milieu des rangs; l'eunuque Gannys, en dirigeant avec la tactique d'un général les mouvements des légions; Élagabal, par son exemple, en poussant son cheval dans les groupes les plus serrés des combattants, rétablirent les chances du combat. La fortune passa dans les rangs des rebelles ralliés, et leur donna plein succès. Lorsque Macrin quitta le champ de bataille, ses légions, inhabiles au combat et à la fuite, commencèrent la retraite; les prétoriens, demeurés seuls, ne se laissaient pas entamer. Élagabal entra en négociation avec eux. Il s'engagea, par serment, à leur conserver tous leurs droits et priviléges. Cette brave troupe accepta les conditions du vainqueur. Elle se joignit à l'armée qu'elle venait de combattre, et se dirigea vers Antioche. Ainsi fut terminée, dans une seule bataille, cette révolution qui mit l'Empire aux mains d'un prêtre syrien, à peine sorti de l'enfance.

Macrin avait vainement sacrifié son honneur pour sauver sa vie. Après avoir lâchement abandonné ses défenseurs, il était entré à Antioche, comme en triomphe. Cependant, malgré sa feinte assurance, il fit partir son fils en toute hâte; lui-même, se déguisant sous le costume d'un messager impérial, traversa la Syrie et l'Asie Mineure. Il fut arrêté à Chalcédoine et décapité quelques jours après. Avec lui périt Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie.

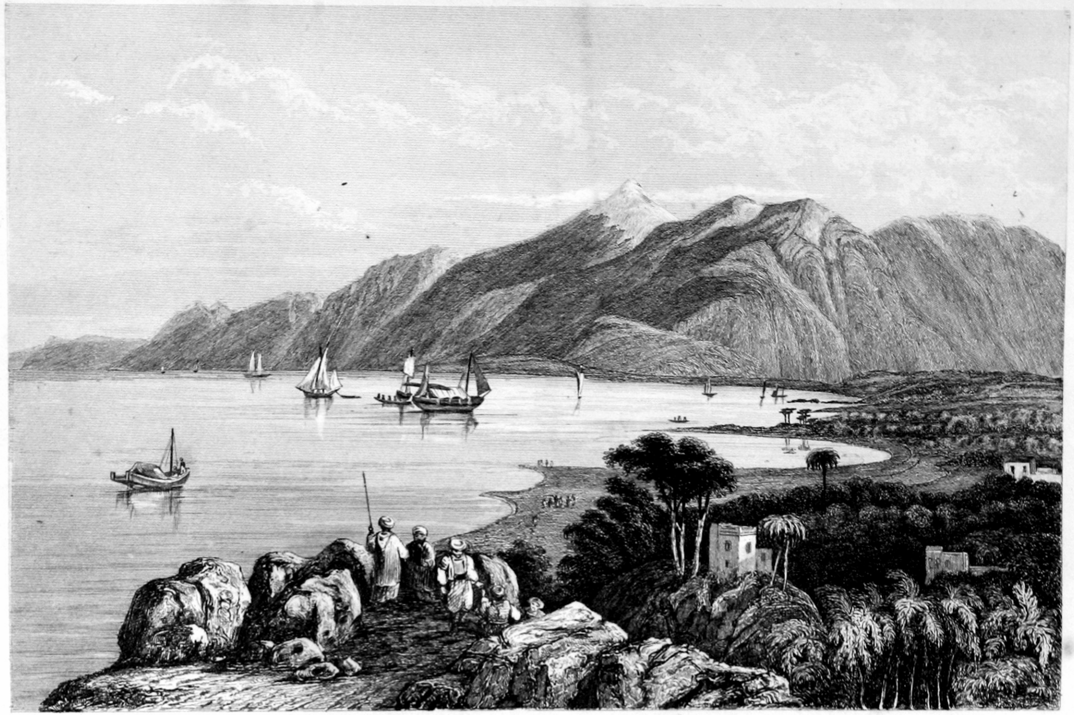
L'Orient était pacifié; cependant, l'empereur n'alla à Rome que l'année suivante (219). Il porta dans la capitale de l'Empire des coutumes inconnues à l'Europe. L'idole dont il était le prêtre l'accompagna à Rome. Élagabal lui éleva un temple. Il sacrifia à son dieu, suivant certaines traditions, des enfants arrachés à des familles nobles. On ne voit, d'ailleurs, dans son gouvernement, son culte, ses mœurs et ses cruautés, qu'un tissu d'incroyables folies. A sa mort, il y eut une sorte de réaction; les idées et les pratiques syriennes disparurent pour un moment de Rome. Le parent d'Élagabal et son successeur, Alexandre Sévère, essaya de désavouer son origine orientale. Cependant sa mère, Julia Mammée, avait épousé un Syrien d'Apamée, Génésius Marcianus, dont l'empereur était le fils (*). Alexandre montra un singulier soin à cacher sa naissance. Il voulut se faire passer pour un descendant de la famille romaine des Mételllus. Il alla plus loin encore; il reprit la pourpre et quitta le diadème de perles et la robe de soie, insignes du pouvoir portés par Élagabal; il relégua les dieux syriens dans leur patrie, renvoya en Orient le simulacre du dieu d'Émèse, et rendit les temples de Rome à leur ancienne destination. On ne voit pas, toutefois, que ces actes de mépris pour l'Orient aient soulevé contre Alexandre la population de Syrie, quand il vint quelques années plus tard à Antioche.

Les Perses, en 225 et 226, avaient inutilement attaqué l'Arménie. En 231, ils tournèrent leurs armes contre la Mésopotamie. Alexandre, à la nouvelle de ces invasions, quitta Rome. Il vint passer l'hiver à Antioche, s'occupant du soin de rassembler les légions, d'équiper et d'exercer les nouvelles recrues et d'établir la discipline. Le soldat s'amollissait en peu de jours sous le climat de l'Orient. Alexandre sut cependant combattre avec énergie la corruption de l'ar-

(*) Varius Marcellus, mari de Soæmias, et peut-être père d'Élagabal, était aussi de la ville d'Apamée.

mée. Le courage qu'il déploya contre la licence fait peut-être la gloire de son règne. Lorsque l'empereur arriva en Syrie, les troupes étaient démoralisées : elles avaient fait du bois de Daphné le principal théâtre de leurs monstrueuses débauches. Alexandre leur interdit l'entrée de ce lieu infâme. Il defendit aux légionnaires d'aller aux bains avec des femmes, et donna ordre d'arrêter tous ceux qu'on trouverait en contravention. L'exécution de cet ordre irrita les soldats. Alexandre, sans s'inquiéter du mécontentement général, se prépara à juger les coupables; il monta sur son tribunal, environné de soldats factieux qui cachaient mal leur colère. Les coupables n'en furent pas moins condamnés à mort. Cette sentence fut accueillie par des murmures. L'empereur essaya de faire cesser le tumulte, en parlant aux soldats. « Gardez vos cris, leur dit-il, contre l'ennemi; c'est lui seul, et non votre chef, qu'ils doivent effrayer. » Les troupes répondirent à ces mots en tirant leurs armes. « Pourquoi me tuer? ajouta Alexandre; après moi, la république vous enverra un autre chef. » Enfin, il eut recours à un dernier moyen; il prit le ton de l'autorité : « Citoyens, dit-il d'une voix forte, posez les armes, et retirez-vous. » Ces paroles pleines de fermeté effrayèrent les factieux, et rétablirent l'ordre trop longtemps troublé. La légion insurgée ne fut réorganisée que quelque temps après. Malgré les efforts continuels de l'empereur pour rendre à son armée le courage et le sentiment de l'obéissance, les succès que les historiens anciens attribuent aux Romains ont été mis en doute par les critiques modernes. Les invasions de Sapor en Syrie vont bientôt donner la preuve, sinon des défaites, au moins du peu d'importance des victoires d'Alexandre.

INFLUENCE ET DURÉE DES IDÉES ORIENTALES APPORTÉES ET PROPAGÉES A ROME PAR LES PRINCES SYRIENS. — Il ne faut pas croire que la réaction qui se manifesta dans l'Occident, après la mort d'Élagabal, contre les idées et les mœurs orientales, ait anéanti, soit dans la religion, soit dans le gouvernement, toutes les importations, si nous pouvons nous servir de ce mot, des princes syriens. En répudiant son passé, même sa famille, Alexandre obéit par nécessité aux antipathies des Occidentaux. Toutefois, le mouvement qu'Élagabal, jusque dans ses folies, avait imprimé aux idées ne pouvait être maîtrisé. Voici comment M. Amédée Thierry, dans sa belle introduction à l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, a parlé de l'influence que l'Orient a exercée sur Rome et l'Empire, au temps des princes syriens : « Après le règne de Sévère et de Caracalla, la suprématie continua d'être exercée par l'Afrique et par les provinces d'Orient, sous ceux du Maure Opelius Macrinus, des Syriens Antonin Élagabal et Alexandre Sévère, des deux premiers Gordiens, qui durent la pourpre à une insurrection africaine de l'Arabe Philippe; puis sous les césars Palmyréniens Odenat et Zénobie, jusqu'à la réaction occidentale opérée par Aurélien. Ce fut l'époque d'une véritable invasion des idées orientales dans la religion et dans la politique. On vit alors le gouvernement se rapprocher de plus en plus des formes de la monarchie persane, les empereurs se faire adorer, le palais se remplir d'eunuques, et les femmes exercer une influence directe et souveraine sur les affaires de l'État. Julia Mæsa et Julia Mammæa furent, comme on sait, toutes-puissantes; la mère d'Élagabal siégea au sénat, comme eût fait, dans les conseils de Ctésiphon, la mère d'Artaxerxès ou de Sapor; enfin Zénobie fut proclamée Auguste. L'Italie lutta d'une manière souvent violente contre cette tendance à dénaturer l'esprit de l'Empire; et Rome se trouva comme battue par deux courants d'idées contraires. La rivalité entre les provinces d'Orient et celles d'Occident s'aigrit encore par suite des périls qui vinrent menacer le territoire romain, à la fois sur le Rhin et sur l'Euphrate. On s'accusa mutuellement d'égoïsme; on se disputa le choix des princes, dans un but de protection et de sûreté. Dioclétien, pour satisfaire à tous les intérêts, essaya d'une séparation administrative, qui devint sous Constantin une séparation d'empires. » M. Amédée Thierry dit ailleurs : « Prêtre d'une religion orientale, et prêtre fanatique, Varius Avitus Bassianus, connu dans l'histoire sous le nom d'Antonin Elagabal, se fit le patron passionné



Lemaitre direxit

Vue de la chaîne du Liban près de Baïrout.

des cultes orientaux. Quand les légions de Syrie élevèrent au trône impérial ce petit-neveu de Sévère, auquel s'est attachée une si honteuse célébrité, il desservait en qualité de pontife, dans la ville d'Émèse, au pied du Liban, un des temples les plus révérés de l'Asie, où le feu, considéré comme principe générateur, était adoré sous l'emblème d'une pierre noire et sous la dénomination d'Élagabal, *Dieu de la montagne*. Pour les Romains et les Grecs, Élagabal ou Héliogabale était tantôt le dieu Soleil, tantôt Jupiter.

« La vie du césar syrien fut un tissu d'infamies, de crimes et d'extravagances, qu'explique trop bien l'effet du pouvoir absolu sur une âme dépravée et cruelle; quelques-unes de ses folies pourtant ont un caractère particulier qui n'est pas indigne d'attention. Le fanatisme d'Avitus s'exalta sous la pourpre : il prit le nom d'Élagabal; il se fit déclarer par un sénatus-consulte prêtre de ce dieu, et inscrivit sur ses médailles un titre si nouveau à côté du vieux titre de grand pontife de Jupiter Capitolin, porté par les Césars. Le dieu du Liban eut à Rome un temple magnifique où l'empereur officia solennellement, assisté des consuls et du sénat. On trouve, dans tous ses actes relatifs à la religion, autre chose encore que l'attachement du prêtre pour son dieu, pour le dieu de sa famille et de son pays; on ne peut y méconnaître l'intention fortement manifestée d'élever, à la face de l'Empire, un culte oriental au niveau du culte italique, du culte politique de Rome.

« Les historiens racontent que dans un de ses accès d'exaltation bizarre, voulant marier ce dieu qu'il avait amené d'Orient, il lui choisit deux épouses : Pallas et Vénus Astarté. Dans les traditions de l'Italie centrale, on regardait Pallas comme la protectrice secrète de Rome; et une idée de fatalité, pour cette ville et pour l'Empire, était attachée à la conservation de sa statue, sauvée, disait-on, des flammes de Troie par Énée, et transplantée par lui, au milieu de périls sans nombre, jusqu'aux bords du Tibre. Quant à Vénus Astarté, ou Vénus Céleste, c'était la grande déesse de l'Afrique et la patronne de Carthage. Antonin fit apporter et déposer en grande pompe les deux simulacres dans le temple d'Élagabal, sur des lits, près du lit du dieu syrien, unissant ainsi, par un lien mystique, les trois symboles religieux de Rome, de Carthage et de l'Orient. Les fiançailles divines furent célébrées dans tout l'empire par des fêtes et des présents. Le temple d'Elagabal devint comme un panthéon où furent réunis les attributs des principales divinités du polythéisme; Avitus voulut même y faire placer, si l'on en croit Lampride, les signes figuratifs des cultes samaritain et juif, ainsi que ceux de la *dévotion chrétienne*. C'est dans ces termes qu'il s'exprime, « afin, « ajoute-t-il, que les mystères de toutes « les religions fussent soumis à un seul « sacerdoce, dont il serait le pontife. » Sous des formes assurément bien étranges, et avec les prédilections d'un Syrien fanatique, Élagabal travaillait pourtant à l'unité religieuse ; il faisait du syncrétisme à sa manière; il semblait dire au monde romain, dans ce langage des symboles, qui était le sien : « La paix « est conclue au ciel comme sur la terre. « Le fils de Sévère avait rapproché les « hommes en les faisant tous conci- « toyens : voilà que moi j'ai rapproché « les dieux (*) ! »

LA SYRIE DEPUIS LES EMPEREURS SYRIENS JUSQU'À DIOCLÉTIEN. — Les successeurs d'Alexandre ne s'occupèrent pas de la Syrie. Enfin, l'empereur Philippe, vers 244, vint à Antioche : il plaça son frère Priscus à la tête des légions syriennes. Sous Décius, successeur de Philippe, une révolte éclata en Orient; mais, dans ce temps d'insurrection générale, ce soulèvement, dans un coin obscur de l'Asie, passa inaperçu. Le chef s'appelait Jotapien, descendant peut-être, suivant l'opinion de Tillemont, de Jotapes, fille des anciens rois d'Émèse et de Commagène (**). On met la mort de Jotapien en l'année 250. Des événements bien autrement graves troublèrent le repos de la Syrie sous les règnes malheureux de Valérien et de son fils. L'Empire, menacé sur toutes ses frontières, était in-

(*) M. Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 195 et 196, 323 et suiv. Voyez aussi, t. II, p. 104 et suiv.

(**) Zosime, I, p. 642. — Jos., *Ant.*, XVIII, 7.

capable de repousser les barbares. Sapor parut sur les bords de l'Oronte (258) dans un moment où personne ne croyait avoir à redouter son approche. Il surprit à l'improviste les habitants d'Antioche réunis au théâtre. Un des acteurs s'arrêta subitement et s'écria avec effroi : « *Je rêve, ou je vois les Perses.* » Tout le peuple se retourna aussitôt et découvrit, sur le penchant d'une colline, une troupe nombreuse de cavaliers barbares qui avaient déjà dirigé leurs arcs vers eux. Les Antiochiens prirent la fuite; mais, avant qu'ils se fussent dispersés, les flèches pleuvaient dans l'enceinte du théâtre. La trahison avait conduit les Perses en droite ligne de l'Euphrate à la capitale de la Syrie. Maréade, citoyen d'Antioche, leur avait servi de guide. Les Perses, loin de récompenser ce traître, le brûlèrent vif au milieu des ruines de la ville qu'il avait livrée. Ils mirent le feu à tous les monuments, après en avoir enlevé les richesses; ils étendirent leurs pillages aux environs d'Antioche, et ne respectèrent que le temple de Daphné. Ils tuèrent ceux de leurs prisonniers qu'ils ne voulurent pas emmener en esclavage. Enfin, ils se retirèrent au delà de l'Euphrate (*), laissant à Valérien un dangereux ennemi : c'était un Romain, appelé Cyriade, qui avait quelque temps vécu parmi les barbares. Né dans une condition élevée, après une faute de jeunesse, dont il craignait les suites, Cyriade s'était retiré en Perse : par ses conseils, il avait décidé l'expédition contre la Syrie. Il reçut de ses hôtes le titre de César; puis, après la prise d'Antioche, celui d'Auguste. Cet empereur, qui tenait son titre et une assez vaste étendue de pays des ennemis de l'Empire, sut, par une heureuse audace, imposer à l'Orient sa domination; mais ses partisans, effrayés de l'approche de Valérien, abandonnèrent sa cause, et le tuèrent. Dès que Valérien fut entré en Syrie, il porta ses premiers soins sur la capitale : il alla habiter Antioche, et surveilla, aidé de son préfet du prétoire, les travaux de reconstruction (259). Il quitta la Syrie pour repousser les Scythes, qui parcouraient en tout sens l'Asie Mineure. Il les rejeta dans leurs steppes; mais, moins heureux dans la guerre contre les Perses, il fut vaincu et réduit en esclavage. Sapor traversa la Mésopotamie, passa l'Euphrate (260), et entra une seconde fois dans Antioche (*). Les Perses s'avancèrent jusqu'en Cilicie. Ce pays montagneux n'était pas aussi mal défendu que la Syrie; Baliste, préfet du prétoire sous Valérien, et Odenath, avaient, dans cette province, réuni leurs forces contre les Perses. Le prince de Palmyre comptait parmi ses soldats beaucoup d'habitants nomades des déserts de Syrie, dont quelques-uns, sous la conduite d'un Syrien, nommé Artabassus, avaient, deux ans auparavant, harcelé les Perses dans leur retraite. En 260, Baliste rejeta Sapor sur la Syrie euphratésienne, où l'attendait Odenath. Les Perses n'opposèrent qu'une molle résistance. Ils prirent la fuite vers Édesse, ville occupée par les Romains. Sapor, au prix de l'or enlevé à la Syrie, obtint le passage pour son armée. Ainsi se termina l'invasion des Perses. Comme celle de l'année 258, elle fut suivie par une révolte en Orient. Après Cyriade, vint Macrien. Macrien passa d'Égypte en Syrie. Il confia le gouvernement de cette province à son plus jeune fils Quiétus, et donna à Baliste le titre de général de la cavalerie. Toutes ces dispositions achevées, il passa en Occident; mais abandonné, en Illyrie, de toutes ses légions, il se fit tuer par un de ses serviteurs. Les villes de l'Orient, assurées de la mort de l'empereur Macrien, craignirent la vengeance de son ennemi. Quiétus trouva un asile dans Émèse. Odenath vint presque aussitôt l'y assiéger; les succès et les talents militaires du prince arabe portèrent le découragement dans les murs de la ville. Baliste, qui avait suivi Quiétus à Émèse, était du nombre des lâches qui méditaient les moyens de se sauver par une trahison; il assassina Quiétus, jeta sa tête aux assiégeants, et ouvrit les portes de la ville. Odenath y entra; bien qu'il n'eût agi, en cette occasion, que par les ordres de l'empereur Gallien, il ne décida rien

(*) Zosime prétend que toute l'Asie serait tombée en leur pouvoir, s'ils avaient continué leur marche.

(*) Suivant une interprétation particulière et subtile des documents anciens, Sapor serait entré trois fois dans Antioche, d'abord sous Gordien, puis en 258, enfin deux ans après (260).

au sujet des rebelles. Baliste, incertain du sort que l'empereur réservait aux anciens partisans de Macrien, redoutait également Odenath, Gallien et Auréole. Il chercha son salut dans une audacieuse entreprise, et se déclara empereur. Il prit la pourpre à Émèse, et renferma sa domination dans les murs de cette petite ville. Enfin, au bout de trois ans, il fut assassiné par un officier d'Odenath (264).

Zénobie, veuve d'Odenath, prit le gouvernement de la Syrie. Les habitants reconnurent avec joie l'autorité d'une reine de leur nation. Lorsque Aurélien débarqua en Orient, une foule de Syriens se retirèrent à Palmyre; mais, toujours faibles et inconstants, ils ne tardèrent pas à accepter l'amnistie de l'empereur, et rentrèrent dans leur pays. L'armée de Palmyrène attendait Aurélien dans le bourg d'Imma, sur l'Oronte; trompée par la fuite simulée des Romains, elle abandonna ses positions, et se lança à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Arrivé sous les murs d'Antioche, Zabdas, général de Zénobie, pour obtenir le passage dans la ville, annonça aux habitants qu'il amenait Aurélien prisonnier (272). Il fut reçu avec des acclamations de joie; mais la ruse devait nécessairement se découvrir. Zabdas résolut de ne pas attendre jusqu'au lendemain. Il quitta Antioche, pendant la nuit, avec Zénobie, laissant seulement dans le bois de Daphné un corps de troupes chargé d'arrêter la marche de l'empereur. Aurélien ne trouva que cet obstacle sur sa route jusqu'à Émèse, où il joignit l'armée de Zénobie. Les Palmyréniens avaient l'avantage du nombre, mais ils furent vaincus. On dit que, pendant le combat, Élagabal apparut, sous une forme divine, encourageant ses anciens sujets contre ceux qui défendaient l'indépendance de sa patrie. Aurélien, après la bataille, alla se prosterner devant l'autel d'Élagabal à Émèse. Il lui éleva depuis un nouveau temple (*). Après la prise de Palmyre, Longin fut mis à mort dans les murs d'Émèse (273). Peu de temps après (275), Aurélien mourut; Tacite fut son successeur. Le sénat de Rome annonça par une lettre, aux décurions de Trèves, de Carthage et d'Antioche, l'élection du nouvel empereur. Tacite donna le gouvernement de Syrie à Maximin, son parent. Maximin n'avait pas les vertus de Tacite. Il pressura les municipes syriens et excita un soulèvement général. Il fut assassiné par les révoltés. Les meurtriers, craignant la vengeance de l'empereur, allèrent attendre Tacite en Asie Mineure, et le tuèrent, le 12 avril 276. Le frère de Tacite, Florianus, général des légions d'Orient, exerça quelques mois le pouvoir impérial en Asie; il fut tué par ses propres soldats. Probus, demeuré seul empereur, vint (279) en Syrie, pour combattre les Blemmyes, peuple du désert voisin de l'Égypte. L'empereur revint bientôt en Europe, et confia à Saturnin la défense de l'Orient. Saturnin agrandit probablement la capitale de la Syrie: s'il faut en croire Eusèbe, il bâtit une nouvelle Antioche. En 280, ce gouverneur fut élevé à l'empire par le peuple d'Alexandrie. On ne sait pas quel parti les Syriens embrassèrent dans cette révolte. On manque de détails exacts sur toute cette partie de l'histoire. Il serait même difficile de déterminer les limites qui séparaient les Perses de la Syrie, lorsque Dioclétien parvint à l'empire (*).

DIOCLÉTIEN; MAXIMIN; LICINIUS; CONSTANTIN. — Dans le partage de l'empire, en 292, l'empereur Dioclétien se réserva toutes les provinces d'Asie. Vers le même temps (294), Narsès montait sur le trône de Perse. Ce prince continua la guerre contre les Romains: il fit la conquête de l'Arménie; mais, en 297, Galérius, après un premier échec, battit les Perses, à son tour, et força leur roi de conclure la paix avec Dioclétien.

On voit, par les dates de certaines lois, que Dioclétien séjournait assez souvent à Antioche; il y était au mois de juillet 301 et de 302. Un événement imprévu le força de passer encore l'hiver de cette dernière année en Syrie. Son palais de Nicomédie, qu'il habitait ordinairement, fut détruit par un incendie. Dioclétien quitta la Syrie, avant le soulèvement d'Eugène et de ses soldats (303) (**). Cinq cents hommes, tirés d'une légion, creusaient le port de Séleucie

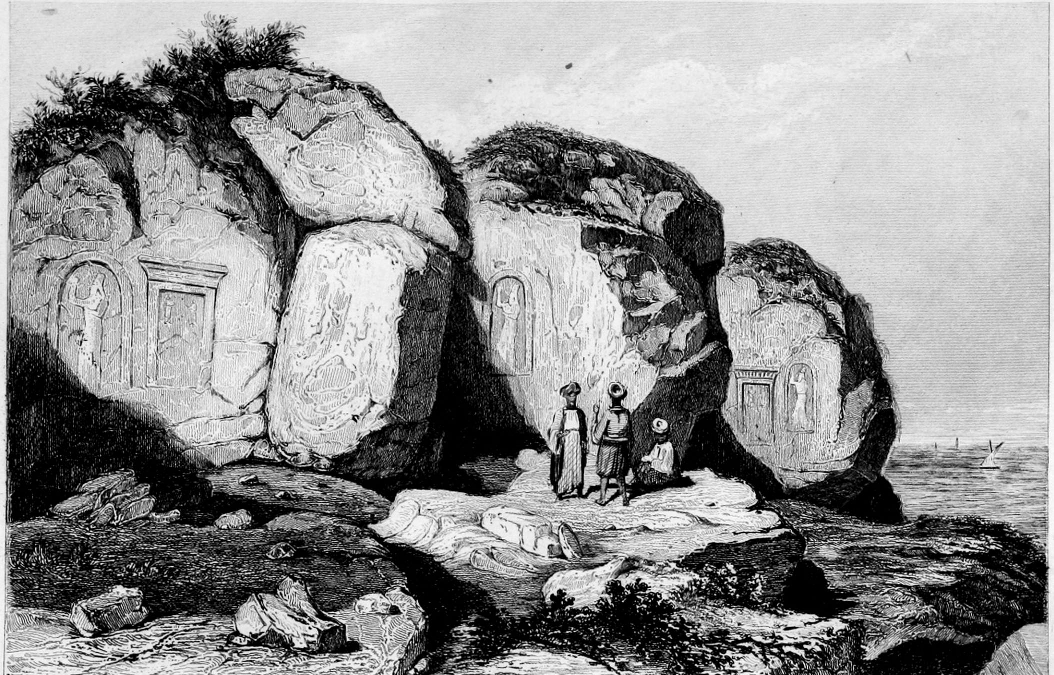
(*) *Voyez*, pour la suite de la guerre de Zénobie, l'histoire de la *Palmyrène* qui sera publiée dans la collection de l'*Univers*.

(*) *Voy.* Tillemont, t. IV, p. II.
(**) Libanius, *Or.* XIV, p. 399.

(sur l'Oronte); un officier, nommé Eugène, dirigeait les travaux. Les soldats succombaient à la fatigue; après une journée d'un ouvrage pénible, ils devaient passer une partie de la nuit pour préparer leur nourriture. Enfin, poussés à bout, ils se saisirent d'Eugène, et lui imposèrent le titre d'empereur. Antioche était, en ce moment, ouverte et sans défense. Eugène prit, dans un temple, le manteau de pourpre dont le dieu était couvert, et marcha à la tête de ses cinq cents soldats contre la capitale de la Syrie. Il entra dans la ville; mais le peuple, revenu de sa surprise, et excité par ses magistrats, massacra cette faible troupe. Ce fut sur Antioche que retomba la colère de l'empereur. Dioclétien livra au bourreau les décurions d'Antioche et de Séleucie; l'aïeul de Libanius fut du nombre des victimes. Les Syriens furent délivrés d'un prince qui les traitait avec cette odieuse sévérité. Dioclétien céda l'Orient à Maximin (305). Après la mort de Galérius, sa veuve Valérie vint chercher un asile en Orient (311). Maximin conçut de l'amour pour Valérie, et lui demanda sa main. Il avait déjà une première femme. Irrité du refus de Valérie, il la chassa dans les déserts de Syrie qui s'étendent vers l'Euphrate. La femme légitime de Maximin s'était rendue odieuse par sa cruauté: on lui attribua le meurtre de plusieurs dames d'Antioche, jetées vivantes dans l'Oronte. Les Syriens eurent en outre à souffrir toutes les inquiétudes d'une guerre malheureuse contre les Perses en Arménie. Il paraît même que les ennemis firent quelques irruptions en Syrie. La famine et une maladie contagieuse mirent le comble aux maux de cette contrée. Maximin, au milieu de ces tristes circonstances, faisait la guerre à Constantin et à Licinius, en Bithynie; il fut vaincu et forcé de fuir vers la Syrie; mais, avant d'avoir pu atteindre cette province, il mourut à Tarse, dans d'atroces souffrances. La Syrie changea de tyran; Licinius remplaça Maximin (313). Il fit périr dans les tourments les enfants et plusieurs parents de Maximin, et précipita sa veuve dans l'Oronte. Il poursuivit, dans leur solitude, Valérie et sa mère, l'une fille, l'autre veuve de Dioclétien. Ces femmes illustres, dans l'espoir d'échapper au tyran, quittèrent la Syrie; mais les envoyés de Licinius découvrirent bientôt leur retraite : elles furent décapitées à Thessalonique. D'autres condamnations marquèrent encore le gouvernement de Licinius; une loi de ce prince suffira pour faire apprécier toute sa cruauté. Il interdit l'entrée des prisons aux amis, aux parents des condamnés, et défendit, sous peine de réclusion, de leur envoyer des secours. Les débauches de Licinius achevèrent de le rendre odieux. Les plus honorables familles d'Antioche furent souillées par ses violences (*). Nous n'avons pas à raconter sa fin : elle fut honteuse pour Constantin comme pour Licinius (323). En 324, Constantin voulut visiter la Syrie; mais des troubles intérieurs le rappelèrent en Europe. Après la mort d'Hélène (327), Constantin fit élever en l'honneur de sa mère une statue dans le bourg sacré de Daphné, qui prit le surnom d'*Augustalis*. L'empereur affermit le christianisme en Syrie. C'est probablement à cette occasion que le philosophe d'Apamée, Sopater, disciple de Jamblique, vint à Constantinople intercéder en faveur des dieux de Platon. Sopater trouva à la cour de Constantin un autre Syrien, Stratège, originaire d'Antioche, qui enseignait à l'empereur les systèmes philosophiques des gnostiques et des manichéens. La Syrie eut, sous Constantin comme sous le règne précédent, une peste et une famine (333). On payait le *modion* de blé quatre cents pièces d'argent. L'empereur eut pitié des maux des Syriens; il essaya de les adoucir par des envois nombreux de blé à Antioche.

CONSTANCE EN SYRIE. — Dans le partage de l'empire entre les trois fils de Constantin, Constance obtint les riches provinces de l'Orient. Ce prince eut bientôt à défendre ses possessions de l'Euphrate contre les attaques sans cesse renaissantes des Perses. Il apprit que Sapor assiégeait Nisibe, en Mésopotamie. Arrivé à Antioche (338), il trouva les légions de Syrie entièrement désorganisées; il fallait les former de nouveau à la discipline, les préparer aux

(*) Eusèbe, *Vie de Const.*, I, 54. — Id., *Hist.* X; 8.



Lemaitre direxit.

Roches sculptées à Baïrout.

fatigues de la guerre par des exercices gradués, leur apprendre les manœuvres indispensables qu'elles avaient oubliées. Constance se plaisait à ces occupations militaires; quand tous les préparatifs furent terminés, il traversa, au mois d'octobre, les villes d'Émèse et d'Héliopolis. La campagne fut, sinon brillante, au moins heureuse pour les Romains. Elle eut pour résultat de rendre la tranquillité à la Syrie. Vers cette époque, la capitale de cette province vit un fait singulier, rapporté par saint Augustin. Un habitant d'Antioche était débiteur du fisc; il fut emprisonné, et menacé de la peine capitale, par le préfet Acyndinus. Le prisonnier n'avait aucun moyen de sortir du péril; mais il était marié, et sa femme était belle. Avec le consentement de son mari, elle se livra à un homme riche pour la somme réclamée par le fisc. Mais, pour comble de honte, cette malheureuse femme reçut de l'usurier un sac rempli de sable. Réduite au désespoir, elle se rendit auprès d'Acyndinus, et lui avoua tout ce qui s'était passé. Le préfet du prétoire paya lui-même la dette, et condamna l'homme adultère à donner au mari une terre dont le revenu égalait la dette du prisonnier. Les incursions continuelles des Perses, entre le Tigre et l'Euphrate, obligèrent Constance à demeurer en Syrie. Antioche fut, jusqu'à l'année 350, la véritable capitale de l'empire d'Orient. Elle s'embellit de nouvelles fontaines et de portiques magnifiques; pour témoigner à l'empereur sa reconnaissance, elle orna de deux belles statues de Persée et d'Andromède les nouveaux thermes de Constantinople (*). Les travaux d'amélioration que Constance entreprit à Séleucie, furent encore pour Antioche de nouveaux bienfaits. La capitale de la Syrie s'enrichit de tout le surcroît d'activité de cette ville voisine. Assise sur l'Oronte, Séleucie était le véritable port d'Antioche et l'entrepôt de toute la Syrie. Les navires, qui traversent la Méditerranée, remontent le fleuve jusqu'à ses murs. Au delà, l'Oronte est hérissé de bancs de roches, qui arrêtent la navigation. Ainsi, les navires s'arrêtaient à Séleucie, et en si grand nombre, qu'ils encombraient le petit golfe formé devant la ville par un détour de l'Oronte. Constance, pour faciliter le commerce, fit creuser un port large et spacieux, presque tout entier taillé dans le roc vif. Les révolutions du sol menacèrent, pendant toute l'année 341, de renouveler les désastres qui avaient affligé la Syrie à l'époque de Trajan. Mais on ne marque aucun malheur causé à Antioche, ou dans la province, par un tremblement de terre qui se prolongea plus longtemps que ceux dont l'histoire a fait mention.

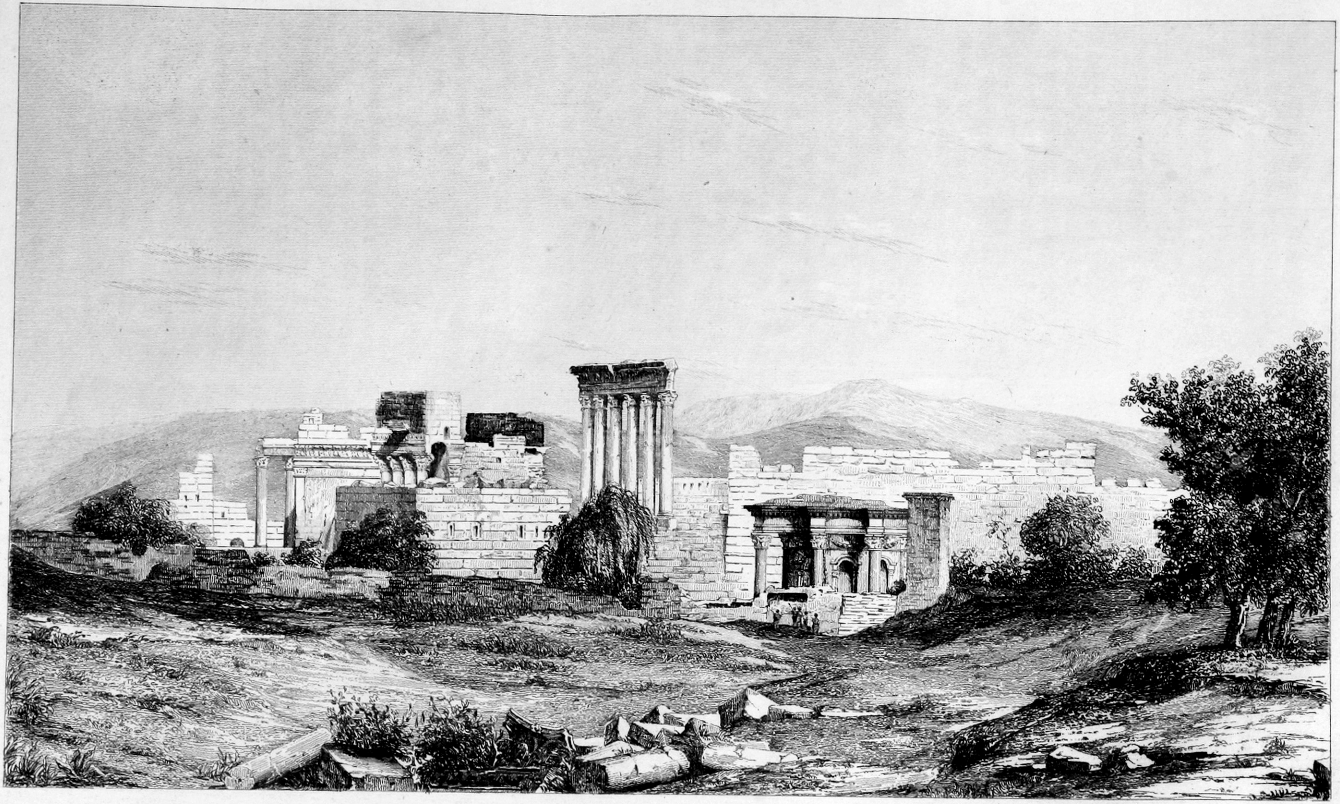
(*) Jul., *Or.* I. – Liban., *Or.* XIII. – Cedr., p. 299.

GALLUS EN SYRIE. — La mort de l'empereur d'Occident, la révolte de Magnentius tirèrent Constance de l'Asie. Il reçut, avant de quitter Antioche, deux évêques de la Gaule, envoyés par l'usurpateur pour lui faire des propositions de paix et d'alliance. Il repoussa leurs démarches. En 351, il céda le gouvernement de la Syrie et des pays voisins au jeune Gallus, frère de Julien l'Apostat. Gallus, tiré d'une espèce de prison en Cappadoce, pour occuper ce poste brillant, montra l'enivrement d'un parvenu et l'esprit séditieux d'un enfant fatigué du joug. Son premier acte fut une concession à la population chrétienne d'Antioche; il sanctifia le bois si honteusement célèbre de Daphné, en faisant déposer, sous ses ombrages, le corps vénéré du martyr Babylas. Les païens furent dédommagés de l'insulte faite à leur culte. Les voluptés sanguinaires de l'amphithéâtre, favorisées par Gallus, firent oublier les mystérieux plaisirs d'Adonis. Gallus avait un caractère assez élevé. Mais sa femme, Constantina, fille du grand Constantin, corrompit ses heureuses dispositions. Tout leur portait ombrage; il semblait même que Gallus et Constantina prissent plaisir à vivre dans des terreurs imaginaires. Magnentius, qui, après sa défaite, cherchait encore, par l'anéantissement de la famille impériale, a réunir les deux empires sous son pouvoir, avait envoyé un sicaire en Syrie. Celui qui s'était chargé d'assassiner Gallus, avait fait entrer dans le complot plusieurs légionnaires d'Antioche. Les meurtriers se rassemblaient la nuit, dans la chaumière d'une pauvre femme, située dans les faubourgs de la ville. Un soir, échauf-

fés probablement par le vin, ils parlèrent à voix haute et sans déguisement de leur projet. Leur hôtesse ne perdit pas une de leurs paroles; et, lorsqu'elle fut bien informée du motif qui les réunissait, elle s'esquiva, sans être aperçue, et courut, en toute hâte, découvrir à Gallus le secret de la conspiration. Les coupables furent arrêtés; et la femme, qui les avait livrés, reçut une récompense éclatante. Elle fut conduite dans les places d'Antioche, traînée sur un char, avec tout l'appareil réservé autrefois aux triomphateurs. Depuis ce temps, aucun danger n'avait menacé les jours du prince, en qui on ne voyait qu'un délégué de Constance. Cependant, Gallus se plaisait à nourrir ses soupçons. Un espionnage, habilement organisé, pénétrait jusque dans le secret des demeures particulières. L'exemple du prince animait les honteux instruments de cette inquisition; Gallus, l'oreille tendue au moindre bruit, parcourait le soir les rues de la ville, entrait dans les lieux publics, et tenait note de toutes les paroles. Enfin, il fut découvert au milieu de ces viles occupations. Antioche, comme nos villes modernes, était éclairée la nuit; le peuple reconnut le gouverneur, et se joua de ses ruses inutiles.

Constance, craignant l'inexpérience de Gallus, avait placé près de lui, dans des emplois élevés, des hommes chargés de rendre un compte exact de la conduite du jeune prince. Parmi ces agents de Constance, on remarquait Thalassius, préfet du prétoire d'Orient. Thalassius montrait impudemment à Gallus les rapports qu'il envoyait à Constance. Le prince se consolait de la perte d'un pouvoir réel, par les éloges qu'il exigeait des rhéteurs, et en particulier de Libanius. Il eut l'habileté de se conserver sans partage le droit de rendre justice, ou plutôt de se faire payer les jugements. Dans une famine d'Antioche, en 354, il avait, peut-être dans une bonne intention, abaissé le tarif des denrées. La mesure parut tyrannique, et les décurions de la ville demandèrent la révision de l'édit. Cette pétition irrita Gallus; il ne put souffrir que des magistrats municipaux apportassent aussi des bornes à son autorité. Il les jugea comme des criminels et prononça contre eux la peine capitale. Le comte d'Orient, Honoratus, empêcha seul que la sentence fût exécutée. Gallus, cédant, malgré lui, à l'ascendant du comte, prit le parti de quitter Antioche pour quelque temps. Le peuple se pressa sur son passage, pour le prier de différer son départ, et de ne pas abandonner la multitude aux tortures de la faim. Gallus répondit aux suppliants qu'il leur laissait dans Théophile, gouverneur de Syrie, un homme capable de prévenir tous les besoins des habitants. Ces assurances calmèrent l'inquiétude de la foule; elle permit à Gallus de se diriger vers Hiérapolis. Cependant, Théophile était devenu responsable de toutes les misères des habitants. Il ne put suffire à sa dangereuse tâche. Un jour, des malheureux, à qui la faim ôtait toute raison, coururent au cirque; animés par la vue des jeux et du plaisir, par ce contraste qui insultait à leurs maux, ils se jetèrent sur le gouverneur, et le massacrèrent. Ils trouvèrent une autre victime, Eubulus, homme puissant, à qui son rang et ses richesses donnaient dans la ville une grande autorité. Eubulus et son fils échappèrent avec peine à la poursuite des meurtriers, qui, ne pouvant les atteindre, livrèrent tous leurs biens au pillage et à l'incendie.

GALLUS ESSAIE DE SE RENDRE INDÉPENDANT EN SYRIE. — Cependant Gallus était rentré à Antioche; il se croyait désormais indépendant; le peuple l'avait débarrassé de Théophile, et Thalassius était mort. Quoique l'empereur lui eût envoyé à plusieurs reprises l'ordre de venir en Europe, Gallus demeurait tranquillement à Antioche, heureux d'exercer sur la Syrie un pouvoir sans partage. Enfin, un nouveau préfet du prétoire arriva. Gallus le vit passer devant son palais, suivi d'une troupe d'agents subalternes. Cet officier, appelé Domitianus, avait contracté, dans les emplois de finances, des habitudes de rudesse; il prit possession du prétoire, contre toutes les règles du cérémonial usité, sans avoir prévenu Gallus. Il s'occupa aussitôt de recueillir les plaintes qui s'élevaient contre le jeune César, et les réunit dans un travail étendu qu'il envoya à Constance. Enfin, forcé de venir au palais, il in-



Lemaitre direxit

Vue générale des ruines de Baalbeck.

tima à Gallus, en termes brefs, et sans préambule, l'ordre de quitter immédiatement la Syrie, avec menace de saisir les vivres destinés à ses officiers. Constance, par un feint intérêt pour son beau-frère, lui avait conseillé d'éloigner les légions d'Antioche; Gallus n'avait conservé auprès de lui que sa garde, trop faible pour rien tenter contre l'empereur, mais assez forte, comme elle le montra, pour punir l'insolence de Domitianus. Ce fut aux officiers de sa garde que le prince confia sa vengeance. Il leur ordonna de se saisir du préfet, et nomma comme juge dans le procès, le questeur Montius, trésorier de la province. Ce questeur courut aux soldats chargés d'arrêter Domitianus, leur représenta qu'ils allaient commettre un crime de lèse-majesté et persuada aux officiers de de désobéir à Gallus. Ensuite, Montius se rendit auprès du prince, et lui rappela les bornes étroites de son pouvoir. Ces remontrances épouvantèrent Gallus; il comprit les périls de sa situation, et ne vit de moyens de salut que dans un coup de désespoir. Il conjura les soldats de sauver leur général. Les légionnaires s'émurent; un curateur de la ville (*curator urbis*), nommé Luscus, se mit à leur tête, et arrêta Montius. Les furieux se jetèrent sur ce vieillard sans défense, et le traînèrent, pieds et mains liés, au prétoire de Domitianus; le préteur fut attaché aux chaînes de Montius, et traîné avec lui dans la boue, à travers la ville. Les deux cadavres, meurtris et déchirés, eurent pour tombeau les eaux de l'Oronte. Montius, dans sa terrible agonie, avait, à plusieurs reprises, murmuré les noms d'Épigonius et d'Eusébius. La foule avait recueilli ses derniers mots, sans connaître les personnes qu'ils désignaient. On sut depuis que Montius, en prononçant ces noms, pensait à deux hommes obscurs, tribuns de l'arsenal (*), qui lui avaient promis au besoin de mettre des armes à sa disposition. Les soupçons de Gallus se portèrent sur deux hommes, plus connus dans Antioche, l'un, Épigonius, philosophe de Lycie; l'autre, Eusébius, orateur alors en vogue. On les mit en prison, et on s'apprêta à faire avec éclat leur procès. Pour donner à la vengeance les formes de la légalité, le César manda à Antioche Ursicin, brave soldat, qui défendait alors Nisibe, en Mésopotamie. Ursicin, à qui les combats avaient acquis de la célébrité, avait toujours montré de l'éloignement pour les débats judiciaires. Il aurait refusé de paraître dans ce procès, si les menaces des délateurs, qui présentaient déjà à Gallus son refus comme une trahison, ne l'eussent forcé à céder. Cependant Ursicin crut devoir informer secrètement l'empereur de tout ce qui se passait en Syrie. Le jour solennel arriva. Ursicin était environné de juges complaisants, vendus au jeune César. Une foule de *notarii* assistaient au prétoire, et rapportaient à Gallus, chacun à son tour, le récit détaillé des moindres incidents. Constantina elle-même vint secrètement écouter les paroles des accusés. Épigonius fut introduit le premier; sa contenance était suppliante; livré à la torture, il s'avoua coupable. Le tour d'Eusébius vint ensuite. Habitué aux formes de la procédure, il repoussa avec courage l'action intentée contre lui, et s'attacha à en démontrer l'illégalité. Gallus, irrité, envoya l'ordre de le mettre à la torture; Eusébius continua sa défense au milieu des tourments. Il ne lui restait plus qu'un souffle de vie, lorsque les bourreaux s'arrêtèrent. Les juges prononcèrent alors la sentence; Épigonius et Eusébius étaient condamnés à mort. Ils firent place à d'autres accusés, parmi lesquels on voyait le jeune Apollinaire gendre de Domitianus : on lui faisait un crime de cette parenté. Apollinaire, le père, gouverneur de Phénicie, le diacre Maras et des ouvriers du Tyr, accusés, pour un autre motif, du crime de lèse-majesté, furent, séance tenante, mis en jugement. Les deux Apollinaire furent condamnés à l'exil. On leur commanda de partir sur-le-champ pour leur maison de campagne, appelée *les Cratères*, à quelques lieues d'Antioche; ils trouvèrent la mort en arrivant dans leur retraite; des envoyés de Gallus leur brisèrent les membres et les exécutèrent ensuite. Ces cruautés juridiques signalèrent l'année 353. Constance, indifférent aux crimes, mais inquiet des actes d'autorité

(*) *Sed tribunos fabricarum insimulasset...* Am. Marc., XIV, 7.

de Gallus, craignait que le César ne se rendît indépendant en Syrie. Des eunuques, des intrigants se réunissaient secrètement, toutes les nuits, autour de Constance, et entretenaient ses frayeurs. On discutait, dans ces conseils, les moyens de se défaire de Gallus. Constance résolut de l'attirer à la cour; il lui écrivit une lettre flatteuse pour l'inviter à venir en toute hâte. « Les embarras de « l'Occident réclamaient les conseils et le « courage de Gallus. » On ne douta pas du succès de cette lettre; mais les conseillers de l'empereur lui donnèrent de nouvelles inquiétudes. Parmi eux étaient Arbétion, général de la cavalerie en Occident, envieux de toute supériorité militaire, et l'eunuque Eusebe, chambellan de Constance. Ces deux hommes montraient à l'empereur qu'il serait imprudent de laisser en Orient, après le départ de Gallus, un général aussi dangereux qu'Ursicin. Ursicin, disaient-ils, nourrissait l'idée de détacher de l'empire les provinces d'Asie. Il s'était servi de la popularité qui entourait ses fils à l'armée, pour séduire les légions prêtes à le déclarer empereur. Ces accusations étaient dénuées de toute vraisemblance, mais elles trouvèrent crédit auprès de Constance.

Le général fut mandé à la cour, pour arrêter les plans d'une nouvelle guerre contre les Perses. Ursicin obéit aussitôt; Gallus, au contraire, n'osait se décider à quitter la Syrie. Constantina, sa femme, partit la première. Elle espérait tout de son pouvoir sur son frère Constance; mais elle mourut en Bithynie, avant d'arriver au terme de son voyage. Gallus ne pouvait sortir de ses irrésolutions; il ne comptait pas assez sur le dévouement de ses troupes pour désobéir à Constance. Sur ces entrefaites, arriva à Antioche un officier adroit et intrigant qui mit fin aux incertitudes de Gallus (*). Le César d'Orient partit pour Constantinople. Il oublia dans les plaisirs toutes ses craintes. Il continua son voyage avec une insouciante sécurité. Mais, arrivé en Norique, il vit tout à coup changer sa fortune. Dépouillé des insignes de son rang par un officier de l'empereur, il fut livré à une commission militaire, condamné à la peine capitale, et exécuté dans le plus bref délai. Il avait à peine vingt-neuf ans.

(*)... *Egressusque Antiochia, numine lævo ductante, prorsus ire tendebat de fumo, ut proverbium loquitur vetus, ad flammam*... Am. Marc., XIV, II. — *Voy.* aussi Socrate, II, 34; Sozomène, IV, 6; Philost., III, 4.

L'EMPEREUR CONSTANCE APPREND, EN ORIENT, LA REVOLTE DE JULIEN; SA MORT. — Antioche, victime du gouvernement faible et cruel de Gallus, eut à souffrir, après sa mort, de la sévérité de l'empereur. Constance avait envoyé en Syrie le préfet du prétoire, Musonianus. Ce magistrat ouvrit une enquête sur le meurtre de Domitianus. Les vrais coupables, craignant pour leur vie, coururent déposer leurs richesses aux pieds du préfet; Musonianus les renvoya absous. Mais il fallait à l'empereur des condamnations et des supplices; on abandonna au bourreau des citoyens obscurs et sans fortune (*).

Constance vint mourir dans les provinces d'Orient où, vingt ans auparavant, il avait débuté dans l'exercice du pouvoir. Il était parti, en 360, pour l'Asie. La guerre de Germanie, confiée à un habile général, ne réclamait pas la présence de l'empereur. Julien, frère de Gallus, vainqueur des barbares, se faisait déclarer Auguste à Lutèce, l'année même où Constance était allé, en Mésopotamie, encourager les soldats qui combattaient les Perses. L'empereur, qui avait accompagné ses légions, pendant la campagne de 360, vint passer l'hiver en Syrie. Il traversa Hiérapolis, le 17 décembre, et arriva, quelques jours après, à Antioche (**). Tous les magistrats de la ville, les personnages illustres de la province accoururent audevant de l'empereur. Parmi eux, était Amphilochius, l'auteur de toutes les divisions de la famille de Constantin. La vue de cet homme excita la colère feinte ou réelle des courtisans. Ils le repoussèrent avec mépris, et demandèrent sa mort. L'empereur répondit avec douceur : « Cessez d'accabler cet homme; « je le crois coupable; mais je n'en suis « pas pleinement convaincu. Sachez « que, s'il est criminel, sa conscience « le dénoncera à mes yeux. » Le jour suivant, Constance assistait aux jeux du cirque : Amphilochius avait pris

(*) Amm. Marc., XV, 13.

(**) Amm. Marc., XXI, 6.

place devant lui. Soudain la foule des spectateurs pousse un cri; la lutte était engagée entre deux cochers célèbres. Amphilochius, avec le rang des curieux qui l'environnent, se penche vers l'arène. Mais tout à coup la balustrade cède. La foule tombe; quelques personnes sont blessées; Amphilochius seul périt écrasé. La crédulité publique et la flatterie de la cour virent dans cet accident un arrêt du destin qui avait condamné Amphilochius. Les écrivains anciens ne disent pas ce que Constance fit depuis pour la Syrie. Ce prince sans énergie passa dans le repos tout l'été. La place de préfet d'Orient était vacante par la mort d'Hermogène. L'empereur fit un choix heureux, il nomma préfet le Paphlagonien Helpidius; c'était un homme simple et grossier, sans instruction, mais d'une justice éclairée. Constance retourna (361), après l'hiver, en Mésopotamie. Il y reçut des nouvelles inquiétantes au sujet de Julien; forcé de quitter l'Orient, il repassa l'Euphrate. A Hiérapolis, il harangua ses légions (*). Après un début modeste, Constance parla de Gallus et de Julien, des excès de l'un, de l'ingratitude de l'autre; il ajouta des lieux communs sur les secours du ciel et sur l'effroi dont seraient infailliblement saisies les légions rebelles à la vue de l'armée d'Orient. Ce discours enflamma l'enthousiasme des soldats. Ils brandirent leurs piques, et demandèrent à marcher sur-le-champ contre Julien. Ces vives démonstrations donnaient un peu d'assurance à l'empereur; mais, pendant la nuit, son sommeil était troublé par des visions effrayantes (**). Son pere lui apparaissait tenant par la main un bel enfant, qui jetait loin de Constance une sphère, figurant l'empire. D'autres fois, c'était son génie familier que le malheureux prince voyait prendre congé de lui. C'est sous ces tristes impressions que l'empereur entra à Antioche (***).

(*) *Sollicitus semper, ne quid re levi vel verbo committam inculpatæ parum congruens honestati, utque cautus navigandi magister, clavos pro fluctum motibus erigens vel inclinans, compellor nunc apud vos, amantissimi viri, confiteri meos errores, quin potius (si dici liceat verum) humanitatem.* Amm. Marc., XXI, 13.

(**) *Id., ibid.*, 14.

(***) *Id., ibid.*, 15.

Il y resta peu de temps : la saison était avancée; l'automne touchait à sa fin, lorsqu'on se mit en marche. Les légions, en sortant d'Antioche, arrivèrent, au point du jour, à la troisième pierre milliaire, dans un endroit appelé Hippocephalus. On y trouva un homme assassiné; la position du cadavre présageait de grands malheurs. L'empereur quitta la Syrie avec découragement; il succomba à ses inquiétudes dans une bourgade obscure, au pied du Taurus.

L'EMPEREUR JULIEN; IL VISITE L'ORIENT; SON SÉJOUR A ANTIOCHE; IL ESSAYE EN VAIN DE RANIMER L'ANCIENNE RELIGION; SA MORT. — Julien, resté seul maître de l'empire, destitua Helpidius, qui était chrétien, et donna la préfecture d'Orient à Salluste; c'est après ce changement dans l'administration, en 362, que Julien vint en Orient. L'empereur désirait visiter la capitale de la Syrie. Il prit les routes les plus courtes de Tarse à Antioche; arrivé à quelque distance de cette ville, il rencontra une grande partie des habitants. C'était la population païenne qui venait saluer, comme une divinité, le restaurateur de l'ancien culte (*). Au milieu des acclamations de cette foule, Julien s'entendit avec joie appeler l'Étoile de l'Orient. Cependant une circonstance fortuite assombrissait la joie commune. Le cortége de l'empereur devenait plus sérieux et plus grave à mesure qu'on approchait d'Antioche. En entrant dans ses murs, Julien fut frappé par des sons lugubres; les gémissements avaient succédé aux chants de fête. On célébrait la mort d'Adonis. Julien trouva sur la liste des personnages qui sollicitaient l'honneur d'être admis en sa présence un certain Thalassius, ennemi de Gallus, frère de l'empereur; il lui interdit la porte du palais. Les ennemis de Thalassius apprirent aussitôt l'affront qu'il venait de souffrir. Le lendemain, comme ils plaidaient contre lui, ils s'adressèrent à l'empereur en disant : « Votre ennemi Thalassius nous a enlevé ce qui nous appartient. » Julien comprit que ces hom-

(*) *Miratus voces multitudinis magnæ, salutare sidus inluxisse Eois partibus adclamantis.* Amm. Marc., XXII, 9.

mes voulaient profiter de la disgrâce de Thalassius. Il leur répondit : « Oui, cet homme m'a offensé; il est convenable que vous remettiez vos accusations au jour où j'aurai reçu satisfaction de mon ennemi. » Et en même temps il défendit au préfet de continuer le procès, avant que Thalassius eût obtenu un retour de faveur.

L'empereur passa l'hiver à Antioche. Appliqué tout entier aux causes judiciaires, les plaisirs et les voluptés de la Syrie ne le détournèrent pas un instant de ses occupations sérieuses. Simple dans son palais, entouré de philosophes qui prenaient à tâche de se distinguer par l'austérité de leurs mœurs et de leur costume, Julien ne s'environnait des pompes asiatiques que pour aller aux temples honorer les dieux qu'il avait rétablis sur leurs autels. Aussi saint Jean Chrysostome, qui n'avait pu pénétrer dans la vie privée de l'empereur, et qui n'a vu que le côté extérieur de ce grand homme, l'a-t-il dépeint sous un jour peu favorable. « Les « magiciens, dit Chrysostome, les en- « chanteurs, les devins, les augures, « les fanatiques de Cybèle, et tous les « charlatans de l'impiété s'étaient ren- « dus auprès de lui de toutes les con- « trées de la terre : son palais était « rempli de fugitifs flétris par des ju- « gements. Des misérables, qui avaient « été condamnés pour empoisonnements « et pour maléfices, qui avaient vieilli « dans les prisons, qui travaillaient « aux mines, qui pouvaient à peine « soutenir leur misère par le commerce « le plus infâme, revêtus tout à coup « de sacerdoces et de sacrificatures, te- « naient auprès de lui le rang le plus « honorable. Environné de jeunes hom- « mes perdus de débauches, de vieillards « encore plus dissolus, et de femmes « prostituées, qui faisaient tout reten- « tir de leurs ris immodérés et de leurs « paroles impudentes, il traversait les « rues et les places de la ville; son cheval « et ses gardes ne le suivaient que de « loin (*). »

On a vu, dans cette histoire, combien les peuples de l'Orient témoignaient d'éloignement pour les empereurs dont la conduite était grave et sévère. Dans cette disposition du caractère national se trouve l'explication de la conduite de Julien. C'était pour lui une nécessité, il le savait, de déposer parfois le manteau du philosophe, pour ne pas blesser la multitude. Ainsi peut-on accorder, comme l'ont déjà fait de grands écrivains modernes, le témoignage de saint Jean Chrysostome avec les éloges que nous ont laissés de la conduite de Julien tous les écrivains païens. Cet empereur tenait à la popularité, moins par politique que par amour-propre. Avec d'éminentes qualités, il avait un génie mimique. Il ne réussit point à exciter l'admiration des Syriens. Le peuple railla l'emphase sophistique qui l'emportait toujours, chez l'empereur, sur la majesté du prêtre païen. Julien se livrait à la risée de la foule, en paraissant avec un extérieur malpropre, une barbe hérissée, au milieu des prêtresses et des courtisanes. Il n'en continua pas moins à célébrer de la même manière les rites du paganisme. Il voulut visiter le temple de Jupiter, sur le mont Cassius. Après avoir sacrifié au dieu, il vit prosterné à ses pieds un suppliant qui implorait son pardon. L'empereur lui demanda son nom. Le suppliant lui répondit « qu'il était Théodote, présidial de Hiérapolis, qui avait excité contre Julien la colère de Constance. » Lorsque Théodote eut fini de parler, Julien lui dit : « Je savais déjà ce que vous venez de me dire. Retournez chez vous, et ne craignez plus un prince qui a pour règle de diminuer le nombre de ses ennemis et d'augmenter celui de ses partisans (*). » Julien alla du mont Cassius au temple de Daphné. C'était alors le jour où, depuis des siècles, les païens d'Antioche venaient en foule adorer Apollon. L'empereur entra dans le sanctuaire, où il comptait trouver de nombreuses victimes. Le temple était vide. Julien pensa que par respect pour sa qualité de grand prêtre, on n'avait pas voulu introduire les offrandes avant son arrivée. Il sortit, et chercha vainement autour du lieu sacré les troupeaux qui devaient être immolés. Frappé d'étonnement, il rencontra le prêtre d'Apollon, qui apportait une oie pour le sacrifice. Cette vue dut le convaincre de l'inuti-

(*) Chrysos., *de Sanct. Babyl. contra Jul. et Gent.*

(*) Amm. Marc., XXII, 14.

lité de ses efforts pour rendre la vie à l'ancienne religion.

Julien avait porté jusqu'à deux cents le nombre des sénateurs d'Antioche; il avait laissé au peuple l'élection de ces nouveaux magistrats municipaux; mais il dut retirer aussitôt la faveur qu'il venait d'accorder. « Souvenez-vous, dit-il dans « le *Misopogon*, de ce sénateur que vous « installâtes, de votre autorité privée, « avant que son nom fût sur la liste, « lorsque le procès, dont sa nomination « fut suivie, était encore pendant; et de « ce misérable que vous prîtes dans la « rue pour le traîner au sénat. C'était « un homme sans bien, de la lie du peu-« ple, en un mot, de cette espèce de « gens qu'on ne regarde dans aucune « ville, et que vous, au contraire, par « un effet de votre rare discernement, « vous estimez comme des hommes pré-« cieux, qu'il faut acheter au poids de « l'or. La plupart de vos élections étaient « aussi peu judicieuses, et je ne pus me « prêter à toutes vos irrégularités (*). »

L'indifférence que les Antiochiens montraient pour leurs droits municipaux, affecta Julien. D'autres événements, l'incendie du temple d'Apollon et la disette qui affligea l'Orient, achevèrent de lui rendre insupportable le séjour de la Syrie. La famine n'eut d'autre cause que l'avarice des spéculateurs et le zèle inintelligent de Julien. L'empereur avait voulu signaler sa présence à Antioche par des bienfaits. Il avait tout d'abord fait remise aux habitants de l'arriéré, et réduit d'un cinquième les impôts annuels. Le peuple, encouragé par ses concessions, s'était élevé contre la cherté des vivres: « Tout abonde, criait la multitude, et nous manquons de tout! » Ces plaintes furent écoutées favorablement par l'empereur; il adressa des remontrances aux citoyens riches; les marchands promirent de se contenter d'un moindre profit; mais le prix des denrées resta le même. Quelques mois se passèrent sans que l'empereur parût faire attention aux besoins du peuple. De nouvelles plaintes réveillèrent enfin sa sollicitude. Il eut recours à une mesure sévère, qui, destinée à peser sur les riches, écrasa les nécessiteux. Un tarif fut établi pour les denrées. Chacune était taxée à un prix très-minime, qu'on ne pouvait dépasser. En même temps, Julien envoyait chercher, à ses frais, aux extrémités de la Syrie, quatre cent mille boisseaux de blé. Un peu après, vingt-deux mille boisseaux arrivèrent d'Égypte. Ces provisions étaient achetées aussitôt qu'elles paraissaient sur le marché. Des accapareurs enlevaient au prix courant, établi par l'autorité impériale, les marchandises destinées à soulager la misère du pauvre. Les marchands de tout genre émigraient plutôt que de vendre les objets de leur commerce à un taux arbitraire et ruineux. Le peuple, dont les souffrances augmentaient chaque jour, accusait l'empereur des maux dont il n'était que la cause involontaire. Julien, de son côté, aigri contre la population, demeurait avec peine dans les règles de modération et de douceur qu'il s'était tracées. Poussé par les officiers de son palais, il se détermina à des violences. Il ordonna l'arrestation des sénateurs d'Antioche. Le sophiste Libanius, son ami, le supplia de révoquer cet ordre tyrannique. Les conseillers de Julien, témoins des prières de Libanius, osèrent, en présence de l'empereur, le menacer de la mort. Le sophiste demeura ferme et obtint la grâce de ses concitoyens. Le malaise du peuple dura aussi longtemps que l'hiver. Julien demanda le secours des dieux par des sacrifices; tous les plans qu'il formait pour assurer le bien public étaient traversés. Il avait donné des terres au peuple; les riches s'en emparèrent. Julien chassa non sans peine les spoliateurs. Poussé à bout, l'empereur épancha sa colère dans une satire contre les Antiochiens. Il écrivit le *Misopogon* (l'ennemi de la barbe), appelé aussi le *Livre Antiochien*. Julien rappelle, dans cet écrit, la froideur avec laquelle les Syriens le saluèrent, quand il prit le titre d'Auguste. « Les Alexandrins, dit-il, envoyèrent à l'empereur une ambassade et des félicitations en Europe bien avant les Antiochiens. Ceux-ci furent même les derniers à lui rendre hommage. » Julien récapitule ensuite les désordres dont il a été témoin, les injures dont il a été victime en Syrie. La plupart des invectives dont on l'a accablé, il ne les a méritées que pour avoir

(*) *Œuvres de Julien*, traduites par Tourlet, t. II, p. 416.

manqué aux usages. « Aussi, dit-il, le « tribut qu'exige de moi la tyrannie de « l'usage, je le paye avec la contenance « d'un fermier qui n'apporte à un maître « dur qu'une faible partie de ce qu'il lui « doit (*). » Le *Misopogon* fut l'adieu de Julien à Antioche. Il annonça sa ferme intention de quitter cette ville. Peu de temps après avoir livré au public son ouvrage, il partit pour Hiérapolis. Le peuple l'accompagna assez loin, faisant des vœux pour lui, et le priant d'apaiser sa colère et de revenir encore dans la capitale de la Syrie. Julien fut inflexible. Il préposa au gouvernement de la province Alexandre, homme dur et turbulent. En faisant choix d'Alexandre, Julien disait : « Il n'a pas mérité cette « place; mais les Antiochiens, race avare « et frondeuse, ont mérité un homme de « cette espèce. » Les jours de Julien coururent quelque danger, la veille de son départ. Un complot était formé contre lui; des soldats avaient conçu le projet d'assassiner l'empereur : les coupables, s'étant enivrés, découvrirent eux-mêmes leurs desseins. Julien leur accorda le pardon, montrant plus de douceur à l'égard des assassins qu'envers la ville d'Antioche. Les sénateurs, pour lui donner un témoignage de respect, l'accompagnèrent durant le premier jour de marche (5 mars 363). L'empereur, arrivé dans la soirée à Litarbes, bourgade peu éloignée de Chalcis, renvoya les sénateurs à Antioche, leur répétant que sa décision était immuable, et que leurs concitoyens ne le reverraient plus. Le 6 mars, il arriva à Beroé; il gagna ensuite Batna et Hiérapolis, lieu de réunion désigné aux différentes légions. L'entrée de Julien dans Hiérapolis fut marquée par un malheur. Cinquante soldats, placés sous un portique, furent écrasés sous la chute de cet édifice. Julien passa la revue de son armée, traversa l'Euphrate, et courut en silence surprendre l'ennemi, qui ne se doutait pas du mouvement des Romains (**).

Gibbon a raconté, à sa manière, quelques-uns des incidents du voyage de Julien en Syrie. Nous les reproduisons ici : « Julien, dit-il, dominé par son ardeur guerrière, se mit en campagne dès la fin de l'hiver. Après une marche laborieuse de deux jours, il renvoya, avec des reproches et des marques de mépris, les sénateurs d'Antioche, qui l'accompagnèrent au delà des bornes de leur territoire. Il séjourna, le troisième, à Beroé ou Alep, où il eut le déplaisir de trouver un sénat composé presque en entier de chrétiens, qui ne répondirent que par un froid respect à l'éloquent discours de l'apôtre du paganisme. Le fils de l'un des plus illustres citoyens de cette ville embrassa, par intérêt ou par persuasion, la religion de l'empereur, et il fut déshérité. Julien invita le père et le fils à la table impériale; et, se plaçant au milieu d'eux, il recommanda, sans succès, cette tolérance qu'il pratiquait lui-même; il souffrit, avec un calme simulé, le zèle indiscret du vieux chrétien, qui paraissait oublier les sentiments de la nature et les devoirs d'un sujet; et, se tournant à la fin vers le jeune homme affligé, « Puisque vous « avez perdu un père par attachement « pour moi, lui dit-il, c'est à moi de « vous en tenir lieu. » Il fut reçu d'une manière plus conforme à ses désirs, à Batna, petite ville agréablement située dans un bocage de cyprès, à environ vingt milles d'Hiérapolis. Les habitants, qui semblaient attachés au culte d'Apollon et de Jupiter, leurs divinités tutélaires, avaient préparé toute la pompe d'un sacrifice; mais le bruit de leurs applaudissements blessa sa piété modeste; il crut voir que l'encens qu'on brûlait sur les autels était l'encens de la flatterie plutôt que celui de la dévotion. L'ancien et magnifique temple qui avait rendu la ville d'Hiérapolis célèbre si longtemps, ne subsistait plus; et les riches propriétés qui nourrissaient plus de trois cents prêtres, avaient peut-être hâté sa chute. Au reste, Julien eut la satisfaction d'embrasser un philosophe et un ami qui avait eu la fermeté de résister aux sollicitations multipliées de Constance et de Gallus, toutes les fois qu'ils logèrent chez lui, dans leur passage à Hiérapolis. Il paraît qu'au milieu des préparatifs militaires et des épanchements d'un commerce familier, Julien montra toujours le même zèle pour sa religion. Il avait entrepris une guerre importante

(*) *Œuvres de Julien*, trad. par Tourlet, t. II, p. 372.

(**) Amm. Marc., XXIII, 2; Jul., *Ep.* 27. — *Voyez* aussi Évagr., VI, 11. —Théod., III, 17.

et difficile ; inquiet sur son issue, il était plus attentif à observer et à noter les moindres présages d'où l'on pouvait tirer quelque connaissance de l'avenir, d'après les règles de la divination. Il instruisit Libanius des détails de son voyage jusqu'à Hiérapolis par une lettre qui annonce la facilité et la grâce de son esprit, et sa tendre amitié pour le sophiste d'Antioche. Les troupes romaines se réunirent à Hiérapolis, située presque sur les bords de l'Euphrate, et passèrent aussitôt ce fleuve sur un pont de bateaux qui les attendait. Si Julien avait eu les inclinations de son prédécesseur, il aurait perdu la belle saison dans le cirque de Samosate, ou dans les églises d'Édesse. Ayant choisi, non pas Constance, mais Alexandre pour son modèle, il se rendit sans délai à Carrhes, ville très-ancienne de la Mésopotamie, à quatre-vingts milles d'Hiérapolis. » On sait quelle fut l'issue de cette campagne. Après s'être engagé dans le pays ennemi, Julien reçut une blessure mortelle, en combattant avec bravoure à la tête de ses soldats.

CHAPITRE VIII.

LA SYRIE DEPUIS LA MORT DE JULIEN JUSQU'A L'INVASION DES ARABES.

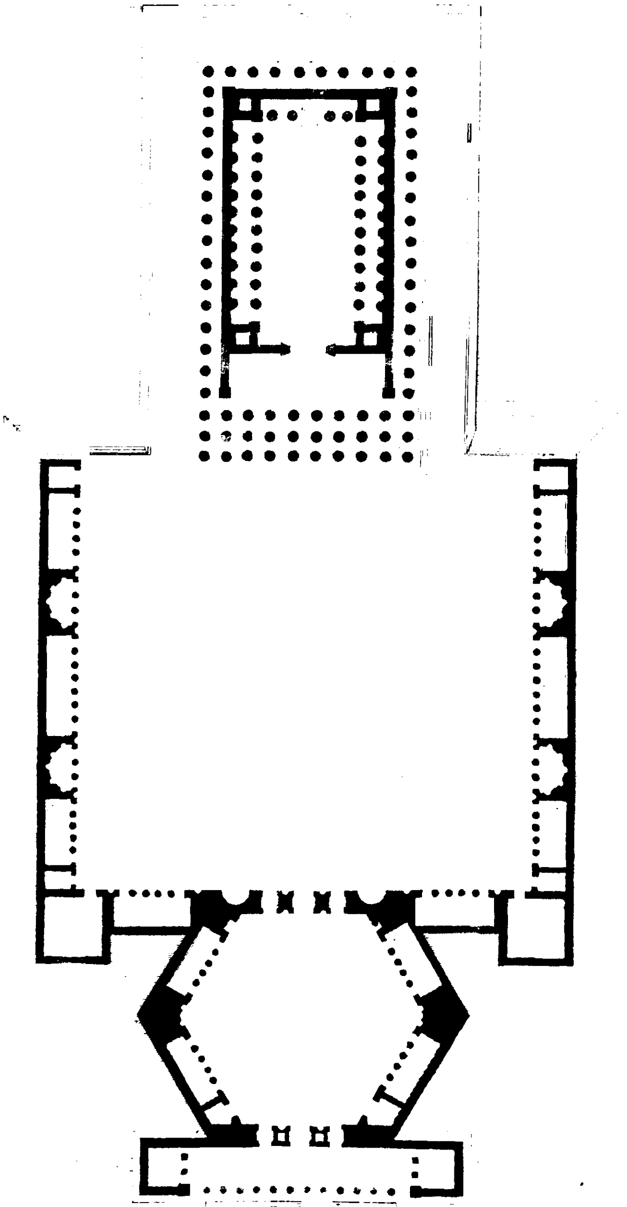
SÉJOUR DES EMPEREURS JOVIEN ET VALENS EN SYRIE. — Les Antiochiens trouvaient toujours des occasions de jeux et de fêtes. La population chrétienne fit éclater des transports de joie à la nouvelle de la mort de l'empereur. Un seul homme peut-être, Libanius, pleura sincèrement la fin malheureuse de Julien. Le sophiste perdait un ami plutôt qu'un protecteur. Lorsque Libanius avait à prononcer un discours en public, l'empereur passait des nuits entières dans l'insomnie, tant il s'intéressait aux succès de l'orateur à qui parfois il donnait le nom de frère. Libanius n'oublia pas, après sa mort, celui qui, durant sa vie, lui avait donné tant de preuves d'affection; il honora toujours courageusement, au temps même des réactions, la mémoire de l'empereur. Le peuple d'Antioche, qui avait prodigué la raillerie contre Julien, n'épargna pas davantage son successeur. Jovien fit son entrée dans la capitale de la Syrie, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre (363). La populace turbulente l'eût accueilli par une révolte, si le préfet Salluste n'avait employé toute son autorité pour maintenir l'ordre dans la ville.

« Les affaires publiques de l'empire, dit Gibbon, se trouvèrent, à la mort de Julien, dans une situation précaire et dangereuse. Jovien sauva l'armée romaine au moyen d'un traité honteux, mais peut-être nécessaire, et il consacra les premiers instants de la paix à rendre la tranquillité à l'État et à l'Église. La conduite de son prédécesseur, loin d'adoucir l'animosité des factions, avait enflammé la violence des querelles religieuses par des alternatives de crainte et d'espoir. L'une se fondait sur une longue possession, et l'autre sur la faveur du souverain. Les chrétiens oubliaient tout à fait le véritable esprit de l'Évangile, et l'esprit de l'Église était passé chez les païens. La fureur aveugle du zèle et de la vengeance avait anéanti chez les particuliers tous les sentiments de la nature. On corrompait, on violait les lois; le sang coulait dans les provinces d'Orient, et l'empire n'avait pas de plus redoutables ennemis que ses propres citoyens. Jovien, élevé dans les principes et dans l'exercice de la foi chrétienne, fit déployer l'étendard de la croix, à la tête des légions, dans sa marche de Nisibe à Antioche; et le *labarum* de Constantin annonça aux peuples les sentiments religieux du nouvel empereur. Dès qu'il eut pris possession du trône, Jovien fit passer aux gouverneurs de toutes les provinces une lettre circulaire, dans laquelle il confessait les vérités de l'Évangile, et qui assurait l'établissement légal de la religion chrétienne. Les édits insidieux de Julien furent abolis; les immunités ecclésiastiques furent rétablies et étendues, et Jovien déplora le malheur des circonstances, qui obligeaient à retrancher une partie des aumônes publiques. Les chrétiens chantaient unanimement les louanges du pieux successeur de Julien; mais ils ignoraient encore quel symbole ou quel concile le souverain choisirait pour règle fondamentale de la foi orthodoxe; et les querelles religieuses, suspendues par la persécu-

tion, se rallumèrent avec une nouvelle fureur. Les évêques des partis opposés se hâtèrent d'arriver à la cour d'Édesse ou d'Antioche, convaincus par l'expérience qu'un soldat ignorant se déterminait par les premières impressions, et que leur sort dépendait de leur activité. Les chemins des provinces orientales étaient couverts de prélats homoousiens, ariens, semi-ariens et eunomiens, qui tâchaient réciproquement de se devancer. Ils remplissaient les appartements du palais de leurs clameurs, et fatiguaient l'empereur étonné d'un mélange d'arguments métaphysiques et d'invectives personnelles. Jovien leur recommandait l'union et la charité. Sa modération passait chez les fougueux prélats pour une preuve de son indifférence; mais ils découvrirent bientôt son attachement à la foi de Nicée, par le profond respect qu'il montra pour les vertus du grand Athanase, âgé de soixante-dix ans. Cet intrépide défenseur de la foi était sorti de sa retraite dès qu'il avait appris la mort de son persécuteur. Il était remonté sur son siége archiépiscopal aux acclamations du peuple, et avait accepté ou prévenu l'invitation de Jovien. La figure vénérable d'Athanase, son courage tranquille et son éloquence persuasive, soutinrent la réputation qu'il avait successivement acquise à la cour de quatre souverains. Après s'être assuré de la confiance et de la foi de l'empereur chrétien, il retourna glorieusement dans son diocèse d'Alexandrie, qu'il gouverna, pendant dix ans, avec sa sagesse et sa fermeté ordinaires. Avant de quitter Antioche, il assura Jovien qu'un règne long et tranquille serait la récompense de son orthodoxie. Le prélat était persuadé, sans doute, que, dans le cas où des événements contraires lui ôteraient le mérite de la prédiction, il lui resterait toujours celui d'un vœu dicté par la reconnaissance. Jovien eut le bonheur ou la prudence d'embrasser les opinions religieuses le plus accréditées par le nombre et le zèle d'une faction puissante. Le christianisme obtint, sous son règne, une victoire longue et durable, et le paganisme disparut, dès qu'il ne fut plus encouragé par la faveur de Julien. On ferma ou on déserta les temples de la plupart des villes; et les philosophes, qui avaient abusé d'une faveur passagère, crurent qu'il était prudent de raser leur longue barbe et de déguiser leur profession. Les chrétiens se mirent à même de pardonner ou de venger les insultes qu'ils avaient souffertes sous le règne précédent. Mais Jovien dissipa les terreurs des païens par un édit sage, qui, en proscrivant l'art sacrilége de la magie, accorda à tous ses sujets l'exercice libre du culte et des cérémonies de l'ancienne religion. L'orateur, envoyé par le sénat de Rome pour rendre hommage au nouvel empereur, a conservé le souvenir de cette loi de tolérance. Il représente la clémence comme un des plus beaux attributs de la nature divine, et l'erreur comme inséparable de l'humanité. Il réclame l'indépendance des sentiments, la liberté de la conscience, et plaide éloquemment en faveur d'une tolérance philosophique, dont la superstition elle-même ne dédaigne point d'invoquer le secours dans des moments d'impuissance. Il observe, avec raison, que, dans leur changement de fortune, les deux religions ont été également déshonorées par d'indignes prosélytes, par de vils adulateurs du souverain qui passaient avec indifférence et sans rougir du temple de Jupiter à la communion des chrétiens. Dans le cours de sept mois, les troupes romaines qui arrivaient à Antioche avaient éprouvé, durant une route de quinze cents milles, toutes les infortunes de la guerre, toutes les rigueurs de la famine et d'un climat brûlant. Malgré leurs services, leurs fatigues, et l'approche de l'hiver, l'impatient Jovien n'accorda aux hommes et aux chevaux que six semaines pour se reposer. L'empereur souffrait avec peine les railleries mordantes et indiscrètes des habitants d'Antioche. Il était très-pressé d'arriver à Constantinople, de prendre possession du palais, et d'éviter que quelque compétiteur ne s'emparât du trône imperial. »

D'ailleurs les affaires générales de l'empire réclamaient sa présence en Occident; il partit au mois de décembre; mais il n'arriva pas au terme de son voyage. Il mourut en Galatie, le 14 février 364.

Valentinien, successeur de Jovien, chercha à soulager les provinces. Les



campagnes se changeaient en déserts; des pays fertiles cessaient de produire faute de bras pour les cultiver. Les présidents des provinces, loin de prévenir ces malheurs, les aggravaient en faisant peser sur les rares habitants des campagnes le poids des travaux publics ou particuliers, confiés autrefois aux armées (368). Valentinien porta une loi contre ce genre d'exactions. Il fut défendu, sous les peines les plus fortes, aux officiers impériaux de prendre la journée du laboureur; ces mêmes peines furent étendues aux travailleurs qui offriraient leurs bras (*). De pareils règlements ne pouvaient rétablir l'abondance. La Syrie offrit, l'année suivante, un triste exemple de désolation (**) (369). Les habitants de Maratocupros, bourg voisin d'Apamée (*Maratocupreni*), cherchèrent, dans un audacieux brigandage, des moyens de subsister. Leur nombre, chaque jour croissant, et les ruses qu'ils employaient, les rendirent bientôt formidables. Déguisés en marchands, en officiers d'un rang élevé, ils pillaient les maisons écartées, pénétraient dans les maisons de campagne et dans les cités. Ils marchaient séparément au but de leurs entreprises, et se trouvaient réunis au moment et au lieu indiqués. Une bande de ces brigands entre un soir dans Apamée; elle était précédée d'un héraut; à la tête de la troupe marchaient deux hommes; l'un portait le costume d'officier impérial, l'autre jouait le rôle de receveur du trésor. Ils vont droit à la maison d'un riche habitant de la ville. Ils présentent un ordre de l'empereur qui condamne à mort ce citoyen, et l'exécutent aussitôt. Plusieurs de ses serviteurs, glacés d'effroi, sont percés de coups d'épée auprès du cadavre de leur maître. Après avoir pillé la maison, la bande se retire, au point du jour, emportant avec elle son butin. Les habitants de Maratocupros renouvelaient sans cesse leurs attaques sur les différents points de la Syrie. L'autorité songea enfin à détruire ces malfaiteurs. Cernés de toutes parts, ils périrent tous sans exception, avec leurs enfants en bas âge, sous les ruines de leurs maisons.

Depuis longtemps Antioche n'avait pas vu l'empereur dans ses murs, lorsque Valens, frère de Valentinien, et associé au souverain pouvoir, passa, en 371, dans la capitale de la Syrie pour aller combattre les Perses. Le vieux Libanius avait préparé un panégyrique; on ne permit pas à cet ancien ami de Julien de le lire jusqu'au bout (*).

Valens passa une partie des hivers suivants à Hiérapolis; il y fêta, en 373, la dixième année de son règne, et reçut, à cette occasion, les présents des provinces. Un complot formé contre sa vie troubla son esprit déjà très-faible : depuis ce moment, l'empereur livra aux bourreaux tous les innocents que poursuivait le zèle inquiet des délateurs (**). Le hasard avait fait découvrir la conjuration. Fortunatien, comte du trésor, attaquait en justice Anatolius et Spudasius, tous deux attachés au palais; il les accusait d'avoir détourné des valeurs. Un intrigant, Procope, soutint au prétoire que les deux inculpés cherchaient à éviter l'embarras d'une justification en faisant assassiner leur accusateur; il désignait comme chargés de ce meurtre, un certain Palladius et le magicien Héliodore. On appliqua ces deux hommes à la torture. Dans les tourments, Palladius s'écria qu'il avait les secrets les plus graves à révéler, et il découvrit aux juges les investigations auxquelles les trois personnages respectables, le présidial Fidustius, Irénée et Pergamius s'étaient livrés pour connaître le nom du successeur de Valens. Ils s'étaient adjoint Hilaire et Patricius, hommes habiles dans l'art de la divination, et tous cinq de concert avaient fini par se persuader que le futur empereur, désigné par le Destin, était Théodore, d'une famille ancienne des Gaules, et secrétaire particulier de Valens. Ils firent part de leur découverte à celui qu'elle devait intéresser le plus vivement; Fidustius chargea un homme de science et de réputation, qui, peu de temps auparavant, avait, en l'absence du préfet, gouverné l'Asie, Eucærius, de porter la nouvelle à Théodore. Telles étaient les

(*) *Cod. Théod.*, l. II, t. 10, et t. 11.
(**) Amm. Marc., XXVIII, 2.

(*) *Libanii Vita.* — Themist., *Or.* 12.
(**) Amm., XXIX, 1. — Liban., *Or.* 28. — Grég. Naz., *Ep.* 137, 138. — Chrysost., *Ad. vit. Jun. et Or. al.*, 3 *contra Anomæos.* — Cedr., t. II, p. 313. — Philost., IX, 15 — Zos., VI, 35. — Soc., IV, 18.

déclarations de Palladius, confirmées encore par les éclaircissements et les nouveaux détails que la torture avait arrachés à Fidustius alors à Antioche. Théodore n'était pas en Syrie ; on alla le chercher à Constantinople, où des affaires particulières l'avaient appelé ; il fut ramené en Syrie. Mais, au lieu de le détenir à Antioche, où ses partisans auraient pu faciliter son évasion, on l'enferma dans un château voisin de cette ville. Cependant les prisons se remplissaient d'accusés ; on y jetait tous ceux qui possédaient des richesses. Une insatiable avarice excitait Valens et la foule des courtisans qui se trouvaient dans son palais ; les biens des condamnés, détournés du trésor public, devenaient le partage des délateurs. On ne se donnait même pas la peine de prêter des crimes imaginaires à ceux dont la fortune irritait, l'envie. Les malheureux propriétaires appliqués à la question, faisaient eux-mêmes, dans les tourments, des aveux qui légalisaient leurs condamnations. Un des accusés, Palladius, pour échapper aux horreurs du chevalet et de la roue, nomma un grand nombre de complices qui habitaient les provinces de l'empire les plus éloignées de la Syrie. Un autre accusé, Salia, qui avait rempli la charge de comte du trésor en Thrace, fut frappé de mort subite, lorsqu'on le fit sortir de son cachot pour paraître devant les juges ; l'effroi des supplices l'avait tué. Nous ne raconterons pas, comme l'a fait Ammien-Marcellin dans un récit emphatique, ce procès monstrueux. Nous nous bornerons à dire que tous les condamnés furent étranglés. Un seul, le philosophe Simonides, dont la fierté avait irrité les juges, fut brûlé vif. Sur le bûcher, comme au prétoire, il montra la même sérénité. Les Antiochiens ne furent pas insensibles à tant d'horreurs ; ils s'attendrirent sur le sort des victimes, comme si les malheurs qu'ils pleuraient les avaient atteints eux-mêmes (*).

RÉVOLTE D'ANTIOCHE SOUS THÉODOSE. — En 382, Philagrius, comte d'Orient, eut recours à d'inexcusables cruautés pour empêcher une révolte. Antioche souffrait de la famine ; le peuple regardait les magistrats comme responsables de ses maux ; des menaces de mort retentissaient déjà contre les sénateurs et contre le comte d'Orient. Philagrius, pour arrêter une sédition dangereuse, résolut de sacrifier quelques imprudents. Il fit arrêter tous les boulangers d'Antioche. Ces artisans, conduits sur une des places de la ville, furent appliqués à la question, en présence du peuple. On leur demanda les noms des magistrats qui s'entendaient pour tenir à un taux élevé le prix du pain. La foule se pressait autour des échafauds, attentive à saisir toutes les paroles des patients, et prête à massacrer ceux qui essayeraient de lui ravir ses victimes. Un homme cependant, si nous en croyons son propre récit, eut ce courage. Libanius harangua la multitude et s'adressa à la fois à Philagrius et au peuple, dont il sut adoucir la colère. Le comte d'Orient, que la peur avait rendu injustement sévère, relâcha les innocents dès que la populace cessa d'exiger leur supplice. Si une circonstance peut excuser ces concessions de l'autorité aux sanguinaires caprices de la multitude, c'est la prospérité d'Antioche, qui était considérable au milieu du dépérissement général. La capitale de la Syrie avait, au temps de Théodose, une population fixe de deux cent mille âmes. On ne comptait pas, dans ce nombre, les flots perpétuels d'étrangers qui venaient sans cesse apporter une agitation continuelle dans la ville. De ce mélange de nations et d'idées étrangères s'était formée une population indifférente aux grands intérêts, mais irritable, irréfléchie, prête à bouleverser l'empire pour un changement dans les impôts.

En 387, Théodose avait dissipé des trésors longuement amassés pour célébrer des fêtes anniversaires en son honneur. Il résolut de remplir le déficit de la caisse impériale en augmentant les contributions. Antioche connut cette décision de l'empereur avant d'en recevoir la communication officielle (26 février 387). Lorsque les ordres impériaux arrivèrent, une sourde rumeur agitait déjà la ville depuis plusieurs jours. Le comte d'Orient assembla, immédiatement après l'arrivée de l'envoyé de Théodose, les magistrats

(*) *Voy.* Amm. Marc., XXIX, I.



Lemaitre direxit

de la cité, pour veiller de concert à la perception du nouvel impôt. Les sénateurs, sous l'influence du mécontentement public, éclatèrent en murmures contre les volontés de l'empereur. Mais bientôt, étonnés de leur propre audace, incapables d'une résistance raisonnée, ils quittent en désordre le lieu de leur réunion et parcourent la ville, ameutant la populace par leur silence même et par l'effroi peint sur leurs visages. Le peuple se divise en troupes menaçantes ; la plus nombreuse se rend à la demeure de l'évêque; elle ne l'y trouve pas ; elle se dirige alors sur la basilique que les sénateurs venaient de quitter ; le comte d'Orient n'en était pas encore sorti. Mais les portes de cet édifice résistent au choc des assaillants, qui appellent en vain le représentant de l'empereur. Grossie d'un grand nombre d'esclaves et d'étrangers, la foule se jette avec rage sur les images de l'empereur. La statue équestre de Théodose, celles d'Arcadius et d'Honorius sont renversées et brisées; enfin, les plus séditieux s'attroupent autour de la maison d'un sénateur qui n'avait pas voulu autoriser les désordres par sa présence, et l'enferment dans un vaste incendie. En vain les citoyens riches et considérés invoquent le secours du préfet; le comte d'Orient reste impassible, et refuse de sortir de la basilique. Enfin, le peuple, effrayé de son audace, tomba dans l'abattement. Lorsqu'il vit dans la boue les statues de l'empereur, il comprit que la colère du maître offensé serait terrible. Dans son effroi, il était prêt à frapper les continuateurs des désordres, ceux-là même qu'il avait, quelques heures auparavant, soutenus et excités. Grâce à ce changement soudain des esprits, le gouverneur d'Antioche traversa tranquillement la ville, suivi du comte d'Orient : il se rendit, avec les soldats, à la maison du sénateur, dont les révoltés ne s'étaient pas encore éloignés. A l'approche des troupes, les plus acharnés prirent la fuite; un grand nombre de ceux qui avaient été pris sans résistance, furent jetés dans les prisons. Il était alors midi; la révolte, commencée le matin, paraissait étouffée. Les rues, tout à l'heure pleines de bruit et de tumulte, étaient devenues silencieuses. Tous regagnaient leurs demeures, et essayaient en vain de comprendre les événements de la matinée. On avait besoin de trouver un coupable, un instigateur; quelques personnes, rusées ou crédules, inventèrent un fantôme imaginaire qu'elles rendirent responsable de l'égarement public. Les païens avaient vu l'antique Némésis planer sur Antioche la nuit qui précéda la révolte, et agiter sur la ville son fouet menaçant. Les chrétiens avaient reconnu Satan lui-même, qui, sous la forme d'un vieillard, s'était jeté sur la place publique pour ameuter les citoyens. Le démon avait ensuite emprunté les traits d'un jeune homme ; enfin la sédition s'était calmée, lorsqu'il s'était évanoui sous la forme d'un enfant. Pendant que ces pensées occupaient les habitants, retirés au fond de leurs demeures, on faisait de continuelles arrestations. Le soir vint, avant que tous ceux qui étaient soupçonnés ou compromis fussent tombés entre les mains du magistrat impérial. La nuit se passa dans le trouble, et les riches se hâtèrent d'enfouir leur or et leur argent. Les habitants considérables se préparaient à quitter la ville au point du jour. Des familles entières remplissaient les rues le lendemain matin. Il dépendait du comte d'Orient d'empêcher leur départ. Il n'osa arrêter que les membres du sénat; les portes de la ville furent ouvertes aux autres fugitifs. Mais les troupes de brigands qui infestaient le voisinage d'Antioche, se chargèrent de venger la majesté impériale outragée ; ils saisissaient les malheureux exilés, les dépouillaient, et les jetaient dans l'Oronte. Le fleuve rapporta dans Antioche les cadavres mutilés. Dans la ville, les magistrats, qui s'étaient cachés pendant la révolte, espéraient faire oublier leur lâcheté, en se distinguant par la plus cruelle rigueur. Dès le lendemain ils siégèrent au prétoire.

Les abords de cet édifice offraient ce jour-là un spectacle tout à la fois étrange et terrible. Les rangs épais des soldats placés autour du prétoire en défendaient l'entrée à la foule. Tous les citoyens demeurés libres dans la ville se pressaient les uns contre les autres; chacun craignait de s'entendre accuser par un complice, et prêtait l'oreille dans une douloureuse incertitude. Les femmes,

parentes des accusés, arrivaient en troupes nombreuses; quelques-unes, agitées d'un désespoir insensé, marchaient seules, cachées sous leurs voiles; elles se frayaient un passage à travers la multitude, et se jetaient aux pieds des centurions ; des portes du prétoire, elles entendaient le bruit des instruments de torture et le sifflement des lanières, garnies de plomb, qui déchiraient le corps de leurs maris ou de leurs fils. Les cris des patients retentissaient dans la foule, qui leur répondait par des gémissements lugubres. Chacun croyait reconnaître dans ces cris d'angoisses les accents d'un père ou d'un ami. Lorsque la nuit fut venue, on exécuta à la lueur des torches les condamnés que la torture avait laissés mourants. Les femmes qui ne s'étaient pas éloignées du prétoire, se traînèrent au lieu du supplice ; brisées par d'aussi fortes émotions, la plupart de ces infortunées perdirent connaissance. On voulut les transporter dans leurs demeures; mais on trouva le sceau de l'État sur les portes; la condamnation capitale entraînait la confiscation des biens. En vain imploraient-elles l'hospitalité des personnes les plus considérées; on n'osait recevoir les veuves ou les filles des condamnés. Pendant six jours des scènes semblables, recommencées au prétoire, s'achevaient sur l'échafaud, sur le bûcher ou dans l'amphithéâtre. On déploya contre les enfants les mêmes rigueurs. Le zèle barbare des magistrats eut enfin un terme : ils cessèrent leurs enquêtes le sixième jour. Mais la population craignait que l'empereur ne s'en tînt pas aux exécutions faites en son nom. On attendit pendant un mois la sentence de Théodose.

Toute la ville, durant cet intervalle, demeura plongée dans le deuil. La voix grave et harmonieuse de saint Jean Chrysostome rompait seule le silence général. Chaque jour le saint orateur donnait de nouvelles consolations aux Antiochiens: n'osant les flatter du pardon de Théodose, il leur parlait de la miséricorde de Dieu. On apprit enfin que l'empereur envoyait en Syrie les ministres de sa vengeance. Il avait résolu d'exterminer les habitants et de détruire la ville. Cependant, il s'adoucit et donna des ordres moins rigoureux. Il envoya Césaire, maître des offices, et Hellebique, homme de guerre; ces deux officiers arrivèrent à Antioche, le 29 mars au soir. La population les reçut avec de grands honneurs; mais des sanglots se mêlaient aux acclamations de la foule. Hellebique et Césaire apprirent qu'une justice expéditive et impitoyable avait fait disparaître tous les coupables. Il fallait cependant en trouver; les ordres de Théodose étaient clairs et précis. L'empereur, dont la plupart des historiens se sont plu à louer la clémence, n'avait pas prévu le cas où les magistrats d'Orient auraient prévenu ses volontés.

Le 30 mars, Hellebique et Césaire signifièrent au peuple l'édit impérial, qui enlevait à la ville d'Antioche tous ses droits et priviléges ; ensuite ils instruisirent un procès nouveau, dirigé contre tous les sénateurs et les premiers citoyens de la ville. L'issue de la procédure fut remise au lendemain ; on fit passer la nuit aux accusés dans un enclos; ils étaient parqués comme des animaux, sans aucun abri contre la pluie et le froid. Cependant, les magistrats impitoyables qui ne reculaient pas devant de pareilles mesures, avaient, le même jour, donné des larmes au malheur des accusés. Le lendemain on devait prononcer les sentences et exécuter les condamnés. Hellebique et Césaire sortirent de leur palais avant le jour, accompagnés d'un nombreux cortége et d'une foule d'esclaves qui portaient des flambeaux; ils traversèrent la ville pour se rendre au prétoire. Lorsqu'ils furent parvenus à la place publique, une femme se jeta audevant de leurs chevaux; elle était vieille; à travers ses sanglots, on lui entendait demander grâce pour son fils, homme universellement respecté dans Antioche. Les deux commissaires impériaux allaient continuer leur marche; mais une foule serrée leur ferma le passage. On reconnut bientôt les moines, habitants des montagnes, qui demandaient avec d'instantes prières un sursis pour les accusés; ils allaient se rendre à Constantinople pour arracher à Théodose la grâce des citoyens. Hellebique et Césaire leur répondirent que la vengeance de

l'empereur ne pouvait souffrir de retard ; et ils continuèrent leur route. Ils avaient fait quelques pas, lorsqu'un homme en haillons, se cramponnant avec force, malgré son âge, à l'un des commissaires, lui ordonna de descendre de cheval. Les commissaires, outrés de cette brutale insulte, allaient se porter à quelque acte de violence, si on ne les eût avertis que cet homme audacieux était le célèbre Macédonius le Crithophage. La vie pieuse que cet homme menait dans le désert lui avait attiré la vénération de tout le peuple d'Antioche ; sa réputation de sainteté s'était même étendue dans l'empire.

Le solitaire n'avait rien dans son extérieur qui commandât le respect : une petite taille et une figure commune n'annonçaient pas en lui l'enthousiasme religieux. Il ne connaissait pas l'art de persuader ; mais ses paroles, sorties du cœur, étaient altières et impérieuses : « Allez, mes frères, et répétez à Théo« dose ceci : Vous n'êtes pas seulement « empereur, vous êtes homme et vous « commandez à des hommes comme « vous. L'homme est l'image de Dieu, « n'est-ce pas un attentat contre Dieu « même que de détruire son image ? « On ne peut outrager l'œuvre sans « irriter l'ouvrier. Considérez à quelle « colère vous emporte l'insulte faite à « une figure de bronze. Et une figure « vivante, animée, raisonnable, ne « vaut-elle pas davantage ? Nous ren« drons à l'empereur vingt statues pour « une seule ; mais, après nous avoir ôté « la vie, qu'il nous rende, s'il le peut, « un seul cheveu de notre tête ? »

Ces paroles parurent ébranler Hellébique et Césaire ; ils répondirent par des promesses évasives et arrivèrent au prétoire. Mais une troupe d'évêques, adossée à la porte, leur en défendit l'entrée ; les hommes de Dieu, animés d'un zèle évangélique, réclamèrent la vie des prisonniers. Les ministres de Théodose refusèrent d'abord avec colère ; mais pour franchir le seuil du prétoire il aurait fallu écraser les évêques ; d'ailleurs, l'épiscopat était alors une magistrature dans l'empire ; un caractère d'inviolabilité s'attachait à la personne des prêtres. Hellébique crut pouvoir céder à la voix de l'humanité. Ce fut alors un cri de joie universel. On écarte les gardes, la foule se précipite dans l'enceinte du prétoire. La mère, qui avait demandé la grâce de son fils, court à lui, et l'entoure de ses bras ; mille scènes touchantes se répètent autour des prisonniers.

Les magistrats, un moment tentés de revenir aux voies d'une rigueur aveugle, n'osent résister au vœu général. Les moines veulent, réunis en corps, aller eux-mêmes à Constantinople, et arracher à Théodose la grâce des accusés : mais Césaire modère la généreuse ardeur de ces vieillards ; il leur demande seulement de signer une pétition que lui-même se charge de remettre à l'empereur. Césaire, muni de cette pièce qui excusait les commissaires impériaux, se rendit en six jours à Constantinople. Il se présente sur-le-champ au palais. Il raconte à l'empereur les malheurs d'Antioche, et lui expose toutes les mesures qu'il avait prises de concert avec Hellébique. Théodose versait des larmes ; mais il ne cédait pas. Enfin, l'évêque d'Antioche, Flavien, qui avait quitté ses fidèles aussitôt après la révolte, pour aller remplir à la cour le rôle d'intercesseur, parut à son tour devant l'empereur. Théodose interrompit le discours du saint évêque par ces paroles : *C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'insultes !* Il paraissait surtout surpris des outrages dont il avait été l'objet, dans le moment même où il allait porter, disait-il, aux habitants d'Antioche *des témoignages de sa tendresse*. En effet, Théodose avait formé le projet de visiter ses provinces d'Orient. La résolution de Flavien ne faillit pas devant les mauvaises dispositions de l'empereur ; il sut exciter dans le cœur de Théodose une crainte religieuse.

L'empereur répondit directement aux remontrances hardies de Flavien : « Pour« rions-nous refuser le pardon à des hom« mes semblables à nous, après que le « maître du monde, s'étant réduit pour « nous à la condition d'esclave, a bien vou« lu demander grâce à son Père pour les « auteurs de son supplice qu'il avait com« blés de ses bienfaits. » Ces paroles renfermaient la grâce des malheureux Syriens. Des messagers partirent à l'instant même pour mettre un terme aux angoisses insupportables des prisonniers. Pendant que Flavien était à Constan-

tinople, ceux-ci étaient en proie à la plus terrible anxiété. Cependant, ils étaient traités avec assez de douceur; on les avait tirés de leur prison découverte, pour les transporter dans une vaste demeure; ils étaient libres de traîner leurs chaînes sur les dalles des portiques. Les mêmes alternatives d'espoir et de crainte tourmentaient les habitants.

Les lettres de grâce arrivèrent enfin: Hellébique les lut au peuple assemblé; elles produisirent une joie frénétique dans toute la population : les parents des prisonniers, qui, la veille encore, en les quittant, avaient cru leur dire un dernier adieu, allèrent les délivrer. Les bains publics, fermés depuis la sédition, furent ouverts de nouveau. Les Antiochiens, au milieu des danses et des festins, célébrèrent la clémence de Théodose et les vertus de leur évêque. Lorsque Flavien revint à Antioche, il retrouva sa sœur, qu'il avait laissée mourante. Le noble vieillard se crut assez récompensé de ses fatigues, et remercia le ciel de lui avoir accordé la consolation d'embrasser une dernière fois celle qu'il avait tant aimée. Parmi tant de médiateurs qui interposèrent leur influence entre l'empereur et la ville coupable, il faut surtout remarquer les députés de Séleucie. Cette ville toujours en lutte avec Antioche, alors à demi ruinée et humiliée, prit une noble résolution à la vue du danger qui menaçait sa rivale. Elle envoya une députation à Constantinople pour obtenir de Théodose le pardon des révoltés (*).

L'IMPÉRATRICE EUDOXIE A ANTIOCHE; LA VILLE RUINÉE; TREMBLEMENTS DE TERRE; SÉDITIONS; INCURSIONS DES SARRASINS. — Une longue tranquillité succéda à ces fortes agitations. En 411, des tribus de Sarrasins inquiétèrent les extrémités de la Syrie. Nous n'avons aucun détail sur leurs incursions (**).

Antioche fut, en 439, le théâtre d'une scène nouvelle. Une impératrice, Eudoxie, femme de Théodose, allait à Jérusalem visiter le tombeau du Christ; elle s'arrêta dans la capitale de la Syrie. Fille d'un rhéteur, l'impératrice voulut

(*) Liban., *Or.*, 14, 15, 22, 23. — Chrysost., *Hom.*, 2, 3, 5, 6, 17, 8, 13, 18, 14, 21.
(**) Hier., *Ep.* 82, p. 318.

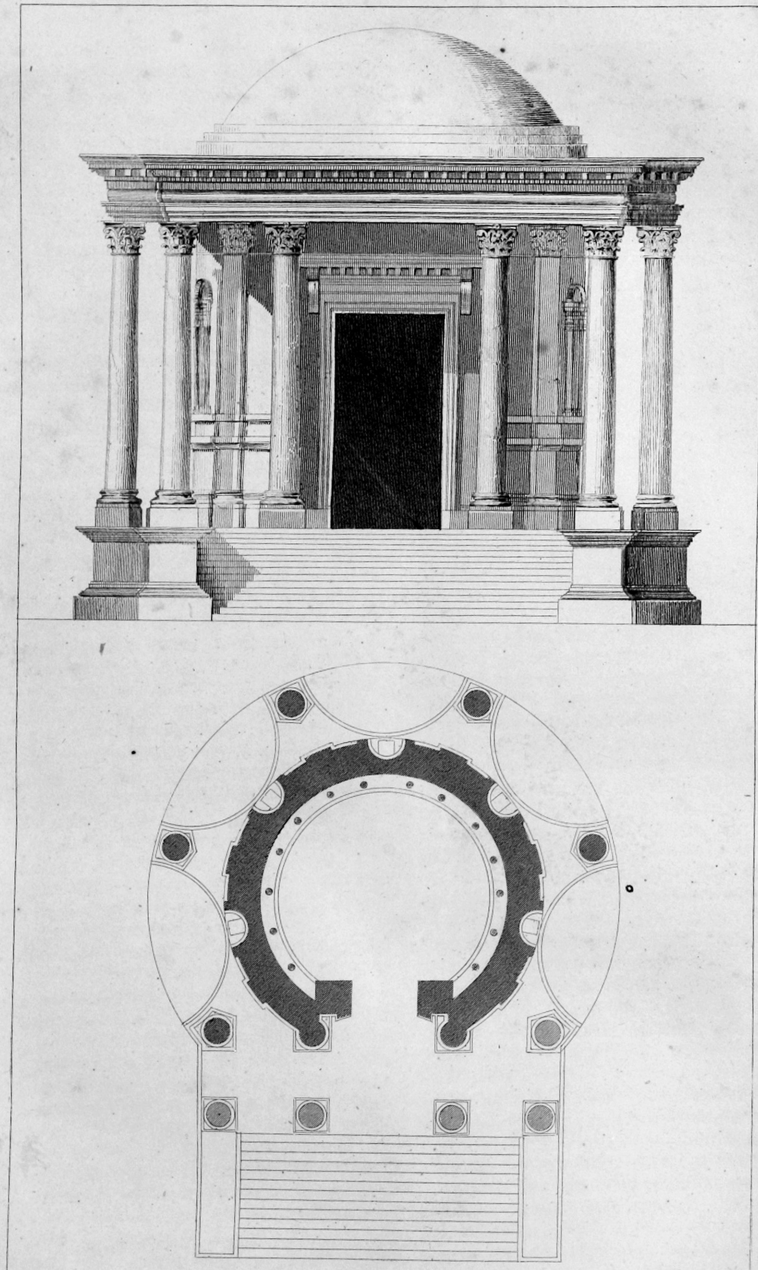
se reporter aux occupations de sa jeunesse; elle prononça un discours assise sur un trône d'or, semé de pierreries. Elle avait choisi pour sujet l'éloge d'Antioche. Son discours se terminait par une allusion à la commune origine grecque de la femme de Théodose et de la ville fondée par le général d'Alexandre; lorsque Eudoxie cita, en finissant, cette variante d'un vers de l'Iliade :

Ὑμετέρης γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι [εἶναι (*),

la foule répandue autour d'elle applaudit avec enthousiasme. Il fut décidé qu'on érigerait une statue de bronze à l'impératrice, dans le musée d'Antioche, et qu'une autre statue d'or serait placée dans le sénat. Eudoxie, à son tour, voulut mériter ces glorieuses marques de reconnaissance par des bienfaits réels; elle combla de largesses les habitants d'Antioche. Une partie des sommes distribuées, deux cents livres d'or, furent destinées à l'embellissement des thermes de Valens; le reste devait servir à l'achat de provisions de blé (**). Antioche avait souvent besoin des dons gratuits des empereurs. Bâtie sur un sol volcanique, à mesure qu'elle s'enrichissait de nouveaux édifices, les révolutions souterraines renversaient les anciens monuments. Un tremblement de terre, qui fit surtout sentir toute sa violence à Constantinople, s'étendit dans la direction d'Antioche et renversa une partie de cette ville (janvier 447). Le terrible phénomène se répéta environ dix ans plus tard; cette fois la Thrace et les Cyclades en éprouvèrent quelques commotions; Antioche fut presque ruinée; *la ville neuve*, où les riches avaient établi leurs demeures, où les arts avaient réuni leurs merveilles, fut renversée, le 14 septembre 458, à dix heures du soir. Les Syriens, peuple fanatique, disputeur et débauché, attribuèrent au déréglement des mœurs publiques ce malheur, qui leur parut un signe de la colère céleste.

L'empereur Léon, qui régnait alors, secourut généreusement la seconde ville de l'empire pour encourager les habi-

(*) Le vers d'Homère est : Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι. *Iliade*, XX, v. 241.
(**) Socr., VII, 27. — Evagr., I. 20. — Théod., 13. — Théoph., p. 74.



Lemaitre direxit

Plan et élévation du temple circulaire, à Baalbeck

tants à relever les ruines de leurs maisons; il déchargea de tout impôt les propriétaires qui rebâtiraient leurs demeures; il soulagea la communauté en même temps que les individus. La ville obtint une remise de mille talents d'or. Léon ajouta à cette grâce l'envoi de grandes sommes d'or et d'argent. En 476, c'est une autre ville de Syrie, Gabala, qui éprouve les effets des perturbations du sol. Le tyran Basiliscus, imitant la générosité de ses prédécesseurs, accorda cinquante livres d'or pour réparer le dommage. Un nouveau tremblement de terre vint, à la fin du cinquième siècle, non plus frapper une seule ville, mais à la fois Hiérapolis, Antioche et Laodicée (494). La révolte se joint, dans la capitale, aux fléaux naturels. Le comte d'Orient, Calliopus, dut fuir devant la colère d'une faction du cirque qui en voulait à sa vie. Il fallut, cette fois, avant de réparer les désastres, songer à rétablir l'ordre. Anastase envoya Constantius de Tarse à Antioche, comme l'homme le plus capable, par son courage calme, d'étouffer la sédition.

Pendant le cinquième siècle, la Syrie jouit d'une tranquillité rarement interrompue sur ses frontières. En 450, les Arméniens, troublés par les Perses dans l'exercice de leur culte, invoquèrent le secours des Romains, attachés comme eux à la foi chrétienne. Florentius, comte d'Orient, et Syrien de naissance, fit échouer leurs demandes (*). Dans le même temps, les Sarrasins, qui s'étaient jetés sur la Syrie, furent complétement défaits par Artabure, près de Damas. Des ambassadeurs de la nation vaincue conclurent dans cette ville (452) la paix avec l'empire. Longtemps après ce traité, quelques tribus de Sarrasins scénites jetèrent l'épouvante dans la province Euphratésienne (498). Ils furent punis de leurs brigandages par Eugène, préposé à la garde de la province.

Règne de Zénon; insurrection en Syrie. — Le règne de Zénon est rempli d'événements remarquables en ce qui concerne la Syrie. Le mariage de l'Isaurien Zénon avec la fille de Léon lui permit d'aspirer à l'empire. Après avoir contracté cette alliance, Zénon vint résider (469) à Antioche; il avait reçu de son beau-père le pouvoir des comtes d'Orient. Quelques années plus tard, Léon mourut; Zénon lui succéda, mais il ne sut pas s'élever au-dessus des misérables intrigues du palais. N'ayant pu réussir à faire assassiner Illus, il lui donna le commandement de l'Orient et la permission d'emmener avec lui toutes les personnes de Constantinople dont il voudrait s'entourer. Illus mit à profit l'imprudence de l'empereur, et se hâta d'arriver à Antioche, accompagné de son frère Trocondus, de Pamprépius, philosophe païen, savant dans l'art des présages, de Marsus et de Léonce, homme instruit et bon soldat. Léonce était né en Syrie, à Chalcis; Zénon compta le faire servir à ses desseins auprès de ses compatriotes. Mais le principal instrument d'une révolte dont Illus avait, sans aucun doute, conçu le plan à Constantinople même, fut la veuve de Léon, l'impératrice Verrine, que son beau-fils Zénon retenait prisonnière dans un château de Cilicie. Verrine fut conduite avec honneur à Tarse; là on lui fit signer une proclamation où, du plein gré de la vieille impératrice, Léonce était déclaré empereur, et Zénon déchu du pouvoir. Cet acte produisit une grande sensation dans les villes syriennes. Presque toutes désertèrent la cause de Zénon. Léonce choisit naturellement Antioche pour capitale; il y fit son entrée solennelle en juin 484, et organisa aussitôt les différentes parties du gouvernement. Lilianus fut nommé préfet du prétoire, les légions se rassemblèrent; elles formaient un effectif de soixante-dix mille hommes. Léonce et Illus, qui l'accompagnait toujours, marchèrent avec ces forces sur Chalcis; la ville fut prise; mais l'empereur syrien, apprenant que Longin, frère de Zénon, se dirigeait sur Antioche, revint sur ses pas pour défendre sa capitale. Une bataille fut livrée près de cette ville; les troupes de Longin furent mises en déroute, et lui-même tomba entre les mains de Léonce. Illus et Léonce quittèrent la Syrie pour traverser l'Asie Mineure. Ils poursuivirent leur marche jusqu'en Isaurie. Une nouvelle armée, envoyée de Constanti-

(*) Lebeau, t. VI, p. 295. *Note de Saint-Martin*, d'après l'historien arménien Lazare de Pharbes.

nople, les battit près de Séleucie (*), dans un combat décisif, et les força de s'enfermer précipitamment dans un château de Cilicie. Ils y soutinrent un siége de trois années. Enfin des traîtres livrèrent la place et ses défenseurs (**). Léonce et Illus furent décapités. Les Syriens oublièrent leur empereur à partir du moment où Léonce les quitta, et restèrent indifférents à ses succès comme à ses revers. Il n'y avait eu, en Syrie, ni complot ni révolte contre Zénon; les villes avaient subi aveuglément la nécessité. Il est vraisemblable que l'empereur ne s'irrita point de la conduite des Syriens. En effet, les historiens ne marquent aucune de ces sanglantes exécutions si communes dans les révolutions précédentes. A peine cet orage s'est-il dissipé, que nous retrouvons les Antiochiens tout occupés des querelles du cirque, véritables guerres civiles, autorisées par le pouvoir, qui mettaient en danger toutes les classes de la société. Ce sont les Juifs qu'atteint, en 486, la colère de la faction verte. Ils furent tous impitoyablement égorgés. Zénon, loin de venger ces malheureux, écouta froidement le récit du massacre; lorsqu'il apprit que les cadavres avaient été livrés aux flammes du bûcher, il s'écria : *Que ne les a-t-on brûlés vifs!*

SÉDITION A ANTIOCHE; DÉSORDRE DANS LE CIRQUE. — Des malheurs qu'aucune puissance ne pouvait ni prévenir ni combattre marquent, en Orient, le commencement du sixième siècle. Une invasion de sauterelles, fléau particulier à l'Afrique, étend ses ravages depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Ces insectes détruisent toutes les moissons sur leur passage. Leurs ravages produisirent une disette générale. Les Syriens eurent vainement recours à l'empereur; ils n'obtinrent que des secours insuffisants. La famine favorisa les désordres. Les brigands se recrutèrent de malheureux sans ressource; mais ce n'était pas assez : une incursion de barbares vint se joindre à tant de maux. Les Sarrasins étendirent leurs pillages sur la rive droite de l'Euphrate. Anastase traita lâchement avec des ennemis dont les audacieuses tentatives auraient dû être réprimées et punies par les armes (502) (*).

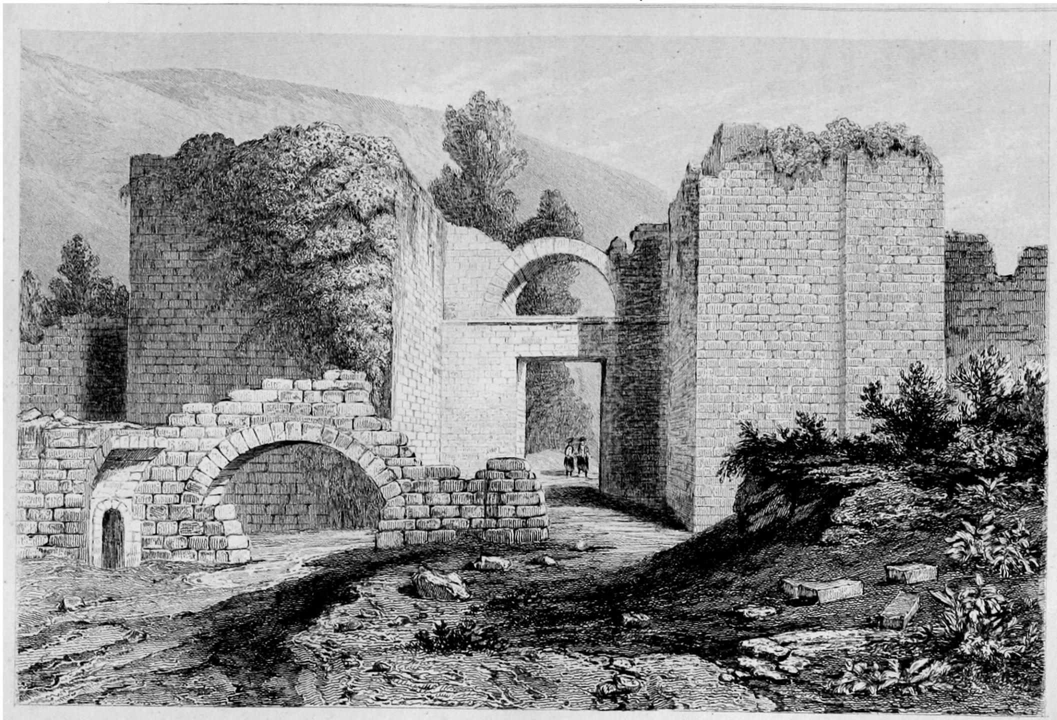
(*) En Isaurie.

(**) *Voy.* Evagr., III, 27. — Candid., *ap. Phot.*, p. 78. — Assem. *Bibl. Or.*, t. I, p. 264. — Lebeau, éd. St Martin, t. VII, p. 135 et suiv.

Bientôt après une sédition éclata dans Antioche (507). Un cocher, Calliopus, toujours vainqueur dans les courses de chars, s'était assuré la faveur de la multitude. L'admiration générale enorgueillit Calliopus. Il fit l'essai de son influence pendant qu'on célébrait les jeux olympiques à Daphné; chargé de lauriers, entouré d'une foule en délire, il ordonna le massacre des Juifs. Aussitôt la foule court à la synagogue, et y plante une croix, après s'être livrée à d'odieux excès. Anastase, plus juste que Zénon, punit le comte d'Orient, Basile d'Édesse, qui n'avait pas su prévenir ces désordres, et il lui donna Procope pour successeur. Ménas, lieutenant du nouveau comte, poursuivit les criminels. Un certain Éleuthérius, le seul des coupables qui tomba entre les mains des magistrats, fut arraché à l'autel de l'église de Saint-Jean; il fut décapité et jeté dans l'Oronte. Cette exécution excita la colère des complices d'Éleuthérius; ils sortirent de leur retraite, et portèrent son cadavre avec pompe et en proférant des menaces. Ils livrèrent un combat furieux à Ménas, dans l'enceinte d'Antioche. Ils le firent prisonnier et le pendirent à une statue, au milieu de la ville. Ils enlevèrent son cadavre pour lui faire subir de nouveaux outrages. Procope, pendant le trouble, avait pris la fuite. Irénée, par l'ordre de l'empereur, vint le remplacer. Irénée punit les coupables, et ne trouva aucune résistance (**). C'était toujours du cirque que partaient les désordres. La faction bleue d'Antioche excitait dans cette ville les mêmes troubles qu'à Constantinople. De 518 à 520, la violence fut poussée aux derniers excès. Justin, oncle de Justinien, voulut enfin rétablir à tout prix la tranquillité publique et garantir la sûreté des particuliers. Éphrem, préfet à Antioche, interdit les spectacles pendant plusieurs mois; les jeux olympiques, célébrés depuis Commode à Daphné, furent défendus; on abolit en même temps la charge des *Alytarques*

(*) Assemani, *Bibl. Or.*, t. I, p. 272.

(**) Malala, p. 111 et suiv.



Lemaître direxit

Vue extérieure de la porte de Médine, à Antioche.

(Αλύταρχοι) ; c'étaient les deux magistrats qui présidaient à ces jeux (*). Ces mesures nécessaires rétablirent la paix dans Antioche; mais elles ne préservèrent pas d'un affreux malheur la capitale de la Syrie.

Antioche ruinée par un tremblement de terre; la Syrie envahie par les Sarrasins. — En 526, l'empereur Justin venait d'envoyer aux Antiochiens 2,000 livres d'or, pour réparer les désastres d'un incendie. Un grand nombre d'ouvriers travaillaient à relever les ruines. La ville reprenait déjà une face nouvelle, lorsque, le 29 mai, un tremblement de terre renversa subitement plusieurs quartiers. Le phénomène, au lieu de commencer par des secousses modérées, ne laissa, au bout d'une minute, que de vastes ruines. C'était l'heure où les habitants faisaient leur repas; partout la flamme brillait dans le foyer; les tisons roulant sur les meubles renversés, sur les poutres brisées, mirent le feu aux matières combustibles. L'incendie s'étendit bientôt, et gagna les bâtiments que le tremblement de terre n'avait pas renversés. Le vent, qui soufflait avec violence, porta des charbons ardents dans presque toutes les parties d'Antioche. Les flammes, pendant deux jours, entourèrent l'église principale; mais elles ne purent trouver prise sur cette masse de marbre et d'or élevée par la magnificence de Constantin. Enfin, minée en dessous par l'incendie, la basilique s'écroula. Les richesses des particuliers qui échappèrent aux flammes attirèrent sur leurs possesseurs d'inévitables dangers.

La nouvelle du tremblement de terre tira des montagnes des troupes de colons romains et de barbares, habitués à vivre de pillages; ils formèrent un cordon autour d'Antioche, et se partagèrent tout ce que la flamme avait épargné. Dans la ville même, des habitants de toutes les classes, assurés de l'impunité, assassinaient ceux de leurs concitoyens qui cherchaient à mettre leurs biens en lieu de sûreté. Un officier du palais, Thomas, avait formé, avec ses affranchis et ses esclaves, une troupe de brigands, qui lui rapportaient

(*) Saint-Martin, *Notes sur Lebeau*, t. VIII, p. 24.

leur butin dans une maison à trois milles d'Antioche; mais il fut frappé d'apoplexie; il y avait quatre jours que sa bande parcourait la ville. Le peuple d'Antioche s'empara des richesses qu'elle avait amassées, et pilla la demeure de Thomas.

Les malheureux qui restaient enfermés sous les ruines de leurs maisons trouvèrent seuls un abri contre la cupidité des assassins. On retira, presque un mois après ces événements, des personnes qui s'étaient nourries de provisions placées par hasard auprès d'elles; des enfants nouveau-nés, encore vivants, dont les mères avaient succombé; mais près de deux cent cinquante mille personnes, s'il faut en croire les contemporains, avaient péri. Le même tremblement de terre détruisit Séleucie et Daphné; il agita le sol, aux environs d'Antioche, pendant dix-huit mois. Justin déplora sincèrement les malheurs de la Syrie. Il aimait Antioche comme une patrie. Le vieil empereur se rappelait que, simple soldat, il avait, dans cette ville, commencé sa carrière. Carinus, envoyé par lui, alla porter les premiers secours à Antioche et à la Syrie (*).

Le tremblement de terre de 526 fut le cinquième de ceux qui désolèrent Antioche; un sixième fit de nouvelles ruines deux années plus tard. La catastrophe de 528 détruisit les édifices que celle de 526 avait épargnés. Comme en 526, un incendie précéda le tremblement de terre. Il éclata le 15 novembre. Le 29 novembre, les secousses du sol tuèrent quatre mille huit cent soixante-dix personnes; Séleucie et Laodicée comptèrent sept mille cinq cents victimes. Pour conjurer, à l'avenir, le retour de ces révolutions souterraines, on donna, d'après le conseil d'un solitaire de Syrie, le nom de *Théopolis* (ville du Seigneur) à Antioche.

Justinien régnait alors. Ce prince suivit les idées de ses prédécesseurs. Il crut, comme eux, que la sûreté de l'empire dépendait des fortifications établies autour des villes. Chalcis, Cyrrhus, Sura, Europus, Hiérapolis, Zeugma, Néocésarée, reçurent de nouveaux ou-

(*) Evag., IV, 5, 6. — Procop., *Pers.*, III, 14. — Théoph., p. 147, 148. — Cedren., t. I, p. 365, 366. — Malala, part. 2, p. 140 — 146. — Lebeau, éd. *Saint-Martin*, t. VIII, p. 75 et suiv.

vrages de défense (*) : ces travaux, cependant, n'arrêtaient pas les courses des Arabes. Les tribus errantes, poussées plutôt par l'amour du pillage que par le désir des conquêtes, tombaient à l'improviste sur les lieux ouverts et sur les bourgades sans défense. En 531, le chef arabe Al-Mondar ravagea les faubourgs de Chalcis, menaça Antioche, et se retira au delà de l'Euphrate, emportant avec lui un butin considérable, et traînant à sa suite de nombreux prisonniers. Al-Mondar, de retour en Arabie, fit trancher la tête à plusieurs de ses captifs, et menaça tous les autres du même sort, si, dans un délai de soixante jours, on ne venait payer leur rançon. Les prisonniers s'adressèrent à leurs compatriotes de Syrie. On lut leurs lettres dans la grande église d'Antioche : elles attendrirent les citoyens de cette ville. Les dons volontaires s'élevèrent à l'instant même à la somme exigée; on l'envoya en toute hâte au chef Al-Mondar, qui rendit la liberté à ses prisonniers (**). La même année, Al-Mondar ou Mondhir, suivi des Perses, fit une invasion plus sérieuse en Syrie. Bélisaire (***) lui livra bataille à Callinicus. Après un combat sanglant et glorieux pour les deux armées, les ennemis se retirèrent au delà de l'Euphrate. Al-Mondar menaça encore la Syrie en 537. L'empire acheta la paix par de riches présents.

Chosroès; il soumet et ravage la Syrie. — Chosroès essaya, en 540, avec des forces imposantes, la conquête de la Syrie. La première ville dont les Perses s'emparèrent fut Sura, sur l'Euphrate; quelques auteurs disent qu'ils s'en rendirent maîtres par la ruse ; d'autres prétendent qu'ils l'enlevèrent d'assaut (****). Chosroès abandonna Sura au pillage. Une femme, entraînée par les soldats, attira ses regards. Il fut frappé de sa beauté pleine de noblesse, et l'épousa aussitôt. Chosroès, à l'occasion de son mariage, crut faire un acte de générosité, en offrant à Candidus, évêque de Sergiopolis (ancienne Resapha ou Risapha), de lui remettre douze mille prisonniers syriens en échange de deux cents livres d'or. Candidus ne put trouver cette somme; mais il promit de compléter, dans l'année, ce qui manquait. Le roi se contenta de la parole de l'évêque; il renvoya les prisonniers; mais ceux dont on venait de briser les chaînes étaient presque tous réduits à la plus affreuse misère; la plupart, couverts de blessures, expirèrent avant de rentrer dans leur pays.

Cependant, le roi de Perse s'avançait vers Hiérapolis. Près de cette ville, il rencontra l'évêque Mégas, chargé, par les villes syriennes, de lui proposer la paix. Le roi regarda cette négociation comme une insulte. Il ordonna à Mégas de le suivre. Les Perses arrivèrent devant Hiérapolis. L'aspect de la ville, que protégeaient des fortifications tracées avec art, fit hésiter Chosroès. Il offrit aux habitants de continuer sa marche sans les attaquer, s'ils voulaient acheter la paix au prix de deux mille livres pesant d'argent. Le marché fut conclu. Mégas profita des dispositions du roi pour l'engager à traiter avec les autres villes de la Syrie. Cette fois, Chosroès écouta ses conseils; il consentit à se retirer de la province, à condition qu'on lui donnerait mille livres d'or.

Mégas quitta immédiatement le camp de l'ennemi pour faire part aux Antiochiens des conditions du roi de Perse. L'évêque marchait à pied. L'armée perse le suivait à petites journées. Elle parut devant les murs de Chalcis avant le retour de Mégas. Comme la convention n'était pas encore ratifiée, le roi demanda aux habitants un tribut assez lourd. La ville était trop faible pour se défendre, et trop pauvre pour payer la somme demandée; elle offrit deux mille livres d'argent; Chosroès les refusa. Réduits au désespoir, les habitants attendirent la nuit. Lorsqu'elle fut venue, ils se réfugièrent sans bruit dans la citadelle, emportant leurs richesses avec eux. Le lendemain matin, l'armée perse, rangée en bataille, s'approcha de la ville; les portes étaient fermées; mais aucun soldat ne paraissait sur la muraille. Les ennemis reconnurent bientôt que Chalcis était déserte; ils la livrèrent aux flam-

(*) Malala, part. 2, p. 159. — Procop., *de Ædif.*, liv. II, *passim*, et liv. III, c. 2.

(**) Malala, p. II, p. 198.

(***) *Voir*, pour les détails de cette bataille, M. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 83 et 84 (*Univers pittoresque*).

(****) Procop., *de Ædif.*, II, 9.

mes. Sur ces entrefaites, Mégas revint. Il n'apportait pas l'argent qu'il était allé chercher, et il vit avec douleur les ruines de Chalcis. Il se rendit à la citadelle; il y trouva les réfugiés réduits à périr de soif : la source, qui suffisait aux besoins de la garnison, s'était desséchée. Mégas courut à Chosroès, et obtint par ses prières, pour les habitants de Chalcis, la liberté de se retirer. Les soldats romains, mal payés de l'empereur, vinrent dans le camp des Perses et s'attachèrent à leur service. Chosroès, avec ce renfort, marcha sur Antioche.

L'incertitude et la peur régnaient dans cette ville. Germain, neveu de Justin, au premier bruit de l'invasion, était arrivé à Antioche, avec trois cents hommes. Il voulait attendre, dans cette ville, l'armée que l'empereur devait envoyer contre les Perses. Le jeune prince mit la place en état de défense. Antioche était merveilleusement située pour soutenir un siége. L'Oronte, d'un côté, des rochers à pic de l'autre, rendaient les abords de la ville inaccessibles. Il n'y avait qu'un seul point faible : un rocher, appelé Orocasias, était placé à quelques pieds seulement de l'enceinte. Les Perses, en s'emparant de cette position, pouvaient dominer un côté de la ville et écraser ceux qui voudraient défendre la muraille. Germain imagina de faire servir ce roc à la défense d'Antioche. Quelques ouvrages accessoires auraient suffi pour attacher l'Orocasias au système général des fortifications. Les bras n'auraient pas manqué à ce travail; mais les lâches calculs des ingénieurs firent rejeter les plans de Germain. Les officiers soutinrent que le temps manquait pour achever les ouvrages avant l'arrivée des Perses. Germain, gagné par la crainte, quitta Antioche, et se retira en Cilicie.

Mégas, l'évêque de Beroé, arriva après le départ de Germain. Les Antiochiens, abandonnés, étaient tombés dans l'abattement. Ils applaudirent aux moyens proposés par Mégas pour racheter leur vie et leurs richesses. Déjà ils s'occupaient de payer la contribution à Chosroès, lorsque deux ambassadeurs de Justinien changèrent la face des choses. Jean, fils de Rufin, et Julien, secrétaire du conseil, traversèrent Antioche pour se rendre au camp des Perses. Ils apprirent les dispositions des habitants. Aussitôt ils protestèrent contre tout accommodement avec l'ennemi. Sauver moyennant rançon la seconde ville de l'empire, c'était à leurs yeux une lâche trahison. Les Antiochiens cédèrent à la volonté des ambassadeurs, et Mégas revint, sans les sommes promises, au camp de Chosroès. Les habitants ne songèrent plus alors qu'à quitter leurs demeures. Déjà un certain nombre d'entre eux avaient pris ce parti quand l'arrivée d'un corps de six mille hommes, commandé par les chefs préposés à la garde du Liban, rendit aux Antiochiens tout leur courage. Chosroès envoya un interprète pour traiter aux conditions déjà proposées. Cette démarche pacifique fut repoussée. Les habitants accablèrent d'outrages le messager ennemi; comme il s'obstinait à entamer des négociations, ils lui lancèrent une grêle de pierres, et le forcèrent à se retirer. Chosroès se décida à commencer le siége. Il comprit bientôt le parti qu'on pouvait tirer de l'Orocasias; par ses ordres un corps de Perses s'empara de ce rocher. De leur côté, les assiégés, afin de placer un plus grand nombre de combattants en face de l'Orocasias, établirent sur la muraille un plancher suspendu au-dessus du précipice, et se pressèrent en masse sur ce point. Les ennemis demeurèrent immobiles dans leur position.

Cependant le nombre des assiégés grossissait à chaque instant sur la fragile saillie du mur. Cet échafaudage, élevé à la hâte, rompit sous le poids; tous ceux qu'il soutenait, précipités d'une grande hauteur, périrent dans la chute; les plus heureux désertèrent leur poste et répandirent dans la ville une terreur panique, en criant qu'une brèche était faite à la muraille. Les Antiochiens crurent déjà voir les Perses dans leurs murs. Ils prirent la fuite vers la porte de Daphné, la seule qui ne fût pas bloquée par les assiégeants. Pendant ce tumulte, les Perses escaladaient sans obstacle les remparts. Arrivés au sommet, ils s'arrêtèrent, contemplant avec surprise ce qui se passait dans les rues. Les fuyards, dans leur précipitation, s'écrasaient; les morts jonchaient le terrain comme

sur un champ de bataille. Chosroès craignait de se laisser attirer par une ruse de guerre dans des rues étroites et sinueuses (*). Il regarda tranquillement la retraite des Antiochiens. Enfin il s'avança au centre de la ville, et rencontra quelque résistance. Là s'étaient réunis, sur une ligne serrée, les jeunes gens qui avaient entretenu et conservé dans les querelles du cirque quelque courage. Ils engagèrent avec les Barbares une lutte glorieuse mais inutile. Cette brave jeunesse périt accablée sous le nombre. Le roi de Perse, témoin de leur valeur, eut un moment la pensée de les sauver; mais il en fut détourné par un de ses officiers. Lorsqu'il n'y eut plus de vaincus à mettre en fuite ou à massacrer, les vainqueurs songèrent au pillage; après avoir réuni un immense butin, ils mirent le feu à la ville. La principale église, dépouillée par Chosroès de tous ses ornements et de ses marbres précieux, et le quartier d'Antioche appelé le Ceratæum (**), échappèrent, soit d'après l'ordre du roi, soit par hasard, à l'incendie. A l'aspect des cendres encore fumantes, les ambassadeurs Jean et Julien, qui avaient si mal inspiré les habitants de la ville détruite, obtinrent audience du roi. Ils conclurent un traité de paix avec les Perses. On convint que l'empereur payerait, non à titre de tribut, mais sous le nom de pension, une somme annuelle au roi de Perse.

Quoique la paix fût signée, Chosroès promena son armée dans toute la Syrie. Il visita Séleucie et offrit, sur le bord de la mer, des sacrifices au Soleil. Il traversa ensuite Daphné; un de ses cavaliers fut tué dans ce bourg par un boucher qu'il poursuivait. Chosroès fit mettre le feu à l'église; puis il continua son voyage par Apamée. Les habitants tremblèrent lorsqu'ils virent approcher les ennemis. Déjà, avant d'entrer dans la ville, le roi avait demandé une somme de mille livres d'argent. Il promettait, à ce prix, de prendre la route la plus courte pour retourner en Mésopotamie. Le peuple se soumit à cette contribution; mais Chosroès, entré dans Apamée, dépouilla l'église de toutes ses richesses. Il voulut profiter de son séjour dans cette ville pour voir les jeux du cirque. Les deux factions, la verte et la bleue, se préparèrent aussitôt à lutter en présence du roi. Chosroès connaissait la préférence accordée par Justinien à la livrée bleue; un cocher de cette livrée était sur le point de gagner le prix. Chosroès lui cria de s'arrêter, et lui défendit de dépasser dans sa course les chars conduits par les verts. Un citoyen d'Apamée vint se plaindre d'un soldat perse qui avait outragé sa fille; le coupable fut immédiatement condamné à mort. On le conduisit au lieu de l'exécution, où une foule nombreuse demanda sa grâce; le condamné fut ramené au palais, et pendu ensuite secrètement. La volonté arbitraire du roi maintenait ainsi la discipline dans l'armée; on en eut la preuve lorsque les Perses repassèrent l'Euphrate. Chosroès avait fait jeter un pont sur le fleuve à Obbanès (*); il fit proclamer que les soldats pourraient traverser le pont pendant trois jours; au bout de ce terme, il le fit couper : beaucoup de corps retardataires regagnèrent l'armée, comme ils purent, par d'autres routes, plus longues et plus pénibles, non pas toutefois sans piller les cantons syriens.

Cependant le roi en quittant Apamée, voulut encore une fois rançonner Chalcis; il demanda aux habitants de livrer la garnison s'ils ne voulaient voir leur ville saccagée. Ces menaces n'intimidèrent pas les Syriens : ils cachèrent la garnison dans des caveaux, et assurèrent par serment qu'il n'y avait pas un seul soldat dans leurs murs. Chosroès, ne pouvant avoir des esclaves, voulut de l'argent; il parvint à obtenir, non sans peine, deux cents livres d'or. Enfin il quitta la Syrie, avec un grand nombre de prisonniers; il en peupla une ville nouvelle, qui porta le nom d'*Antioche de Chosroès*.

On voit avec peine l'indifférence que les ambassadeurs de Justinien montrèrent pour ces malheureux, arrachés à leur pays. Mais l'empereur n'avait de trésors que pour la construction de nouveaux édifices. Il vint cependant en aide

(*) Un historien dit même que les Perses faisaient signe à leurs ennemis de s'éloigner.

(**) Τὸ λεγόμενον Κεραταῖον.

(*) Appelé *Bales* par les Arabes. *Voy.* une note de Saint-Martin, dans l'*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, t. IX, p. 25.

aux Syriens, et contribua généreusement à relever Antioche. Au moyen des dons faits par Justinien, Antioche eut de nouveaux palais, des thermes magnifiques, deux églises nouvelles, monuments somptueux dédiés à la Vierge et à saint Michel. Les travaux furent exécutés avec intelligence; on donna une nouvelle direction au cours du fleuve; l'Oronte roula ses eaux dans un lit plus large, et mieux disposé pour la défense de la ville. Les rues furent bien pavées; on aplanit celles dont une pente trop rude rendait l'accès difficile; les eaux nécessaires aux besoins des habitants furent, par des ouvrages d'art, habilement distribuées dans les différents quartiers. La ville haute, bâtie sur des rochers, eut des puits en nombre suffisant. Enfin les ingénieurs prévinrent les débordements qui inondaient, pendant l'hiver, la partie d'Antioche voisine de l'Orocasias. Les eaux qui descendaient par torrents des hauteurs s'arrêtaient, dans la saison des pluies, entre ce rocher et une autre montagne appelée Stauris. Retenues en cet endroit, elles s'amassaient jusqu'au sommet des remparts et se précipitaient ensuite sur la ville, où elles causaient souvent de grands dégâts. Une digue du côté des murailles, de l'autre côté des trouées faites dans le roc, facilitèrent l'écoulement des eaux. Mais de tous ces travaux celui qui fait le plus d'honneur à Justinien, c'est assurément la construction de trois hôpitaux; il y en avait un pour les hommes, un pour les femmes; le troisième était spécialement destiné aux voyageurs malades. Il paraît toutefois qu'on ne se pressa point d'achever ces édifices. Les malades n'entrèrent en possession des trois hôpitaux qu'en 552.

Chosroès se préparait, en 542, à faire une nouvelle expédition. Bélisaire vint en Orient pour combattre les Perses. Parmi les autres généraux envoyés en Syrie on comptait un neveu de Justinien, et Buzès, qui commandait les forces de la province lorsque, deux années auparavant, Chosroès était venu la dévaster. Buzès, pendant toute la durée de cette invasion, se cacha avec l'élite de ses troupes. Il voulait cette fois contraindre Bélisaire à attendre l'ennemi derrière les murailles des villes. Bélisaire repoussa ces lâches conseils, et il montra, malgré le découragement des troupes, une contenance si fière, que le roi demanda à traiter. Une suite continuelle de trêves et d'hostilités dont la Mésopotamie fut le théâtre laissa, pendant vingt années, la Syrie dans une complète tranquillité. Rien ne présageait que cet état de paix dût cesser bientôt. Les Romains assiégeaient Nisibe; et déjà ils espéraient se rendre maîtres de cette ville importante; mais Chosroès leva une armée pour la dégager, et il envoya une partie de ses troupes vers la Syrie pour opérer une diversion. Adaarmanès, avec six mille hommes, passa l'Euphrate, et parut brusquement devant Antioche (*); sur son passage il n'avait trouvé que des tribus arabes, toujours prêtes au pillage. Le comte Magnus prit la fuite avec ses soldats; dans sa précipitation, il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Ainsi Antioche, sans défenseurs, désertée par une partie de ses habitants, allait devenir encore une fois la proie des barbares; l'inexpérience d'Adaarmanès la sauva. Les Perses craignirent de trouver une résistance désespérée; ils s'éloignèrent d'Antioche, et se rejetèrent sur Héraclée, bourgade qui touchait à Daphné, et la brûlèrent. Adaarmanès n'avança pas plus loin; Apamée, menacée au retour de l'armée perse, voulut se racheter du pillage. Adaarmanès accepta l'argent que les Apaméens lui présentèrent, et calma leurs inquiétudes; lorsqu'il les vit, comptant sur la foi de ses promesses, plongés dans la plus complète sécurité, il entra dans la ville, mit le feu aux maisons, et emmena les habitants, chargés de chaînes, au delà de l'Euphrate (573). La Syrie ne devait pas avoir de trêve à ses maux : soixante mille personnes périrent par le tremblement de terre de l'année 589 (**).

Nouveau tremblement de terre; les empereurs Phocas et Héraclius; conquête de la Syrie par les Arabes. — Le dernier jour du mois Hyperbérétæus (septembre), trois heures après le coucher du soleil, on sentit les

(*) Théophane écrit *Ardamanès* et *Artabanès*; — Nicéph. Callist., *Ouardaarmanès*; — Théophyl. Simocatta, *Adormaanès*.

(**) Evagre, VI, 7. — Nicéph., XVIII, 13.

premières secousses; quelques instants après, les plus beaux édifices de la ville n'étaient plus que des monceaux de ruines. La grande église fut presque entièrement détruite; le dôme seul demeura intact; cette lourde masse de charpente et de métal, détachée de sa base, tomba sur des murs solidement construits et resta dans un parfait équilibre, comme si la main des hommes l'eût suspendue. On ne vit point se renouveler les désordres qui avaient suivi le tremblement de terre en 526; néanmoins c'en était fait de la Syrie : chaque jour les Perses s'approchaient de l'Euphrate, envahissaient l'Asie Mineure, et isolaient la province d'Antioche.

Au milieu de tous ces dangers, l'usurpateur Phocas s'efforçait d'obtenir la protection du ciel; il menaçait les Juifs des plus rigoureux tourments s'ils n'abandonnaient la loi de Moïse. Ceux d'Antioche, exaspérés, traînèrent l'évêque Anastase sur un bûcher, et le brûlèrent vif. Le massacre des Juifs d'Antioche punit cette barbare exécution. Au lieu de bourreaux, Phocas envoya toute une armée commandée par Bonose et Cotton, maîtres de la milice (610).

Phocas la même année fut renversé du trône par Héraclius. La Syrie gagna à ce changement de maître. Héraclius se fit redouter des Perses; il vint, en 632, à Damas pour défendre la province contre une armée de Chosroès. Mais le danger n'était pas du côté de la Perse; les ennemis vraiment redoutables venaient déjà de l'Arabie. Réunis en corps de nation depuis quelques années, les tribus du désert, par l'ordre de Mahomet, avaient essayé leurs forces contre les Romains. Une petite troupe d'Arabes s'était avancée jusque sous les murs de Moutah, bourg situé sur la frontière de la Palestine, de la Syrie et du désert arabique. Arrêtés par les Romains, bien supérieurs en nombre, les Arabes, probablement vaincus mais non découragés, se retirèrent.

Cette tentative avait tourné leurs regards du côté de la Syrie; après la mort du prophète ils commencèrent leurs incursions. En 633, tandis que l'empereur Héraclius observait toujours les Perses à Damas, Abou-Bekr, successeur de Mahomet, donna la conduite de l'armée des croyants à trois chefs : Iézid, fils d'Abou-Sophian, Abou-Obaïda, fils de Djarrâh, et Schourah, fils de Hassanâh. Ils marchèrent en droite ligne sur Damas. Leurs exploits et la conquête du pays, rapidement soumis au croissant, n'appartiennent plus à l'histoire ancienne de la Syrie.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DU COMMERCE CHEZ LES SYRIENS, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE.

Nous avons essayé jusqu'ici de faire connaître les nombreuses révolutions qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Arabes, ont plus ou moins modifié l'état social et politique des populations de l'ancienne Syrie. Nous voulons, dans les pages qui vont suivre, rassembler un certain nombre de faits qui se rattachent directement à notre récit, et qui peuvent répandre sur ses diverses parties une vive lumière (*).

Le commerce, encore plus que l'agriculture, a fait, dans l'antiquité, la richesse, la splendeur et la prospérité de la Syrie. Quelles étaient la nature et l'étendue de ce commerce? C'est là le point historique, très-grave à notre sens, que nous nous proposons d'examiner.

Il y a lieu de s'étonner peut-être que nos recherches portent ici exclusivement sur le commerce. Pourquoi ne rien dire de l'industrie? Ce sont là deux choses que l'historien des temps modernes n'a jamais séparées. On ne peut guère aujourd'hui se rendre compte des affaires commerciales d'un grand État, sans connaître les résultats de son action industrielle. En voici la raison : ce sont les fabriques, ou plutôt c'est le travail libre de l'homme sans cesse surexcité par la concurrence qui, de notre temps, alimente le commerce. Il y a bien, comme autrefois, des échanges d'objets non manufacturés, d'un pays à l'autre. Tel peuple moderne, comme les Phéniciens dans l'antiquité, parcourt les terres ou les mers pour se

(*) Nous regrettons de n'avoir pu, à cause du plan et des dimensions de cette histoire, donner ici plus d'étendue à ce chapitre, pour lequel nous avions fait de nombreuses recherches.

procurer les productions naturelles d'une contrée plus ou moins lointaine; mais c'est encore l'industrie qui vivifie ce commerce, et qui, si nous pouvons nous servir de cette expression, centuple ses forces. Les vaisseaux qui couvrent nos ports, les lourdes voitures qui roulent lentement sur nos routes, ne contiennent souvent que des denrées exclusivement réservées à nos fabriques. N'en était-il donc point ainsi dans l'antiquité, et ne pourrait-on comparer le commerce de l'Angleterre ou de la France à celui de Tyr ou de Carthage? Non assurément. Il y a entre le commerce moderne et le commerce ancien cette grave différence que le dernier n'a jamais eu pour base l'industrie.

En général, les objets d'une consommation générale et de première nécessité, les étoffes, par exemple, de laine ou de coton, sortent aujourd'hui de nos manufactures pour passer dans les magasins du marchand. C'est là que le riche et le pauvre vont chercher la toile et le drap qui servent à les couvrir et à les habiller. Rien de semblable dans l'antiquité : il y avait alors deux classes bien distinctes, celle des hommes libres, et celle des esclaves. C'était l'esclave qui travaillait les toiles, les draps, les instruments aratoires, les armes, etc.; en un mot, tout ce qui était de première nécessité pour la *famille* sortait des mains des esclaves. Voilà ce qui explique le discrédit où tomba l'industrie dans l'antiquité. Il y eut, en effet, dans certaines villes populeuses, des artisans libres par leur naissance, qui travaillaient pour ceux qui n'avaient point d'esclaves et qui étaient pauvres comme eux. Cette petite industrie, nous le croyons, préserva plus d'une fois des crises sociales, c'est-à-dire des plus violentes perturbations, les républiques de l'antiquité. Elle occupait et nourrissait toute cette foule qui, à Rome par exemple, ne pouvait trouver toujours, dans le système de la clientèle, dans les désordres politiques, les moyens de subvenir à ses premiers besoins. Les écrivains de la Grèce et de Rome ne nous ont malheureusement transmis que des détails rares et très-incomplets sur cette industrie des grandes villes. Rien, dans une société où régnait l'esclavage, ne pouvait leur donner une idée de la dignité et des avantages du travail libre. Ils méprisaient celui qui, de son plein gré, devenait artisan. Travailler pour autrui, c'était, dans leur opinion, se rapprocher de l'être qu'ils considéraient, non comme un homme, mais comme une chose: c'était s'assimiler à l'esclave.

Or, dans une société ainsi organisée, où, généralement, la *famille*, au moyen du travail servile, pourvoyait à ses propres besoins, quelle devait être la nature du commerce? Il est facile maintenant de répondre à cette question : le commerce des anciens, à de rares et insignifiantes exceptions près, s'appliqua exclusivement à la transmission et à la vente des objets de luxe.

C'était en Asie, on le conçoit, que devaient se rencontrer les marchands par excellence, et surtout dans cette partie de l'Asie qui, avoisinant la Méditerranée, était admirablement placée pour mettre en contact l'Orient et l'Occident. L'Europe fournissait, il est vrai, l'ambre de la Baltique et l'étain des îles Cassitérides; certaines contrées de l'intérieur de l'Afrique, la poudre d'or, de l'ivoire, et des esclaves noirs; mais peut-on comparer ces objets pour leur quantité et leur valeur à ces cachemires, à ces vêtements de soie, à cette profusion d'épices et de parfums qu'envoyait chaque jour le mystérieux Orient?

C'était l'Asie qui, dans un temps où l'on ne transportait, pour les vendre, que les objets de luxe, devait avoir le monopole du commerce du monde.

Les Phéniciens, se trouvant à l'extrémité du continent asiatique, dans une position telle, qu'ils pouvaient communiquer sans intermédiaire avec l'Afrique et l'Europe, absorbèrent longtemps tous les profits de ce commerce. Leurs riches et populeuses cités étaient, comme le devint plus tard Alexandrie, l'entrepôt de ces mille denrées qu'on tirait de l'Inde, de la Chine, de la Sibérie, des pays qui avoisinent la mer Caspienne, de l'Asie centrale, de l'Arabie et de celles que de hardis navigateurs recevaient par échange dans les contrées septentrionales de l'Afrique et sur les côtes de l'Espagne, de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce.

Les Phéniciens tiraient d'immenses richesses du commerce par mer. La navigation, à l'époque de la splendeur de Tyr et de Sidon, n'était, il est vrai, ni

aussi sûre ni aussi rapide qu'au temps des Alexandrins, où, grâce à la science, elle prit un grand essor. Mais ce qui fit la puissance des Phéniciens, c'est que sur ce vaste bassin de la Méditerranée ils ne rencontraient point de rivaux, et que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ne pouvaient communiquer qu'à l'aide de leurs vaisseaux.

Il ne faudrait pas croire que l'activité des Phéniciens eût été absorbée tout entière par la navigation. Le commerce qui se faisait par mer ne pouvait subsister qu'à la condition d'être alimenté par un autre commerce, celui qui se faisait par terre, en Asie, et qui fournissait les denrées que les vaisseaux, partis des ports de la Phénicie, allaient échanger contre les produits de l'Occident.

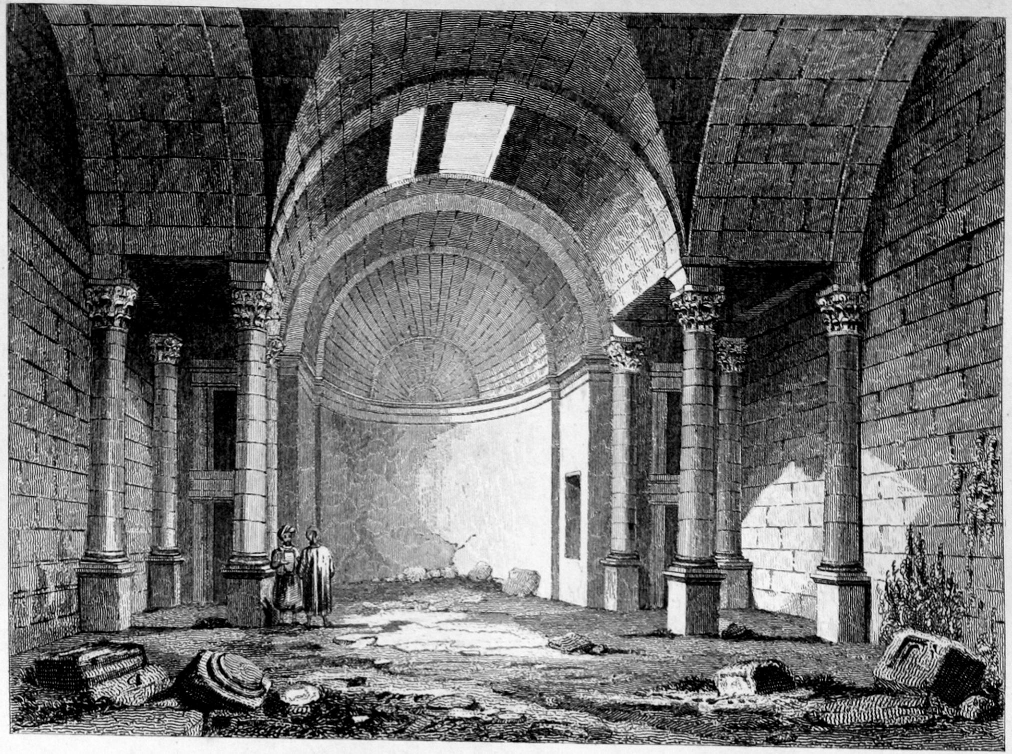
Quelles étaient la nature et l'étendue de ce dernier commerce? Quels en étaient les principaux agents? Ce sont là des questions qui concernent spécialement, il est vrai, l'histoire de la Phénicie, mais qui néanmoins, en l'absence de documents relatifs à la Syrie, peuvent seules nous éclairer, nous le croyons, sur le rôle que joua cette dernière contrée dans les affaires commerciales de la haute antiquité. D'ailleurs, plus tard, la Syrie devait hériter au moins en partie du commerce de la Phénicie, et se mettre en rapport, pour son propre compte, avec l'Arabie, la Babylonie et les autres pays de l'Asie. On peut donc, par une légitime induction, appliquer quelquefois aux Syriens ce que les auteurs anciens, hébreux ou autres, nous ont dit des voyages entrepris ou des commissions données aux caravanes, par les marchands de Tyr et de Sidon.

Quand les Phéniciens ou les peuplades qui les avoisinaient voulaient pénétrer en Arabie pour y acheter les aromates ou les denrées de l'extrême Orient qu'on apportait dans cette contrée par le golfe Persique ou la mer Rouge, ils s'adressaient aux Arabes du désert qui louaient aux marchands et aux voyageurs des chameaux, des guides et des escortes armées. « Tous les émirs de Cédar, dit Ézéchiel en s'adressant à Tyr, trafiquèrent avec toi et t'amenèrent leurs dromadaires (*). » Les principales tribus arabes qui faisaient le commerce par caravanes, et se trouvaient dans des rapports assidus avec les Phéniciens, étaient celles des Madianites et des Iduméens. Ces derniers eurent en leur possession les ports d'Elath et d'Aziongaber et Petra, ville fortifiée dans l'intérieur des terres qui servait d'entrepôt aux denrées de l'Arabie. « Toutes ces tribus, dit M. Heeren, étaient les mêmes que les Grecs ont désignées sous le nom d'*Arabes Nabathéens*, nom que l'on a longtemps appliqué à tous les peuples de l'Arabie septentrionale et que l'on a restreint depuis aux habitants de l'Hedjaz. Diodore, qui dépeint si fidèlement leur manière de vivre, se garde bien d'oublier leur commerce de caravanes vers l'Yémen. *Une assez grande partie d'entre eux,* dit-il, *s'occupent à transporter jusqu'à la Méditerranée l'encens, la myrrhe, et autres précieux aromates, qu'on leur amène de l'Arabie Heureuse.* Il semblerait par là que ces Arabes n'allaient pas eux-mêmes dans l'Yémen; qu'ils se bornaient à fournir une traite intermédiaire jusqu'à la rencontre des caravanes venant de ce pays, et en recevaient les charges qu'il fallait transporter plus loin. Mais cette seconde supposition n'exclut pas l'autre; car le trafiquant change de conducteurs en route suivant l'occasion ou le motif : à quoi nous ajouterons qu'il y eut même plus d'une fois des caravanes formées dans l'Arabie Heureuse pour se rendre en Phénicie, puisque le prophète dit expressément que les négociants de Javan et de Vadan portaient des marchandises de l'Yémen à Tyr (*). »

Il y avait aussi, au temps de la splendeur de la Phénicie, des caravanes qui se dirigeaient vers le golfe Persique. C'étaient les caravanes de Dédan, dont parlent les prophètes. Sur cette route, la ville de Gerra servait d'entrepôt aux marchandises de l'extrême Asie, qu'on transportait de la côte orientale de la péninsule arabique aux bords de la Méditerranée. En résumant ses considérations sur le commerce des Phéniciens avec l'Arabie, Heeren s'exprime ainsi : « 1° Il est évident que l'Arabie fut le siége principal du commerce continental des Phéniciens

(*) Ézéchiel, XXVII, 21 et 27.

(*) Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, t. II de la traduction française, p. 118.



Lemaitre direxit

Ruines d'un temple, à Mysiema.

et le centre de leurs communications avec l'Éthiopie et l'Inde. Les vastes déserts de sable qui préservèrent de tout temps l'Arabie de l'avidité des conquérants, n'arrêtèrent pas celle des marchands étrangers. Des caravanes composées de diverses peuplades la traversèrent dans tous les sens, et y trafiquèrent directement ou indirectement pour le compte des Phéniciens, dont les villes maritimes devinrent enfin les entrepôts de ses denrées, qu'ils répandirent ensuite avec d'immenses bénéfices dans toutes les contrées de l'Occident. 2° Ce commerce dut être pour eux d'autant plus lucratif, qu'il n'était fondé que sur des échanges, comme on peut le voir dans Ézéchiel. Il n'est jamais question que d'échanges dans toutes leurs transactions, et les métaux précieux n'y entraient aussi que comme marchandises. Combien le marchand phénicien ne devait-il pas gagner sur les lingots d'argent de l'Ibérie, qu'il échangeait contre de l'or dans l'Yémen, où ce dernier métal était si abondant! Combien gagnait-il encore sur d'autres denrées que l'Arabe était forcé de prendre de sa main, puisqu'il n'avait affaire qu'à lui seul! Mais tandis que les Phéniciens n'avaient à soutenir aucune concurrence, ils en établissaient une pour les Arabes, en faisant venir à la fois de divers pays les mêmes productions que l'Arabie leur fournissait. Ils empêchaient par là qu'on ne leur fît des prix arbitraires. Ils pouvaient se passer, à la rigueur, des marchands de Saba ou d'Aden, puisqu'ils recevaient de Gerra les denrées de ces deux pays; et si les marchands de Gerra avaient voulu renchérir ces denrées, ils auraient été supplantés par ceux de l'Yémen. 3° Les rapports des Phéniciens avec les Arabes furent extrêmement facilités par la grande ressemblance de langage de ces deux peuples. L'un et l'autre parlaient un dialecte dérivé du même idiome, et les différences n'étaient pas assez grandes pour les empêcher de s'entendre. Quel avantage n'était-ce pas pour le marchand phénicien de pouvoir se servir de sa propre langue au milieu de contrées lointaines, sans être obligé de se mettre à la merci d'interprètes perfides! Cet avantage seul aurait suffi pour assurer aux Phéniciens le commerce exclusif de toute l'Arabie, lors même que la position de ce pays n'en eût pas rendu l'entrée difficile à des concurrents (*). »

Nous le répétons, le passage que nous venons de citer peut s'appliquer aux Syriens, qui se trouvèrent, eux aussi, en relations directes avec l'Arabie dès l'instant où déclina la Phénicie.

Les Phéniciens faisaient aussi un grand commerce avec l'Égypte. Ils y transportaient principalement les denrées venues de l'Occident, et aussi les produits naturels des provinces qui touchaient au mont Liban. C'est ainsi qu'ils emportaient d'abord par la voie de terre, et plus tard, au temps d'Amasis, par mer, le vin de la Syrie. Celui de la Chalybonitide, suivant Strabon, était très-recherché. C'était le meilleur de l'Asie : on le servait sur la table du grand roi. Plus tard, après la chute de la Phénicie, les Syriens, comme nous le dirons, exportèrent eux-mêmes les produits de leur sol, fertile en blé et en vins, sans recourir comme autrefois à des agents intermédiaires.

Hâtons-nous d'ajouter que dès les temps les plus anciens les Phéniciens achetaient en Syrie de belles laines, surtout dans les provinces qui avoisinaient le désert. C'étaient ces laines qui étaient mises en œuvre et teintes en pourpre dans les ateliers de Tyr et de Sidon, et qui formaient, quand elles étaient converties en étoffes d'un grand prix, une des principales branches du commerce de la Phénicie.

Heeren a dit, en parlant de la grande race qui occupait l'Asie occidentale : « En Arabie, elle mena la vie nomade; en Syrie, elle connut l'agriculture et des demeures fixes; en Babylonie, elle fonda la ville la plus magnifique de l'antiquité; sur les côtes de la Phénicie, elle construisit les premiers ports et équipa des flottes qui lui assurèrent le commerce universel. » Il est évident que si ce tableau est exact, les habitants de la Syrie, voués par nécessité à l'agriculture, durent tirer du sol qu'ils exploitaient leur principale richesse. Mais il faut remarquer que parmi les provinces de la Syrie il y en avait qui étaient peu ferti-

(*) Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, p. 128 et suiv.

les, et que les habitants de ces provinces durent chercher ailleurs que dans la culture des terres un aliment à leur activité. Ceux-là principalement se livrèrent au commerce, et, dans les anciens temps, ils devinrent, il n'en faut pas douter, sur les deux grandes routes commerciales qui aboutissaient à leur pays, les acheteurs de ses diverses denrées, qu'ils revendaient aux Phéniciens.

Les marchands des bords de la Méditerranée firent, dès la plus haute antiquité, avec la Babylonie, un commerce très-actif. Ils en tiraient des tissus de lin, des vêtements qui n'étaient pas moins renommés et recherchés que les robes médiques, des tapis d'une grande beauté, et mille petits objets de luxe, par exemple des pierres taillées. Il y avait, comme on sait, des tisseranderies dans toutes les villes et bourgs qui avoisinaient Babylone.

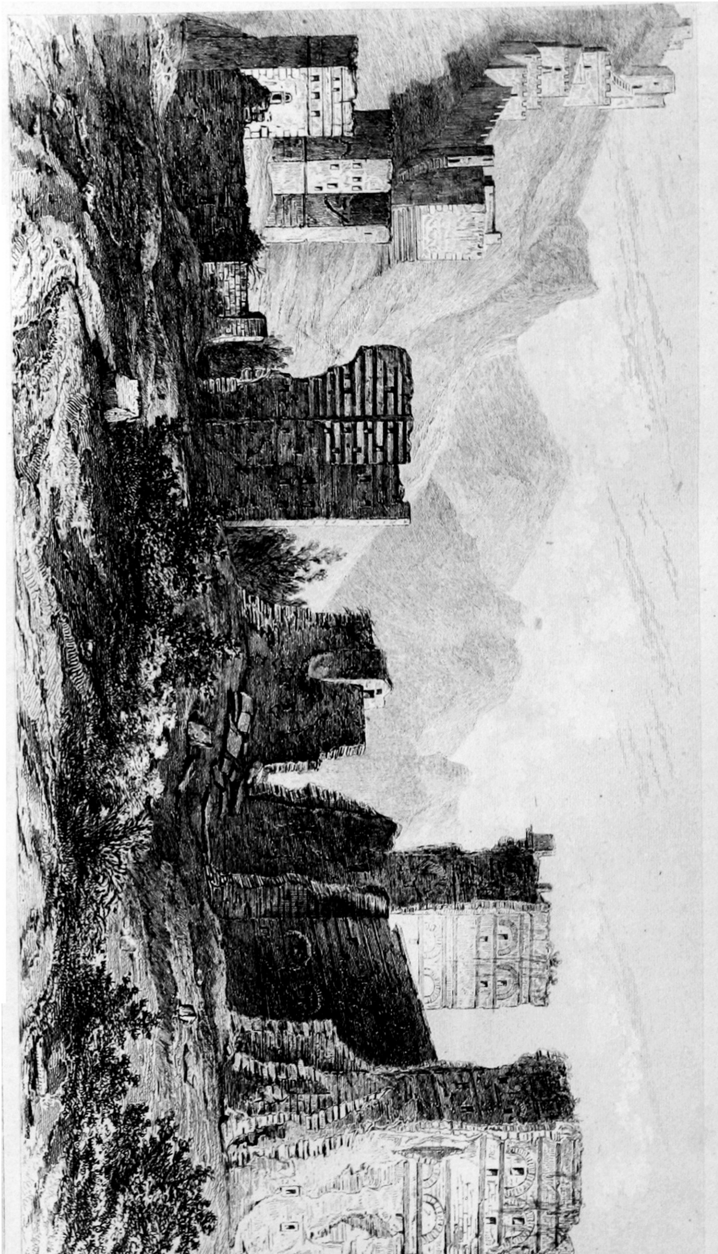
D'autre part, les Babyloniens vendaient aussi les denrées de l'extrême Orient. Ils faisaient ainsi une active concurrence à ces Arabes dont nous avons parlé plus haut, qui étaient les possesseurs de l'entrepôt de Gerra. On voyait arriver à Babylone, par la voie de terre ou par le golfe Persique, la cannelle, les perles et les étoffes de l'Inde et du Cachemir teintes de couleurs éclatantes. C'étaient des caravanes qui transportaient en Syrie, d'abord les denrées achetées à Babylone, ou bien encore on chargeait des bateaux qui remontaient l'Euphrate jusqu'à Thapsaque (*). Il y avait affluence de marchands dans cette dernière ville. Ils s'y rendaient de tous les points de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine. Pour ceux qui organisaient leurs caravanes à Damas, Héliopolis (Baalbeck) et Palmyre étaient les deux principales stations (**). On a remarqué que toutes les caravanes qui se dirigent aujourd'hui de Damas vers l'Euphrate s'arrêtent encore aux ruines de Palmyre. C'est là généralement qu'elles se séparent. Entre Héliopolis et Palmyre il y avait une station à Émèse. Nommons encore deux villes syriennes, situées plus au nord, qui durent au commerce leur prospérité, Cyrrhus et surtout Hiérapolis, la cité la plus florissante de la région qui touchait à l'Euphrate, grand centre religieux, dont le temple célèbre offrait sans doute aux marchands, comme ceux d'Héliopolis et de Palmyre, un asile assuré.

Enfin, nous savons que les Phéniciens entretenaient des relations commerciales avec les contrées voisines de la mer Caspienne et avec l'Arménie. Ils achetaient sur ce point, entre autres choses, des esclaves et du cuivre brut ou travaillé. C'était par la Syrie que passaient ces marchandises. Il nous est permis de croire que dans les anciens temps, pour une partie des denrées qui venaient de l'est et pour toutes celles qui arrivaient de la mer Caspienne et de l'Arménie, les Syriens étaient au nord ce que les Madianites, les Iduméens et d'autres tribus étaient au midi pour les produits de l'Arabie, les agents intermédiaires du commerce des Phéniciens.

Il est vraisemblable qu'à l'époque même où la Phénicie embrassait le monde entier dans ses relations, les Syriens ne se bornèrent pas à transporter de l'Euphrate à la Méditerranée, moyennant salaire, les denrées qui arrivaient de mille points divers à leurs frontières. Ils achetaient directement pour revendre aux Phéniciens et à d'autres peuples. De là un commerce lucratif dont les profits ne firent que s'accroître, lorsqu'à la suite de la conquête accomplie par les rois de la haute Asie, Tyr et Sidon perdirent leur indépendance et leur prospérité. Les Syriens se livrèrent dès lors, par eux-mêmes et pour eux-mêmes, à un négoce étendu, qui accumula dans leurs villes de grandes richesses. Les Perses n'arrêtèrent point ce mouvement, qui augmentait l'importance d'une de leurs plus belles provinces.

(*) La route de Babylone en Syrie a été indiquée avec assez de précision par Strabon (p. 1084).

(**) Nous renvoyons ici à l'histoire de la *Palmyrène*, qui doit avoir une place spéciale dans la collection de l'*Univers*. Nous nous bornerons a signaler à ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir, avant la publication dont nous parlons, des notions suffisantes sur l'importance commerciale de Palmyre, l'ouvrage de Heeren, que nous avons déjà cité (*Appendice* V du volume cinquième de la traduction française, p. 308 et suiv.). On y trouvera un extrait fait par l'auteur d'un mémoire étendu sur le commerce de Palmyre et de quelques autres villes, qui a été inséré dans le tome VII des Mémoires de l'Académie des sciences de Gœttingue.



Après les luttes qui suivirent la mort d'Alexandre, quand le pays cessa de faire partie de l'empire macédonien pour jouir de l'indépendance sous le gouvernement des Séleucides, le commerce prit un nouvel essor. Les marchands affluaient dans toutes les parties de la Syrie. On importait, on exportait sans cesse, soit du côté de l'Euphrate par Thapsaque, soit du côté de la mer par Laodicée. C'était un immense mouvement depuis les déserts de la Palmyrène jusqu'à la Piérie et à la Cassiotide, et depuis la Comagène jusqu'à la Célésyrie; rien n'égalait la splendeur et la richesse des villes syriennes, parmi lesquelles Antioche, d'origine nouvelle, occupa bientôt le premier rang. Mais hâtons-nous d'arriver à une autre époque, sur laquelle des documents nombreux, au moins pour notre sujet, nous fournissent de précieux renseignements.

La Syrie, en devenant province romaine, ne perdit rien, dans les premiers temps, de sa prospérité matérielle. Le commerce, qui faisait sa richesse, loin de décroître alors, reçut une impulsion inattendue, et trouva dans le luxe des conquérants un aliment considérable. Quand les vainqueurs eurent goûté des délices de l'Asie, et qu'ils se furent créé des besoins inconnus à leurs pères, un débouché nouveau s'ouvrit aux négociants syriens. L'Italie demanda à l'Orient les parfums, la pourpre, la soie, les pierreries, et les paya avec les dépouilles du monde. La Syrie devint un immense entrepôt. De toutes parts affluèrent dans ses villes les trésors de l'Asie. Antioche, Damas, *la cité de Jupiter, la lumière de tout l'Orient, la puissante et sainte Damas,* comme disait l'empereur Julien (*), Héliopolis, Laodicée sur la mer, Beroé, Cyrrhus, Hiérapolis, etc., etc., virent leurs marchés et leurs relations commerciales prendre un nouveau développement.

Elles expédiaient dans tout l'empire les denrées indigènes de la Syrie et les produits de l'Inde. « Les marchands de Rome venaient chercher sur les rivages asiatiques des aromates, des étoffes, des perles, des esclaves. Ils les transportaient en Europe, où ils employaient l'argent qu'ils en retiraient à acheter les meilleures productions de l'Italie et des contrées voisines ou tributaires. Horace exprime une partie de ce mouvement du commerce quand il dit :

> Dives et aureis
> Mercator exsiccet culullis
> Vina Syra reparata merce (*).

Syra merce; arrêtons-nous un instant sur ces mots. Ils ont donné lieu à une discussion. Les parfums connus en Italie sous le nom de *syriens* étaient-ils réellement de Syrie ou n'acquéraient-ils cette dénomination que parce qu'on les apportait dans les entrepôts de cette province, là où les négociants romains venaient les prendre? Il est certain que la plupart des denrées, que les aromates en particulier, qui reçoivent chez les auteurs romains la qualification de produits syriens, venaient de différentes contrées de l'Asie. Nous lisons fréquemment par exemple *cinnamum syrium,* et pourtant la Syrie n'avait pas l'arbrisseau qui donne le cinname; mais elle avait certainement du galbanum, du nard, et même, quoi qu'on en ait dit, du malobathre. Pline atteste que le malobathre naît en Syrie; il le décrit, il le compare aux autres aromates de la même espèce, il donne la préférence à quelques-uns d'entre eux; il place avant tout celui de l'Inde. Cela prouve qu'il les distinguait, qu'il n'a pu les confondre. Cela est encore plus clair pour le baume, qui était un produit indigène de la Syrie comme de la Judée (**). »

Les entrepôts de la Syrie recevaient encore le safran du mont Olympe en Lycie, et du mont Coryce chez les Ciliciens, le pardalium de Tarse, etc. Les environs de Damas fournissaient l'onyx qui servait à renfermer les aromates. Il était de la première qualité, suivant Isidore; Pline ne le met qu'au troisième rang pour la blancheur et pour la beauté (***). La murrhine était apportée de toutes les parties de l'Orient (****). Toutes ces pro-

(*) *Epist.* 24.

(*) Horace, *Odes*, I, 32.

(**) Mémoire de M. de Pastoret sur l'*Histoire du commerce chez les Romains jusqu'au temps de Vitellius*, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions.

(***) Plin., XXXVI, 8. — Isid., XVI, 5.

(****) *Voy.* le Mémoire de M. de Pastoret (III, III.)

ductions formaient la branche la plus lucrative peut-être du négoce des Syriens avec l'Italie; car les Romains, comme le prouve le témoignage des poëtes, employaient une incroyable quantité de parfums venus de la Syrie (*).

Parmi les plus brillants objets de ce commerce de luxe, il faut encore nommer la pourpre de Tyr. L'usage de la pourpre était très-répandu chez les Romains. Sous le consulat de Cicéron, un édile curule, Publius Lentulus Spinther, avait été blâmé pour en avoir le premier bordé sa robe. Mais son exemple n'en fut pas moins imité. Dès les premiers temps de l'Empire la pourpre servait à couvrir les tables et les lits, et parfois, comme le dit Horace, elle cachait les draps mal lavés de l'indigent orgueilleux (**). Dans le septième siècle de Rome, elle se vendait mille deniers au moins la livre (***). Son prix était trop élevé pour qu'on ne s'efforçât point de l'imiter à moins de frais. Vitruve indique les moyens employés pour la falsifier (****). Le cèdre de Syrie fournissait aussi aux demeures des Romains et aux temples des Dieux de magnifiques ornements. Il donnait à la fois une résine excellente et un bois incorruptible. On en tirait une substance qui garantissait les livres précieux de la moisissure et des vers (*****). Avec le bois, on fabriquait des statues, des meubles, et parfois des galères, comme l'atteste Suétone (******). Le bitume de Sidon, comme le bitume et le térébinthe de

(*) . . . . Cubile
Sertis ac Syrio flagrans olivo.
(Catull. 6. 8.)

Coronatus nitentes
Malobathro Syrio capillos.
(Hor. *Od.* II, 7, 7.)

Stillabat Syrio myrtea rore coma.
(Tibull. III, 4, 28.)

Jam dudum, Syrio madefactus tempora nardo.
(*Ib.* 6, 62.)

. . . Orontea crines perfundere myrrha.
(Propert. I, 2, 3.)

Quum dabitur Syrio munere plenus onyx.
(*Ibid.* II, 10, 30.)

(**) Hor., *Sat.*, II, 2, 84.

(***) Plin., IX, 39.

(****) Vitruv., VII, 14.

(*****) .... Carmina
Linenda cedro, et levi servanda cupresso
(Hor. *Art Poét.* 332.)

.... Cedro digna locuti.
(Pers. *Sat.* I, 42.)

(******) Suétone, *Vie de Caligula*, 37.

Judée, était souvent employé par les artisans d'Italie. Les serruriers en usaient pour vernir les têtes de clous et pour enduire les barres de fer. Il remplaçait aussi la chaux pour cimenter les murs.

Parmi les productions indigènes du sol fertile de la Syrie, les froments, par exemple, entraient comme denrées commerciales, dans les entrepôts des villes de la côte. Tyr, Béryte, Tripoli, n'expédiaient pas seules du blé et des vins recherchés; Laodicée sur la mer en envoyait par grosses cargaisons à Alexandrie. Les dattes de Syrie étaient connues dans la médecine; Galien, dans un de ses traités, parle de leurs propriétés, et les compare à celles d'Égypte (*). Enfin les prunes de Damas paraissaient sur les tables les plus somptueuses (**). En ajoutant à ces fruits une espèce de poires dont la culture fut introduite en Italie, et que Virgile mentionne dans le second livre des *Géorgiques* (***), nous aurons donné une liste exacte des productions indigènes fournies par la Syrie aux négociants de l'empire.

Il nous reste à parler de la branche la plus considérable du commerce de la Syrie, c'est-à-dire, de la vente des esclaves.

Les Gaulois et les Germains ne fournissaient pas seuls, aux Romains, ces innombrables familles entassées dans les murs de la ville éternelle, ou réparties, pour la ruine de l'Italie, dans les *villæ* et les *latifundia*. La guerre et la conquête ne recrutaient pas seules les marchés d'esclaves. Les Syriens, *race née pour la servitude* (****), se chargeaient d'approvisionner tous les trafiquants de chair humaine, sans parler des mercenaires qu'ils envoyaient en Grèce, dès le temps

(*) Galen. II, *De alim. fac.* 25. — « Palmulas sic dividit Galenus, ut Ægyptias siccas et astringentes, Syriacas vel Judaicas caryotas seu nucales, molles, tumidas et dulces esse affirmaret. E quibus apud Orientes quadrupedum suum imprimis cibus erat, teste Plinio, XIII, 4. » (Ex scholia Reinesi, ad Petron. fragmentum, pag. 60.)

(**) « Fuerunt et tomacula supra craticulam ferventia posita, infra craticulam, Syriaca pruna, cum granis punici mali. » (*Voy.* Pétrone.)

(***) Nec surculus idem
Crustumiis *Syriisque piris*, gravibusque volemis.
(Virgil., *Georg.*, II, 88.)

(****) Judæi et Syri, nationes natæ servituti. (Cicéron, *De prov.* 10.)

de Xénophon. Ils faisaient avec la vente des esclaves un commerce très-productif. « Les *venalitiarii* avaient plus d'argent que tous les Scipions et les Lélius (*), » et leurs fortunes effaçaient parfois l'opulence de ces proconsuls qui avaient mis au pillage les plus belles provinces de la république. Nous ne décrirons pas ici le marché où les esclaves, exposés dans une cage de bois (**), ou placés sur le *lapis mancipiorum*, le cou chargé d'un écriteau qui indiquait leur qualité, les pieds marqués de craie (*gipsati pedes*) (***), étaient offerts au choix des acheteurs; mais, prenant les Syriens à leur entrée dans la famille romaine, nous étudierons leur physionomie distinctive, au milieu des autres barbares qui, achetés en diverses parties de l'Empire, vivaient à côté d'eux.

Dans les comédies de Plaute et de Térence, le valet intrigant et fripon est toujours un Syrien (****). *Syrus* était déjà un nom d'esclave (*****). Plaute donne quelques détails sur le service d'une Syrienne dans la maison d'un honnête bourgeois. Il nous montre une robuste ménagère, rude au travail, et fort étrangère aux manéges galants des soubrettes (******). Térence au contraire, place sa vieille *Syra* auprès d'une courtisane d'Athènes, et lui prête un langage d'une singulière amertume : « O ma maîtresse, dit-elle, je t'en prie, n'aie pitié de personne; dépouille, ruine, déchire tout ce qui tombe entre tes mains. Ah! que n'ai-je ta jeunesse et ta beauté! Comme l'esclave alors se vengerait de tant de souffrances (*)! »

La Syrie pourvoyait aux plaisirs des jeunes débauchés de Rome, et leur envoyait ses courtisanes et des eunuques. Properce parle de ces femmes venues des bords de l'Oronte et de l'Euphrate (**); Lucien, dans ses dialogues, fait intervenir aussi des Syriennes, sorcières et entremetteuses. Partout cette race d'esclaves se fait reconnaître aux mêmes traits; partout elle paraît vile et dépravée, mais singulièrement entreprenante et habile. Quelques-uns, il est vrai, les plus robustes sans doute, s'employaient aux travaux grossiers qui n'exigent que de la force. Toute dame romaine a des Syriens pour porter sa chaise (***); mais en général le valet syrien se plaît dans les emplois les plus vils; il pénètre, comme le dit Juvénal, dans les entrailles des grandes maisons. Nul, mieux que lui, ne connaît l'art d'une adroite séduction.

Il use dans l'intrigue les ressources de son esprit, cultivé et corrompu par une instruction qui pare ses vices et les entretient (****). Il se glisse dans la faveur du maître, il s'enrichit; et, devenu libre par l'affranchissement, il s'établit à Rome, se place dans les rangs du peuple, étale aux yeux de ses riches patrons un luxe qui excite l'envie (*****); il brigue les charges et les dignités, et obtient avec le tribunat le droit de jeter du haut de la roche Tarpéienne et de livrer au bourreau des citoyens (******)! Bientôt les

(*) « Divitiis omnes Africanos ac Lælios multi venalitiarii mercatoresque superarunt. » (Cicéron, *Orat.* 70.)

(**) .... Quem sæpe coegit
Barbara *gipsatos* ferre *catasta* pedes.
(Tibulle, *El.* II, 6, 41.)

(***) Nuper in hanc urbem pedibus qui venerat *albis*.
(Juvénal, *Sat.* I, 111.)

(****) Nunquam rem facies. Abi! nescis inescare [homines,
dit un de ces esclaves dans les Adelphes, v. 221.

(*****) HAR. Quid est tibi nomen?
PS. Servus est huic lenoni Syrus;
Eum esse me dicam. Syrus sum. HAR. Syrus?
PS. Id est nomen mihi.
(*Pseudolus*, 653.)

****** DEMIPHO.... Recte ego emero matri tuæ
Ancillam viraginem aliquam non malam, forma mala,
Ut matrem addecet familias, aut *Syram*, aut Ægy-[ptiam :
Ea molet, conficiet pensum, pensetur flagro; neque
Propter eam quicquam eveniet nostris foribus flagitu.
(*Mercat.* 434—438.)

(*) ....Ergo propterea te sedulo
Et moneo, et hortor, ne cujusquam misereat;
Quin spolies, mutiles, laceres, quemque nacta sis.
Heu! me miseram! Cur non aut istæc mihi
Ætas, et forma est, aut tibi hæc sententia?
(*Hecyr.* 63—74.)

(**) Et quas Euphrates, et quas mihi misit Orontes
Me capiant.

(***) .... Longorum vehitur cervice Syrorum.
(Juv., VI, 350.)
Octo Syris suffulta datur lectica puellæ.
(Martial, IX, 3.)

(****) Le père de Cicéron disait, en comparant les Romains de son temps aux esclaves syriens : *Ut quisque optime græce sciret, ita esse nequissimum.* (Cicéron, *de Orat.* II, 66.)

(*****) Neque me divitiæ movent, neque vestis aut cælatum aurum et argentum quo nostros veteres Marcellos Maximosque multi eunuchi e *Syria* Ægyptoque vicerunt, neque vero ornamenta ista villarum quibus L. Paulum et L. Mummium qui rebus his Urbem Italiamque omnem referserunt, ab aliquo video perfacile Deliaco aut *Syro* potuisse superari. (Cicéron, *Orat.* 70.)

****** Tu ne *Syri* Damæ aut Dyonisi filius audes

tribuns mêmes cèdent le pas à ces parvenus (*), dont la race odieuse envahit Rome entière. « L'Oronte mêle ses eaux à celles du Tibre. » Il apporte avec lui la langue et les mœurs de l'Asie, ses débauches (**) et ses danses (***).

Dès le temps d'Auguste, Ovide parle, dans ses *Fastes*, de la vénération des Syriens pour les poissons, donnant à ce mythe travesti par son imagination poétique une forme élégante et gracieuse; il le rattache aux traditions du règne de Jupiter (****). Quelques siècles après, le soleil, le dieu oriental, avait à Rome ses autels et son grand prêtre, Hélagabal était empereur. Nous avons examiné ailleurs cette époque singulière où Rome fut envahie par l'Orient. Nous ne reviendrons pas ici sur les développements que nous avons empruntés à M. Amédée Thierry; mais, en nous renfermant dans la question qui nous occupe ici, celle du commerce, nous émettrons une hypothèse qui nous semble fondée sur la vérité historique. C'est que cette perpétuelle immigration des Syriens dans l'Italie, cette fusion des esclaves devenus libres dans le peuple abâtardi de Rome, amena lentement l'introduction des mœurs et des croyances orientales dans la capitale de l'Empire. Le commerce des denrées de la Syrie, et surtout la traite des esclaves, établirent entre deux races de tout point opposées des rapports étroits et suivis, et préparèrent cette étrange révolution qui changea Rome pour un temps en une cité orientale.

Le commerce de la Syrie ne se bornait pas à l'exportation de ses productions indigènes et des esclaves. Les relations entretenues de tout temps par les trafiquants de la Syrie avec les contrées les plus reculées de l'Orient, ne furent pas interrompues après le règne des Séleucides, qui leur avaient donné tant d'extension. Les caravanes qui traversaient l'intérieur de l'Asie, les flottes qui suivaient la route de la mer Rouge, continuèrent leurs périodiques expéditions.

La soie resta toujours la branche la plus importante de ce commerce. Ce n'était que par de longs et pénibles voyages, à travers les régions centrales et les plus difficiles de l'Asie (*), que l'on pouvait se procurer une marchandise que les progrès du luxe et de la richesse rendaient indispensable chez les nations de l'Asie et de l'Europe établies sur les bords de la Méditerranée (**). Les Assyriens et les Mèdes avaient été longtemps les possesseurs exclusifs de ce commerce; c'est là ce qui, dans la haute antiquité, avait fait donner le nom de robes médiques aux vêtements fabriqués avec la soie. Les Perses leur avaient succédé dans ce négoce; ils y attachaient une haute importance, et ne négligeaient rien pour en conserver le monopole. C'est d'eux que les marchands grecs et syriens de l'Asie recevaient la soie, qu'ils transportaient ensuite dans l'Occident. Elle y était rare et chère. Ce ne fut qu'au règne de Justinien que les Romains songèrent à s'affranchir de la dépendance où ils se trouvaient des Perses pour cette branche de commerce. Ils cherchèrent donc à faire baisser le prix de la soie par la concurrence, soit en l'achetant à d'autres que les Perses, soit en la tirant directement du pays qui la produit... Les Chinois ont conservé, dans les annales de l'empire, le souvenir de plusieurs tentatives faites par les Romains pour établir avec eux des relations. Ces faits ne sont pas racontés par les historiens anciens que le temps a respectés; les monuments de l'extrême Orient, mieux conservés, suppléent ici au silence de l'antiquité :

Dejicere e saxo cives et tradere Cadmo.

(Horace, *Sat.* I, 6, 38.)

(*) Libertinus prior est : « Prior, inquit, ego adsum.
Cur timeam, dubitemve locum defendere? quamvis
Natus ad Euphratem, molles quod in aure fenestræ
Arguerint, licet ipse negem? Sed...
... ego possideo plus
Pallante, et Licinis. » Expectent ergo tribuni :
Vincant divitiæ sacro nec cedat honori,
Nuper in hanc urbem pedibus qui venerat albis.

(Juvénal, I, 102—111.)

(**) Jam dudum Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine chordas
Obliquas, necnon gentilia tympana secum
Vexit, et ad Circum jussas prostare puellas.

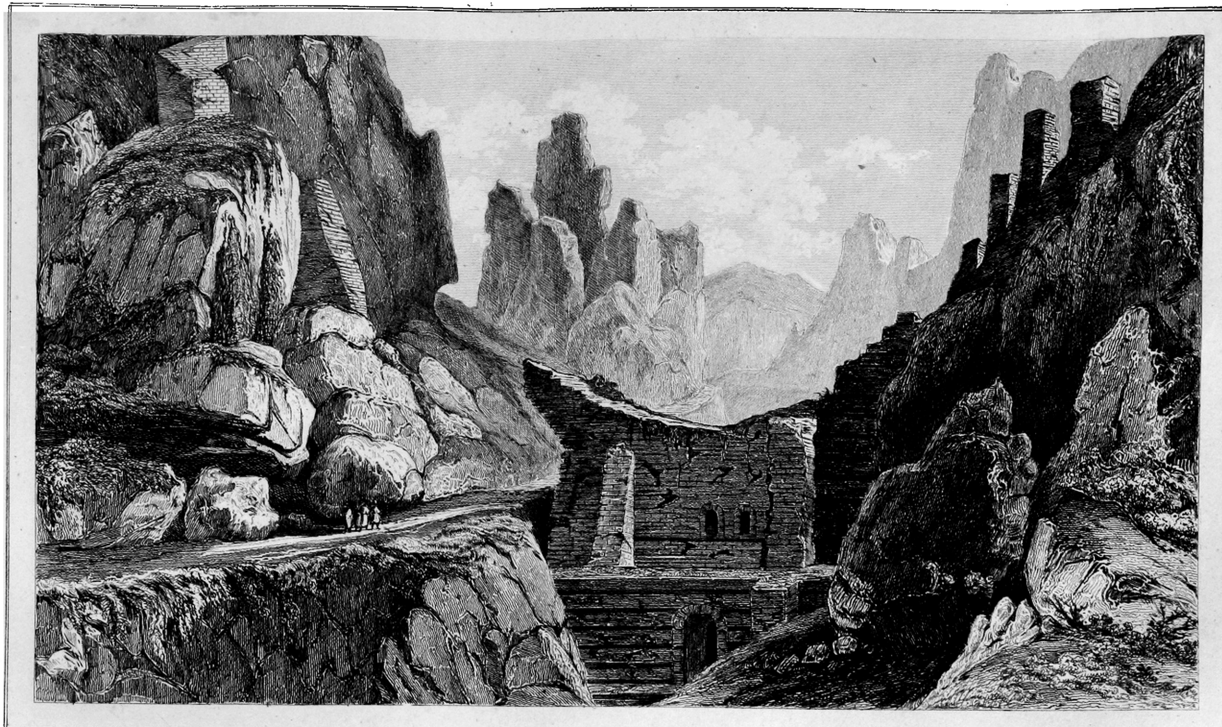
(Juv., III, 62—65.)

(***) « Ipse, erectis supra frontem manibus, Syrum histrionem exhibebat, concinente tota familia. » (Petron. fragm. Tragur. Lipsiæ, 1676, p. 24.)

(****) Ovid., *Fast.*, II, 461—474.

(*) *Voy.*, dans le premier livre de la Géographie de Ptolémée la route que les marchands suivaient pour pénétrer jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie.

(**) *Voy.*, sur l'usage de la soie chez les Romains, Gibbon, t. VII, p. 259—271.



Lemaître direxit

Ruines dites de la porte de fer, à Antioche.

les Chinois rapportent que les *Asi* et les autres peuples scythes, établis à l'orient de la mer Caspienne, entre la Perse et leur pays, et depuis longtemps en possession exclusive du commerce de la soie, s'opposaient de toutes leurs forces aux communications que les peuples du Fa-Thsin, c'est-à-dire les Romains, voulaient établir avec la Chine, dont ils cachaient la véritable route. Ces difficultés, continuent les annales chinoises, contraignirent les Romains de tenter une autre voie; ils essayèrent de se mettre en relation avec la Chine par les mers du Midi, où ils se rendaient en traversant la mer Rouge et l'océan Indien. Ils parvinrent ainsi dans les provinces méridionales sous le règne d'un empereur romain que les Chinois appellent An-Ton, et qui est le même que Marc Aurèle Antonin le philosophe (*). Ces détails, consignés dans les annales officielles de la Chine par des auteurs contemporains, datent du temps même où Ptolémée décrivait, à Alexandrie, les villes et les ports du pays des *Sinæ*, sans doute d'après les récits des navigateurs syriens que le commerce avait conduits jusqu'aux extrémités du monde alors connu. Les historiens chinois font mention de plusieurs ambassades et de diverses tentatives faites postérieurement pour mettre les Romains en relation avec l'empire de la Chine. Ces efforts, restés inconnus à nos historiens, rendent raison des guerres et des négociations entreprises, sous le règne de Justinien, pour faire directement le commerce de la soie (**).

Le règne de Justinien nous offre un singulier exemple de ces tentatives. « Pendant qu'Hellestée régnait en Éthiopie et Ésimiphée sur les Homérites, l'empereur leur députa Julien, un de ses secrétaires, et Nomose, pour représenter à ces deux princes, qu'étant déjà unis avec lui par la profession du christianisme, ils devaient le secourir contre les Perses. Les députés étaient chargés d'inviter en particulier le roi d'Éthiopie à se rendre maître du commerce de la soie, qui jusqu'alors se faisait par la Perse, et à tirer immédiatement des Indiens cette marchandise pour la transporter par le Nil à Alexandrie; ce qui procurerait à ses États un profit immense et aux Romains l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent entre les mains de leurs ennemis... Les envoyés allèrent d'abord en Éthiopie, où ils furent bien reçus. Malala décrit ainsi cette audience : « Le roi était monté sur un char à quatre roues couvert de lames d'or et attelé de quatre éléphants. Il était nu jusqu'à la ceinture, ne portant sur ses épaules qu'une tunique ouverte par devant et semée de perles. Il avait des bracelets d'or. Sa tête était couverte d'un turban de toile de lin brochée d'or, d'où pendaient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portait un collier de même métal, et tenait d'une main une rondache dorée et de l'autre deux demi-piques; autour de lui étaient rangés les courtisans sous les armes, entremêlés de musiciens qui jouaient de la flûte. Les ambassadeurs le saluèrent les genoux en terre; le roi, les ayant fait relever et approcher de lui, prit de ses mains la lettre de l'empereur, baisa l'empreinte du cachet, reçut les présents qui lui étaient offerts, et après avoir fait lire la lettre à un interprète, il expédia sur-le-champ des ordres pour faire marcher les troupes, et envoya par écrit au roi de Perse une déclaration de guerre... Mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet. Les Éthiopiens ne pouvaient enlever aux Perses le commerce de la soie, ceux-ci, par le voisinage de l'Inde, attirant cette marchandise dans leurs ports. Ils ne pouvaient non plus pénétrer dans la Perse qu'après un long et pénible voyage au travers des sables et des vastes déserts de l'Arabie (*). »

Cette difficulté sauva la Syrie de sa ruine. Si la soie avait suivi la route du Nil, les villes commerçantes des bords de l'Euphrate auraient perdu la principale source de leurs richesses. Mais les Perses devaient conserver longtemps

(*) *Voy.*, sur ce voyage, qui est de l'an 166 de notre ère, le *Mém. histor. et géographique sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, II, 30 et 43. On peut consulter sur le même sujet un mémoire de M. Abel Rémusat, intitulé : *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident* (t. VIII des nouveaux *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, p. 60-130).

(**) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, IX, 222-229; édit. de Saint-Martin.

(*) *Hist. du Bas-Empire*, t. VIII, p. 155-158.

encore le privilége exclusif de ce commerce, dont les Syriens étaient les facteurs.

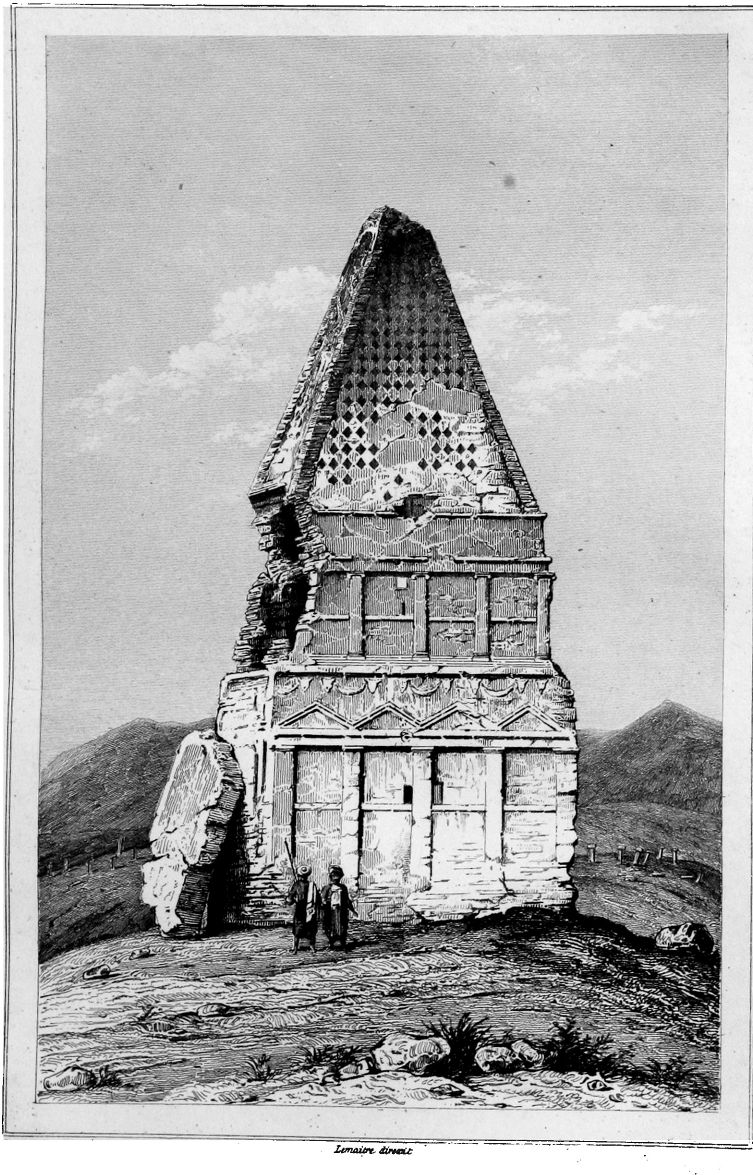
Vers la fin du sixième siècle, les Sogdiens, devenus sujets des Turcs, envoyèrent à la cour de Perse, avec la permission du grand khakan, des députés qui demandèrent à Chosroès l'autorisation de faire sans obstacle le commerce de la soie dans son empire. Chosroès amusa longtemps ces ambassadeurs par des délais calculés. Ceux-ci, las des retards apportés à leur négociation, pressèrent enfin le roi de s'expliquer et de faire assembler son conseil pour lui soumettre cette affaire. « Il existait alors à la cour de Chosroès un Nephtalite, nommé Catoulf, qui jouissait d'un grand crédit. Catoulf conseilla au roi de ne pas laisser sortir la soie qui avait été apportée par les envoyés sogdiens; mais de la mettre à prix et de l'acheter, puis de faire venir les ambassadeurs et de brûler cette marchandise en leur présence, non pour leur faire injure, mais pour montrer qu'on n'avait aucun besoin de la soie des Turcs. Les ambassadeurs ne purent parvenir à faire expliquer Chosroès; il ne le fit qu'en achetant toute la soie dont ils avaient apporté une grande quantité, et en la faisant brûler en leur présence. Les députés se retirèrent ensuite dans leur patrie, où ils rendirent compte au grand khakan du peu de succès de leur mission... Le grand khakan résolut de se venger : pour être plus en état d'y réussir, il crut devoir traiter avec les Romains, ennemis naturels des Perses. Maniach, qui était alors le chef des Sogdiens, lui avait le premier remontré que les Turcs devaient préférer l'amitié des Romains à celle des Perses; qu'il valait mieux leur transporter les avantages du commerce de la soie, parce que cette nation en faisait un plus grand usage que le reste du monde. Maniach avait offert de se joindre à l'ambassade qu'on pourrait envoyer pour cet objet, et il promettait d'employer tous ses efforts pour établir une solide alliance entre les Romains et les Turcs. Le grand khakan fut convaincu par les raisons de Maniach, et il l'adjoignit aux ambassadeurs qu'il envoyait offrir à Justin le secours de ses armes contre tous ceux qui attaqueraient l'empire, et lui proposer le commerce de la soie. Les ambassadeurs eurent bien des difficultés à surmonter avant de parvenir dans la ville impériale. Le chemin qu'il fallait parcourir pour aller du campement des Turcs à Constantinople était long et dangereux. Ils eurent à franchir des montagnes couvertes de neiges et de brouillards, des plaines désertes, des forêts et des marécages, avant de traverser le Caucase, d'où ils se rendirent auprès de l'empereur (*). » C'est par eux que fut signé le premier traité entre les Romains et les Turcs. Mais cette alliance resta sans résultat. Les Turcs, quoique placés aux confins de la Chine, ne purent enlever aux Perses le monopole de commerce de la soie; en effet ce négoce se bornait presque aux ports du midi, où les navires venaient s'approvisionner sans obstacle par le golfe Persique et l'Océan (**).

Les invasions de Chosroès ne tardèrent pas à porter le dernier coup au commerce de la Syrie. Quand les Arabes arrivèrent, ils ne trouvèrent plus rien à piller et à détruire. Les Romains cependant avaient conservé dans le golfe Arabique un comptoir important, qu'ils défendirent avec courage : c'était l'île de Jotabé, dont les habitants faisaient le commerce de la mer Rouge. Ils se gouvernaient en république et ne payaient à l'empereur qu'une taxe sur les marchandises qu'ils recevaient des Indes (***), selon un tarif qui avait été dressé. Nous devons citer encore la foire d'Abyla, qui se tenait à environ trente milles de Damas, et réunissait chaque année les produits naturels ou fabriqués de toute la Syrie. Les Juifs, les Grecs et les Arméniens, les Syriens et les habitants de l'Égypte s'y réunissaient de toutes parts : cette foire, qui, grâce aux relations religieuses que les évêques syriens entretenaient avec les contrées situées au delà de l'Euphrate, devenait de plus

(*) *Hist. du Bas-Empire*, t. X, p. 49-56

(**) Nous ne devons point oublier de mentionner ici, en terminant, les pages que Heeren a écrites sur le commerce de la soie dans l'antiquité. — Voy. *De la politique*, etc., t. I, p. 115 et suiv. de la trad. française.

(***) Αὖθις Ῥωμαίοις πραγματευταῖς δοὺς αὐτονόμως οἰκεῖν τὴν νῆσον, καὶ τὰ ἐξ Ἰνδῶν ἐκπορευέσθαι φορτία, καὶ τὸν τεταγμένον βασιλεῖ φόρον εἰσάγειν. (Theoph., p. 141.)



Lemaitre direxit

Cénotaphe de Caïus César, près de Hems (Emèse)

en plus active et fréquentée dura jusqu'à l'invasion des Arabes (*).

(*) *Voy.* Lequien, *Oriens christianus*, c. 683 et suiv., sur les rapports de la Syrie chrétienne avec la Mésopotamie, la Perse, l'Arménie, l'Inde, et peut-être les provinces occidentales de la Chine.

Tout, en effet, devait disparaître devant ces farouches envahisseurs : ce furent eux qui frappèrent et anéantirent d'un même coup, en Syrie, ce qui avait fait la gloire et la prospérité de cette belle contrée, le commerce, la domination romaine, et le christianisme.

SYRIE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE Ier.

ORIGINE DU CHRISTIANISME EN SYRIE. — CONSTITUTION DE L'ÉGLISE SYRIENNE. — HÉRÉSIES.

PREMIÈRES PRÉDICATIONS ; BARNABÉ, PAUL ET PIERRE ; OPINION DE CÉRINTHE RELATIVEMENT A LA CIRCONCISION ; ÉGLISES D'ANTIOCHE ET DE DAMAS ; LA PRÉDICATION ÉTENDUE AUX GENTILS. — On sait que dès les temps les plus reculés il avait existé entre *Arame* et *Israël* de continuels rapports. Les Juifs, attirés par le commerce, se transportaient en grand nombre dans les villes syriennes. Les guerres et les conquêtes des Assyriens, des Chaldéens, des Perses et des Grecs n'avaient pas interrompu ces relations. Les Séleucides, par intérêt sans doute, essayèrent, en la favorisant, de rendre durable l'alliance des deux pays.

Les Juifs, sous les rois grecs de la Syrie, se fixèrent en grand nombre à Antioche. Là ils étaient en possession de tous les priviléges de la population hellénique. Ils durent bientôt au crédit dont ils jouissaient et à leurs grandes richesses, et peut-être aussi à l'indifférence du peuple au milieu duquel ils vivaient, de pratiquer librement la religion de leurs aïeux. Suivant le témoignage de Josèphe, ils élevèrent dans la capitale de la Syrie une magnifique synagogue (*).

Ce fut au sein de cette population juive que le christianisme fit à Antioche ses premières conquêtes. Après la mort de saint Étienne, comme nous l'apprennent les Actes des Apôtres, plusieurs de ceux qui croyaient en la mission divine du Christ abandonnèrent Jérusalem, et se rendirent dans les pays voisins. Quelques-uns s'arrêtèrent en Phénicie et dans l'île de Cypre ; d'autres se fixèrent à Antioche. Ceux-ci ne s'adressèrent d'abord qu'aux Juifs ; mais bientôt ils annoncèrent le Christ aux Grecs eux-mêmes, et ils enseignèrent à tous indistinctement la nouvelle doctrine. Ils opérèrent ainsi de nombreuses conversions. La nouvelle en vint à Jérusalem. Aussitôt l'Église de cette ville se hâta d'envoyer en Syrie l'un de ses membres les plus zélés. C'était un ancien lévite, qui avait changé son nom de Josèphe en celui de Barnabé (*fils du prophète*). Il se rendit à Antioche, et là, en voyant ce qui avait été fait, il fut rempli de joie, et il exhorta vivement ses nouveaux frères à persévérer dans la foi du Christ. Barnabé, seul d'abord, puis avec l'aide de Paul, organisa l'Église d'Antioche, dont les membres furent les premiers qui s'appelèrent chrétiens (*).

Une autre tradition veut que saint Pierre ait fondé l'Église de Syrie, et qu'il ait été le premier évêque d'Antioche, en l'an de J. C. 44. Il fit dans cette ville, selon saint Chrysostome, un séjour de sept années. Basile de Séleucie, d'un autre côté, qui écrivait vers 450, parle des miracles faits par saint Pierre à Antioche comme de choses généralement reconnues et qu'il est inutile de répéter. Toutefois saint Luc ne dit nulle part que saint Pierre ait été évêque d'Antioche. Il est bon de remarquer d'ailleurs qu'aucun des apôtres, si l'on n'en excepte saint Jacques, évêque de Jérusalem, n'a été d'abord particulièrement attaché à une Église. Ils se partageaient les diverses provinces de l'empire romain, et parcouraient successivement les villes principales, où ils s'arrêtaient un temps plus ou moins long, suivant les circonstances et les besoins des fidèles. Antioche, par son importance et par la proximité de Jé-

(*) Josèphe, *de Bello judaico*, VII, 21.

(*) *Act. Apost.* XI, 19. — M. Doellinger serait porté à croire, par la terminaison latine du mot Chrétien (*christianus*), que ce nom fut employé la première fois par des Romains. *Origines du Christianisme* (trad. franç.), t. I, p. 56. — Lequien (*Oriens christianus*, t. II, c. 673) dit: *Primam Antiochiæ ecclesiam in Palæa seu urbe veteri positam fuisse Theodoretus Chrysostomusque tradunt.*

rusalem, devait nécessairement attirer une des premières l'attention des apôtres. Aussi voyons-nous saint Paul et saint Barnabé partir de cette cité comme d'un centre déjà formé de population chrétienne pour aller évangéliser les villes et les provinces voisines. Après leurs premières excursions, les apôtres retournèrent à Antioche, où ils assemblèrent l'Église, et racontèrent aux fidèles les grandes choses que Dieu avait faites avec eux, et comment ils avaient ouvert aux gentils les portes de la foi (*). Ils y restèrent un temps considérable, et saint Paul ne quitta la ville que pour aller prêcher l'Évangile à ceux qui n'avaient point encore entendu parler de J. C., et jusqu'en Illyrie.

Tout nous porte donc à croire que si saint Pierre passe pour le premier évêque d'Antioche, c'est uniquement parce qu'il y fit un séjour continu, ou plus long que les autres apôtres. Il est constant qu'il ne s'y trouvait pas lorsque s'éleva dans l'Église de cette ville une espèce de schisme qui donna lieu au troisième concile de Jérusalem.

Cérinthe, faux frère et faux apôtre, s'était mis (**) à la tête d'un parti qui voulait obliger les fidèles à la circoncision et à toutes les observances de la loi de Moïse (***). Saint Paul et saint Barnabé s'opposèrent fortement à cette doctrine, qui faisait rentrer les peuples dans une servitude dont le Christ était venu les délivrer (****). On résolut d'aller à Jérusalem consulter les apôtres et les prêtres sur cette question. Saint Paul partit donc avec Titus et Barnabé, et retourna à Jérusalem quatorze ans après sa conversion. Il y trouva saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. L'assemblée des fidèles se rangea à l'avis de saint Paul, de saint Pierre et de saint Barnabé, qui condamnaient les Cérinthiens, et une lettre fut adressée par le concile aux fidèles d'Antioche, de Syrie et de Cilicie; elle se terminait par ces mots : « Il a semblé bon au Saint-Esprit « et à nous de ne vous imposer d'autre « charge que celle-ci, qui est nécessaire, « de vous abstenir des viandes immo- « lées aux idoles, du sang des bêtes « étouffées et de la fornication. »

(*) Fleury, liv. I, ch. 30.
(**) Fleury, l. I, c. 32.
(***) Quidam descendentes de Judæa docebant fratres, nisi circumciderentur secundum legem Moysis, salvari non posse. *Act. Ap.* XV, 1.
(****) S. Paul. *Ep. ad Gal.*, ch. II, v. 4.

On voit qu'en délivrant les fidèles de la plupart des observances judaïques, le concile en laissait subsister une Saint Augustin a voulu expliquer cette décision (*). C'est que, dit-il, la défense de manger du sang venait de plus haut que la loi de Moïse, puisqu'elle avait été déclarée à Noé au sortir de l'arche : ainsi elle semblait regarder toutes les nations. Il est donc à croire que les apôtres voulurent laisser d'abord cette seule observance légale assez facile, pour réunir les gentils avec les Israélites et les faire souvenir de l'arche de Noé, figure de l'Église, qui rassemble toutes les nations. Ajoutons à cela, d'après Origène (**), que l'opinion générale était alors que les faux dieux, c'est-à-dire les démons, se repaissaient du sang des victimes.

Une seconde remarque nous est suggérée par le texte de la lettre du concile : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, » disent les Pères; preuve manifeste que dès lors il y avait un pouvoir fortement constitué dans l'Église, pouvoir qui, en toutes matières, décidait sans contrôle et en dernier ressort; ce qui le prouve encore davantage, c'est la prompte soumission des fidèles et leur respect pour les paroles du concile, dont la hauteur et l'autorité ne donnèrent pas lieu à des réclamations.

L'Église de Damas est aussi ancienne que celle d'Antioche. Nous savons, en effet, qu'on y voyait déjà des fidèles en l'année 35 de notre ère. C'est l'époque de la conversion de saint Paul, qui allait entrer dans la ville pour y rechercher les chrétiens, lorsqu'il fut miraculeusement converti. Ananias, ce disciple qui rendit la vue à Paul, est considéré comme le premier évêque de la ville. Paul, devenu chrétien, après un court séjour dans l'Arabie voisine, revint à Damas et y enseigna longtemps (***). Il y reparut encore souvent dans le cours de ses voyages. Aussi l'on peut dire que si Barnabé et Pierre furent les apôtres d'Antioche, Paul fut l'apôtre de Damas.

(*) S. Aug. *Cont. Faust.*, cap. 13.
(**) Orig., *Cont. Cels.*, liv. VIII.
(***) Gal., I, 17.

Pendant son séjour à Antioche, saint Pierre viola une décision de l'Église que lui-même avait sanctionnée. Il ne faisait d'abord aucune difficulté de converser avec les gentils et de manger avec eux. Mais quelques circoncis étant venus de la part de saint Jacques, saint Pierre craignit de leur déplaire et commença à se séparer des gentils. Tous les juifs convertis d'Antioche imitèrent la dissimulation de saint Pierre, et saint Barnabé lui-même s'y laissa entraîner. C'est alors que saint Paul, voyant qu'ils ne marchaient pas droit suivant la vérité de l'Évangile [*quod non recte ambularent ad veritatem Evangelii* (*)], reprit saint Pierre devant tout le monde, et lui résista en face. Saint Pierre reconnut sa faute, et dès lors les décrets du concile furent ponctuellement exécutés.

Ce fut aussi à Antioche, comme nous l'avons dit, que les fidèles commencèrent à se faire appeler chrétiens et à former véritablement une secte à part, se distinguant des juifs, qui y vivaient en très-grand nombre. Dans l'origine, on les avait appelés *ceux de la voie,* ou simplement disciples ou croyants. On les désignait aussi sous le nom de nazaréens. Ce fut également à Antioche que se fit la première quête ou collecte pour subvenir aux nécessités des fidèles, à la suite d'une famine qui désola toute l'Asie Mineure en l'an 44. Saint Barnabé et saint Paul furent chargés de porter à Jérusalem, pour secourir les chrétiens de Judée, les aumônes de ceux d'Antioche. Ils revinrent peu après, ramenant avec eux Jean Marc, cousin de Barnabé, qu'il ne faut pas confondre avec saint Marc l'évangéliste, et qui, comme eux, s'occupa de répandre la foi en Syrie par la prédication. Saint Paul eut encore de puissants auxiliaires, dans Judas notamment, qu'il ramena aussi de Jérusalem à son retour du concile en 51 (**).

ÉVODE ET IGNACE ; L'ÉGLISE D'ANTIOCHE, DANS L'ORIGINE, EMBRASSAIT TOUTE LA SYRIE. — Saint Évode passe pour le second évêque d'Antioche. C'est du moins l'opinion d'Eusèbe, qui a été suivie par saint Jérôme. Le chroniqueur dit qu'Évode fut établi par saint Pierre sur le siége d'Antioche, en 43, au moment où ce dernier allait partir pour se rendre à Rome. D'un autre côté, saint Chrysostome assure, avec la chronique d'Alexandrie, que saint Ignace fut fait évêque d'Antioche par les apôtres : il affirme même que saint Ignace fut fait évêque pour remplir la place que saint Pierre laissait vacante. Saint Manius, saint Athanase, Jean d'Antioche et plusieurs autres confirment l'opinion de saint Jean Chrysostome.

Pour accorder des assertions si différentes, le savant auteur des Annales ecclésiastiques, Baronius, ne trouve d'autres moyens que de faire de saint Évode et de saint Ignace deux évêques contemporains, ordonnés en même temps par saint Pierre et par saint Paul, l'un pour les juifs, l'autre pour les gentils, à cause de la division qui s'était élevée entre eux et dont nous avons parlé à propos de Cérinthe. Lorsque cette division eut été heureusement apaisée, saint Ignace céda, selon lui, l'épiscopat entier à saint Évode, et lui succéda après sa mort, en 68. D'autres auteurs, le père Halloin, jésuite, dans la Vie de saint Ignace, et le protestant Hamont, dans son ouvrage pour la défense de l'épiscopat, prétendent qu'Évode et Ignace ont exercé l'épiscopat en même temps ; et que la différence de mœurs des juifs et des gentils nécessita l'élection des deux évêques pendant les premiers temps du christianisme. Enfin, une autre opinion, qui est totalement dénuée de probabilité, mais que nous mentionnons parce que nous la trouvons consignée dans les Mémoires ecclésiastiques de Tillemont, c'est que saint Évode mourut très-peu de temps après son ordination, et que saint Pierre, avant de partir pour Rome, passa par Antioche et y sacra saint Ignace pour remplacer Évode, qu'il avait déjà sacré lui-même peu de temps auparavant. Mais comment accorder ce récit avec celui d'Eusèbe et des autres auteurs, qui font mourir Évode en 68.

Nous savons très-peu de chose de saint Évode. Il en est fait un grand éloge dans une épître attribuée à saint Ignace, mais qu'on a de fortes raisons de croire supposée. Saint Chrysostome le met au nom

(*) S. Paul, *Ad Gal.*, cap. 2, v. 14.

(**) Consultez aussi, sur les commencements du christianisme à Antioche et en Syrie, J. C. L. Gieseler; *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, t. I, p. 87.

bre des plus grands évêques, l'appelant *le parfum de l'Église et le successeur des apôtres*. L'historien grec Nicéphore, qui écrivait vers le milieu du douzième siècle, lui attribue divers écrits et entre autres une lettre intitulée : *Lumière*. Ces ouvrages paraissent entièrement supposés. Selon la *Chronique* d'Eusèbe, saint Évode finit par le martyre ; s'il en est ainsi, il dut mourir sur la fin de la persécution de Néron.

C'est à partir de saint Ignace que l'Église d'Antioche, déjà fondée par les travaux des apôtres et par le sang de plusieurs martyrs, commence à devenir un chef-lieu important et révéré, où réside le chef du gouvernement spirituel aussi bien que celui du gouvernement civil de toute la Syrie. Saint Ignace s'appelle lui-même l'évêque de Syrie dans son épître aux Romains ; ce qui fait présumer que toute cette province reconnaissait dès lors l'évêque d'Antioche pour métropolitain, comme elle l'a reconnu depuis sous le titre d'archevêque et de patriarche.

Nous devons ajouter ici que les Pères du concile de Nicée donnèrent à Antioche le troisième rang parmi les Églises chrétiennes. Ils la plaçaient après Alexandrie et Rome.

Quelques auteurs modernes ont prétendu que sous Ignace l'Église d'Antioche contenait deux cent mille chrétiens. Ils s'appuient sur un texte de saint Chrysostome, qui donne à cet évêque cette louange, d'avoir pu gouverner une ville de deux cent mille habitants (*). Mais pour admettre ce chiffre il faudrait supposer que dès le premier siècle toute la population avait embrassé la foi. Il est certain que les progrès de l'Église furent très-rapides. Au milieu du quatrième siècle, l'empereur Julien reproche à la ville d'Antioche son attachement au christianisme : « Vous abandonnez, dit-il, les temples de Jupiter et d'Apollon pour les autels de Christ ; tout votre peuple me fait un crime de rester fidèle aux dieux de nos pères (**). »

(*) Δῆμον εἰς εἴκοσι ἐκτεινόμενον μυριάδας, *Hom. in Ignatium*.

(**) Ὁ μὲν γὰρ δῆμος ἄχθεταί μοί τῷ πλείστῳ μέρει, μᾶλλον δ' ἅπας, ἀθεότητα προελόμενος, ὅτι τοῖς πατρίοις ὁρᾷ τῆς ἁγιστείας θεσμοῖς προσκείμενον. *Misopogon*.

Dans la Cœlé-Syrie, la religion nouvelle s'établit plus difficilement. Au temps de Sozomène, les prêtres et les moines étaient encore poursuivis par la haine des païens (*). Sous l'empereur Julien il y eut des églises profanées, des évêques massacrés, dans les villes d'Héliopolis, d'Aréthuse, d'Apamée, d'Émèse ; les derniers temples des dieux ne furent renversés que sous Théodose.

SAINT IGNACE ; IL EST JUGÉ A ANTIOCHE PAR TRAJAN ; IL EST ENVOYÉ A ROME ; SON VOYAGE ; SON MARTYRE ; IMPORTANCE DE SES ÉPITRES POUR L'HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME. — Saint Ignace est connu principalement par ses épîtres et par le glorieux supplice qui termina sa longue carrière. Ces épîtres, écrites pour la plupart pendant son voyage à Rome, où il allait être martyrisé, sont précieuses par les renseignements qu'elles nous fournissent sur les mœurs des premiers chrétiens, et sur les nombreuses hérésies qui s'élevaient alors de toutes parts, et dont Antioche et l'Église de Syrie tout entière eurent beaucoup à souffrir. Elles nous montrent aussi que la suprématie spirituelle de l'évêque d'Antioche n'était pas restreinte dans les limites géographiques de la Syrie, mais qu'elle s'étendait dans toute l'Asie Mineure. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner, quoique l'histoire que nous avons entreprise soit spécialement celle de l'Église de Syrie, de rencontrer ici beaucoup de détails relatifs aux Églises voisines.

La persécution sous laquelle Ignace fut martyrisé est celle de Trajan. Alors fut écrite, comme on le sait, la fameuse lettre de Pline le Jeune à l'empereur. Ce fut Trajan lui-même qui fit subir à saint Ignace son premier interrogatoire. Comme, à la suite d'une expédition, il passait en Orient, l'année 106 de J. C. et la 9e de son règne, il s'arrêta quelque temps à Antioche, d'où il allait partir bientôt pour combattre les Parthes. Saint Ignace fut amené devant lui, et répondit avec un grand courage aux questions multipliées de l'empereur. Son interrogatoire nous a été conservé dans les actes qui portent son nom. En

(*) Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 34.

les lisant il est impossible de ne pas songer aux paroles que Corneille met dans la bouche de Polyeucte, lorsqu'il vient de renverser la statue de Jupiter, et nous croirions volontiers que notre grand tragique s'est inspiré des réponses de l'évêque d'Antioche. « Tu crois donc, dit Trajan, que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis. » — « Vous vous trompez de nommer dieux les démons des gentils. Il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils contiennent, et il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire. » — « Tu parles, reprit Trajan, de celui qui a été crucifié sous Ponce Pilate. » — « C'est lui, répondit le saint, qui a crucifié le péché avec le démon auteur du péché, et qui met toute la malice du démon sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. » Alors Trajan : « Tu portes donc en toi le Crucifié? » — « Oui; car il est écrit : « J'habiterai et je marcherai en eux. » Trajan prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, lequel « prétend qu'il porte en lui le Crucifié, « soit enchaîné et conduit dans la « grande Rome, par les soldats, pour « être dévoré par les bêtes dans les plai- « sirs du peuple. » C'était un usage d'envoyer à Rome les grands criminels de toutes les provinces.

Saint Ignace, en entendant prononcer son arrêt, rendit grâce au ciel de lui avoir accordé ce qu'il désirait depuis si longtemps. Il prit sa chaîne, disent les Actes, et s'en chargea avec joie comme de pierreries spirituelles avec lesquelles il souhaitait de ressusciter. Aussitôt après il fut enlevé par les soldats pour être emmené à Rome. Toutefois, il n'y alla ni vite ni directement. Il semble qu'on ait pris à tâche, pour lasser sa patience, de faire traîner son voyage en longueur, et par suite de prolonger autant que possible les mauvais traitements dont l'accablaient sans cesse les dix soldats ou plutôt, comme il le dit lui-même dans ses lettres, les dix léopards qui l'accompagnaient. Cette conduite ne contribua qu'à faire éclater davantage sa sérénité dans la souffrance, sa charité envers les nombreux chrétiens qui venaient baiser ses chaînes, et son impatiente ardeur de finir par le martyre. Il ne se choisit pas de successeur comme avait fait saint Pierre; il laissa à l'Église de Syrie, comme il le dit dans une épître aux Romains, Jésus-Christ même pour évêque au lieu de lui, avec la protection de la charité et des prières qu'il demandait pour elle à toutes les autres Églises.

D'Antioche saint Ignace alla d'abord à Séleucie, où il devait s'embarquer. Philon, diacre de Cilicie, et Agathopus ou Agathopode de Syrie, ses disciples, l'accompagnèrent. Quelques-uns leur joignent encore Réus, qui passe, aux yeux de quelques savants, pour être la même personne qu'Agathopus. Les deux premiers sont inscrits au catalogue des saints. Ils passent pour les auteurs des *Actes* de saint Ignace. Saint Clément d'Alexandrie (*) cite une lettre de l'hérésiarque Valentin à un Agathopode qu'on croit être celui dont nous parlons.

Après de grandes fatigues, le saint aborda à Smyrne, où Polycarpe, disciple de saint Jean comme Ignace, gouvernait alors l'Église. L'évêque d'Antioche se glorifia auprès de lui de ses chaînes, et le supplia, ainsi que tous les fidèles de Smyrne, de hâter par leurs prières l'accomplissement de son sacrifice. Jusqu'alors, sur sa route, Ignace avait été visité par les chrétiens qui accouraient en foule, et lui prodiguaient leurs soins pendant que lui-même les exhortait et les instruisait dans la foi. A Smyrne, il fut visité par Onésime, évêque d'Éphèse, par Burrhus, diacre, par les fidèles Crocus et Fronton, et, au nom de l'Église de Magnésie, par Damas, son évêque, et quelques autres membres du clergé. L'Église de Tralles lui députa aussi l'évêque Polybe. C'est de Smyrne que saint Ignace écrivit à ces trois Églises des lettres qui sont parvenues jusqu'à nous.

Ces lettres, que nous ne devons pas examiner sous le rapport de la doctrine et des sentiments chrétiens qui y éclatent, ne sont pas à négliger au point de vue de l'histoire. Bien qu'elles ne contiennent aucun détail précis sur les hérétiques du temps, que le saint se fait un devoir de ne jamais nommer, elles nous montrent, par la nature des récom-

(*) Clém. d'Al. *Hom.* III.

mandations et des éloges qu'Ignace donne aux Églises, combien il y avait alors de faux interprètes de l'Évangile de J.C. et combien de schismes tendaient sans cesse à se produire. « Vous devez, écrit-« il aux Éphésiens, concourir à la vo-« lonté de l'évêque comme vous faites. « Car vos prêtres sont d'accord avec « l'évêque, comme les cordes d'une lyre, « et votre union fait un concert mer-« veilleux pour chanter la gloire de « J. C.... Que personne ne se trompe : « quiconque est séparé de l'autel est « privé du pain de Dieu ; car si la prière « d'une ou deux personnes a une telle « force, combien plus celle de l'évêque « et de toute l'Église ! — Il y a des « trompeurs qui, se parant du nom de « Dieu, font des choses indignes de lui. « Vous devez les éviter comme des bêtes « farouches. Ce sont des chiens enragés « qui mordent en cachette... J'ai su « que vous aviez reçu parmi vous « des gens qui tiennent une mauvaise « doctrine : mais vous avez bouché vos « oreilles pour ne la pas recevoir. » Et dans l'épître aux Magnésiens : « Ne vous « égarez pas dans les opinions étrangè-« res ni dans les anciennes fables qui sont « inutiles. Si nous vivons encore selon « la loi, c'est avouer que nous n'avons « pas reçu la grâce. » Cette phrase est dirigée évidemment contre les cérinthiens, dont les partisans s'étaient perpétués depuis saint Pierre, et qui mêlaient obstinément les pratiques judaïques au culte nouveau (*). Le saint ajoute, pour rejeter de sa communion tous les chrétiens qui portaient les noms des diverses sectes : « Apprenons à vivre selon le « christianisme ; car celui qui porte un « autre nom n'est point de Dieu. »

(*) Cérinthe s'était rendu à Éphèse, où il essayait de propager ses opinions et où il devint, du vivant de l'apôtre Jean, le fondateur et le chef d'une secte assez nombreuse. Les historiens ecclésiastiques n'ont pas pu jusqu'ici se rendre un compte exact de sa doctrine : « La question de savoir, dit l'un d'eux, s'il insista sur une observation constante de la loi mosaïque est fort controversée. Saint Irénée garde le silence à ce sujet, mais Épiphanes prétend qu'il attribua une autorité obligatoire à une partie de cette même loi (peut-être à la partie morale, tout en rejetant les cérémonies). Que saint Jean ait écrit son évangile contre les Nicolaïtes et principalement contre Cérinthe, c'est ce qu'attestent unanimement saint Irénée, saint Épiphanes et saint Jérôme. »

Dans l'épître aux Tralliens, saint Ignace, après leur avoir recommandé l'obéissance à l'évêque, aux prêtres, aux diacres, les prémunit contre les erreurs des ménandriens, dont il ne prononce même pas le nom, selon son habitude. Ces hérétiques, qui étaient très-nombreux à Antioche, avaient pour chef Ménandre, disciple de Simon le Magicien. Sa doctrine était la même que celle de son maître, sauf quelques changements, qu'il avait introduits pour fonder une secte particulière ; il soutenait, entre autres choses, que quiconque ne se ferait point baptiser en son nom ne pourrait être sauvé, et que ceux qui recevraient son baptême ne mourraient point ; il niait que Jésus-Christ eût été véritablement homme, et il regardait son corps mortel comme une simple apparence. On fait généralement remonter, comme on sait, toutes les sectes gnostiques à Simon et à Ménandre.

« Soyez sourds, dit saint Ignace aux Tralliens, quand on vous parlera sans Jésus-Christ, qui est de la race de David ; qui est né de Marie véritablement ; qui a bu et mangé ; qui a été crucifié véritablement, et qui est mort à la vue de tout ce qui est au ciel, en la terre et sous la terre..... Ou s'il n'a souffert qu'en apparence, comme disent quelques impies, je veux dire les incrédules, qui ne sont eux-mêmes qu'en apparence, pourquoi suis-je enchaîné ? Pourquoi désiré-je combattre les bêtes ? Je meurs donc en vain ? Non, assurément, je ne meurs pas contre le Seigneur. »

De Smyrne, où il resta encore quelque temps, le saint écrivit aux Romains sa huitième épître, qui fut portée par des Éphésiens qui allaient le devancer dans la grande ville. Il y exhorte ses frères de Rome, avec l'insistance la plus touchante et dans les termes les plus forts, de ne faire aucune démarche pour le soustraire au supplice. « Je vous écris vivant, amoureux de la mort, leur dit-il. Mon amour est crucifié. Je n'ai point un feu matériel, mais une eau vive qui parle en moi et me dit intérieurement : Allons au Père. »

— De Smyrne, saint Ignace fut conduit en Troade, où il fut visité par l'évêque de Philadelphie, en Asie. Il adressa de là une épître aux frères de cette Église, à ceux de Smyrne et à saint Polycarpe. Son



Lemaitre direxit

Tombeaux à Tartous (Tortose)

épître aux Philadelphiens est encore pleine d'allusions aux schismes qui désolaient alors toute l'Asie Mineure, quoiqu'elle fût en quelque sorte un des centres de la foi. C'était surtout l'Église de Syrie, et celle d'Antioche en particulier, qui avait à en souffrir; mais c'était aussi de cette dernière que sortaient les plus solides enseignements. Les lettres de cet évêque qui allait mourir pour ses croyances sont un recueil des exhortations les plus puissantes, les plus tendres, et quelquefois les plus éloquentes, au maintien de ce qu'il regardait comme l'orthodoxie; elles sont un modèle d'humilité, d'abnégation, de mépris de soi-même pour tout ce qui ne regarde que l'homme, que le simple frère des autres disciples; mais lorsque Ignace parle comme évêque, comme gardien de la foi, comme dépositaire des traditions apostoliques, sa parole ne respire plus qu'une dignité ferme, la sévérité, et même la hauteur. Aussi, ses lettres furent-elles, dès l'origine, considérées comme un des monuments les plus importants de la doctrine catholique. Pendant plusieurs siècles, on les lut publiquement dans toutes les églises d'Orient comme les épîtres de saint Paul et des autres apôtres.

Dans l'épître aux Smyrniens, saint Ignace combat, mais cette fois en les nommant, les hérétiques connus sous le nom de fantastiques ou docites, qui attaquaient le mystère de l'Incarnation, comme les ménandriens, dont ils n'étaient sans doute qu'un démembrement; ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait souffert et n'était ressuscité qu'en apparence. « Ils ne sont eux-mêmes qu'en apparence, dit saint Ignace; il leur arrivera suivant leurs opinions, puisqu'ils sont fantastiques et démoniaques; pour moi, je sais qu'il a eu sa chair, même après sa résurrection, et je crois qu'il l'a encore.... Je vous donne ces avis, mes chers frères..., afin que vous puissiez vous garder de ces bêtes à figure humaine, que vous devez non-seulement ne pas recevoir, mais, s'il se peut, ne pas rencontrer, et vous contenter seulement de prier pour eux, afin qu'ils se convertissent... » Et ailleurs : « Si Jésus-Christ n'a fait tout cela qu'en apparence, je ne suis donc aussi lié que par imagination? » Il trace ensuite un tableau de la vie des hérétiques qui n'ont point de charité, n'ont soin ni de la veuve ni de l'orphelin, ni de l'affligé, ni de celui qui est en prison, ni de celui qui a faim et soif.

Saint Ignace se proposait d'écrire encore aux autres Églises d'Asie, lorsqu'on le fit subitement embarquer pour la Macédoine. Il n'eut que le temps d'adresser à Polycarpe, évêque de Smyrne, sa septième et dernière épître : elle est pleine de ses recommandations ordinaires. Mais en outre il y remercie Dieu de la paix nouvellement rendue à l'Église d'Antioche, et conseille à Polycarpe d'envoyer un chrétien en Syrie pour féliciter ses frères dans la foi. « Il faut, bienheureux Po-« lycarpe, assembler un concile et choi-« sir quelqu'un qui vous soit cher, que l'on « puisse nommer le courrier de Dieu, « afin qu'il ait l'honneur d'aller en Syrie « et de faire paraître la ferveur de votre « charité. » Il recommande encore à saint Polycarpe d'écrire, comme instruit de la volonté de Dieu, aux Églises qui sont au delà, pour qu'elles fassent aussi la même chose : « Ceux qui pourront y « enverront par terre; les autres écriront « et chargeront de leurs lettres ceux que « vous enverrez, afin que vous receviez « de cette œuvre immortelle la gloire « que vous méritez. »

On voit, par l'importance extrême que saint Ignace attache à la fraternelle démarche qu'il conseille, combien était grande l'union des premiers chrétiens. Ils regardaient comme un devoir de se visiter, de s'encourager les uns les autres, à quelque distance et dans quelques circonstances qu'ils se trouvassent, surtout dans les temps de persécution. Il faut remarquer encore quelle était l'influence de saint Ignace dans ses lettres, qui renferment non-seulement des conseils mais des ordres adressés à tous les évêques de l'Asie, soit que le siége d'Antioche eût déjà toute l'importance qu'il posséda plus tard sous le titre de patriarcat, soit que saint Ignace fût moins considéré comme un simple évêque que comme un apôtre instruit par ceux mêmes qui avaient vu J. C., et ajoutant à l'autorité qu'il tenait de saint Pierre, son prédécesseur, celle du martyre qu'il allait comme lui subir pour la foi.

Du lieu où il venait de débarquer,

saint Ignace vint à Philippes, traversa toute la Macédoine jusqu'à Épidamne, où il s'embarqua enfin pour l'Italie. Après avoir désiré vainement de descendre à Putéoli, suivant la trace de saint Paul, il arriva à l'embouchure du Tibre, et de là à Rome. Les frères vinrent au-devant de lui; Ignace leur fit la prière, qu'il leur avait déjà adressée dans la lettre, de ne tenter aucune démarche pour le sauver. Il fut exaucé et même au delà de ses vœux; car il n'eut pas le temps de s'entretenir des choses de Dieu avec les chrétiens, comme il avait fait jusqu'alors dans toutes les villes où il passait. Au moment même où il entrait dans Rome, les jeux où il devait être livré aux bêtes allaient finir: aussi fut-il presque aussitôt conduit à l'amphithéâtre, où il consomma son martyre, le treizième jour des calendes de janvier, c'est-à-dire, le 20 décembre, l'an 107 de J. C., de Rome 860, du règne de Trajan le dixième.

Les reliques de saint Ignace furent rapportées à Antioche par ceux qui l'avaient accompagné jusqu'à Rome. Elles furent déposées dans le cimetière de sa ville épiscopale. Trois cent trente-un ans plus tard, en 438, Théodose le Jeune les fit transporter dans un vieux temple de la Fortune dont il venait de faire une église, sous l'invocation de saint Ignace. Lors de l'invasion des Sarrasins, ces reliques furent transportées à Rome, si l'on en croit Baronius. Enfin saint Bernard, dans un de ses sermons, fait entendre que l'abbaye de Clairvaux en possédait au moins une partie au douzième siècle.

C'est à saint Ignace que l'on attribue l'introduction dans l'Église du chant alternatif des psaumes. Un jour que le saint était en prières, il eut une vision: les anges lui apparurent, rangés autour du trône de Dieu et chantant ses louanges, partagés en deux chœurs qui se répondaient. C'est cette vision qui donna à saint Ignace l'idée d'adopter pour son Église cette sorte de chant. Elle devint bientôt générale. Théodorat, tout en laissant à l'Église d'Antioche l'honneur de cette innovation, l'attribue à deux prêtres de cette ville, Flavien et Théodore, qui vivaient vers l'an 350.

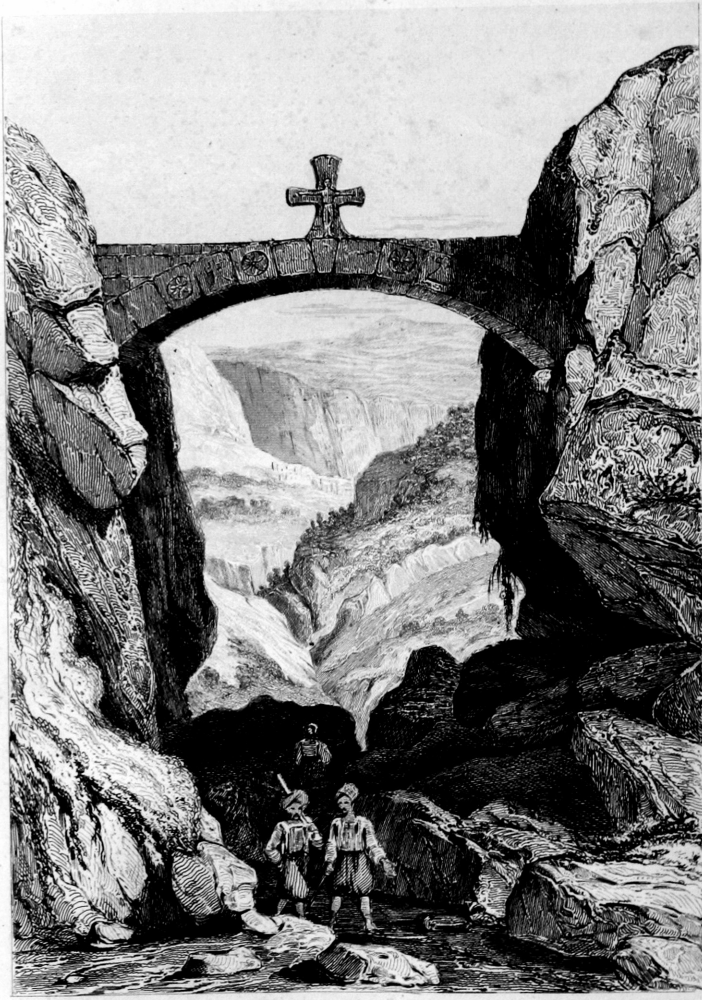
L'ÉVÊQUE ÉROS SUCCESSEUR DE SAINT IGNACE. — Le successeur de saint Ignace fut Éros, sur la vie et le pontificat duquel on n'a que des notions très-incomplètes. Dans des lettres que l'on attribue à saint Ignace, mais dont l'authenticité est fort contestée, il s'en trouve une adressée à Éros. Le saint le salue du nom de diacre et lui recommande l'Église d'Antioche; et, ne doutant pas qu'il doive lui succéder, il lui donne diverses instructions (*). Baronius parle d'une prière à saint Ignace, composée par le nouvel évêque d'Antioche. Il l'a tirée, dit-il, d'un manuscrit du Vatican; mais, dans notre opinion, elle est loin d'être authentique. Umard et Adon, entre autres, le mettent dans leur catalogue de martyrs et marquent sa fête au 17 octobre. Ils se contentent de dire qu'ayant imité saint Ignace, son prédécesseur, l'amour qu'il avait pour J. C. lui fit donner sa vie pour le troupeau qui lui avait été confié, en 128, sous les persécutions d'Adrien. Il avait donc occupé le siége épiscopal pendant vingt ans environ.

HÉRÉSIES. — Avant de passer à l'histoire des successeurs d'Éros, il est bon de faire connaître les diverses hérésies qui s'étaient élevées dans le premier siècle et dont la Syrie et Antioche en particulier étaient le foyer. Nous avons déjà parlé à propos des lettres de saint Ignace, des ménandriens et des docites. Les autres sectes se produisirent en très-grand nombre; nous verrons cependant que sous des noms et des chefs différents les doctrines ont presque toutes entre elles quelques points de ressemblance.

LES NICOLAÏTES. — Sans parler d'Hyménée, de Philet et d'Alexandre, que nomme saint Paul dans les deux épîtres à Timothée et qu'il dévoue à Satan, de Simon le Magicien, dont les opinions répétées par Ménandre se présenteront encore à nous sous de nouvelles formes (**), nous trouvons dans le même

(*) Bar. 110, § 8-9.

(**) Dans ses *Origines du Christianisme*, Doellinger dit que le samaritain Simon, regardé par les anciens auteurs ecclésiastiques comme le père de tous les hérétiques, peut être appelé, à bon droit, le *précurseur* du gnosticisme. Il ajoute: « Selon les *Actes des Apôtres*, Simon se nommait lui-même la grande force de Dieu... Il se présentait comme une vertu du Dieu suprême, et sa femme Hélène était, disait-il, l'âme du



Lemaitre direxit

Pont près le couvent de S.t Antoine.

temps l'hérésie des nicolaïtes, qui prit naissance à Antioche.

Elle reçut son nom de Nicolas, un des sept diacres dont il est parlé dans les Actes des Apôtres (*) : c'était un homme d'une grande piété et d'une éminente vertu. Aussi quelques Pères, et entre autres saint Clément, d'Alexandrie le regardent-ils comme entièrement innocent des désordres de la secte qui porta son nom. Selon lui, les hérétiques se fondaient sur une parole indiscrète de ce diacre, dont ils croyaient que la sainteté reconnue autoriserait leur doctrine. Il avait dit qu'il fallait abuser de sa chair, « par où ce « généreux diacre, dit saint Clément, nous « apprenait que nous devons réprimer « les mouvements de la volupté et de la « concupiscence et, par cet exercice, mor- « tifier les passions et les impétuosités de « la chair, au lieu que ces disciples de la « volupté (les nicolaïtes) expliquaient « ces paroles selon leur sensualité, et non « selon la pensée de cet homme aposto- « lique. » Nous devons ajouter que Nicolas avait amené un jour sa femme dans l'assemblée des chrétiens, ses frères, et l'avait offerte à qui voudrait l'épouser à sa place.

Quoi qu'il en soit de l'innocence du diacre, les nicolaïtes, comme on le voit déjà par ce passage de saint Clément, avaient entièrement renoncé à la sévérité et à la pureté des mœurs évangéliques. Ils admettaient la communauté des femmes, les pratiques des païens (**); ils ne mettaient aucune différence entre les viandes ordinaires et celles qui avaient

monde pareillement émanée de Dieu, mais retenue captive dans la matière. Il avait mission de la délivrer en même temps que de rétablir partout l'ordre et l'harmonie. On ne peut plus déterminer à quel degré les doctrines des simoniens viennent réellement de Simon. En tous cas, ces sectaires ne peuvent être regardés comme représentant une hérésie chrétienne, car, à proprement parler, on trouve à peine chez eux un seul dogme du christianisme, bien que, dans leur syncrétisme, ils reconnussent une révélation de Dieu dans le Christ. Le même Dieu unique, disaient-ils, s'est révélé comme père chez les Samaritains, comme fils de Dieu en J. C. chez les Juifs, et comme Saint-Esprit chez les païens. Une secte issue d'eux, les Eutychètes, rejetait la loi morale comme un règlement arbitraire imposé par les esprits régulateurs de ce monde, et ouvrait ainsi un libre champ à la volupté et à l'immoralité la plus grossière. »

(*) Act., VI, 5.
(**) Saint Augustin, *De hær.*, 5.

été immolées aux idoles. C'est aux mœurs des nicolaïtes que saint Pierre fait allusion dans sa seconde épître, et Dieu lui-même, dans l'Apocalypse de saint Jean, félicite l'évêque d'Éphèse de ce qu'il déteste leurs erreurs (*).

Les nicolaïtes, dont il est fait mention pour la première fois vers l'an 64, ne subsistèrent pas longtemps sous ce nom. Ils se fondirent peu après dans la secte des caïnites.

LES CAÏNITES. — Les caïnites reconnaissaient une vertu supérieure à celle du Créateur. Ils donnaient à la première le nom de *sagesse*, et à l'autre celui de vertu *postérieure*, ἀρέτην ὑστέραν. Selon eux, Caïn, Coré, Dathan et Judas appartenaient à la Sagesse, et tous les autres au Créateur; pour cette raison Caïn a surmonté Abel, et Judas a été un juste. Les caïnistes niaient la résurrection et vivaient dans le désordre. A côté des nicolaïtes et des caïnites, il faut placer des sectaires plus célèbres, nous voulons parler des ébionites.

Ici, sans rappeler ce que nous avons dit de Cérinthe et de ses disciples, nous nous trouvons amené naturellement à parler de certaines écoles ou sectes judaïsantes.

SECTES JUDAÏSANTES; LES ÉBIONITES, LES NAZARÉENS, LES ELXAÏTES, etc. — Il existait parmi les Juifs, avant l'époque où parurent Jésus-Christ et les apôtres, diverses écoles qui, par leurs croyances et leurs mœurs, devaient subir aisément l'influence du christianisme. Celle des esséniens était la plus remarquable. Ce fut du sein de cette école que devaient sortir les ébionites et les nazaréens.

Dans le principe, les ébionites restèrent fidèles aux croyances et aux pratiques juives : seulement ils reconnaissaient que Jésus était le Messie. Plus tard, dans la contrée qui avoisine le Jourdain, il y eut un mélange qui s'opéra entre ces semi-chrétiens et différentes sectes d'origine essénienne. C'est là, si nous pouvons nous servir de ce mot, que se constitua la doctrine des ébionites.

D'après cette doctrine, Jésus était né *homme* de Joseph et de Marie. Il n'était devenu Dieu que longtemps après sa

(*) *Ap.* II, 6. 15.

naissance, par sa vertu. C'était au moment de son baptême dans le Jourdain que le Messie, sous la forme d'une colombe, était entré en lui et l'avait divinisé. Contre le Christ, qui gouvernait le monde céleste, se tenait Satan, qui avait établi sa domination sur le monde inférieur et visible. On le voit : les ébionites admettaient jusqu'à un certain point la coexistence nécessaire du bien et du mal.

Si dans le culte ils rejetaient et condamnaient les sacrifices, ils étaient restés juifs en d'autres points. Ils observaient la circoncision, le sabbat et presque toutes les prescriptions de l'ancienne loi. Saint Paul, à leurs yeux, était un apostat. Pourquoi, disaient-ils, abolir la circoncision, puisque le Christ lui-même a été circoncis. Ils avaient aussi leur évangile particulier, l'*Évangile selon les Hébreux*.

Les ébionites se répandirent dans la Syrie.

Les nazaréens, autre secte judaïsante, différait de la précédente en ce qu'elle reconnaissait Paul comme l'apôtre des gentils. Elle n'imposait point aux nouveaux convertis les pratiques ordonnées par la loi mosaïque. Les pharisiens, dont elle attaquait l'hypocrisie avec violence, étaient ses ennemis irréconciliables.

« La secte des elxaïtes, dit un des historiens modernes de l'Église, paraît avoir peu différé de celle des ébionites. Elle était issue d'un ancien parti judaïque qui tirait son nom d'Elxaï. Elle subsistait depuis le commencement du deuxième siècle ; mais ce ne fut qu'au troisième qu'elle commença à trouver accès dans quelques églises chrétiennes. Alors elle fut combattue par Origène et par Alcibiade d'Apamée. Au rapport de Théodoret, les elxaïtes admettaient deux Christ, l'un supérieur, l'autre inférieur, c'est-à-dire l'homme Jésus et l'Esprit divin, qui demeura d'abord dans Adam et les patriarches, puis s'unit également à Jésus. Ils possédaient un prétendu livre tombé du ciel auquel ou aux doctrines duquel ils attachaient une vertu effaçant les péchés. Ils détestaient aussi l'apôtre saint Paul ; mais ce qui frappait surtout en eux, c'était leur assertion que l'on pouvait renier le Christ pendant les persécutions, et sacrifier aux idoles, pourvu que l'on gardât seulement la foi au fond de son cœur. Cela joint aux arts magiques, à l'astrologie et aux invocations des esprits en usage chez eux, fait soupçonner qu'ils s'étaient plus éloignés du judaïsme, et qu'ils avaient plus emprunté aux idées païennes que toutes les autres sectes judaïsantes. »

Les elxaïtes, comme les nazaréens, avaient de nombreux partisans dans les principales villes de la Syrie.

LES SECTES GNOSTIQUES ; SATURNIN ET BASILIDE ; LE GNOSTICISME EN SYRIE ; LES MILLENAIRES, etc. — Le christianisme, dans l'origine, eut à combattre un ennemi redoutable : ce fut le gnosticisme. Pour caractériser, en un mot, la doctrine des gnostiques, nous dirons que c'était un mélange des idées païennes et des idées chrétiennes. Il y a mille nuances dans le gnosticisme que les auteurs modernes ont essayé de saisir et d'apprécier. A nos yeux, cette doctrine varia suivant les contrées où elle s'introduisit : c'est ainsi, par exemple, qu'en certains endroits elle porta plus particulièrement l'empreinte de la philosophie grecque, et qu'ailleurs elle se compléta surtout à l'aide des systèmes religieux de l'Orient.

Nous ne parlerons pas des premiers gnostiques, que d'ailleurs on connaît peu. Il nous suffit d'avoir nommé Simon, Cérinthe, Ménandre, et mentionné les nicolaïtes. Nous allons nous transporter maintenant à une époque où nous trouvons, sur les hommes et les doctrines, un assez grand nombre de renseignements.

Parmi les disciples de Ménandre, sur lequel nous ne reviendrons pas, se trouva Saturnin d'Antioche, qui, suivant certains auteurs, ne fit que répéter son maître, et que nous nous contenterions de nommer dans ce court résumé, s'il n'avait puissamment contribué à propager deux erreurs qui jouèrent un rôle important dans les hérésies des siècles suivants.

Il prétendit que les hommes étaient bons ou méchants en naissant. Car, selon lui, les anges avaient, dans l'origine, formé deux hommes, l'un bon, l'autre méchant, dont tous les autres étaient ensuite descendus, divisés en ces deux catégories. Le dualisme dont nous parlons n'était pas vague comme celui des ébionites ; c'était un système précis et arrêté.

Saturnin fut le premier, selon Théodoret, qui enseigna que le mariage et la génération des enfants viennent de satan. On voit qu'il devança la secte des origénistes.

Basilide d'Alexandrie, contemporain et, suivant quelques-uns, disciple de Saturnin, avait inventé un système dans lequel il faisait entrer et le Dieu des Juifs et les anges de l'Ancien Testament, et les abstractions des philosophes néoplatoniciens. Le dieu suprême, le Père, était éternel; de lui était sorti Νοῦς, c'est-à-dire l'intelligence, qui avait produit le Verbe; Λόγος, lequel était le frère de Φρονήσις, c'est-à-dire la prudence, d'où descendaient à leur tour Σοφία et Δύναμις, la sagesse et la puissance, etc. Le Dieu des Juifs n'était que le chef des anges du troisième ordre, qui avait voulu soumettre toutes les nations, et contre lequel le Père avait envoyé Νοῦς, son premier né. Ce Νοῦς était le Christ, qui n'avait souffert et n'était mort, selon Basilide, qu'en apparence; opinion déjà soutenue dès les premiers temps de l'Église, et réfutée, comme nous l'avons vu, par saint Jean dans ses Épîtres. Il niait, en outre, la résurrection de la chair. Sa morale, s'il faut en croire certains écrivains, était très-relâchée. Il est avéré que parmi les basilidiens plusieurs se livrèrent aux excès qui furent reprochés plus tard à toute la secte. Le dérèglement chez eux dérivait de l'orgueil. Ils se regardaient comme des élus, et se croyaient sûrs d'arriver à la félicité éternelle. C'est pourquoi ils se livraient sans crainte aux plus grands désordres.

C'est à peu près au même temps que se rapporte l'origine d'une erreur qui devint très-commune dans les premiers siècles de l'Église, et qui se répandit en Syrie, mais qui ne constitua jamais une hérésie; nous voulons parler de l'opinion des millenaires. Les millenaires prenaient à la lettre plusieurs passages de l'Apocalypse, où il est question de la nouvelle Jérusalem, où les justes seront rassemblés après la résurrection. Ils croyaient que la capitale de la Judée serait rebâtie dans toute son ancienne splendeur, et que les saints y régneraient un jour pendant mille ans. De là le nom qu'on leur donna. Ces mille premières années de la résurrection devaient se passer dans des festins continuels et toutes sortes de délices charnelles. Chose singulière, ce fut un saint qui introduisit le premier cette erreur, et elle fut promptement adoptée et soutenue par beaucoup d'autres. Il est difficile de croire toutefois qu'elle n'ait pas été aggravée par les hérétiques, qui l'embrassèrent en foule. Vers la fin du cinquième siècle on vit disparaître les millenaires.

Nous ne dirons rien des adamites, qui avaient la prétention d'imiter l'innocence primitive en priant nus dans leurs églises. Les ophites supposaient que le serpent qui poussa les premiers hommes à violer les commandements du Créateur était une émanation de Dieu. D'autres supposaient que le Christ lui-même avait pris, dans le paradis, la forme du serpent. C'est pourquoi, disaient-ils, Moïse éleva dans le désert un serpent d'airain. Tous ces sectaires rendaient une sorte de culte au serpent, d'où leur vint la dénomination d'ophites. Ils avaient avec les séthiens et les caïnites des traits nombreux de ressemblance. Quant aux carpocratiens, qui tiraient leur nom de Carpocrates d'Alexandrie, ils n'avaient conservé qu'un petit nombre d'éléments chrétiens dans leur syncrétisme. Suivant eux, tout était sorti du Père suprême et universel, et devait rentrer un jour dans son sein. Le monde que nous habitons et que nous voyons avait été formé par des esprits orgueilleux et méchants. Ce sont eux qui le gouvernent : mais leurs lois étant contraires à celles du Père, on doit les méconnaître et les violer pour arriver à la vérité. D'où il suit que les carpocratiens, n'hésitant point à se soustraire aux lois qui régissent ce monde, durent tomber dans les honteux désordres dont les contemporains ont parlé. Nous nous abstiendrons de citer ici d'autres gnostiques, qui avaient des doctrines morales analogues à celle des carpocratiens.

VALENTIN ET LES VALENTINIENS. — Valentin, que l'on croit originaire d'Égypte, et probablement disciple de l'école d'Alexandrie, était très-versé dans la philosophie ancienne, et particulièrement dans celle de Platon. Ce qui le jeta dans l'hérésie, ce fut le dépit de ne pouvoir arriver à l'épiscopat malgré tout

son génie et son éloquence. Il imagina un système de religion dont les quatre éléments principaux étaient la Théorie des Idées de Platon, les Nombres de Pythagore, la Théogonie d'Hésiode et l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il voulût reconnaitre. On voit que son hérésie reposait sur les mêmes bases que celle de Basilide et des gnostiques. C'est en définitive l'école d'Alexandrie qui s'efforce de lutter par son mysticisme avec les mystères de la religion chrétienne.

Valentin reconnaissait le *Proon* (πρόον), le préexistant, qu'il désignait aussi sous les noms de Προπάτηρ et de Βύθος, profondeur, pour le père de tous les êtres: Ἔννοια, la pensée; Σιγή, le silence, habitaient avec lui. Le Sigé Bythos avait engendré Nous (Νοῦς), qui était égal à lui. C'est ce fils qui avait créé toutes choses. Les personnes divines que nous venons de nommer étaient désignées sous le nom général d'*Éons* ou d'êtres. De Nous et d'Ἀλήθεια, la Vérité, sa sœur, étaient sortis deux autres Éons : Λόγος, le Verbe et Ζώη, la Vie, qui étaient pères d'Ἄνθρωπος, et d'Ἐκκλήσια, l'homme et l'Église.

Il est inutile de suivre plus loin la généalogie. Il suffit de savoir que le nombre total des Éons était de trente, dont la réunion formait le Πλήρωμα ou plénitude spirituelle. Tous les Éons s'étaient réunis pour donner naissance à Jésus, qui était comme la fleur de tout le *Plérome*, et portait à la fois le nom de tous les Éons, et particulièrement celui de Christ, l'un d'entre eux, et celui de Verbe, parce qu'il procédait d'eux tous. C'est ainsi que Valentin et ses disciples expliquaient cette parole de saint Paul, que tout est rassemblé en Jésus-Christ (*).

Infiniment au-dessus des Éons et du Plérome était le Démiurgue (Δημιουργός, créateur), dont il est inutile de suivre la descendance. Il avait créé le démon et tous les esprits méchants, ainsi que l'homme. Ce n'était pas le véritable Christ qui avait souffert; mais un autre Christ, que le véritable avait créé à son image. Les conséquences de la morale des valentiniens était un fatalisme pur, directement opposé aux enseignements de l'Église. Ils divisaient les hommes en trois catégories; les charnels, qui ne pouvaient jamais être sauvés, quoi qu'ils fissent, et à qui les pénitences étaient inutiles; les psychiques, tels qu'étaient, selon eux, les catholiques, qui ne pouvaient jamais arriver à la *gnose* ou science parfaite, et à qui la foi et les œuvres étaient nécessaires pour être sauvés; et les spirituels, parmi lesquels ils se comptaient. Ceux-ci, à la différence des psychiques et des charnels, ne pouvaient jamais être damnés, quelles que fussent leurs œuvres. Aussi, leur vie était-elle remplie de scandales et ne différait-elle en rien de celle des païens.

Cette hérésie, favorisée par le mystère dont ses docteurs l'enveloppaient, se répandit rapidement dans la Syrie et eut beaucoup de partisans : elle fut combattue notamment par saint Irénée, saint Justin, et par Tertullien.

Le système dont nous venons de parler était compliqué et obscur en bien des points; mais, on ne saurait le méconnaître, il était plein d'art et même de poésie.

Valentin enseignait à Alexandrie vers l'an 133. D'Égypte il vint à Rome, où il fut exclu pendant plusieurs années de la communion des fidèles.

Tertullien parle d'un disciple de Valentin, nommé Axionique, qui de son temps enseignait encore à Antioche la doctrine de son maître sans l'avoir altérée. L'hérésie des valentiniens se propagea principalement à partir de l'an 140.

MARCION ET LES MARCIONITES. — Quelques années plus tard, vers 148, se produisirent les marcionites, autre secte dont les doctrines se composaient d'opinions philosophiques et chrétiennes. Marcion, ne pouvant expliquer l'origine du mal, se rangea à l'opinion, si commune en Asie, de deux dieux ennemis, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Les écrivains qui l'ont combattu, parmi lesquels il faut compter saint Irénée, saint Denys, saint Épiphane, saint Cyrille de Jérusalem, Tertullien, lui attribuèrent une foule d'autres erreurs. Ce qui paraît constant, c'est qu'il admettait les Éons de Valentin; mais sa morale était fort différente : il condamnait le mariage, ne baptisant que ceux qui faisaient profession de continence, ordonnait un jeûne rigoureux, et enseignait à ses disciples

(*) Colos. I. 9.



Lemaitre direxit.

Chateau près de Tripoli

à marcher d'eux-mêmes à la mort et à courir au-devant du martyre. Cette hérésie, qui avait les dehors austères de la croyance vraiment chrétienne, ou plutôt qui les exagérait, eut un grand nombre de sectateurs et de martyrs, et dura plusieurs siècles.

Le père de Marcion était évêque de Sinope. C'était lui-même qui avait exclu son fils de la communion des fidèles. Marcion vint à Rome, où il s'associa à un gnostique syrien, et ce fut alors qu'il inventa son système. Suivant certaines traditions, il rentra, à la fin, dans le sein de l'Église.

LE SYRIEN BARDESANES; MONTAN ET SES DISCIPLES. — Avant d'arriver à Montan, et sans parler d'une foule d'hérésies semblables à celles que nous venons de signaler, qui se produisirent et subsistèrent en même temps dans la Syrie, nous devons dire un mot du Syrien Bardesanes. C'était un gnostique profondément versé dans les questions de philosophie et qui écrivait avec abondance. Il se déclarait orthodoxe, et cependant, à Édesse, dans des réunions secrètes, il faisait des prosélytes au gnosticisme. Il propageait surtout ses idées à l'aide d'hymnes religieux qu'il répandait parmi les populations syriennes. Éphraïm le combattit avec ses propres armes, en recourant à son tour à la poésie pour le réfuter. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique,* nous a conservé un fragment considérable d'un livre présenté par Bardesanes à l'empereur Antoninus Vérus.

Montan eut cela de commun avec Marcion, qu'il poussa l'austérité au point le plus exagéré. C'était un eunuque de Phrygie, nouvellement converti, qui, plein d'ambition et irrité de ne pas arriver aux dignités ecclésiastiques, se mit à prophétiser. Deux femmes, qui, elles aussi, se disaient prophétesses, se joignirent bientôt à lui. Il se donnait comme le Paraclet promis par Jésus-Christ. Il prescrivit de nouveaux jeûnes, établit trois carêmes au lieu d'un, et interdit comme une débauche les seconds mariages. Comme Marcion, il ordonnait de chercher le martyre. Montan ne recevait presque point de pécheurs à la pénitence. Il paraît cependant que les prophètes étaient moins austères qu'ils ne le paraissaient; un auteur ecclésiastique du temps, Apollonius, leur reproche de se couper la barbe et les cheveux, de se peindre les sourcils, de prêter à usure, de jouer aux dés et de recevoir des présents. On croit que Montan et ses deux prophétesses, possédés, disent certaines traditions, du malin esprit, se pendirent. Ce qui n'empêcha pas leur doctrine de se répandre, particulièrement en Syrie; et nous verrons, au siècle suivant, saint Sérapion, évêque d'Antioche, écrire contre les montanistes qui troublaient son Église.

Tels étaient les dangers sans nombre et incessants dont la croyance chrétienne était entourée dans le pays même où les apôtres l'avaient le plus solidement établie; telles furent aussi les causes des nombreux conciles qui se tinrent en Asie dès que la fin des persécutions eût permis aux chrétiens de se réunir publiquement. Mais, si les hérétiques se multipliaient, les docteurs de l'Église paraissaient en aussi grand nombre. Les Ignace, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Irénée, égaux en science aux principaux des hérésiarques, et instruits comme eux aux écoles de l'ancienne philosophie, ne cessèrent de lutter pour faire triompher la doctrine des apôtres. Ils réussirent; et, il importe de le remarquer, jamais en Syrie les sectes même les plus influentes ne purent balancer la prépondérance de l'Église mère.

CHAPITRE II.

L'ÉGLISE DE SYRIE PENDANT LES PERSÉCUTIONS.

SUITE DES ÉVÊQUES D'ANTIOCHE; CORNEILLE, ÉROS II, THÉOPHILE, MAXIMIN, SÉRAPION, ASCLÉPIADE, PHILÉTUS ET ZEBENNE. — Éros était mort martyr, comme nous l'avons vu, sous la persécution d'Adrien, en 128; son successeur fut Corneille, qui gouverna treize ans et dont la vie nous est restée inconnue. Il mourut en 142. Un second Éros fut évêque après lui; tout ce qu'on sait de son épiscopat, c'est qu'il gouverna vingt-sept ans et mourut la huitième année du règne de Marc-Aurèle (de J. C. 168). Son successeur saint Théophile, s'était distingué, en-

core bien jeune, dans les écoles païennes, où il avait puisé un grand mépris pour le christianisme. Mais, ayant étudié les livres saints et surtout les prophètes, dans l'intention d'y trouver des armes pour combattre les chrétiens, il fut converti par cette lecture, et devint dès lors l'un des plus zélés et des plus éloquents défenseurs de la religion.

L'Église d'Antioche le reçut avec joie. Il se hâta d'attaquer les nombreuses hérésies qui commençaient à y régner, et écrivit principalement contre Marcion et Hermogène. Après avoir réfuté ces deux hérésiarques, il travailla à trois livres que lui demandait un païen. Le premier traitait de la nature de Dieu et de la résurrection; le second avait pour but de signaler les erreurs et les absurdités du polythéisme; le troisième, enfin, prouvait l'antiquité des Écritures (*). C'est le seul de tous les ouvrages de saint Théophile qui nous soit resté. Il suffit pour nous donner une haute opinion de son esprit et de sa science, et mérite, dans l'opinion de certains écrivains ecclésiastiques, l'éloge qu'en fait Baronius (**) quand il l'appelle un ouvrage tout divin.

Saint Théophile, suivant certains auteurs, est le premier qui se servit du mot Trinité pour désigner les trois personnes divines.

Si l'on en croit Nicéphore, il mourut en 181, la seconde année du règne de Commode (***). Maximin lui succéda, et gouverna treize ans. Après celui-ci, saint Sérapion fut nommé évêque d'Antioche; sa vie était austère, son esprit vigoureux et indépendant. Il écrivit, contre l'hérésie des montanistes, des lettres fort estimées de saint Jérôme. Mais son principal ouvrage est la réfutation de l'évangile attribué à saint Pierre, et composé par des hérétiques qui avaient voulu répandre leurs doctrines au moyen de cet évangile.

A Sérapion, qui gouverna l'Église d'Antioche de 199 à 211 environ, succéda saint Asclépiade. On ne sait rien de son épiscopat, si ce n'est qu'il dut être remarquable. Saint Alexandre de Jérusalem, qui était en prison lors de l'élection d'Asclépiade, dit que la nouvelle de cette élection lui avait rendu ses chaînes légères. Écrivant à l'Église d'Antioche à ce sujet, il lui donna le nom de *bienheureuse*. On croit que cet évêque mourut en 219.

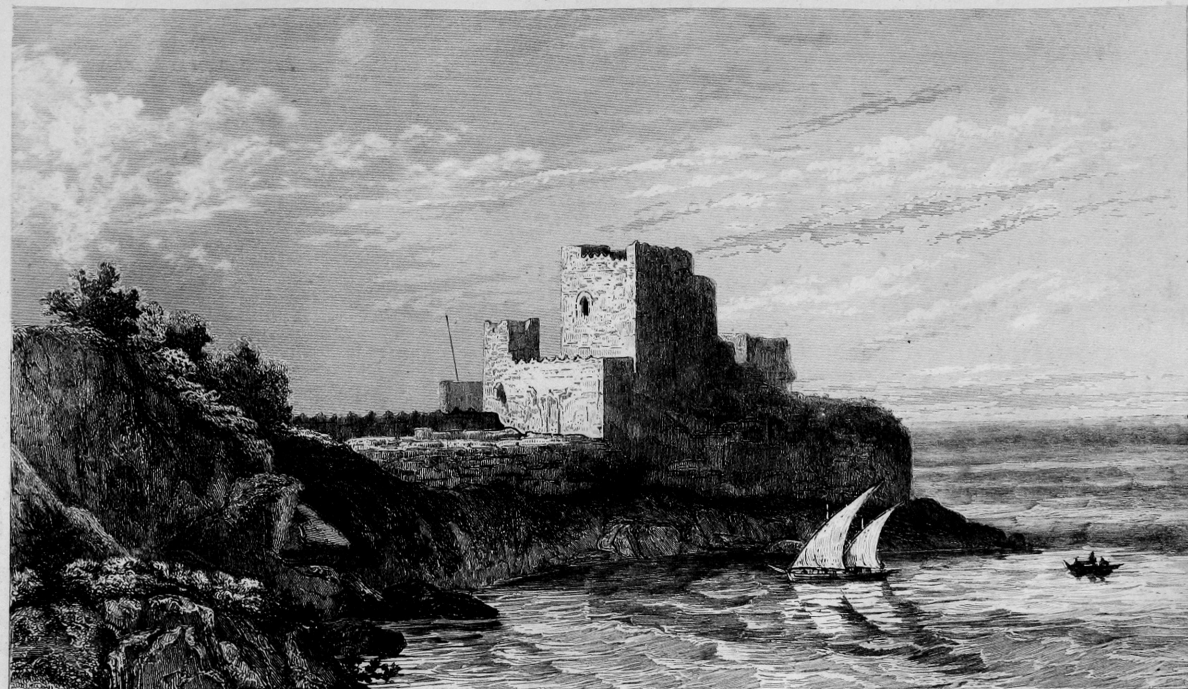
Il eut pour successeur Philétus (219-230). Après lui Zébenne ou Zébin, nommé aussi Rabune, fut évêque d'Antioche l'espace d'environ neuf ans. Saint Jérôme place sous son épiscopat le prêtre d'Antioche Géminus ou Géminianus, auteur de quelques écrits célèbres, qui ne nous sont pas restés.

SAINT BABYLAS; SON ÉPISCOPAT; SON MARTYRE; LÉGENDES. — Saint Babylas, successeur de Zébenne, (237-251) gouverna treize ans, durant lesquels il acquit, disent les anciens auteurs, une gloire peu commune, et devint le saint le plus populaire de toute la Syrie. Après avoir été témoin de la prise d'Antioche par les Perses, en 241 ou 242, il vit sur le trône les empereurs Gordien, Philippe et Dèce. Le premier de ces princes, heureux du départ des Perses, n'inquiéta pas l'Église d'Antioche; le second donna lieu à la scène éclatante où brilla Babylas, et qui devait le désigner plus tard à la colère de Dèce. Le samedi saint de l'année 244, Philippe et, suivant quelques auteurs, l'impératrice s'avançaient pour entrer dans l'Eglise: saint Babylas, prévenu de leurs désordres et des scandales qu'ils donnaient aux fidèles, leur barra le chemin, et déclara à l'empereur qu'il devait se mettre au rang des pénitents publics; que dans le royaume de Dieu il n'y avait pas de distinctions, mais une égalité parfaite, et qu'il estimait plus la moindre de ses brebis repentantes qu'un empereur qui vivait dans le vice sans remords et sans intention de s'amender. Cette conduite fut admirée par tous les évêques d'Orient; et saint Jean Chrysostome, dans le discours qu'il prononça plus tard à Antioche, l'éleva jusqu'aux cieux. « Ce grand évêque, dit-il, montra que les prêtres de la religion du Christ ne sont esclaves de personne sur la terre, et qu'ils doivent être si jaloux de cette sainte élévation et de ce

(*) Voy., sur Théophile, Aug. Neander, *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirch*; t. II, p. 1163. Hambourg, 1843.

(**) Bar. 13 oct. *F. divinas illas lucubrationes.*

(***) Il est plus vraisemblable qu'il vécut jusqu'en 186.



Lemaitre direxit

Fort à l'entrée du Port de Bairout.

vrai caractère de leur dignité qu'ils soient plutôt disposés à prodiguer saintement leur vie qu'à perdre ce privilége. »

Philippe ne se vengea pas de saint Babylas, mais Dèce le comprit parmi les victimes de sa première persécution. L'évêque d'Antioche fut emprisonné avec trois jeunes enfants dont il faisait l'éducation et qui devaient partager son martyre. Il fut mis à mort en 251, et enterré, comme il l'avait voulu, avec ses chaînes : il se glorifiait de les avoir portées pour Jésus-Christ. Les trois enfants furent placés avec lui dans un même tombeau.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques traditions relatives aux miracles opérés par les reliques de saint Babylas.

Au bout d'un siècle, ses cendres furent transportées par le César Gallus au temple de Daphné, afin de remédier aux désordres inséparables des fêtes impies et obscènes qui avaient lieu près de ce temple. Non loin de là était la fameuse fontaine de Castalie, où Apollon avait rendu tant d'oracles dans l'antiquité. Le temple de Daphné lui-même avait joui jadis d'une grande célébrité. Le plus grand triomphe de Babylas, disent les légendaires chrétiens, fut celui qu'il remporta sur le démon qui y avait abusé les hommes durant tant de siècles : à peine les cendres du martyr furent-elles à Daphné, que le démon se tut et devint muet jusqu'au règne de Julien. L'an 362, ce prince ordonna à l'oracle de parler; et celui-ci ayant dit qu'il ne le pourrait qu'après la translation des morts qui étaient dans le temple, Julien appela quelques citoyens d'Antioche, afin qu'ils ramenassent dans la ville les cendres de Babylas. Cette translation eut lieu au milieu d'un immense concours de peuple. Hommes, femmes, vieillards, enfants, formaient un long cortége qui accompagnait les reliques vénérées. Aux cris de joie de la multitude répondaient des chœurs qui faisaient retentir l'air des hymnes et des cantiques ,et répétaient, de temps en temps, ces paroles du psaume 96 : « Que tous ceux qui adorent les idoles soient confondus; que ceux qui se confient en de fausses divinités soient couverts de honte. » Julien entendit ces paroles mille fois répétées au milieu de cette fête, qui ressemblait à un véritable triomphe. Il entra dans une grande colère, et, s'il faut en croire Rufin, il fit saisir le lendemain tous les chrétiens que l'on rencontrait dans les rues d'Antioche et il ordonna de les jeter en prison. Le préfet Salluste, quoique païen, essaya de résister à l'empereur. Toutefois, à la fin, il exécuta ses ordres. Il arrêta un jeune homme nommé Théodore, et le fit torturer, depuis le matin jusqu'au soir, avec tant de cruauté, qu'on fut obligé de changer plusieurs fois de bourreaux. Théodore supporta les plus atroces douleurs avec un courage invincible. Il ne changea point de visage; il souriait, et ne cessait de redire le psaume qui, la veille, avait excité la colère de Julien. Salluste, qui ne voulait point sa mort, le fit reconduire en prison, et quelque temps après on lui rendit la liberté. « Depuis lors, dit l'historien que nous avons nommé, nous avons vu plus d'une fois à Antioche le vaillant Théodore. Et lorsqu'on lui demandait si durant la longue et douloureuse torture il souffrait beaucoup, il répondait que le supplice lui avait paru supportable. Il ajoutait, à la vérité, qu'un jeune homme se tenait toujours près de lui essuyant la sueur qui coulait de son visage et versant de l'eau fraîche sur ses blessures. Ce qui lui causa une espèce de plaisir et lui fit regretter le chevalet lorsqu'on l'en fit descendre. »

Les reliques de saint Babylas restèrent dans la ville jusqu'au jour où fut terminée l'église que construisait en son honneur saint Mélèce, « y portant les pierres de ses propres mains et prenant part à la fatigue des ouvriers. » Cette église était située par delà l'Oronte, où on la voyait encore à la fin du sixième siècle.

Un nouveau miracle, opéré par saint Babylas, disent les anciennes traditions, vint mettre le sceau à sa gloire. Le lendemain de la translation de ses cendres, le tonnerre tomba sur le temple de Daphné et en détruisit la couverture. La statue d'Apollon fut renversée. En vain Julien voulut faire avouer au grand prêtre qu'il était l'auteur de l'incendie : tout le monde s'accordait à dire que c'était le feu du ciel qui était tombé sur le temple. L'empereur, irrité, inventa alors une fable fort ingénieuse, assurant que la statue d'Apollon lui avait dit la veille que ce temple ne lui plaisait plus et qu'elle le

quittait. Il prenait le soleil à témoin de la vérité de ses paroles.

Les habitants d'Antioche, ajoutent les légendaires, émerveillés de ces événements, gardèrent avec plus de vénération que jamais les reliques du saint. On croit les posséder encore à Crémone, où elles furent apportées, dit-on, par les croisés.

ÉPISCOPAT DE FABIUS ET DE DÉMÉTRIANUS ; LES NOVATIENS EN SYRIE. — Fabius, nommé assez souvent Flavius ou Flavien, succéda à saint Babylas dans la conduite de l'Église d'Antioche. Il adopta les opinions des novatiens, avec plusieurs autres personnes de cette ville(*). Le pape Corneille lui écrivit quelques lettres à ce sujet, lui apprenant la décision de tous les évêques d'Occident contre les novatiens. Eusèbe rapporte aussi que Fabius reçut d'autres lettres, de saint Denis d'Alexandrie, sur l'utilité et l'efficacité de la pénitence. Ces lettres firent peu d'effet; on résolut de rassembler à Antioche un grand concile; et saint Denis y fut invité par Hélène de Tarse, par saint Sirmilien de Cappadoce, et Théoctiste de Césarée en Palestine, évêques qui craignaient que l'hérésie ne passât dans leurs diocèses. Fabius mourut sur ces entrefaites, et fut remplacé par Démétrianus (252). Le concile eut lieu néanmoins, si nous en croyons Baronius, et Novatien y fut condamné comme fauteur de péchés. Le grand concile d'Antioche, en l'année 269 ou 270, rend à Démétrianus un illustre témoignage, et le qualifie du titre de *bienheureux* en établissant Domnus pour évêque de la même ville.

PAUL DE SAMOSATE ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ; SES MŒURS ; SA DOCTRINE ; SES RAPPORTS AVEC SAINT DENIS D'ALEXANDRIE ; CONCILES QUI ONT POUR BUT LA CONDAMNATION DE PAUL ; IL EST DÉPOSÉ, ET DOMNUS LUI SUCCÈDE. — Le prédécesseur de Domnus et le successeur de Démétrien fut Paul, originaire de la ville de Samosate, sur l'Euphrate. Ses parents ne lui avaient laissé aucune fortune, et cependant il fut extrêmement riche, durant son épiscopat, tirant de l'argent de tous les côtés par ses extorsions, les sacriléges et les dons qu'il exigeait des fidèles. Nous connaissons les scandales qu'il donna à son Église, par les reproches que lui adresse un célèbre concile. Jamais on n'avait plus affiché l'oubli de la religion. Il remplissait diverses fonctions qui étaient loin de convenir à sa dignité, l'office de ducénier, par exemple, que lui avait donné la reine de Palmyre, Zénobie, et dont il se glorifiait plus que de son titre d'évêque ; il était suivi d'une foule de femmes qui chantaient ses louanges ; et s'il prêchait, on était forcé de l'applaudir comme on faisait au théâtre pour les acteurs chéris de la foule.

Il payait même des hommes pour donner le signal des applaudissements. Quand il passait dans les rues d'Antioche, des licteurs écartaient la foule; il avait un prétoire ainsi que les juges séculiers, et un trône ainsi que les rois. Ses mœurs étaient encore plus scandaleuses : il avait plusieurs femmes, et forçait les prêtres d'Antioche à imiter son exemple, pour qu'ils ne lui fissent honte.

Bientôt il prit place parmi les hérétiques. Sabellius avait soutenu, vers l'an 255, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient qu'une seule personne : que le Verbe et le Saint-Esprit étaient dans le Père, mais sans avoir d'existence réelle et personnelle, et seulement comme la raison est dans l'homme; de sorte qu'il n'y avait véritablement ni Père, ni Fils, ni Saint-Esprit, mais un seul Dieu. Paul de Samosate adopta la même erreur ; il ne s'en éloigna qu'en un point, lorsqu'il prétendit que le Père produisait son Verbe, mais seulement pour opérer hors de lui : quelques auteurs disent que c'est seulement ce Verbe produit et opérant qu'il appelait Fils de Dieu. D'autres assurent qu'il ne reconnaissait point d'autre Fils que Jésus-Christ homme, qui exécutait les ordres de Dieu, ni d'autre Saint-Esprit que la grâce

(*) Novatien était membre de l'Église de Rome. Il essaya en vain de devenir évêque, en se faisant aider par un parti où figurait le prêtre carthaginois Novat. Novatien, admirateur de la philosophie des stoïciens, affectait, en toute chose, de se montrer d'une extrême rigidité. Il soutenait que l'Église ne devait ni ne pouvait accorder le pardon à ceux qui avaient renié leur foi pendant les persécutions. Il n'y avait pour ceux qui avaient failli nul moyen d'expiation. On trouve entre la doctrine des novatiens et celle des montanistes une grande analogie. Toutes deux comptèrent en Asie de nombreux partisans.

répandue sur les apôtres, et qu'ainsi il n'admettait que le Père.

Eusèbe nous rapporte qu'il ne s'égarait pas moins, au point de l'Église, sur l'Incarnation; et c'était le résultat naturel de sa première doctrine. Lui qui voulait qu'on l'appelât un ange descendu du ciel, ne pensait pas que le Christ eût une origine divine. Il soutenait que par sa nature Jésus-Christ n'avait rien de supérieur au reste des hommes, et toutefois il avouait qu'il était né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Il confessait ainsi qu'il avait en lui le Verbe, la sagesse et la lumière éternelle, mais seulement par opération et par habitation, et non par une union personnelle; en sorte que le Verbe l'avait quitté et était remonté vers le ciel, à sa mort. En un mot, il mettait en Jésus-Christ deux personnes, dont l'une était Fils de Dieu par sa nature et coéternelle au Père (c'est-à-dire le Père lui-même), et l'autre fils de Marie et descendant de la race de David. Cette dernière, selon Paul, n'était éternelle que dans l'ordre de la prédestination; en sorte que Jésus-Christ était juste, non par sa nature, ce qui est essentiel à Dieu, mais seulement parce qu'il exerçait la vertu et la justice; non par son union, mais par sa communication avec le Verbe divin.

L'hérésie conduisait Paul directement au judaïsme. Théodoret prétend qu'il avait embrassé cette doctrine pour plaire à la reine Zénobie, qui était juive; et c'est pourquoi les contemporains crurent qu'il enseignait la circoncision. Mais le concile d'Antioche ne lui reproche pas cette folie.

Quoi qu'il en soit, les évêques d'Orient, qui avaient craint d'abord de s'attaquer à lui, se décidèrent à réfuter ses opinions. Saint Denis d'Alexandrie ayant connu, par une lettre de Paul, tout ce qu'il pensait, lui répondit en termes très-affectueux. Mais on voit sa colère paraître vers le milieu de la lettre; alors, s'enflammant d'un saint zèle, il appelle Paul un serpent qui rampe sur le ventre et qui ne se nourrit que de terre. Il l'accuse de fouler aux pieds la religion et de déshonorer l'Église d'Antioche.

Paul lui proposa dix questions contre la doctrine de l'Église; saint Denis les discuta l'une après l'autre dans un long ouvrage: cette réfutation ne suffisait pas. Les évêques d'Orient, même les plus éloignés, arrivèrent en foule à Antioche pour guérir les plaies de cette illustre Église. A leur tête étaient par leur sainteté et leur éloquence saint Firmilien, de Césarée en Cappadoce, saint Grégoire Thaumaturge et saint Athénodore, son frère. Eusèbe nomme ensuite Hélénus de Tarse, Nicomaque d'Iconium, Hyménée de Jérusalem, et Maxime de Bostra. Entre les diacres on remarque saint Eusèbe d'Alexandrie, qui, au retour du concile, fut fait évêque de Laodicée. Saint Denis d'Alexandrie ne put s'y trouver, à cause de son grand âge; il mourut durant le concile (en septembre 264). Bollandus dit que c'étaient les prêtres d'Antioche avec les évêques voisins qui avaient demandé ce concile contre Paul de Samosate.

D'après Eusèbe et Rufin, l'on est porté à croire qu'il y eut plusieurs conciles à Antioche au sujet de cet hérétique; toujours est-il certain qu'il y en eut au moins trois: le premier à la fin de l'an 264, le second un peu plus tard, et le dernier à la fin de 269. Les deux premières fois, les évêques firent tous leurs efforts pour détacher Paul de son hérésie; et il cacha ses sentiments avec une si grande habileté, que, charmés de sa conversion, ils s'en allèrent tous en rendant des actions de grâces à Dieu. Bientôt, cependant, Firmilien condamna formellement la doctrine de Paul, et n'attendit plus qu'un nouveau scandale pour le déposer. La conduite de l'évêque d'Antioche lui en aurait bien vite fourni l'occasion, s'il n'était mort à Tarse, en se rendant au troisième concile, qui fut présidé, en son absence, par Hélénus de Tarse. Jusque-là Paul n'avait pas complétement professé ses erreurs. Mais enfin il fut poussé à bout par un homme fort éloquent qui avait jadis enseigné la rhétorique à Antioche, et avait été fait prêtre à cause de l'ardeur de sa foi. Il entra en conférence avec Paul, et lui fit avouer qu'il regardait Jésus-Christ comme un homme qui avait reçu de Dieu plus de grâces que les autres. Paul fut déposé unanimement. Domnus, fils de Démétrien, fut mis en sa place. Paul, après avoir été ainsi excommunié par le concile, le fut encore par tous les évê-

ques du monde et principalement par le pape Félix, successeur de saint Denis.

Il resta dans sa maison épiscopale d'Antioche, tant que Zénobie, sa protectrice, régna à Palmyre. Aurélien, vainqueur de Zénobie, le chassa de cette maison.

Saint Augustin parle d'une secte de pauliens, ou paulianistes, à laquelle Paul de Samosate aurait donné naissance. Il ajoute qu'ils ne reconnaissaient probablement pas le baptême, puisque le concile de Nicée ordonne, dans son dix-neuvième canon, qu'ils seront rebaptisés dans l'Église catholique. Le pape Innocent I[er] dit clairement, dans son Épitre 22[e], qu'ils ne baptisaient point au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LES ÉVÊQUES TIMÉE ET CYRILLE; LES PERSÉCUTIONS EN SYRIE. — Timée succéda à Domnus en 274, et gouverna sept ou huit ans, selon la Chronique d'Eusèbe; ou dix, selon Nicéphore. Saint Cyrille, dix-huitième évêque d'Antioche, gouverna vingt ans. Un an après sa mort (303) commença la nouvelle persécution de Dioclétien.

« Parlerons-nous, dit Eusèbe, de ce qui se passa alors à Antioche, et ne devons-nous point craindre de remplir l'esprit des lecteurs de trop d'images funestes, et de les fatiguer par le récit de tant de cruautés? On étendait les uns sur des grils de fer, on les y laissait expirer peu à peu, et on retardait leur mort le plus qu'on pouvait, pour faire durer plus longtemps leur supplice. On en vit d'autres mettre leurs mains dans les brasiers ardents pour ne les pas souiller par l'attouchement sacrilége des victimes offertes aux idoles. Il y en eut enfin qui, voyant approcher des soldats envoyés pour se saisir d'eux, se précipitèrent du haut de leurs maisons, aimant mieux se jeter entre les bras de la mort que de tomber entre les mains de ces ministres de l'impiété. »

MARTYRE DE SAINT LUCIEN. — De l'avis des principaux auteurs ecclésiastiques, saint Lucien, prêtre d'Antioche, est un des plus illustres martyrs de cette époque. Né de parents chrétiens, dans la ville de Samosate, il reçut une éducation à la fois chrétienne et païenne, c'est-à-dire qu'on lui apprit à comprendre les Écritures et qu'on l'exerça à écrire la langue des anciens auteurs de la Grèce et de Rome. Ayant perdu ses parents à l'âge de douze ans, il alla achever ses études à Éphèse, puis embrassa la vie monastique. Il se donna ensuite à l'Église d'Antioche, où il devint prêtre.

Saint Alexandre d'Alexandrie assure que saint Lucien fut séparé de la communion de l'Église, sous les trois successeurs de Paul de Samosate, dont il avait défendu les opinions avec trop d'ardeur. Il effaça cette faute en se rétractant et en souffrant le martyre. Il était à Nicomédie, avec Eusèbe (303), au commencement de la persécution, lorsque saint Anthyme y souffrit le martyre; car la Chronique d'Alexandrie rapporte ces paroles d'une lettre qu'il écrivit aux fidèles d'Antioche: « Toute la troupe sacrée des saints martyrs vous salue. Il faut que j'ajoute encore qu'Anthyme a achevé sa course par le martyre. »

Les actes de saint Lucien portent que, s'étant caché pour éviter la persécution, il fut découvert par un prêtre d'Antioche, nommé Pancrace. Il fut conduit d'Antioche à Nicomédie, où était l'empereur Maximin (311). Il prononça une admirable apologie de sa foi, devant le magistrat chargé de l'interroger. Après l'avoir inutilement exposé à plusieurs tourments, on l'éprouva par la faim.

« Son persécuteur, dit saint Jean Chrysostome dont nous reproduisons le récit, s'étudia à inventer une torture où la longueur et la cruauté se trouvassent réunies, afin que l'âme du martyr, ébranlée par la violence du supplice, achevât d'être abattue par sa durée, et perdît tout le mérite de sa constance. Voici donc comme il s'y prit. Il exposa le saint prêtre à toute la rigueur et toutes les suites horribles de la faim. Est-ce là, me direz-vous, ce supplice si affreux? Demandez-le à ceux qui l'ont éprouvé, ils vous diront que de toutes les morts c'est la plus horrible. On laissa donc longtemps le saint sans lui apporter à manger; et lorsqu'on vit qu'en une si grande extrémité il ne se relâchait point, on mit devant lui des viandes qui avaient été offertes aux idoles. On ne doutait nullement que l'extrême nécessité où il se trouvait, et la facilité qu'il avait d'y remédier, ne l'emportassent enfin sur toutes ses résolutions. Il est certain que la présence réelle des objets a tout une autre force sur nos

esprits que la simple image que nous nous en formons. Le saint martyr sortit cependant victorieux d'un danger aussi pressant, et ce que le diable croyait être propre à le terrasser fut cela même qui lui releva le courage et lui facilita la victoire. Car, bien loin que la vue de ces viandes le touchât, elle ne faisait, au contraire, que lui donner pour elles une plus forte aversion. Il en haïssait encore plus et les idoles et l'idolâtrie. Ainsi que la vue continuelle d'un ennemi entretient et fortifie en nous la haine que nous lui portons, de même plus Lucien jetait les yeux sur ces offrandes impures et sacriléges, plus il sentait augmenter en lui le dégoût et l'horreur qu'il avait pour elles. La faim avait beau le solliciter, le presser de porter la main sur ces mets défendus, il fermait l'oreille à cette voix importune, il la faisait taire; et, n'écoutant que la voix de Dieu qui lui défendait d'y toucher, il oubliait sa faiblesse, et ne sentait plus la faim. Cette table souilleé et ce pain exécrable qu'il y apercevait ne servaient qu'à l'enflammer davantage du désir d'être assis à la table de Jésus-Christ, de pouvoir manger de ce pain céleste dont le Saint-Esprit nourrit les fidèles; et cette pensée le soutenait de telle sorte, qu'il protestait qu'il était prêt à endurer tous les tourments imaginables, plutôt que de prendre un seul morceau sur la table des démons. Il se remettait aussi dans la mémoire la conduite des trois jeunes Hébreux qui, dans un âge faible, se trouvant captifs dans une terre étrangère, sans appui et au milieu d'une nation barbare, montrèrent une sagesse si grande et si sublime, que leur fidélité à l'observation de leur loi les rend encore aujourd'hui l'admiration de toute la terre. Ces diverses réflexions que faisait notre saint prêtre l'affermissaient de plus en plus dans le dessein de demeurer fidèle à Dieu. Il se riait de la malice impuissante du démon, il méprisait ses ruses, et il déconcertait tous ses artifices par une patience infatigable. Cet ennemi déclaré des hommes, voyant donc qu'il n'avançait rien avec tous ces efforts, et qu'il ne pouvait abattre le saint, le ramena une seconde fois au tribunal des juges ; il tâcha de le fatiguer par les divers interrogatoires qu'il lui fit subir, et de le faire succomber sous la rigueur des tourments qui suivaient toujours chaque interrogatoire. Mais le martyr, à toutes les demandes qui lui étaient faites, ne répondait autre chose, sinon : Je suis chrétien. De quel pays êtes-vous? lui demandait-on. Je suis chrétien, répondait-il. De quelle profession? Je suis chrétien. Votre famille, vos parents ? Je suis chrétien. C'étaient là les seules armes dont il se servait pour se défendre du démon, pour l'attaquer à son tour, et pour le vaincre. Quoiqu'il joignît les sciences étrangères à l'éloquence de son pays, il ne crut pas devoir s'en servir en cette rencontre; et il savait fort bien que dans un pareil combat ce n'est pas l'éloquence qui remporte la victoire, mais la foi; et que le moyen le plus sûr pour vaincre n'est pas de savoir bien parler, mais de savoir bien aimer... Enfin cette parole fut la dernière qu'il prononça, et ce fut en disant, Je suis chrétien, qu'il finit sa vie. Il fut égorgé secrètement dans la prison par l'ordre de Maximin, qui n'osa, à cause du peuple, le faire mourir publiquement. »

« Ainsi, ajoute Eusèbe, ce saint et savant homme, après avoir annoncé le royaume de Jésus-Christ par ses paroles, et l'avoir défendu par une éloquente apologie, en confirma encore la vérité par sa mort. L'on compte ensuite parmi les martyrs de Phénicie, Tyrannion, évêque de Tyr, Zénobius, prêtre de Sidon, et Sylvain, évêque d'Émèse : ce dernier fut exposé aux bêtes dans sa ville épiscopale, et les deux premiers rendirent un illustre témoignage à la foi chrétienne dans Antioche : Tyrannion fut jeté dans la mer; et Zénobius, lequel à la science de la religion joignait celle de la médecine, expira au milieu des tourments. »

SAINTE PÉLAGIE; HISTOIRE DE SAINTE DOMNINE ET DE SES DEUX FILLES BÉRÉNICE ET PROSDOCÉ. — Antioche avait une telle importance, au temps de Dioclétien, que cet empereur y fit conduire beaucoup de condamnés chrétiens pour donner plus d'éclat à sa vengeance. Les fidèles qui habitaient cette ville, au bruit de la persécution qui les menaçait, se tuèrent en grand nombre pour se soustraire aux tortures. Parmi les plus célèbres exemples de ces morts volontaires, il faut citer celle de sainte Pélagie. Cette jeune vierge, âgée alors de

quinze ans seulement, avait été instruite par saint Lucien. A peine sut-elle que la persécution allait commencer, qu'elle s'enferma chez elle, espérant sauver en même temps et sa foi et sa vie. Bientôt une troupe brutale de soldats vint la surprendre seule, sans aucun soutien; le moindre mal qu'elle pouvait attendre de ces soldats était d'être traînée au tribunal où l'on jugeait les chrétiens. Mais la crainte de perdre sa virginité, et aussi le désespoir, lui firent prendre la résolution de se donner elle-même la mort. Paraissant au seuil de la porte, elle demanda d'un air enjoué aux soldats de la laisser changer de vêtements, afin qu'elle parût devant ses juges sous un costume plus convenable. Les soldats la laissèrent entrer dans sa chambre. Là, après avoir longtemps prié Dieu, elle monta sur le toit de la maison et se précipita aux pieds de ses persécuteurs.

Trompés dans leur attente, les soldats païens cherchèrent sainte Domnine et ses filles Bérénice et Prosdocé, que saint Ambroise suppose avoir été la mère et les sœurs de sainte Pélagie. Domnine, craignant que la beauté de ses filles ne les désignât aux persécuteurs, s'était retirée à Édesse, en Mésopotamie.

« Au milieu des malheurs de l'Église, ces trois illustres femmes donnèrent, dit saint Chrysostome, un exemple inouï d'une grandeur d'âme plus qu'héroïque; si toutefois on doit donner le nom de femmes à ces admirables créatures qui, dans un corps et sous la figure de femmes, non-seulement renfermaient un courage viril, mais qui, s'élevant au-dessus des forces ordinaires de la nature, firent paraître une vertu dont les intelligences célestes sont seules capables. Elles abandonnèrent leur patrie, leur famille, leur propre maison, pour aller chercher dans un pays éloigné la liberté, qu'on leur refusait dans le leur, d'adorer et de servir Jésus-Christ. Ce fut par un motif si noble et si relevé que la fidèle et généreuse Domnine avec ses deux filles, Bérénice et Prosdocé, quitta le lieu de sa naissance. Arrêtons-nous d'abord et considérons des femmes de qualité, élevées délicatement et parmi toutes les commodités de la vie, qui vont s'exposer à toutes les suites fâcheuses d'un long et pénible voyage. Si des hommes robustes accoutumés à voyager, ne laissent pas d'éprouver dans le cours de leurs voyages d'assez grandes fatigues, quoiqu'ils aient des voitures, qu'ils aient à leur suite plusieurs esclaves, que la route soit bonne, sûre, aisée à tenir, que la traite ne soit pas longue, qu'ils aient enfin toute liberté de retourner chez eux; quelle doit être la foi de Domnine, sa résolution, son amour pour Jésus-Christ, lorsque nous la voyons marcher à pied, sans suite, embarrassée de la jeunesse et de la beauté de ses filles, abandonnée de ses amis, trahie par ses proches, environnée d'ennemis, se sauver par des sentiers détournés, à travers mille dangers, craignant pour ses filles, pour elle, pour leur honneur, pour sa vie; dans de continuelles alarmes, dans l'appréhension d'être suivie, découverte, reconnue, reprise? Elle sort de son pays natal, de sa ville, de sa maison, et elle mène avec elle deux filles d'une merveilleuse beauté; comment et où les cacher? Qui sera le gardien de la virginité de ses filles? Ce sera le ciel! Ce sera Jésus-Christ lui-même! Trois brebis entreprennent de traverser des pays couverts de loups, des déserts habités par des lions, sans que ni les lions ni les loups osent seulement leur disputer le passage. Tous les hommes ont pour elles les yeux chastes, ou plutôt Dieu suspend en leur faveur, durant tout le chemin qu'elles ont à faire, les effets naturels de la beauté. Ce chemin se termina enfin à Édesse. Cette ville est, à la vérité, bien moins civilisée que plusieurs autres; mais on peut dire aussi, à son avantage, que la piété y est beaucoup plus estimée qu'ailleurs. Aussi, nos illustres voyageuses y trouvèrent-elles un asile contre les poursuites de l'impiété, et un port où elles crurent pouvoir attendre en sûreté le retour d'un temps plus calme. Cette ville toute sainte reçut donc la mère et les filles, non comme des étrangères, mais comme des citoyennes du ciel, et elle se chargea d'elles comme d'un dépôt sacré que Dieu lui confiait. Que personne, au reste, n'accuse ces saintes femmes de peu de courage, pour avoir pris ainsi la fuite devant leurs persécuteurs; elles ne firent en cette rencontre qu'obéir au précepte du Seigneur, qui veut que, lorsqu'on est persécuté dans une ville, l'on fuie dans

une autre. Bien loin que cette fuite leur fût honteuse, elle leur procura, au contraire, une couronne. Et quelle couronne? Celle qui est promise à ceux qui méprisent tous les avantages du siècle... En un instant toutes les villes se remplirent de traîtres, de meurtriers, de parricides. Les pères offraient leurs mains aux juges pour égorger leurs enfants; les enfants traînaient leurs pères aux pieds des tribunaux, les frères vendaient le sang de leurs frères, tout était plein de tumulte et de confusion. Édesse ne fut pas exempte de cet orage, pendant lequel nos saintes femmes jouissaient d'une profonde tranquillité. Elles ne se regardaient pas comme fugitives et exilées de leur pays; elles ne s'apercevaient pas qu'elles étaient dans la disette de la plupart des choses qui rendent la vie agréable; l'espérance des biens futurs leur fournissait abondamment tout ce qui leur était nécessaire; la foi était leur patrie, et la charité leur servait de forteresse pour les mettre à couvert des insultes de l'ennemi commun des hommes. Affermies dans ces trois vertus, elles virent sans émotion arriver à Édesse, l'une son mari, les autres leur père, accompagné de soldats pour les enlever de leur retraite; si du moins nous devons donner des noms si doux et si honorables à un homme qui s'était chargé d'une si cruelle et si honteuse mission. Épargnons-le toutefois en faveur d'une épouse et de deux filles martyres, et n'augmentons point par nos reproches la peine qu'il ressent peut-être de se voir obligé, malgré lui, de livrer ce qu'il a de plus cher au monde. Considérons plutôt la sage conduite de Domnine. Lorsqu'il a fallu éviter la persécution, elle s'est prudemment retirée; maintenant qu'il faut combattre, elle ne songe plus à fuir. La voilà prête à suivre ceux qui l'emmènent; elle les suit sans contrainte, quoiqu'elle sache bien qu'ils la conduisent à la mort. Apprenons de là, nous autres, ce que nous devons faire dans les différentes conjonctures où nous nous trouvons; car comme nous ne devons point témérairement aller au-devant du péril, aussi ne devons-nous pas reculer lâchement lorsqu'il se présente. Mais suivons nos saintes martyres. On leur fit prendre le chemin de Hiérapolis. Ce fut enfin d'un endroit proche de cette ville qu'elles partirent pour arriver à la ville qui doit seule porter le nom de sacrée, c'est-à-dire à la céleste Jérusalem, et qu'elles terminèrent glorieusement toutes leurs courses de la manière que je vais raconter en peu de mots. Une rivière côtoie le grand chemin d'Édesse à Hiérapolis. Les soldats qui les conduisaient s'arrêtèrent pour manger sous quelques arbres qui se trouvaient là par hasard. Pendant qu'ils prennent leur repas, et qu'ils ne songent qu'à boire, nos saintes femmes pensent à se mettre en liberté. On dit que le mari de Domnine y donna les mains, et qu'il les aida à tromper leurs gardes; je suis assez de ce sentiment, et il y a bien de l'apparence qu'il en usa ainsi, afin de pouvoir se mettre en quelque sorte à couvert de la colère du souverain juge, et d'avoir quelque chose à alléguer au jour du jugement, qui pût le décharger en partie du crime de trahison qu'il avait commis en livrant sa femme et ses filles aux tyrans. Il est certain qu'il amusait les soldats pendant que les saintes, s'éloignant insensiblement d'eux, entrèrent dans le fleuve pour s'y noyer. Que les mères prêtent l'oreille, que les filles soient attentives, que les unes et les autres apprennent ici leurs devoirs. Que celles-ci comprennent jusqu'où doit aller leur obéissance, et que celles-là considèrent quelle force ont leurs exemples. Domnine entre donc dans le fleuve, tenant ses deux filles par la main; elles se laissent toutes trois aller au courant de l'eau qui les emporte, les suffoque, et les baptise d'un baptême nouveau et peu usité, de ce baptême dont parlait Jésus-Christ aux deux fils de Zébédée, lorsqu'il disait : Vous boirez le même calice que je boirai, et vous serez baptisés du même baptême dont je serai baptisé. Ainsi cette admirable femme fut trois fois martyre; une fois par elle-même, et deux fois dans ses filles. »

LE MARTYRE DE SAINT ROMAIN. — Nous emprunterons encore à Eusèbe un récit du même genre :

« L'Église d'Antioche était exposée à une violente persécution, lorsque Romain, qui voyageait en Asie, y arriva. Il fut sensiblement touché de l'état où il la vit. Il trouva que plusieurs chré-

tiens avaient déjà donné de tristes marques de la faiblesse humaine, et il ne put souffrir que le démon triomphât plus longtemps des serviteurs de Jésus-Christ. Il aborda hardiment le juge, qui s'applaudissait de la victoire qu'il venait de remporter. Asclépiade, lui dit-il (c'était le nom de ce magistrat), votre victoire n'est pas complète, Dieu a encore de braves soldats qu'il ne vous sera pas si facile de vaincre. Asclépiade, qui se voyait ravir par un nouveau venu sa gloire, qu'il croyait avoir mise en sûreté, fut un peu ému de ce premier début de Romain; toutefois, jugeant, par le peu de résistance qu'il venait d'éprouver dans quelques-uns, que celui-ci n'aurait pas plus de fermeté, il le fit approcher; et il n'était pas juste que Jésus-Christ se retirât devant son ennemi sans avantage; il fallait qu'il se trouvât quelqu'un qui combattît pour lui, et qui triomphât en son nom. Le juge méditait déjà en lui-même de faire souffrir à cet étranger tous les supplices qu'il avait destinés aux autres, pour le punir d'être venu troubler son triomphe. En effet, il le fit tourmenter cruellement; d'abord il se contentait d'animer ses bourreaux du geste et de la voix; mais, comme ils ne le servaient pas à son gré, et que leurs bras semblaient se relâcher, il descendit de son tribunal, et sans avoir égard à la honte qui en rejaillissait sur sa dignité, il se mêla parmi eux, et tâcha par son exemple de ranimer leur vigueur. Mais enfin il fallut que lui et ses bourreaux se retirassent confus et épuisés de forces, mais pleins de rage, et qu'ils cédassent la victoire à Romain : le fer même fut bien contraint de la lui céder. Après quelques nouveaux efforts que fit Asclépiade, mais toujours inutiles, pour vaincre la constance du saint, le soldat de Jésus-Christ lui cria : Cessez enfin de vouloir tenir contre celui qui est tout-puissant; quoi! prétendez-vous résister à Jésus-Christ, qui est le véritable et le seul roi de tout l'univers? Le juge l'entendant parler de la sorte, et croyant qu'on faisait injure à l'empereur d'appeler un autre que lui roi et maître du monde, condamna sur-le-champ le saint à être brûlé, ajoutant ainsi une troisième couronne aux deux premières dont sa cruauté venait de le couronner. Romain, plein de joie, couvert de son sang qui brillait de toutes parts sur ses habits, et portant sur ses épaules, sur ses côtés et sur son front le signe royal de la croix, est conduit hors de la ville. Il y trouva le bûcher préparé pour servir d'autel. On apporta quantité de sarments et de roseaux secs, qu'on mêla avec le bois, afin que le feu se communiquât plus aisément et plus vite, et sur cet amas de matières combustibles on plaça la victime qui devait y être consumée. Comme ce lieu n'était pas éloigné de la ville, plusieurs juifs y étaient accourus comme à un spectacle qui ne leur était pas moins agréable qu'aux païens. Où est maintenant leur Jésus-Christ, disaient-ils; que ne vient-il, ce Dieu des chrétiens, délivrer celui-ci du feu? Pour le nôtre, on sait qu'il sauva les trois enfants de notre nation de la fournaise de Babylone; mais le Dieu des chrétiens les laisse brûler. Comme ils disaient cela, ce même Dieu, dont ils ne veulent pas reconnaître le pouvoir, commanda aux nuages de se joindre; le ciel s'obscurcit, les nuées s'ouvrent, et une pluie mêlée de grêle tombe avec tant de force et d'abondance sur le bûcher, qu'elle arrête tout d'un coup le progrès que la flamme faisait déjà. Le peuple, effrayé, s'enfuit; on vient dire à l'empereur, qui pour lors était à Antioche, que le ciel se déclare pour Romain, qu'il a marqué sa colère par cet orage si soudain. L'empereur envoya dire à Asclépiade d'abandonner cette affaire; qu'il ne voulait rien avoir à démêler avec ce Dieu du ciel qui lui défendait de se commettre davantage avec lui, et qu'il n'était pas sûr de faire périr un homme dont le ciel prenait si hautement le parti. »

LES ÉVÊQUES TYRANNUS, VITALIS ET PHILOGONE. — La tradition ecclésiastique place tous ces faits sous l'épiscopat de Tyrannus, qui avait succédé à saint Cyrille, en 303. Vitalis fut le successeur de Tyrannus, et prit possession du siége d'Antioche en 314. Il mourut en 319 ou 320, après avoir assisté aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée, et les avoir peut-être présidés. On sait aussi qu'il rétablit à Antioche la plus ancienne de toutes les églises, qui était tombée en ruine, et que les chré-



Lemaitre direxit

Murs de Bostra

tiens chérissaient particulièrement, parce que les Apôtres l'avaient fondée. Cette église fut achevée par son successeur, le patriarche Philogone.

CHAPITRE III.

L'ARIANISME.

ARIUS; COMMENCEMENTS DE L'ARIANISME. — C'est durant son patriarcat que les premiers germes de l'arianisme se développèrent en Orient, et Antioche, que les persécutions de Licinius n'avaient guère épargnée, ne fut pas à l'abri des troubles suscités par Arius. L'Orient devait être le foyer des hérésies ; les subtilités de l'esprit grec avaient corrompu Antioche, Alexandrie et toutes ces grandes cités asiatiques, d'ailleurs énervées par une mollesse que les Romains leur avaient si souvent reprochée. La philosophie d'Alexandrie était la plus énergique protestation du paganisme ancien contre le christianisme naissant (*). Ce fut à Alexandrie, dans l'étude de cette philosophie, qu'Arius conçut sa doctrine, si féconde en luttes et en combats.

Arius était très-habile dans la dialectique; cet énergique novateur, douze cents ans avant que Luther eût paru, met en œuvre le principe de la liberté d'examen. Esprit fier et audacieux, il rejette tout ce qu'il ne comprend pas. Le clergé d'Alexandrie se divise : la fureur de disputer sans règle et sans frein s'empare des esprits : c'est en vain que le concile d'Alexandrie, assemblé par l'évêque Alexandre (319 ou 320), fulmine l'anathème contre cet hérésiarque qui attaque la divinité du Verbe.

Arius avait cette taille élevée, cet air mélancolique, cette démarche grave qui parlent aux yeux des peuples : la douceur de sa parole lui gagnait les plus rebelles. Poëte et musicien, il mit sa doctrine en cantiques : bientôt on la chanta partout; il y eut des ariens, des demi-ariens, des eusébiens. Des évêques même prirent parti pour le réformateur. Cependant Arius, chassé sans doute d'Alexandrie par l'évêque Alexandre, se dirigea vers la Palestine, et parcourut les provinces voisines; mais il avait été précédé en Syrie par une lettre d'Alexandre à l'évêque d'Antioche. Arius avait connu dans cette ville Eusèbe de Nicomédie, autrefois son condisciple dans l'école de saint Lucien et bientôt son plus ardent prosélyte. La lettre venue d'Alexandrie ne produisit pas tout l'effet qu'on en attendait; car on voit Alexandre se plaindre bientôt après de la faveur avec laquelle plusieurs évêques de Palestine et de Syrie avaient reçu Arius dans la communion de l'Église. En vain, Philogone, qui gouvernait l'Église d'Antioche dans ces temps difficiles, cherchait à réparer les malheurs de la persécution : l'hérésie menaçait son clergé des plus grands maux. Georges, prêtre d'Alexandrie, déposé par Alexandre, porte, à son tour, le trouble dans cette Église, d'où il est chassé par Eustathe, le digne successeur de Philogone, mais où le rappelleront plus tard les ariens, devenus les plus forts, en 331, par l'expulsion d'Eustathe.

CONCILE DE NICÉE; RÔLE DES ÉVÊQUES DE SYRIE A CE CONCILE; EUSTATHE; SES OUVRAGES DE POLÉMIQUE; LUTTE DES ARIENS ET DES CHRÉTIENS A ANTIOCHE. — Constantin, vainqueur de Licinius, intervint dans les affaires de l'Église par la convocation du concile de Nicée. Tillemont cite des autorités d'après lesquelles Eustathe aurait présidé à ces trois cents évêques rassemblés de tous les diocèses d'Orient et d'Occident. Ainsi Antioche était publiquement reconnue comme une des premières Églises du monde chrétien : on sait d'ailleurs qu'elle faisait remonter sa fondation jusqu'à saint Pierre, et tous les historiens ecclésiastiques s'accordent à la placer immédiatement après Alexandrie. Presque tous les évêques de Syrie figurèrent à Nicée dans les rangs de ceux qui s'appelaient les *orthodoxes*. Eustathe composa même plusieurs écrits contre les ariens. Ceux-ci ne l'oublièrent pas : la participation qu'il avait prise au symbole de Nicée, la fermeté avec laquelle il avait maintenu la foi et le siége d'Antioche contre les entreprises d'Étienne, de Léonce et d'Eudoxe, qui furent successivement évêques par le crédit des ariens, le désignaient à leur haine : on résolut de le perdre.

« Eustathe était aussi distingué par

(*) Voir sur cette question le rapport de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

son profond jugement que par l'élégance de son style. Il avait publié plusieurs ouvrages contre les ariens. Mais il s'était montré surtout mécontent d'Eusèbe de Césarée. Il évitait avec soin les évêques ariens, et ne dissimulait pas sa haine contre eux. Ceux-ci s'assemblèrent à Antioche en 330, et le déposerent. Ils l'accusaient, du moins à ce que l'on suppose, de sabellianisme, ainsi que d'une liaison criminelle avec une femme de mauvaise vie, qui, gagnée par les hérétiques, déclara que l'évêque d'Antioche l'avait rendue mère. Selon Athanase, ils lui reprochaient aussi une conduite peu respectueuse envers la mère de l'empereur (*). Plusieurs prêtres et diacres furent excommuniés et bannis en même temps qu'Eustathe, tandis que l'on accueillait tous ceux que l'évêque avait privés de la communion de l'Église (**). Les catholiques d'Antioche en éprouvèrent un grand mécontentement, et il y eut dans la ville une telle fermentation, qu'au dire d'Eusèbe lui-même elle faillit entraîner la destruction de la capitale de la Syrie. Ce malheur ne put être évité que par les plus grands efforts de la part des magistrats et même de l'empereur, qui écrivit lettre sur lettre; il fallut faire intervenir la force armée. Eusèbe de Césarée refusa l'évêché d'Antioche, qui lui fut offert... Eupération de Balanéh, Kymace de Paltus, Asclépas de Gaza, Cyrus de Béroé et plusieurs autres évêques partagèrent le sort d'Eustathe. La plupart furent accusés de sabellianisme; à quelques-uns on reprocha d'autres crimes. Ils furent déposés et bannis par les conciles, ou même sur une simple injonction de l'empereur (***). Car les ariens étaient alors tout-puissants à la cour. Les évêques déposés furent remplacés par des partisans d'Arius ou du moins par des hommes qui ne lui étaient point contraires (*). »

(*) Eusèbe, *de Vita Const.* III, 59, passe entièrement sous silence la cause de sa déposition, parce qu'il ne veut pas renouveler le souvenir des méchants. *Socrate*, l. I, c. XXIV, remarque qu'Eustathe avait été accusé de sabellianisme, mais selon d'autres, de faits peu honorables (οὐκ ἀγαθὸς αἰτίας), mais il regrette que les évêques se contentassent de déposer sans donner les raisons de leurs résolutions. Saint Jérôme (*Contra inf.* l. III, c. XI) et Théodoret (l. I, c. XXI) disent positivement qu'une femme de mauvaise vie avait été payée pour rendre un faux témoignage. (*Note de Mæhler.*)

(**) Ath. *Hist. Ar. ad monach.* c. IV.

(***) Athan. l. I, c. V; Socrat. I, 24; Théodoret. I, 20.

L'ÉVÊQUE FLACILLE; DÉPOSITION D'ATHANASE; LÉGENDE; DÉPLORABLE ÉTAT DE L'ÉGLISE D'ORIENT. — Flacille, qui avait été élevé sur le siége d'Antioche, à l'instigation des ariens, présida le concile de Tyr, en 335. Il fut récusé par saint Athanase. Celui-ci fut alors déposé au milieu d'incroyables violences. Il paraît que, dans ces assemblées tumultueuses, la dignité d'évêque n'était pas une sauvegarde contre les excès des partis; et peu s'en fallut qu'en plein concile les ariens furieux ne se jetassent sur Athanase.

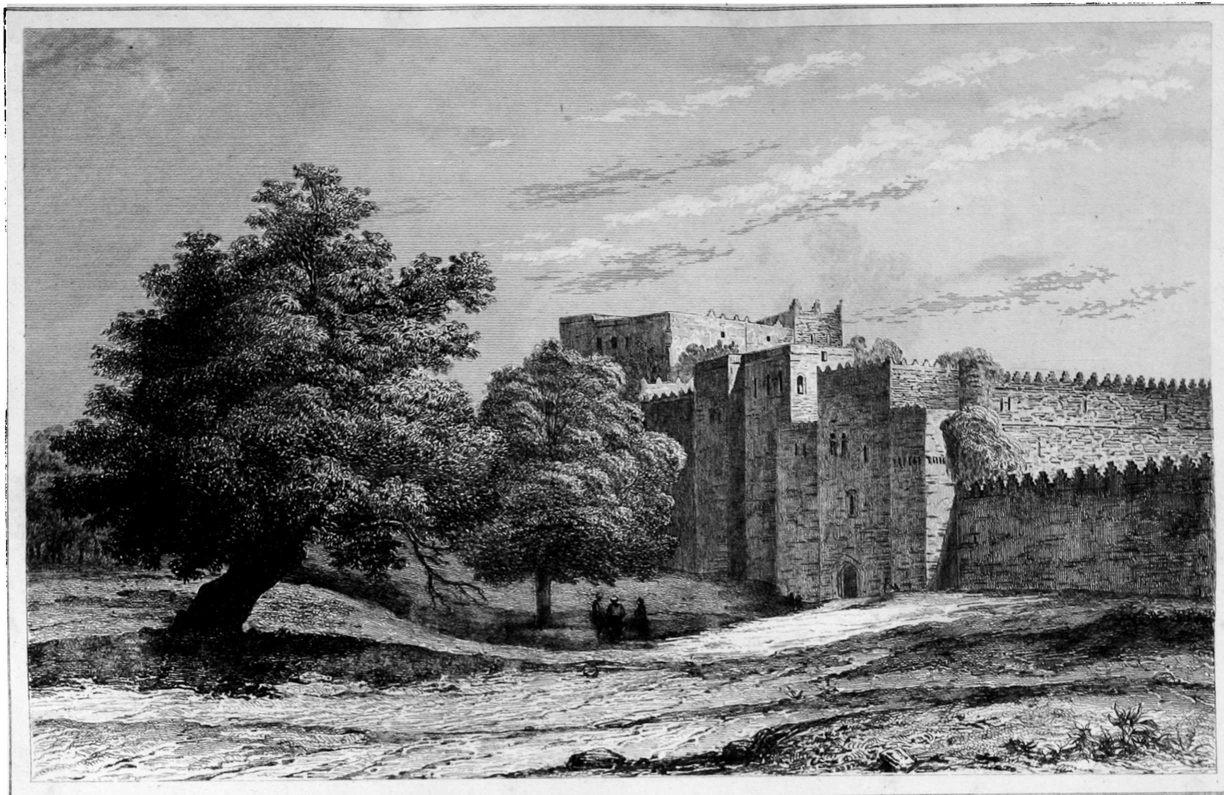
Les pressentiments de saint Antoine, disent certaines légendes, ne l'avaient pas trompé. Un jour, étant assis, il entra en extase, et, faisant un grand soupir, il dit à ceux qui l'entouraient :

(*) *Athanase le Grand et l'Église de son temps en lutte avec l'arianisme*, par Jean Adam Mæhler; traduit de l'allemand par Jean Cohen, 1840; t. II, p. 179.

On lit dans M. de Potter : « Sozomène n'apporte pas d'autre motif de ce qu'il appelle la persécution dirigée contre Eustathe, que les opinions professées par celui-ci et contraires aux opinions d'Eusèbe de Césarée, de Paulin de Tyr, de Patrophile de Scythopolis et de tous les évêques orientaux, également ennemis du consubstantialisme. Cela ferait supposer que quatre à cinq ans seulement après le concile de Nicée les décisions de cette assemblée ne trouvaient déjà presque plus que des contradicteurs.

« D'autres historiens allèguent des faits beaucoup plus graves, et qui, d'après le même Sozomène que nous venons de citer, ne furent que le prétexte dont les ariens se servirent pour perdre Eustathe. Ils accusent l'évêque d'Antioche d'avoir déshonoré son caractère par une conduite scandaleuse, de s'être rendu coupable de viol, et d'avoir vécu en un commerce réprouvé par l'Église avec une jeune fille. Il avait, disent-ils, manqué de respect à la mère de l'empereur dans des propos qu'il avait tenus sur son compte. En outre, une femme se plaignit publiquement, devant les évêques assemblés, de l'impossibilité où, disait-elle, elle se trouvait de nourrir un enfant qu'elle avait eu d'Eustathe, et pour lequel cet évêque avait cessé de lui fournir le nécessaire.

« Théodoret, en rapportant cette histoire, ajoute que cette femme, étant au lit de la mort, confessa qu'elle avait calomnié l'évêque d'Antioche; que c'étaient Eusèbe de Césarée et les évêques, ses complices, qui l'avaient subornée pour commettre ce faux témoignage. Elle avait eu un enfant à la vérité d'un Eustathe, mais maréchal de son métier, et non pas chef spirituel de l'Église. » (De Potter, *Hist. du Christian.*, t. II, p. 264.)



Lemaitre direxit

L'une des portes de Baïrout.

« O mes enfants, il vaut mieux que je meure avant que ce que j'ai vu s'accomplisse ; » et, comme on le pressait encore, il dit en pleurant : « La colère de Dieu va tomber sur l'Église ; elle va être livrée à des hommes semblables aux bêtes brutes ; car j'ai vu la sainte table environnée de mulets qui renversaient à coups de pied ce qui était dessus, comme quand ces animaux sautent et ruent en confusion ; et j'entendais une voix qui disait : Mon autel sera profané. »

Cependant, l'Église avait encore ses jours de fête : la grande basilique que Constantin avait commencée à Antioche venait de s'achever : on en fit la dédicace en 341, en présence d'un grand nombre d'évêques.

ATHANASE POURSUIVI PAR LES EUSÉBIENS; CONCILE D'ANTIOCHE; IMPORTANCE DE SES CANONS AU POINT DE VUE DU DOGME ET DE LA DISCIPLINE. — « En 341, les eusébiens, après avoir fait à Rome de vaines démarches contre Athanase, s'efforcèrent de faire réussir leurs projets dans un concile convoqué à Antioche. Le prétexte de cette assemblée fut la dédicace de l'église dont Constantin avait fait commencer la construction dix ans auparavant. On célébrait en même temps le cinquième anniversaire de l'avénement des fils de Constantin le Grand. Athanase, que l'empereur avait rappelé de l'exil et rétabli dans son diocèse, fut déposé par les évêques, pour avoir repris possession de son siége sans permission préalable d'un concile. On lui nomma un successeur. Le choix tomba d'abord sur Eusèbe d'Émèse, homme très-savant, originaire d'Édesse, et formé à l'école d'Eusèbe de Césarée. Mais il était trop sage et trop équitable pour consentir à prendre la place d'Athanase. Il était surtout retenu par la pensée de l'attachement des habitants d'Alexandrie pour leur illustre évêque (*). Il fut fait évêque d'Émèse. En revanche, un certain Grégoire devint évêque d'Alexandrie, et fut sacré à Antioche.

« Cependant, les évêques assemblés en concile publièrent quatre symboles. Dans le premier, qui fut joint aux lettres synodiales, ils disaient : « Nous ne sommes point les disciples d'Arius ; car, comment nous qui sommes évêques pourrions-nous suivre un simple prêtre ? Nous n'avons pas non plus adopté d'autre foi que celle qui nous a été transmise depuis le commencement. Nous avons été, au contraire, les juges de la foi que nous avons approuvée. Mais c'est nous qui avons adopté Arius lui-même, et nous ne l'avons pas suivi. Vous reconnaîtrez cela vous-mêmes, par ce qui suit. Nous avons dès le commencement appris à croire en un seul Dieu et un fils unique de Dieu qui est avant tous les temps, qui est avec son Père qui l'a engendré, par qui tout a été fait. » Une autre formule, jointe à une autre lettre, s'exprime avec un fort grand détail, en se rapprochant beaucoup du symbole de Nicée. La voici : « Nous croyons en un Dieu, en un Seigneur Jésus-Christ son fils, unique Dieu, par qui tout est ; engendré par le Père avant tous les temps, Dieu de Dieu, Tout du Tout, Unique de l'Unique, Parfait du Parfait, Roi du Roi, Seigneur du Seigneur, le Verbe vivant, la Sagesse vivante, la vraie Lumière, la Voie, la Vérité, la Résurrection, le Pasteur, la Porte, l'Immuable et l'Inaltérable, l'image qui ne diffère en rien de la divinité, de la substance, de la volonté, de la puissance, de la gloire du Père ; le Premier-né de toute création, qui a été au commencement avec Dieu, le Dieu Logos, de qui il est écrit : « Et Dieu était le Verbe », par qui tout a été fait et en qui tout existe ; et au Saint-Esprit, qui a été donné pour la consolation, la sanctification et la consécration des fidèles. » Le reste s'étend sur l'incarnation de Jésus-Christ et sur la personnalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. A la fin, il est prononcé un anathème sur ceux qui soutiennent qu'il fut un temps « où le fils n'était pas »... etc. Du côté des catholiques, on n'était pas absolument mécontent de cette formule. A la vérité, on n'y trouve pas l'*homousios;* mais on ne tenait pas particulièrement au mot, pourvu que son sens fût exprimé pleinement. On combattit cependant une des formules qui faisaient partie des anathèmes et qui disait : « Si quelqu'un prétend que le Fils est une créature comme une d'entre les créatures, etc... » parce qu'elle

(*) Διὰ τὸ σφοδρὰ ὑπὸ τοῦ τῶν 'Αλεξανδρεων λαοῦ ἀσπασασθαι τὸν 'Αθανασιον. Socrate, l. II, c. IX.

donnait toujours à entendre que le Fils est une créature, quoique différente des autres (*). En outre, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont désignés comme étant trois par l'*hypostase*, mais un par leur accord (τῇ δὲ συμφωνίᾳ ἕν). Or dans le sens des ariens l'*hypostase* signifie substance (**). »

Après ces règles de foi, le concile composa vingt-cinq canons de discipline. Le plus remarquable est le cinquième : « Si un prêtre, ou un diacre, au mépris de son évêque, se sépare de l'Église, tient une assemblée à part et érige un autel, qu'il soit déposé. S'il continue de troubler l'Église, qu'il soit réprimé par la puissance extérieure comme séditieux. » Remarquons cet appel à l'intervention de la puissance temporelle, ce recours au bras séculier, après que le diacre ou le prêtre a été mis au ban de l'Église (***).

Citons, en passant, quelques autres canons touchant la résidence des évêques, les jugements ecclésiastiques, le temporel des Églises, et l'ordre de la hiérarchie. Ainsi l'Église s'organise et établit sa discipline.

Les droits du métropolitain sont hautement défendus; il prend soin de toute la province, et précède les autres évêques en honneur : mais, si rien de considérable ne se peut faire sans lui, lui-même ne peut rien sans le concours des autres évêques. Rien n'égale l'habileté avec laquelle sont réglées les affaires de l'administration temporelle. Les évêques ne sont que des économes qui doivent rendre leurs comptes et se rappeler cette parole du divin apôtre : « Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents. » Les biens de l'Église sont toujours appelés, dans les canons d'Antioche, les biens des pauvres, de la veuve et de l'orphelin; le clergé n'est qu'un dépositaire intègre et vigilant. Aussi

(*) Socrat. I; II; Sozom. III, 5, Athan. *De synod.*, fol. 735 et sqq. Hilar. *De synod.* fol., 21.

(**) Mæhler, t II, p. 255-258.

(***) Un autre canon défend à l'évêque déposé de s'adresser à l'empereur sous peine de perdre toute espèce de droit à son rétablissement : l'Église veut être indépendante du pouvoir civil, tout en profitant des services qu'il peut lui rendre. On reconnait là les premiers traits de la politique qu'elle suivra pendant tout le moyen âge.

fortement constituée à l'intérieur, déjà l'Église tend à s'accroître; elle sort des murs et s'arrête dans la campagne. Fille de la cité, dit M. Michelet, elle comprit que tout n'était pas dans la cité; elle créa des évêques des champs et des bourgades, des chorévêques, τοῦ χώρου ἐπίσκοποι. Le concile d'Antioche régla leurs attributions, qui avaient déjà été définies par celui d'Ancyre, et qui ne doivent pas dépasser le pouvoir d'ordonner des lecteurs et des sous-diacres, jamais de prêtres ni de diacres sans l'évêque dont ils dépendent. Le réseau de l'administration ecclésiastique s'étend, nous l'avons dit, sur la ville et la campagne; mais la campagne dépend de la ville, où l'Église a ses plus fortes racines.

La conformité des provinces ecclésiastiques avec celles de l'Empire fut reconnue en principe au concile d'Antioche. Le IXe canon déclare que l'évêque de la métropole civile est juge supérieur des affaires ecclésiastiques de la province, toutes les affaires en général aboutissant à ce chef-lieu, et qu'en conséquence aucun évêque provincial ne doit rien entreprendre d'important sans le concours de son métropolitain.

« Mais dans le même canon il avait été décidé, conformément à l'esprit de l'Église et à la marche suivie dès l'origine, que le métropolitain ne prononcerait sur rien d'important sans en avoir délibéré avec ses évêques suffragants. Ainsi, continue M. Doellinger (*), à qui nous empruntons cette remarque, l'organisation des métropoles coïncide exactement avec celle des synodes : comme chaque évêque a son collége de prêtres ou chapitre, de même chaque métropolitain a son synode provincial ou sénat ecclésiastique dans lequel toutes les affaires générales sont débattues. Le synode ressort essentiellement du génie de l'Église universelle; par là est maintenue l'unité des églises et des évêques dans la foi, dans la discipline et l'amour. Souvent les synodes firent cesser des divisions déplorables, sauvèrent de l'anarchie des diocèses entiers, et par de solennels jugements terrassèrent ou paralysèrent l'hérésie. Chaque évêque était au synode le représentant naturel, l'organe des pensées de

(*) Doellinger, t. I, p. 370.

son Eglise; car elle était en lui comme lui en elle. Personne ne songeait à envoyer au concile un autre député; cela eût supposé un désaccord entre le pasteur et son troupeau, une scission destructive de la confiance mutuelle et de l'unité, une plaie intérieure que les autres évêques auraient avant tout cherché à guérir. Comme successeur des apôtres ou des hommes apostoliques qui avaient fondé son siége et y avaient mis le dépôt de la foi, chaque évêque était en outre le principal dépositaire, le témoin authentique de la vraie doctrine. Le synode était ainsi la représentation d'une partie plus ou moins grande de l'Église. Quant à une représentation complète, universelle, on n'y pouvait encore songer dans ce temps de persécutions. Le synode provincial exprimait donc réellement la pensée de toutes les églises de la province ou d'un cercle plus étendu, et tous ceux qui en faisaient partie devaient s'y soumettre. »

LES MONASTÈRES S'ÉLÈVENT EN SYRIE; SAINT HILARION; ÉTIENNE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, CONDAMNE LE PAPE. — Vers la même époque, la renommée publiant en tous lieux les miracles que faisait le pieux solitaire Hilarion en Palestine, les peuples de Syrie accouraient à l'envi pour le voir; et plus d'un des pieux visiteurs restait auprès de lui. C'est ainsi que s'élevèrent les premiers monastères en Syrie; Hilarion en fut le fondateur. Il fit ce que saint Antoine avait tenté en Égypte.

Cependant Athanase prononce d'énergiques paroles : justifié une première fois par le concile de Rome, il le fut encore dans un autre concile tenu en 347. Le successeur de Flacille, Étienne, déjà mêlé aux troubles d'Antioche, et devenu évêque de cette ville, y fut déposé comme l'un des chefs de la faction arienne. Étienne protesta avec soixante-treize évêques, et présida le conciliabule de Philippopolis, où l'évêque de Rome fut condamné avec Athanase.

Ce fait est grave : il nous montre l'évêque, d'Antioche, chef des Orientaux, ou du moins de soixante-treize évêques d'Orient, s'élevant contre le chef de l'Église d'Occident, répondant par une sentence d'excommunication à celle qui avait été lancée contre lui : le schisme et l'hérésie se réunissent contre l'Église.

TROUBLES DANS L'ÉGLISE D'ANTIOCHE; INTRIGUES D'ÉTIENNE; FLAVIEN ET DIODORE; L'ÉVÊQUE LÉONCE. — Aussi voyons-nous l'empereur Constant, le défenseur d'Athanase, écrire à son frère Constance, qui était alors à Antioche, de s'informer des crimes d'Étienne, évêque d'Antioche, et de faire exécuter la sentence portée contre lui : les envoyés de Constant étant arrivés à Antioche, Étienne entreprit de les perdre de réputation pour leur ôter tout crédit.

« La députation se composait de deux vieillards, Euphrate, évêque de Cologne, et Vicence, de Capoue, qui avait autrefois assisté au concile de Nicée. Constant leur avait donné des lettres de recommandation, et avait même menacé son frère de lui faire la guerre s'il ne rétablissait pas les évêques destitués. En attendant, une ruse odieuse était préparée pour faire manquer le but de leur voyage. Un homme déréglé était allé chez une femme de mauvaise vie, et lui avait dit de se rendre chez les évêques, comme si ceux-ci l'avaient fait demander. Cette femme était entrée la nuit dans la chambre d'Euphrate; il s'éveilla, et, la prenant pour un fantôme, il appela à son secours Jésus-Christ, en le priant de le délivrer du démon. La prostituée reconnut alors que ce lieu n'était pas fait pour elle, et se mit à pousser de grands cris, disant qu'on avait voulu lui faire du mal. Aussitôt, le jeune homme qui était à l'affût entra précipitamment dans la chambre avec plusieurs autres personnes pour être témoins du crime de l'évêque. On espérait, par ce moyen, accabler de honte la députation et la faire renvoyer. Mais le grand bruit qui se faisait dans la maison y attira d'autres spectateurs, et toutes les personnes qui avaient eu part à cette affaire furent conduites devant le commandant de la ville. L'évêque Étienne d'Antioche, qui avait été à Philippopolis avec les ariens, insista vainement pour qu'on lui rendît ses prêtres; car on reconnut alors que c'étaient eux qui avaient dressé cette embûche à la députation. La prostituée raconta par qui elle avait été appelée; ceux-ci avouèrent qu'Étienne avait dirigé tout le complot, dont ils n'avaient été que les

instruments. Étienne fut destitué (*). »

Mais les ariens eurent encore le crédit de faire élire évêque d'Antioche l'eunuque Léonce, un des appuis de leur parti; et le siége d'Antioche, qui avait été honoré par les vertus de Philogone et d'Eustathe, fut occupé par un évêque qui s'était lâchement mutilé pour échapper au reproche de concubinage. L'Église de Syrie dégénérait rapidement entre les mains de ces évêques hérésiarques et corrompus. Léonce n'ordonnait aucun catholique; il craignait la multitude; et, en effet, le clergé de Syrie était beaucoup plus entaché d'hérésie que le peuple.

« Du reste, Léonce fut assez prudent et assez sage pour ne point commettre des injustices trop criantes, et pour ne pas prêcher directement contre les croyances catholiques : il se contenta de suivre la route détournée qui devait les miner lentement. Il ne choisit pour entrer dans le clergé aucune personne qu'il soupçonnât de catholicisme, et ne donna les ordres qu'à des ariens. Il était évident que l'orthodoxie, privée de prédicateurs, devait bientôt d'elle-même cesser d'exister. On conçoit que le but de ces efforts n'échappait point aux catholiques. Mais les choses en étaient déjà venues au point qu'ils n'avaient plus pour appuis qu'un petit nombre de laïques, comme, par exemple, Diodore, qui se rendit plus tard si célèbre comme évêque de Tarse, et Flavien, qui devint par la suite lui-même évêque d'Antioche. L'un et l'autre, dignes du plus grand respect par leur piété et jouissant d'une grande influence par leurs vastes connaissances, réunirent les catholiques qui ne faisaient point partie de la communion des eustathiens, tantôt dans leurs propres maisons, tantôt près des tombeaux des martyrs, et entretinrent ainsi la flamme de la vraie foi. Les catholiques auraient pu se rendre aussi dans les assemblées des ariens, s'ils l'avaient voulu; mais ils chantaient : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; » tandis que leurs adversaires disaient : « Gloire au Père par le Fils dans le Saint-Esprit. » Ce fut ainsi que les fidèles voulurent poser une distinction bien nette entre eux et les ariens. Car ces derniers abusaient de leur doxologie pour appuyer leur système. On assure que c'est Flavius qui introduisit d'abord à Antioche la doxologie qui devint par la suite celle de toute l'Église (*). »

Quand Léonce voulut élever Aétius (**) au diaconat, ce furent Flavien et Diodore qui s'y opposèrent. Flavien et Diodore, qui maintenaient si hautement les droits et les franchises de la primitive Église, avaient tous deux embrassé la vie ascétique. Diodore était si pauvre, qu'il ne possédait rien sur la terre, ni maison, ni table, ni lit; ses amis le nourrissaient; et il donnait tout son temps à la prière et à l'instruction. La pâleur de son visage et tout son extérieur témoignaient de la sévérité de ses mœurs. Il avait étudié à Athènes la philosophie et la rhétorique, et avait été

(*) Mæhler, t. II, p. 287.

(*) Mæhler, t. III, p. 75-76.

On lit dans M. de Potter : « Léonce avait été dégradé de la prêtrise parce qu'à l'exemple d'Origène il s'était châtré de ses mains, ce que défendent les canons apostoliques, sous peine de déposition; car, disent-ils, c'est se montrer homicide de soi-même et ennemi de l'œuvre de Dieu; néanmoins les mêmes canons déclarent les mutilés qui ne le sont pas par leur faute, habiles à desservir le ministère des autels, lequel exige, non un corps sans défauts, mais une âme pure.

« D'ailleurs le but de Léonce dans cette horrible mutilation avait été bien différent de celui du savant père de l'Église. Origène n'avait voulu que se soustraire aux tentations et à tout ce qui aurait pu le distraire de ses méditations philosophiques et religieuses. Léonce, au contraire, prétendit se mettre, par son impuissance reconnue, au-dessus de toute critique et se donner, au prix de ce violent sacrifice, le droit de fréquenter désormais en pleine liberté une femme qu'il aimait et dont on avait voulu qu'il se séparât. Selon saint Athanase, cet *eunuque ou châtré*, comme il ne manque jamais d'appeler Léonce par dérision, quoique l'empereur eût ordonné par un édit de l'appeler évêque, recommença dès ce moment à coucher avec son Eustolie (c'était le nom de sa compagne), qu'il affectait de nommer *vierge*, quoiqu'il n'ignorât pas qu'elle avait depuis longtemps cessé de l'être par son fait.

« Il n'y a là qu'une bizarrerie, qui n'aura jamais qu'un bien petit nombre d'imitateurs. Les autres crimes de Léonce, que lui reproche saint Athanase, et que l'évêque Théodoret ne rapporte que comme lui étant imputés par l'évêque d'Alexandrie, sont simplement des opinions théologiques, de l'arianisme en un mot, dont saint Athanase accuse l'évêque d'Antioche d'avoir été un partisan d'autant plus dangereux qu'il l'était plus secrètement. » *Hist. du christianisme* par de Potter, t. II, p. 351.

(**) Aétius, instruit à l'école des sophistes, faisait son métier de disputer : il poussa l'arianisme jusqu'à ses dernières conséquences : comme de traiter le péché de nécessité naturelle du corps.

disciple de Sylvain de Tarse. L'un et l'autre s'appliquaient jour et nuit, du temps de Léonce, à exciter dans les fidèles le zèle de la religion. Ils les assemblaient, comme le dit Mæhler, aux tombeaux des martyrs, et y passaient les nuits avec eux à louer Dieu. Léonce n'osait les empêcher à cause de la multitude qui les suivait d'une grande affection; mais, avec une douceur apparente, il les pria de faire ce service dans l'Église. Quoiqu'ils connussent bien sa malice, ils ne laissèrent pas de lui obéir.

Athanase, après avoir quitté Rome, et avant de rentrer dans son diocèse d'Alexandrie, visita l'empereur Constance, qui résidait encore à Antioche. L'évêque et l'empereur se réconcilièrent; mais de nouvelles persécutions attendaient encore Athanase. Pendant le séjour qu'il fit à Antioche, il ne communiqua point avec Léonce, et l'évita comme un hérétique; toutefois, il entretint des rapports avec les eustathiens, qui étaient la plus pure partie du peuple catholique, et assista à leurs assemblées qui se tenaient dans des maisons particulières. L'empereur lui demandait un jour de laisser une des églises d'Alexandrie à ceux qui n'étaient pas de sa communion. Athanase répondit qu'il le ferait; mais il pria l'empereur d'accorder la même faveur aux eustathiens : et les ariens, qui craignaient leur grand nombre, conseillèrent à l'empereur de n'en rien faire. Léonce lui-même n'était pas tranquille : il entendait les catholiques chanter, à la fin des psaumes, Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; et il disait quelquefois, en touchant ses cheveux blancs : « Quand cette neige sera fondue, il y aura bien de la boue dans les rues d'Antioche. » Il marquait ainsi la division du peuple qui devait éclater après sa mort.

GALLUS A ANTIOCHE; IL PREND PARTI POUR LES ARIENS; MORT DE LÉONCE; EUDOXE USURPE LE SIÉGE ÉPISCOPAL D'ANTIOCHE; IL EST CHASSÉ DE LA VILLE. — Cette prédiction devait s'accomplir. Déchirée par l'hérésie, la Syrie devait négliger la défense de l'empire, que les Perses attaquaient en Orient. Sapor s'était montré sous les murs de Nisibe : et Constance, que la révolte de Magnence, après la mort de son frère Constant, appelait sur d'autres points, eut à peine le temps de pourvoir à la sûreté des places de la Syrie. Ce ne fut qu'en 351, au moment d'engager une affaire décisive avec Magnence, qu'il envoya à Antioche son parent Gallus, et le déclara César. Gallus, à son arrivée, sans doute pour se rendre agréable aux chrétiens, fit transporter dans le faubourg de Daphné les reliques de saint Babylas, pour purger ce lieu des impuretés qui s'y commettaient, et fermer la bouche à Apollon, qui y rendait encore ses oracles. Mais bientôt Gallus, dit M. de Châteaubriand, passé de la solitude à la puissance, devint un tyran bas et cruel. Arrivé à Antioche, avec Thalassius, qui était préfet du diocèse d'Orient, il se laissa emporter à la violence, à la cruauté, à la suite de quelques succès obtenus sur les Perses et sur les Juifs révoltés : en même temps il s'attachait aux ariens Aétius et Théophile. Il s'en allait déguisé dans les lieux publics; son travestissement ne l'empêchait pas d'être reconnu : car Antioche était éclairée la nuit d'une si grande quantité de lumières, qu'on y voyait comme en plein jour (*). Ce détail, que nous empruntons à Ammien Marcellin, est confirmé par le témoignage de saint Jérôme, qui parle des feux qu'on allumait sur la place publique, à la lueur desquels on se rassemblait, pour disputer sur les intérêts du moment. Il est curieux de voir ce peuple disputeur ainsi réuni sur les places de cette grande et belle ville, qui avait déjà une police comme nos villes modernes.

Le séjour de Gallus à Antioche ne fut pas de longue durée. Mandé à la cour de Milan, après le massacre des deux ministres que lui avait envoyés l'empereur, il fut dépouillé de la pourpre des Césars et exécuté en 355. Quant à Léonce, l'évêque arien d'Antioche, il mourut en 357. Ce fut alors qu'Eudoxe, évêque de Germanicie, un des chefs du même parti, qui avait assisté aux conciles de Sirmium, en 351, et de Milan, en 355, ayant appris sa mort, demanda son congé à l'empereur; et, au lieu de retourner à Germanicie, se rendit à Antioche. Il s'y fit reconnaître comme par

(*) *Ubi pernoctantium luminum claritudo dierum solet imitari fulgorem.*

ordre de l'empereur, et surtout par le crédit des eunuques de la cour qui professaient les mêmes opinions que lui. Aétius, dont nous avons déjà parlé, s'empressa de revenir à Antioche, dont la vie molle et voluptueuse était en général, disent les catholiques, très-goûtée des ariens. Antioche était par excellence le pays des parasites et des filles de joie.

Les entreprises d'Eudoxe devaient tôt ou tard trouver de la résistance : il ne s'était pas fait reconnaître par les principaux évêques de Syrie, George de Laodicée, et Marc d'Aréthuse. George écrivit à Macédonius de Constantinople, à Basile d'Ancyre et à Cecropius de Nicomédie : « Prenez soin de la grande ville d'Antioche, qui est menacée du naufrage par Eudoxe et Aétius, de peur que la chute de cette grande ville n'entraîne celle de tout le monde. » Basile assembla aussitôt quelques évêques, et tint le concile d'Ancyre, qui était composé de demi-ariens. Puis il partit pour informer l'empereur du malheureux état de l'Église d'Antioche. Constance, qui venait de donner des lettres en faveur d'Eudoxe, en écrivit d'autres où il le désavouait, et traitait Aétius de charlatan : il est vrai que ces deux hommes étaient le fléau de l'Église de Syrie : l'évêque de Rome lui-même fut obligé de se justifier des calomnies qu'ils avaient répandues sur son compte. Enfin accusés de crime d'État et d'avoir trempé dans la conjuration de Gallus, Eudoxe fut chassé d'Antioche, et Aétius exilé en Phrygie.

NOUVEAUX TROUBLES A ANTIOCHE ; PARTIS QUI DIVISENT LA VILLE ; NOMINATION DE MÉLÈCE. — Mais cette double condamnation ne rendit pas la paix à l'Église d'Antioche. En vain deux conciles furent assemblés, l'un en Occident et l'autre en Orient. La nomination d'Anien par le concile de Séleucie fut illusoire : les partisans d'Acace, un des chefs ariens, se saisirent de lui et le remirent aux députés de l'empereur, qui le firent garder par des soldats et le condamnèrent ensuite à l'exil, malgré les protestations des évêques qui l'avaient élu. Athanase peignait l'Église désolée sous les traits de cette femme d'un Lévite qui, étant morte des outrages qu'elle avait reçus, fut coupée en douze morceaux que l'on envoya aux douze tribus d'Israel. La Syrie était divisée en ariens, semi-ariens, eusébiens, acaciens, ou anoméens et eustathiens ; Antioche renfermait dans ses murs six ou sept factions, qui souvent avaient failli en venir aux mains ; tout faisait craindre que l'Église de Syrie ne succombât au milieu de ces dissensions intestines. Enfin l'hérésie allait devenir persécutrice : la nomination de Mélèce au concile d'Antioche devait exciter de nouveaux troubles. Constance vint y passer l'hiver pour régler les affaires de Syrie. Aussitôt tous les partis se mirent à l'œuvre : il se trouva qu'ils avaient travaillé contre eux, et qu'au lieu d'une créature ils rencontrèrent dans Mélèce un homme juste et craignant Dieu (*). Son premier sermon, dont Constance avait donné le texte, confondit les hérétiques, aux applaudissements de la multitude, mais au grand mécontentement des ariens, comme on le croit sans peine. Dès lors ils n'eurent plus qu'un but, ce fut d'obtenir sa déposition. Constance, aveuglé sur les véritables intérêts de l'Eglise, souleva un nouveau schisme en faisant imposer les mains à Euzoïus. Ce fut le signal d'une grande défection ; tous ceux qui depuis trente ans avaient souffert l'insolence des ariens se séparèrent définitivement de leur communion, et tinrent désormais leurs assemblées dans l'église *Paléa*. Mais les eustathiens, qui étaient les catholiques purs, refusèrent de se réunir aux méléciens, comme étant tous

(*) « Mélèce, selon Socrate, avait été élu par les ariens d'Antioche ; il avait signé la formule d'Acace. Philostorge prétend qu'il avait, au concile de Rimini, donné son assentiment au dogme de l'entière dissimilitude des deux personnes divines, et qu'il ne cessa jamais de feindre le plus grand zèle pour les opinions anoméennes, alors même qu'il se fut mis à enseigner en secret la consubstantialité du Fils et du Père. Saint Épiphane et l'évêque Théodoret sont en contradiction manifeste avec ces témoignages : le dernier même appelle l'évêque d'Antioche *le grand*, *le célèbre*, *le divin* Mélèce. Nous opposerons à cet historien les écrits de saint Jérôme, qui ordonna de fuir la communion de l'évêque d'Antioche, comme on aurait fait du chef des ariens ; et la chronique d'Alexandrie, qui, parlant de Mélèce, à son retour de l'exil sous l'empereur Julien, dit que ce pasteur avait été déposé pour son impiété et ses autres crimes, et que, replacé sur son siége, sa conduite ne fut ni plus régulière ni moins violente — (S. Hieronym. *epist.* 14 ad Damas. pap. t. IV, part. 2, p. 20; *epist.* 16 *ad eumd.* p. 23.) » De Potter, t. II, p. 41, n. 2.

entachés d'arianisme : et les fidèles eux-mêmes se trouvèrent divisés en deux camps.

ÉLÉVATION DE JULIEN A L'EMPIRE. — Pendant que le fils de Constantin raffinait sur les subtilités théologiques, inventées par les membres de son parti, le génie de l'empire apparaissait à Julien : quelques mois plus tard il était proclamé empereur.

ÉTAT DE L'ÉGLISE DE SYRIE; JULIEN A ANTIOCHE; SES RAILLERIES CONTRE LES HABITANTS; SA COLÈRE; RÉACTION PAÏENNE. — Ainsi longtemps battues par les flots de l'hérésie, Antioche et son Église vont être victimes de cette réaction païenne dont Julien fut le chef et le philosophe. Quel était l'état de l'Église de Syrie à l'avénement de Julien? Nous venons de le voir. L'hérésie d'Arius avait tout divisé et désuni; ce n'étaient qu'anathèmes lancés et reçus. Les catholiques mêmes ne s'entendaient plus : les évêques se disputaient des siéges; et le schisme ajoutait ses désordres à ceux de l'hérésie : ces querelles dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, en affaiblissant les provinces d'Orient, affaiblissaient l'empire au dehors, paralysaient le pouvoir au dedans et rendaient l'administration impossible. L'Église d'Antioche s'était distinguée entre toutes par la violence de ses querelles, et la durée des hérésies qui l'agitaient : aussi Julien détestait par-dessus tout les habitants d'Antioche. Ce fut contre eux qu'il composa le *Misopogon;* il les poursuivit toujours de sa haine et de ses railleries : il est vrai que ceux-ci ne les lui épargnaient guère. A peine arrivé à Antioche (362), on le voit aller sacrifier à Jupiter, sur le mont Cassius, donner des fêtes païennes pour attirer les chrétiens au paganisme. Mais bientôt il s'aperçoit que c'est à peine si l'ancienne religion a laissé quelques traces : le jour où l'on devait célébrer la fête d'Apollon à Daphné, il accourt, comme il le dit lui-même, l'imagination remplie de victimes, de libations, de danses, de parfums, de jeunes gens habillés de blanc et superbement parés, en un mot, de toute la magnificence qu'Antioche, la brillante cité, pouvait déployer. Mais quelle fut sa surprise de ne trouver dans le temple que le sacrificateur; pas un gâteau, pas un grain d'encens, une oie pour toute victime? Encore le sacrificateur l'avait-il apportée de chez lui. Aussitôt, Julien entre au sénat; et ses historiens lui prêtent une belle harangue, digne assurément de l'apôtre du paganisme. L'empereur voulut se venger du mépris que les habitants d'Antioche avaient témoigné pour l'ancien culte à l'occasion du sacrifice à Apollon : dès lors il n'offrit plus que des hécatombes, et l'on craignait que l'espèce des bœufs ne vînt à manquer, s'il revenait vainqueur de la guerre de Perse. Saint Jean Chrysostome nous le montre promenant par la ville des troupeaux de prostituées aux fêtes de Vénus (*). Mais ces fêtes mêmes ne pouvaient lui gagner ce peuple vain et léger : on savait que s'il honorait la débauche en païen, il s'en abstenait en philosophe. Antioche aimait le plaisir pour lui-même, et voyait de mauvais œil l'austérité de ce réformateur. La grossièreté qu'affichait Julien égayait l'humeur caustique de ses habitants : sa barbe, les insectes qu'il y laissait errer, ses ongles d'une longueur démesurée, ses doigts noircis par la plume, tout son extérieur était un sujet de continuelles railleries : « Vous autres, leur répond Julien, vous autres de vie efféminée et de mœurs puériles, vous voulez jusque dans la vieillesse ressembler à vos enfants : ce n'est pas comme chez moi aux joues, mais à votre front ridé que l'homme se fait reconnaître. » Mais ces railleries l'inquiétaient peu; ce qui l'indignait, c'était de voir les chrétiens escorter en foule et avec des chants pieux les reliques de saint Babylas, qu'il avait fait enlever de son tombeau; c'était d'entendre la veuve, à la tête de toute sa communauté, entonner le psaume : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés », toutes les fois que Julien passait. Son indignation l'emportait alors sur son habileté ordinaire. C'est ainsi qu'il ordonna de fermer la grande église d'Antioche et d'en porter les richesses au trésor impérial. C'est ainsi que, tout en les désavouant, il ne s'op-

(*) Ammien Marcellin lui-même confirme le témoignage de saint Jean Chrysostome : « ostentationis gratiâ, vehens licenter pro sacerdotibus sacra, stipatusque mulierculis lætabatur. » (XXII, 14.)

posa point aux excès commis par son oncle Julien, comte d'Orient, qui déploya dans l'administration des affaires d'Antioche autant de violence et de cruauté que Salluste, son collègue, mit de douceur et de modération. On vit le comte Julien changer le caractère pacifique de la réaction, méditée par son neveu, en fêtes sanglantes et en odieuses persécutions. On le vit salir l'autel, faire trancher la tête au prêtre Théodoret, et bientôt après mourir sous le poids de l'anathème impérial.

SOULÈVEMENT D'ANTIOCHE. — Antioche, qui jusqu'alors s'était contentée de faire assaut de railleries avec Julien, indignée de ces excès et pressée par une famine dont l'empereur avait, par de fausses mesures, été la cause involontaire, se révolta. Julien ordonna l'incarcération du sénat en masse : mais à côté des flatteurs, Julien avait auprès de lui le rhéteur Libanius, digne représentant des lettres antiques, qui sut le fléchir par ses prières, et obtenir par son éloquence la grâce de ses concitoyens. Julien comprit qu'il se vengerait mieux par la plume que par l'épée; et il écrivit *le Misopogon*. Libanius, qui refusait de servir les vengeances du tyran, applaudit à celles de l'homme d'esprit. On pense qu'il l'aida dans la composition de cette satire et de ses panégyriques de la religion païenne, derniers monuments du paganisme où se retrouvent les objections de Celse, d'Hiéroclès et de Porphyre, dans un style plein de grâce et d'enjouement, et quelquefois d'énergie. Ainsi, l'empereur attaquait l'Église sur tous les points : ses pamphlets restaient sans réponse, et sa plume semblait victorieuse. Athanase, le rempart des Églises d'Orient, le héros de la foi chrétienne, parcourait sans doute alors quelque solitude ignorée sous le poids d'un nouvel exil. Chrysostome se formait à la rude école des déserts; mais sa bouche d'or ne s'était point encore ouverte pour confondre les ennemis du Christ. Basile et Grégoire, anciens condisciples de Julien aux écoles d'Athènes, n'étaient pas à l'abri de ses arrêts. Julien leur avait défendu d'enseigner les lettres profanes, dans la crainte d'une rivalité qui blessait son orgueil.

GRAVE SITUATION DE L'ÉGLISE DE SYRIE; CARACTÈRE DES HABITANTS D'ANTIOCHE; LE PAGANISME A SURVÉCU DANS LES MŒURS. — Antioche avait-elle du moins dans la pureté de sa foi, dans l'austérité de ses mœurs, une garantie contre l'envahissement du paganisme? Antioche, au contraire, était, nous l'avons vu, le centre de toutes les hérésies qu'elle défendait avec toute la subtilité de l'esprit grec. L'extrême licence de ses mœurs orientales en faisait une nouvelle Babylone. Le triomphe du paganisme paraissait assuré. Il est curieux, à ce sujet, de lire les précieux détails qui nous ont été transmis par les contemporains : nous y verrons l'élément païen qui fermentait encore au fond même de la société chrétienne et qui infectait ses mœurs; mais nous verrons aussi comment cette lutte cachait un secret travail de réorganisation qui devait assurer la victoire définitive de l'Église de Syrie et la défaite de Julien; comment la réaction païenne ne fit qu'arrêter les progrès de l'hérésie, en forçant l'Église, jusque-là divisée par ses déchirements intérieurs, à replier, pour ainsi dire, ses forces au centre; comment, enfin, de cette lutte féconde sortirent tous ces beaux génies de l'Église d'Orient et entre autres l'orateur d'Antioche, l'*Athènes de l'Asie*, le prêtre Chrysostome, qui réunit à un haut degré les richesses de l'antiquité grecque aux trésors de l'éloquence chrétienne.

Mais, avant d'atteindre ces résultats, que nous signalons de loin, il faut traverser la crise qui ébranle si fortement les racines de la foi chrétienne en Orient. Nous ne parlerons plus des hérésies : Antioche ne dispute pas sur le dogme, sous l'empire de Julien ; l'hérésie occupait délicieusement ses loisirs sous l'empereur arien Constance; mais Julien tranche toutes les questions en se posant comme le restaurateur du paganisme. Il n'en reste plus qu'une qui demande une solution définitive : « Antioche redeviendra-t-elle païenne? » Eh bien! nous l'avons dit : si elle était chrétienne par les pompes du culte extérieur, Antioche était demeurée païenne par ses mœurs. Placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchanteresse, cette ville paisible, où régnait un mélange de mollesse et d'imagination, avait

bâti des églises, mais elle les avait placées à côté de ses théâtres. Le christianisme avait tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et de ses fêtes nocturnes; là les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher d'être païens par amour d'Homère. Le sanctuaire retentissait des applaudissements qu'excitaient les discours de Libanius. On suivait le rhéteur dans les campagnes, aux portes de la ville : de vastes toiles étaient tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil un nombreux auditoire enivré du charme de ses paroles. Sur les âpres sommets qui couronnent la plaine d'Antioche, étaient épars quelques solitaires; mais de ces solitaires comme Grégoire de Nazianze, qui aimaient à semer dans leur correspondance d'agréables peintures et de poétiques allusions, et qui se montraient sensibles aux charmes de la vie contemplative, prêts d'ailleurs à endurer toutes les austérités selon le caprice de leur imagination. Qu'était-ce donc des habitants même de l'opulente et voluptueuse Antioche? On n'y voyait que palais de cèdre et de porphyre; que femmes riches, remplissant les rues de leur cortége d'eunuques et d'esclaves; que philosophes orgueilleux, se promenant avec leur manteau, leur longue barbe et leur bâton sous de vastes galeries. La chaire chrétienne n'était pas encore parvenue à réformer l'esclavage domestique; il n'était pas extraordinaire de compter dans une opulente maison deux ou trois mille esclaves, destinés à servir toutes les fantaisies du luxe le plus capricieux. Une riche matrone, irritée contre quelques jeunes filles esclaves, les faisait attacher à sa litière et battre de verges, sous ses yeux. La plupart avaient une crédulité toute païenne pour les augures et les présages; à la moindre maladie, ils couraient à la synagogue, consultaient des enchanteurs ou portaient des amulettes, parmi lesquels figuraient des médailles d'Alexandre, dont la gloire était restée comme un merveilleux talisman chez les Grecs d'Asie. Il était même permis de faire servir le christianisme à la superstition : on portait aussi pour amulettes des feuillets de l'Évangile : on en suspendait au cou des petits enfants; on croyait à la magie. Le concile de Laodicée défendit aux ecclésiastiques d'étudier l'astrologie et de faire des enchantements et des philtres. Des crimes bizarres se mêlaient aux folies superstitieuses. Dans l'idée que les âmes de ceux qui mouraient de mort violente échappaient au démon, quelquefois on égorgeait de jeunes enfants.

L'éducation était païenne; et, dans les écoles d'éloquence, les maîtres conservaient la plupart une préférence cachée pour l'ancien culte, qu'ils confondaient avec l'ancienne littérature. En vain le christianisme avait arraché quelques vierges aux délices d'Antioche. Rien n'égalait le luxe et la mollesse des femmes d'Orient; elles étaient élevées au milieu des parfums et des roses, ornées de toutes les parures de l'Inde et des tissus précieux de Byblos et de Laodicée. La cérémonie du mariage se faisait souvent presque avec la licence des fêtes nuptiales du paganisme. De jeunes chrétiens le disputaient avec les femmes de mollesse et de vanité. On les voyait traîner, dans les lieux publics, leurs chaussures brodées d'or et de soie. Ainsi les restes vivaces du paganisme s'étaient réfugiés dans les mœurs. Julien ne s'était pas trompé, quand il était venu se fixer à Antioche, comme pour y commencer la réaction païenne qu'il méditait; et cependant il échoua. Bientôt Libanius va prononcer son oraison funèbre sur les ruines du paganisme qu'il avait tenté de relever, et Flavien s'asseoir sur ce siége patriarcal que la puissance impériale avait en vain tenté de détruire.

VICTOIRE DE L'ÉGLISE DE SYRIE; CONTRE-RÉACTION CHRÉTIENNE; APPRÉCIATION DE LA TENTATIVE DE JULIEN; PORTRAIT DE CET EMPEREUR. — Quand on recherche les causes de cette défaite, on voit d'abord, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que Julien, dont nous ne saurions d'ailleurs contester l'habileté, compromit le succès de sa réforme, en s'aliénant le peuple d'Antioche par un mélange de rigueur et d'indulgence; par une affectation d'austérité et de pédanterie; par une ostentation de pratiques uperstitieuses, qui le rendirent ridicule ou méprisable aux yeux de ce peuple vain et léger; on voit surtout que sa réforme ne pouvait pas

réussir, parce que la philosophie, en s'attachant au paganisme et en voulant ressusciter un cadavre, devait nécessairement succomber comme lui. Sans doute les Grecs d'Asie étaient encore énervés, et presque païens; mais tous les jours l'action de la religion nouvelle se faisait plus vivement sentir. Sans doute les mœurs étaient corrompues, les moines paresseux et le clergé amolli; mais des rangs de ce clergé, du milieu de ces moines, sortirent des hommes qui furent les appuis de l'Église, et ses réformateurs. Les lettres étaient païennes; mais Chrysostome saura les rendre chrétiennes. Ainsi, cette crise solennelle, que vient de traverser l'Église de Syrie, est pour elle une ère de régénération. Chrysostome lui est donné en quelque sorte comme un gage assuré de sa victoire sur le paganisme.

Ainsi se sont évanouies les espérances de Julien. Le Galiléen a triomphé, et le vaincu reste voué à l'exécration de l'Église, qui le condamne et le calomnie : « Julien, dit un habile et impartial écrivain, a le double malheur, en ce qui concerne sa mémoire, d'avoir été calomnié par ses ennemis ou flatté outre mesure par ses panégyristes. Saint Grégoire de Nazianze et Zozime sont également suspects : l'un pour ses déclamations violentes, l'autre pour son aveugle admiration. Libanius est plus modéré. Le rhéteur connaît et avoue les fautes de son héros; mais enfin c'est un panégyriste. Ammien-Marcellin est le seul historien dont le témoignage mérite confiance. Homme de guerre et d'administration, il ne voit en Julien que l'homme politique, et le juge avec beaucoup de sens et de mesure. Grand admirateur de ses exploits militaires et de son génie politique, il n'aime en lui rien de ce qui sent le prêtre et le sophiste. Il lui reproche sa superstition et sa loquacité, un goût excessif pour la louange et la popularité, un oubli trop fréquent de la dignité impériale. Il loue généralement la tolérance et la justice de son gouvernement, sans approuver la défense faite aux chrétiens d'enseigner les lettres anciennes. Ammien-Marcellin a bien jugé l'empereur. Julien fut un grand prince, en dépit de son temps et de son éducation. Il eut le génie du gouvernement : il n'en eut pas la noblesse et la dignité extérieures...

... Ce serait mal comprendre ce prince que de ne voir dans son entreprise que le calcul d'un homme d'État. Il est très-vrai que de puissantes considérations ont dû frapper son esprit politique. Il avait vu le gouvernement impérial aux prises avec les chefs de l'Église nouvelle, impuissant à résister à leurs prétentions, aussi bien qu'à calmer les querelles théologiques dont ils troublaient l'empire et le palais. Le polythéisme, au contraire, n'avait jamais porté ombrage ni imposé de joug à la puissance des empereurs. Le prince était à la fois le chef de l'empire et du culte; il réunissait en sa personne tous les pouvoirs de la terre et du ciel. En revenant aux dieux de l'empire, Julien émancipait le gouvernement impérial de la tutelle hautaine des évêques chrétiens, et le fortifiait par l'adjonction d'un titre et d'un pouvoir spirituel. D'autre part, la restauration du polythéisme était un retour aux traditions qui avaient fait la force et la gloire de l'empire. Au moment où les barbares d'Orient et d'Occident menaçaient toutes les frontières, n'était-il pas opportun de leur montrer ces vieux insignes de la victoire, ces images des dieux qui les avaient tant de fois frappés d'épouvante? Pour relever l'empire, n'était-il pas nécessaire de relever ses vieux autels? Enfin les querelles des orthodoxes et des ariens étaient, il faut le dire, un grand scandale pour l'empire. Elles avaient divisé la société chrétienne en deux camps et rallumé le feu des persécutions. Qu'était-ce donc qu'une société qui se déchirait avec tant de fureur de ses propres mains? Qu'était-ce qu'une doctrine qui ne savait pas rallier et retenir toutes les opinions dans son symbole? Le christianisme promettait au monde la paix, l'amour, l'harmonie universelle au sein de l'unité religieuse, et le voilà qui à peine parvenu à l'empire sème partout la division, la haine et la guerre! Avait-il encore le droit de déclamer contre l'anarchie et la violence du polythéisme, après les tristes scènes du règne de Constance? Et les amis de l'empire pouvaient-ils bien augurer de la nouvelle religion pour l'ordre et l'unité de la société future?

Toutes ces raisons pouvaient faire impression sur le génie politique du jeune César; mais ce n'est point là qu'il faut chercher l'explication de son apostasie : c'est dans sa nature enthousiaste, dans les persécutions auxquelles son enfance et sa première jeunesse furent en butte, dans son éducation toute classique. Elevé dans la pratique de la religion nouvelle, lecteur de l'Église de Nicomédie, il n'a pas plutôt touché l'antiquité qu'il a reconnu sa mère. La foi aux mythes du polythéisme pénètre dans son âme avec le goût des muses... Autant la sincérité de la conversion de Constantin paraît équivoque, autant l'*apostasie* de Julien est facile à expliquer. Julien était une âme ardente, spontanée, héroïque, exagérant la foi jusqu'à la superstition, l'enthousiasme jusqu'au fanatisme, le courage jusqu'à la témérité. On a trop vu en Julien le politique, et pas assez le prêtre et l'apôtre. Il est très-vrai qu'il montra dans son rôle toutes les ressources, toutes les ruses d'une politique consommée; mais il ne fit qu'employer toutes les ressources de son génie politique à préparer et à accomplir une restauration qu'il avait rêvée avec la ferveur d'un initié. S'il fut habile dans le choix des moyens, il fut enthousiaste et passionné dans la conception du dessein. Chrétien, il eût été martyr; empereur, il fut un héros. Une fois sur le trône, il fut à la hauteur de sa destinée, et gouverna comme les plus grands empereurs de Rome. Dans la courte durée de son règne, il réforma l'armée, la justice, les finances, le palais, toutes les parties de l'administration impériale. Son activité rappelle César; sa douceur, Marc-Aurèle; et pourtant, malgré ces éminentes qualités, on peut douter s'il fut réellement né pour l'empire. On voit que le pouvoir n'est pas son but, et que la politique n'est qu'un épisode de sa destinée. La mission de prêtre et d'apôtre lui tient à cœur beaucoup plus que sa dignité d'empereur; il porte mal le vêtement impérial; le manteau de philosophe lui sied bien autrement. Sous ce vêtement, il marche, il agit, il parle, il écrit librement. Il n'a nul souci de son rang; il remplit dans les temples les fonctions les plus humbles du divin ministère. Un jour, il descend brusquement du tribunal où il rendait la justice, pour courir au-devant de Maxime. Ses ennemis se moquent, ses amis rougissent d'un tel oubli de la majesté impériale. Pour Julien, il est indifférent aux sarcasmes des uns, aux conseils des autres; il renvoie ironiquement à Constantin le goût et le mérite de la représentation. C'est très-sincèrement qu'il se plaint de sa destinée, qu'il parle des ennuis et des dégoûts de la vie impériale, qu'il regrette sa vie d'études et de méditations. Julien eût vécu volontiers dans une école, comme un sage, ou dans un temple, comme un dévot; cette destinée eût suffi à son génie, bien supérieur à son ambition. Il ne désira le pouvoir que comme un moyen de rétablir et de restaurer des croyances qui lui étaient chères avant tout. Les historiens qui n'ont vu dans Julien que le génie politique s'étonnent qu'un homme aussi supérieur se soit dévoué avec tant de zèle et de constance à une tâche ingrate et impossible; ils regrettent qu'il n'ait pas élevé la politique impériale au-dessus des partis, et appliqué à l'administration des affaires publiques ce système de haute neutralité et de tolérance universelle, dont nous avons vu l'éloquente expression dans une lettre de Thémistius. Rien n'était moins dans le caractère de Julien qu'un tel rôle. Il avait horreur de la violence et de la persécution; il pouvait être et il fut tolérant par bienveillance et par humanité, mais jamais par la neutralité d'un juge indifférent. C'est un prêtre alexandrin sur le trône; seulement il se trouve que ce prêtre a le génie d'un grand empereur et le courage d'un héros. On s'étonne de le voir sans cesse occupé de sacrifices et de théurgie; mais il ne fait que suivre sa vocation. Il accepte et il remplit comme un devoir ses fonctions publiques; mais si les affaires de l'empire lui laissent un moment de liberté, avec quelle joie il retourne à ses études et à ses pratiques de prédilection! Quand on le voit présider publiquement aux sacrifices et aux cérémonies du culte, on peut croire qu'il est là pour l'exemple. Mais, lorsqu'on le surprend la nuit, dans les endroits les plus secrets de son palais, invoquant les dieux, évoquant les démons, passant de longues heures dans la contem-

plation et dans l'extase, on a le spectacle d'un mysticisme sincère et d'une vraie dévotion...

« ... Cet héroïsme et cet enthousiasme religieux font de Julien un personnage à part, au milieu de ces figures impassibles de la politique impériale; c'est ce qui jette un intérêt si dramatique sur la destinée de cet homme extraordinaire, indépendamment des grandes choses qu'il a faites. S'il n'était qu'un grand politique, comme Dioclétien ou Constantin, on ne lui pardonnerait pas d'avoir déployé tant de rares qualités au service d'une mauvaise cause. Mais on plaint tant de génie et de vertu aux prises avec le faux et l'impossible; on plaint cet enthousiasme solitaire qui rencontre si peu d'échos, ce dévouement infatigable qui trouve si peu de secours dans une société indifférente, ou livrée à un esprit contraire. Quelle ardeur, quelle activité, quelle constance dans l'accomplissement de ses desseins! Avec quelle sollicitude, avec quelles angoisses il suit les vicissitudes diverses, les bonnes ou les mauvaises fortunes de l'entreprise! Quelle joie il ressent du triomphe, quelle douleur de l'impuissance! Il se fait illusion tout d'abord : parce qu'il voit l'armée, l'administration, la cour, revenir à sa voix au culte des vieux autels, il se croit sûr de la victoire. Mais cette réaction se renferme dans la société officielle; elle n'a point gagné la grande société de l'empire. Là, le polythéisme est toujours mort, et le christianisme de plus en plus vivant. L'un reste insensible à l'enthousiasme de Julien et de ses prêtres; l'autre se rit de leurs efforts. Julien trouve des obstacles de tous côtés; il n'avait compté que sur la résistance de ses ennemis; il découvre, à mesure qu'il poursuit sa restauration, les faiblesses et les misères de son propre parti. Il est forcé de recommander à ses prêtres la vie pure, la charité, les vertus des chrétiens. « Si l'hellénisme ne fait pas autant de progrès que nous l'espérions, c'est la faute de ceux qui le professent aujourd'hui. Ne tournerons-nous point nos regards sur les causes qui ont favorisé l'accroissement de la religion impie de nos adversaires, je veux dire, sur leur philanthropie envers les étrangers, sur leur sollicitude à ensevelir et honorer les morts, sur la sévérité (quoique feinte et affectée) de leurs mœurs? Voilà en effet autant de vertus qu'il nous appartient, ce semble, de mettre réellement en pratique. Il ne te suffit pas de tendre à ce but sublime; mais il est de ton devoir d'y ramener pour toujours tous les prêtres répandus dans la Galatie, soit par la persuasion, soit par les menaces, soit même en les destituant de leur ministère sacré, s'ils ne donnent pas, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs, l'exemple du respect envers les dieux; s'ils n'empêchent point les serviteurs, les enfants et les femmes des Galiléens d'insulter aux dieux, en substituant leur athéisme (ἀθεότητα) au culte qui leur est dû. Ne manque pas, en outre, de défendre à tout prêtre de fréquenter les spectacles, de boire dans les tavernes, et d'exercer un métier vil ou ignoble. Honore ceux qui t'obéiront, bannis ceux qui oseront te résister; établis dans chaque cité des hospices, pour que les gens sans asile, ou sans moyens de vivre, y jouissent de nos bienfaits, quelle que soit d'ailleurs la religion qu'ils professent. Il serait par trop honteux que nos sujets fussent dépourvus de tout secours de notre part, tandis qu'on ne voit aucun mendiant, ni chez les Juifs, ni même parmi la secte impie des Galiléens, qui nourrit non-seulement ses pauvres, mais souvent les nôtres. »

« L'indifférence de son parti ne décourage point cet infatigable athlète; seulement les obstacles commencent à l'irriter. Toujours tolérant pour les sarcasmes qui s'adressent à sa personne, il ne répond aux insultes des habitants d'Antioche que par une satire, plus triste encore qu'amère, où perce le sentiment de sa défaite, bien plutôt que le cri d'une vanité blessée. Mais il ne pardonne pas les outrages à ses dieux : il punit sévèrement les chrétiens convaincus ou seulement soupçonnés d'avoir détruit les temples. Il ne persécute point les partisans de la religion nouvelle; il ne leur interdit ni l'exercice de leur culte, ni la prédication de leur doctrine; mais il les écarte des fonctions publiques. Cette partialité, blâmable dans l'homme d'État, était bien naturelle au dévot. L'apôtre de la restauration du poly-

théisme pouvait-il moins faire dans l'intérêt de sa cause? Il interdit aux chrétiens l'enseignement des lettres grecques; mais, n'est-ce pas autant la piété pour ses dieux que la politique qui lui inspire cette mesure? Il faut bien reconnaître, du reste, que Julien oublia plus d'une fois sa tolérance et son humanité dans l'entraînement de la lutte. Il ferme les yeux sur les sanglantes représailles du peuple d'Alexandrie; il poursuit, sous prétexte du repos public, le héros de l'Église, le grand Athanase; il dépouille les chrétiens d'Alexandrie de leurs biens, et ajoute la raillerie à la confiscation. On voit que les succès des chrétiens l'irritent encore plus que leurs violences; les passions du prêtre l'emportent sur la sagesse de l'empereur. Julien, indifférent à tout ce qui s'attache à sa personne, perd toute mesure quand il s'agit de venger les offenses faites à ses dieux. Enfin son génie se ressent des tristes nécessités de son rôle. Toute cause désespérée force plus ou moins le caractère de ses héros. L'éloquence de Démosthène est un peu déclamatoire; la vertu politique de Brutus et de Caton a quelque chose de roide et de farouche. L'ardeur de Julien manque de mesure; et comme la violence lui répugne, il descend quelquefois à la ruse, pour vaincre ses ennemis.

« Malgré tout cela, Julien n'en est pas moins un prince plein de douceur et d'humanité, dans un temps où ces vertus étaient fort rares sur le trône. La politique de Constantin fut quelquefois cruelle; la violence était habituelle à Constance; Valentinien aimait à verser le sang, on sait combien la colère du grand Théodose fut terrible. L'âme des Antonin se retrouve dans Julien; il ne lui manqua que d'avoir vécu dans les beaux jours de l'empire. Il tient sans doute du prêtre et du sophiste; il a toute la ferveur de l'un et toute la subtilité de l'autre; mais sous le prêtre et le sophiste se révèle toujours le héros. Sa vie est un combat perpétuel; empereur, il lutte contre les ennemis de l'empire; païen, il lutte contre le christianisme; homme, il lutte contre les passions de son caractère mobile et ardent; il lutte sans relâche, avec une activité infatigable et une indomptable énergie, jusqu'à la mort. Sa fin fut digne de sa vie. Au moment du péril, tout préoccupé du salut de l'armée, il néglige le soin de sa défense personnelle; et quand il est blessé, il oublie sa blessure pour voler au plus fort de la mêlée. Quels nobles et touchants adieux à ses compagnons d'armes! Quelle résignation, quelle douce sérénité dans ses derniers moments! Julien fut le dernier grand empereur de Rome : il eut toutes les vertus du sage et toutes les qualités du héros. Profondément étranger, par son esprit et son caractère, à la société nouvelle, il ne put ni la comprendre ni l'aimer; son âme était toute païenne, en ce sens qu'elle fut le type vivant des vertus et des qualités de la vieille société qui allait faire place au christianisme; il fut le dernier fils de cette noble antiquité, qu'il défendit avec tant de dévouement (*). »

« Julien succomba, à l'âge de trente-deux ans, dans une bataille contre les Perses, après un règne de vingt mois. Sa mort préserva l'Église des malheurs qui la menaçaient. En effet, dans les derniers temps de sa vie, l'animosité de l'empereur contre les chrétiens s'était tellement accrue, que, selon toute apparence, à son retour, il aurait employé les plus violentes mesures, et la résistance qu'il aurait rencontrée eût sans doute amené une persécution sanglante. Mais dès lors s'écroula d'elle-même l'œuvre péniblement commencée de la restauration du paganisme. Cette foule d'apostats qui avaient vendu leur religion à la faveur impériale, et qui, suivant l'expression de Thémistius « adoraient non pas la divinité, mais la pourpre » se virent amèrement déçus; car Jovien, successeur de leur maître, était chrétien. A peine monté sur le trône, il manifesta ses sentiments d'une manière éclatante, en ordonnant aux gouverneurs des provinces de protéger les chrétiens dans le libre exercice de leur culte, et de rendre aux ecclésiastiques, aux vierges et aux veuves consacrées à Dieu tous les privilèges qui leur avaient été accordés par Constantin et ses fils, mais que Julien leur avait retirés. En même temps, il assurait aux païens la liberté de conscience, leur per-

(*) M. Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie.*

mettait les sacrifices et n'interdisait que la magie. Aussi, le païen Thémistius, dans son discours prononcé devant Jovien, loue-t-il la sagesse de cet empereur, qui semble seul comprendre que la religion ne doit être soumise à aucune violence; puis il peint en termes énergiques la légèreté avec laquelle la plupart, à cette époque, passaient des tables sacrées des chrétiens aux autels des dieux et retournaient de ces autels aux tables qu'ils avaient abandonnées. Il blâme aussi très-clairement la conduite de Julien : « Cette loi de tolérance, dit-il, n'est pas moins importante, ni moins précieuse que le traité conclu avec les Perses; car jusqu'à présent nous avons été plus hostiles les uns contre les autres que les Perses ne l'ont été contre nous, et nous avons moins souffert des incursions des barbares que de nos dissensions religieuses. » Libanius, au contraire, continua d'exalter sans restriction Julien, son héros, son demi-dieu, et de trouver tout en lui excellent et divin. Il avait conçu avec ceux qui partageaient ses idées le brillant espoir de voir, après la victoire de Julien sur les Perses, les tombeaux (il veut dire les Églises chrétiennes) céder si complétement la place aux temples des dieux que tous allaient de nouveau se précipiter aux autels et offrir des sacrifices. Or, cet espoir était tout à fait anéanti. Une nuit profonde, ce sont ses paroles, couvrait l'empire comme avant Julien. « Les temples, s'écrie-t-il, les temples que l'on avait commencé de bâtir sous le grand empereur, restent inachevés ou bien sont détruits de fond en comble au milieu des risées des chrétiens. Les prêtres et les philosophes sont obligés de rendre compte, ceux-là de l'argent employé par eux aux sacrifices, ceux-ci des sommes qu'ils ont reçues de la munificence du prince. » Sans doute on n'écouta pas partout le sage conseil donné aussitôt après la mort de Julien par Grégoire de Nazianze, de ne pas abuser de la prépondérance que les fidèles venaient de reconquérir, et de ne point se livrer à des représailles : mais, dans tous les cas, la réaction dut être assez faible, puisque les charges importantes étaient encore entre les mains des païens (*). »

(*) Dœllinger, *Orig. du christ.*, t. II, p. 35.

MORT D'ATHANASE; RESTES D'ARIANISME EN SYRIE; RÔLE PACIFICATEUR DU PATRIARCHE D'ANTIOCHE MÉLÈCE; AVÉNEMENT DE THÉODOSE. — Le règne de Jovien fut court, et Valens renouvela bientôt les persécutions contre les catholiques. Athanase, intrépide défenseur de la foi de Nicée, le rempart des Églises d'Orient, revenu à Alexandrie, où le rappellait une dernière épreuve, termina une vie pleine de combats et de périls (373) sans avoir pu déraciner l'hérésie qu'il avait tant combattue. Sans lui, c'en était fait de l'Église d'Orient, envahie de tous côtés par les flots de l'arianisme. Cependant, en 381 un nouveau concile s'assemble à Constantinople. Mélèce occupait le siége épiscopal d'Antioche depuis vingt ans; il avait présidé, en 372, le concile syrien qui reconnut le pape Damase. En 381, il présida celui de Constantinople, convoqué par le nouvel empereur Théodose. Théodose, n'étant encore que général de Gratien, avait cru voir en songe un vieillard vénérable le revêtir du manteau impérial. Quand les Pères du concile de Constantinople vinrent le saluer, il fut d'abord frappé de l'air majestueux de l'évêque d'Antioche; puis, en fixant sur lui ses regards, il reconnut ou feignit de reconnaître le vieillard mystérieux qu'il avait vu jadis dans ses rêves; il l'embrassa aussitôt, baisant avec ferveur cette main qui lui avait présenté la couronne impériale : il lui raconta publiquement le songe prophétique qui avait promis l'empire à la race de Théodose, et il pria Mélèce de chercher, avec les autres évêques, à pacifier l'Église. Ce fut, en effet, à ce concile que ce vertueux patriarche, aidé par Grégoire de Nazianze, termina le long schisme d'Antioche (*). Pour la première

(*) « Théodoret a manifesté sa partialité pour Mélèce, et encore plus pour Flavien, successeur de celui-ci sur le siége d'Antioche : il loue beaucoup Flavien, qui, n'étant encore que simple prêtre, avait, aidé de son collègue Diodore, dirigé les fidèles en l'absence de Mélèce, pendant la persécution de l'arien Valens. Aussi Théodoret nous dit-il que Mélèce seul se montra raisonnable dans le différend entre les deux églises orthodoxes. Il avait proposé à Paulin le partage de l'administration spirituelle des fidèles, qui finalement serait demeurée tout entière au survivant des deux pasteurs; mais Paulin rejeta ces conditions, et provoqua de cette manière le schisme.

« Socrate et Sozomène, bien au contraire,

fois depuis Constantin, l'empereur et les évêques travaillaient de concert à la pacification de l'Église. Mélèce mourut au milieu du concile, après avoir longtemps honoré le siége épiscopal par ses vertus.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SYRIE DEPUIS LA MORT DE MÉLÈCE (381) JUSQU'A L'INVASION DES ARABES.

TRIOMPHE DES ENNEMIS DE PAULIN; FLAVIEN SUCCÈDE A MÉLÈCE NONOBSTANT L'OPPOSITION DE GRÉGOIRE DE NAZIANZE. — Cette mort devait réconcilier les deux partis rivaux, et mettre fin au long schisme de l'Église d'Antioche. Paulin semblait donc assuré de jouir en paix de sa dignité, lorsqu'il apprit tout à coup que de si justes prétentions venaient d'échouer contre la haine invétérée des Orientaux, et que le concile de Constantinople avait désigné Flavien pour succéder à Mélèce. Voici comment la chose s'était passée : à la mort de ce patriarche, vénéré dans tout l'Orient, sous le nom du *divin Mélèce*, les jeunes évêques de son parti crurent qu'il serait déshonorant de céder si facilement la victoire à Paulin, et ils résolurent de mettre en délibération publique le choix d'un autre successeur, plus digne de représenter l'Église d'Asie. En vain, les plus sages évêques et le plus vénérable de tous, Grégoire de Nazianze(*), s'opposèrent à cette détermination, qu'ils jugeaient fatale aux intérêts généraux de l'Église. En vain, le saint prélat fit entendre en faveur de Paulin cette voix tant aimée des peuples et si habile à la persuasion : « Pourquoi donc, disait-il, prendre plaisir à perpétuer les divisions des chrétiens? Vous ne considérez qu'une seule ville, au lieu de regarder l'Église universelle. Quand ce seraient deux anges qui contesteraient, il ne serait pas juste que le monde entier fût troublé par leur querelle. Laissons Paulin dans le siége qu'il occupe; il est vieux, et sa mort terminera bientôt cette affaire : il est bon quelquefois de se laisser vaincre. » Mais cet avis si sage et si modéré ne put rien contre l'obstination des jeunes évêques

fondent sur un accord, selon eux réellement conclu entre Mélèce et Paulin, immédiatement après les troubles auxquels avait donné lieu le retour de celui-ci à Antioche, la séparation des *lucifériens*, qui prétendirent que l'on ne pouvait en conscience ni communiquer ni traiter en aucune manière avec Mélèce, quoique consubstantialiste, pour cela seul qu'il avait été élu et ordonné par les ariens, qui étaient les *lapses* de l'époque.

« Cependant le nouvel arrangement avait été confirmé par l'Église entière d'Antioche, tant mélétienne que paulinienne, et on avait des deux parts solennellement juré d'attendre la mort des deux évêques consubstantialistes avant d'en élire un qui les remplacerait l'un et l'autre. Mais ce serment, personnellement prêté par Flavien et par cinq autres prêtres antiochiens que l'on croyait les plus dignes de monter après Mélèce et Paulin sur le siége d'Antioche, fut une trop faible digue contre l'ambition sacerdotale. A la mort de Mélèce, dont saint Grégoire de Nazianze fait dériver le nom de *doux, mielleux*, Flavien, élu évêque, accepta sans difficulté et sans scrupule, malgré les plaintes et les réclamations de Damase, évêque de Rome : celui-ci était tellement attaché à Paulin, avec lequel seul il avait continué à communiquer, qu'il crut devoir se séparer de l'Église de Nectaire, évêque de Constantinople, et de celle de Diodore de Tarse, qui s'étaient déclarés pour l'Église antiochienne des Mélétiens, quoique l'empereur Théodose eût décrété que c'était de l'union avec ces deux pasteurs orientaux qu'aurait désormais dépendu l'orthodoxie des évêques de son empire. Ce qu'il y a de remarquable, ce n'est pas que tous les évêques obéirent à ses ordres, mais bien que saint Grégoire de Nazianze, l'ancien partisan de Mélèce, se signala par son opposition opiniâtre à ce qui paraissait être si bien d'accord avec ses sentiments intimes.

« Saint Grégoire se plaignait amèrement à cette occasion du schisme que les troubles de l'Église d'Antioche avaient fait naître et avaient fomenté entre les Orientaux et les Occidentaux, schisme dont lui, Grégoire, fut personnellement la victime.

« A ce même propos, saint Basile, scandalisé des querelles continuelles et des haines qui se renouvelaient sans cesse entre les deux Églises, témoigna aussi tout son chagrin d'avoir été déçu dans l'espoir qu'il avait conçu de remettre la paix dans l'Église, au moyen du secours qu'il attendait à cet effet des catholiques occidentaux, et nommément des Romains. Il fut bientôt, nous avoue-t-il, désillusionné de ses préventions favorables à l'Église de Rome, qui n'était animée que par l'esprit de hauteur, de mépris et de dureté avec lequel elle traitait toutes les autres Églises et surtout celles d'Orient. Cependant, dit-il, les Occidentaux ne connaissent rien de nos affaires; ils ne savent ni ne veulent pas savoir la vérité, comme ils l'ont si bien prouvé dans l'affaire du sabellien Marcellus, que l'Église de Rome a soutenu contre ceux qui voulaient s'opposer à son hérésie; elle a, de cette manière, continue-t-il, fondé elle-même une doctrine hérétique. Saint Basile se plaint fortement de la superbe des évêques de Rome, de cette superbe qui rend les hommes ennemis de Dieu; ils prennent, ajoute-t-il, ce vice pour de la dignité, et l'appellent vertu. — Saint Basil. *epist.* 239 (alias 10) ad Euseb. n. 2, t. III, p. 368. »

(*De Potter*, t. II, p. 511.)

(*) *Fleury*, t. IV, passim.

qui faisaient de cette malheureuse rivalité une question de prééminence entre les deux Églises, celle d'Orient et celle d'Occident. Leur meilleure raison pour donner un successeur à Mélèce et un rival à Paulin, était « que l'Orient devait l'emporter, puisque Jésus-Christ avait voulu paraître en Orient. » A de tels arguments on n'avait rien à répondre, et l'Église d'Antioche ayant été consultée, le choix presque unanime des évêques désigna Flavien, disciple et ami de Mélèce. Cette élection, qui menaçait d'un nouveau schisme la capitale de l'Orient, mécontenta vivement le saint vieillard Grégoire, et le confirma plus que jamais dans la résolution de quitter le siége de Constantinople : aussi refusa-t-il d'imposer les mains à l'évêque élu; et Flavien fut obligé d'aller se faire ordonner à Antioche, par les évêques qui étaient de son parti; après quoi, il prit possession de son siége. Les catholiques de la communion de Mélèce le reçurent avec grande joie dans cette nouvelle dignité ; car ils le connaissaient depuis longtemps pour un prêtre fidèle et dévoué; et au temps de la persécution de Valens il avait gouverné le petit troupeau de Mélèce exilé, avec une sagesse et une modération qui lui avaient gagné tous les cœurs.

CARACTÈRE DE FLAVIEN; SES MŒURS; SA CONDUITE A L'ÉPOQUE DE LA SÉDITION D'ANTIOCHE; JEAN CHRYSOSTOME GOUVERNE L'ÉGLISE D'ANTIOCHE PENDANT L'ABSENCE DE FLAVIEN. — Cependant Flavien ne fut pas longtemps à s'apercevoir du vice de son ordination. Le schisme continuait dans son Église ; et le parti de Paulin l'accusait ouvertement d'avoir violé la foi jurée, et c'était l'occasion d'un grand scandale dans toute la ville; mais si Flavien commit une faute en acceptant une dignité à laquelle il n'avait pas droit, il eut du moins la gloire de l'expier : sa piété et la douceur exemplaire de ses mœurs commençaient déjà à lui réconcilier les esprits les plus rebelles. La sédition d'Antioche donna bientôt à son dévouement une illustre occasion de se produire au grand jour. Vers l'année 387, un édit de Théodose, qui ordonnait de nouvelles impositions fut publié dans les principales villes d'Orient; mais les peuples étaient lassés de cette étroite sujétion qui livrait leurs fortunes à tous les caprices de l'empereur; et les collecteurs ayant voulu dompter la résistance par des supplices, Antioche s'émut. Les statues de l'empereur, celles de sa première femme Placilla, de ses fils Arcadius et Honorius tombèrent aux acclamations du peuple, et furent déshonorées sur les places publiques et dans tous les carrefours, sans que les magistrats osassent se montrer au milieu de la sédition. Le premier trouble étant apaisé, toute la ville tomba dans la consternation, et l'effroi fut grand parmi cette foule qui allait être livrée sans défense à la colère de Théodose. Les bruits les plus sinistres, accrédités par les officiers de l'empereur, commencèrent à circuler. Sa vengeance devait être terrible. La ville, disait-on, allait être rasée, et la charrue devait passer sur ses murs. Déjà les habitants quittaient en foule cette cité à jamais perdue. Dans ce désespoir commun, les prêtres chrétiens firent éclater leur zèle, et Flavien sauva Antioche. Le saint évêque, tremblant pour son troupeau, se dévoua au salut de tous ; et, malgré son grand âge, il n'hésita pas, comme nous l'avons dit plus haut dans le récit des événements politiques, à se mettre en route pour Constantinople; son dessein, digne d'une grande âme, était de fléchir la colère de l'empereur, ou de s'offrir comme la première victime à ses châtiments. Il fit une telle diligence dans ce voyage, qu'il dépassa les courriers chargés de porter à Théodose la nouvelle de la sédition.

Cependant, Antioche était dans une extrême affliction, et l'on aurait dit, à voir ce silence de mort et cet abattement de la ville entière, qu'un grand fléau dévastait ses murs. Les rues et les places publiques étaient abandonnées ; et la foule se réfugiait au pied des autels, demandant à Dieu l'espoir d'un sort meilleur. Dans ces tristes circonstances, les fidèles écoutaient avec avidité les paroles de consolation que leur donnait le prêtre Jean, auquel Flavien avait remis le gouvernement de son troupeau. Il était digne de ce ministère par la sainteté de sa vie, longtemps éprouvée dans la solitude, et par la douceur de son élo-

quence, qui lui mérita plus tard le surnom de Chrysostome ou *bouche d'or*. Disciple de Libanius, il avait quitté son école pour s'instruire aux saintes lettres sous le *divin* Mélèce. Depuis, il avait vécu quatre ans sous la discipline d'un vieillard syrien, au fond d'une solitude ignorée du reste des hommes. Mais sa santé, altérée par ce régime austère, l'avait forcé de revenir à Antioche : il avait alors vingt-six ans. Il servit pendant cinq années dans le sous-diaconat, fut ordonné diacre à trente et un ans, et prêtre peu de temps après. Flavien le consacra au ministère de la parole, et depuis ce temps Jean fut chargé d'instruire le peuple et de le former à la connaissance des Écritures. A l'époque de la sédition d'Antioche, il avait environ quarante ans. Le peuple trouvait un charme particulier à l'entendre; car c'était la seule consolation qui lui fût permise dans cette grande calamité. Le carême venait de commencer; Jean en prit occasion pour exhorter les fidèles aux larmes et à la pénitence; il leur montrait que le malheur public d'Antioche était une juste punition du ciel, qui se vengeait ainsi des blasphémateurs. Il les détournait des spectacles et des plaisirs profanes, et les excitait à se convertir : « La piété, disait-il, peut seule vous sauver et suspendre le châtiment qui « menace la ville coupable; priez et « faites de bonnes œuvres; pratiquez les « vertus chrétiennes, et Dieu, qui est « plus puissant que les rois de la terre, « touchera peut-être le cœur de Théodose, et lui persuadera de conserver « Antioche. »

Malgré ces pieuses exhortations, la terreur redoublait tous les jours dans la ville; car on venait d'apprendre que Théodose, instruit de la sédition par la rumeur publique, avait envoyé des commissaires pour informer exactement et châtier les plus coupables.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici, en quelques mots, ce qui a été dit dans les pages qui précèdent cette histoire de l'Église de Syrie (1). C'étaient Hellébique, maître de la milice, et Césaire, maître des offices : l'empereur avait résolu, disait-on, d'ôter à Antioche tous ses priviléges et de transférer à la ville de Laodicée la dignité de métropole de la Syrie et de tout l'Orient. Le saint évêque Flavien rencontra sur sa route ces deux officiers, chargés de la vengeance de l'empereur; et, prévoyant l'affliction de son troupeau, il redoubla, disent les anciens récits, ses prières à Dieu. Quand Hellébique et Césaire arrivèrent dans la ville, ils y furent reçus dans un morne silence, et Antioche perdit tout espoir de salut; car les commissaires la déclarèrent déchue de tous ses priviléges, firent fermer le théâtre, l'hippodrome, les bains publics, et commencèrent à informer contre les coupables, et d'abord contre les magistrats. Autour de ce tribunal où comparaissaient les premiers citoyens de la ville, on voyait errer leurs femmes et leurs enfants. Tous gémissaient en entendant les cris des bourreaux et le son des fouets, spectacle lamentable même pour les juges et pour les soldats.

C'est alors qu'on vit descendre des montagnes qui avoisinent Antioche les solitaires et les moines, tout couverts de cendre et de poussière. Ils demandèrent grâce pour la ville condamnée; ils ne craignaient rien pour eux-mêmes, car leurs corps étaient depuis longtemps habitués aux supplices : aussi ils parlaient librement aux magistrats, assis sur leur tribunal.

Les efforts de ces moines préparèrent le salut d'Antioche. Quand Flavien fut arrivé à Constantinople, il se rendit aussitôt au palais de l'empereur; et là il se tint loin du trône, la tête couverte et dans la posture d'un suppliant. Théodose l'aperçut, et, s'étant approché de lui, il ne montra pas de colère, mais une grande douleur de l'ingratitude d'Antioche : « Quelles plaintes peuvent-ils faire contre moi, dit-il, et pourquoi s'en prendre aux morts? N'ai-je pas toujours préféré cette ville à toutes les autres? » Alors l'évêque répondit en gémissant : « Seigneur, nous reconnaissons l'affection que vous avez toujours témoignée à notre patrie, et c'est ce qui nous afflige le plus, en rendant notre crime plus grand. Qu'y a-t-il de plus amer que d'être reconnus à la face de toute la terre pour coupables de la dernière ingratitude? » Puis

(1) Voy. plus haut p. 96 et suiv.

le saint évêque continue, en rejetant le crime sur les démons, « qui ont tout mis en œuvre, dit-il, pour priver de votre bienveillance cette ville qui vous était si chère. Si vous nous pardonnez, vous leur ferez souffrir le supplice le plus rigoureux. » Ensuite, il l'exhorte à mériter par la clémence cette couronne de la vertu, plus glorieuse que celle qu'on doit aux autres hommes. « On a renversé vos statues; mais vous pouvez en dresser de plus précieuses dans le cœur de ceux que vous gouvernez, et avoir autant de statues qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Puis il allègue à Théodose ses propres lois pour délivrer à Pâques les prisonniers, et cette belle parole qu'il avait ajoutée : « Plût à Dieu que je pusse aussi ressusciter les morts. » — « Vous le pouvez maintenant, dit-il, et vous ressusciterez toute la ville d'Antioche; car elle est maintenant dans un état pire que la captivité. » Enfin il intéresse la piété de Théodose au salut d'Antioche : « Il ne s'agit pas seulement de cette ville, mais aussi, et surtout de la gloire du christianisme. Les Juifs et les païens regardent attentivement quel parti vous allez prendre : montrez-leur qu'un empereur chrétien sait pardonner les injures et les oublier, à l'exemple de notre divin maître, qui est Jésus-Christ. Honorez donc notre religion par votre clémence, et permettez que je retourne avec confiance dans notre ville; car si vous la condamnez je n'y rentrerai plus, et je la renierai pour ma patrie. »

A la prière du saint évêque, Théodose eut peine à retenir ses larmes, et révoqua la terrible sentence qu'il avait portée contre Antioche. C'est ainsi que le christianisme, paré de si grands exemples, se recommandait à l'amour et à la reconnaissance des peuples. Flavien revint à Antioche pour y célébrer la Pâque avec ses fidèles; et l'on aurait pu croire, à voir la joie commune de ce grand peuple et la réception triomphale qu'il avait préparée à son évêque, qu'il n'y avait plus dans toute la ville ni païens ni hérétiques, mais seulement des chrétiens. Flavien ordonna dans toutes les églises des prières publiques pour la prospérité de l'empereur; et la victoire que Théodose remporta peu de temps après sur l'usurpateur Maxime parut aux peuples une faveur signalée du ciel, qui le récompensait de sa clémence par le succès de ses armes.

LES MOINES DE LA SYRIE; LEUR INTERVENTION DANS LES AFFAIRES PUBLIQUES; ILS SONT RÉPRIMÉS PAR L'EMPEREUR ET LES ÉVÊQUES. — Il paraît que l'intervention récente des moines et des solitaires dans les affaires d'Antioche avait déplu à l'empereur. C'était, en effet, un désordre assez grave et dont la fréquente répétition importunait les magistrats. Dès que dans une ville on allait condamner un coupable, ces moines descendaient de leurs montagnes, et venaient réclamer sa grâce. Si les magistrats la refusaient, le peuple s'ameutait contre eux, et le cours naturel de la justice restait suspendu. En 390, Théodose fit un édit qu'il adressa au préfet du prétoire d'Orient, par lequel il enjoignait aux moines de ne pas sortir de leurs solitudes. Du reste, cette loi n'eut pas le temps d'être exécutée, car dès l'année suivante Théodose la révoqua.

Parmi ces moines vagabonds qui troublaient le repos de la Syrie, il faut compter les messaliens ou massaliens, secte de fanatiques qui faisaient profession de renoncer au monde. L'auteur de cette hérésie était un nommé Sabas, qui, par une piété mal entendue, prit à la lettre quelques passages de l'Évangile où il est recommandé de se détacher de tout, et de ne travailler point pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. Sabas se fit eunuque, vendit ses biens, et se fit une loi de demeurer dans la plus rigoureuse oisiveté. Il fit consister l'essence de la religion dans la prière. Lorsque par la prière l'homme s'était délivré du démon, qui l'obsédait, selon Sabas, depuis l'heure de sa naissance, il ne contenait plus de cause de péché, et le Saint-Esprit descendait alors dans l'âme purifiée. A force de prier l'homme égalait Jésus-Christ lui-même.

Ces enthousiastes s'étant établis à Édesse menaçaient toute la Syrie; mais Flavien était décidé à réprimer tous leurs désordres. Il se fit amener les principaux chefs par une troupe de moi-

nes, et le repentir peu sincère que quelques-uns témoignèrent ne les sauva pas de la condamnation. Plusieurs évêques, parmi lesquels se trouvait celui de Séleucie, s'assemblèrent en concile avec Flavien et trente prêtres ou diacres d'Antioche. L'anathème ecclésiastique discrédita dans tout l'Orient cette secte inutile et dangereuse.

MORT DE PAULIN; LES DISSIDENTS LUI DONNENT ÉVAGRE POUR SUCCESSEUR; LES ÉVÊQUES D'OCCIDENT ACCUSENT FLAVIEN, QUI EST DÉFENDU PAR THÉODOSE. — La piété, la vigilance dont Flavien avait donné tant de gages à l'Église d'Antioche n'avaient pu encore faire oublier le vice de son élection. Paulin, quelque temps avant sa mort, arrivée en 388, avait ordonné pour son successeur Évagre, fils de Pompéien; et les Occidentaux, comme l'évêque de Rome, l'avaient reçu sans difficulté dans leur communion. Fort de cette protection, Évagre eut la hardiesse de citer Flavien au concile de Capoue, en 391, pour défendre son droit au siége d'Antioche. Le concile renvoya l'affaire à la décision des évêques d'Égypte; mais Flavien ne voulut pas les reconnaître pour juges. Le pape s'étant plaint de cette obstination, Théodose manda Flavien à Constantinople, et le pressa d'aller à Rome pour se disculper auprès des Occidentaux. Flavien refusa, et offrit de céder la place, mais de bon gré, et sans jugement. Théodose, touché de cette générosité, le renvoya dans sa ville, promettant de le défendre contre les évêques d'Occident. L'occasion ne lui manqua pas: Évagre mourut peu de temps après, et Flavien, favorisé par les officiers impériaux, empêcha que les dissidents ne lui donnassent un successeur. En 394, les Occidentaux se plaignirent encore; mais Théodose les réduisit au silence, en leur conseillant d'entretenir la paix de l'Église, au lieu de la troubler, et Flavien resta seul et tranquille possesseur du siége d'Antioche.

LA SUPRÉMATIE DE L'ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE SUR LES AUTRES ÉVÊQUES DE L'ORIENT COMMENCE A S'ÉTABLIR. — Vers 394 il se tint à Constantinople un concile auquel Flavien assista, avec presque tous les métropolitains des provinces de l'Orient: Fleury remarque avec étonnement que Nectaire de Constantinople présida à ce concile avant les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. La ville impériale commençait à s'attribuer sur tout l'Orient une suprématie spirituelle qu'elle devait garder longtemps. On discuta dans ce concile un point délicat du droit canon, à savoir si trois évêques suffisent pour déposer un prélat. Il fut décidé qu'une déposition ne pouvait se faire qu'en présence d'un concile provincial: Flavien approuva cet avis.

MORT DE THÉODOSE. — Théodose mourut à Milan, en donnant ses derniers soins à l'état des Églises. Ses deux fils se partagèrent l'empire: Arcadius eut l'Orient et Honorius l'Occident. Flavien, qui devait tant à Théodose, le recommanda aux prières publiques de son Église, et l'honora par les larmes; car cet illustre empereur avait été pour lui plus qu'un protecteur: c'était un ami dévoué, qu'il regretta toujours. La ville entière pleura Théodose; car elle lui devait son salut, et le souvenir de sa clémence était encore présent à l'esprit de tous ceux qui avaient failli périr victimes d'une imprudente rébellion.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME PREND POSSESSION DU SIÉGE ÉPISCOPAL DE CONSTANTINOPLE; MORT DE FLAVIEN. — Peu de temps après, l'Église d'Antioche eut un autre sujet d'affliction. En 398 Nectaire étant mort, l'empereur Arcadius pensa à le remplacer par le prêtre Jean d'Antioche, que nous désignerons maintenant sous le nom qui le rendit illustre, Chrysostome. Mais il était si cher à la ville entière, qu'il fallut l'enlever secrètement d'Antioche. Sans cette précaution, une émeute eût éclaté; car Jean Chrysostome était l'ami de tous les pauvres et le consolateur de tous les affligés.

Le premier soin de Chrysostome, dans sa nouvelle dignité, fut encore pour sa chère Église d'Antioche: par son entremise, l'évêque de Rome et les Occidentaux consentirent enfin à recevoir Flavien dans leur communion, et la paix fut ainsi rétablie entre les deux capitales du monde chrétien; ce qui était le vœu de tous les fidèles, et le souhait de Théodose mourant.

Les derniers jours de Flavien ne furent pas heureux. Les malheurs de Chrysos-

tome, que nous n'avons pas à raconter ici, eurent un long et douloureux retentissement à Antioche : sa mémoire y était encore vivante ; et Flavien, malgré toutes les instances que les Orientaux firent auprès de lui, ne consentit jamais à la condamnation d'un évêque que pendant douze ans il avait traité en frère et en ami. Ce triste événement affligea sa vieillesse, et l'on peut croire qu'il hâta sa mort (404) après dix-sept ans d'un pénible mais glorieux épiscopat.

Si nous avons particulièrement insisté sur cette période de l'histoire de l'Église de Syrie, c'est qu'il nous semble que Flavien doit y tenir le premier rang : ses rapports avec Théodose, mais surtout la sainteté de sa vie toute dévouée à son Église, le recommandaient à notre attention. Nous devions honorer le sauveur d'Antioche, et représenter en lui ce type de l'évêque chrétien des premiers siècles de l'Église, qui, pendant que les païens s'enfuient de la ville condamnée, se dévoue seul au salut de son troupeau, et s'offre à la colère de l'empereur, victime volontaire d'un crime qu'il n'a pas commis.

PORPHYRE S'EMPARE DU SIÉGE ÉPISCOPAL D'ANTIOCHE PAR LA RUSE; SA HAINE CONTRE SAINT JEAN CHRYSOSTOME; SES MŒURS DÉPRAVÉES. — Constance, prêtre d'Antioche, ami de Flavien et de Chrysostome, était désigné par le vœu de tous les fidèles et par l'éclat de sa vertu au choix du peuple et du clergé; mais le prêtre Porphyre, ennemi personnel de Chrysostome et décrié depuis longtemps par l'infamie de ses mœurs, intrigua auprès des officiers impériaux et obtint contre Constance un édit de bannissement. Délivré de ce puissant rival, il avisa aux moyens de tromper le peuple : il choisit le jour d'une fête solennelle où toute la ville d'Antioche était hors des murs, et s'était portée au bourg de Daphné, où se célébraient des jeux chers à la foule. Il entra secrètement dans l'église, et se fit ordonner par trois évêques; mais avec tant de précipitation, qu'ils ne purent pas finir les prières d'usage Le peuple, à la nouvelle de cette furtive élection, qui donnait pour successeur au pieux Flavien un homme perdu de débauche, assiégea sa maison, et voulut le brûler vif; mais Porphyre appela à son secours le comte Valentin avec ses Isaures, qui attaquèrent le peuple, et pillèrent plusieurs villes aux environs d'Antioche. Les armes de ces brigands ne purent rien contre l'indignation des fidèles. Ils s'assemblèrent secrètement dans les principales maisons d'Antioche, et abandonnèrent l'église : ce fut en vain que le préfet du prétoire de Constantinople publia un édit contre les dissidents. Le parti des fidèles d'Antioche fut embrassé par le pape Innocent I, qui ne voulut jamais communiquer avec l'évêque intrus. La malheureuse Église d'Antioche semblait éternellement condamnée au schisme (*).

Elle eut bientôt un nouveau sujet d'affliction dans la mort d'un de ses plus chers enfants, Jean Chrysostome, qui mourut en 407, malheureux et persécuté jusqu'à son dernier jour. Il y eut à ses funérailles une foule immense de vierges et de moines, qui étaient accourus de tous les points de la Syrie.

Porphyre n'avait pas épargné Chrysostome, et l'on peut croire que sa mort fut pour lui un événement heureux, car il le détestait et le craignait en même

(*) « Marcellus, évêque d'Apamée en Syrie, entre autres, se mit en marche, à la tête d'une troupe de gladiateurs armés, pour détruire le temple d'Aulon (*a*). Les païens, avertis de ses desseins, l'assaillirent avec des forces supérieures aux siennes, et le vainquirent complétement dans un combat où l'évêque paya de sa vie la violence qu'il avait voulu commettre, et que devaient condamner tous les codes religieux aussi bien que la vraie morale. Les enfants de Marcellus avaient formé le projet de venger sa mort, lorsqu'un concile s'opposa à ces perpétuelles réactions de haines et de massacres, qui menaçaient d'armer tous les citoyens les uns contre les autres et de noyer l'empire d'Orient dans le sang que faisait verser tantôt l'un tantôt l'autre fanatisme. Le concile déclara, probablement pour calmer les esprits, car on ne saurait croire qu'il fut convaincu de ce qu'il disait, que la mort de l'évêque Marcellus était trop belle pour qu'on se permît de la souiller par la moindre vengeance; et il ordonna de rendre grâces à Dieu d'avoir appelé à lui son serviteur, dans une occasion si glorieuse, bien loin de témoigner le plus petit regret de sa perte. » De Potter, t. II, p. 540.

(*a*) Aulon ou Aulocrène, temple bâti près de la fontaine où Apollon disputa le prix de la musique à Marsyas, non loin d'Apamée.

Marcellus avait déjà renversé le beau temple de Jupiter, à Apamée même, après en avoir chassé, à force d'eau benite, le diable qui, disait-on, le rendait *indémolissable*. — Théodoret, *Hist. ecclés.*, V, 21, t. III, p. 222.

temps. Il survécut quelques années à ce saint évêque, et mourut, comme il avait vécu, dans le mépris de tous les fidèles. Ses funérailles se célébrèrent avec pompe; mais elles ne furent pas, comme celles de Jean Chrysostome, ornées par le deuil et les larmes publiques, qui sont la plus belle décoration d'un tombeau (413).

L'ÉVÊQUE ALEXANDRE; SES BONNES INTENTIONS; SA PIÉTÉ; IL RÉCONCILIE L'ÉGLISE D'ORIENT AVEC CELLE D'OCCIDENT; SES RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE DE ROME. — On lui donna pour successeur Alexandre, homme pieux, nourri dans la vie monastique, et dont la charité promettait à toute la Syrie le meilleur des patriarches. Son épiscopat fut signalé par deux événements qui attirèrent sur l'Église de Syrie les regards de tous les fidèles : nous voulons parler du rétablissement de la communion d'Occident avec Antioche, et du concile de Diospolis où fut jugé Pélage.

Il était réservé à l'ardente charité d'Alexandre d'éteindre ce long schisme qui divisait Antioche depuis l'exil de saint Eustathe, c'est-à-dire, depuis quatre-vingt-cinq ans: ses exhortations, pleines de piété et de douceur, touchèrent les cœurs des rebelles; et Antioche vit un spectacle dont elle se souvint longtemps. Alexandre, s'étant mis à la tête de son clergé, traversa la ville, et se rendit à la maison où les eustathiens s'étaient rassemblés.

Lorsque le saint évêque entra, il les trouva qui chantaient les louanges du Seigneur; il s'unit à leurs chants avec tous ses prêtres, et se remettant en marche, il les emmena processionnellement à l'église principale au milieu de la foule des juifs et des hérétiques qui gémissaient de cette heureuse réunion.

Mais un tel succès ne suffisait pas à la piété d'Alexandre : c'était un grand scandale, dans toute la chrétienté, de voir divisées de communion les deux grandes métropoles de l'Église, celle de l'Orient, et celle de l'Occident, Rome et Antioche. Alexandre saisit cette heureuse occasion de la réunion des eustathiens pour demander la communion d'Innocent. C'était le plus vif désir de ce saint pontife; aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre. Innocent répondit à la lettre d'Alexandre par une épître synodale, souscrite par vingt évêques, qui approuvait tout ce qu'avait fait Alexandre, et rétablissait l'Église d'Antioche dans la communion d'Occident. Innocent écrivit à Alexandre une lettre particulière où il le félicitait de cet heureux succès et lui témoignait la plus vive amitié : « Je te salue, disait-il, ô mon « frère en Jésus-Christ, toi, et toute « cette Église qui t'est si unie : j'es- « père que Dieu nous donnera de répa- « rer la perte du passé, et d'entretenir « notre amitié par un doux commerce « de lettres (*). » Peu de temps après, Innocent écrivit encore à Alexandre une lettre décrétale pour fixer quelques points de discipline : par cette lettre il remet les évêques de Chypre sous la dépendance immédiate du patriarche d'Antioche. Il défend que l'Église suive tous les changements du gouvernement temporel, et qu'une province divisée en deux ait pour cela deux métropoles. Enfin, il défend d'admettre dans le ministère ecclésiastique les clercs des ariens ou des autres hérétiques qui reviennent à l'Église : car, encore que leur baptême soit valable, il ne leur confère pas la grâce (**).

Une des conditions imposées par Innocent à Alexandre pour rentrer dans la communion des Occidentaux était de rétablir le nom de Chrysostome dans les diptyques ecclésiastiques. C'était un doux devoir pour Alexandre, qui vénérait d'une piété filiale la mémoire du saint évêque persécuté. Il rendit sans examen à Elpide de Laodicée et à Pappus leurs églises, dont ils avaient été dépouillés par Porphyre, et ne reçut à sa communion Acacius de Béroé, ennemi de Chrysostome, que quand il fut convaincu de la sincérité de son repentir. Le zèle d'Alexandre était si vif, que, dans un voyage qu'il fit à Constantinople, il ne craignit pas de parler hardiment devant le peuple, et de rappeler les vertus de Chrysostome, injustement condamné dans cette Église qu'il avait voulu réformer.

(*) Epist. XVI Innocent. Papæ I, ad Alexandrum Antiochenum, de pace.

(**) *Non visum est ad mobilitatem necessitatum mundanarum Dei Ecclesiam commutari*, etc., etc. (*Epist.* XVIII Innocentii Papæ.)

LE PÉLAGIANISME; CONCILE DE DIOSPOLIS: CONDUITE DE PÉLAGE; IL EST ABSOUS. — La réconciliation définitive des deux métropoles chrétiennes combla tous les vœux des fidèles : c'était leur plus cher espoir, et ils se félicitèrent que l'Église réunît toutes ses forces par cette paix inespérée ; car elle avait assez à faire contre ses ennemis du dehors, les hérétiques, qui menaçaient tous les jours la pureté de la foi catholique.

La doctrine de Pélage commençait à se répandre dans l'Orient. Le péril était imminent; car Pélage détruisait les croyances universellement acceptées par l'Église. L'homme, selon lui, naît bon, et par l'effort de sa propre vertu il peut se rendre impeccable; mais alors que devient le dogme du péché originel et de la nécessité de la grâce? Par le péché originel, l'homme, déchu de ses hautes destinées, est condamné à la mort et au péché; mais la grâce, qui est un don de Dieu, le relève de cet abaissement et lui rend l'espoir en lui rendant la pureté perdue par la faute de son premier père. La grâce a été introduite dans le monde par les mérites infinis du sang de Jésus-Christ, immolé pour le salut des hommes : tel est l'enseignement de l'Église. Mais si l'homme par son propre effort peut s'exempter de tout péché, la grâce devient un don inutile, et le sacrifice divin perd tout son prix. Cette doctrine attaquait l'Église et la minait par sa base, en rejetant le dogme le plus sacré qu'elle enseigne, le dogme de la Rédemption. Aussi, l'Église s'émut à l'apparition du pélagianisme, qui faisait de rapides progrès en Occident et en Orient, et tous les plus illustres personnages qu'elle comptait alors parmi ses défenseurs s'empressèrent d'écrire contre le novateur et de le désigner à l'anathème des évêques. Saint Augustin s'illustra dans cette grande querelle; et saint Jérôme lui-même ne voulut pas mourir sans condamner cette redoutable hérésie. On tint un concile à Jérusalem, auquel assista Orose. Il ne s'y fit rien de bien remarquable, et les Orientaux soupçonnèrent l'évêque Jean, qui présidait l'assemblée, de n'avoir pas lui-même une foi très-pure.

En 415 on convoqua un autre concile à Diospolis, ville de Palestine comprise dans le patriarcat d'Antioche : quatorze évêques y assistaient, parmi lesquels on remarquait Euloge de Césarée, Jean de Jérusalem, Ammonien, Porphyre de Gaza, Jovin d'Ascalon et Éleuthère de Jéricho. L'objet de ce concile était l'examen des doctrines de Pélage, que dénonçaient dans un libelle deux évêques gaulois chassés de leurs siéges, Éros d'Arles et Lazare d'Aix. Pélage fut cité; mais il sut si bien prendre son temps, qu'il se présenta dans l'assemblée pendant l'absence de ses deux accusateurs, dont l'un venait de tomber grièvement malade. Le jugement commença aussitôt; mais Pélage avait tout l'avantage : l'absence de ses accusateurs et sa facilité à parler la langue grecque le favorisaient beaucoup : car le libelle était écrit en latin, et il fallait en traduire chaque article aux évêques. Voici les principaux points de la doctrine de Pélage qui y étaient exposés :

1° Qu'Adam avait été créé mortel, et qu'il serait mort même s'il n'eût pas péché ;

2° Que son péché n'était retombé que sur lui-même, et non sur le genre humain ;

3° Que les enfants, à leur naissance, sont dans l'état de pureté primitive où Adam était avant son péché;

4° Que par la mort ou la prévarication d'Adam tout le genre humain ne meurt pas ; et que de même par la résurrection de Jésus-Christ tout le genre humain ne ressuscite pas ;

5° Que les enfants même sans baptême peuvent avoir la vie éternelle;

6° Que les riches qui ont été baptisés, s'ils ne renoncent pas à tous leurs biens, ne peuvent avoir le royaume de Dieu ;

7° Que la grâce de Dieu nous est donnée selon nos mérites;

8° Que le libre arbitre n'existe pas s'il a besoin du secours de Dieu;

9° Que notre victoire dépend, non du secours de la grâce, mais du libre arbitre (*).

Tout cela ayant été lu successivement, Pélage se disculpa sur tous les articles, soit en éludant les difficultés, soit en condamnant les doctrines qu'on lui imputait. Il protesta de la pureté de sa foi ; il fit sa confession, en reprenant cha-

(*) *Concil. gen.*, t. I, p. 862.

cun des articles l'un après l'autre; et cette confession fut si conforme aux dogmes, que le concile le renvoya absous, et le rétablit dans la communion ecclésiastique et catholique. Mais Pélage avait trompé tous les évêques, et sa confession n'était pas sincère : aussi ce concile n'a-t-il aucune autorité dans l'Église. On condamna la doctrine attribuée à Pélage, mais l'hérésiarque échappa à l'anathème : saint Jérôme (Épît. 79) appelle ce concile *misérable* (*miserabilem synodum*), à cause de la ruse de Pélage; et le pape Innocent ne voulut jamais en confirmer les actes. Toutefois, il s'y refusa sans accuser les évêques présents à ce concile, et il mit à cette affaire délicate une louable modération : « Nous ne pouvons, dit-il, ni accuser ni « condamner le jugement de cet évêque : « il paraîtrait que Pélage s'est soustrait « par fraude à l'anathème plutôt que de « se justifier en toute vérité (*). »

LES ÉVÊQUES ALEXANDRE ET THÉODOTE. — L'Église de Syrie, délivree du péril de l'hérésie, jouit d'une paix profonde sous le sage gouvernement du patriarche Alexandre, et sous celui de l'évêque qui le remplaça en 422, le pieux Théodote, que recommandaient aux fidèles la pureté de sa vie et sa profonde connaissance des dogmes de la foi. Il signala son épiscopat par la réunion à l'Église de ce qui restait des anciens apollinaristes, secte tombée depuis longtemps dans un discrédit universel.

A la mort de Théodote, qui arriva en 428, l'histoire de l'Église de Syrie devient confuse et difficile à suivre : d'ailleurs, elle perd peu à peu de son intérêt : Antioche est réduite au troisième rang des patriarcats orientaux : son siége est occupé tour à tour par plusieurs évêques hérétiques, et toute l'activité de ses prélats orthodoxes se reporte sur de misérables subtilités théologiques qui marquent dans tout l'Orient les derniers siècles de la domination impériale. Le temps n'est pas loin où l'Asie va subir l'invasion musulmane; mais, à mesure que la foi s'altère dans l'Orient, elle se purifie dans l'Occident. C'est de l'Orient que s'est levée la lumière du christianisme, mais c'est dans l'Occident qu'elle brillera de tout son éclat. La fureur des hérésies se propage dans cette malheureuse Église d'Asie, et la divise, comme pour la livrer plus facilement aux coups des musulmans. Nous serons bref sur cette triste période de l'Église de Syrie.

JEAN, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, PREND PARTI POUR NESTORIUS; SA CONDAMNATION. — Le prêtre Jean succéda à Théodote sur le siége d'Antioche, en 428. Ce fut de son temps que se propagèrent les doctrines de Nestorius, évêque de Constantinople, dont il avait été le condisciple et l'ami, et qui, niant l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, supposait deux personnes, en Jésus-Christ. Selon Nestorius, la nature divine s'est unie à la nature humaine comme un homme qui veut en relever un autre s'unit à lui : mais elle est restée ce qu'elle était avant cette union : c'est donc une absurdité d'attribuer au Verbe ce qui convient à la nature humaine; mais l'Église enseigne, au contraire, que le Verbe est uni à l'humanité dans Jésus-Christ, de manière que l'Homme et le Verbe ne font qu'une seule personne. Cette grande querelle de l'union hypostatique enflamma tout l'Orient. Saint Cyrille et les plus illustres évêques écrivirent contre Nestorius : car les conséquences de sa doctrine attaquaient l'essence même du christianisme. S'il est vrai qu'il n'y ait, comme le prétendait Nestorius, qu'une union morale, et non substantielle entre la nature divine et la nature humaine, toute l'économie de la religion chrétienne est détruite : il est clair que Jésus-Christ, médiateur rédempteur, n'est, en définitive, qu'un homme, ce qui renverse le fondement de la foi catholique, en attaquant le dogme de la divinité du Verbe. Nous n'entrerons pas dans l'histoire des grandes luttes que souleva cette fameuse hérésie. Nous dirons seulement que Jean d'Antioche sembla hésiter quelque temps entre la doctrine de son ami Nestorius et celle de l'Église catholique. Le premier concile d'Éphèse contre Nestorius s'étant assemblé (431), Jean ne s'y trouva qu'après la publication des décrets con-

(*) *Non possumus illorum episcoporum nec culpare nec probare judicium, cum nesciamus utrum vera sint gesta, aut si vera non sint; constet magis subterfugisse quam se tota veritate purgavisse.* Baronius, *Ann.* 415.

tre l'hérésiarque, et forma, avec ses évêques, un nouveau concile où il accusa Cyrille et prononça sa déposition. Le concile légitime le fit citer à son tour; et comme il ne se présenta pas pour se justifier, les évêques le déclarèrent avec tous ses adhérents séparé de la communion de l'Église. Mais peu de temps après, soit qu'il reconnût la vérité, soit qu'il obéit aux instances de ses amis, il fit enfin la paix avec saint Cyrille, et condamna Nestorius. Il mourut en 441, après onze ans d'épiscopat.

LES ÉVÊQUES DOMNUS, MAXIME BASILE, ACACIUS. — Domnus II, neveu de Jean, gouverna Antioche pendant huit ans et fut ensuite relégué en Palestine par le faux concile (plus connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*), qui soutenait l'hérésie d'Eutychès. Sous Maxime, qui lui succéda contre toutes les règles, sans l'assentiment du peuple ni du clergé d'Antioche, l'abaissement de cette Église commença à se manifester. Après quelque résistance, ce patriarche infidèle à son devoir et à ses droits eut la faiblesse de permettre que son siége ne tînt plus que le troisième rang entre les églises de l'Orient. Basile et Acacius lui succédèrent sans laisser aucune trace de leur administration dans l'Église de Syrie. Sous le dernier, en 459, la ville d'Antioche fut renversée par un horrible tremblement de terre.

MARTYRIUS; PIERRE FOULON; L'ÉGLISE DE SYRIE EST DIVISÉE. — L'Église de Syrie avait perdu tout son crédit dans l'Orient : elle était tout entière divisée entre Martyrius, évêque légitime, et Pierre Foulon, hérétique, qui, par ses intrigues, força son rival à quitter son siége : Martyrius se retira avec de nobles paroles : « Je renonce, dit-il, à un clergé « désobéissant, à un peuple obstiné, à « une Église souillée, me réservant la « seule dignité du sacerdoce. » Ces simples mots peignent, mieux que ne le feraient de longs discours, l'état corrompu et misérable de l'Église de Syrie à cette époque. Nous n'entrerons pas dans le récit fastidieux des intrigues de Pierre Foulon, trois fois chassé d'Antioche, et trois fois installé par la force des armes sur ce siége épiscopal qu'avaient honoré les vertus de Flavien. De 470 à 488 ce ne furent que des dissensions et des guerres dans toute la Syrie; à Pierre Foulon succéda, en 490, un autre hérétique, Palladius, ardent monophysite : Flavien II, Sévère, augmentèrent encore le mal que Pierre Foulon avait fait à l'Église de Syrie. En 526 un nouveau tremblement de terre renversa Antioche : Euphrasius, alors patriarche, fut écrasé sous les ruines de la ville.

PAIX A ANTIOCHE SOUS L'ÉPISCOPAT D'ÉPHRÈME, DOMNUS III, ETC. — Éphrème, comte d'Orient, qui avait soulagé de tout son pouvoir le peuple d'Antioche dans cette grande infortune, fut choisi par lui pour l'épiscopat : sous ce patriarche, la Syrie fut plus tranquille qu'elle ne l'avait été, sous les autres évêques, depuis Flavien. Éphrème, s'étant joint avec le patriarche de Jérusalem, assembla un synode pour déposer Paul d'Alexandrie et condamner les écrits d'Origène : il mourut en 545. Une période heureuse, mais trop courte, s'ouvre pour l'Église d'Antioche. Domnus III, Anastase Ier, Grégoire, qui se justifia des calomnies d'un infâme, furent tous orthodoxes; et les fidèles espérèrent quelque répit. Mais le massacre d'Anastase II par les Juifs et la faiblesse du gouvernement de Phocas leur firent pressentir de nouveaux malheurs. Le siége d'Antioche vaqua longtemps, à cause des incursions des Perses, qui, sous leur roi Chosroès, ravagèrent impunément la Syrie.

INVASION DES ARABES; FIN DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SYRIE. — Ce n'était là que l'annonce d'une plus grande infortune : Mahomet était mort au milieu des préparatifs d'une expédition contre la Syrie (632); Abou-Bekre, après lui, prêcha la guerre sainte : « A qui combattra pour Dieu, Dieu comptera pour chacun de ses pas sept cents bonnes actions, il lui pardonnera sept cents péchés et lui accordera sept cents degrés d'honneur. » Aux chrétiens, il disait : « Nous vous apportons le paradis ou l'enfer; choisissez entre l'islamisme, le tribut, ou la mort par le glaive. » Les Arabes, rendus invincibles par l'enthousiasme religieux, ne devaient pas être arrêtés longtemps par les troupes énervées de l'empire grec. « Les Byzantins

ne résistaient guère qu'à l'aide de soldats étrangers ; comme on coupe, disaient-ils, le diamant avec le diamant, ainsi ils opposaient aux Arabes musulmans des Arabes chrétiens. Mais, grevées d'impôts et minées par l'esprit de secte, la Syrie et l'Égypte étaient devenues pour le moins indifférentes à un changement de domination. Pillées par leurs propres garnisons, des villes et des provinces acceptèrent même avec joie le joug arabe, espérant trouver plus de sécurité sous le gouvernement des kalifes (*). »

Damas fut prise, en 634, le jour même de la mort d'Abou-Bekre. Bientôt, abandonnée par Héraclius, la Syrie entière fut livrée sans défense aux mains des conquérants (638), et Damas devint la capitale du nouvel empire.

« Les renseignements exacts manquent sur la situation des chrétiens soumis à la puissance musulmane ; les historiens arabes n'en disent rien, par suite de leur mépris pour tous les infidèles, et les sources chrétiennes de l'histoire d'Orient, pour le septième siècle, sont tout à fait insuffisantes. D'après Almakyn, Mahomet avait accordé des garanties aux chrétiens d'Arabie ; mais en mourant il recommanda à ses disciples de ne plus tolérer deux religions. La disparition du christianisme du sein de l'Arabie, quoiqu'on n'en puisse préciser l'époque, fut complète. Dans les pays conquis, les destinées des chrétiens furent très-diverses ; sur divers points, on les dépouilla même de leurs églises (*) ; on n'en laissa subsister que sept à Damas, et la défense d'en bâtir de nouvelles ainsi que de nouveaux monastères faisait espérer aux vainqueurs qu'avec le temps l'extinction de l'Évangile suivrait la chute de ses temples (**). »

(*) *Orig. du christ.* par le Dr Dællinger, t. II, p. 280.

(*) *En 665, les Arabes brûlèrent l'évêque d'Émèse.*

(**) *Ibid.*, p. 291. — *Voir* Ockley, *Conquest of Syria, Persia and Egypt by the Saracens*, Lond., 1707.

APPENDICE.

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES DE LA SYRIE ; JURIDICTION D'ANTIOCHE ; LISTES D'ÉVÊQUES.

Nous avons dit que dans la hiérarchie des églises chrétiennes Antioche au concile de Nicée (321) occupait le troisième rang ; elle le conserva jusqu'en 381. Au second concile œcuménique, Flavien, successeur de Mélétius, céda le pas au patriarche de Constantinople. Malgré l'opposition des évêques de Rome et d'Alexandrie, cet abandon des droits de l'église d'Antioche fut confirmé au concile de Chalcédoine (481).

La juridiction ecclésiastique de la capitale de la Syrie n'en resta pas moins fort considérable : elle s'étendait, dès le temps des apôtres, sur la Phénicie et la Cilicie. Bientôt elle embrassa tout *l'Orient*, et finit par comprendre treize provinces :

1re La Syrie première,
2e La Syrie seconde,
3e La Théodoriade,
4e La Cilicie première,
5e La Cilicie seconde,
6e L'Isaurie,
7e La Commagène,
8e L'Osrhoène,
9e La Mésopotamie,
10e La Phénicie première,
11e La Phénicie du Liban,
12e L'Arabie Pétrée,
13e L'île de Chypre.

La Syrie était seule soumise à l'administration directe du patriarche ; les autres provinces avaient chacune un métropolitain presque indépendant, qui, sous la simple suprématie d'Antioche, consacrait lui-même ses suffragants.

Au sixième siècle l'étendue du patriarcat fut diminuée. Laodicée, détachée de la Syrie, fut élevée à la dignité de métropole de la Théodoriade, et l'Arabie, avec le consentement du pape

Vigile, fut réunie par l'empereur Justinien à l'église de Jérusalem. Déjà l'île de Chypre s'était rendue indépendante, αὐτοκεφαλὸς, au concile d'Éphèse (431).

L'Isaurie, à son tour, fut réunie par l'empereur Léon l'Isaurien au patriarcat de Jérusalem.

Nous donnerons, d'après Lequien, la liste, par ordre alphabétique, de toutes les églises qui continuèrent à relever d'Antioche :

Villes.	Provinces.	Métropoles.
Abida.	Phénicie 2e.	Damas.
Abila.	id.	id.
Adana.	Cilicie 1re.	Tarse.
Ægeæ.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Alala.	Phénicie 2e.	Damas.
Alexandrette.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Anasarthe.	Syrie 1re.	Antioche.
ANAZARBE.	Cilicie 2e.	Élevée au rang de métropole par l'empereur Justin.
Antaradus.	Phénicie 1re.	Tyr.
ANTIOCHE.	Syrie 1re.	»
APAMÉE.	Syrie 2e.	»
Aradus.	Phénicie 1re.	Tyr.
Aréthuse.	Syrie 2e.	Apamée.
Augustopolis.	Cilicie 1re.	Tarse.
Balanæa.	Syrie 2e, et plus tard, Théodoriade.	Apamée, Laodicée.
Barbalissus.	Commagène.	Hierapolis.
Béroé.	Syrie 1re.	Antioche.
Béryte.	Phénicie 1re.	Tyr.
Botrys.	id.	id.
Byblos.	id.	id.
Castabala.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Chalcis.	Syrie 1re.	Antioche.
Citidiopolis.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Chomoara.	Phénicie 2e.	Damas.
Corada.	id.	id.
Corycus.	Cilicie 1re.	Tarse.
Cyrrhus.	Commagène.	Hierapolis.
DAMAS.	Phénicie 2e.	»
Danaba.	id.	Damas.
Dulichium.	Commagène.	Hierapolis.
Émèse.	Phénicie 2e.	Damas.
Épiphanie.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Épiphanie (Hémath).	Syrie 2e.	Apamée.
Evaria.	Phénicie 2e.	Damas.
Europus.	Commagène.	Hierapolis.
Flaviopolis.	Cilicie 2 .	Anazarbe.
Gabala.	Syrie 1re.	Antioche. Gabala fut réuni par Justinien à la Théodoriade.
Gabba.	Syrie 1re	Antioche.
Germanicia.	Commagène.	Hierapolis.
Gindarus.	Syrie 1re.	Antioche.
Héliopolis.	Phénicie 2e.	Damas.
HIERAPOLIS.	Commagène.	»
Jambruda.	Phénicie 2e.	Damas.
Irenopolis.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
LAODICÉE.	Syrie 1re.	Antioche. Laodicée fut élevée au rang de métropole par Justinien.
Laodicée du Liban.	Phénicie 2e.	Damas.
Larissa.	Syrie 2e.	Apamée.
Mallus.	Cilicie 1re.	Tarse.
Mariamne.	Syrie 2e.	Apamée.
Mopsueste.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Néocésarée.	Commagène.	Hierapolis.
Palmyre.	Phénicie 2e.	Damas.
Paltus.	Syrie 1re.	Antioche. Paltus fut réunie à la Théodoriade.
Paneas.	Phénicie 1re.	Tyr.
Perrha.	Commagène.	Hierapolis.
Pompeiopolis.	Cilicie 1re.	Tarse.
Porphyréon.	Phénicie 1re.	Tyr.
Ptolémaïs.	id.	id.
Rachlena.	id.	id.
Raphanée.	Syrie 2e.	Apamée.
Rhosus.	Cilicie 2e.	Anazarbe.
Samosate.	Commagène.	Hierapolis.
Sébaste.	Cilicie 1re.	Tarse.
Séleucie.	Syrie 1re.	Antioche.
Séleucobelus.	Syrie 2e.	Apamée.
Sergiopolis.	Commagène.	Hierapolis.
Sidon.	Phénicie 1re.	Tyr.
Sura.	Commagène.	Hierapolis.
TARSE.	Cilicie 1re.	»
Tripolis.	Phénicie 2e.	Tyr.
TYR.	id.	»
Zéphyrium.	Cilicie 1re.	Tarse.
Zeugma.	Commagène.	Hierapolis.

SYRIE Ire.

PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

Saint Pierre, apôtre, vers 44.
Évode, premier successeur de saint Pierre.
Ignace, martyr, mourut le 20 décembre 107; en l'année 116, suivant quelques auteurs.
Eros, après Ignace, occupa le siége d'Antioche pendant vingt ans; mort en 128.
Corneille fut le quatrième successeur de l'apôtre saint Pierre; mort en 142.
Éros gouverna vingt-huit ans l'église d'Antioche; mort en 168.
Théophile vivait sous l'empereur Marc-Aurèle.
Maximin, de 177, ou plutôt de 186 à 199.
Sérapion, 199-211.
Asclépiade, 211-219.
Philétus, 219-230.
Zebenne succède à Philétus. Eusèbe ne donne point la date exacte de sa mort.
Babylas, 237-251.
Fabius, 251.
Démétrianus, 252-259.
Paul de Samosate, 260-269, environ.
Domnus I, 269-274.
Timée, 274-283.
Cyrille, 283-303.
Tyrannus, 303-314.
Vitalis, 314-319.
Philogone, 319-324.
Eustathe, évêque de Béroé, puis d'Antioche, vers 325, assista au concile de Nicée. Les ariens parvinrent à le faire déposer et exiler, en 331, suivant Tillemont et Lequien; il mourut vers 382.
Eulalien fut élevé au siége d'Antioche par les ariens, 331.
Eusèbe fut élu, mais refusa de quitter Césarée.
Euphronius fut nommé à sa place.
Placille, appelé Flacillus par Sozomène, Placentius par Théodoret, succéda à Euphronius vers 333. Il assista au synode de Tyr, avec les ariens, en 335; il présida celui d'Antioche en 341.
Étienne fut chassé d'Antioche en 348. Théodoret, *Hist.* II, 9, 10.
Léonce, 348-357.
Eudoxe, 357-359.
Anien est compté parmi les évêques d'Antioche par Nicéphore et Théophane.
Mélèce entra à Antioche en 361. Il en sortit presque aussitôt, et fut remplacé par Euzoius. Après la mort de l'empereur Constance il rentra dans son siége, vers le mois de décembre 362. Une partie des catholiques refusèrent de le reconnaître, et prirent pour évêque Paulin. Il mourut au premier concile œcuménique de Constantinople, 381. Son corps fut rapporté à Antioche.
Flavien succéda à Mélèce, 381. Paulin mourut en 388. Ses partisans lui donnèrent pour successeur Évagre. Ainsi, la dissension continuait dans l'église d'Antioche. Évagre mourut en 394. Quatre ans après, 398, Flavien fut réconcilié par saint Jean Chrysostome avec les évêques d'Occident. Il mourut en 404.
Porphyre, 404-413, fut un des évêques qui signèrent la condamnation de saint Jean Chrysostome.
Alexandre, 413-421 ou 422.
Théodote, 422-428.
Jean I, 428-441.
Domnus II, 441-449.
Maxime, 449-456.
Basile, 456-458.
Acacius, 459.
Martyrius, 459-473.
Pierre Foulon (Petrus Fullo) lui dispute le siége d'Antioche. Trois fois chassé, il est trois fois rétabli.
Julianus, successeur légitime de Martyrius, meurt vers 476, après le premier retour de Pierre Foulon.
Étienne II, évêque orthodoxe, meurt en 480.
Étienne III, martyr, 481.
Jean II, évêque hérétique, abjure ses opinions, suivant Théophane.
Calaudion, patriarche légitime, nomme Jean II au siége de Tyr. Il est exilé en 485. Pierre Foulon revient à Antioche, et meurt en 490.
Palladius, ardent monophysite, 490-498.
Flavien II, 498-512.
Sévère, 512-517. Après sa mort, le siége d'Antioche resta quelques mois vacant.
Paul II, 518-521.
Euphrasius, 521-526.
Éphrème, 527-545.
Domnus III, 545-559.
Anastase I, 559-569.
Grégoire, 569-584.
Anastase I, après la mort de Grégoire, est rétabli sur le siége d'Antioche. Il meurt en 598.
Anastase II, 598-610. Après sa mort le siége d'Antioche resta vacant, pendant trente et un ans suivant les uns, et vingt-huit ans suivant les autres. La Syrie était alors abandonnée aux incursions des Perses.
Athanase, 629. Lequien hésite à le compter parmi les patriarches.

En 640 on trouve sur le trône archiépiscopal un certain Macédonius, que Lequien qualifie d'hérétique. Antioche, comme on le sait, était déjà au pouvoir des musulmans. Jusqu'en 742 ses évêques résidèrent à Constantinople.

ÉVÊQUES DE BÉROÉ.

Eustathe, évêque de Béroé, fut élevé au siége d'Antioche en 325.

Cyrus, successeur d'Eustathe, fut persécuté par l'empereur Constance.

Mélèce I quitta le siége de Sébaste pour celui de Béroé (Socrate, II, 44), puis pour celui d'Antioche, 361.

Anatolius lui succéda à Béroé. (Socrate, III, 25.)

Théodote vivait sous l'empereur Valens.

Acacius fut sacré évêque par Eusèbe de Samosate vers 379 ou 380. Il assista au premier concile œcuménique de Constantinople, 381. Il fut un des ennemis de saint Jean Chrysostome. En 431 il défendit Nestorius contre Cyrille d'Alexandrie. Son âge l'empêcha d'assister au concile d'Éphèse. En 432 les évêques d'Orient tinrent une assemblée à Béroé. Acacius mourut en 437.

Théoctistus succède à Acacius en 438. Il assiste au concile de Chalcédoine, 451.

Antoninus fut exilé par l'empereur Justin en 518.

Mégas en 540 fut envoyé par les habitants d'Antioche vers Chosroès, qui s'avançait en Syrie. Ses prières ne furent point écoutées. (Procope, *De bell. Pers.*, II, 6 et 7.) Il assista en 586 au synode de Constantinople.

ÉVÊQUES DE CHALCIS.

Tranquillus est le premier évêque connu de Chalcis.

Thélaphius paraît avoir suivi le parti des ariens.

Magnus assista au synode d'Antioche, 364. (Socrate, III, 25.)

Eusèbe fut sacré évêque par Eusèbe de Samosate, sous l'empereur Valens. (Théodoret, V, 4.) Il parut au premier concile œcuménique de Constantinople, 381.

Apringius se rendit avec Jean d'Antioche au concile d'Éphèse, 431, et défendit les opinions de Nestorius.

Antoine, successeur d'Apringius, resta fidèle à l'Église.

Jamblique assista au synode d'Antioche tenu par Domnus II, en 435.

Romulus vint au concile de Chalcédoine, 451.

Domnus en 456 protesta contre le meurtre de saint Proterius.

Romanus fut chassé de son siége sous l'empereur Zénon l'Isaurien, en 485.

Isidore fut déposé en 518.

Domitius assista au cinquième concile œcuménique, 553.

Probus fut envoyé par l'empereur Maurice vers Chosroès, roi des Perses. (Théophylacte, V, 15.)

ÉVÊQUES DE SÉLEUCIE.

Dosithée vivait au troisième siècle. Il écrivit contre les hérétiques, qui de son temps étaient nombreux en Syrie. On ne connaît pas les noms de ceux qui l'avaient précédé sur le siége épiscopal de Séleucie.

Zénobius ou *Zenonius* vint au concile de Nicée, 325.

Eusèbe fut l'un des membres du synode convoqué en Isaurie par l'empereur Constance en 359.

Bizus porte le titre d'évêque de Séleucie dans la liste de ceux qui assistèrent sous Théodose, en 381 et 382, au concile de Constantinople. On le voit paraître, plus tard, dans un synode convoqué à Antioche. Il revint à Constantinople en 394. *Bizus* ou *Biza* était une forme du nom *Basile*.

Maxime, qui avait étudié à Antioche avec saint Jean Chrysostome, fut peut-être le successeur de Bizus.

Dosithée ne put, à cause de ses dissentiments avec les habitants de Séleucie, rester en possession du siége épiscopal. Il fut, suivant le témoignage de Socrate (VII, 36), transféré à Tarse en Cilicie par le patriarche d'Antioche.

Gérontius fut un des membres du synode d'Éphèse en 448.

Nonnus occupait vers 505 le siége épiscopal de Séleucie.

Constantin, suivant Théophane, était évêque vers la dix-huitième année du règne d'Anastase.

Denis assista au concile de 553.

Antoine fut peut-être le successeur de *Denis*.

Théodore est postérieur à ceux que nous venons de nommer.

Agapius vivait au temps de l'empereur Basile Porphyrogénète. Suivant les uns, il quitta le siége épiscopal de Séleucie pour celui de Jérusalem; suivant les autres, il devint patriarche d'Antioche.

ÉVÊQUES DE GINDARUS.

Il y avait un siége épiscopal à Gindarus. *Pierre* est désigné comme évêque de cette ville dans la liste de ceux qui assisterent au synode d'Antioche en 341.

ÉVÊQUES DE LAODICÉE.

Lucius fut le premier évêque de Laodicée.

Thelymidres est nommé par Eusèbe, *Hist.* VI, 46. Il survécut à la persécution de Décius.

Héliodore succéda à Thelymidres. (Eusèbe, VII, 5.)

Socrate succéda à Héliodore (Eusèbe, VII, 32).

Eusèbe vivait sous l'empereur Aurélien.
Anatolius, successeur d'Eusèbe, occupait le siége de Laodicée, vers 280.
Étienne I renia la foi, pendant la persécution de Dioclétien. (Eusèbe, VII, 32.)
Théodote, successeur d'Étienne, assista au concile de Nicée, 325.
Georges, partisan d'Arius, mourut en 363.
Pélage assista au concile œcuménique de Constantinople, 381. Il fut chassé de son siége sous l'empereur Valens.
Apollinaire paraît avoir succédé à Pélage.
Elpidius gouvernait l'Église de Laodicée sous l'empereur Arcadius.
Macarius, elevé au siége de Laodicée en 429, se sépara de Cyrille d'Alexandrie, et suivit le parti de Jean d'Antioche. Il assista au synode d'Antioche en 432, et au concile de Chalcédoine en 451.
Maxime protesta contre le meurtre de saint Proterius en 456.
Nicias, évêque hérétique, vivait sous l'empereur Anastase.
Constantin, qui avait été maître de la milice, fut élevé au siége de Laodicée en 510. Il fut déposé en 518, par l'empereur Justin Ier.
Étienne II assista au deuxième concile œcuménique de Constantinople, en 553.

SYRIE IIe.

ÉVÊQUES D'APAMÉE.

Aristarque, disciple de saint Paul, occupa le premier le siége d'Apamée.
Hieremias est compté parmi les premiers évêques de cette Église.
Théophile paraît lui avoir succédé.
Alpheius assista au concile de Nicée, 325, et au synode d'Antioche, 341.
Uranius vivait sous l'empereur Jovien.
Jean I assista au premier concile œcuménique de Constantinople, en 381.
Marcellus, successeur de Jean, détruisit les temples des faux dieux et fut tué par les païens.
Agapet, frère et successeur de Marcellus, combattit l'hérésie des ariens. (Théodoret, *Hist. rel.*, ch. 3.)
Alexandre se sépara du concile d'Éphèse, et fut excommunié, en 431. La paix fut rétablie dans l'Église en 434.
Domnus assista au concile de Chalcédoine, 451; en 456 il signa la protestation des évêques de la Syrie contre le meurtre de saint Proterius.
Conon fut un des chefs de la faction Isaurienne sous l'empereur Zénon. (Évagre, III, 35.)
Jean II, évêque hérétique, fut chassé d'Apamée par les habitants en 477. Il s'empara du siége d'Antioche.
Marinus vivait sous l'empereur Anastase.
Pierre, successeur de Marinus, parvint, par la corruption et la simonie, au siége d'Antioche. Il fut déposé par l'empereur Justin.
Isaac succéda à Pierre.
Paul occupa le siége d'Apamée après Isaac.
Thomas assista au cinquième concile œcuménique, 553. Il se rendit auprès de Chosroès, qui menaçait Apamée. Quand cette ville fut prise, il fut emmené prisonnier en Perse. (Procope, *De bell. Pers.*, II, 11; Évagre, IV, 26.)
Thomarichus mourut en 648.

ÉVÊQUES D'ARÉTHUSE.

Eustathe assista au concile de Nicée, 325.
Marc I fut tué par les païens, sous l'empereur Julien l'Apostat.
Marc II parut au concile de Chalcédoine, 451.
Eusèbe protesta avec les évêques de la seconde Syrie contre le meurtre de saint Proterius, 456.
Severianus occupait le siége d'Aréthuse au commencement du sixième siècle.
Abraham vivait avant le sixième concile œcuménique de 681.

ÉVÊQUES DE MARIAMNE.

Paul assista au concile de Chalcédoine, 451.
Magnus signa la lettre adressée à l'empereur Léon, en 456.
Cyrus fut un de ses successeurs.
Œtherius assista au synode de Constantinople, tenu en 536.

CILICIE IIe.

ÉVÊQUES D'ÉPIPHANIE.

Maurice assista au concile de Nicée, 325, et au synode d'Antioche, 341.
Eustathe suivit les opinions d'Arius. Il mourut sous le règne de l'empereur Julien, après avoir vu son église profanée par les païens.
Eusèbe assista au premier concile œcuménique de Constantinople, en 381.
Étienne assista au synode d'Antioche, en 435.
Eutychien parut au concile de Chalcédoine, 451.
Épiphane signa la protestation adressée par les évêques à l'empereur Léon, en 456.
Cosmas, d'accord avec Sévérien, évêque d'Aréthuse, refusa de reconnaître Sévère d'Antioche, et fut soutenu par les habitants d'Épiphanie contre le ressentiment de l'empereur Anastase.
Sergius vivait sous l'empereur Justinien.

COMMAGÈNE.

ÉVÊQUES D'HIÉRAPOLIS.

Philotime est cité parmi les évêques qui assistèrent au concile de Nicée. D'autres, comme on peut le voir dans le recueil de Labbe, l'appellent *Philoxène*.

Théodote fut ordonné secrètement évêque d'Hiérapolis par Eusèbe, évêque de Samosate, au temps de Valens. (Théodoret, V, 14.) Il visita Marcien, solitaire de Chalcidis. Il assista au premier concile œcuménique de Constantinople, 381. Dans la liste des évêques il est nommé *Théodore*.

Alexandre, l'un des plus ardents défenseurs du nestorianisme, fut chassé de son siége.

Panolbe lui succéda.

Jean fut invité par les évêques du synode d'Antioche présidé par Domnus II à déposer Athanase de Perrha, 435.

Étienne I fut sacré évêque par Domnus, patriarche d'Antioche. Il nomma Sabinien à la place d'Athanase en 446. Deux ans après il assista à un nouveau synode d'Antioche, dans l'affaire d'Ibas, d'Édesse. Il prit part au concile de Chalcédoine en 451. Il protesta contre le meurtre de saint Proterius d'Alexandrie, en 456.

Cyrus, vers la dixième année du règne de Zénon, fut chassé de son siége, ainsi que Nestor de Tarse et plusieurs autres évêques orthodoxes.

Philoxène s'appelait d'abord Xénaias; c'était un esclave, Perse d'origine, qui s'était sauvé des environs d'Antioche. Quoiqu'il fût attaché à l'erreur des manichéens, et qu'il n'eût pas reçu le baptême, il fut élevé au siége d'Hiérapolis par Pierre d'Antioche, et prit le nom de Philoxène (vers la seizième année de Zénon). Philoxène fut appelé à Constantinople par l'empereur Anastase, 507. Il présida l'assemblée de Sidon, 509. L'empereur Justin l'exila en 518. (Assemani, *Bibl. orient.*, II, p. 10 et suiv.)

Théodore parut au cinquième concile œcuménique de 553.

Étienne II est nommé par Évagre, VI, 20.

ÉVÊQUES DE CYRRHUS.

Syricius assista au concile de Nicée, 325, et au synode d'Antioche, 341.

Augarus, au synode de Séleucie, suivit le parti de l'arien Georges d'Alexandrie et d'Acacius de Césarée.

Astérius était arien. Il fut nommé par l'empereur Valens.

Isidore est cité par Théodoret, *Hist. eccl.* V, 4; il assista au premier concile de Constantinople, 381. On ne sait pas la date de son intronisation, ni celle de sa mort.

Théodoret paraît avoir succédé à Isidore. On présume qu'il fut sacré évêque de Cyrrhus en 423. Il fut en querelle avec saint Cyrille au sujet de Nestorius, dont il n'approuvait pas les opinions, mais qu'il défendait contre la violence des orthodoxes. Il se réconcilia avec lui. Mais le zèle avec lequel il combattit les eutychéens lui attira la disgrâce de la cour de Constantinople; condamné, en 449, par le conciliabule dit *brigandage d'Éphèse*, il fut dépouillé de son siége. Il implora la protection du pape Léon, et rentra dans son église, sous Marcien (vers 450); né à Antioche en 387, il mourut vers 458.

Jean convoqua un synode à Cyrrhus.

Sergius I fut chassé de son siége et excommunié, comme partisan de Nestorius.

Sergius II fut envoyé en exil, par le synode de Chalcédoine, 518. Il suivait la secte des monophysites.

ÉVÊQUES DE SAMOSATE.

Peperius assista au concile de Nicée, 325, et au synode d'Antioche, 341.

Eusèbe I gouvernait l'église de Samosate en 361. Il signa en 372 la lettre adressée par Mélèce d'Antioche aux évêques d'Occident. Exilé en Thrace par l'empereur Valens, il eut pour successeur un certain Eunomius, que les habitants refusèrent de reconnaître, puis un arien nommé Lucius. En 378, après la mort de Valens, il rentra dans son église. Il assista au synode d'Antioche, tenu en 379 par Mélèce. Il fut tué peu de temps après, par une femme arienne. (Théodoret, IV, 14; V, 4.)

Antiochus assista au concile œcuménique de Constantinople, en 381.

André suivit le parti de Jean d'Antioche en 431. Il assista au synode d'Antioche en 432.

Rufin assista au *brigandage d'Ephèse*, en 449; mais il abjura ses erreurs au concile de Chalcédoine, 451.

Eusèbe II fut déposé par l'empereur Zénon.

ÉVÊQUES DE ZEUGMA.

Bassus est cité parmi les evêques du concile de Nicée, 325.

Antoine se sépara, avec les ariens, du synode de Sardes.

Sabinianus est nommé par Socrate (III, 25), à la date de l'année 363, sous l'empereur Jovien.

Aphthonius, moine illustre par sa piété, fut élevé au siége de Zeugma, où il porta l'aus-

térité de ses mœurs; il ne quitta pas le cilice.

Héliade s'attacha à l'hérésie de Nestorius. Il ne persista pas dans ses erreurs.

Évorcius, nommé à tort Évolcius, assista au concile de Chalcédoine, 451.

Julien prit part au cinquième concile œcuménique en 553, sous l'empereur Justinien.

ÉVÊQUES D'EUROPUS.

La ville d'Europus eut aussi ses évêques.

David d'Europus est cité, avec Héliade de Zeugma, parmi les partisans de Nestorius.

PHÉNICIE IIe.

ÉVÊQUES DE DAMAS.

Ananias est considéré comme le premier évêque de Damas. C'est lui qui baptisa l'apôtre saint Paul. Il fut martyrisé.

Magnus assista au concile de Nicée, 325, et au synode d'Antioche en 340.

Philippe siégea au premier concile œcuménique de Constantinople, en 381.

Jean I, avec Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient, se sépara du concile d'Éphèse, 431, et défendit Nestorius.

Théodore succéda à Jean. Il assista au synode d'Antioche, 435, et au concile de Chalcédoine, 451.

Jean II reçut en 456 la lettre adressée par l'empereur Léon à tous les évêques d'Orient, au sujet du meurtre de saint Proterius.

Pierre I vivait vers la fin du cinquième siècle. Craignant la persécution d'Anastase I, le Silentiaire, il abandonna son siége et se retira en Palestine.

Thomas, successeur de Pierre, adopta les erreurs des monophysites. Il fut chassé de Damas par l'empereur Justin en 518. (*Voir* Assemani, *Dissert. de monophys. ex Dionysii Patriarchæ chronico; Bibl. orient.* tom. II, p. 327.)

Zacharie paraît avoir vécu avant le cinquième concile œcuménique.

Eustathe assista au cinquième concile œcuménique, 553.

Germanus vivait sous l'empereur Maurice.

Pierre II fut contemporain de saint Jean Damascène. Il fut martyrisé vers 743, par le kalife Walid.

ÉVÊQUES D'HÉLIOPOLIS.

Théodote, évêque d'Héliopolis, baptisa sainte Eudocie, qui fut martyrisée au temps de l'empereur Trajan. Lequien, nous devons le dire, semble ne pas croire à l'authenticité du document où se trouve consigné le nom de Théodote.

Eusèbe nous apprend qu'on établit un évêque à Héliopolis au temps de Constantin ; il ne le nomme pas.

Joseph était évêque vers 450.

Pierre occupait le siége épiscopal d'Héliopolis au temps de l'empereur Léon.

ÉVÊQUES D'ABILA.

Jordanes était évêque vers le milieu du cinquième siècle.

Jean signe, comme évêque d'Abila, une lettre adressée à l'empereur Léon par les évêques de Syrie en 456.

Alexandre en 518 fut déposé par ordre de l'empereur Justin.

ÉVÊQUES DE LAODICÉE.

Placon assista au concile d'Éphèse, 431. Dans certains manuscrits on l'appelle Placcus ou Flaccus.

Valérius est nommé parmi les évêques qui assistèrent au concile de Chalcédoine, 451.

Jean fut contemporain de Jean Damascène.

ÉVÊQUES D'ÉMÈSE.

Silvain, martyr, périt dans la persécution de Dioclétien.

Anatole est cité parmi les évêques du concile de Nicée, 325. Il assista au synode d'Antioche, en 341.

Eusèbe, arien zélé, vivait sous l'empereur Constance.

Paul I, successeur d'Eusèbe, suivit le parti des évêques ariens.

Némésius fut un ami de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.

Cyriacus défendit saint Jean Chrysostome, et fut exilé à Palmyre par Arcadius.

Paul II vivait vers 432.

Pompeianus assista au synode d'Antioche convoqué par le patriarche Domnus en 435.

Uranius fut représenté par l'archidiacre Porphyre au concile de Chalcédoine, 451. Il retrouva, suivant certaines traditions, la tête de saint Jean-Baptiste, en 452.

En 665 un évêque d'Émèse, dont Théophane ne donne pas le nom, fut brûlé par les mahométans.

FIN DE LA SYRIE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES.

B

C

D

H

I

J

Q

R

S

T

U

V

X

Z

TABLE GÉNÉRALE.

HISTOIRE DE LA SYRIE ANCIENNE.

SYRIE CHRÉTIENNE.

FIN DE LA TABLE.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

SYRIE MODERNE,

CONTENANT L'HISTOIRE DES CROISADES,

PAR JULES A. DAVID.

INTRODUCTION.

Dieu seul est bon pour la Syrie, nous disait un jour un archevêque maronite, en nous vantant les magnificences du Liban, les richesses de la vallée de Békaha, la fécondité des plaines d'Alep et de Damas; mais en gémissant sur les déprédations des pachas, sur la férocité des Druzes, sur le fanatisme cruel de tant de sectes idolâtres qui fourmillent dans la montagne. La parole de cet archevêque est vraie depuis l'an premier de l'hégire jusqu'à nos jours; elle caractérise tout aussi bien le passé que l'époque actuelle. En tous temps, en effet, les biens de la Syrie lui vinrent de Dieu, ses maux lui vinrent des hommes. Cette contrée, qui, dès l'origine des sociétés, fut le champ de bataille de tant de conquérants, la terre promise de la plupart des émigrés, est devenue aujourd'hui un asile de proscrits, et demeure toujours une proie facile pour les ambitieux. Chaque peuple de passage y a laissé des traînards, chaque armée des maraudeurs, chaque ancien possesseur des descendants; on y rencontre à la fois des Juifs et des Perses, des Grecs et des Latins, des Francs et des Arabes; puis des réfugiés des persécutions chrétiennes et musulmanes, les Maronites et les Métualis; des victimes des destinées les plus étranges, les Samaritains et les Kédamécès; des fous des espèces les plus honteuses, les Kelbièhs, qui adorent le chien, et les Jézidis, qui adorent le diable; des indépendants venus du nord comme du midi, les Turkomans et les Bédouins; enfin des despotes, les Ottomans; des fanatiques, les Druzes; des brigands, les Kurdes.

De tant d'éléments hétérogènes, comment former un tout? à ces indigènes de races si opposées, comment demander de la concordance dans les vues et dans les intérêts? Il n'y a donc pas, à proprement parler, de nation syrienne. On ne trouve dans cette belle contrée que des habitants différents d'origine, de caractère et de mœurs; point d'unité, point de nationalité. Si les Grecs ont laissé en héritage à la Syrie l'esprit du commerce, les Juifs y ont apporté la passion de l'usure; si les Arabes y ont montré l'amour de l'indépendance, les Kurdes y ont introduit l'ardeur du pillage; si les chrétiens ont doté leurs

montagnes du sentiment de la charité, les Druzes ont infecté les leurs des excès de l'égoïsme : contrastes affligeants, où le bien est étouffé par le mal, où les plus généreuses inspirations ont à combattre les plus cruels instincts!

Puis, en regard de ces misères humaines, une nature opulente et superbe : des terres toujours fertiles, malgré l'abandon où elles demeurent si souvent; des champs qui donnent à l'homme, presque sans sueurs, du froment pour sa nourriture, du coton pour ses vêtements, de l'orge pour ses bestiaux ; des collines verdoyantes où le mûrier en abondance entretient des milliers de vers à soie; des montagnes où les bois possèdent toutes les qualités supérieures, depuis le cèdre jusqu'au chêne, depuis le platane jusqu'au sapin; des sycomores prodigieux, qui couvrent de leur ombre une caravane entière; des vallées grasses et luxuriantes; des vergers où l'olivier, le citronnier et le pommier rivalisent d'excellence et de fécondité : voilà pour le nécessaire et l'utile, voilà pour les besoins du corps; pour l'agréable maintenant, pour la satisfaction de l'âme : des jardins où le jasmin et la fleur d'oranger le disputent en parfums, où la rose et la tulipe le disputent en beauté; des campagnes où le pin parasol s'entremêle au palmier, où des haies de nopal courent le long des chemins, où des buissons de lauriers-roses suivent le cours des eaux, où des gazons à fleurs rouges diversifient le tapis des prairies; des rivages où les lames écumeuses de la Méditerranée se brisent sur des roches étincelantes; un horizon où des neiges éternelles surmontent la sombre muraille du Liban ; et au-dessus de toutes ces somptuosités, un air pur, un ciel bleu. Telle est, dans sa plus grande partie, la Syrie, odeur de paradis, comme disent les poëtes turcs, jardin tracé par Dieu pour le premier homme, ainsi que l'ont pensé les poëtes hébreux, contrée bénie, où, selon les poëtes arabes, chaque montagne porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds.

La Syrie, il est vrai, n'est point partout aussi brillante, aussi féconde, aussi belle : elle présente bien des contrastes : une mer houleuse sur ses plages abandonnées, de Saidèh à Yâfa ; le désert sur sa frontière orientale, et l'âpre Judée à l'une de ses extrémités. Pourtant ce qu'elle contient de territoires arides, ce qu'elle renferme de cantons ravagés, ses tristesses et ses désolations sont bien plutôt l'ouvrage de l'homme que l'œuvre du Créateur. Ses côtes virent autrefois les premiers havres des premiers marchands : l'industrie y creusa des ports, la barbarie les a comblés (*) ; la prévoyance grecque y éleva des môles, l'incurie ottomane les laissa rouler dans les flots. La campagne de Damas était la métairie des khalifes ; elle ne sert plus, depuis le seizième siècle, que de pacage à des tribus nomades. Après Tyr et Sidon, ces métropoles d'un commerce inconnu, ces sociétés qui ont à peine laissé quelques traditions après elles, anneaux perdus de la chaîne des civilisations, la riche Antioche, la voluptueuse Hems, la puissante Ramlah, sont devenues des villages misérables et sordides, aux cabanes de boue et de paille, au sol raboteux, où végètent quelques pauvres pêcheurs et quelques pâtres en guenilles. Eh bien, ces ruines qui les a faites ? La guerre, fléau de l'Orient, plus terrible et plus ordinaire encore que la peste. Sous les satrapies comme sous les proconsulats, avec Alexandre comme avec Pompée, sous la domination des Séleucides comme sous la verge de fer des empereurs d'Occident, par les Arabes comme par les Francs, la Syrie fut toujours exploitée ainsi qu'une mine inépuisable. Décimée par les Grecs, ruinée par les Romains, pillée par les Arabes, ravagée par les Francs, quelle fécondité, quelles richesses naturelles, quelle puissance n'a-t-il pas fallu à cette terre, exposée depuis tant de siècles à l'avidité de tous, pour renaître sans cesse de ses cendres, véritable phénix entre les contrées!

Il n'existe peut-être pas de point de vue où Dieu paraisse plus grand et l'homme plus petit que de cette terre, si

(*) En 1760, dans sa lutte contre la Porte, l'emir druze Fakr-Eddin, pour se mettre à l'abri des vaisseaux de Constantinople, fit couler des bateaux chargés de pierres à l'entrée des ports de Sour (Tyr) et de Saidèh (Sidon). *Voyez* Volney.

dotée par le ciel, si convoitée par les peuples. Nulle part les rois ne se sont montrés plus avides, les soldats plus cruels, les conquêtes plus désastreuses. Depuis douze cents ans surtout, la face de ce pays a changé cent fois; les gouvernements s'y sont succédé tous plus despotiques les uns que les autres; les irruptions lui sont venues de tous côtés; il a vu tour à tour prendre place à son soleil les habitants des deux hémisphères maudits, du Nord et du Midi, du désert de neige et du désert de sable, les aventuriers de l'Hedjaz desséché et ceux des steppes glacées de la Tartarie; et tous ces barbares l'ont traversé comme des torrents, ou s'y sont répandus comme des marais infects. En vain, après les ravages des bandes de Khaled, la civilisation des khalifes avait-elle accumulé, en deux siècles, autant de merveilles que les Grecs en dix, les Romains en douze, une architecture délicieuse, un luxe éblouissant, une langue pittoresque, une grammaire, chef-d'œuvre de logique, une poésie, chef-d'œuvre d'éloquence; en vain Damas trempait-elle ses aciers les plus fins; en vain Alep filait-elle ses soies les plus éclatantes; en vain le Hauran voyait-il ses collines reprendre leur parure, ses arbres leurs fruits d'or, sa population son industrieuse activité; les hordes caucasiennes, plus ignorantes, plus farouches, plus avides que tous les anciens conquérants, incendièrent sans remords les monuments de l'art et de la science, détruisirent les manufactures, massacrèrent les ouvriers, et pulvérisèrent ce qu'elles ne pouvaient dévorer.

Jetons un rapide coup d'œil sur les révolutions nombreuses et radicales qu'a éprouvées la Syrie depuis l'an 1er de l'hégire jusqu'à nos jours. Les mêmes luttes de tribu à tribu, qui caractérisent l'état des Arabes, dans l'Hedjaz et dans l'Yémen, avant Mahomet, se reproduisent en Galilée, au cinquième siècle de notre ère, entre les Ghassanides, ces anciens usurpateurs nomades, et les cavaliers maraudeurs des princes de Hira, établis dans les plaines de l'Euphrate. Les uns comme les autres ont le goût des aventures, la soif du pillage, la rage des combats; et, sous le prétexte de servir une grande puissance, celle des Romains ou celle des Perses, ils entretiennent sans cesse la guerre sur les frontières des deux empires. Ce sont des bandes sans discipline, qui vont et viennent constamment de province en province, volant, brûlant, égorgeant, par passion comme par représailles, avec des chances diverses de victoires et de déroutes, et préparant peu à peu, par leurs rapines et leurs saccagements, la dépopulation des plus fécondes contrées, la ruine des cités les plus riches: véritables enfants du désert, qui ne savent faire que la solitude autour d'eux, sorte d'auxiliaires des sables envahisseurs, qu'ils augmentent et de la poussière des générations et de la cendre des villes.

L'invasion de l'islam ne fut pas moins funeste à la Syrie que les incursions des compagnons d'Amrou-ben-Amer, après la rupture de la digue de Mareb. Conquérants vagabonds, les musulmans s'éparpillèrent dans le pays; or, c'était précisément ce genre de guerre qui devait entraîner les plus irréparables maux : courses spoliatrices et continues, *razias* successives, perpétuelles attaques en mille endroits différents, où l'ennemi détruisait pour détruire, où l'arbre fruitier était inhumainement arraché du sol qu'il avait si longtemps enrichi, où les moissons étaient rasées en herbe. La montagne seule alors, le majestueux Liban, grâce à ses pics inabordables, à ses étroits sentiers sur de profonds abîmes, à ses étages de roches si faciles à défendre, demeura à l'abri du fléau. Partout ailleurs, voyez quelle misère! Et comme ces pauvres Syriens tremblent devant les Arabes, troupeau de gazelles pourchassées par d'ardentes et agiles panthères! Les uns demandent grâce à genoux, et servent de guides à leurs tyrans; les autres se laissent égorger, comme si le ciel leur avait commandé ce sacrifice, chrétiens sans enthousiasme, martyrs sans couronne. Les villes se rachètent pour un an à force d'or et de robes de soie. Tout fuit, tout s'épouvante, et le faible empereur de Constantinople s'enferme dans sa capitale, abandonnant la Syrie comme on abandonnait naguère les bouches inutiles dans les siéges barbares. Puis, si l'indolent Héraclius se réveille enfin, s'il convoque ses meilleurs généraux, s'il

assemble ses plus nombreux bataillons, s'il inspire quelque inquiétude aux soldats d'Omar, qui se replient, c'est pour voir sa formidable armée, demi-victorieuse deux jours durant, tomber le troisième, tout entière, sous le fer musulman, le long des bords de l'Yarmouk.

Quelques historiens ont trop bénévolement fait gloire aux Arabes de l'empire universel où tendait le mahométisme; c'est comme si l'on imputait au premier peuple qui fut chrétien la domination qu'a obtenue le christianisme. Il n'existe en réalité aucun rapport entre les conquêtes de Rome, par exemple, et celles de la Mekke. Dans l'établissement du mahométisme, il y a deux choses distinctes : le sabre et le Koran, l'action et la parole. Les deux puissances furent d'abord dans une seule main, elles tendirent au même but, elles régnèrent ensemble; mais bientôt les exigences du sabre suscitèrent les disputes de la parole : dès lors il y eut schisme religieux et désunion politique. L'unité colossale rêvée par les khalifes, et dont Haroun-al-Rachid demeure pour nous la personnification la plus éclatante, n'est qu'une fiction historique. L'Arabe, pas plus que le Goth, n'a pu maintenir son pouvoir dans les nombreuses contrées qu'il a successivement envahies au galop de son cheval et dans la fièvre de son sang : il a pu conquérir, mais il n'a pu conserver. Il a fallu, à son tour, qu'il fût vaincu par le repos, par le bien-être, par le climat; il a fallu qu'il vînt se perdre, lui aussi, dans cette masse compacte des populations asiatiques, molles, parce qu'elles sont facilement satisfaites, inoffensives, parce qu'elles sont heureuses, contemplatives et paresseuses, parce que leur ciel est pur et que leur terre est féconde. Il ne convient donc pas de n'attribuer qu'au génie des successeurs d'Omar l'extension si rapide du mahométisme : le mahométisme a trouvé en Asie des hommes faciles à toute croyance, voilà le secret de son pouvoir.

La religion, à vrai dire, n'est que le mode uniforme par lequel ont passé, en Orient, des peuples essentiellement homogènes, frères par les besoins, par les goûts, par les mœurs avant de l'être par une croyance unique. Le mahométisme, en tant que culte d'un seul Dieu, fut comme un creuset sublime où vint s'épurer l'âme rêveuse des races asiatiques. Les préjugés de quelques-uns les écartèrent de la nouvelle société; tels furent les Guèbres, entêtés dans leur formule étroite, fanatiques de leur mythe incomplet; les intérêts d'un moins grand nombre encore les firent lutter sans espoir comme sans grandeur; tels furent les chefs dépossédés, les princes et leurs courtisans : mais la masse, calme, insouciante, instinctivement élevée dans ses idées, se sentant, d'ailleurs, toute sorte de sympathies pour l'expression nouvelle de la reconnaissance de l'homme envers son créateur, alla tout de suite vers les propagateurs de la foi simplifiée, et se courba, sans regret comme sans honte, sous le joug musulman.

Quant à l'Arabe proprement dit, de ses deux nobles passions, les armes et la poésie, il ne conserva, en Syrie, dès le règne des Abbassides, que la seconde : mais c'est celle-là qui est la civilisatrice par excellence; c'est avec celle-là que l'on fonde le bonheur ici-bas; c'est grâce à cette sublime passion que la Syrie put recouvrer alors cette tranquillité matérielle et cette quiétude de l'âme qui disposent l'esprit à s'étendre et le génie à créer. Aussi, la Syrie eut-elle, à cette époque, une ère de prospérité, où la science lui dut des lumières, l'industrie des progrès, l'art des monuments, la langue des poëtes.

Malheureusement l'empire des khalifes, en voulant se prolonger d'une façon gigantesque le long de l'Afrique jusqu'en Europe, à travers les déserts jusqu'aux Indes, perdit en puissance ce qu'il gagna en étendue. Omar, ce vieux lion qui, du temple de la Kaaba, son antre, avait pu diriger ses armées aussi bien contre le Grec et le Perse que sur l'Égypte et son opulente capitale, interprétait en même temps le livre sacré, prescrivait des rites, et promulguait des lois. Ses successeurs, investis comme lui du pouvoir spirituel et temporel à la fois, ou plutôt de la direction religieuse et du despotisme militaire, ne purent bientôt plus faire entendre leur voix, faire parvenir leurs ordres aux limites si reculées, aux bornes fantastiques de leur empire. Le despotisme fléchit le

premier; et il ne resta plus aux Abbassides, sortes de papes mahométans, que la direction religieuse. Désormais sur cette pente il fallut rouler : à tout instant des ambitieux, nommés, par la confiance insensée des khalifes, gouverneurs de leurs plus belles provinces, se déclaraient indépendants. La Syrie eut, comme la Perse et l'Égypte, son tyran, Thouloun, roi d'un jour, dont le despotisme fut d'autant plus pesant qu'il avait plus hâte de jouir de sa criminelle usurpation. Puis, dans cette décadence, chacun voulut venir à la curée. Après Thouloun, Seldjouk; après le purgatoire, l'enfer, pour les malheureuses populations syriennes.

A dater de cette époque, les événements se pressent, les péripéties s'accumulent, la guerre devient permanente. Les Seldjoukides se disputent la Syrie comme une proie avec les Fathimites, tout ensemble khalifes et sultans, massacrant et damnant à la fois. Enfin, comme si l'Asie ne suffisait pas pour mettre en lambeaux cet infortuné pays, voici venir des fins fonds de l'Europe des hommes bardés de fer, à l'esprit exalté, au cœur barbare, qui foulent les peuples sous leurs pieds comme une poussière impure, qui tuent par vengeance, par haine religieuse, par fanatisme chrétien : c'est la grande réaction du moyen âge, ce sont les croisades.

Quel résultat définitif doit surgir de ces deux siècles de croisades? Si elles remportent avec elles quelques éléments mystérieux de progrès politiques et sociaux; si de la fusion de tant de nations diverses, si du frottement de ces deux mondes, l'Orient et l'Occident, il doit jaillir quelques éclairs de civilisation, la conséquence la plus immédiate pour la Syrie fut celle-ci : en place d'un royaume, les Francs ne laissèrent, sur les côtes de la Méditerranée, qu'une tribu, presque toujours errante, décimée par le fer et par le feu, épuisée par un climat qui n'est pas le sien, narguée, trompée, exploitée tour à tour, abandonnée parce qu'elle fut toujours sans ressources, fatigante parce qu'elle se plaint sans cesse, mendiant des secours partout et à tous, et qui a inventé pour son usage particulier la langue franque, le plus pitoyable peut-être des patois connus.

Au départ des derniers croisés, lorsque les sultans d'Égypte de la dynastie des Bahrites devinrent libres possesseurs de la Syrie, le calme de cette province fut plutôt dû à l'affaissement de l'agonie qu'au retour de la prospérité. Il eût fallu près d'un siècle de paix pour rendre la santé à cette belle convalescente; mais la guerre civile entre les prétendants à la domination de Damas, entre les Bahrites et les Mamlouks, vint bientôt rouvrir les plaies encore saignantes de la malheureuse Syrie. Les Mamlouks, vainqueurs, furent des maîtres méfiants, rigides et insatiables : dans tout chrétien ils croyaient voir un croisé, dans tout montagnard indépendant un ennemi, dans tout juif un thésauriseur; ils molestaient l'un, ils attaquaient l'autre et volaient le dernier. Aussi, lorsque tomba, des plateaux de la mer Caspienne, ce rumb infernal qui dévasta en Asie toutes les terres, ébranla tous les trônes, écrasa tant de populations, renversa tant de villes, lorsque Timour le boiteux et ses Tartares au front bombé se répandirent depuis les campagnes d'Hérat jusqu'aux murs de Constantinople, les Syriens partagèrent à peine la terreur générale, tant il leur était indifférent sous quelle domination ils devaient végéter dans la misère et dans les alarmes. La tempête septentrionale alla éclater sur l'Asie Mineure, et épuisa sa rage en la disséminant. Alors revint pour la Syrie la tyrannie égyptienne; alors recommencèrent pour les chrétiens les persécutions musulmanes. C'est alors aussi que le Liban devint le refuge de tous les opprimés, et que la montagne eut tout d'un coup un accroissement considérable d'habitants, formés de tous les orphelins de Jérusalem, de tous les proscrits de Galilée, des victimes de toutes les calamités.

Cependant, parmi les races qui avaient envahi l'Orient, parmi les ambitieux qui s'en étaient disputé les provinces, il s'était élevé un jour une race plus forte que les autres; il s'était déclaré tout à coup des ambitieux plus énergiques que leurs compétiteurs : cette race était la race turque, ces ambitieux étaient les Osmanlis. Habiles dans leurs attaques, prévoyants dans leurs victoires, ils avaient d'abord assiégé Cons-

tantinople; ils s'étaient rendus maîtres de la Thrace et de la Bithynie, de la Macédoine et de l'Hellespont, bien sûrs qu'ils étaient qu'une fois possesseurs de l'Asie Mineure et des provinces de la haute Grèce, après avoir tracé un cercle de trois cents lieues de conquêtes autour de leur magnifique capitale, ils n'auraient qu'à passer par la Syrie pour la soumettre, qu'à marcher sur l'Égypte pour la vaincre. Le projet qu'ils avaient conçu dès 1452 se réalisa en 1517. Malheureusement pour la Syrie, si Sélim Ier était doué des qualités d'un conquérant, il ne possédait point celles d'un législateur. L'organisation qu'il imposa à la Syrie, et qui a duré jusqu'à nos jours, a tous les vices du despotisme sans en avoir la stabilité. Les pachas de Syrie, trop puissants pour être si éloignés du centre de l'empire, trop faibles vis-à-vis des populations s'ils rêvent l'indépendance, furent peu à peu minés dans leur pouvoir, trahis par leurs conseillers, et se trouvèrent bientôt en luttes perpétuelles dans leur gouvernement.

L'anarchie qui résulta de ce déplorable état de choses fut le plus irréparable fléau qui eût jamais ravagé la Syrie : les races se divisèrent; les sectes rompirent avec éclat; les familles principales mêmes se séparèrent, les unes se rattachant au gouvernement de fait, les autres excitant la résistance, fomentant des troubles, appuyant tout homme audacieux qui osait d'une main ferme lever l'étendard de la révolte. Ainsi, vers 1740, on vit un Bédouin énergique, le cheik Dhaher, combattre les pachas, les vaincre, entamer leurs provinces, et se déclarer, dans la place de Saint-Jean d'Acre, sultan de la Syrie méridionale. Il ne fallut rien moins pour venir à bout de ce téméraire qu'un homme, moitié renard et moitié tigre, fourbe et féroce à la fois, le Bosniak Ahmed acha, surnommé par les populations dont il avait égorgé froidement un si grand nombre d'individus, Djezzar (le boucher).

Pour que la Syrie eût vu dans ses campagnes les luttes des plus grands conquérants, il fallait, après Alexandre et Pompée, que Napoléon y parût à son tour; et si, selon l'expression d'un poëte contemporain,

Tyr brava deux cents jours le courroux d'Alexandre,

il appartenait à Saint-Jean d'Acre d'avoir l'honneur d'arrêter Bonaparte.

Comment, dans les temps modernes, le Liban fut-il livré à des troubles, à des réactions et à des malheurs si grands? comment cet ancien asile des chrétiens fut-il dévasté par la guerre civile? comment l'immémoriale protection de la France devint-elle un jour entièrement inefficace? Voilà ce que nous aurons à raconter dans la dernière partie de cet ouvrage : lamentable fin d'une histoire pleine, il est vrai, de faits compliqués, d'intrigues puissantes, de caractères énergiques, de combats mémorables, mais aussi toute mouillée des larmes, tout ensanglantée des massacres des malheureux indigènes.

En résumé, trois grandes races, depuis douze siècles, possédèrent alternativement la Syrie sans la peupler pourtant : les Arabes, les Francs, les Turcs. Les Turcs, actuellement, ne forment encore qu'un dixième de la population syrienne, 300,000 âmes sur environ trois millions. Mais si aucune race n'y a numériquement prédominé, chacune y a laissé des descendants, l'Égyptien comme le Circassien, les soldats d'Omar comme ceux de Seldjouk, les Croisés comme les Ottomans. Et maintenant, si l'on ajoute à ces familles sédentaires, d'origines si diverses, des tribus nomades, telles que les Bédouins et les Kurdes, et plus de quinze sectes, tant chrétiennes que musulmanes et idolâtres, on ne sera plus étonné des divisions, des tiraillements, des haines et des luttes qui font de la nature la plus riche une vallée de désolation, des montagnes les plus belles une contrée toute pleine d'embûches, de la campagne la plus fertile un champ de carnage : *Dieu seul a été bon pour la Syrie.*

DESCRIPTION DE LA SYRIE.

Comme la Syrie, depuis douze cents ans, a été le théâtre de bouleversements radicaux, de révolutions multipliées, de quelques fondations de villes, mais de la destruction d'un bien plus grand nombre; comme, d'ailleurs, l'objet de cet ouvrage est l'histoire moderne de

cette contrée, nous nous bornerons à décrire le pays tel qu'il est aujourd'hui, nous réservant de donner quelques détails historiques de plus sur les cités ruinées, à mesure qu'elles se présenteront dans notre récit. Notre travail étant divisé en trois parties principales, ayant trait aux actes divers des trois grandes races qui ont dominé en Syrie : la race arabe, la race franque, la race turque, nous résumerons chacune de ces parties en mentionnant à ce propos les transformations physiques aussi bien que les variations politiques et morales.

Personne ne conteste l'étendue actuelle de la Syrie, appelée par les Arabes Barr-al-Cham, le pays de la gauche, par opposition à l'Yémen, le pays de la droite, en prenant pour centre de l'Asie la mystérieuse et sainte Kaaba, et en se tournant comme tout bon musulman ne manque pas de le faire vers le soleil levant. Cette vaste province de l'empire ottoman renferme les neuf contrées anciennes connues sous les noms de Syrie première, Syrie deuxième et Syrie Euphratésienne, de Palmyrène, de Phénicie maritime et Libanique et de Palestine, divisée, ainsi que la Syrie des Grecs, en trois parties. Située entre les 31° et 37° de latitude nord et entre les 32° et 37° de longitude orientale au méridien de Paris, la Syrie moderne a pour limites, au nord l'Asie Mineure, la Caramanie, l'ancienne Cilicie deuxième; à l'ouest, la mer Méditerranée, depuis les derniers mamelons du Taurus jusqu'à l'Égypte, jusqu'aux premières dunes de sables mouvants d'El-Arich, cent cinquante lieues de côtes environ; au nord-est, puis à l'est, par l'Euphrate jusqu'au confluent du Khabour, près Kerkisièh; là la Syrie s'enfle, et s'étend jusqu'à une largeur de cent lieues du cap Ouedj jusqu'à Manièh sur la ligne de Tadmor (Palmyre); enfin au sud-est et au sud, elle se resserre entre des murailles ou des plaines de sables, bornée qu'elle se trouve par des monts ou des champs incultes, par le désert, Barraï-al-Cham.

Géologiquement la Syrie est une vaste chaîne de montagnes, dont l'un des versants regarde l'ouest, et descend de couches en couches jusqu'au niveau de la Méditerranée, tandis que l'autre versant, qui appartient à un sol plus élevé, aboutit à un plateau borné par l'Euphrate au nord-est et par les sables du Barraï-al-Cham au sud-est. Cette chaîne de montagnes, qui s'étend de l'Asie Mineure à l'Arabie, du sauvage Taurus au morne désert de l'Égarement, présente une immense variété dans son cours. Tantôt elle borde les côtes du golfe de Skanderoun (Alexandrette) jusqu'à Antakièh (Antioche); tantôt, fuyant vers le sud-est d'Antioche à Balbek, elle s'éloigne du rivage en y poussant seulement plusieurs suites de collines, qui vont toujours s'amoindrissant; puis elle revient brusquement vers la mer, enchevêtrant ses monts, entassant ses sommets, et se divisant en deux larges branches : le Liban et l'Anti-Liban; plus loin, tout en se dirigeant sans cesse vers le sud, elle étend un bras colossal qui finit perpendiculairement au-dessus des lames qui s'y brisent : c'est le Carmel; plus loin encore, elle lance vers le ciel un vaste cône isolé : c'est le Thabor; enfin ses élévations diminuent peu à peu, ses pentes s'adoucissent, ses versants s'annudent et n'offrent plus que des anfractuosités au lieu d'étages, des rochers au lieu de mamelons; la terre disparaît pour faire place au sable : c'est la nature infertile, c'est le désert.

Ces montagnes subissent donc des transformations infinies. Des deux grandes chaînes principales, comme de deux larges fleuves, s'échappent mille chaînons divers, dont les uns vont rouler dans les flots, dont les autres s'égarent dans les plaines, dont quelques autres, tournant sur eux-mêmes, forment des cercles resserrés, emprisonnent des vallons et ouvrent des abîmes. Cette disposition géologique offre d'ailleurs tous les climats et toutes les variétés de sol : ici des rivages dépouillés et presque torrides, là des plateaux fertiles et tempérés, plus haut des sommets boisés et neigeux; puis de longues et creuses vallées; puis encore des escarpements surmontés de verdoyants mamelons; puis des pics qui dépassent les nuages; et, enfin, à l'est, des campagnes fertiles où le soleil darde ses plus fécondants rayons.

Cette muraille protectrice de montagnes, si utile contre le déchaînement des vents ou contre les ardeurs de la lumière solaire, rend le sol propice à presque toutes les cultures, et voit naître sur ses larges gradins des productions des espèces les plus différentes, des arbres de toutes les températures. Ainsi, au pied du Liban, se rencontrent en abondance le coton, le sésame, le tabac et même la canne à sucre; puis, le palmier et l'aloès, l'olivier et l'oranger y forment des bois touffus. Sur le premier flanc, au contraire, au-dessus des collines les moins élevées, le figuier apparaît, et la vigne s'attache aux rameaux des chênes et des mûriers, des platanes et des pins-parasols. Plus haut encore, aux approches de la région des tempêtes, les arbres du Nord, le sapin et le cyprès, poussent à côté du colossal sycomore et du cèdre, ce roi des végétaux : c'est là, du reste, qu'on voit des troncs de quatre-vingts pieds de largeur lancer des branches dont quelques-unes atteignent une longueur phénoménale. Enfin descendez dans les terrains les plus bas, et vous trouverez le riz dans les marécages qu'il aime; remontez sur les plus larges plateaux, et vous trouverez des champs tout couverts de froment et de maïs.

L'aspect et la forme de ces montagnes ne diffèrent pas moins que leur cours et leur végétation. Formées en général de terrains calcaires, elles sont ici blanchâtres et pelées, là verdoyantes et fécondes, parfois couvertes de pelouses menues, parfois toutes noires de forêts ombreuses; au centre de la Syrie, enfin, aux lieux où s'élèvent les cimes les plus hautes, chacun de leurs étages donne un spectacle contrastant, d'abord une verdure douce et tendre, puis des couleurs plus prononcées, puis la région nébuleuse, puis au sommet les frimas éternels. Nous ne donnerons point ici la sèche et inutile nomenclature des différentes appellations que prennent ces montagnes si nombreuses; contentons-nous de nommer les principales, qui sont, à partir d'Antioche, les monts Doumandour, Akkar, Schaïk, qui forment l'une des branches principales; puis de Tripoli à Acre, le Liban, l'Anti-Liban, le Kestravan, le Carmel, le Thabor et les monts si connus de la Palestine. La hauteur moyenne des sommets varie de huit cents à quatorze cents toises; quant au Sannîn, le plus élevé des pics syriens, il n'a jamais été mesuré; mais à l'éloignement d'où l'on commence à l'apercevoir, surtout à la neige qui le couvre constamment, on peut présumer que sa hauteur doit être de quinze à seize cents toises : hauteur secondaire, du reste, auprès de celle où atteignent certains pics des Pyrénées, des Alpes et surtout des Cordillères.

La structure de la Syrie, c'est-à-dire ses montagnes une fois décrites, passons, pour ainsi parler, aux artères de ce grand corps, c'est-à-dire à ses fleuves. La Syrie n'a que deux fleuves, six lacs principaux, quelques petites rivières, et un grand nombre de torrents qui, pour la plupart, se dessèchent en été. A peine ces eaux, saumâtres en bien des lieux, et par conséquent non potables, sont-elles suffisantes pour la consommation humaine; aussi les pluies du ciel sont-elles conservées avec soin dans des citernes murées. Il est à présumer que l'industrie des premiers peuples syriens, en canalisant les rivières, en creusant leurs lits, en dirigeant leurs cours, a su tirer un plus grand parti de cet élément si nécessaire et si profitable; toujours est-il, à l'heure qu'il est, que l'incurie mahométane a laissé les cascades tomber dans des gouffres, au lieu de s'épandre dans des bassins; les torrents se creuser des voies souterraines, miner les terres au lieu de les arroser; les fleuves s'encombrer de roseaux et d'herbes parasites qui resserrent leur courant et altèrent la qualité de leurs eaux. Le Jourdain, par exemple, s'il n'est pas large est très-profond, s'il n'a en moyenne que soixante pieds environ d'un bord à l'autre, a par endroits aussi vingt pieds de profondeur à six pouces de ses berges; l'Oronte fuit avec une telle rapidité à travers des plaines dont les pentes néanmoins n'ont rien d'extraordinaire, que les Arabes, qui donnent si souvent des noms significatifs à tout homme comme à toute chose, appellent ce fleuve Al-Asi, le rebelle. Oui rebelle, mais pour l'ignorance et la paresse : le Rhône chez nous est re-

belle aussi, et pourtant nous avons su le dompter, nous l'avons rendu navigable.

Le terrain le plus élevé se trouvant au milieu de la Syrie, vers Damas, dans la région du Liban, ce sont de ses montagnes que roulent le plus de torrents, que descendent le plus de rivières, que prennent naissance les deux seuls fleuves du pays. L'Oronte, échappé des sommets de l'Anti-Liban en deux branches, dont l'une part de l'ouest, et l'autre du sud, offre un cours d'une centaine de lieues, du midi au nord, sans trop de méandres et d'écarts. Tout d'abord il étend ses eaux sur un assez grand espace, forme un lac long et étroit non loin de son embouchure; puis, reprenant une marche plus régulière, arose Hèms (l'ancienne Émèse des Croisés), longe Hamah (métropole éteinte d'un empire mahométan), se mêle, à Famièh, à un petit lac de deux lieues environ, et reprend bientôt sa course pour recevoir au delà de Chough une petite rivière sans importance. Arrivé à Serkin, où on le passe sur un vieux pont romain, il s'élargit; puis il se divise au-dessus d'Antioche, afin d'aller d'un côté alimenter le lac des Kurdes, tandis que de l'autre côté il forme un coude, s'avance tout près d'Antioche, et revient sur lui-même, c'est-à-dire du nord au sud, pour courir se perdre enfin dans le golfe de Souaidièh. Dans ce long cours, qui n'est vraiment rapide que sur certaines pentes de l'Anti-Liban, les eaux de l'Oronte varient de teintes et de qualités : claires et légères en sortant des montagnes, elles deviennent quelque peu âcres en bordant les monts Akkar, et prennent dès lors une couleur blanchâtre pour ne la plus quitter, même en traversant les terres rouges foncées du territoire d'Alep.

Quant au Jourdain, le fleuve biblique et évangélique, il n'a réellement qu'une valeur de convention, la religion et l'histoire l'ont seules fait illustre. Sa source est constestée; les uns le forment de trois ruisseaux qui tombent d'un groupe de montagnes près d'Hasbeya; d'autres le font secrètement sortir d'une grotte près de Banias. Ces premiers pas sont, du reste, aussi mornes que mystérieux : des joncs gigantesques dissimulent sa présence, et ses rives buissonneuses sont le repaire des serpents et des sangliers. Il vient ensuite dégorger ses eaux dans le lac fétide d'El-Houlèh, puis au bout de deux lieues et demie, il en sort pour pénétrer dans l'ancienne Galilée. Là, quoiqu'il n'ait encore que trente-cinq pieds de largeur sous le pont célèbre des *fils de Jacob*, il s'épure, il s'assainit, il se débarrasse de ses herbes épaisses, de ses noirs roseaux, et va, après quelques détours à travers de fécondes vallées, tomber dans le lac de Tibériade (l'ancienne mer de Galilée). Ce lac de six lieues de long sur une lieue et demie de large est véritablement enchanteur. Des montagnes aux formes pittoresques, aux teintes diverses, les unes noires, les autres grises, et avec les nuances les plus variées, forment autour de ses flots d'azur un amphithéâtre grandiose, digne cadre du plus charmant tableau. Peuplez maintenant les bords fertiles de ce beau lac des quatre villes et des cent villages bibliques; multipliez les accidents du paysage par la diversité des cultures et par les ombrages d'arbres de toute espèce groupés avec art, et vos yeux ravis ne reconnaîtront-ils pas là l'un des plus merveilleux cantons de la *terre promise ?* Le Jourdain, après s'être purifié dans les eaux limpides de ce lac, s'en échappe au sud-ouest. Ici, nous céderons le pinceau à un grand poëte, M. de Lamartine, aussi habile coloriste que profond penseur.

« Le Jourdain sort en serpentant du « lac, se glisse dans la plaine basse et « marécageuse d'Esdraëlon, à environ « cinquante pas du lac; il passe, en bouil« lonnant un peu, et en faisant enten« dre son premier murmure, sous les « arches ruinées d'un pont d'architec« ture romaine. C'est là que nous nous « dirigeons par une pente rapide et « pierreuse, et que nous voulons saluer « ses eaux consacrées dans les souve« nirs de deux religions ! En peu de « minutes nous sommes à ses bords; « nous descendons de cheval, nous nous « baignons la tête, les pieds et les mains « dans ses eaux, douces, tièdes et bleues « comme les eaux du Rhône, quand il « s'échappe du lac de Génève. Le Jour« dain, dans cet endroit, qui doit être à « peu près le milieu de sa course, ne

« serait pas digne du nom de fleuve « dans un pays à plus larges dimen- « sions; mais il surpasse cependant de « beaucoup l'Eurotas et le Céphise, et « tous ces fleuves dont les noms fabu- « leux ou historiques retentissent de « bonne heure dans notre mémoire, et « nous présentent une image de force, « de rapidité et d'abondance, que l'aspect « de la réalité détruit.

« Le Jourdain ici même est plus « qu'un torrent, quoiqu'à la fin d'un « automne sans pluie, il roule douce- « ment dans un lit d'environ cent pieds « de large une nappe d'eau de deux « ou trois pieds de profondeur, claire, « limpide, transparente, laissant comp- « ter les cailloux de son lit, et d'une de « ces belles couleurs d'eau qui rend « toute la profonde couleur d'un fir- « mament d'Asie, plus bleu même que « le ciel, comme une image plus belle « que l'objet, comme une glace qui co- « lore ce qu'elle réfléchit. A vingt ou « trente pas de ses eaux, la plage, qu'il « laisse à présent à sec, est semée de « pierres roulantes, de joncs et de « quelques touffes de lauriers-roses en- « core en fleur. Cette plage a cinq à « six pieds de profondeur au-dessous du « niveau de la plaine, et témoigne de la « dimension du fleuve dans la saison « ordinaire des pleines eaux. Cette di- « mension, selon moi, doit être de huit « à dix pieds de profondeur sur cent à « cent vingt pieds de largeur. Il est plus « étroit, plus haut et plus bas dans la « plaine; mais alors il est plus encaissé « et plus profond, et l'endroit où nous « le contemplions est un des quatre « gués que le fleuve a dans tout son « cours. »

Après avoir ainsi serpenté afin de passer dans chacun des vallons des montagnes cahotées de la Palestine, le Jourdain finit par arriver au sol pierreux, aux collines arides, pleines de rochers nus et de cavernes profondes, qui conduisent au lac Asphaltite.

On a tout dit sur ce lac désolé, s'étalant sur ses rivages, plutôt qu'il ne les baigne : monstrueuse tache d'huile, qui gagne de jour en jour plus de terrain, dont l'alimentation est un des secrets de la nature, et la qualité du liquide un phénomène; mer bitumineuse, aux flots pesants et vides, qui n'a jamais senti ni poissons ni coquillages tressaillir dans son sein, qui tue toute végétation sur ses bords; lac infernal qui ne vomit que du soufre, lorsque le vent du désert vient par hasard soulever ses eaux, habituellement stagnantes comme la mort.

Nous voici arrivés aux bornes de la Syrie, et nous ne suivrons pas dans les sables les cours d'eau sans nom qui s'échappent de l'extrémité méridionale du lac Asphaltite.

Quelques géographes, outre l'Oronte et le Jourdain, décorent du nom de fleuve le Kasmièh, qui prend sa source dans les montagnes, au nord de Balbek, fuit au centre de la riche vallée de Bekaha, serpente à travers des vallons ombreux, roule parmi des champs d'orge et de froment, et traverse des bois de mûriers, pour aller tomber dans la mer, entre des lauriers-roses et des orangers, à quelques cinq cents pas au-dessus de Tyr, après un cours d'une trentaine de lieues. Quant à nous, habitués en Europe à ne pas prodiguer le nom de fleuve au moindre ruisseau, nous appellerons à peine rivières ces eaux que les anciens avaient peuplées de tant de naïades charmantes, et qu'ils avaient nommées le Léontès.

En suivant les rivages de la Syrie du nord au sud, on trouve jusqu'à Gaza une vingtaine de rivières dans le genre du Kasmièh, dont quelques-unes n'ont pas même de nom et dont les principales sont : Él-Kébir (la grande), qui se jette dans la mer à six lieues de Tripoli; Él-Kelb (la rivière du chien), qui achève son cours entre Djébaïl et Masbèh; Él-Salib, dont l'embouchure est à un mille de Bayrouth; le Dhamour, qui baigne le bourg des Druzes, Daïr-Él-Kamar (maison de la lune); l'Ahoula, qui se perd dans les flots méditerranéens à une lieue avant Saïdèh (Sidon); Nahr-Haïfa (la rivière d'Haïfa), qui gagne rapidement le golfe de Saint-Jean d'Acre; le Kanah, qui tombe dans la mer à une lieue nord de Yâfa; enfin le Belloz, qui serpente non loin de Gaza, sans pourtant traverser cette ville. Presque toutes ces petites rivières ont leurs sources dans le versant occidental de la chaîne du Liban; quelques-unes pré-

sentent deux branches en quittant les montagnes, ou plutôt de deux ruisseaux torrentiels, il se forme plus tard un seul cours qui, en général, n'a qu'une embouchure unique.

Le versant oriental des montagnes, qui fournit les eaux des deux fleuves, l'Oronte et le Jourdain, a beaucoup moins de ces petites rivières que le côté qui regarde la Méditerranée. On en compte là à peine sept ou huit, en comprenant à part les principaux bras de la rivière de Damas, qui forme à deux lieues est de cette ville un lac assez important et d'une étendue à peu près égale à celui de Tibériade. Mentionnons encore la rivière d'Alep, qui descend en deux branches des dernières chaînes du Taurus, et finit par un petit lac dans un vallon entouré de collines. Pour ne rien oublier, il faut parler aussi des salines de Djéboul, et des trois lits de torrents, pleins en hiver à la fonte des neiges, vides en été, dès que les rayons du soleil reprennent leur ardeur, et qui vont se perdre dans les terres grasses et fertiles des plaines du Hauran.

En somme, une mer intérieure, la mer Morte; six lacs principaux, les lacs d'Antioche, d'Alep, de Famièh, de Damas, de Houlèh et de Tibériade; deux fleuves, l'Oronte et le Jourdain, une vingtaine de rivières, de torrents et de ruisseaux, tel est le total général des eaux de la Syrie. Si l'on compare maintenant ces étroites rivières, ces fleuves sans étendue, ces lacs de médiocre grandeur, ces torrents sans eaux la moitié de l'année, aux grands fleuves, aux larges rivières et aux mille ruisseaux qui sillonnent certaines provinces européennes, il est permis d'être quelque peu étonné de la fécondité si vantée des contrées syriennes. Cependant ce phénomène est explicable, d'abord par la rapidité avec laquelle tout germe et tout mûrit dans cette terre de predilection, grâce aux rosées abondantes qui couvrent le sol tout entier durant les nuits d'été, et ensuite par trois mois de pluies presque consécutives pendant l'hiver de ces climats.

Avant d'esquisser les règnes minéral, végétal et animal de la Syrie, afin de compléter nos détails purement géologiques, il nous reste à dire quelques mots du dessin et des accidents des rivages de la Méditerranée. Au premier aperçu, la mer semble creuser la Syrie au nord, et là laisser envahir ses domaines à partir de Tripoli jusqu'à l'Égypte. En ne consultant que la carte, la Méditerranée paraît aussi ne point s'étendre bien profondément dans les terres, sauf au golfe d'Alexandrette, qui appartient, du reste, pour moitié au moins, à l'Asie Mineure. Cependant, en y regardant de plus près, et grâce à la faiblesse des organes humains, pour qui les moindres échancrures sont des baies, et les pointes d'une lieue deviennent des caps, on reconnaît aisément que les rives syriennes sont fort accidentées. Ainsi on y peut compter quatre baies principales qui sont, en commençant par le nord, les baies de Souaidièh, de Tripoli, de Bayrouth, et de Saint-Jean d'Acre, et six caps, les caps Kansir, Ziaret, Hésn, Ouedj, le cap Blanc et le cap Carmel, sans faire mention des pointes de Bayrouth, de Sarfend et de Tyr, lesquelles n'ont, d'ailleurs, aucune importance sérieuse pour la navigation. Malgré ses quelques petits golfes, la côte de Syrie, presque tout entière, est d'un abord difficile et d'un séjour dangereux; les vents d'ouest y acquièrent une grande violence, et le fond, généralement formé de roches aiguës, y use promptement les câbles pour dévorer ensuite les vaisseaux. Aussi, quelle que soit la grâce de certains rivages bordés d'herbes brillantes ou de sable doré, ils sont inhospitaliers pour la marine qui n'y atterrit qu'en tremblant, et n'y demeure qu'avec méfiance.

On pense bien que notre intention en donnant quelques renseignements sur les règnes minéral, végétal et animal de la Syrie, n'est pas de parler comme la science avec une méthode sévère et un système arrêté : nous n'analysons point ici des éléments, nous ne classons pas des individus; nous devons nous borner à mentionner les choses selon qu'elles ont affecté les hommes, à parler des produits du sol selon les rapports qu'ils ont eus avec les habitants du pays. Comment la Providence a distribué ses bienfaits à la Syrie; quelles ressources la nature a offertes à l'humanité dans cette partie du monde; quels spectacles elle a présentés aux yeux de l'Oriental; de quels hôtes divers elle a peuplé ses montagnes,

ses plaines, ses bois et ses eaux : voilà notre tâche : essayons de la remplir avec conscience, sinon avec éclat.

Le règne minéral n'est pas aussi riche en Syrie que le règne végétal ; il ne présente ni une grande variété, ni une utilité générale. La pierre calcaire, le grès, le basalte, le schiste, le sel gemme entrent dans la charpente des montagnes que nous avons décrites. Si donc le Syrien trouve en abondance des corps solides pour bâtir sa demeure, s'il fabrique facilement de la chaux pour unir les roches qu'il emploie, le luxe lui est interdit, à moins qu'il n'ait recours à ses voisins, puisque son sol ne lui fournit ni marbre, ni porphyre. L'or et l'argent, non plus, ne naissent point autour de lui ; en revanche, le Kesrouan produit du fer, et l'on rencontre dans les environs d'Alep, à Antabès, une mine importante de cuivre. Ceux qui veulent absolument demander à la nature la règle de la conduite humaine sont donc en droit d'accuser d'inconséquence et de pusillanimité les peuples de la Syrie ; car, d'une part, amoureux du luxe, ils ont recherché par le commerce le brillant superflu que leur contrée leur refusait, et, d'autre part, ils n'ont jamais su défendre leur patrie avec le fer qu'elle leur prodiguait. Ils devaient être pasteurs, ils se sont montrés commerçants ; au lieu de demeurer dans leurs belles montagnes, ils ont préféré descendre sur leurs orageux rivages : la persécution seule leur a fait repeupler leurs monts abandonnés.

Et pourtant ces montagnes, si longtemps délaissées, offrent les perspectives les plus enchanteresses, produisent la végétation la plus riche. Le figuier et l'olivier y présentent à l'envi leurs fruits délicats, le chêne et le cèdre leurs bois solides, le sapin sa résine, l'aloès son baume, le mûrier ses feuilles nutritives, la vigne ses grappes savoureuses ; tandis que les côtes maritimes s'enorgueillissent avec raison de l'oranger et de ses pommes d'or, du palmier et de ses rameaux flexibles, du dattier et de ses fruits sucrés, du grenadier, du bananier, sans compter la canne à sucre et le tabac, ces deux modernes sources de richesses. Les plaines d'Alep et de Damas ne sont pas moins bien dotées : Alep a ses pistaches renommées dans le monde entier ; Damas possède les meilleurs fruits de nos climats, la pomme, la poire, la prune, la cerise, la pêche, et vingt espèces d'abricots, ainsi que le constate Volney ; puis Gaza le dispute à Yâfa pour la qualité de ses melons et de ses pastèques. Comme produits, il faut ajouter au froment, au coton et à l'orge qui poussent partout, le *dourra*, sorte de millet, le maïs, le riz, la lentille, la fève, la laitue, l'oignon, le concombre si estimé pour sa fraîcheur et son arome ; puis le sésame oléagineux, la plante à cochenille vers la Méditerranée et l'indigo vers le Jourdain. En un mot, rien d'utile ne manque à ses montagnes bénies, rien de savoureux à ses vergers favorisés, rien de succulent à ses campagnes aimées du soleil.

Si tout ce qui flatte le goût, aussi bien que les aliments les plus sains, sont abondamment fournis au voluptueux Syrien, tout ce qui récrée la vue et caresse l'odorat ne lui est pas moins prodigué. Les vallées du Liban sont émaillées de fleurs naturelles, dont les couleurs vives et les parfums exquis diversifient le paysage et embaument l'atmosphère. Les myrtes et les lauriers-roses y remplacent nos tristes buissons de houx et nos ignobles chardons. Enfin, les lis tant vantés dans les saintes Écritures pour leur pureté, les narcisses pour leur élégance, les anémones pour leur éclat, les roses que Saadi affectionnait tant, les jacinthes, les jonquilles et les tulipes, qui ont si souvent servi aux comparaisons de la poésie orientale, embellissent les jardins et peuplent les parterres. Pays d'abondance et d'ivresse, comme on le voit, où il suffit d'ouvrir les yeux pour apercevoir des merveilles, de tendre la main pour cueillir un fruit exquis, de se laisser vivre pour être heureux. Mais aussi ces productions variées et délicates, ces aromes enivrants, ce climat salubre et tempéré, sont précisément les causes de la convoitise des peuples et des malheurs des Syriens. La fertilité attire les parasites ; les richesses attirent les voleurs.

Les animaux nécessaires à l'homme abondent en Syrie ; les animaux carnassiers y sont rares. Débarrassons-nous tout d'abord des derniers. On connaît

à peine dans cette contrée le loup, si commun dans les forêts européennes, et l'ours, cet habitant ordinaire des vallons alpins. Quelques lions, égarés à la poursuite des gazelles, viennent parfois errer sur la lisière du désert; pourtant ils ne dépassent jamais les sables de la Palestine orientale. La Bible parle d'hyènes et de panthères; mais les caravanes modernes repoussent facilement les attaques de ces bêtes aussi farouches que cruelles. Une seule espèce hideuse, féroce, espèce bâtarde, qui tient du loup et du chat sauvage, s'y rencontre en assez grand nombre. Le chakal, qui, du reste, préfère les cadavres à la viande fraîche, va par troupes de cinquante, de cent et même de deux cents, rôder la nuit autour des bourgades, poussant de lamentables cris aigus et prolongés; mais ils déterrent les morts pour les dévorer avec une gloutonne avidité, plutôt qu'ils n'attaquent les vivants par goût du sang et par amour du carnage. Ces animaux immondes, hôtes des cimetières et des champs de bataille, sont donc plus dégoûtants que redoutables; et l'on s'en débarrasserait facilement si les Orientaux avaient moins d'insouciance, si les guerres civiles et les meurtres particuliers n'offraient pas à ces bêtes sauvages des appâts nombreux et presque quotidiens.

Parmi les animaux utiles il en existe peu d'exclusivement originaires de Syrie; seulement, certaines espèces, connues dans d'autres pays, ont dans cette contrée des vertus particulières, et y prennent un développement prodigieux. Ainsi, les chèvres y ont une qualité de lait aussi salutaire qu'excellent; et les moutons élevés dans les pacages du Hauran, ou dans les vallées du Liban, y atteignent une grosseur énorme; leur queue, très-épaisse et terminée par une boule de graisse, devient si lourde qu'à peine ils peuvent la traîner. La chair de ces moutons est exquise, et avec leur laine on confectionne des étoffes aussi fines que solides. Le porc, animal impur pour les mahométans aussi bien que pour les juifs, y devient habituellement sauvage, et va rejoindre les sangliers qui se vautrent à leur aise dans les fanges du lac Houlèh.

Le bœuf n'est pas d'une qualité aussi supérieure que le mouton; il ne se rencontre d'ailleurs que sur le versant oriental du Liban, étant par sa nature fort difficile à diriger et à nourrir sur des sommets presque aigus. L'âne, au contraire, et le mulet, au pied toujours sûr, et à la prudence reconnue, se plaisent dans ces montagnes, et y deviennent d'autant plus estimés qu'ils sont plus nécessaires comme bêtes de somme et de monture. D'une race plus grande que la race européenne, les ânes ont la robe plus brillante, le port plus hardi, la tête plus intelligente. Guides des caravanes, on s'en remet à leur expérience pour trouver une route à travers les fondrières et les précipices. Leur instinct est tel qu'on ne les sent pas broncher une seule fois dans les chemins les plus escarpés et les plus étroits; ils posent invariablement le pied dans la trace formée par le sabot de leurs prédécesseurs; et là où l'homme, saisi de vertige, trébucherait et roulerait dans le gouffre, ils passent avec le calme de la sécurité. Rien de plus curieux que de les voir tâter le terrain, s'avancer avec une précision mathématique, et conserver, en marchant, l'équilibre le plus parfait dans toutes les parties de leur corps. Le cheval, plus inquiet, tend le cou, roidit le jarret, s'arrête ou quelquefois recule, de la façon la plus dangereuse; l'âne, au contraire, ne s'étonne de rien, et quand le pied qu'il a lancé en avant ne se trouve pas satisfait du terrain qu'il touche, l'animal prudent relève ce pied, et se met d'aplomb sur ses trois autres, avant de chercher de nouveau la trace qu'il avait perdue. Et, pour le dire en passant, les calomnies contre l'âne, dont se plaignait Buffon, sont plutôt dues dans nos pays à l'ignorance qu'à la malice humaine. On ne connaît point cette belle race des ânes d'Orient; on n'a pas reconnu son utilité, éprouvé son intelligence, et l'espèce dégénérée qu'on voit chez nous n'est certes point de nature à détruire le préjugé qui la condamne. Seulement nous ne pardonnons point à quelques-uns de nos artistes les plus célèbres d'avoir représenté Jésus-Christ les jambes ballantes sur un petit âne, le jour de de son entrée triomphale à Jérusalem : c'est faire à plaisir de la divinité une

image ridicule, c'est ravaler l'art en le montrant ignorant.

L'âne et le mulet sont aussi indispensables à l'homme dans la montagne que le cheval et le chameau dans le désert. Le cheval d'Orient a été mille fois décrit; le poëte arabe l'a chanté, les prophètes hébreux l'ont proposé comme un modèle d'activité, de vaillance et de sobriété; incapable que nous sommes de lutter avec de pareils peintres, nous emprunterons la description qu'en a faite un de nos plus grands écrivains, M. de Châteaubriand.

« Les juments, selon la noblesse de « leur race, sont traitées avec plus ou « moins d'honneurs, mais toujours avec « une rigueur extrême. On ne met point « les chevaux à l'ombre, on les laisse « exposés à l'ardeur du soleil, attachés « en terre à des piquets par les quatre « pieds, de manière à les rendre immo- « biles; on ne leur ôte jamais la selle; « souvent ils ne boivent qu'une seule fois, « et ne mangent qu'un peu d'orge en « vingt-quatre heures. Un traitement « si rude, loin de les faire dépérir, leur « donne la sobriété, la patience et la « vitesse. J'ai souvent admiré un che- « val arabe ainsi enchaîné dans le sable « brûlant, les crins descendant épars, « la tête baissée entre ses jambes pour « trouver un peu d'ombre, et laissant « tomber de son œil sauvage un regard « oblique sur son maître. Avez-vous « dégagé ses pieds des entraves, vous « êtes-vous élancé sur son dos, *il* « *écume, il frémit, il dévore la terre;* « *la trompette sonne, il dit: Allons!* « et vous reconnaissez le cheval de Job. »

Sans avoir l'élégance des formes et la vivacité des mouvements qui font du cheval l'un des plus beaux animaux terrestres, le chameau ne manque pourtant ni de tournure, ni de rapidité. Son cou flexible, qui se prête avec facilité à des ondulations diverses, sa tête intelligente, son œil doux et résigné, corrigent les défauts de son corps pansu, de son dos montueux et de ses larges extrémités. Puis la longueur de ses pas et sa marche perpétuelle lui permettent d'atteindre tôt ou tard le cheval qui d'abord l'a devancé : or, il vaut mieux aller toujours que courir quelquefois et s'arrêter ensuite, surtout pour des peuples qui *prennent le lièvre en araba* (*), ainsi qu'ils disent proverbialement. Le chameau seul, du reste, peut sûrement et régulièrement traverser les déserts: sa sobriété, qui supporte jusqu'à quatre et cinq jours d'abstinence; son courage, qui dompte la fatigue des plus longues traites; son pied, en façon d'éponge, qui s'élargit ou se resserre à volonté, selon les terrains où il s'appuie; la souplesse de ses énormes jambes, sa robe au poil généralement dur et ras, tout en lui, qualités physiques comme instinct, semble façonné exprès pour son rôle ici-bas de compagnon et d'aide de l'homme à travers les sables arides et brûlants. Il sait, en outre, se mettre à l'abri des plus ardents rayons du soleil en plongeant ses naseaux dans le sol, et son corps projette alors de l'ombre sur son conducteur; il sait aussi, quand vient la tempête, éviter ses chocs les plus furieux. A peine le *kamsinn* a-t-il commencé à souffler, à peine des teintes sanglantes se sont-elles montrées à l'horizon, que la caravane s'arrête et que les chameaux se réunissent en cercle, les jarrets enfoncés dans l'arène, la tête basse, la croupe au vent, serrés et appuyés les uns contre les autres. Dès lors les rumbs les plus violents viennent se briser dans leur impuissance contre cette tour animée; les trombes roulent et se divisent sur ce dôme colossal et vivant, et bientôt la tempête est vaincue. Le chameau est généralement bon, patient, attaché; pourtant il ne supporte point les injures ni les mauvais traitements : si vous êtes injuste envers lui, il se venge, quand l'occasion le lui permet, en vous jetant au visage du sable ou de l'eau; si vous avez été cruel, il vous lance un coup de pied d'autant plus terrible que ce pied pompe en frappant, pour ainsi dire. En somme, le chameau est sobre, brave, généreux ainsi que l'Arabe, son maître; mais il est vindicatif comme lui.

Pour compléter nos renseignements sur le règne animal de la Syrie, il nous reste à mentionner les habitants des plaines de l'air et ceux des plaines liquides. Dans les lacs d'Alep et de Damas se rencontrent un grand nombre

(*) Sorte de chariot, traîné le plus ordinairement par des bœufs.

de poissons d'espèces variées; dans le lac d'Antioche il en existe de rouges d'une qualité contestable. Quant au lac de Tibériade, c'est celui de la pêche miraculeuse de l'Évangile. Sous les ombrages des yeuses et des sycomores voltigent des oiseaux au chant le plus doux, au plumage le mieux peint; sur les pics neigeux du Liban, l'aigle place son aire inaccessible, et l'on voit parfois le vautour cruel poursuivre à tire-d'aile des colombes aussi blanches que celle qui annonça à Noé le retour de la sérénité céleste.

Mais, direz-vous, dans cet ensemble harmonieux n'existe-t-il pas quelques dissonances? ce tableau admirable n'a-t-il pas quelques défauts? Nous sommes obligé d'avouer que deux fléaux, entièrement indépendants de la volonté de l'homme, impossibles à prévoir et presque à éviter, menacent sans cesse la Syrie. Ces deux fléaux sont les tremblements de terre et les nuées de sauterelles. Il n'est pas de siècle dont l'histoire ne rapporte plusieurs tremblements de terre généraux ou partiels; quelques-uns ont fait d'épouvantables ravages, bouleversant les villes, engloutissant les moissons, entre-choquant les collines pour les pulvériser l'une par l'autre, emportant les ceps de vigne comme une poussière, arrachant les arbres comme de menues herbes. De pareilles catastrophes sont rares, et les tremblements de terre habituels sont plutôt de fortes secousses que des cataclysmes destructeurs.

Quant aux nuées de sauterelles, il faut en avoir vu pour se figurer leurs ravages. Imaginez-vous une tache soudaine sur le ciel le plus pur : cette tache vous étonne, aucun nuage sans tempête n'apparaissant jamais en Syrie durant les trois mois d'été. Cette tache grandit; un bruit étrange, froissement aigu, cliquetis criard, l'accompagne : ce n'est encore que singulier et inquiétant. Mais bientôt l'horizon tout entier s'obscurcit, un nuage plus compacte, plus sombre que toutes les vapeurs condensées, vous jette dans les ténèbres, dont un fracas perpétuel, plus terrible que les éclats du tonnerre, parce qu'il est plus continu, augmente encore l'horreur. Le nuage s'abaisse progressivement, et finit par couvrir les plaines et les collines d'une couche grisâtre qui grouille et bruit tout à la fois. Les animaux fuient épouvantés, les arbres craquent, la terre gémit. L'on entend un bourdonnement si général que le sol tout entier semble avoir une voix ou plutôt des milliards de voix, assez semblables aux sons précipités d'une immense ébullition.

Heureusement le bleu du ciel a reparu, et l'on voit arriver de toutes parts, avec la plus merveilleuse célérité, des troupes de cigognes et d'innombrables bandes de samarmars, oiseaux plus petits que la cigogne, et qui se rapprochent assez de notre loriot. Le seul remède contre le mal qui vous est tombé du ciel, vous est aussi envoyé par lui. Le combat commence ou plus tôt le carnage : la cigogne au long bec écrase à la fois et broie une douzaine de sauterelles; le samarmar, plus preste, arrive presque dans le même temps à la même destruction. Ces animaux, une fois repus, n'en continuent pas moins leur œuvre; mais ils ont beau faire, la couche des sauterelles est tellement épaisse qu'ils peuvent à peine l'entamer et l'éclaircir. Cependant le nuage, qui s'était abaissé, se relève, l'obscurité recommence ainsi que le bruit strident et continu; puis, quand l'horizon est à la fin débarrassé de ces nuées vivantes, quand le jour a reparu, rien n'est plus désolant que l'aspect du canton ravagé : la terre, entièrement anudée, ne présente plus à l'œil le plus clairvoyant le moindre brin d'herbe; les arbres se montrent complétement dépouillés de feuilles et même d'écorce; le grain des épis a été dévoré aussi bien que la paille, le fruit aussi bien que la fleur : c'est le spectacle de l'hiver, qui succède lamentablement au printemps, c'est une métamorphose aussi rapide que désastreuse.

Les Syriens ont en vain cherché différents moyens de détourner le cours de ce fléau : quand une nuée de sauterelles apparaît dans le ciel, ils allument de grands feux de paille mouillée, ils cherchent à creuser de nombreux fossés; mais les torrents de fumée ne prévalent que rarement contre ces pluies d'insectes, et les milliers d'entre ces sauterelles qui s'engloutissent dans les fossés

ne sont rien, tant les masses se succedent. Quant à l'eau bouillante, employée dans les villages, elle ne sert tout au plus qu'à garantir le seuil des maisons. Si ce fléau était plus répété, rien n'y pourrait tenir, et la famine suivrait les plus belles promesses de récolte. Volney constate une double remarque du pays; c'est que les pluies de sauterelles n'ont lieu qu'à la suite des hivers trop doux, et que leurs nuées viennent toujours d'Arabie. « A l'aide de cette « double remarque, ajoute-t-il, l'on « explique très-bien comment le froid « ayant ménagé les œufs de ces insec« tes, ils se multiplient si subitement, « et comment les herbes venant à s'é« puiser dans les immenses plaines du « désert, il en sort tout à coup des lé« gions nombreuses. » Il n'est presque aucune partie de la Syrie qui ne soit exposée à cette calamité; heureux est le pays, lorsque le vent du sud-est pousse les nuages de sauterelles jusque dans la Méditerranée, où elles se noient. Mais là encore leur apparition est funeste; car leurs innombrables cadavres, rapportés par la lame, empestent au loin les rivages.

Tels sont les deux fléaux qui viennent de temps à autre prouver douloureusement aux Syriens que leur contrée n'est plus le paradis terrestre. Quant à la peste, nous croyons qu'on la pourrait éviter par une bonne administration, par une grande prudence, par une propreté quotidienne et obligatoire. Qu'on ne laisse plus, au milieu des rues dans les villes, et sur les routes dans les campagnes, les cadavres d'animaux se putréfier, les ordures de toutes espèces s'amonceler, les détritus de plantes pourrir au soleil; qu'on impose certaine quarantaine aux voyageurs que les caravanes abandonnent sur leur chemin; et la peste disparaîtra à son tour, comme a déjà disparu la lèpre, cette atroce maladie du moyen âge.

En résumé, la Syrie, longue langue de terre entre la mer et le désert, toute bossuée de montagnes du nord au midi, comprend trois régions diverses de sol et de température, et où sont réunis, en moins de six mille lieues carrées, les produits des zones les plus éloignées les unes des autres. La côte forme une contrée étendue, basse, étroite, dont l'atmosphère est toujours chaude sinon toujours saine, dont les terrains humides sont propices à toute espece de culture, où la végétation atteint en certains endroits une vigueur tropicale. La montagne rassemble dans son sein tous les avantages des pays tempérés : salubrité de l'air, abondance de fruits, arbres nombreux sur ses mamelons, herbes épaisses dans ses vallées. La plaine, sur le revers oriental de l'Anti-Liban, aussi bien que d'Alep à Damas, jouit d'une fécondité qui lui permet de produire sans repos, sans jamais tomber dans cet engourdissement plus ou moins prolongé des régions mitoyennes; les récoltes peuvent s'y succéder presque sans intervalles; après le grain viennent les légumes, après les légumes de nouveaux grains, et tous ces produits sont d'une qualité qu'il ne dépendrait que du travail de rendre supérieure. La Syrie, en un mot, c'est à la fois la Provence, l'Écosse et la Sicile, à dix lieues de distance. Et maintenant que de pareils champs restent en friche, que des terres si fécondes ne rapportent que d'inutiles roseaux, que des plantations de bois bien distribuées ne viennent pas assainir l'air et former des pluies bienfaisantes, que les eaux dirigées avec prévoyance ne doublent point encore une fertilité déjà si grande, est-ce la faute de Dieu ou la faute de l'homme? Aussi, à chaque pas qu'on y fait, la Syrie présente-t-elle en regard la magnificence de la nature et la misère humaine.

DIVISIONS ACTUELLES DE LA SYRIE.

Pachalik d'Alep.

Depuis la conquête des Ottomans (1507), la Syrie a conservé les divisions que lui avait imposées son dernier vainqueur, Sélim Ier. Séparée en quatre pachaliks, tout son territoire se trouve compris dans ces limites politiques, le pays de Jérusalem excepté. Ces pachaliks sont divers d'étendue et d'importance : ceux de Tripoli et d'Acre, qui bordent la mer, n'ont guère chacun qu'une quarantaine de lieues de long sur une douzaine de large, tandis que celui d'Alep compte au moins cent quatre-vingts lieues de tour, et celui de Damas

cent lieues de long et, en quelques endroits, cent lieues de large; il est vrai que ce dernier contient, à partir du sud de l'ancienne Palmyre, le Barraï-Al-Cham, le désert de la Gauche. Commençons notre excursion au nord, et entrons en Syrie par la route de Constantinople, par les gorges du Taurus.

Le pachalik d'Alep a pour bornes, à l'ouest, le golfe d'Alexandrette, puis la Méditerranée jusqu'à six lieues au-dessous de Souaidièh (Séleucie); à l'est, l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Kelat-Djabar; au nord, il fait une pointe vers le Taurus, comprend Aïntab, pousse jusqu'aux environs de Bazardjik, et redescend jusqu'a Merkès; au sud, il entre dans le désert jusqu'aux monts Uscheron, remonte jusqu'à Marrah, passe l'Oronte à Djesr-Chughr, et de là va en droite ligne à la mer.

Cette vaste province, dont les démarcations vers le midi surtout sont purement de convention, et ont varié plusieurs fois, fut jadis toute remplie de cités et de villages, fut peuplée de plusieurs millions d'habitants. La seule ville d'Antioche, l'ancienne capitale de toute la Syrie du temps des Grecs, contenait encore, un siècle avant la domination des Turcs, près de trois cent mille habitants; et Séleucie, l'un des havres les plus considérables de Séleucus-Nicanor, voyait autrefois mille vaisseaux dans son port et cent mille marins et commerçants dans son enceinte. Antioche (Antakièh) est aujourd'hui un bourg qui n'a pas quinze cents habitants; Séleucie (Soueidièh) n'est qu'une plage où une dizaine de bateaux pêcheurs tout au plus viennent s'abriter. La vallée de l'Oronte, qui, à l'époque des Séleucides, nourrissait cinq cents éléphants, dix mille chevaux et des troupeaux innombrables, dont les villages se regardaient, à un mille de distance, sur une étendue de vingt lieues, n'est plus, à l'heure qu'il est, que tachetée à de lointains intervalles par les tentes noires des Bédouins et les tentes blanches des Turkomans. Encore ces réunions d'hommes sont-elles essentiellement provisoires, car dans les camps de ces tribus nomades, lesquels forment invariablement le rond, les moutons restent parqués, les chevaux sellés, les chameaux chargés, et les chiens, seules sentinelles, semblent toujours prêts à donner l'alarme par leurs glapissements, ou par leurs aboiements le signal du départ.

Quelle désolation s'étend où régnait la prospérité! Et pourtant le sol presque entier de cette province est d'une fécondité proverbiale : gras et argileux, là où la main de l'homme ne l'a pas semé, il produit une herbe épaisse et vivace, qui surgit de toutes parts aux premières pluies de l'automne; là où la charrue a tracé les moindres sillons, les blés sont aussi drus que dans notre Beauce, et les cotonniers presque partout montrent une fertilité extraordinaire. Malgré cette abondance de fruits d'une terre à peine travaillée, les deux grandes plaines d'Alep et d'Antioche restent aux trois quarts en friche. Les nombreux canaux d'irrigation et de transport sont comblés ou desséchés; les voies qui traversaient la campagne en tous sens ne laissent plus çà et là que des vestiges; les ponts ne montrent plus que quelques arches croulantes; ce ne sont partout que ruines de châteaux gothiques, de cirques romains, de basiliques grecques, de colonnes de temples et de clochers d'églises.

Une seule ville est restée debout de toutes ces magnificences, la Bérhoë des Grecs, *l'Halab* des Arabes, l'entrepôt de l'Europe et des Indes, l'une des étapes des grandes caravanes. Merveilleusement placée entre Erzeroum et Bagdad, entre Alexandrie et Trébisonde, Alep voit s'arrêter dans ses murs les richesses de toute l'Asie, depuis les noix de galle du Kurdistan jusqu'aux cachemires des Indes, depuis les poils de chèvre de l'Anatolie jusqu'aux aciers de Damas, depuis les cafés de Moka jusqu'aux tapis de Brousse. Située dans une plaine onduleuse, aux coteaux fertiles et aux vergers couverts de pistachiers, Alep possède dans son sein une petite rivière d'eau douce qui ne tarit jamais, avantage inappréciable en Orient. Ses dômes élégants, ses minarets élevés, les hauts cyprès de ses cimetières tranchent de loin de la façon la plus pittoresque sur la terre rougeâtre de la plaine, et sur la verdure aux mille teintes des collines. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire en Turquie, on n'éprouve aucun désenchan-

tement en pénétrant dans Alep : la ville est bien bâtie, ses rues sont propres et assez larges, ses places sont vastes et plantées d'arbres ; deux cents fontaines y répandent des eaux claires et murmurantes ; et le château en ruine, qui, du haut d'une montagne, au centre d'un faubourg, domine les pignons des maisons et les flèches de cent mosquées, produit l'effet le plus original et le plus caractéristique : véritable cité orientale, toute pleine d'arbres verts et de blancs minarets, encombrée de dômes et de kiosques, avec des cigognes sur ses terrasses, des pigeons dans ses carrefours, des hirondelles partout, avec de longues caravanes de chameaux sur ses routes, de nombreuses cavalcades sur ses promenades, et ses 100,000 habitants au costume bariolé, les uns brodés d'or, les autres éclatants de couleurs.

D'Alep à la mer on rencontre d'abord des champs incultes jusqu'à Andjara, petit village sans importance et sans caractère. Puis après ces quelques huttes informes de pauvres laboureurs mahométans, le pays devient montueux, les collines se rapprochent et s'unissent; plus loin elles s'écartent et courent au sud-est pour laisser passage à de vertes prairies que parcourent dans tous les sens les Turkomans avec leurs troupeaux de moutons, de chèvres et de chamelles. Au delà de ces prairies dans lesquelles l'Oronte, formant deux bras, entretient une fraîcheur perpétuelle, commence une plaine, maintenant en friche, qui aboutit au midi à des montagnes, où les mûriers en quinconces, les figuiers en étages, les vignes en espaliers, égayent le paysage en offrant de toutes parts le doux spectacle de la prospérité. La route sur laquelle nous marchons est une voie romaine que le temps et les musulmans, bien plus destructeurs encore, ont épargnée. Cette route se termine par une accumulation de chaumes misérables, avec des fumiers devant chaque porte, des trouées caverneuses au lieu de rues, des mares infectes au lieu de places, un pont ruiné à l'une des extrémités, une forteresse aux pierres menaçantes à l'autre : c'est Antakièh.

Maintenant regardez au-dessus de votre tête ces hautes murailles qui montent avec tant de hardiesse sur la colline; suivez-les sur ce plateau jusqu'à ces deux tours colossales que ne hantent désormais que le fauve vautour et le noir hibou ; redescendez dans un vallon pour remonter deux fois encore deux collines élevées ; remarquez ces quatre grandes ouvertures, qui furent des portes monumentales, ces innombrables assises qui formèrent trois cent soixante tourelles de combat; admirez ces nombreux fûts de colonnes qui entouraient jadis un palais impérial, ces marbres disséminés qui ornaient une église patriarcale ; et quand vous aurez fait trois lieues en suivant le carré long des murailles, vous pourrez vous imaginer ce que c'était que l'ancienne Antioche et ce qu'elle est devenue. Notre récit dira par quelle suite de calamités, de siéges, de sacs et d'incendies, l'orgueilleuse capitale de Sélcucus-Nicanor s'est transformée en une méchante bourgade turque.

Si nous quittons ce spectacle affligeant de décadence, c'est pour en retrouver un autre plus affligeant encore à quelques lieues de là, sur les bords de la mer. Cette douzaine de *caïks* (bateaux) séchés sur le sable auprès de ces môles écroulés et en deçà de ces deux jetées, dont il reste à peine quelques traces, remplacent les mille galères qui tenaient à l'aise, dans un port creusé à mains d'hommes, et artistement protégé contre la fureur des flots par une double enceinte de pierres. Ces quelques masures, accoudées à de larges pans de murs ou à des débris de pilastres, c'est là cette Séleucie naguère si opulente, si misérable aujourd'hui.

En remontant vers le nord le rivage tortueux qui forme le Raz-el-Kanzir (le cap du Sanglier), on trouve le hameau de Rhosos, ainsi appelé sans doute parce qu'il fut bâti au pied des montagnes du Rhosus, qui longent le golfe de Skanderoun jusqu'aux environs de Payos (l'ancienne Issus). Puis s'aperçoit à gauche le village de Baïlan, qui, lui, a emprunté son nom aux autres montagnes qui vont retrouver le Taurus. Entre ces deux chaînes de monts escarpés s'étend une vallée fort accidentée que les Kurdes habitent seuls, et dont ils partent pour aller attaquer les caravanes qui se dirigent d'Alep a Marash. Plus on pénètre dans ce pays infesté de brigands, plus on trouve

une nature rude, aux montagnes pelées, aux campagnes incultes, aux côtes où mugit la tempête. Enfin, on parvient à la rade de Skanderoun (Alexandrette), assez bien garantie contre la vague du large, dont le fond de sable est apprécié par les marins, mais qui est dangereuse en hiver à cause des trombes qui tombent du pic neigeux des montagnes, et en été à cause des miasmes fiévreux qui s'échappent des marais du voisinage.

Malgré son assez bonne situation, la petite ville d'Alexandrette n'a donc jamais pu fleurir, et quoiqu'elle semble le port le plus commode pour Alep, le commerce préfère habituellement entreprendre un plus coûteux voyage, faire un long détour, et porter ses marchandises, destinées à la voie maritime, à Latakièh, ou à Tripoli. Aussi Skanderoun, bâtie sur une plaine d'alluvions, entourée d'eaux croupissantes, végète-t-elle de plus en plus, et voit-elle tous les jours diminuer sa population au visage hâve, au teint jaune, aux yeux ternes, et à l'abdomen gonflé. Si les habitants d'Alexandrette ressemblent à des ombres languissantes, ceux de Baïlan, au contraire, ont l'aspect de la santé la plus brillante. Leur village, du reste, est placé comme par enchantement à mi-côte d'un mamelon pittoresque, tout entouré de précipices ombreux et de rochers couverts de fougères, d'où tombent plusieurs cascades, dont le bruit plaît tant aux Orientaux. La salubrité et la fraîcheur de l'air font de ce joli endroit une retraite charmante à partir de mars. Malheureusement il devient inquiétant d'y séjourner en janvier et février, tant les eaux se précipitent avec fureur de tous les sommets, à travers toutes les pentes, emportant quelquefois les maisons avec leurs vergers, et les roulant pêle-mêle dans d'insondables abîmes. Les habitants de ce village, vivant du produit que leur donnent le lait de leurs chèvres et les légumes de leurs potagers, sont en général, et comme presque tous les agriculteurs turcs, simples et bons, et font un contraste frappant avec le caractère farouche et les mœurs déprédatrices des Kurdes, qui les entourent.

Au nord-est de Skanderoun le pays, de plus en plus sauvage, n'est traversé qu'à la hâte, et sous bonne garde, par les caravanes qui n'y séjournent jamais. Les pâturages qu'on y trouve sont entièrement abandonnés aux Turkomans; et les rochers servent de repaires aux Kurdes, ces incorrigibles voleurs de grands chemins. Il faut remonter jusqu'à Aïntab pour retrouver quelques Turcs, quelques chrétiens arméniens, un aga, un bazar, et des karavan-séraïs, c'est-à-dire un protecteur tel quel, un marché et des auberges.

Pour tourner autour du pachalik que nous décrivons, il est nécessaire maintenant de gagner l'Euphrate, et de descendre jusqu'à Kélat-Djabar, à l'est d'Alep. Ce vaste pays, coupé encore par une ligne de montagnes, présente à peu près le même aspect que la plaine d'Antioche, quant à l'abandon où on le laisse sur presque tous les points. Cependant les tribus nomades qui y amènent leurs troupeaux, quoique venant pour la plupart de Van et d'Ormiah, c'est-à-dire appartenant à la race des Kurdes, sont moins voleurs et moins intraitables que leurs frères des montagnes de Baïlan. Divisés en familles puissantes, telles que celles des Moucabeylis, des Kiziks et des Bézikis, ces Kurdes maintiennent entre eux une certaine police, et payent assez régulièrement à la Sublime Porte des droits de douane et de pacage, en venant vendre leurs brebis ou leurs chameaux jusque dans l'intérieur des villes de Syrie. A deux journées au sud-est d'Aïntab, sur la rive occidentale de l'Euphrate, se rencontre un village, appelé Yaraboulos, fameux, dit-on, parce qu'il est bâti sur l'emplacement de l'antique Hiérapolis. Pourtant, malgré cette renommée, que semble justifier d'ailleurs la ressemblance du nom moderne avec le nom ancien, aucun vestige certain, aucun reste remarquable n'ont été constatés par les voyageurs. Volney même prétend que c'est à Mambedj, à six lieues au sud de Yaraboulos, qu'il faut chercher les ruines de Hiérapolis. Il ne se voit cependant dans cette dernière bourgade rien autre chose qu'un de ces canaux souterrains tels qu'il en abonde, du reste, dans toute l'étendue du pachalik d'Alep, et qui prouvent que les Mèdes et les Perses, avant les Grecs et les Romains, avaient reconnu la nécessité de faire courir les eaux tout à travers

un sol naturellement fertile et dont on multipliait ainsi la valeur.

Il ne serait pas juste, par l'exemple de cet abandon partiel d'un ouvrage si utile, d'accuser le gouvernement de la Sublime Porte d'une insouciance et d'une imprévoyance coupables relativement à l'entretien des canaux : on connaît, d'une part, les prescriptions du Koran qui ont trait à l'emploi fréquent de l'eau pour les ablutions religieuses, et qui par conséquent excitent à en étendre et à en conserver le bienfait ; et, d'autre part, l'étude des mœurs ottomanes nous a appris quels soins on prenait à Constantinople, à Andrinople et à Brousse, en Thrace comme en Bithynie, des cours d'eau de toutes sortes, sources, citernes, chutes, étangs et rivières, et comment certaines corporations sont devenues très-habiles dans l'art de la canalisation. Mais la Syrie est trop loin du centre gouvernemental, le système de fermage des pachas ne peut y être assez efficacement inspecté ; elle est pauvre, d'ailleurs, et ne pourrait point subvenir elle-même aux dépenses considérables que nécessite la réparation de ses canaux. Le pachalik d'Alep en particulier est en pleine décadence : les tribus nomades le peuplent à peine; quelques Turcs et quelques chrétiens en sont les seuls cultivateurs, et de jour en jour les populations agricoles tendent à abandonner un pays où la propriété manque de garanties et la récolte de sûreté. Voilà la raison de la déplorable absence d'eau, durant les chaleurs de juillet et d'août, dans une contrée toute sillonnée pourtant de ruines de citernes et de conduits souterrains, dans une contrée où naguère l'Oronte était joint à l'Euphrate, où plusieurs petites rivières, ingénieusement dirigées, fournissaient des tributs à un grand nombre de canaux de communication et à des milliers de réservoirs d'irrigation.

Plus que toute autre partie de la Syrie peut-être, le pachalik d'Alep présente donc le spectacle continuel de la magnificence de la nature et de la misère humaine; et si nous voulons le parcourir jusqu'au bout, nous ne trouverons à chaque pas que des preuves nouvelles et répétées de ce que nous avons établi comme conclusion de notre description géologique. De Mambedj aux limites méridionales du pays d'Alep, ce ne sont déjà plus que des plaines immenses, façons de steppes, verdoyantes il est vrai, mais déjà assez semblables au désert, et qui ne sont accidentées que par une suite de monticules, portant à leur sommet des citadelles écroulées. Les villages y sont de plus en plus éloignés; les camps des tribus ne s'y pressent qu'aux approches de la capitale de la province. Là, les représentants de tous les peuples nomades de l'Asie semblent s'être donné rendez-vous : outre des Turkomans et des Kurdes, se rencontrent des Bédouins; et parmi ces peuplades que de nuances! parmi ces tribus que de familles! Voici les Richanlis du Diarbékir, dont un grand nombre se disperse depuis Djézirèh sur le Tigre, jusqu'à Antioche sur l'Oronte, cent vingt lieues de parcours; voici les Barakhs, originaires du Kurdistan, qui s'en vont maraudant sans cesse, sur plus de dix mille lieues carrées; voici des Arabes Montefik, qui remontent le long de l'Euphrate depuis Bassora jusqu'à Racca, trente journées de soleil, de poussière et de solitude ; voici les Arabes Hadjaï, qui amènent des frontières de l'Arabie leurs chevaux si précieux de la race Kéhel.

La plupart de ces émigrants n'ont d'autres occupations que de paître leurs troupeaux, et de les présenter aux bazars d'Alep. Mais, s'ils enrichissent le marché de cette ville, s'ils y offrent à bas prix de superbes moutons, des chameaux de mille espèces, depuis le grand chameau noir de l'Asie Mineure jusqu'au maigre dromadaire blanc de la Nubie, et surtout des chevaux admirables, supportant les fatigues et les privations de toutes sortes, ardents et dociles, rapides et patients à la fois ; en revanche ils dévastent les contrées par où ils passent, s'approprient les moissons quand ils en trouvent, inquiètent les populations sédentaires, et reprennent parfois aux caravanes, dans les gorges des montagnes, ce qu'ils leur ont vendu sur les places de la ville.

Pour en finir avec le pays d'Alep nous n'avons plus qu'à mentionner les salines de Djéboul, enfermées dans un cercle de collines élevées, et dont le rapport vaut

pour la Porte, dans cette province, le produit tout entier du Karatch (capitation). En somme, que contient ce pachalik, le second pour l'étendue de toute la Syrie, le dernier pour le nombre des habitants? Des terres excellentes, mais qui restent en friche faute de bras pour les cultiver; de luxuriantes prairies, mais que les campements désordonnés des tribus nomades ravagent à tout instant; des champs au sol gras et fécond, mais qui ne produisent, dans leur abandon, que de hautes herbes inutiles; quelques montagnes productives au sud d'Antioche, et quelques beaux vergers autour d'Alep. Si ce pachalik possède une riche capitale, il ne renferme dans tout son territoire aucune ville intermédiaire, aucun port fréquenté; ce ne sont partout que ruines d'antiques cités, que vestiges d'une civilisation éteinte; c'est, en un mot, l'image la plus frappante et la plus triste de la barbarie. Quant au nombre des habitants indigènes, il est presque impossible à déterminer: par exemple, Alep compte parmi ses cent mille âmes, plus de la moitié d'étrangers allant et venant sans cesse pour les affaires de leur négoce; les campagnes ne voient que des tribus de passage, et l'on peut à peine admettre que les bourgs et hameaux du territoire entier soient peuplés de plus de cent cinquante mille malheureux laboureurs ou pauvres pêcheurs : partant, fort peu d'agriculture, point d'industrie, et pour la seule Alep un commerce de transit et les avantages d'un entrepôt considérable.

PACHALIK DE TRIPOLI.

Le pachalik de Tripoli (Taraboulousi-Cham) nous doit intéresser à plus d'un titre : c'est à l'une de ses extrémités, en effet, qu'habitent les Maronites, dont la France a été si longtemps la protectrice chaleureuse et désintéressée. Cette colonie catholique rappelle, d'ailleurs, par sa charité, par la simplicité de ses mœurs, par sa naïve industrie et ses travaux en commun, la première société chrétienne, société de frères unis et laborieux, où l'on partageait les peines de la vie pour en sentir moins le poids, où l'on partageait les bienfaits du ciel pour en rendre de plus générales actions de grâces au Seigneur : sincère égalité devant Dieu, véritable communion dont l'Église était le centre sublime. Ce qui ne manque pas non plus d'un autre genre d'intérêt, c'est cette nature admirable, qui résume, dans un cadre assez étroit pour être perceptible aux facultés humaines, toutes les majestés terrestres : ces montagnes lumineuses et diversement colorées qui, d'étage en étage, d'échelons en échelons, vous rapprochent davantage de l'abîme éthéré, font circuler dans vos poumons un air de plus en plus vif et salutaire, élèvent votre âme, et servent à vous mieux pénétrer de la bonté et de la grandeur de la Providence. C'était un noble instinct des populations antiques que d'aller s'agenouiller sur les hauts lieux; c'est un sentiment pareil qui a poussé ces religieux, simples et honnêtes, à bâtir leurs couvents sur des sommets accessibles quoique escarpés. De là, en effet, ils dominent un monde qu'ils ont volontairement quitté, de là ils veillent sur un plus grand nombre de leurs frères; et la voix sonore de leurs saintes maisons, répétée par les échos des monts, appelle autour d'eux les fidèles à la prière.

Ce n'est pas que le pachalik de Tripoli ne soit habité que par des chrétiens; mais, avant de revenir à nos chers coreligionnaires, qui ne peuplent que la partie méridionale du pays, il nous faut retourner vers le nord, à la frontière du pachalik d'Alep. Renfermé entre les montagnes et la mer, borné au nord par une petite chaîne transversale des monts Doumandour qui va se perdre dans la mer, le pachalik de Tripoli se termine à la petite rivière d'El-Kelb (l'ancien Sydnus). Étroit d'abord, et n'ayant par endroit qu'une dizaine de lieues de large, il s'étend au centre de son territoire jusqu'à avoir plus de vingt lieues du port de Bâtroun au versant occidental des monts Akkar. Ce pays, presque partout montueux, ne présente que sur le rivage, de Latakièh à Tripoli, une longue plaine fertile, où coulent plusieurs rivières et un grand nombre de ruisseaux et de torrents.

Ce qui prouve ici l'incontestable

supériorité de l'esprit chrétien sur l'esprit musulman, c'est que les montagnes du Liban, malgré les difficultés du sol et malgré leurs arides rochers, sont bien mieux cultivées que la côte plane et féconde qui s'allonge au nord de Tripoli; mais aussi, dans le Liban, l'industrie est venue en aide à la nature, et les terres que l'on a soutenues par des murs et des terrasses, sont toujours travaillées avec activité et intelligence. Quoi qu'il en soit de l'indolence mahométane, le canton de Latakièh n'en est pas moins très-productif en orge, en froment, en coton, et surtout en tabac, dont la qualité est d'une supériorité telle, qu'on le réserve, en partie, pour l'approvisionnement du sérail de Constantinople. Du temps des Grecs, on vantait en tous lieux les vins de Laodicée (Latakièh); et aujourd'hui encore, quand la récolte de Chypre n'a pas été assez considérable pour satisfaire à toutes les demandes, on s'adresse aux coteaux vinicoles de Latakièh.

Laodicée fut, du reste, la troisième ville fondée par Séleucus Nicanor; il lui donna le nom de sa mère, et la plaça à la base d'une pointe qui s'avance assez avant dans la mer, sorte de jetée naturelle qui garantissait le port des tempêtes occidentales. Aussi, grâce à un môle solidement bâti, une centaine de galères s'abritaient-elles à l'aise le long des quais de la ville. Laodicée a eu des maîtres de toute espèce, depuis l'époque où les Grecs en avaient fait une de leurs plus gracieuses cités; mais ces maîtres divers, loin de l'embellir et de l'augmenter, ont laissé tomber une à une ses élégantes colonnes corinthiennes, éclatants fleurons de sa couronne murale. Aujourd'hui c'est bien pis encore; les sables de la Méditerranée encombrent de plus en plus ce port si artistement creusé; le môle en ruine est devenu un écueil, et à peine quatre de nos *trois-mâts* osent-ils s'aventurer à la fois dans ce bassin rétréci.

A l'est de Latakièh, sur le versant de plusieurs hautes montagnes, habitent les Ansarièhs, peuplade d'idolâtres, dont nous parlerons en détail à leur première apparition dans l'histoire. Contentons-nous de dire ici qu'assez bons agriculteurs, ils cultivent passablement leurs montagnes; généreux et hospitaliers chez eux comme tous les Orientaux, ils se montrent au dehors vindicatifs et pillards. Plus loin, plus enfoncés dans les gorges intérieures, rôdent les Ismaélites, farouche et cruelle engeance. Le voisinage inquiétant de ces tribus force le mousselim de Latakièh à tenir constamment sur pied une petite troupe de Barbaresques, presque aussi redoutables pour les populations tranquilles que les Ansarièhs et les Ismaélites eux-mêmes: c'est ainsi qu'en Turquie le remède est quelquefois pire que le mal. Une chose étrange à remarquer, du reste, c'est que les gens de la basse police en Syrie appartiennent presque tous à la race africaine, tandis qu'à Tunis, qu'au Maroc, et qu'autrefois en Alger on venait recruter des soldats parmi les montagnards les plus féroces du Liban; tant il est vrai que, si nul n'est prophète en son pays, comme le dit saint Matthieu l'evangéliste, nul non plus n'y peut être impunément tyran.

En suivant la côte, où une houle presque continuelle vient jeter son écume éclatante et son bruit harmonieux, on arrive au petit havre de Djébilèh. Quelques minarets blancs, au sommet desquels tranche la cigogne plus blanche encore, annoncent de loin une cité; quelques mâts élevés de *voliks*, petits bâtiments à antennes, et à poupe haute et plate, indiquent une plage hospitalière. Puis en rade, couchées sur la lame, apparaissent les deux voiles latines ou plutôt les deux ailes de ces bateaux pêcheurs si pittoresques, et que les Orientaux, toujours peintres dans leur langue riche et sonore, appellent *kirlanguitchs* (hirondelles). Pénétrez maintenant dans la ville, au delà de cette fontaine élégante, et qui porte en lettres d'or sur sa façade gracieusement sculptée la phrase sacramentelle qui commence le Koran : *Bism illahil-rahman al-rahim*, au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux (par excellence); suivez cette rue longue et étroite qui mène au port; regardez ces hommes gravement affairés, qui se saluent en posant leur main droite alternativement sur leur front et sur leur

cœur ; ces *hamals* (portefaix), chargés d'une lourde balle de coton, qui avancent d'un pas compté et majestueux ; ces jardiniers, les jambes croisées et le *tchibouck* (pipe) aux lèvres, à côté de leur pile de concombres et de pastèques; ces factionnaires, aux jambes nues, au pantalon blanc, à la veste rouge, à la ceinture garnie de pistolets et de *kandjars* (poignards), qui montent la garde accroupis, la pipe d'une main, leur longue carabine dans l'autre; remarquez surtout ce sobre échange de paroles, ces rapports en signes lorsque les mots sont inutiles ; et à cette tranquillité inaltérable, à ce silence presque religieux, à cette absence de femmes et d'enfants, c'est-à-dire d'œil curieux et de voix criarde, vous reconnaîtrez une ville entièrement turque.

Au delà des deux grosses bourgades de Belnias et de Markab, après avoir traversé plusieurs rivières torrentueuses, et après avoir longé du nord au sud un littoral déjà plein d'escarpements et de roches colossales, on parvient enfin à Tortose (l'ancienne Orchosias). Cette petite ville offre tout d'abord le constraste le plus saillant avec la moderne Djébilèh. Si la première est une cité toute turque, la seconde est une cité toute grecque. A voir ces mouvements si vifs et si répétés, à entendre ce bourdonnement continu, à suivre le pas pressé de ces hommes à l'ample foustanelle, au justaucorps serré qui contient plus habituellement à la ceinture un encrier en corne qu'une arme en acier, à écouter ces explications infinies, ces exclamations perpétuelles, ces disputes souvent, à suivre de l'œil dans les nombreux cordages de leurs navires ou sur leurs *caïks* étroits ces marins audacieux et rapides, qui ne reconnaîtrait les Hellènes, ces Provençaux de l'Orient? Les mille habitants, qui séjournent sur les quais circulaires et dans les rues montueuses de Tortose, sont presque tous Grecs, schismatiques ou latins; quelques Arméniens y servent de *sarafs*, banquiers et gardes-notes à la fois, et le gouvernement de la Porte y est représenté par un simple *naïb*, magistrat du cinquième ordre.

Ne quittons pas le rivage de Tortose sans regarder en mer ce vaste roc qui fut la république phénicienne d'Aradus, et qui n'est plus qu'un immense écueil. Jamais disparution de cité n'a été plus générale, jamais effacement humain n'a été plus complet : aucun vestige d'habitation, aucune pierre taillée, aucune assise enfouie ne sont restés sur cette île rase, nue et déserte. Et pourtant ce rocher d'une lieue de tour était naguère tout couvert de maisons plus hautes, selon Strabon, que les plus hautes de Rome même; les échancrures de la roche formaient des havres où venaient s'entasser les galères de Tyr et de Sidon, et l'industrie des Aradiens avait découvert entre l'île et le continent, au fond des flots amers, une source d'eau douce, dont on s'abreuvait en temps de guerre au moyen de tuyaux en bronze et d'une cloche en plomb. Les Aradiens, habiles constructeurs maritimes, fournissaient des vaisseaux aux riches marchands de la côte phénicienne, et ils prospérèrent cinq ou six siècles à cet endroit où les goëlands et les mouettes viennent seuls aujourd'hui chercher un abri dans la tempête.

De l'île de Rouad on aperçoit déjà les larges pans, les piédestaux gigantesques, les dômes et les flèches de cette colossale architecture terrestre qu'on appelle le Liban. Cependant en redescendant sur le rivage il faut encore faire plus de quinze lieues pour y atteindre. La côte s'arrondit jusqu'au cap Hesn ; des collines de toutes couleurs la bordent, les unes de grès blanc, les autres de sable rouge, celles-ci couvertes d'oliviers au feuillage grisâtre, celles-là de noirs sapins. Des rivières de plus en plus nombreuses roulent entre deux murailles de rochers, ou s'étendent sur des champs caillouteux; quelques villages sur des mamelons, quelques huttes au pied des vagues, apparaissent de place en place jusqu'à ce qu'après avoir tourné une langue de terre, qui saille assez profondément dans la mer, vous apercevriez tout à coup une plaine qui verdoie, et derrière une muraille qui flamboie, une grande cité qui poudroie. Ces expressions naïves d'un de nos contes les plus naïfs expriment parfaitement l'effet prismatique que produit Tripoli, assise au pied de sa montagne, à une demi-lieue de la Méditerranée, avec sa prairie étincelante et

toute moirée de courants d'eau devant elle, sa couronne de pins-parasols, et ses murs blanchis à la chaux où les rayons du soleil viennent sans cesse se briser en pétillant.

Taraboulousi-Cham, autrefois Tripoli, c'est-à-dire les *trois villes* formées par les colonies de Sidon, de Tyr et d'Aradus, est une véritable échelle du Levant. Cette cité, en effet, contient un échantillon de tous les peuples, des individus de toutes les races, des sectateurs de toutes les croyances, des sujets de tous les gouvernements. Chaque nation y a, pour ainsi dire, son quartier ou au moins sa rue; et cette partie de la ville qui s'est portée jusqu'à la naissance de la vague, à l'extrême embouchure de la rivière *Kadicha*, dont les maisons, bâties sur pilotis, ont des degrés qui descendent jusque dans la mer, dont le rez-de-chaussée est à un pied de l'eau, et dont la cave est une chaloupe; voilà ce qu'on nomme avec une certaine raison une échelle du Levant. Les Provençaux appellent ce quartier la *Marine*, sans doute pour le distinguer d'un port; car il n'y a sur cette côte qu'une rade à fond de roches, et exposée aux violences du vent de nord-ouest qui s'échappe avec furie des golfes de Tarsous et d'Alexandrette. A l'époque des Croisés, cette rade, toute dangereuse qu'elle soit, était fortement défendue : sept tours encore debout, et un grand nombre d'autres écroulées maintenant ou disparues, formaient un redoutable ouvrage avancé, et indiquaient une cité importante et riche dont on avait fait d'ailleurs la capitale d'un comté franc.

Rien de plus original que l'aspect d'une de ces villes mixtes, moitié asiatiques, moitié européennes, avec toutes les nuances qui différencient les peuples divers de ces deux parties du monde. Au sommet de la ville, sur des plateaux couverts de vergers, campent les Arabes, qui ont des tentes plutôt que des maisons : à quelques-unes de ces familles indigènes il suffit même d'une peau de chameau pour se garantir à la fois contre les rayons du jour et les rosées de la nuit. Plus bas est le quartier turc, avec ses maisons aux fenêtres grillagées, ses fontaines toutes remplies de versets du Koran, sculpture religieuse qui rappelle à chaque pieux musulman *Allah teala* (Dieu très-haut) à l'instant où il s'apprête à jouir d'un de ses bienfaits, avec sa ceinture de noirs cyprès, tachetée de place en place d'une pierre blanche surmontée d'un turban, ornement ordinaire des tombeaux. Ces deux quartiers, le quartier arabe et le quartier turc, ont le même caractère de tranquillité silencieuse, que vient seulement interrompre cinq fois par jour la voix du muessin appelant les fidèles à la prière du haut de la galerie des minarets. Plus bas est le quartier des Francs avec ses vastes enclos remplis d'orangers, de grenadiers et de limoniers, et divisés par des haies de nopals, avec ses terrasses où l'on dîne toujours, où l'on couche souvent, avec ses magasins où s'entassent les balles de coton, avec ses bazars bruyants, et ses grands mâts où flottent les pavillons consulaires. Ici une activité incessante a remplacé la gravité ottomane et l'indolence asiatique : chacun y semble pressé d'agir, de vendre ou d'acheter; l'Arménien à l'ample robe brune y coudoie l'ouvrier grec aux bras et aux jambes nus; le matelot hollandais à la peau blanche et mate s'y croise avec l'Éthiopien à la peau noire et luisante; toutes les races y sont mêlées, tous les idiomes y sont parlés. A la *Marine*, les mouvements sont encore plus prompts, le bruit y devient tumulte, le frôlement y devient rixe; on s'y dispute tout colis, on s'y arrache toute marchandise.

Il faut, du reste, observer que cette activité ne dure guère que trois mois, durant la saison où la chaleur n'est pas étouffante, où un vent de nord régulier permet l'arrivage et l'appareillement des navires. Le reste du temps, les Européens établis à Tripoli s'enfuient dans la montagne pour y trouver un climat tempéré et un air salubre. Ainsi, malgré ses parterres embaumés, ses vergers où les fruits les plus délicieux surabondent, son beau paysage et son ciel inaltérable, Tripoli se voit abandonné huit mois sur douze : c'est que le grand nombre des eaux que l'hiver a accumulées dans la plaine, charge l'air de miasmes pesants et putrides, dès que les rayons du soleil ont

acquis toute leur puissance; de là des fièvres épidémiques, qui, après vous avoir frappé une fois, vous laissent dans un état d'atonie continuelle, et font, selon l'expression de Volney, que *la santé n'est qu'une convalescence.*

La destinée de Tripoli est loin d'avoir toujours été heureuse : peu inquiétée d'abord par les Arabes et les Seldjoukides, qui se disputaient avant tout les deux riches cités de Damas et d'Alep, elle ne fut exposée à une guerre désastreuse qu'à la fin du onzième siècle de notre ère, lors de la première croisade. Devenue ensuite petite capitale d'un petit État indépendant, elle prit de l'importance, grâce à la fréquentation des flottes génoises et vénitiennes, qui abondaient à sa plage pour approvisionner les émigrations belligérantes des Croisés. Plus tard, conquise par Selim Ier, elle vit un pacha, tout-puissant alors, lui imposer un régime de terreur qui la mata pour longtemps. Ce despotisme violent fut, d'ailleurs, loin de lui plaire, et, chaque fois qu'elle en trouva l'occasion, elle secoua le joug de ses maîtres passagers, arbora hardiment le drapeau de la révolte, et ne se rendit jamais qu'à composition. Mais la hardiesse des peuples effarouche l'esprit du commerce, amoureux de la paix. Aussi Tripoli trouva-t-elle, durant ses troubles temporaires, deux rivales qui lui enlevèrent une partie majeure de ses affaires. Ces deux rivales furent, dans le siècle passé, Latakieh, dont nous avons déjà parlé, et, au commencement du siècle où nous sommes, Bayrouth, la première grande ville au sud, au delà du Kesrouan.

Tripoli perd donc tous les jours de son importance. à cause du caractère mutin de ses habitants, à cause de l'orgueil de quelques-uns des indigènes musulmans qui portèrent longtemps le turban vert des cousins de Mahomet, et se qualifièrent du titre de *chérifs*, à cause surtout de la dégénérescence de sa principale exportation, les soies, qu'on attribue au dépérissement progressif des mûriers qui couvrent ses environs. Volney explique ce dépérissement de la façon suivante : « Si les mûriers ne présentent plus que « des souches creuses, un étranger s'é- « crie sur-le-champ : Que n'en plante- « t-on de nouveaux ? Mais on lui répond : « C'est là un propos d'Europe. Ici on « ne plante jamais, parce que si quel- « qu'un bâtit ou plante, le pacha dit : « Cet homme a de l'argent. Il le fait ve- « nir, il lui en demande; s'il nie, il a « la bastonnade; et s'il accorde, on la lui « donne encore pour en obtenir da- « vantage. » Ces traitements odieux se nomment en Turquie des avanies; les rayas y sont en effet souvent exposés, surtout dans les pays éloignés de la capitale, et où la puissance des seigneurs ottomans demeure presque sans contrôle. Aussi verrons-nous dans notre histoire que le gouvernement des pachas fut peut-être pour la Syrie la pire de toutes les tyrannies.

A peine est-on sorti de Tripoli qu'on entre en plein Kesrouan, cet antique refuge des Maronites. Tout change à la fois : la nature et l'homme. Les montagnes s'entremêlent, les cimes s'amoncellent, de larges pans de grès foncé s'élèvent perpendiculairement, des vallons étroits et profonds descendent dans des abîmes, des rochers les surplombent, dont les uns sont aigus comme des lames de pierre, dont les autres sont massifs et ronds comme de gigantesques boulets; des pics percent les airs à une hauteur prodigieuse, des cônes plus hardis encore montent au delà de l'atmosphère terrestre, et demeurent couverts de neige, malgré un ciel d'azur et un soleil d'or. Dans ce majestueux amas de montagnes, certaines vallées, emprisonnées entre de colossales murailles, ne reçoivent que quelques rayons obliques qui ne les éclairent qu'à certaines heures du jour ; les eaux, précipitées de toutes parts, tombent de pentes en pentes en nappes épaisses et bruyantes, jetant autour d'elles une poussière liquide, qui, se renouvelant sans cesse, produit sans cesse un nuage prismatique et une pluie de la finesse la plus exiguë.

Les détails ne sont pas moins austères que l'ensemble : ici ce sont de larges crevasses qui ont fendu la montagne à trois et quatre cents pieds de profondeur, effrayante entaille du glaive de Dieu, suite terrible des tremblements de terre; là ce sont des rochers écroulés des sommets les plus élevés, et qui ont laissé une trace dévastatrice sur un ver-

sant tout entier; plus loin c'est une noire forêt de sapins qui jette sa sombre mélancolie sur le paysage. Eh bien, malgré les rigueurs de cette nature, malgré ces horreurs sublimes qui ne plaisent qu'au poëte qui passe, et non au prolétaire qui demeure, qui ne semble bonne tout au plus qu'aux abstraites méditations du solitaire, cette rigide Thebaïde est devenue le centre d'une population qui va toujours croissant. Escaladez en effet cette première enceinte de montagnes, suivez sans vertige ces sentiers à pic où le pied peut glisser à tous les pas sur des cailloux polis ou sur des roches luisantes, montez une à une ces marches que la main des proscrits a taillées; et, parvenus au premier sommet, au delà de quelques larges plateaux, vous apercevrez un spectacle aussi grandiose que consolant.

D'autres montagnes se présentent à vos regards, dont chaque étage est peuplé : cette tache blanche sur un mamelon boisé, c'est un village; cette tache brune sur une roche blanche, c'est un couvent; cette muraille au-dessus de laquelle s'élève une végétation nuancée, c'est un verger; ce groupe d'arbres disposé avec art, ce sont des mûriers; ces branches grimpantes étalées avec soin sur un talus, ce sont des vignes; cette ligne grisâtre qui descend dans un vallon, ce sont des oliviers; ce morceau de terres maintenu par une solide bâtisse, c'est un champ de blé; ces sillons profondément creusés, et où roule une blanche écume, ce sont des canaux; ces palissades autour d'un carré vert, c'est une prairie; toutes ces merveilles, c'est l'œuvre d'un peuple patient, laborieux, uni, en un mot, chrétien.

A coup sûr une société toute chrétienne pouvait seule vaincre tant de difficultés premières, surmonter tant d'obstacles renaissants. Ces terrains cultivables ont été conquis un par un, ces terres fécondes ont été apportées poignée par poignée, chacun de ces arbres a coûté plus de sueurs à planter qu'en Europe une forêt ne coûte à entretenir. Et une fois ces immenses labeurs terminés, pour recueillir le fruit des arbres et le grain des moissons, que de veilles continuelles, que de soins attentifs! les neiges de l'hiver, les dégels du printemps, les rochers qui roulent, les torrents qui tombent, menacent successivement. Il a donc fallu, à force de travail et d'industrie, creuser un chemin à l'impétuosité des eaux, opposer des digues à la chute des roches, ici soutenir le sol, là le déblayer, se garantir contre les tempêtes, et prévoir même les cataclysmes.

Malheureusement les Maronites ne travaillent que de corps. Sans doute ils pratiquent la primitive fraternité, mais une fraternité toute matérielle, pour ainsi dire, où le cœur se montre chaud et généreux, mais où l'esprit sans émulation demeure froid et improductif. Aussi, que trouve-t-on dans le Liban? un peuple dont les mains sont occupées, mais dont le génie est inerte; un peuple bon, mais indolent; un peuple qui, malgré ses vertus patriarcales, ne fait aucun prosélyte, qui vit séparé des peuplades orientales, sans goût pour les relations internationales, sans penchant pour le commerce, et qui reste confiné dans ses montagnes, secourable envers ses compatriotes, inutile à ses voisins. Ce peuple excellent s'endort donc dans l'ignorance; son bas clergé comprend à peine les prières de l'Église; ses évêques sont sans action, son patriarche sans force; et de son sein stérile jamais il ne s'élève une de ces individualités actives, audacieuses, puissantes, dont la destinée est de faire faire un progrès à la civilisation, un pas à l'humanité. Les Maronites se croient arrivés, et ne suivent point les nations européennes dans leur marche. La religion catholique, chez eux, est bien la religion du salut céleste, mais elle n'est pas celle du salut terrestre.

Nous pensons donc que M. de Lamartine se fait illusion en attendant quelque chose de ce grand couvent libanien, vertueux assurément, mais qui s'est condamné lui-même à ne pas avoir d'avenir, comme ses moines se sont condamnés à ne pas avoir de postérité. Nous raconterons dans le courant de notre histoire l'origine et les louables commencements de ce euple solitaire, nous n'aurons que des éloges pour ses efforts matériels contre une nature ingrate; mais en plaignant ses malheurs modernes, nous montre-

rons comment ils ne sont nés que de son manque d'action sur ceux qui l'entourent, que de son honnête mais regrettable passivité. Quelle différence entre cette colonie d'émigrés froids et impuissants, qui s'est enfouie, il y a douze cents ans, dans les montagnes de la Syrie, et cette autre colonie d'esprits ardents et fiers qui s'est élancée, il y a moins d'un siècle, à travers les immenses plaines de la Pensylvanie : les premiers sont encore des proscrits, les seconds sont déjà une grande nation !

La partie du Liban nommée le Kesrouan est presque exclusivement habitée par les Maronites ; ils y sont donc plus tranquilles et plus heureux que dans le pachalick d'Acre. Assez nombreux pour s'opposer aux attaques des Druzes, ils se trouvent en outre, derrière leurs montagnes escarpées, à l'abri des incursions des peuplades nomades ; aussi tous leurs villages présentent-ils l'image du calme et de la prospérité. La *vallée des Saints* en est remplie ; et le patriarche, qui séjourne dans le vaste couvent de Kanoubin, peut, de la hauteur d'où il domine, suivre les travaux journaliers de ses ouailles, comme il peut entendre, le soir, le murmure de leurs actions de grâces. Kanoubin est un lieu vénéré ; on en attribue la fondation à Théodose le Grand. Rien encore de plus animé et de plus riche que les vallons où roule l'écumante Kadicha. Ces vallons commencent par des bois touffus d'orangers et de caroubiers, et finissent par des forêts ombreuses de peupliers et de cyprès. Plus loin, au nord, voici le bourg d'Éden, qui ne justifie son nom que dans les chaleurs qui durent de juin à septembre ; car dès que l'automne crève ses premières nuées, un manteau de neige couvre tout entier ce plateau élevé, les arbres qui y sont plantés et les toits qui y sont bâtis.

En avançant toujours de l'ouest à l'est, remarquez ces sortes de cellules taillées dans les flancs du rocher, ces maisons suspendues les unes sur les autres au-dessus des précipices, ces cabanes creusées dans les vastes racines de quelques troncs séculaires, c'est Beschiéraï, dont les habitants sont aussi chassés tous les hivers par d'indomptables frimas. Enfin, redoublez vos efforts, ayez le courage d'employer sept heures pour faire trois lieues, tant les chemins sont escarpés, tant ils descendent dans des gorges profondes pour remonter sur les crêtes les plus élevées, et tout à coup vous allez apercevoir les bras gigantesques, le feuillage sombre, le tronc rugueux, la tournure majestueuse de ces rois du règne végétal qu'on appelle les cèdres. Volney, par un esprit de contradiction peu sensé, a trouvé sans doute qu'il serait original de dénigrer ces hôtes vénérables du Liban ; voici dans quels termes de dédain il en parle : « Ces cèdres si réputés ressemblent à bien d'autres merveilles ; ils soutiennent mal de près leur réputation : quatre ou cinq gros arbres, les seuls qui restent, et qui n'ont rien de particulier, ne valent pas la peine que l'on prend à franchir les précipices qui y mènent. » Telles sont les paroles ironiques d'un froid philosophe ; rapprochons-les des pages inspirées d'un poëte plein de chaleur, l'antidote auprès du poison :

« Ces arbres sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de la végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là : car Ézéchiel parle des cèdres d'Éden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils leur attribuent, non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers

« la terre leurs branches, selon que la « neige se prépare à tomber ou à fondre. « Ce sont des êtres divins sous la forme « d'arbres. Ils croissent dans ce seul « site des groupes du Liban; ils pren- « nent racine bien au-dessus de la ré- « gion où toute grande végétation ex- « pire. Tout cela frappe d'étonnement « l'imagination des peuples d'Orient, « et je ne sais si la science ne serait pas « étonnée elle-même. Hélas! cependant, « Basan languit, le Carmel et la fleur « du Liban se fanent. Ces arbres di- « minuent chaque siècle. Les voyageurs « en comptèrent jadis trente ou qua- « rante, plus tard dix-sept, plus tard « encore une douzaine. Il n'y en a plus « que sept, que leur masse peut faire « présumer contemporains des temps « bibliques. Autour de ces vieux té- « moins des âges écoulés, qui savent « l'histoire de la terre mieux que l'his- « toire elle-même, qui nous raconte- « raient, s'ils pouvaient parler, tant « d'empires, de religions, de races hu- « maines évanouies, il reste encore une « petite forêt de cèdres plus jeunes qui « me parurent former un groupe de « quatre ou cinq cents arbres ou arbus- « tes. Chaque année, au mois de juin, « les populations de Beschiéraï, d'Eden, « de Kanoubin et de tous les villages « des vallées, voisines montent aux cè- « dres et font célébrer une messe à « leurs pieds. Que de prières n'ont pas « résonné sous ces rameaux! et quel « plus beau temple, quel autel plus « voisin du ciel! Quel dais plus majes- « tueux et plus saint que le dernier pla- « teau du Liban, le tronc des cèdres et « le dôme de ces rameaux sacrés qui « ont ombragé et ombragent encore « tant de générations humaines, pro- « nonçant le nom de Dieu différemment, « mais le reconnaissant partout dans « ses œuvres, et l'adorant dans des « manifestations naturelles! »

Il faudrait plusieurs mois pour parcourir tout le Kesrouan, s'arrêter à tous les beaux sites, visiter tous les villages. Ce sont toujours des montagnes, il est vrai, mais avec toutes sortes de variétés de couleurs et d'aspects : les unes grises, pelées et aigues; les autres larges et rondes, d'un vert foncé jusqu'à la moitié de leur hauteur, et à leur cime d'un ton violet clair qui se fond merveilleusement avec le bleu du ciel. Les villages ne sont pas moins divers d'attitude que les monts; ceux-ci sont jetés au fond d'une gorge verdoyante, ceux-là s'avancent, pour ainsi dire, au milieu de l'éther, placés qu'ils se trouvent sur une façon de promontoire en rocailles. La voix humaine parvient d'un de ces villages à l'autre, et cependant on ne peut y aller qu'en deux ou trois heures : la route de l'air n'aurait pas une demi-lieue, celle de la terre en a parfois jusqu'à quatre. Les sentiers sont des labyrinthes qui tournent sans cesse autour des larges flancs de la montagne. Sans nous engager dans ces sinuosités infinies, bornons-nous à reprendre notre direction du nord au sud, en regagnant le littoral. Après être descendu assez longtemps le long des rives encaissées de la turbulente Kadicha, le chemin s'ouvre tout à coup sur une étendue bleue, miroitante et sonore : c'est la Méditerranée.

Parvenu sur le rivage, on est étonné de l'imposante magnificence de ces deux grandes choses face à face, la mer et les montagnes. La chaîne du Kastravan borde la plage durant plus de quinze lieues, et jette son ombre immense sur les flots, lorsque le soleil se lève derrière elle. Ainsi, pendant toute la matinée, les vagues du large paraissent d'un bleu sombre, légèrement mêlé de blanc, lorsqu'elles moutonnent; à midi, ce sont des lames d'or dans le lointain, des lames d'argent sur le premier plan; dans la soirée enfin, quand la brise se calme, quand le soleil décline vers l'occident, c'est une nappe claire et pure, un sublime miroir où se dessinent les arêtes des monts avec une douceur et une netteté sans égales. Puis l'astre du jour s'abaisse de plus en plus, la mer passe alors du bleu au violet, du violet au pourpre, par toute la gamme des couleurs, par toute l'harmonie des nuances, jusqu'à ce qu'enfin, grâce à ce phénomène des pays orientaux, la nuit succède brusquement au jour, les ténèbres à la lumière.

Ce beau rivage de Tripoli à Bayrouth, sans être complétement accidenté, présente pourtant plusieurs pointes et plusieurs golfes. Voici d'abord le cap Ouedj

qui s'avance du sud au nord ; puis la pointe de Batroun, assez élevée pour vous offrir un coup d'œil presque général de la Syrie, depuis le promontoire de Latakièh jusqu'au golfe d'Acre, près de cinquante lieues d'étendue de chaque côté : devant vous l'horizon plan et sans borne, derrière vous la ligne onduleuse des montagnes, qui de loin ressemble aux vagues immenses d'un océan pétrifié. Un grand nombre de ruisseaux roulent sur des sables fins jusqu'à la mer ; mais le seul cours d'eau important est la rivière d'Ybrahim, naguère d'Adonis. C'est dans une vallée des environs, en effet, que ce type de la beauté païenne répandit son sang limpide et pur, et depuis ce temps des anémones brillantes naissent sans cesse sur les fraîches berges de la rivière. A l'embouchure de l'Ybrahim est située Djébaïl, l'ancienne Byblos. D'abord résidence d'un petit roi de la Phénicie, dont le palais n'a laissé aucun vestige, les Romains plus tard la choyèrent aussi à cause de sa ravissante position, et y élevèrent un théâtre dont les ruines s'aperçoivent encore. Puis vinrent les croisés, qui y bâtirent sur un rocher un château gothique d'une telle hauteur que les Turcs prétendent qu'un cavalier peut, au soleil levant, marcher une heure à son ombre. Enfin, lors de la domination musulmane, un sultan du nom d'Ybrahim dota Djébaïl d'un hôpital, d'une vaste mosquée et d'un pont d'une remarquable légèreté, élevé à plus de trente pieds au-dessus du fleuve, et formé d'une seule arche de cinquante pas de large. Malgré ses grandeurs éteintes, Djébaïl n'a guère que six mille habitants ; mais sa baie gracieuse, son pont élégant sur sa jolie rivière, les colonnes de marbre doré qui restent de son ancien théâtre, et surtout les murs crénelés de son château, d'où ne sortent aujourd'hui que des bouquets de feuilles et de fleurs, les salles de cette forteresse aux toits éboulés d'où se sont élancés des pins et des sycomores, les lierres qui tapissent les donjons, les lianes qui tombent des tours, toutes ces ruines pittoresques, au milieu de cette admirable nature, font de Djébaïl le plus agréable des séjours.

De la rivière d'Ybrahim à la rivière du Chien (Nahr-el-Kelb) on ne trouve qu'un petit havre appelé Djafer-Djouni, où se balancent quelques polacres grecques, où sont tirés sur le sable quelques caïks de pêcheurs. Puis dans la montagne, au milieu d'un site tout verdoyant, plein des vignes et des mûriers habituels, avec sa couronne accoutumée de pins-parasols et de sycomores, un assez gros bourg, nommé Antoura. C'est là qu'il y a environ deux siècles les jésuites avaient voulu former un établissement. Un couvent fut bâti par eux avec de nombreuses annexes, destinées à un séminaire de jeunes gens maronites et grecs-catholiques. Mais, une fois le collége terminé, les étudiants ne vinrent pas, soit méfiance contre la trop célèbre compagnie, soit plutôt insouciance pour l'instruction qu'on voulait leur donner. Puis, ce qui prouve combien les innovations sont difficiles chez ce peuple qui s'est retiré du monde, pour ainsi dire, et qui repousse toute science nouvelle, sacrée comme profane, c'est que les nouveaux venus, loin de trouver l'appui qu'ils étaient en droit d'attendre, rencontrèrent une sorte de persécution. On leur fit d'abord une guerre sourde, ensuite on entreprit contre eux une concurrence désastreuse : les jésuites avaient voulu fonder un couvent de filles, les Grecs les dépossédèrent, et bâtirent en face du leur un couvent qu'ils nommèrent la *Visitation*. Enfin les jésuites, entravés dans leurs actes, empêchés dans leur œuvre, abandonnés de tous, furent obligés de se retirer. Les lazaristes les remplacèrent ; mais, malgré leur honnêteté partout proclamée, malgré leur sincère esprit de charité, malgré les succès auxquels ils étaient habitués dans les autres contrées du Levant, ils ne réussirent point non plus à Antoura. Du temps de Volney, en 1785, ils étaient déjà en décadence ; et, en 1832, M. de Lamartine n'a plus trouvé que deux jeunes frères dans le vaste enclos désert. La position pourtant était très-bonne pour avoir une action facile sur tous les chrétiens du Liban ; mais les chrétiens du Liban, comme presque tous les rayas orientaux, sont méfiants, et il paraît même qu'ils se défient de leurs propres coreligionnaires, ainsi que de tous ceux qui viennent s'établir chez

eux pour leur donner des conseils ou leur offrir des secours.

Les Maronites ne conservent donc de relations régulières avec l'Europe que grâce à un légat du pape qui habite une charmante villa italienne, bâtie sur un mamelon en face d'Antoura. Ce prélat, du reste, isolé comme il est, ne peut avoir tout au plus qu'une certaine autorité religieuse, et son influence comme représentant politique ne doit sans doute pas plus s'exercer sur les Maronites que sur les Turcs. L'organisation de ces chrétiens orientaux est d'ailleurs demeurée toute féodale. Des cheiks héréditaires sont leurs chefs temporels. Des évêques, présidés par un patriarche, et assistés par des curés, sont leurs chefs spirituels. Mais comme il y a eu souvent conflit entre les deux autorités, comme en outre les cheicks ne sont pas assez puissants pour être juges reconnus pendant la paix et généraux obéis pendant la guerre, il en est résulté qu'on a eu souvent recours à un tiers pour décider certains cas difficiles ou pour réunir une armée. De là toutes les calamités qui ont pesé sur les pauvres Maronites. Une fois l'étranger admis dans leurs montagnes, à quelque titre que ce fût, ils ont eu à subir des maux de toutes sortes. Ce n'est pas encore ici le lieu de donner tout son développement à notre pensée; contentons-nous de dire que les Maronites sont mal gouvernés ou plutôt ne sont pas gouvernés du tout, et qu'il suffit d'un seul mauvais esprit pour troubler leur quiétude, d'un fait passible de la plus légère répression pour autoriser une intervention mahometane qui, loin de ramener l ordre parmi eux, n'a jamais su qu'y exciter l'anarchie.

A quelques lieues au-dessous d'Antoura coule silencieusement dans une gorge profonde la rivière du Chien (Nahr-el-Kelb). C'est là la limite toute conventionnelle du pachalik de Tripoli; car en réalité la montagne continue toujours, le paysage ne change pas, les cultures sont les mêmes, les vallées sont aussi fécondes et aussi belles, les sommets aussi hauts, les versants aussi rapides, les eaux aussi torrentueuses, et le *Sannîn*, le pic le plus élevé du Liban, montre sa tête neigeuse au delà de la rivière qui sert de frontiere au gouvernement. Les habitants aussi ont les mêmes mœurs et le même caractère que ceux du Kesrouan; seulement au delà de Bayrouth les Druzes apparaissent, leurs villages se mêlent aux villages maronites : dès lors les Maronites n'étant plus seuls se trouvent inquiétés dans leurs propriétés, gênés dans leurs travaux, molestés de toutes les façons; c'est là que commence le pays des troubles et des guerres continuelles.

En résumé, une capitale qui perd tous les jours de son importance, Tripoli; deux villes, qui n'ont à peine chacune que six mille habitants, Latakièh et Djébaïl; deux petits ports où abordent des vaisseaux de cent à deux cents tonneaux tout au plus, Djebilèh et Tortose; mais des villages en grand nombre et presque les uns sur les autres dans le Kesrouan, des couvents sur tous les plateaux, des ermitages sur tous les mamelons, voilà ce qu'offre, dans sa médiocre étendue, le pachalik de Tripoli. Une nature fertile au nord, mais abandonnée dans la plaine par l'indolence des Ansarièhs; une nature ingrate au sud, mais admirablement cultivée par l'activité des Maronites; des gorges escarpées, au nord-est, qui servent de retraites aux mystérieux Ismaélis; des cimes élevées, au sud-est, où s'entassent les laborieuses populations chrétiennes; enfin, un littoral tout plein d'anses et de baies naturelles à l'ouest, que ne hantent que quelques soldats turcs, quelques marchands arabes, quelques négociants arméniens et quelques marins grecs; tel est l'aspect de cette partie de la Syrie. De ces éléments divergents peut-il surgir une unité future? Parmi ces races mêlées peut-il s'élever tout à coup une race prépondérante qui doive englober les autres, leur imprimer une impulsion, créer un ordre nouveau, fonder une civilisation? nous en doutons. Les Arabes y sont trop dégénérés, les Turcs trop impuissants, et les Maronites se sont malheureusement habitués, depuis un trop long temps, à ne vivre qu'entre eux, comme de méfiants proscrits ou comme de timides rayas.

PACHALIK D'ACRE.

Le pachalik d'Acre a éprouvé d'assez fortes vicissitudes et d'assez grands

changements depuis Sélim Ier. Il eut d'abord Saidèh pour ville principale, et fut appelé de ce nom; mais depuis que le hardi aventurier Dhaher, au milieu du dix-huitième siècle, souleva les Druzes, réduisit peu à peu le représentant de la Sublime Porte à n'avoir plus d'autorité que sur la garnison de Saidèh; depuis surtout qu'il fortifia l'ancienne Ptolémaïs, et en fit une place assez redoutable pour des armées turques, après le règne éphémère de ce vaillant montagnard, Djezzar, qui l'avait vaincu, alla s'établir dans sa capitale, dont il fit le nouveau chef-lieu de son pachalik. A l'heure qu'il est le pachalik d'Acre a une assez grande étendue, borné qu'il est au nord par la rivière d'El-Kelb; puis s'étendant à l'est le long de l'Anti-Liban, sans y comprendre Balbek néanmoins, suivant la vallée de Bekaha jusqu'aux sources du Jourdain, et bordant la rive droite de ce fleuve en y englobant le lac de Tibériade, l'ancienne mer de Galilée; à l'ouest la Méditerranée en baigne les rivages de Bayruth à Kaïsarièh, qui le limite au sud.

Ce pachalik, comme celui de Tripoli, a deux natures, l'une âpre et sévère, l'autre gracieuse et riante; il a aussi deux climats, l'un presque torride, l'autre tempéré; d'une part des vallées aux productions tropicales, d'autre part des montagnes aux escarpements arides, aux flancs péniblement cultivés. Tout cela, du reste, ne formerait qu'un contraste intéressant et agréable, et en variant les produits du sol assurerait la prospérité générale, si ce pachalik n'avait aussi deux populations, l'une turbulente et l'autre tranquille, l'une farouche et l'autre douce, l'une idolâtre et l'autre chrétienne, les Druzes et les Maronites. Ce qui fait le malheur des Maronites dans ce canton, c'est qu'ils sont mêlés aux Druzes, ennemis sans foi et sans pitié; ce qui fait l'infamie des Druzes, c'est qu'ils ont attiré les Maronites par des promesses mensongères, c'est qu'ils ont concédé des terres de leur plein gré aux chrétiens, et qu'ils les leur arrachent ensuite avec violence, c'est qu'ils dépouillent de la moisson ceux qui ont répandu la semence. Peuplade perfide et dangereuse que ces Druzes, dont l'histoire nous apprendra les trahisons et les crimes successifs; dure aux petits, indolente et voleuse, cruelle et lâche tout ensemble! Plutôt valets de bourreaux que bourreaux eux-mêmes, les Druzes poussent à bout les Maronites à force d'avanies; et, lorsque ceux-ci se soulèvant enfin, s'unissent pour se défendre, les Druzes les vont dénoncer à la vindicte turque, et se font les exécuteurs des hautes œuvres du pacha. Tant qu'une politique humaine et énergique à la fois n'aura pas séparé à toujours les Druzes des Maronites, l'ivraie du bon grain, les troubles, les déprédations, les meurtres ne cesseront pas dans cette malheureuse contrée.

Il y a encore d'autres peuplades que les Maronites et les Druzes dans le pachalik d'Acre. Au fond du désert de Balbek, dans les gorges de l'Anti-Liban, se trouvent en assez grand nombre les Métualis, race inoffensive quoique brave, calme et craintive depuis que la tyrannie de Djezzar-pacha s'est appesantie sur elle. Proscrits, du reste, comme sectateurs d'Ali, l'anti-khalife, les Métualis se cachent dans leurs montagnes ou ne demeurent que dans les plaines les plus éloignées de toute grande ville. Avec eux s'écartent aussi des grands centres de populations quelques sectes idolâtres, dont nous détaillerons les mœurs dans un chapitre particulier, mais dont l'influence n'est pas assez importante pour être mentionnée ici. Enfin, aux environs de Kaïsarièh se rencontre une nombreuse tribu arabe, dite de *Sakr*. Reprenons maintenant notre description politique, sans nous inquiéter davantage de quelques individus isolés qui se réfugient dans les cavernes de l'Anti-Liban, comme des bêtes fauves dans leurs tanières.

On entre dans le pachalik d'Acre en traversant une gorge célèbre par son étendue, par sa profondeur, et par la difficulté de ses chemins. Des rochers à pic la bordent de toutes parts, et ces rochers sont devenus historiques par les inscriptions dont ils sont couverts. Des conquérants divers y ont laissé leur empreinte : Sésostris y a fait sculpter quelques-uns de ses soldats immolant aux dieux des captifs; Trajan y a laissé

sur le roc la preuve de ses travaux de déblayement : *rupibus imminentibus iter liberavit;* enfin Djaffar El-Mansour y fit graver sur la pierre la date de son glorieux passage. Outre les vestiges de ces illustres tueurs d'hommes, se trouvent aussi les traces toutes charitables, au contraire, des premiers anachorètes chrétiens : ce sont des cellules, creusées dans la montagne, où l'on voit encore le banc de pierre des méditations religieuses, et quelquefois l'image naïvement sculptée du Sauveur. Une fois le défilé traversé, on arrive de pentes en pentes à une merveilleuse vallée, celle de Bayrouth. Nous vous avons déjà bien souvent parlé d'orangers aux branches elégantes et parfumées, aux fleurs d'argent auxquelles succèdent des fruits d'or; de nopals aux feuilles larges, veloutées et luisantes; de caroubiers à la verdure forte et accentuée; de platanes à l'écorce aussi brillante que le feuillage; de pins à la tête haute et ombragée; d'oliviers à la couleur grise et tendre; de palmiers aux rameaux souples et gracieux; nous vous avons vanté aussi ces gazons tout émaillés de jacinthes, d'anémones et de giroflées; nous vous avons dit encore le dessin varié des coteaux, les couleurs changeantes de la mer, et les majestueuses cimes qui s'échelonnent à l'horizon; nous vous avons parlé de toutes ces magnificences en détail, à mesure qu'elles se présentaient à nos yeux; eh bien, imaginez-les réunies dans un seul tableau, et vous pourrez vous figurer l'aspect de la plaine enchantée de Bayrouth.

Bayrouth (l'ancienne Béryte) est digne d'être la ville d'une aussi belle campagne. Élégamment étendue vers la mer, descendant d'une colline douce et gracieuse, la tête dans les nues, les pieds dans l'eau, elle ressemble, selon l'expression orientale, à une charmante sultane accoudée sur un coussin vert, et regardant les flots dans sa rêveuse indolence. Ses terrasses toutes chargées de fleurs, ses maisons aux sveltes ogives, ses toits plats surmontés de créneaux en pierre ou de balustrades en bois, ses murailles moresques aux ruines fleuries et feuillues, la couleur éclatante de ses fortifications modernes, ses rochers par groupes qui pointent sur la mer, sa rade fermée par un promontoire aigu, les mûriers blancs qui s'étendent sur ses flancs, les têtes coquettes de palmiers qui s'élèvent de ses places, les tons harmonieux de ses murs peints en bleu ou en rouge, les minarets de ses mosquées, les dômes de ses palais, et avant tout son ciel toujours pur, son air limpide qui permet à la vue de tout saisir et de tout détailler à la fois, cet ensemble forme un spectacle ravissant. Cette cité, que les Romains avaient appelée *Felix* (l'Heureuse), dont le sol est immémorialement fertile, dont l'origine se perd dans la fable, dont la fondation est attribuée à Saturne, cette cité détruite par Typhon, fut rebâtie par Auguste, qui ne trouva pas de meilleur emplacement pour sa colonie romaine, et qui lui donna le nom si cher de sa fille Julia. Favorisée par toutes les civilisations, embellie par tous les maîtres de la terre, sa rade bien abritée semble appeler le commerce et tendre les bras au monde; mais malgré ses accroissements quotidiens, malgré l'augmentation progressive de ses habitants, cette cité n'en est pas moins aujourd'hui un séjour d'affliction. Point central du Liban, Bayrouth est devenu le quartier général des troupes envoyées de Constantinople pour imposer la paix à la montagne. C'est de là qu'en ces derniers temps se sont élancées ces bandes d'Arnautes indisciplinés, qui, accompagnés des Druzes, leurs féroces auxiliaires, ont porté le fer et le feu dans les villages maronites. Ainsi, une contrée où l'homme semblait prédestiné au bonheur s'est changée en une de ces vallées de larmes dont parlent les prophètes, ces rigides augures.

Au sud-est de Bayrouth on rencontre Deïr-el-Kamar, l'aire redoutable de ces avides vautours qui dévorent le pays, la capitale des Druzes. On arrive à l'ancienne résidence de l'émir Beschir, qui seul a jamais pu maintenir les populations idolâtres de ces montagnes, par une route vraiment infernale, digne avenue de cette cité de démons. Ici nous ne pouvons résister encore au plaisir de citer un tableau de plus de notre grand peintre, de Lamartine,

aussi bien lutter avec lui serait une trop folle témérité : « Nous arrivâmes, après « deux heures de marche, à une vallée « plus profonde, plus étroite et plus « pittoresque qu'aucune de celles que « nous avions déjà parcourues. A droite « et à gauche s'élevaient, comme deux « remparts perpendiculaires hauts de « trois à quatre cents pieds, deux chaî- « nes de montagnes qui semblaient « avoir été séparées récemment l'une « de l'autre par un coup de marteau « du fabricateur des mondes, ou peut- « être par le tremblement de terre qui « secoua le Liban jusque dans ses fon- « dements quand le Fils de l'homme, ren- « dant son âme à Dieu, non loin de ces « mêmes montagnes, poussa ce dernier « soupir qui refoula l'esprit d'erreur, « d'oppression et de mensonge, et « souffla la vérité, la liberté et la vie « dans un monde renouvelé. Les blocs « gigantesques, détachés des deux « flancs des montagnes, semés, comme « des cailloux par la main des enfants, « dans le lit d'un ruisseau, formaient « le lit horrible, profond, immense, « hérissé, de ce torrent à sec : quel- « ques-unes de ces pierres étaient des « masses plus élevées et plus longues « que de hautes maisons. Les unes « étaient posées d'aplomb comme des « cubes solides et éternels; les autres, « suspendues sur leurs angles et sou- « tenues par la pression d'autres ro- « ches invisibles, semblaient tomber « encore, rouler toujours, et présen- « taient l'image d'une ruine en action, « d'une chute incessante, d'un chaos « de pierres, d'une avalanche intaris- « sable de rochers : rochers de couleur « funèbre, gris, noirs, marbrés de feu « et de blanc, opaques; vagues pétri- « fiées d'un fleuve de granit; pas une « goutte d'eau dans les profonds inter- « stices de ce lit calciné par un soleil « brûlant; pas une herbe, une tige, une « plante grimpante, ni dans ce torrent, « ni sur les pentes crénelées et ardues « des deux côtés de l'abîme; c'était un « océan de pierres, une cataracte de « rochers à laquelle la diversité de leurs « formes, la variété de leurs poses, la « bizarrerie de leurs chutes, le jeu « des ombres ou de la lumière sur « leurs flancs ou sur leur surface, sem- « blaient prêter le mouvement et la « fluidité. Si le Dante eût voulu pein- « dre dans un des cercles de son enfer, « l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, « de la ruine, de la chute des choses, « de la dégradation des mondes, de la « caducité des âges, voilà la scène qu'il « aurait dû simplement copier. C'est « un fleuve des dernières heures du « monde quand le feu aura tout con- « sumé, et que la terre, dévoilant ses « entrailles, ne sera plus qu'un bloc « inutile de pierres calcinées sous les « pas du terrible juge qui viendra la « visiter! »

Deïr-el-Kamar, située dans une vallée assez bien cultivée, n'a rien par elle-même qui mérite d'être mentionné. Ses maisons basses et grillées, ses rues non pavées et mal entretenues, les restes insignifiants d'un château qui ne possède point l'élégance ordinaire de l'architecture mauresque, lui donnent beaucoup plutôt l'aspect d'une grosse bourgade que d'une capitale. C'est bien là le centre d'une peuplade sauvage, qu'on ne peut gouverner que par la terreur, qu'on ne peut contenir qu'avec le sabre, qui ne sait tirer aucun parti des richesses qu'elle dérobe, qui n'a d'autre luxe que celui des armes, et quelquefois celui des vêtements toujours éclatants d'or, toujours brillants de couleurs. Ce qui, au contraire, captive l'attention, en prouvant toute l'instabilité des fortunes orientales, c'est le palais vide de l'ancien dominateur du Liban, l'émir Beschir.

Voyez sur ce mamelon cette enceinte immense, toute pleine de tours carrées, de galeries qui s'étagent, d'arcades qui courent de tous côtés, de vastes écuries, de larges cours; remarquez cette chapelle catholique face à face d'une mosquée musulmane, ce bâtiment particulier qu'au petit nombre de ses fenêtres grillagées, qu'à ses portes basses et lourdes, qu'à ses jardins intérieurs tracés avec soin, on reconnaît facilement pour un harem; jetez les yeux sur ces fontaines d'où l'eau ne coule déjà plus, sur ces parterres de fleurs que des herbes parasites remplissent seules désormais; considérez cette morne solitude, écoutez ce silence lugubre, et vous comprendrez avec quelle rapidité les

ruines se font en Syrie, au milieu d'un peuple barbare, les Druzes, et avec des maîtres indifférents, les Turcs. Ce désert de monuments encore debout, mais qui déjà chancellent de tous côtés, c'est Dptédin, l'ancienne résidence de la famille Shaab déportée, en 1840, à Malte, par l'Angleterre.

Redescendons maintenant sur le rivage sablonneux de la Méditerranée, et, à sept ou huit lieues au sud de Bayruth, après avoir traversé sur un grossier pont en bois l'impétueux Dhamour (l'ancien Thamyris de la mythologie grecque) et le ruisseau d'El-Aoula sur un tronc d'arbre, nous allons trouver Saidèh, abandonnée pour la dernière fois sans doute, découronnée à jamais. C'est ici qu'il nous faudrait évoquer le génie de l'histoire pour nous raconter des grandeurs dont il ne reste que le vide emplacement, des magnificences disparues si complétement qu'on en cherche en vain quelques vestiges. La ville actuelle s'amoindrit tous les jours, laisse tomber des maisons, perd des habitants et voit s'effacer jusqu'à ses ruines. Cet amphithéâtre, jadis tout couvert d'édifices, et qui embrassait deux ports pleins de vaisseaux, ne porte plus que la luxuriante végétation de la nature syrienne; les débris de l'ancien palais gothique, à l'architecture fine et riche, ont été dispersés il y a moins d'un siècle par les boulets turcs; le château mauresque, qui commandait la passe, et dont les tours se rattachaient à la ville par un pont aussi hardi que pittoresque, a croulé hier sous les bombes anglaises. Quelques rues sales, quelques places encombrées de pierres écroulées, une rade nue, une darse comblée de sables, voilà ce qui reste de toutes les richesses accumulées tour à tour en ces lieux par les Phéniciens, les Grecs et les Romains. Sous le gouvernement des premiers pachas, Saidèh contenait encore vingt mille âmes; depuis cinquante ans elle a perdu déjà les trois quarts de cette population. Le commerce s'en est allé aborder ailleurs; les Européens ont quitté peu à peu cette plage dépossédée, et avec eux sont partis leurs consuls, leurs correspondants, la vie active.

Avant de visiter Tyr (Sour), l'antique rivale en prospérité de Sidon (Saidèh), aujourd'hui sa sœur en décadence, jetons encore un coup d'œil sur le rivage. Les souvenirs historiques ou religieux s'y pressent à tous les pas : voici la montagne ronde qui servait de sépulture aux anciens Sidoniens. Elle avait été creusée de toutes parts pour y loger la morne nation des trépassés; chaque corps humain avait son alvéole dans cette ruche de la mort. Certains esprits orgueilleux ont voulu conserver leurs distinctions sociales jusque dans cette cité de l'égalité éternelle; des caractères, tracés en couleurs vives, disaient sans doute leur nom et leur célébrité; mais la langue que ces caractères représentaient a disparu comme eux, et leur appel à l'immortalité n'est plus qu'un vague dessin sans signification. D'autres ont prétendu étaler leurs richesses jusqu'au delà de leur tombe : le marbre blanc de leur sarcophage est encore là; mais leurs os, où sont-ils? Sortons de cette montagne funèbre, et regardons, aux portes de Saidèh, cette petite chapelle isolée au milieu des jardins : de pieux maronites l'ont élevée en mémoire de Marie, fille de Lazare, qui eut là sa maison, où elle est morte. Plus loin des musulmans ont bâti une mosquée à cinq dômes sur le point de la côte où la baleine biblique déposa Jonas, selon la tradition juive et chrétienne aussi bien que mahométane.

C'est dans les environs de cette mosquée que commence la région des sables qui mène jusqu'à Sour (Tyr). On ne sait comment s'expliquer ce phénomène singulier, ce morceau du Sahara, jeté à travers une nature si riche et si verdoyante. Les Arabes, dans leur simplicité, prétendent qu'il existe des sources de sable comme il y en a d'eau; ils croient aussi que des courants souterrains transportent à une grande distance, d'El-Arich par exemple au centre de la Syrie, des flots de sable auxquels les tremblements de terre donnent ensuite des issues et qui se répandent sur le sol comme une marée montante. Toujours est-il que ces sables, qui presque tous sont d'un rouge foncé, s'amoncellent en collines, forment des dunes mouvantes, fort difficiles à traverser, et qui vous engloutiraient si un vent impétueux s'élevait tout à coup, si un *simoun* venait aussi

de l'Arabie. Rien ne paraît donc plus délicieux, au milieu de ce petit désert, que l'oasis d'Al-Kantara : ce n'est pourtant qu'une fontaine d'eau limpide, quelques maisons et quelques jardins sur la plage, et un karavanseraï aux vastes cours, aux écuries spacieuses, mais aux murailles entièrement nues. Nous voici, du reste, arrivés sur la route des caravanes; les montagnes sont moins escarpées, les lits des torrents plus praticables; le chameau reparaît; les marchandises affluent et se laissent aspirer par cette pompe sociale qu'on appelle une capitale. Damas est là derrière l'Anti-Liban, Damas qui, à elle seule, vide plusieurs ports, Tripoli, Bayruth, comme Saint-Jean d'Acre.

Lorsqu'on a gravi plusieurs côtes rocailleuses et arides, qui s'étendent au sud d'Al-Kantara, on débouche enfin sur une plaine nue, brûlée, plane, aux buissons rares et épineux, qui s'en va, huit lieues durant, jusqu'à la mer, où elle lance un promontoire aigu. Puis, au delà de ce promontoire, parmi les roches du rivage, on voit un point brillant qui ressemble à un vaisseau engravé dans la vase, c'est Tyr, la cité naufragée en effet. Une jetée en ruine, quelques cabanes de boue adossées à des murailles croulantes, quelques troupeaux de chèvres noires pour toute richesse, quelques Arabes déguenillés pour toute population, la voilà telle que la malédiction d'Ezéchiel l'a faite, cette reine des mers. Pas une école dans l'enceinte de la ville qui inventa l'écriture; pas un lambeau de soie sur le dos des descendants de ceux dont la pourpre habillait les rois (*); pas un soldat sur la plage de la dernière possession des Croisés en Syrie; pas un vaisseau dans le port de la grande cité navigatrice des premiers âges, de la Venise antique! Mais, que dis-je? Venise, qu'est-elle devenue elle-même?

Parmi les décombres, informes, qui entourent la plaine où fut Tyr, on reconnaît encore, quoique avec peine, des arcades, sous lesquelles se distinguent de place en place les cavités à moitié comblées d'un canal : c'était l'aqueduc qui portait des eaux fraîches et pures jusque dans l'isthme phénicien. En suivant les traces de ce canal on arrive à des réservoirs dits *Puits de Salomon* par les Chrétiens, et *Ras-el-Aïn*, tête de la source, par les Musulmans. Il existe trois puits principaux et plusieurs petits. Leur ensemble, formé d'un ciment plus dur que la pierre, s'élève à plus de quinze pieds du sol. On parvient à la margelle de ces puits par une pente douce que peuvent monter les animaux, tout aussi bien que les hommes; et là ce qui frappe l'esprit d'étonnement, c'est qu'au lieu d'apercevoir l'eau profondément enfouie, vous la voyez, au contraire, au ras de la plus haute maçonnerie, bouillonnante et écumante comme un torrent, et s'épandant à travers plusieurs canaux. Comment cette eau si abondante et si limpide surgit-elle ainsi au milieu d'une plaine desséchée? c'est ce qu'aurait dû nous apprendre Salomon, qui fit, dit-on, construire ces puits pour reconnaître les services que lui avait rendus le roi Hiram de Tyr, et sa marine, et ses architectes, lors de la construction du temple de Jérusalem.

Au delà des puits de Salomon les montagnes recommencent à s'élever, sans se peupler pourtant, et sans offrir souvent l'aspect de la culture. Quelques-unes s'avancent dans la mer, entre autres le *Raz-Al-Abiad*, la Tête blan-

(*) « On a fait de graves dissertations sur les « moyens qu'employaient les Tyriens pour « extraire la couleur du coquillage. Quoi qu'il « en soit, un usage qui existe de temps immé- « morial dans les environs de Tyr amènerait « peut-être la solution de cette difficulté. Vers « le mois de juin et jusqu'au milieu de juillet « la mer rejette une assez grande quantité de « coquillages, peut-être le *murex purpureus*; « on les trouve dans les sables de la plage, à « peine à un pied de profondeur sous l'eau. A « cette époque, on célèbre la fête du Cheik-Ma- « chou, santon en ruine élevé sur une butte « artificielle au milieu de la plaine, et à côté « des restes de l'aqueduc qui conduisait an- « ciennement les eaux à la ville. Les enfants « vont à la pêche de ce coquillage, qui, retiré « de l'eau, rejette une matière baveuse de cou- « leur bleu-pâle ou violette, qu'ils essuient « sur des linges blancs, en formant des bandes « régulières; ils y ajoutent un peu de soude, « et expriment le jus d'un petit limon; leurs « linges sont aussitôt teints des plus vives cou- « leurs. Chaque enfant, à la fête du Cheik-Ma- « chou, porte au bout d'un bâton son petit « drapeau à couleurs vives et variées.

« Cette remarque a été envoyée à une société « scientifique de Naples, par M. Jionis, direc- « teur de la quarantaine à Sour. »

(*Extrait du livre de M. Ferdinand Perrier, ancien aide de camp de Soliman-Pacha.*)

che, qui forme un cap très-élevé et très-étendu. On est longtemps à le franchir, et longtemps on est poursuivi sur le rivage par le retentissement continu des lames qui se brisent sans cesse sur ses larges flancs. Dans ces parages, d'ailleurs, la mer est presque toujours houleuse. Ne pouvant entamer le roc solide du Raz-al-Abiad, elle s'en venge sur le littoral sablonneux, et creuse dans des collines en terre noirâtre des trous profonds, de longues cavernes, où elle s'élance en mugissant.

Au bout d'une dizaine de lieues sur cette côte sauvage, le rivage tourne tout à coup vers l'est, s'arrondit, s'étend dans les terres, et forme un large demi-cercle, qui aboutit au cap Carmel. A l'extrémité sud de la baie est situé le petit village de Kaïffa, qui, malgré l'avantage d'être accoté au mont Carmel, et de posséder le meilleur ancrage des environs, n'a pourtant jamais joui d'une prospérité réelle. A l'extrémité nord, au contraire, s'étend la ville d'Acre, qui, après des destinées bien diverses, a repris depuis soixante ans environ une assez grande importance. Les juifs la connaissaient sous le nom d'Haco, les Grecs sous celui d'Accon; Ptolémée l'affectionna, et l'appela Ptolémaïs. Après avoir été grecque et égyptienne, elle devint colonie romaine sous l'empereur Claude; puis les Arabes la conquirent en 638; les Croisés la reprirent au commencement du douzième siècle, et, à cette époque, nous la verrons dans toute sa force et dans toute sa célébrité. Deux siècles plus tard, elle fut saccagée, brûlée, ruinée par ces mêmes Égyptiens qui naguère l'avaient embellie. Enfin elle végéta dans la misère et dans l'oubli jusqu'à ce que, vers 1750, Ahmed-Pacha en fit sa résidence. Acre eut le don d'apprivoiser cette bête féroce; Djezzar (le Boucher), tout en étalant quelques têtes coupées sur ses fortifications à la manière des tyrans orientaux, la dota pourtant d'une mosquée digne de Constantinople, d'une fontaine digne d'Alep, d'un bazar digne de Damas. Quoi qu'il en soit, Acre ne peut jamais devenir une capitale, car sa rade est dangereuse, son port est comblé, et ses routes de terre sont presque impraticables.

La campagne qu'elle commande est fertile, il est vrai, mais elle fut toujours mal cultivée ou exploitée avec négligence. C'est qu'aussi Djezzar avait donné le plus mauvais des exemples : il avait accaparé tout le blé de la plaine et monopolisé tout le coton qu'elle produisait. On ne pouvait vendre qu'à lui, on ne pouvait acheter qu'à lui : les populations agricoles et commerçantes étaient à la fois pressurées. En vain les Européens réclamèrent-ils auprès de la Porte par l'entremise de leurs ambassadeurs; la Porte était déjà trop faible pour influer sur la volonté du despote d'Acre. Aussi, on avait beau s'appuyer sur des traités avec le divan, se fonder sur des capitulations librement consenties, le pitoyable gouvernement des pachas empêchait la justice d'avoir son cours, les lois internationales d'être appliquées. Ces satrapes, trop puissants, pillaient les provinces pour s'enrichir; et une fois possesseurs des trésors que le massacre de leurs propriétaires leur garantissait, ils menaçaient la Porte de se déclarer indépendants, si elle ne les laissait pas continuer leur système de déprédations, d'avanies, de meurtres et de vols. Le résultat déplorable d'un pareil système survivait même au tyran; et le pays dévasté n'offrait plus au successeur d'un pacha despotique les ressources nécessaires pour payer le montant de sa ferme. Qu'on ne s'étonne donc plus à présent de la misère de cette pauvre Syrie, de la décadence de ses villes et des larmes de ses habitants.

Reposons-nous sur le Carmel des tristes émotions que le souvenir de Djezzar-Pacha nous a fait éprouver. Sur son sommet est une chapelle dédiée au prophète Élie. Là se développent à vos regards la grandeur des montagnes, l'étendue des eaux, l'immensité des cieux. Le spectacle de l'œuvre sublime du Créateur peut seul consoler des infamies humaines qui grouillent à vos pieds. Un monastère de charitables carmélites vous y donnera une hospitalité toute chrétienne. Les religieux qui l'ont bâti ont eu à lutter jusqu'à nos jours contre l'avidité des pachas : on leur cotait chaque pierre qu'ils apportaient, on leur tarifait chaque pan de mur qu'ils élevaient : pour ouvrir telle croisée il fallait payer telle somme; pour placer telle

porte il fallait solder le double; chaque coup de marteau ruinait la congrégation; et quand l'argent manquait, les bons frères carmélites suspendaient leurs travaux, s'en allaient quêtant par la montagne, demandaient des secours à Rome et à la France, au centre du catholicisme et au centre de la générosité. Enfin un jour le toit fut placé, nouvelles exigences de la part des Turcs, nouveaux sacrifices de la part des chrétiens. Mais alors notre pavillon national vint couvrir de ses plis protecteurs l'ouvrage des religieux, et désormais tout put être terminé, et un nouveau refuge s'ouvrit à la chrétienté tout entière.

Le cap Carmel est la limite de la Syrie fertile, cultivée, hospitalière. Une fois la montagne sainte descendue, pour atteindre le long des rivages aux bornes du pachalik d'Acre, il faut s'engager dans des défilés de collines nues, sèches, arides, noires de rochers, ou blanches de poussière. C'est déjà comme un avant-goût du désert, c'est déjà la nature usée, dépouillée, éteinte de la Judée. Seulement aux décombres de toutes espèces que l'on rencontre, on est obligé de reconnaître qu'autant cette terre est abandonnée aujourd'hui, autant elle fut peuplée autrefois; autant elle est triste, autant elle fut riante. Ici ce sont des colonnes de marbre de Paros dont vous poussez du pied une brillante parcelle, ruines grecques; là ce sont les gradins circulaires d'un cirque immense, ruines romaines; plus loin ce sont des murailles découpées à jour à la mode mauresque, ruines mahométanes; plus loin encore un faisceau dispersé de colonnettes, ruines chrétiennes. Toutes les grandes races ont laissé des vestiges sur cette terre. Mais à qui demander le nom de ces villes disparues? Derrière ces pans de murs on ne trouve que le chakal accroupi; sur le sommet de ces colonnes on ne voit que l'aigle rêveur. Le premier endroit habité par quelques Arabes, à moitié nomades, et simplement couverts de leurs longs manteaux de laine blanche, est le bourg que les Croisés avaient nommé Castel Peregrino (le Château des pèlerins). Le château est détruit, le bourg s'en va pierre à pierre.

Enfin, après avoir traversé un cours d'eau sans importance, que Pline avait appelé le Fleuve des Crocodiles, et que les Syriens nomment Zirka, on arrive en vue d'une ceinture de murailles hautes et crénelées, qui pourraient défendre une cité de 20,000 âmes. On approche, quelques tours apparaissent; quelques colonnes de porphyre se détachent sur le ciel bleu. On avance encore, on pénètre dans l'enceinte fortifiée : pas un être vivant, des rues désertes et pleines de décombres. Et pourtant ces murailles sont celles que saint Louis fit relever, ces colonnes sont les débris du temple d'Hérode, ce fouillis de ruines, c'est ce qui reste de la splendide Césarée, la ville où prêchait saint Paul, la ville d'où partirent les apôtres pour renouveler la face de la terre. Arrachons-nous aux souvenirs religieux et historiques qui nous assaillent dans ces lieux où le silence des temps accomplis a remplacé le bruit des générations vivantes; et nous parviendrons bientôt, en suivant toujours les rives de la Méditerranée, à une vaste forêt de chênes, la plus belle de toute la Syrie : c'est là la limite méridionale du pachalik d'Acre.

En remontant à l'est, à travers des roches calcaires, et des montagnes qui, au lieu des grands arbres du Liban, n'ont plus que des buissons rachitiques, on se trouve en pleine Galilée. Quelle prodigieuse transformation! En place de la nature riche des saintes Écritures, une nature pauvre; en place de forêts, des sables; en place de la culture générale, l'abandon le plus complet; en place de villes florissantes, de misérables villages. Ces bourgades, que n'habitent plus, du reste, que quelques chrétiens, quelques juifs, et des bandes d'Arabes pillards, ont presque toutes une histoire célèbre et un nom illustre. Ainsi Nazareth, sanctifiée par la résidence de Jésus-Christ; Kana, le lieu du premier miracle du fils de Dieu; Tibériade, puissante dès le règne de Tibère, importante encore à l'époque des Croisades, et dont la destruction vient d'être presque achevée par le tremblement de terre de 1837; enfin, au nord, non loin de la vallée de Bekaha, qui borde le pachalik d'Acre à l'est, Saphet, une des quatre

villes saintes des Hébreux, village arabe aujourd'hui à moitié abandonné. Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'ancienne Galilée, parce que le savant M. Munck nous avait prévenu, dans sa *Palestine,* et a fait, d'ailleurs, la description la plus exacte et la plus consciencieuse qu'il soit possible.

En résumé, le pachalik d'Acre, avec ses deux villes principales de 15,000 âmes chacune, Acre et Bayruth, et ses ruines mémorables de cités à peine fréquentées à l'heure qu'il est, Sidon et Tyr, ne compte guère plus de 400,000 habitants. Le sol de ce pachalik est fertile dans le canton de Bayruth et d'Acre, aride dans les collines rocheuses du sud, mais quelques-unes de ses vallées seraient admirables si la tranquillité du pays n'était à tout instant compromise par des Métualis affamés, des Bédouins pillards et des Druzes aussi avides que féroces.

PACHALIK DE DAMAS.

Nous voici arrivés à une nature plus égale, à un climat plus régulier, à une contrée plus homogène. Les grandes montagnes sont à l'ouest, le désert est au sud, l'Euphrate est à l'est; quant aux bornes septentrionales du pachalik de Damas, c'est une ligne tout administrative, qui n'a aucune barrière naturelle et distincte. Les gouvernements de Damas et d'Alep n'ont d'ailleurs, sur cette ligne, aucune ville importante à se disputer; car il ne se trouve sur leur frontière que des terrains vagues, que de vastes solitudes. Une longue langue de terre, qui s'étend de Djesr-Choughr à Bostra, est seule cultivée dans ce pachalik, qui passe pour le premier de l'empire, et donne en abondance un froment exquis, un coton recherché, et toutes sortes de plantes oléagineuses. Plusieurs villes, heureusement situées et traversées presque toutes par l'Oronte, peuplent cette contrée favorisée. Ainsi, au nord de ce pachalik, à partir du versant des montagnes jusqu'à quinze à vingt lieues à l'est, s'allongent de grasses et abondantes prairies : c'est la vallée de l'Oronte. En arrivant à Damas, le sol devient plus sec, plus maigre, et ne produit avec avantage que des fruits de tous genres et du tabac renommé. Au sud de la capitale, enfin, commencent les longues plaines du Hauran, d'une fertilité proverbiale. Si ce pays, dont nous venons de détacher la meilleure partie, était régulièrement travaillé, il nourrirait facilement six millions d'âmes sur ses quatre-vingts lieues d'étendue; on en compte aujourd'hui à peine un quart, en y comprenant les peuplades nomades des Bédouins au sud et des Turkomans au nord.

La première ville qu'on rencontre en sortant du pachalik d'Alep est Famiah, l'ancienne Apamée. Strabon nous apprend que les Séleucides avaient établi dans cet endroit une école mémorable de cavalerie, tant le local était bien disposé pour cet objet, tant les pâturages étaient nombreux, tant les eaux limpides. Quel déplorable changement! Au lieu de clairs ruisseaux, de noirs marécages; au lieu de fougueuses cavales, de lourds buffles; au lieu d'herbes odorantes, de fétides roseaux. Le grand fondateur Séleucus Nicanor avait bâti Apamée en l'honneur de sa femme; les Arabes ruinèrent cette ville idolâtre en l'honneur de leur prophète. Quelques pauvres paysans, de races diverses, y dérobent avec peine à l'avidité des Turcs et aux ravages des Arabes quelques maigres moissons d'orge et de maïs. Aussi, les habitants de Famiah sont-ils plus en droit que tout autre de répéter ce proverbe des rayas de la Sublime Porte : Partout où un Osmanli met le pied, l'herbe cesse de croître.

Quittons ces lieux désolés, et suivons la route des caravanes, qui n'est autre qu'une chaussée romaine. Elle nous conduit d'abord par un pays presque inhabité, tant il est exposé aux incursions des Bédouins Maouâlis, jusqu'à Chizar, historiquement célèbre, mais aujourd'hui petit village sans importance et fréquenté seulement par des pâtres arabes. A quelques lieues au delà de ce hameau de parcs et d'étables, apparaît une campagne plus cultivée. A mesure qu'on avance, le paysage devient de plus en plus pittoresque; les coteaux se couvrent de la verdure la plus variée : le chêne à côté du palmier, le laurier-rose à côté du cyprès. Rien n'offre un aspect plus étrange et plus agréable à la fois que cette diversité de dessins, cette confusion de

couleurs, ce mélange de parfums qui caractérisent certaines contrées orientales. Ce caractère est sensible surtout dans l'endroit où nous sommes parvenus : voici dans le même verger l'oranger et le dattier à l'exposition du midi, le pommier et le poirier à l'exposition du nord; voici dans ce jardin des plantes grasses et frileuses non loin de la violette et de la primevère de nos climats; voici le saule pleureur sur les bords de l'Oronte; voici des bananiers sur ce coteau élevé. Cette riche végétation, cette culture soignée, ces vergers, ces jardins annoncent un grand centre de population. Ce n'est pourtant pas une puissante cité que nous allons rencontrer, c'est seulement une petite ville riche et heureuse, exception presque unique en Syrie.

En avançant encore à travers une vallée étroite et accidentée, au fond de laquelle roule l'Oronte sur un lit de blancs cailloux, à un détour du chemin, sur une petite hauteur dominante, nous allons apercevoir le plus joli, sinon le plus majestueux des paysages. On dirait une vue de la basse Seine : c'est la même verdure éclatante, ce sont les mêmes coteaux, à la forme gracieuse, aux sommets boisés, aux flancs émaillés de fleurs, où broutent de blanches chèvres et de gras moutons. Mais, à l'avantage de la Syrie, le fond de ce vallon charmant contient une ville bien plus pittoresque que la rouge Caudebec ou la grise Quillebœuf. Les dômes de plomb de ces mosquées, les flèches de pierres de ces minarets, ces kiosks aux bandes bleues et blanches, aux toits pointus et surmontés d'une boule dorée, ces maisons aux jalousies vertes et aux stores roses, ces rotondes aux cent colonnettes qui s'avancent sur l'Oronte, ces places de terre battue, entourées de deux lignes de palmiers, ces lilas qui courent sur les murs, ces jasmins qui entourent les portes, ces toiles peintes qui ombragent les rues, et surtout ces roues hydrauliques les plus grandes que l'on connaisse, et qui, en élevant sans cesse l'eau du fleuve, la font rejaillir en mille cascades écumantes et en mille jets gracieux, toutes ces élégances, tous ces charmes, toutes ces harmonies réunies font de Hamah une véritable ville des *Mille et une nuits*. C'est qu'aussi Hamah est la résidence habituelle des négociants turcs qui se sont enrichis à Damas : c'est là qu'ils ont réuni tout ce qui plaît à leur goût, tout ce qui nourrit leurs longues rêveries, tout ce qui flatte leurs sens délicats : des eaux murmurantes, des jardins embaumés, et le luxe intérieur le plus éblouissant.

Entrons maintenant dans une de ces demeures de la félicité orientale. Chaque salle a son bassin et son jet d'eau, son sopha circulaire et son estrade de fleurs. Quelques-unes de ces salles sont pavées en marbre blanc, quelques autres en mosaïques, et le plus grand nombre sont couvertes d'un de ces riches tapis dont les couleurs sont si vives, la laine si épaisse que l'œil croit voir et le pied croit sentir une pelouse à l'herbe haute et aux fleurs harmonieusement distribuées. Mais ce n'est rien encore : pénétrons un instant dans le kiosk où le maître de céans fait son *kief*, c'est-à-dire s'abandonne à cette rêverie vague, à ce repos étudié, à cette demi-somnolence qui permet à l'âme d'errer à son aise à travers l'œuvre du Créateur, parmi le monde des idées et l'univers des songes. Avec quels soins tout a été préparé pour satisfaire les sens et bercer l'imagination! Dans une salle ronde, aérée par cinq fenêtres en ogive, aux grillages dorés, et qui montent et baissent à volonté, des socles en albâtre portent des vases de fleurs ou des cassolettes de parfums; plusieurs colonnettes, peintes alternativement en bleu et en rouge, soutiennent un plafond ovale où sont représentés des arbres d'or sur un fond d'azur. Entre chacune des colonnettes sont écrits, dans ces beaux caractères qui sont un des luxes de l'Orient, des sentences arabes, des poésies persanes et des versets du Koran. Puis, d'un côté, brille un faisceau d'armes où les fines lames de Damas et d'Ispahan s'échelonnent sur les pistolets damasquinés de Stamboul, sur les larges espingoles barbaresques et les longues carabines albanaises; de l'autre côté, en pendant, s'étale un râtelier de pipes, dont l'ambre jaune, la soie pourpre, les cheminées dorées, les tuyaux de merisier poli font la richesse. Enfin, un tapis de Brousse, un sopha de velours et un bassin d'eau limpide complètent l'ameublement de ce délicieux *retiro*.

Étonnez-vous maintenant que le riche en Orient s'abandonne si facilement à la mollesse; qu'il ne songe ni à augmenter sa fortune, lorsqu'elle lui offre le bien-être que je vous ai esquissé, ni à rechercher les grandeurs dangereuses du vizirat, ni à s'inquiéter d'autres soins que de jouir en paix de son doux climat, de sa belle nature, de sa parfaite quiétude. En Orient, les marques honorifiques ne servent qu'à hiérarchiser le pouvoir, et non à flatter l'amour-propre de celui qui en est revêtu : aussi, ceux qui ont acquis de quoi vivre à leur gré n'ont plus aucun souci de ce qui préoccupe notre existence en Occident, le rang social, la position dans le monde. L'égalité est réelle en Turquie ; on rencontre presque autant d'orgueil et de dignité personnelle dans le simple soldat ottoman que dans le plus puissant pacha : la race entière des Osmanlis se croit noble.

En quittant la ville heureuse et charmante de Hamah, qui, malgré son étendue matérielle, ne compte pas plus de cinq mille habitants, tant les jardins y sont entremêlés avec les maisons, on trouve encore, durant quelques lieues, une campagne cultivée avec soin, une végétation brillante et variée; ce sont comme les faubourgs de la cité du bonheur. Mais bientôt reparaissent les champs en friche, les cailloux, les sables, et aussi les Kurdes rôdeurs, sortes de bêtes farouches sans cesse en quête de leur proie. Quelques hameaux misérables s'abritent derrière des buttes, ou se cachent dans les roseaux du fleuve; quelques ruines de temples grecs apparaissent çà et là, lançant vers le ciel leurs colonnes sans chapiteau, ou faisant étinceler au soleil leurs fûts brisés ou leurs fragments de marbre. Passez vite sur cet élégant pont en pierre, qui date de l'époque mémorable des Abbassides, et ne vous arrêtez pas au petit bourg de Russaïn, de peur d'être englouti par une éruption soudaine de boue noire et infecte, dont l'odeur sulfurique seule est mortelle. Encore une demi-journée de marche, et vous allez atteindre Hems, l'antique Émèse.

Les Grecs anciens avaient fait de cette ville un comptoir considérable : une population nombreuse s'y pressait, une population non moins nombreuse la traversait sans cesse. Les Arabes, au contraire, l'abandonnèrent après l'avoir dévastée. Mais ayant, par sa position sur les rives fécondes de l'Oronte, excité la convoitise des Croisés, elle fut conquise par quelques-uns d'entre eux, repeuplée et choisie pour capitale d'un comté franc. Malgré cet honneur, elle ne put jamais retrouver son ancienne prospérité. Tout au contraire, elle suivit la fortune essentiellement variable des Croisés; tantôt dans la sécurité, tantôt dans les alarmes ; tantôt dans la joie, tantôt dans la douleur; prise et reprise, et en définitive tombée au pouvoir des Mamloucks à la fin du treizième siècle. Amoindrie dès lors, dépouillée et réduite peu à peu à l'état où elle se trouve aujourd'hui, de ville elle est devenue gros bourg, avec quelques Grecs pour artisans, quelques Arabes pour propriétaires, quelques Turcs pour maîtres, et un aga assez puissant auquel le pacha d'Alep sous-loue la contrée qui s'étend de l'Oronte aux ruines de Palmyre. Mais visitons d'abord la ville vivante, la ville mahométane par excellence, la ville sainte, la porte de la Mekke, Damas, qui le dispute au Kaire en étendue, à Alep en richesse, à Constantinople en importance comme centre du commerce de la basse Asie, comme entrepôt des Indes, comme anneau d'or qui lie l'Europe à l'Asie ; plus tard nous reviendrons sur nos pas, et nous irons contempler ces deux admirables cadavres de cités qu'on nomme maintenant Tadmor et Balbek, et qui furent Palmyre et Hélios-polis.

A partir de Hems les villages se succèdent assez nombreux et assez peuplés sur le versant de l'Anti-Liban, sur les rives de l'Oronte, et même sur une autre ligne, à l'est, qui sert de route ordinaire aux caravanes. Pourtant ces différents villages n'ont rien qui mérite une mention particulière, sinon quelques ruines grecques ou franques, colonnes ou tourelles. Quelques sites aussi, grâce à la fraîcheur de leur végétation, à leurs coteaux ombreux et à leur horizon de montagnes, sont charmants aux yeux, et semblent offrir une retraite aussi délicieuse qu'ignorée : malheureusement le voisinage des peuplades nomades enlève toute sécurité à ces beaux lieux. Cependant les dernières

collines des monts Djebel-Chaïk, en formant un demi-cercle assez large, semblent vouloir garantir des autans du nord et des sécheresses du midi le vaste bassin où nous allons entrer. Ce bassin est une plaine onduleuse, toute couverte d'arbres à fruits, avec des vergers qui se suivent des lieues entières sans interruption, avec des maisons de campagne aux pignons élégants, à la toiture plate et surmontée de terrasses pleines de fleurs, qui se pressent de plus en plus, avec des chemins ombragés qui se dirigent de mille côtés, avec des ruisseaux cristallins qui sillonnent la campagne en tous sens. A ces marques infaillibles de l'approche d'une capitale, il faut ajouter ces longues files de chameaux qui vont d'un pas lent et tranquille, portant les uns des balles de coton, les autres des pierres de taille; ces lourds *arabas* (chariots) traînés par des bœufs ou des buffles, et dont l'intérieur, entouré de rideaux verts, renferme plusieurs grandes dames syriennes; puis ces successions de Musulmans, d'une démarche aussi mesurée que les graves animaux qu'ils emploient; puis ces marchands sur leurs ânes de grande espèce; puis ces jeunes Ottomans sur leurs admirables chevaux; enfin ces rayas à pied, humbles et déguenillés.

Tout à coup, au sommet d'une montagne de schiste où la route tourne en montant, par une ouverture entre les branches d'un bois de noyers colossaux, s'offre le spectacle le plus grandiose, le plus original et le plus féerique à la fois. Au-dessous de vous apparaissent des faubourgs, tout verdoyants de jardins; ces faubourgs s'éparpillent, en groupes d'arbres et de maisons, tout à travers une large plaine, et tout autour d'une enceinte de murailles la plus singulière du monde. Ces murailles, en effet, au lieu d'avoir la teinte terreuse, sale, triste, des fortifications occidentales, brillent, au contraire, de la façon la plus merveilleuse. Composés de pierres jaunes et noires, alternées de mille façons, les unes rondes, les autres carrées, d'autres triangulaires, mais toutes disposées avec art, ces remparts crénelés ont réellement l'air d'une ceinture de velours parsemée de topazes, ainsi que le disent les poëtes d'Orient. Cette enceinte, d'ailleurs, n'est pas la seule qui se présente aux regards; en voici d'autres à l'intérieur de la ville qui séparent les divers quartiers, celles-ci remarquables par les tours carrées qui les flanquent, celles-là par les ornements, sous formes de turbans, qui les surmontent. Mais ce n'est ici que le premier plan du tableau, le fond est bien plus éclatant et plus curieux encore. Il se compose de presque autant d'arbres que de maisons : ici une ligne de cyprès, c'est une promenade; là une suite prolongée d'arcades mauresques, c'est un bazar; puis un groupe de palmiers qui balancent leurs têtes gracieuses au-dessus du bassin en demi-cercle d'une fontaine monumentale; puis des quinconces d'arbres fruitiers dans l'intérieur d'un palais musulman; enfin plus de mille coupoles avec leurs croissants de cuivre à leur sommet, et leurs minarets aigus sur leurs flancs. Ce labyrinthe de terrasses fleuries, de grands arbres et de beaux jardins, produit un effet d'autant plus prestigieux que la lumière d'un soleil ardent et les reflets argentés des sept branches sinueuses de la rivière Barradèh lui prêtent encore toute la magie des couleurs. C'est Damas, Al-Cham, comme l'appellent les Arabes, en lui donnant le nom de la Syrie elle-même.

Cette ville, tout admirable qu'elle soit dans son ensemble, ne possède pourtant aucun monument digne de l'art de ses anciens maîtres, les Grecs et les Arabes. Les mosquées y sont presque toutes du même modèle banal, quoique assez élégant; les bazars, quoique formant des voûtes bien proportionnées, n'ont de valeur que par leur étendue, qui se prolonge pour quelques-uns jusqu'à une demi-lieue. Une seule mosquée est remarquable par sa masse, et surtout par une colonnade en marbre et en granit de Syène. Cette mosquée fut autrefois l'église de Saint-Jean Damascène; quoique bâtie par les Grecs, elle est d'une architecture lourde et écrasée, et n'a rien de la grâce et de la richesse byzantines. Ce qui, au contraire, mérite tous les éloges, c'est une œuvre toute moderne, le Khan d'Hassan-Pacha, qui sert de bourse au com-

merce de Damas. Imaginez, dans le style arabe le plus pur une voûte immense, comparable par sa hardiesse et sa hauteur à celle de Saint-Pierre de Rome, selon l'opinion de M. de Lamartine; une coupole de la plus parfaite élégance entoure le dôme principal, et le tout porte sur des piliers de granit. L'intérieur de ce monument grandiose est composé d'une rotonde immense; puis derrière chaque pilier, sont distribués des magasins où s'échelonnent des marchandises de toutes espèces, et des escaliers qui mènent à plusieurs étages de chambres et de corridors. Voilà pour l'ensemble du monument; quant aux détails, outre des arabesques d'un caprice infini, outre un système d'ornementation aussi original que gracieux, on ne peut trop admirer une porte dont les battants colossaux sont allégés par des dentelures et des dessins qui feraient honneur à nos plus grands artistes. Et qu'on vienne dire, après avoir applaudi à cette merveille, que le peuple qui l'a exécutée est ennemi des arts : propos de civilisation jalouse qu'il est indigne de l'Europe de répéter!

Cette œuvre, d'une incontestable beauté, ne suffit pas à la gloire monumentale de Damas. Ce qui fait au contraire la honte morale de cette cité, c'est le fanatisme de ses habitants. Il n'y a pas vingt ans encore, tout chrétien ne pouvait entrer dans cette ville sainte que la tête nue et le dos courbé; aussi n'y trouvait-on que des Arméniens parqués dans un quartier, fermé comme une citadelle, et qui dissimulaient leurs richesses sous l'apparence de la misère. Leurs vêtements étaient sombres et négligés, lorsqu'ils allaient par la ville; quant à leurs maisons, quoique luxueuses à l'intérieur, elles n'avaient sur la rue qu'une façade en boue, percée de quelques rares fenêtres grillées du haut en bas, avec des volets peints en rouge foncé, et des portes tellement étroites et basses qu'on ne les pouvait prendre réellement que pour des ouvertures de cabanons. Il y avait aussi à Damas quelques rayas grecs de la pire espèce, fourbes et lâches comme des esclaves, méprisés comme des filous, exposés quotidiennement aux injures des femmes musulmanes, aux coups de pierres des enfants, aux coups de bâton des hommes. Avec un pareil traitement, comment ne pas tomber dans l'abrutissement le plus abject? Les races les plus fières n'y résisteraient point; et l'on ne conçoit pas comment les Arabes, qui se laissent dominer dans leur capitale par une poignée de Turcs, ne font jamais de retour sur eux-mêmes, et s'indignent ainsi contre la lâcheté de quelques Chrétiens. Ces orgueilleux Musulmans sont pourtant tout aussi soumis aux Osmanlis que leurs plus craintifs rayas.

Nous verrons dans le cours de cette histoire Damas puissante, guerrière et conquérante sous les Ommiades; nous la verrons riche et florissante, manufacturière du premier ordre en soie et en acier, sous les Abbassides; nous la verrons ruinée et décimée par Timour-Lenk (Tamerlan), qui emmena ses meilleurs ouvriers et massacra le reste, qui pilla ses palais et dispersa sa population; nous la verrons renaître de ses cendres sous les Osmanlis, tant sa position est importante comme grande étape entre l'Europe et les Indes; aujourd'hui elle n'est plus que mercantile, superstitieuse et perfide. Elle a beau entasser les richesses dans ses bazars, elles n'y font que passer : Ispahan sait mieux qu'elle aujourd'hui tremper les aciers, Brousse teindre les laines, Constantinople façonner les étoffes : toutes ses réputations se sont éteintes à la fois. Elle a beau, à chaque nouveau retour du rhamadan, voir son enceinte remplie d'un peuple de pèlerins; ces pèlerins, grossiers pour la plupart, s'excitent dans leur intolérance, loin d'acquérir par leur frottement l'esprit d'association et de progrès. Elle a beau être une foire perpétuelle où se rencontrent toutes les nations asiatiques, la mauvaise foi immémoriale de ses indigènes n'en laisse pas moins de force à ce jeu de mots si injurieux pour les Damasquins : *Chami, Choumi*, c'est-à-dire, les habitants de Cham (nom arabe de Damas) sont des perfides.

On n'a jamais pu connaître le chiffre exact des habitants de cette grande ville; mais vu le nombre de ses maisons, on peut lui attribuer hardiment cent mille propriétaires; vu le nombre de ses

caravansérails, cent mille étrangers. Dans le total des sédentaires les deux tiers sont Arabes, vingt mille Arméniens, Grecs schismatiques et juifs, et dix mille seulement Ottomans.

Avant de continuer notre marche vers le sud du pachalik que nous parcourons, il nous faut faire une pieuse excursion aux deux antiques rivales de Damas : l'une, perdue dans les sables, Palmyre, l'autre, cachée dans les rochers, Balbek. Nous n'entreprendrons point pourtant de vous expliquer toutes les merveilles qui gisent en lambeaux sur un désert de poudre ou parmi de noires rocailles. C'est à l'histoire ancienne à vous apprendre les noms de ceux qui ont élevé ces temples si nombreux et si riches; c'est à l'archéologie à vous faire connaître le sens de ces inscriptions et de ces emblèmes si réputés ; c'est à l'architectonique à relever le plan de ces superbes édifices, à rétablir leur ensemble, à leur rendre leur beauté. Si nous ne consultions, d'ailleurs, que les misérables habitants actuels de ces ruines magnifiques, ils attribueraient la fondation de l'une et l'autre de ces deux grandes villes au seul Salomon, le plus grand des monarques selon les historiens arabes, le roi des génies (Djins) selon les Musulmans, poétiques jusque dans leur ignorance.

On ne peut, du reste, visiter Palmyre sans une grande suite et de copieuses provisions; le voyage est pénible à travers un désert de plus en plus aride; il est dangereux si l'on rencontre une de ces bandes errantes de Bédouins dont l'état habituel est la guerre, qui ne vivent que de rapines et de brigandages. Mais la vue des ruines vaut toutes les peines qu'on se donne pour les atteindre. Figurez-vous une vaste plaine toute remplie de débris merveilleux, de marbres magnifiquement travaillés, entassés les uns sur les autres. Figurez-vous de longues rues de colonnes, toutes plus ou moins attaquées par le temps, mais conservant encore cette belle couleur jaune qui charme sans éblouir, ayant encore toute la grâce de leur pose, toute l'harmonie de leurs proportions. Combien y a-t-il de temples, de portiques, de galeries, d'arcs de triomphe détruits dans cet amas sublime? A quel degré de civilisation fallait-il que le peuple de Zénobie fût arrivé pour entasser ainsi les somptuosités? Les Romains nous le disent à peine, et la reine qui possédait un si grand nombre de palais n'eut pas un seul historien.

En débouchant par les collines de sable, d'où l'aspect de cette cité morte emprunte à sa chute même une majesté qu'elle ne posséda peut-être pas dans sa prospérité, on est frappé tout d'abord de la confusion de décombres précieux, de l'étendue de certains monuments dont les colonnes debout vous donnent encore l'idée la plus grandiose, de certains péristyles qui ont encore toute la beauté que des architectes de génie leur ont imprimée pour une longue suite de siècles. Puis, si l'on veut se rendre compte par le détail de son impression si saisissante, si l'on veut raisonner son enthousiasme et classer ses sujets d'admiration, voici ce que l'on trouve en avançant pas à pas dans cette capitale d'un art disparu. On laisse de côté tout d'abord les restes d'un château arabe, qui seraient pittoresques et curieux en tout autre endroit, mais qui, dans ce rendez-vous de merveilles, attire à peine les regards. Quelques sépulcres carrés, aux pilastres élégants, méritent déjà vos éloges. Passez vite pourtant, afin d'arriver plus tôt à cette avenue admirable de colonnes, les unes à moitié enfouies, les autres mutilées par le haut, d'autres encore presque intactes, celles-ci isolées, celles-là rattachées encore par la plus élégante architrave. Est-ce là une suite de monuments, ou un seul édifice? L'érudition artistique pourra trouver un jour le mot sublime de cette énigme de marbre.

Avançons encore, et nous allons rencontrer le chef-d'œuvre sans doute entre ses chefs-d'œuvre, le temple du soleil qu'on adorait à Palmyre aussi bien qu'à Balbek. On y avait prodigué toutes les richesses de la sculpture : toutes les pierres en sont fouillées avec un soin et un goût parfait, et l'ensemble présente néanmoins le spectacle de l'unité dans la variété, de l'ordre dans la magnificence. La façade du portique est formée de douze colonnes colossales, et mène à une cour carrée de soixante-dix-

neuf pieds sur chacune de ses faces, ornée d'un double rang de nouvelles colonnes; puis se voit un péristyle avec quarante et une colonnes encore, percé d'une large porte, dont le soffite, qui gît dans la poussière, nous montre un zodiaque semblable au nôtre, et un oiseau mystérieux, aigle ou phénix, sur un fond parsemé d'étoiles. Cette porte, sans doute, ouvrait sur le sanctuaire, dans lequel on ne rencontre plus aujourd'hui que décombres amoncelés; et pourtant le dieu qu'on adorait dans cette enceinte y darde toujours à profusion ses rayons éclatants : ses prêtres ont disparu pour jamais, et seul désormais il remplit la solitude de son temple. Il nous paraît inutile de continuer la description de ces pompes éteintes, nous craindrions, d'ailleurs, de tomber dans une sèche et froide nomenclature; contentons-nous de mentionner encore les quatre superbes colonnes de granit que les tremblements de terre ont épargnées, et l'arc de triomphe qui termine l'avenue de colonnes dont nous avons parlé en commençant. Parmi ces marbres somptueux, dont le travail prouve si bien la puissance de l'esprit humain', s'aperçoivent quelques huttes informes de terre et de paille : c'est la demeure actuelle de quelques pauvres Arabes. Comparez maintenant la Syrie ancienne à la Syrie moderne; nulle part décadence ne fut plus manifeste!

Les ruines de Balbek sont moins nombreuses, sinon moins magnifiques que celles de Palmyre. Au lieu de former un cercle vaste et allongé comme celles dont nous venons de nous occuper, elles sont plus ramassées, pour ainsi dire, et se trouvent enceintes d'un mur de sept à huit pieds de hauteur qui figure un carré long. En escaladant cette muraille aux pierres énormes, dont quelques-unes ont jusqu'à trente pieds de largeur, on parvient au milieu d'une agglomération prestigieuse de marbres brisés, de chapiteaux renversés, de corniches et d'entablements épars sur le sol, de voûtes dont il ne reste qu'un pan, de colonnes dont il ne reste que le fût. C'est qu'aussi à Balbek l'action de l'air n'a pas seule agi contre les monuments humains, la végétation a fait aussi son œuvre de destruction : elle a étendu ses lierres vivaces qui ont disjoint les murs les plus solides, elle a disséminé ses pariétaires sur les ornements architecturaux les plus élevés, elle a écrasé les pilastres avec ses buissons de nopal, elle a crevé les plafonds avec la tête de ses sycomores. Ce mélange de marbre éclatant et de verdure brillante est favorable au coup d'œil, il est vrai; mais combien de beautés cette nature luxuriante n'a-t-elle pas déjà dévorées!

Il existe pourtant quelques restes encore debout, et un temple presque intact. Ces restes sont six colonnes gigantesques d'une pierre d'un jaune doré, moins éclatant que le marbre, moins mat que le travertin : ces colonnes ont été fouillées avec un art infini; leurs architraves et leurs corniches sont dignes de Corinthe. On croit que ces colonnes colossales faisaient partie d'un temple, aux énormes proportions, qui aurait été abattu par un tremblement de terre, et qu'après la chute de cet immense monument, on en aurait élevé un autre à côté, sur le même dessin, mais considérablement diminué. Cette conjecture, tout ingénieuse qu'elle soit, ne nous paraît pas probable; car pourquoi des architectes, toujours jaloux de leurs prédécesseurs, si grand que soit leur mérite, auraient-ils laissé exister en face de leur œuvre terminée des fragments d'un art plus audacieux que le leur, des preuves d'un plan beaucoup plus grandiose? N'est-il pas plus simple de penser que là, comme à Palmyre, le génie si fécond des anciens avait semé les temples grands et petits dans l'enceinte de leur ville sacrée, et en l'honneur de la foule de leurs dieux? Quoi qu'il en soit, une inspection raisonnée des ruines de Balbek a fait juger qu'il y avait dans l'enceinte de la ville des débris de plusieurs âges : ainsi quelques blocs énormes, aux sculptures mystérieuses, font présumer une architecture inconnue, presque antédiluvienne; quelques colonnes massives aux chapiteaux en palmes annoncent un art phénicien, frère de celui d'Égypte; enfin certains portiques sont grecs, certaines voûtes romaines.

Le temple le mieux conservé est évidemment de l'époque antonine; les feuilles d'acanthe de ses corniches, le

dessin de sa frise, les ornements de ses pilastres, tout le prouve surabondamment. Voici, en outre, des caissons sculptés, qui indiquent que ce monument était dédié aux dieux païens : ici c'est une figure de déesse, là de dieu ou de héros; plus loin c'est Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; partout les symboles vivants de la mythologie. En somme, l'ensemble de ces ruines doit ravir notre imagination : pour l'artiste ce sont d'admirables modèles, pour le poëte un thème à ses inspirations, pour le philosophe un sujet de profondes rêveries : pour les barbares seuls, qui en habitent les environs, elles sont froides et muettes.

Poussons maintenant jusqu'au bout notre voyage du nord au sud de la Syrie. Le canton de Damas est une oasis de quinze lieues de tour dans un désert immense, qui va rejoindre à l'est les solitudes de l'Irak-Arabi, et au midi les sables de l'Hedjaz. Il y a bien encore quelques terrains fertiles, quelques terres noires et grasses, la plaine du Hauran, par exemple, que nous avons déjà plusieurs fois mentionnée; mais on est bien loin de tirer toujours un parti avantageux de ce sol excellent : les *Bédouï* (les hommes du désert) sont trop menaçants, et les cultivateurs sont en trop petit nombre; d'ailleurs il faudrait presque tenir garnison dans chaque champ depuis le temps des semailles jusqu'au temps des moissons. Pourtant autour des villages de Bostra, d'Adréath et de Djérash le pays est cultivé et productif. Au delà commencent les pâturages du Jourdain à l'ouest, et les sables du Barraï-Al-Cham à l'est. Il faut aller jusqu'à Naplous pour trouver un pays riche et une ville habitée. Naplous est bâtie non loin de l'ancienne Sichem, et sur les débris de la Néapolis des Grecs : c'est la retraite de quelques Musulmans puissants, amoureux de l'indépendance, mais assez bons agriculteurs; aussi font-ils rendre à leur sol beaucoup de blé, de coton et d'olives. On n'aurait qu'à louer leur manière de vivre patriarcale et leur caractère de noble fierté, s'ils n'avaient malheureusement un défaut qui gâte bien de leurs qualités, l'intolérance religieuse. Ils n'ont jamais voulu souffrir de Chrétiens parmi eux, et les pèlerins doivent éviter de passer par leur ville, dans la crainte d'être injuriés et molestés.

Sauf la vallée du Jourdain, la contrée est presque partout montueuse et aride. Les collines de la Judée sont grises, incultes, tristes, aux flancs à pic, aux noires cavernes, aux ravins sombres et creux; quelques figuiers rachitiques poussent à travers d'énormes chardons et de nombreux arbrisseaux épineux. Plus on avance, plus la végétation diminue, plus les cailloux comblent les champs, plus une poussière volcanique s'élève de toutes parts, et attriste l'horizon. Encore un pas, et nous allons arriver à la cité sainte, pour la possession de laquelle les Francs ont si longtemps et si inutilement combattu. Jérusalem est entourée d'un désert de pierres gris de cendre; des rochers noirâtres forment comme des avenues funèbres à la ville des larmes et des désolations. Les vieux oliviers contemporains des douleurs de Jésus-Christ ne sont plus que de colossales racines pétrifiées. Les jardins des orgueilleux pharisiens ne sont plus que des terrains vides et nus. Poussière sombre, pierres lugubres, pâles oliviers, rochers noirs, tachetés de blanc comme un drap mortuaire semé de larmes, lit desséché du torrent Cédron, collines éboulées du Calvaire et de Sion semblables à l'amoncellement horrible des ossements de cent générations, source intermittente de Siloë, vallée profonde et rigide de Josaphat, où le ciel lui-même semble prendre une teinte funèbre, tel est le paysage actuel de Jérusalem.

Nous ne vous ferons pas ici la description d'une ville que presque tout le monde connaît, que tant de voyageurs ont décrite, que tant de poëtes ont chantée, et que d'ailleurs nous verrons dans notre histoire à bien des âges divers, à plusieurs époques caractéristiques, qui exigent chacune son tableau. Laissons donc derrière nous les remparts crénelés, les portes monumentales, le dôme du Saint-Sépulcre et les arcades d'El-Sakkara (la mosquée bâtie par Omar), les clochers et les minarets mêlés de la cité que les Arabes eux-mêmes appellent *El-Kods*, la Sainte. Au sud de Jérusalem c'est la même tristesse et la même aridité : vallées brûlées par les rayons du soleil, montagnes calcinées par le feu

des volcans, mer Morte à l'horizon, voilà ce qu'on rencontre de Jéricho à Saint-Saba. Pour retrouver la verdure des arbres et l'or des moissons, il faut redescendre vers la mer, et nous diriger vers l'ouest. Nous pouvons tout d'abord reposer nos yeux sur la vallée de Kâriat-Él-Anep, autrefois de Jérémie. Ici les mûriers reparaissent, et des jardins, entourés de haies de chèvrefeuilles odorants, sont divisés en vergers et en parterres, et arrosés par d'abondants ruisseaux.

Avant d'arriver à Ramlâh, il faut encore traverser des défilés escarpés, tanières de bêtes féroces, repaires de brigands. Enfin on parvient à la plaine de Ramlah, qui a deux aspects bien différents, celui du printemps et celui de l'été. Au printemps, c'est la verdure la plus variée, des tulipes, des anémones, des primevères; puis de jaunes et belles moissons, où les épis ont plus de six pieds de tige. En été, au contraire, le soleil dévore jusqu'aux moindres plantes, pompe l'eau des ruisseaux, écorche la terre et la laisse fendue de toutes parts, et avec ce ton rougeâtre, particulier au sol de la Palestine. Ramlah est l'ancienne Arimathie, la patrie de Samuel; elle n'a aujourd'hui qu'un millier d'âmes, elle est sans caractère propre et original.

A quelques lieues de là, sur les bords de la Méditerranée se repose mollement la voluptueuse Yâfa. C'est là une véritable merveille orientale, mer bleue, ciel bleu, forêt de palmiers, de grenadiers, de citronniers et de cèdres maritimes, jardins délicieux, chemins jonchés de fleurs d'oranger, murs couverts de jasmins, fontaines jaillissantes, terrasses crénelées, blancs minarets, éclatantes coupoles, balcons mauresques, le tout se détachant sur le fond blanc du désert et sur les sables onduleux de la côte.

Au sud de Yâfa gisent les ruines d'Ascalon, que nous verrons prise et reprise tant de fois durant l'époque des Croisades. Puis Gaza, ville déjà égyptienne, admirablement située entre l'Afrique et l'Asie, avec les restes de son opulence d'autrefois qui s'aperçoivent encore dans le marbre blanc qui sert de lit à ses ruisseaux, avec son sol noirâtre si fertile en grenades, en oranges, en dattes, avec ses jardins qui produisent des oignons de renoncules si renommés qu'on en expédie chaque année pour les parterres du sérail de Constantinople. Après Gaza, le grand désert d'Arabie commence, et la Syrie finit au petit châteaufort de Khan-Younes.

En résumé, comme les autres pachaliks de Syrie, le pachalik de Damas offre plus de villes détruites que de villes florissantes, plus de terres en friche que de champs cultivés, plus de misères que de richesses. Damas est encore bien puissante, Hamah bien agréable; mais quelle décadence dans Hems, et dans toutes ces cités qui naguère peuplaient les bords de l'Oronte, et qui à peine peuvent passer aujourd'hui pour de simples bourgades! Aussi malgré son étendue, ce pachalik compte tout au plus quinze cent mille âmes. Deux fléaux, du reste, le minent sans cesse, et l'envahissent de plus en plus, le désert et les Bedouins; un jour viendra, si elle n'y songe, où la fière Damas elle-même sera détruite par l'un ou par les autres. Quant à la Judée, sauf une partie de son littoral avec sa ville charmante Yâfa, sauf deux ou trois étroites vallées, sauf une plaine unique, celle de Ramlah, tout le reste est tellement appauvri, usé, éteint, qu'on a peine à s'imaginer qu'en ces lieux désolés il vécut, il y a quelque vingt siècles, une grande et puissante nation, les Hébreux.

CONQUÊTES DE L'ISLAM.

ÉTAT DE LA SYRIE EN 622.

Que nous représente la Syrie l'an premier de l'hégire, date obscure pour les contemporains, lumineuse pour l'histoire? Une grande prospérité qui s'éteint; des campagnes, toujours fertiles, mais qu'abandonnent peu à peu leurs habitants; d'anciennes capitales, encore riches, mais qui commencent à se fortifier de toutes parts, signe de faiblesse sur les frontières de l'Empire, dernière ressource des nations en décadence; un littoral encore rempli de havres, mais dont le commerce diminue par la perte croissante de sécurité; des émigrations perpétuelles, des extrémités au centre; des agglomérations d'hommes sur des

points où ils se gênent; des terres en friche, non faute de bras, mais faute de bonne volonté pour les cultiver (*). C'est que le colosse romain se détraque de tous côtés, c'est que les colonnes les plus éloignées de l'empire s'ébranlent sous des efforts répétés, c'est que le nord comme le midi sont ravagés à la fois. Désastreux spectacle! Moment fatal où les plus grands courages se lassent, où ce qui faisait la force dans les temps de dévouement et d'union, le nombre des provinces, fait la faiblesse dans les temps d'égoïsme et d'anarchie! Tel est l'ensemble d'affaissement et d'impuissance qu'offre cette partie déjà sacrifiée de l'empire byzantin; le détail est peut-être plus affligeant encore.

Le voici dans toute sa nudité : une grande cité à l'agonie, Antioche, ex-métropole d'un royaume détruit, ville toute grecque du reste, mais grecque du Bas-Empire, c'est-à-dire pusillanime au lieu d'être belliqueuse, défendue par sa ceinture de murailles beaucoup plus que par le patriotisme de ses citoyens, passionnée pour le luxe, préférant les profits du négoce à la gloire des arts, indifférente à la domination souveraine, pourvu que ses trésors soient bien gardés et ses jouissances toujours nouvelles. Ceux de ses habitants que l'amour du lucre et le soin de leurs plaisirs n'absorbent pas tout entiers ont un vice de l'intelligence qui vaut tous les vices du corps, la manie de la controverse religieuse. Les ariens, les nestoriens, les partisans d'Eutichès, les monothélites passent constamment de la dispute au combat. Ils se persécutent réciproquement, selon que la force et la majorité se déclarent pour un parti ou pour l'autre. Le christianisme est devenu, dans cette cité, une doctrine plutôt qu'une religion, un scandale plutôt qu'une vertu. Mais ce n'est là que la préoccupation du petit nombre; celle du grand nombre est l'avidité pour l'argent, la rage pour les plaisirs. Les campagnes qui entourent Antioche, ayant les mêmes intérêts, lui ressemblent par les mœurs et les actes. Le port de Séleucie montre encore une grande activité, mais moins pour les opérations commerciales que pour les jeux de la fortune. Ainsi, au nord de la Syrie, des Grecs abâtardis, mélangés de races diverses, romaine, byzantine, juive, mais unis par des intérêts égaux, par des vices de même nature, se proposant un but commun et unique, le gain.

Pour se reposer de ce tableau honteux, il faut monter jusques au sommet du Liban. Ici se rencontrent d'excellents montagnards, au cœur noble, à l'hospitalité immémoriale, hommes simples, candides, insoucieux serviteurs des puissances terrestres, sectateurs zélés de la divine omnipotence, ces Chrétiens sincères, ces sages anachorètes, ces moines dévoués sous les disciples de l'orthodoxe Marroun, qui protesta si fermement du fond de sa solitude contre les hérésies du cinquième siècle, et particulièrement contre celle d'Eutichès. Les couvents de ces braves religieux, disséminés dans la montagne, furent de tout temps les étapes des pèlerins, leurs églises des champs d'asile, leurs presbytères des hôpitaux (*). Cette contrée, sereine comme le ciel qui la couvre, comme l'air qui l'entoure, n'est d'ailleurs qu'une exception.

Au versant occidental de la chaîne Libanique, sur les côtes orageuses de la Méditerranée, voici des villes jadis florissantes, Tortose, Tripoli, Béryte, Sidon, inquiètes aujourd'hui, laissant à l'abri de leurs môles leurs galères vides, sans agrès et sans rames; puis Tyr, encore tout émue de sa révolte des Juifs, qui, au nombre de quarante mille, avaient projeté le massacre des vingt mille Chrétiens de la ville; enfin, tout le long du littoral, de Séleucie à Césarée, une suite de petits ports abandonnés, de rades qui se ferment sous le sable qu'apportent journellement les lames de la haute mer, de rivages dépouillés et brûlants, que n'habitent plus que quelques pauvres pêcheurs, sans caractère propre, sans race distincte, sans nationalité, comme tous les prolétaires de ce monde.

Contraste manifeste! Au versant oriental des montagnes, les plus doux des climats, la plus suave des atmosphères, la plus féconde des natures,

(*) Voyez Théophane et Cédrénus.

(*) Voyez Aboulfaradj, dans sa *Chronique syriaque*, et les écrits de Fauste Nairon, du P. Lequien et d'Assémani.

une grande ville tout asiatique, entrepôt des richesses les plus prodigieuses, rendez-vous de toutes les fortunes humaines, réunion de toutes les familles favorisées, molle et heureuse, tranquille et satisfaite, Damas, que les Perses ont épargnée, que les Ommiades agrandiront encore. La campagne qui l'environne est comme aujourd'hui un jardin de fruits et de fleurs. Mais, si cette ville, avec son vaste jardin, est encore toute Grecque, les plaines fertiles qui s'étendent audelà ne sont déjà peuplées que d'Arabes. Et plus on avance vers le sud, plus les descendants d'Ismaël sont nombreux, Chrétiens aujourd'hui pour devenir Musulmans demain, intrus successifs qui viennent vers les forêts d'orangers et les champs de froment de cette terre de prédilection, de même que l'aimant se tourne vers le nord.

Puis commence l'âpre Palestine, cent fois ravagée, avec ses tristes habitants, et sa sainte capitale, qu'hier encore Chosroës polluait et dépouillait. Au delà sont les domaines des Ghassanides, cavalerie légère des empereurs de Byzance, là où il faudrait des garnisons sédentaires, peuplade nomade et guerrière d'ailleurs, trop avide de pillage et d'aventures pour rien respecter et rien édifier. Au sud de Damas, se rencontrent encore quelques grandes villes, mais dont l'opulence n'existe plus que dans leur architecture, Palmyre et Balbek. Les autres cités plus modernes, exposées qu'elles sont sans cesse aux incursions des ennemis de Constantinople, tremblent et gémissent comme Apamée tant de fois envahie, ou s'étourdissent dans des fêtes d'un jour, comme Émèse, lors du passage de l'empereur.

Ainsi une population abattue, un littoral que fuit le commerce, des villes centrales sans défense, une capitale corrompue, une populace esclave de quiconque la nourrit, une aristocratie lâche et dissipatrice, des cités qu'on verrouille le soir comme la porte d'un coffre-fort, des campagnes de plus en plus abandonnées, tel est le tableau déplorable que présente la Syrie, la six cent vingt-deuxième année de notre ère. L'homogénéité manquait à ces débris de royaumes, à ces restes de cités, à ces peuples dégénérés; pour les relier et les relever, il eût fallu une grande puissance et un grand homme. Or, qu'était-ce alors que l'empire byzantin? qu'était-ce que son chef? Essayons de répondre à ces deux questions.

L'empire byzantin a eu cela de funeste que sa fondation elle-même peut être considérée comme une faute. Constantinople est un centre merveilleux, c'est vrai; mais c'est un centre asiatique, et non européen. Or, les Romains n'avaient jamais valu que comme race européenne; en transplantant tout d'un coup cette nation, qui fut si vivace et si forte sur son terrain et dans son climat, on lui fit perdre, au bout d'une génération, toute sa séve et toute sa vigueur. Les légions romaines de Constantin épuisèrent leur énergie avec une rapidité désastreuse. La mollesse et l'indolence asiatiques changèrent en moins d'un siècle le caractère audacieux et actif des dominateurs du monde. La religion chrétienne elle-même fut impuissante pour les régénérer; et le croisement progressif de deux races antipathiques, d'instinct et d'éducation essentiellement divers, forma une nation hybride, pour ainsi dire, qui n'eut jamais une véritable puissance. Le sang romain, d'ailleurs, était déjà trop vieilli pour rajeunir la lymphe asiatique. Aussi est-il impossible de trouver dans l'histoire du monde entier une plus longue et plus pénible décadence que celle du premier peuple de l'univers. Cette décadence dura plus de douze siècles; et son premier jour est certainement le jour de la translation du pouvoir central de Rome à Constantinople. A l'époque qui nous occupe, cette décadence avait donc près de quatre siècles de durée, et elle en était arrivée à une de ses crises les plus graves.

L'ignoble tyran Phocas, qui avait usurpé le sceptre par un assassinat, et qui n'avait racheté ses crimes par aucune vertu, avait compromis sur tous les points le salut de l'Empire. Les finances étaient épuisées; l'armée était sans discipline, le peuple sans espérance. Les Perses en Asie et les Abares en Europe pillaient toutes les villes, et poussaient l'insolence jusqu'à venir narguer les Byzantins sous les murs de leur capitale. La corruption la plus sordide et

la plus générale s'établit impudemment dans tous les centres de population. L'honneur était moins qu'un mot, c'était un ridicule. Le courage était une vertu reléguée dans les temps fabuleux. La patrie était une charge pesante dont on fuyait les devoirs. Les troupes ne se réunissaient que pour exiger de l'empereur qu'elles avaient fait, de nouvelles largesses; en face de l'ennemi, elles ne savaient que se débander. La Thrace était un incendie permanent, la Syrie un sac continuel. Jérusalem avait été réduite en poudre, Édesse dévastée, Apamée presque détruite. Partout enfin régnait la terreur; l'esclavage ou la mort semblaient menacer toutes les populations (*). Tel était le lamentable état de l'empire byzantin, au commencement du septième siècle. Mais Phocas fut enfin puni par le glaive d'Héraclius : il s'était encore trouvé dans le peuple, mais là seulement, un reste d'énergie; et, malgré les riches et les courtisans, le peuple s'était délivré par l'insurrection de la plus honteuse tyrannie. Malheureusement il n'était pas donné à Héraclius de réparer tous les maux qui accablaient l'Empire.

HÉRACLIUS ET MAHOMET.

Héraclius, c'est la contradiction couronnée. Du temps du premier empire romain, du grand, on avait vu sur le trône la toute-puissance avec Trajan, la bonté avec Titus, la philosophie avec Marc-Aurèle; il était réservé au Bas-Empire d'y voir le paradoxe avec Julien, l'impuissance avec Maurice, le crime avec Phocas. Successeur immédiat de ces deux derniers, il eût fallu à Héraclius le génie des premiers Romains uni à l'adresse des premiers Grecs. Loin d'être sublime par l'intelligence, il ne se montra seulement pas remarquable par l'habileté. Doux et humain, il condamna à mort une pauvre servante qui par mégarde avait craché, du toit d'une maison, sur le convoi funèbre de l'impératrice; courageux, téméraire même dans ses combats contre les Perses, on le vit plus tard fuir de ville en ville devant une poignée d'Arabes; sincèrement attaché au christianisme, il se laissa engager dans la doctrine des monothélites, sorte d'éclectisme religieux qui tenait à la fois des trois grandes hérésies dominantes d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès; mou par nature, il fut énergique par circonstance; voluptueux par goût, il fut sobre par nécessité.

La même contradiction qui forme son caractère éclate dans ses actes. Troublé par l'état pitoyable où il trouve l'empire, son âme s'abat, et, faute de résolution, il s'endort dans la mollesse; accablé par la fureur de ses ennemis, son cœur faiblit, et il regarde d'un œil hébété Chalcédoine, qui brûle en face de son palais; la famine surprend Constantinople, sa tête s'égare, et il veut s'échapper en Afrique. Orgueilleux avec les Perses, il est humble avec les Abares. De la même main qui vient d'écraser ses adversaires les plus redoutables, il signe de honteux traités en faveur d'ennemis sans puissance. Étrange destinée! bon soldat, mais pitoyable politique, il perd avec la plume tout ce qu'il gagne avec l'épée. Enfin, grâce à l'amour de son peuple, il se rassure, il reprend toute son audace; comme le sanglier acculé qui se retourne contre la meute qui l'a longtemps poursuivi, il éventre les premières lignes des Perses, attaque Chosroës dans le cœur de son royaume, s'empare de sa capitale; mais, tout étonné de de sa victoire, il n'ose étouffer le tyran qu'il foule à ses pieds. En somme, son règne de trente ans se divise en trois périodes : dans la première, il ne se montre que découragé et impuissant; dans la seconde, il se relève et grandit tout à coup; dans la troisième, il retombe plus bas que jamais. C'est à la fin de la seconde que commence notre histoire.

Cependant, au fond d'un désert que les Romains, dans leur toute-puissance, avaient dédaigné de conquérir, il pointait une lumière morale, l'Islam, il naissait un prophète, Mahomet (Mohammed). Rien de plus obscur et de plus difficile que les commencements de Mahomet. Orphelin, sans fortune, sans prépondérance, il est obligé d'entrer au service d'une riche veuve. Son emploi est d'abord de la plus commune nature : il conduit les chameaux de sa maîtresse de la Mekke aux frontières de Syrie. Puis, au contact des hommes, son intelligence

(*) Voyez Paul Diacre, Zonare et Nicéphore.

se développe ; il l'applique au commerce, et ses services prennent de jour en jour plus d'importance. Bientôt de chamelier il devient intendant de l'opulente Khadidja. Enfin, il épouse cette Khadidja; mais son existence ne change pas encore : il ne semble avoir jusqu'à quarante ans ni l'idée qui occupera les dernières années de sa vie, ni le but vers lequel il tendra plus tard avec une si infatigable persévérance. Ses voyages l'avaient-ils instruit? Les méditations, auxquelles on le voyait se livrer habituellement avaient-elles mûri son esprit ou tourné sa tête? Un jour il arrive auprès de sa femme, les yeux éclatants, la démarche furibonde, l'air inspiré, et prétend avoir reçu la visite de l'ange Gabriel. De ce jour il se dit prophète.

Trois ans durant, ses prédications ne s'étendent pas au delà de sa famille; il y trouve même plus d'incrédules que de disciples. Il n'en continue pas moins son œuvre, gagne des partisans homme par homme, et en vient à exposer publiquement sa doctrine. Dès lors il blesse les préjugés et surtout les intérêts de sa tribu : ses préjugés, en attaquant l'idolâtrie; ses intérêts, en enlevant son prestige au temple de la Kaaba, qui attirait des visiteurs de toutes les parties de l'Arabie. Cette tribu réagit contre Mahomet, le chasse et le persécute. La fuite à Médine du prophète proscrit est celle d'un homme qui ne paraissait avoir ni puissance ni avenir. Sa victoire de Bedr n'a aucune importance réelle : d'ailleurs, en cherchant à arrêter une riche caravane, il commettait plutôt le crime d'un brigand qu'il n'accomplissait l'acte d'un envoyé de Dieu. Sa défaite d'Uhud, si elle ne l'abat pas, lui ôte au moins du crédit, et forme un nouvel obstacle à sa marche en avant. Quant à la vengeance qu'il tire de la tribu des Benou-Koraïzha, elle est atroce : les sept cents têtes qu'il fait tomber froidement gâtent bien des pages de sa morale élastique (*).

Énigme singulière que le caractère de cet homme! Il croît avec sa fortune, mais en sens inverse des aventuriers ordinaires : plus il monte, moins il s'abandonne à ses passions ; plus il conquiert, moins il paraît ambitieux; plus il s'élève, moins il se montre superbe. Ses premières guerres ne sont pas autre chose que des luttes de tribus à tribus; rien n'est changé à cette époque dans les habitudes de la nation arabe, ou plutôt il n'y a pas encore de nation arabe. Mais l'expédition du prophète contre la Mekke avec mille hommes tout dévoués, et surtout son traité de paix avec les Koréischites, ses plus anciens et ses plus implacables ennemis, sont des actes de politique habile, et aussi d'énergique résolution; car il agit malgré les vœux et les conseils de ses compagnons.

La prise de la riche ville juive de Khaïbar décida du sort de Mahomet. A dater de ce jour, il ne cessa de paraître tel que nous l'avons esquissé tout à l'heure : sa clémence inépuisable est aussi adroite que généreuse; à mesure que sa puissance se consolide, il en fait à Dieu le plus constant hommage; à mesure que ses ennemis les plus acharnés lui sont amenés prisonniers, loin de se montrer d'autant plus sévère et plus cruel qu'il a été naguère plus humilié et plus persécuté, il agit, au contraire, avec eux comme avec des frères égarés, mais toujours chers. A quelque sentiment, à quelque cause que vous attribuïez cette conduite, elle est aussi louable que rare. Mahomet, d'ailleurs, commandait à des bêtes féroces, et il lui fallait avant tout les apprivoiser: Omar est un lion; Kaled est un tigre; Ali, l'un des meilleurs, tue, de sa propre autorité, un Arabe qui jadis a frappé un de ses parents. Tels sont les chefs, jugez des soldats. Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne soient d'une cruauté infâme : le jeune Rabia, par exemple, égorge, pendant la guerre civile, un vieillard de cent ans, enfermé dans une litière, en empruntant même le sabre de ce vénérable patriarche. Peuple vraiment barbare que ces Arabes, avec quelques qualités nobles, une certaine grandeur farouche, une générosité hospitalière, mais avec les passions les plus violentes et les plus effrénées : l'amour de la vengeance, l'ardeur la plus excessive au pillage, le mépris le plus profond pour la vie de leurs semblables, l'orgueil de l'aigle, l'avidité du vautour.

(*) Voyez l'excellente traduction d'Aboulféda, *Vie de Mohammed*, par M. Noël des Vergers.

Mahomet avait donc beaucoup à faire pour plier au sentiment de l'ordre ces fiers indépendants, au sentiment de la nationalité ces fils rancuniers de tribus rivales, au sentiment religieux ces idolâtres entêtés. Est-ce dans la prévision de ces difficultés qu'il attendit l'expérience de l'âge mûr pour exécuter son projet de réforme? Cette réforme fut, il est vrai, incomplète et inefficace sous bien des côtés; mais elle paraît phénoménale, si l'on considère les obstacles qu'elle a rencontrés et les progrès qu'elle a accomplis. Avait-il, du reste, la confiance de son succès colossal, ce Mahomet rêveur, grave, taciturne, sobre, courageux, mais passionné pour les femmes jusqu'au délire, et passionné matériellement et brutalement, car celui qui les aimait tant les a asservies? Est-ce le promoteur d'une idée, ou n'est-ce qu'un bras qui frappe que cet homme, moitié prophète, moitié soldat?

Le Koran a rallié les Arabes, mais ne les a pas modifiés. Les tribus de Ghassan et de Hira, établies sur les confins méridionaux de la Syrie, avaient les mêmes instincts, le même caractère, les mêmes mœurs que les tribus de l'Hedjaz et de l'Yémen. Aussi, après quelques combats insignifiants, prirent-elles fait et cause pour leurs frères des Arabies Pétrée et Heureuse. Par là l'union si difficile des tribus indépendantes commença à s'opérer; par là les peuplades de même origine que les Romains avaient soumises, se détachèrent de l'empire byzantin. Les ardeurs de la guerre, les bénéfices de la conquête devaient achever ce que la foi avait ébauché, tant il est vrai que le Koran ne fut que le drapeau autour duquel vinrent se grouper des populations ambitieuses, aventurières, pour qui la guerre offrait tous les avantages possibles : l'espoir du butin, et la conquête de contrées productives.

Tout semblait préparer, en outre, la domination des Arabes. Le despotisme insupportable des rois de la Perse avait fini par soulever les populations les plus soumises. La corruption de la cour byzantine avait gagné toute les provinces; et les deux puissances d'Asie venaient d'épuiser leurs finances et leurs soldats par sept campagnes consécutives. Mahomet, ayant aperçu et compris cet état de décadence, voulut traiter de puissance à puissance avec Héraclius comme avec Chosroës. Le premier reçut, dit-on, avec honneur, l'ambassadeur arabe; le second ne voulut pas même l'admettre en sa présence (*). Héraclius avait-il un vague pressentiment de l'avenir? Chosroës était-il déjà frappé de cet aveuglement qui précède la chute des rois? Ces ambassades, envoyées vers les différents souverains, sont les premiers actes de Mahomet à l'extérieur. Elles affectent, il est vrai, la forme de la prédication; elles annoncent une foi nouvelle; elles essayent de convertir les rois et les peuples; mais ce n'est là, en réalité, qu'une apparence : au fond, elles ont un but tout politique, celui d'étudier le terrain, de sonder l'âme de chacun, et de disjoindre, autant que possible, les parties hétérogènes qui concouraient à former les deux grandes unités chancelantes de cette époque, l'empire byzantin et le royaume des Perses. Mahomet, en agissant ainsi, se montrait habile et prévoyant. Le peu de concordance qui existait dans le caractère des Arabes chrétiens et des Grecs de Syrie ne lui avait point échappé; la soumission vague et capricieuse des Ghassanides aux ordres de l'empereur de Constantinople, et surtout l'esprit d'indépendance et de domination à la fois de ces peuplades méridionales, lui firent compter sur des alliés aussi douteux, sur des tributaires aussi turbulents d'Héraclius.

Il ne s'agissait donc que de trouver un prétexte pour se mettre en rapport avec eux : la propagande religieuse était le meilleur de tous. Aussi, c'est auprès des tribus syriennes qu'il expédie ses plus adroits partisans. Un chef des Ghassanides, se croyant menacé dans son autorité par cette puissance inconnue qui surgit du désert, rassemble des troupes pour se défendre. Mahomet s'en inquiète à peine, et continue ses tentatives sur d'autres points. Enfin, la méfiance contre le nouveau prophète gagne de proche en proche; mais en même temps, comme on le verra plus tard, son influence s'accroît sur certains groupes d'hommes,

(*) Voyez Ockley, *Histoire des Sarrasins.*

sur les plus impatients du joug romain, sur les plus audacieux, sur les plus actifs. Un descendant de la race des rois de la frontière de Syrie, allié à la famille des émirs de Ghassan, commet un crime : il assassine l'envoyé du maître de l'Hedjaz auprès du gouverneur de Bostra; c'en est assez pour allumer la guerre, que Mahomet appelait sans doute de tous ses vœux.

Mahomet a tout préparé, en vue de ce conflit, avec une patience et une suite dans sa conduite qui étonnent; il a excité secrètement les populations par la bouche de ses émissaires; il a essayé sur les chefs l'effet de ses paroles éloquentes, sur les crédules la puissance de sa mission divine, sur les ambitieux la promesse des conquêtes. Héraclius, au contraire, grâce à son esprit habituel de contradiction, ne s'est bientôt plus occupé de ceux qui en moins de sept années devaient le dépouiller de la Syrie tout entière. Durant sa promenade triomphale à travers son empire, après ses victoires sur Chosroës, il n'a fait attention, dans les pays qu'il parcourait, qu'à l'enthousiasme de commande dont il était l'objet. Que lui importent ces Sarrasins qui errent sur les confins asiatiques de ses immenses possessions! Il laisse ses intendants leur refuser la solde qu'ils ont gagnée dans leurs derniers combats; il permet qu'on les insulte, lorsqu'ils réclament à plusieurs reprises ce qui leur est dû comme prix de leur sang. Il institue une fête religieuse à Jérusalem, en y rapportant le bois de la sainte croix; il s'abandonne aux festins et aux jeux dans la molle et charmante Émèse; mais quant à Bostra, la ville de guerre, il n'a que faire de la visiter; quant aux autres places de la Palestine, il n'ira pas s'engager dans des sables brûlants pour les inspecter l'une après l'autre (*). C'est qu'aussi maintenant il ne s'imagine plus qu'on puisse jamais rien avoir à craindre de cette coalition de tribus qui s'agitent dans le désert. Aussi, s'informe-t-il à peine, une fois retourné dans sa capitale, de ce qui se passe au fond de la Syrie. Il faudra des coups de foudre pour le réveiller; mais ces coups de foudre l'épouvanteront tellement, qu'il se sentira incapable d'en éviter les atteintes.

(*) Voyez Nicéphore.

PREMIÈRES HOSTILITÉS ENTRE LES ARABES ET LES ROMAINS.

Cependant, Mahomet avait rassemblé trois mille de ses compagnons les mieux éprouvés; et leur ayant donné pour chef son cher affranchi Zaïd, le premier qui crut à la parole inspirée du prophète, il les lança vers la Syrie, bien sûr qu'il était que l'indolent Héraclius ne saurait leur opposer que des soldats faciles à vaincre. Cette petite troupe déterminée entra avec résolution en Syrie, et aux environs de Moutah, elle joignit une armée romaine, considérable, si l'on en croit les historiens musulmans, fort supérieure en nombre aux soldats du prophète, au dire même des écrivains grecs. Ce premier combat de l'Islam fut assez brillant pour qu'on n'attribuât qu'au fanatisme l'impétuosité héroïque des Mahométans. Zaïd, à la tête de tous les siens, se précipita au milieu de ses ennemis avec une énergie et une ardeur admirables. Il fut tué. Djaafar, cousin de Mahomet, saisit alors l'étendard de l'Islam que Zaïd avait laissé échapper de ses mains mourantes. Djaafar reçut cinquante blessures sans tomber; il perdit tour à tour la main droite et la main gauche, sans quitter son drapeau qu'il appuyait contre sa poitrine avec ses moignons sanglants; un dernier coup de sabre, qui lui fendit le crâne, lui fit seul abandonner le commandement avec la vie. Abd-Allah, fils de Rawahah, reprit ce commandement et mourut à son tour, après avoir donné un nouvel exemple de courage et de persévérance Enfin, Khaled, le plus jeune, sinon le moins vaillant des chefs arabes, voyant que ses compagnons décimés allaient se résoudre à la retraite, les rallie, les exhorte, les enflamme; et, entreprenant une attaque désespérée, il rejoint les Romains avec plus de fureur que jamais, les étonne, les fatigue, les débande et les met en déroute.

Après avoir poursuivi les fuyards jusque dans les ténèbres, Khaled ne s'arrêta que quand ils s'arrêtèrent; et, après avoir donné le jour de la bataille tant de preuves d'intrépidité, il en donna le lende-

main de ruse et d'habileté militaires. Tout vaincus qu'ils fussent, les Romains étaient encore supérieurs en nombre à leurs vainqueurs. Khaled sentit ce grave inconvénient, et voici comment il y para : dès l'aurore, il reconnut le terrain; et comme ce terrain ne manquait ni de mouvements ni de végétations, et se prêtait merveilleusement au stratagème qu'il avait imaginé, il fit faire à sa troupe mille évolutions, afin de donner le change aux Romains. Ceux-ci crurent, en effet, que de nombreux renforts étaient arrivés aux Musulmans pendant la nuit, et comme ils étaient déjà accablés sous la lassitude et le désespoir, ils s'épouvantèrent facilement, et s'échappèrent pêle mêle vers les montagnes voisines. Khaled tomba sur eux, en atteignit un grand nombre, et les massacra sans pitié, si bien que la plaine en demeura toute baignée de sang et toute couverte de cadavres. Les bagages des Romains restèrent entre les mains des Musulmans : ils les pillèrent; mais, sans pousser plus avant, ils s'en retournèrent en Arabie avec leur riche butin.

Cette agression, aussi prompte que hardie, n'eut point sans doute un résultat immédiat; mais elle fit connaître aux soldats de Mahomet leur supériorité sur ceux d'Héraclius; elle augmenta le lustre d'un chef déjà renommé et qui avait précédemment mérité le beau titre parmi les siens de *Saïf-Allah*, l'épée de Dieu; elle apprit la guerre contre les masses à des hommes qui jusque-là n'avaient eu à déployer leur courage que contre quelques gros d'ennemis, et qui n'avaient encore lutté qu'individuellement. Les Grecs, comme toujours, ont cherché à diminuer l'importance de ce premier exploit des Arabes; à les en croire, un certain Théodore, lieutenant du gouverneur de Palestine, aurait taillé en pièces les troupes de Mahomet, et Khaled aurait seul échappé au carnage. Mais ce qui peut faire douter de la véracité des annalistes officiels de l'Empire, c'est que dès l'année suivante, 630, les Grecs rassemblèrent une armée pour fondre sur l'Arabie. Si le combat de Moutah eût été favorable aux Grecs, ils n'eussent pas à coup sûr songé à se mettre en dépenses d'hommes et d'argent pour tirer vengeance d'une invasion sans succès. Ils étaient accoutumés, d'ailleurs, à ces courses de barbares jusque sous les murs de leurs villes frontières, et tant qu'ils étaient sûrs de les réprimer, ils ne devaient point sans doute s'en préoccuper vivement. Aussi, croyons-nous que l'expédition des Grecs contre l'Arabie, longuement et sérieusement projetée, était une revanche militaire, et non une simple répression de police internationale.

Les préparatifs des Romains, du reste, leur portèrent malheur, et furent une grave faute qui ne peut rencontrer son excuse que dans l'orgueil national blessé par la défaite de Moutah. Mahomet, en effet, trouva dans l'intention des Syriens le motif d'une levée d'hommes considérable. Il s'agissait cette fois de repousser l'invasion étrangère, et de punir de leur audace d'insolents ennemis. Trente mille Musulmans, enflammés par les discours du prophète et par ses promesses tout à la fois terrestres et religieuses, le pillage pour les vivants et le paradis pour les morts, se réunirent autour de lui, et affrontèrent, avec une constance inébranlable, les difficultés d'une longue et pénible route. Cette marche rapide intimida les Romains. Ils laissèrent Mahomet s'avancer jusqu'à Tabouk, lieu situé à la même distance de Médine que de Damas. C'était présenter hardiment la bataille que de camper ainsi entre les deux pays, à moitié chemin des deux capitales. Pourquoi donc les Grecs, s'ils n'avaient pas encore éprouvé la force des armes arabes, auraient-ils ainsi refusé d'en venir aux mains? Preuve nouvelle qu'ils avaient été battus à Moutah.

Cependant, sans combat, sans victoire, Mahomet en arriva à ses fins : il avait réuni la plus puissante armée qu'il posséda jamais, dix mille cavaliers et vingt mille fantassins; il les avait éprouvés de toutes façons. Dix jours de marche consécutifs dans le désert n'avaient point épuisé leurs forces; les traits brûlants du soleil n'avaient point abattu leur courage; la soif et la faim n'avaient point lassé leur patience. Sobriété, énergie, persévérance, voilà les conquêtes que Mahomet avait fait faire à son peuple dans cette expédition sans

bénéfice pour des yeux vulgaires. A Tabouk, ce n'étaient plus des tribus réunies qui campaient, c'était une nation. Aussi, la seule présence de cette armée, toute dévouée à son chef, toute confiante en son avenir, tout assurée de sa force, produisit des miracles pour la cause musulmane. Plusieurs princes envoyèrent des députés au camp de Mahomet; plusieurs villes de Syrie vinrent solliciter sa protection. Youhanna, fils de Raubah, maître de la ville d'Aïlath, s'en vint, de l'extrémité du golfe Arabique, lui offrir son hommage, et s'engagea à lui payer un tribut annuel de trois mille dinars (pièces d'or.) Les cités syriennes de Djara et d'Adraa lui proposèrent aussi un tribut de deux cents dinars. Déjà l'un des préceptes du Koran était appliqué : ceux qui ne se faisaient pas Musulmans s'engageaient à payer leur indépendance religieuse, tout en reconnaissant la suzeraineté politique de l'empire des Arabes.

Il faut remarquer ici la prudence de Mahomet, et reconnaître que sa longue station hostile sur les terres de l'empire byzantin est peut-être l'acte le plus habile et le plus sage de toute sa vie. Un conquérant ordinaire eût poussé en avant; mais alors la destinée de l'Arabie était remise à la chance des armes : une bataille perdue détruisait tout le prestige de la nouvelle nation ; des hommes, tout redoutables qu'ils fussent un à un, n'inspiraient plus de craintes sérieuses, si on les pouvait vaincre réunis. Jusqu'alors les Arabes n'avaient passé que pour de hardis aventuriers; leurs excursions étaient aussi rapides que désastreuses; ils pillaient, mais n'envahissaient pas: semblables aux torrents de leurs montagnes, on les voyait fondre en hiver du sud au nord, détruire tout sur leur passage ; mais, au bout de quelques mois de dévastation, ils allaient s'engouffrer dans le désert comme les torrents dans les abîmes. Mahomet voulut faire une armée régulière de ces bandes indisciplinées, comme il avait déjà fait une société unique de tant de tribus ennemies : il réussit au delà de ses souhaits. Aussi, ne voulut-il pas exposer cette première armée aux hasards d'une invasion hâtive. Les Arabes, dans leurs expéditions, ne devaient pas procéder comme les barbares des plaines septentrionales : ils n'avaient pas, comme ces derniers, des masses renaissantes derrière eux; ils ne pouvaient pas amonceler impunément devant leurs pas les cadavres de leurs frères; ils ne devaient pas abandonner à toujours le pays dont ils sortaient, la contrée bénie qui contenait, selon la parole du prophète, les deux villes saintes par excellence, la Mekke et Médine Les Arabes étaient peu nombreux, il leur fallait conquérir et non émigrer; il leur fallait se créer avant tout des prosélytes; et, comme ils portaient avec eux leur livre saint et leur code, il leur fallait constituer plutôt que vaincre, convertir plutôt que tuer. Mahomet traça donc à Tabouk la conduite que devait suivre sa nation dans l'avenir : il inspira par son attitude menaçante une terreur qui lui fut tout avantageuse, et préféra gagner des adhérents que de s'emparer de quelques villages. Excellente tactique, qui lui permit de retourner dans l'Hedjaz plus fort et mieux consolidé que jamais.

Ce grand fait accompli, Mahomet pouvait mourir, son œuvre était achevée. Depuis longtemps déjà il ne vivait plus que par la tête. Un empoisonnement, combattu assez à temps pour n'être pas immédiatement mortel, avait miné sa santé et augmenté encore sa maladie habituelle, l'épilepsie (*). La lumière de son corps alla dès lors toujours en vacillant jusqu'à ce qu'elle s'éteignit complétement le 8 juin 632. Héraclius, un instant, put se croire délivré d'un rival inquiétant, du seul chef capable de mener les Arabes à la victoire; il dut un instant s'enorgueillir; il dut se féliciter de ne s'être pas compromis en personne contre des adversaires indignes de sa majesté, contre de misérables cavaliers, à peine couverts d'un mauvais manteau de poil de chamelle, armés de lances, pour la plupart, faute d'épées; il dut se rendormir plus que jamais dans son indolente sécurité. Imprévoyant empereur qui avait laissé se fonder, dans quelques-unes de ses provinces, une autorité opposée à la sienne, qui avait traité une religion nouvelle comme une obscure hérésie, qui ne voyait qu'un homme mourir là où naissait une nation!

Dans la suite des âges, dans l'histoire

(*) Voyez Abou'lféda, *Vie de Mohommed.*

des peuples, la supériorité humaine se manifeste sous des formes diverses; mais elle n'a jamais qu'un but unique, la domination. Mahomet s'adresse à une nation, qu'il forme lui-même, qui a toutes les qualités primitives, l'enthousiasme ou plutôt l'ardeur en toutes choses, l'ardeur guerrière, l'ardeur de propagande, l'ardeur des jouissances matérielles. Mahomet cherche donc la guerre; il invente une religion; il promet à ses disciples des voluptés de toute sorte dans son ciel comme sur la terre. Mais est-ce là la seule cause de son prodigieux succès ? Non, ce succès tient aussi à la faiblesse de l'adversaire du prophète. Héraclius ne savait pas gouverner. Gouverner, c'est prévoir; et Héraclius n'a cru à la puissance des Arabes que lorsqu'ils eurent terminé la conquête de la Syrie tout entière. Gouverner, c'est savoir se servir des éléments qu'on possède; Héraclius, s'il ne trouvait parmi ses populations abâtardies ni vertu puissante, ni généreux élans, ni noble enthousiasme, pouvait y rencontrer du moins le sentiment de la conservation personnelle qu'il fallait exalter, relever, ennoblir par la nécessité de l'union commune pour la défense du sol, de la famille, de la patrie. Ainsi, faute de génie dans son chef, voilà une grande nation asservie par une peuplade, voilà le nombre, la discipline, la puissance financière vaincus par une poignée d'hommes, sans art militaire, sans ressource d'aucune espèce, et qui, pour ainsi parler, ne trouve des armes et des vivres que chez ses ennemis. Et qu'on ne dise pas qu'il n'y avait rien à faire avec les Grecs du Bas-Empire, et qu'Héraclius est assez grand pour avoir vaincu les Perses. Qu'importent les difficultés qu'on rencontre sur son chemin? un empereur n'a de génie qu'autant qu'il atteint son but. Héraclius, loin de l'atteindre, n'en a pas même approché : s'il a sauvé quelques parties éloignées et sans importance de l'Asie Mineure, il a perdu sans espoir sa plus riche province orientale, la Syrie. Voyons maintenant avec quelle rapidité.

SUCCÈS RAPIDES DES ARABES.

Abou-Bekr, premier successeur de Mahomet, était un de ces chefs pasteurs, un de ces patriarches des temps primitifs qui inspirent à tous l'obéissance par le respect. Quoiqu'il eût rencontré bien des obstacles à son élévation au khalifat, malgré son grand âge et son dos courbé, il trouva encore en lui assez de fermeté pour l'emporter sur son redoutable compétiteur, Ali, gendre de Mahomet. Omar, d'ailleurs, cet autre vétéran des guerres saintes, appuya le choix d'Abou-Bekr, et devint bientôt son plus sûr et son plus habituel conseiller. Ces deux hommes, aussi prudents qu'énergiques, commencèrent par soumettre l'intérieur. Du vivant même de Mahomet, une partie de l'Yémen avait cru à la parole prétendue prophétique d'Asouad, une partie de l'Yémama à celle de Mozaïlama; l'exemple de Mahomet avait tenté ces deux imposteurs. Abou-Bekr sut les vaincre, quoiqu'ils fussent déjà assez puissants, de même qu'il étouffa les révoltes contre la dîme.

L'Arabie une fois pacifiée, l'unité une fois imposée à toutes les croyances et à tous les intérêts, Abou-Bekr, se trouvant à la tête de cent vingt-quatre mille Musulmans, se crut maître de forces assez considérables pour entreprendre des conquêtes. Le vieux scheïk du désert avait raison : ces cent vingt-quatre mille Musulmans valaient les quinze millions de Syriens. Jusque-là l'Islam avait eu des armées d'observation, pour ainsi dire, sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie; dès le commencement de l'année 633 ces armées combinèrent leurs mouvements et commencèrent des hostilités régulières et suivies.

Tandis que Khaled pénétrait dans l'Irak arabique (*), avec son impétuosité ordinaire, Oçama entrait en Syrie. Ce qu'avait prévu le prophète, arriva : à mesure qu'Oçama avançait dans le pays, les Arabes désertaient la cause des Grecs et venaient en foule grossir l'armée des Musulmans. Oçama pénétra jusqu'à la ville d'Obna sans coup férir; il la pilla, et s'en revint en Arabie avec des richesses nombreuses et des hommes de plus. Les deux tentatives d'Abou-Bekr ayant réussi sur l'Irak comme sur la Syrie, il se décida à une expédition générale, rassembla une armée nombreuse autour de Médine,

(*) Voyez Théophane.

et l'exhorta longuement comme faisait Mahomet. Sa figure austère et noble dans sa maigreur, son front élevé, son œil vif et profond donnaient à la parole de ce vieillard quelque chose de la puissance prophétique. Ses conseils étaient, d'ailleurs, mêles de générosité et de barbarie; s'il recommandait aux chefs de traiter leurs soldats comme des frères, aux soldats de combattre avec vaillance, de mourir plutôt que de fuir, mais de ne tuer ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes, de ne détruire ni les palmiers, ni les blés, ni le bétail, il n'en désignait pas moins une race à la haine mortelle des Musulmans; s'il consentait à épargner les moines chrétiens, il n'en parlait pas moins aussi d'extermination. Voici la fin du discours qu'on lui prête, et qu'il aurait adressé à Yézid, frère de Moawiah, qui fonda la dynastie des Ommiades : « Vous trouverez sur votre « route des hommes qui vivent en re« traite, et qui se sont consacrés à Dieu; « épargnez-les, eux et leurs monastères : « mais pour ces membres de la synago« gue de satan, que vous reconnaîtrez à « leur tonsure, fendez-leur la tête, et ne « leur faites point de quartier, à moins « qu'ils ne se fassent Musulmans, ou « qu'ils ne consentent à payer tribut. » Quels sont les membres de la synagogue de satan? Sont-ce les Juifs ou les simples prêtres grecs? Toujours est-il que les Musulmans montrèrent tout d'abord plus d'aversion pour les Juifs que pour les Chrétiens, et qu'il en est encore ainsi aujourd'hui dans toute l'étendue de l'empire ottoman.

Il partit d'abord d'Arabie vingt mille hommes seulement (*). Abou-Bekr, malgré les avantages qu'avaient déjà remportés les Musulmans, ne se hâtait pas de frapper le coup décisif, et il voulait qu'une suite de combats brillants, de petites victoires productives, entraînât peu à peu tous les croyants et augmentât de jour en jour les nouveaux convertis. Abou-Bekr avait bien calculé; patient et prudent comme tous les vieillards orientaux, il voulait que ses compatriotes sollicitassent eux-mêmes l'honneur et l'avantage d'aller guerroyer en Syrie. Il confia le commandement de son avant-garde à Abou-Obaïda, homme grave, réfléchi, doux et généreux, plus capable encore de conquérir des prosélytes à l'Islam que des provinces à l'empire arabe. Ce dernier pourtant était aussi un soldat valeureux, un chef habile; et il trouva bientôt l'occasion de le prouver.

(*) Voyez Elmacin, *Hist. sarac.*

Cependant Héraclius avait fini par s'émouvoir quelque peu de l'audace croissante des Arabes; et, comme si sa présence en Syrie devait seule suffire pour rétablir l'ordre si fortement compromis, et faire reculer de téméraires aventuriers, il alla s'établir à Damas. Mais là, au lieu de réunir des troupes aguerries, au lieu de relever les esprits et de donner l'exemple de la prévoyance sinon du courage, il s'abandonna, dès son arrivée, aux plaisirs et à la dissipation, traita de mensonges ou d'exagérations les récits qu'on lui faisait de la bravoure et des progrès des Musulmans; et, loin de leur opposer une digue puissante, il n'envoya contre eux qu'un vieillard, Sergius, et un simple détachement. Sergius était un de ces anciens soldats usés par les interminables guerres contre les Perses, et à qui on avait donné pour retraite le gouvernement de la ville de Césarée en Palestine. Il ne put donc former son corps d'observation que de Samaritains sans habitude des combats; et c'est à peine s'il put trouver trois cents Romains pour servir à la fois d'instructeurs et de chefs de file à ces quelques milliers de soldats inexpérimentés. Aussi qu'arriva-t-il? Ayant reconnu le nombre supérieur de ses ennemis, il lui fut impossible de se replier sur une forteresse, tant ses troupes se montrèrent incapables de marches rapides et continues.

Pour n'être point déshonoré par une débandade honteuse, il résolut donc de combattre, malgré des chances fort peu favorables. Ce fut dans les environs de Thadoun, non loin de Gaza, que Sergius se trouva entouré par les Arabes, et qu'il les attaqua en désespoir de cause. Mais, malgré le courage personnel qu'il déploya, sa troupe céda de toutes parts, fut taillée en pièces; et blessé grièvement, démonté à deux fois, le malheureux Sergius se laissa prendre, quoiqu'il connût la haine implacable que lui portaient les Arabes. C'était lui, en effet, qui, comme l'un des gouverneurs de la frontière, avait été chargé de mettre à exécution

l'ordre impérial qui défendait aux tribus soumises à l'empire byzantin de commercer avec leurs frères de l'Hedjaz et de l'Yémen. Cet insolent et tyrannique interdit avait violemment irrité les Arabes ; et malgré les ordres de clémence de leur chef Abou-Obaïda, malgré les recommandations généreuses de leur khalife, les Musulmans se vengèrent de Sergius de la façon la plus cruelle en le cousant dans une peau de chameau nouvellement tué qu'ils exposèrent au soleil, et qui, en se desséchant peu à peu, fit subir un supplice aussi horrible que prolongé au malheureux gouverneur de Césarée.

A peine eut-on appris à Médine les premiers succès de l'avant-garde mahométane, que chacun voulut prendre part à une expédition qui promettait à la fois une gloire assurée et un riche butin. On vint de toutes parts réclamer à Abou-Bekr la faveur d'aller rejoindre le corps d'armée d'Abou-Obaïda. C'était là la manifestation générale que le khalife attendait, et qui lui garantissait l'enthousiasme et le dévouement de ses troupes. Une nouvelle masse d'Arabes entra donc en Syrie, en même temps que les soldats de Khaled recevaient l'ordre, après leurs courses victorieuses à travers le royaume de Hira, de se réunir aux forces déjà si nombreuses des Musulmans. Héraclius fut-il enfin éclairé par les mouvements divers de ses ennemis? Fut-il convaincu cette fois qu'il ne s'agissait plus d'une incursion momentanée, mais bien d'une invasion en règle, longuement mûrie et prudemment combinée ? Pas encore; car, loin d'opposer des masses contre des masses, une armée à une armée, il laissa les gouverneurs de ses places fortes se tirer comme ils pourraient de ce danger, et à peine leur envoya-t-il quelques secours insignifiants.

Cependant, Abou-Obaïda ne montrait pas seulement du courage, mais de l'habileté militaire. Pour assurer un centre à ses operations futures, il résolut de s'emparer d'une ville fortifiée, florissante, qui lui offrît en même temps un point d'appui et un lieu de ravitaillement. Dans cette intention il alla mettre le siége devant Bostra, située sur la route de Damas, à trente lieues sud de cette capitale, et qui commandait les plaines fertiles du Hauran. Il paraît qu'Héraclius n'avait pas seulement abandonné ses villes frontières, mais qu'il en avait encore très-mal choisi les gouverneurs. Celui de Bostra, par exemple, qui s'appelait Romain, à l'approche de l'armée qui le menaçait, commença à s'inquiéter vivement, et s'en alla vers les premiers postes des ennemis traiter de la livraison de la ville, sous le prétexte de savoir ce que les Arabes venaient faire sur les possessions byzantines.

On reçut tout d'abord Romain avec hauteur et mépris dans le camp des Musulmans; et il lui fut répondu qu'on venait apporter aux habitants de Bostra *ou le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous,* ajoutait - on, *à vous faire mahométans, ou à payer le tribut, ou à mourir.* Romain, dont ce langage hardi avait augmenté la frayeur, fit auprès de ses concitoyens les efforts les plus grands pour les engager à payer le tribut. On repoussa ce conseil pusillanime; on s'exhorta à la défense, on s'arma; et le lâche gouverneur fut obligé de sortir de la ville avec ses douze mille cavaliers de garnison et une troupe assez forte d'infanterie, composée du plus grand nombre des habitants de Bostra. Alors se passa une comédie aussi étrange que honteuse.

Romain, profitant de la coutume encore en vigueur des combats singuliers entre les chefs d'armée, précipita son cheval au galop, s'avança seul vers les lignes ennemies, et appela Khaled, qu'il savait commander l'avant-garde arabe. Ce dernier piqua des deux de son côté, approcha de son adversaire; mais, au lieu d'une provocation, il en entendit la proposition suivante : « Je désire depuis « longtemps, lui dit le fourbe Byzantin, « embrasser votre religion, et j'ai donné « le même conseil aux habitants de « Bostra ; mais, au lieu de les persuader, « je n'ai fait que m'attirer leur haine : « accordez-nous encore quelques jours, « je vais retourner dans la ville, et re- « nouveler mes efforts pour les engager « à se rendre. » Khaled promit à ce traître, s'il se déclarait musulman, de lui conserver tous ses biens personnels selon les prescriptions de la loi mahométane. Alors Romain, qui, tout en

faisant bon marché de son honneur, voulait acquérir une réputation de vaillance, demanda à Khaled de simuler entre eux un combat, afin d'en imposer plus facilement aux habitants de Bostra. Khaled accepta cette offre; mais, soit qu'il voulût prouver son mépris à l'hypocrite gouverneur, soit qu'il ne pût calmer son impétuosité naturelle, il porta à Romain de si rudes coups, tout en épargnant sa vie, ainsi qu'il était convenu, que celui-ci, tout meurtri, fut obligé de s'enfuir, et perdit ainsi le bénéfice de son ignoble tromperie.

Malgré ses nouveaux efforts, Romain ne parvint pas à faire abandonner les armes à ses concitoyens; bien, au contraire, à ses discours déshonorants on ne répondit que par des injures, par un soulèvement, et par le choix d'un autre chef. Malheureusement ce nouveau commandant voulut trop tôt se rendre digne des suffrages de la multitude. Il alla imprudemment défier un des chefs de l'armée arabe. Abd-Er-Rahman, fils d'Abou-Bekr, répondit à son appel, et le chargea avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite, comme Khaled avait fait de Romain. Ce premier échec fut suivi d'un autre beaucoup plus grave. Les deux armées en étant venues aux mains, les Grecs, malgré leurs charges réitérées, furent battus et repoussés dans la ville, dont les hautes murailles devinrent désormais leur seule chance de salut.

Le siége de Bostra, du reste, aurait pu durer longtemps, tant les fortifications étaient solides, tant la terreur qu'inspiraient les Mahométans avait excité le courage de chacun; mais Romains, bafoué, honni, emprisonné dans sa maison, songeait non-seulement à sauver sa tête et sa fortune, mais encore à se venger. Pour arriver plus vite à ses fins criminelles, il eût l'infamie de passer plusieurs jours à percer la partie des murs de la ville qui donnait sur son jardin, et, cela fait, d'envoyer un émissaire chercher les Arabes. Ceux-ci s'étant introduits chez l'ancien gouverneur, y trouvèrent des costumes semblables aux costumes des Grecs, et, d'après les indications de Romain, les uns se répandirent dans certains quartiers de la ville, tandis que les autres s'en allèrent surprendre le château principal. Puis, à un signal donné, le combat commença sur plusieurs points à la fois, les portes furent ouvertes, et l'armée entière des Arabes se précipita dans la ville. Bientôt les Musulmans vainqueurs mirent à mort tous ceux qui ne demandèrent pas l'aman (le pardon) et qui ne s'engagèrent pas à payer le kharadj (le rachat de leur tête).

Une partie seulement de l'armée mahométane avait été employée au siége de Bostra; un autre corps, sous le commandement d'Amrou-Ben-El-As, était resté en arrière, avec l'ordre d'assiéger Gaza. Ici se passa un de ces actes qui prouvent la hardiesse et la confiance en soi qui faisaient la puissance des Arabes. A l'apparition des Musulmans devant la place, le gouverneur grec voulut obtenir une conférence avec l'un des chefs de l'armée ennemie. Aussitôt Amrou lui-même pénétra dans la ville, et se présenta au gouverneur. Celui-ci lui ayant demandé ce qui amenait les Mahométans devant les murs de Gaza, le chef arabe lui répondit : « L'ordre de Dieu et de notre maître. Si « vous embrassez notre religion, vous « deviendrez nos frères. Si vous voulez « conserver la vôtre, engagez-vous à « nous payer à perpétuité un tribut « annuel, et nous vous défendrons contre vos ennemis. Autrement, il n'y « aura que l'épée entre vous et nous. » A ces paroles si fières, le gouverneur se douta qu'il avait affaire au chef même des troupes agressives, et ordonna immédiatement qu'on le mît à mort à sa sortie de la ville. Cette intention, si odieusement contraire aux lois de la guerre, ne fut pas suivie d'exécution, grâce à la présence d'esprit du compagnon d'Amrou qui s'appelait Wardan (*).

Cet ancien esclave, d'origine arménienne, comprenait la langue grecque; et aussitôt il traduisit en arabe à son chef l'ordre infâme que venait de donner le gouverneur de Gaza. Alors Amrou, tout en conservant son impassibilité première prononça, en se retirant, les paroles suivantes : « Seigneur, je ne « suis que le dernier des dix capitaines « qui commandent l'armée. C'est par « leur ordre que je vous parle. Ils sou-

(*) Voyez Hamaker.

« haitent venir tous ensemble pour traiter avec vous, si je leur porte un « sauf-conduit de votre part. » A ces mots, le gouverneur, toujours perfide, mais voulant se débarrasser à la fois des dix capitaines dont on lui parlait, renonça à l'assassinat d'Amrou, et le laissa tranquillement rejoindre son armée. Après quelques jours d'attente, furieux d'avoir été joué par un barbare, le gouverneur de Gaza sortit avec toute sa garnison pour aller fondre sur les Arabes. Ceux-ci le laissèrent épuiser sa première furie, lui coupèrent la retraite, et, l'attaquant ensuite de tous côtés, écrasèrent ses meilleures troupes, mirent en déroute le reste, et poursuivirent les fuyards jusqu'aux murs de Jérusalem, où ils trouvèrent heureusement un refuge. Les Arabes, après cette victoire, retournèrent sur leurs pas, et s'emparèrent facilement d'une ville qui n'avait plus ni garnison ni gouverneur.

Une fois possesseurs de Gaza et de Bostra, les clefs de l'occident et de l'orient de la Syrie méridionale, les Musulmans tournèrent Damas comme ils avaient tourné Jérusalem, et se dirigeant vers le nord-est, se rendirent maîtres successivement de Tadmor (l'ancienne Palmyre), de Soknah, au nord de Tadmor, et de Rakkah, place forte sur l'Euphrate. Ainsi, dans leur première campagne, les Arabes avaient déjà enlevé aux Romains cinq villes importantes; les communications leur étaient ouvertes avec leur pays par deux côtés différents, par Gaza et par Bostra; et, grâce à leurs possessions dans le nord, ils pouvaient dorénavant isoler Damas, empêcher le facile ravitaillement de cette capitale, et l'assiéger avec toutes les chances de succès (*).

Héraclius ouvrit enfin les yeux; mais il était trop tard. Les Syriens, effrayés de la rapidité des conquêtes de l'Islam, s'enfuyaient de toutes parts, abandonnaient leurs champs dévastés, quittaient leurs villages et s'allaient renfermer dans les places fortes du sud et du littoral. Les Arabes, jadis tributaires des Romains, s'étaient presque tous faits musulmans. Plus de cavalerie légère à opposer aux irruptions qui allaient dorénavant se succéder sans intervalle; plus de secours à espérer de la Syrie méridionale, dont la majeure partie d'alliée était devenue hostile; des garnisons en prison dans les villes qu'elles devaient défendre, telles que les garnisons de Césarée, de Jérusalem, de Néapolis, de Joppé et de Jéricho; des communications inquiétées entre les deux capitales syriennes, Antioche et Damas; les villes situées sur l'Oronte menacées par les attaques qui devaient leur venir de Tadmor, de Soknah et de Rakkah; enfin, le découragement parmi les troupes, la terreur parmi les populations. Que fit Héraclius dans une pareille extrémité? Il quitta Damas, où il craignait pour sa sûreté, et suivit la foule des fuyards à Antioche.

(*) Voyez Wakédy, *Conquête de la Syrie.*

SIÉGE DE DAMAS.

Après tant d'éclairs, il fallait un coup de foudre. Pour que l'Islam imposât son autorité au reste des dissidents, épouvantât les monarques et courbât les peuples sous son joug, il ne s'agissait point de se borner à vaincre les petits rois de Hira et de Ghassan, à jeter la terreur parmi les populations limitrophes; l'heure de la conquête de l'Asie était venue, il fallait suivre l'entraînante destinée. Abou-Bekr, tout phthisique qu'il était, conservait dans les souffrances de son corps l'énergie de son âme; et ce fut encore lui qui poussa sa nation en avant, et qui ordonna le siége de Damas. Dès le mois de février chaque corps d'armée se mit en marche; les sept mille hommes d'Amrou s'unirent aux trente-sept mille d'Abou-Obaïda; et Khaled s'élança en avant avec quinze cents cavaliers aguerris, qui venaient de ravager la basse Mésopotamie. Contre cette formidable armée, Héraclius, toujours imprévoyant, n'envoya que cinq mille hommes, sous le commandement du plus bravache et du plus incapable des généraux. Les annalistes grecs n'ont pas même mentionné ce misérable chef, et l'histoire ne le connaît que sous le nom de Khalous, ainsi que les Arabes l'appelaient. Ce pitoyable courtisan, rencontrant à Balbek et à Emèse des populations terrifiées, les rassurait en leur annonçant qu'il s'en allait pourfendre

ce Khaled redouté, et qu'avant peu il rentrerait dans leurs murs avec la tête du barbare au bout de sa lance. Comme les Musulmans n'étaient pas encore arrivés devant Damas, il put y entrer. Là, nouvelle fanfaronnade, nouvelle vanterie de sa part. Sa vanité l'amena même à disputer le commandement général de la ville à Ismaïl, le gouverneur. Il perdit donc un temps précieux dans de ridicules disputes, au lieu de se concerter avec cet Ismaïl, et préparer avec lui les moyens de défense (*).

Bientôt parurent les Arabes; les troupes romaines sortirent immédiatement de Damas, se rangèrent en bataille devant leurs ennemis, et les masses se mesurèrent de l'œil, tandis que les chefs se provoquaient en luttes particulières. L'un des plus intrépides Musulmans, Dhérar, fils d'Azwar, se lança tout seul contre les bataillons damasquins, frappa de mort six fantassins et quatre cavaliers, et s'en retourna sans blessure dans les rangs de ses frères. Abd-Er-Rhaman, ce fils valeureux du khalife Abou-Bekr, que nous avons déjà vu se distinguer à Bostra, alla, de son côté, proposer le défi à quiconque aurait l'audace de l'accepter. Les Grecs alors jetèrent les yeux sur leur vantard commandant; et celui-ci se vit forcé de répondre au vœu impératif de son armée. Mais Khalous, toujours vain, malgré son effroi qu'il dissimule, semble dédaigner la jeunesse d'Abd-Er-Rhaman, et appelle Khaled à grands cris. Celui-ci s'avance; Khalous l'injurie, le menace, excite son cheval, et se précipite au galop comme pour terrasser son ennemi. Khaled n'eut qu'à lever sa lance, à en frapper une seule fois Khalous pour le démonter, et le saisir dans la poussière où il roulait. Le gouverneur Ismaïl voulut venger Khalous; mais il eut bientôt éprouvé le même sort. L'armée romaine se sentit découragée par la perte de ses deux chefs; et elle rentra sans combattre dans les murs de Damas, où les Arabes lui jetèrent les têtes d'Ismaïl et de Khalous. N'était-ce pas là un véritable combat de l'Iliade? seulement si, d'un côté, se trouvaient un Achille et un Ajax, de l'autre il ne s'était présenté qu'un Thersite et un Dolon.

(*) Voyez Elmacin.

Les Damasquins avaient renoncé aux sorties; mais les Arabes, qui avaient appris des anciens auxiliaires d'Héraclius à se servir des machines de guerre, commencèrent, dès le lendemain, à battre la ville sur plusieurs points. Les Grecs, de plus en plus effrayés, envoyaient courrier sur courrier à leur empereur pour lui demander des secours. Ces secours se firent attendre six semaines. Alors les habitants de Damas, croyant non sans raison qu'on les abandonnait ainsi qu'on avait fait de Bostra et de Palmyre, eurent la faiblesse d'offrir à Khaled mille onces d'or et deux cents habits de soie, s'il consentait à lever le siége, même temporairement. Pusillanimité inutile! Damas était une trop belle proie pour que les Arabes en suspendissent la prise. Aussi fut-il répondu aux pressantes prières des Grecs que l'armée arabe, si elle était douée d'un invincible courage, ne manquait pas non plus de patience, qu'elle saurait bien abattre les murailles les plus fortes, et que, d'ailleurs, elle ne se retirerait qu'autant que les Damasquins se rendraient musulmans ou tributaires.

Cette première phase du siége de Damas fit faire à Héraclius de tardifs efforts. Il leva des troupes, et en confia le commandement à son frère Théodore, qui donna dans cette occasion les preuves d'une complète incapacité. Les historiens arabes élèvent jusqu'à cent mille hommes le chiffre de l'armée romaine; mais on a eu raison de le diminuer de moitié, en considérant le temps qu'avait perdu Héraclius au commencement de la campagne, les difficultés qu'il avait dû rencontrer dans la réunion de légions nombreuses à une des extrémités de son empire, et privé des ressources que lui auraient offertes Constantinople et sa riche province. Toujours est-il qu'en se dirigeant à marches forcées sur Damas, Théodore, avec ses cinquante mille soldats, aurait pu se jeter dans la ville, et choisir son heure et son terrain pour combattre. Mais loin de là, avec la présomption ordinaire aux Byzantins, il crut qu'il n'aurait qu'à paraître pour vaincre, ne se hâta aucunement, et s'arrêta en son chemin dans toutes les villes où il se

donnait pour un prochain libérateur.

Ce furent les Arabes qui vinrent au-devant de lui. Quelques cavaliers, sous la conduite de Dhêrar, poussèrent jusqu'aux premières lignes de Théodore; et comme ils étaient en fort petit nombre, les Grecs, avec leurs masses, parvinrent à les entourer et à faire Dhêrar prisonnier. Les Musulmans, émus de la perte de leur chef, allaient se débander et fuir, lorsque Rafy, fils d'Omeïrah, l'un des héros de la fameuse tribu de Thay, remonta leur courage par ces paroles : « Quoi donc, avez-vous oublié « que quiconque tourne le dos à l'en- « nemi offense Dieu et son prophète? « Retournez à la charge; je marcherai de- « vant vous. Qu'importe que votre chef « soit mort ou prisonnier? Votre Dieu « est vivant, et il voit votre lâcheté. » A ces mots, la petite troupe arabe fondit de nouveau sur les Grecs, et soutint intrépidement le combat jusqu'à l'arrivée de Khaled et de son corps d'armée (*).

Ce succès d'avant-garde, qui eût paru sans importance à un général expérimenté, augmenta à tel point la confiance de Théodore, que, sans faire reposer ses troupes, sans choisir son terrain, il marcha à la rencontre des Arabes. Son impétuosité n'était que factice, et elle s'amortit bientôt contre les rangs serrés des Musulmans. Puis, ceux-ci, s'élançant à leur tour contre les Grecs, les écrasèrent, les séparèrent, et les mirent en déroute complète. Durant cette bataille, qui s'était donnée dans un lieu appelé Gabatha, un détachement d'Arabes s'était élancé à la poursuite de l'escorte romaine qui emmenait Dhêrar à Antioche. Cette escorte fut atteinte, taillée en pièces, et Dhêrar, avec son libérateur Rafy, rejoignit Khaled, qui avait eu la prudence et l'habileté de retourner au siége de Damas, plutôt que de poursuivre inutilement les débris de l'armée ennemie. Après sa honteuse déroute, Théodore ne reparaît plus sur la scène. Quelques historiens prétendent qu'il fut tué à Gabatha; d'autres disent qu'étant revenu à Antioche auprès d'Héraclius, il en fut naturellement fort mal reçu, et que, dépouillé de ses grades, il fut renvoyé sans emploi à Constantinople.

(*) Voyez Théophane, Cedrenus et ockley.

Privé successivement de ses généraux, désillusionné sur son frère, Héraclius, qui baissait de jour en jour, et qui, au milieu de tant de désastres si inquiétants pour son empire, ne se tourmentait que de la jalousie que lui inspirait sa femme, n'eut pas le courage de se mettre lui-même à la tête d'une nouvelle armée. Avec les restes des bataillons vaincus de Théodore, avec quelques nouvelles levées hâtivement et misérablement faites, il crut encore qu'il pourrait sauver Damas. Seulement aucun général habile ne se présentait à son choix, et il se trouva dans la triste nécessité de confier l'honneur des aigles romaines à un étranger, à un certain Vahan, Perse d'origine. Le commandement en second fut donné à son sacellaire, Théodore Trithurius. Ces deux généraux se rendirent d'abord à Émèse, où ils trouvèrent tout ce qu'on avait pu ramasser d'Arabes chrétiens sur les rivages de la Syrie; masse confuse, sans discipline et sans art militaire, et dont on pouvait craindre, d'ailleurs, la défection une fois en présence des Musulmans.

Cependant telle était la pénurie des Grecs, que ces bandes de soldats de toutes sortes de tribus formèrent un renfort de dix mille hommes, qu'on plaça en avant de l'armée (*). Soit que les deux généraux ne pussent s'entendre, soit qu'il fût dans la destinée des Grecs de commettre faute sur faute, loin de marcher ensemble sur Damas, Vahan et Trithurius se séparèrent en deux corps, et employèrent un temps précieux à combattre et à chasser devant eux tous les maraudeurs qu'ils rencontrèrent. Étant enfin arrivés devant Damas, un accident ridicule leur fit encore perdre des hommes. Le nouveau gouverneur de la ville, qui devait payer leur solde aux troupes impériales, chose fort nécessaire surtout pour les nombreux auxiliaires qu'on avait enrôlés, voulut manifester son mécontentement de l'abandon où l'on avait si longtemps laissé Damas, en différant de quelque temps le payement dont on l'avait chargé. Au bout d'une quinzaine seulement il s'exécuta; mais au lieu d'aller pendant le jour au

(*) Voyez Eutychius et Elmacin.

camp des Romains, il choisit une nuit noire, et se fit accompagner par une troupe nombreuse, avec force trompettes et instruments retentissants. A ce bruit inaccoutumé les Grecs, réveillés en sursaut, s'effrayèrent, et crurent à une surprise des Arabes. Il s'ensuivit donc un tumulte et une confusion tels qu'un grand nombre de Grecs effarés se jetèrent et se noyèrent dans les eaux de la rivière El-Baradi, auprès de laquelle était placé leur camp.

La lenteur de la marche des deux corps de troupes romaines, la perte considérable de temps jusqu'aux portes mêmes de Damas, permirent à Khaled de réunir toutes ses bandes dispersées, de demander à Abou-Bekr et d'en recevoir des renforts, de tout préparer pour une lutte dernière et définitive. Le rendez-vous général des Musulmans fut fixé à Adjnadin, lieu situé à quelques milles au sud de Damas. Pour se rendre à cet endroit Khaled et Abou-Obaïda furent forcés de se retirer de devant les murs de Damas. Cette sorte de retraite donna lieu à quelques combats qui méritent ici une courte mention. Deux Damasquins, jeunes gens pleins d'ardeur et de courage, tombèrent sur l'arrière-garde arabe, la firent reculer, et lui enlevèrent ses bagages. Malheureusement Khaled fut averti assez à temps pour rejoindre avec sa cavalerie les Grecs agresseurs. Or, l'un des deux intrépides jeunes gens, nommé Paul, fut pris, tandis que son frère Pierre emmenait à Damas une assez grande quantité de femmes prisonnières. Ces femmes, du reste, se montrèrent les dignes compagnes des héros de l'Islam. A la première halte que firent les troupes de Pierre, comme elles étaient enfermées seules dans des tentes, elles se saisirent des piquets de ces tentes, se serrèrent les unes contre les autres et tentèrent ainsi de rejoindre l'armée musulmane. L'étonnement des Grecs fût bientôt remplacé dans leur cœur par la colère; on se battit vigoureusement, et les héroïnes arabes se défendirent avec tant de bravoure que Khaled eut le temps d'arriver, de délivrer ces audacieuses femmes, et de massacrer leurs ravisseurs. Pierre et Paul eurent la tête tranchée, et sur six mille cavaliers il n'en rentra pas cent à Damas. C'est par de pareilles échauffourées, c'est par des tentatives aussi imprudentes que malheureuses que les Damasquins perdaient de plus en plus des hommes, et que cette suite de revers leur ôtaient toute confiance en soi et tout espoir dans l'avenir.

Une fois toutes les troupes arabes réunies, Abou-Obaïda et Khaled s'avancèrent vers les Romains, qui, de leur côté, étaient venus au-devant de leurs ennemis. Les deux armées se rencontrèrent, vers les derniers jours de juillet 633, dans une plaine sablonneuse au sud de Damas. Les Musulmans étaient pleins d'enthousiasme; les femmes elles-mêmes voulurent s'armer et prendre part au combat. Leur offre fut acceptée; seulement on les plaça sur la dernière ligne de l'armée avec l'injonction de frapper de mort tous les fuyards. Vahan voulut faire des propositions de paix à Khaled et à Abou-Obaïda, mais, dans la disposition où se trouvaient leurs troupes, les chefs musulmans repoussèrent tout accommodement. On s'apprêta donc à en venir aux mains; et comme un vent assez violent s'était élevé qui poussait des tourbillons de poussière dans les yeux des Arabes, Khaled fit faire plusieurs mouvements à ses troupes pour tâcher de reprendre le vent à dos, et pour que les Musulmans ne trouvassent pas d'obstacles matériels au moment du choc général. Mais pendant que ces évolutions se faisaient, un bataillon d'habiles archers arméniens décimait les Arabes; ce que voyant, Khaled se décida à marcher en avant. Le choc des deux armées fut terrible, et ce fut bientôt une suite de combats corps à corps, où les Musulmans, prodigues de leur vie et agiles de leurs membres, commençaient à avoir l'avantage, lorsque le sacellaire impérial Trithurius offrit une suspension d'armes jusqu'au lendemain qui fut acceptée. Inutile répit! Malgré le repos de la nuit, les Chrétiens, à demi découragés, se défendirent a peine quelques heures après le lever du soleil. On les vit bientôt céder de toutes parts, particulièrement à l'aile commandée par Trithurius; enfin, avant midi, tous les bataillons romains étaient débandés, et le massacre commençait de tous côtés(*).

(*) Voyez Théopbane et Abou'l' faradj.

Quoique les historiens byzantins et arabes ne soient d'accord ni sur la date de cette bataille, ni sur le nom des chefs qui commandaient les Romains, ni sur les hostilités qui suivirent, nous n'en présumons pas moins que les généraux qui furent vaincus auprès d'Adjnadin sont les mêmes que nous avons vus partir en dernier lieu d'Antioche, arriver après une suite d'escarmouches jusqu'auprès de Damas, et demeurer là près d'un mois en attendant la solde de leurs troupes. Il n'est pas probable, en effet, que les deux chefs que nous avons nommés aient été révoqués avant d'avoir livré une grande bataille, ou qu'ils fussent rentrés dans l'intérieur de l'empire sans avoir joué la partie, sans avoir tenté de sauver une capitale. Toujours est-il que deux fortes armées furent détruites par les Arabes, de février à juillet 633, et qu'ils se retrouvèrent au commencement d'août de la même année devant les murs de Damas, cette malheureuse cité plus faible et plus découragée que jamais. Déjà, les plus abattus parlaient de se rendre, lorsque les derniers efforts d'un homme de cœur prolongèrent encore quelque peu l'agonie de la place. Cet homme, nommé Thomas, et qui était gendre de l'empereur, quoique sans titre militaire et sans emploi positif, invoqua avec tant d'éloquence la religion et l'honneur, qu'il put, pour un instant, réveiller les Damasquins de leur engourdissement désespéré. Puis, joignant l'exemple aux préceptes, il se mit à la tête des plus braves ; il entreprit une vigoureuse sortie, et revint avec un œil crevé d'un coup de flèche, mais ayant rendu quelque espoir aux assiégés. Le courage est communicatif; d'autres partisans hardis se rencontrèrent qui firent encore deux sorties sanglantes.

Malheureusement la moitié de la garnison et des habitants perdit la vie dans ces luttes partielles et sans fruits; et comme aucun secours ne venait plus, on fut contraint de demander une suspension d'armes pour traiter de la reddition de la place. Khaled la refusa, Abou-Obaïda l'accorda. Alors se passa un fait aussi étrange que déplorable. On rendit la ville à Abou-Obaïda, moyennant la vie sauve des habitants, la conservation de sept églises, et la tolérance du culte chrétien; tandis que Khaled, sur un autre point, combattait toujours et avec une vigueur croissante. Puis il se trouva qu'au même moment où Abou-Obaïda entrait pacifiquement dans Damas, dont on lui avait ouvert une des portes, Khaled y pénétrait par une brèche, et la parcourait le sabre à la main, massacrant tous les malheureux qui se présentaient devant lui. Les deux troupes se rejoignirent au milieu de la ville. Khaled, exalté par le sang qu'il avait déjà répandu à flots, voulut continuer le carnage; il s'emporta, il rugit comme un tigre à qui on veut arracher sa proie, et ce ne fut qu'à force de prières et d'énergie tout ensemble qu'Abou-Obaïda put désarmer sa rage. Qu'importe l'intrépidité de ce Khaled tant vanté, son atroce férocité le déshonore à jamais!

PROGRÈS DE PLUS EN PLUS RAPIDES DES ARABES.

L'Islam, comme une marée montante, avait déjà envahi la moitié de la Syrie; ses flots se pressaient de plus en plus, et s'ils semblaient se retirer par instants, c'était pour revenir ensuite plus puissants et s'étendre plus loin. Héraclius ne songeait déjà plus à opposer une digue à ces formidables vagues humaines, et cet empereur déchu, cet indolent et pauvre monarque, lorsqu'on lui apprit la reddition de Damas, ne trouva rien autre chose à dire que cette parole désespérée : *Adieu la Syrie* (*), rien autre chose à faire que cette action pusillanime, s'enfuir à Constantinople. C'en était fait, l'Empire romain, dans une de ses crises capitales, avait à souffrir le plus funeste des interrègnes, celui de la lâcheté.

Une des plus douloureuses remarques que l'histoire ait à faire, c'est que les nations douces et inoffensives sont presque constamment vaincues, et que les nations cruelles et avides l'emportent toujours, par la vigueur même de leurs mauvaises passions. Ainsi

(*) Tous les historiens orientaux s'accordent pour rapporter ce propos d'Héraclius. Voyez Saint-Martin, notes sur l'histoire de Lebeau.

fut-il des Syriens, ainsi des Arabes. Loin de racheter par leur magnanimité l'injustice de leur agression, les Arabes se montrèrent aussi perfides que féroces. Dans la capitulation qui leur avait livré Damas, les chefs musulmans avaient donné trois jours aux familles chrétiennes pour se retirer. Ce ne fut d'abord que larmes et désolation; des femmes éplorées s'en allaient à pied par les campagnes avec leurs enfants dans les bras, des vieillards avec leur or. Mais à peine les émigrés de Damas furent-ils parvenus aux premières collines de l'Anti-Liban que Khaled résolut de les poursuivre. Pour ajouter encore la dissimulation à la mauvaise foi, pour que son méchant coup ne fût pas entravé par la rencontre de troupes grecques, il fit vêtir à ses quatre mille compagnons le costume des Arabes chrétiens, qui étaient encore restés fidèles à l'empire byzantin. A la faveur de ce déguisement, les Musulmans purent passer librement à travers les possessions romaines; et, comme ils n'inspiraient de loin aucune défiance, les malheureux fugitifs, qu'ils atteignirent près de Laodicée, les laissèrent approcher sans se mettre en défense, et furent dès lors facilement vaincus.

Thomas, le dernier héros de Damas, qui se trouvait parmi les émigrés, eut beau faire des prodiges de valeur, les hommes qu'il commandait, embarrassés par la masse des bagages et par le grand nombre de femmes et d'enfants qui les entouraient, ne purent longtemps lutter contre les quatre mille soldats de Khaled, montés sur d'excellents chevaux, et furent tués un par un jusqu'au dernier. Alors les Arabes, au lieu de se borner à piller les richesses qu'ils avaient vues avec tant de regret partir de Damas, massacrèrent impitoyablement tous les Chrétiens, sans épargner ni le sexe ni l'âge. Cette soif du sang humain est aussi atroce que le mépris des traités est infâme; et ce qui prouve à quel point de cruel abrutissement les peuplades arabes en étaient encore, c'est que, malgré les prescriptions de leur prophète, les recommandations de leur khalife, les prières d'un de leurs généraux, Abou-Obaïda, il leur suffisait d'une mauvaise excitation pour revenir à leur nature sauvage, pour s'abandonner à leur instinct sanguinaire.

Pour réprimer la férocité native des Arabes il eût fallu plusieurs chefs aussi énergiques qu'humains : Mahomet n'avait fait qu'ébaucher leur apprivoisement; Abou-Bekr ne vécut pas assez longtemps pour achever l'œuvre du prophète. Ce khalife mourut, en effet, le jour même de la prise de Damas, après un règne de deux ans, deux mois et dix jours. On loue avec raison la noblesse du caractère, l'austérité des mœurs, et surtout l'inaltérable intégrité d'Abou-Bekr. Il possédait les deux grandes qualités qui donnent toujours aux hommes une incontestable supériorité sur leurs semblables, le mépris de la mort et le mépris de l'argent. Aussi prodigue de sa vie dans les premières luttes de l'Islam que désintéressé dans ses premières victoires, il s'était montré brave dans sa jeunesse, dans sa vieillesse il fut un modèle de simplicité patriarcale. Des innombrables butins qu'on lui envoyait de tous côtés, il fit des distributions égales aux gens de guerre et aux gens de plume; et, malgré l'accroissement progressif du trésor musulman, il ne s'attribua jamais que trois dirhems par jour, environ cinquante sous de notre monnaie. Cette modique somme dépassait encore ses modestes besoins; et tout ce qu'il épargnait, il le distribuait en aumônes, si bien qu'il ne laissa à son fils Abd-Er-Rhaman, déjà illustre, qu'un manteau, un chameau et un esclave (*).

Abou-Bekr avait désigné Omar pour son successeur. Celui-ci avait d'abord refusé la dignité qu'on lui offrait, déclarant dans son noble désintéressement qu'il n'en avait pas besoin : *Je le sais bien,* lui répondit le khalife mourant, *mais cette dignité a besoin de toi.* Omar justifia en partie, mais exclusivement au point de vue arabe, la haute opinion qu'en avait conçue Abou-Bekr. Plus rigide que ce dernier, violent par accès, inexorable dans sa justice comme dans sa vengeance, il montra la droiture et l'énergie de la puissance: s'il possédait l'inflexibilité du despotisme, il eut toutes les qualités nobles du lion, comme

(*) Voyez Eutychius, Abou'l'féda, Abou'l'faradj et Elmacin.

il en eut parfois les fureurs : grand, fort et souple au physique, généreux envers ses ennemis mêmes, juste, quand il n'avait pas soif de conquête, humain, quand il n'avait pas faim de carnage; tel fut Omar, véritable chef de barbares, plus grand que bon, plus beau de loin que de près.

Le premier acte d'Omar fut, du reste, un acte de justice. Indigné de la froide cruauté de Khaled, il lui enleva le commandement supérieur, qu'il partageait en Syrie avec Abou-Obaïda, et, sans le rappeler en Arabie, il ordonna qu'il ne fût traité que comme un chef secondaire. Ce farouche soldat montra alors que s'il n'était pas doué du sentiment de l'humanité, il avait au moins celui de la discipline hiérarchique. Quand Abou-Obaïda lui apprit sa disgrâce, celui-ci s'attendait à des emportements furieux; mais Khaled, au contraire, conservant toute son impassibilité, se contenta de lui répondre : « Commande; j'obéirais à un enfant si « le khalife lui avait confié la direction « de l'armée. Tu me trouveras toujours « prêt à suivre tes ordres. Je te respecte « encore à un autre titre : tu as professé « avant moi la véritable religion. » C'est « avec une pareille résignation, c'est avec un pareil caractère, qu'aucun caprice de la fortune ne pouvait abattre ou humilier, que les Musulmans se sont trouvés si souvent supérieurs à la mauvaise fortune.

Si les Arabes se montraient de plus en plus audacieux et hardis, les Syriens semblaient s'abattre et s'affaisser de jour en jour. Loin de s'unir contre l'ennemi commun, ils s'abandonnaient réciproquement, s'accusaient les uns les autres, et plaignaient à peine les victimes. Un vieillard, consulté par l'empereur sur l'état de la Syrie, lui dit avec une déplorable franchise : « Qu'on ne « pouvait attribuer les victoires des Ara- « bes qu'à la colère de Dieu irrité con- « tre les Syriens, qui, foulant aux pieds « les lois de l'Évangile, s'abandonnaient « aux plus honteux désordres, et se « faisaient une guerre intestine, plus « opiniâtre que celle des Arabes, par « leurs concussions, leurs violences, « leurs injustices et leurs usures. » Ce vieillard avait raison : désormais, chez les Grecs, l'égoïsme individuel avait remplacé le patriotisme. La corruption des mœurs et l'ardente passion de l'or achevèrent la perte de cette misérable population. Les villes aux murailles les plus élevées et les plus fortes, aux garnisons les plus nombreuses, n'eurent pas honte d'acheter des trêves au lieu de combattre.

Les Arabes, n'étant nullement inquiétés dans leur possession d'une moitié de la Syrie, ne songeaient qu'à s'emparer de cette contrée tout entière; et, en attendant, c'étaient, de leur part, des attentats de toutes sortes contre les propriétés, des attaques quotidiennes, des courses dévastatrices à trente lieues autour de Damas. Dans ces expéditions les Musulmans faisaient un grand nombre de prisonniers, et la politique adroite d'Abou-Obaïda, loin de les traiter brutalement comme aurait fait Khaled, et de les massacrer lorsqu'ils résistaient, s'efforçait, au contraire, de gagner leur esprit en leur rendant leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, à la condition qu'ils payassent le tribut. Cette conduite conciliatrice fut fort avantageuse aux Musulmans. Les chrétiens pauvres, qu'ils avaient épargnés, leur servirent d'interprètes, de guides et d'espions. Aussi plus le temps se passait, plus Héraclius tardait à tenter un dernier effort pour sauver au moins Antioche, Alep, et leurs riches campagnes; plus la puissance des Arabes croissait, plus les orages s'amoncelaient autour de la malheureuse Syrie (*).

Parmi les villes qui avaient obtenu un répit dans l'invasion générale à force de pièces d'or et de robes de soie, outre Émèse, Hamah, Restan, Chizar, il y avait aussi Kinesrin et Al-Hadhir, les premières villes situées sur l'Oronte, les secondes placées au nord-est de Damas, sur la lisière du désert, chemin d'Antioche ou d'Alep, comme on voit. Toutes ces cités furent tranquilles pendant la durée de la trêve accordée; mais l'ardeur des Arabes s'étant à peine satisfaite par des excursions sans importance, rien ne put les arrêter, une fois le terme des conventions arrivé. Émèse fut la première attaquée : elle

(*) Voyez Abou'l'faradj.

se défendit avec tant de vigueur, elle était si bien pourvue de munitions, sa garnison était si nombreuse, qu'Abou-Obaïda, désespérant de la prendre de vive force, proposa au gouverneur de se retirer, moyennant qu'on lui fournirait pour ses troupes cinq jours de vivres et pour ses chevaux cinq jours de fourrage. Cette condition fut consentie; et les habitants eurent encore la niaiserie, voyant qu'on les payait en bel et bon or, de vendre une partie de leur subsistance : faute grave, imprévoyant marché qui devaient les livrer plus tard à un ennemi qui ne cessait pas de les couver de l'œil.

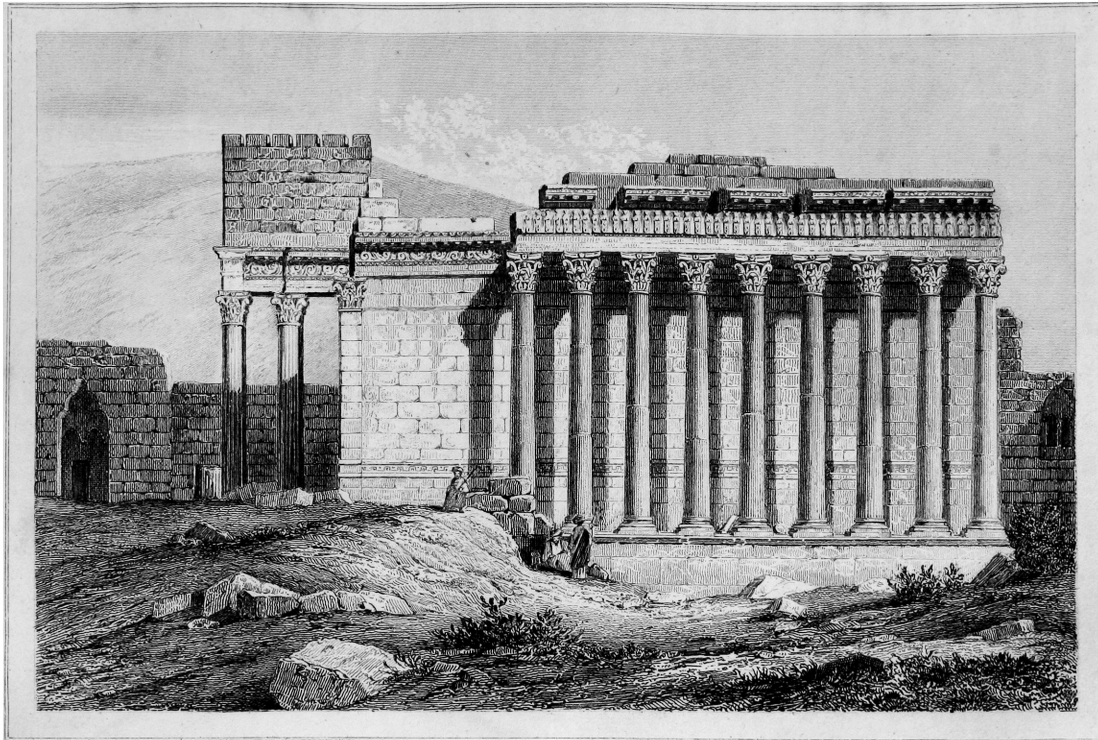
Cependant Abou-Obaïda, en descendant toujours le cours de l'Oronte, rencontra bientôt la place de Restan, qui, bien fortifiée et bien gardée, refusa de se rendre. Malheureusement l'incapacité de son gouverneur la perdit, et voici comme : Abou-Obaïda promit à cet imbécile de ne point attaquer sa ville à la condition qu'il lui permît d'y laisser quelques gros bagages embarrassants pour son armée en marche. Le gouverneur grec, ne se méfiant aucunement de cette demande extraordinaire, y consentit. Alors Abou-Obaïda choisit vingt de ses plus braves guerriers, parmi lesquels se trouvaient l'intrépide Dhérar, Abd'Er-Rhaman, et Abd'Allah, l'un fils et l'autre beau-fils d'Abou-Bekr, les enferma dans vingt caisses qui s'ouvraient en dedans, et les fit transporter ainsi dans la citadelle. Puis, ayant laissé Khaled dans un bois près de la ville avec quelques troupes aguerries, il continua sa marche vers le nord. A peine eut-il disparu à l'horizon avec le gros de son armée que les habitants de Restan s'en allèrent dans leur église remercier Dieu de leur délivrance. Les Arabes profitèrent de cette occasion pour se saisir de la femme du gouverneur, la forcer de leur livrer les clefs de la ville, ouvrir les portes à Khaled, et venir en masse tomber sur les Restaniens, qui chantaient toujours leurs actions de grâces, et qui furent égorgés sur leur autel même.

L'histoire ne rapporte pas comment Hamah se rendit. Chizar ne voulut pas se défendre, tua son gouverneur, qui sommait les habitants de prendre les armes, et se livra sans combat aux Arabes. Quant à Kinesrin, sa proximité d'Alep, trois lieues tout au plus, lui eût permis de recevoir des secours de cette grande ville; mais un différend entre les deux gouverneurs les empêcha de s'unir pour la défense commune; et après une sortie malheureuse, Kinesrin capitula. Abou-Obaïda retourna, aussitôt après cette reddition, vers Émèse, s'étant en quelques mois rendu maître de la plus grande partie du cours de l'Oronte (*).

A l'apparition nouvelle des Musulmans, les Émésiens comprirent enfin la faute qu'ils avaient commise, en se dégarnissant de leurs provisions pour quelques pièces d'or qui allaient leur devenir si difficiles à conserver. Cependant, irrités par la sorte de trahison dont ils étaient victimes, encouragés par leur énergique gouverneur, leur attitude fut aussi ferme qu'honorable. Chose étrange ! c'était la ville du luxe, des plaisirs, qui semblait donner l'exemple du courage et du dévouement aux cités du calcul et des affaires. Il reste parfois plus de cœur aux débauchés qu'aux avares. La vaillance même des Émésiens alla d'abord jusqu'à la témérité. Au lieu de laisser les Arabes fatiguer leur première ardeur contre des murailles, ils s'élancèrent tout de suite sur l'armée assiégeante, la surprirent par leur brusque attaque, lui tuèrent un grand nombre d'hommes, et l'auraient culbutée sans les efforts de ce puissant Khaled, aussi sublime dans la bataille qu'il était hideux dans la victoire. Ce héros de l'âge de fer rallia les braves, arrêta les fuyards, et fit si bien de sa personne qu'il évita une grave défaite à l'Islam. Sa vie dans ce combat courut toutes les sortes de risque, sans que le danger le plus imminent pût l'effrayer ou même le refroidir; il perdit plusieurs chevaux, il rompit plusieurs épées, et, désarmé un moment en face d'un hardi adversaire, il aurait certainement péri, si comme le tigre il n'eût bondi sur son ennemi, et ne l'eût étouffé dans son étreinte.

Quelques prodiges de courage que Khaled accumulât, les Musulmans, en cette rencontre, n'en eurent pas moins le dessous, et les Grecs rentrèrent à Émèse en triomphateurs. Plus tard, leur assu-

(*) Voyez Abou'l'féda.



Atelier Lemaître

Temple de Jupiter, à Baalbeck

rance les perdit, tandis que la prudence des Arabes les sauva. Ces derniers se consultèrent après le combat qui leur avait été si funeste, et possédant déjà l'expérience de leurs adversaires, connaissant leur vaniteuse présomption que le moindre succès enflait encore, ils ne doutèrent pas que la garnison de la ville ne fît prochainement une nouvelle sortie, et voici quel plan ils imaginèrent pour venir à bout de leurs ennemis : ils résolurent de se laisser d'abord comme surprendre de nouveau, de se défendre mollement; puis bientôt de reculer jusqu'à un mouvement de terrain, où se serait placé en embuscade Khaled avec ses plus braves soldats; alors les Grecs, entourés de toutes parts, fort éloignés de la ville, leur refuge, coupés dans leur retraite, devaient nécessairement être exterminés.

Une fois ce plan adopté, les Arabes n'eurent pas un long temps à attendre. Par une belle matinée, ils virent sortir d'Émèse une troupe tout éclatante de soie et d'or, qu'un soleil radieux faisait reluire au loin, toute brillante d'étendards, de flammes et de panaches, qu'une brise légère soulevait gracieusement; c'étaient les voluptueux Émésiens, parés de leurs plus riches atours, déployant toutes les coquetteries militaires, s'avançant au combat comme on marche à une fête. Hélas ! cette fête devait être pour eux celle des funérailles. Les Arabes exécutèrent la manœuvre dont ils étaient convenus; ils feignirent d'abord la frayeur, et battirent en retraite jusqu'aux lieux où se tenaient cachés Khaled et les siens. Dés lors le combat changea de face; attaqués à la fois en tête et en queue, harcelés de tous les côtés, les Grecs virent bientôt leurs beaux habits souillés de poussière et de sang, et leur gouverneur ainsi que leurs principaux officiers ayant été tués, ils finirent par se laisser égorger presque sans résistance.

Les habitants de la ville, à la nouvelle de cette défaite, furent aussi prompts à se décourager qu'ils l'avaient été à compter sur la victoire. Dès le lendemain ils s'occupèrent de traiter avec les Musulmans. Grâce à la valeur qu'ils avaient déployée dans leurs différents combats, ils purent obtenir des conditions honorables. Abou-Obaïda se contenta de leur réclamer le tribut accoutumé, leur laissa toute liberté individuelle, et ne voulut ni entrer dans leurs murs, ni leur imposer de garnison. Quelque temps auparavant, dans cette même année 634, la 15 ème de l'hégire, Balbek avait aussi traité à des conditions avantageuses. Son gouverneur Herbis, tout en commettant la faute ordinaire des Grecs de s'élancer au-devant des Arabes, avait pourtant fait plier une partie de leurs troupes, et avec plus de prudence il serait peut-être parvenu à leur faire lever le siége. Mais s'il possédait les qualités d'un bon commandant d'avant-garde, il n'avait aucune de celles d'un général. Il fut téméraire à tel point dans une de ses sorties qu'on lui coupa la retraite, et que, prisonnier dans les ruines d'un monastère, où il s'était réfugié avec la plus grande partie de la garnison de Balbek, il se trouva forcé de traiter de la reddition de la ville pour avoir le droit d'y rentrer. Cette capitulation fut aussi douce que possible : aucun Musulman ne pouvait franchir les portes de Balbek, et le percepteur même du tribut ne devait s'établir qu'en dehors de la place, et attendre que les habitants lui apportassent la somme qu'ils étaient convenus de payer. Il se passa à ce propos une suite de faits singuliers, et qui durent prouver que l'on commençait parfaitement à s'habituer au changement de domination, et que le joug musulman n'était pas plus lourd à certaines villes de Syrie que le joug byzantin.

Abou-Obaïda avait laissé Rafy, énergique et prudent capitaine à la fois, devant les murs de Balbek, avec l'injonction de se montrer tolérant pour les Chrétiens, facile dans ses rapports avec eux, fidèle à ses engagements. Rafy avait ordre avant tout d'empêcher ses troupes d'entrer dans la ville et de ravager son territoire. Les Musulmans devaient donc s'abstenir de toute course sur les propriétés des habitants de Balbek, et ce n'était que contre les villes qui n'avaient pas encore traité avec l'Islam qu'ils devaient diriger leurs razias. Ses prescriptions furent exécutées avec ponctualité, et il s'ensuivit, entre les Arabes et les Grecs, une bonne intelligence qui alla toujours en s'améliorant.

Les Chrétiens vinrent bientôt au camp des Arabes, firent avec eux quelques échanges, et finirent peu à peu par traiter de véritables affaires. Les Arabes, chargés de butin de toutes sortes, vendirent aux Grecs les objets qui les embarrassaient ou dont ils n'avaient que faire; les marchés devenant de plus en plus profitables aux habitants de Balbek, ils excitaient les Musulmans à entreprendre des expéditions, et leur indiquaient les bonnes prises à effectuer. Alliance monstrueuse, du reste, négoce infâme, où des frères aidaient à la ruine de leurs frères, et spéculaient sur leurs dépouilles! Puis, non contents de cette coopération secrète au pillage des Musulmans, ils voulurent s'associer complétement avec eux. Pour être plus libres dans leurs coupables actions, ils assassinèrent leur brave gouverneur Herbis, et ouvrirent leurs portes à Rafy. Les Arabes profitèrent de cet égoïsme dissolvant, ils s'installèrent dans la ville, et de là, par des coups de main habilement dirigés, ils s'emparèrent tour à tour de Tortose, de Djebilèh et de Laodicée (*).

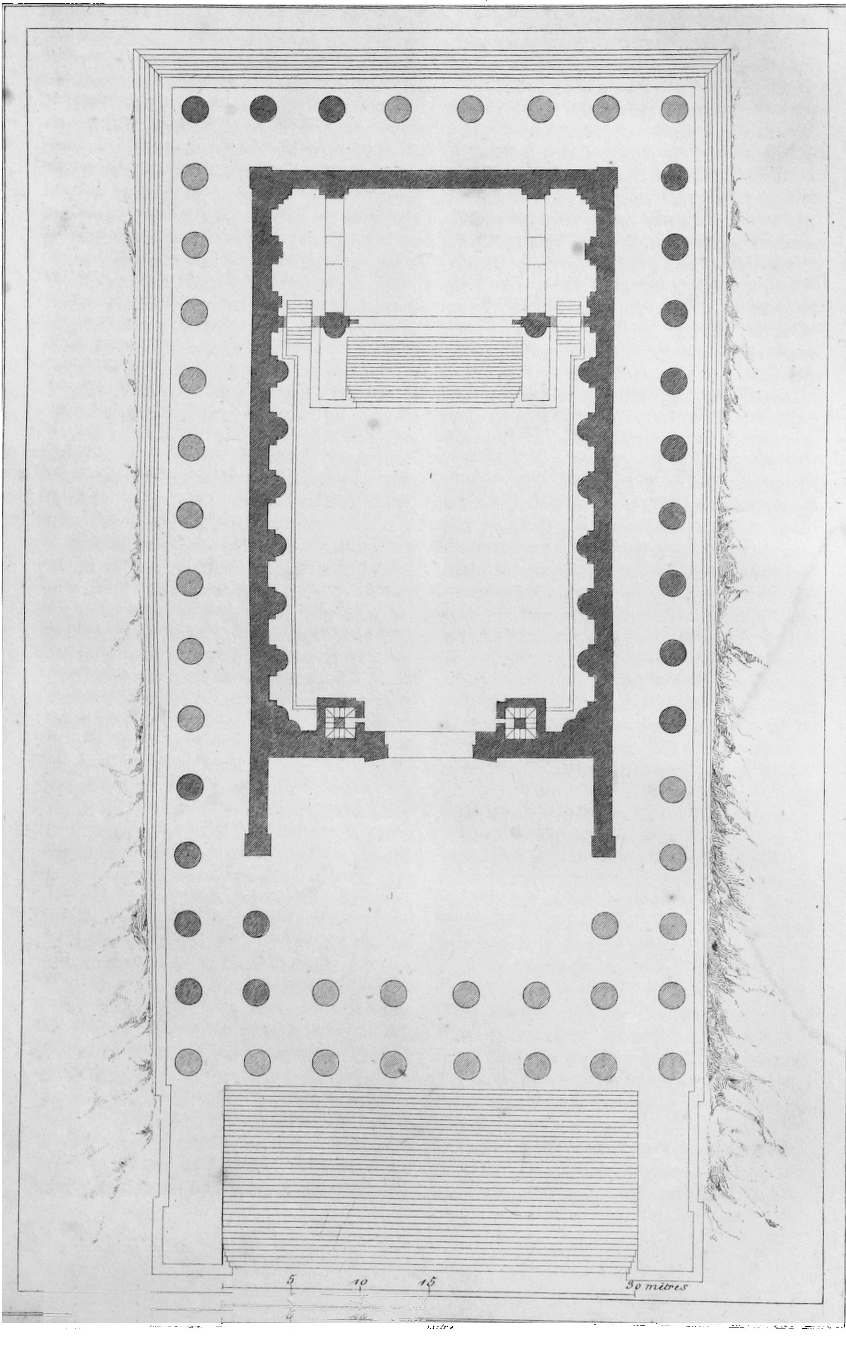
Ainsi, en moins de trois ans, les Musulmans s'étaient déjà rendus maîtres des deux tiers de la Syrie. Ils en possédaient une des capitales, Damas. Plusieurs villes importantes leur payaient tribut. Un grand nombre de peuplades s'étaient jointes à eux, en adoptant la religion de Mahomet. Des butins considérables avaient augmenté leur fortune d'une façon prodigieuse. S'ils avaient laissé derrière eux quelques grandes cités, telles que Jérusalem, Césarée, Tyr, et Tripoli, c'est qu'ils étaient sûrs que ces villes seraient forcées de capituler lorsque les conquêtes musulmanes s'étendraient encore. Leur envahissement avait été aussi prompt que bien entendu. Tout semblait prochainement prêt à tomber sous leur pouvoir; Alep et Antioche tremblaient déjà, lorsque l'empire byzantin sentit enfin son orgueil se révolter, et se décida à une nouvelle lutte, suffisante peut-être pour satisfaire la vanité romaine, mais trop tardive pour sauver sa plus belle province.

(*) Voyez Abou'l'féda.

BATAILLE D'YARMOUK.

A son départ de la Syrie, Héraclius avait à tel point le sentiment de son impuissance et de sa honte, qu'il était allé se cacher dans un de ses palais, sur la côte d'Asie, et qu'il n'avait pas osé rentrer dans sa capitale, où, quelque temps auparavant, on avait montré tant d'attachement, on avait élevé tant d'arcs de triomphe, on avait érigé tant de statues au brillant vainqueur des Perses. C'est dans cette retraite, appelée Hérée, qu'il avait appris les progrès successifs de l'invasion arabe, progrès qui justifiaient si bien son déplorable mot: *Adieu la Syrie.* Plongé dans une sombre mélancolie, il laissait son empire s'écrouler sous ses yeux, ses provinces lui échapper ville par ville, incapable d'une résolution vigoureuse, mort pour le gouvernement comme il l'était pour la gloire. L'aspect d'une si honteuse faiblesse, le mépris qu'on portait à cette ombre d'empereur, soulevèrent contre lui le peu de cœurs haut placés qui restaient à Constantinople. On conspira; son fils naturel Athalaric et son neveu Théodore, fils du général incapable qu'il avait dépouillé de ses titres, se mirent à la tête des mécontents. Où avait échoué l'honneur, la crainte réussit: Héraclius se réveilla de son misérable assoupissement, comprima la conjuration, et se décida à rentrer dans sa ville impériale. Mais pour passer d'Asie en Europe, il fallait traverser la mer, et Héraclius la redoutait autant que les Arabes. On fut donc obligé d'établir un pont de bateaux, dont les hauts parapets, couverts de feuillages, dissimulèrent au misérable empereur la vue des flots qui l'auraient fait évanouir.

Était-il possible qu'un pareil prince pût lever une armée véritablement puissante, et, sinon la commander lui-même, du moins lui choisir un chef digne et capable? Aussi celui sur lequel tomba son choix n'avait-il aucune qualité qui eût pu lui mériter cet honneur. C'était un certain Vahan, Arménien d'origine, qu'il ne faut pas confondre avec le Perse Vahan, qui s'était fait moine après sa défaite par Khaled. Ce général de hasard, bien plutôt courtisan que militaire, n'obtint d'ailleurs qu'un ramas


5
10
15
30 mètres

d'Asiatiques et d'Européens plus embarrassants par leur turbulence qu'utiles par leur nombre. Cette armée, aussi indisciplinée que colossale, qui comptait près de deux cent mille hommes, mais qui n'avait de redoutable dans ses rangs confus que quelques compagnies d'habiles archers, traînait à sa suite des bagages considérables et une foule de vagabonds, aussi lâches que dangereux. Cette masse, en tombant sur la Syrie, l'écrasa de son poids. Elle se répandit par toutes les campagnes, ravageant les terres comme auraient fait des ennemis, s'adonnant à tous les vices, s'abandonnant à tous les excès. Son stupide général ne sut ni la réprimer ni la maintenir; et elle devint tout d'abord un fléau pour le pays qu'elle venait délivrer. Ce résultat fût d'autant plus déplorable que les populations syriennes en vinrent jusqu'à faire des vœux pour la dispersion de ces soldats ivrognes, crapuleux et pillards, et pour le triomphe des Arabes, qui, une fois le tribut payé, laissaient en paix leurs tributaires.

Cependant, au bruit que faisait en avançant cette foule immense, fleuve débordé, dont le courant augmentait de plus en plus d'ampleur et d'impétuosité, les Arabes s'émurent. Établie à Émèse, l'armée musulmane se crut trop éloignée de son centre national; les chefs se rassemblèrent, tinrent conseil, et le bouillant Khaled lui-même opina pour la retraite. Cette retraite, du reste, ne devait être que momentanée. Par prudence comme par science militaire, il valait mieux se replier sur la Palestine, se rapprocher des renforts qu'on avait demandés, choisir son heure et sa place pour jouer le va-le-tout de l'Islam, que de rester à l'une des extrémités des dernières conquêtes, avec de grandes villes hostiles derrière soi, et le désert de Mésopotamie pour tout refuge. Ce qui inquiétait en outre les Musulmans, c'est que, d'une part, le reste des Arabes chrétiens, entraînés par les promesses de l'empereur, s'étaient joints à l'armée de Vahan en lui amenant la cavalerie légère dont il manquait, et que, d'autre part, Constantin, fils d'Héraclius, avait réuni jusqu'à quarante mille hommes dans la place de Césarée. Menacés au sud comme au nord, les Musulmans se replièrent donc au delà de Damas jusqu'à une petite rivière, appelée Yarmouk, qui tombe dans le Jourdain au-dessous du lac de Tibériade (*).

La partie était belle pour les Grecs, s'ils avaient su immédiatement la jouer. Il eût fallu atteindre à marches forcées l'armée hésitante et inquiète des Musulmans, et tomber sur elle avant qu'elle eût repris ses esprits et reçu ses renforts. Vahan, dont les instructions portaient de rechercher la paix avant tout, instructions bien dignes de la pusillanimité de celui qui les avait données et de l'incapacité de celui qui les avait reçues, alla établir son camp en face de celui des Arabes, et entama aussitôt les conférences. Ses premières propositions de paix furent rejetées; mais, loin de commencer les hostilités, il réclama de nouveaux pourparlers. Les Musulmans acceptèrent ces délais : ils avaient à attendre les troupes que leur khalife Omar leur annonçait, et ils voulaient tenter le détachement des Arabes chrétiens de l'armée byzantine. Ils s'adressèrent dans cette vue à Djabalah, dernier roi des tribus de Ghassan. Celui-ci repoussa leurs offres, et Khaled, indigné, se porta la nuit même contre son quartier, l'attaqua avec fureur, y tua un grand nombre d'hommes, mais malheureusement y laissa prisonniers, après sa retraite, trois d'entre les plus braves des Mahométans, Dhérar, Rafy et Yézid. Pour délivrer ces héros, on crut encore devoir négocier; nouveau retard favorable aux Musulmans. Khaled lui-même voulut aller au camp des Chrétiens. Vahan, dans cette occasion, au lieu de montrer sa puissance, ne sut qu'étaler son luxe. Pour recevoir le chef arabe, il se couvrit de ses robes les plus précieuses, se fit élever un trône de pourpre et d'or, et fit préparer un siége éclatant pour son visiteur. Mais Khaled repoussa le siége, et s'asseyant par terre ainsi que sa suite, répondit à l'orgueilleux Arménien qui lui demandait la raison de cette singularité : « La terre est le siége que Dieu a destiné « à Mahomet son envoyé, et le Prophète « l'a léguée aux Musulmans ses disci- « ples. »

Cette conférence fut longue et pleine

(*) Voyez Théophane.

de péripéties. On se menaça, on se caressa tour à tour. Un moment Khaled, irrité par la discussion, dit avec colère à Vahan qu'il espérait bien un jour le voir, la corde au cou, conduit à Omar pour être décapité en sa présence. Vahan s'emporta, et déclara que, pour punir l'insolence de Khaled, il allait, lui, sur l'heure, faire trancher la tête aux trois Arabes prisonniers. A ces mots, Khaled, qui ne conservait pas dans sa fureur, comme le général grec, le sentiment du droit des gens, brandit son sabre, et s'écria : « Prends bien garde à ce que tu « vas faire ; je jure par le nom de Dieu, « par Mahomet, et par la sainte Kaaba, « que si tu les fais mourir, je te tuerai « tout à l'heure de ma propre main, et « que les Musulmans qui sont ici tue- « ront chacun leur homme, quoi qu'il « puisse en arriver. » Cette audace réussit à Khaled : Vahan eut peur, et loin d'égorger les prisonniers, il les remit au chef arabe. Khaled en retour lui fit présent d'une tente d'écarlate, et les deux rivaux se séparèrent en se comblant de marques de considération, mais sans rien conclure. Les Musulmans avaient gagné du temps, ce qu'ils avaient cherché : huit mille hommes, sous les ordres de Saïd-Ebn-Amir, leur étaient venus, chargés de trophées, c'est-à-dire avec des têtes chrétiennes au bout de leurs lances. L'espoir revint donc au camp des Arabes, et désormais on n'y songea plus qu'à combattre (*).

Le lendemain, dès que les premières teintes de l'aurore apparurent à l'horizon, dès qu'on put reconnaître, selon les prescriptions du Prophète, un fil blanc d'un fil noir, l'armée musulmane se prosterna la tête contre terre, en se tournant vers l'Orient, et récita d'une voix grave et accentuée le *tekbir*, cette affirmation répétée de la grandeur et de l'unité de Dieu : « Dieu est grand, Dieu « est grand! Il n'y a pas d'autre Dieu « que Dieu, et Mahomet est son prophète; « Dieu est grand, louanges à Dieu ! » Puis les chefs passèrent de rang en rang, disant cette parole significative du Koran : « Musulmans, entrez dans « la terre sainte que Dieu vous a des- « tinée ! » Ce n'était plus ici une incursion de brigands, ce n'étaient plus les escarmouches individuelles de quelques tribus en maraude, c'était la bataille décisive d'une nation jeune contre une nation vieillie, c'était un duel entre deux religions, entre deux esprits, entre deux mondes. Le combat fut digne de cette grande cause, il dura trois jours, et fut aussi sanglant que prolongé.

(*) Voyez Elmacin.

Les Grecs aussi s'adressèrent-ils au Seigneur? L'histoire ne le rapporte pas. Et d'ailleurs était-elle vraiment chrétienne, pouvait-elle se montrer sincèrement religieuse, cette tourbe d'hommes venus de tous les coins de l'Empire, abrutis par les vices, divisés par les hérésies, obéissant à peine aux ordres menaçants de leurs officiers ? Cependant on ne sait quelle excitation mystérieuse et fatale fit, en cette occurrence, lutter les Romains avec autant de persévérance que de courage.

Dans ce choc de deux peuples, tout était grave du côté des Arabes, tout y fut solennel. Abou-Obaïda, ayant la conscience de son infériorité sur Khaled, céda à ce dernier la conduite de la bataille : abnégation admirable, dont les plus grands caractères sont seuls capables! Puis, choisissant lui-même son poste dans le combat, il alla se placer sur la dernière ligne de l'armée, tenant à la main le drapeau jaune que Mahomet faisait porter dans ses expéditions. Grâce à cet étendard vénéré, grâce aussi à sa contenance aussi pleine de dignité que de confiance, Abou-Obaïda espérait avec raison empêcher les Arabes de reculer, quels que fussent les caprices de la fortune. Derrière le général en chef se placèrent aussi les femmes, chargées, comme nous les avons déjà vues une fois, d'arrêter les fuyards par les prières et les exhortations, ou par les injures et par la force.

Les Musulmans serrèrent leurs rangs afin d'opposer le plus de résistance possible à la foule compacte des Romains. Mais qu'étaient-ce que quarante mille hommes auprès de deux cent mille et plus peut-être? Aussi lorsque les deux armées s'ébranlèrent, la succession des masses grecques, augmentées en puissance par l'entraînement de la course, défonça les lignes arabes, sépara leur cavalerie de leur infanterie,

et força les plus braves à se replier devant les coups répétés de cette immense catapulte qui lançait des hommes au lieu de traits. C'est alors que les femmes musulmanes eurent un rôle important à jouer. Elles commencèrent par insulter de toutes les façons les lâches qui cherchaient à prendre la fuite; puis leurs flots se pressant de plus en plus, elles les frappèrent, les unes avec des pieux, les autres avec des bâtons. Dans leur indignation elles ne distinguèrent même pas entre ceux qui battaient momentanément en retraite pour se rallier ensuite, et ceux qui ne voulaient qu'abandonner le combat. Il leur arriva même d'injurier, puis de blesser Abou-Sofian, l'un des plus intrépides capitaines musulmans, celui auquel, avant l'engagement, avait été confié le soin d'enflammer les soldats, et qui s'en allait de groupe en groupe s'écriant : « Musulmans, songez que le paradis est « devant vous, et le feu de l'enfer der- « rière! » Quelque déplorable qu'ait été leur erreur partielle, ces héroïnes, si résolues et si ardentes, rendirent du cœur aux plus abattus. Chacun préféra se jeter de nouveau dans la mêlée que d'endurer plus longtemps les affronts déshonorants dont il était accablé (*).

Trois fois les Musulmans furent repoussés, trois fois ils retournèrent à la charge. Les Arabes avaient la réputation d'appréhender les premiers chocs, et de ne s'échauffer que peu à peu : ils la confirmèrent dans cette terrible journée. A force de se succéder, pourtant, les masses romaines s'épuisèrent, à force de frapper, les épées s'ébréchèrent. C'est alors que les Musulmans, décidés à gagner la Syrie ou le ciel, à vaincre ou à mourir, déployèrent une ardeur si croissante, que la bataille dix fois suspendue, recommencée dix fois, se trouva indécise lorsque les ténèbres séparèrent les combattants.

Cette nuit pleine d'angoisses où personne n'était sûr de vivre jusqu'au second soleil, Abou-Obaïda la passa dans la prière et dans l'inspection de son camp. Après s'être humblement prosterné devant le souverain distributeur des victoires, il alla consolant les blessés, réconfortant les faibles, encourageant les forts, et disant aux moribonds que leurs douleurs présentes étaient pour eux autant d'espérances de félicités futures, et qu'Al-Borak, la jument céleste du Prophète, redescendrait sur terre pour emporter plus vite leurs âmes au sein de Dieu. Ces discours, où, pour la première fois peut-être, l'enthousiasme religieux remplace les promesses de pillage, les assurances de butin, exaltèrent à tel point les esprits que, dès que la pâle lumière de l'aube vint effleurer la plaine de l'Yarmouk, on put voir les deux armées, rangées en face l'une de l'autre, et attendant l'apparition du jour pour se dévorer.

Aucun annaliste ne nous a raconté les évolutions diverses de cette bataille épique, plus acharnée sinon plus grande qu'Arbelles et Pharsale. Quand deux peuples se disputent une terre, quand deux religions se disputent un monde, on lutte tout autrement encore que lorsque deux monarques veulent s'arracher un trône, ou lorsque deux ambitieux combattent pour une domination éphémère, que ces monarques mêmes s'appellent Alexandre et Darius, que ces ambitieux se nomment César et Pompée! Figurez-vous quelque chose comme Marius avec les Cimbres, comme Charles-Martel avec les Sarrasins, comme Charlemagne avec les Saxons, un choc immense, une mêlée furieuse, une lutte corps à corps, membre à membre, pour ainsi dire; des épées qui s'ébrèchent contre des crânes; des lances qui se brisent dans des poitrines; des soldats désarmés qui, faute de fer, se servent de leurs bras; des blessés qui se relèvent pour égorger leurs vainqueurs; des mourants qui s'attachent à leurs ennemis, comme des dogues au taureau; des groupes de combattants qui essayent une lutte suprême derrière des barricades de cadavres; des désespérés qui se précipitent tête baissée contre les bataillons; des audacieux qui répondent seuls à dix adversaires; des chevaux en furie, privés de leurs cavaliers, qui courent au hasard, écrasant des têtes à chacun de leurs pas; des imprécations, des prières, des cris de douleur, des exclamations de joie, des râles et des rugissements : toutes les horreurs et toutes les sublimités pêle-

(*) Voyez Wakédy.

mêle, tous les courages avec toutes les lâchetés!

Un seul fait nous a été conservé qui caractérise admirablement cette seconde journée. A un moment donné, une compagnie d'archers arméniens se déploya sur une hauteur, et ils lancèrent leurs flèches avec tant de précision et d'adresse qu'en peu d'instants ils eurent éborgné ou aveuglé sept cents des plus braves Musulmans. Il fallut des efforts inouïs pour débusquer ces redoutables ennemis, et les Arabes ont conservé le souvenir de cette lutte acharnée, en l'appelant : *La journée de l'Aveuglement.* Plus tard, lorsque les mutilés de Yarmouk rentrèrent dans leur pays, ce fut pour eux un titre de gloire d'avoir perdu un œil ou les deux yeux à ce second acte de la sanglante tragédie syrienne. La nuit seule suspendit la rage des combattants, sans l'épuiser néanmoins (*).

Durant cette lugubre nuit, ce furent parmi les Arabes de nouvelles prières et de nouveaux encouragements : eux seuls semblaient avoir la conscience du grand événement qui s'accomplissait. Les Grecs, au contraire, s'abandonnaient, chefs et soldats, à toutes leurs dépravations. Semblables à des débauchés qui vident leur dernier verre, leur camp devint comme la salle immense d'une gigantesque orgie. Quelques officiers mêmes renchérirent sur la brutalité soldatesque, et leur infamie fut le lendemain une des causes de la perte de l'armée. Ivres de sang et de vin, ils étaient allés faire une excursion jusqu'à la petite ville d'Yarmouk, placée derrière l'armée romaine. Un riche habitant de cette cité leur offrit l'hospitalité, et ils en abusèrent jusqu'à violer la femme de leur hôte et à égorger son enfant, qui, par ses cris, cherchait à empêcher l'attentat contre sa mère. Cette exécrable atrocité ne trouva pas même dans le général en chef un vengeur. La mère désespérée eut beau avoir le courage de demander vengeance, la tête de son fils à la main; loin de lui faire justice, Vahan la fit brusquement jeter à la porte de sa tente. Alors le mari outragé, ne connaissant plus de bornes à sa douleur, prit en haine l'armée tout

(*) Voyez Elmacin.

entière et jura sa perte. Pour parvenir sûrement à son but, il sut refouler ses larmes d'indignation, et, feignant d'ignorer le crime dont sa famille était victime, il s'en alla proposer à Vahan de lui procurer le moyen de tourner l'armée arabe. Il s'agissait de mener l'élite des troupes romaines à un gué jusqu'alors ignoré de la rivière d'Yarmouk. Vahan approuva ce projet, et promit à celui qui lui en faisait part le nombre d'hommes qu'il désirait. Une fois tout préparé, celui-ci alla s'entendre avec les Musulmans pour l'aider dans sa vengeance.

Le jour venu, les colonnes grecques et arabes s'ébranlèrent ensemble, et recommencèrent un combat aussi ardent que la veille. Mais bientôt il se détacha de l'armée romaine une légion tout entière qui remonta le long des bords du fleuve. Cette légion rencontra un gros de cinq cents cavaliers arabes qui s'enfuirent à toute bride comme il était convenu, et se précipitèrent dans la rivière en traversant le gué. Les Grecs voulurent les poursuivre, et comme celui qui les avait menés jusque-là, leur montrait un endroit aussi guéable à son dire que le lieu où avaient traversé les Arabes, sans délibérer davantage, ils s'élancèrent dans le fleuve. Or, en cet endroit, les eaux, loin d'être basses, étaient très-profondes et très-rapides, et les Grecs se noyèrent presque tous. Ce qui devait décider la victoire en faveur des Romains, entraîna, au contraire, leur défaite. Privé de l'élite de ses troupes, Vahan ne put résister au nouvel élan des Musulmans; ses lignes furent bientôt défoncées, ses légions coupées, ses innombrables soldats culbutés les uns sur les autres par des charges consécutives; puis, la défection de Djabalah et de ses Arabes chrétiens étant survenue au milieu de ce désastre, la déroute des Romains fut complète, et ils laissèrent sur le champ de bataille plus de cinquante mille morts, et entre les mains des Musulmans un nombre égal de prisonniers. Vahan, atteint dans sa fuite, fut conduit à Damas, où un inconnu l'assassina. Était-ce encore un mari outragé qui se vengeait (*)?

(*) Voyez Elmacin.

C'en était fait! la sanglante fortune des combats avait favorisé les Musulmans; et désormais la Syrie leur était destinée, comme le leur avait prédit Mahomet. On n'est pas d'accord sur la date de la bataille d'Yarmouk; les événements qui la suivirent prouvent, du reste, qu'elle se donna vers la fin de l'année 636 de notre ère, la 15me de l'hégire. On diffère aussi sur le nombre de jours que cette bataille dura. Nous avons choisi l'hypothèse la plus probable. Que cette lutte prodigieuse se soit prolongée plusieurs semaines au lieu de trois jours, toujours est-il que son retentissement fut immense et son résultat définitif. Si Mahomet forma une nation, la bataille d'Yarmouk lui donna une contrée. De ce jour les Romains ne furent plus de force à disputer l'empire à ces hommes aussi sobres que braves, aussi actifs que prudents, et unis entre eux par la chaîne de fer d'une religion martiale. De ce jour, le monde eut de nouveaux maîtres; et l'antagonisme de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe, renaquit avec toutes ses alternatives, avec toutes ses péripéties. Le vautour avait brisé son œuf, et en moins d'un demi-siècle il allait prendre son vol de Médine à Grenade, de l'Oronte à l'Oxus.

OMAR A JÉRUSALEM.

Après quelques jours de repos, Abou-Obaïda, qui avait repris le commandement de son armée, la mena à Damas, où elle rentra en triomphe. Mais, de peur de laisser se refroidir sa ferveur conquérante, Omar, du fond de l'Arabie, lui ordonna d'aller prendre Jérusalem. Elle se remit donc en marche avec son élan accoutumé, et on la vit bientôt après entamer le siége de la cité sainte. Toute sommation de se rendre ayant été repoussée par les Chrétiens, on se prépara de part et d'autre à la lutte. Dix jours de suite, on combattit des deux côtés avec un égal courage, sans perdre ni gagner un pouce de terrain. On en était arrivé à l'hiver de l'année 637; le froid fut très-âpre sur le plateau glacé de Jérusalem; les assiégeants, comme les assiégés, en souffrirent sans se lasser, sans se décourager. Enfin, après quatre mois de résistance continue, les Chrétiens, sans espoir de ravitaillement, abandonnés à eux-mêmes au milieu d'un pays déjà conquis, furent contraints, malgré leur amère douleur, de songer à capituler. Un jour donc, au soleil levant, au lieu de guerriers en costume de combat, on vit apparaître sur les murailles des prêtres en habits sacerdotaux : le patriarche Sophronius précédait son clergé, et demandait à parler au chef des Arabes. Abou-Obaïda se rendit à cette invitation, et se présenta immédiatement devant Sophronius.

Ce dernier crut devoir commencer par des sortes de menaces, en faisant dire au général musulman : « Que Jérusalem « était la cité sainte, et que quiconque « entrerait en ennemi sur son territoire, « consacré par les pas du Fils de Dieu, « s'attirerait la colère du ciel! » Mais Abou-Obaïda, loin de s'intimider de ces paroles, assez maladroites dans une circonstance si critique pour les Chrétiens, répondit avec fierté : « Nous « savons que Jérusalem est une ville « sainte; que Mohammed y fut transporté dans cette nuit miraculeuse pendant laquelle il monta au ciel et s'approcha de Dieu même à la portée de « deux traits d'arbalète. Nous savons que « c'est le berceau et le tombeau des prophètes : et c'est à tous ces titres que « cette ville nous est sacrée. Nous sommes plus dignes que vous de la posséder. Aussi ne cesserons-nous de l'assiéger, jusqu'à ce que Dieu l'ait mise « entre nos mains, comme il nous a « livré tant d'autres places. » Quoi qu'il ait essayé, le patriarche n'en fut pas moins forcé de parler de capitulation. Il en obtint une assez favorable; mais, pour gagner du temps, sans doute, il demanda que la cité sainte ne fût rendue qu'au khalife en personne (*).

Abou-Obaïda fit prévenir le khalife de la résolution des habitants de Jérusalem. Omar rassembla son conseil, c'est-à-dire ses plus anciens compagnons, ceux qui avaient eu l'honneur de combattre avec le Prophète. Othman, l'un d'eux, qui devait être un jour le successeur d'Omar, ne pensait pas qu'on dût faire aux Syriens cet honneur de leur députer un khalife pour entrer dans

(*) Voyez Eutychius et Théophane, Abou'l-faratch et Cédrenus.

leur ville sainte. Ali, au contraire, pencha pour une sorte de politique conciliatrice, qui pût prouver aux Chrétiens qu'on ne voulait pas rompre avec eux pour toujours, et que c'était une alliance utile et non une domination rigoureuse qu'on venait leur imposer. D'après cette opinion, que manifesta si nettement le gendre du prophète dans cette circonstance importante, quelle eût donc été sa conduite, s'il l'eût emporté sur ses rivaux, et qu'il fût devenu le premier khalife de l'Islam? Ou bien l'esprit de conquêtes eût été éteint par lui, et la révolution sociale de Mahomet se fût bornée à renouveler la face de l'Arabie; ou bien, si Ali avait laissé se développer l'ardeur guerrière de ses peuples, le fanatisme religieux, qui leur fut un mobile si puissant, n'étant pas né ou ayant été étouffé tout d'abord, que serait devenu le monde sans l'antagonisme des deux grandes races du nord et du midi? A quoi tient le sort, non pas des empires, c'est trop peu de chose, mais des religions!

Revenons à Omar, et jugeons les événements tels qu'ils se sont passés, sans demander compte à Dieu de leur fatalité. Le khalife, qui voulait sans doute inspecter son armée, juger son peuple, tout aussi bien que rendre hommage à Jérusalem, se rangea de l'avis d'Ali, et prépara son départ pour la Syrie, après avoir laissé le gouvernement de l'intérieur, les uns disent à Othman, les autres disent à Ali. Omar donna alors le spectacle de la plus noble et de la plus grandiose simplicité. Tandis que les despotes de Constantinople ou de Perse ne se mettaient en voyage qu'avec des gardes nombreuses, tandis que le luxe et la mollesse les suivaient jusqu'à la guerre, qu'ils ne quittaient jamais ni leurs vêtements de pourpre et d'or, ni les délicatesses de leurs habitudes, ni la profusion de leurs tables; Omar, tout au contraire, partit presque seul, monté sur un chameau roux, avec deux sacs devant lui, l'un contenant de l'orge, du riz et du froment mondé, l'autre, quelques fruits secs, et derrière lui une outre pleine d'eau et un grand plat de bois. A chaque halte, le khalife descendait de son chameau, faisait préparer l'orge et le riz, étalait quelques fruits sur son plat, et, s'accroupissant à côté de ses compagnons, partageait avec eux son frugal repas et buvait à la même outre.

Et pourtant ce patriarche des temps primitifs ne commandait plus à une seule famille, mais à une nation; ses troupes avaient déjà vaincu les soldats d'un empire de douze siècles, et on le reconnaissait comme le conquérant de la Syrie et de la Mésopotamie. Omar prouva, du reste, toute sa puissance dans ce mémorable voyage. Sa simplicité, sa sobriété, produisirent plus d'effet sur les populations dont il traversa le pays que n'eût fait l'étalage du luxe le plus éblouissant. Partout on accourait à sa rencontre, le comblant de marques de respect et d'honneur; et si ce n'était pas au milieu de deux rangées de soldats, c'était à travers une double haie de peuple qu'il passait par les villes. On venait à la fois le consulter et lui demander justice. Citons quelques traits qui caractérisent son rigide gouvernement.

Ce ne fut pas seulement des jugements qu'Omar eut à rendre, mais il eut encore des idées de moralité et d'humanité à faire prédominer. Le premier de ses actes divers fut un rappel vigoureux aux lois du Koran : le prophète ayant absolument interdit à un seul homme d'épouser en même temps les deux sœurs, comme on vint dire dans un village à Omar que quelqu'un était dans ce cas, il fit sur l'heure comparaître à son tribunal celui qui avait si ouvertement transgressé les ordres de Dieu, et lui commanda de quitter immédiatement une de ses femmes. L'accusé se plaignit de cette sentence, réclama, murmura, et finit par déclarer qu'il était au désespoir d'avoir embrassé la religion mahométane. Alors le khalife se lève avec indignation, saisit son bâton blanc de voyage, en décharge un coup sur la tête du blasphémateur, et s'écrie : « Quoi! tu oses mépriser l'Islam, qui est « la religion de Dieu, de ses anges et de « ses apôtres? Apprends qu'il y va de la « tête pour ceux qui y renoncent! » A ces mots, l'accusé demeura terrifié, et comme d'ailleurs il eût été lapidé s'il se fût révolté contre les ordres de khalife, il fut contraint d'obéir (*).

(*) Voyez Abou'l'féda et Elmacin.

Plus loin, avec non moins d'énergie, il réprima un désordre honteux, qui, en souillant l'âme de son peuple, aurait pu l'abâtardir s'il fût passé en usage. Un vieillard, aussi lâche que cynique, avait épousé une jeune femme à la condition de lui laisser son amant. L'un et l'autre possédaient alternativement cette femme, qui n'avait été vendue que par l'avarice de ses parents. Il y avait là deux choses graves à réprimer, un scandale ignoble et un marché infâme. Le khalife, aussi rigide qu'il était noble de caractère, ordonna au jeune homme de cesser tout commerce avec la femme du vieillard, et le menaça de la mort s'il prolongeait son adultère. C'était attaquer par des moyens violents un vice qui entraîne à la fois l'ignominie et la corruption des mœurs.

Plus loin encore, au milieu d'un désert, le khalife rencontra plusieurs malheureux attachés à des palmiers, et exposés aux rayons brûlants du soleil jusqu'à ce qu'ils en mourussent. Le cœur d'airain du khalife fut ému par ce spectacle d'une cruauté barbare, et s'étant informé de la cause d'un aussi exécrable châtiment, on lui répondit que c'étaient de pauvres débiteurs qui n'avaient pas pu satisfaire à leurs dettes à l'époque fixée. Aussitôt le khalife fit délier ces malheureux, et ayant mandé leurs créanciers, il leur reprocha avec colère leur conduite inhumaine, leur ordonna, quoique ces gens fussent esclaves, de les laisser désormais en repos, et de ne les plus punir ainsi : « Car, ajouta-t-il, j'ai souvent entendu « dire au prophète : N'affligez pas les « hommes ; ceux qui les affligent en ce « monde auront dans l'autre le feu « pour demeure. »

Ainsi, à chacune de ses étapes, le khalife rendait justice, réprimait des désordres, ou promulguait des lois. Lorsqu'il fut enfin arrivé en face du camp des Arabes devant les murs de Jérusalem, quelques soldats, qui ne pouvaient pas se douter que leur khalife pût venir en un si simple équipage, le regardèrent passer avec un sourire dédaigneux sur les lèvres, une bouteille de vin à la main, et des habits de soie sur le corps. A cette vue, l'austère khalife fronça le sourcil, et quelques heures après, afin que le luxe et la débauche ne s'étendissent pas davantage parmi les Musulmans, il ordonna que tous les habits de soie fussent déchirés en lambeaux, que tous ceux qui s'en étaient vêtus fussent traînés dans la boue le visage contre terre, et que tous ceux qui avaient bu du vin reçussent quatre-vingts coups de bâton sous la plante des pieds. C'est par ces rigueurs que le khalife s'apprêtait à traiter avec Jérusalem, et pourtant il se montra avec les habitants de la cité sainte aussi juste que généreux (*).

Il existe un texte du traité entre Omar et les habitants de Jérusalem, que certains orientalistes croyent supposé, mais pourtant que plusieurs historiens ont conservé et donnent pour authentique. Ce texte aurait servi de modèle à toutes les capitulations suivantes, toujours selon ces historiens. Le fait est qu'il contient la plupart des défenses et la plupart des concessions que les rayas se sont vu imposer ou ont obtenues des Musulmans, leurs vainqueurs. Aussi, malgré sa véracité contestée, nous n'en donnons pas moins ici cette pièce, vraie dans le fond sinon dans la forme, caractéristique si non historique. La voici telle que la rapporte Lebeau, dans son Histoire du Bas-Empire :

« Au nom de Dieu, clément, miséri« cordieux, de la part d'Omar aux ha« bitants de Jérusalem : Ils seront pro« tégés ; ils conserveront la vie et leurs « biens. Leurs églises ne seront pas « démolies ; eux seuls en auront l'u« sage, mais ils n'empêcheront pas les « Musulmans d'y entrer ni jour ni nuit ; « ils en ouvriront les portes aux pas« sants et aux voyageurs ; ils n'érige« ront point de croix au-dessus ; ils ne « sonneront point les cloches, et se « contenteront de tinter ; ils ne bâti« ront de nouvelles églises, ni dans la « ville, ni sur son territoire. Si quelque « voyageur musulman passe par leur « cité, ils seront obligés de le loger « et de le nourrir gratuitement pen« dant trois jours. On ne les obligera

(*) Voyez l'*Histoire de Jérusalem*, citée par Ockley.

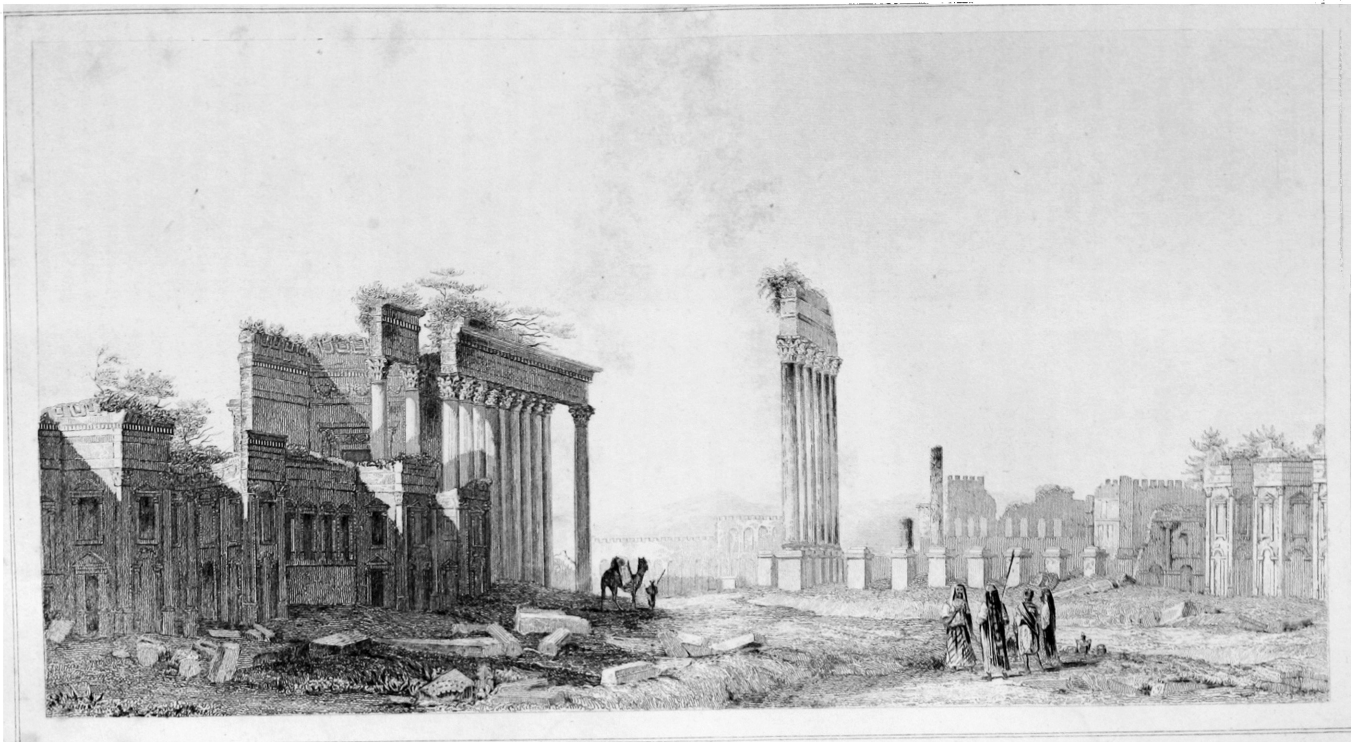
« point d'enseigner le Koran à leurs « enfants ; mais ils ne parleront point « ouvertement de leur religion aux « Musulmans, ne solliciteront personne « à l'embrasser, et n'empêcheront point « leurs parents de la quitter pour faire « profession du musulmanisme. Ils ne « montreront pas publiquement dans « les rues leurs croix et leurs livres. « Ils témoigneront du respect aux Mu- « sulmans, et céderont leurs places, « lorsque ceux-ci voudront s'asseoir. Ils « ne seront pas vêtus comme eux ; ils ne « porteront ni leurs bonnets, ni leurs « turbans, ni leur chaussure ; ils gar- « deront partout un habillement dis- « tinctif, et ne quitteront jamais la « ceinture. Ils ne partageront pas leurs « cheveux comme les vrais fidèles. Ils « ne parleront pas la même langue, « ne prendront pas les mêmes noms, et « ne se serviront pas de la langue arabe « dans les devises de leurs cachets. Ils « n'iront point à cheval avec des selles. « Ils ne porteront aucune sorte d'ar- « mes. Ils ne vendront point de vin. « Ils ne prendront chez eux aucun do- « mestique qui ait servi un Musulman. « Ils payeront ponctuellement le tribut. « Ils reconnaîtront le khalife pour « leur souverain, et ne feront jamais « ni directement ni indirectement rien « de contraire à son service. »

Certes, quelques-unes de ces conditions sont dures ; mais la permission de conserver ouvertes les églises chrétiennes, le droit d'élever les enfants dans la religion de leurs pères, sont des concessions bien fortes de la part d'un peuple qui tendait autant que possible à imposer à la fois son culte et sa domination. Quelques articles de la capitulation que nous venons de citer nous semblent avoir été détournés de leur sens primitif, entre autres, *ils ne parleront pas la même langue ;* les Maronites se sont toujours servis de la langue arabe, ils l'emploient même dans leurs prières, et jamais on ne leur en a fait un crime. Quant à cette injonction singulière : *ils n'iront point à cheval avec des selles*, il faut entendre sans doute des selles de guerre, des caparaçons.

Quoi qu'il en soit, malgré des altérations évidentes dans certaines parties, ce texte n'en contient pas moins le résumé de l'état des rayas depuis les premières conquêtes de l'Islam jusqu'à nos jours. Les lois somptuaires, par exemple, ont toujours été en vigueur ; les rayas ont constamment porté dans leurs vêtements des couleurs brunes ; le rouge et le vert leur sont encore interdits. Aussi cette distinction extérieure, jointe au respect qu'on leur imposait pour le moindre Musulman, quels que soient d'ailleurs leur fortune et leur rang entre eux, les ont bien vite habitués à cette allure de l'esclavage, timide et souple, honteuse et contournée, tête basse, dos courbé, regards fuyants, qui les caractérisent encore aujourd'hui. Faut-il s'étonner maintenant que l'humilité des Chrétiens orientaux soit devenue de plus en plus profonde, l'orgueil des musulmans de plus en plus insolent : ç'a toujours été dans leurs contrées le régime de la guerre ; ce sont toujours des rapports de vainqueurs à vaincus (*).

Omar se conduisit personnellement à Jérusalem avec autant de noblesse que de générosité. Il ne voulut entrer dans la cité sainte qu'avec un petit nombre de ses compagnons. Puis il alla trouver le patriarche Sophronius, le traita dignement, et lui proposa de visiter avec lui les divers monuments de la ville et les endroits consacrés par la tradition religieuse. Il entra tout d'abord dans l'église de la Résurrection, et s'assit un instant au milieu du chœur. A cet aspect, Sophronius ne put comprimer sa douleur ni arrêter ses larmes, en se souvenant de la prophétie de Daniel, qui avait annoncé que *l'abomination de la désolation* devait s'établir un jour dans le lieu saint. Pour le pieux patriarche ce jour terrible était arrivé ; et la présence de ce vieillard tout-puissant quoiqu'en haillons, avec sa robe de poil de chameau sale et déchirée, sa barbe inculte et son regard d'oiseau de proie, représentait aux yeux du patriarche le désordre suprême dans le royaume de Dieu, le renversement de la domination chrétienne. Cependant l'heure du second *namaz* étant venue, Omar daigna demander au

(*) Voyez Théophane.



Aubert Lemaitre

Temple du Soleil, à Baalbeck.

patriarche une place où il pût prier. Celui-ci lui indiqua l'endroit même où il se trouvait; mais Omar n'accepta point cette offre. Sophronius alors le mena à l'église de Constantin, et fit disposer dans l'intérieur une natte pour le khalife; mais ce dernier refusa encore de faire sa prière dans cet endroit, et il se retira seul sur les degrés du portique oriental, où il se prosterna en se tournant vers la Mekke. Son *namaz* achevé, il retourna auprès du patriarche, et lui dit : « Que ma conduite ne vous « paraisse pas un caprice, je n'ai agi « ainsi que par égard pour votre culte : « c'est afin de vous laisser, exclusive- « ment à tout autre, la possession de « vos églises; car si je m'étais prosterné « dans l'intérieur de l'une d'elles, je « n'aurais plus été le maître de vous la « conserver : les Musulmans vous l'au- « raient disputée, et s'en seraient em- « parés, par le droit qu'ils ont de faire « leur prière dans les endroits où le « khalife a fait la sienne. » On rapporte même que, pour donner plus de force à ses paroles, il ajouta à la capitulation un article par lequel il était défendu à tout Musulman de dire son *namaz* sur le parvis d'une église chrétienne, et à tout muezzin d'appeler à la prière sur les marches ou dans les galeries de ces mêmes églises.

Après avoir visité en détail les différents monuments de Jérusalem, Omar demanda à Sophronius de lui montrer la pierre qui avait servi d'oreiller à Jacob lorsqu'il eut sa vision de l'échelle mystérieuse. Le khalife fut indigné de voir en cet endroit une accumulation d'immondices, et, pour qu'à l'avenir on rendît à ce lieu le respect qu'il méritait, il prit dans le pan de sa robe autant de ces immondices qu'elle en put tenir, et les alla jeter au loin. Son exemple fut immédiatement suivi par tous les Musulmans présents à cette scène; et en peu de temps le terrain fut déblayé, nettoyé, et on put y poser les fondements d'une des plus belles mosquées qu'ait jamais élevées l'Islam (*).

Quoique les habitants de Médine aient craint un moment que leur khalife ne fît de Jérusalem le siége de son empire, Omar n'en quitta pas moins cette ville et la Syrie, après avoir divisé sa nouvelle conquête en deux gouvernements, celui du nord et celui du sud; le premier s'étendant des plaines du Hauran (l'Auranitis des anciens) jusqu'à Alep, tout le cours de l'Oronte; le second comprenant la Palestine et les rivages de la mer. Abou-Obaïda obtint l'un de ces gouvernements, Yézid, fils d'Abou-Sofian, obtint l'autre. Abou-Obaïda devait immédiatement se porter sur Alep, Yézid sur Césarée.

Quant à Omar, en retournant en Arabie avec quelques troupes, il se présenta devant la petite ville de Ramlah, dont le gouverneur, Artenon, lui ouvrit les portes, sans essayer la moindre résistance. Yézid ne fut pas si heureux devant Césarée. Ce port venait d'être ravitaillé, et on venait d'y débarquer deux mille hommes de renfort. Or, comme cette place était la dernière qui se maintenait derrière les possessions arabes, que d'ailleurs Naplouse, Lydda, Yâfa venaient de suivre l'exemple de Ramlah et de traiter avec les Musulmans, Yézid ne voulut point entreprendre un siége long et difficile, et alla rejoindre avec ses meilleures troupes l'armée d'Abou-Obaïda (*).

LE CHATEAU D'ALEP.

Les forces des Arabes, encore une fois réunies, marchèrent sur Alep, et s'étendirent bientôt dans la plaine montueuse qui entoure cette ville. Alep était déjà riche et commerçante; elle eût bien désiré moyennant finance s'épargner les pertes, les réactions, les pillages qui suivent d'ordinaire un siége vivement soutenu. Mais, outre ses nombreux magasins de marchandises, elle avait aussi à ses portes un château fort, situé sur une hauteur, et aussi redoutable que bien placé; mais, outre ses négociants pacifiques, elle avait douze mille hommes de troupes composées d'Arabes chrétiens résolus et batailleurs; enfin, elle avait été longtemps gouvernée par un des plus orgueilleux et un des plus puissants courtisans d'Héraclius, qui avait laissé à sa mort son gouvernement à ses deux fils. Ces

(*) Voyez Théophane.

(*) Voyez Abou'l'féda.

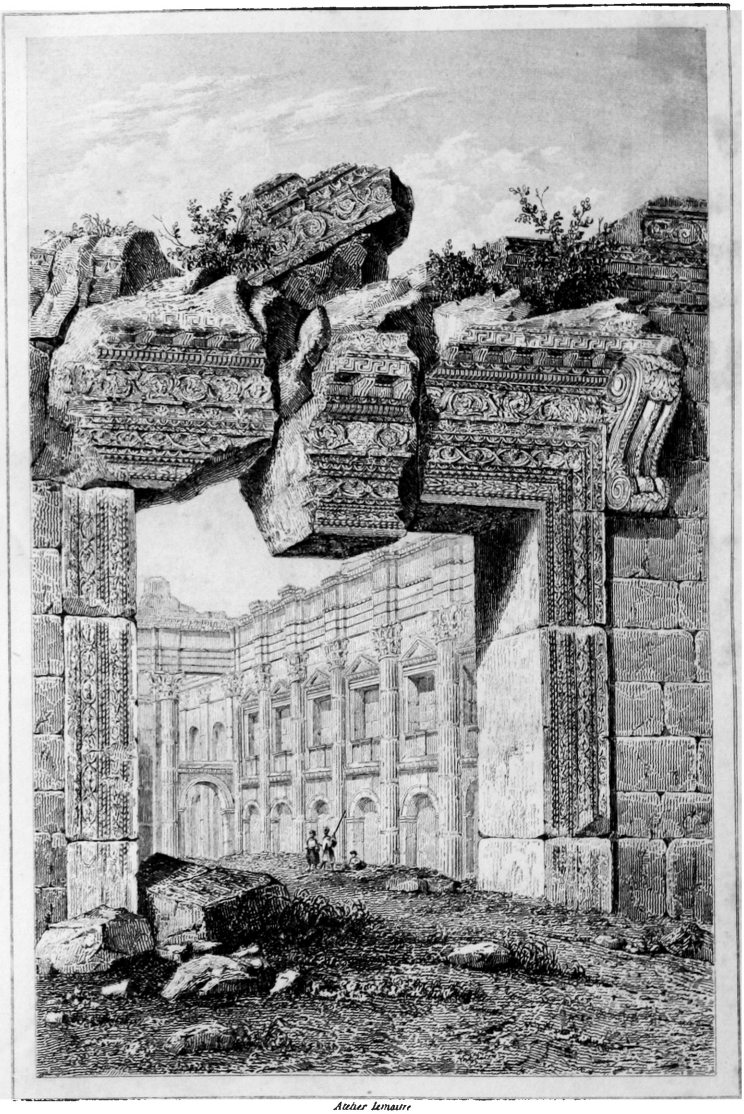
deux jeunes gens présentaient du reste le plus frappant des contrastes : l'un, appelé Youkinna, était d'un esprit martial, féroce et superbe; l'autre, appelé Jean, simple, doux et modeste, ne s'adonnait qu'à la prière et à la lecture. Le danger commun divisa les deux frères, loin de les unir. Celui-ci voulait la paix, celui-là la guerre. Jean proposa de traiter avec les Arabes; Youkinna, indigné, déclara qu'il n'y avait qu'un moine qui pût penser ainsi, et que, pour lui, bien loin de songer à se rendre, il voulait, au contraire, se défendre avec la plus grande vigueur. Comme toujours, en pareilles circonstances, l'énergie l'emporta sur la prudence : Jean ne fut pas écouté, tandis qu'on s'assembla en masse autour de Youkinna (*).

Dès que celui-ci se vit seul chef d'une troupe nombreuse, il résolut, avec l'imprévoyance de la jeunesse, doublée encore par la présomption romaine, de faire une sortie et d'aller attaquer les Musulmans. Son audace eut pourtant plus de succès qu'on n'aurait pu s'y attendre. Ayant appris qu'un détachement de mille hommes, sous les ordres de Kaab, fils de Damarah, avait été envoyé en avant par Abou-Obaïda, il tomba avec près de dix mille hommes sur cette petite troupe, et malgré le courage ordinaire des Arabes, quoiqu'ils se défendissent avec acharnement, il en tua plus de deux cents, blessa la plupart des autres et ne s'arrêta qu'à la nuit. Alors Youkinna, espérant le lendemain avoir aussi bon marché d'une autre troupe de Musulmans, au lieu de rentrer dans Alep, campa à l'endroit même où il se trouvait, afin d'être plus à même de poursuivre l'avantage décisif qu'il croyait avoir remporté.

Mais tandis que l'impétueux jeune homme se flattait de la victoire, les habitants d'Alep, qui tenaient beaucoup plus à leur tranquillité qu'à leur foi politique, à leurs richesses qu'à leur honneur, détachèrent cette nuit-là même trente d'entre eux qui furent chargés d'aller traiter avec Abou-Obaïda. Ce dernier était alors à Kinesrin, et les députés d'Alep furent très-étonnés, en pénétrant dans cette ville, d'y voir régner le calme le plus parfait : les Musulmans étaient, en effet, en prière ou en causeries entre eux, et les indigènes s'abandonnaient sans crainte à leurs occupations habituelles. A cette vue, les députés d'Alep s'imaginèrent, d'une part, que le prétendu succès de Youkinna était, au contraire, une défaite, et, d'autre part, que le joug musulman n'avait rien en lui-même qui pût les effrayer et les détourner de leur projet. Aussi se montrèrent-ils plus soumis encore qu'ils n'en avaient d'abord l'intention. Ils acceptèrent le taux du tribut qu'on voulut leur imposer; ils s'engagèrent, en outre, à fournir des vivres aux Musulmans, à les prévenir de tout ce qui pourrait leur être utile de savoir, tant que durerait la guerre; mais ils déclarèrent qu'ils ne pourraient remplir la dernière condition qu'on exigeait d'eux, celle d'empêcher Youkinna de rentrer dans sa forteresse. Il leur paraissait impossible de lutter contre un homme qui s'était acquis la confiance de tous ses soldats par sa bravoure et ses largesses.

A peine furent-ils de retour à Alep, que le bruit de la capitulation ayant été répandu, ils virent revenir Youkinna furieux, les appelant lâches et traîtres, et ordonnant qu'on lui livrât tous ceux qui avaient traité avec l'ennemi. Au refus qu'on fit de satisfaire à ses injonctions, il déclara la guerre à la cité elle-même. En conséquence, il descendit de sa citadelle avec ses soldats, les rangea sur la place principale de la ville, et menaça de tout mettre à feu et à sang si l'on n'en passait sur-le-champ par ses volontés. Son frère parut alors, et s'efforça de le calmer, et de lui expliquer la résolution de la ville. Mais le tyran ne voulut rien entendre, et ordonna que les habitants le suivissent sur l'heure contre les Musulmans. Son frère lui fit observer que rompre ainsi un traité qu'on avait sollicité, c'était se rendre coupable de parjure, et attirer sur la cité les plus terribles représailles. Youkinna, poussé à bout, imposa silence à Jean. Jean continua; le soldat, dans le délire du despotisme, tira son sabre du fourreau en signe de

(*) Voyez Ockley, hist. des Sarr.



Atelier Lemaitre

Temple de Jupiter, à Baalbeck.

menace. Le moine insista toujours; et Youkinna, aussi féroce tyran qu'il était frère dénaturé, abattit la tête de Jean pour le faire taire. Le plus lâche de ces deux hommes en cette circonstance n'était certainement pas le moine.

A la suite de cet acte odieux, un grand trouble eut lieu dans la ville. La garnison se précipita sur les citoyens; et ceux-ci, pour se défendre, ne trouvèrent pas d'autre moyen que de s'adresser aux Arabes. Khaled, prévenu, se hâta d'accourir; mais, après avoir massacré quelques êtres inoffensifs, Youkinna était rentré dans sa forteresse. Khaled, avec son impétuosité ordinaire, résolut de l'y assiéger sans retard. Dès lors commença une lutte aussi longue que cruelle. Les deux hommes qui y présidaient étaient dignes de disputer à la fois de courage et de férocité : lutte inutile, du reste, de la part de Youkinna, puisque la ville était au pouvoir des Arabes; lutte infâme, puisqu'en en considérant la fin, elle ne pouvait avoir d'autre but que de répandre le sang. Toujours est-il que le fratricide gouverneur combattit cinq mois avec une bravoure qui ne se lassa jamais. Dans son aire inaccessible, ce vautour humain semblait se moquer d'une armée tout entière; et, la nuit venue, il descendait de son rocher pour aller enlever les corps dont il nourrissait sa rage.

Ainsi, on le vit choisir les ténèbres les plus épaisses pour fondre sur un quartier du camp musulman dont la garde avait été négligée. Là, il massacra une soixantaine d'Arabes endormis, et il en emmena un pareil nombre avec lui. Le lendemain, par un raffinement de cruauté exécrable, il attendit que le soleil fût levé, que les Musulmans, ayant terminé leur prière, se fussent rangés en bataille, pour faire conduire sur le rempart les prisonniers qu'il avait faits la veille et les décapiter un par un à la vue de leurs frères. Cette atroce provocation amena son fruit sanglant. A quelque temps de là, Youkinna étant sorti contre des Arabes qui fourrageaient, il eut d'abord l'avantage, en tua cent trente, et fit couper les jarrets à tous leurs chevaux; mais ayant été surpris dans sa retraite par Khaled, il perdit un grand nombre de ses soldats, et on lui fit trois cents prisonniers. Ces malheureux payèrent pour leur chef. Khaled, qui ne le cédait à quiconque en cruauté, leur fit à tous trancher la tête aux yeux du gouverneur, qui, sans doute, n'en fut que médiocrement ému (*).

Quoi qu'il en soit, ce siége d'une forteresse inutile employait une partie de l'armée musulmane, et l'arrêtait dans ses conquêtes. Abou-Obaïda songea donc à laisser de côté cet obstacle insignifiant. Il en écrivit au khalife; mais celui-ci insista pour qu'on s'emparât de cette citadelle; et comme il lui venait de tous les côtés de nouvelles tribus mahométanes demandant à combattre contre les Chrétiens, il envoya ces renforts à Abou-Obaïda, avec l'injonction d'enlever coûte que coûte le château d'Alep. On recommença donc le siége, mais la force comme l'adresse étaient toujours impuissantes contre des murailles à pic qu'on ne pouvait franchir, contre des ennemis méfiants, qui ne sortaient plus de leur place inexpugnable. La forteresse ne pouvait donc céder qu'à la famine, et Abou-Obaïda commençait à désespérer, Khaled à se lasser, lorsqu'un des derniers venus d'Arabie se vanta de prendre le château si on voulait bien lui confier trente compagnons. Cet audacieux se nommait Damès; il était aussi remarquable par sa force physique, par sa taille gigantesque que par sa résolution et son courage. L'offre de Damès fut acceptée par Abou-Obaïda, et on le laissa libre d'agir comme il l'entendrait (*).

Damès commença par recommander à son général de lever momentanément le siége, de s'écarter au moins de quelques milles, et de ne laisser derrière lui qu'une troupe déterminée qui se cacherait aux yeux des assiégés. Puis, grâce aux renseignements que lui avait donnés un Grec prisonnier, Damès sut sur quel point on pouvait tenter une escalade, et il résolut, le soir même, de mettre son projet à exécution. Voici comme il s'y prit : il se revêtit d'un habit fait en peau de chèvre, et, à l'aide de ses mains et de ses pieds, il grimpa de roche en ro-

(*) Voyez Ockley.
(**) Voyez Kemal-Eddin, *Histoire d'Alep*.

che jusqu'à un endroit où la muraille de la forteresse, appuyée à une pente rapide, n'avait qu'une dizaine de pieds de hauteur. Il avait donné ordre à ses compagnons de venir le rejoindre à la nuit tombante, par un détour qu'il leur avait indiqué. Une fois réuni à tous les siens, s'étant assuré que la partie des fortifications auprès de laquelle il était, ne présentant aucun danger probable, n'était pas bien gardée, il fit accroupir ses soldats les uns sur les autres et d'épaule en épaule il atteignit les créneaux. Là, après avoir égorgé l'unique sentinelle du bastion, il jeta une corde à ses soldats, qui montèrent l'un après l'autre.

Ce n'était encore rien : il fallait maintenant, à force de ruse et d'adresse, s'emparer d'une porte, l'ouvrir, et faire un signal convenu à Khaled et à sa troupe. Ces difficultés presque insurmontables n'arrêtèrent pas Damès. Il alla seul à la découverte, rampant plutôt qu'il ne marchait, et s'assura par lui-même que, comme on le lui avait dit, les Grecs, se croyant délivrés de leurs ennemis, s'étaient abandonnés à la débauche, et étaient presque tous ivres ou endormis. Malheureusement Youkinna, avec la plupart de ses officiers, festoyait encore, et Damès fut contraint d'attendre. Enfin, au petit jour, il fallut se résoudre à brusquer l'entreprise. Damès, quoiqu'il eût été enfin aperçu, s'empara d'une porte, fit à Khaled le signal attendu, et se retourna avec ses compagnons vers les Grecs, qui se précipitaient en masse contre la poignée de Musulmans. Ces derniers combattirent ainsi avec tant de bravoure et de persévérance qu'enfin Khaled arriva, afflua avec tout son monde par la porte toujours ouverte, et, malgré les efforts de Youkinna, put vaincre facilement les Grecs, terrifiés par l'audace des Arabes et affaiblis par une nuit d'orgie. Youkinna, se voyant vaincu, demanda lui-même à se faire mahométan, apostasiant sans scrupule comme il avait assassiné sans remords(*).

(*) Voyez Elmacin, qui rapporte les mêmes détails.

PRISE D'ANTIOCHE.

Les Musulmans n'eurent pas besoin de demander à Youkinna des preuves d'attachement à sa nouvelle religion : bien sûr que ses crimes l'avaient fait détester de ses compatriotes, il leur voua lui-même une haine implacable, et s'étudia à les tromper comme il s'était efforcé de les dominer. Ce fut lui, par exemple, qui conseilla tout d'abord à Abou-Obaïda, avant de marcher sur Antioche, ainsi qu'il en avait l'intention, de s'emparer d'une forteresse appelée Azaz, dont les troupes auraient pu sans cesse harceler l'armée de l'Islam. Abou-Obaïda se rangea à l'avis du renégat, qui, d'ailleurs, connaissait parfaitement le pays, qu'il avait gouverné. Azaz étant une place aussi forte que bien munie, Youkinna proposa de s'en emparer par ruse. Il demanda cent hommes, qui, déguisés en Grecs, le suivraient dans son expédition, entreraient avec lui dans le château, et, accompagnés à distance de mille cavaliers, se chargeraient de leur ménager une issue. Malgré l'opposition de Khaled, qui voyait à la fois dans l'ancien gouverneur d'Alep un rival inquiétant et un Musulman douteux, Abou-Obaïda accorda à Youkinna ce qu'il demandait. Mais un apostat obscur trahit le plan de l'apostat célèbre. Théodore, gouverneur d'Azaz, une fois prévenu des intentions de Youkinna, alla au-devant de ce dernier, comme pour le recevoir avec honneur, mais en réalité pour envelopper avec des troupes nombreuses lui et sa bande, l'entraîner dans la place et le faire prisonnier (*).

Malheureusement les Grecs n'eurent pas à se féliciter longtemps d'avoir déjoué le complot qui les menaçait. Théodore avait demandé des secours à Lucas, gouverneur de Ravendon, petite ville située à huit ou dix lieues d'Azaz. Celui-ci lui envoya cinq cents chevaux, qui eurent la déplorable chance de tomber précisément sur les mille cavaliers arabes qui s'apprêtaient à entrer à Azaz. Ayant tué presque tous ses adversaires ou les ayant faits prisonniers, le chef de la troupe musulmane, qui avait ap-

(*) Voyez Wakédy, *Conquête de la Syrie*.

pris l'insuccès de Youkinna, fit revêtir à ses soldats les dépouilles de ceux qu'ils venaient de vaincre, et chargea l'espion qui était allé chercher des secours à Ravendon de faire entrer cinq cents Arabes dans la place d'Azaz, en les faisant passer pour les renforts qu'on attendait. Outre la ruse, le crime vint encore en aide aux Musulmans.

Théodore avait deux fils, Luc et Léon, dignes tous deux d'appartenir à la famille de Youkinna. Ces deux jeunes gens aimaient depuis longtemps la fille de l'ancien gouverneur d'Alep; mais celui-ci la leur avait toujours refusée. Une fois prisonnier, il fit prévenir Léon, et lui promit sa fille s'il le délivrait, s'il se faisait Musulman, et s'il livrait la place. Ce Léon, aussi infâme que perfide, accepta cette offre, et, afin d'en assurer l'exécution, il eut l'atrocité de songer au poignard. Futur parricide, il s'achemina la nuit vers la couche de son père; mais il le trouva mort et couvert de sang : son frère Luc l'avait précédé, avait assassiné Théodore et délivré Youkinna. Quand les cinq cents Arabes déguisés se présentèrent aux portes de la place, ils n'eurent donc pas besoin de stratagème pour y entrer, et n'arrivèrent que pour hâter le massacre de la garnison. Quelques historiens prétendent que Luc et Léon se firent Mahométans, et obtinrent des commandements dans l'armée arabe : cette assertion manque de vraisemblance car c'est par de telles recrues qu'on déshonore et qu'on compromet à jamais une cause; et il nous paraît extraordinaire que le loyal et doux Abou-Obaïda ait pu commettre une faute aussi grave, un acte aussi honteux.

Les Arabes n'avaient plus qu'une conquête à faire pour posséder toute la Syrie, celle d'Antioche, l'opulente capitale, d'Antioche qui résumait toute l'activité, toutes les richesses, mais aussi toute la pusillanimité, tous les vices de la contrée. Antioche une fois prise, le littoral perdait son centre; et les villes non encore soumises, coupées, tournées, étreintes, n'avaient plus qu'à passer sous le joug de leur nouveau maître. Aussi, lorsque Antioche fut sérieusement menacée, il y eut de la part des Grecs, de ceux qui perdaient le plus au changement de domination, de la part des hommes d'argent et de négoce, un dernier mouvement belliqueux, comme une révolte d'avares qui voudraient sauver leurs trésors. De toutes parts, depuis Césarée jusqu'à Laodicée, des groupes se formèrent, ne demandant qu'un chef pour marcher en avant. Les riches fournissaient leur or; les pauvres fournissaient leurs bras. Chacun sentait non-seulement sa vie compromise, mais encore ses mœurs, ses habitudes, et pour quelques-uns leur fortune, chose plus précieuse que la vie chez certains peuples en décadence. Ce n'était pas le soulèvement glorieux d'une nationalité qui revendique ses droits, c'était la coalition, non moins redoutable parfois, d'une banque qui défend sa caisse. A cette manifestation évidente, à cet effort suprême, Héraclius fut forcé d'accorder une attention sérieuse. Il chercha longtemps un chef dont le talent pût apporter quelques chances de victoire aux populations syriennes. Faute d'homme capable, de général habile, pour prouver à tous qu'il reconnaissait l'importance du mouvement qui s'opérait, il envoya son fils Constantin se mettre à la tête de cette réaction du désespoir.

Avant de partir, le jeune prince équipa une flotte puissante, donna rendez-vous, à Séleucie, aux soldats qu'il avait appelés d'Égypte, et se prépara de toutes les manières à produire un grand effet en arrivant à Antioche. Ce qu'il avait prévu se réalisa. A son débarquement à Séleucie, à l'arrivée de ses nombreux vaisseaux, à sa marche vers Antioche avec une garde toute brillante d'or, avec des bataillons couverts de fer, avec ses innombrables instruments militaires, ses trompettes et ses étendards, avec les légions romaines, qui avaient encore l'aspect, sinon la valeur, des légions de Pompée, la Syrie se crut sauvée. La présomption revint aux Grecs, et avec elle la folie. Des troupes levées au hasard, sans discipline et sans commandement, qui formaient des masses plutôt que des armées, se ruèrent contre les Musulmans. Quelques petites villes, entre autres Kinesrin et Chaïk, massacrèrent leur garnison mahométane; et les Arabes de la tribu de Ténoukh, toujours prêts

à se tourner vers le parti du plus fort, se déclarèrent pour les Grecs. Ces partisans de toute espèce remontèrent le cours de l'Oronte, et vinrent provoquer Abou-Obaïda jusqu'à Émèse, dont il avait fait le centre de ses opérations(*).

D'un autre côté, Khaled, qui s'était emparé de la petite ville de Bir, située sur l'Euphrate, se vit tout à coup entouré par trente mille hommes accourus de la Mésopotamie. Ce chef si hardi n'eut, en cette circonstance, que le temps de se replier au plus vite et d'aller rejoindre Abou-Obaïda à Émèse. Une fois réuni à son chef, Khaled retrouva toute son audace, et fut d'avis de marcher à la rencontre des Grecs et de leur livrer bataille. Mais Abou-Obaïda, plus prudent, ne songea avec raison qu'à se retrancher fortement jusqu'à l'arrivée des secours qu'il avait demandés en Arabie. Pour la seconde fois, les Musulmans, comme avant les journées d'Yarmouk, se trouvèrent dans une position critique, et dont un ennemi sensé aurait su profiter. Mais les Grecs, au lieu d'essayer un grand coup, ne firent que de vaines démonstrations. Aucune de leurs escarmouches ne put devenir importante; ils perdirent un temps précieux, et ils laissèrent arriver de Médine les ordres du khalife qui devaient tirer d'embarras ses coreligionnaires.

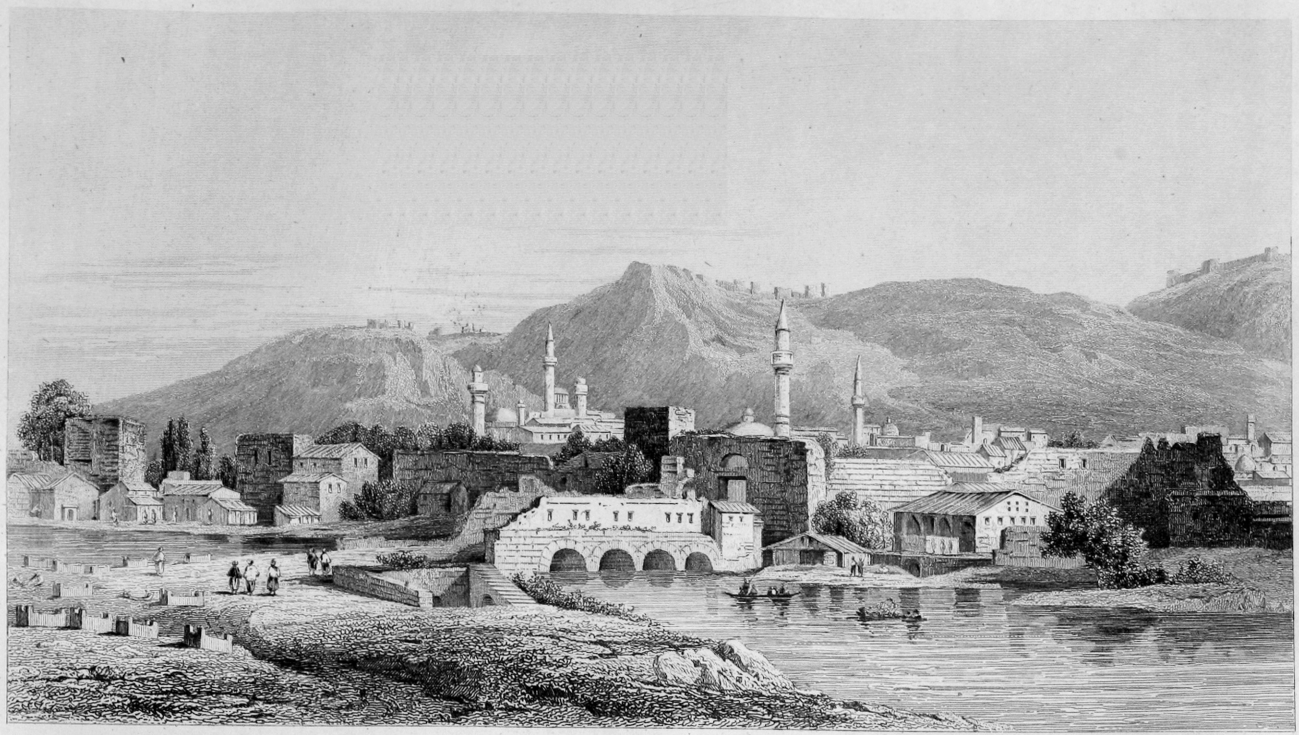
Omar avait alors deux armées d'opération, celle d'Abou-Obaïda, en Syrie, contre les Romains, et celle de Saad, fils d'Abou-Wakkas, dans l'Irak, contre les Perses. En apprenant le danger de son armée de Syrie, le khalife ordonna à Saad de revenir brusquement sur ses pas, d'essayer une diversion contre la Mésopotamie, et de détacher quarante mille hommes pour les envoyer à Abou-Obaïda. La lenteur des Grecs à attaquer les Musulmans en bataille rangée, l'indécision de Constantin, qui était resté à Antioche, loin de se diriger sur Émèse, servirent au succès du plan du khalife. Quarante mille hommes sous les ordres de Kaakaa, fils d'Amrou, arrivèrent au lieu où Abou-Obaïda avait amassé ses troupes. Dès lors tout changea de face. Les Grecs, effrayés, reculèrent de toutes parts; Chaïk et Kinesrin rouvrirent leurs portes aux Musulmans, et toute la Syrie septentrionale retomba en leur pouvoir. Ceux-ci, encouragés par la désertion romaine, s'avancèrent alors vers Antioche avec cette résolution qui leur avait toujours réussi, et qui allait décider encore une fois, et pour la dernière, du sort de la Syrie.

(*) Voyez Ockley et Kemal-Eddin.

Tandis que l'armée musulmane était en marche, Youkinna, dont l'âme ténébreuse ne savait forger que perfidie sur perfidie, songea à s'emparer d'Antioche, au moyen de la plus infâme des ruses. Il demanda deux cents renégats pour tenter son infernale aventure. Comme toujours, les Arabes, peu scrupuleux, lui accordèrent sa demande. Il partit donc avec la lie des soldats, mais, en même temps, avec des hommes adroits et audacieux, comme sont presque tous les fripons. A l'approche de la ville, il distribua ainsi les rôles entre ses complices : quatre des plus fourbes devaient l'accompagner; et le reste de la bande avait ordre de se diriger vers Antioche, par la grande route, en faisant semblant d'être poursuivis, la lance dans les reins, par les Arabes. Ce qui avait été décidé, fut fait. Les faux fuyards furent admis dans la ville avec d'autant plus de facilité, qu'on était accoutumé, chez les Grecs, à de pareilles déroutes. Quant à Youkinna, il se donna aux avant-postes romains pour l'ancien gouverneur d'Alep. Comme tout le monde ne connaissait pas sa trahison, on le reçut avec empressement, et on le mena, ainsi qu'il le demandait, auprès de Constantin (*).

A son aspect, le prince, qui, lui, n'ignorait point la conduite d'Youkinna, au lieu de lui faire de sanglants reproches, s'attendrit et laissa couler des larmes. Loin de faire honte au renégat, il ne pensait qu'à pleurer le capitaine. Alors, Youkinna, prenant son ton le plus flatteur et sa voix la plus mielleuse, s'excusa de toutes les façons, et accumula les protestations de dévouement. Il prétendit que c'était pour mieux tromper les Arabes qu'il avait feint de prendre leur religion; qu'il s'agissait d'ailleurs de sauver sa vie, qui pouvait encore être utile à l'Empire. Il ajouta enfin :

(*) Voyez Kemal-Eddin.



Lemaître direxit

Antioche. (Anthâkyèh)

« Qu'ayant trouvé l'occasion d'échapper « d'Azaz, il l'avait saisie avec joie, pour « rentrer dans le sein de la vraie religion; « enfin, que la vigoureuse défense d'A- « lep prouvait assez sa fidélité. » Il fit tant, qu'il parvint à tromper complétement le candide jeune homme. Ce dernier, en effet, lui rendit toutes ses bonnes grâces, et alla même jusqu'à lui donner le commandement des deux cents renégats qu'on avait incorporés à la garnison.

Une fois dans la place, tout servit à Youkinna. Un jour, des Arabes chrétiens, qui couraient la campagne, tombèrent en grand nombre sur un gros de Musulmans, en tuèrent quelques-uns et firent les autres prisonniers. C'étaient des recrues pour Youkinna, au moment où il faudrait agir contre les Grecs. Ainsi, tout tournait à la fois contre les Syriens. L'impéritie des populations, qui avaient su se soulever, mais qui ne savaient pas combattre, l'incapacité des chefs fidèles à l'Empire, la trahison des chefs habiles, et surtout, l'inexpérience de Constantin et la lâche insouciance d'Héraclius faisaient présager d'avance la perte prochaine d'une des plus belles provinces que les Romains eussent jamais conquises. On pouvait bien reculer la catastrophe; mais il était déjà impossible de l'empêcher.

A dater du commencement de l'année 638, les dernières défaites des Romains en Syrie se succédèrent avec une effrayante rapidité. Yézid, qui, comme nous l'avons dit, commandait à la Syrie méridionale, et qui avait renoncé à prendre Césarée de vive force, venait de faire sa jonction avec Abou-Obaïda. Les deux armées réunies s'emparèrent facilement d'un pont sur l'Oronte, défendu par deux tours qui renfermaient trois cents hommes. Quelques historiens prétendent que ces tours furent même livrées sans combat. La garnison aurait été sévèrement réprimandée quelques jours auparavant pour la négligence de sa garde, et, indignée contre les procédés de Constantin, elle se serait rendue aux Musulmans à leur apparition. Qu'elle fût le fait de la trahison ou de la lâcheté, cette reddition irrita tellement le jeune prince qu'il voulut se venger sur ses prisonniers, et ordonna qu'on les mît à mort. Mais Youkinna fit de si vives instances auprès de Constantin qu'il parvint à lui faire révoquer son ordre barbare, et garder les Arabes pour opérer des échanges. Ce n'était pas, du reste, l'humanité, c'était le calcul seul qui faisait agir ainsi l'ancien gouverneur d'Alep : nous avons vu plus haut quel cas il faisait de la vie des hommes chrétiens ou musulmans.

La dernière barrière qui séparait les Arabes d'Antioche, l'Oronte était franchi. Constantin perdit la tête. Au lieu de lutter avec noblesse et courage, il ne recula pas devant le crime pour combattre ses adversaires. Tandis que son armée, campée devant Antioche, avait ordre de gagner du temps en ne livrant que de petites escarmouches, il soudoya un Arabe renégat qui devait aller à Médine assassiner Omar. Ce criminel appartenait à l'ancienne tribu de Ghassan, et se nommait Watek, fils de Maisafer. S'il eût réussi, Constantin espérait que l'émotion des Musulmans, que la perte de leur khalife, que leur inquiétude sur le sort de l'Arabie, leur feraient lever le siége. Il s'agissait donc pour lui d'éviter une affaire décisive, et, faute de l'épée, de se sauver par le poignard. Ce honteux projet ne réussit point. A l'aspect du kalife, l'Arabe se prosterna au lieu de frapper (*).

Quelques auteurs arabes, qui acceptent volontiers le fabuleux, quand il est poétique, racontent ainsi cette scène : Watek aurait appris à Médine que chaque jour, après sa prière du matin, Omar allait se promener seul dans la campagne, en un lieu écarté. Watek serait alors allé l'attendre, et, pour dissimuler sa présence, se serait caché entre les branches d'un arbre touffu. D'après la chronique arabe, après quelques tours de promenade, le khalife vint s'étendre précisément sous l'arbre d'où le guettait son assassin, et s'y endormit. Watek avait l'occasion belle, et il s'apprêtait déjà à descendre, lorsque déboucha tout à coup d'un sentier voisin un lion colossal. Watek, effrayé, grimpe plus haut que jamais. Le lion s'approche du khalife, le flaire, lui lèche les pieds, et tourne gravement autour de lui comme

(*) Voyez Théophane et Cedrenus.

pour le défendre de toute attaque. Enfin, le khalife se réveille, le lion disparaît, et Watek, persuadé que Mahomet lui-même protégeait les jours de son successeur, va se jeter aux pieds d'Omar, lui dénonce l'odieux forfait qu'on l'avait chargé d'exécuter, lui demande grâce, et l'obtient. Quels que soient du reste les détails de la scène qui se passa entre Omar et Watek, toujours est-il que le khalife se montra aussi généreux que le fils de l'empereur grec s'était montré perfide.

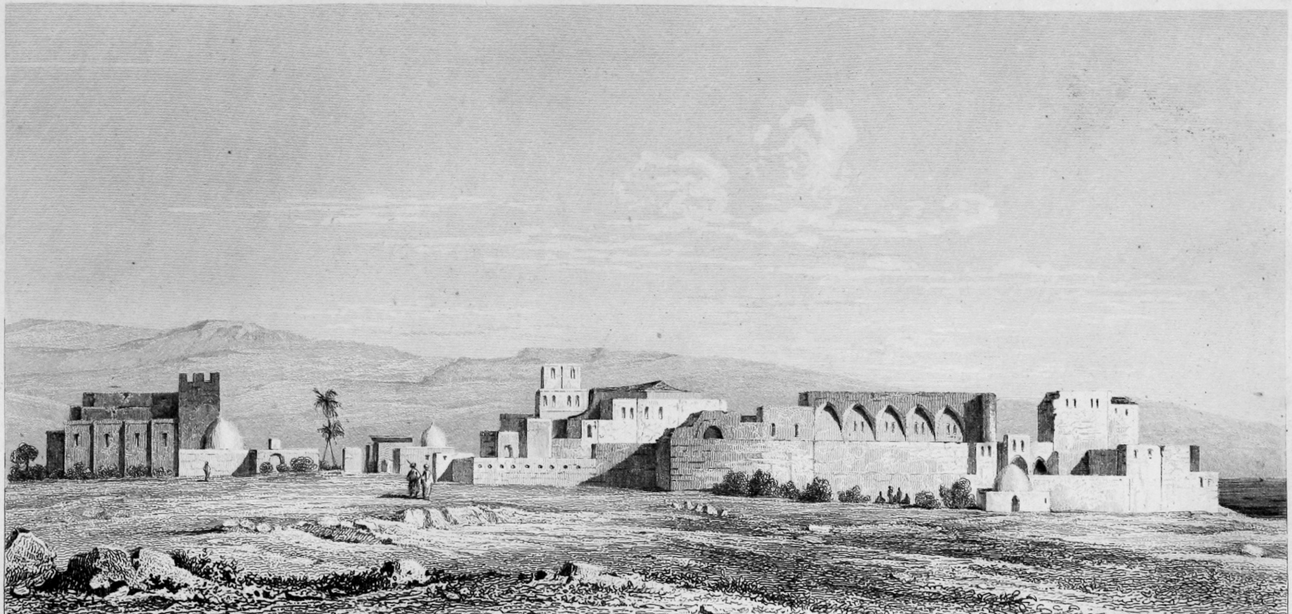
Est-ce la honte de son crime ou l'effroi de la guerre qui poussa Constantin à prendre le déshonorant parti d'abandonner Antioche? Craignait-il que les prisonniers arabes ne lui reprochassent sa lâche et ignoble politique? Redoutait-il autant le blâme tacite de ses soldats que le mépris de ses ennemis? Quoi qu'il en soit, sans prévenir les autorités de la ville et de l'armée, il s'enfuit, une nuit, presque seul, suivi à peine de quelques esclaves, et alla s'embarquer sur un vaisseau, dans l'intention sans doute de s'échapper jusqu'à Constantinople. Mais, une fois en mer, le remords, ou plutôt la crainte d'être traité dans la capitale de l'Empire comme il l'avait été dans la capitale de la Syrie, fit que tout à coup il rebroussa chemin, rentra dans le port de Séleucie, et ordonna à sa flotte de le suivre à Césarée.

Ce départ de toutes les galères romaines, cette fuite clandestine du prince qui devait les protéger, achevèrent de jeter le découragement dans l'esprit des habitants d'Antioche. Pourtant il se trouva parmi eux quelques hommes énergiques qui arrêtèrent la migration des timorés, et conseillèrent à leurs concitoyens d'employer l'armée qui campait devant les portes, de s'y joindre en grand nombre et de tenter les chances d'une grande bataille. Malheureusement des traîtres se mêlèrent encore une fois aux hommes de cœur en cette circonstance solennelle. Parmi ceux qui poussaient le plus à la défense on remarquait Youkinna, qui, grâce à la faveur que Constantin lui avait rendue, passait alors parmi les Grecs pour sincèrement converti à la religion chrétienne et à la politique impériale. Youkinna, qui avait son projet, que nous le verrons incessamment exécuter, fit donc pencher la balance pour la bataille, poussa tous les hommes valides à se diriger vers le camp des Grecs; et, afin de mieux détourner les soupçons, s'engagea à rester dans la ville et à la défendre jusqu'à l'extrémité, si la fortune était contraire aux Romains.

Cependant, l'armée chrétienne était demeurée plusieurs semaines en face de l'armée musulmane, évitant toute rencontre décisive et employant le temps en provocations et en luttes particulières. Entre ceux qui se distinguaient le plus dans ces combats singuliers, brillait au premier rang le général des troupes grecques, que les historiens arabes appellent Nestorius. L'ardeur et l'énergie de ce chef lui tenaient lieu de talent militaire, et il était véritablement excellent pour exécuter le plan qu'on avait arrêté. Connaissant la bravoure personnelle des Arabes, comptant avec raison sur leur orgueil, dès que les bataillons musulmans se mettaient en mouvement, au lever du soleil, il sortait des lignes de son armée, brandissant sa lance, lançant son cheval au galop et appelant au combat les plus braves d'entre ses ennemis. C'était alors parmi les Arabes à qui jouterait contre cet audacieux adversaire, et Nestorius, profitant de cette ardeur, prolongeait la lutte avec habileté, occupait les deux armées comme à un spectacle, gagnait du temps et savait toujours se retirer vainqueur.

Nestorius avait, du reste, parfaitement calculé ses chances : il savait qu'Abou-Obaïda était plutôt un administrateur qu'un guerrier; il savait aussi que Khaled, fatigué déjà par six années de campagnes consécutives, ne voulait plus risquer dans un combat sans importance une vie si utile à ses compatriotes dans les batailles rangées ou dans les siéges difficiles; il savait en outre qu'on laissait généralement aux jeunes gens ces occasions de déployer leur vaillance et d'acquérir une illustration si recherchée parmi les Arabes.

(*) Nous appelons indistinctement les sujets du Bas-Empire, les *Grecs*, les *Romains* ; ils étaient en effet Grecs par le fait de l'origine et Romains par le fait de la conquête. Les Arabes les nommaient et les nomment encore *Roumi* (Romains); de là *Roumili*, l'Asie Mineure (le pays des Romains).



Lemaitre direxit

Tortose (Tartous)

Il n'y avait donc pas de jour que Nestorius ne trouvât de nouveaux adversaires, et jusqu'alors il les avait tous faits prisonniers, après une lutte plus ou moins longue. Enfin, Damès, cet esclave qui, grâce au courage qu'il avait déployé à la prise du château d'Alep, était devenu capitaine, Damès, ce géant aussi brave que vigoureux, réclama de son général l'honneur d'aller combattre Nestorius. L'assaut fut terrible; les coups que se portaient ces deux adversaires, si dignes l'un de l'autre, laissaient entre eux deux la victoire indécise; et déjà ils s'étaient repris à plusieurs fois sans pouvoir se vaincre, lorsque le cheval de Damès s'étant abattu, le général grec profita de cet accident avec tant de prestesse qu'il désarma le géant musulman, et eut la gloire de l'emmener prisonnier dans son camp.

Le lendemain, les Arabes, humiliés, envoyèrent contre Nestorius un de leurs plus intrépides et de leurs plus habiles cavaliers. Nouvelle lutte pleine de péripéties. Mais, cette fois, les différents chocs des deux adversaires furent à la fois si adroits et si énergiques, leurs coups portés avec une si égale supériorité, que la victoire ne se déclara ni pour l'un ni pour l'autre, et que les deux champions, tout couverts de poussière, de sueur et de sang, hors d'haleine tous les deux, tous les deux épuisés, convinrent réciproquement, après plusieurs heures de combat, de se retirer chacun de son côté. Or, cette joute si prolongée avait tellement excité la curiosité de l'armée grecque, que tous les soldats tour à tour voulurent en suivre les chances diverses. Il y eut donc, parmi les Romains, une sorte de tumulte durant lequel on renversa la tente de Nestorius, où Damès, les mains liées, était gardé à vue par trois esclaves du général. Ces trois hommes, incapables de relever à eux seuls la tente de leur maître, proposèrent à Damès, dont ils connaissaient la force musculaire, de les aider dans leur travail. Cette imprudence leur coûta cher : à peine Damès eut-il les mains déliées qu'au lieu d'employer sa force prodigieuse à venir en aide aux trois esclaves, il la tourna contre eux, les terrassa l'un après l'autre, s'empara d'un des habits de Nestorius, monta l'un des chevaux du général des Romains, et, grâce à son déguisement, parvint à s'enfuir, à travers les Grecs, jusqu'au camp des Arabes, où son retour inattendu fut salué de mille acclamations de joie (*).

Telles étaient les vaines et inutiles luttes dont les Grecs se montraient seulement capables : luttes funestes, car elles habituaient la plus grande partie de l'armée romaine à ne rien faire qu'assister, les bras croisés, à des sortes de tournois; tandis que les Arabes, plus actifs, et accoutumés à ces combats d'homme à homme, accroissaient de jour en jour leur butin par des courses armées autour d'Antioche, entretenaient ainsi leur ardeur, et se créaient des partisans par la force des armes, ou par l'appât des promesses. Aussi, quand le moment de combattre en masse fut arrivé, quand tout retard devint désormais impossible, et qu'il fallut jouer la destinée de tous dans un seul jour et en une seule bataille, l'armée romaine se trouva diminuée et appauvrie de toutes les façons. La désertion s'était mise parmi les soldats; la trahison gagnait les officiers. Youkinna, pour qui tous les moyens étaient bons, avait, à force d'insistance, d'adresse, d'or pour quelques-uns, entraîné un grand nombre d'esprits douteux, de cœurs chancelants, de consciences larges, et avait même laissé à tous ces renégats futurs la double chance de demeurer au service de l'empereur, si la fortune était favorable à ses armes, ou de se faire mahométans, si ceux-ci obtenaient l'avantage.

Ce fut donc un spectacle réellement déplorable que celui de l'armée romaine se rangeant en bataille pour la dernière fois sur le sol de la Syrie. Des légions à l'effectif considérablement diminué, des chefs à l'esprit inquiet, les plus braves soldats à l'air découragé, durent produire un bien triste effet sur leur général qui les passait en revue. Pourtant le premier choc fut rempli de vigueur et de puissance, et les Arabes, comme à l'ordinaire, se replièrent d'abord devant ces tronçons, redoutables encore, de l'armée romaine.

(*) Voyez Ocley.

Mais bientôt ces derniers reprirent courage, tandis qu'au contraire les Grecs commençaient à se fatiguer. Nestorius eut beau déployer toute sa vaillance personnelle, il eut beau encourager les uns par son exemple, les autres par ses paroles, ses troupes fléchirent peu à peu, et se débandèrent sur les deux ailes.

Au moment critique de la bataille, Youkinna, qui avait été instruit de la position des Grecs, mit en œuvre toute son astuce et toute sa perfidie : sous prétexte d'aller porter secours à l'armée compromise, il sortit de la ville avec ses renégats et les prisonniers arabes qu'il avait secrètement délivrés. Ces quelques centaines de chevaux vinrent fondre par derrière sur l'armée défaillante, et la placèrent entre deux attaques. Nestorius se sentit alors complétement perdu, et eut encore la douleur de voir une grande partie de ses officiers passer du côté de l'ennemi, et se précipiter avec furie sur lui et ses soldats. Les Chrétiens fidèles furent, malgré leur défense vigoureuse, enfoncés de toutes parts, et bientôt la boucherie la plus sanglante succéda au combat. Les annalistes du temps ne disent point quel fut le sort de Nestorius; ils nous apprennent seulement que la plaine où se donna cette funeste bataille resta longtemps toute couverte de cadavres, et plus tard toute blanche d'ossements (*).

A la nouvelle de cette terrible défaite, Antioche se désola, gémit, accusa l'empereur, maudit son fils, mais ne songea pas à se défendre. Elle se racheta du pillage, moyennant trois cent mille pièces d'or, formant plus de quatre millions de notre monnaie; et tandis qu'Abou-Obaïda entrait par une des portes monumentales de la malheureuse cité, une foule de ses habitants sortait par les autres, emportant, ceux-ci les reliques de leurs saints, ceux-là leurs trésors accumulés. Ces émigrants de toutes sortes s'en allaient vers la mer pour passer en Occident; mais la plupart de ces malheureux retombèrent, à quelque temps de là, entre les mains de leurs ennemis, qui les traitèrent avec d'autant plus de rigueur qu'ils se croyaient frustrés de toutes les richesses que l'on avait emportées d'Antioche.

(*) Voyez Héthoum, historien arménien du quatorzième siècle.

COMBATS DANS LE LIBAN.

Le sort des fugitifs qui se dirigèrent vers les montagnes, fut moins à plaindre que le sort de ceux qui fuirent vers la mer. Les premiers étaient d'ailleurs de pauvres gens qui s'établirent dans le Liban, et vinrent augmenter le nombre des solitaires et des Chrétiens primitifs, premier noyau des Maronites actuels. D'autres étaient des soldats qui se réunirent au nombre de trente mille hommes, parfaitement capables de se défendre dans des rochers escarpés et sur des cimes abruptes. Ces soldats se seraient sans doute longtemps maintenus dans ce pays accidenté, et eussent formé comme une colonie militaire, si Abou-Obaïda, pour donner de l'occupation à ses troupes, pour ne les point laisser s'amollir dans les délices d'Antioche, n'avait résolu d'envoyer une expédition dans le Liban. La saison déjà avancée empêcha que le général arabe disposât d'un grand nombre d'hommes. Ce ne furent que les plus intrépides qui se présentèrent pour former un corps d'éclaireurs.

Maïssarah-Ebn-El-As, jeune homme aussi brave que déterminé, se mit à la tête des trois cents Arabes les plus audacieux, et fut suivi par Damès, qui commandait mille esclaves noirs. Cette petite troupe, pleine d'ardeur et d'enthousiasme, s'élança aussitôt à la poursuite des débris de l'armée romaine. Mais à peine furent-ils engagés dans la montagne, qu'un froid très-vif les atteignit. La neige survint ensuite : ils se couvrirent de tout ce qu'ils avaient apporté de vêtements; mais ces vêtements furent bientôt insuffisants; et ils eurent d'autant plus à souffrir qu'ils étaient accoutumés à un climat brûlant, à un soleil torride.

Pourtant, ils parvinrent enfin à une vallée assez bien abritée; mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'un jour ils se virent entourés d'une armée tout entière! Pleins de résolution, ils se fortifièrent dans leur camp, décidés à tenir ferme jusqu'à l'arrivée des secours qu'ils firent demander en toute hâte à Abou-

Obaïda. Leurs premiers combats furent, du reste, malheureux, quoique vivement disputés : on leur fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels Abd-Allah-Ebn-Hodafah, un des vieux compagnons de Mahomet, son cousin germain, celui qu'il avait autrefois député auprès du roi de Perse pour l'informer de sa mission divine.

Il fallut une suite de dévouements et d'actes courageux de tous les genres à Maïssarah et a ses compagnons pour défendre leur camp contre les assauts répétés de trente mille Grecs. Enfin, Khaled arriva à leur secours avec Aïadh-Ebn-Ghanem, l'un des parents d'Abou-Obaïda. Khaled avait trois mille cavaliers, Aïadh deux mille piétons; c'était assez pour vaincre les restes de l'armée romaine, quelque considérables qu'ils fussent. Les Grecs, d'ailleurs, ne donnèrent pas aux Arabes le temps de déployer leur valeur; à la seule nouvelle que Khaled marchait contre eux, ils s'enfuirent, durant la nuit, avec une telle rapidité, qu'ils laissèrent sur le terrain leurs tentes, leurs bagages, et une partie de leurs armes. Les Musulmans n'eurent alors qu'à paraître pour s'emparer de plusieurs places situées dans les montagnes septentrionales de la Syrie (*), telles que Tizin, Dolouk, Corhous, Rôban, Marasch, Hadath; mais toutes ces conquêtes de peu d'importance n'équivalaient pas pour Khaled à la seule perte d'Abd-Allah, ancien favori de Mahomet. Khaled fit des efforts inouïs pour rattraper ceux qui avaient enlevé un des doyens de l'armée musulmane; il courut nuit et jour, franchit les précipices, escalada les cimes les plus élevées, tout cela en vain. Quand il eut atteint les Grecs sur les bords de la mer, il apprit qu'Abd-Allah était déjà dirigé, sur un vaisseau, vers Constantinople. Alors il écrivit à Omar pour lui faire connaître cette perte si grave, son chagrin personnel, et ses efforts inutiles.

La douleur d'Omar ne fut pas moins grande que celle de Khaled, lorsqu'il apprit qu'Abd-Allah était prisonnier des Romains. Abd-Allah était son vieux compagnon; Abd-Allah avait, comme lui, assisté aux premiers combats de l'Islam; Abd-Allah avait, comme lui, été apprécié par Mahomet. Omar, déjà sûr de sa puissance, bien sûr aussi de la faiblesse d'Héraclius, lui écrivit, pour lui redemander Abd-Allah, la lettre suivante, curieuse, parce qu'elle prouve à quel point étaient arrivés l'orgueil des Musulmans et le mépris qu'ils portaient aux Grecs :

« Au nom de Dieu, clément, miséri-« cordieux. Louange à Dieu, maître des « mondes (*). Que la bénédiction de Dieu « soit sur son prophète! Le serviteur de « Dieu, Omar, à Héraclius, empereur « des Grecs. Dès que vous aurez reçu « cette lettre, ne manquez pas de me « renvoyer le prisonnier musulman qui « est auprès de vous et qui se nomme « Abd-Allah-Ebn-Hodafah. Si vous fai-« tes cela, j'aurai l'espérance que Dieu « vous conduira dans le droit chemin; « si vous le refusez, j'aurai soin d'en-« voyer contre vous des gens que le né-« goce et la marchandise ne détournent « pas du souvenir de Dieu. Que la santé « et le bonheur soient sur celui qui « marche dans le droit chemin! »

A la réception de cette lettre, le lâche empereur de Constantinople ne se hâta pas seulement de renvoyer Abd-Allah, mais il fit encore de nombreux et considérables présents au khalife, qui les reçut avec dédain. La noblesse et la grandeur d'âme étaient passées définitivement des Romains aux Arabes.

LES ROMAINS CHASSÉS DE SYRIE.

En même temps qu'il avait envoyé son impérative missive à Héraclius, Omar avait ordonné à Abou-Obaïda d'en finir avec la Syrie, et d'en chasser le reste des Grecs. L'armée d'Abou-Obaïda se porta donc vers le sud, tandis qu'Amrou-Ebn-El-As, posté sur les frontières de la Palestine, pour marcher contre l'Égypte après la conquête de la Syrie, s'avança vers Césarée. Bientôt toutes les forces musulmanes se trouvèrent réunies dans les environs de la dernière ville importante qui tînt encore pour les Romains. Selon la coutume ordinaire, les deux armées campèrent en face l'une de

(*) Voyez Abou'l'féda, *Ann. mus.*

(*) Ces paroles sont les deux premiers versets de la première Surate du Koran.

l'autre. Constantin, qui commandait les Chrétiens, sollicita une entrevue avec l'un des chefs arabes. Amrou ne fit aucune difficulté pour se rendre lui-même au camp ennemi. Cette conférence fut, comme toutes les autres, sans résultat. On rapporte seulement que le jeune prince grec ayant ridiculement demandé à Amrou quel droit les Arabes se croyaient à la possession de la Syrie, celui-ci lui répondit : « Le droit que con« fère le maître des mondes; la terre « appartient à Dieu, il la donne en hé« ritage à qui il veut, et c'est le succès « des armes qui manifeste sa volonté. » Cette dernière idée est encore demeurée tellement forte dans l'esprit des Arabes que la victoire leur semble toujours comme une bénédiction céleste. Ils ont encore du respect pour le victorieux, quel qu'il soit, et parfois même du dévouement.

A la suite de l'entrevue d'Amrou et de Constantin, il fallut bien, malgré l'envie contraire de ce dernier, que l'on se préparât à en venir aux mains. Le lendemain donc, les deux armées étaient déjà en présence, et attendaient l'ordre de la lutte, lorsqu'il sortit tout à coup des rangs des Chrétiens un chef revêtu d'une riche armure, qui provoqua en combat singulier les Musulmans les plus braves. Trois acceptèrent le défi; en quelques instants ils furent tués tous les trois. Était-ce Nestorius échappé au carnage de ses troupes? Était-ce un nouveau héros? Aucun historien ne le dit. Enfin Schourahbil, chef célèbre, qui commandait aux deux rives du Jourdain, irrité du succès de ce Grec, s'avança pour le combattre. Malgré son adresse et sa valeur, il trouva un maître dans cet inconnu. Il allait même périr sous un dernier coup que lui avait porté son invincible adversaire, lorsqu'un cavalier sortit des lignes de l'armée chrétienne, et sauva la vie à Schourahbil, en abattant par derrière la tête de son vainqueur. Cet acte de trahison avait été commis par un Arabe transfuge, du nom de Tolaïah, qui, après s'être fait passer pour prophète, s'être fait battre par Khaled, s'être réfugié chez les Grecs, voulait rentrer dans la religion de Mahomet en obtenant sa grâce par une action d'éclat. Après ce coup hardi, sinon loyal, les deux armées en vinrent aux mains. Le choc des Grecs ne fut pas si puissant qu'à l'ordinaire; et, après une mêlée confuse, les troupes byzantines, formées en partie de nouvelles milices, lachèrent pied de tous côtés. La nuit protégea les fuyards, et Constantin put se retirer à Césarée, en abandonnant aux Arabes son camp et ses bagages (*).

Les Arabes ne commirent point la faute de s'acharner contre les solides remparts de Césarée. Bien certains que cette ville tomberait tôt ou tard sous leur domination, ils la tinrent bloquée par terre avec une partie de leurs troupes, et avec l'autre ils remontèrent le littoral, pour s'emparer tour à tour de Tripoli et de Tyr, qui étaient, à cette époque, avec Césarée, les plus fortes places maritimes de la Syrie. Mais, tandis qu'Abou-Obaïda se préparait à faire marcher des troupes sur Tripoli, il apprit qu'une nouvelle ruse de Youkinna avait ouvert les portes de cette cité aux Musulmans. En constatant la réussite de la plupart des perfidies de l'ancien gouverneur d'Alep, l'histoire n'en donne pas toujours les détails. Aussi, ignorons-nous par quelle voie souterraine Youkinna s'était glissé dans Tripoli. Khaled vint au secours de Youkinna, et vint à propos. On commençait, dans la ville, à murmurer contre l'apostat, aussi despote après la victoire qu'il était fourbe dans la lutte.

Malgré son succès, cet homme, toujours actif et prompt dans ses perfidies, songeait déjà à prendre Tyr comme il avait pris Tripoli. Le hasard le servit à point. tandis que la fatalité la plus désastreuse s'appesantissait sur les Romains. Un jour, on vit entrer, à force de rames, dans la baie de Tripoli, cinquante galères, équipées dans les îles de Crète et de Chypre, et chargées de provisions de bouche et de munitions de guerre. L'amiral grec, qui ignorait la surprise de Tripoli, vint à terre sans défiance, fut reçu avec empressement par Youkinna, qui était parvenu à le tromper, puis, au moment opportun, cet officier crédule fut emprisonné avec une partie de ses marins. Cette chance d'un inconcevable

(*) Voyez Théophane et Ockley.

bonheur n'endormit pas Youkinna. A quelque temps de là il monta avec neuf cents hommes à lui sur ces mêmes galères et se dirigea vers Tyr. Costhah, le gouverneur de cette place, fut, comme tous les autres, trompé d'abord par Youkinna, laissa les galères entrer dans le port, les troupes débarquer; mais bientôt, soit qu'il se méfiât de Youkinna, soit qu'il eût été averti, il fit mettre aux fers le renégat et ses neuf cents hommes.

Youkinna, cette fois, se croyait vaincu; mais le destin, qui voulait la perte des Grecs, le sauva de leur vengeance. Dans les empires en décadence, la trahison est contagieuse. Youkinna, dans un propre parent du gouverneur de Tyr, trouva un complice qui machina avec lui une conjuration, au lieu de le garder avec soin, comme il en était chargé. Cet homme infâme, du nom de Bazile, d'une part empêcha Costhah de faire mourir immédiatement Youkinna, et fit, d'autre part, prévenir Yézid de s'approcher des murailles de Tyr. Le général musulman fit, en effet, diligence, et apparut bientôt dans la plaine, avec deux mille hommes. Aussitôt le gouverneur, accompagné de sa garnison, sortit de la ville pour aller chasser les Arabes, et laissa le commandement intérieur au traître Bazile. Or, la première action de celui-ci fut de délivrer Youkinna et ses neuf cents hommes, de prévenir les marins musulmans, de les faire descendre à terre, et de leur ordonner d'aller grossir les rangs de Yézid. Ce complot réussit d'autant mieux que les Tyriens, peu scrupuleux de leur naturel, se firent presque tous mahométans. A cette nouvelle, Constantin désespéra comme avait fait son père, lors de la prise de Damas. Il s'embarqua cette fois pour Constantinople même; et Césarée, abandonnée, paya environ trois millions aux Arabes, c'est-à-dire deux cent mille pièces d'or, pour se sauver du pillage (*).

Césarée une fois au pouvoir des Musulmans, toutes les autres villes de la Phénicie maritime et de la Palestine ouvrirent leurs portes sans combat, Acre, Béryte, Djébaïl, aussi bien que Tibériade, Néapolis, Ascalon et Ramlah. Les autres places du nord, qui se révoltaient naguère contre les Arabes à l'annonce des moindres succès des troupes romaines, renoncèrent désormais à toute tentative de soulèvement. Les gens des cités, par calcul, les gens des campagnes, par nécessité, se soumirent sans murmure aux tributs définitifs qu'on leur imposa. Les ambitieux, les intéressés, les mauvaises natures de toutes espèces, et il y en avait beaucoup dans une nation aussi mélangée et aussi corrompue que la nation syrienne du septième siècle, se firent mahométans, et se montrèrent plus rigoureux et plus durs envers leurs anciens coreligionnaires que les Musulmans eux-mêmes. Tout était consommé : une nouvelle domination s'étendait sur cette malheureuse contrée; une nouvelle ère d'infortune commençait pour elle.

Les propres vainqueurs de la Syrie ne jouirent pas longtemps, du reste, de leur conquête. A peine le pays entier était-il passé sous le joug de l'Islam, qu'une peste terrible, générale, de la plus violente intensité, se déclara tout à coup, fit les progrès les plus rapides et les plus effrayants, atteignit l'armée et ses auxiliaires, les Arabes de toutes les tribus à la fois. Ce fléau, qui avait sans doute pris naissance dans ces champs de carnage où la guerre avait amoncelé tant de cadavres, frappa les généraux comme les soldats. Les plus grands capitaines, qu'avaient épargnés tant de combats, tombèrent tour à tour sous les coups de la faux invisible : Abou-Obaïda, Yézid, Schourahbil et tant d'autres. La Providence semble par fois bien sévère dans ses justices : elle avait puni par les Arabes les Syriens de leur corruption, elle punit presque aussitôt par la peste les Arabes de leur cruauté.

(*) Voyez Wakedy.

LA SYRIE SOUS LES OMMIADES.

CARACTÈRE DES PREMIÈRES CONQUÊTES ARABES.

S'il nous fallait résumer la première phase des conquêtes de l'Islam, nous y trouverions un mélange de grandeur et de barbarie, de persévérance et d'instabilité, de clémence et de rigueur, d'avidité et de désintéressement, qui présente une suite de contrastes plutôt qu'un caractère général. Aussi pour s'expliquer la prodigieuse quantité de victoires qui étendit si vite la domination musulmane, pour se rendre un compte clair et exact des causes successives qui firent triompher les Arabes, il est indispensable, d'une part, de bien constater la faiblesse de l'empire byzantin, c'est ce que nous avons fait en commençant cette histoire, et, d'autre part, d'analyser les éléments vitaux qui vinrent tour à tour se développer dans le sein des tribus mahométanes.

L'empire de l'Islam sur l'Orient est un fait bien autrement puissant et merveilleux que l'envahissement de l'Occident par les races septentrionales. Les Barbares du Nord vinrent par irruptions irrégulières, par masses compactes; c'est leur continuité qui fit leur force, c'est leur nombre qui fit leur succès. Les Arabes, au contraire, sont d'abord une poignée d'hommes contre des armées, quelques cavaliers contre des peuples. Mais les Barbares, sans idée prépondérante, sans constitution quelconque, avec des mœurs diverses et souvent contradictoires, acceptent la religion qu'ils trouvent établie, remplacent leurs lois grossières par les lois romaines, façonnent leurs habitudes aux coutumes qu'ils rencontrent; tandis que les Arabes apportent avec eux un culte absolu, un code rigoureux, des usages impératifs. Les Barbares ont peut-être modifié la face de l'Europe; à coup sûr, les Arabes ont changé radicalement la face de l'Asie. De la domination des Arabes, d'ailleurs, est née, au bout d'un siècle, une civilisation, celle des Abbassides; de l'irruption des Barbares, il n'est résulté, au bout de cinq cents ans, qu'une anarchie, celle du moyen âge.

Attila, Hermanric, Odoacre sont des fléaux; Mahomet est un fondateur. Ces rois barbares, élevés sur leur lourd pavois, n'ont jamais vaincu que par la force brutale; les khalifes, du haut de leurs chaires sacrées, ont conquis par la conviction autant que par les armes: voilà le secret de leur supériorité. Il ne serait donc pas sensé de confondre davantage la turbulence inintelligente des races septentrionales et l'ardeur réfléchie des tribus de l'Hedjaz et de l'Yémen. Voyez comme tout se développe rapidement chez les Arabes: la discipline militaire par la règle religieuse, l'habileté guerrière par l'habitude des combats, la sobriété par les privations, l'énergie par les fatigues. C'est qu'outre les qualités ordinaires des nations jeunes, l'impétuosité et la vigueur, les Arabes ont encore grâce à l'unité qui les maintient et les dirige, la persévérance et le calcul. Le fanatisme chez eux ne fut pas, comme on l'a cru longtemps, une conséquence forcée de leur culte, ce fut un résultat fatal de leurs guerres: leur exaltation les a soutenus dans les combats, leur rigorisme leur a fait vaincre toute résistance.

Tout d'abord Mahomet ne songe qu'à grouper des tribus divisées: la religion qu'il leur impose n'est que le ciment de leur union. Plus tard il veut fortifier la nation qu'il a créée; et il cherche à l'augmenter en hommes plutôt qu'en provinces. Ses successeurs sont tout aussi habiles que lui. Abou-Bekr ne se hâte pas de pousser ses compagnons à la conquête, il se préoccupe beaucoup plus de la propagande que de la guerre; il laisse volontiers ses nouveaux prosélytes solliciter eux-mêmes l'honneur de combattre les infidèles; il pense moins à tracer des plans de bataille qu'à réunir les chapitres dispersés du Koran, à établir l'unité musulmane, à fonder un gouvernement.

Omar, sans être moins justicier, est plus belliqueux: il excite sans cesse les Arabes à marcher en avant, il gourmande leur indolence momentanée, réprime leur mollesse naissante, punit leurs vices, ordonne aux troupes leurs mouvements, organise les moyens de vaincre, mène les généraux comme les soldats, imprime à chacun son

action, voit l'ensemble des opérations militaires du fond de l'Arabie, et y préside en souverain. Si un lâche assassinat, si la vengance d'un barbare insulté n'avait pas brusquement mis fin à ses projets, Omar, par son énergie, sa sévérité et son ambition nationale, eût complété Mahomet. C'était bien là le dur mais puissant chef qu'il fallait à une nation à peine formée, fascinée déjà par la rapidité de ses conquêtes, éblouie par l'éclat des richesses qu'elle avait arrachées aux vaincus. Calme, infatigable, désintéressé, Omar ne s'étonne jamais de l'accroissement prodigieux de son empire, il ne songe qu'à accumuler les triomphes de l'Islam : après la Syrie il veut l'Égypte ; après la Mésopotamie, la Perse jusqu'à l'Oxus ; et de ces butins merveilleux qu'on lui expédie de tous côtés il donne avec intégrité une part à chacun selon les services, selon l'âge, selon l'ancienneté dans le dévouement à la religion nouvelle. Quant à lui, il redouble encore de simplicité, de sobriété ; pour inspirer le mépris des vaines parures, il porte avec orgueil une robe douze fois rapiécée ; pour donner l'exemple du respect aux prescriptions du Koran, il ne boit que de l'eau, et sa table est un modèle de frugalité. Et cependant il a accepté le titre significatif de *commandeur des croyants*, titre qui n'impose aucune borne à sa puissance et qui lui accorde à la fois tous les pouvoirs, civils, militaires et religieux (*).

Grâce à Abou-Bekr, l'esprit de propagande guerrière s'était répandu de tribu en tribu ; grâce à Omar, l'armée se constitua, s'aguerrit, se disciplina. Les premières bandes, qui suivirent Ozama en Syrie, ne faisaient la plupart du temps qu'une guerre d'aventures, de razzias, de sacs et de pillages ; les troupes d'Abou-Obaïda agirent avec plus de concert, sans rien perdre pourtant de leur primitif élan. Les généraux se formèrent en même temps que les soldats ; l'habileté se joignit bientôt au courage. Les nouvelles recrues, celles surtout qui avaient appris des Romains ou des Perses l'art des combats, apportèrent aux Arabes ignorants leurs observations et leur science : dès le siége de Damas les Syriens virent avec effroi les Musulmans attaquer leurs murailles avec des machines, dont ils se servaient déjà avec autant d'adresse que les Grecs eux-mêmes. A la bataille d'Yarmouk, c'est bien encore une lutte féroce, sauvage, d'homme à homme, une mêlée gigantesque, où l'une des deux armées devait périr tout entière ; mais au siége d'Antioche, dans l'expédition des montagnes, à Césarée, c'est déjà de la tactique, ce sont des stratagèmes aussi intelligemment conçus qu'habilement exécutés.

Tous les moyens, du reste, étaient bons aux Arabes ; tous les auxiliaires étaient bien reçus par eux : ils n'avaient pas encore le sens moral, qui n'est le propre que des nations à leur apogée. Les Arabes, au septième siècle, ne se faisaient faute ni de ruses ni de fourberies, ni de dissimulations de toutes espèces ; ils acceptaient également les services des traîtres et des apostats, des gens perdus de dettes et de crimes, des lâches comme des ambitieux. Aussi, si en moins de sept années ils remplacèrent leurs premières troupes d'aventuriers, montés sur de maigres cavales, à peine armés de lances au fer mal aiguisé, par des masses régulières, disciplinées, composées tout à la fois d'adroits archers, de fantassins aux piques et aux épées redoutables, de cavaliers aux cottes de mailles et au sabre recourbé ; si en moins de sept années ils se rendirent aussi propres à la guerre que leurs plus savants ennemis, il leur fallut beaucoup plus de temps pour organiser leurs conquêtes, établir en Syrie un ordre nouveau, tirer parti de l'immense territoire et des richesses innombrables dont ils s'étaient si rapidement rendus maîtres.

Dans les premiers jours de leur empire le gouvernement fut facile aux Arabes : ils laissaient à chaque ville ses lois particulières, sa police, ses coutumes, ses chefs civils et ses magistrats. Leur possession consistait tout simplement à établir une garnison dans la citadelle, et à percevoir, à des époques dites, le tribut qu'ils avaient imposé. Mais plus tard, quand il fallut rappeler les habitants des campagnes pour cultiver les terres en friche, quand il fallut affer-

(*) Voyez Abou'l'féda.

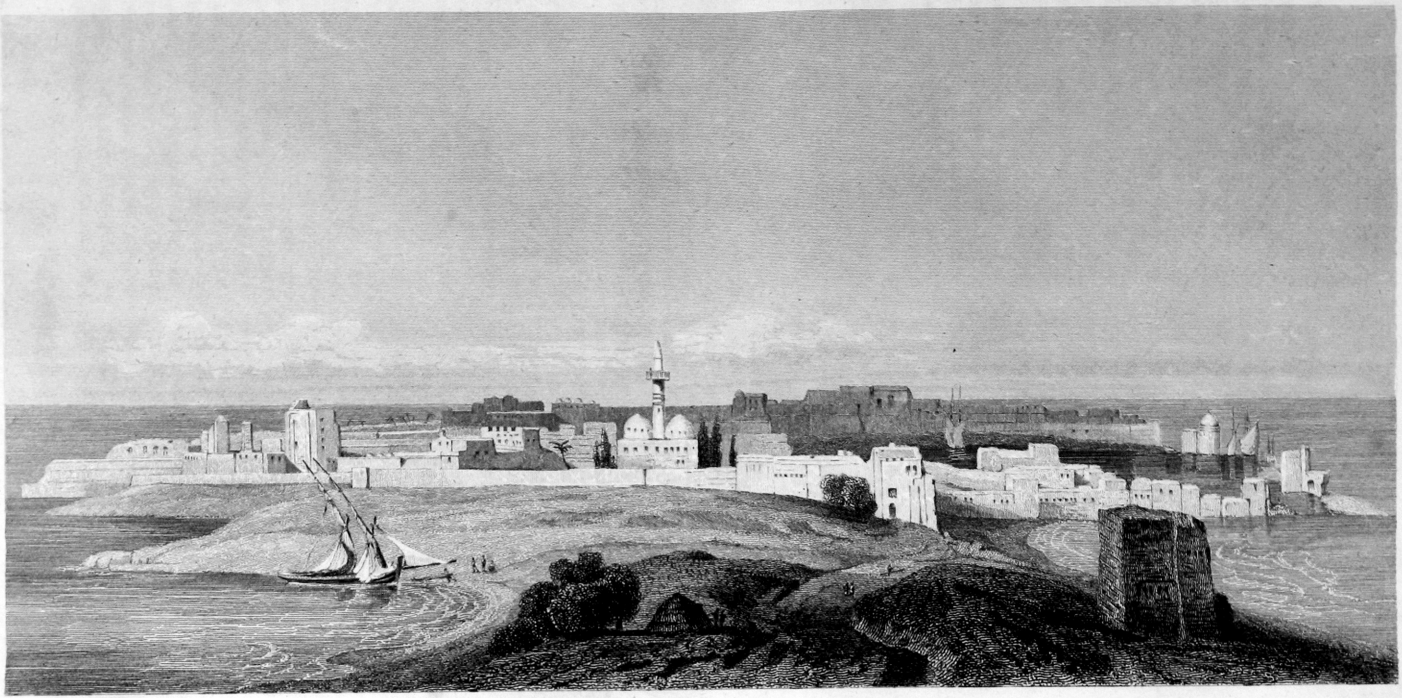
mer de grands terrains, exploiter les monopoles dont les empereurs de Constantinople s'étaient réservé la jouissance, tels que les salines, les mines de fer, les forêts à bois de construction, alors les difficultés surgirent de tous cotés. Puis le nombre des adhérents à l'Islam augmentait tous les jours, et à ces nouveaux Musulmans il fallait des priviléges ou des emplois, une solde dans l'armée, ou des franchises dans le commerce, des terres enfin lorsqu'ils n'étaient rien et n'avaient rien. Pour constituer le pays, un homme aussi bon administrateur qu'habile politique était nécessaire : cet homme se rencontra.

COMMENCEMENTS DE MOAWIAH.

Parmi les guerriers célèbres qui se distinguèrent en Syrie, parmi ceux qu'épargnèrent les combats, et surtout la peste cruelle qui ravagea toutes les provinces conquises l'an 18 de l'hégire, ce qui fit appeler par les Orientaux cette époque funeste : *l'année de la mortalité ;* parmi ces braves et ces heureux, disons-nous, on avait remarqué Moawiah, frère de ce Yézid que nous avons vu commander avec tant de valeur l'un des grands corps de l'expédition arabe. Moawiah avait donné des preuves de courage au siége de Césarée ; plus tard, son habileté dans les négociations fut fort utile à la prise de possession générale de la Syrie.

C'était un jeune homme grave, réservé, d'une apparence froide et d'un esprit réfléchi, méditant au fond de sa tente, lorsqu'il ne combattait pas, ayant avant l'âge cette dignité, ce calme, qui inspirent toujours du respect aux Arabes. Son caractère était de ceux qui réussissent en Orient : maître de ses passions, il était certain de dominer un jour celles des autres ; sûr de ses sentiments comme de ses moindres sensations, il paraissait toujours n'être mu que par la justice, et n'agir que par la raison. Son ambition fut un feu qui couva vingt ans pour éclater tout à coup comme un incendie indomptable. Cet homme, du reste, comme les hommes les plus puissants, grandit peu à peu, se forma lui-même, attendit les occasions avec intelligence, s'en servit avec mesure, et ne fut jamais impatient ni de la fortune ni de la gloire : sa vie était si logique qu'elles devaient tôt ou tard lui arriver toutes deux.

Descendant des anciens princes de la Mekke, fils d'Abou-Sofian, qui avait été chef du temple de la Kaaba, lorsque son père, qui fut d'abord un ennemi acharné de Mahomet, ne put plus résister à l'entraînement général et se déclara musulman, le jeune Moawiah eut l'esprit de se faire attacher à la personne de Mahomet comme simple secrétaire. Il connut ainsi les allures de l'envoyé de Dieu, pénétra peut-être quelques secrets importants, se fit estimer par les premiers adhérents à l'Islam, et se montra si modeste, si réservé, si discret, qu'on ne vit que son aptitude sans voir son ambition, qu'on ne loua que son zèle sans redouter ses hautes capacités. Lorsque son frère aîné partit pour la Palestine, il ne se décida pas tout de suite à le suivre. Moawiah ne se hâtait jamais : il avait encore à étudier le caractère des successeurs du prophète, il voulait peut-être que l'Islam se consolidât avant de lui sacrifier à jamais les prétentions de sa famille sur le gouvernement de la Mekke Enfin lorsque la puissance du mahométisme fut manifeste pour tous, lorsque les prétendants à la prophétie, Mozaïlama et Asouad, eurent été vaincus par Abou-Bekr, lorsque l'Arabie entière fut pacifiée, Moawiah prit son parti. Pour régner sur le peuple arabe, il comprit qu'il lui fallait des vertus guerrières, et il résolut d'en avoir. Pour rêver, un jour, un règne personnel, il reconnut que ce n'était pas en Arabie même qu'il pouvait le fonder, et il partit pour la Syrie, non-seulement afin de se rendre par les armes digne de ses aïeux, mais encore pour suivre de plus près les progrès de l'Islam. Homme adroit, tête pensante, il se modelait d'abord sur ceux qu'il voulait dominer plus tard : il se fit sobre, rigide dans ses mœurs, religieux et batailleur, selon l'usage commun alors, selon le goût du temps. Toute cette tactique, tous ces calculs furent-ils les résultats des réflexions solitaires du jeune homme ? Les conseils de son père avaient-ils inspiré à Moawiah la conduite qu'il tenait? Les annalistes ne le disent pas ; mais tout fait présumer qu'il y avait complicité paternelle dans ces manœuvres habiles, dans ce plan longuement médité.



Lemaitre direxit

Tyr.

Les circonstances, du reste, servirent admirablement Moawiah : le sort lui était favorable, ce qui, chez les Arabes, entraîne les suffrages des plus récalcitrants, et double la puissance du prédestiné. Moawiah n'avait éprouvé aucune atteinte de cette peste terrible, qui avait décimé l'armée musulmane en l'an 637, et s'était surtout attaquée aux guerriers les plus illustres. De tous ces généraux, aussi actifs qu'habiles, à qui on devait la conquête de la Syrie, à peine en restait-il deux, Amrou-Ben-El-As et Khaled. Encore ce dernier avait-il été si longtemps malade, qu'il fut obligé de se retirer à Émèse. Là, par suite de son attaque de peste, par suite aussi des fatigues que dix ans de combats perpétuels avaient accumulées sur sa tête, on vit le brillant cavalier arabe s'affaisser tout à coup, ses forces l'abandonner peu à peu et son âme énergique ne survivre que trois ans à la destruction de son corps.

Amrou fut nommé par Omar gouverneur de la Syrie tout entière; mais pour maintenir dans la dépendance musulmane un aussi vaste pays, il fallait à Amrou un second dans l'habileté duquel il pût avoir toute confiance. Moawiah agit si bien, il montra à son supérieur tant de perspicacité et tant de dévouement à la fois, il déploya tant d'activité et de zèle, tout en se conformant aux indications qu'on lui donnait, qu'Amrou, décidé d'ailleurs par les antécédents de Moawiah, le choisit pour le remplacer en diverses occurrences, et le chargea particulièrement de lever et de former des troupes nouvelles. Moawiah fit merveilles : il était d'un caractère doux et ferme tout ensemble, il avait une connaissance prématurée des hommes, il savait mieux que tout autre s'adresser à leur passion bonne ou mauvaise, et l'exploiter à son profit. Grâce à son éloquence auprès des indigènes les plus influents, grâce aux promesses dont il fut prodigue envers les masses, grâce surtout à une condescendance bien entendue pour les tribus des Arabes nouvellement rangées sous les lois de l'Islam, il parvint en un assez court espace de temps à réunir une armée presque aussi nombreuse que celle que les guerres de la conquête et les ravages de la peste avaient détruite.

Ce premier succès du jeune lieutenant d'Amrou prouva à tel point son influence sur les populations que, quand l'armée, qu'il avait réunie, eut ordre de marcher sur l'Égypte, le khalife voulut reconnaître les efforts heureux de Moawiah en le nommant gouverneur de la Syrie, en place d'Amrou partant pour une expédition qui devait être aussi longue qu'importante. A peine en possession de son gouvernement, Moawiah, loin d'essayer son pouvoir sur les Chrétiens en les accablant d'impôts, loin de fatiguer les troupes qui lui restaient dans de vaines expéditions, se montra, au contraire, généreux et facile envers les tributaires, et s'appliqua tout d'abord à discipliner ses soldats, à chercher pour eux des instructeurs parmi les renégats et parmi les Arabes qui avaient servi l'empire byzantin. Patient et persévérant, il eut bientôt des légions organisées à la romaine, des compagnies d'archers, des machines pour les siéges, et des hommes capables de manœuvrer ces machines. Tolérant et juste, il obtint l'affection des Musulmans de Syrie, tandis que sa police rigoureuse rendait la sécurité aux villes, et que son administration ni exigeante ni tracassière rappelait le commerce que la guerre avait écarté.

Quoiqu'il ait eu dès lors une prédilection marquée pour Damas, et qu'il eût fait de cette capitale sa résidence habituelle, il n'en inspectait pas moins lui-même les autres districts de son gouvernement, y maintenait un ordre sévère, et cherchait à leur rendre leur ancienne tranquillité. Grâce à sa main ferme et à son œil vigilant, la Syrie put assez vite effacer les ravages de la guerre. Soumise presque tout entière, elle n'avait plus à craindre ces courses désordonnées que les Arabes maraudeurs entreprenaient sur tous les points, durant la lutte entre les Musulmans et les Romains. Cette infortunée province put donc reprendre haleine; les agriculteurs revinrent dans les campagnes, les industriels dans les cités, les négociants sur le littoral. Ce calme momentané fut aussi salutaire à la Syrie qu'il

(*) Voyez Elmacin.

fut utile à son gouverneur. La Syrie, naturellement féconde et riche, guérit peu à peu ses blessures, répara ses pertes, et se reprit à vivre dans son bien-être précédent; Moawiah se fit des partisans, dont le nombre augmenta de jour en jour et qui lui servirent au moment décisif de sa vie beaucoup plus que n'auraient fait des troupes nombreuses. Il vaut toujours mieux s'appuyer sur un peuple que sur une armée. Moawiah, pénétré de la vérité de ce précepte, ne cessa jamais de le mettre en pratique, et lui dut en partie sa grandeur dans l'avenir.

MORT D'HÉRACLIUS (*).

Tandis que Moawiah administrait la Syrie avec une sagesse aussi noble que rare, Amrou-Ben-El-As s'emparait de l'Égypte avec une rapidité merveilleuse. Tout devait céder désormais à cette nation arabe, dans le sein de laquelle se rencontraient à la fois de grands généraux et d'habiles administrateurs. L'empire byzantin, au contraire, voyait année par année ses plus belles provinces conquises, ses richesses dispersées, ses troupes battues, et ses plus belles églises changées en mosquées. Héraclius, accablé de chagrins et d'infirmités, se mourait au milieu de ses eunuques, et n'osait plus interroger ses ministres, de peur d'apprendre de nouvelles défaites, de nouveaux malheurs. Il végéta ainsi dans l'isolement et dans l'ignorance jusqu'en l'année 641, et s'éteignit, inutile à son peuple, funeste à son empire, à charge à lui-même. Tout semblait, du reste, l'écraser et le désespérer : son fils aîné Constantin, né de sa première femme Eudocie, n'avait montré aucune grande qualité, aucune vertu de prince, et ne méritait point le titre d'empereur, qu'il avait reçu presque dès sa naissance. Sa santé, d'ailleurs, était déjà chancelante, et faisait craindre qu'il ne survécût que peu de jours à son père. Le second fils d'Héraclius, Héracléonas, était un jeune homme de dix-neuf ans, aussi faible de corps que d'esprit. Sa mère, l'impératrice Martine, était une femme aussi légère qu'ambitieuse: c'était elle qui avait excité jadis la jalousie du vieil empereur; et depuis elle avait voué une haine profonde au fils d'Eudocie, avec lequel elle ne voulait pas qu'Héracléonas partageât l'empire selon les vœux d'Héraclius. Ainsi les tourments intérieurs venaient ajouter leurs angoisses aux souffrances impériales qui accablaient Héraclius. Triste prince, dont la fin du règne ternissait la gloire que ses campagnes contre les Perses lui avaient acquise! Actif et brave par boutade, il avait rencontré en lui assez de puissance pour vaincre un despote détesté, Chosroès, un peuple en décadence, les Perses; mais il n'avait pu lutter, malgré ses premiers et ridicules dédains, contre un homme de génie, sorti d'un désert.

Effrayante péripétie des jeux de la fortune! le vainqueur d'hier devient le vaincu d'aujourd'hui, le triomphateur des armées du grand roi s'enfuit honteusement devant les premières bandes indisciplinées des Arabes. Mais aussi Héraclius était trop au-dessous de son rôle: il lui eût fallu autant d'ardeur que de prudence, autant de persévérance que de soudaineté, et il n'avait aucune de ces grandes vertus princières. Héraclius, nous l'avons déjà dit, c'est la contradiction couronnée: c'est donc l'irrésolution dans les conseils, le doute quand il faut décider, et qui pis est quand on a décidé, la mollesse quand il faut agir, l'inconstance quand il faut persister. Plus mobile que la boussole, il répond à la moindre impulsion; il cède à tous les mouvements qui l'attirent sans en connaître la cause. Il lui suffit de cette puissance occulte pour se croire entraîné fatalement par un pouvoir qu'il ignore, et qu'il appelle le destin ou la Providence, afin de lui laisser la responsabilité de ses torts.

Mahomet, au contraire, le premier adversaire sérieux d'Héraclius, Mahomet est l'homme ardent, mais tardif; l'homme qui sait attendre, et ne se décourage jamais; l'homme qui a étudié tous les mouvements du cœur et de l'esprit, qui sait à quelle époque naît la maturité des idées, à quel signe on la reconnaît, et combien il est important de la saisir; qui devine quand il faut parler ou se taire, quand il faut s'arrêter ou agir, qui voit une belle occasion et qui s'en

(*) Voyez Théophane, Cedrenus et Nicéphore.



Lemaître direxit

détourne, parce qu'il y manque encore une condition de succès; dont la profonde prévoyance pénètre l'avenir: prophète, parce qu'il lit au fond du cœur humain et qu'il en mesure les battements; tour à tour le plus doux, le plus cruel, le plus clément, le plus implacable des chefs de peuple; le plus brave des commandants d'armée, mais le moins pressé de vaincre. Or Mahomet créait une nation, et il la fit à son image; Héraclius présidait à une décadence, et il ne parvint qu'à en précipiter la chute.

Ainsi deux hommes avaient bouleversé le monde au commencement du septième siècle, l'un par son génie, l'autre par son incapacité. Sans Mahomet, il n'y avait pas de nation arabe; avec un autre qu'Héraclius peut-être, l'empire byzantin ne perdait pas la Syrie et l'Égypte, sa grande manufacture et son inépuisable grenier. Les Romains, qui s'étaient encore trouvés assez d'énergie intime et de puissance militaire pour vaincre les armées nombreuses et régulières des Perses, auraient certes bien pu s'opposer victorieusement à l'invasion des Musulmans. Mais leur prince sans prévoyance, capricieux et léger, inconstant et vain, crut avoir mérité sa gloire en humiliant son rival Chosroès, et dès lors il s'endormit sur ses faciles lauriers. Pour reconnaître le danger, il lui fallait le saccagement d'une province tout entière. Dans la mieux combinée des conquêtes, il ne vit longtemps qu'une lutte partielle: il n'opposa que des digues insignifiantes contre les premiers flots de l'Islam; et quand vinrent enfin les armées romaines, il était trop tard, et Héraclius se garda bien de les commander en personne. Il dédaignait les Arabes au commencement de la guerre, il les craignait à la fin; d'abord ce fut de sa part suffisance, ensuite ce fut lâcheté. La Providence semble, à certaines époques, condamner des peuples à l'inaction en aveuglant leurs chefs, et renouveler la face de la terre en faisant surgir du milieu des sables brûlants des esprits supérieurs qui rallient leurs semblables, leur impriment le mouvement, leur inspirent des idées, leur proposent un but. La destinée d'Héraclius était-elle d'abaisser son empire, de même que celle de Mahomet fut d'en élever un?

Rien n'est plus prompt que la croissance d'une nation prédestinée à la grandeur. A peine Mahomet a-t-il réuni des tribus éparpillées et hostiles en un corps compacte et uni, que les hommes utiles se présentent en foule, et selon les besoins successifs. Après les généraux, les organisateurs; après Khaled, Moawiah. Quand un peuple en est arrivé à cet état d'extrême ébullition d'où naissent les révolutions ou les transformations sociales, les gloires et les profits nationaux, il naît coup sur coup dans son sein les aptitudes et les talents les plus divers, les plus nobles dévouements, les plus grands courages. Tout mûrit vite sous l'œil d'un homme de génie, ce soleil humain; chacun suit avec enthousiasme sa lumineuse direction. Sa pensée enfante des merveilles, sa volonté crée des vertus, et les masses reconnaissantes, dans leur stupéfaction admirative, nomment ces hommes de génie des prophètes et leurs actes des miracles; tandis que leurs adversaires, les envieux, les vaincus, les appellent des imposteurs, et traitent de fanatisme l'exaltation qu'ils allument dans le cœur de leurs partisans. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse autour d'eux, ces hommes de génie viennent toujours à point pour réussir: les chemins semblent leur avoir été préparés; les capacités de toutes sortes leur font cortége. Voyez Mahomet: dans ses premiers adhérents il y avait l'étoffe de deux khalifes capables d'achever son œuvre, Abou-Bekr, l'unitaire, Omar, le conquérant; dans ses premiers compagnons il y avait des héros qui s'illustrèrent tour à tour, Ali, Zaïd, Ozama, Dhérar, Schourahbil, Abou-Obaïda, Khaled, Amrou-Ben-El-As, et tant d'autres; dans un de ses secrétaires enfin, Moawiah, un futur fondateur de dynastie: c'est de ce dernier que nous avons maintenant à nous occuper.

PREMIÈRES EXPÉDITIONS MARITIMES DES ARABES.

Une fois qu'il se fut créé un grand nombre de partisans par ses avances judicieusement faites, une fois qu'il se fut formé un trésor par ses économies, une armée par son habileté, Moawiah parvint à pacifier presque entièrement

la Syrie, et força le reste des soldats de l'empire byzantin à se jeter dans les montagnes du Liban. Il ne commit pas la faute de les poursuivre dans ce dernier refuge, et il laissa se former, derrière ces roches inaccessibles, un noyau de dissidents qu'il paraissait avoir envie de ne point inquiéter, soit qu'il songeât à les faire revenir à lui à force de longanimité, soit qu'il voulût conserver un foyer de guerre, propre à entretenir le courage et l'activité de ses troupes. Pour occuper les plus ardents, il pensa alors à pousser des reconnaissances en Asie Mineure, et il chargea Habib, l'un de ses lieutenants, commandant de la place de Kinesrin, de s'avancer jusqu'en Arménie. Il savait que cette province était en perpétuelle agitation, qu'une foule de petits princes s'y étaient déclarés indépendants de Constantinople, et s'y disputaient la domination.

Habib obtint les succès que Moawiah avait prévus; ce chef, aussi hardi que rapide, pénétra sans difficulté dans ce pays divisé, entra dans plusieurs villes, enleva de nombreux butins, et vint enfin mettre le siége devant Dovin, la capitale, cité riche et résidence du patriarche grec. Après quelques combats, où, faute d'unité dans le pouvoir, les Arméniens furent facilement vaincus, Habib força Dovin, la saccagea, et dirigea sur la Syrie trente-cinq mille captifs. Puis, non content de cette première victoire, le bouillant général arabe entreprit la conquête de l'Ibérie, s'empara de Tiflis, chef-lieu actuel de la Géorgie, monta dans le Caucase, et y vainquit plusieurs peuplades barbares (*).

A mesure qu'Habib avançait vers le nord, il soumettait au tribut les populations qu'il avait domptées, et envoyait de temps à autre des prisonniers et des dépouilles à l'heureux gouverneur de la Syrie. Moawiah fut fort satisfait de son lieutenant; mais, plus prudent que n'était Habib, il lui donna l'ordre de s'arrêter enfin. Cet ordre arriva trop tard: Habib avait franchi *Bab-al Abouad*, *la Porte des Portes*, le défilé de Derbend; et avec une armée épuisée par ses propres succès il eut encore la témérité de s'engager dans les steppes immenses qui longent la mer Caspienne. Là, dit-on, il fut bientôt entouré par les farouches Khazars, et fut vaincu et mis à mort par leur khakan. Malgré son issue fâcheuse, cette expédition n'en augmenta pas moins la terreur qu'inspiraient les armes musulmanes, et servit aux projets que Moawiah avait formés (*).

Tranquille, en effet, du côté du continent, certain de son ascendant sur la Syrie, Moawiah, le premier d'entre les Arabes, pensa à la mer, et voulut y étendre sa domination. Il demanda donc à Abd-Allah-Ben-Saad, possesseur d'Alexandrie, de lui envoyer tous les vaisseaux qu'il avait trouvés dans le port de cette grande cité. Celui-ci lui en expédia dix-sept cents, nombre considérable, mais qui s'explique, en faisant entrer en ligne de compte les bateaux de toutes les grandeurs, les galères de guerre comme les simples barques. Moawiah arma cette formidable flotte, trouva des pilotes pour la diriger, s'y embarqua lui-même, et se porta d'abord sur l'île de Chypre. L'arrivée de cette colossale expédition, que les Byzantins s'étaient bien gardés de prévoir, jeta l'épouvante dans l'île entière. A peine les Chypriotes se défendirent-ils : on saccagea leurs propriétés, on ravagea leurs champs, on pilla leurs villes, et dans Constantia, la capitale, on abattit la grande église fondée par saint Epiphane. Mais la bataille une fois terminée, quand les habitants ne firent plus aucune résistance, Moawiah se montra aussi réservé, aussi clément, aussi généreux qu'il avait été fougueux dans l'action. Il arrêta le pillage, il empêcha le massacre, il traita ses nouveaux sujets avec douceur et justice, et se contenta d'imposer aux Chypriotes un tribut annuel, qui n'équivalait qu'à la moitié des impôts que l'île payait à l'empereur de Constantinople (**).

De Chypre, Moawiah, avant de retourner en Syrie, dirigea sa flotte victorieuse vers la petite île d'Aradus, dont il tenait à s'emparer. Nous avons dit, dans notre description du pachalick de Tripoli, que ce vaste rocher, qui n'est plus aujourd'hui qu'un écueil, avait été jadis un petit État florissant. L'industrie

(*) Voyez Asolik, historien arménien, et Denys de Telmahar, historien syrien.

(*) Voyez l'ouvrage de Mouradja d'Ohsson, intitulé : *Des Peuples du Caucase*, etc.

(**) Voyez Eutychius et Michel d'Antioche.

avait enrichi les Aradiens; et, lors des grandes conquêtes des Perses, des Macédoniens, des Romains, pour conserver leur fortune, ils sacrifièrent leur indépendance, et se soumirent tour à tour aux différents vainqueurs du continent. Pourtant ils ne voulurent pas agir avec les Arabes comme avec les précédents dominateurs de l'Asie. Assurés de la force des murailles de leur cité, ils ne répondirent aux sommations de la flotte musulmane que par le refus positif de se rendre. Alors Moawiah commença l'attaque, et fit battre la ville aux endroits qu'il crut les plus faibles. Les murailles résistèrent aux efforts des machines; et comme il n'était pas prudent de demeurer trop longtemps en mer, exposés à une tempête qui aurait pu détruire tous les navires musulmans, Moawiah députa vers les Aradiens un certain Thomaricle, ancien évêque d'Apamée, avec la mission d'engager ses coreligionnaires à se rendre, s'ils voulaient éviter la mort, comme punition de leur résistance obstinée.

Les Aradiens, loin de se soumettre, repoussèrent toute proposition, et conservèrent parmi eux l'évêque qu'on leur avait envoyé. Quoi qu'il en fût, Moawiah ne s'abandonna point à un entêtement qui aurait pu lui être funeste, et comme l'hiver approchait, il fit rentrer ses vaisseaux dans les ports de son littoral, retourna de sa personne à Damas, et remit à l'année suivante la prise d'Aradus. L'année suivante, en effet, il investit de nouveau la petite place maritime. Cette fois les Aradiens, effrayés de la persistance des Musulmans, se soumirent, à condition qu'on les laisserait se retirer où bon leur semblerait. Moawiah, qui ne se souciait pas d'avoir sur ses côtes une place ennemie, un refuge pour les flottes romaines qui pourraient un jour débarquer sur ses rivages, n'étant pas d'ailleurs assez sûr de pouvoir tirer parti lui-même de ce poste maritime, fit détruire par le feu la ville d'Aradus, rasa ses murailles, et d'un port fit l'écueil actuel (*).

Durant ces hostilités répétées, durant ces courses dévastatrices dans l'Asie Mineure, ce pillage de l'Arménie, cette prise d'une île importante, Chypre, cette destruction d'une place forte, Aradus, que faisait donc l'empereur romain? L'empereur romain était un enfant, Constant II, couronné à onze ans, orphelin et abandonné. Constantin, fils aîné d'Héraclius, était mort à l'âge de vingt-huit ans, miné par l'air de Constantinople, qui était funeste à sa chétive santé, et en tremblant pour les jours de deux enfants en bas âge que lui avait donnés sa femme Grégoria. Ce prince débile n'avait pas régné quatre mois, et l'on accusa encore sa belle-mère, Martine, d'avoir avancé sa fin par le poison (*).

Dans l'espace si court durant lequel il avait été empereur, Constantin n'eut que le temps de commettre une action odieuse, qui sans doute lui porta malheur. Le trésor de l'empire était vide, et le trésorier Philagrius conseilla à son maître de violer le tombeau d'Héraclius pour en enlever une couronne d'or de soixante-dix livres pesant, dont le triste adversaire de Mahomet s'était orné dans son sépulcre. On brisa donc le cercueil de l'empereur décédé, et la couronne d'or tenait tellement à la tête du cadavre, qu'il fallut l'arracher avec effort, et qu'il y resta fixés quelques cheveux blancs du malheureux prince. Déplorable et honteux moyen de se procurer un peu d'or que le fils impie n'eut pas même le loisir d'employer! Héracléonas, qui, dans le principe, devait partager l'empire avec son frère aîné, fut incapable de gouverner seul. On se souleva contre lui, on le déposa, et le jeune Constant fut élevé à sa place. Puis, ajoutant l'outrage à la dépossession, la cruauté à la rigueur politique, on fit le procès du fils et de la mère, de l'imbécile Héracléonas et de l'infâme Martine; on coupa la langue à l'une, le nez à l'autre, et on les exila ainsi mutilés. Les hommes obscurs, qui conseillèrent le jeune empereur Constant II, loin de songer à se défendre contre les Arabes, ne pensèrent qu'aux disputes théologiques qui divisaient alors le misérable empire byzantin : les prêtres seuls régnaient là où il aurait fallu des guerriers.

Moawiah n'avait plus que quelques

(*) Voyez Théophane.

(*) Voyez Nicéphore et Cedrenus

coups à frapper pour abattre le colosse romain, qui déjà chancelait de toutes parts. A dater des Ommiades (Ommayyades, devrait-on dire), la puissance romaine n'exista plus ni en Asie ni en Afrique. Déjà elle avait été remplacée en Syrie, en Mésopotamie et en Égypte, par la puissance arabe. Déjà une armée musulmane avait poussé jusqu'à Tripoli de Barbarie; plus tard, la même armée devait marcher de victoire en victoire jusqu'au détroit de Gibraltar, et enlever un des plus riches fleurons de la couronne impériale, la Sicile. Les événements avaient toute la rigueur et toute la promptitude de la fatalité : l'empire byzantin était condamné, et on ne le faisait point languir dans son exécution. Moawiah étant l'homme auquel était destiné ce pouvoir gigantesque, il s'apprêtait à s'en rendre digne.

Moawiah ne voulut pas laisser respirer l'Asie Mineure, et dès le commencement de l'année 651, il réunit de nouveau ses bataillons, les partagea en deux corps, ordonna à l'un de ces corps de se porter au nord-est, vers les provinces transtigritanes, tandis qu'il se mettait lui-même à la tête de l'autre, traversait le Taurus, et entrait dans la Cappadoce pour mettre le siége devant Césarée. Cette ville résista à son premier choc; et, selon son habitude, au lieu de perdre son temps devant une place, Moawiah répandit ses troupes dans le pays, porta le ravage dans toutes les campagnes, et revint bientôt sur Césarée. Cette cité, alors, investie par une armée victorieuse, sans communication avec le pays, sans espoir de secours, se vit contrainte de traiter.

Moaviah, toujours politique, se borna à imposer le tribu ordinaire à Césarée, et consentit à ne point y laisser garnison. En visitant la ville, en la voyant toute remplie de superbes monuments et de nombreux édifices, quelques chefs arabes exprimèrent le regret de ne point s'être emparés par la force de tant de richesses. Mais Moawiah, qui avait déjà les vertus d'un grand prince, malgré les observations qu'on lui fit, n'en fut pas moins fidèle à la capitulation. Son but était moins d'augmenter son trésor que de jeter l'épouvante au cœur du gouvernement de Constantinople. Laissant donc Césarée de côté, il se dirigea sur l'Arménie, dans laquelle Constant II avait conservé une certaine puissance, malgré les précédentes expéditions musulmanes. Son apparition terrifia les populations, et les fit rentrer presque aussitôt sous son joug. Son succès fut même si grand que l'empereur, de plus en plus effrayé, lui demanda une trêve de deux ans. Moawiah l'accepta, car elle lui donnait le loisir d'inspecter la Syrie, de faire reposer ses armées, et de poursuivre le nouveau plan qu'il avait combiné (*).

Moawiah, qui, comme nous l'avons déjà vu, ne se contentait pas de dominer sur le continent, se proposait de créer une marine capable de porter la guerre au centre même de l'empire, et de jeter une armée autour de Constantinople. C'était vouloir en finir d'un coup avec les Romains; mais ce projet était trop audacieux et trop grandiose pour réussir encore. Ce n'était pas à Moawiah qu'il appartenait de se rendre maître de cette capitale des capitales; pourtant l'essai qu'il en fit produisit un grand effet, et lui fit un grand honneur. Tout immense qu'était son ambition, elle n'en était pas moins prudente et réglée : il ne se hasarda donc point brusquement à mettre en œuvre ce qu'il avait conçu, et il voulut éprouver ses marins avant de leur imposer une si rude tâche. En deux ans Moawiah avait équipé une nouvelle flotte de douze cents bâtiments; et la trêve avec l'empereur terminée, il donna le commandement de cette flotte à Abou'l'awar, en lui prescrivant d'attaquer l'archipel grec.

Abou'l'awar se porta d'abord sur l'île de Cos, et à peine ses vaisseaux y furent-ils arrivés que la trahison d'un évêque livra l'île au général musulman. Celui-ci y trouva de nombreuses richesses, des ravitaillements de toutes espèces, et détruisit, avant de se retirer, la forteresse qui commandait la ville. De là il cingla vers la grande île de Crète; mais on ne dit pas s'il la conquit, et on le voit, à quelque temps de là, revenir à l'est sur l'île de Rhodes, dont il s'empara sans trop de difficultés. Parmi le butin qu'il trouva dans cette dernière île, ce qui

(*) Voyez Elmacin et Abou' l' féda.



SELEUCUS I.



ANTIOCHUS I.



ANTIOCHUS II.



SELEUCUS II.



ANTIOCHUS III.



SELEUCUS IV.



ANTIOCHUS IV



DEMETRIUS I.



ALEXANDRE I.



DEMETRIUS II.



ANTIOCHUS VI.



ANTIOCHUS VII.



ANTIOCHUS VIII
ET CLEOPATRE.



ANTIOCHUS IX.



SELEUCUS VI.

Atelier Lemaitre.

Médailles de Rois, du cabinet des antiques de la bib. royale

frappa le plus les Arabes, ce fut le célèbre colosse en bronze qu'on attribue à Charès de Linde, élève de Lysippe. Cette statue, qui n'avait de valeur que par sa grosseur prodigieuse, demanda douze ans de travail, et coûta trois cents talents, environ treize cent cinquante mille livres actuelles. Un de ses doigts surpassait en ampleur le corps humain, et sous ses deux jambes passaient sans peine les plus fortes galères. Placée à l'entrée du port de Rhodes, elle ne demeura intacte que cinquante-six ans; au bout de ce demi-siècle un tremblement de terre abattit cette monstrueuse merveille. Les Musulmans admirèrent les débris énormes du colosse, résolurent d'en extraire le bronze, de l'emporter en Syrie, et on prétend qu'un juif d'Émèse en acheta les morceaux à Moawiah, et en chargea jusqu'à neuf cent quatre-vingts chameaux.

Lorsque sa flotte fut rentrée à Tripoli de Syrie, Moawiah répara les pertes qu'elle avait éprouvées, l'augmenta encore de quelques vaisseaux, en laissa le commandement à Abou'l' awar, et lui donna des instructions pour aller attaquer Constantinople, tandis que, lui Moawiah, ferait une diversion en Asie Mineure. Tous les préparatifs ayant été promptement terminés, la flotte n'attendait plus qu'un bon vent, lorsque deux Tripolitains, qui étaient restés fidèles au christianisme et à l'empereur, conçurent un projet aussi noble qu'audacieux. Il fallait que le cœur de ces deux hommes, qui étaient frères, fût bien haut placé pour que, dans un siècle où leurs compatriotes étaient tombés si bas, se montraient toujours si faibles et quelquefois si lâches, ils tentassent de sauver à eux deux l'empire menacé, et d'inspirer ainsi à tous les Grecs le courage de repousser l'envahissement de l'Islam. Affrontant les dangers les plus graves, décidés à tout braver pour leur sainte cause, ils choisirent une nuit noire, durant laquelle les Musulmans, pleins de sécurité au centre de leurs conquêtes, s'étaient relâchés de leur surveillance, pour égorger les gardiens d'une des prisons de la ville, pour délivrer les Romains captifs, pour les armer comme ils purent, et les entraîner à leur suite.

L'audace même de ce coup de main, la promptitude avec laquelle il fut exécuté, la surprise des Arabes, l'épouvante des autres habitants de la cité, toutes ces causes réunies servirent au succès de l'héroïque entreprise des deux frères. Loin d'ailleurs d'occuper ceux qu'ils avaient délivrés à tirer vengeance de leurs ennemis, à piller la ville, à massacrer la garnison, ils se hâtèrent, au contraire, de diviser leur troupe en deux bandes, afin que l'une se portât sur la demeure du gouverneur mahométan, et le mît à mort, coûte que coûte, pour empêcher qu'aucun ordre supérieur ne ralliât les Arabes, et afin que l'autre division pût se frayer le plus rapidement possible une route jusqu'au port. La première bande parvint à tuer le gouverneur, et jeta la confusion dans son palais; la seconde bande arriva au port malgré mille obstacles, y alluma un grand feu, et incendia la flotte musulmane. Enfin, tous ces mouvements furent si vivement et si habilement exécutés, que les deux frères eurent encore le temps de dégager un des meilleurs navires, de s'y embarquer avec les Romains, et de s'enfuir à Constantinople. Les ingrats contemporains de ces deux héros ne nous en ont point conservé le nom (*).

Moawiah avait déjà assez de puissance pour réparer promptement les dommages que l'incendie avait faits à sa marine. Pourtant, quelle que fût l'activité qu'il déploya, les deux Tripolitains eurent le temps d'aborder à Constantinople, d'y jeter l'alarme et d'exciter tellement l'honneur de leurs compatriotes, qu'ils se décidèrent, de leur côté, à équiper une flotte, et à s'opposer à l'attaque des Musulmans sur terre comme sur mer. L'empereur Constant II, qui avait alors vingt-cinq ans, se vit forcé par l'opinion publique de se mettre lui-même à la tête de son armée navale. Les deux flottes firent chacune la moitié du chemin, et se rencontrèrent sur les rivages de la Cilicie, entre Rhodes et le golfe de Pamphylie. Les Romains, les premiers, s'élancèrent contre les vaisseaux arabes: le choc fut des plus violents, les éperons de presque toutes les galères grecques pénétrèrent dans le flanc des ga-

(*) Voyez Théophane.

lères musulmanes, et dès lors commença un immense combat d'abordage. Les Arabes avaient soutenu avec un grand sang-froid et une grande intrépidité la première attaque des Romains, et bientôt les haches et les sabres firent mutuellement leur devoir. La mer, au bout de quelques heures, était toute couverte de débris de navires et toute rouge de sang humain. La mêlée se montrait surtout furieuse autour du vaisseau que montait l'empereur byzantin. Quels que fussent les efforts qu'il fit sur lui-même, le jeune prince, peu habitué à de semblables batailles, fut saisi d'effroi, et afin de sauver sa vie, qu'il se repentait maintenant d'avoir compromise dans une pareille boucherie, il eut la lâcheté de changer d'habit avec un soldat. Malgré ce honteux déguisement, il n'aurait pas encore été sûr de s'échapper, si l'un des deux frères tripolitains ne s'était pas trouvé auprès de lui, et ne l'eût pas transporté sur ses épaules dans un autre navire. Le héros qui venait de retirer du carnage un prince pusillanime eut-il honte de la décadence des siens, de l'ignominie du rejeton impérial; ou bien désespérait-il de la victoire, et ne voulait-il pas survivre à une défaite qui devait rendre inutile son magnanime dévouement? Dieu le sait. Toujours est-il que ce brave entre les braves, soit désespoir, soit intention ignorée, retourna sur le vaisseau le plus exposé de la flotte grecque, et s'y fit tuer en combattant une foule d'ennemis, et au moment même où les débris de la flotte romaine s'enfuyaient à toutes voiles et à toutes rames (*).

GUERRES CIVILES ENTRE LES ARABES.

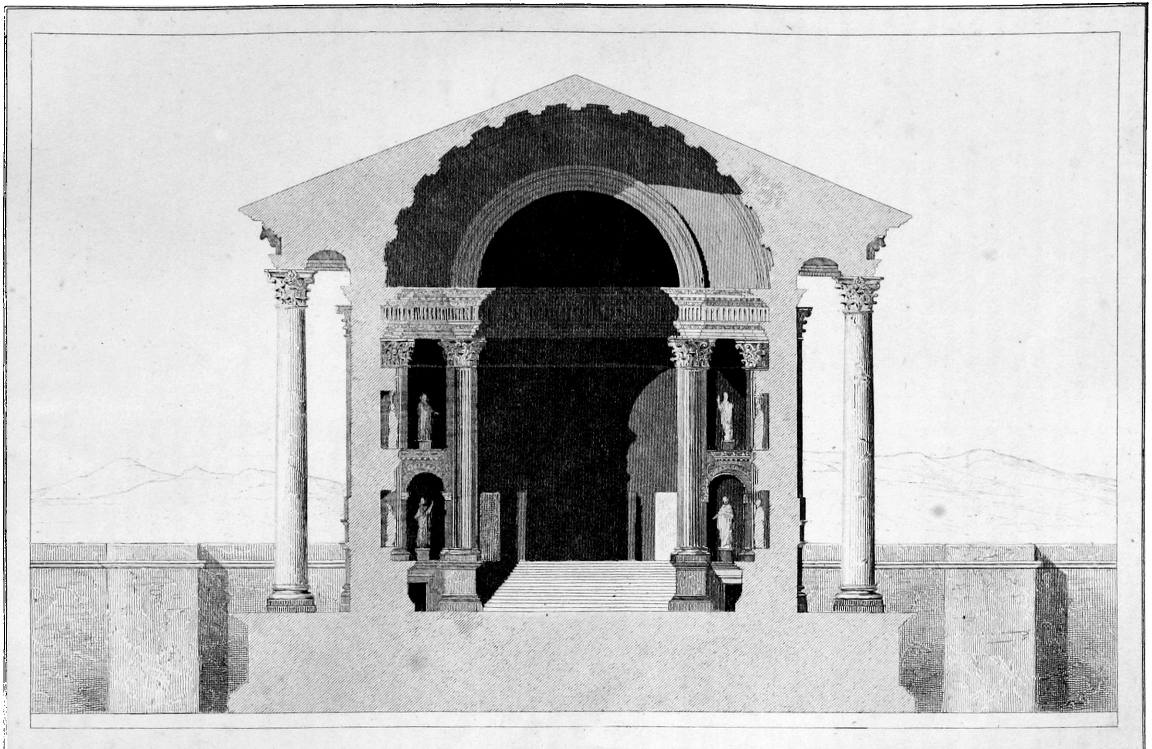
L'impéritie allait perdre l'empire byzantin, le hasard le sauva. Au lieu de profiter du désastre de ses ennemis, on vit tout à coup Moawiah rappeler sa flotte à Tripoli, revenir lui-même de l'Asie Mineure, et rassembler toutes ses forces dans l'attente d'un grand événement. C'est que la pensée de toute sa vie allait se réaliser pour l'ambitieux gouverneur de la Syrie, c'est qu'il allait avoir à jouer sa grande partie.

(*) Voyez Théophane et Abou'l-faradj.

Othman avait succédé à Omar dans le khalifat; mais ce vieillard, qui n'avait obtenu qu'une faible illustration parmi les siens, qui ne s'était montré tout au plus qu'homme de bon sens dans les conseils de son prédécesseur, ne trouva pas assez d'énergie pour surmonter les difficultés de sa haute position, à laquelle d'ailleurs il parvint trop tard. Quoique son règne, d'environ douze ans, eût été marqué par de nouvelles conquêtes, ces conquêtes appartinrent plutôt à la valeur des chefs arabes qu'à sa propre impulsion. Choisi comme khalife à l'âge de près de quatre-vingts ans, entouré tout d'abord par des gens avides, assailli par les exigences d'une famille nombreuse, son gouvernement alla baissant d'année en année. Il en arriva même à destituer de leurs fonctions des hommes dignes et capables, pour les remplacer par quelques-uns de ses parents, à séparer entre ses créatures les butins que lui envoyaient ses généraux vainqueurs, à dissiper de toutes les façons le trésor public (*).

Contre ces fautes et ces déprédations Moawiah se garda bien de se soulever : il était trop politique pour cela; il voulait jusqu'au dernier moment se montrer fidèle à son souverain. Mais les Médinois ne pensèrent point comme le fils circonspect d'Abou-Sofian. Après avoir longtemps murmuré contre leur vieux khalife, outrés de ses derniers actes d'arbitraire et de dissipation, un grand nombre d'entre eux quittèrent la ville avec colère et mépris, et s'en allèrent camper dans la campagne à une petite distance. De jour en jour le groupe des mécontents s'augmentait; enfin il vint d'Égypte une députation réclamer contre le despotisme d'Abd-Allah, frère d'Othman, et exiger son remplacement par Mohammed, fils d'Abou-Bekr. Le khalife, inquiété par la révolte croissante, concéda, afin de les apaiser, ce que lui demandaient les Arabes d'Égypte. Les députés s'en retournaient donc satisfaits, lorsqu'ils furent rejoints près d'Aïlath par un courrier porteur d'une lettre pour Abd-Allah. Cette lettre les intrigua; ils en rompirent le

(*) Voyez Elmacin, Ockley et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.



Atelier Lemaitre.

Coupe transversale du temple de Jupiter, à Baalbeck.

cachet, et ils y lurent l'ordre de mutiler Mohammed et ses partisans, et de les pendre ensuite à des palmiers. Cet ordre barbare ne venait pourtant pas du vieux khalife; par une négligence impardonnable il l'avait signé sans en prendre connaissance, et avait été trompé par son secrétaire Marwan.

A cette époque de grandeur extérieure et de débilité intime de l'Islam, une foule d'ambitieux recherchaient le khalifat, et y tendaient par tous les moyens. Presque toutes les villes importantes avaient leurs candidats, dont elles appuyaient les intrigues : Alexandrie avait choisi Ali, le gendre du prophète, Basrah tenait pour Thashah, Koufah appuyait Zobaïr, enfin Damas faisait des vœux pour Moawiah. Mais outre ces compétiteurs presque avoués, il y en avait d'autres qui s'agitaient dans les ténèbres, et parmi ceux-là, Marwan. A force de flatterie, il s'était fait nommer secrétaire d'Othman ; à force d'adresse, il avait surpris sa confiance ; à force de ruse, il était parvenu à le tromper. Si, du reste, il avait envoyé l'ordre cruel dont nous avons parlé plus haut, dans le but de perdre son maître, il ne pouvait mieux faire. Les Égyptiens, en effet, pleins de haine et de rage, revinrent avec Mohammed sur Médine, se joignirent aux révoltés de la plaine, et assiégèrent le khalife dans son palais. Ce siége dura un mois; enfin, Mohammed, suivi de deux autres Musulmans, put un jour s'ouvrir une issue jusqu'auprès d'Othman, et quoique ce vieillard vénérable par son âge, par ses antécédents militaires, et par son caractère sacré, sinon par son génie, fût occupé à lire le Koran, qu'il tenait sur ses genoux, Mohammed n'en eut pas moins le triste courage de l'égorger (*).

Ce fut un grand malheur pour Ali, qui avait certainement des droits sérieux au khalifat, d'y parvenir sur un cadavre. Sa nomination, d'ailleurs tumultueuse et partielle, souleva bien des oppositions. La plus dangereuse de toutes ces oppositions fut celle d'Aïeschah, la veuve vénérée du prophète. Elle en voulait toujours à Ali, qui avait témoigné dans sa jeunesse contre sa fidélité à Mahomet; elle ne voulait pas avant tout que son calomniateur régnât, et elle excita Zobaïr à s'armer contre celui qu'elle appelait l'usurpateur du khalifat. Bientôt Thashah, cet autre ambitieux, vint se joindre à Zobaïr, quitte à se disputer plus tard ensemble la proie pour laquelle ils allaient combattre. Aïeschah était le lien entre eux deux; elle les excitait et les enflammait par ses déclamations; elle accusait Ali d'avoir été l'un des assassins d'Othman : ce qui n'était pas plus vrai que son adultère à elle, calomnie pour calomnie, la loi du talion appliquée à la vengeance. Cette femme arrogante et exaltée fit tant que la guerre civile s'alluma. Ali fut forcé de marcher avec une nombreuse armée contre les révoltés, et les ayant rencontrés non loin de Basrah, il eut le bon esprit de faire des propositions de paix avant d'en venir aux mains. Mais il comptait sans Aïeschah : une femme blessée dans son honneur ne pardonne jamais. Aïeschah méprisa les avances d'Ali, les fit rejeter par ses complices, et la bataille eut lieu. Elle fut sanglante : dix-sept mille Arabes restèrent sur le terrain, et un si grand nombre d'entre eux fut tué autour du chameau qui portait la veuve du prophète, que cette journée en garda le nom de : *Journée du Chameau*. Enfin, ce chameau si vaillamment défendu fut pris par les soldats d'Ali : celui-ci était vainqueur, et il eut la générosité de traiter avec respect Aïeschah, son implacable ennemie, et de la laisser achever ses jours à Médine (*).

Le moment d'agir était venu pour Moawiah; il le saisit avec promptitude et résolution. Il se hâta d'accorder une nouvelle trêve de trois ans à l'empereur de Constantinople, qui craignait déjà de voir sa capitale assaillie. D'après la *Chronique syriaque* d'Aboul-Faradj, ce fut un certain Ptolémée qui vint conclure cette paix menteuse et momentanée, et qui laissa entre les mains des Musulmans son fils Grégoire pour otage. Selon les annalistes grecs, au contraire, ç'aurait été Moawiah qui aurait sollicité la suspension d'armes, dont il se trouvait avoir le plus absolu besoin, et

(*) Voyez Abou'l'féda.

(*) Voyez Abou'l'féda, et Constantin Porphyrogénète, *de Adm. imp.*

qui, pour l'obtenir, aurait offert de fournir à l'empire, chacun des jours que durerait la trêve, un esclave, un cheval et mille pièces d'argent. Il n'est guère possible qu'un vainqueur ait pu proposer de pareilles conditions, quels qu'aient été ses nouveaux projets, quelles qu'aient été les pertes qu'un terrible tremblement de terre, qui ravagea en 659 la Syrie et la Palestine, et y détruisit plusieurs villes, lui ait fait éprouver. Cette fable est une nouvelle raison de défiance contre les écrivains du Bas-Empire, qui, faute de traits héroïques, d'actions honorables, de victoires et de conquêtes à citer en l'honneur de leurs déplorables princes, accumulent parfois les mensonges pour avoir la rare occasion de les louer.

Quoi qu'il en soit, il y eut trêve entre les Arabes et les Romains, et Moawiah l'employa à grouper ses partisans les plus chauds, à réunir ses troupes les plus aguerries, à les haranguer et à leur faire comprendre que le khalifat était mal placé entre les mains d'Ali. Il représentait le gendre de Mahomet, comme n'ayant que la bravoure commune d'un soldat et non le génie puissant d'un chef de nation, comme ne pouvant que compromettre la grande cause de l'Islam, faute de vues hautes et larges, faute d'une énergique persévérance. Il rappelait que trois fois déjà Ali avait eu la présomption de se mettre sur les rangs pour être proclamé khalife, et que trois fois la sagesse des vieillards électeurs l'avait repoussé, en portant tour à tour leurs suffrages sur Abou-Bekr, sur Omar et sur Othman. Il s'enorgueillissait avec adresse de sa parenté avec ce dernier, accusait les partisans d'Ali d'être, tous, les assassins de l'ancien khalife, disant que si Mohammed avait porté le coup mortel, les autres avaient approuvé son crime, excité sa rage. Pour parvenir plus sûrement à inculquer ces idées au peuple tout entier, il se procura la robe ensanglantée d'Othman, et la fit suspendre dans la principale mosquée de Damas. Puis, quand il disait lui-même la prière, il faisait suivre ses invocations à Dieu par des imprécations contre Ali. Mais il ne se bornait pas à endoctriner les masses, il cherchait aussi des appuis parmi les hommes les plus considérables, parmi les guerriers les plus célèbres. C'est ainsi qu'il attira dans son parti l'illustre Amrou-Ben-El-As, le conquérant de l'Égypte. Celui-ci avait à se plaindre des habitants de Médine, qui le laissaient sans emploi. Moawiah le consola, le flatta, et, ce qui valait encore mieux, lui garantit pour toute sa vie, en cas de succès contre Ali, le gouvernement de l'Égypte (*).

Toutes ses mesures prises, Moawiah, accompagné d'Amrou-Ben-El-As, sortit de Damas avec une armée de cent mille hommes et s'en vint vers l'est pour traverser l'Euphrate, et pour attaquer Ali dans l'Irak, l'ancienne Mésopotamie. De son côté, Ali, menacé plus sérieusement cette fois que par une femme colère et deux ambitieux subalternes, rassembla quatre-vingt mille combattants, et marcha à la rencontre de son rival. Les deux armées étaient bien différentes : celle de Moawiah était régulière et disciplinée, obéissant avec ponctualité à son chef, ayant des renégats habiles pour officiers, des Arabes distingués pour généraux, des compagnies exercées au tir de l'arc et à toutes les manœuvres du temps; celle d'Ali possédait encore dans son sein quelques-unes de ces tribus nomades bonnes tout au plus pour les escarmouches, un grand nombre de cavaliers vaillants mais téméraires, des masses braves mais confuses, et vingt-six de ces vétérans de l'Islam, hommes énergiques, il est vrai, mais qui n'avaient pour tout mérite que d'avoir assisté au combat de Bedr, ce premier exploit du prophète, que nous avons dit ressembler plutôt à une attaque de brigands qu'à une véritable bataille. Ainsi, d'un côté, le talent et l'habileté militaires; de l'autre le courage personnel, mais l'inexpérience de la guerre (**).

Moawiah eut beau faire, il ne parvint pas à combattre en bataille rangée les troupes de son adversaire. Lorsque les premières lignes des Syriens se développaient dans la vaste plaine de Siffin, située entre Palmyre et l'Euphrate, les Alides se retiraient dans leur

(*) Voyez Abou'l'féda, *Ann. mus.*
(**) Voyez Théophane.

camp; lorsqu'au contraire Moawiah restait dans le sien, ses ennemis venaient l'y attaquer. Ce n'était donc qu'une suite de petits combats, dont aucun ne pouvait être définitif, qui se passaient presque entièrement en luttes individuelles, et qui n'aboutissaient qu'à faire périr des hommes sans utilité. Durant trois mois et demi, on resta ainsi en présence, sans faire un pas en avant, sans amener le moindre résultat pour les deux causes qui se disputaient la souveraineté. Déjà quatre-vingt-dix combats s'étaient donnés, et il semblait que, pour remporter la victoire, il fallait tuer jusqu'au dernier ennemi, lorsqu'une nuit, tandis que les Syriens ne s'attendaient à reprendre les hostilités que le lendemain au matin, Ali vint fondre sur leur camp, et, suivi de presque tous les siens, commença une des luttes les plus sanglantes qui se soient jamais livrées. Les deux armées, animées de la même ardeur, combattaient dans le silence et les ténèbres; chacun, en rencontrant un adversaire, le harcelait jusqu'à la mort sans passer à un autre; on frappait, on tombait, on était victorieux, on mourait, sans se lamenter ou se glorifier, sans voir son ennemi : combat de muets, où l'on n'entendait que le bruit des glaives qui s'entre-choquaient, où l'épée furieuse éteignait le râle dans la gorge du mourant; duel de cinquante mille hommes contre cinquante mille autres, qui, s'il s'était prolongé, aurait amené l'extermination des deux armées à la fois!

Durant ce lugubre carnage, Ali, qui gémissait intérieurement de toute cette effusion de sang, voulait arrêter ces meurtres individuels et inutiles, et fit appeler Moawiah en combat singulier, afin de vider à eux seuls la querelle qui séparait les Musulmans. Mais Moawiah ne commit pas la faute d'accepter ce défi, et comme Amrou s'en étonnait, il lui répondit : « Le bras d'Ali « est plus fort que le mien; jamais il ne « s'est abattu sur un ennemi sans l'é- « craser; mais c'est la tête et non le « bras qui fait le capitaine, et je lui « prouverai que c'est moi qui le suis. » Cependant corps à corps l'avantage semblait se déclarer pour les Alides, lorsque, le soleil s'étant levé, Moawiah fit attacher quatre korans au bout de quatre piques, et les fit placer au milieu de la bataille, en s'écriant : « Que ce « livre des livres juge entre nous! » A cette vue, chacun s'arrêta, frappé de respect et d'irrésolution à la fois, et Moawiah profita de ce répit pour demander que deux arbitres prononçassent entre les deux prétendants au khalifat. Cet arbitrage solennel fut accepté : Amrou-Ben-El-As fut choisi par Moawiah, Abou-Mouça fut nommé par Ali. Puis les armées se replièrent chacune sur le pays d'où elles étaient sorties.

Amrou, par ruse autant que par habileté, fit obtenir l'avantage à Moawiah; mais, à la suite de ce jugement peu loyal, les choses n'en restèrent pas moins où elles en étaient auparavant, et la guerre allait recommencer, lorsque trois hommes se conjurèrent pour mettre fin aux déplorables dissensions de leur patrie. Ces trois hommes ne trouvèrent pas d'autre moyen d'en finir que de mettre à mort les trois chefs qui divisaient l'Islam, Ali, Moawiah et Amrou. Amrou dut la vie à une méprise : on tua pour lui un de ses officiers qui lui ressemblait. Moawiah reçut une blessure qui ne fut pas mortelle, mais qui le rendit impuissant. Quant à Ali, il fut assassiné et succomba dans la mosquée de Koufah (*).

Quelques Alides entêtés proclamèrent khalife à sa place son fils aîné Hasan. Mais ce jeune homme, d'un caractère faible et doux, d'un esprit sans portée, se laissa bientôt circonvenir par Moawiah. Ce dernier proposa à Hasan de lui céder le revenu de la province persane de Darabdjerd et le trésor de Koufah s'il consentait à renoncer à ses prétentions au khalifat. Hasan, dont l'esprit était, à ce qu'il paraît, plus intéressé que belliqueux, accepta cette abdication payée. Mais, soit que cet amour de l'argent eût indigné Moawiah, soit plutôt qu'il eût voulu ôter toute chance d'avenir à son rival, voici comment il conserva une province et dépouilla Hasan : étant entrés tous deux à Koufah, Hasan déclara à ses partisans réunis qu'il renonçait à toujours au khalifat, et qu'il cédait à

(*) Voyez Abou'l'féda.

Moawiah, plus capable de remplir les devoirs difficiles de cette dignité, le pouvoir religieux, civil et militaire. Moawiah prit la parole à son tour, et, après avoir accepté la souveraine puissance, il termina ainsi son discours : « Je suis convenu avec Hasan, de « certaines conditions pour rétablir la « paix; maintenant qu'il n'est plus be-« soin de ces conditions, je les révoque « en vertu du pouvoir dont je suis re-« vêtu. On abat l'échafaudage quand « l'édifice est bâti. » Comme on le voit, Moawiah était un homme de génie barbare : s'il calculait bien, s'il agissait avec prudence, s'il savait tour à tour montrer de l'énergie et de l'habileté, il ne comprenait ni la foi des traités ni la sainteté de la parole. La grandeur caractérisait souvent ses actes, la moralité presque jamais. Ses détracteurs l'accusent encore d'être allé plus loin que le mépris des conventions : Hasan s'était retiré à Médine, confus et ruiné; huit ans après la scène que nous venons de rapporter, il y mourut par le poison, et l'on reprocha à Moawiah la fin violente du fils d'Ali. Rien ne prouve pourtant que le khalife, alors tout-puissant, ait eu besoin de ce nouveau crime pour consolider une souveraineté que personne ne lui contestait : Hasan était annulé, et son frère Housaïn restait dans la retraite et l'obscurité.

A peine parvenu au rang suprême, Moawiah, toujours préoccupé du gouvernement intérieur de son empire, voulut frapper au cœur l'anarchie, et empêcher tout schisme et toute dissidence entre les Musulmans. Nous avons vu qu'Abou-Bekr avait vaincu, avec fruit pour l'Islam, les prétentions de deux faux prophètes. Mais si, du temps de Moawiah, le fond de la religion mahométane n'était plus contesté, en revanche il s'était fait de si nombreux commentaires du Koran, des interprétations si diverses à la loi primitive, que l'Islam courait risque de n'être plus bientôt qu'un tas de contradictions de tous genres, et le livre sacré un texte vague, propre à tous les gouvernements, à toutes les habitudes, à toutes les divergences nationales. Cette tendance, funeste à coup sûr à l'autorité des khalifes, était d'ailleurs un obstacle réel à l'unité que rêvait Moawiah. Le recueil des traditions qu'avaient laissé les compagnons de Mahomet, les innombrables explications des passages amphibologiques du Koran, s'appelaient *sounna* (tradition). Cette *sounna* prenait chaque jour un développement de plus en plus monstrueux, on en avait déjà couvert assez de parchemins pour compléter la charge de deux cents chameaux, lorsque Moawiah voulut mettre un terme à cette fureur de gloser et d'interpréter. Il appela donc à Damas les deux cents alfakis, ou docteurs de la loi, répandus sur tout le territoire de son empire, en choisit six des plus sages et des plus intelligents, et leur enjoignit de réduire aux bornes les plus étroites le colossal amas des rêveries de deux générations. Les six docteurs de la loi travaillèrent en conscience : ils résumèrent en six livres l'énorme bibliothèque qu'ils avaient compulsée. Tout le fatras qui restait fut jeté, par les ordres de Moawiah, dans la rivière de Damas. Cet acte de bon sens et d'adroite politique apporta au nouveau khalife du profit et de l'honneur à la fois : son gouvernement devint plus facile, son administration plus régulière, et, grâce à la tranquillité intérieure, il put dès lors songer à de nouvelles conquêtes.

C'était l'an 41 de l'hégire (661) que Moawiah s'était vu libre possesseur du khalifat. Constant II régnait toujours à Constantinople : l'enfant insignifiant avait fait place à un homme de trente-deux ans, violent dans ses passions, de la plus cruelle irascibilité, excessif dans ses idées, qui avait embrassé le monothélisme avec un entêtement furieux, et poursuivait les orthodoxes avec rage. L'an 660, ce prince, aussi méchant qu'incapable, pour se débarrasser de l'opposition religieuse que lui faisait son frère Théodose, l'avait fait assassiner. Ce crime infâme souleva contre Constant II la haine de presque tous les habitants de Byzance. L'empereur, exaspéré de voir ses sujets, dans sa capitale, l'éviter avec horreur, courber la tête sous sa tyrannie, mais murmurer des paroles de malédiction tout en se prosternant devant son pouvoir, prit en exécration cette ville tacitement rebelle, et résolut de la quitter

et d'aller s'établir en Italie. Ce déplacement, sans cause politique, de la résidence impériale, ne pouvait être favorable qu'aux ennemis des Byzantins : qu'importait à leur prince, qui les haïssait autant qu'il était méprisé par eux ! Constant II, d'ailleurs, voulait fuir d'épouvantables rêves qui venaient chaque nuit assaillir son sommeil. L'ombre sanglante de son frère lui apparaissait, disait-on, tenant à la main la coupe que, de son vivant, sa charge lui faisait présenter à l'empereur, et lui criait d'une voix lamentable : « Buvez donc, mon « frère, c'est mon sang! » Constant II espérait-il que le spectre lugubre ne le suivrait pas dans ses voyages? Toujours est-il qu'il abandonna l'Orient avec une flotte considérable; et le peuple de Constantinople s'étant soulevé pour empêcher l'impératrice et ses fils d'aller rejoindre l'empereur sur ses vaisseaux, Constant II n'en ordonna pas moins de mettre à la voile, en crachant sur sa capitale et en l'accablant des plus grossières invectives.

Rien ne pouvait être plus utile aux desseins de Moawiah; le nouveau khalife fit donc ses préparatifs pour attaquer à la fois l'empire byzantin en Asie-Mineure et en Afrique. Constant II ne s'inquiéta point de cette nouvelle reprise d'hostilités de la part des Musulmans : dans sa ridicule présomption, il s'était imaginé qu'il lui serait facile d'arracher l'Italie aux Lombards, et il voulait rétablir la capitale de l'empire à Rome. Aucun de ses projets insensés ne réussit : il fut battu par les Lombards, et ne passa par Rome que pour la piller, et enlever à ses églises leurs ornements les plus précieux. Avec ces dépouilles, l'empereur sacrilége alla se fixer en Sicile. Les habitants de cette île opulente furent d'abord heureux de la présence de leur souverain; mais bientôt Constant les accabla de tels impôts, fit peser sur eux un joug si lourd, employa des moyens si cruels pour leur extorquer leur argent, comme par exemple d'arracher aux pères leurs enfants, aux maris leurs femmes, que les Siciliens, aussi indignés que désespérés, s'enfuirent en grand nombre, et s'en allèrent demander au maître de la Syrie un refuge, un appui, une patrie. En même temps cinq mille Esclavons s'en vinrent grossir l'armée musulmane qui opérait sur l'Asie-Mineure. Ainsi, servi par l'odieuse tyrannie de Constant II, Moawiah voyait tous les jours ses partisans augmenter; et les populations nouvellement conquises lui obéirent d'autant plus volontiers, qu'elles craignaient davantage de retomber entre les mains avides de leur ancien souverain.

A cette époque, sauf la satisfaction de l'âme, dont ses générations abâtardies ne ressentaient que faiblement la perte, la Syrie fut heureuse : à l'abri de toute insulte étrangère, grâce à la puissance de ses conquérants; à l'abri des déprédations quotidiennes, grâce à l'ordre qu'avait établi le khalife dans son gouvernement. C'était là, pour les Syriens, un repos d'autant plus doux que le trouble précédent avait été plus terrible. Les habitants des villes, en retrouvant leur sécurité, avaient repris leur activité industrieuse; ils se montraient de nouveau les plus habiles manufacturiers de l'Orient, seulement ils avaient changé de marchés et d'acheteurs : au lieu de diriger les produits de leurs fabriques au nord, vers Constantinople, ils les dirigeaient vers le sud, vers la Mekke, vers Médine, vers Bassora; au lieu de vendre aux Grecs, ils vendaient aux Arabes.

Autour de Moaviah s'étaient rassemblés tous les hommes énergiques, qui, joints aux jeunes et impétueux Arabes, formaient une armée toute prête à envahir de nouvelles contrées, ou à se porter comme renforts auprès des corps belligérants, en Asie-Mineure avec Abd-Er-rahman, le fils intrépide de l'intrépide Khaled, avec Bousour et Fadhl, en Arménie. Le destin se montrait de plus en plus favorable à Moawiah : outre des troupes nombreuses, qu'il avait parfaitement su discipliner et exercer, de bons généraux s'étaient aussi présentés à lui, et il s'était hâté de leur offrir des occasions de se distinguer. Cependant le khalife était aussi prudent qu'il était ambitieux, et il ne voulait pas entreprendre à la légère de difficiles et longues expéditions. Mais Constant II semblait être né tout exprès pour lui préparer les voies. Cet ignoble empereur, après

avoir ruiné la Sicile, tourna ses vues déprédatrices vers l'Afrique. Sous le prétexte de punir ses sujets africains d'avoir traité avec les Arabes, il leur intima l'ordre de lui envoyer une somme égale à celle qu'ils payaient chaque année aux Musulmans.

Cette exigence de l'empereur indigna Carthage ; et pour échapper aux menaces de son tyran, elle résolut de se jeter dans les bras du khalife. Elle envoya donc une députation à Damas pour offrir la domination d'une partie de l'Afrique à l'heureux Moawiah. Celui-ci accepta la proposition des modernes Carthaginois, et dirigea sur leur territoire l'élite de ses troupes et un général habile, du même nom que lui, Moawiah-Ben-Amir. Ce Moawiah se porta avec rapidité sur l'Afrique, et ne rencontra des ennemis qu'aux environs de Tripoli de Barbarie. Constant II, aussi exaspéré qu'effrayé de la révolte de l'Afrique, avait immédiatement expédié trente mille hommes pour châtier ses sujets rebelles. Mais cette armée, au lieu d'avoir affaire à une tourbe confuse de révoltés, fut obligée tout d'abord de se défendre contre les Musulmans. Elle fut battue, décimée, dispersée. A la suite de cette victoire, Moawiah-Ben-Amir entra dans l'ancienne Byzacène, et assiégea Djéloula, ville forte sur le bord de la mer, et située en face de l'île de Circène. Ce siége fut long ; mais un jour un pan de mur ayant cédé sous les efforts des assiégeants, il y eut un combat terrible sur la brèche, et les Musulmans se succédèrent avec tant d'opiniâtreté, que les habitants furent obligés de reculer contre les masses renaissantes de leurs ennemis. La cité prise, elle fut pillée par les Musulmans, et le butin fut assez considérable pour enrichir les vainqueurs. Moawiah-Ben-Amir aurait désiré pousser plus loin ses conquêtes ; mais le prudent khalife, satisfait que le but de l'expédition eût été promptement atteint, ne jugea pas à propos d'avancer davantage en Afrique, et rappela en Syrie l'armée victorieuse et son général.

L'année qui suivit cette expédition (666), un nouveau fait vint prouver de quelle réputation de force jouissait déjà l'empire naissant des Arabes. A la suite de la destruction du royaume de Perse, plusieurs généraux persans avaient offert leurs services aux Romains. Mais la faiblesse des souverains de Byzance, la conduite aussi folle que coupable de Constant II poussèrent bientôt à la révolte les nouveaux sujets de l'Empire. L'un des plus hardis et des plus braves, qui gouvernait la troisième Cappadoce, alla jusqu'à nourrir le projet de se déclarer indépendant dans sa province. Pour arriver à ce but, il ne crut pas mieux faire que de solliciter l'appui du khalife. Cet ambitieux, nommé Schahpour, envoya à Damas un de ses confidents, appelé Sergius. En l'absence de Constant II, un homme qui prenait plus de souci de l'empire que l'indigne empereur, l'eunuque André, le même qui avait gardé à Constantinople les fils et la femme de Constant, ayant appris le projet de Schahpour, voulut, pour le traverser, se rendre aussi dans la capitale de la Syrie. Il venait demander secours au khalife contre les rebelles de l'empire byzantin. Demande étrange, mais qui prouve que des deux parts on reconnaissait l'omnipotence musulmane ! (*)

Moawiah déclara qu'il se déterminerait en faveur de celui qui lui offrirait le plus. Quelle que fût donc la noblesse de langage d'André, le khalife donna raison à Schahpour, qui, une fois indépendant, lui promettait de lui payer tribut. On envoya une armée alliée aux rebelles, et quoiqu'un accident eût arraché brusquement la vie à Schahpour, les Musulmans, déjà arrivés en Asie-Mineure, n'en continuèrent pas moins leur expédition. Ils saccagèrent le pays, et s'emparèrent de la ville d'Amorium, située sur le fleuve Sangarius, en Galatie, et y laissèrent une garnison de cinq mille hommes, à leur départ pour la Syrie. Cette garnison se trouva insuffisante ; car l'hiver suivant, André, montrant autant de courage comme général qu'il avait fait preuve de résolution comme ministre, se porta contre Amorium avec un grand corps de troupes légères, en escalada les murs durant la nuit, la prit, et égorgea les cinq mille Arabes. Un empereur faisait la honte de Byzance, un eunuque en fit la gloire ; gloire éphémère, malheureusement !

(*) Voyez Théophane.

L'an 668 fut une année heureuse pour les Grecs : elle commença par une victoire, elle finit par une délivrance. A force de platitudes et de crimes, Constant II s'était attiré la haine de tous ses sujets ; aussi, conspira-t-on de toutes parts contre lui, et fut-il assassiné dans son bain par le fils du patrice Troïlus. Ce meurtre de l'empereur fut un vrai soulagement pour ses peuples. Constant s'était servi de la religion comme d'un moyen de persécution, Constant était lâche, Constant était avide, il dépouillait chacun, et tuait quiconque lui faisait résistance ; la mort de Constant fut une fête populaire. Mais ce mauvais prince avait régné assez longtemps pour faire à sa patrie un tort irréparable ; et durant les vingt-sept ans qu'il demeura sur le trône, en s'aliénant de plus en plus le cœur de ses peuples, il finit par leur faire préférer le joug musulman à sa propre tyrannie. Quand les persécutés consentent à sacrifier leur nationalité à leur vengeance, un pays est bientôt perdu. Aussi l'empire byzantin n'est-il déjà plus qu'une ombre en 668 ; et si Constantinople ne tomba, comme ville, que beaucoup plus tard, on peut dire que dès cette époque elle était tombée comme capitale : dès lors elle avait perdu l'empire du monde (*).

La révolution qui avait délivré les Romains d'un tyran n'aboutit malheureusement qu'à une folie : faute de candidats sérieux à la puissance impériale, on couronna une sorte d'Adonis, admirable au physique, stupide au moral, l'Arménien Mizize. Le fils de Constant II, Constantin IV, surnommé Pogonat, le *Barbu*, eut bon marché de cet étrange usurpateur. Il rassembla de tous côtés les troupes byzantines, dispersées en Campanie, en Sardaigne et en Afrique ; et il lui suffit de marcher contre son bellâtre compétiteur pour le vaincre, se le faire livrer et s'en débarrasser par la décapitation (**).

Durant ces discordes intérieures, Moawiah, prompt à saisir toutes les occasions favorables, envoya d'Alexandrie une flotte contre la Sicile, que Constantin IV avait laissée dégarnie de défenseurs. Les Musulmans s'emparèrent presque sans coup férir du port de Syracuse. La ville était opulente ; ils la pillèrent ; et, outre ses richesses particulières, ils y trouvèrent les ornements luxueux, les statues et les vases d'or et d'argent que Constant II avait enlevés aux églises de Rome (*). C'est avec de pareils butins, si facilement conquis, c'est avec un trésor sans cesse augmenté par le produit d'attaques heureuses et continuelles, que l'habile khalife de Damas se préparait les moyens de mettre à exécution le plus hardi de ses projets : le siége de Constantinople. Avant de marcher contre la capitale de ses ennemis, il avait merveilleusement pris toutes ses mesures : il s'était parfaitement assuré de toutes ses forces ; sa puissance était à jamais consolidée parmi les siens ; son empire s'étendait déjà sur les plus importantes provinces des Byzantins ; il avait la Syrie et l'Égypte ; l'Asie-Mineure tremblait à l'approche de ses soldats ; et une récente expédition où son lieutenant Okbah avait poussé de Carthage jusqu'à Tanger, avait achevé de détruire les restes de la domination romaine sur les côtes d'Afrique. Moawiah ne trouvait donc plus aucun scrupule dans son esprit méditatif et prudent : toute difficulté était surmontée, toute chance contraire était paralysée, il n'y avait désormais que l'espoir de la victoire à nourrir : l'heure du destin était sonnée. Sans plus de retard, Moawiah se décida, l'an 53 de l'hégire, 672 de l'ère chrétienne.

EXPÉDITION CONTRE CONSTANTINOPLE.

L'expédition des Musulmans fut précédée par des prodiges : la nature semblait d'accord avec les hommes dans cette crise capitale. En cette année mémorable, 672, l'ordre des saisons parut bouleversé en Orient : des tempêtes et des pluies continuelles désolèrent les populations ; des tremblements de terre les épouvantèrent. Tout phénomène devint un pronostic de malheur : un arc-en-ciel qui, chose extraordinaire en Orient, survint au mois de mars et dura plusieurs jours, fut regardé comme un avertissement de la colère céleste. Les

(*) Voyez Cédrénus.

(**) Voyez le patriarche Michel, historien syrien.

(*) Voyez Paul Diacre.

Arabes, comme les Byzantins, éprouvèrent les effets de ces dérangements atmosphériques. Les Arabes eurent à souffrir en Égypte une épidémie causée par les brusques changements de température. Mais si les Byzantins, frappés d'une terreur panique, s'abandonnaient au découragement le plus déplorable, et s'imaginaient, dans leur faiblesse, que le chaos allait remplacer les mondes, que le règne de la mort et du néant allait commencer, les Arabes, au contraire, soutenus par leur esprit d'avenir, encouragés par leurs cheïks, endoctrinés par leurs imans, se relevèrent bientôt du premier affaissement où les avaient jetés les cataclysmes terrestres, et répondirent en foule à l'appel de leur khalife Moawiah. La flotte la plus considérable qu'on ait vue sur les côtes de la Syrie depuis les premiers jours de l'Islam fut réunie dans les ports de Tripoli, de Tyr, de Sidon et d'Acre (*). La Syrie avait fourni à cette flotte une partie de ses habiles marins; car déjà les Syriens, n'ayant plus aucune confiance dans les destinées de l'empire de Byzance, s'étaient tournés en grand nombre vers l'homme nouveau qui leur promettait la gloire et la fortune, sinon la liberté. Il y a une attraction fatale qui entraîne les peuples vers le génie, quels que soient leurs scrupules, leurs vœux tacites, leurs regrets et leurs espérances.

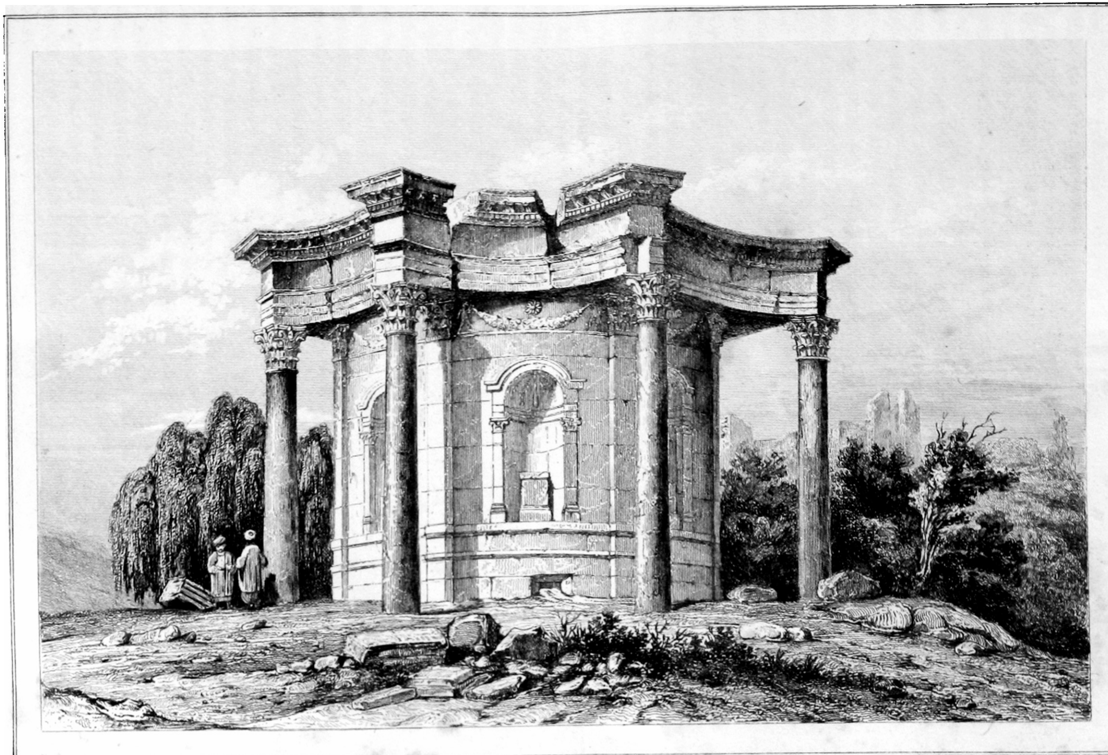
Au temps où se passent les événements que nous racontons, les nationalités n'étaient pas aussi tranchées que de nos jours. L'unité établie par les conquérants anciens, la continuité d'un despotisme variable dans ses agents, immuable dans ses principes, la fusion que l'administration romaine avait imposée aux races asiatiques, fusion qui avait résisté si longtemps à l'incapacité administrative des Byzantins, toutes ces causes réunies avaient éteint les sentiments divers qui caractérisent et séparent les nations. On s'était tellement habitué à ne considérer les représentants de l'Empire et leurs soldats que comme des étrangers, que ce lien intime entre les gouvernants et les gouvernés qui existe, malgré quelques abus temporaires, malgré même une tyrannie de détails parmi les peuples régis par eux-mêmes; que ce lien sacré qui produit l'unanimité des efforts dans les grandes occasions, l'unanimité contre l'envahissement du territoire, l'unanimité pour la défense des institutions; que ce lien, aussi fort que le lien religieux, n'existait plus que comme un souvenir dans le cœur des plus nobles, que comme un regret dans l'esprit des plus intelligents. La révolution que les Musulmans avaient opérée en Syrie n'avait donc pas, à proprement parler, blessé bien profondément un peuple qui ne supportait qu'avec dégoût le règne sans gloire, le gouvernement sans sécurité des Byzantins; et une fois les plaies de la conquête cicatrisées, les Syriens, qui avaient trouvé dans Moawiah un maître assez facile et surtout un organisateur puissant, avaient accepté pour la plupart le joug nouveau qu'on leur imposait et avaient fini par préférer et par servir la domination musulmane.

Moawiah, qui sans doute avait prévu ce retour du peuple conquis vers son conquérant, exploita avec une grande habileté ses sentiments qui lui étaient favorables. Il admit parmi les commandants de navires un grand nombre de Syriens qui avaient plus que les Arabes l'expérience de la mer, et donna même la direction générale de l'expédition à deux renégats, nommés Mohammed et Khaïs. Ces deux chefs, apostats par ambition, se partagèrent les innombrables vaisseaux de la flotte mahométane, et se dirigèrent vers l'Archipel, en côtoyant l'Asie-Mineure. Mais quelle qu'eût été leur diligence, la nécessité où ils furent, à cause du nombre de leurs bateaux de toutes dimensions, de ranger constamment les côtes, pour que les vents ne dispersassent pas leurs forces, les empêcha d'arriver en temps utile devant Constantinople. Après avoir jeté la terreur tout le long des rivages byzantins, la saison trop avancée les obligea d'hiverner en partie dans le golfe de Smyrne, en partie aux abords de la Lycie et de la Cilicie.

L'empereur de Constantinople ne pouvait plus avoir de doute sur les intentions

(*) Voyez Théophane.

(*) Voyez Constantin Porphyrogénète.



Atelier Lemaitre.

Temple circulaire, à Baalbeck.

des Musulmans : ces deux flottes qui, à force de rames et de voiles, bordaient les rivages de ses possessions, et qui méprisaient de faciles victoires sur des côtes abandonnées pour se proposer de frapper à la tête son empire chancelant, lui apportaient dans ses flancs les ennemis les plus redoutables qui jusqu'alors eussent menacé les successeurs abâtardis de Constantin. Cependant, ce répit d'un hiver, accordé forcément par ses adversaires, permit à l'empereur de faire de nouveaux préparatifs de défense, de convoquer le reste de ses soldats, de faire appel au dévouement de ses sujets. Les soldats vinrent en assez grand nombre; mais leurs efforts eussent été inutiles sans le dévouement personnel d'un inventeur de génie. Chose étrange, mais bien caractéristique! Tandis que les Byzantins se livraient à de vaines disputes théologiques, dissertaient sans fin et sans profit sur les attributs de Dieu, perdaient leur temps dans de vaines luttes de paroles, il y avait, au fond de la Syrie, à Héliopolis, un homme isolé, qui, demeuré fidèle au gouvernement romain, soutenu dans ses travaux par les plus nobles sentiments de patriotisme, employait toute la science de son temps à chercher une invention capable de rendre aux Byzantins leur courage, en lèur mettant à la main une arme supérieure et terrible, qui pût jeter la terreur et porter la mort parmi leurs ennemis. Cet homme s'appelait Callinicus; son invention s'est nommée feu grégeois (*).

Mais qu'était-ce que ce feu grégeois? Sa composition est un mystère. Les historiens du temps expriment sur son compte des opinions diverses, donnent des explications contradictoires. Les savants de toutes les époques en ont présenté des recettes qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres, mais dans lesquelles il entre toujours, selon tous, du soufre, du bitume, du naphte, de la poix et de la gomme. Quelques chimistes ont détaillé longuement les ingrédients qui devaient entrer dans la composition de ce feu si redoutable, mais n'ont jamais pu le recomposer. On n'est même pas d'accord sur son origine, ni sur l'auteur de son invention : les uns

(*) Voyez Abou'l'faradj.

l'attribuent à Callinicus, les autres à un certain Babinicus, qui était aussi un Syrien. Nous avons choisi le nom propre le plus répété; et nous avons constaté que le plus grand nombre de versions s'accordaient à fixer la date de cette invention, de l'an 670 à l'an 680, précisément à l'époque du premier siége de Constantinople par les Musulmans.

On a confondu longtemps le feu grégeois avec d'autres moyens incendiaires employés de toute antiquité dans les Indes et en Chine. Les partisans de cette idée prétendent que les Grecs ont eu communication de ces matières dévastatrices par l'entremise des caravanes, qui ne cessèrent jamais leurs voyages entre le golfe d'Oman et l'Asie-Mineure. D'autres, plus amoureux encore des traditions lointaines, veulent absolument que le feu grégeois ou un agent analogue ait été connu des Assyriens, des Mèdes, des Hébreux, aussi bien que des Indiens et des Chinois. Mac-Culloch, illustre savant anglais, s'efforce de nous convaincre que le feu grégeois n'est pas grec, et, pour prouver son assertion, il avance que ce n'est que sur le plateau de la Perse, dans les environs de la mer Caspienne, qu'on trouve en abondance du naphte, un des principaux ingrédients du feu grégeois. On ne peut que douter d'une assertion aussi absolue. Il est indubitable que des compositions diverses ont été inventées bien avant la découverte du feu grégeois pour incendier les camps ennemis, les machines de guerre des assiégeants, ou les flottes par le moyen de brûlots. On sait que Genséric détruisit, par un feu artificiel quelconque, la flotte romaine qui lui était opposée. L'historien Jules Africain, contemporain de l'empereur Alexandre Sévère, mentionne un feu artificiel, composé de soufre vif, de nitre, et de la pierre de tonnerre. Il est aussi question d'espèces de feux d'artifice, employés dans les jeux du cirque à propos du consulat de Théodose (*).

De tout temps, les hommes ont dû se servir du feu comme moyen de défense

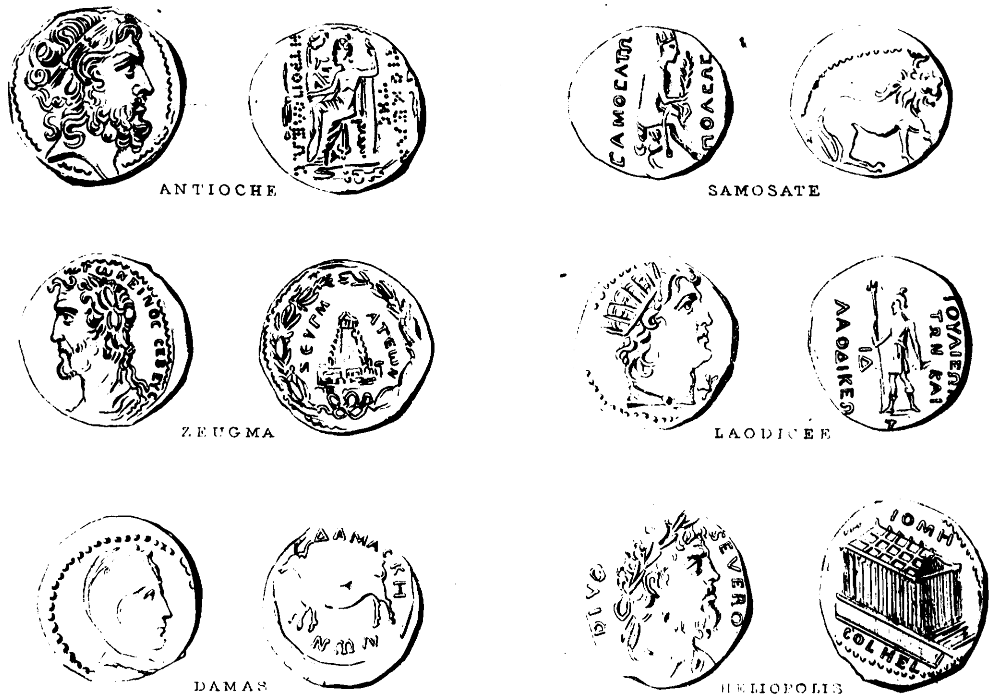
(*) Voyez Théophane, Cédrénus, Constantin Porphyrogénète, Anna Comnène, la chronique d'Albert le Grand, Scaliger et Joinville, *Histoire de saint Louis*.

ou d'attaque; mais, si on ne considère que les effets de ces inventions destructives, il faut reconnaître qu'aucun de ces feux artificiels n'approchait des ravages occasionnés par le feu grégeois proprement dit. La principale et la plus terrible qualité de ce feu, que nous continuerons d'attribuer à Callinicus, était de s'aviver dans l'eau au lieu de se consumer, de suivre toutes les directions qu'on lui imprimait, de plonger ou de s'élever, d'aller en ligne directe ou de former des méandres. Sa force était si puissante, qu'il tordait le fer, pulvérisait les pierres, qu'il s'attachait à une matière quelconque jusqu'à ce qu'elle fût dissoute. Rien ne pouvait l'éteindre que le vinaigre ou le sable. Pour le projeter horizontalement ou paraboliquement, il suffisait d'employer des instruments divers. Il y en avait de grands et de petits, des sortes de sarbacanes et des siphons à main. On le lançait aussi avec des mortiers de différentes dimensions; on le projetait par blocs, par pelotes de toutes grosseurs, depuis la grosseur d'une olive jusqu'à celle d'un tonneau. Son explosion au départ était bruyante, et en sillonnant l'air il laissait une trace lumineuse assez semblable à la queue d'une comète. En en perfectionnant l'emploi, on put l'envoyer d'une façon continue par le moyen de pompes foulantes, et on l'alimentait par des matières huileuses. Après ne s'en être servi que contre les machines de guerre ou les vaisseaux, on l'envoya contre les hommes en troupe, on le précipita sur les bataillons par le moyen d'arbalètes et d'une arme particulière appelée par les Latins *phialæ*. Mais soit qu'on le soufflât par des tuyaux de cuivre, soit qu'on le lançât dans des vases de terre vernissés, soit qu'on en garnît des épieux de fer environnés d'étoupes imbibées de sa liqueur, soit qu'on le lançât par le moyen de la baliste et de l'arbalète, toujours est-il que son bruit ressemblait à celui du tonnerre, et que ses effets se rapprochaient de ceux de la foudre.

Cette découverte, aussi extraordinaire que redoutable, devint un secret d'État entre les empereurs byzantins et l'inventeur. On dit que Constantin IV, à qui Callinicus confia le premier son procédé, lui fit jurer de ne le communiquer à personne au monde. Les successeurs de Constantin IV gardèrent précieusement le secret, et ne l'apprirent jamais qu'à un seul ingénieur, qui était nommé pour la vie et devait sans cesse résider à Constantinople. Si un monarque étranger, allié et ami des Byzantins, demandait avec instances le secret du feu grégeois, on lui envoyait de la matière toute préparée, sans l'instruire de sa composition. A en croire l'historien Cédrenus, le préparateur du feu grégeois était, de son temps, un descendant de Callinicus lui-même; et il eût repoussé les offres les plus avantageuses pour ne pas livrer même une partie de son secret. Une tradition répandue dans le bas peuple de Constantinople disait qu'un ange avait apporté l'invention du feu grégeois au grand Constantin, que ce prince voua à l'exécration celui qui en ferait part aux étrangers, qu'il le déclara infâme, et commanda de lui donner la mort, fût-il empereur ou patriarche.

Si nous avons rapporté la tradition populaire en même temps que l'opinion des divers historiens, si nous avons insisté sur cette invention phénoménale, c'est parce qu'elle eut une influence manifeste et continue sur le sort du Bas-Empire. Sans le feu grégeois, qui détruisit tant de vaisseaux musulmans, Constantinople n'aurait pas manqué d'être prise par les Arabes. Une fois la Syrie et l'Égypte conquises, une fois l'ordre établi parmi ces fractions divergentes de peuples qui se rangèrent si vite sous la domination de l'Islam, une fois l'homme de l'organisation, Moawiah, ayant succédé aux hommes de la conquête, Saïd, Khaled, Amrou, les Arabes n'avaient qu'à vouloir pour s'emparer de la succession entière des Romains. Les Arabes avaient toute l'énergie d'une nation jeune et habituée déjà au triomphe; les Byzantins avaient toutes les faiblesses d'une nation vieillie et découragée par des revers successifs. Les Arabes possédaient un élément tout-puissant d'existence, une religion unitaire et fraternelle; les Byzantins nourrissaient les plus terribles éléments de dissolution, l'esprit de secte et d'égoïsme. Au moral, les Byzantins étaient perdus; et il fallait pour les sauver une puissance toute matérielle, le feu grégeois.

SYRIE ANCIENNE



Médailles des villes du cabinet des antiques de la bib. royale.

SIÉGE DE CONSTANTINOPLE.

Ce fut l'année 673, la cinquante-quatrième de l'hégyre, que les Musulmans arrivèrent devant Constantinople. En ce temps-là Constantinople, moins étendue qu'aujourd'hui, n'en était pas moins une ville colossale. Elle couvrait tout le promontoire européen qui s'avance profondément dans les eaux, les resserre, les sépare, et forme ces deux canaux admirables : le Bosphore, qui fuit à l'est, et la Corne d'Or, qui se perd au nord-ouest dans les terres grasses de la Thrace. Ce promontoire, qui n'avait pas moins de cinq mille mètres de long, présentait un triangle dont la base, bien fortifiée, s'appuyait sur des plaines accidentées, qui filait à l'est le long de la Corne d'Or, l'ancien golfe de Céras, tandis qu'il bordait à l'ouest la mer actuelle de Marmara, l'ancienne Propontide. Les deux côtés de ce vaste triangle, baignés par les eaux, étaient défendus par des centaines de tours reliées entre elles par de hautes et fortes murailles (*).

Les flottes réunies des Arabes, augmentées encore par un renfort nouveau, commandées par l'invincible Kalèh, auquel Moawiah avait donné la direction générale du siége, se trouvaient assez nombreuses pour enserrer la ville immense qu'elles venaient attaquer, c'est-à-dire pour couvrir de vaisseaux plus de douze mille mètres, à partir du Château des Sept-Tours, sur la Propontide, jusqu'à l'autre extrémité de la ville au fond du golfe de Céras. Ce gigantesque déploiement de forces, ce demi-cercle menaçant, qui semblait vouloir étreindre dans ses milliers de bras la capitale d'un empire en décadence, tous ces ennemis si âpres au combat, si avides des dépouilles romaines, ne portèrent pourtant point dans la capitale des Byzantins l'épouvante et le découragement qu'ils s'attendaient à produire. Les Byzantins avaient toute confiance dans leurs doubles remparts, leurs remparts de pierres d'abord, et leurs remparts de soldats ensuite. La ville était pleine de troupes; il y en avait assez, rapporte-t-on, pour former trois rangs serrés de lances tout le long du circuit onduleux des murailles. Quant à l'empereur, il comptait sur un auxiliaire tout-puissant : le feu grégeois.

(*) Voyez Abou'l'féda et Nicéphore.

A l'aspect de ces murs énormes, de cette forêt de maisons qui montaient et descendaient sept collines, de ces monuments disséminés, de ces temples de marbre, de ces églises aux dômes élevés, de ce majestueux spectacle en un mot que présente une capitale immense, et peut-être la mieux située des capitales, les Arabes avaient bien compris qu'une pareille ville ne tomberait pas en un jour, qu'il surgirait de cette fourmilière humaine des milliers de bataillons, que des obstacles inconnus, que des difficultés de toute espèce s'offriraient aux assiégeants, qu'il faudrait des efforts inouïs et successifs pour trouer tous ces blocs de pierres, pour écraser toutes ces masses d'hommes. On s'observa donc de part et d'autre assez longtemps; on se rangea avec symétrie; on divisa ses forces; on se sépara la tâche : les chefs haranguèrent leurs soldats, les prêtres enflammèrent les esprits; chacun s'encouragea, s'exalta, se promit la victoire avant de combattre. Spectacle presque unique dans les siècles! Deux races allaient s'étreindre corps à corps; deux religions allaient se disputer le monde; deux esprits, l'esprit dominateur et orgueilleux de l'Occident, l'esprit entreprenant et tout aussi superbe de l'Orient, se retrouvaient en présence, et recommençaient une lutte qui devait encore durer huit siècles. Quoique les Byzantins fussent bien dégénérés, il coulait encore du sang romain dans leurs veines, du sang des maîtres du monde. A leur tête ils avaient un empereur, descendant de tant d'illustres conquérants; dans le sein de leur ville ils avaient plus de richesses accumulées qu'il ne s'en trouvait peut-être dans l'Europe tout entière. On pouvait s'attendre que dans cette crise gigantesque de grands courages se développeraient tout à coup, que dans cette bataille définitive le désespoir d'un peuple équivaudrait aux vertus militaires qu'il semblait avoir perdus. Tous les grands mystères de puissance qui dorment au fond d'un peuple, pouvaient spontané-

ment se manifester dans ce combat terrible, et étonner de nouveau l'univers.

Les Arabes, de leur côté, avaient à soutenir la réputation d'audace et de persévérance qu'ils avaient si promptement acquise. Si leurs antécédents guerriers les soutenaient, leurs traditions religieuses augmentaient encore leur ardeur. Leur prophète vénéré, Mahomet, avait déclaré, croyaient-ils, que l'armée musulmane qui s'emparerait de la capitale des Césars, ainsi qu'ils appelaient Constantinople, verrait tous ses péchés remis par son succès, et que tous ceux qui succomberaient dans la lutte jouiraient immédiatement des délices du plus voluptueux des paradis (*). Leur khalife, l'habile Moawiah, leur avait donné ses meilleurs généraux, leur avait confié son fils chéri Yézid, et leur avait fourni en armes, en machines de guerre, en vaisseaux, tout ce que son génie administratif avait pu réunir de plus redoutable et de plus excellent. Enfin, ce qui prouvait que cette expédition était pour l'Islam d'une importance aussi haute que sacrée, c'est que, parmi les Musulmans, trois vieillards respectés par la nation tout entière avaient voulu, malgré leur grand âge, s'embarquer avec l'armée, et courir tous les hasards qu'elle courrait. Ces trois patriarches étaient d'anciens compagnons de Mahomet, les premiers d'entre les Arabes qui avaient cru à la mission divine du prophète, les premiers qui avaient suivi les prescriptions du Koran, hommes éminents qui, depuis, avaient interprété les passages obscurs du livre sacré, avaient fait la nomination des premiers khalifes, avaient été consultés dans toutes les grandes occasions où il s'agissait de la destinée de l'Islam. L'un d'eux même avait acquis une illustration et une prépondérance presque égale à celle du khalife, pour avoir offert un asile à Mahomet lorsqu'il s'était enfui de la Mekke, pour avoir deviné dans l'homme le prophète, dans le proscrit le conquérant. Ce dernier s'appelait Abou-Ayoub, et sa mémoire est restée dans une telle vénération que, depuis l'origine de l'empire Ottoman, les sultans de Stamboul viennent sur son tombeau ceindre l'épée impériale à leur avénement au trône. Qu'on juge maintenant de l'autorité que devait avoir de son vivant un homme aussi saint, et combien sa présence au siége de Constantinople devait enflammer les courages et exciter les imaginations (*).

Soit négligence de la part des historiens byzantins, soit oubli de la part des historiens arabes, les détails de ce siége, si mémorable et si longuement préparé, ne nous ont point été conservés. Tout ce que nous en savons, c'est qu'après un essai d'assaut dirigé contre les fortifications maritimes de Constantinople, les Arabes, n'espérant plus enlever la ville par mer, jetèrent des troupes de débarquement sur la côte européenne de la Propontide, et vinrent établir leurs machines et porter leurs attaques à l'ouest, contre les murailles qui garantissaient la ville du côté de la terre.

Les combats se succédèrent presque sans intervalle, de plus en plus acharnés. Rien ne pouvait décourager les Arabes : ni les masses progressives de leurs ennemis, ni les projectiles nombreux qu'on leur lançait du haut des murs. Enfin lorsqu'un jour on employa le feu grégeois, lorsque l'enceinte entière de la ville s'illumina tout à coup, et versa une pluie enflammée sur les bataillons et sur les vaisseaux, les effets extraordinaires et terribles de ce moyen nouveau de destruction émurent les Arabes, mais ne les firent pas reculer. En vain perfectionna-t-on l'emploi du feu grégeois ; en vain le lança-t-on en bloc au milieu de l'armée musulmane ; en vain les hommes tombaient-ils les uns sur les autres, dévorés par ce combustible infernal, qui ne lâchait sa victime qu'après l'avoir entièrement consumée ; en vain l'incendie se communiquait-il de navire en navire, portant le ravage sur toute la ligne mahométane ; en vain le vénérable Abou-Ayoub fut-il frappé de mort à son tour, les Arabes ne se lassèrent point, tant ils avaient foi dans l'immortalité bienheureuse qu'ils méritaient en poursuivant leur œuvre !

Au bout de cinq mois, l'hiver seul put suspendre cette bataille générale et quotidienne ; mais encore, pour n'avoir

(*) Voyez Abou'l'féda.

(*) Voyez Théophane et Nicéphore.

pas l'air d'abandonner le siége, pour ne pas montrer même l'apparence de la retraite, les Arabes ne voulurent point retourner dans leur patrie, et ils se contentèrent de descendre quelque peu la Propontide, et de s'emparer sur la côte asiatique de la petite ville de Cyzique, afin d'y attendre à l'aise le retour de la saison des combats. Sept ans durant, les Arabes persistèrent dans leurs attaques contre Constantinople. Chaque année, au commencement d'avril, ils revenaient, plus ardents que jamais, devant la capitale byzantine, se battaient pendant six mois avec une rage infatigable, et retournaient à Cyzique, au mois de septembre, pour revenir encore l'année suivante. Combien de traits de valeur durent se succéder dans un si long espace de temps! Que d'actions d'éclat illustrèrent sans doute les deux partis, ou plutôt les deux peuples! Quelle énergie de la part des Arabes dans leurs attaques consécutives! Quelle patience de la part des Byzantins dans leurs défenses perpétuelles! Quelle persévérance des deux côtés! Mais, encore une fois, les péripéties de ce grand drame nous sont inconnues: cette épopée en action n'a pas eu de poëte pour la chanter.

Avant de raconter comment se termina cette partie grandiose engagée entre deux nations, il nous faut expliquer quelle diversion inattendue vint au secours de l'empire, si gravement menacé, et quelle faute fit perdre aux Arabes l'avantage d'un renfort considérable. Voici la faute : Moawiah, dans sa sage prévoyance, avait levé un grand nombre de troupes en excitant l'enthousiasme religieux de ses sujets au profit de l'expédition sainte de Constantinople. Le khalife avait en outre rassemblé une flotte assez forte pour contenir dans ses vaisseaux tous ceux qu'il destinait à augmenter son armée de siége. Il avait donné le commandement de ce corps et de cette flotte au fils déjà célèbre de Kaïs, appelé Abd'Allah-Kaïs. Ce jeune homme, tout brave qu'il était, manquait d'expérience militaire; et, au lieu de se porter sans retard vers Cyzique, il perdit du temps et des hommes à attaquer la grande île de Crète, et à pénétrer jusque dans l'intérieur, rempli de montagnes et de difficultés de terrain. Une fois même qu'il fut engagé dans le mont Ida, il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas de la part de la race énergique qui de tout temps a habité ces sommets neigeux. Abd'Allah craignit pour sa conquête; et, afin de la consolider, il voulut détruire tous les obstacles qu'on lui présentait. C'était encore employer un temps précieux, qu'il eût été plus politique de consacrer à remplir sa mission. Enfin, de retards en retards, l'hiver le surprit: il ne put se rembarquer, et l'armée de Constantinople perdit l'avantage d'un renfort qui lui eût peut-être fait porter aux Grecs le coup mortel.

ORIGINE ET PROGRÈS DES MARONITES.

La diversion qui fut si utile aux Byzantins venait de la part d'une nation nouvelle, ou plutôt d'une réunion de clans qu'on nommait déjà les Maronites. Leurs attaques, aussi audacieuses que répétées, leurs mouvements, aussi vifs que bien dirigés, leurs forces, réparties avec intelligence, eurent l'honneur d'occuper d'abord Moawiah, puis de l'inquiéter, et enfin de l'empêcher de donner tous ses soins au siége de Constantinople, d'y envoyer tous ses soldats, d'y expédier tous ses vaisseaux. Comment ce petit peuple s'était-il organisé? comment, dans le découragement de presque tous les Chrétiens de Syrie, s'était-il trouvé l'énergie de résister à un conquérant invincible? comment, dans la détresse générale, s'était-il formé une sorte de prospérité? Ce sont là des faits aussi curieux qu'importants, qui demandent des développements particuliers, et exigent que nous redescendions quelque peu dans le passé. Aussi bien, il faut que ce petit peuple ait eu en lui un grand fonds de vitalité, pour résister de siècle en siècle aux efforts continus des Musulmans, pour traverser tant de destinées différentes, pour avoir conservé jusqu'à nos jours sa nationalité, sa religion et ses coutumes (*).

L'origine de ce groupe de héros, qui devint un peuple, est diversement rapportée par l'histoire. Quelques annalistes

(*) Voyez Cédrénus, Constantin Porphyrogénète, Guillaume de Tyr.

les confondent avec les Mardaïtes, population ancienne, mais non originaire de Syrie, qui avait toutes les vertus des montagnards, la sobriété, le courage, l'amour de l'indépendance, augmentées encore d'un certain esprit d'aventure qui la porta en différentes occasions à entreprendre des expéditions lointaines. Ces Mardaïtes occupaient en partie un district de la Célésyrie, ou Syrie-Creuse, nommée Maronia, d'où leur serait venu le nom de Maronites. Ce qui fait, du reste, douter de cette assertion historique, c'est qu'aucun géographe ancien ne mentionne ce district particulier de la Célésyrie, et qu'il paraît impossible qu'une de ces profondes vallées qui s'étendent entre le Liban et l'Anti-Liban, ait été inconnue des diverses nations qui conquirent tour à tour la Syrie, depuis les Grecs d'Alexandre jusqu'aux Romains de Titus. Quoi qu'il en soit, que le petit peuple dont nous nous occupons se soit formé d'un noyau de Mardaïtes, qu'il fût originaire de toute antiquité des montagnes du Liban, ou qu'il ne fût que le résultat d'une émigration de proscrits chrétiens, à l'époque de la conquête persane d'abord et musulmane ensuite, toujours est-il que vers la fin du septième siècle il avait une assez grande valeur en Syrie; que Moawiah fut obligé de compter avec lui; et que l'historien Théophane affirme qu'il étendait ses possessions depuis le Mont-Maurus, à l'extrémité nord de la Syrie, jusqu'en Galilée, aux environs de la ville sainte, Jérusalem. Voici maintenant ce que les chroniqueurs Maronites eux-mêmes rapportent des commencements de leur nation, récit qui nous paraît le plus logique et le plus acceptable.

Sous l'épiscopat de Jean, vicaire du pape en Orient, quelques peuplades chrétiennes vinrent se joindre aux habitants de Byblos, actuellement Djebaïl, petit port de mer situé entre Tripoli et Bayruth. Ces Chrétiens s'adressèrent à Jean pour avoir un évêque; et celui-ci leur envoya un certain moine, du nom de Maroun, qui sortait d'un monastère établi sur les bords de l'Oronte. La principauté de Byblos comprenait une grande partie du Liban, et possédait deux villes déjà importantes, Byblos et Botrys. Maroun fut nommé évêque de Botrys. Aussi savant que modeste, profondément préoccupé des intérêts moraux de ses ouailles, il s'efforça de ne pas laisser pénétrer parmi les montagnards dont il était le pasteur les sectes nombreuses et contradictoires qui se disputaient alors la suprématie religieuse dans les capitales de l'empire byzantin, à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche. S'étant déjà distingué par des écrits contre les sectateurs de Nestorius et d'Eutychès, il lui fut facile de réfuter toutes les nouvelles sectes qui tendaient de jour en jour à diviser la chrétienté; et ses services devinrent si utiles à l'Église, que bientôt on lui accorda le titre de patriarche du Liban, et le droit de sacrer les évêques dans toute l'étendue de la Haute-Syrie. Sa dignité et son pouvoir lui avaient été acquis pour avoir ramené à l'unité catholique un assez grand nombre d'hérésiarques; mais sa puissance nouvelle ne fit qu'accroître son zèle, et bientôt il envoya des missionnaires, d'un côté jusqu'à Jérusalem, de l'autre jusqu'au Taurus.

Cet homme, excellent du reste, ne se bornait point à porter des secours moraux aux âmes menacées par la contagion hérétique, mais encore il comblait de soins temporels les malheureux qu'il rencontrait et qu'il attirait dans ses montagnes hospitalières; il pratiquait, en un mot, la véritable charité de l'Évangile. Ses vertus et ses bienfaits augmentèrent en peu de temps les forces de la principauté dont il était le patriarche. Les proscrits de tous les pays voisins, les orthodoxes opprimés, les esclaves des peuples idolâtres, vinrent en foule derrière les pics inaccessibles du Liban, au sein de la peuplade si bien organisée et si bien administrée par Maroun. Ce digne pasteur leur devint même si cher, qu'ils prirent le nom de Maronites pour exprimer, avec leur reconnaissance pour leur chef religieux, l'esprit d'indépendance et de charité qui devait distinguer à toujours leur société. Jean Maroun avait choisi pour résidence le monastère de Kanoubin, situé dans la belle vallée de Tripoli, arrosé par le Nahr-Kadis, *le fleuve saint*, et fondé par Théodose le Grand. C'est de là, de ce centre réel de la contrée libanique

que Jean Maroun veillait sur son peuple et se préoccupait de son avenir (*).

Ce qui fait de cet évêque un vrai pasteur d'hommes, c'est qu'il leur faisait du bien de toutes les manières. Outre les exhortations religieuses, outre les exemples de fraternité, il les excitait encore au travail manuel et à la discipline militaire. Grâce à lui, ce petit peuple fit en peu de temps des prodiges. Amoureux de leur indépendance, attachés sincèrement à leur religion, les Maronites repoussèrent avec vigueur les premières bandes d'Arabes qui se dispersaient dans leur pays. En faisant la guerre, ils apprirent l'art des combats. Bientôt ils devinrent soldats habiles, adroits archers, excellents cavaliers. Non contents de repousser l'invasion étrangère, ils songèrent même à agrandir leurs possessions. Ce fut ainsi qu'ils s'établirent définitivement depuis le Taurus, au nord, jusqu'au Carmel, au sud.

Quand ils trouvaient chez les Arabes trop de résistance, ils se réfugiaient dans les profondes cavernes de l'Anti-Liban, ou derrière les forteresses naturelles de leurs montagnes. Aussi, peu à peu, des clans dispersés formèrent une nation. Sous l'inspiration de leur évêque de génie, ils ne se contentèrent pas de repousser l'ennemi, ils bâtirent les villes suivantes : Baskhontah, sur le versant oriental du Liban, à mi-côte de la chaîne qui domine la vallée luxuriante de Békaha ; puis Haddeth fut élevée par eux dans un des vallons ombreux du Nahr-Kadir ; enfin, Bescierraï, au pied même du Liban. Cette dernière ville, la mieux située peut-être des trois que nous avons mentionnées, placée en avant d'une plaine fertile, dans un bassin entouré de montagnes qui la garantissent à la fois des ravages de la tempête et des incursions des barbares, fut en outre défendue par une forte citadelle, et devint la capitale des Maronites.

Lorsque les Arabes eurent conquis la Syrie, leur rapide victoire jeta d'abord l'épouvante dans la Montagne : les Maronites se fortifièrent et laissèrent passer l'ouragan. Mais plus tard, quand les forces musulmanes se disperserent sur le monde, quand les ennemis des Chrétiens diminuèrent en nombre et en hardiesse, les Maronites se montrèrent de nouveau au delà de leurs frontières, et commencèrent avec les Mahométans une guerre qui ne cessa plus. Les Maronites ne connaissaient ni paix ni trêve ; et lorsque les grandes cités de la Syrie suspendaient les hostilités avec les Arabes, les Maronites n'en combattaient pas moins. Ils allèrent même jusqu'à mépriser l'autorité de l'empereur de Constantinople ; et, malgré ses ordres, ils ne déposèrent jamais les armes. Ce fut, d'après les traditions du pays, cette persistance à agir indépendamment des princes byzantins qui les fit appeler par les Arabes les *rebelles*. La cour de Constantinople les traitait comme des sujets révoltés, et le gouvernement des khalifes comme des ennemis mortels (*)

Vers l'an 660, Jean Maroun mourut : son peuple le regretta vivement ; mais Maroun avait assez vécu pour achever son œuvre, pour constituer une société d'autant plus durable, qu'elle était fondée sur la fraternité et sur l'indépendance. Il laissa une mémoire révérée, et qui balance en Syrie la mémoire de saint Maroun, patron de Jean Maroun, et l'un de ces premiers solitaires chrétiens qui choisirent un asile dans les montagnes d'Orient. Privé des conseils et de la direction unique de leur évêque modèle, les Maronites élurent pour chefs deux hommes d'audace et de resolution, nommés Paul et Fortunat. À peine ces deux hommes furent-ils à la tête de cette bouillante nation, qu'ils songèrent à faire une expédition contre les Arabes, laquelle, leur acquérant de la gloire, leur donnerait de l'autorité. Ils réunirent quelques troupes, partirent de leur ville de Haddeth, et taillèrent en pièces le premier détachement de Musulmans qu'ils rencontrèrent. Moawiah, indigné, voulut immédiatement tirer vengeance de ces deux téméraires, et ordonna qu'on assiégeât Haddeth avec une forte armée. Ce siége fut toute une épopée ; il dura sept ans comme le siége de Constantinople : les Arabes l'aban-

(*) Voyez Fauste Nairon et Théophane.

(*) Voyez Constantin Porphyrogénète et Abou'l'faradj.

donnèrent plusieurs fois, et y revinrent plusieurs fois avec un nouvel acharnement; les traits de bravoure se multiplièrent dans les deux camps; enfin, après la mort héroïque de Paul et de Fortunat, la ville ne fut livrée aux Arabes que par trahison. Elle fut pillée, incendiée, rasée. Elle avait déjà dix-sept cents maisons, dont il ne resta pas pierre sur pierre.

Après la chute d'une de leurs villes principales, les Maronites, qui craignaient que les Musulmans ne se préparassent à leur enlever toute la Phénicie, à leur détruire leur port déjà prospère de Byblos, à leur couper ainsi toute communication avec la mer, et à les réduire à vivre au sommet de leurs montagnes, s'adressèrent à l'empereur de Constantinople, comme à leur protecteur naturel. Mais Constantin IV, dit Pogonat, n'avait pas assez de sentiment de l'avenir ni de génie militaire pour comprendre ni quelle utilité pouvait lui être contre les Arabes une diversion puissante en Syrie, et combien il devait lui être plus avantageux de porter la guerre au cœur même de ses ennemis que de l'attirer jusque sous les murs de sa capitale. La flotte musulmane s'apprêtait à mettre à la voile pour l'Archipel; une tempête terrible s'amoncelait contre l'empire byzantin : cette tempête effraya Constantin, et il laissa sans réponse la demande des Maronites. Ces derniers furent donc dans la nécessité de se suffire à eux-mêmes. Tout d'abord ils élurent un nouveau chef, dont le nom ne nous a pas été conservé. Tel était l'attachement des Maronites pour leur religion, qu'avant de remettre le pouvoir à leur nouveau prince, ils lui firent jurer qu'il ne laisserait nul Musulman, nul hérétique s'établir dans le Liban, et qu'il n'en prendrait aucun à son service, même à titre d'esclave. On lui signifia en outre qu'en cas de manquement à sa parole, il encourrait l'excommunication du patriarche. Le premier acte politique du nouveau prince fut de députer vers Constantinople des envoyés, avec la mission de jurer obéissance à l'empereur, de lui demander la confirmation de son élection pour lui, et pour son peuple, sinon des secours en hommes, au moins quelques secours en argent, qui permissent aux Maronites de se procurer des machines et quelques vaisseaux, et de continuer la guerre contre l'idolâtrie musulmane, ainsi qu'ils appelaient l'Islam. On ne sait comment l'empereur reçut les envoyés maronites : le siége de Constantinople, qui avait commencé, l'absorbait sans doute tout entier, et empêcha de longtemps les envoyés des Chrétiens de Syrie de retourner dans leur patrie (*).

A la mort du dernier prince élu de Byblos, qui ne régna que quelques mois, on choisit son fils Salem pour son successeur. Ce jeune homme était ambitieux et entreprenant, et espérant augmenter tout d'un coup la population de sa petite principauté, il ne tint aucun compte du serment solennel qu'on avait fait prononcer à son père, et ouvrit un refuge dans ses montagnes aux nombreux hérétiques établis sur le versant méridional du Liban, et qui ne supportaient qu'avec peine le joug de l'Islam. Cet acte, si contraire à l'opinion générale, produisit un grand scandale parmi les Maronites; leur patriarche excommunia Salem, et dès lors les Maronites refusèrent d'obéir à leur prince, chassé du giron de l'Église. Ces dissensions rendirent aux Arabes l'espoir de s'emparer du Liban. Tout préoccupé du siége de Constantinople que fût Moawiah, il n'en réunit pas moins une armée pour saisir l'occasion favorable de rétablir sa domination et de fonder l'unité musulmane dans la Syrie tout entière. Il divisa ses troupes en trois corps, et leur ordonna d'attaquer en même temps Byblos, Baskhontah, et Bescierraï. Ces villes se défendirent avec une vaillance admirable, et, à force d'énergie et de persévérance, elles obligèrent les Arabes à lever le siége. Une fois cet avantage obtenu, les Maronites se rassemblèrent de toutes parts, formèrent une masse de plus de trente mille hommes, et s'établirent, sous le commandement de différents chefs, dans des postes bien fortifiés, bien situés, et d'où ils pouvaient faire des descentes continuelles dans les vallées de l'Oronte et dans les plaines de Damas. Ces trente mille hommes déterminés occupèrent au moins soixante mille Arabes, qui, sans

(*) Voyez Fauste Nairon et Assémani.

ces attaques perpétuelles, sans cette guerre de partisans faite avec autant d'habileté que de courage, se seraient sans doute portés sur Constantinople, et auraient peut-être déterminé la prise de la capitale byzantine: telle est la diversion importante dont nous parlions plus haut, et qui n'a pas peu servi à sauver la dernière capitale de l'Empire romain.

Cependant les Maronites ne se bornèrent pas à porter le ravage sur les possessions musulmanes, à escarmoucher sur les frontières; ayant appris qu'un corps assez considérable d'Arabes était campé sur les bords de la mer, non loin de Tripoli, dans l'intention sans doute de s'embarquer pour la Propontide, ils résolurent de l'attaquer. En conséquence, aussi prompts à exécuter leurs résolutions qu'à les former, ils se divisèrent en plusieurs bandes, fondirent tout à coup sur le camp musulman, et s'élancèrent sur leurs ennemis avec tant de furie, combattirent avec une si ardente intrépidité, qu'ils mirent en fuite les Arabes, et les poursuivirent, l'épée dans les reins, jusqu'aux eaux d'un fleuve torrentiel, près d'Alfidar. Leur butin fut immense; et ils firent plus de quatre mille prisonniers. A quelque temps de là, Salem, qui, depuis son excommunication, n'avait plus autour de lui que quelques serviteurs, et qui se désespérait de ne pas prendre part aux exploits de ses compatriotes, se précipita avec plusieurs hommes de bonne volonté contre un gros d'Arabes, qui pendant la grande bataille des Maronites avait pénétré dans le Liban, et les chassa jusqu'aux alentours d'Émèse. Cet acte de dévouement et de vigueur lui fit regagner l'estime des Maronites; et bientôt en chassant à leur tour les hérétiques, qui s'étaient dispersés dans la Montagne, ou en les obligeant à devenir catholiques, Salem reconquit son autorité, et fut relevé de son excommunication. Salem, réintégré dans sa puissance, ne s'abandonna point à un coupable repos; il montra, au contraire, plus d'activité que jamais dans ses hostilités contre les Arabes, les inquiéta toujours de plus en plus, et fut très-certainement pour beaucoup dans la délivrance de Constantinople, et dans la durée de l'empire byzantin, qui, comme nous l'avons dit, ne pouvait plus compter que sur un auxiliaire matériel, le feu grégeois, et sur la diversion d'un peuple indépendant, les Maronites (*).

LEVÉE DU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE.

Un des malheurs de Moawiah fut d'avoir un fils indigne de lui. Depuis qu'il était libre possesseur de l'héritage si agrandi de Mahomet; depuis qu'il n'avait plus de rival capable de lui disputer le khalifat; depuis que la puissance colossale qu'il avait acquise à force de patience et d'habileté, avait donné à son génie assez d'espace pour déployer ses ailes, devenant de jour en jour plus ambitieux, au faîte de la puissance personnelle qu'il pouvait acquérir, il songeait à laisser dans sa famille cet empire gigantesque qu'il avait conquis pied à pied. Il lui eût fallu un héritier, sinon aussi supérieur qu'il s'était montré lui-même, au moins d'un sens élevé et prompt; et, par une fatalité singulière, son fils chéri, Yézid, n'était qu'un homme fort ordinaire, d'un esprit court et apathique, d'un courage vulgaire et sans élan. Moawiah dut souffrir bien souvent en constatant l'incapacité de son fils: pourtant il espérait toujours, et il disait, dans le langage figuré de l'Orient, que si le fruit de cette jeune âme était long à mûrir, il n'en serait que plus savoureux. Mais, malgré une culture intelligente et des soins quotidiens, cette âme sans activité, cet esprit sans séve, ne profita jamais de tout ce que fit pour lui un père de génie, précepteur aussi parfait qu'il était tendre parent. Les préceptes, quoique toujours rapprochés des exemples, ne produisirent sur lui aucune impression durable. Les plus belles occasions lui furent inutilement prodiguées. On le fit voyager dans l'empire arabe; et l'éducation des voyages ne lui fut pas plus profitable que l'entretien des hommes d'expérience et de savoir.

Enfin, son père crut un jour avoir trouvé le secret de le réveiller de son indolence, et d'exciter son amour-propre, en le mettant à même d'assister à un grand événement, et d'y prendre la part qui ap-

(*) Voyez Fauste Nairon et Assémani.

partenait à son rang. Il l'adjoignit à l'expédition contre Constantinople, dans l'espoir qu'il se déclarerait bientôt capable de la diriger. Cette excellente école d'art militaire; ce siége si ardent et si long, où les deux camps luttèrent sans cesse d'habileté et de bravoure, d'audace et de patience; ce combat qui si vite prit les proportions d'une guerre; ces batailles successives, où tous les moyens de défense et d'attaque qu'inspire le cœur et que combine l'esprit, furent développés à l'envi; en un mot ce spectacle terrible, mais grand, qui terrifie les natures vulgaires et qui élève si haut les natures d'élite, n'eut pas sur le cœur de Yézid l'effet qu'en attendait son père. Pendant toute la durée de ce siége interminable, qui, depuis le premier jour jusqu'au dernier, fut aussi acharné, aussi vif, aussi violent, Yézid ne donna aucune preuve de puissance guerrière. Les hommes se formaient autour de lui avec une rapidité merveilleuse; les jeunes soldats devenaient vétérans au bout d'une seule année de ce siége continuel; chacun y donnait carrière à toutes ses facultés; et quiconque avait un talent à déployer, une supériorité à manifester, rencontrait cent occasions pour une de mériter l'estime et les applaudissements de ses frères d'armes. Yézid seul se montra toujours indifférent et impassible, non de cette indifférence d'un homme supérieur, qui se réserve pour les cas extrêmes; non de cette impassibilité d'un homme de grand cœur, qui ne se laisse émouvoir ni par le danger imminent, ni par le péril imprévu, ni par la défaite, ni par la victoire; mais de cette indifférence terne et froide, qui est le propre des esprits apathiques, de cette impassibilité instinctive et fatale, qui est le vice des cœurs muets. Toutes les péripéties de ce grand drame qui se jouait entre Byzance à l'agonie et Damas à l'apogée, n'obtinrent de lui qu'une attention vague; et son âme alanguie n'en comprit jamais toute l'importance. Jamais il ne trouva un mot d'encouragement à dire aux héros qui venaient lui rendre compte de leurs exploits; jamais il ne sut adresser à l'armée une de ces harangues où la chaleur du cœur équivaut souvent à l'art de l'éloquence.

Peut-être faut-il attribuer une grande part du résultat malheureux de cette expédition gigantesque à l'incapacité dont le fils du khalife donna le triste spectacle à l'armée. Toujours est-il que lorsque les Arabes virent que leurs efforts se multipliaient en pure perte, que tous leurs actes de courage, que tous leurs dévouements n'aboutissaient qu'à de vains avantages, et qu'ils n'avaient pas même la satisfaction de mériter l'approbation de leur futur khalife; lorsqu'ils virent aussi qu'ils ne recevaient plus de Syrie les renforts qu'on leur avait promis; lorsqu'ils se furent convaincus que les murailles de Constantinople étaient trop hautes pour les escalader par surprise, trop solides pour les renverser avec des machines de guerre ordinaires, qu'il n'y avait qu'un nouvel essai d'attaque générale, où les masses d'assiégeants se succéderaient sans interruption, qui pouvait décider cette victoire, sanctifiée d'avance par le prophète, alors le découragement commença à pénétrer dans les rangs musulmans, on sentit la fatigue, on perdit l'espoir, et dès cet instant il n'y eut plus, dans les rangs des plus exaltés, que des hommes qui remplissaient un devoir pénible, dont le but, à force d'être éloigné, paraissait impossible à atteindre. Pour comble de malheur, aux maux que leur faisaient les armes si meurtrières des Byzantins, à la destruction qu'opérait parmi leurs vaisseaux et dans le sein de leurs bataillons le feu grégeois, dont l'usage devenait de plus en plus répété et terrible, vinrent aussi se joindre les ravages de la peste. Ce dernier coup fut fatal aux Arabes : ils se crurent abandonnés par le ciel. Mahomet semblait avoir retiré sa main protectrice qui jusqu'alors les avait soutenus dans les combats. Une fois persuadés de cette idée, ce qui faisait leur force fit leur faiblesse : le fanatisme, qui avait si puissamment développé leur énergie, fut remplacé par une superstition funeste, qui les suivait jusqu'en face de leurs adversaires, leur grossissait le danger et les faisait souvent mourir sans profit pour leurs compatriotes, sans honneur pour eux. Ce fut comme une métamorphose complète et générale; et ce peuple, qui jusque-là n'avait songé qu'à marcher en

avant, pensa pour la première fois à la retraite (*).

Les pertes des Arabes leur furent, d'ailleurs, d'autant plus sensibles, que c'étaient les meilleurs d'entre eux qui étaient restés sur le champ de bataille. Ils ne se souvenaient de leurs frères morts les années précédentes, que pour envier leur sort, et pour plaindre le leur. Abou-Ayoub n'était plus là pour relever leur courage, pour rendre à leurs âmes l'espoir dans l'avenir : lui aussi avait été tué dans ce long carnage; et son tombeau, qui devint prophétique pour les générations vivantes, restait muet pour ses contemporains, pour une armée décimée et abattue. Kaïs et Mohammed, les premiers chefs de l'expédition; le brave Kalèh, qui avait amené, la seconde année du siége, un renfort considérable; l'habile Sofian, qui était devenu, dans les derniers temps, le chef général des troupes de terre; l'incapable Yézid, que des victoires partielles n'avaient pas enflammé, et qui s'était montré complétement nul dans l'adversité : tous les chefs principaux de l'expédition partageaient le découragement de leurs soldats. Ces derniers résolurent donc de lever le siége, et au bout de sept ans de combats quotidiens, de luttes perpétuelles, les Arabes s'éloignèrent de Constantinople, au commencement de l'année 679.

Ce fut une joie sans fin parmi le peuple de la capitale byzantine; ce fut un véritable triomphe pour l'armée romaine, qui, du reste, à l'abri de ses murs, avait souvent déployé une grande valeur, et toujours montré une active vigilance. Le peuple attribua le succès de la défense de la ville à la protection de la Vierge, *Panaïa*, la Toute-Sainte; il se rappelait que cinquante trois ans auparavant les secours de leur toute-puissante protectrice les avaient sauvés des efforts unis des Perses et des Arabes. L'armée, tout en rendant à la protection céleste les hommages qui lui étaient dus, ne s'en prévalut pas pour diminuer d'énergie et d'activité : elle combattit avec le même dévouement jusqu'à ce que le dernier de ses ennemis eût quitté les murs de la capitale, et s'apprêta même à poursuivre ses adversaires dans leur retraite.

Or, les Arabes avaient dû nécessairement se diviser pour fuir. Les vaisseaux épargnés par le feu grégeois n'étaient pas assez nombreux pour porter toutes les troupes musulmanes. Sofian fut donc obligé de se mettre à la tête de trente mille hommes, et de gagner la Syrie, à travers l'Asie, à travers un pays hostile, à travers des contrées difficiles. L'armée de terre, malgré ses misères, fut moins malheureuse encore que la flotte. Les vaisseaux musulmans, à peine parvenus aux côtes de la Pamphylie, furent assaillis par une tempête furieuse, qui les poussa sur le promontoire de Sylée, entre la ville de Pergé et celle d'Attalia. Les rivages ne présentaient que des rocs menaçants : presque toute la flotte vint s'y briser et y couler.

Durant ce désastre, les troupes de Sofian étaient poursuivies à outrance par une armée grecque, commandée par trois généraux, Florus, Pétronos et Cyprien. A force de marches longues, pénibles et multipliées, les Arabes se fatiguèrent et furent joints près de Cibyre. L'armée musulmane présentait le spectacle le plus affligeant : des blessés, des mourants, des hommes qui avaient souffert la faim et des maux de toute espèce, des estropiés qui avaient perdu, qui une janibe, qui un bras, tous affaiblis, languissants, désespérés. Rien ne les soutenait plus dans leur retraite, ni le fanatisme, qui leur avait promis le paradis dans la victoire, ni l'honneur militaire, dont ils n'avaient plus le sentiment, ni l'amour de leur patrie, qu'ils avaient quittée pleins d'orgueil, et qu'ils ne pouvaient revoir que pleins de honte. L'armée byzantine, au contraire, l'esprit allégé par la délivrance de la capitale, le cœur enflammé par un succès d'autant plus attrayant qu'il était plus rare, encouragée sur son chemin et traitée avec largesse et dévouement par les populations des contrées qu'elle traversait, augmentée tout le long de sa route par les renforts que lui envoyaient les garnisons des places fortes et les camps des divisions militaires, cette armée, disons-nous, avait un aspect aussi fier que l'armée arabe

(*) Voyez Théophane.

l'avait abattu. Dans de pareilles circonstances, ni la lutte ne fut longue, ni la victoire disputée. Les Arabes se laissèrent entourer par des troupes fraîches et nombreuses, ne firent qu'une résistance partielle, et se laissèrent tailler en pièces, ainsi que des blessés qu'on égorgerait dans leur ambulance. Il n'en coûta à leurs ennemis que la peine de lever le bras pour les tuer (*).

PAIX ENTRE L'ISLAM ET L'EMPIRE BYZANTIN.

Quelques fuyards, parmi lesquels était Yézid, échappés au naufrage ou au massacre, arrivèrent à Damas, pour apprendre à Moawiah jusqu'à quel degré la fortune avait frappé son peuple et avait voulu l'éprouver. Moawiah pourtant fut encore plus fort que la fortune: il ne laissa point son esprit fléchir sous ce coup terrible; les alarmes de son fils Yézid, la vive émotion de son peuple, ce premier échec important et complet qu'éprouvait l'Islam, rien ne put ébranler la confiance que Moawiah, malgré son âge avancé, conservait en lui-même. Dans cette grande crise seulement, pour se conformer aux usages de ses prédécesseurs dans le khalifat, il assembla un conseil composé des émirs de Syrie, et des hommes les plus considérables des autres contrées. Mais, dans ce conseil solennel, il demanda moins des avis qu'il ne donna des encouragements, et n'indiqua des vues nouvelles et énergiques. Toujours politique, il voulait que les chefs et les anciens du peuple, remontés et enseignés par lui, remontassent et enseignassent à leur tour ceux dont ils étaient les représentants. Toujours habile, il consentit à faire une paix de trente ans avec les Byzantins; et s'il la faisait aussi longue, c'était pour affermir sa domination en Syrie, en Perse, en Égypte et en Afrique; c'était pour établir l'Islam sur des bases inébranlables; c'était pour fonder une dynastie.

Les historiens du Bas-Empire ont cherché encore, à propos de cette paix, à calomnier les Mahométans, et à relever quelque peu leur faible gouvernement. Ils prétendent que le khalife consentit à payer tribut à l'empereur de Constantinople; ils prétendent que Moawiah s'engagea à envoyer à la ville des Césars trois mille livres d'or par an, à lui rendre cinquante prisonniers, et à lui faire présent d'autant de chevaux arabes de la meilleure race. Outre l'impossibilité fondamentale de pareilles conditions acceptées par un prince plus puissant que celui avec lequel il traitait, et pour un cas de guerre qui était moins une défaite qu'un malheur, moins une faute qu'un accident, il suffit de peser la valeur des articles du prétendu traité pour se convaincre qu'il est aussi faux que ridicule. Comment se fait-il, par exemple, que le prince qui a l'avantage dans la négociation ne réclame pas tout d'un coup les prisonniers qu'on lui a faits, et permette qu'on ne lui en rende que cinquante à la fois: ce qui devait entraîner trente ans de servitude, la vie commune d'un homme, pour les cinquante derniers, en admettant même qu'il n'y ait eu que quinze cents Byzantins prisonniers des Arabes pendant une guerre qui venait de durer sept ans. Quant aux cinquante chevaux de race, c'est plutôt un présent d'empereur à empereur qu'une condition de paix. Restent les trois mille livres d'or, qui ne représentent pas pour l'empire musulman tout entier ce que telle ville de la Syrie avait donné pendant la conquête pour six mois de trêve. Lorsqu'on a si peu d'imagination et de bon sens, on ne devrait pas inventer d'aussi déplorables traités pour en faire gloire à son pays Ce qui contredit, d'ailleurs, la maladroite assertion des écrivains byzantins, c'est qu'ils déclarent que le négociateur auprès de Moawiah fut un patrice du nom de Jean Pitzigaudès, vieillard de talent et d'expérience, d'éloquence et d'habileté; c'est que cet homme sage et éminent fut, à leur dire, parfaitement reçu par Moawiah, et qu'il se fit tellement estimer du khalife, que celui-ci le combla de présents. C'eût été par trop fort, de la part de Moawiah, de se montrer reconnaissant et généreux pour un homme qui l'aurait humilié par un traité, lequel traité, tout stupide qu'il soit, n'en implique pas moins le payement déshonorant d'un tribut.

(*) Voyez Ockley.

ÉLÉVATION D'YÉZID AU KHALIFAT.

Laissons là les rêves de présomption insensée que des annalistes sans valeur veulent faire passer pour des réalités, et revenons à Moawiah et aux historiens arabes. Moawiah, ce grand khalife, qui régnait déjà depuis dix-huit ans, et qui, dans chacune de ces années, avait accumulé tant de travaux, commençait à se fatiguer. Sa santé avait été altérée par plus d'un demi-siècle de guerre, par une administration aussi difficile que les combats qu'il donna étaient chanceux, par l'organisation gigantesque d'un empire immense. Une lassitude étrange s'empara tout à coup de cet homme puissant; et se sentant désormais trop vieux et trop malade pour ne pas être inférieur à lui-même, on l'entendit un jour terminer ainsi un discours public : « Je suis comme le blé que l'on va « moissonner, mûr et bon à être pul- « vérisé. Mon règne a été long; peut-être « sommes-nous las les uns des autres, « et bien aises de nous séparer? Du reste, « je surpasse tous ceux qui me sui- « vront, comme j'ai été surpassé par « tous ceux qui m'ont précédé. » Etranges paroles où l'orgueil résiste au découragement, où le sentiment de l'avenir équivaut presque à la prophétie, où le jugement du passé est aussi noble que vrai!

Le vieux khalife avait raison : Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Othman, seuls, étaient plus forts, sinon plus grands que Moawiah; celui-ci, en effet, avait remplacé dans bien des cas leur énergie par l'habilité, leur divination par le calcul. Moawiah a dû être bien malheureux de comprendre qu'après lui l'Islam n'aurait plus de génies aussi impétueux qu'Omar, de politiques aussi profonds que lui-même. Et cependant, malgré cette pénétration sublime, Moawiah, qui voyait si juste et si avant dans le cœur humain, était aveugle à l'endroit de son fils. Il eut bien quelques scrupules, puisqu'il consulta un des vieillards les plus respectables et les plus sages d'entre les Mahométans sur les capacités et le savoir de Yézid; mais comme ce vieillard, voyant qu'il ne pouvait pas dessiller les yeux prévenus du khalife, s'était abstenu de tout jugement, le khalife passa outre. Il eut bien aussi quelques craintes, comme nous le verrons par la suite; mais il ne crut jamais complétement à leur réalisation. Toujours est-il que cette même année 679, la soixantième de l'hégire, année qui vit la levée du siége de Constantinople, la perte de la flotte musulmane, le massacre de trente mille Arabes, se termina par un événement plus désastreux pour l'Islam que ces trois premiers, l'installation d'Yézid comme héritier présomptif du khalifat.

La cérémonie du partage du khalifat entre Moawiah et son fils Yézid fut fort pompeuse et fort belle. Le vénérable khalife, qui, malgré sa vaste corpulence, n'en possédait pas moins cette dignité, qui est l'apanage de toutes les grandes natures, présenta au peuple, dans la principale mosquée de Damas, son fils Yézid, jeune homme à la taille haute et svelte, à la barbe noire et épaisse, à l'œil vif, sinon intelligent. Le fait même qui l'associait à l'empire, avait jeté sur les traits d'Yézid, naturellement nobles, une gravité qui leur seyait à merveille. Il avait enfin toute l'apparence d'un digne héritier de son père, et le peuple, trompé par cette apparence, attendait déjà du règne de son nouveau khalife une prospérité égale à celle dont il avait joui sous le gouvernement de Moawiah. Tout se passa donc avec ces espérances d'avenir et cette satisfaction intime qui caractérisent les heureuses solennités : les vœux étaient unanimes, les esprits d'accord, les cœurs battaient à l'unisson. Un seul homme peut-être, dans cette illusion générale, voyant plus clair et plus loin, conservait quelques doutes et quelques inquiétudes (*).

Cet homme était Moawiah. Bien sûr de la Syrie, se rappelant tout ce qu'il avait fait pour elle, l'attitude de ses habitants, qu'il s'était attachés par quarante ans de bienfaits, ne l'étonnait pas, et ne suffisait pas à lui répondre des éventualités menaçantes. Il songeait déjà au complément indispensable de la cérémonie qui se passait,

(*) Voyez Abou'l-faradj.

c'est-à-dire à l'approbation des nombreuses provinces de l'Islam. L'Yrak et l'Hedjaz le préoccupaient surtout. Il savait, d'une part, que les Alides n'avaient été qu'à moitié vaincus, et d'autre part, il se méfiait avec juste raison de presque tous les habitants de la Mekke. Dans la première de ces deux provinces, l'esprit religieux s'était changé en un esprit de secte étroit et exclusif; dans la seconde, c'était bien pis encore. La Mekke et Médine n'avaient jamais pardonné à Moawiah d'avoir fait de Damas la résidence du khalifat, la capitale de l'Islam. Ces deux villes, berceau et tombe de Mahomet, honneur de l'Arabie par leurs enfants invincibles, espoir de la religion par leurs fanatiques de génie, étaient devenues depuis quelques années le refuge de tous les dissidents, qui y trouvaient facilement des sympathies. Il fallait donc s'attendre de ce côté à la lutte, lutte où l'adresse était plus utile que la force. Moawiah pourtant avait préparé les voies avec sa prudence ordinaire : il avait fait le voyage de la Mekke et de Médine; il s'était entretenu de ses projets avec les hommes les plus considérables du pays, les avait étudiés, les avait pénétrés; mais son fils serait-il capable de savoir, comme lui, comment les prendre? Tel était le fond des pensées du vieux khalife; telles étaient les réflexions qui assombrissaient parfois les nobles traits de Moawiah au milieu de la joie générale. Yézid n'avait deviné aucune des préoccupations de son père; et, en cette circonstance solennelle, son orgueil satisfait était le seul sentiment qui occupât son âme.

Après la cérémonie d'investiture, Moawiah eut avec son fils un entretien de la plus haute importance. Il sonda l'âme du jeune homme, il la trouva vide; il interrogea son cœur, il le trouva sourd. Ce dut être pour ce père si tendre, pour ce prince si supérieur, une bien triste confirmation de ses doutes. Pourtant Moawiah ne désespéra pas encore : il apprit à son fils combien il était difficile de régner; ne pouvant lui donner des préceptes de conduite, qu'il n'aurait pas compris, il lui donna des conseils effectifs et particuliers; ne pouvant pas faire saisir sa pensée par des généralités, il en arriva tout de suite à des détails précis et positifs. On nous a conservé les traits principaux de ce grave entretien. Moawiah recommanda d'abord à son fils de rester établi dans sa patrie d'adoption, la Syrie, tout en se souvenant sans cesse de son origine arabe, et, en conservant la plus profonde déférence pour les nobles tribus dont il tirait son origine. Il lui assura qu'en cas de dissension civile, il n'aurait rien à craindre des Syriens, qui avaient été tout dévoués à sa personne et à sa famille. Il l'arma ensuite contre la mauvaise volonté des tribus de l'Hedjaz, en lui apprenant que, parmi ses ennemis les plus acharnés, il aurait certainement, dans cette contrée, quatre hommes qui conservaient chacun des prétentions au khalifat. Ces quatre hommes étaient Hosaïn, fils d'Ali; Abd-Allah, fils d'Omar; Abd-Errahman, fils d'Abou-Bekr, et Abd-Allah, fils de Zobaïr.

Le premier n'était pas le plus redoutable, quoiqu'il fût le plus sacré aux populations qui le soutenaient : doux, inoffensif, sans ambition personnelle, il devait avoir besoin qu'on l'excitât à réclamer le pouvoir; et son énergie pouvait plutôt aboutir au martyre qu'à la victoire. Aussi, Moawiah recommanda-t-il à son fils, s'il était obligé de combattre Hosaïn, de ne point oublier sa parenté avec lui, et s'il le faisait prisonnier, de lui rendre immédiatement la liberté. Quant à Abd-Allah, fils d'Omar, il n'avait de son père que sa sincère dévotion, son intégrité irréprochable, son honnêteté de cœur et d'âme, d'action et de pensée; mais il ne pouvait devenir un adversaire dangereux qu'autant qu'on en agirait avec lui sans foi et sans considération. Abd-Errahman, fils d'Abou-Bekr, n'etait pas non plus bien à craindre : n'ayant jamais donné de preuves d'énergie extraordinaire, il aurait sans doute le bon sens de ne point lutter contre un prince plus fort que lui; c'était un dissident et non point un rival. Abd-Allah, fils de Zobaïr, au contraire, était un homme dont il fallait se méfier sans cesse : rusé, actif, perfide dans l'occasion, tous les moyens devaient lui être bons pour atteindre un but qu'il ne méritait pourtant pas par ses hautes capacités. Il y

avait du tigre et du renard dans cet homme tel que Moawiah l'avait vu. Sans éloquence pour se créer des partisans en plein soleil, il était capable pourtant d'agir en secret et souterrainement, de façon à exciter les plus mauvaises passions et à faire fermenter dans le cœur de la multitude l'âcre levain de ses sentiments haineux. Sans aller provoquer dans son antre cette bête farouche et méchante, il fallait s'apprêter à la repousser, si elle bougeait, et ne la point laisser empoisonner de son venin l'âme des Musulmans fidèles.

MORT DE MOAWIAH (*).

Ces enseignements aussi profonds que complets furent, pour ainsi parler, le testament de Moawiah. A quelque temps de là, au mois de redjeb de l'année 60 de l'hégire (679), Moawiah mourut, l'on pourrait dire de fatigue, tant il s'était occupé jusqu'à ses derniers moments. Il était âgé d'environ soixante-quinze ans, en avait régné dix-neuf comme khalife, après avoir été gouverneur de la Syrie pendant plus de vingt et un. Les travaux successifs qu'il s'imposait, ses préoccupations quotidiennes, avaient certainement abrégé ses jours; car, quoique sa corpulence fût énorme, sa santé n'en était pas moins robuste; et, quoique las d'une vie si remplie, si agitée, sans les inquiétudes dernières que lui causa son fils, il eût certainement consenti à régner encore, et eût trouvé assez de force pour vivre. Sa mort fut une véritable calamité pour la Syrie : grâce à lui, cette vaste province avait repris son activité première, et ses habitants, désormais tranquilles sur leur sort, avaient accepté son gouvernement comme un bienfait, et avaient fini par s'attacher réellement à sa personne.

Il avait, en effet, toutes les qualités d'un prince accompli : d'une humeur toujours égale, d'un accès facile, il se montrait juste et poli avec tous, affable avec ceux qui avaient bien mérité de sa part, généreux envers ceux qui lui avaient rendu des services. Sans être prodigue, sa magnificence avait tous les caractères de la grandeur. Il aimait les arts et les lettres, et les honorait de sa constante sollicitude. Selon la coutume orientale, ses hôtes étaient traités d'après la puissance de celui qui les recevait; après les avoir comblés des marques de sa générosité pendant leur visite, à leur départ il les invitait à prendre dans son palais ce qui leur agréait davantage, soit en pierreries, soit en ouvrages précieux d'art, soit en manuscrits de poésie. Au-dessus de tous les préjugés de son temps, il ne se fit aucun scrupule d'offrir du vin dans les repas qu'il donnait, et de porter des vêtements de soie. Les Musulmans rigoristes lui reprochèrent toujours cette dérogation aux prétendues lois de l'Islam; mais ne fallait-il pas qu'il protégeât l'agriculture qu'il avait fait renaître, le commerce auquel il avait rendu son ancienne prospérité? Moawiah avait, avant tout, le sentiment du progrès et la tendance vers la civilisation. Une fois les Arabes réunis en corps de nation, sa tâche à lui n'était-elle pas de transformer cette nation à peine policée en un peuple digne de succéder à la prépondérance romaine? Les efforts qu'il fit pour détruire jusque dans sa capitale l'empire Byzantin sont une preuve qu'il tendait à la domination du monde, et que c'était là sa pensée fondamentale. Les Arabes, à son époque, étaient la partie la plus turbulente et la plus active de la nation musulmane tout entière. Aucun khalife ne sut mieux que Moawiah tirer parti de ses forces vives du khalifat. Les Syriens, plus calmes, plus casaniers, plus attachés à leur riche nature et à leur beau ciel, étaient plus capables de perfectionner l'industrie et de développer les arts utiles. Moawiah, qui avait compris le caractère de cette population, encouragea parmi elle les travaux de la terre et les entreprises commerciales. Or, pour veiller de plus près à ces deux sources fécondes de la prospérité d'une nation, il dut choisir pour résidence une des villes les plus manufacturières de Syrie, centre naturel, du reste, de son empire, qui tendait vers Constantinople. La Mekke se montra jalouse de Damas, mais par un esprit d'égoïsme et d'imprévoyance. Moawiah ne s'en inquiéta point; et il eut raison. A la Mekke, le gouvernement des Arabes serait resté barbare;

(*) Voyez Ockley, Abou'l-faradj et Théophane.

à Damas, avec un peuple intelligent pour exécuter ses idées, Moawiah créa en peu de temps un ordre stable, une administration régulière, une armée disciplinée, des villes industrielles. Les historiens qui lui sont le moins favorables, lui attribuent pourtant deux créations qui suffiraient pour l'immortaliser : une marine, et des postes. Ces deux établissements ne sont-ils pas la preuve d'un genie puissant qui, voulait, d'une part, se créer un instrument de plus, et, d'autre part, centraliser ses ordres suivant ses besoins ou les faire parvenir rapidement aux dernières limites de son empire? Toutes les qualités que nous venons d'énumérer ne suffisent-elles pas pour dire avec justesse que, si Mahomet fut le créateur de l'Islam, Moawiah en fut l'organisateur.

YÉZID, PREMIER SUCCESSEUR DU KHALIFAT PAR HEREDITÉ (*).

Ce qu'avait prévu Moawiah arriva: deux des concurrents qu'il craignait pour son fils commencèrent, à la nouvelle de sa mort, leurs intrigues, sinon leurs hostilités. Heureusement, leurs efforts, en divergeant, perdirent deleur puissance. Loin de s'unir, ils restèrent séparés. Chacun voulut conserver ses chances pleines et entières; chacun chercha d'abord à renforcer ses partisans et à grossir le groupe qui pouvait un jour le couronner de la tiare islamique. Tous deux, avant d'agir, songèrent à trouver à la fois un refuge et un appui dans leur capitale future; tous deux se retirèrent à la Mekke, la ville turbulente, orgueilleuse et jalouse. Aussi bien, c'était agir avec prudence; car Yézid, malgré son incapacité gouvernementale, sa fâcheuse réputation et son caractère négatif, pour ainsi dire, était à la tête d'un peuple tout dévoué, les Syriens; d'une armée disciplinée, celle qu'avait formée avec tant de soin et d'habileté son illustre père; d'un pouvoir enfin tout créé, fort et respecté, ferme et établi sur les plus larges bases. Yézid n'avait qu'à vouloir énergiquement, et ses ordres avaient des milliers de voix pour être transmis, des milliers de bras pour être exécutés. Yézid possédait en outre tout le prestige dont le génie de son père avait entouré le khalifat de Damas. Et non-seulement la Syrie et l'Égypte appartenaient de cœur et d'esprit au successeur de Moawiah, mais la famille des Ommiades avait jeté partout des racines, à Médine même et à la Mekke : c'était un arbre vivace, aux rejetons innombrables, aux racines profondes et étendues; il devait être un jour la gloire comme il était déjà la force de l'Islam.

Les tergiversations de ses adversaires furent plus favorables encore à Yézid que sa cruauté ne lui fut funeste. A peine possesseur du pouvoir, il avait donné l'ordre barbare de lui envoyer la tête de tous ceux qui ne lui prêteraient pas serment d'obéissance, et principalement celles des quatre dissidents que son père lui avait dénoncés. Heureusement il ne trouva pas de serviteurs assez infâmes et assez imprudents pour se conformer en tous points à cette sauvage prescription. Mais, quoique le fait n'ait pas suivi la pensée, on apprit bientôt la rigueur que le nouveau khalife avait voulu déployer contre les opposants à ses droits; et loin de jeter la terreur parmi les Arabes de l'Hedjaz, Yézid ne parvint qu'à s'aliéner les esprits des indifférents et à augmenter la haine que lui portaient ses rivaux et leurs adhérents.

Déjà les deux villes saintes, la Mekke et Médine, conspiraient tout haut. Déjà Kouffa, cette capitale de l'Irak, dont les habitants avaient la tête aussi chaude que leur brûlant soleil, s'agitait, méprisant son gouverneur syrien, organisant la guerre civile, en état permanent de trouble et de révolte. Cette dernière ville avait député vers Hosaïn des émissaires nombreux avec la mission d'engag r le fils d'Ali, le petit-fils du prophet par Fatime, à venir dans ses murs, où les Alides étaient en grande majorité, et où l'horreur de ce qu'on appelait l'usurpation des Ommiades permettait de compter sur un puissant parti. Contre cet orage sans cesse grossissant, Yézid, qui n'avait, comme on le sait, aucune des qualités de son père, ne sut pas prendre assez tôt d'efficaces précautions. Il perdit du temps

(*) Voyez Cedrenus, Théophane et Ockley.

en destituant des gouverneurs, pour les remplacer par d'autres qui n'obtinrent pas plus de succès que leurs prédécesseurs sur des populations exaltées. Yézid n'avait pas même d'énergie dans sa férocité, de continuité dans sa colère; il était avant tout apathique et débauché. Tranquille dans sa ville fidèle, à l'abri de toute tentative directe contre sa personne, les dissensions lointaines d'une portion de ses États l'impatientaient plutôt qu'elles ne l'inquiétaient. Il laissait donc faire, tant qu'on ne venait pas l'importuner de l'agrandissement progressif du parti de ses adversaires, tant qu'on ne sollicitait pas de lui de mettre un terme à leur audace. Ce caractère indolent, cet esprit sans suite, l'auraient perdu, si l'inconstance même des habitants de Kouffa n'était venue fort à propos à son secours.

Après s'être montrés pleins d'ardeur pour la cause d'Hosaïn, les Kouffiens se refroidirent tout à coup; et les premières difficultés les ayant rebutés, ils se calmèrent aussi vite dans leur enthousiasme pour leur khalife prétendu légitime qu'ils avaient été prompts à lui offrir leur dévouement. D'un autre côté, en prolongeant le jeu des intrigues civiles, les Ommiades, toujours attentifs à la partie, prirent enfin le dessus, et, tout en affectant le plus profond respect pour la personne sacrée d'Hosaïn, ils s'apprêtèrent à détourner les esprits de sa cause, et à le faire trahir à l'instant du danger. Il n'appartient point à notre cadre d'admettre ici les diverses complications qui se multiplièrent à Kouffa et à la Mekke. Toujours est-il que, lorsque Hosaïn, malgré les conseils de ses meilleurs et de ses plus sages amis, se décida a quitter la Mekke, son refuge, pour aller courir les hasards de la guerre en se transportant à Kouffa, au lieu de trouver en chemin une foule de partisans, une escorte populaire, sinon une armée, il se vit entièrement abandonné et réduit aux quelques compagnons qui avaient quitté la Mekke avec lui. Tout naturellement, et selon l'habitude des peuples perfides, les Kouffiens avaient fini par se ranger sous la domination du plus fort, et une partie d'entre eux s'étaient même enrégimentés parmi les troupes d'Yézid, qui allaient s'emparer du téméraire compétiteur au khalifat.

Une fois qu'Hosaïn se vit trahi, en perdant son espoir, il ne perdit rien de sa noble fierté. Il se laissa entourer par l'armee de son heureux adversaire, entra en communication avec les chefs de cette armée, parlementa longuement, non point avant de se rendre, mais pour ne point se rendre, et refusa avec une telle énergie de reconnaître son rival comme khalife, qu'il fallut bien, malgré la répugnance que montraient les Kouffiens, employer la force pour vaincre l'invincible entêtement du fils d'Ali. Ne pouvant plus négocier en prince, Hosaïn résolut de mourir en héros. Ses compagnons et lui étaient campés dans la plaine de Kabila avec leurs femmes et leurs enfants; et, malgré ces obstacles à une défense acharnée, ils n'en résolurent pas moins de se laisser tuer plutôt que de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Hosaïn fit creuser des fossés tout autour de son camp; il fit ensuite remplir ces fossés de broussailles auxquelles, durant l'action, on devait mettre le feu; chaque tente fut reliée à la tente voisine, sous forme de barricades, et on n'ouvrit qu'un passage étroit où l'on ne pouvait combattre qu'homme à homme comme dans un défilé. Ces précautions prises, auxquelles, du reste, l'armée adverse ne s'opposa pas, tant elle était sûre de la victoire et tant elle respectait en Hosaïn le sang du prophète, on se prépara au combat.

L'attitude pleine d'énergie des parents et compagnons d'Hosaïn, le respect qu'on portait encore au dernier descendant direct de Mahomet, cette résolution bien prise de mourir, qui donne tant de force aux hommes dans tous les temps et pour toutes les causes, arrêtèrent d'abord les soldats d'Yézid et détachèrent même de leurs rangs une trentaine d'hommes que le remords fit rentrer tout à coup dans le parti des Alides. Personne n'osait attaquer le premier cette poignée de braves, ce groupe de martyrs qui devaient chèrement vendre une vie sacrifiee d'avance. Les principaux d'entre les Kouffiens furent donc obligés de relever le moral de leur troupe si nombreuse; et, pour les empêcher de se retirer comme de-

vant une voix d'en haut, ils les encouragèrent, les excitèrent de toutes les façons, et leur donnèrent l'exemple. Ils allèrent donc l'un après l'autre provoquer en combat singulier les rares partisans d'Hosaïn. Quelle que soit la force du bras, l'exaltation de l'esprit l'emporte presque toujours : les Alides, résolus, calmes et fermes, tuèrent un grand nombre de leurs adversaires dans ces luttes individuelles. Effrayé de ce résultat, le chef des quatre mille Kouffiens, Omar-ben-Saad, ne permit plus que ses soldats les plus vaillants tombassent un à un sous les coups désespérés des Alides. Il fit reculer sa troupe, et, au lieu de la lance, n'employa plus que les flèches. En peu d'instants une grêle de traits eut démonté et criblé les intrépides adversaires du khalifat de Damas. Bientôt Hosaïn se vit presque seul debout parmi les siens, avec des femmes qui gémissaient au fond des tentes, avec des enfants qui poussaient des cris lamentables au bruit du carnage (*).

L'incendie avait gagné tout le tour des fossés, les premières tentes du camp tombaient en lambeaux sous les flèches, et un monceau de cadavres avait encore diminué le passage étroit qui avait été pratiqué pour sortir du camp dans la plaine. Alors on vit un homme, tout couvert déjà de sang et de blessures, se prosterner trois fois du côté de la Mekke, se relever calme et digne, la figure rayonnante de foi et de résolution, rejeter loin de lui son épée ébréchée, entrer un instant au fond de sa tente, et en revenir presque aussitôt, un petit enfant dans les bras : c'étaient Hosaïn et son plus jeune fils. Il s'avança gravement jusqu'à l'entrée de son camp et s'y assit, la tête tournée du côté de ses ennemis, les bras croisés, et son fils appuyé contre sa poitrine. On ne sait quel barbare tira une flèche contre ce groupe sacré. L'enfant avait été percé, et son sang rejaillit sur son père, qui le rejeta vers le ciel pour demander vengeance sans doute. Puis désormais, seul et accablé, Hosaïn changea de posture, laissa tomber sa tête sur ses deux mains, et attendit ainsi le coup de la mort, qu'on vint lui porter en lui fracassant le crâne. Une fois la rage des hommes sanguinaires allumée, elle ne s'éteint plus. On coupa indignement la tête de ce martyr; on mutila honteusement le corps de ce héros : sa tête fut envoyée à Yézid ; son corps fut abandonné aux chakals. Quant aux malheureuses femmes, dont l'une était la propre sœur d'Hosaïn, Zéinab, du sang du prophète, elles aussi furent envoyées à Damas, la chaîne au cou et aux mains.

Yézid, malgré son insouciance habituelle, fut saisi par le récit de cette infâme boucherie. L'aspect de la tête coupée de son adversaire le troubla; la vue de la petite-fille de Mahomet l'attendrit. Il regretta sincèrement que ses ordres impitoyables eussent été exécutés; il destitua le gouverneur de Kouffa, lui reprocha amèrement sa féroce conduite envers les prisonnières qu'il avait couvertes de fers au lieu de les traiter avec respect; mais il était trop tard : l'atroce cruauté des lieutenants de Yézid envers une famille respectée, quoique rebelle, souleva un grand nombre de Musulmans, et de ce jour naquirent des dissidences invincibles, un schisme cimenté du sang de deux victimes, Ali et Hosaïn; et de ce jour les Schiites, partisans d'Ali, sont demeurés constamment séparés de tradition, de règle, de principes religieux, avec les Sunnites, partisans de Moawiah et de son fils.

L'impression du supplice d'Hosaïn, du massacre de ses compagnons, du traitement odieux de ses femmes, fut dès lors tellement profonde, qu'il fallut absolument écarter le souvenir de cette sanglante tragédie de l'esprit des Arabes. Yézid, qui craignait qu'en fermentant, l'indignation de ses peuples ne tournât à la révolte, songea à les occuper à des expéditions lointaines. Il envoya donc Salem-ben-Ziad au delà de l'Oxus, et Okbah-ben-Naf en Afrique. Cette diversion essayée avec solennité ne fut pas assez puissante pour arriver au but où tendait Yézid. Il restait encore au khalife de Damas un adversaire d'autant plus redoutable qu'il était à la fois rusé, adroit et prudent : c'était celui que Moawiah craignait le plus pour son fils, c'était Abd-Allah-ben-Zobaïr. Ce dernier avait habilement profité du départ d'Arabie qu'Hosaïn avait si imprudem-

(*) Voyez Ockley et Abou'l-faradj.

ment pressé. La mort du fils d'Ali lui fut encore plus favorable : il le plaignit, voua ses bourreaux à l'exécration des Musulmans, maudit Yézid, l'usurpateur, le débauché, l'irréligieux, et sut se faire reconnaître pour khalife à la Mekke et à Médine. Cette audace surprit Yézid, que pourtant avait si bien averti son père; et comme ses deux principales armées étaient l'une en Afrique, l'autre au fond de la Perse, ne pouvant écraser la révolte à sa naissance, il lui fallut entrer en négociation avec elle. Cette faute tourna rapidement à son préjudice. Les habitants indécis de l'Hedjaz ayant envoyé à Damas des députés, quoique fort bien reçus par le khalife, ces musulmans rigides furent à tel point indignés des allures de la cour d'Yézid, du luxe insolent qu'on y déployait, du mépris qu'on y affichait pour les prescriptions du Coran, des nombreuses orgies qui s'y succédaient, que le rapport qu'ils firent de ces monstruosités vint confirmer les déclamations d'Abd-Allah-ben-Zobaïr contre Yézid et accroître la haine qu'on nourrissait à la Mekke pour le khalife de Damas (*).

Les hostilités commencèrent bientôt, et il fallut qu'Yézid envoyât une puissante armée dans le pays même dont il tirait son origine. Cette armée vint mettre le siége devant Médine, investit de toutes parts cette ville; et, après plusieurs combats dont la fortune fut diverse, Médine tomba au pouvoir des Syriens. Soit haine entre les Arabes de Syrie et les Arabes de l'Hedjaz, soit fanatisme et fureur réciproques, toujours est-il que, Médine une fois prise, l'armée d'Yézid se porta contre la population d'une des deux cités saintes aux excès les plus cruels. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée; on n'épargna qu'un millier de femmes enceintes.

Malgré la terreur qu'aurait dû inspirer un pareil traitement, la Mekke n'ouvrit pas ses portes aux Syriens. Abd-Allah-ben-Zobaïr, plus fort qu'il n'avait jamais été, s'y était renfermé avec tous ses amis, tous ses partisans et tous ses soldats. Les murs étaient solides, et les machines de guerre des Syriens les battirent longtemps sans succès. Pourtant les perfectionnements dans la guerre, qu'avaient poussés fort loin les Arabes de Syrie, donnaient une grande activité au siége, et y firent employer tous les moyens connus de destruction. Parmi ces derniers le feu jouait un grand rôle; du bitume enflammé était lancé sur la ville et y portait à chaque instant l'incendie. Un jour la Kaaba elle-même fut atteinte, et une partie des voiles sacrés furent consumés. Grande fut la désolation des Arabes orthodoxes; mais les Syriens n'en continuèrent pas moins le siége, et déjà la position de la ville et le sort d'Abd-Allah-ben-Zobaïr devenaient de moment en moment plus critiques, lorsque, Yézid étant venu à mourir, toute bataille cessa, et l'armée assiégeante reprit la route de Damas.

(*) Voyez Ockley et Aboul'-faradj.

Qu'avait fait ce Yézid dans son court règne de quatre ans? rien de saillant, sinon des cruautés, le massacre des Alides, le sac de Médine. Qu'était-ce, d'ailleurs, que ce jeune homme enlevé, à l'âge de trente-trois ans, par les excès du libertinage? Un être faible, dont la plus admirable éducation n'avait pu transformer un esprit sans élan, un cœur sans chaleur, une âme bien vite éteinte dans la débauche. Ceux qui veulent absolument lui faire quelques éloges louent son goût pour la poésie et sa générosité pour les poëtes; mais était-ce là la seule qualité que devait montrer le fils de Moawiah, le premier successeur à un trône à peine fondé, qui avait des jalousies de toute sorte contre lui, un compétiteur respecté, Hosaïn, un adversaire habile, Abd-Allah-ben-Zobaïr? Son existence fut donc plus funeste aux Arabes de l'Hedjaz qu'utile à ceux de Damas; et si la Syrie ne fut pas le théâtre de la guerre civile, elle n'en fut pas moins émue par les sentiments fratricides des Arabes, inquiétée par leurs excès, troublée dans sa quiétude par de violentes réactions (*).

SITUATION DE LA SYRIE AU COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE DES OMMIADES.

Au début des conquêtes il y a toujours despotisme des vainqueurs envers

(*) Voyez Abou'l-féda et Ockley, *Histoire des Sarrasins.*

les vaincus, haine des vaincus contre les vainqueurs. Toutes les mauvaises passions, que la guerre a allumées, n'étant pas encore satisfaites, d'une part, l'avidité se gorge de rapines, la cruauté se baigne dans le sang, l'orgueil se fait un piédestal des cadavres qu'elle a amoncelés; d'autre part, la vengeance se trame dans l'ombre, la perfidie dénonce et trompe, l'égoïsme se manifeste par des lâchetés et des trahisons. Plus tard, quand le temps a passé sur toutes les animosités, quand l'habitude a fait accepter le nouveau joug, chacun se supporte plus facilement; on se fait des concessions réciproques; on se rapproche peu à peu. Le despotisme n'étant plus le moyen unique et souverain de posséder et de jouir, la rigueur se relâche, et bientôt les calculs de l'intérêt prennent la place des brutalités de la force matérielle.

Il n'est pas dans l'esprit de la majorité des hommes de vivre longtemps en ennemis; et, une fois les premières luttes terminées, chacun tend à se grouper pour se porter aide. La différence des races, il est vrai, a été souvent un obstacle à ces fusions aussi utiles que naturelles; souvent aussi certaine antipathie instinctive a écarté violemment entre elles des populations qui tendaient à revenir l'une vers l'autre. Toutefois, ces exemples sont rares : ils ne se sont rencontrés en Orient qu'à de longs intervalles, et dans des cas exceptionnels. Les Romains, peuple d'Occident relativement aux populations d'Égypte et d'Asie, ont trouvé beaucoup plus de résistance à leur établissement militaire à Alexandrie et à Antioche, que les Arabes dans les premières années de l'hégire. Mais aussi, c'est que les Arabes avaient presque les mêmes goûts, les mêmes tendances, les mêmes habitudes que les Syriens, dont ils envahissaient le pays. Une fois qu'il n'y eut plus de chances dans la lutte, plus de contestation dans la conquête, les rapports entre les vainqueurs et les vaincus s'améliorèrent promptement; et par ce besoin même de fusion, dont le principe est une des lois de l'esprit humain, on en vint, plus vite peut-être que partout ailleurs, à un rapprochement complet et général. Voilà comment une des raisons de la guerre, la différence de religion, s'amortit de jour en jour, et comment tant de Syriens arrivèrent, et si rapidement, à embrasser la foi de leurs adversaires. Quand la religion cesse d'être un lien sacré, elle devient un calcul intéressé, un moyen de cohésion tout humaine, un prétexte de sympathie dont il peut résulter des avantages immédiats, que personne n'abandonne de propos délibéré. C'est à ce point de vue qu'on peut dire que les martyrs sont des guerriers; aussi, en temps de paix, les martyrs sont-ils des exceptions.

Telles sont les causes générales de la prompte pacification de la Syrie; telle est la raison du succès prodigieux de Moawiah, le grand administrateur. Les prévoyances de cet homme de génie se réalisèrent même à tel point, que l'incapacité de son fils et l'audace des rivaux qui vinrent à Yézid du fond de l'Arabie, ne purent détacher les populations syriennes de sa personne. Fatiguées des horreurs de la guerre, passionnées pour le repos qu'elles avaient conquis par tant de sacrifices, redoutant avant tout un changement de domination, quel qu'il fût, elles demeurèrent fidèles à la famille d'Ommeyyah, et reconnurent pour khalife le fils d'Yézid avec autant d'entraînement que d'unanimité. Malheureusement leur tranquillité fut encore compromise par la pusillanimité de Moawiah II, fils d'Yézid. Ce prince, sans caractère, dévot plutôt que religieux, couard plutôt que modeste, faible plutôt que bon, ne put supporter que quelques mois la pesanteur du pouvoir suprême. L'existence politique de la Syrie allait donc être de nouveau mise en question, lorsqu'un homme aussi adroit que résolu, d'une conduite qui fut toujours habile, sinon toujours loyale, ambitieux depuis son adolescence, ayant sans cesse rêvé la puissance souveraine, devint l'objet des supplications des Syriens, qui lui offrirent le khalifat comme descendant de la famille régnante. Cet homme, c'était l'astucieux Merwan, l'ancien secrétaire d'Othman, comme Moawiah l'avait été de Mahomet. Le succès de toutes ses démarches lui arriva bien un peu tard; le vœu de toute sa vie ne s'accomplissait, comme par une dérision céleste, qu'au moment où

il allait quitter la terre; mais un reste de jeunesse aidant, et surtout les encouragements et les prières de son fils, Abd-el-Melik, ayant vaincu ses derniers scrupules, il accepta la souveraineté qu'on lui offrait (*).

A peine sur le trône du khalifat, une pensée de fourberie et d'usurpation s'empara de son esprit, et le domina à tel point, qu'il songea plus à la mettre à exécution qu'à repousser les rivaux qui s'agitaient autour de lui. Merwan fut conséquent avec lui-même jusqu'au bout de sa carrière; il était né pour tromper, et il trompa jusqu'à son dernier soupir. Les deux conditions de son élévation au khalifat avaient été la promesse de prendre pour successeur un des descendants directs de Moawiah plutôt que son propre fils, et d'épouser la veuve d'Yézid. La dernière de ces conditions fut immédiatement remplie par Merwan, malgré son âge avancé; mais il ne satisfit en cela le vœu des partisans de Moawiah, qu'afin d'être plus à portee d'éviter l'exécution de la seconde condition, qu'il avait pourtant solennellement acceptée. En épousant la veuve d'Yézid, il n'avait pas à craindre son opposition, qui eût pu devenir très-puissante, et en même temps il se trouvait naturellement le tuteur du dernier petit-fils de Moawiah, Khaled-ben-Yézid, et pouvait facilement l'écarter du trône au lieu de l'y placer. Dès lors toutes les pensées et tous les efforts de cet homme, aussi rempli d'astuce que d'ambition, furent tournés vers ce but déloyal. Loin d'épuiser ses forces à écraser immédiatement des rivaux qui ne lui semblaient pas fort redoutables sans doute, Abd-Allah-ben-Zobaïr, le chef de la Mekke, et un certain Mokhtar, qui s'était mis à la tête du parti des Alides, il chercha au contraire à gagner du temps avec eux, au risque de les renforcer, et ne pensa d'abord qu'à s'attacher les habitants de Damas par ses largesses et les Syriens par ses concessions. Pour lui, pour ainsi dire, il s'agissait en première ligne de conquérir moralement la Syrie, avant de revendiquer ses droits sur l'Irak et l'Hedjaz.

Toutefois, il ne fut pas assez long à s'assurer de la Syrie pour compromettre son pouvoir au delà de cette province. Heureusement servi par les circonstances et par l'esprit calme et sensé des Syriens, il put en quelques mois s'attacher tous les partisans du khalifat de Damas, et vaincre, par la ruse, plutôt que par la force, l'armee envahissante d'Abd-Allah-ben-Zobaïr. Une fois donc les Damasquins rangés dans son parti, une fois l'armee de son plus sérieux rival dispersée, grâce à un stratagème déloyal, qui avait consisté en fausses propositions de traité et en une attaque contre des troupes débandées, le vieux khalife songea à l'Égypte et à l'Arabie. Il eut promptement raison des Égyptiens. Ceux-ci, assez indifférents au maître qui les devait dominer, ne soutinrent que faiblement les efforts d'Abd-errahman, leur gouverneur pour Abd-Allah ben-Zobaïr, le khalife de la Mekke et de Médine. Abd-el-Aziz, second fils de Merwan, suffit pour chasser Abd-errahman, que, selon l'habitude orientale de se tourner toujours du côté des victorieux, les Arabes d'Égypte abandonnèrent à sa première bataille perdue (*).

Après ces deux revers de Syrie et d'Égypte, Abd-Allah-ben-Zobaïr, au lieu de redoubler d'efforts contre celui qu'il appelait l'usurpateur de Damas, s'endormit dans sa défaite, et laissa Merwan consolider son pouvoir sur les plus belles provinces musulmanes; et grâce à ses triomphes rapides et répétés, grâce à la reputation que le sort heureux de ses armes lui acquit en Syrie, arriver aux fins qu'il désirait, c'est-à-dire à transmettre à son fils Abd-el-Melik le trône dont aurait dû légitimement hériter Khaled, petit-fils de Moawiah. Ainsi Merwan put voir toutes ses ruses réussir, et son pouvoir, en moins d'une année, parvenir à son apogée. Singulier homme que ce Merwan, dévoré, durant toute sa jeunesse, par une ambition impuissante; immédiatement dépassé, du vivant de Moawiah, en hardiesse, sinon peut-être en habileté; malheureux dans son premier gouvernement de Médine, où il fut obligé de fuir devant le soulèvement de la

(*) Voyez Abou'l-féda, *Ann. Moslem.*

(*) Voyez M. Étienne Quatremère, *loc. laud.*

population, et où son crédit d'homme fin et intelligent fut ruiné par la volonté d'un soldat sans haute capacité et sans instruction réelle; singulier homme, en vérité, qui ne se décourage jamais : patient contre les événements, plus fort que sa destinée, pour ainsi dire, et qui, ne pouvant satisfaire ses propres tendances, ses propres vœux, sa propre ambition; qui, ne pouvant jouir de la longue et tranquille domination qu'il avait si longtemps rêvée, la prépare pour son fils par tous les moyens licites et illicites, et meurt, le dixième mois de son règne disputé, en laissant à Abd-el-Mélik un trône consolidé à Damas, une grande province reconquise, l'Égypte, et un rival presque abattu, Abd-Al-lah-ben-Zobaïr!

Certes si l'occasion favorable s'était plus vite offerte à Merwan, il l'aurait saisie avec tout autant d'à-propos et de résolution que Moawiah, et il n'aurait sans doute pas trompé pour parvenir, il n'aurait pas rusé pour vaincre, il n'aurait pas employé des moyens déloyaux qui ont suffi à certains historiens pour le décrier et pour attaquer sa mémoire. Quant à nous, ennemi de l'exagération dans le panegyrique comme dans la critique, tout en désavouant, au nom de la morale éternelle, les fourberies de Merwan, sa conduite si blâmable, comme secrétaire du vieux Othman, lorsqu'au profit de ses intérêts secrets il lui faisait signer des ordres cruels et contradictoires; tout en condamnant son manque de foi à l'égard du petit-fils de Moawiah, nous n'en louons pas moins sa persévérance comme homme, et comme prince, son esprit d'ordre et de prévoyance. Il sut, en effet, achever l'œuvre du premier des Ommiades, tout en privant de la couronne le descendant le plus direct de la famille adoptée en Syrie. Merwan, à soixante-trois ans, époque où il fut appelé au khalifat de Damas, avait l'expérience la plus sûre et la plus complète. Il connaissait, pour les avoir longtemps pratiqués, les rudes habitants de l'Hedjaz; et, se méfiant avec raison de leur violence religieuse et de leur farouche entêtement, il avait compris, lui aussi, que l'avenir de l'Islam n'appartenait pas à ces peuplades guerrières mais indisciplinées, dont le joug était dur, parce que leur orgueil était indomptable; dont le caractère dominateur et sévère pouvait peut-être être excellent pour la conquête, mais ne valait rien pour l'organisation d'un vaste empire et pour l'amalgamement de provinces nombreuses et diverses. Aussi avait-il tourné toutes ses vues vers les Syriens, et, sous le pâle règne d'Yézid, s'était-il efforcé, en place du khalife incapable, d'encourager cet esprit de cohésion et de sagesse qui caractérisait déjà les Damasquins. Grâce à lui, il se forma donc en Syrie un parti de Musulmans modérés, tolérants, instruits, qui fut dès lors le parti le plus civilisé de l'Islam, dignes élèves de Moawiah, habiles et sérieux partisans de Merwan. Fallait-il laisser son œuvre incomplète, fallait-il la compromettre en cédant le trône au jeune khalife? Ne serait ce pas pour éviter cette faute, que Merwan préféra à un enfant sans génie son fils aîné Abd-el-Mélik, qui avait d'ailleurs donné des preuves répétées de courage et de talent? Alors l'acte de Merwan, au lieu d'être traité de basse perfidie, devrait s'appeler un bon calcul.

ACCROISSEMENT DE LA PUISSANCE MORALE DES KHALIFES DE DAMAS.

Quoi qu'il en soit de la conduite de Merwan, toujours est-il que les Syriens adoptèrent avec chaleur Abd-el-Mélik pour nouveau khalife : on avait confiance dans sa vaillance comme général, dans son habileté comme administrateur, et dans son intelligence élevée, distinguée et amoureuse des choses de l'imagination. Déjà les Syriens, qui avaient le sentiment de leur supériorité intellectuelle sur les Arabes de l'Hedjaz, préféraient un prince éclairé, et qui avait des préoccupations civilisatrices, à un de ces rudes et grossiers jouteurs dont la force ne réside que dans le bras, et dont l'esprit superstitieux et intolérant ne sait qu'interpréter avec rigueur les lois divines et faire exécuter avec dureté les lois humaines. Abd-el-Mélik était d'ailleurs un homme mûr : à la mort de son père, l'an 66 de l'hégire, 685 de notre ère, il n'avait pas moins de quarante-six ans, et les nombreux succès militaires qu'il avait obtenus, la prudence qu'il

avait montrée dans la victoire, la connaissance parfaite des hommes et la fermeté de son caractère étaient autant de garants de son bon gouvernement. Il eut, d'ailleurs, presque aussitôt à donner des preuves de ses talents, et malgré certaines circonstances graves et inquiétantes, il ne s'abandonna jamais à un découragement funeste, et sut, au contraire, profiter avec promptitude de la fatalité des événements. A son avénement au trône de Damas, son rival de la Mekke était parvenu à la plus grande puissance qu'il eût jamais acquise. Grâce à la destruction du parti des Alides, grâce surtout au courage heureux de son frère Mosab, Abd-Allah-ben-Zobaïr, délivré du farouche mais hardi Mokhtar, avait étendu sa domination sur l'Irak tout entière, et de là semblait menacer la couronne contestée des Ommiades.

Abd-el-Mélik ne perdit point un instant : assuré de la Syrie, il commença par envoyer des émissaires secrets pour se rendre un compte exact de l'état du pays et de la situation de Kouffa, sa capitale. Les premiers rapports qu'on fit au khalife furent complétement favorables à ses projets : les habitants de l'Irak se plaignaient tous de l'avidité de leur gouverneur mekkois. Mosab, luxueux et débauché, distribuait aux femmes tout l'or qu'il dérobait à ses nouveaux sujets. Ses dépenses étaient excessives, et pour obtenir de quoi y satisfaire il n'y avait sorte d'avanies qu'il ne se permît envers les hommes les plus tranquilles et les plus estimés. Bientôt sa conduite de plus en plus coupable, sa domination de plus en plus tyrannique, détachèrent de son parti les cœurs les plus patients. Aussi, lorsque les émissaires d'Abd-el-Mélik firent entendre que le khalife de Damas, grand justicier et grand redresseur de torts, avait l'intention de réprimer les désordres auxquels l'Irak était en proie, ils trouvèrent auprès des habitants les plus considérables de cette province des encouragements et des promesses d'appui qu'ils se hâtèrent d'aller rapporter à celui qui les avait envoyés. L'heure était sonnée pour Abd-el-Mélik : il se mit en personne à la tête de l'armée nombreuse qu'il avait levée, et marcha tout droit vers Mosab pour le combattre au cœur même de son gouvernement. Pourtant ce dernier ne se laissa point surprendre, et, à la première nouvelle de la marche de son ennemi, il partit lui-même de Kouffa avec toutes ses troupes disponibles, et s'avança jusqu'aux bords du Dodjaïl, dans la vaste plaine de Maskou (*).

Dès que les deux armées furent en présence, Abd-el-Mélik, fidèle à la politique prudente et astucieuse des Ommiades, se garda bien d'engager immédiatement le combat, et de jouer la partie sans en avoir longuement calculé les coups. Bien au contraire, il amusa assez longtemps Mosab en vaines et légères escarmouches, tandis qu'il faisait sonder les intentions de certains chefs de son parti. Le khalife trouva plusieurs consciences larges ; et ce que le mécontentement avait commencé, l'argent l'acheva. Puis, lorsqu'il fut sûr qu'au moment décisif ses nouveaux alliés sauraient vigoureusement l'appuyer, il livra enfin cette bataille générale si désirée par Mosab. Elle fut acharnée, sanglante, pleine de péripéties. Tout d'abord la cavalerie impétueuse du Kouffien Ibrahim jeta le trouble dans les rangs de l'avant-garde syrienne, commandée pourtant par le brave Hadjadj-ben-Yousouf, qui devait prochainement s'illustrer devant la Mekke. La cavalerie d'Abd-el-Mélik, sous les ordres du brillant Mohammed-ben-Merwan, propre frère du khalife, n'aurait même pas suffi peut-être pour rétablir les chances du combat si la trahison d'un certain Attab-ben-Warka n'était encore venue au secours des Syriens. Cet Arabe, avide et dissimulé, gagné par les promesses du khalife, fit donner le signal de la retraite sur l'aile gauche des Kouffiens, permit ainsi aux soldats d'Abd-el-Mélik d'écraser la cavalerie qui les menaçait, et décida par sa défection du succès de la journée.

Le lendemain, la scène la plus désespérante pour Mosab se passait dans son camp. Toutes ses troupes indisciplinées, mal attachées à son parti, d'intérêt et de pays différents, présentèrent l'image du plus pitoyable chaos : les

(*) Voyez le Mémoire sur Abd-Allah-ben-Zobaïr par M. Quatremère, dans le *Journal Asiatique.*

uns, sans foi et sans scrupule, passèrent impudemment dans le camp ennemi; les autres, mécontents et inquiets, refusèrent d'obéir aux sommations de leurs chefs; les derniers, enfin, découragés par l'échec de la veille, restaient indécis et n'osaient pas marcher en avant. C'était pis qu'une déroute, c'était à la fois une révolte et une trahison. En apprenant ces faits, qui lui assuraient la victoire, Abd-el-Mélik montra quelle était la générosité de son cœur : il députa vers Mosab son frère Mohammed, avec la mission d'offrir à son ennemi la vie sauve, les honneurs dus à son rang, et une part de tous les biens de l'empire, excepté du khalifat; mais Mosab était trop orgueilleux pour céder à son adversaire et pour accepter ses bienfaits. Il refusa toutes les offres qu'on lui fit, et s'en remit à Dieu sur son sort. Abd-el-Mélik fut donc obligé de le soumettre par la force, et le combat recommença. Il ne fut ni long ni important : Mosab ne restait entouré que par quelques serviteurs fidèles. Cependant l'audacieux Mekkois ne voulut pas entraîner son fils Isâ dans la catastrophe qui le menaçait : il l'engagea à quitter le champ de bataille; le jeune homme repoussa cette proposition comme honteuse. Le père insista, supplia son fils de retourner auprès de son oncle Abd-Allah-ben-Zobaïr, afin de défendre les droits du khalife des villes saintes; le jeune homme déclara qu'il se croirait déshonoré en abandonnant son père dans le danger, et que sa fuite le couvrirait d'opprobre. Le père alors se résigna, prit ses armes, et alla glorieusement se faire tuer au milieu des Syriens, en défendant jusqu'au dernier moment sa vie et celle de son fils. Ainsi tomba un des adversaires les plus redoutables du khalifat de Damas. Abd el-Mélik avait montré dans cette circonstance autant d'adresse que de résolution, et comme il l'avait prévu et préparé, à la suite de cette bataille il se rendit maître sans combat de Koufa, de Bassorah, et de la province de l'Irak tout entière (*).

Mais ce n'était là que la moitié de l'œuvre qu'Abd-el-Mélik devait mener à fin. Son rival guerrier était vaincu, et maintenant il fallait abattre son rival prêtre. Abd-Allah-ben-Zobaïr, du haut de la chaire sacrée de la Mekke, ne manquait pas, chaque fois qu'il récitait les prières devant le peuple, de les terminer par des imprécations contre la famille des Ommiades, et particulièrement contre l'usurpateur régnant. Or, comme le temple de la Mekke était le but du pèlerinage de tous les Arabes, il pouvait être périlleux pour le pouvoir d'Abd-el-Mélik d'être ainsi maudit quotidiennement dans la sainte Kaaba. Pour complaire à l'esprit pacifique des Syriens, Abd-el-Mélik chercha d'abord à lutter contre son rival autrement que par les armes; et voici ce qu'il imagina : comme Jérusalem était aussi une ville sainte selon le culte musulman, il résolut d'y élever une mosquée, et d'y conduire lui-même les Syriens au temps du pèlerinage. Malheureusement telle est la force de l'habitude, surtout chez les nations orientales, que, malgré l'exemple que donnait le khalife, il n'y eut guère que les Syriens qui changèrent le pèlerinage de la Mekke en celui de Jérusalem. L'idée ingénieuse d'Abd-el-Mélik n'ayant donc pas eu le succès qu'il en attendait, il se trouva contraint d'en appeler aux armes pour faire cesser le scandale qui menaçait l'avenir de l'Islam, et qui établissait, pour ainsi dire, un schisme funeste à tous les Musulmans.

Les Syriens pensèrent comme leur prince, et le soutinrent dans sa querelle. Abd-el-Mélik, se sentant ainsi appuyé par l'opinion générale, se hâta de réunir une armée, tout en se gardant bien d'en prendre lui-même le commandement, de peur de compromettre son caractère de chef religieux en allant porter en personne la guerre sur le territoire sacré de la Mekke. Ce fut Hadjadj-ben-Yousouf, que nous avons déjà vu se distinguer contre Mosab, qu'il mit à la tête de l'expédition contre Abd-Allah-ben-Zobaïr. Ce général, qui n'avait pas les scrupules de son maître, s'avança hardiment jusque sur les frontières du territoire de la Mekke, s'établit dans la ville de Taïef, et de là expédia de jour en jour de plus nombreuses troupes contre la ville sainte par excellence. Bientôt cette cité fameuse, grâce à l'apathie d'Abd-Allah, fut cernée de

(*) Voyez le Mémoire de M. Quatremere sur Abd-Allah-ben-Zobaïr.

toutes parts. L'audacieux Hadjadj commença dès lors le siége, quoiqu'on fût dans le mois de ramadhan, établit des balistes tout autour de la ville, et lança des pierres jusque sur la Kaaba. Le feu céleste, appelé par Abd-Allah, ne vint pas foudroyer le sacrilége; et au bout de plusieurs mois la ville, presque ruinée de fond en comble par les machines de guerre des assiégeants, épuisée de ressources de toute espèce, songeait à se rendre pour éviter la famine et la destruction. Mais le superstitieux Abd-Allah voulait mourir en martyr, et, afin de résister jusqu'au bout, il autorisa les Mekkois, découragés, à accepter l'amnistie qu'on leur offrait, et ne conserva autour de sa personne que ceux qui voulaient gagner le ciel avec lui. Quelques chefs et quelques soldats exaltés acceptèrent cette proposition désespérée; ils suivirent leur khalife dans l'enceinte de la Kaaba, passèrent la nuit dans la prière, et au petit jour, ayant invoqué une dernière fois Allah et son prophète, ils jetèrent au loin les fourreaux de leurs épées et se précipitèrent tête baissée contre les Syriens, qui avançaient déjà en foule vers le temple. Bientôt une grêle de pierres eut raison de ces martyrs volontaires. Abd-Allah reçut ainsi le coup de la mort, et sa tête fut envoyée au vainqueur, qui, selon la coutume orientale, fit diriger ce triste trophée vers Damas, comme preuve de sa victoire. Avec Abd-Allah périrent les derniers compagnons de Mahomet, hommes énergiques, mais stationnaires, qui se plaisaient dans les mâles mais sauvages vertus des premiers temps de l'Islam; vieillards inutiles, du reste, car ils n'avaient pas compris les nouvelles destinées de leurs descendants (*).

A dater de ce triomphe, Abd-el-Mélik vit croître de jour en jour sa puissance morale. Il n'avait plus désormais, dans un coin de son empire, des opposants rigoureux qui niaient son infaillibilité et blâmaient ou condamnaient chacun de ses actes. Toutes les prérogatives du khalifat lui furent acquises incontestablement. Maître souverain des corps et des âmes de ses sujets, il pouvait facilement abuser de sa toute-puissance, et ce fut un grand mérite à lui de se montrer, au contraire, plus juste, plus libéral, et plus éclairé que jamais. Tout d'abord il récompensa dignement le vainqueur d'Abd-Allah; et pour lui donner de nouvelles occasions de se distinguer, il confia à Hadjadj le gouvernement difficile de l'Irak, du Khoraçan et du Sedjestan. Il fallait réprimer dans ces pays quelques troubles qui venaient d'y éclater, et maintenir d'une main ferme des habitants au caractère turbulent et fourbe à la fois. Hadjadj se montra digne de la confiance du khalife, et lui conserva ses provinces orientales, tandis qu'Hassan étendait en Afrique la domination musulmane. Ce dernier, après diverses alternatives, remporta une victoire complète contre les Berbers qui habitaient les montagnes de l'Auras, et les soumit au kharadj. Ainsi le littoral de l'Afrique aussi bien que ses contrées montagneuses appartenaient déjà aux Musulmans, et d'un autre côté leurs possessions allaient jusqu'aux frontières de l'Inde.

Cependant Abd-el-Mélik, qui avait confié à des généraux habiles l'honneur de ses armes, s'occupait à Damas de l'administration compliquée de son colossal empire. Déjà possesseur de richesses considérables, maître d'une contrée manufacturière, la Syrie, d'une contrée agricole, l'Égypte, il s'aperçut que, dans le vaste commerce de ses nombreux sujets, un inconvénient grave pouvait résulter de la confusion des monnaies. Chaque province, pour ainsi dire, avait la sienne. La Syrie et l'Égypte avaient celle des Césars, l'Irak et la Perse avaient celle des Cosroès. A peine quelques menues pièces de cuivre portaient-elles une légende arabe. C'était là comme un tribut déshonorant à payer à l'industrie et à la puissance étrangères. Abd-el-Mélik résolut de s'en affranchir. Un modèle de monnaie musulmane fut donc choisi par lui, et le type en fut envoyé à tous les gouverneurs de provinces. Chose étrange! l'empereur de Constantinople, qui n'avait jamais réclamé contre les agrandissements de territoire de l'Islam, éleva une vive altercation à propos de cette fabrication de monnaie. Comme son opposition ridicule fut méprisée, ainsi qu'elle le méritait, Justinien II commit la faute de rompre le

(*) Voyez Masoudi, Makrisi et Tebrizi.

traité qui assurait la tranquillité de l'empire byzantin, et la guerre recommença entre les Grecs et les Arabes. Cette guerre, comme tant d'autres depuis près d'un siècle, leur devait être fatale (*).

NOUVELLE DÉFAITE DES GRECS.

Qu'était-ce en effet, à cette heure, que l'empire byzantin? Une sorte d'anarchie sanglante présidée par un prince au cœur de tigre. Justinien II avait montré, dès sa jeunesse, sa cruauté et sa perfidie. En renouvelant le traité de Constantin Pogonat avec les Arabes, il leur avait promis de faire cesser les incursions des Maronites, qui inquiétaient de plus en plus la Syrie musulmane par leur audace et leur activité. Ces hardis montagnards, ennemis nés des Arabes, furent sacrifiés sans scrupule par un empereur de vingt ans qui n'avait pas plus de prévoyance que de générosité. Au lieu de se montrer franchement protecteur de ses braves coreligionnaires du Liban, il les vendit, pour la sécurité d'un moment, à leurs plus irréconciliables adversaires Il joignit, en cette occasion, la fourberie à la lâcheté, à la cruauté la trahison. Son général, Léonce, eut ordre d'attirer à lui par des flatteries le chef des Maronites, de lui remettre des présents et une lettre affectueuse de la part de l'empereur; et, après l'avoir ainsi trompé, de le massacrer sans pitié. Cette honteuse et barbare mission fut strictement exécutée par Léonce : le chef des Maronites reçut sans défiance le général byzantin et ses principaux officiers, les invita à un repas, et ce fut au milieu même de ce festin qu'il fut assassiné par ses hôtes. D'abord le peuple de la montagne s'indigna d'une pareille conduite, se souleva contre les bourreaux envoyés par Justinien, et les menaça de la peine du talion. Mais Léonce, à force de menaces d'une part, et d'argent distribué de l'autre, calma la revolte prête à éclater.

Ainsi la trahison, le meurtre, et en dernier lieu la corruption, voilà ce que l'empereur byzantin apporta vers l'an 697 dans le Liban. Et encore non content de tous ces maux dont il accabla des sujets qui auraient dû lui être chers, il les trompa par les plus fallacieuses promesses; et sous prétexte que leur assistance lui était utile, il tira de la montagne douze mille des plus braves Maronites, et les envoya dans différentes provinces de son empire. Cette conduite fut à la fois une infamie et une faute : une infamie, d'avoir abusé de la simplicité de plusieurs milliers de montagnards; une faute, d'avoir dispersé d'excellents soldats qui tenaient constamment en échec les Arabes, ennemis religieux et politiques des Grecs (*).

Il fallait, du reste, que Justinien II fût autant dépourvu de bon sens que de grandeur d'âme, pour avoir ainsi affaibli son empire vis-à-vis des Arabes, au moment de rompre avec eux. Depuis quelque temps, en effet, ce jeune prince, aussi présomptueux que féroce, cherchait tous les moyens de faire la guerre aux Musulmans : la fabrication des monnaies, dont nous avons parlé plus haut, lui fut un prétexte. Justinien II avait réuni à sa cavalerie grecque un corps de trente mille Esclavons; et il comptait avec cette armée, dont pourtant les éléments hétérogènes pouvaient se disjoindre au moment de la lutte, battre facilement les Arabes et leur reprendre quelques-unes des anciennes possessions de l'empire byzantin. L'événement se chargea de lui prouver sévèrement la fausseté de son calcul. D'abord, soit adresse, soit sentiment réel de bonne foi, le khalife Abd-el-Mélik commença par déclarer que ce n'était pas lui qui rompait les traités, et que son plus grand désir était la continuation de la paix. Cependant il n'en réunissait pas moins une armée qu'il confiait à son frère Mohammed-ben-Merwan. D'après les prescriptions du khalife, Mohammed, en présence de l'empereur byzantin, renouvela ses protestations pacifiques, et menaça de la colere divine les parjures, quels qu'ils fussent. Justinien II, sachant son armée plus forte que celle des Arabes, chassa l'émissaire de Mohammed, et attaqua le camp ennemi. Après plusieurs heures de lutte, les Musulmans, en moindre nombre, allaient être écrasés par leurs

(*) Voyez Sylvestre de Sacy, *Journal Asiatique.*

(*) Voyez Elmacin, *Hist. Sarac.*

adversaires, lorsque Mohammed, qui avait déjà essayé de corrompre le chef des Esclavons, lui envoya un carquois rempli d'or. Ce riche cadeau décida le chef des Esclavons, qui, d'ailleurs, était loin d'être satisfait de l'empereur byzantin : il se tourna donc du côté des Arabes avec vingt mille de ses soldats, et leur apporta la victoire. Le vaniteux Justinien II en fut pour ses menaces insolentes, pour ses ridicules projets de conquête, et n'eut que le temps de s'enfuir au centre de ses possessions. Là, il se vengea d'une façon horrible des Esclavons, en faisant précipiter du haut d'un rocher dans la mer les femmes et les enfants de ceux qui l'avaient trahi. Il se consolait d'une défaite par une cruauté (*).

PROSPÉRITÉ ACCIDENTELLE DE LA SYRIE.

Tandis que l'empire byzantin, livré aux caprices sanguinaires de Justinien II, voyait se développer dans son sein les passions les plus brutales, et de jour en jour les exactions des courtisans augmenter d'une façon effrayante, le khalifat de Damas devenait, au contraire, de plus en plus puissant. Par ses généraux, aussi habiles qu'audacieux, Abd-el-Mélik avait poussé ses conquêtes en Afrique jusqu'à Carthage, en Perse jusqu'au fond du Khorassan; l'Égypte était pacifiée et productive; l'Arabie, naguère si turbulente, reconnaissait sans trop de résistance la suprématie des Ommiades; la Syrie, à l'abri de toute guerre et de toute inquiétude depuis que l'incapable empereur de Constantinople avait détruit lui-même le foyer libanique de l'antagonisme entre le Chrétiens et les Musulmans, la Syrie, naturellement pacifique, s'abandonnait tranquillement à une douce vie de loisir et de luxe : elle goûtait d'autant plus les charmes d'un présent prospère, que le passé avait été plus calamiteux et que l'avenir était plus incertain.

Cette province, en effet, en était alors à l'époque, qui dura malheureusement si peu, pendant laquelle elle put produire sans trouble, jouir sans contestation, rendre à sa nature toute sa fécondité et toute son activité à son esprit. Le séjour des khalifes, en assurant la sécurité générale, avait peu à peu fait revivre les qualités naturelles des habitants de ce pays, si bien doué par le ciel : aussi, quand chacun fut complétement assuré de la libre possession du sol qu'il exploitait, la Syrie lutta en productions territoriales avec la féconde Egypte, en produits manufacturés avec l'industrieuse Perse. Il lui vint aussi de toutes parts des richesses et des lumières : la cour des khalifes attirait à elle les fortunes en encourageant les plaisirs, et le souverain maître Abd-el-Mélik, ayant montré du goût pour la poésie, se vit bientôt entouré d'une sorte d'académie, où les savants arrivèrent à leur tour disputer aux lettres les bonnes grâces du tout-puissant dispensateur des honneurs et des biens. Peu à peu se préparait cette ère de culture de l'esprit où les Musulmans montrèrent qu'eux aussi étaient dignes de l'empire du monde. Il semble qu'ils aient voulu justifier, sous les derniers Ommiades et sous les premiers Abbassides, les conquêtes de leurs khalifes de l'Hedjaz, rigides religieux et infatigables soldats. Le règne d'Abd-el-Mélik fut l'aurore de ce siècle éclatant. Ce prince, qui avait quelques-unes des vertus de son aïeul Moawiah, tout en se livrant, sans excès pourtant, aux jouissances du luxe et aux douceurs de la poésie, n'oublia point de mettre de l'ordre dans l'immense administration dont il était le chef suprême. On fit, d'après sa volonté, un recensement général de tous les habitants de ses nombreuses provinces; les rôles furent dressés avec le plus grand soin, et il en résulta l'établissement le meilleur possible du kharadj (capitation), seul impôt régulier et stable qui fut jamais en vigueur en Orient.

CARACTÈRE D'ABD-EL-MÉLIK.

Ce qui caractérise avant tout Abd-el-Mélik, et ce qui a certes été un des éléments les plus féconds de la prospérité de son règne, c'est sa tolérance religieuse. Remarquons que cette qualité, en Orient et à cette époque, est un grand progrès, et prouve tout à la fois

(*) Voyez Théophane.

la mansuétude et l'intelligence du prince qui la montre. Un siècle alors s'était à peine écoulé depuis que les Arabes étaient sortis du néant, grâce aux prédications d'un homme de génie, Mahomet, et surtout grâce à leur exaltation pour les croyances nouvelles qu'ils avaient adoptées. Leurs conquêtes avaient été faites tout autant avec la parole qu'avec le sabre, ou plutôt avec la parole appuyée par le sabre; c'étaient moins des provinces qu'ils voulaient posséder que des prosélytes qu'ils voulaient acquérir; c'était moins un territoire qu'une nation qu'ils se proposaient de créer. Tous les vieux compagnons du prophète, dont les plus forts ont eu leurs années de domination, dont chacun a eu son jour de gloire, tous ces hardis et violents aventuriers étaient des hommes illettrés, pour la plupart, et chacun d'eux se faisait un devoir de la rigidité dans les principes, de la sévérité dans les mœurs, de l'inflexibilité dans les idées religieuses. Le fanatisme était leur force, le despotisme était leur gouvernement.

Or, n'était-ce pas comme une révolution radicale dans les idées, de vouloir gouverner un pareil peuple avec les moyens adoucis de la civilisation, la mansuétude dans les lois civiles, la tolérance dans les lois religieuses, le luxe pour encourager l'industrie, la protection des poëtes pour honorer les lettres? Cette révolution sociale, Moawiah l'avait commencée : Abd-el-Mélik l'acheva. Dans les derniers temps de son règne, quand il fut bien assuré de sa puissance matérielle, il ne songea plus qu'à entourer son trône de toutes les pompes qu'il put réunir. Il fut prodigue des richesses que lui avaient accumulées les victoires de ses généraux; il fut libéral autant qu'il fut luxueux, et surtout il s'efforça d'attirer à sa cour les poetes et les docteurs, les hommes de l'imagination et ceux de la science. Parmi les premiers, il favorisa même d'une façon toute particulière un certain Akhtal, quoiqu'il fût et peut-être parce qu'il était chrétien. La poésie était alors le seul organe des idées du siècle : elle remplaçait l'histoire par ses chants héroïques, la philosophie par ses préceptes de morale, la politique par ses critiques ou ses apologies des princes et de leurs ministres. Elle était en outre très-populaire sous un soleil et dans une nature où presque tous les hommes naissent avec l'instinct sinon avec le talent poétique. Encourager la poésie était donc alors pour le khalife Abd-el-Mélik se fortifier dans le présent autant que s'honorer dans l'avenir (*).

LA POÉSIE ET LES POËTES ARABES.

Si la poésie arabe brillait déjà de tout son éclat, si ses images variées et hardies, si ses métaphores nombreuses et originales avaient dès lors ce caractère étrange et vigoureux qui la distingue, les poëtes de cette époque, en revanche, comprenaient assez peu leur dignité et conservaient assez mal leur rang. Du temps des premiers khalifes, et même avant Mahomet, la poésie était un don du ciel dont on n'usait que pour la gloire; du temps d'Abd-el-Mélik, c'était déjà un métier dont on cherchait à vivre. Les plus grands poëtes montraient même une avidité qui, dans tout autre pays, avec de tout autres mœurs, les eût déshonorés à coup sûr : ils chantaient pour le plus offrant; ils se servaient des vers, soit pour louer outre mesure des hommes sans hautes vertus, soit pour invectiver les ennemis de celui qui les payait. L'hyperbole dans l'éloge, l'injure dans l'épigramme, voilà les défauts où ils tombaient sans scrupule ou sans honte. Farazdak, l'un des plus célèbres, faisait de ses vers autant de traits aigus et envenimés dont il criblait ses adversaires : chacun le craignait comme un méchant, quelques-uns le redoutaient comme un fléau. Djérir, digne de rivaliser en verve et en vigueur poétiques avec Farazdak, s'était fait le chantre ordinaire de Hadjadj, le vainqueur de la Mekke; puis, croyant sans doute que ce héros n'était pas assez généreux à son égard, il n'eut pas de hâte, lorsque sa célébrité grandit, qu'il ne fût présenté et pensionné richement par le khalife lui-même, préférant dès lors habiter l'opulente Damas que de

(*) Voyez M. Caussin de Perceval dans son excellent mémoire sur les trois poëtes Akhtal, Farazdak et Djérir. *Nouv. Journ. Asiat.*

suivre son premier protecteur au fond du Khorassan et dans ses expéditions épiques.

Akhtal, c'était bien pis encore; à l'amour de l'argent il joignait celui du vin. En sa qualité de chrétien il n'avait pas à cacher son ignoble passion, et, loin de la dissimuler par pudeur, il s'en vantait avec effronterie. Malgré ce vice honteux, il n'en avait pas moins été adopté par Abd-el-Mélik. Ce khalife le faisait venir dans son palais, le traitait avec somptuosité, et lui demandait de lui réciter quelques chants pour avoir une occasion nouvelle de le combler de ses faveurs. Cette fréquentation de la cour musulmane, ces nombreux tête-à-tête avec le commandeur des croyants auraient bien dû le guérir de son ivrognerie. Eh bien, non; et voici une anecdote qui prouve précisément le contraire: « Un jour qu'il était appelé auprès du khalife, le premier mot qu'il prononça fut pour demander à boire; Abd-el-Mélik ordonna alors à ses serviteurs d'apporter de l'eau. — De l'eau, s'écria Akhtal, mais c'est la boisson des ânes! — Qu'on lui serve du lait, reprit le khalife. — Du lait, c'est la boisson des enfants! — Qu'on lui donne de l'eau miellée. — De l'eau miellée, c'est la boisson des malades! — Eh! que veux-tu donc? dit alors son illustre interlocuteur. — Du vin, répondit impudemment Akhtal. Le khalife pouvait faire châtier comme il le méritait le poëte sans vergogne qui semblait ainsi mépriser les prescriptions du Koran et les mœurs de son hôte; mais, pardonnant à sa folie en faveur de son talent, il le renvoya satisfaire, loin de ses yeux, sa sale passion et eut encore la bonté de lui faire remettre des habits d'honneur et une forte somme d'argent. » Cette indulgence d'Abd-el-Mélik pourrait être critiquée si l'on ne se souvenait pas que ce khalife vivait aux commencements d'une civilisation, et qu'il lui fallait accepter et protéger les poëtes, quels qu'ils fussent : c'était la poésie, ce n'était pas l'homme souvent qu'il honorait. Déplorable chose, et qui montre que l'inspiration ne regarde pas toujours au front sur lequel elle descend! Triste chose, et qui explique pourquoi souvent l'œuvre vaut mieux que l'homme! Est-ce là un bien, ou est-ce un mal? N'est-il pas honteux que la poésie, qui vient du ciel, se souille en touchant la terre; mais aussi n'est-il pas consolant que, quelle que soit la faiblesse de l'instrument, le chant soit toujours grand, pur, moral? Laissons la voix, voyons l'idée.

MORT D'ABD-EL-MÉLIK.

Au commencement de l'année 86 de l'hégire (705 de J. C.) Abd-el-Mélik mourut à soixante ans d'âge, et après quatorze ans de règne. Sous ce khalife, le septième après Mahomet, le quatrième de l'heureuse famille d'Ommeyah, l'unité du khalifat fut rétablie. On doit à l'adresse autant qu'à l'énergie d'Abd-el Mélik ce résultat important, qui consolidait alors la puissance des Musulmans Mais, par ce fait, le pouvoir avait changé de mains. Ce n'étaient plus les rigides habitants de l'Hedjaz qui gouvernaient l'empire qu'ils avaient créé; ce n'étaient plus les fondateurs d'une religion plus politique que morale qui devaient à l'avenir profiter de l'extension colossale de l'Islam. Par son alliance avec les Syriens, la maison des Ommiades avait, pour ainsi dire, abdiqué son origine et changé de nationalité. D'arabe elle s'était faite syrienne; et dès lors elle avait tellement modifié les habitudes et le caractère de ses aïeux, qu'elle devint naturellement l'adversaire de ceux qui restaient attachés à la tradition pure. Par une fatalité fâcheuse, elle en arriva même à lutter contre l'esprit hostile que lui montraient ses véritables compatriotes; et pour vaincre cette opposition elle en fut bientôt réduite à braver les préjugés les plus vivaces, à exciter les passions haineuses et les rivalités de tribus, et, tout en établissant l'unité du gouvernement, à scinder les peuples. Il y avait là une grande politique pour le présent; mais il y avait aussi de grands dangers pour l'avenir (*).

Le khalifat perdit de son pouvoir sur les esprits en se dédoublant, même temporairement : il ne s'agissait plus

(*) Voyez Abou'l-féda.

en effet, dans la guerre entre Abd-el-Mélik et Abd-Allah-ben-Zobaïr, de la lutte ordinaire de plusieurs compétiteurs à la puissance suprême comme à l'époque d'Othman; le cas était bien autrement grave. Entre Abd-el-Mélik et Abd-Allah-ben-Zobaïr il existait beaucoup plus qu'une différence d'hommes, il s'élevait un conflit de principes : l'un était khalife par droit de naissance, l'autre par droit d'élection. Or l'élection avait été le premier mode d'élévation au khalifat; par l'élection, abandonnée aux anciens compagnons de Mahomet, on rattachait le présent au passé; et les hautes fonctions du choix d'un khalife, confiées à l'expérience des vieillards, rappelaient aussi l'antique autorité patriarcale, qui fut toujours en Arabie aussi sainte que réelle. L'hérédité, si elle ne présentait pas les difficultés sans cesse renaissantes de l'élection, manquait évidemment et de l'appui de la tradition et de la sanction religieuse. Aussi, peut-on dire qu'à partir d'Abd-el-Mélik, l'empire des Arabes perdit sa force divine, s'il établit plus solidement que jamais sa force politique. Désormais il ne possédait plus ce qui l'avait fait naître, le fanatisme religieux, l'esprit de propagande dominatrice et absolue; il lui fallait se passer des moyens surnaturels, idéals, célestes; il lui fallait durer par les moyens ordinaires, matériels, terrestres.

Abd-el-Mélik montra donc qu'il comprenait bien sa position particulière et qu'il possédait parfaitement le sentiment de son epoque, en changeant la tente grossière des premiers khalifes en un palais somptueux. La prodigalité et le luxe dont certains historiens arabes l'accusent sont au contraire, de sa part, de la finesse et de la prévision. Il lui fallait éblouir par les richesses, ne pouvant plus briller par l'auréole des prophètes. Il lui est donc pardonnable d'avoir entouré de magnificence sa couronne impériale, et d'avoir pris place sur un trône d'or comme les anciens princes de l'Orient, faute de pouvoir monter sur la chaire sacrée de la Mekke. Il lui est pardonnable de n'avoir plus voulu compromettre sa personne dans les chances de la guerre; et il était impossible de l'accuser de lâcheté, car étant héritier présomptif du khalifat, il avait donné des preuves nombreuses de courage et d'intrépidité. C'est donc avec raison qu'il laissa dorénavant à ses lieutenants le soin d'étendre les limites de son empire : il profitait ainsi de la victoire, et il n'était pas responsable de la défaite. Homme habile, instruit, spirituel, Abd-el-Mélik, sans laisser un grand nom, n'en fut pas moins un prince utile à sa nation, approprié à son temps : il fut l'homme de la conservation, comme Omar l'avait été de la conquête, et Moawiah de l'établissement.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE.

A la mort d'Abd-el-Mélik l'empire des Arabes, tout immense qu'il était déjà, tendait encore à s'agrandir. Quelle que fût donc la valeur personnelle du khalife, il lui suffisait de laisser faire ses lieutenants pour augmenter encore l'héritage de ses ancêtres. Avec la moindre intelligence des grandes choses, il pouvait, par de simples autorisations, par des encouragements donnés à propos, éveiller l'émulation de ces chefs actifs et entreprenants qui tous ne songeaient qu'à s'illustrer et à s'enrichir. Or Walid, fils aîné d'Abd-el-Mélik, et qui régna le premier de ses trois frères, avait à un haut degré le sentiment de la grandeur, et tout d'abord il le fit voir d'une façon éclatante. Pour punir son oncle Abd-el-Aziz de l'avidité qu'il avait montrée en diverses occurrences, Walid lui avait retiré le gouvernement de l'Égypte et de toutes les possessions de l'Islam en Afrique, et en avait investi Mouza-ben-Nozaïr. Ce dernier, aussi bien pour justifier le choix que le khalife avait fait de lui, que pour mettre son nom à une grande entreprise, proposa à son souverain d'essayer la conquête de l'Espagne. Ce gigantesque projet, loin d'effrayer le nouveau commandeur des croyants, fut compris et approuvé par lui, et il accorda tout pouvoir d'agir à Mouza-ben-Nozaïr, en se bornant à lui recommander la prudence et la circonspection les plus rigoureuses, afin de ne pas laisser tomber dans un piége les Musulmans qu'il commandait (*).

(*) Voyez Nowaïri, Ebn-Khaldoun, Ahmed-

Plein de respect pour les instructions du khalife, Mouza, quoiqu'il fût excité dans son invasion de la Péninsule, d'une part par les divisions des Visigoths, et d'autre part par l'appel d'un des chefs de parti, le comte Julien, ne voulut pas compromettre les Arabes dans sa première reconnaissance. Il s'adressa donc aux Berbers pour leur proposer cette expédition hasardeuse. Parmi ce peuple hardi, entreprenant, aux mœurs presque nomades, il se trouva un chef aussi résolu que brave, nommé Tharik, qui accepta la proposition du gouverneur arabe, et s'embarqua incontinent pour la presqu'île d'Algésiras. Ce fut l'an 92 de l'hégire, 710 de notre ère, que le premier Musulman mit le pied sur le sol de l'Europe. C'était un aventurier téméraire qui venait essayer une *razzia;* mais cet aventurier avait derrière lui un peuple immense et une dynastie de huit siècles. Tharik réussit à tel point et rapporta un tel butin, que Mouza l'exhorta à retourner immédiatement en Espagne, et cette fois lui confia douze mille hommes. Cette petite armée suffit pour vaincre les Visigoths, tant cette nation était dégénérée ou plutôt divisée par les haines civiles. Tharik à son premier débarquement en Europe n'avait, pour ainsi dire, point rencontré d'ennemis : les populations du littoral s'étaient enfuies devant ces cavaliers maraudeurs, comme on s'enfuit devant une bande de brigands. A sa seconde apparition il trouva sur le rivage une armée et un roi qui l'attendaient. Mais le destin était pour les Musulmans : enflammés par leur précédent succès, ils attaquèrent avec impétuosité les hommes bardés de fer qui les défiaient du haut de leurs lourds chevaux, les entourèrent de leurs escadrons volants, les harcelèrent trois jours entiers, et finirent par enfoncer les murailles humaines qu'on leur opposait, par les abattre ou les disperser. Roderik, l'usurpateur, mourut en héros; et sa tête servit de trophée à ses vainqueurs et de preuve de leur conquête auprès de Walid, auquel elle fut envoyée : triste lambeau royal qui fit plus de six cents lieues pour aller rouler aux pieds dédaigneux du superbe khalife de Damas!

Rien ne pouvait arrêter l'Islam dans sa course conquérante, ni les efforts des Visigoths pour se défendre, ni les fautes des Arabes, que la jalousie divisa. Tharik, qui s'était aperçu que Mouza enviait son succès, eut beau résister aux ordres de son chef immédiat; au lieu de s'unir aux dix mille cavaliers et aux huit mille fantassins que le gouverneur de l'Afrique amenait comme renfort, il eut beau marcher tout seul en avant avec une armée déjà décimée par des luttes furieuses, la victoire n'en accompagna pas moins les Musulmans à chacun de leurs pas. Tandis que l'indépendant et audacieux Tharik forçait la ville d'Écija, assiégeait Cordoue et menaçait Tolède, Mouza, d'un autre côté, s'emparait de Séville, de Carmona, et s'avançait vers la Lusitanie. Tout cédait devant ce torrent de vainqueurs, et les populations terrifiées se hâtaient dans leur fuite, comme si elles étaient chassées par le glaive de Dieu.

Quelle que fût, du reste, la rapidité victorieuse de Tharik, Mouza finit par le rejoindre devant Tolède. Là la colère du général ne fut point désarmée par la gloire du lieutenant. Mouza dépouilla Tharik de tout commandement, le menaça de verges, et le jeta en prison. Dur châtiment à coup sûr : mais c'est avec cette main de fer qu'il fallait conduire la nation belliqueuse et quelque peu barbare des Berbers; c'est avec cette énergie qu'il fallait réprimer un allié nouveau, qui, après avoir été aujourd'hui un rival en exploits, pouvait devenir demain un ennemi par ambition. La rude discipline des Arabes voulait une sévère répression de la désobéissance de Tharik, tandis qu'il appartenait à l'infaillible toute-puissance du successeur de Mahomet de casser le jugement du gouverneur d'Afrique. Ainsi fit Walid. Le khalife, considérant le capitaine victorieux et non le soldat mutin, fit élargir Tharik, et lui fit rendre ses honneurs et ses pouvoirs militaires. De cette façon, le khalife put jouir des avantages de la clémence, tout en profitant de l'inflexibilité de son gouverneur d'Afrique, qui avait maintenu la discipline à force de vigueur et d'égalité dans les

el-Makari, écrivains arabes; l'Espagnol Faustino Borbon, et M. Rosseeuw Saint-Hilaire, élégant historien français.

punitions. Chose merveilleuse, du reste, et qui prouve toute l'autorité morale qu'avait alors le commandeur des croyants! A peine Walid eut-il parlé, que Mouza rendit lui-même à Tharik sa liberté et ses troupes; et tout aussitôt ces deux habiles guerriers ne songèrent plus qu'à se concerter pour poursuivre leur conquête. Ainsi, c'était de la Syrie, à l'autre extrémité de la Méditerranée, que venait l'impulsion qui faisait agir tous ces fiers Musulmans; c'était de Damas que venait la parole suprême qui rapprochait deux rivaux, leur faisait oublier leur haine, et leur ouvrait une nouvelle carrière d'exploits (*).

Il avait fallu sept ans à quelques tribus, sorties d'un désert, pour conquérir la Syrie; il n'en fallut que trois à quelques bandes de Berbers, descendues de l'Atlas, pour conquérir l'Espagne. Tharik et Mouza ne s'arrêtèrent qu'aux Pyrénées; encore prétend-on que ce dernier conçut le projet colossal de traverser cette chaîne de montagnes, et d'aller rejoindre l'Asie par les Gaules, l'Allemagne et la Thrace, d'étendre la domination de l'Islam de l'Orient à l'Occident, et de faire de la Méditerranée le véritable lac de l'empire musulman. Mais, soit que le khalife n'eût point foi dans le rêve titanique de son lieutenant, soit qu'il voulût s'assurer par la prudence la nouvelle proie qu'on lui offrait, il revint tout à coup sur la rivalité qui avait séparé Mouza et Tharik; et sous le prétexte de juger leurs différends en les questionnant l'un et l'autre, il rappela brusquement à Damas ces deux généraux, tout couverts de gloire et tout chargés de butin. Mouza et Tharik obéirent immédiatement à l'injonction de Walid. Admirable obéissance qui montre à quel point l'autorité du khalifat était alors respectée! Mais c'est que le khalife n'était pas seulement un prince, c'était un pontife: il unissait aux pouvoirs matériels de l'un le caractère sacré de l'autre; il pouvait à la fois punir ou récompenser dans le ciel comme sur la terre!

FORTUNE DE WALID I.

Avec ce pouvoir et ce bonheur Walid devait être le plus fortuné et le plus puissant prince de son siècle. Ses gouverneurs de province, guerriers magnanimes et infatigables, n'étaient tous préoccupés qu'à étendre de jour en jour les limites de son empire. Si d'Afrique l'Islam passait en Espagne, de Perse il pénétrait dans les Indes, de Syrie il se répandait dans l'Asie-Mineure. Mouza et Tharik s'étaient illustrés en Occident; Hadjadj, qui pour premier exploit avait, en vainquant Abd-Allah-ben-Zobair, raffermi la dynastie des Ommiades et rendu l'unité au khalifat, continuait, comme gouverneur de l'Irak, à se couvrir de gloire en Orient et à y augmenter encore les possessions presque fabuleuses de l'Islam. Par les ordres et sous la direction de ce dernier, une armée nombreuse et aguerrie traversa l'Oxus, et s'empara avec une rapidité merveilleuse de la Bockarie, du Kharism et du Khasghar; puis bientôt cette armée formidable se divisa en deux corps, dont l'un eut pour mission de réduire le roi de Kaboul, et dont l'autre s'enfonça avec la plus étonnante audace dans les contrées les plus mystérieuses de l'Inde. Ces deux corps réussirent comme le faisaient partout les armes musulmanes : le roi de Kaboul, qui jusqu'alors s'était cru tout-puissant, fut obligé d'entrer en composition pour conserver sa couronne; et toutes les riches contrées que baigne l'Indus, depuis les montagnes qui bornent la vallée de Kachemyr jusqu'aux rivages de l'Océan, furent subjuguées comme par enchantement par ces soldats invincibles, dont elles adoptèrent à la fois la domination et le culte (*).

L'ardeur conquérante des Arabes était insatiable : tout en avançant chaque jour vers les limites de l'Asie, ils levaient, parmi les plus braves d'entre les nations qu'ils soumettaient, des troupes fraîches et qui connaissaient le pays; ils se recrutaient par la victoire. Leur khalife ne pouvait qu'approuver cet esprit militaire et cette propagande religieuse, dont il lui revenait d'ailleurs de nouveaux sujets et des richesses nouvelles; aussi, loin de s'arrêter, les armées musulmanes ne pensaient jamais qu'à marcher en avant, et après les

(*) Id., ibid.

(*) Voyez Beladori.

Indes il leur fallait la Chine. Déjà même elles s'apprêtaient à pénétrer dans le Céleste empire, et à troubler l'ordre immuable qui y régnait depuis des milliers d'années, lorsque Hadjadj fut retenu par la main de Dieu même, et mourut tout à coup, sans que ses historiens nous aient rapporté comment il fut frappé, à quelle époque précise, et en quelle contrée particulière des immenses possessions qu'il avait conquises ou qu'il gouvernait. Cette mort d'Hadjadj, qui coïncidait, du reste, avec celle de Walid, suspendit la conquête islamique ; tant il est vrai qu'il faut toujours une impulsion suprême aux hommes les mieux doués, un commandement unitaire aux soldats les plus braves.

Mais l'heureux Walid ne devait pas seulement être reconnu khalife depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, sur plus de quinze cents lieues d'étendue; par une singulière prédilection du destin, il lui appartenait encore de voir sous son règne la puissance arabe s'étendre au nord, plus loin que ne l'avaient portée et la fougue de Khaled et l'habileté de Moawiah. Son frère Moslemah avait assiégé et pris la ville de Tyanes, clef de la seconde Cappadoce : le Taurus seul lui faisait obstacle ; car les Grecs se montraient plus effrayés et plus inquiets que jamais. C'est que la terreur du nom arabe commençait à se répandre d'un bout du monde à l'autre. Cette terreur devint même si générale, que les faibles Byzantins se refusèrent un instant à combattre contre ces guerriers bouillants, dont ils avaient naguère méprisé les ancêtres comme les derniers des Barbares. Moslemah alors profita de l'effroi de ses ennemis, s'avança dans le Pont, s'empara d'Amasée et des châteaux voisins, ruina la contrée ; et qui sait où se serait terminée sa marche victorieuse si la mort du khalife n'eût suspendu pour quelque temps toute opération militaire sur le territoire entier de l'empire? Bardane, dit Philippique, empereur de hasard, qu'une faction avait élevé, qu'une obscure conspiration devait abattre ; le cynique Bardane, qui ne voyait dans le pouvoir impérial de Constantinople qu'une facilité pour ses vices honteux, l'ivrognerie et la débauche, aurait-il pu résister aux Arabes, venant cette fois attaquer sa capitale par terre, après avoir traversé l'Asie-Mineure, inviolée jusqu'alors (*)?

Walid ne régna que dix ans et dans ces dix ans il fut témoin, sinon acteur, de l'accroissement infini de l'Islam. Son père Abd-el-Mélik avait fait faire un recensement de ses provinces qui avait duré plusieurs années, tant l'empire des Arabes était déjà considérable ; sous son fils le recensement des nouvelles conquêtes aurait été presque aussi long, puisqu'il y avait d'ajouté aux possessions de l'empire trois cents lieues en Europe, et six cents en Asie. C'est, du reste, en cette année 715, la 96me de l'hégire, que la domination musulmane atteignit son apogée. Elle formait, pour ainsi dire, dans le monde un croissant colossal, dont une des extrémités allait aboutir aux Pyrénées, et l'autre aux confins des Indes, en traversant la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte et tout le littoral de l'Afrique. Et c'était Damas le centre éblouissant de ce demi-cercle prodigieux ; c'était dans cette ville fortunée que s'accumulaient les richesses de la moitié de l'univers connu ; c'était dans ses murs que revenaient tous les vainqueurs du levant comme du couchant ; c'était elle qui s'enorgueillissait de toutes les victoires, qui profitait de toutes les conquêtes !

Cependant les anciens habitants de la Syrie ne devaient point prendre part à cette fortune sans exemple. Pauvres chrétiens, dont le culte était toléré, mais dont la nationalité avait été éteinte, ils regardaient d'en bas tout ce faste de la cour des khalifes, et ce spectacle, en passant devant leurs yeux, arrachait de leur cœur toute espérance d'indépendance et de liberté. Plus les Musulmans grandissaient en puissance, plus les Chrétiens devaient désespérer de l'avenir. Plus les Grecs, leurs coreligionnaires, s'abaissaient, plus ils se sentaient condamnés à une infériorité éternelle. Leurs dominateurs étaient cléments, leurs maîtres actuels étaient doux ; mais pour être léger, ce n'en était pas moins un joug qui pesait sur leurs épaules ; et puis, qui devait leur répondre de l'avenir? Ne leur pouvait-il pas arriver tout à coup

(*) Voyez Théophane.

des menaces, des avanies, des exigences inconciliables avec les devoirs de leur conscience? Quelle que fût donc la tranquillité apparente des Syriens, ils n'en étaient pas moins misérables et craintifs au fond du cœur. Tel etait le sort des meilleurs d'entre eux, de ceux qui étaient restés fidèles à leur foi, à leurs traditions et à leurs mœurs. Quant à ceux, au contraire, qui avaient abjuré le christianisme, qui niaient leurs ancêtres, et qui avaient adopté les habitudes de leurs vainqueurs, ils n'étaient qu'en petit nombre, et la destinée de pareils hommes ne mérite pas d'ailleurs d'occuper l'histoire. Dans tout pays et en tout temps, il y eut des lâches, qui vendirent leur patrie, des intrigants qui exploitèrent la défaite de leurs frères, des renégats qui vécurent de leur infamie : la postérité les méprise autant que leurs contemporains les ont maudits!

Walid fut déclaré grand khalife de son vivant : on l'appela sans doute le Victorieux, à cause des conquêtes de ses généraux; le Magnanime, à cause des richesses qu'il distribuait; le Tout-Puissant, à cause de l'autorité que son titre lui avait acquis; nous nous contenterons, nous, de le nommer le Fortuné? Sans quitter Damas, il remua l'univers; sans former personnellement la moindre entreprise, il se trouva maître de nombreuses provinces nouvelles. Exista-t-il jamais prince plus heureux et à moindres frais? Son seul malheur peut-être fut de mourir à quarante-deux ans, dans la force de son âge et dans la prospérité de son trône, d'une maladie dont on ne nous a pas conservé le nom.

NOUVEAU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE.

Le règne de Souleyman (vulgairement Soliman), successeur de Walid, fut court, deux ans et huit mois, et ne fut rempli que par un nouveau siége de Constantinople; mais c'était peut-être la tentative la plus terrible qui jusqu'alors eût menacé l'empire byzantin. Cette expédition, en effet, n'était pas seulement redoutable par sa force, elle l'était encore par la faiblesse de ses adversaires. Depuis plusieurs années, l'empire byzantin se décimait lui-même par la guerre civile. Justinien II, le dernier des Héraclides, ou princes de la famille du faible Héraclius, s'était montré si vindicatif et si cruel, qu'on ne cherchait qu'à se délivrer d'un aussi infâme despote, soit par des complots individuels, soit par des soulèvements de villes et de provinces. Il fut renversé une fois; puis son incapable rival se laissa vaincre, et Justinien remonta sur le trône pour se baigner à l'aise dans le sang de ses sujets. Enfin l'on parvint à se rendre maître de ce monstre : l'humanité respira, mais l'empire ne fut point sauvé. Le temps était aux conspirations; les partis se montraient sans cesse en hostilité ouverte. Chacun avait son candidat à la souveraineté, et l'on combattait jusqu'à ce qu'on eût obtenu son empereur d'un jour. Après Bardane l'Ivrogne, dit Philippique, on couronna tour à tour un administrateur sans génie, Artémius, dit Anastase II, et un financier sans cœur, du grand nom de Théodore (*).

Dans une pareille anarchie, était-il possible de s'opposer avec unanimité à un ennemi qui s'avançait sur mer avec dix-huit cents vaisseaux, sur terre avec près de deux cent mille hommes? L'armée de terre, commandée par Moslemah, était arrivée presque intacte jusqu'auprès des murs de Constantinople; chacune de ses étapes avait été une victoire, et bientôt elle forma un camp immense qui s'étendait de la Corne d'Or à la Propontide. L'alarme des Grecs était au comble; les Arabes se croyaient sûrs de la victoire. Mais le feu grégeois, seul protecteur à cette époque de l'empire byzantin, sauva encore la capitale de l'Orient chrétien en l'année 717. Après plusieurs tentatives de la marine pour forcer les chaînes du port, après plusieurs attaques des forces de terre, le feu grégeois, conduit contre la flotte par des brûlots, lancé contre les machines de siége par des tubes en airain, porta un tel ravage au milieu des Arabes, qu'ils renoncèrent à enlever immédiatement la ville sans cesser pourtant de l'investir. Ce blocus était désastreux pour les Grecs; car, outre qu'il coupait toute communication entre la résidence du gouvernement byzantin et les provinces, il permettait aux Musul-

(*) Voyez Théophane et Cedrenus.

mans de se répandre au loin dans la campagne, de la piller, de la ruiner. Les Arabes résolurent d'hiverner devant leur proie future, et pour se la partager plus équitablement ils appelèrent leur khalife, à qui ils réservaient l'honneur d'entrer dans l'opulente cité des Romains, et d'en distribuer lui-même les dépouilles.

Ce khalife, attendu si impatiemment comme arbitre, avait, en effet, la réputation d'être juste, quoiqu'il fût d'une rigueur farouche, ainsi que le prouve le trait caractéristique que nous allons conter. On se souvient que Mouza-ben-Nozaïr et Tharik avaient été rappelés tous deux, au milieu de leurs victoires, pour rendre compte à Walid de leur conduite. Tharik partit seul sur son petit cheval de l'Atlas, chargé simplement de quelques pierres précieuses qu'il devait déposer aux pieds du commandeur des croyants. Walid le reçut avec bienveillance, écouta le récit de ses exploits, ne lui reprocha qu'à peine son acte d'insubordination envers son général en chef, et s'apprêtait, dit-on, à le récompenser dignement, lorsque la mort vint arrêter sa main libératrice. Mouza-ben-Nozaïr, au contraire, se rendit à Damas avec la pompe d'un victorieux, avec le déploiement de forces d'un tout-puissant gouverneur. Outre une innombrable caravane de dépouilles luxueuses, il traînait à sa suite trente mille captifs; et ce fut avec le cortége d'un conquérant et le faste d'un prince qu'il entra en Syrie. Mais il n'était pas encore parvenu à la capitale de l'Islam, que la chaire sacrée du khalifat avait changé d'organe. Souleyman fut-il prévenu contre Mouza-ben-Nozaïr? Tharik, le vindicatif Berber, fit-il au nouveau khalife des dénonciations secrètes contre son ancien rival? Le luxe du vainqueur des Visigoths, l'orgueil du dominateur de l'Espagne, sa marche triomphale à travers la Mauritanie, l'Égypte et la Syrie, déplurent-elles au rigide commandeur des croyants? Avait-on accusé auprès de lui Mouza-ben-Nozaïr d'avoir voulu se déclarer indépendant? Le khalife, qui n'avait pas encore pris les armes en personne, redoutait il ce fier guerrier, tout couvert d'exploits, tout entouré de troupes qui paraissaient lui être dévouées, qu'il avait illustrées et enrichies tout ensemble? Souleyman, enfin, jalousait-il Mouza-ben-Nozaïr? Toutes ces suppositions sont possibles vis-à-vis du fait qu'il nous reste à rapporter.

Au premier abord Souleyman dissimula : il reçut solennellement et avec honneur le glorieux gouverneur d'Afrique, l'interrogea longuement sur ses combats, curieusement sur les mœurs des pays nouvellement acquis à l'Islam, le sonda sur ses projets, puis le congédia sans lui faire savoir de vive voix la décision qu'il prenait à son égard. Le lendemain, par un incroyable revirement d'opinion, il ordonna qu'on dépouillât Mouza-ben-Nozaïr de tous ses biens, qu'on le battît de verges, qu'on l'exposât un jour entier, tête nue, au soleil de l'été, sur une des places principales de Damas, et enfin il le frappa d'une amende considérable de cent à deux cent mille pièces d'or, en rendant sa famille solidaire, pour la ruiner ainsi que son chef. Mouza-ben-Nozaïr, âgé déjà de plus de soixante-dix ans, mais vieillard au corps énergique et au cœur inébranlable, supporta avec la plus noble résignation le châtiment barbare qu'on lui infligeait. Ce stoïcisme héroïque blessa-t-il encore le khalife, si cruellement susceptible? Il le faut croire, car sa vengeance ne se montra pas encore assouvie (*).

Quelque temps après ce supplice, dont la véritable cause est restée un mystère, Souleyman apprit que le fils de Mouza, Abd'el-Aziz, demeuré, depuis l'absence de son père, gouverneur de l'Espagne, tout en étendant le long des Pyrénées et sur les rives du Tage la domination arabe, avait, dans la ville de Séville, sa résidence, épousé avec éclat la belle Égisona, veuve de Roderik, le roi vaincu de Visigoths, qu'il lui avait permis de conserver sa religion, et qu'il lui avait laissé des serviteurs chrétiens pour sa maison. Sauf le mariage avec une infidèle, la tolérance d'Abd'el-Aziz n'avait rien de contraire aux habitudes et à la politique musulmanes. Mais les ennemis de Mouza ajoutaient à ce rapport contre son fils, que celui-ci était plein d'orgueil comme son

(*) Voyez Nowaïri.

père, et qu'il songeait aussi à se rendre indépendant. Sans prendre de plus amples et de plus sérieuses informations sur la conduite d'Abd'el-Aziz, Souleyman dépêcha l'ordre au commandant en second de l'Espagne de se défaire à tout prix et par tout moyen d'Abd'el-Aziz, et d'envoyer sa tête à Damas. Abd'el-Aziz, en se rendant à la mosquée, fut donc assailli par une troupe d'assassins et massacré sans pitié. Quand le khalife eut la tête du fils il manda le père. Mouza arriva au palais de son souverain, en vêtements de bure, le bâton blanc du kalendery (voyageur) à la main, et la besace du derwich (mendiant) sur le dos. Le khalife eut la cruauté de lui présenter la tête coupée d'Abd'el-Aziz, et de lui demander s'il reconnaissait ces traits déformés par une mort violente : « Oui, je les recon-« nais, répondit le malheureux père, ce « sont ceux d'un brave et fidèle musul-« man, d'un homme qui te vaut mille « fois! » Puis le Bélisaire arabe retourna dans l'aride Hedjaz, sa patrie, pleurer son fils et mendier sa vie (*).

Telle était la justice de Souleyman. Eût elle été aussi barbare envers les Grecs qu'envers les Arabes? Sa mort, qui arriva tout à coup, et presque dès son départ de Damas pour se rendre à l'armée qui assiégeait Constantinople, ne permit pas de le savoir. C'est à un neveu d'Abd'el-Mélik, et non à un de ses fils, que Souleyman avait destiné sa succession. Soit respect pour les dernières volontés du khalife, soit confiance dans Omar-ben-Abd'el-Aziz, toujours est-il que le choix de ce dernier ne rencontra aucun obstacle. Ce retour à l'ancien mode de désignation au khalifat fut d'ailleurs approuvé par le reste des partisans du régime primitif, et eut en outre l'avantage de conserver le khalifat dans la famille d'Ommeyyah. Autant Abd'el-Aziz-ben-Merwan avait été avide, intéressé, amoureux de l'or dans son gouvernement de l'Égypte, autant son fils Omar se montra probe, austère, dédaigneux du luxe et des richesses dans la chaire souveraine. Il eut quelques-unes des vertus de son célèbre homonyme : il fut comme lui juste pour les autres, rigide pour lui-même. Sa piété aussi était extrême; et, loin de nuire à son pouvoir, cette piété vint fort à propos pour rendre aux habitants de l'Hedjaz et de l'Yémen quelque peu de respect pour le caractère pontifical des khalifes, et pour détruire en partie le préjugé populaire de la Mekke et de Médine contre les Ommiades. Les poëtes seuls n'eurent rien a gagner au nouveau règne. Omar, qui se refusait parfois à lui-même le nécessaire, afin de distribuer davantage aux pauvres, les priva des fortes pensions qu'ils touchaient à la cour de ses prédécesseurs depuis Abd'el-Mélik. Tout changea à Damas : de salle de fête le palais du khalifat devint une retraite de docteurs; de demeure de plaisirs, de festins et d'abondance, un lieu d'austérités, de privations et de jeûnes.

Le dévot et rigide commandeur des croyants n'en fit pas moins continuer le siége de Constantinople. Seulement, au lieu d'une opulente proie, il vit dans cet espoir de conquête l'accomplissement des traditions religieuses de l'Islam, qui promettaient aux Musulmans fidèles la prise de cette magnifique cité. Dès que le retour du printemps le lui permit, il envoya une flotte de quatre cents voiles à l'armée arabe qui avait hiverné autour de la capitale byzantine. Mais cette flotte, montée par des Égyptiens, presque tous chrétiens, et qui craignaient que la piété d'Omar, imitée par ses gouverneurs et par une partie du peuple, ne réveillât le fanatisme mahométan et ne compromît leur tranquillité, songèrent à se rendre aux Grecs, au lieu de ravitailler les Arabes. Leur trahison, odieuse par elle-même et quel qu'en fût le motif, tourna contre eux tout autant que contre les Musulmans. En les voyant arriver à force de voiles et de rames vers le port de Constantinople, les Grecs crurent à une attaque, et, malgré les signes des Égyptiens, ils leur lancèrent une telle quantité de feu grégeois, qu'ils incendièrent les quatre cents vaisseaux, et exterminèrent tous ceux qui les montaient. Bien plus, glorieux du succès qu'ils venaient de remporter, encouragés par leur empereur, qui, cette année-là, sans être un homme de génie était au moins un bon soldat, Léon III, les Byzantins abordèrent eux-mêmes le

(*) Voyez Murphy et Nowaïri.

reste des vaisseaux arabes, les dispersèrent, et mirent le feu à tous ceux qu'ils purent atteindre (*).

Cependant l'armée de terre des Musulmans, qui avait eu beaucoup à souffrir d'un hiver des plus rigoureux, privée des vivres frais qu'elle attendait, ne put supporter la famine après le froid. Elle commençait à se décourager et à chercher sa vie en courant par bandes les campagnes de la Bithynie, lorsque, pour éviter une désertion générale, Moslemah résolut de la ramener en Syrie et d'abandonner une fois encore le siége de cette ville, qui, toute corrompue qu'elle fût, trouvait une protection puissante dans la Providence; qui, toute dégénérée qu'elle se montrât, avait un moyen de défense presque insurmontable dans le feu grégeois. Contrairement aux prévisions de Moslemah, la retraite des troupes musulmanes fut encore plus désastreuse que ne l'avaient été les glaces, que ne l'était la famine. La tempête détruisit les navires qu'avait épargnés le feu grégeois; il fallut prendre la voie de terre. Alors, en l'absence des Grecs, les Bulgares, excités par eux, tombèrent sur les derrières de l'armée arabe, et, en la harcelant sans cesse, lui tuèrent jusqu'à vingt-deux mille hommes.

En apprenant ce désastre, d'autant plus sensible à l'orgueil musulman qu'il avait été précédé par de si prodigieux triomphes en Espagne et dans les Indes, Omar passa de la dévotion au fanatisme. Il crut voir dans l'échec de ses troupes une punition du ciel pour leur foi attiédie, ordonna un redoublement de zèle islamique, et voulut forcer tous ses sujets sans distinction à embrasser la religion mahométane. De là une persécution des Chrétiens, qui sans doute aurait longtemps duré, et aurait augmenté de rigueur de jour en jour, si tout à coup, soit par une main chrétienne, soit par la vengeance d'un ennemi des Alides qu'Omar etait accusé de protéger, le khalife n'eût reçu un poison violent dont il mourut. Cette catastrophe sauva les Syriens d'un règne qui avait justifié, dès son commencement, leur crainte perpétuelle, et qui menaçait, en continuant, de leur faire souffrir plus de maux que n'en avaient apportés à leurs ancêtres les farouches cavaliers de Khaled.

(*) Voyez Théophane et Cedrenus.

ÉBRANLEMENT DE LA PUISSANCE DES OMMIADES (*).

Nous voici arrivés à l'époque où le khalifat des Ommiades semble condamné, malgré la puissance colossale de l'Islam, malgré les efforts des partisans d'une maison puissante, dont le premier membre couronné fut un homme de génie, Moawiah. Une sorte d'instabilité fatale avait, depuis quelques années, ébranlé le pouvoir des fils d'Abd'el-Mélik. Après l'heureux Walid, qui avait vu, en dix ans de règne, plusieurs royaumes conquis à l'Islam et des richesses fabuleuses accumulées dans son palais de Damas, ses successeurs devaient éprouver toutes les difficultés qu'entraînent des établissements innombrables et le gouvernement de cent provinces. Souleyman, malgré son inflexible justice, Omar, malgré le respect que sa piété lui avait attiré, avaient senti tout le poids de ce monde qui pesait sur leurs épaules. Ils y purent à peine suffire l'un et l'autre. Le premier mourut au commencement de sa tâche; le second fut victime de la vertu même qu'il avait montrée. Si sa piété lui avait fait des partisans nombreux, elle lui avait fait aussi d'irréconciliables ennemis, et le poison arrêta ses projets à peine formés, détruisit brusquement l'empire qu'il s'était créé sur les esprits. Le successeur immédiat de ces deux princes, qui n'avaient fait qu'apparaître dans la chaire sacrée de Damas, sans régner plus longtemps qu'eux, sembla vouloir fuir les soucis qui avaient accompagné le passage au khalifat de ses deux prédécesseurs. Ce fut, pour ainsi dire, un khalife fainéant. Caractère faible et indécis, âme sans orgueil, esprit sans élévation, il laissa faire autour de lui, sans s'inquiéter presque des événements nombreux qui se succédaient dans son immense empire. Il s'étudia à éviter toute préoccupation fâcheuse, tout travail pénible et difficile, et ne songea

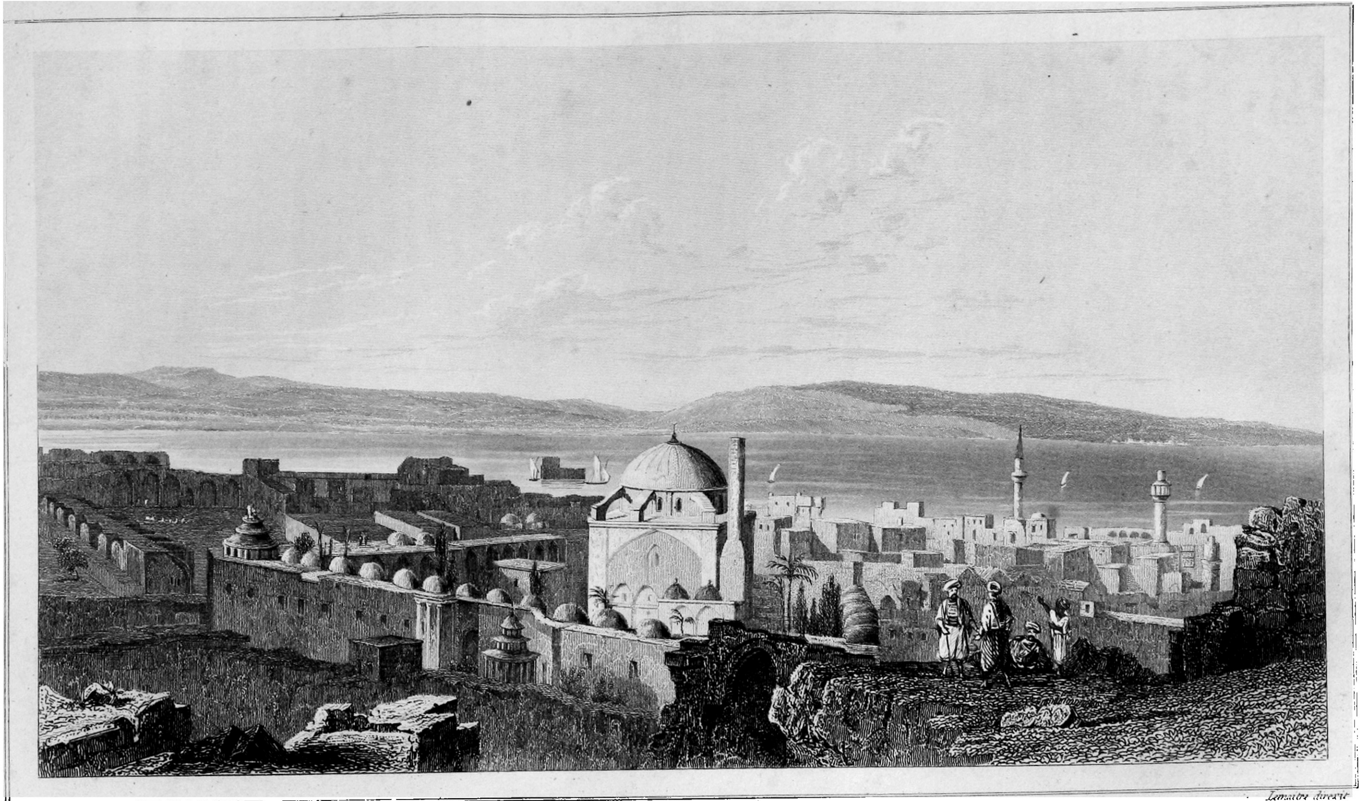
(*) Voyez Abou'l-féda.

qu'à s'abandonner à l'aise à son amour pour les femmes et à cacher ses intrigues à la faveur de sa toute-puissance. L'empire arabe pouvait marcher quelque temps sans un chef dirigeant : ses soldats étaient encore assez braves, ses généraux assez heureux, ses gouverneurs assez habiles, et l'on eut à peine le temps de connaître d'un bout des possessions musulmanes à l'autre la nullité du khalife, lorsque celui-ci mourut d'une peine de cœur, du chagrin amoureux que lui causa la perte d'une de ses amantes les plus belles et les plus chéries. Mais quelque invisible que fût encore la décadence du khalifat de Damas, ou pour mieux dire de la domination des Ommiades, elle n'en existait pas moins : c'était un ver au cœur du chêne islamique; et il appartenait au successeur du tendre et incapable Yézid II d'extirper ce ver, ou de le laisser continuer son intime et secret ravage.

Hescham régna vingt ans; mais son règne fut rempli de péripéties nombreuses et inattendues. Hescham ne fut dépourvu d'aucune des qualités indispensables à un grand prince : activité, intelligence, dignité, justice, résolution; et pourtant l'Islam sous son khalifat ne fit point un seul pas en avant. La destinée des armes musulmanes devint journalière; certains ambitieux tentèrent de se rendre indépendants, et les Alides recommencèrent à rêver l'empire. Un des coups les plus funestes, sinon encore à la puissance, au moins à l'orgueil des Musulmans, fut la victoire si célèbre que Charles-Martel remporta contre eux dans les environs de Poitiers. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre les Arabes dans leurs diverses incursions au delà des Pyrénées : le drame de leur établissement européen appartient à une autre histoire que celle de la Syrie. Disons donc sommairement qu'après avoir pris Narbonne, pour s'en faire un port, Carcassonne, pour s'en faire une place de guerre, les Arabes et surtout les Berbers, leur avant-garde, ne cessèrent, pendant plusieurs années, de courir les campagnes du beau pays qui fut plus tard la France. Ils y trouvèrent de rudes et vaillants adversaires. Eudes leur opposa d'abord une armée d'Aquitains et de Vascons qui les arrêtèrent quelque temps; mais à force de se ruer en masse contre les hommes d'armes du duc d'Aquitaine, les Arabes finirent par fatiguer les bras et harasser les chevaux de leurs ennemis. Ceux-ci se retirèrent donc derrière les murs de Bordeaux. Mais les Musulmans se précipitaient contre les murailles de pierres des villes chrétiennes avec autant d'ardeur que contre les murailles de fer que leur opposaient les lignes des chevaliers aquitains. Ils se succédèrent donc en si grand nombre sur les remparts de Bordeaux, que cette cité, malgré son héroïque défense, vit tous ses guerriers mourir sur ses brèches les uns après les autres, et bientôt elle fut prise, pillée, brûlée, saccagée (*).

Le lamentable sort d'une des capitales des Gaules jeta l'épouvante à cent lieues à la ronde. La valeur des nobles ne put réveiller le patriotisme des paysans. Les campagnes se dépeuplaient, les villes tremblaient, l'émigration précédait l'arrivée des Arabes. Les populations crédules de cette époque voyaient dans les Musulmans des démons vomis par l'enfer; elles croyaient que Dieu punissait par leur entremise les vices et la perversité du siècle : les plus désespérés attendaient la mort agenouillés dans les couvents ou dans les églises; les plus alertes fuyaient de toutes parts, jusqu'à ce qu'ils eussent mis entre eux et leurs ennemis de grands fleuves ou de hautes montagnes, le Rhône ou le Rhin, les Alpes ou les Vosges. Ce fut ainsi que les Arabes, presque sans coup férir, entrèrent dans plus de vingt villes, détruisirent des milliers de monastères, s'emparèrent tour à tour de Lyon, de Châlons-sur-Saône et de Mâcon, et réunirent d'immenses butins. Heureusement que les richesses innombrables dont ils se gorgèrent avec une avidité toujours croissante embarrassèrent peu à peu leurs marches, et ôtèrent à leurs mouvements cette spontanéité, cette fougue, cet ensemble qui jusque-là les avaient rendus invincibles. C'est alors que Charles d'Austrasie et de Neustrie, dont chacun connaissait l'énergie et le courage, fut imploré comme un sauveur. Ce rude soldat, aussi résolu que brave,

(*) Voyez Abou'l-féda, Abou'l-faradj et Ockley, hist. Sarr.



Lemaitre direxit.

St. Jean d'Acre.

ne faillit pas à la mission qu'on lui demandait de remplir. Il appela autour de sa personne tous les hommes puissants et valeureux entre les Chrétiens : il en vint du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, des Allemands et des Bourguignons autant que des Gaulois; et avec le reste des Aquitains et des Vascons tous ces gens d'armes formèrent une de ces armées puissantes qui viennent jouer d'un coup le sort de plusieurs nations, la destinée du monde. Les Chrétiens étaient presque tous à pied, mais couverts de larges boucliers; les Arabes à cheval, mais sans cuirasse. En voyant dans la plaine de Poitiers les lignes étroites et étendues commandées par Charles d'Austrasie, les Musulmans crurent qu'avec leurs rapides chevaux il leur suffirait d'une seule charge pour découper en mille tronçons le long serpent de fer qui leur barrait le passage. Ils s'élancèrent donc avec impétuosité; mais le long serpent de fer se tordit, s'enroula, mais ne fut point entamé. A une seconde attaque, rien encore; enfin, après les plus bouillants combats, après mille traits d'audace, de vigueur et d'adresse, les Arabes, dont les chevaux étaient harassés, furent à leur tour entourés par les Chrétiens, pourfendus par leurs redoutables francisques, écrasés par ces lourds marteaux de combat auxquels Charles a dû son surnom impérissable de Martel. Cette bataille avait été d'autant plus solennelle, qu'elle se donnait en octobre, au moment où la nature, sur son déclin, semble avoir plus de grandeur et de majesté; elle avait été d'autant plus décisive, que les forces des deux partis s'étaient réunies de tous côtés pour ce grand fait, et s'étaient observées huit jours durant avant de se décider à combattre en massse; elle fut d'autant plus importante que le général arabe y fut tué, cet Abd'-er-rahman dont on craignait la vaillance, dont on vantait les talents, dont on parlait sans cesse comme du plus redoutable d'entre les Arabes.

Ce grand désastre retentit douloureusement jusqu'en Syrie : il avait eu lieu l'an 114 de l'hégire (732 de J. C.); et dès cette époque le khalife Hescham avait rencontré des difficultés, avait éprouvé des revers que ses prédécesseurs étaient loin de prévoir. Les Indes étaient un foyer de révoltes. La Mauritanie, après s'être soumise en apparence, profitait de toutes les occasions propices pour inquiéter ses conquérants, leur causer des embarras, se soulever contre eux. Dans ce pays, la guerre permanente fatiguait à la longue les plus déterminés. Enfin, ce qui était plus grave que tous ces obstacles à la domination de l'Afrique, c'était l'attitude de l'Hedjaz et de l'Irak, l'un redevenu hostile, l'autre se déclarant encore une fois pour les Alides. Certes, cette conspiration des Irakiens n'était pas fort redoutable au fond. Comme toujours les Irakiens devaient, après s'être prononcés avec exaltation pour les droits immémoriaux des descendants directs du prophète, se refroidir tout à coup, abandonner leur rêve en sacrifiant celui qui le leur avait fait concevoir. Mais la froide haine des rigides Musulmans de la Mekke, haine excitée par une famille dont nous aurons incessamment à nous occuper; mais ce levain perpétuel de révolte qui fermentait dans cette ville austère, voilà qui avec raison pouvait porter le trouble dans le cœur du khalife de Damas, quelle que fût son énergie personnelle, quelle que fût sa confiance dans sa force matérielle et dans le nombre de ses partisans (*).

Avant la catastrophe qui menaça les Ommiades, il se passa, du reste, un fait important sur lequel nous devons nous arrêter quelque peu. Ce fait, c'est l'émigration d'un grand nombre de Syriens pour l'Espagne. Remarquons, d'abord, que ces émigrés étaient des Musulmans : c'étaient, contrairement aux faits analogues, les descendants des vainqueurs, et non les descendants des vaincus qui fuyaient au loin. Ces derniers, au contraire, chrétiens pour la plupart, se montraient aussi attachés au sol qu'ils l'avaient été à leurs idées religieuses. Cet événement singulier semblait donc comme un avant-coureur d'un cataclysme politique : il était étrange, en effet, que des hommes qui avaient combattu si énergiquement pour conquérir une contrée, la quittassent tout à coup et si facilement pour cou-

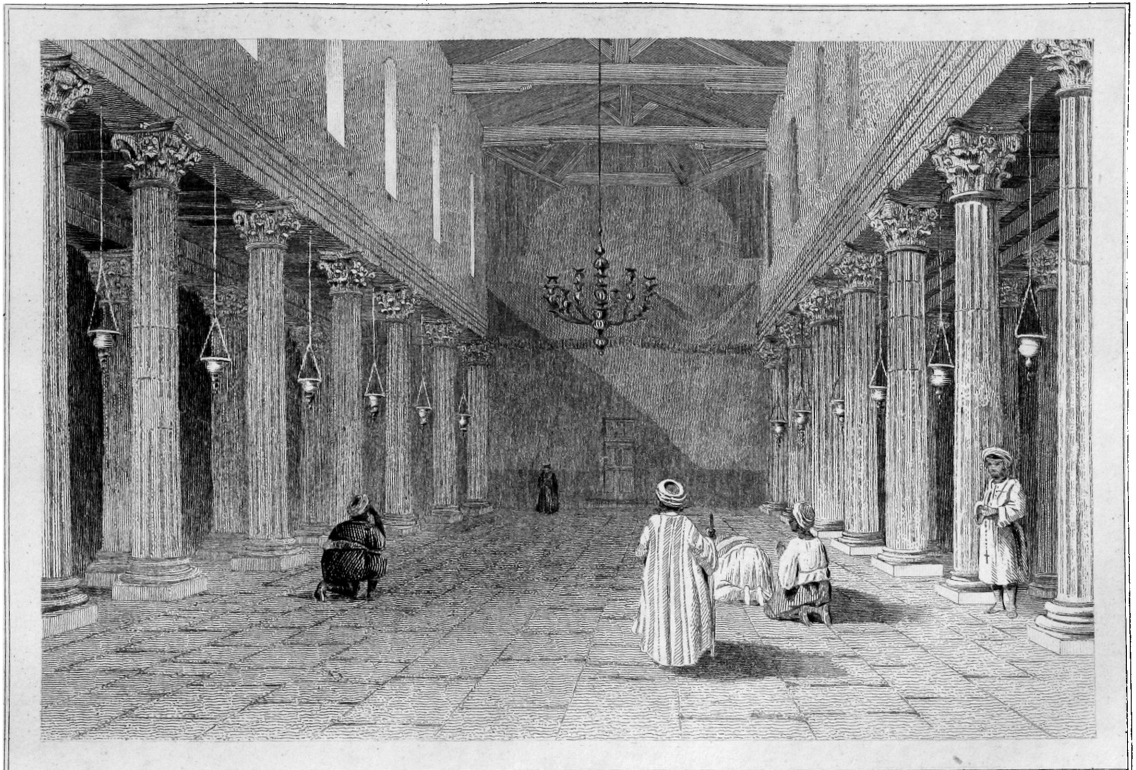
(*) Voyez Abou'l-féda.

rir de nouveaux hasards, pour s'exiler sans profit immédiat, sans intérêt positif. Ce qui n'était pas moins singulier, c'est que ces émigrés semblèrent n'abandonner qu'avec regret leur établissement oriental, et pour preuve de ce sentiment, c'est qu'ils donnèrent aux nouveaux lieux qu'ils allaient habiter les noms de ceux qu'ils venaient de quitter. Ils cherchèrent même dans l'aspect de la nature, dans des ressemblances de climat, des rapports avec le pays qu'ils regrettaient au fond de l'âme. Ainsi, les émigrés de Damas, de ses plaines fertiles, de ses vergers féconds, s'arrêtèrent dans les environs d'Elbira, et donnèrent à cette contrée, toute remplie de jardins abondants en fruits, le nom de Damas et sa charmante épithète de *maison de délices*; ceux qui venaient de Hems, la ville opulente et gracieuse, choisirent pour séjour la coquette et riche Séville, et l'appelèrent la nouvelle Hems; ceux qui, partis de Hamah, se souvenaient de la beauté de l'Oronte, de ses luxuriantes prairies, de ses berges émaillées de fleurs, trouvèrent dans le Guadalaviar un fleuve comparable à l'Oronte; les autres, qui s'établirent soit à Malaga, soit à Xérès, changèrent aussi le nom de ce pays en ceux d'Andar et de Palestine, et ne les choisirent que parce qu'ils leur rappelaient leur patrie syrienne. Comme on le voit, il y avait un mystère dans cette émigration : ce n'était ni la misère ni l'ambition qui l'avait provoquée, et loin de plaire au khalife elle devait l'inquiéter et lui être comme un funeste avertissement de décadence.

Une sorte de vertige saisit même Hescham vers la fin de son règne. Sans se préoccuper sérieusement ni des révoltes de ses possessions éloignées, ni de la sourde mais implacable haine de la Mekke, il ne semblait songer qu'à Constantinople, qu'à l'Asie-Mineure, qu'aux Grecs, ses moins redoutables ennemis. Après avoir échoué contre eux en personne dès le commencement de son khalifat, grâce sans doute à son inexpérience militaire, au bout de dix-huit ans il forma encore contre la Paphlagonie une entreprise qui n'eut pas de suite, et qui se borna à une mauvaise comédie, dont l'insuccès jeta presque du ridicule sur le commandeur des croyants. Un certain aventurier, comme l'époque du Bas-Empire en offrit un grand nombre, né à Pergame, et qui se disait fils de l'infâme Justinien II, s'avisa de rêver la pourpre, et de se faire appeler l'empereur Tibère dans un village obscur de la frontière musulmane. Hescham prit au sérieux ce misérable compétiteur, et en admettant son rêve, en appuyant ses prétentions, il crut avoir suscité un rival à Léon III. Mais l'armée que le khalife lui confia, cet ambitieux sans talent ne sut pas la diriger; et loin de se créer des partisans, en avançant sur les terres de l'empire il souleva contre lui les populations, qui, le voyant avec les Arabes, le prirent pour un traître, et le combattirent avec un tel acharnement, qu'il fut bientôt obligé de fuir avec autant de rapidité que de honte. Le khalife ne récolta que confusion de l'erreur grossière dans laquelle il était tombé à l'endroit d'un fourbe sans talent; on douta de son intelligence, et sa politique perdit de la considération tout autant que ses armes (*).

Trois ans après cette équipée, Hescham mourut, l'an 125 de l'hégire (743 de J. C.). Sans que l'Islam ait sous ce règne rien perdu encore de sa puissance matérielle, il avait pourtant éprouvé des revers significatifs. La bataille de Poitiers l'avait mis face à face avec une religion rivale dont il ne connaissait jusqu'alors que de faibles quoique courageux disciples; après les martyrs de la foi chrétienne, c'étaient à ses héros que les Musulmans devaient avoir affaire, et ces derniers leur montrèrent, par une victoire éclatante, que l'Occident n'était pas aussi facile à conquérir que l'Orient. Les progrès de l'Islam semblaient donc bornés en Europe. Le projet de Mouza, qui voulait revenir par les Gaules et l'Allemagne en Asie, n'était plus désormais qu'un rêve bon pour un poëte enthousiaste, ridicule pour un général expérimenté. Cette grande mer montante sortie d'Arabie qui avait envahi, marée par marée, la Perse et les Indes, la Mauritanie et l'Espagne, avait enfin trouvé dans les plaines du Poitou une digue assez puissante pour arrêter ses

(*) Voyez Abou'l-féda.



Lemaitre direxit

Eglise à Bethléem.

flots; il lui fallait revenir sur elle-même, afin d'aller s'épandre ailleurs. C'est ce reflux de l'Islam que le khalife Hescham ne sut pas diriger.

Il ne s'agissait plus maintenant, en effet, d'entretenir sans cesse cette fièvre de conquêtes qui avait si rapidement porté la terreur des armes musulmanes d'un bout du monde à l'autre; il ne s'agissait plus de pousser toujours en avant ces Arabes avides, amoureux de la gloire autant que du pillage : il fallait organiser ces immenses possessions comme le grand Moawiah avait organisé la Syrie; il fallait inspirer à ces batailleurs ardents l'amour de la paix, à ces cavaliers infatigables l'amour du repos, à ces orgueilleux indépendants l'amour de l'ordre. Cette tâche, plus difficile cent fois que celle des combats, la famille des Ommiades en était incapable : elle n'avait eu qu'un homme de génie, qu'un grand politique, le chef de sa dynastie. Gâtée à son sommet par l'habitude des succès militaires, elle s'était trop vite habituée dans ses degrés inférieurs aux douceurs du commandement, aux voluptés du luxe; aussi, la voyons-nous, cette famille un moment si puissante, fuir les complications politiques, échapper aux difficultés centrales, pour aller chercher, dès le règne d'Hescham, une retraite au loin, dans la plus belle et la plus écartée en même temps des conquêtes arabes, en Espagne, où elle espérait jouir à son aise de ses richesses incalculables. C'en est fait : il ne reste plus d'elle, à Damas, dès l'an 125 de l'hégire, que ses membres les plus élevés, ceux que leur rang suprême, que leur position fatale, condamnent à expier sur un trône chancelant les fautes de quelques-uns de leurs ancêtres, l'incapacité du plus grand nombre. Ce ne sont donc plus que des fantômes de khalifes que nous allons voir se succéder dans la chaire arriérée de Damas; les Abbassides les minent de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils les écrasent enfin sous les ruines de leur pouvoir (*).

COMMENCEMENT DES ABBASSIDES.

Les historiens modernes ne savent comment expliquer ces groupes d'ambitieux qui se disputent l'empire chez les Arabes, et qui forment une sorte de noblesse turbulente et active. Comme le Koran ne reconnaît d'autre supériorité sociale que celle de la science, de la valeur ou de la fortune; comme le principe de l'aristocratie ne fut jamais établi fondamentalement par les chroniqueurs arabes, on est toujours tenté de voir dans l'histoire de l'Islam le contre-pied de celle de la féodalité. Et pourtant il y a beaucoup plus de rapports qu'on ne pense entre les hauts barons du moyen âge et les parents de Mahomet au commencement de l'hégire. Ainsi que les hauts barons, les descendants du prophète, à quelque degré qu'ils le fussent, montrèrent des prétentions à l'empire, et se prévalurent orgueilleusement de leur ancêtre. Mais, outre cet élément tout nouveau d'aristocratie, l'Islam eut affaire, dès son début, à d'anciennes familles prépondérantes, dont l'autorité datait de l'époque même du gouvernement patriarcal. Ces familles avaient des esclaves, des clients, des amis, des alliés qui tous formaient des partisans dévoués quand il s'agissait de réclamer des priviléges, des combattants acharnés quand il s'agissait de conquérir ou de défendre un droit. Voilà comment s'était formée cette grande famille des Koréischites, qui se trouva assez forte pour lutter même contre Mahomet; ainsi s'était élevée la famille des Ommiades, qui était parvenue jusqu'à la chaire du khalifat; ainsi grandissait, au siècle où nous en sommes, la famille des Abbassides, qui devait renverser celle des Ommiades.

Il faut remarquer, du reste, que cette puissance de la noblesse arabe gît bien moins dans l'illustration d'un homme que dans la force et le nombre des membres de la famille. Le fils d'Omar, le grand khalife, est moins influent que les descendants d'Abbas, bien inférieur en mérite à Omar. Pourquoi cette anomalie? Parce que le fils d'Omar n'a pas des frères et des parents puissants, des alliés nombreux groupés autour de lui, autant de clients et de serviteurs que le fils d'Abbas. C'est donc plutôt des maisons que des familles illustres qu'on trouve au début de l'Islam; et c'est pré-

(*) Voyez Ockley.

cisément parce que ces maisons, plus difficiles à former qu'une famille féodale, sont aussi plus riches et plus rares, qu'elles amènent plus fatalement des révolutions intérieures et capitales.

On peut distinguer ces maisons en deux classes, la classe religieuse et la classe politique. Dans la première se rangent les descendants directs de Mahomet, Ali et Hosaïn, dont nous avons raconté le déplorable sort. Dans la seconde il faut placer hors ligne les descendants d'Ommeyah et ceux d'Abbas. Ces deux dernières maisons, qui se recrutaient chaque année, pour ainsi dire, non-seulement par des alliances de parenté, mais encore par des alliances d'intérêts, devaient nécessairement se combattre, soit secrètement, soit ouvertement, et l'une et l'autre avaient dans leur destinée de former une dynastie de khalifes. Plus on allait, plus les familles secondaires se rattachaient à l'une ou à l'autre des deux maisons rivales, et il aurait fallu aux Ommiades plusieurs hommes du génie de Moawiah pour vaincre la puissance croissante des Abbassides.

Le destin ne leur accorda pas cet avantage; et, malgré les mérites de quelques-uns des khalifes ommiades, ils ne furent jamais assez forts pour ôter tout espoir à leurs rivaux. Les dernières luttes qui nous restent à décrire sont donc celles de la faiblesse contre l'énergie, de l'inintelligence contre l'habileté. Nous avons vu par la mort tragique d'Abd-Allah-ben-Zobaïr la fin de l'aristocratie religieuse des compagnons du prophète; nous avons vu dans les combats désespérés des Alides la fin de l'aristocratie des descendants directs de Mahomet. Ces derniers ne forment déjà plus une famille en quelque sorte : ils n'ont plus à songer à fonder une dynastie, et c'est tout au plus un schisme qui résultera de leurs efforts malheureux. Désormais, si on les respecte toujours, on ne compte déjà plus sur eux. A l'avenir, ils serviront encore de drapeau aux dissidents, de prétexte aux ambitieux; mais on ne pensera plus sérieusement à réclamer en leur nom l'empire, et à les prendre pour généraux d'une armée ou pour chefs d'une conspiration.

Ce qui avait donné longtemps une sorte de puissance au parti des Alides, c'est l'appui que leur avait offert la famille des Abbassides. L'un de ses plus illustres membres, Abd-Allah-ben-Abbas, fut, dit-on, tellement attaché à Ali, qu'après s'être fait remarquer au fameux combat du Chameau, il ne cessa, malgré la défaite du gendre de Mahomet, de se montrer son partisan, et de déclamer contre les usurpateurs de Damas. On l'avait vu, dans la bataille, rallier autour de la robe de soie noire dont il était couvert les derniers partisans de la légitimité arabe; on le vit plus tard, toujours couvert de cette longue robe de soie noire, qui devint la couleur et le costume de ses descendants, former à la Mekke un noyau de dissidents qui grossit de jour en jour. Cependant il était toujours resté fidèle à la cause des Alides; et lorsque Abd-Allah-ben-Zobaïr se crut en droit de prétendre aussi à l'empire, sans se tourner contre lui Abd-Allah-ben-Abbas ne lui pardonna jamais d'avoir travaillé pour soi-même, au lieu de se borner à défendre la cause des fils d'Ali. Abd-Allah-ben-Abbas avait autant de vertus que de mérite. Outre la science profonde qu'il avait acquise dans les lois de l'Islam, il était encore renommé pour sa libéralité et pour la sagesse de ses conseils. Il ne tenait qu'à lui de viser aussi à la domination souveraine; mais tout en se montrant dépourvu d'ambition il n'en augmenta pas moins, par ses talents et le respect qu'il avait conquis, le crédit de sa maison et l'illustration de son nom. Après une longue existence, durant laquelle il ne cessa de protester contre l'usurpation des Ommiades, il laissa plusieurs enfants, qui héritèrent de sa haine contre les descendants de Moawiah.

L'un d'eux, nommé Ali, vanté à cause de sa dévotion extrême, qui lui avait fait de nouveaux partisans, se crut assez fort pour aller braver les Ommiades jusque dans leur capitale. Abd'el-Mélik, aussi distingué par sa finesse d'esprit que par son courage, eut l'adresse de recevoir d'abord avec honneur l'un des représentants d'une des grandes maisons de la Mekke, et le laissa pendant quelque temps étaler à l'aise son orgueil. Mais Walid, fils d'Abd'el-Mélik, n'eut pas l'adroite patience de son père. Indigné

de la façon hautaine avec laquelle Ali le traitait, furieux contre cette protestation visible, quoique tacite, contre sa puissance, il résolut de dompter le fier Abbasside. Il fallut des supplices pour en venir à bout, et Walid ne les lui épargna point. Il le fit tour à tour battre de verges, exposer aux rayons brûlants du soleil, tête nue et le crâne arrosé d'huile, pour donner encore plus de force au feu qui le dévorait. Ce cruel traitement aurait duré sans doute jusqu'à la mort du patient si Walid n'eût succombé avant sa victime, et si Souleyman, son frère et son successeur, n'avait commué la peine atroce d'Ali en un exil dans un désert d'Arabie. Malgré la demi-clémence de Souleyman, le fils d'Ali, Mohammed, n'en jura pas moins aux Ommiades une haine inextinguible. Or, pour se venger de la dynastie de Damas il fallait songer à la renverser, et voici comment Mohammed s'y prit pour arriver à ses fins, où le ressentiment et l'ambition se mêlaient (*).

La première difficulté qu'il devait rencontrer dans l'exécution de son hardi projet, c'était l'opposition des partisans des Alides, qui espéraient encore le khalifat pour leur chef. Mohammed profita donc de la mort mystérieuse du dernier petit-fils d'Ali, auprès duquel il se trouvait, pour supposer une cession de tous ses droits au khalifat que lui aurait faite le moribond. Avec ces titres faux ou réels il rattachait à sa cause les nombreux partisans d'Ali, et pouvait désormais avouer son but, et faire agir directement ses partisans en sa faveur. Des émissaires furent donc envoyés par lui dans les provinces où il savait la domination des Ommiades ébranlée. Les troubles de l'Afrique, l'esprit indépendant des habitants du Khorassan servirent ses prétentions. Mécontent des Ommiades, les peuples de ces contrées s'apprêtaient à combattre en faveur de *l'élu de Dieu, descendant de la famille du prophète*, ainsi que se faisait désigner Mohammed. Pourtant, malgré toutes ses menées, Mohammed mourut avant d'en avoir pu profiter : elles ne devaient servir qu'à ses héritiers.

(*) Voyez Fakr-Eddin Razy.

LES DERNIERS OMMIADES.

Cependant le trône des Ommiades chancelait de plus en plus. Les princes qui s'y succédèrent en quelques années se montrèrent de moins en moins capables de relever le crédit de leur maison souveraine. Walid II, successeur de Hescham, déconsidéra autant la chaire de Damas qu'il l'affaiblit. Paresseux, ivrogne, débauché, il négligeait le gouvernement pour ne s'occuper que de ses honteux plaisirs. Mais ce qui porta à l'extrême le mépris qu'on lui avait voué, ce fut l'inobservation des préceptes religieux du Koran qu'il afficha sans pudeur. Les Abbassides se faisaient remarquer par leur dévotion : il se fit une gloire, lui, de son impiété. Chacun de ses actes était comme un outrage aux croyances et aux mœurs de ses sujets. Enfin, comme pour mettre le comble à ses méfaits, il eut l'audace de traiter en dérision le pèlerinage de la Mekke. On le vit un jour arriver dans la ville sainte avec une meute de chiens de chasse, une bande de débauchés et une suite de courtisanes. Non content d'avoir souillé le territoire sacré, il s'y livra à toutes les espèces d'orgies, buvant du vin de Chiraz, avec ses femmes, jusque dans l'enceinte du temple de la Kaaba. C'était mettre lui-même le comble à l'injure, et autoriser le comble de la vengeance. Peu de temps, en effet, après cette provocation audacieuse, Yézid, l'un des cousins de Walid, se mit à la tête des mécontents, et s'avança contre Damas. Les Abbassides n'avaient pas encore voulu se déclarer ouvertement contre les Ommiades, et préféraient les laisser se dévorer entre eux (*).

Grâce à l'absence de Walid, Yézid s'empara de la capitale presque sans coup férir. Il s'y fit déclarer khalife; et, avec les nombreuses ressources que lui offrait Damas, il ravitailla et augmenta son armée, et se mit incontinent à la poursuite de Walid. La mort de ce dernier fut moins honteuse que sa vie : quoique abandonné par ses soldats, il ne se défendit pas moins avec courage dans un château fort où il s'était retiré, et périt sur la brèche après avoir long-

(*) Voyez Abou'l-féda.

temps combattu. Ce fut l'an 126 de l'hégire que se passa cette tragédie.

Loin de raffermir le pouvoir des Ommiades, une pareille guerre civile leur porta un coup funeste. Cet exemple de révolte jusque dans la famille souveraine fut suivi par tous les ambitieux qui gouvernaient les provinces éloignées. Abd'er-Rahman-ben-Kabil se déclara indépendant en Afrique. L'Espagne reconnaissait à peine la suzeraineté de Damas. Les Abbassides gagnaient de plus en plus du terrain dans le Khorassan; et la Syrie même, tout entière, ne reconnut pas le nouveau khalife. Au nord de Damas, la ville d'Hems (l'ancienne Émesse) se souleva la première : les habitants marchèrent contre la capitale du khalifat; et ce ne fut qu'après un combat sanglant qu'Yézid III put avoir raison de ces révoltés. A peine vainqueur de cette conspiration, Yézid en eut une autre beaucoup plus importante à déjouer. La Palestine s'était déclarée contre lui, et avait choisi pour khalife un de ses cousins. L'Irak menaçait de se joindre à la Palestine; et contre une pareille menace il fallait à la fois se servir des armes et de la politique. Les Arabes de la Palestine furent donc sondés sur leurs intentions. On fit des concessions au peuple, des cadeaux aux chefs, des promesses à tous; mais ce ne fut qu'avec grand'peine que cette révolte fut apaisée, et certainement au préjudice de la fortune et de la puissance des Ommiades.

Inquiet de son empire chancelant, Yézid crut qu'il se fortifierait en changeant les gouverneurs des provinces, et en mettant à leur place ses favoris. C'était là un remède dangereux, et qui d'ailleurs venait trop tard. Les favoris d'Yézid ne valaient pas, pour la plupart, ceux qu'ils remplaçaient, et les plus hardis d'entre ces derniers refusèrent même de leur céder la place. Ce qui devait donc consolider le trône de Damas le perdit. Parmi les provinces hostiles au nouveau khalife, le Khorassan se montra la plus redoutable. Son gouverneur, Nasr-ben-Sayyar, ne se contenta pas seulement de renvoyer son successeur, mais il suscita un nouveau rival à Yézid. Ce rival était Merwan, petit-fils de l'ancien khalife de ce nom, gouverneur lui-même de la Mésopotamie, et homme de tête et d'intelligence. Il s'apprêtait déjà à marcher contre Yézid, lorsque ce dernier mourut à Damas, après cinq mois à peine de règne, et laissant son trône contesté à son frère Ibrahim, homme nul, et dont le pouvoir fut aussi court qu'éphémère (*).

Avant de raconter les dernières convulsions de la dynastie des Ommiades, il nous faut constater l'état du pays dont nous traitons particulièrement. A cette époque, la Syrie recommençait à être troublée, divisée, malheureuse. Les Arabes qui s'y étaient établis formaient déjà des familles ennemies les unes des autres et qui allaient lutter incessamment par ambition autant que par intérêt. Les Chrétiens, qui avaient perdu toute espérance de revoir le gouvernement entre les mains de leurs coreligionnaires, ne pouvaient que souffrir de ces dissensions intestines dont était travaillé leur pays. Les richesses que les conquêtes de l'Islam avaient naguère accumulées à Damas s'étaient dispersées dans les plaisirs ou dans les guerres civiles, sans profiter au peuple et encore moins aux Chrétiens. Les montagnards du Liban, décimés, ruinés par l'infâme Justinien II, végétaient sur leurs pics arides. La hideuse misère et la triste maladie accablaient les pauvres, tandis que la débauche hâtait l'existence des riches. Damas avait été frappée d'une épidémie qui l'avait dépeuplée : Antioche n'était plus que le pâle fantôme d'elle-même. Le règne des Ommiades, si éclatant au début, si opulent au milieu de son cours, finissait dans la honte et dans le sang; les éclairs de prospérité qui durant un demi-siècle avaient brillé sur la Syrie n'en devaient faire paraître que plus épaisses les ténèbres qui allaient suivre. Infortuné pays, qui bientôt devait se trouver réduit à regretter ses premiers conquérants !

Ce qu'il y a de singulier dans la destinée des princes, c'est que les moins coupables portent souvent la peine de leur prédécesseurs. Merwan, dernier des Ommiades, en est un des mille exemples. D'abord victorieux d'Ibrahim, après une bataille sanglante, où, malgré

(*) Voyez Abou'l-féda.

l'infériorité des forces, il dispersa l'armée de son compétiteur, il fut bientôt victime d'un bien autre désastre. Entré dans Damas, salué solènnellement comme khalife dans la principale mosquée de cette ville, vainqueur de tous les princes de sa maison qui pouvaient lui disputer l'empire, il put croire un instant qu'il régnerait sans obstacle. Cet instant fut court. Bientôt la ville d'Hems, qui devenait aussi factieuse que la célèbre Kouffa, se souleva. Il lui fallut marcher contre elle, la prendre d'assaut, en raser les murs, et détruire ainsi une des forces de son empire. Puis, comme pour montrer l'instabilité de son pouvoir, à la porte de sa capitale il rencontra des ennemis. Le canton de Ghoutah, aussi fertile en hommes qu'en produits, se révolta, et vint mettre le siége devant Damas. Merwan fut obligé de détacher dix mille cavaliers de son armée du nord pour aller mettre ces nouveaux rebelles à la raison. Puis, cette insurrection apaisée, c'est encore la Palestine qui se soulève. Et après la Palestine, Kinesrin près d'Alep! Enfin le nord comme le midi de la Syrie étaient en feu; et à peine Merwan avait-il une ville qui lui fût fidèle un moment pour se reposer entre deux combats.

Malgré cette effervescence des esprits, grâce à l'activité qu'avait déployée le khalife, l'empire put jouir encore de deux années de tranquillité. Mais ce n'était là qu'une acalmie dans la tempête. Désormais il n'y avait plus de sécurité possible pour un prince dont le prestige avait disparu; il n'y avait plus d'ordre possible dans un pays où la révolte était permanente. L'instabilité pour le trône, l'anarchie pour l'empire, telle était alors la destinée du khalifat de Damas. Que voulez-vous que fît Merwan dans ce chaos? Moawiah lui-même n'eût pas suffi pour le débrouiller. Mais ce qu'il y avait de plus terrible dans la position du dernier des Ommiades, c'est que dans ces années de paix menteuse, de calme trompeur, il ne pouvait user de ses brillantes facultés : il était actif, et personne ne se montrait digne de seconder son zèle; il était brave, et personne ne le provoquait au combat; il était habile politique, et personne ne lui offrait l'occasion de developper ses talents. Entouré d'une cour inquiète, d'une armée mécontente, d'un peuple désaffectionné, Merwan voyait se former l'orage sans pouvoir en prévenir l'éclat. C'était comme un lion pris dans un inextricable filet : il en voyait se former chaque jour les mailles nouvelles; mais c'étaient des mains invisibles qui travaillaient ainsi à sa perte. Tout se faisait dans le secret, dans le silence, dans les ténèbres. On conspirait sourdement. Les émissaires des Abbassides, prudents comme le renard, dissimulés comme le serpent, fourbes comme le tigre, agissaient souterrainement contre lui. La Syrie se reposait dans sa haine, l'Afrique s'acharnait dans sa révolte, l'Irak conservait son attitude menaçante, l'Arabie maudissait tout haut la famille usurpatrice, le Khorassan ourdissait de jour en jour sa trame de vengeance. Dans cette dernière province, le vieux et expérimenté gouverneur Nasr-ben-Sayyar écrivait au khalife ces paroles fatidiques : « Je suis entouré d'étincelles qui éclatent sous la cendre, et de ces étincelles peut naître un immense incendie. Hâtons-nous de les éteindre si nous voulons échapper au désastre qu'elles peuvent causer. » Ce conseil venait trop tard. En voulant éteindre des étincelles menaçantes, Nasr-ben-Sayyar foula aux pieds la cendre dont il avait parlé à Merwan; et au lieu d'étincelles, ce furent des brandons enflammés qu'il rencontra (*).

Les Abbassides, au contraire, étaient bien servis. Non-seulement leurs partisans ne se laissaient ni pénétrer, ni émouvoir, ni surprendre, mais encore les chefs du complot avaient autant d'énergie que de ruse. L'un d'eux, Abou-Moslem, avait travaillé dix ans à son œuvre, et avait formé des lieutenants aussi distingués que lui. Tout était donc prêt, et c'était moins un prétexte qu'on attendait pour éclater, qu'une circonstance favorable aux vœux des innombrables conspirateurs. Malheureusement la principale branche de la famille pour laquelle on voulait le trône était toujours sous la main de Merwan. Le chef de cette famille, qui allait devenir souveraine, Ibrahim-ben-Mohammed, habitait les confins de la Syrie et de l'A-

(*) Voyez Abou'l-féda.

rabie, et Merwan le surveillait. Aussi, lorsque Nasr-ben-Sayyar voulut agir ouvertement à Mérou, capitale du Khorassan, Abou-Moslem, en se dévoilant tout à coup, ne parvint qu'à l'étonner et à l'arrêter dans ses projets de répression. Mais la conspiration une fois éclatée, Merwan put facilement se saisir d'Ibrahim-ben-Mohammed, et garder sa personne comme otage. Jusqu'à présent le khalife de Damas avait bien joué sa partie; le destin pourtant ne voulait pas qu'il la gagnât; et il nous reste à voir par quelle faute il la perdit complétement.

CATASTROPHE DES OMMIADES.

Le Khorassan était en feu; les habitants de cette province, pleins de force et de valeur, aimant d'ailleurs les combats par instinct, et voyant dans le soulèvement contre le khalifat de Damas une chance pour eux de devenir à la fois les dominateurs et les arbitres de l'Islam, se rangèrent en foule sous le drapeau noir qu'avait arboré Abou-Moslem. Avec son armée, qui grossissait de jour en jour, Abou-Moslem put donc s'emparer de plusieurs places, et commencer dans tous les cantons à la fois une guerre de partisans fort embarrassante pour Nasr-ben-Sayyar, que ses quatre-vingt-quatre ans d'âge rendaient presque entièrement inhabile à ces sortes d'hostilités. C'était là un début de campagne bien menaçant pour le khalife de Damas: toutefois on a peine à comprendre avec quelle rapidité effrayante le vertige le saisit. Se croyant tout près de sa perte, lorsqu'il pouvait encore nourrir tant d'espérances, il commit l'inconcevable faute de faire mettre à mort son compétiteur, Ibrahim-ben-Mohammed. Par ce crime Merwan crut se sauver, il se suicidait. D'un côté, Abou-Moslem devint plus ardent que jamais; il s'empara de Mérou, après en avoir chassé Nasr-ben-Sayyar; d'un autre côté, les Abbassides, qui craignirent tous le même sort que leur chef, s'enfuirent dans le Khorassan, et sanctionnèrent ainsi la révolution qui se déclarait en leur faveur. Ibrahim mort, son frère Abou'l-Abbas hérita de ses prétentions à l'empire; mais, au lieu d'un adversaire généreux, Merwan devait trouver dans ce dernier un implacable ennemi. Abou'l-Abbas avait tant de vengeances à assouvir; il se proposait d'être si cruel dans leur accomplissement, qu'il allait mériter l'horrible surnom d'el-Saffah, le sanguinaire. Ainsi, c'était une guerre d'extinction qui venait d'éclater, non pas d'homme à homme, de rival à rival, d'Abou'l-Abbas à Merwan, mais de famille à famille, de maison à maison, des Abbassides aux Ommiades.

Après les premiers succès d'Abou-Moslem dans le Khorassan, après l'entrée de Khahtabah-ben-Chahib dans l'Irak, les Abbassides, sûrs de leurs partisans, proclamés, d'ailleurs, par la victoire, dont le crédit fut toujours tout-puissant sur les races orientales, déclarèrent publiquement leur ambition. Un jour, dans la principale mosquée de Mérou, au milieu d'une nombreuse assistance, un homme, vêtu d'une longue robe de soie noire, se dirigea solennellement vers la chaire sacrée, et y prononça la khotbah, cette prière que le khalife seul récite à voix haute. Cet homme, c'était Abou'l-Abbas le Sanguinaire; et de ce jour, qui était le cinquième du mois de rebi-el-aoual de l'année 132 de l'hégire (octobre 749), allait dater une nouvelle dynastie. Cette dynastie devait avoir une plus longue destinée que celle des Ommiades: commencée dans le sang et les supplices, elle devait s'épurer par la science, briller quelque temps au sommet de la civilisation asiatique, et s'éteindre enfin dans les vains honneurs de l'impuissance politique.

Malgré la révolte de deux grandes provinces, l'Irak et le Khorassan, malgré l'élévation d'un khalifat rival, malgré l'enthousiasme des Abbassides et l'abattement des Ommiades, Merwan II montra assez d'activité pour lever une dernière armée, assez d'énergie pour livrer un dernier combat, assez de valeur pour tomber avec gloire de son trône depuis si longtemps miné. Il alla même au-devant de ses ennemis, et fut sur le point de les surprendre. Si les troupes avaient valu le capitaine, les Abbassides eussent été écrasés. Mais Merwan marchait sur un sol qui menaçait à tout instant de s'ouvrir sous ses pas: les villes se taisaient à son passage, et mur-

muraient dès que les derniers bataillons du khalife de Damas avaient quitté leurs murs; les populations, loin de l'accompagner de leurs vœux, loin de l'aider de leur zèle, loin de l'appuyer de leur attachement, s'écartaient à son approche comme d'un homme frappé d'une malédiction contagieuse. C'était une armée, ce n'était plus un peuple qu'il possédait. Il arriva ainsi, triste et morne, jusque sur les frontières du Khorassan.

Cependant, soit inquiétude, soit pusillanimité, Abou'l-Abbas, le khalife abbasside, n'osa pas venir lui-même au-devant de son redoutable ennemi : il se contenta d'y envoyer son oncle Abd-Allah-ben-Ali, le lutteur de la famille, homme énergique, mais féroce, hardi soldat, mais cruel conquérant. Ce dernier n'avait pu réunir que vingt mille hommes, qu'il divisa en trois troupes, et qui, malgré leur infériorité, attendirent de pied ferme les Syriens. Lorsqu'il aperçut le petit nombre de ses adversaires, Merwan étendit son armée en demi-lune, dans toute la largeur d'une vaste plaine, afin d'entourer peu à peu ses ennemis et de les écraser dans un cercle de fer. Au dixième jour du mois de djouradi deuxième, l'an 132 de l'hégire (janvier 750 de J. C.), se livra enfin cette bataille, une des plus solennelles, une des plus importantes, une des plus acharnées depuis l'établissement de l'Islam. Mais ce n'était plus l'exaltation religieuse ou l'orgueil de précédentes victoires qui animaient alors les Arabes de Syrie, c'était une haine froide et implacable qui seule les soutenait : sentiment farouche qui assombrit les traits de la face humaine au lieu de les vivifier, qui éteint les yeux au lieu de les enflammer. Sombre bataille, où les Syriens, abattus par une course longue et pénible, vinrent se ruer sans enthousiasme contre les lugubres bataillons des Abbassides, aux vêtements et aux étendards de deuil ! Une marche d'un mois à travers les déserts de la Mésopotamie avait flétri les couleurs du brillant costume des Syriens, terni l'or et l'argent de leurs armes; la fatigue les accablait; le découragement commençait à sourdre au fond de leur cœur; et au bout d'une traite épuisante, ils aboutissaient à une âpre vallée du plateau de la Perse, au fond de laquelle ils voyaient s'agiter trois légions de noirs démons!

Quelle que fût pourtant leur impression terrifiante, ils n'en attaquèrent pas moins vigoureusement leurs ennemis. Leur premier choc, comme toujours, fut terrible; mais une fois cet effort produit, les troupes syriennes, harassées, ne purent lutter qu'avec désavantage contre l'agilité infatigable et l'ardeur croissante des troupes abbassides, élite des populations agiles et belliqueuses du Khorassan. A mesure que le combat se prolongeait, les Syriens se décourageaient donc de plus en plus. Merwan eut beau accumuler les prodiges de valeur et d'habileté militaire, il eut beau se multiplier, se porter sur tous les points menacés, son cercle immense, au lieu d'avancer, reculait d'instant en instant. En vain voulut-il changer l'ordre de sa bataille, former une colonne compacte et puissante de son demi-cercle troué en plusieurs endroits, ces commandements furent mal compris et mal exécutés. Le vertige s'était saisi des chefs, la stupeur des soldats. Ce qui devait amener le succès de Merwan causa sa perte. Loin de présenter une colonne invincible, son armée ne forma bientôt qu'une masse impuissante. Les premières lignes seules pouvaient combattre; les rangs du milieu devenaient inutiles et encombrants. Les trois troupes d'Abd-Allah-ben-Ali voltigeaient sur les flancs du colosse syrien, lui portant des coups assurés, et évitant ses coups indécis. Les cadavres, qui s'amoncelaient de plus en plus, servaient de remparts aux Abbassides et d'obstacles aux Syriens. Bientôt ces derniers, acculés à la rivière de Zab, n'eurent d'autre alternative que la mort par le fer ou par l'eau. Tout alors fut perdu, et Merwan se vit contraint de se laisser égorger comme un de ses stupides soldats, ou d'essayer une fuite désastreuse. C'est cette dernière ressource qu'il choisit (*).

Merwan croyait, en retournant vers sa capitale, retrouver des provinces fidèles, et reformer une armée; il ne rencontra que l'abandon, le mépris, la per-

(*) Voyez Abou'l-féda.

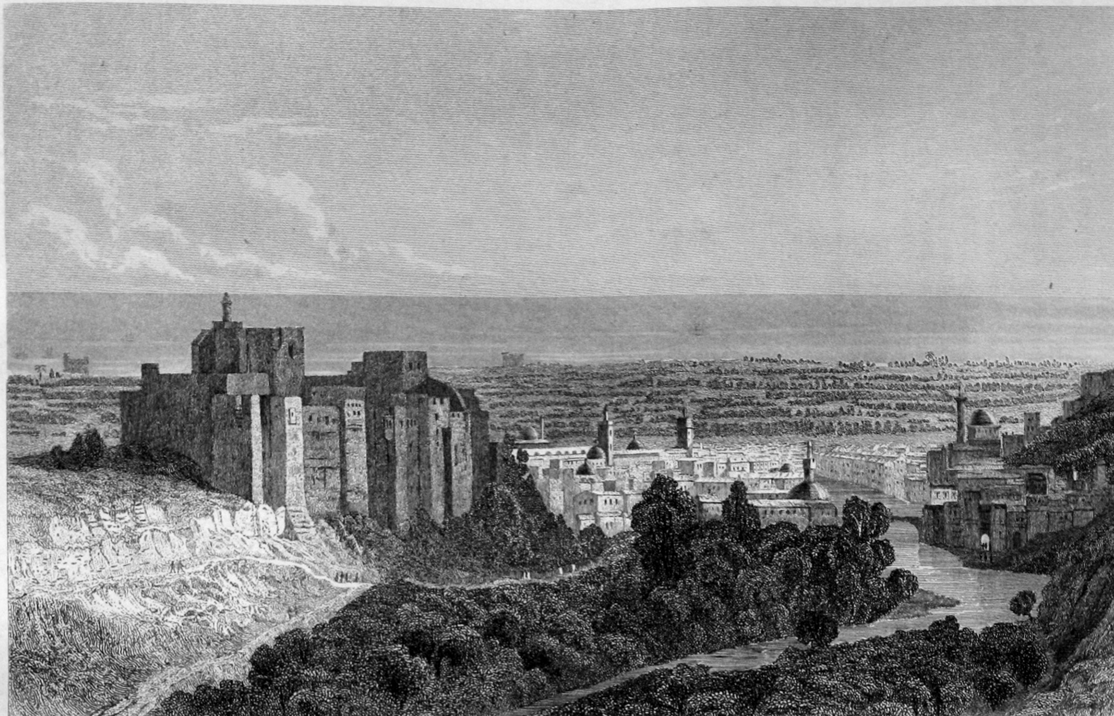
sécution. Arrivé à Mossoul, en Mésopotamie, il ne vit qu'une cité dans la joie de la défaite des Syriens, et qui lui ferma ses portes comme à un ennemi. Harran, indécise, le laissa pénétrer dans ses murs; mais l'approche de l'armée victorieuse d'Abd-Allah-ben-Ali de bienveillante la rendit hostile. Il lui fallut encore fuir à Hems. Il était là en pleine Syrie; il devait s'attendre à une bonne réception; elle fut mauvaise. C'en était fait; le prestige de la victoire l'avait abandonné, la défaite semblait lui avoir enlevé à la fois l'éclat de la couronne et l'autorité du sacerdoce. De ces deux pouvoirs temporel et spirituel, il ne lui restait plus que l'impuissance d'un souverain abattu et le mépris d'un pontife interdit. Damas lui fut aussi cruelle que Hems : il n'y passa que pour lire la trahison sur tous les visages, que pour y voir son palais fermé et ses richesses au pillage.

Dans cet abandon général, Merwan ne trouva un refuge qu'en Palestine. Ce pays, encore tout peuplé de Juifs, ne lui fut d'ailleurs favorable que par haine contre les Abbassides, qui se vantaient d'être descendants directs de l'imposteur Mohammed. Il fallait que Merwan fût bien aveuglé par son malheur pour avoir quelques instants l'espérance de résister avec d'aussi faibles partisans et dans une aussi petite province contre le colossal empire qui lui échappait. La Judée, en outre, n'avait plus dans son sein les soldats de David et de Salomon; c'était une nation en pleine décadence, et dont l'appui devait perdre plutôt que sauver l'infortuné prince ommiade. En vain, en effet, sa famille chercha-t-elle de tous côtés à rejoindre son ombre d'armée; en vain essaya-t-il à remplacer la force par l'adresse, le nombre des troupes par leur disposition; en vain voulut-il exciter l'orgueil et enflammer l'esprit de ses misérables soldats: le seul approche de l'armée des Abbassides les terrifia, et à l'entrée d'Abd-Allah-ben-Ali sur leur territoire ils se dispersèrent de tous côtés, comme des feuilles mortes balayées par un vent du nord. Merwan, abandonné de tous, n'eut que le temps de se cacher dans une église du rite cophte. Cet asile était loin d'être inviolable aux yeux d'un musulman. Aussi un homme de la plus basse classe, qui vendait des fruits sur un éventaire, ayant reconnu le khalife dépossédé, saisit une lance, et vint égorger Merwan au pied même de l'autel. Sa tête fut coupée et portée à son vainqueur, qui, voulant la faire passer, comme trophée de sa victoire, au khalife de la nouvelle maison, ordonna qu'elle fût embaumée. Singulière fatalité! durant l'opération de l'embaumement, un chat affamé dévora la langue de celui qui avait été commandeur des croyants, souverain de l'Afrique et de l'Asie, le plus puissant prince de son temps. Cet accident fut exploité par ses ennemis, et l'on écrivit à ce propos ces vers, que cite Abou'l-féda :

« Sa langue est devenue la proie d'un « chat, vengeance toute divine qui a frappé l'organe de sa parole infidèle! »

La déplorable fin de Merwan fut le signal de la persécution des Ommiades. On les rechercha en tous lieux, on les mit à mort partout où on les saisit; leur nom fut maudit, leur race fut proscrite à jamais. Deux des fils de l'infortuné Merwan se refugièrent en Abyssinie. L'un fut indignement livré au khalife; l'autre, appelé Obéid-Allah, mourut avec gloire les armes à la main. Tous les amis des Ommiades, comme leurs moindres parents, furent cruellement persécutés. Des poëtes infâmes, pour montrer à la fois leur haine contre les Ommiades et leur servile attachement aux Abbassides, conseillaient à ces derniers de quitter leurs épées pour saisir le fouet, seule arme digne de mettre à mort les Ommiades. Après le massacre des vivants, on en vint à la profanation des tombeaux. Les ossements de tous les khalifes ommiades furent déterrés, précipités aux égouts, livrés à toutes les profanations. Les cendres illustres de Moawiah et d'Abd'el-Mélik ne furent même pas épargnées : on les jeta au vent, comme celles des plus grands criminels. Aucune réaction humaine n'égala en fureur celle des Arabes. Après le supplice de plus de soixante mille âmes, après mille actes de cruauté dignes des cannibales, voici un dernier trait qui les surpasse tous, couronne sanglante d'une série de massacres :

Cet épisode atroce se passa à Damas, dans la ville perfide qui avait si lâche-



Lemaître direxit

Tripoli.

ment abandonné Merwan. Cette ville était pleine d'Ommiades; quatre-vingt-dix des leurs eurent la malheureuse idée de s'adresser à la générosité du vainqueur de leur famille, Abd-Allah-ben-Ali. Ce tigre les caressa avant de les dévorer. Il les accueillit avec une feinte bonté et un faux sourire, fit préparer un immense repas, les y invita tous, eut l'infamie de se mettre à table avec eux, et vers le milieu du festin il ordonna à un de ses serviteurs de réciter un de ces poëmes cruels contre les Ommiades qu'un courtisan avait eu la lâcheté de faire. Les injures contre la famille déchue étonnèrent d'abord les hôtes d'Abd-Allah-ben-Ali. Puis vint une strophe de haine qui inquiéta le cœur des moins pusillanimes. Abd-Allah-ben-Ali semblait jouir de la terreur croissante des Ommiades, de la pâleur de leurs fronts, de la décomposition de leurs traits. Enfin l'excitation la plus violente à la vengeance terminait cette œuvre satanique, que des bourreaux avaient ordre de mettre immédiatement en action. En effet, des différentes portes de la salle affluèrent des hommes, armés de fouets et de câbles, qui firent périr sous leurs coups les Ommiades consternés. La lutte était impossible; les victimes étaient désarmées, et les bourreaux se succédaient sans relâche. Quand les Ommiades, tous couverts de blessures sanglantes, furent terrassés jusqu'au dernier, le féroce Abd-Allah fit couvrir d'un large tapis les corps palpitants de ses victimes, et continua sur ces chairs frémissantes un repas digne des Atrides (*).

Tel était le nouveau gouverneur que les Damasquins s'étaient, pour ainsi dire, donné à eux-mêmes en trahissant leur khalife Merwan. Au lieu d'un prince luxueux, mais bienveillant, ils allaient avoir un chef barbare, qui ne devait se servir de la civilisation de son époque que pour raffiner les supplices. L'obéissance la plus absolue ou la mort la plus cruelle; tel était le sort qui attendait les dissidents. Damas fut donc punie de sa lâcheté temporaire par un despotisme sans frein. Le reste de la Syrie ne fut pas plus heureux. Au milieu de cette tuerie continuelle, à travers ces haines implacables qui frappaient partout, sans répit ni pitié, la sécurité de ceux même qui furent étrangers à ces luttes était à tout instant compromise, et leur existence comme fletrie. Les Syriens mahométans perdaient l'empire, les Syriens chrétiens perdaient leur tranquillité. C'étaient, pour les premiers, des hommes d'une autre province qui allaient les dominer; c'étaient, pour les seconds, des schismatiques rigoureux et intolérants qui allaient les persécuter. Ainsi, cette malheureuse Syrie ne goûtait un moment de repos que pour retomber brusquement dans les inquiétudes et les calamités. A peine avait-elle joui de quelques années de calme qu'une tempête nouvelle, plus violente que les précédentes, lui venait du sud ou de l'est, de l'Hedjaz ou de l'Irak. Après avoir été le champ de bataille des Grecs et des Arabes, des Chrétiens et des Mahométans, elle devenait le champ de supplice des Ommiades. Heureusement cette ère nouvelle de carnage et de vengeance ne devait durer que pendant la courte domination d'Abou'l-Abbas le Sanguinaire; heureusement qu'une sorte de prédilection de la Providence devait doter la famille des Abbassides de plusieurs princes aussi grands que généreux, protecteurs des sciences et des lettres, et dont le règne allait être assez long pour cicatriser encore une fois toutes les plaies, et faire refleurir la prospérité sociale par la culture des esprits.

(*) Voyez Abou'l-féda.

LES PREMIERS ABBASSIDES.

Après la chute des Ommiades, après l'extermination générale de cette famille, qui passa si brusquement du trône aux gémonies, la Syrie cesse de devenir le siége de la domination islamique. C'en est fait! Cette province n'aura plus sous les Abbassides cet éclat que le séjour des khalifes y repandit durant un siècle; elle ne sera plus le centre d'un immense empire; elle ne sera plus le but du voyage de tous les ambitieux, l'entrepôt de toutes ces richesses dérobées à la moitié du monde connu, la province impériale par excellence. Dès le règne d'Abou-Djaffar-al-Mansour, premier successeur d'Abou'l-

Abbas-el-Saffah, Bagdad va enlever à Damas son titre de cité des khalifes, et partant sa splendeur, son orgueil, sa puissance. Il ne lui restera bientôt plus que son doux climat, la fertilité de son sol, et ses jardins parfumés, qui ont conservé jusqu'à nos jours à son territoire ce titre gracieux et significatif : *odeur de paradis*.

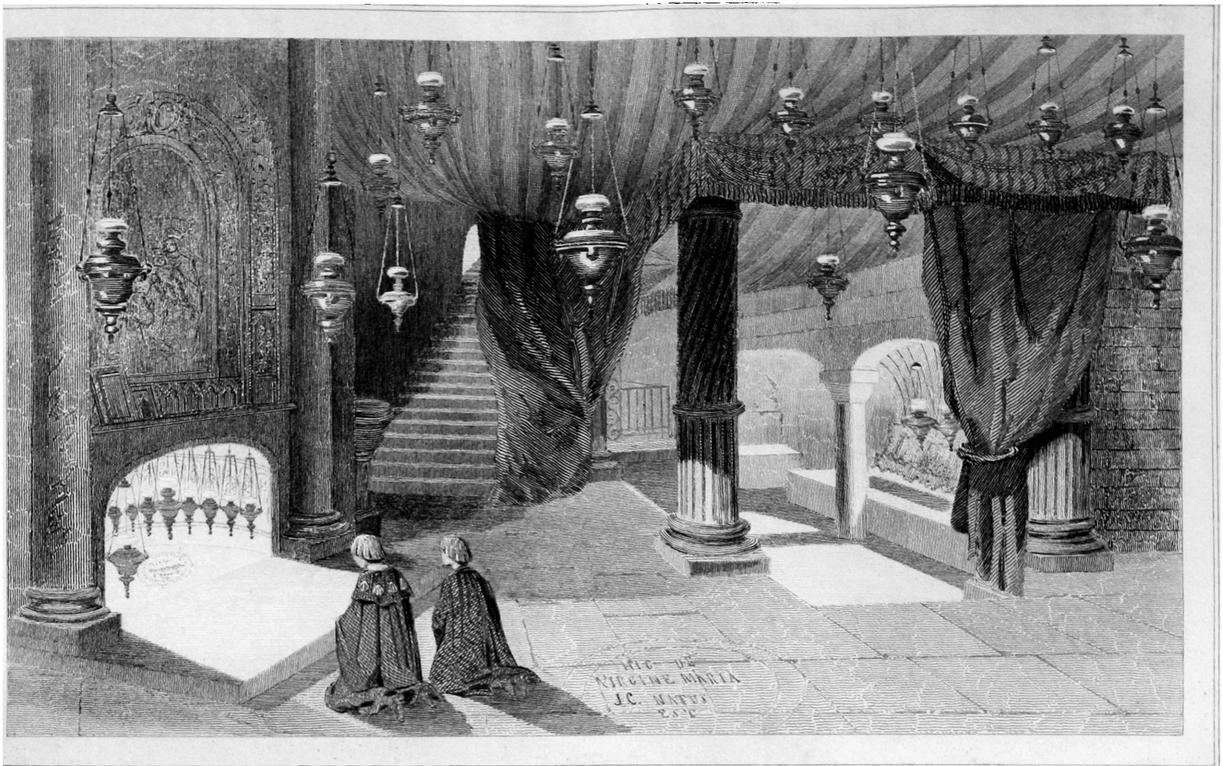
Nous n'avons donc plus à suivre pas à pas la marche conquérante de l'Islam ; car ce n'est plus de Syrie que partent les premiers bataillons ; ce n'est plus en Syrie que les chefs viennent recevoir les ordres suprêmes, que les vainqueurs viennent déposer leurs innombrables butins. Nous n'avons désormais à rapporter que les événements qui se passent dans la province dont nous racontons l'histoire, les idées qui en modifient l'esprit, les institutions qui en règlent la destinée. Le commencement du règne des Abbassides fut, comme nous l'avons déjà vu, un vrai désastre pour la Syrie. Après avoir été le champ des dernières luttes de Merwan II, après être devenue le théâtre des réactions les plus cruelles, elle eut le malheur d'être gouvernée par le féroce Abd-Allah-ben-Ali. Le despotisme le plus rigoureux pesa alors sur la pauvre province découronnée ; mais heureusement qu'après la mort d'Abou'l-Abbas-el Saffah, qui ne régna que quatre ans, Abd'Allah-ben-Ali, homme aussi ambitieux que barbare, songea à disputer le khalifat à son neveu Abou-Djaffar-al-Mansour, et quitta la Syrie pour n'y plus revenir.

Vers le milieu de l'année 136 de l'hégire, on le vit sortir avec une puissante armée des murs de Damas, se dirigeant audacieusement vers la résidence des khalifes abbassides, en Irak-Arabi ; mais bientôt il fut rejoint par les troupes d'Abou-Djaffar-al-Mansour, commandées par Abou-Moslem, l'un des plus anciens et des plus actifs partisans de la nouvelle dynastie, capitaine aussi énergique, homme aussi déterminé qu'Abd-Allah-ben-Ali, cœur de fer comme ce dernier. Ces deux rivaux, qui avaient combattu si longtemps ensemble pour le même prince, s'attaquèrent avec impétuosité dans la plaine de Nisibe. Mais, soit que les Khorassaniens d'Abou-Moslem fussent meilleurs soldats que les Damasquins d'Abd-Allah-ben-Ali, soit plutôt que ces derniers n'éprouvassent que peu d'enthousiasme pour le rigide et dur ambitieux qui les avait peut-être attachés de force à sa cause, toujours est-il qu'après avoir été quelque temps indécise, la victoire resta tout entière à Abou-Moslem.

L'orgueilleux Abd-Allah-ben-Ali, complétement vaincu, courut se mettre sous la protection de Souleyman, frère d'Abou-Djaffar-al-Mansour, qui résidait dans la ville déjà importante de Bassorah. Ce refuge, du reste, ne le mit pas longtemps à l'abri de la vengeance du khalife. Pour le frapper plus sûrement, Abou-Djaffar-al-Mansour feignit de lui pardonner, et lui enjoignit seulement d'habiter la demeure qu'il lui fit bâtir. Abd-Allah-ben-Ali accepta cette offre, qui lui semblait généreuse ; mais un jour on le trouva écrasé sous les lambris de sa maison : les fondements étaient formés de blocs de sel gemme, et l'eau d'une source mystérieuse avait peu à peu détruit le perfide cadeau du khalife (*). Ainsi fut délivrée la Syrie de son tyran ; et comme, grâce au caractère de ses habitants, à la richesse de sa nature, à la fécondité de son soleil, il lui était facile de réparer ses pertes, de guérir ses blessures, elle reprit peu à peu sa quiétude instinctive, et put goûter bientôt, comme tout le reste des populations musulmanes, les bienfaits de la civilisation croissante des Abbassides.

Ce qui caractérise les Ommiades, c'est d'avoir compris que leur puissance résidait moins dans l'imamat que dans l'armée, dans le livre que dans le glaive. Les Abbassides, au contraire, se sont montrés plutôt pontifes que généraux. Moawiah avait raison : tant que la conquête était l'élément d'activité et de progrès de l'Islam, il fallait s'appuyer sur les hommes d'armes ; car c'était chez eux seuls que se trouvait la vitalité du nouvel empire. D'un autre côté, les Abbassides n'avaient pas tort, parce qu'il fallait songer enfin à établir un ordre immuable, seul garant de la prospérité nationale, dans le plus vaste des empires de l'époque. Que si malheu-

(*) Voyez El-Macin.



Chapelle de la nativité à Bethléem.

sement le problème était insoluble ; que si, en définitive, le khalifat devait se trouver fatalement perdu entre une conquête interminable et une administration impossible, il ne devait pas moins en résulter des années de tranquillité bien précieuses, de bonheur sans nuage pour les peuples d'Orient.

La Syrie, comme la plupart des autres provinces de l'Islam, eut aussi sa part de cette félicité générale. Elle aussi produisit des poëtes ; elle aussi vit sortir de son sein quelques-uns de ces docteurs mahométans moitié philosophes et moitié poëtes, ou plutôt auteurs d'une philosophie toute poétique, dont les axiomes perdaient de leur sécheresse en empruntant à la langue quelques-unes de ses images les plus brillantes, dont les préceptes perdaient de leur rigidité en empruntant à la belle nature asiatique quelques-unes de ses plus splendides couleurs. Mais avant d'énumérer siècle par siècle les hommes illustres que la Syrie eut la gloire de fournir à la civilisation orientale, afin même de mieux saisir toute leur valeur et toute leur originalité, il nous paraît indispensable d'analyser le caractère de la pensée, de l'art et de la poésie en Orient. Ce caractère, d'ailleurs, a éprouvé peu de variations en dix siècles ; et peindre les Orientaux comme ils étaient sous les premiers Abbassides, c'est faire un portrait auquel ils ont ressemblé à toutes leurs époques de calme et de prospérité.

DE LA PENSÉE ORIENTALE.

Les peuples primitifs, à leurs jours de combats, ne traînaient pas à leur suite des fabricants de bulletins militaires ; on ne distribuait point encore sur leurs pas les itinéraires de leurs victoires ; de même, à l'heure des premiers mouvements intellectuels, à la naissance de la pensée, il n'y avait pas une philosophie toute créée pour en classer l'esprit ; et chacun sait que les philosophies orientales s'appelleraient plus justement des théologies. L'Orient n'a jamais compris la pensée d'avenir, dans ce sens, qu'il ne s'est jamais employé à la recherche des idées nouvelles. Son monde le satisfait ; il n'en exige pas un autre de son imagination. Il sent, il chante, il symbolise ; mais c'est de l'aspect philosophique seulement qu'on peut dire qu'il symbolise ; lui, il reflète ce qu'il voit ; il est affecté, il est heureux, il dit son bonheur ou ses souffrances ; il se passionne pour l'humanité ou la nature ; puis il traduit avec les mille couleurs resplendissantes de son ciel, de sa lumière et de ses fleurs, les passions qui l'ont agité.

En Orient, la philosophie se réduit volontiers au rôle de morale, d'hygiène : la religion recommande des ablutions pour la santé terrestre, puis elle promet dans le ciel les plus sensuelles félicités du corps, amalgamées à celles de l'âme. Voyez le paradis de Mahomet : ce dernier paradis, révélé par un prophète, chanté par un inspiré, ce résumé splendide des plus sublimes rêveries théologiques, a-t-il rien exclu des émotions humaines, des beautés éblouissantes de la terre ? Certes non ! car il prodigue aux élus de son dieu, pendant l'éternité, sans dégoût, sans lassitude, ce qui ravit l'homme si admirablement ici-bas : le diamant, cette lumière des éléments solides ; la gloire, cette lumière des rêves de l'âme. Il immortalise la virginité des femmes ; il leur verse à boire dans la même coupe la vertu et la volupté. Cette supériorité relative du paradis de Mahomet n'est-elle point dans cette alliance de l'enivrement du corps et de l'enchantement de l'âme ? Si vous le comparez à notre paradis chrétien, qui n'a su créer ni formes arrêtées, ni couleurs fixes, vous comprendrez facilement que la monotonie de ce dernier ait prêté à rire aux philosophes négateurs. L'autre, au contraire, plaît à tous, s'adresse aux masses, et flatte même cet instinct de volupté inséparable faiblesse de la matière humaine. Ainsi donc, sensualisme en poésie, sensualisme en religion, sensualisme en tout, parce que le monde extérieur est beau et bienfaisant, parce que l'essence de l'esprit oriental est la joie. Arrivé à cette question vitale des littératures asiatiques, nous l'esquissons rapidement ici.

La pensée humaine, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est jamais que le reflet du monde extérieur sur le

miroir de l'âme. Mais chez les uns ce reflet est terne ou pâle; chez les autres il est faux et incertain; chez quelques-uns, rigoureux et correct: voilà pour le vulgaire et les hommes de bon sens. Quant à ceux dont l'imagination, comme un cristal à mille facettes, entoure d'une auréole prismatique les images qu'elle reproduit, nous les avons salués du nom de poëtes. La première influence que la pensée poétique ait eu à subir est donc celle du climat; car le climat, c'est la lumière; le climat, c'est la couleur : influence toute matérielle, qui domine éternellement le monde intellectuel, et sous laquelle l'homme a courbé, non pas seulement sa poésie, mais encore ses lois, ses mœurs, sa civilisation. Voyez aussi avec quel immense avantage la pensée orientale vient lutter contre la nôtre; voyez combien ce reflet éblouissant d'une nature richement épanouie, d'un ciel ardent et pur, fait pâlir les froides images de notre nature appauvrie. Et, comme le génie du langage répond toujours à celui de la pensée, comparez ces idiomes si harmonieux, si riches, si hardis, avec nos langues du Nord, rapides et algébriques! C'est que chez nous l'imagination, c'est-à-dire, étymologiquement parlant, la faculté de refléter les images du monde extérieur, est rétrécie le plus souvent dans l'âtre d'une cheminée, ou tout au plus dans l'horizon d'un cabinet de travail : aussi ce que nous appelons poésie n'est-il d'ordinaire qu'une sombre inspiration où se réfléchissent les fantasques accidents du charbon que le feu découpe en festons bizarres.

Mais l'Orient est la terre natale de la grande poésie. Là rien n'arrête l'enthousiasme, là rien ne force la pensée à se concentrer en elle-même. L'imagination s'élance, rieuse et folâtre, à travers les riches jardins de la nature. Sans cesse entraînée par le charme d'une jouissance nouvelle, ou distraite par l'espoir d'un nouveau plaisir, elle prend ses ébats, elle se chauffe au soleil, et s'imprègne, pour ainsi dire, de l'atmosphère fortement saturée de lumière qui l'entoure de toutes parts : alors l'âme, dilatée, se développe au dehors en mille fleurs de poésie.

Chez nous, au contraire, la pensée ne se colore qu'à grand'peine, faute de lumière : on dirait un trait linéaire auquel la gradation des nuances n'a point encore donné la vie. Notre âme se resserre dans des limites etroites, et nous épuisons toute notre activité à nous replier sur nous-même. Quelle meilleure preuve, en effet, de notre esclavage poétique, que ce travail aride que nous faisons sans cesse sur nos propres idées? Singulière inspiration de poésie que cette dissection de la pensée à laquelle nous nous acharnons! Certes, jamais l'Orient ne vit naître un métaphysicien; jamais un poëte ne chercha à pénétrer les secrets du mécanisme dont il se servait par instinct. Aussi, tandis que nos bons esprits élaboraient péniblement les règles du beau, et sondaient la profondeur de l'intelligence, le peuple en Orient, soumis aux lois irrésistibles de la nature, s'abandonnait à son insu, dans ses mœurs comme dans son langage, à une poésie toute sensualiste. De notre côté, nous avons l'art et la science : les Orientaux ont pour eux l'instinct et le génie. Ne nous plaignons pas : c'est la nature elle-même qui a fait les parts; et ses décrets sont sages autant qu'immuables.

J'ai dit que la pensée orientale, favorisée par le soleil, tendait sans cesse à s'épancher au dehors, à se revêtir des formes de la matière, parce que la matière c'est la beauté. Remarquez même que la philosophie asiatique, si vantée et si digne de l'être, a toujours suivi la même voie. Point de ces disputes scolastiques sur les mystères incompréhensibles de notre vie intérieure, point de ces combats acharnés sur la mesure exacte d'un abîme sans fond. Un but plus utile, et par conséquent plus noble, était proposé aux méditations des sages, et les vaines spéculations d'une théorie futile n'étouffaient pas dans son germe une philosophie qui se formulait surtout en préceptes de conduite. Ce n'est pas, du reste, que les Orientaux n'aient aussi un grand fonds de mysticisme; mais au milieu même de leurs plus sublimes contemplations c'est par images qu'ils procèdent, c'est par symboles qu'ils parlent : car toutes les fois que le poëte cherche un autre langage

sa voix tombe et faiblit, ses accents ne se font plus comprendre. C'est que la pensée cherche toujours ses aises, et qu'elle a horreur de l'abstraction.

Ce n'est pas ici le lieu de comparer le mysticisme asiatique avec celui que la civilisation chrétienne nous permet. Je ne puis résister, cependant, au désir de citer quelques vers de Ferid-Eddin-Attar, qui montrent combien la poésie orientale, lors même qu'elle se perd dans les nuages de la plus haute spiritualité, se rattache encore à la terre par le matérialisme des images. S'agit-il de peindre l'homme mystique, l'homme aimanté par la lumière de l'essence divine, c'est :

« Un papillon qui se précipite au milieu des flammes. »

Ou encore,

« Un amant, brûlé de passion, qui supplie sa bien-aimée.

« Un buveur, qui demande à son échanson une gorgée de la liqueur enivrante. »

Plus tard l'homme aimanté traverse les sept vallées qui le séparent du palais de Simorg. Dans la sixième vallée, celle de la contemplation :

« La respiration est pour lui une
« épée tranchante, et le bruit de son ha-
« leine, un cri de douleur !... de chacun
« de ses cheveux découle une goutte de
« sang, qui trace, en tombant, les
« lettres du mot : *hélas !*... et, une fois
« parvenu dans cette vallée, l'homme,
« dont l'âme est *raturée,* demeure stu-
« pide et ne retrouve plus son che-
« min (*). »

Nous n'insistons pas ici sur le sens de ces mysticités : peut-être serait-il curieux de comparer les poëmes de cet ordre, le *Pend-Namèh*, par exemple, avec notre *Imitation de Jésus-Christ;* mais maintenant nous n'avons à nous occuper que de l'esprit général, que de l'expression poétique. Il est donc facile de voir qu'en Orient, la pensée est toujours exclusivement sensualisée par l'image, toujours pompeuse et élevée, mais contenue cependant dans les bornes du monde matériel.

C'est un fait, du reste, sur les conséquences duquel on s'abuse communément, que cette sorte d'esclavage de la pensée asiatique. Accoutumés que nous sommes à joindre incessamment les mots de bonheur et de liberté, nous concevons à peine que l'intelligence n'ait pas cherché à secouer les chaînes du sensualisme. Et cependant, en Orient, vous avez ce phénomène moral, que le scepticisme n'est entré dans aucune âme. N'est-ce pas là un caractère bien saillant de cet esprit de quiétude et de contentement? Jamais l'Oriental ne pense à renverser l'édifice bâti, à rayer de son cœur la croyance traditionnelle; jamais il ne s'est révolté contre une pensée, contre une forme sociale, parce que toute pensée, toute forme sociale, sont venues après un bien-être physique, parce que la loi humaine n'a été élevée que pour consolider un bienfait de la nature, comme une fontaine de pierre, pour protéger la source qui vient de jaillir, contre les sables du désert. La loi, en un mot, est une action de grâces, une hymne, une harmonie. Le plus philosophe et le plus penseur des poëtes orientaux, Saadi, est un derviche, religieux jusque dans ses passions les plus effrénées, qui exalte et purifie cet amour voluptueux que condamnent les mœurs chrétiennes et la société occidentale.

Mais à cette idée de religion si répandue, n'allez pas vous façonner un monde d'humilité, de larmes et de repentir; n'allez pas croire à un peuple exténué de prières, pâle de mortifications, sans cesse agenouillé dans la poussière et la face contre terre. En Orient, la prière se réitère souvent, mais se fait rapide. Le monde extérieur tout entier sert à cette religion du cœur qui n'abandonne jamais le serviteur de Dieu. Le corps est sanctifié aussi bien que l'âme; ses plaisirs, sa santé, sa beauté, ses jouissances les plus sensuelles, sont recherchés avec délices, et permis avec prudence et sagesse. L'excès n'est condamné que parce qu'il dérange et détruit le bien-être du corps et le repos de l'âme : la maladie est le plus grand des fléaux, et la mort du corps ne se supporte qu'à cause de sa renaissance en paradis.

On accuse les Orientaux d'être stationnaires, et en cela je les admire. Oh ! sans doute nous ne comprenons pas, nous autres, qu'une société puisse réu-

* Voyez le *Pend-Namèd*, livre des conseils, édition de M. de Sacy.

nir de pareilles conditions de durée. Les peuples du Nord, toujours agités, toujours mécontents, se remuent sans cesse sur le mauvais lit que la nature leur a fait, et qu'ils s'épuisent à refaire. C'est en vain qu'ils cherchent une position commode, un terme à leur douloureuse insomnie. Dans leur cage de fer, ils ne peuvent se tenir ni debout ni couchés. Il est vrai que, pour donner le change au malaise social qui nous dévore, nous l'avons orgueilleusement décoré du nom de progrès. Il est heureux que ce mot nous suffise. Je ne sais cependant si, dans notre mépris affecté pour les constitutions asiatiques, il ne se glisse pas, à notre insu, un peu de jalousie. N'envions-nous pas quelquefois ce bien-être immémorial qui ne permet pas de révolution dans les mœurs, ce repos politique que le ciel prodigue à tant de générations? Je suis prêt à rendre hommage aux laborieux efforts de nos législateurs pour nous créer un bien-être qui nous fuit sans cesse; mais, franchement, j'aime mieux, pour ma part, celui que l homme ne cherche pas, et que la nature donne.

Si de l'ordre politique nous passons à l'ordre moral, il faut encore répondre à une accusation du même genre. On refuse quelquefois l'esprit aux littérateurs orientaux. En vérité, je les en félicite. Remarquez, en effet, que c'est toujours la même question de bien-être reproduite sous une autre forme. Ils n'ont pas d'esprit, soit; mais en ont-ils besoin? qu'en feraient-ils, je vous prie? sont-ils obligés, comme nous, de cacher la nudité du monde qui les entoure sous des parures de faux brillants, de fermer les yeux pour rêver? Non, sans doute; ils n'ont pas l'esprit qui cherche, mais ils ont le génie qui trouve. Depuis quand faut-il mépriser la grâce, parce qu'elle est naturelle; les rapprochements ingénieux, parce qu'ils naissent du contraste des idées et non du choc des mots; le bien-être enfin, parce qu'il n'est point cherché? Oui, glorifions-nous, vraiment, de ce que nous avons la triste faculté de rire. C'est, à mon sens, le cachet essentiel de la misère. Oh! les heureux habitants de l'Asie, qui ne jouent pas sur les mots, qui ne prennent point le souci de se torturer le cerveau, qui ne connaissent qu'à peine ce spasme convulsif que l'on appelle le rire, et qui nous sert comme l'ivresse au misérable! Le rire cache des pleurs, le rire fatigue; il est tout simple qu'on reproche aux Orientaux d'être graves; ils sont graves par paresse, ils sont paresseux par bonheur.

Nous avons donc appelé l'industrie à notre aide : c'est fort bien fait. Grâce à des efforts soutenus et pénibles, nous avons suppléé au *bien* qui nous manquait par les mille nuances du *terrible* et du *grotesque*. Nous avons créé en ces derniers temps une littérature assez commune, malgré toute son ambition; assez froide, malgré son dévergondage effronté; nous avons élevé un édifice d'ignoble et de ridicule sur les bases de nos passions factices; nous avons reflété tous les vices et toutes les imperfections de l'homme intérieur Comparez maintenant l'esprit qui cherche au génie qui trouve.

Au reste, les écrivains les plus avancés dans le spiritualisme, les poëtes, les moralistes même, ne se sont pas toujours efforcés de fronder cette paresse sublime, cette torpeur de l'esprit qui caractérise la civilisation orientale; et souvent un retour instinctif, un regret peut-être, leur arrache l'éloge de la vie sensuelle qu'ils semblent répudier si exclusivement. L'homme est un ange déchu, dont les ailes se fatiguent inutilement dans le vide; la terre est le dernier degré de sa chute, mais c'est le degré du repos. C'est donc en vain que l'esprit s'élance dans un espace où rien ne peut le soutenir; car il faut toujours qu'il retombe. C'est donc pour cela qu'au milieu du plus vague idéalisme, nous retrouvons encore une pensée d'envie pour l'existence bornée, mais sans inquiétude, des enfants de l'Asie

Cependant, ces reflets du soleil d'Orient sur nos âmes chagrines ne sauraient conserver leur nuance si pure, leur éclat si vif, si soutenu; la quiétude du fatalisme se dénature au contact de notre insatiable activité, et ce bien-être passager, qui ne suffit jamais à nos désirs dévorants, ne nous permet qu'un bonheur plein de larmes, où la souffrance intime devient une jouissance de l'âme, et s'appelle mélancolie. Mais



Lemaître direxit

Cathédrale de Tortose.

quand le bien-être est constant et durable; quand l'âme peut se livrer au charme de la contemplation, sans espérance comme sans regret, la mélancolie n'est qu'un mal. Les Orientaux ne la connaissent pas : chez eux, la jouissance n'est pas une douleur affaiblie; le bien et le mal sont des contrastes; ils existent à part, indépendants, ennemis; il n'appartient qu'à nous de les faire transiger, de les nuancer l'un par l'autre, d'en former une sorte d'alliage. C'est donc à tort que la plupart des orientalistes, et surtout les orientalistes anglais, ont prêté aux chants asiatiques qu'ils essayaient la teinte sombre de leur propre cœur. Au lieu de se mettre à l'unisson des poésies orientales, ils les ont trop souvent ramenées à leur propre diapason, sans songer que chaque mot devenait une dissonance, que chaque pensée changeait de nature, dès qu'on y ajoutait un élément étranger.

DE L'ART ORIENTAL.

Si notre conduite dans la vie dépend beaucoup de la manière dont nous envisageons les choses contemporaines, nos jugements sur les diversités de l'esprit et de l'art s'imprègnent gravement aussi de notre façon de concevoir les choses d'autrefois. Ceux qui tendent à la poésie, choisissent leur aspect d'en haut : l'espace leur divinise le spectacle des nations. Quelques-uns s'acharnent à ne voir que d'en bas, avec mépris et scepticisme; ils voilent de noir tout objet et tout sentiment; ils se froissent à l'égoïsme individuel, au lieu de n'embrasser jamais que des masses, qui sont toujours belles et nobles dans leurs mouvements. Le plus grand nombre, les petits, regardent devant eux, terre à terre, selon la surface, et alors les moindres accidents de terrain leur obstruent la vue, les moindres obstacles bornent leurs regards; et si des horizons se déploient tout à coup devant eux, ils s'en éblouissent ou s'en lassent. Ce n'est donc ni pour les sceptiques de cœur, ni pour les myopes d'intelligence, que nous entreprenons notre voyage poétique à travers l'Orient. Les premiers ne seront point en droit de nous reprocher un enthousiasme exclusif et irraisonnable; et nous repoussons d'avance la condamnation que peuvent fulminer les seconds contre une partie du monde tout entière, parce que cette partie du monde se sépare, avec des différences brusquement tranchées, de nos mœurs de nos lois, de nos arts, de nos poésies.

A considérer l'art et ses développements comme l'échelle métrique de l'intelligence sociale, il faut reconnaître que la civilisation européenne a dépassé de bien loin la civilisation asiatique. Et cependant, c'est de l'Orient que les arts nous sont venus, avec la lumière, avec la vie peut-être. L'Inde, l'Égypte, la Syrie, se disputent l'honneur d'avoir été la première école de l'univers. La Chine, fière de ses constitutions immémoriales, se flatte de nous avoir devancés dans la route de la science, et d'avoir anticipé sur la plupart de nos découvertes : et nous, qui ne sommes que d'hier, nous, que quelques siècles à peine ont déjà faits vieux et presque décrépits, nous les avons laissés en arrière, emprisonnés par la nature elle-même dans un cercle qu'il ne leur est pas permis de franchir; car la nature, en imposant aux civilisations asiatiques une existence calme et stationnaire, nous donnait, comme un harmonieux contraste, cette activité qui dévore le temps et l'espace. C'est ainsi que les nations occidentales ont vécu rapidement; c'est ainsi qu'elles se sont grandies en peu de jours de toute la hauteur de l'expérience asiatique. L'humanité n'est donc pas *une*, et l'art, dans son essence la plus intime, se divise comme elle en deux parts, sous l'influence des climats, c'est-à-dire des besoins matériels. Vérité trop dédaignée par ceux mêmes qui ont le plus étudié l'histoire, la marche et les progrès de l'art; vérité que nous voulons rendre triviale, en observant à notre tour le flux et le reflux de la civilisation, cette grande mer dont les courants impétueux ont si soudainement envahi l'Occident.

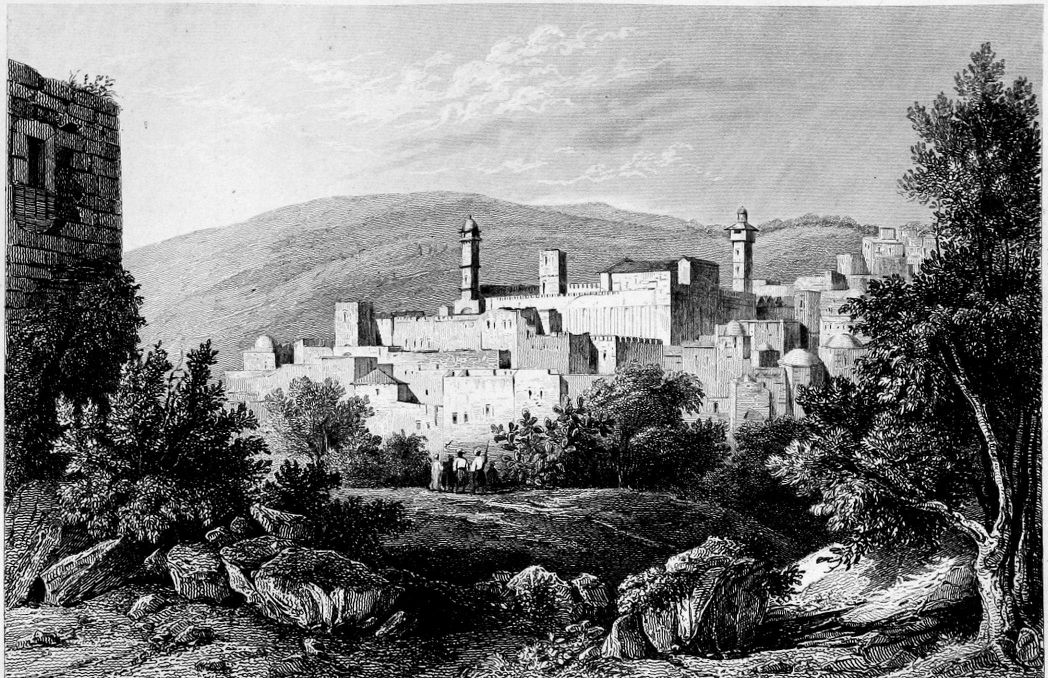
Ne semble-t-il pas, en effet, que la nature nous ait donné la suprématie dans les arts comme une suave consolation de nos souffrances sociales? Et pouvons-nous méconnaître le sublime rapport de ces joies intellectuelles à nos

misères physiques? Remarquez que Jean-Jacques Rousseau a senti ce rapport sans vouloir le comprendre. Placé par son humeur chagrine à un autre point de vue, Jean-Jacques s'est obstiné à regarder les arts comme les fruits de notre corruption, destinés à réagir sur elle et à la perpétuer. De ce qu'ils ne venaient qu'*après elle*, il a cru devoir conclure qu'ils venaient d'*elle* : c'est *à cause d'elle* qu'il fallait dire; car la consolation ne vient qu'après la douleur, comme le remède à cause de la maladie. Ne voyez-vous pas que l'art, c'est-à-dire le centre radieux de la civilisation, n'arrive à nous, dans sa marche toute fatale, qu'après avoir essayé la vie sous le ciel d'Orient? C'est qu'il a besoin de s'imprégner d'abord de parfums et de lumière; puis, quand il a fait sa provision de vie et de force, il quitte son berceau, il laisse derrière lui ces royaumes du bien-être, et s'avance comme un conquérant dans les régions barbares dont il doit briser les chaînes, cherchant partout une misère à combattre, un ulcère à voiler.

Telle est chez nous la noble mission de l'art; sa fin est de réchauffer notre existence glacée, de suppléer à ce qui nous manque, de combler le vide de nos cœurs, enfin, d'amuser, s'il se peut, nos souffrances infinies. L'art ne pouvait donc pas rester en Orient, où il eût été sans but. Si nous l'y retrouvons encore, ce n'est plus comme *moyen*, c'est comme *expression*. N'oublions donc jamais cette différence essentielle dans le travail intellectuel de ces deux mondes si distincts. En Europe, l'art, considéré comme *moyen*, affecte les proportions de l'industrie; c'est alors un véritable travail, où l'esprit se propose un but, s'efforce de produire un effet prévu et combiné. En Orient, l'art ne se propose point de but, ne prévoit pas, ne combine pas d'effet. Ce n'est pas à vrai dire un travail, encore moins une industrie; c'est une expression instinctive, un épanchement fatal, involontaire, où le plus ordinairement l'esprit s'ignore lui-même.

Mais, dira-t-on, pourquoi le soleil, qui avait fait éclore ce germe précieux des arts, n'a-t-il pas favorisé sa croissance? Pourquoi le jeune arbre n'a-t-il étendu ses rameaux que sous le ciel étranger, ses racines que dans la terre étrangère? Nous venons d'en donner la raison morale, et la raison physique ne nous manquera pas. On conçoit, en effet, que l'intelligence humaine, inondée de lumière et de chaleur, ait pris en Orient son premier développement. Mais la pensée est un fluide élastique qui devient énergique et violent lorsqu'il est comprimé, qui perd sa force en se dilatant. Ce fluide ne pouvait pas échapper à l'action ardente du soleil de l'Arabie, et l'efflorescence hâtive, l'épanouissement précoce du génie oriental a laissé échapper, dans le vague des airs, la poussière fécondante de la fleur de poésie. Qui peut dire les admirables visions de l'Arabe, ainsi ravi par la pensée? Quelle formule humaine est digne de fixer les rêves brillants de son imagination, d'arrêter les contours fugitifs des tableaux qui la transportent, de recueillir les parfums célestes qui l'enivrent? Certes, il ne faut pas attendre de sa force intellectuelle, ainsi livrée à une autre force toute fatale, ce retour sur elle-même qui est pour nous l'essor du génie. Son génie, à lui, ne lui appartient plus; et, s'il lui arrive de se renfermer dans une formule précise et saisissable, c'est encore par obéissance à un ordre fatal. Aussi l'Oriental, homme de génie, ne l'est qu'instinctivement. Mais voyez combien sa pensée, qui se retrouve parmi ses rêves, est encore saturée de la lumière empruntée aux espaces éthérés; voyez combien le jet de la statue est pur et complet. C'est que le bronze coule sans cesse de même qu'une lave brillante; c'est que surtout la formule, c'est-à-dire le langage, n'est pas un moule trop étroit.

Que si vous comparez cette exubérance magnifique de séve et de vie, cette animation qui s'épanche si richement au dehors, à notre existence intérieure de l'Occident, à notre pensée qui se condense, qui se replie sur elle-même, comme pour se réchauffer, vous anticiperez peut-être sur les jours de décadence qui s'approchent, et vous verrez comme nous que l'Occident, réduit à se dévorer lui-même, doit bientôt périr d'inanition. C'est Ugolin qui se ronge les bras.



Lemaitre direxit

Vue générale de la mosquée d'Hébron.

En Orient, l'art n'a été qu'une superfluité intellectuelle. En face d'une nature si majestueusement fertile, à la lumière du plus resplendissant des soleils, à l'ombre des verdures les plus embaumées, que voulez-vous que fasse l'Oriental? Il regarde et rêve. Et n'est-ce pas là le plus sublime emploi de ses facultés? La contemplation solennelle des beautés si splendidement groupées autour de lui, n'est-ce pas son hymne à Dieu la plus éloquente, la plus haute? Tout lui plaît : la moindre paillette de lumière jaillissant à travers les arbres ; la façon diverse dont les ombres sont projetées sur le sol, ou découpées par les feuilles; les bruits de l'air, les magnificences du ciel, tout devient aliment savoureux pour ses sens, joies et délices pour son âme. Eh bien, quand voulez-vous, au milieu de cette rotation de jouissances enivrantes, quand voulez-vous qu'il trouve la place d'étudier tout le technique de l'art? Dans notre Europe, sitôt qu'il nous apparaît une splendeur de la nature ou de l'humanité, de peur de la perdre à tout jamais, de peur de n'en plus rencontrer d'autres, nous nous hâtons de la fixer sur la toile ou dans le marbre. Et pour nous la traduire ainsi que d'ennuis nous acceptons! que de dégoûts! quelle longue attente! L'Oriental, au contraire, n'a pas le triste besoin de s'enquérir de la composition des couleurs, de l'agencement des nuances, lui qui en surabonde si inépuisablement dans sa nature extérieure et dans son monde intime. Voilà pourquoi l'art, en Orient, n'est qu'une superfluité intellectuelle; on ne s'en va pas choisir une seule beauté, s'arrêter à une perfection unique, lorsque, sous vos yeux comme dans votre âme, il en passe d'innombrables, rivalisant chacune de grâce ou de grandeur.

L'artiste oriental, c'est celui qui vit de soleil, de parfums et d'images; c'est celui qu'un reflet de lumière enchante; c'est celui à qui la vue d'un arbre, d'une fleur, donne des heures d'admiration, d'enthousiasme. Il ne lui faut qu'une brise fraîche et odorante à travers un bois de sycomores, une algue roulant sur sa mer dorée, des touffes d'arbres et de fleurs parsemées dans les plaines; moins que cela! il ne lui faut qu'un buisson odorant, ou les eaux d'une source égouttant du tronc d'un palmier, pour le faire rêver tout un jour, rêver des choses du ciel, rêver les délices de son paradis : des virginités renaissantes et des tables de mets exquis. Vous le verrez passer de longues heures à contempler la nature aspect par aspect, feuille par feuille, herbe par herbe; car c'est à s'arrêter sur les moindres détails que son cœur s'emplit et s'élève; c'est à partir peut-être d'une branche ramassée qu'il en viendra à comprendre les prodigieux développements, la structure sublime, la splendide variété de la nature; et de là à Dieu il n'y a qu'un pas.

Maintenant dotez d'un génie fécond quelques-uns d'entre ces contemplateurs, et ne concevez-vous pas qu'il se succédera en eux une suite merveilleuse de rêves, de pensées, d'exaltations? C'est lorsqu'un lac est tranquille, lorsque le calme de sa surface ne s'interrompt d'aucune ride, qu'alors le bleu des cieux et les verdures d'alentour s'y reflètent, l'un plus splendide, les autres plus élégantes et plus gracieuses. Le même phénomène arrivera sur la limpidité de leur âme; ils se seront choisi des spectacles de beauté et d'allégresse; ils auront écouté avec extase le concert des éléments, et les innombrables harmonies de la nature; n'en doit-il pas naître au dedans d'eux-mêmes une continuité d'élans vers la nature, de retours à l'humanité, de louanges à Dieu, en un mot de quoi faire du lyrisme toute une vie? Ne doit-il pas s'établir un échange de sublimités entre leur âme et la nature? Ils opposent aux magnificences partielles qu'elle étale devant eux les souvenirs des beautés déjà vues; puis les richesses humaines, puis les opulences sensuelles leur reviennent aussi! Ils convoquent à la fois leurs songes les plus resplendissants. C'est, comme ils le disent, les ruisseaux de leurs inspirations diverses qui viennent chacun apporter un tribut d'émotions à leur fleuve intérieur de poésie; alors le voilà ce fleuve qui roule à travers des campagnes et des jardins, s'enrichissant de leurs couleurs et de leurs parfums, jusqu'à ce qu'il se perde plus tard, comme toute chose et toute pensée,

dans l'immensité intellectuelle, dans la mer suprême de poésie, dans Dieu.

Il est logique que l'Orient nous soit inférieur dans l'art, puisqu'il a la continuité dans l'inspiration, et que par conséquent il dédaigne le choix entre ses imaginations diverses et le travail sur le rêve préféré. Que lui importe une seule perfection éternisée par le pinceau! Celui-là ne s'approvisionne point, en place publique, de quelques roses étouffées dans des vases, qui possède chez lui des parterres de rosiers. L'art ne vit que d'études : l'Oriental les repousse. L'artiste doit être minutieux, attentif à tout instant au progrès de son type ou à la vérité de son calque; l'Oriental passe rapidement d'une pensée à une autre, parce qu'il a la certitude de la joie et de la beauté. L'artiste doit caresser son inspiration, la veiller sans cesse, en avoir toutes les sortes de soucis et de soins; l'Oriental ne choie pas, il aime.

D'après les restes qui nous en demeurent, et d'après les raisons morales que j'ai énoncées, je n'ai pas peine à croire que dans les civilisations primitives de l'Orient la peinture et la statuaire ne fleurirent que médiocrement. Sans doute on en abandonna la culture à des esprits secondaires; sans doute il dut s'en suivre un dédain assez général de ces arts ainsi ravalés. Aussi, à l'heure de la prédominance des Arabes, Mahomet ordonna-t-il, de la part de Dieu, de ne plus représenter la face humaine, de ne point davantage caricaturer l'humanité. Chez ce grand prophète cette défense fut un acte sage et élevé : il avait mission de réhabiliter le corps, il ne devait pas permettre qu'on en imitât maladroitement les formes. L'Arabie cria donc anathème à la peinture et à la statuaire; mais, en revanche, l'architecture y atteignit une sommité admirable. Si l'Inde choisissait sa montagne la plus haute dans les cieux, la plus large de base, pour y tailler intérieurement une pagode; si l'Égypte peupla les déserts de ses pyramides immenses, l'Arabie conserva dignement la tradition de ces audaces de pierre. Elle aussi éleva partout ses sveltes minarets et ses dômes majestueux; elle les sema sur la route de ses conquêtes. Voyez la Syrie, elle en est pleine. Mais pourquoi cet art devint-il magnifique, tandis que les autres restaient sans progrès? C'est qu'il est le seul qui se conçoive par un homme de génie, en une méditation calme et sans efforts, et qui s'exécute par des manœuvriers; c'est que l'architecture est le lyrisme dans les arts.

Permettez-nous de revenir encore sur cette gradation, que nous craignons de n'avoir pas suffisamment déterminée, et de résumer ces observations générales sur les arts par quelques mots sur la musique en particulier. Les Orientaux n'ont pas de musique, et ne peuvent pas en avoir. Leurs mœurs stationnaires, les éléments multipliés de bien-être physique qui les entourent, n'ont pas nécessité chez eux cet art si riche en consolations. Et, en effet, sous leur ciel parfumé tout chante, tout s'harmonise : c'est un vaste ensemble musical de tous les êtres créés, une succession d'accords sans dissonnances, une mélodie abondante où s'agencent, comme les sons les plus purs, toutes les formes de la matière. Que feraient-ils donc de notre musique? Leurs sens amollis seraient blessés sans doute par ce qui flatte les nôtres, et leur imagination n'aurait plus de couleurs brillantes, de pensées gracieuses à prêter à ces bruits que nous animons comme le noble langage du bonheur.

D'un autre côté, les hommes du Nord, en proie aux besoins les plus grossiers, aux misères les plus abrutissantes, combattaient isolément contre les rigueurs de la nature, sans chercher dans la civilisation un adoucissement éloigné à des maux présents. L'uniformité du mal, comme celle du bien, devaient empêcher la musique aux deux extrémités du monde continental. En Italie, au contraire, si les peines morales commencent à peser sur le cœur, si les souvenirs du Vésuve et de l'Etna viennent attrister l'âme et rendre la pensée sombre par instants, c'est pour contraster avec le calme de l'Adriatique et la limpidité de l'Arno : voilà la première dissonnance, voilà la musique. La musique devait naître en Italie, qui avait tout juste assez de souffrance, tout juste assez de bonheur pour chanter; puis à mesure que la civilisation déliait les chaînes de misère physique

qui courbaient les peuples septentrionaux, eux aussi se créaient un bien-être moral, en se créant des jouissances matérielles. La musique, non plus abandonnée à l'inspiration toute sensuelle d'un gondolier, ni au savoir pédantesque d'un maître de chapelle, mais cultivée avec soin, avec amour, se naturalisait en Allemagne, parce que l'Allemagne avait besoin d'elle. Eh bien! l'art, dans son acception la plus abstraite, a suivi la même marche. En Orient, c'est un reflet souvent insaisissable de la lumière qui inonde le monde extérieur; en Italie, ce n'est plus que l'écho de la brise du soir, le murmure du flot qui vient mourir sur la plage; dans le Nord enfin, c'est un monde idéal qu'il faut rêver pour ne point assister au monde réel. Voilà pourquoi l'inspiration allemande est plus hardie, plus énergique, plus riche d'harmonies; voilà pourquoi l'inspiration italienne est plus suave, plus passionnée, plus mélodieuse; voilà pourquoi l'inspiration orientale est plus élevée, plus pure, plus rayonnante. En Europe l'art, en Orient le génie.

DE LA POÉSIE ORIENTALE.

Nous avons présenté le sensualisme comme le caractère le plus saillant de la poésie orientale, comme la raison de sa supériorité sur la nôtre, sans oublier que notre conviction pouvait irriter d'autres convictions, que nos préférences pouvaient blesser les fibres de la susceptibilité nationale; mais lorsqu'une vérité puissante, incontestable, vient se ranger à notre système, lorsqu'un fait matériel vient se joindre à notre proposition comme un corollaire immédiat, comme un rapport de haute logique, nous n'avons plus qu'à laisser parler la raison : elle saura bien nous dire, en effet, que le sensualisme de la poésie asiatique devait avoir pour écho la *popularité*. Et maintenant, poëte de l'Occident, n'espérez pas nous échapper! Il faut que votre front se courbe, il faut que votre orgueil s'humilie devant cette popularité qui ne saurait être votre partage; car vous n'oserez pas méconnaître dans la généreuse sympathie des masses, dans le culte universel de tout ce qui pense, cette auréole qui vous manque. Eh bien, non! ce n'est pas à vous qu'il a été donné d'émouvoir les masses; ce n'est pas à vous que le peuple appartient. Jetez les yeux sur vos œuvres, reportez-les sur celles d'Orient, et comparez.

En Occident, le poëte est un homme d'exception. Sans cesse froissé par les prosaïques douleurs de notre monde glacial, son premier besoin comme son premier désir est de s'élever au-dessus de la foule, c'est-à-dire de s'isoler. Alors il plane; et, de toute la hauteur de son individualité, il jette en bas quelques regards de pitié. Mais bientôt son orgueil s'est dévoré lui-même, et devient impuissant à remplir le vide cruel de son cœur. Il tourne donc les yeux vers cette foule tant méprisée; il revient à elle, il la flatte, il lui demande son admiration. Mais la foule aussi a son orgueil, elle lui rend mépris pour mépris. « Tu as voulu te retirer de moi, « dit-elle au poëte, eh bien! reste dans « ton empyrée; désormais nous ne « saurions-nous entendre. » C'est ainsi que le poëte désespéré se plaint de n'être pas compris, et que l'homme positif, loin de s'offenser des dédains qu'on lui prodigue, les accepte comme un brevet de sagesse. Il en résulte que chez nous un homme de génie passe le plus souvent pour un personnage ridicule, d'autant plus que les gens véritablement ridicules savent fort bien se donner pour hommes de génie. Enfin, soit qu'il y ait une guerre acharnée entre les deux principes du beau et du bien, soit que l'ivraie de l'esprit ait étouffé parmi nous les germes de la haute poésie, il ne faut que de la bonne foi pour reconnaître combien elle est impopulaire.

Mais le poëte, en Orient, c'est l'homme du peuple, c'est le bien-aimé du peuple. Il ne s'est point retiré de la foule, lui; il n'a pas pris le vulgaire en pitié; il n'a pas dit dans son orgueil : « Ces gens-là ne me comprendront pas ! » Sait-il seulement qu'il est poëte? sait-il qu'il a trouvé d'admirables paroles pour d'admirables pensées? Esclave d'une inspiration toute fatale, il obéit instinctivement à une sorte de besoin sensuel, et sa voix qui s'élève dans le

silence de la nuit comme un soupir de bonheur, module avec emphase, mais sans orgueil, des vers pleins de douceur en même temps que d'énergie. Et le poëte est compris, vous dis-je; car cette voix est l'écho de la pensée de tous, car chacun de ses vers est une coupe destinée à recueillir les gouttes éparses de la rosée qui flottaient encore dans le vague des airs. Avec quel charme l'Oriental retrouve dans les accents du poëte ses plus douces illusions, ses rêves les plus chers, non plus dilatés, pour ainsi dire, par la chaleur et le bien-être, non plus insaisissables et vaporeux, mais fixés par une formule appréciable, arrêtés, dessinés par des contours moins fugitifs! Quelles délices pour lui d'accumuler sans peine les trésors de son imagination, de les rassembler sans efforts, de les compter sans dégoût! La mélodie qui frappe ses oreilles est pour lui la source d'une jouissance toute passive, et il s'abandonne volontiers à ce plaisir sans fatigue. Comment le poëte ne serait-il pas compris? Ne devinez-vous pas qu'en l'écoutant l'Oriental s'écoute penser?

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, qu'une telle popularité soit incompatible avec la majesté et la grandeur. Ce qui serait vrai dans notre civilisation sans dignité, sans haut caractère, deviendrait une erreur dans la société orientale, si magnifique de noblesse. Gardons-nous bien de juger la popularité de la poésie en Orient d'après la valeur que nous attachons le plus souvent à ce mot; car alors nous ne saurions nous attendre qu'à des chants grossiers, à des inspirations triviales. Mais rappelons-nous incessamment que nous avons traversé la Méditerranée et laissé derrière nous les honteuses misères de l'Occident. Ici la lumière règne, ici le poëte n'a pas besoin de descendre au peuple, parce que le peuple est à son niveau.

La poésie des sens devait donc être la poésie populaire; mais elle ne pouvait naître que dans ce monde de bonheur, où l'homme physique domine si complétement l'homme moral. Les nations occidentales n'étaient pas faites pour cette contemplation tranquille, pour ce calme fortuné de la poésie asiatique; elles ont suivi leur voie d'activité et d'inquiétude, en n'accordant à leurs poëtes qu'un peu d'envie et beaucoup de mépris. Ce n'est pas que les Orientaux n'aient senti comme nous que le poëte était quelque chose de plus ou de moins que le reste des hommes; mais ils n'ont pas, comme nous, regardé sa supériorité avec jalousie ou sa faiblesse avec dédain. Peut-être, après tout, seraient-ils en droit de le prendre en pitié; car ce besoin de formuler les plus nobles idées, cette activité qui s'exerce à concentrer les rayons épars de la lumière, est sans doute aux yeux de l'Oriental une étrange maladie : cependant il la respecte. Et nous, que rien ne monte à la hauteur du poëte; nous, qui rampons au-dessous de lui, nous avons trouvé pour lui plus d'envie que d'admiration, plus de mépris encore que d'envie; il semble que le ridicule, cette arme empoisonnée qui nous est particulière, se soit essayée d'abord sur les hommes qui devançaient la foule. Aux yeux du vulgaire, le nom de poëte n'est plus que celui d'une espèce distincte de fous, dont la monomanie est classée comme une autre dans l'ordre général des affections maladives de l'esprit, dont le traitement spécial exige des soins extraordinaires, que sais-je? peut-être même un corps de logis séparé dans les maisons de santé. En assimilant le poëte au fou, nous avons tout fait pour l'avilir, parce qu'il se glisse toujours dans notre compassion un levain de mépris et de ridicule. Le contraire est arrivé en Orient.

Si le rapport qui existe entre le délire du poëte et la fièvre du fou n'a pas échappé au bon sens populaire, un rire insultant n'a pas accueilli les transports de l'homme inspiré, au souvenir des transports de l'homme en démence. Tout l'Orient respecte le fou à cause du poëte. Tout l'Orient regarde le fou comme une créature sacrée, parce que le poëte est un fou. Peut-être, en retournant sur nos pas, trouverons-nous dans ce respect, dans cette vénération, une arrière-pensée de vanité instinctive, une logique d'amour-propre. Nous avons dit que le peuple s'écoutait lui-même en écoutant la parole du poëte; il devait donc ménager les analogies

d'inspirations, et prendre garde au contre-coup du mépris qui aurait pu frapper la démence. Au reste, les Orientaux, et généralement les peuples primitifs, ont poussé le respect pour les fous jusqu'à les assimiler aux sages. Les Persans appellent *medjzoub*, ou illuminé, l'homme *aimanté* par la grâce de Dieu, l'homme qui fait profession de piété et de contemplation, ce qui n'empêche pas ce même mot de signifier, dans le langage usuel, un idiot, un homme dont l'intelligence est malade. Ils ajoutent même que le fou est conduit par Dieu, de même que le poëte est inspiré par lui : de façon que ce dernier, à leur sens, ne s'appartient pas plus au moral, que le premier ne s'appartient au physique.

Mais il n'est pas besoin de reporter sans cesse nos regards sur nous-mêmes, sur notre Europe, pour sentir ces puissants contrastes des civilisations et de mœurs. Au milieu des régions les plus fortunées de l'Asie, la Judée, pauvre et souffrante, se montre comme une lèpre hideuse. La nature semble l'avoir accablée à plaisir de toutes les misères exceptionnelles. Un pays aride, des montagnes dépouillées, un fleuve triste et sans majesté, devaient isoler la nation juive des autres nations de l'Orient. En effet, avant d'être les esclaves de leurs voisins, les Juifs sont les esclaves d'une nature rude et sauvage; ils sont ignorants, grossiers et cruels comme tous les peuples misérables. Comment alors, aux jours de la domination étrangère, ont-ils pu conserver leur nationalité, si orgueilleuse et si méprisée? C'est qu'ils étaient eux-mêmes nés étrangers en Orient; c'est que les chaînes de misère qui les accablaient servaient aussi à les unir. Ils n'ont donc jamais pu se confondre avec leurs oppresseurs, et c'est ainsi qu'ils ont traversé des siècles, agglomérés par l'oppression elle-même. Et voulez-vous comprendre par un seul mot combien ils sont étrangers à l'Orient? Ouvrez leurs livres : ils parlent de l'*avenir*. Or ce mot d'*avenir* est un abîme, que rien ne saurait combler, entre la véritable société orientale et la société juive. Pour espérer, il faut souffrir; l'espérance est une larme.

Tandis que le reste de l'Orient jouissait sans inquiétude du bonheur présent que la nature lui prodiguait, la Judée seule nourrissait une pensée d'avenir, une espérance, parce qu'elle était misérable et opprimée. Suivons maintenant, dans son reflux en Europe, cette civilisation si déplacée en Asie. On voit déjà que les Hébreux se trouvent dans le même rapport d'opposition que nous-mêmes avec la société orientale, essentiellement basée sur le bien-être matériel. Or, nous ne pouvions aller à eux; ils sont venus à nous. Sans doute, aux yeux de la politique, leur dispersion par toute la terre est le dernier coup qui pût les frapper comme peuple, et le dernier degré de leur ruine; mais aux yeux de la philosophie, ce jour-là est le premier de leur triomphe. Croyez-vous que la société juive soit ensevelie sous les murs de Jérusalem? Croyez-vous que ses destinées soient accomplies à jamais? Non. La voilà qui se répand par toute l'Europe, qui envahit l'Occident sans combat. Le génie qui présidait à cette bizarre civilisation se trouve à l'aise dans notre monde; il se modifie, il s'agrandit, et le christianisme vainqueur naît du judaïsme persécuté. C'est que la loi hébraïque semblait faite pour nous au moyen âge, grossiers, cruels et inquiets comme la peuplade exceptionnelle qui nous l'apportait de Palestine; c'est que le principe social des Juifs, comprimé dans son essor par le bien-être asiatique, ne pouvait se développer que parmi les souffrances et les misères d'une autre contrée.

Et cependant, chose bien remarquable, malgré leur dispersion, malgré le triomphe de leurs doctrines, les Juifs, après tant de siècles, ont dû rester unis entre eux. Par une étrange fatalité, le mépris qui les avait maintenus dans un coin de l'Asie les sépare encore du reste des nations que leurs doctrines ont soumises. Nous acceptons leur civilisation, leurs dogmes, leurs livres sacrés, et nous accablons leur secte de persécutions et de haine. Pour expliquer une telle anomalie, il faut se reporter au temps où ce peuple apprenait dans la servitude à détester les étrangers. Il a conservé dans l'exil cette haine des nations à laquelle les supplices, les vexations sans nombre, les plus hideuses tortures,

ont trop bien répondu. Mais, après tout, en Europe comme en Asie, les Juifs, unis par les liens d'une foi commune, l'ont été bien plus encore par la communion du mépris et du martyre : c'est là tout le secret de leur nationalité. Et, d'ailleurs, malgré ce mépris, cette haine, ces persécutions infamantes, ils sont encore nos vainqueurs : le peuple est avili, sans doute, mais le dogme est glorieux ; et Titus, en renversant leur temple, n'a fait que les placer au point de départ d'une immense conquête.

Or, si la loi chrétienne, qui n'est qu'une modification du judaïsme, nous a trouvés si faciles à soumettre, il faut bien reconnaître des rapports frappants entre le génie social de l'Europe du dix au quinzième siècle et celui qui maintenait en Asie la petite population hébraïque : ces rapports sont ceux des misères matérielles. Nous ne devons donc pas nous étonner de trouver dans les poëtes hébreux ce psychisme étranger à l'Asie, et qui a dû se naturaliser dans notre Europe. Les poëtes hébreux sont des prophètes, des voyants. Tandis que le peuple vainqueur chante avec une noble insouciance le repos et le bonheur du moment présent, les poëtes du peuple vaincu s'élancent dans les espaces de l'avenir pour y chercher cette liberté qui les fuit. Leur âme se tourne sans cesse vers ces illusions chéries de régénération et de vengeance ; leur imagination s'épuise à formuler des promesses de bonheur et de gloire.

« Israël a mis sa confiance dans le
« Seigneur, disent-ils, et le Seigneur dé-
« livrera Israël. Les ennemis du peuple
« saint seront couverts de confusion,
« et le Seigneur leur brisera la tête. »

C'est toujours ainsi qu'un chef remuant et ambitieux parlera à un peuple d'esclaves qu'il veut exciter à la révolte ; on lui promet sans cesse le secours de Dieu, on exalte ses souffrances présentes par l'aspect du bonheur à venir, et on lui livre d'avance tous les objets de sa haine. A la vérité, les Juifs, continuellement déçus dans leurs espérances, n'ont eu d'autres ressources que de leur assigner un terme certain, mais éloigné. C'est ainsi que leur attente du Messie est devenue le fondement de leur religion, et, par contre-coup, de la nôtre ; mais par une bizarrerie qui s'attache obstinément aux destinées de ce peuple, il faut que ses prophéties se tournent contre lui-même. Non-seulement l'heure de la délivrance n'arrive pas, non-seulement il n'est pas donné aux Juifs d'allumer le bûcher de la vengeance, mais leur esclavage se perpétue de génération en génération, mais les supplices, les persécutions sans nombre, sont les seules réponses des autres hommes à leurs cris d'espoir et de haine.

Puis la fatalité semble y mettre de l'ironie. Plus tard, lorsque la société chrétienne est devenue forte et dominante, lorsqu'elle se charge de réaliser les tortures et les bûchers rêvés par les Juifs, c'est pour eux que les tenailles du bourreau rougissent dans les brasiers ardents, c'est pour eux que le bûcher s'allume. Attendez, la fortune leur réserve encore un sarcasme plus amer. Lorsque l'Inquisition triomphe, lorsque le fanatisme des temps modernes renouvelle l'exemple horrible des sacrifices humains, c'est en répétant leurs chants d'espoir que l'on étouffe leurs cris d'agonie! Quelle moquerie cruelle! tandis que la flamme dévore des milliers d'Israélites, quelques moines impassibles leur jettent à la face cette sanglante psalmodie :

« Israël a mis sa confiance dans le Seigneur, et le Seigneur n'abandonnera pas Israël ; les ennemis du peuple saint seront couverts de confusion, et le Seigneur leur brisera la tête. »

Et le juge qui les condamne s'appuie sur le texte même de leur loi :

« Vous les égorgerez tous, et vous serez sans pitié pour eux. » (*Deutér.*, ch. VII, v. 2.)

Mais, sans insister sur le sort de leurs poëmes, c'est-à-dire de leurs prophéties, il faut voir comment ce lyrisme exalté, ces satires violentes, ont été accueillis de leurs contemporains. N'oublions pas que chez les Juifs l'autorité restait aux mains des prêtres, et que le même homme parlait au nom du Seigneur et au nom du peuple. Quelle puissance ne devaient donc pas avoir les poésies prophétiques, émanées du sanctuaire, dans cette constitution théocratique ! La voix des poëtes était réelle-

ment un levier politique, un moyen de gouvernement; c'était la trompette destinée à réveiller le courage du peuple, à l'appeler à la révolte. On conçoit alors que le métier de prophète, intimement lié à la religion, et surtout à la politique de l'État, dut être parfois fort dangereux.

En effet, le peuple juif est le seul peuple de l'Orient qui se soit jamais avisé de persécuter ses poëtes. Parmi ceux même dont on révéra depuis les écrits et les visions, il en est bien peu qui n'aient payé cher le respect qu'on leur porta dans la suite. Ézéchiel, Jérémie, sont lapidés par le peuple. Isaïe, qui probablement s'était permis de faire de l'opposition contre Manassé, roi de Juda, est scié en deux par ordre de ce prince. Nos rapports avec les Hébreux s'arrêtent là, et l'on peut dire qu'il y a progrès; mais, franchement, les peuples de l'Orient n'ont pas eu besoin de ce progrès. Je ne sache pas que Hafiz, Ferdoussi ou Saadi aient jamais excité autre chose que de l'admiration, ce qui n'est pas moins glorieux pour leur nation que pour eux-mêmes.

En résumant ici les éléments les plus variés de notre conviction, il sera facile de faire remarquer leur concordance. Nous avons attribué d'abord à l'heureuse influence du climat ce caractère de naïveté sensuelle si profondément empreint sur la pensée orientale; nous avons vu cette pensée en effet se modifier avec le soleil, avec l'aspect des terrains, et subir, comme l'air le plus subtil, les variations infinies de la nature physique. Puis, en la suivant dans sa formule la plus matérielle, nous avons encore reconnu combien l'excès de bien-être et, d'autre part, l'excès de misère nuisaient à son développement par les arts. En dernier lieu, en considérant la poésie comme un épanchement involontaire et instinctif de l'imagination, c'est-à-dire du souvenir, nous en sommes arrivés à ce résultat, également confirmé par l'expérience, que la poésie devait être exclusivement sensuelle chez un peuple où le bien-être des sens est le véritable état des facultés humaines; et nous avons dû conclure, sans crainte d'être démentis par la réalité, que la poésie orientale était vraiment la poésie populaire. Nous nous attendons bien à nous voir accusé par quelque raisonneur très-occidental d'établir en principe ce qui n'est qu'en question, lorsque nous présentons la popularité de la poésie asiatique comme un signe infaillible de sa supériorité sur la nôtre. Notre réponse sera facile. Traversez la Méditerranée, messieurs, changez de point de vue : celui qui est à l'ombre de la montagne ne voit pas le soleil; mais doit-il le nier?

ÈRE DE LA CIVILISATION ISLAMIQUE.

Maintenant qu'on peut comprendre par quelle loi fatale, par quelle union matérielle de la nature et de l'humanité, la vie sensuelle a toujours été si facile en Orient, si calme quand elle n'est pas troublée par la guerre, si douce quand elle peut s'abandonner sans obstacle au courant limpide de l'existence passive, nous n'aurons plus à nous arrêter longuement sur ces époques de félicité inaltérable qu'on a appelées l'ère de la civilisation islamique. Nous laisserons à d'autres historiens ce récit des phases diverses de la destinée des Abbassides; nous ne suivrons pas les Abou-Djafar-al-Mansour, les Haroun-al-Raschid et les Al-Mamoun dans leurs dernières luttes contre l'esprit de désordre, dans leurs conquêtes intérieures et extérieures. A dater du jour où la ronde Bagdad fut fondée avec son rempart de briques, ses cent soixante-trois tours, son canal intérieur où coulaient les eaux du Tigre, ses portes de Wasset, rapportées soigneusement de Perse pour embellir l'entrée de la nouvelle capitale des khalifes, à dater de cette année 145 de l'hégire (762 de J. C.), l'empire islamique, qui avait préféré les chaudes campagnes de la Mésopotamie aux frais jardins de Damas, n'eut plus sur la Syrie une action immédiate et quotidienne. Ce fut désormais pour la province détrônée moins de gloire et moins de richesses, il est vrai, mais aussi moins d'inquiétudes et moins de troubles. Tout bientôt dans cette féconde terre, désormais éloignée du centre rayonnant mais brûlant du pouvoir suprême, tout reprit cette allure tranquille, cet aspect reposé qui caractérisent la prospérité

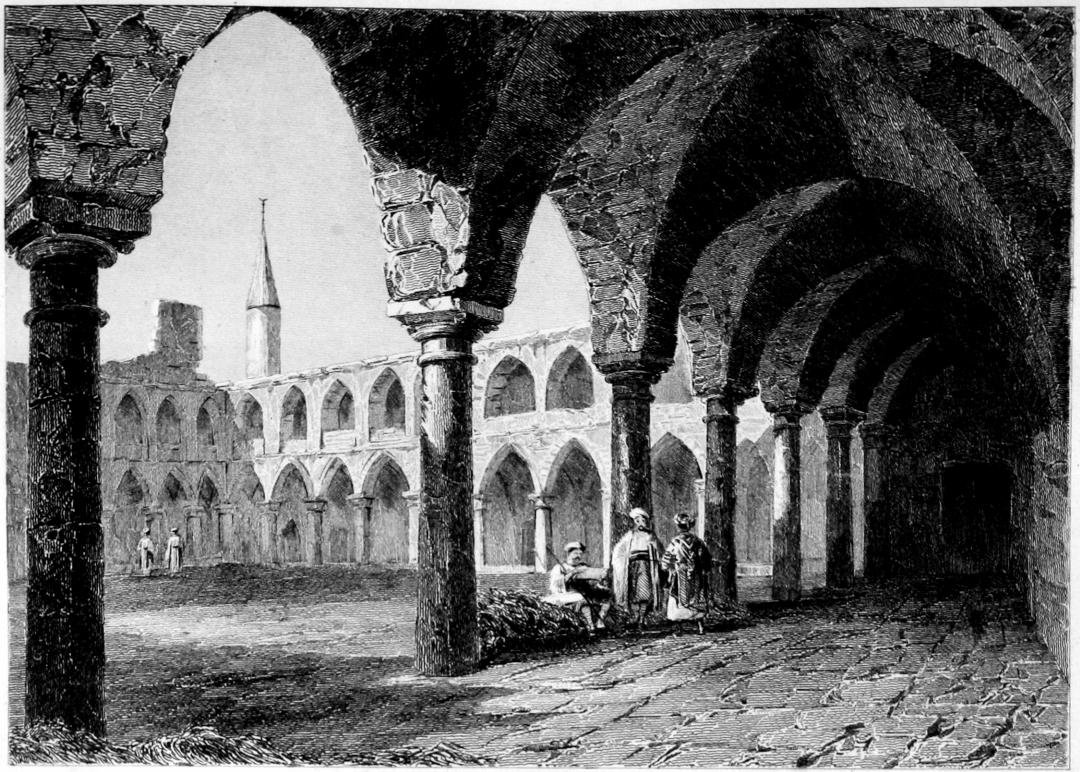
publique chez les peuples orientaux.

Il y a d'ailleurs cela de particulier dans les révolutions musulmanes à partir de cette époque, qu'elles n'atteignent et n'affectent que ceux qui y prennent part. Les Ommiades avaient complété l'œuvre de Mahomet. De toutes ces tribus nomades ou au moins indépendantes qui s'agitaient dans les déserts d'Arabie Mahomet avait fait une nation. Ses successeurs immédiats, le grave Abou-Bekr, l'énergique Omar, en proposant la conquête du monde à ses races réconciliées, leur avaient ouvert une carrière où elles s'éparpillèrent à l'envi. Enfin Moawiah, par son génie d'ordre et d'avenir, s'était hâté de constituer une portion de la conquête, la plus riche, la plus centrale, la Syrie. Dès lors, pour une grande partie des vainqueurs, une propriété stable et positive remplaça un butin variable et chanceux; une hiérarchie pacifique remplaça l'égalité militaire des temps antérieurs. Le repos succéda à la lutte, l'industrie à la dévastation ; de même que l'élection des premiers khalifes était détruite au profit de l'hérédité dans la famille d'Ommeyyah. Dès cette époque la nation arabe fut irrévocablement fondée. Chacun y trouva son emploi, la satisfaction de ses goûts ou le développement de ses passions. Ceux que leur ardeur guerrière appelait à la vie des combats eurent sans cesse devant eux le champ le plus vaste et la facilité la plus grande de s'y précipiter. Ceux, au contraire, dont l'esprit plus calme, dont le caractère plus tranquille, préféraient jouir incontinent du bonheur que la victoire leur avait préparé, eurent à choisir, depuis l'embouchure du fécond et charmant Oronte jusqu'au territoire embaumé de Damas, leur place au plus vivifiant et au plus doux des soleils.

Qu'importaient à ces derniers les péripeties de la guerre, les vicissitudes de la cour, les ébranlements du pouvoir! Tant qu'un fléau de Dieu ou des hommes ne les frappait pas, ils demeuraient dans la plus facile et la plus heureuse indolence. Nourris par une terre prodigue, charmés par une nature ravissante, ils n'avaient qu'à se laisser vivre pour goûter cette félicité que l'on respire sous un ciel azuré, dans un climat délicieux, en face des plus gracieux paysages de la terre. Grâce, en outre, à leur croyance au dogme de la fatalité, qui dispense l'homme de toute sollicitude s'il le dispense aussi de tout remords, ils n'avaient rien à prévoir, rien à craindre, aucune inquiétude préventive à se créer. Ce sont ceux-là, ce sont ces paresseux mais fortunés mortels que nous avions particulièrement en vue lorsque nous avons tâché, dans nos trois chapitres précédents, de donner une idée de la pensée, de l'art et de la poésie en Orient. Leur nombre augmenta, d'ailleurs, pendant toute la durée du règne des Ommiades. Ils se recrutèrent parmi les anciens indigènes proprement dits, ces voluptueux Syriaques, qui avaient profité tour à tour de la civilisation grecque, de la richesse des Séleucides, de l'industrie efféminée des Byzantins; et bientôt ils formèrent comme le noyau du peuple syrien. C'était donc un contraste tranché que les mœurs des rudes habitants du Liban, la montagne chrétienne et indépendante, et celles des molles populations qui s'étaient fixées sur les bords enchantés de l'Oronte, et dans ces villes pleines de délices : Hamah, Hems, Famièh, Rastan. De là l'énergie des uns à profiter de toutes les circonstances pour assurer leur liberté ; de là aussi l'égoïsme et l'ingratitude des autres envers le dernier des Ommiades, auquel tout refuge fut fermé, tout secours fut refusé par ceux-là mêmes qui avaient le plus profité de l'établissement, de l'administration et de la fortune de ses ancêtres (*).

Dans ce drame sanglant du massacre des Ommiades, nous l'avons dit, il y eut bien des victimes; mais, une fois la vengeance abbasside assouvie, une fois la famille qui avait régné un siècle à Damas éteinte dans ses membres principaux, proscrite jusque dans sa clientèle la plus éloignée, il y eut du calme, du bonheur encore pour la Syrie, si richement dotée par la Providence. Dans cette nature si fertile, en effet, sous ce soleil si bienfaisant, il suffisait de quelques années de culture pour rendre à la terre toute sa fécondité, pour réparer les désastres les plus terribles, les

(*) Voyez Abou'l-Féda.



Lemaitre direxit

Cloître de St. Jean d'Acre

plus cruels ravages des révolutions intérieures. Puis la réaction des Abbassides contre les Ommiades n'était après tout qu'une calamité locale et particulière. Cette guerre civile ne ressemblait point à la guerre de conquête, où le vainqueur pénètre et fouille partout, se répand à travers les campagnes comme un fleuve débordé, descend jusque dans les vallées les plus profondes, ou monte jusque sur les plateaux les plus élevés. Elle n'inquiétait tout au plus que les grandes villes; elle ne frappait que les partisans de la dynastie déchue. Qu'importe donc, dorénavant, aux insouciants Syriens, quel khalife règne à Bagdad! Que leur importent les luttes éloignées des Grecs et des Arabes! Désormais les armées belligérantes ne combattent plus dans leurs contrées; à peine les troupes arabes y passent-elles quelquefois en se rendant en Asie Mineure. Les plaines de l'Euphrate et du Tigre ont détrôné les prairies de l'Oronte; mais ces dernières y ont gagné une sécurité qui les rend plus verdoyantes, plus grasses, plus délicieuses que jamais.

Après les quatre années où Abou-'l-Abbas-al-Saffah accumula tant de supplices, établit une inquisition si violente, dans le but de ne laisser vivre aucun de ceux qui pouvaient s'opposer à l'élévation de sa famille, son frère Abou-Djafar, plus humain parce qu'il était plus fort, dont les nombreux succès militaires lui valurent le titre d'*Al-Mansour* (le Victorieux), demeura vingt-deux ans en possession du khalifat. Ce long règne fut favorable à l'empire tout entier, et particulièrement à la Syrie. Si les annales de ce dernier pays ne présentent point à cette époque de faits dignes d'être rapportés, c'est la preuve la plus évidente de sa prospérité intérieure. Comme nous l'avons établi plus haut, l'Oriental est facile au bonheur; il cueille avec ravissement, sans s'inquiéter de l'avenir, les heures de félicité que le ciel lui envoie. Mais aussi, quand les jouissances de toutes sortes se pressent autour de lui, l'apathie le gagne, son corps se repose, son esprit rêve au lieu d'agir, son âme amollie s'endort dans l'ivresse des plus indolentes voluptés. Tel fut le Syrien, il faut le croire, surtout à ce moment du khalifat où la certitude de la puissance des Abbassides et les richesses de la conquête peuplèrent en si peu de temps Bagdad d'un million d'âmes, et y entassèrent en un quart de siècle toutes les somptuosités, toutes les magnificences, tout l'or et l'argent de l'Asie et de l'Afrique. La Syrie, qui n'avait fourni aucun guerrier fameux aux armées arabes réunies en Mésopotamie, et lancées de tous côtés par Abou-Djafar contre ses ennemis; la Syrie, qui, assez indifférente aux querelles religieuses ou aux finesses mystiques, n'avait encore envoyé à la nouvelle capitale de l'Islam aucun célèbre docteur en théologie musulmane, la Syrie n'en participa pas moins au bien-être général; et Damas, sans chercher à l'emporter sur l'opulente Bagdad, se fit pourtant remarquer par de nombreuses constructions de palais et de mosquées, par le luxe des vêtements et des équipages d'un grand nombre de ses habitants.

LUXE ORIENTAL.

On a beaucoup abusé du luxe oriental : les uns pour l'exalter et en faire le texte d'interminables descriptions; les autres pour le blâmer et le flétrir avec non moins d'emphase et de déclamations. Certes, un luxe excessif est une preuve de mollesse chez les grands et une chance de misère chez les petits. C'est du moins ainsi que cela se passe dans nos climats rigoureux d'Occident, sous un soleil qui ne féconde qu'avec grand'peine une terre maigre et inconstante. Mais en Orient, avant que les luttes répétées des générations successives eussent remplacé les campagnes pleines de moissons par des champs pleins de ronces, les villes toutes remplies d'habitants par des ruines éparses; au temps où la Mésopotamie était fertile, et la Syrie dix fois plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours, à l'époque des premiers Abbassides enfin, le luxe de quelques-uns n'entraînait pas forcément à sa suite le dénûment du plus grand nombre. Plus tard, sans doute, le luxe amena la faiblesse dans les cœurs, la pusillanimité dans les âmes. Durant le premier siècle si brillant des Abbassides, au contraire, le luxe fut la conséquence lo-

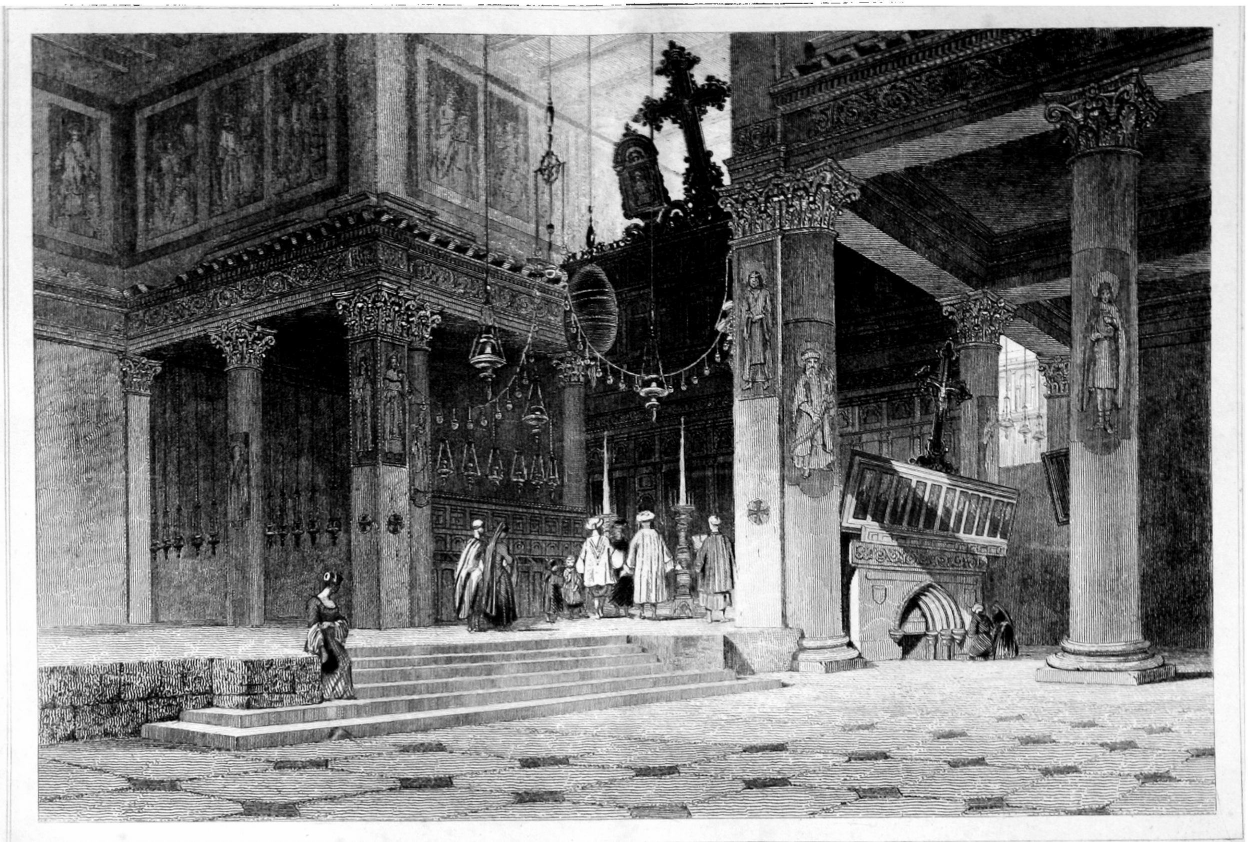
gique du climat, de la victoire, de l'ordre rétabli en Orient.

On nous prêche dès l'enfance, en Europe, le mépris du corps, la supériorité de l'esprit sur la matière. Ce sont de continuelles déclamations sur la vanité des avantages physiques, sur la futilité des soins qu'ils nécessitent; en sorte que l'influence de ces doctrines se fait sentir jusque dans nos habitudes. Il semble, en effet, que ce soit faire injure à la noblesse de notre intelligence que de nous occuper de la moitié non pensante de notre être. Sans obéir absolument à cette austérité, qui déclare coupable et condamne les soins minutieux du corps, nous les méprisons, pourtant, comme vils et grossiers, nous les désavouons comme indignes de nous-mêmes. En Orient, au contraire, le climat, les mœurs, la religion elle-même, tendent à relever ces habitudes que nous flétrissons, et le culte de la beauté finit par idéaliser la matière, ou du moins par la replacer au niveau de l'esprit. Pour juger les coutumes asiatiques avec impartialité, il ne faut donc pas les prendre au point de vue de nos propres coutumes. Soyons fiers, s'il le faut, de notre vie d'abstractions; mais ne craignons pas de reconnaître que la vie sensuelle est conforme aux lois primitives, et partant très-logique. Et vraiment, en bonne conscience, est-ce donc un si mauvais emploi des facultés intellectuelles, que d'augmenter la somme de bonheur matériel que la nature nous accorde? N'est-ce pas à défaut de celui-là que nous cherchons l'autre à grand'peine, dans ce que nous appelons les plaisirs de l'esprit? Soyez de bonne foi : s'il vous est jamais arrivé d'envier aux Orientaux leur ciel et leurs parfums, que croyez-vous qu'ils vous envient en retour? Plus sages que nous peut-être, ils ont perfectionné la science du bien-être, et tant que les khalifes ont montré de l'intelligence, de la force et de la résolution, leur magnificence n'a fait aucun tort à leur politique : ce n'était pas le luxe qui devait détruire leur pouvoir et ébranler leur empire.

Cette magnificence, du reste, alla toujours en croissant depuis Al-Mansour jusqu'à Moktader. Malgré des guerres presque consécutives pour fonder sa dynastie, Al-Mansour eut assez de prévoyance pour élever un grand nombre d'édifices, pour entourer Bagdad d'une double enceinte, qui la rendit si forte qu'elle mérita dès lors le titre de *Cité de la Paix.* Malgré ses dépenses énormes et répétées, il eut assez de juste économie pour laisser à sa mort près de sept cents millions dans le trésor khalifal. Al-Mahadi, son successeur, ne fut pas moins prodigue sans cesser d'être généreux. Son pèlerinage à la Mekke est presque fabuleux : il y dépensa six millions de dinars d'or. Mais s'il faisait transporter sur une troupe de chameaux des blocs de glace pour rafraîchir sous un soleil brûlant les sorbets et les fruits qu'on apportait sur sa table, tout en songeant à lui il n'oublia pas son peuple. On lui doit de nombreuses citernes, qu'il fit creuser de distance en distance dans le désert sur une étendue de près de deux cents lieues, et aussi des caravanserails vastes et commodes où les pèlerins pouvaient s'abriter contre la chaleur du jour (*).

Le grand Haroun-al-Raschid, le cinquième des Abbassides, ne borna point ses prodigalités à son peuple : il en fit part aussi aux Occidentaux. Toutes nos histoires contiennent le détail des présents qu'il envoya à Charlemagne, parmi lesquels on remarquait des parfums de toutes espèces, des perles et des bijoux à profusion, de l'ivoire, de l'encens, un éléphant splendidement armé en guerre, et surtout une horloge qui parut une merveille à l'Europe, moitié barbare malgré son grand empereur, et qui fut placée dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Haroun-al-Raschid, quoiqu'il eût soldé des armées de cinq cent mille hommes, quoiqu'il eût fait bâtir plusieurs palais en diverses provinces de son immense empire, n'en laissa pas moins à son petit-fils Al-Mamoun de quoi distribuer, à son avénement, deux millions quatre cent mille dinars d'or avant de descendre de cheval. Mais quand ce prince magnifique se maria, ce fut une bien autre libéralité : on versa sur la tête de sa femme mille perles de la plus belle eau, et on établit une loterie où chaque numéro gagnant donnait une terre ou une

(*) Voyez Abou'l-Féda.



Lemaitre direxit

5. Syrie Moderne.

Église de Bethléem

maison. Or chacun avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de gagner.

Tout ce luxe pourrait paraître une exagération de poëte si un historien très-véridique et très-positif, Abou'l-Féda, ne nous avait donné lui-même le détail suivant de la cour d'un khalife :

« Toute l'armée du khalife était sous « les armes; la cavalerie et l'infanterie « formaient un corps de cent soixante « mille hommes; les grands officiers, « vêtus de la manière la plus brillante, « ayant des baudriers qui étincelaient « d'or et de pierreries, se trouvaient « rangés autour de leur chef suprême. « On voyait ensuite sept mille eunuques, « parmi lesquels on en comptait quatre « mille blancs; puis sept cents gardes « d'appartement. Des chaloupes et des « gondoles, décorées de la manière la « plus riche, étalaient leurs banderoles « sur le Tigre. La somptuosité régnait « partout dans l'intérieur du palais; on y « remarquait trente-huit mille pièces de « tapisserie, parmi lesquelles douze « mille cinq cents étaient de soie brodée « en or; on y trouvait vingt-deux mille « tapis de pied. Le khalife entretenait « cent lions avec un garde pour chacun « d'eux. Entre autres raffinements d'un « luxe merveilleux, il ne faut pas oublier « un arbre d'or et d'argent qui portait « dix-huit branches, sur lesquelles, « ainsi que sur les rameaux naturels, « on apercevait des oiseaux de toute « espèce : ces oiseaux et les feuilles de « l'arbre étaient faits des métaux les « plus précieux. Cet arbre se balançait « comme les arbres de nos bois, et alors « on entendait le ramage des différents « oiseaux. C'est au milieu de tout cet « appareil que l'ambassadeur grec fut « conduit par le vizir au pied du trône « du khalife. »

Ainsi la magnificence était ce qu'il y avait d'apparent et de caractéristique dans la domination des Abbassides. Le prestige ne manquait donc pas à ces glorieux khalifes; et comme l'on ne discutait plus leur autorité, elle empruntait à la pompe qui l'entourait une grandeur qui fit longtemps sa force, et qui ne put se perdre que par des fautes nombreuses et des incapacités flagrantes. Au second siècle de l'hégire tout servait la domination des khalifes : l'unité d'un pouvoir sans contrôle, la réunion dans une seule main de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, les résultats merveilleux de cent années de conquêtes, les richesses qu'avaient accumulées tant de victoires. Il suffisait, pour ainsi dire, au souverain d'avoir le sentiment de ce pouvoir immense et incontesté; il suffisait à un khalife de jeter un coup d'œil intelligent sur l'état de son empire pour régner sans trouble et sans difficulté. Mais si le prince était puissant, le peuple était-il heureux? Tout nous le fait présumer. Les Arabes étaient maîtres, étaient riches, étaient forts; dans une pareille situation, il ne dépendait que de l'individu de jouir avec sécurité des biens qui s'offraient naturellement à lui. Quant aux Chrétiens, comme la certitude de la domination rend d'ordinaire les Orientaux faciles à vivre et tolérants; comme, d'ailleurs, les industries que les vaincus cultivaient étaient utiles aux jouissances de leurs vainqueurs, on les protégeait volontiers dans leurs travaux, et on les laissait pratiquer leurs dévotions à l'aise. L'esprit tranquillisé sur leur existence matérielle, assurés de la rémunération de leur travail, jamais inquiétés dans leur conscience, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes du bonheur qu'ils ne trouvaient point.

En Syrie, particulièrement, on peut croire que le peuple était heureux. On laissait, dans la grande ville byzantine d'Antioche, trôner tranquillement un évêque grec et un évêque latin. Les habitants de la cité pouvaient, sans déplaire à leur maître, sans être par eux molestés en aucune façon, se partager entre les deux Églises chrétiennes, se disputer tout à leur guise sur l'interprétation des dogmes et sur l'esprit des Écritures. Les autres villes chrétiennes jouissaient pour leur culte de la même liberté; et, tout en se préoccupant de leur béatitude céleste, elles pouvaient arrondir avec facilité leur fortune terrestre. Beaucoup d'entre elles avaient des marchés fort importants, Séleucie, Tripoli, Sidon et Tyr. Jérusalem elle-même était devenue une place de commerce : elle avait une foire, à la mi-septembre, où se donnaient rendez-vous l'Asie et l'Afrique, et où venaient même

des marchands européens sous le prétexte de pèlerinage. La Montagne, l'austère Liban, se tenait en repos; ses solitaires y protestaient sans dangers contre la démoralisation du siècle, contre la corruption des villes et contre le triomphe de l'Islam.

Si les Chrétiens jouissaient de cette sécurité qui rendait leur sort supportable au moins, les Mahométans possédaient cet ordre puissant qui a fait leur civilisation. Le Koran, admis par tous, de code religieux était devenu un code civil. Les interprétations nombreuses qu'on en avait données le rendaient applicable à toutes les circonstances de la vie sociale. La politique y trouvait sa force; la justice, son autorité. Tout y avait été réglé : les rapports des hommes entre eux, et l'établissement de la famille. Ici nous touchons à une question délicate, et qu'il nous sera permis de traiter rapidement, celle de la condition des femmes musulmanes. Voyons comment était établie leur destinée.

CONDITION DES FEMMES MUSULMANES.

Ce qui nous choque le plus dans la loi asiatique, c'est assurément la polygamie. Le Koran conseille de n'avoir qu'une femme, mais il permet d'en prendre autant qu'on en pourra nourrir. Cependant il faut distinguer, parmi celles qu'un bon Musulman recueille dans son harem, diverses classes d'épouses et de femmes. Croyez-vous donc qu'elles soient moins protégées par la loi que celles dont un maire reçoit le serment? (*)

L'apparition de Mahomet fut le signal d'une réforme dans les mœurs. Avant lui la polygamie n'était qu'un monstrueux abus de la force et l'absence totale de moralité. C'était beaucoup que de régulariser un état de choses aussi défectueux. Le législateur ne pouvait pas heurter de front des usages consacrés par le temps; il fit tout ce qu'il y avait à faire : il toléra le principe, mais en restreignit les applications. D'abord il établit des distinctions entre les femmes légitimes et les femmes esclaves. Il assura aux premières des avantages tels, qu'à moins de posséder une grande fortune, un Musulman use rarement de la faculté accordée par la loi d'avoir en même temps quatre épouses légitimes ou *nikiahlus*.

Le pouvoir de divorcer, à la fois si sage et si exorbitant, fut contre-balancé par des stipulations de reprises, par des établissements de dot. Quant aux esclaves, il les recommanda à l'humanité de leur maître, et on sait ce que vaut une recommandation du *Koran*. On ne vit plus, comme auparavant, de malheureuses femmes lutter contre la misère, et disputer à la faim la vie de leurs enfants et la leur. En donnant aux femmes une existence légale, Mahomet raviva aussi le feu de l'amour maternel, qui s'éteint si vite dans la débauche. L'homme retrouva ses enfants en même temps que son épouse; et la famille se reforma sur des bases nouvelles.

Puis, comme cette loi n'est qu'une concession aux faiblesses humaines, concession que l'on ne saurait blâmer puisqu'elle portait alors des fruits d'amélioration morale, l'Islam permet encore une autre sorte de mariage, non moins légal, non moins sacré, mais dont l'esprit est si éloigné de nos mœurs, que nous ne cherchons pas à le défendre. Nous voulons parler du mariage au *kabin*, par lequel l'homme et la femme se prennent à loyer, et contractent entre eux un véritable bail. Les clauses et conditions une fois déterminées, les époques fixées, les prix débattus, le mariage est consacré. Puis le terme de cet engagement arrive, les comptes sont réglés, et chacun des deux époux rentre dans sa liberté première. Au surplus, il est bon de remarquer que le plus souvent les contractants n'usent de cette liberté que pour l'engager de nouveau, comme si la pensée d'un lien indissoluble était plus pesante que le lien lui-même.

On nous saura gré, sans doute, de rapporter quelques fragments du texte de la loi qui régit les femmes en Orient : on en comprendra mieux l'esprit. Mais ce qu'il ne faut pas oublier surtout, c'est que Mahomet avait à combattre d'énormes abus, et qu'il fit tout ce qu'il était humainement possible de faire en les

(*) Voyez le Koran, Surate IV, traduction de Kasimirski.

resserrant dans les bornes d'une légalité telle quelle.

Ainsi, lorsqu'il écrit (*Koran*, chapitre IV) : « Vous n'épouserez ni vos mères, « ni vos filles....., ni vos belles-filles, « ni deux sœurs, » il ajoute : « Si le « crime est commis, le Seigneur est in- « dulgent et miséricordieux. » D'après ce seul verset, on peut juger l'ensemble de la loi : on sent que l'autorité de Mahomet était bien douteuse, puisqu'il ne promulguait pas une loi sans laisser entrevoir le pardon de sa violation.

Comme la loi chrétienne, l'Islam proclame hautement la supériorité de l'homme sur la femme. « Les hommes « (vers. 38) sont supérieurs aux fem- « mes. » Et le législateur, qui veut bien nous en dire la raison, continue ainsi : « Parce que Dieu leur a donné la préé- « minence sur elles, et qu'ils les dotent « de leurs biens. Les femmes doivent être « obéissantes, et garder le secret de leurs « époux, lorsque le ciel a permis qu'elles « le connaissent. Leur désobéissance « pourra être punie par le mari, qui se « retirera d'elles, ou qui usera de sa force. « La femme soumise évitera ces mauvais « traitements. »

Au surplus, le législateur n'a pas livré la femme au despotisme arbitraire du mari : « Si vous craignez la dissen- « sion entre les deux époux, dit le verset « 39, appelez un juge de chaque côté; si « les parties consentent à vivre en bonne « intelligence, Dieu assurera la paix de « la famille. »

En général, le législateur ne détaille ses préceptes que pour en fixer le principe. Quant aux espèces, il les abandonne à la sagacité du juge chargé d'appliquer la loi. L'autorité du juge, c'est-à-dire la puissance arbitrale, devient donc d'autant plus forte, que les règles tracées par le texte sont moins étroites. Or, dans les circonstances qui accompagnèrent la venue de Mahomet, c'était beaucoup que de substituer la volonté d'un homme à l'anarchie qui régnait parmi les peuples orientaux. Voilà pourquoi le Koran, comme la Bible, n'aborde guère les points de droit, et en réserve la solution à l'équité naturelle. Il n'en faut pas conclure, cependant, que les expressions de la loi soient tellement vagues qu'on puisse en dénaturer le sens, et que ce pouvoir conféré au juge soit une lacune dans la disposition du texte. Par exemple, en permettant le divorce, en l'entourant de sages restrictions, Mahomet n'oublie pas qu'il n'a encore rempli que la moitié de sa tâche. Il vient de régler l'exercice de cette faculté, il lui reste à en régler le résultat.

« Que les femmes répudiées, dit-il « (ch. II, v. 228), laissent passer trois « mois avant de se donner à un autre « époux. » Puis, de peur que l'homme ne soit tenté d'abuser de sa force, il ajoute (v. 232) : « Lorsque la femme « que vous aurez répudiée aura laissé « passer le temps que je vous ai fixé, « vous ne l'empêcherez pas de se don- « ner à un autre époux. »

Il faut remarquer que la loi mahométane, si indulgente pour les infractions de fait qu'elle prévient, l'est bien davantage pour les fautes qu'on peut avoir l'intention de commettre. Comme nous l'avons dit, c'est une concession continuelle aux faiblesses de l'humanité. Ainsi, tandis que le rigorisme chrétien proclame que la pensée du mal est aussi coupable que l'action du mal, l'Islam s'empresse de prévenir toutes craintes à cet égard :

(V. 235.) « Le désir d'épouser une « femme, soit que vous l'exprimiez, « soit que vous le cachiez dans votre « cœur, ne vous rend pas criminels à la « face de Dieu. Il sait que l'image des « femmes est toujours devant votre « pensée. »

On remarquera que le législateur ne procède que par voie de conseils, et que ces conseils se résument à peu près par ces mots : Faites ce que vous voudrez.

Le nombre des versets du Koran où il est parlé du mariage des femmes est immense; mais ils se répètent souvent. Mahomet accordait bien aux femmes une existence légale, mais il ne leur donnait pas l'existence publique; en sorte que le code de l'Islam est beaucoup moins riche que le nôtre en dispositions à leur égard. En effet, il a fallu régler, chez nous, les rapports de la femme mariée au reste de la société; en Orient, on n'avait à régler que ceux de l'épouse à l'époux. Nous avions à considérer les relations d'affaires et d'in-

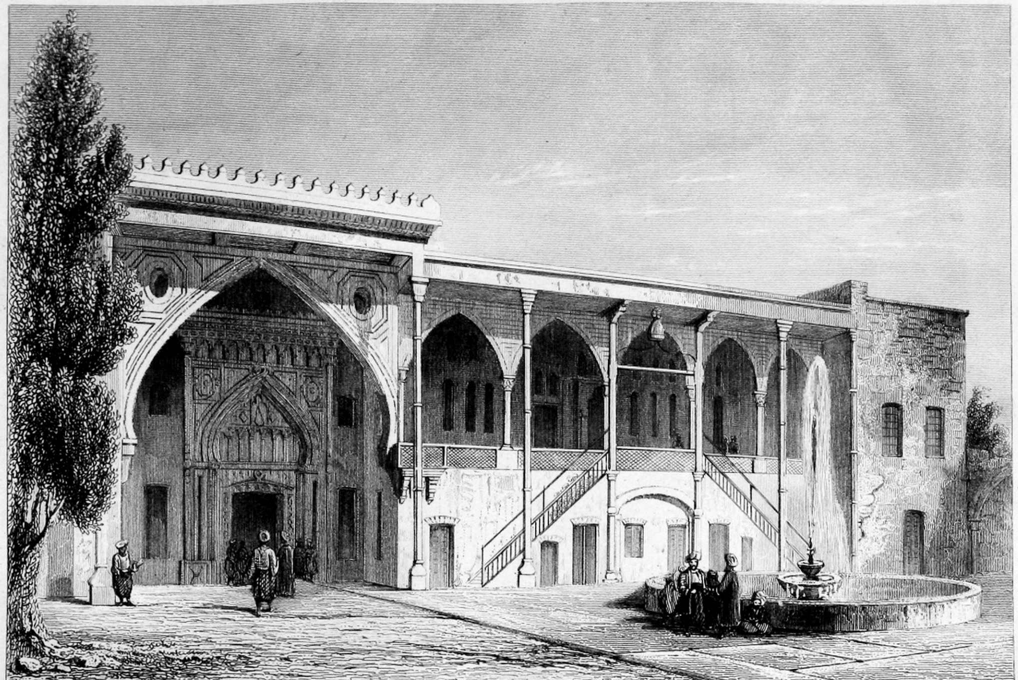
térêts qu'elle peut avoir dans notre monde agité, à déterminer sa position dans le commerce, à limiter l'exercice du droit de contracter. Mais le Koran n'avait point à s'occuper de pareilles choses, parce que la femme musulmane appartient exclusivement à la famille, et qu'elle ne sort jamais de la vie intérieure et paisible qu'on lui a faite. Pour elle, point d'affaires, point de travaux manuels; elle laisse aux Juifs et aux Francs le commerce de ses bijoux et de ses parures, aux *raias* grecs le soin de cultiver la terre qui la nourrit. Sa magnifique indolence l'annule pour le reste du monde : elle ne vit que pour son mari, pour ses enfants et pour elle-même.

Sauf les femmes musulmanes mariées, chose rare, à des hommes sans avoir aucun, les autres, le plus grand nombre, n'avaient jadis rien à envier, rien à craindre, rien à penser, pour ainsi dire. A l'abri de toute appréhension, elles vivaient matériellement, mais heureusement, au fond de leur harem; et pourvu qu'elles appartinssent à une position sociale au-dessus de la misère, elles demeuraient séquestrées, ainsi que des fleurs dans une serre. Leur destinée en était-elle plus malheureuse? Nous ne le croyons pas. On ne souffre en ce monde, autrement que par les besoins du corps, qu'autant qu'on a les idées du mieux ou au moins du changement. Eh bien, lorsque, de génération en génération, les femmes ont vécu dans un bien-être physique évident, quoique dans l'esclavage apparent de l'âme, peuvent-elles, quelle que soit leur intelligence, concevoir une position différente et meilleure, où elles jouiraient à la fois de la satisfaction des sens et de la liberté de l'esprit?

Et ne dites pas qu'il leur était facile d'apprendre que dans d'autres contrées, à côté d'elles quelquefois, leurs semblables étaient libres. Quand cela eût été, les auriez-vous crues bien à plaindre? Tous les jours nous voyons des oiseaux s'ébattre à leur gré dans les plaines de l'air, souffrons-nous pour cela de n'avoir point des ailes? Que savons-nous? Le juge suprême du genre humain n'a pas encore dit son dernier mot dans cette question. Il a fait les êtres différents, leurs instincts presque contradictoires, leurs mœurs diverses, et il a su dans sa bonté n'accorder à chacun que la somme d'idées nécessaires pour pouvoir être heureux dans le cercle où il l'a fixé. Digestion facile pour les brutes, bien-être matériel pour les Orientaux, liberté d'action et d'esprit pour l'homme vraiment civilisé, voilà ce que Dieu nous offre à tous pour traverser ce monde que les ingrats seuls calomnient.

Or, entre la digestion des brutes et la liberté d'action et d'esprit de quelques peuples européens, il y a ce contentement du corps, ce repos de l'âme, cette incapacité de jouissances, si vous voulez, qui ont constitué et constituent encore le bonheur, ou plutôt la destinée complète des femmes orientales. Comme les femmes d'Europe, elles ont été en général, et presque dans tous les siècles, faibles de corps et pusillanimes d'esprit. En conséquence, contre les dangers d'hommes brutaux, grossiers, féroces même, elles avaient à l'intérieur la protection du harem, de ses grilles, de ses murs, comme elles avaient en public contre l'insolence de ces mêmes hommes la protection de leur voile. Croyez-vous que les gazelles n'accepteraient pas volontiers d'être parquées dans certaine forêt, à la condition de ne tomber jamais sous la griffe des tigres? Les femmes d'Orient sont des gazelles; elles en ont les grands yeux, les jambes fines, l'élégance et la grâce, et de plus elles jouissent du bonheur d'être à l'abri des hommes, qui, eux aussi, sont des tigres.

Ne vous imaginez pas pourtant que cette réclusion acceptée soit un empêchement aux satisfactions de la vanité, aux douceurs de l'amour. En Orient comme en Occident les femmes furent coquettes, et quelques-unes passionnées. Le voile, si hermétiquement fermé pour l'injure, s'entr'ouvrait facilement pour la flatterie; les grillages du harem, toujours levés contre un appetit grossier, se baissaient devant l'amour. Il y a même quelque chose de plus mystérieux, de plus fatal entre le rapprochement de deux êtres qu'un obstacle matériel sépare sans cesse, pour qui les yeux de tous sont des yeux jaloux, et qui s'isolent, non-seulement par ce goût inné des amoureux, mais par prudence, par devoir. Les



Lemaitre direxit

Palais de l'Emir a Betteddin.

obstacles sont la pierre de touche de l'amour; et dans quel pays y a-t-il jamais eu plus d'obstacles entre les amants que dans cet Orient où les deux sexes ont toujours vécu sans mélange, sans rapports perpétuels, où la nature invite si magnifiquement à l'amour, où la société l'a toujours épié si ardemment et l'a souvent poursuivi avec tant de rigueur!

NOUVEAUX TROUBLES EN SYRIE.

Nous avons cherché à présenter le tableau de la civilisation en Orient, ou plutôt de l'époque d'ordre social le plus complet chez les Mahométans; et sans nous arrêter maintenant sur les vices ou les vertus des khalifes qui se succédèrent, d'Abou-Djafar-al-Mansour, le second des Abbassides, à Al-Mamoun, le septième, et peut-être le plus glorieux, nous en arriverons tout de suite à Motassem, l'octonaire, appelé ainsi parce qu'il régna *huit* ans *huit* mois et *huit* jours, qu'il laissa *huit* fils et *huit* filles, et qu'il était d'ailleurs le *huitième* prince de sa race. C'est sous ce dernier khalife seulement que la tranquillité de la Syrie fut de nouveau troublée, et que l'empire des Abbassides commença à s'approcher de cette pente, sur laquelle il devait rouler sans cesse jusqu'à sa ruine complète (*). Voyons d'abord quel coup fut porté à la Syrie, qui, depuis près d'un siècle, s'accoutumait si bien au repos, et qui n'avait fait que gagner à n'être plus le centre de la domination arabe.

Certes, si la Syrie pouvait s'attendre à une nouvelle attaque, ce n'était pas de la part des Byzantins. Depuis Héraclius, qui avait si rapidement perdu cette belle province, il s'était succédé sur son trône déshonoré si peu de princes dignes de la couronne, que ce fut presque un miracle, au milieu du neuvième siècle, de voir l'avénement de Théophile, aussi brave soldat qu'habile politique. Théophile, honteux d'être comme le vassal supporté des Arabes, honteux surtout du tribut que ses prédécesseurs avaient consenti à payer aux khalifes de Bagdad, voulut s'affranchir de ces indignités, et déclara hardiment la guerre au tout-puissant successeur de Mahomet. Cinq fois il marcha contre les Arabes, et malgré ses alternatives de succès et de défaites, il sut si bien profiter des circonstances favorables, qu'il acquit une réputation méritée de vaillance et d'audace.

La dernière de ses expéditions ne fut pas la moins glorieuse : après avoir repoussé ses ennemis sur les frontières de leurs États, il parvint jusqu'en Syrie, et vint mettre le siége devant Sozopetra. Cette ville était chère à Motassem comme lieu de sa naissance. Son illustre père Haroun-al-Raschid, qui voyageait souvent dans son empire, emmenant avec lui sa cour, ses femmes et ses trésors, avait vu naître à Sozopetra un enfant qui devait être le second héritier de sa puissance. La cité, favorisée par cette naissance, avait donc été l'objet des générosités des deux princes, du père et du fils. Elle était riche, elle était ornée de plusieurs palais et dotée de plusieurs priviléges. Ce fut précisément pour ces raisons que Théophile, voulant atteindre son ennemi dans ses affections aussi bien que dans son orgueil, porta tous ses efforts contre la ville chérie par le khalife.

Or, Motassem, occupé à cette époque au fond de la Perse à châtier un imposteur, ne put se porter lui-même avec ses meilleures troupes au secours de sa ville natale; et, pris ainsi au dépourvu, il essaya, pour sauver sa bien-aimée Sozopetra, de la ressource des négociations. L'audacieux Théophile repoussa toute ouverture, attaqua la ville avec plus d'ardeur que jamais, la prit d'assaut, et la traita avec la plus extrême rigueur. Rien n'y fut épargné, ni les habitants, ni leurs demeures. Toutes les maisons, tous les palais furent incendiés ou rasés; tous les Syriens mahométans furent égorgés, mutilés, ou au moins marqués d'une manière ignominieuse. Non content de ces cruautés, Théophile permit à ses soldats de se répandre dans les environs pour piller et détruire; et ce ne fut qu'après avoir réuni plus de mille captives jeunes et belles qu'il songea à quitter le pays (*).

Une pareille conduite appelait des représailles. Elles furent terribles de la part des Arabes. Après en avoir fini avec la

(*) Voyez Elmacin et Ockley.

(*) Voyez Abou'l-Faradj.

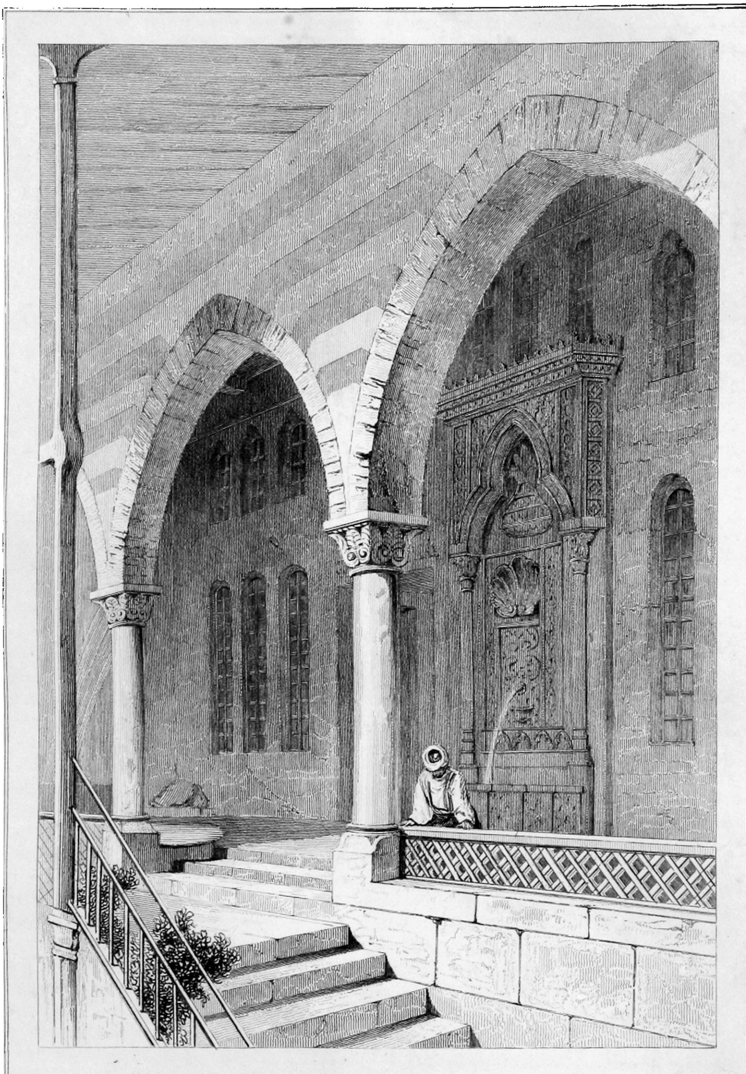
révolte persane, Motassem réunit une armée considérable, dans la composition de laquelle quelques annalistes font entrer jusqu'à cent trente mille chevaux. Puis l'ayant divisée à Tarse en trois corps, il se mit lui-même à la tête d'un de ces corps, et les fit marcher tous les trois sur Amorium, en Phrygie. Or cette ville grecque était la patrie de Michel le Bègue, père de Théophile. En la menaçant de la destruction, le khalife dévoilait un projet de vengeance qui devait toucher aussi vivement l'empereur de Byzance qu'il l'avait été lui-même par le sac de Sozopetra : c'était la loi du talion appliquée à une expédition militaire. Malgré les efforts désespérés de Théophile, malgré une bataille meurtrière et dont les chances furent longtemps balancées, les Arabes, plus nombreux que les Grecs, forcèrent ces derniers à la retraite. Dès lors Amorium n'avait plus qu'à subir tôt ou tard la loi cruelle de son vainqueur. Présageant le sort affreux qui lui était réservé, cette ville se défendit avec un héroïsme admirable. Cinquante-cinq jours de suite, elle repoussa les Arabes qui se ruaient en masse contre ses murailles. Elle avait lassé leur courage, elle avait ébranlé leur espoir de succès, et déjà l'armée mahométane songeait à se retirer, lorsqu'un traître vint indiquer au khalife l'endroit le plus faible des fortifications, et lui donna ainsi les moyens d'essayer un dernier et définitif assaut. En apprenant la prise de la ville, pour laquelle il avait une sorte d'attachement filial, Théophile, à son tour, voulut conjurer la vengeance de Motassem. Il envoya députés sur députés, accumula les promesses, en vint même jusqu'aux prières; tout fut inutile. L'empereur byzantin eut la douleur de voir Amorium détruite de fond en comble, le palais de son père impitoyablement rasé, les habitants de sa ville fidèle passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage. Théophile n'avait pas de mémoire : les ruines de Sozopetra fumaient encore ! (*)

Cependant, dans la lutte terrible qui venait d'avoir lieu entre les Arabes et les Grecs, il y avait un fait bien plus grave qu'une nouvelle guerre des Mahométans contre les Chrétiens, que le sac de deux villes, que la mort ou l'esclavage pour plusieurs milliers d'hommes : ce fait, le voici. Dans la sanglante bataille livrée par Théophile à Motassem, en Galatie deuxième, au centre de l'empire Byzantin, en avant d'Amorium, malgré les troupes nombreuses de Grecs et d'Arabes, ce furent trente mille Persans, réfugiés en Asie-Mineure et soldés par l'empereur de Constantinople, qui rompirent, au commencement de l'action, les rangs serrés des Musulmans de la Mésopotamie; et, plus tard, c'est aux cavaliers turcs, à leur habileté dans le maniement de l'arc, à l'impétuosité de leurs charges successives, que le khalife dut la victoire. Ainsi les deux peuples rivaux avaient désormais besoin d'auxiliaires pour décider entre eux! Ainsi ces fiers Arabes, qui pendant plus de deux siècles avaient été la terreur des Grecs dégénérés, dont la seule apparition dans les campagnes byzantines faisait fuir au loin les populations, dont le premier choc était si puissant, dont l'ardeur était infatigable, les voilà maintenant, sinon aussi pusillanimes que ceux qu'ils avaient seuls et constamment vaincus jusqu'alors, du moins énervés à leur tour, ayant perdu une grande partie de leurs vertus militaires, guerriers sans énergie sinon sans courage! C'est qu'à leur tour la civilisation a agi sur eux. C'est qu'en leur offrant en partage ses richesses et ses douceurs, c'est qu'en rendant par un bien-être continu leur esprit plus pacifique, cette demi-civilisation si précieuse, mais quelque peu corruptrice, a petit à petit affaibli leur corps, ramolli leur âme, les a descendus fatalement au rang des nations en décadence pour lesquelles ils professaient jadis, du temps de l'austère Omar ou de l'actif Moawiah, un mépris si général et si profond.

APPARITION DES TURCS EN ORIENT.

Mais quel est cet élément nouveau qui leur procure aujourd'hui une victoire éphémère? Quels sont ces Turcs, race forte, sobre, ardente, comme l'étaient naguère les fils de l'Hedjaz, et qui, comme eux, va devenir bientôt

(*) Voyez les Annales de Baronius et de Pagi.



Lemaitre direxit

Palais de l'Emir, à Beitedin.

fière, exigeante, despotique? Ce sont des hommes du Nord, ils sortent des montagnes neigeuses et des plateaux arides de la haute Asie, au delà de l'Oxus et du Jaxarte. Là-bas aussi s'étendent des déserts, là-bas aussi une nature marâtre repousse les hommes de son sein, en ne leur accordant pour tout avantage qu'un corps de fer et une âme de glace. Les hordes du Nord viennent à leur tour offrir leurs bras aux hordes du Midi, devenues une nation puissante, riche, dominatrice. Comme nous avons vu, il y a deux siècles, les Ghassanides se mettre au service des Byzantins, ainsi les Turcs, à cette heure, demandent d'abord aux Arabes la nourriture, l'habillement et le gîte, et mettent leurs corps, qu'on garantit du froid et de la faim, au service de leurs sauveurs. Mais, à l'instar des anciens Ghassanides vis-à-vis des Grecs, les Turcs, vis-à-vis des Arabes, conservent l'indépendance de leur esprit, leurs vertus primitives : la sobriété et l'ardeur militaire. Ils se prêtent, ils ne se vendent pas : marché dangereux dont les Arabes auront plus tard à se repentir.

Cette milice indomptable, quoique fidèle, aura un jour plus de puissance que les Arabes eux-mêmes. Elle choisira, d'ailleurs, son moment, agira avec cette prudence, cette longanimité, cette persévérance qui caractérisent les enfants des déserts. Plus ses maîtres temporaires s'amolliront, plus elle se renforcera; plus ils s'abandonneront au luxe, à la mollesse, plus elle fuira le contact des superfluités exigeantes; plus ils se créeront de besoins nouveaux, plus elle rétrécira le cercle des siens. Puis cette milice, qui a le sentiment de la grandeur, qui a la conscience de sa souveraineté future, se gardera de tout mélange avec la race arabe. Elle vivra isolée jusqu'à ce qu'elle domine à son tour et impose des lois à ceux qui la traitaient d'abord en infimes mercenaires. Cette tactique si ancienne, si répétée dans le cours des âges, si connue et si simple, réussira toujours : c'est pourtant un instinct plutôt qu'un calcul; mais cette fatalité pèsera sans cesse sur les peuples d'Orient. Al-Mamoun le généreux ne vit en Thaher qu'un de ses lieutenants magnifiquement récompensé, et ce lieutenant enrichi devint le chef d'une dynastie, les Thahérites. Motassem le perplexe ne vit dans les Turcs que des auxiliaires utiles, et ces auxiliaires indispensables allaient devenir, pour les successeurs du khalife octonaire, des maîtres despotiques.

Quelles que soient, du reste, les conséquences futures de l'engagement des Turcs envers les Arabes, toujours est-il que l'introduction de ces hommes primitifs, de ces soldats féroces dans les armées musulmanes eut, dès le règne de Motassem, une bien déplorable influence sur la façon de se conduire à la guerre. Les Turcs, plus dédaigneux encore de la vie humaine que ne l'avaient jamais été les Arabes, égorgeaient sans pitié leurs ennemis en déroute. Plus de trêves possibles entre les corps belligérants, plus de pardons à attendre du vainqueur. Une mort cruelle ou une servitude plus cruelle encore, voilà quel était le sort des vaincus. La haine personnelle des deux princes, Théophile et Motassem, l'affront qu'ils se firent réciproquement en blessant leur orgueil mutuel et en détruisant le berceau l'un de l'autre, la rage qu'ils mirent tous deux à rivaliser de rigueurs et d'atrocités, toutes ces causes d'implacable animadversion donnèrent à la guerre entre les Chrétiens et les Mahométans plus d'acharnement que jamais. Des deux parts les prisonniers furent donc sacrifiés sans pitié; et si les Musulmans condamnèrent les leurs à d'horribles tortures, l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète se complaît de son côté à raconter qu'en Crète des Arabes furent écorchés vifs, et d'autres précipités dans des chaudières d'eau bouillante. Supplices infâmes, qui font la honte des deux peuples, et qui entraînaient en outre l'exécrable conséquence d'allumer entre les Chrétiens et les Mahométans une haine inextinguible!

DOMINATION DES TURCS.

La cruauté militaire, tolérée par les khalifes, employée même au profit des armes musulmanes par Motassem, ne tarda pas à se tourner contre ses successeurs. Le neuvième Abbasside, Wattek-Billah, fut un prince débauché et nul; le dixième, Motawakkel, fut un fléau. L'empire tout entier eut à souffrir de

son esprit fantasque et méchant. Il s'était entouré de Turcs ; et, comme il arrive souvent aux tyrans, ses propres gardes l'égorgèrent, à l'instigation de son fils aîné. Mais le khalife parricide, Montasser, ne vécut pas longtemps. Victime à son tour de l'ambition des Turcs, il fut massacré par eux au profit de Mostaïn (*).

Heureusement le désordre n'eut d'action dévastatrice que sur la Mésopotamie. La Syrie, trop naturellement paisible pour prendre part à ces guerres civiles, n'en ressentit que le contrecoup. Fidèle et soumise aux chefs que lui imposaient les khalifes qui se succédèrent alors si rapidement dans la chaire ensanglantée de Mahomet, elle n'eut à souffrir que de l'instabilité du pouvoir central, qui détruisait toute sécurité dans les transactions, et fermait à ses produits leur plus vaste débouché. Cependant elle se serait encore remise de ces maux passagers, si la domination déplorable des Turcs ne se fût trop longtemps prolongée.

Un grand malheur l'avait aussi menacée, et n'avait pas été non plus pour peu dans le retour de ses inquiétudes. Outre le mal que la rivalité de Théophile et de Motassem lui avait fait, outre le sac de Sozopetra, la fondation de Samarah ne lui avait pas été une moindre source de craintes. Motassem, fatigué du séjour de Bagdad, ou plutôt inquiet de l'esprit de cette ville, la quitta tout à coup, et alla se bâtir un palais sur les frontières de la Syrie Euphratésienne. Autour du palais du khalife vinrent bientôt s'établir les courtisans ; puis il fallut plus tard loger cette redoutable milice turque que Motassem avait créée. De ces besoins divers naquit une cité, qu'on nomma Samarah, et qui sembla tout d'abord ramener pour la Syrie avec les honneurs du séjour des khalifes les dangers qui les suivent. Sous Motawakkel ce fut bien pis encore ; ce prince, aussi inconstant que cruel, s'ennuya un jour de Samarah, et songea à rétablir le siége de l'empire à Damas. Mais les Damasquins, soit calcul, soit effroi, reçurent si froidement le débauché Motawakkel, qu'au bout de deux mois il retourna à Samarah. Les Turcs partirent avec lui ; et, grâce à cet événement, Damas et la Syrie furent dorénavant à l'abri des troubles perpétuels qui firent, durant une trentaine d'années, de Samarah la ville des révolutions khalifales (*).

Si les Syriens mahométans, tout en souffrant de la décadence des Arabes, de l'insolence de plus en plus grande des Turcs, pouvaient pourtant encore, en ne se mêlant en aucune occasion aux intrigues du temps, vivre tranquilles sur leur prospérité passée, pour ainsi dire, il n'en était déjà plus de même pour les Chrétiens et pour les Juifs. Ces derniers, dès le règne de Motassem l'Octonaire, avaient été persécutés par un aventurier audacieux, que la Chronique appelle du singulier nom d'Abou-Harb. Harb, en arabe, signifie la guerre ; Abou-Harb se traduirait par conséquent par ces mots : le Père de la guerre. N'est-ce là qu'un surnom, qu'un titre que le despote se serait donné à lui-même pour inspirer la terreur ? Toujours est-il que cet Abou-Harb, grâce aux préoccupations du khalife guerroyant tantôt en Perse, tantôt dans l'Asie-Mineure, rassembla autour de lui une masse confuse de brigands, de fanatiques et de gens de toute race, rançonna d'abord les voyageurs, s'essaya dans des sortes de petites razzias ; puis, lorsqu'il eut aguerri sa troupe dans les gorges de la Judée et le long des bords abandonnés de la mer Morte, lorsqu'il l'eut composée d'environ trente mille hommes, il entreprit alors de plus importantes expéditions. Sûr de faire la loi à certaines villes, qui ne possédaient, à cause de la guerre étrangère, que de faibles garnisons, il imposa des contributions considérables à celles qui se soumettaient, pilla et saccagea sans scrupule celles qui tentèrent de lui résister. Son audace s'accrut avec ses succès ; et un jour il vint jusque dans Jérusalem, menaçant de détruire tous les temples, de brûler la cité sainte, si elle ne se rachetait. Il ne fallut rien moins que l'intervention du patriarche pour sauver Jérusalem, et le versement immédiat d'une forte somme d'argent. Ces brigands associés quittèrent alors la capitale de la Palestine pour se

(*) Voyez Khondemir.

(*) Voyez Abou'l-Féda.

répandre de nouveau dans les campagnes, et ils y continuèrent leurs meurtres et leurs déprédations jusqu'à ce que le khalife, de retour d'Amorium, eût envoyé contre eux une armée qui en tua huit mille, s'empara de leur chef, et mit le reste en déroute. Mais ce n'était là qu'un orage local, dont la durée fut trop longue, il est vrai, mais qui disparut plus vite encore qu'il ne s'était formé.

LOIS SOMPTUAIRES DE MOTAWAKKEL.

Ce qui, au contraire, devait inquiéter tous ceux qui ne professaient pas le mahométisme, ce qui devait troubler à tout jamais leur existence, c'étaient des lois de rigueur et d'exception. Sous les Ommiades, qui ne songeaient qu'à agréger tous les éléments constitutifs d'un empire, sous les premiers Abbassides, dont la puissance, étant sans bornes, n'éprouvait aucune de ces inquiétudes qui dictent les ordres les plus durs, parce qu'elles inspirent une méfiance perpétuelle, les Chrétiens et les Juifs avaient été traités généralement avec douceur, et sur un pied d'égalité, apparente au moins, avec les Musulmans. Le tyran Motawakkel, qui voyait partout des conspirateurs, changea brusquement le sort d'une grande partie de la Syrie, soit par défiance, soit par haine religieuse, soit plutôt par ce raffinement du despotisme qui humilie les hommes pour les mieux dominer. Cet exécrable khalife ordonna que tous les Chrétiens et tous les Juifs de l'empire arabe, fussent contraints de porter une large ceinture de cuir appelée *Zonnar*. Cette loi somptuaire, aussi tyrannique que féconde en déplorables résultats, devait à l'avenir distinguer outrageusement ceux-ci des Musulmans, et les priver d'un des bénéfices de la fortune les plus appréciés en Orient, celui de se montrer en public avec de riches vêtements. On ne peut pas douter, du reste, de l'intention toute malveillante qui animait Motawakkel; car, comme complément et conséquence de sa loi tracassière sur le costume de ses sujets non mahométans, il prescrivit en outre leur éloignement de toute charge de justice ou de police urbaine, les parqua, pour ainsi dire, dans leur isolement, et tendit à en faire une population a part, tolérée plutôt qu'admise, abandonnée à elle-même plutôt que protégée. Ce fut l'an 235 de l'hégire que cette loi somptuaire fut promulguée; et l'on a remarqué avec raison qu'elle avait résisté aux croisades et aux différentes dominations de la Syrie, et qu'elle existe encore en partie (*).

Non content de son œuvre première, Motawakkel se complut à la développer, à y ajouter d'année en année quelques nouvelles prescriptions de plus en plus vexatoires. Ainsi il défendit, en 239, aux Chrétiens comme aux Juifs, d'adapter à leurs selles des étriers de fer. Puis il alla encore plus loin, il ordonna à ces sortes de parias de s'abstenir de l'usage des chevaux et de ne monter désormais que des mulets ou des ânes. Agir avec une telle rigueur était refuser à la fois aux Chrétiens et aux Juifs le luxe, la dignité, et partant toute considération. On fut obligé, tout en murmurant, d'en passer, en Syrie, par la volonté du tyran. La lutte individuelle eût été trop dangereuse; le soulèvement général eût été trop chanceux. L'odieux calcul du khalife se trouva malheureusement fort juste : en humiliant ces adversaires religieux, il leur ôtait toute puissance actuelle et future. Car s'ils se révoltaient immédiatement, il était en mesure de les contraindre à lui obéir par la force; s'ils acceptaient, au contraire, l'outrage sans en demander raison, il les habituait peu à peu à se considérer comme d'une race inférieure, à prendre bientôt l'allure des esclaves, comme ils en avaient accepté l'uniforme. Infernale logique, qui devait, en effet, aboutir à former en Orient la classe faible, débonnaire et méprisable qu'on nomme encore les *rayas!* Triste origine de la décadence continue des Chrétiens du Levant, de leur impuissance et de leurs malheurs!

DÉCADENCE IMMINENTE DU KHALIFAT.

Il n'est rien de plus difficile à mourir qu'un gouvernement, à moins que son agonie ne soit brusquement tranchée par le fer d'un conquérant. Dans l'ordre ordinaire des décadences, il végète longtemps, se traîne de faute en faute,

(*) Voyez Abou'l-Faradj.

roule de chute en chute, et ne finit qu'à force d'impuissance chez les gouvernants et de lassitude chez les gouvernés. Les sociétés hiérarchisées craignent les changements. Il n'y a que les bandes d'aventuriers, les hordes demi-sauvages, fuyant le désert, qui savent facilement, après la victoire, passer d'un ordre de choses à un autre, ou accepter le joug du chef à qui ils doivent leur conquête. Une fois, au contraire, qu'une grande puissance personnelle s'est imposée à un pays, une fois qu'un principe a été admis et mis en pratique avec le concours des plus entreprenants, il faut que les successeurs du chef couronné soient bien faibles, il faut que les conséquences du principe accepté soient bien déplorables, pour qu'on se débarrasse d'une famille importune, pour qu'on renverse un gouvernement incapable. De pareils revirements radicaux et intérieurs sont rares partout, et principalement en Orient. Là ce sont des conquêtes qui se font, et non des révolutions. Là ce sont les étrangers qui renversent un ordre de choses, et non les peuples qui en souffrent. Là ce sont les nouveaux venus qui imposent un gouvernement, et non la volonté publique qui le crée.

Cette différence dans l'histoire des nations asiatiques avec certaines nations européennes est, du reste, très-concevable. Comment se sont formées, en effet, la plupart des nations asiatiques? D'irruptions successives, du nord comme du midi, opérées par des hommes fatigués de leur misère, mécontents de leur climat, exténués de leur régime de privations, qui se sont rués, tête baissée, contre les obstacles, si nombreux qu'ils fussent, qui les empêchaient de jouir des biens matériels qu'offrent une terre féconde et un soleil radieux. De pareils hommes affrontant tout, la mort instantanée leur étant préférable, d'ailleurs, à une vie presque impossible, ils sont naturellement braves, tenaces; ils deviennent fatalement invincibles. Puis, l'éducation rigide que la nature leur a donnée fait quelque temps durer leur énergie au milieu de la jouissance : ils sont assez longs à s'amollir, à s'efféminer. Or, si le désespoir les a rendus victorieux, leur rudesse native les rend despotes : ils imposent brutalement leurs lois aux vaincus; et voilà un gouvernement fondé. Plus tard, à l'avantage de leurs chefs, ils éprouveront l'influence d'un bien-être continu; et si leurs mœurs s'adoucissent, si leur caractère s'humanise, ils perdront par la même raison de leur force première, de leur activité, de leur valeur. Que ces hommes alors soient mal gouvernés, ils n'auront plus l'énergie de secouer le joug qu'ils se sont imposé à eux-mêmes, qu'ils sont venus, pour ainsi dire, chercher du fond de leurs déserts. Aussi, nous le répétons, en Orient, plus que partout ailleurs, il n'est rien de plus difficile à mourir qu'un gouvernement.

A l'époque où nous en sommes arrivés, bien des fautes s'étaient déjà accumulées du fait des khalifes; et cependant leur pouvoir actuel n'en avait pas encore été affaibli. La tyrannie même de Motawakkel ne l'ébranla pas dans le présent; l'infâme et absurde khalife ne put en prévoir les désastreuses conséquences. Et cependant la semence d'une anarchie, sinon d'une révolution intérieure, avait été répandue au loin par sa conduite dissolvante. Les groupes nouveaux qui devaient se précipiter à leur tour sur l'Orient n'étaient pas encore formés sur les plateaux neigeux de la Tartarie, et dans les forêts sombres de l'Himalaya; une nouvelle conquête était encore éloignée; et pourtant les populations mécontentes de l'empire arabe semblaient s'apprêter déjà à cette division de forces, à cette disjonction d'éléments, à cette lutte dans les intérêts, à cette contradiction dans les vues, qui devaient préparer la voie aux envahisseurs futurs, qui devaient un jour jeter le gouvernement de l'Islam au premier occupant (*).

Une sorte de fatalité pesait sur toutes les institutions des derniers khalifes Motassem avait formé une nouvelle milice pour renforcer son armée, et garder sa personne. Cette milice fut la cause de l'affaiblissement militaire de son successeur Wattek-B'illah, et de la mort du successeur de Wattek-B'illah, Motawakkel. Ce dernier avait voulu distinguer les Chrétiens et les Juifs d'avec les Musulmans, afin de mieux s'assurer

(*) Voyez Ockley.

la Syrie; et sa stupide loi somptuaire fit naître une haine qui fut pour beaucoup dans la réaction des croisades, et devait entraîner pour le khalifat la perte momentanée de la Syrie. Les débauches de Motawakkel ne furent pas moins pernicieuses au gouvernement des Arabes que son inepte tyrannie. En se permettant tous les excès il fit perdre à sa puissance religieuse son prestige le plus éclatant. Les esprits les plus obtus se refusèrent à croire à l'infaillibilité d'un homme en qui ils voyaient réunis tous les vices de la nature humaine. La cruauté peut se pallier; la corruption des mœurs jamais. Le sang qu'on verse peut parfois s'interpréter en rigueur utile, en énergie farouche, mais salutaire; les débauches qu'on accumule sont toujours regardées par les peuples comme une preuve de lâcheté de cœur et d'abrutissement d'esprit de la part des souverains. On redoute la cruauté, on méprise la corruption.

Avant la quatorzième et dernière année du règne de Motawakkel, son pouvoir religieux était donc tellement discrédité, que l'orthodoxie musulmane en fut profondément atteinte, et qu'il en résulta de toutes parts le ravivement des sectes anciennes, et la formation de sectes nouvelles, dont quelques-unes devaient avoir les plus funestes développements. Plus de règles communes déjà parmi les Musulmans, plus de respect général pour les anciens rites, plus d'unanimité dans la façon de comprendre le Koran et de le pratiquer. Le khalife avait donné l'exemple du mépris des coutumes religieuses. Celui que son sacerdoce appelait précisément à pratiquer avec le plus de rigueur le culte établi par le Koran, celui-là semblait vouloir se dégager de jour en jour d'une nouvelle entrave qui gênait ses monstrueuses passions. Ce mauvais exemple, donné de si haut et si publiquement, porta bientôt des fruits empoisonnés. Tout en méprisant le khalife, on en vint peu à peu à suivre avec moins d'exactitude les prescriptions dont il s'exemptait si scandaleusement. De là à l'extinction de la foi religieuse il n'y avait plus qu'un pas : des hommes audacieux se rencontrèrent pour le faire (*).

(*) Voyez Elmacin.

Mais comme cette maladie de l'Islam n'en est encore parvenue qu'à sa première période, nous la laisserons s'infiltrer secrètement dans les veines de tous. Nous ne devons rigoureusement en parler que lorsqu'elle aura atteint la Syrie. Maintenant c'est d'une autre plaie du khalifat qu'il faut nous occuper, c'est de l'action de plus en plus funeste des Turcs, qui se sont attaqués tout de suite au cœur de l'empire, à la cour des Arabes, et qui vont bientôt envahir les provinces, et la Syrie à son tour.

DESPOTISME DES TURCS.

Il y a cela de singulier dans la domination des Turcs que, contrairement à toutes celles que nous avons vues et que nous verrons encore régner en Orient, elle ne s'est pas établie à la suite d'une invasion. Les autres dominations sont venues d'elles-mêmes, celle-là, on est allé la chercher, pour ainsi dire; les premières se sont imposées, on s'est offert à cette dernière. Cette remarque s'applique surtout à la conduite des khalifes : c'est l'un d'eux qui a attiré les premiers Turcs, qui en a composé une milice, qui s'en est servi à la guerre. Motawakkel, renchérissant sur Motassem, en a formé d'abord une garde pour sa personne. Plus tard il a été bien plus loin encore : des chefs de cette garde privilégiée il fit les conseillers de sa couronne, les compagnons de ses orgies, les complices de ses crimes.

Ces hommes sortis hier de leurs déserts, à peine dégrossis par les jouissances d'un luxe prodigieux, sans croyance et sans morale, ont brisé l'instrument qui les avait élevés, ont assassiné sans scrupule leur bienfaiteur intéressé. C'étaient des natures grossières, des bêtes farouches, à peine apprivoisées. Il y avait bien plutôt en ces hommes des bourreaux avides que des gardes fidèles; et il a fallu à Motawakkel tout l'aveuglement de l'orgueil, tout l'abrutissement de la débauche pour ne pas distinguer tout de suite, dans ceux dont il s'était si imprudemment entouré, les griffes sous les caresses, la trahison sous les paupières baissées, la férocité sur des lèvres qui murmuraient à regret des protestations de respect. Et cependant, lorsque

le khalife se plaisait, au milieu d'un festin, à faire entrer tout à coup dans la salle fumante de mets exquis un lion ou un tigre affamé, ordonnant impérieusement à ses hôtes de ne pas changer de place; eh bien, quelle que fût la terreur des convives, ils ne tremblaient pas plus alors que quand un autre caprice du maître tout-puissant ouvrait la porte de la salle, resplendissante d'habits d'or et de soie, à un soldat turc, dont les yeux flambants couvaient la richesse de chacun avec autant d'avidité que les lions et les tigres se précipitaient avec rage sur les chairs saignantes. Cette horreur égale de certains courtisans pour les Turcs et pour les animaux carnassiers ne dessilla pas les yeux du khalife. Jusqu'à son dernier moment il joua avec les êtres les plus redoutables de la création, lions et Turcs; il les mêla à ses plaisirs féroces, jusqu'à ce qu'il en devint la victime.

L'assassinat de Motawakkel fut d'une signification si terrible et d'une conséquence si déplorable pour l'Orient, que nous y revenons sans crainte de nous répéter, afin de bien caractériser ce point de départ de la domination des Turcs. En l'an 247 de l'hégire donc, Motawakkel, qui avait alors quarante ans, et qui sans doute avait tant abusé de son imagination perverse, qu'il était à bout de sanglantes inventions, était un jour à festoyer, sans avoir rien conçu cette fois pour faire succéder une péripétie violente à la joie qui éclatait de toutes parts. Ses convives, en effet, doués de la plus complète expérience, ne pouvaient plus être troublés par une irruption soudaine de lions, ou par le bris d'un vase de la table rempli de scorpions vivants, ou enfin par des serpents venimeux qu'on faisait couler par-dessous le siége des conviés, et qui s'enroulaient le long des meubles, en menaçant de leurs morsures ceux auprès desquels ils apparaissaient en sifflant. Le repas semblait cette fois devoir se passer sans détails de blessures mortelles, sans assaisonnement de douleurs aiguës et de cris forcenés, lorsque tout à coup se précipitèrent dans la salle une bande de Turcs armés. Par la raison que nous avons dite plus haut, la frayeur des convives ne fut pas moindre que si l'on eût vu entrer des bêtes farouches.

Cependant, un des courtisans les plus braves trouva encore un mot à dire, qui résume parfaitement les horreurs que nous venons de raconter : « Ah! s'écria-« t-il en raillant avec amertume, ce n'est « plus aujourd'hui la journée ni des lions, « ni des serpents, ni des scorpions, c'est « celle des épées! » Ce mot fut comme l'étincelle qui fait sauter la mine. A peine eut-il été prononcé que le khalife, qui s'apprêtait à en demander l'explication, fut assailli par les Turcs, coupé, haché par leurs cimeterres. Chose étrange, cette scène de meurtre devait avoir à la fois sa partie héroïque et sa partie grotesque. L'on vit, en effet, le visir Fathah conserver à son prince, malgré l'ignoble caractère de ce dernier, une reconnaissance sans bornes et du dévouement jusqu'à la mort; on le vit défendre le khalife tant qu'il put, parer de son corps les premiers coups qu'on lui porta, et, vaincu par le nombre, s'écrier avec exaltation, et pour provoquer les égorgeurs : « O Motawakkel, je ne veux point vivre « après vous! » Puis vint, comme parodie de cette noble action, la conduite couarde et railleuse à la fois du bouffon chéri de Motawakkel, se cachant sous une estrade à la vue des épées, attentif à la lutte, et, lorsque le meurtre de son maître et du généreux Fathah est presque consommé, se moquant ainsi des paroles du visir fidèle : « O Motawak-« kel, je serais fort aise de vivre après « vous! » (*)

N'y a-t-il pas dans les différentes scènes de ce drame horrible comme une volonté providentielle qui les coordonne, qui en tire une haute moralité pour l'histoire, et qui semblait même les offrir comme un avertissement aux contemporains? N'est-ce pas, au milieu d'une orgie, entouré de ses compagnons de débauches, que devait mourir, dans le sang qu'il avait si souvent versé, l'infâme khalife dont le joug pesa quatorze ans sur l'Islam? N'était-il pas juste qu'au jour de sa mort Motawakkel s'entendît reprocher, sous forme d'ironie, les surprises cruelles qu'il avait faites si souvent à ses convives? N'est-ce pas, non plus, une preuve bien évidente du relâchement des mœurs de sa cour, que la présence de ce bouffon qui raille quand on tue, qui

(*) Voyez Abou'l-Féda.

se moque quand on se dévoue? Enfin, pour quiconque aurait réfléchi, n'y avait-il pas une grande leçon pour le khalifat dans la révolte de ces barbares gorgés de biens, qui se font les bourreaux de leur maître, pis que cela même, qui agissent avec tant de fourberie et d'audace à la fois qu'ils soulèvent le père contre le fils, pervertissent ce dernier, l'excitent au parricide, et exécutent incontinent ce crime exécrable, dès que Montasser en exprime le premier vœu? Il ne manquait plus à ces gardes insolents que de réclamer leur salaire au fils, la tête du père à la main. C'est ce qu'ils firent, c'est ce qui caractérise toute leur cruauté, c'est ce qui était pour le khalifat, qui, d'après son origine, devait paraître aussi saint que puissant et qui se montrait aussi faible que criminel, la preuve que la décadence la plus inévitable et la plus honteuse le menaçait, non-seulement dans la personne de ses princes, mais dans son honneur et dans son autorité.

Ainsi, cruauté féroce, perfidie innée, exploitation impudente des passions des khalifes, compression de tous sous un régime de terreur, tels sont les caractères distinctifs de la domination des Turcs. Que leur importe la dignité du souverain? c'est en l'abaissant qu'ils ont le plus de chances de se rendre puissants. Que leur importe l'avenir de l'Islam? ils n'ont pas assez de foi pour y tenir comme religion, pas assez de génie pour en pénétrer la politique. Ils sont venus, d'ailleurs, trop tard pour saisir le véritable esprit et l'importance du khalifat.

Dans son commencement si glorieux, le khalifat fondait avant tout sa prépondérance sur son autorité sacerdotale; Abou-Bekr et Omar sont de véritables pontifes, ce sont les chefs presque saints d'une religion militante. Sous Moawiah le pontife a fait place à l'administrateur, sous Abd'el-Mélik au soldat, enfin sous Haroun-al-Raschid au prince temporel, fameux par ses victoires, par ses établissements sociaux, et principalement par son luxe mondain et sa justice tout humaine. Al-Mamoun, le glorieux, le vainqueur, le magnifique, soutient, à force d'éclat, le pouvoir tout-puissant des khalifes; mais ce pouvoir a déjà fléchi du côté religieux au profit du côté militaire. Mal conseillé par son vizir Fadhal, sentant son insuffisance comme pontife, s'il ne fait quelques concessions à l'esprit traditionnel, Al-Mamoun commet la faute, dès le commencement de son règne, de se rapprocher de la famille d'Ali, de changer la livrée noire de ses ancêtres pour la livrée verte de la famille de Mahomet, de déclarer même que l'iman schiite Rizeh devra lui succéder dans la chaire de Bagdad. Heureusement les Alides, trop pressés de jouir de la puissance souveraine, provoquèrent à tel point les Abbassides, qui, ayant prospéré depuis soixante-dix ans, étaient déjà au nombre de trente-trois mille, que ces derniers menacèrent de se soulever contre Al-Mamoun, marchèrent d'eux-mêmes contre les Alides, et forcèrent le khalife à rendre sa succession à un des leurs. Quoiqu'il ait réparé depuis par des conquêtes sur les Byzantins, par une conduite hautement généreuse et éclairée, la faute de sa jeunesse, Al-Mamoun n'en fut pas moins considéré jusqu'à la vingtième et dernière année de son règne comme un prince peu orthodoxe. Les docteurs les plus rigides, et par conséquent les plus révérés de la loi musulmane, fulminèrent souvent contre lui; et il résulta de ces déclamations un doute dans bien des esprits sur le caractère sacré du khalifat, une diminution évidente dans son autorité religieuse (*).

Motassem sentit tout le poids de cette dégénérescence du khalifat. Il eut tout d'abord à entreprendre une guerre religieuse: un imposteur s'était rencontré assez puissant pour menacer son trône. Ici, par une fatalité bien funeste à l'empire arabe, il se trouva que le successeur d'Al-Mamoun, étant loin d'être doué des vertus guerrières de son illustre frère, faillit perdre à la fois les deux pouvoirs, le pouvoir militaire avec le pouvoir sacerdotal. Qu'est-ce qui sauva Motassem; qu'est-ce qui le couvrit de son épée? Un ancien esclave, un Turc, Haïdar, fils de Khaous, surnommé Afchin. Ainsi, le remède, s'il n'était pire que le mal, était un mal aussi. Les rapides progrès de la milice turque nous l'ont assez fait voir. Et puis un

(*) Voyez Abou'l-Féda.

grand fait, déplorable dans ses conséquences, surgit en même temps de cette faiblesse de Motassem : la division dans les deux pouvoirs primitifs, absolus naguère, inattaquables, du khalifat. Si l'un fléchit au profit de l'autre sous le règne d'Al-Mamoun, les deux fléchissent sous celui de Motassem ; et désormais le khalifat chancellera sans cesse entre ces deux pouvoirs, jamais plus il ne les sentira aussi forts, aussi efficaces l'un que l'autre, dans la même main. Désormais le khalifat rentrera dans la condition ordinaire de tous les empires despotiques, il lui faudra un prince guerrier pour être grand, et les Turcs sont là pour empêcher de longtemps un pareil événement.

Comme on le voit par cette rapide esquisse de la nature du khalifat, nous avions raison de dire que les Turcs ne surent point en saisir le véritable esprit. Tout en dominant l'un de ses pouvoirs, ils n'essayèrent point de renforcer l'autre. En divulguant la faiblesse militaire des khalifes, leurs créatures, ils n'eurent pas la prévision de rendre son prestige à leur autorité religieuse. De là le mal s'étendit, sans pouvoir un jour être guéri ; de cette époque commence la décadence de l'empire arabe ; de là se prépare cette anarchie de l'Orient, qui fut si favorable, deux siècles plus tard, à l'invasion des croisades.

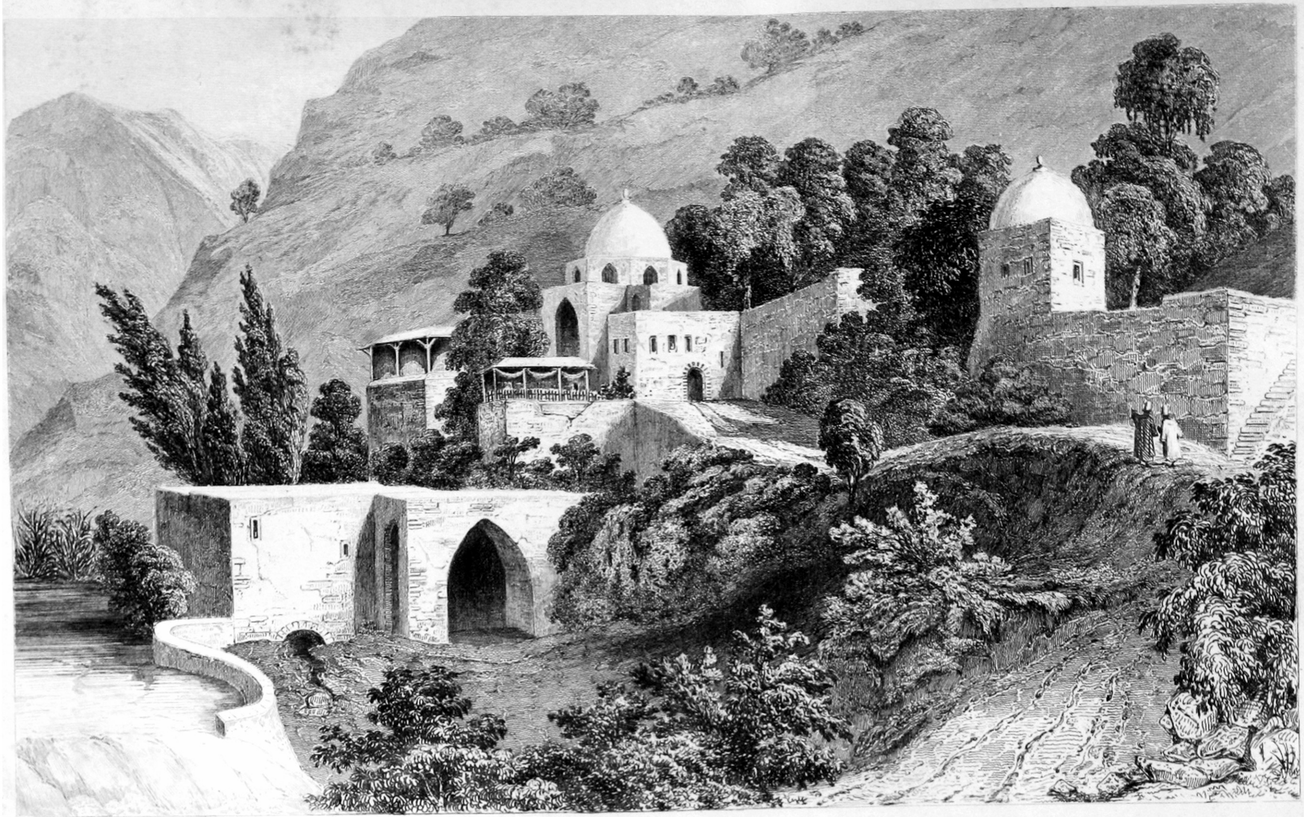
Ce qui prouve encore l'influence pernicieuse de la domination turque, c'est le règne éphémère et impuissant des khalifes, dont ils se constituèrent les sanguinaires parrains. Les longs règnes en Orient, comme partout ailleurs, sont généralement les bons règnes. Dans un gouvernement despotique surtout, plus longtemps le maître souverain tient les rênes, plus il a de chances de mener l'empire droit et ferme. L'unité sociale gagne à la prolongation de l'unité des vues. Or cette chance de prospérité fut entièrement perdue pour l'Islam à l'arrivée des Turcs ; et après Motawakkel, en dix ans, les Arabes virent quatre khalifes passer comme des ombres dans la chaire dégradée de Bagdad. Tout l'empire se ressentit de ces élévations et de ces chutes répétées : la Syrie, non moins que les autres provinces. La tempête, il est vrai, éclata d'abord sur la Mésopotamie ; mais elle n'en revint que plus menaçante et plus furieuse sur Damas et son riche territoire (*).

LES KHALIFES CRÉATURES DES TURCS.

Le parricide Montasser ne fit que paraître sur le trône. Ses remords, qui lui causèrent la plus noire des mélancolies, en eurent bientôt débarrassé son peuple, indigné. Cependant, durant les six mois qu'il survécut à l'assassinat de son père, par sa plate et lâche condescendance il augmenta encore le pouvoir des Turcs, leur insolence, leur audace. D'après leurs ordres il déshérita son frère Mothaz; selon leurs désirs il distribua les honneurs et dispersa les trésors du khalifat. Mostaïn, l'usurpateur du khalifat au détriment du fils de Motawakkel, fut un prince entièrement dévoué à la milice qui l'avait couronné. Mais la preuve que son autorité, tout appuyée qu'elle fût sur la force matérielle, n'avait pas en réalité de bien solides fondements, c'est que dès qu'il se crut khalife on lui nia ce titre. Les Alides songèrent de nouveau à faire valoir leurs droits les armes à la main. Il fallut toute l'impétuosité des troupes turques, et toute l'habileté du gouverneur de Bagdad, pour dompter cette révolte. Mostaïn eût été incapable de vaincre lui-même de pareils adversaires ; et il le montra presque aussitôt dans la rébellion bien autrement sérieuse qui éclata tout à coup sur sa tête. Il fut dans cette occasion aussi irrésolu, aussi timoré, aussi dominé par les événements que possible.

Les Turcs, plus avides à mesure qu'ils plongeaient plus avant dans les délices du luxe et des richesses, ne voyaient qu'avec jalousie ceux d'entre eux que le hasard des armes ou la faveur de la cour avaient comblés au détriment de leurs compagnons. Ils se soulevèrent donc un jour contre leurs principaux chefs, se divisèrent en deux partis, se combattirent, et se disputèrent la personne du malheureux khalife. Celui-ci, effrayé tout d'abord et ayant complétement perdu en cette occasion la minime part de bon sens et d'énergie dont

(*) Voyez Cedrenus.



Lemaître direxit

Couvent de Derviches, à Tripoli

la nature l'avait gratifié, erra d'une idée à une autre, accumula les contradictions, favorisa tour à tour chaque parti, les mécontenta tous deux, et fit tant qu'on crut que se débarrasser d'un pareil soliveau était le meilleur parti à prendre. Il fut donc enlevé de sa résidence de Samarah, conduit à Bagdad, et livré à Mothaz, qu'il avait dépossédé. Grâce à cet acte de trahison envers un des princes les plus faibles qui soient montés dans la chaire khalifale, les Turcs purent traiter à leur aise de leur accommodement avec le nouvel élu, et eurent encore un chef de l'État de leur façon.

Bougha l'Ancien, Bougha le Jeune, Wassif et Bagher, tels étaient les noms de quatre chefs turcs, dont l'audace était sans bornes et l'insolence sans frein. Mothaz aurait bien voulu s'en débarrasser. D'un esprit méfiant, d'une intelligence bornée, ce khalife, qui avait commencé sa carrière par renoncer, de son propre mouvement et par pure couardise, à la succession immédiate qui l'attendait, parvenu par une révolution inattendue, par un revirement bizarre du caprice de ses soldats, au trône auquel il ne devait plus songer, n'avait rien tant à cœur que de se mettre désormais à l'abri des entreprises de sa milice. Or pour atteindre ce but tant désiré il cherchait tous les moyens de se défaire de ceux qu'il redoutait au-dessus de tout. Après avoir machiné contre eux à Bagdad, loin de leurs regards, ce pauvre prince, à peine en leur présence, ressentit dans son esprit plus d'hésitation que jamais, dans son cœur plus de pusillanimité; et, loin d'exiler ou de faire mourir les tyrans dont il sentait le joug lourd et honteux sur ses épaules, il les combla tout au contraire de faveurs nouvelles, de cadeaux et de dignités, il augmenta de plus en plus leur puissance. Mothaz réservait son énergie pour frapper sa propre famille. On le vit, en effet, jeter successivement dans les fers, sur de vagues soupçons, ses deux frères Mouiad et Mouaffek. Le premier même serait mort en prison, par le fait d'un fratricide : quelques historiens l'ont pensé (*).

Cependant les Turcs, toujours barbares, toujours cupides, et furieux dès qu'ils n'étaient pas gorgés d'or, ne trouvant qui dépouiller, ni quelle nouvelle victime faire tomber sous leurs coups, s'en prirent encore une fois à leurs propres chefs, attaquèrent Wassif, et l'égorgèrent. Mothaz ne chercha pas à rétablir l'ordre dans sa milice, à punir les coupables. Il profita d'une sédition qui le délivrait d'un de ses maîtres exécrés, et la bénit, loin de la réprimer. Un an après, l'an 254 de l'hégire, Bougha l'Ancien fut à son tour l'objet de l'animadversion de ses soldats. Pour fuir sans doute la fin tragique de son compagnon Wassif, il quitta tout à coup Samarah, et se dirigea vers Mossoul. Mothaz laissa piller le palais de ce dernier par ses troupes irritées; puis, profitant de la détresse momentanée de Bougha, il le fit surprendre dans une embûche, se le fit amener et plus tard ordonna sa mort. Mais toutes ces perfidies ne profitèrent pas au lâche khalife qui s'en rendit coupable. Loin de lui tenir compte de sa faiblesse à leur égard, les Turcs, qui n'avaient plus de chefs à qui s'en prendre, marchèrent un jour contre le propre palais impérial, et exigèrent arrogamment de Mothaz les prétendus arriérés de leur solde. C'était le moment de trembler, pour le triste khalife : il n'avait pas la somme qu'on réclamait de lui, il promit, il supplia, il se déshonora de mille façons; mais tout fut inutile, et bientôt il se vit contraint d'abdiquer en faveur de Mohammed, fils du khalife Wathek, qui fut appelé par la suite Mohtadi. Après trois années d'un ignoble règne, à peine âgé de vingt-quatre ans, Mothaz expia ses turpitudes par un supplice affreux : on le fit mourir de soif en prison.

Un étrange hasard fit que le nouveau khalife, créé par les Turcs, était un homme de cœur, de résolution et de vertu. Dans son court passage par le khalifat, Mohtadi, grand justicier et sévère musulman, rendit à la justice son intégrité et à la religion son empire. S'il fût resté un plus long espace de temps qu'onze mois sur un trône dont il était l'honneur, que n'eût-il pas exécuté de grand, de noble, de généreux, de réparateur! Mais le mal était déjà trop violent, trop général, pour qu'un seul homme pût le vaincre; la gangrène était à la plaie de l'Islam, et le khalife, qui voulut l'extirper, ne par-

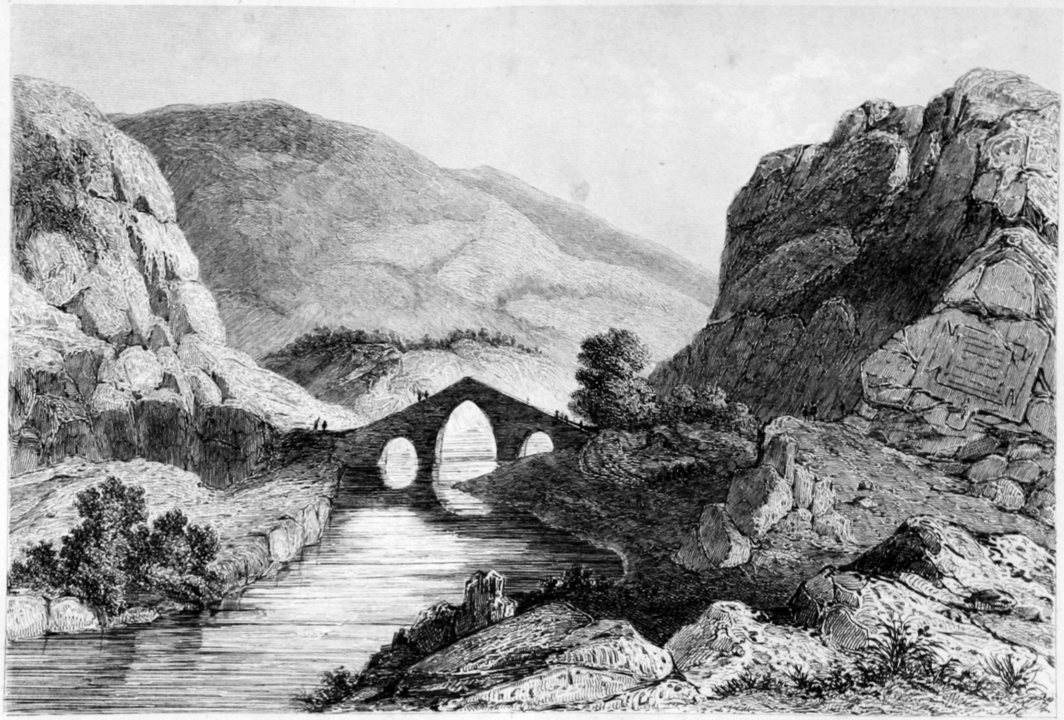
(*) Voyez Abou'l-Féda.

vint qu'à en être victime. Dès son avénement, Mohtadi reconnut les deux vices qui souillaient la domination des Turcs, la cupidité et la débauche. Il résolut immédiatement de les attaquer ensemble. Il mit donc à la fois une barrière à la cupidité des chefs, en supprimant une partie des tributs dont ils accablaient les populations; une barrière à leur débauche, en abolissant l'usage du vin, des jeux et des danses défendues par la loi suprême. Mais une pareille conduite, si énergique et si noble, en trompant l'attente de ceux qui avaient élevé le khalife sur le trône, devait bientôt attirer leur haine sur sa tête, et six mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis la promulgation des sages ordonnances de Mohtadi, que la révolte grondait déjà autour de son palais.

Mohtadi ne se laissa pas intimider : il y a toujours un homme de cœur dans un homme vertueux. Jugeant de toute la perversité de la milice turque, il lui déclara franchement et hardiment la guerre. Quoique cette résolution du khalife eût rapproché les rivaux, eût fait oublier les dissentiments particuliers dans l'intérêt commun, Mohtadi eut d'abord l'avantage. Malgré l'alliance redoutable de Moussa, fils de Bougha, et du féroce Bankial, l'austère khalife crut indigne de son rang et de sa moralité de chercher à empêcher ce rapprochement entre deux brigands, parce qu'il eût fallu pardonner à l'un ou à l'autre, et que, dans l'esprit rigide du khalife, ils étaient également coupables. Pas de concessions aux révoltés, pas de clémence pour des infâmes, telle était la politique du nouveau commandeur des croyants. L'âme noblement stoïque du grand Omar semblait animer le cœur de Mohtadi. La loyale énergie de ce dernier fut d'abord couronnée par le succès qu'elle méritait à tant de titres : il put s'emparer de Bankial, et lui faire subir le châtiment de ses attentats. Mais cet exemple sévère, loin d'arrêter les séditieux, loin de les faire réfléchir et de les ramener, ne parvint qu'à exciter leur rage. Plutôt que de vivre sous la loi d'un homme de bien, ces bandits préférèrent mille fois la mort, et ils s'acharnèrent si longtemps contre les troupes du khalife, ils se succédèrent en si grand nombre après les murailles de son palais, qu'ils finirent par fatiguer les unes et escalader les autres. Une fois maîtres de la place, les Turcs, loin de s'amuser cette fois au pillage, loin de se complaire à des vengeances de détail, cherchèrent avant tout Mohtadi, et, l'ayant trouvé, ils lui infligèrent avec une joie de bêtes féroces le plus cruel des supplices (*).

Quoiqu'elle n'eût pu sauver sa personne, l'opiniâtre résistance de Mohtadi fut du plus heureux résultat pour l'autorité khalifale. Malgré sa faiblesse, son successeur Motamed, quatrième fils de Motawakkel, put se consolider sur le trône, et n'eut point l'éphémère et contestée puissance de ses quatre prédécesseurs. La lutte héroïque de Mohtadi contre la dépravation des Turcs, sa généreuse résolution de combattre la domination honteuse d'une milice grossière et insolente, le sentiment de la dignité du pouvoir, qu'il sut élever si haut, lui suscitèrent des vengeurs. Si le nouveau commandeur des croyants manquait des qualités nécessaires pour régner, son frère puîné, Mouaffek, en était doué largement, lui ! Courage, énergie, habileté militaire, Mouaffek réunissait ces trois vertus, sans lesquelles il est presque impossible de gouverner les hommes. Aussi, quoiqu'un événement grave, et dont nous parlerons postérieurement, eût, en ébranlant d'un autre côté l'édifice islamique, nécessité tout d'abord la coopération des Turcs, Mouaffek ne les maintint pas moins avec fermeté dans une discipline rigoureuse, et n'en montra pas moins d'éloignement pour leur tout-puissant chef d'alors, Moussa, l'un des assassins de Mohtadi. Ce fut donc peu à peu, par une sévérité qui ne se relâcha jamais; ce fut par le soin qu'il prit d'écarter de la cour chacun de ces soldats parvenus, lorsqu'il demandait une récompense; ce fut en leur confiant des commandements éloignés ou périlleux, que Mouaffek parvint à les affaiblir d'année en année, et à mater les plus mutins. En sept ans d'adresse et de persévérance, Mouaffek avait presque atteint son but : les Turcs, qui formaient encore la garnison principale de la ville où résidait le khalife, étaient devenus plus ma-

(*) Voyez Elmacin, Cedrenus et Abou'l-Féda.



Pont près de Baïrout.

niables, moins dissolus, moins avides, moins tyrans.

Un hasard heureux vint fort à propos, l'an 264 de l'hégire, achever l'œuvre si hardiment commencée par Mohtadi. Ce qui inquiétait encore de la part des Turcs, ce qui laissait constamment l'avenir indécis, c'était l'autorité qu'avait su conquérir sur ces barbares l'un des chefs les plus puissants qu'ils eurent jamais, Moussa, fils si digne du rude Bougha. Ce Moussa mourut à point nommé, sept ans après le meurtre de Mohtadi, qu'il avait si cruellement fait exécuter. Désormais privé de sa tête, le corps de cette farouche milice perdit plus de la moitié de sa force menaçante. Tronc monstrueux, mais sans intelligence, il ne devait plus être de longtemps la terreur du khalifat. Décapité, pour ainsi dire, il n'était plus si difficile à découper en tronçons, travail que ne cessa d'opérer Mouaffek durant les vingt ans qu'il gouverna l'empire. Grâce donc à l'énergie de ce véritable souverain, de cette sorte de maire du palais oriental, le khalifat fut sauvé pour un temps; et il n'y eut plus désormais que les provinces qui eurent encore à souffrir de la tyrannie de ces Turcs, qui avaient peu à peu envahi presque tous les commandements militaires de l'Islam (*).

DOMINATION DES THOULOUNIDES.

Parmi les provinces, martyres d'une tyrannie de détail, l'une des plus à plaindre fut certainement la Syrie. Nous nous sommes complu, durant les sept premiers règnes des Abbassides, à vous énumérer les faciles prospérités, les joies intimes de la douce Syrie; joies, du reste, prospérités qui tiennent bien plus à sa nature qu'à ses gouvernements, qui sont inhérentes à son sol, à son soleil fécondant, à ces délices matérielles : un climat toujours égal, une terre fertile en toutes saisons, les plus splendides et les plus variés paysages. Dès le début de cet ouvrage nous avions dit que Dieu seul avait été bon pour la Syrie; et certes rien n'est plus vrai. Toujours la Providence semble avoir voulu, à force de bienfaits, de copieuses moissons, de savoureuses vendanges, de beaux jours, réparer tout ce que l'ambition et l'avidité humaine ont accumulé de maux, porté de troubles, dans ce pays trop favorisé du ciel peut-être. L'histoire nous offre, de siècle en siècle, des preuves répétées de cette vérité. Nous devons les enregistrer les unes après les autres; et l'on comprendra alors, mieux sans doute que nous ne l'avons expliqué, comment l'insouciance de l'avenir a été de tout temps le caractère des peuples orientaux; comment cette insouciance, jointe à une puissante faculté de sentir, d'aimer, de jouir, est devenue la cause du bonheur relatif de ces hommes; comment enfin cette insouciance fut un don précieux que Dieu leur a accordé à cette fin même de pouvoir profiter sans inquiétude de toutes les autres grâces dont il les comblait. Un an par génération, une heure par jour, suffisent au Syrien pour goûter dans toute sa plénitude cette félicité qu'il porte en lui, qui fait de son imagination un poëte intérieur qui colore, embellit, décuple tous les plaisirs; de son cœur, un résumé de toutes les délices; de ses sens, les agents délicats de toutes les voluptés. Que ce soit là le dernier terme du bonheur humain, nous ne le prétendons pas; mais il faut avouer que cette faculté de jouir du présent sans trouble est bien la plus heureuse faculté dont ait pu être doué le Syrien, toujours en butte aux ravageurs du nord et du midi. Sans cette faculté précieuse, l'histoire d'un pareil peuple ne serait qu'une longue élégie; car, à part les quatre-vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis l'avénement au khalifat d'Abou-Djafar-al-Mansour jusqu'à celui de Motassem l'Octonaire, il n'est pas de siècle, moins que cela, il n'est pas de lustre, que la Syrie n'ait eu à éprouver quelques cataclysmes sociaux, quelques jougs politiques, quelques pillages militaires.

La tyrannie qui la menaçait à l'époque où nous sommes arrivés, sans être aussi dévastatrice que bien d'autres malheurs qui plus tard vinrent fondre sur elle, n'en a pas moins eu des conséquences funestes à son repos chéri, à sa molle végétation humaine. Pour faire saillir ces conséquences dans toute leur force nous avons dû nous arrêter sur la domination des Turcs, sur leur grossièreté

(*) Voyez Abou'l-Féda.

native, sur leur cupidité croissante, sur l'action fatale qu'ils eurent en ce temps sur les destinées du khalifat. La Syrie, dépendante encore du sort de l'empire islamique, devait être affectée à son tour de ce qui blessait au cœur Bagdad, sa maîtresse, et Samarah, sa voisine. Elle eut donc, dès le principe de cette usurpation d'une tribu du désert, sa part de souffrances et d'avanies. Mais plus malheureuse que le khalifat, ses douleurs devaient se prolonger au delà du jour de la délivrance de ce dernier. Comme nous l'avons vu, c'était presque une bonne politique, c'était du moins un juste calcul d'égoïsme, de la part des khalifes, d'écarter de leur capitale les Turcs les plus hardis et les plus braves, sous prétexte de les gratifier d'une haute faveur, d'un riche gouvernement. L'un de ces exilés les plus célèbres fut un certain Ahmed-ben-Thouloun. Le khalife Mohtaz, pour se débarrasser de sa personne bien plus que pour l'honorer, lui avait offert le gouvernement militaire d'une partie de l Égypte. Ahmed-ben-Thouloun, non moins ambitieux, mais plus intelligent que ses frères, accepta l'offre ambiguë de Mohtaz, parce qu'il était sûr d'en tirer bon parti, comme il fit (*).

Ahmed-ben-Thouloun agit, en effet, avec autant d'adresse que de résolution. Sa volonté ferme lui fit vaincre peu à peu tous les obstacles moraux qu'on lui opposa; son audace belliqueuse lui fit vaincre ensuite tous les obstacles matériels qu'on réunit contre lui. Au bout de dix ans de gouvernement en Égypte, il s'était entouré d'une foule de partisans, s'était créé une armée, s'était fondé un trésor. Avec ces moyens habilement combinés, il marcha contre la Syrie, qui lui semblait une proie digne de son appétit de conquêtes. La Syrie, surprise dans sa mollesse, troublée dans sa quiétude, réveillée brusquement dans sa demi-somnolence voluptueuse, ne sut opposer presque aucune résistance à cet envahissement inattendu. Elle laissa donc pénétrer dans ses riches campagnes cette armée de mercenaires, mal payés par calcul; elle laissa entrer dans ses opulents palais cette foule de partisans avides qui suivaient leur chef à la curée. Elle ne tarda pas, du reste, à se repentir de sa facilité à changer de joug. Ahmed-ben-Thouloun aimait le luxe, il devint exacteur; Ahmed-ben-Thouloun aimait l'autorité, il devint tyran. On l'avait vu doubler en quelques années les impôts de l'Égypte, et en tirer l'énorme revenu de trois cents millions. Il voulut traiter de la même façon la Syrie, et la pressura tant qu'il put. Alors la malheureuse province, écrasée par son nouveau joug, menacée de la ruine par son nouveau maître, songea, dans sa misère, à celui dont elle avait si facilement trahi la cause, le regretta, et finit par s'adresser à lui comme à un sauveur.

Il était trop tard : en luttant contre Thouloun, le khalife Motamed eût inutilement compromis le reste de son autorité. C'eût été démontrer son impuissance de la façon la plus manifeste. Il ne pouvait pas non plus s'immiscer dans la politique de ce soldat usurpateur, l'ayant laissé précédemment gouverner l'Égypte sans contrôle, l'exploiter à sa guise, l'imposer à merci. Déjà Thouloun ne considérait plus sa position vis-à-vis du khalifat que comme un vasselage d'étiquette : il ne consultait, dans aucun cas, son souverain fictif, Môtamed, et n'agissait jamais que d'après son propre et tout-puissant caprice. Il aurait, à coup sûr, refusé à l'empire arabe un secours militaire dans une expédition qu'il n'eût pas approuvée. La seule apparence de pouvoir qu'il semblait admettre encore dans son fantôme de maître, c'était celle du pontificat. Grâce à je ne sais quel scrupule, qui ne s'explique que par la résolution de ne pas entraver sa conquête matérielle par des dissensions religieuses, Thouloun reconnaissait la qualité pontificale du khalife. Aussi continuait-il de faire dire, dans les mosquées de Syrie, la prière solennelle au nom de Môtamed. Mais, à part cette vaine marque de condescendance, et celle, plus insignifiante encore, de faire battre la monnaie au coin du khalife, il ne rendait aucun autre hommage au commandeur des croyants, il ne lui offrait aucune autre preuve de soumission même morale.

Dans une pareille situation, les Syriens étaient bien mal inspirés, bien illusion-

(*) Voyez Abou'l-Faradj, Abou'l-Féda et Elmacin.

nés, bien mal venus à adresser des plaintes à un homme impuissant contre un homme fort, à Môtamed contre Thouloun. Pourtant, si le khalife, naturellement indolent et pusillanime, ne pensa point à faire quelque réprimande sacerdotale ou quelque démonstration militaire en faveur d'une de ses provinces ouvertement tyrannisée, après avoir été impudemment confisquée, son frère Mouaffek, cœur ferme, esprit prompt, entreprit d'intimider Thouloun par une mesure de rigueur. Il le fit excommunier publiquement à Bagdad, fit invoquer contre lui la vengeance céleste à défaut de celle des armes, le fit maudire comme rebelle. Cette vaine tentative de répression n'affecta que fort peu Thouloun, et, pour y répondre d'une manière équivalente, le dominateur de la Syrie employa les mêmes moyens contre son adversaire. Il fit solennellement maudire Mouaffek, et le déclara indigne de l'autorité qu'il usurpait sur le khalife. Cette sorte de guerre de sacristie n'eut point d'autre résultat que de renforcer la puissance de Thouloun, et de manifester aux yeux de tous à quel degré d'infériorité tombait de plus en plus le pouvoir du khalifat. Ce qui le prouva bientôt, ce fut, une fois la lutte ouverte entre Thouloun et Môtamed, la résolution que prit ce dernier de transférer de nouveau le siége de son empire de Samarah à Bagdad. Par cette retraite forcée, par cette fuite significative au cœur de sa province la plus dévouée, Môtamed abdiquait, pour ainsi dire, tout droit sur les campagnes arrosées par l'Oronte et le Jourdain. En quittant une ville frontière de cette contrée, il dénonçait à la fois ses craintes futures et sa renonciation présente. Comme l'avait, deux siècles auparavant, dit si lâchement Héraclius, le trente-deuxième successeur de Mahomet put s'écrier aussi : *Adieu la Syrie* (*).

A dater de l'an 264 de l'hégire, personne ne contesta la domination de Thouloun. Les Syriens n'eurent donc plus qu'à se soumettre, et à payer sans murmures les énormes impôts dont leur nouveau souverain les accablait. Puis bientôt son ambition grandissant, Thouloun songea à fonder un empire. Il fallut en conséquence que les Syriens, malgré qu'ils en eussent, jurassent fidélité au fils aîné de leur tyran. Leur fortune, leur liberté, avaient déjà été la proie de l'avide parvenu qui, d'enfant d'un esclave turc, s'était fait le maître d'une vaste province et le fondateur d'une dynastie. Ils n'avaient plus pour toute consolation que leur conscience, pour tout refuge que leur for intérieur, pour toute ressource que leurs plaintes à la Divinité. Ces derniers biens leur furent même contestés par leur insatiable despote. Il les mit, en effet, dans la nécessité de mentir à Dieu, ou de se déclarer rebelles ; il les plaça entre un crime religieux et un attentat politique. Voici dans quelle circonstance : étant tombé malade, Thouloun ordonna que tous les Syriens, quel que fût leur culte, montassent par bandes séparées sur la montagne, appelée en arabe Mokattham, lieu sanctifié par un grand nombre de monastères mahométans et de retraites de personnes pieuses, et là invoquassent publiquement et à haute voix la Providence en faveur de leur tyran et du rétablissement le plus prompt de sa santé. Jamais pareille prétention n'avait été exprimée par les précédents souverains du pays; jamais surtout pareil pèlerinage n'avait été imposé à toute une nation. Les Chrétiens et les Juifs aussi bien que les Musulmans furent contraints, sans exception, à aller invoquer Dieu pour Thouloun sur *ce haut lieu*. Quels que fussent les scrupules de certaines consciences, il fallait obéir sous les peines les plus sévères. Quoique les Chrétiens dussent traiter de superstition cette piété, que leur clergé n'avait pas admise, ils ne pouvaient se dispenser de ce pèlerinage équivoque que par le martyre. Thouloun, après avoir fait passer sous le joug les corps de ses sujets, voulait aussi courber leurs âmes. Exigence impie qui n'en fut pas moins satisfaite, despotisme d'un raffinement coupable autant qu'odieux (*)!

Malgré son incessante tyrannie, Thouloun n'en régna pas moins dans la plus profonde sécurité six longues années sur la Syrie. En 270 de l'hégire (884 de J. C.), ce malheureux pays, tout

(*) Voyez Ockley, *Hist. des Sarr.*

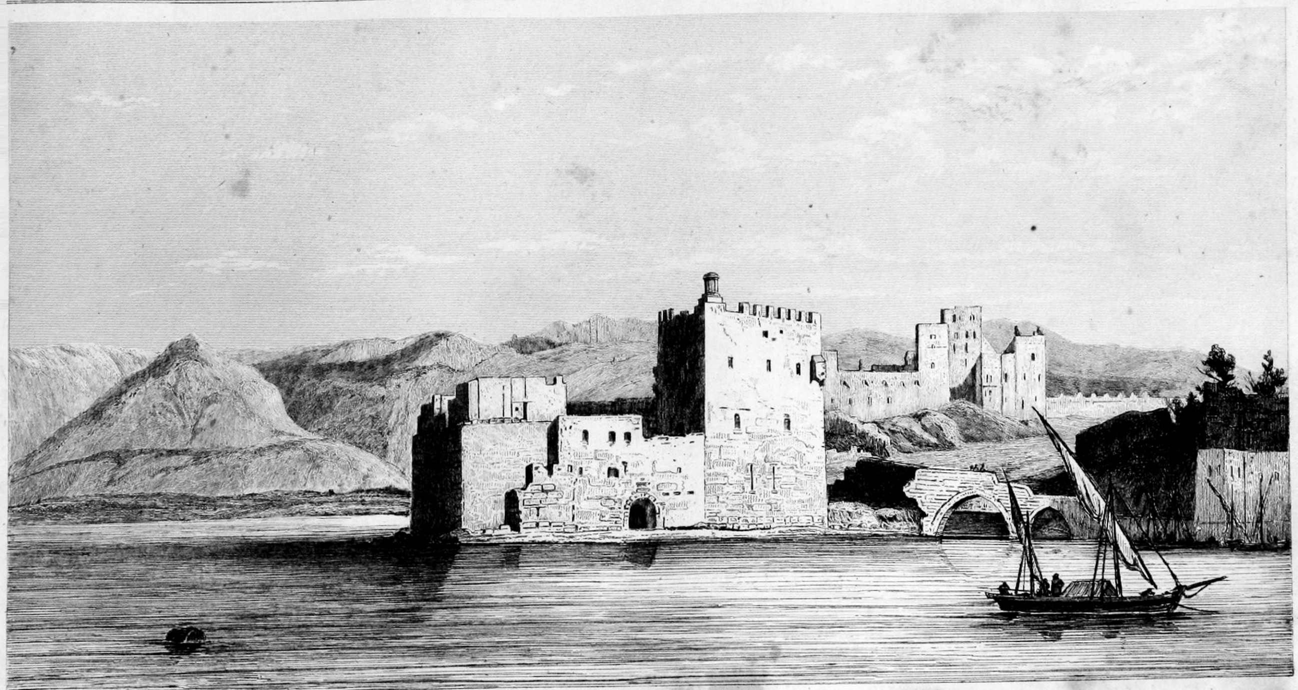
(*) Voyez de Guignes, *Histoire des Huns.*

appauvri par lui, opprimé dans ce qu'il avait de plus cher, sa foi, troublé dans chacun de ses enfants, les plus humbles comme les plus élevés, fut enfin délivré d'une domination d'autant plus lourde qu'il ne s'y rattachait aucune grande idée, aucun grand sentiment, ni gloire militaire, ni triomphe religieux. Mais il n'était quitte du père que pour tomber entre les mains du fils. Une fois Thouloun mort, Khamarouiah lui succéda sans obstacle. Les Syriens étaient déjà incapables de s'opposer à qui que ce fût. Revenus sur le compte du khalife, n'ayant plus de secours à espérer de Bagdad, sans espoir de vaincre, sans appui sérieux, pourquoi se seraient-ils soulevés contre leur maître actuel avec la chance de rencontrer pire dans le maître futur? Il y a dans la destinée des nations des moments de lassitude invincible, d'insurmontable découragement qui les font accepter tel joug qu'on leur veut infliger. La Syrie en était à un de ces moments. Elle n'aurait pas versé une goutte de sang, elle n'aurait pas fait un pas pour sortir de son esclavage, pour changer de place sur son lit de douleur. Aussi Khamarouiah régna-t-il douze ans, jusqu'à l'année 282 de l'hégire. Son père lui avait laissé en mourant dix millions de dinars et un très-grand nombre d'esclaves, de chevaux, de chameaux et de mulets, c'est-à-dire autant de richesses qu'un pouvoir sans bornes, qu'une avidité insatiable, qu'un pillage organisé de tout le pays lui avaient permis d'en rassembler. Si facilement possesseur de tant de biens, Khamarouiah pensa plutôt à en jouir qu'à en amasser de nouveaux. Ce fut là une consolation pour les Syriens. Ils furent moins dépouillés, moins tourmentés sous le gouvernement du fils que sous celui du père. Malgré leur torpeur morale, ils purent encore rétablir peu à peu leur bien-être matériel : c'était déjà quelque chose pour eux. Mais cette trêve à leurs maux, dont ils se félicitaient publiquement, ne devait pas durer au delà du règne de Khamarouiah (*).

La faiblesse du khalifat, le succès de quelques aventuriers heureux, imprimèrent un nouvel élan à l'ambition des Turcs. Vaincus à Bagdad, à la cour de l'empire arabe, et dans toute la Mésopotamie, ils n'en devinrent que plus audacieux dans les autres provinces de l'Islam. Le sort brillant de Thouloun était envié par plus d'un chef militaire, par plus d'un gouverneur de ville. Un de ces derniers que Thouloun avait fait maître de l'opulente Damas, loin de se montrer reconnaissant envers la famille de son bienfaiteur, n'attendit qu'une occasion favorable pour usurper à son tour la domination qu'il rêvait. Tous les moyens sont bons pour des ambitieux sans cœur, pour des soldats sans conscience. Khamarouiah, usé par la débauche, mourut en 282, laissant le trône à un fils en bas âge du nom de Djeich. Cet enfant fut attaqué, dépossédé et mis à mort par le peu scrupuleux Thagadj. Mais le gouverneur de Damas, malgré ses désirs et ses efforts, ne parvint pas à se faire accepter aussi facilement qu'il l'avait espéré. Les Thoulounides étaient déjà très-nombreux et très-puissants en Syrie. Thouloun avait laissé, pour sa seule part, trente-trois enfants mâles; presque tous ces enfants étaient riches, et s'étaient attachés une forte clientèle et une grande suite d'esclaves. Lutter seul, avec quelques troupes levées au hasard, quelques partisans de rencontre, contre pareille partie, c'eût été la plus insigne imprudence. Thagadj ne la commit pas.

Après son lâche attentat contre un enfant sans défense, il se rapprocha comme il put des Thoulounides et couronna Haroun, l'un des leurs, pour gouverner et s'enrichir impunément sous son nom. Puis une fois cet instrument usé entre ses mains, Thagadj le brisa sans remords. De là de nouveaux troubles en Syrie, de perpétuelles séditions, des razzias opérées par l'un et l'autre parti, des impôts de plus en plus onéreux, et levés coup sur coup parfois, selon la chance des armes. Le meurtre d'Haroun ne profita pas encore à Thagadj. Sinan, fils de Thouloun, le premier de cette race usurpatrice, monta sur le trône chancelant de son neveu, mais sans pouvoir s'y maintenir plus d'une année, sans pouvoir s'y défendre contre le dix-septième Abbasside Moktafi. Ce khalife s'empara en effet, l'an 292, de la personne du dernier prince Thoulounide et de six

(*) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.



Lemaître direxit.

Entrée du Port de Bairout

enfants de sa maison. Puis les ayant emmenés à Bagdad, il les fit bientôt mourir impitoyablement. Ainsi il ne resta plus un seul rejeton de cette dynastie d'aventuriers, qui n'avait eu qu'un homme d'énergie, son fondateur, et qui n'avait duré que vingt-six ans, juste assez de temps pour peser de tout son poids sur une génération syrienne, pour faire beaucoup de mal, et aucun bien.

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE ARABE.

Malgré la victoire du khalife Moktafi, la Syrie, délivrée d'une tyrannie aussi vexatoire qu'épuisante, ne jouit pas longtemps du repos sur lequel elle comptait. Son protecteur naturel, le maître qu'elle jugeait alors comme seul légitime, n'avait plus désormais assez de puissance pour assurer la sécurité d'une province séparée de sa capitale par un plateau désert, Barraï-al-Cham, et incapable de se défendre elle-même contre la première invasion venue. Chaque année amenait pour le khalifat une complication funeste ou une inévitable diminution dans sa suprématie. Tout remède qu'il essayait lui devenait un mal nouveau. Les Arabes, qui avaient fait sa force première, s'étaient amollis à tel point qu'il avait fallu appeler une armée étrangère pour sauver l'empire, former une garde d'esclaves pour protéger le souverain. Ces esclaves ne furent pas longtemps à devenir les maîtres. On a vu quel emploi ils firent de leur autorité; et les dissensions intérieures, les troubles perpétuels, les révolutions de palais que les Turcs excitèrent, furent certainement une des premières causes de la décadence du khalifat. Sous un pouvoir si chancelant, quelle soumission pouvaient montrer ces puissants gouverneurs de province qu'un bras d'airain seul aurait pu maintenir dans l'obéissance? Plusieurs d'entre eux se rendirent indépendants; les plus audacieux fondèrent des dynasties. Les Abbassides avaient vu, dès leur avénement au khalifat, l'Espagne leur échapper, et bientôt un dernier Ommiade braver de cette contrée lointaine leur vengeance inassouvie. Cinquante ans plus tard l'Afrique se montra comme l'Espagne impatiente du joug de Bagdad, et le fils d'un des lieutenants du grand Haroun-al-Raschid, Ibrahim-ben-Aglab, créa dans la maison des Aglabites l'indépendance et l'hérédité du pouvoir. Après Al-Mamoun, successeur illustre encore de l'illustre Haroun, ce fut le tour de l'Orient. Thaher entama de ce côté l'empire de l'Islam; et, au bout de quatre générations, ce ne fut pas un khalife qui reprit le Khorassan aux Thahérites, mais un aventurier d'énergie, qui de chaudronnier s'était fait voleur, et qui finit sa carrière par dérober un trône. Le cœur même de l'Islam fut bientôt attaqué. Les Turcs s'étaient emparés de la Syrie, ainsi que nous l'avons rapporté; et une famille arabe de la tribu de Thâleb, les Hamadanites, se fit un royaume avec une partie de la Mésopotamie, avec la ville de Mossoul sur le Tigre, et celle de Raccah sur l'Euphrate. Plus tard même, pour s'étendre et s'enrichir, les Hamadanites ajoutèrent à leur conquête la puissante cité d'Alep, entamant ainsi la Syrie, détachant un des diamants de son collier, s'appropriant une des places de commerce les plus importantes de l'Orient, entrepôt continental de l'Asie Mineure et des Indes (*).

PILLAGE DES KHARMATHES.

Outre la transformation de certaines provinces en royaumes, outre la domination passagère mais si humiliante des Turcs, événements qui attaquaient le pouvoir temporel des khalifes, leur pouvoir spirituel, compromis par les vices et l'impiété de Motawakkel, fut fortement ébranlé par une secte idolâtre, les Kharmathes. Cette secte, créée par l'imposteur qui lui donna son nom, s'en prenait aux fondements mêmes de l'Islam. Pour elle Mahomet avait fait son temps. Loin d'être, à leur sens, le dernier des prophètes, il n'était tout au plus qu'un envoyé temporaire de Dieu, dont l'œuvre incomplète devait être achevée par Kharmath. Le Koran n'était plus qu'un livre éphémère, et non la loi définitive. La plupart de ses préceptes, traités d'allégories et de paraboles, étaient expliqués par les Kharmathes selon leurs caprices ou selon leurs besoins. Ces nouveaux schismatiques ne considéraient la prière que comme le symbole de l'obéissance due à leur chef. Ils

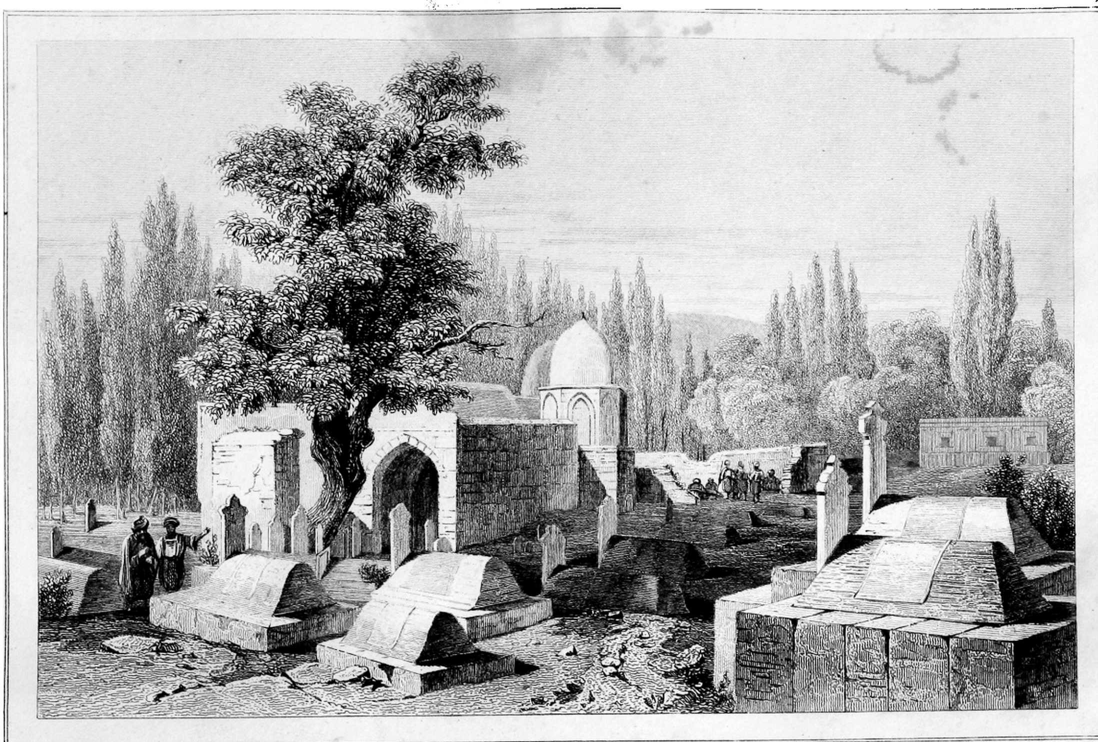
(*) Voyez Ab'ul-Féda, *Annal. moslem.*

ne considéraient le jeûne que comme le symbole du silence et du secret qu'il est bon de garder vis-à-vis des étrangers. Ils ne considéraient la défense de l'adultère que comme le symbole du crime d'apostasie. Cette façon d'interprétation de la loi les amena peu à peu à regarder comme des superstitions la plupart des prescriptions morales et religieuses de l'Islam, et à s'en abstenir. Le chef de cette secte, qui s'était déclarée l'an 270 de l'hégire, avait vécu dans une grande austérité. Loin de l'imiter, ses disciples se permirent toutes les débauches et tous les vices. Ils s'adonnaient aux boissons défendues par le Koran; ils mangeaient sans scrupule de la chair de porc; ils n'étaient arrêtés dans leurs débordements par aucun des liens sociaux. Étrange contradiction de l'espèce humaine! Ces hommes aux mœurs dissolues se croyaient conduits par des anges, tandis qu'ils donnaient pour guides à leurs adversaires des démons. Paresseux, corrompus, pillards, ils ne songeaient qu'à s'emparer de vive force des terres, des femmes et des trésors des Musulmans.

Une pareille secte devait se recruter parmi le rebut de la société orientale; et comme, à l'époque où nous en sommes, la faiblesse du khalifat et le succès de tant d'aventuriers avaient fait perdre aux devoirs de leur sévérité, à l'obéissance de sa rigueur, aux mœurs de leur pureté, il s'ensuivit, pour le malheur des générations vivantes, une augmentation progressive de la bande des Kharmathes. Unis par les liens du crime et les exigences des passions, ils tentèrent, dès la fin du règne de Môtamed, le quinzième Abbasside, un soulèvement général dans la ville immémorialement turbulente de Kouffah. A partir de cette levée de boucliers qui tourmenta les derniers jours du pusillanime Môtamed, les Kharmathes prirent de plus en plus d'extension, et devinrent bientôt le fléau de l'Islam. Durant près de cinquante années, en effet, ils firent la désolation de tous les pays qu'ils traverserent ou qu'ils exploitèrent. Nomades du crime, on les voit d'abord, plus terribles que le simoun, ce vent tempêtueux du désert, tomber sur les caravanes de pèlerins, les dépouiller, les accabler d'avanies, et les abandonner ensuite, sans vêtements et sans vivres, dans les sables arides de l'Arabie-Pétrée. Une autre année, plus audacieux encore, ils viennent attaquer les pèlerins dans les murs mêmes de leur ville sainte. La Mekke est assiégée par eux, prise, saccagée. Ils y tuent plus de trente mille personnes, emplissent le puits de Zem-Zem de cadavres, souillent le temple sacré en y enterrant trois mille morts, et poussent le mépris de la religion islamique jusqu'à enlever la pierre noire si révérée de la Kaaba pour en couvrir, dans leur capitale, des latrines publiques (*).

Toutes les provinces de l'empire arabe eurent à souffrir, chacune à leur tour, la domination immonde des Kharmathes. La Syrie, si tentante à cause de ses richesses naturelles, fut moins épargnée encore que les autres. Ils y pénétrèrent, dès l'année 290 de l'hégire, en remontant le cours de l'Euphrate jusqu'à Annah. Puis de cette ville ils s'élancèrent, comme des vautours affamés, à travers les plaines si fertiles de Damas. La mort et la dévastation les y suivirent. Malgré ses cent mille âmes, Damas ne crut pas pouvoir se défendre avec succès contre cette nuée sans cesse grossissante de voleurs aussi cruels qu'insatiables. Elle capitula; elle n'eut pas honte de se racheter du pillage à force d'argent. Mais que de sacrifices ne lui fallut-il pas pour satisfaire ces bandes avides qui se succédaient sans cesse sous ses murs! Enfin elle put les détourner les unes après les autres. Les Kharmathes, gorgés d'or sans en être rassasiés, se rabattirent sur Baalbek et Solemiàh! Ces deux dernières cités opposèrent une vaine résistance : elles furent prises d'assaut, dévastées, incendiées. Les pics formidables du Liban purent seuls arrêter les Kharmathes, et ils s'en retournèrent tout chargés de butin, suivis par des milliers d'esclaves, dans l'Irak-Arabi et dans leur capitale, Hadjar, qui n'était autre que la ville gréco-romaine de Petra. Comme les brigands du moyen âge dans la campagne de Rome, ils avaient choisi pour refuges les ruines magnifiques de l'antiquité. De là, d'ailleurs, ils pouvaient attendre les pèlerins

(*) Voyez Ab'ul-Féda, *Annal. moslem.*



Lemaître direxit

Tombeaux à Damas.

de la Mekke comme d'une embuscade toute trouvée, puis les détrousser sans miséricorde. Quoique, la plupart du temps, les caravanes fussent armées et escortées, elles n'en étaient pas moins presque toujours exterminées par les Kharmathes, qui fondaient sur elles par milliers, au grand galop de leurs chevaux agiles.

Leur audace fut telle, leur certitude de vaincre devint si complète, qu'il se fit à leur occasion une sorte de révolution religieuse en Orient. Désespérant de parvenir jusqu'à la Mekke, les pèlerins musulmans se rendirent à Jérusalem, et firent leurs prières dans la mosquée d'Omar, au lieu de les faire dans la Kaaba. Il était, en effet, plus facile d'éviter les Kharmathes en Syrie qu'en Arabie; le Barraï-al-Cham était moins long à traverser que le désert de l'Égarement; il était plus aisé de se défendre dans les gorges de la Palestine que le long des buttes de sable de l'Hedjaz; Jérusalem enfin était presque aussi sainte que la Mekke; le Koran le disait : cela ôta tout scrupule aux dévots mahométans.

Une partie seulement des habitants de Jérusalem profita de ce changement dans les habitudes musulmanes, ce furent ceux qui appartenaient à la religion islamique. Quant aux Chrétiens, ils n'eurent rien à gagner à ces processions d'ennemis religieux qui ne les regardaient jamais d'un bon œil, et dont les plus exaltés les menaçaient et les molestaient. Ces visites annuelles à la mosquée d'Omar durèrent vingt années, et le rétablissement des anciens usages ne s'effectua que lors de la disparition de la secte des Kharmathes. Leur disparition, du reste, ne fut pas moins singulière que leur formation. Outre leur esprit de désordres libidineux et de brigandages infâmes, les Kharmathes étaient de plus fanatisés par leurs chefs. En voici un exemple bien frappant : dans une de leurs courses dévastatrices, un certain Abou-Thaher ayant amené une petite troupe jusqu'aux environs de Bagdad, cette troupe se trouva enveloppée tout à coup par un corps considérable d'Arabes que le khalife Moktader avait envoyé contre elle. La résistance semblait impossible, et le général arabe députa un des siens pour engager Abou-Thaher à déposer les armes. Ce dernier, s'étant informé auprès de l'envoyé des Musulmans du nombre de ses ennemis, et ayant appris qu'ils étaient trente mille, lui répondit avec fierté : « Si ton général a trente mille « hommes, je lui défie d'en avoir trois « du courage et du dévouement de ceux-« ci! » Puis il fit venir trois des siens, commanda à l'un de s'enfoncer son poignard dans la gorge, au second de se jeter la tête la première dans un tourbillon du Tigre, au troisième de se précipiter dans un abîme. Les trois fanatiques obéirent, et le chef kharmathe ajouta à l'envoyé stupéfait : « Va dire à ton gé-« néral qu'avec de pareils hommes, quel « que soit leur nombre, je veux demain « le mettre à la chaîne avec mes chiens. » Le soir même, en effet, Abou-Thaher battit les Arabes, les mit en fuite, s'empara de leur général, et le fit attacher, comme il l'avait promis, entre deux dogues (*).

Ce fanatisme des Kharmathes pour leurs chefs semblait devoir assurer à jamais la domination de ces derniers. Pourtant ce fut précisément sous le commandement de cet Abou-Thaher que la secte s'éclipsa, pour ainsi dire, après avoir préalablement rapporté à la Mekke la pierre noire purifiée au feu. Ne resta-t-il rien parmi les populations orientales de cette race si violente et si dissolue? Tant d'hommes crapuleux et féroces qui la composaient purent-ils s'amender ou s'évanouir en un instant? Les Druzes, et plus tard les Assassins, nous prouveront bientôt que ces éléments de perversité, excités et mis en œuvre pour la première fois par les Kharmathes, furent bien loin de disparaître complétement de l'Orient vers l'an 340 de l'hégire, sous le khalifat de Mothi, le vingt-troisième Abbasside.

LES IKCHIDITES ET LES HAMADANITES.

La faiblesse croissante des khalifes, les troubles renaissants de leurs provinces, le démembrement successif de leur empire, devaient porter les fruits les plus amers : l'anarchie pour l'Orient tout entier; la division pour la Syrie. A peine cette dernière contrée, en effet, encore riche malgré les pillages qu'elle avait

(*) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

soufferts, encore prospère, malgré les dévastations des brigands qui l'avaient traversée, fut-elle remise de la domination des Thoulounides et de l'irruption des Kharmathes, qu'elle tomba sous le sceptre de fer de nouveaux conquérants. Mais cette fois ces nouveaux conquérants ne lui vinrent pas d'un seul côté, mais bien de deux en même temps, d'Égypte et d'Arabie. Elle n'en avait pas fini avec les Turcs. Ces audacieux aventuriers ne se contentaient plus depuis longtemps de dominer le fantôme du khalifat, de lui arracher quelques villes et quelques campagnes, de lui soustraire même une vaste contrée comme l'ancien royaume des Pharaons : une fois maîtres souverains d'une province, ils voulaient chaque jour ajouter à leur puissance, et guerroyaient sans cesse, non-seulement par goût, mais par ambition. Aussi, après les Thoulounides, ce furent les Ikchidites qui fondirent, d'Alexandrie où ils régnaient, sur Jérusalem et Damas, et qui s'établirent bientôt en Palestine et dans la grasse vallée de Hauran. Les Ikchidites, d'origine turque comme les Thoulounides, furent comme eux tyrans et spoliateurs. Leur avidité ne semblait jamais satisfaite. Ils pompaient la sueur des Syriens comme le sable des déserts absorbe l'eau du ciel. Comme le sable aussi, leur cœur n'en demeurait pas moins aride. La civilisation, qui leur offrait tous ses travaux, toutes ses industries, tout son luxe, ne parvenait ni à amollir leur caractère barbare ni à adoucir leur férocité native. C'étaient toujours des chefs de brigands qui se gorgeaient d'or; ce ne furent jamais des princes qui déployèrent une magnificence royale. Les peuples étaient tyrannisés, et non gouvernés par eux. Aussi, malgré les pompes de leur cour, le nombre immense de leurs gardes, il y avait toujours dans ces usurpateurs quelque chose de farouche et de méfiant à la fois : aussi vit-on l'un d'eux, quoique environné de quatre cent mille soldats, cacher à ses premiers officiers ainsi qu'à quiconque la chambre obscure où il reposait. C'est qu'il savait que la haine l'entourait, que la vengeance épiait sa solitude pour l'assassiner, que rien n'était reconnu, accepté, aimé dans son autorité, et que la terreur seule faisait sa force, comme le sabre avait fait sa conquête. Sous de pareils maîtres les peuples n'ont qu'à courber le front et à gémir Heureusement pour les Syriens, tout leur territoire n'était pas tombé sous la verge exécrée des Ikchidites, et avant leur invasion, les Hamadanites s'étaient déjà emparés du pays d'Alep et d'une partie des vallées de l'Oronte (*).

Les Hamadanites sont l'un des plus brillants exemples de la constitution féodale des anciens Arabes, constitution qui résista victorieusement au pouvoir despotique des khalifes. Malgre l'élévation au trône de l'Islam, tout à la fois politique et sacerdotal, des deux grandes maisons d'Omméiah et d'Abbas; malgré la soumission de tant de peuples, la conquête de tant de contrées, qui agrandirent d'autant la puissance khalifale en augmentant son prestige, il n'en resta pas moins dans les peuplades de l'Hedjaz et de l'Yémen, instinctivement attachées à leurs mœurs primitives, un esprit de liberté et d'indépendance, qui, sans refuser l'obéissance générale et apparente qu'on lui demandait pour les princes de Damas ou de Bagdad, n'en conservait pas moins toutes les formes et toutes les allures du passé. Tandis qu'en Syrie et en Mésopotamie le génie des Moawiah et des Haroun-al-Raschid organisait une administration régulière, créait une discipline, fondait une unité, ceux mêmes dont étaient sortis ces grands hommes conservaient leurs habitudes arriérées, leurs divisions immémoriales en tribus et en familles. Ces dissidents entêtés voulaient bien parfois reconnaître la suprématie spirituelle des khalifes; mais leur autorité impériale, sans l'attaquer ouvertement, ils savaient toujours s'y soustraire. Voilà comment les Ommiades rencontrèrent plusieurs rivaux de leur puissance dans l'Arabie proprement dite; voilà comment le schisme politico-religieux des Alides se maintint constamment, malgré ses revers et ses malheurs si nombreux; voilà pourquoi il fallut toujours compter avec un parti qu'on avait cru tant de fois exterminé, et qui renaissait sans cesse du milieu des cendres et du sang. Chose singulière! le temps, en agissant fatalement sur

(*) Voyez Ab'ul-Féda, *Annal. moslem.*

les familles dont nous parlons, la civilisation, en adoucissant leurs mœurs et en apportant des modifications à leurs habitudes, ne détruisirent pourtant ni leur fierté ni leur indépendance. Elles ressentirent, comme toutes les autres populations, le besoin de goûter à leur tour les douceurs d'un bien-être plus assuré, d'une position plus stable; mais ce ne fut jamais aux dépens de cette liberté, dont elles avaient puisé l'amour dans la vie nomade, dans les institutions patriarcales de leurs ancêtres. Tant que le khalifat resplendit comme un soleil au sommet de l'Islam, elles s'en tinrent éloignées, préférant n'éprouver jamais les bienfaits de sa chaleur, que d'être exposés à sa lumière égale et dominatrice. Puis, lorsque ce soleil, à son déclin, ne jeta plus sur le monde que de pâles et impuissants rayons, elles s'avancèrent, elles s'en approchèrent alors, non pour lui rendre un culte ironique mais pour réclamer leur part des terres qu'il avait fécondées.

Parmi les plus empressées au partage des débris de l'empire khalifal, on doit compter les Hamadanites. Descendante de Hareth le Thâlébite, cette famille était toute-puissante déjà sous Motadhed, le seizième Abbasside. Sous ses deux successeurs, Moktafi et Moktader-Billah, elle s'accrut encore avec une remarquable rapidité. Tous les jours elle voyait sa clientèle augmenter, et la résistance qu'elle put faire aux entreprises dévastatrices des Kharmathes porta au comble son crédit et son autorité. Cependant, originaire de l'Yémen, on l'avait vue peu à peu tendre vers la Mésopotamie. Ses serviteurs étaient si nombreux, ses équipages de chevaux et de chameaux prenaient de jour en jour une telle extension, que les sablonneuses et arides campagnes de l'Arabie ne suffirent bientôt plus pour nourrir son camp incessamment agrandi de tentes nouvelles. Il lui fallut pousser petit à petit vers l'Irak, chercher le long du Tigre les eaux et les pâturages dont l'abondance lui devenait de plus en plus nécessaire. Enfin d'étape en étape, cette famille considérable, ou plutôt cette tribu grossissante, arriva dans la riche vallée de Mossoul. Elle s'y fixa plus longtemps qu'ailleurs, s'y fit encore des partisans nouveaux, et finit, un beau jour, par entrer dans la ville, par s'y établir, par s'en rendre maîtresse. Le khalife impuissant de Bagdad ferma les yeux sur cette usurpation progressive. Il n'avait, du reste, rien à dire jusqu'alors : les Hamadanites, c'étaient des frères, c'étaient de bons Musulmans. Ils n'avaient pas chassé les Mossouliens, c'étaient les Mossouliens qui étaient venus à eux; ils n'avaient pas expulsé les autorités de la ville, c'étaient les autorités de la ville qui avaient reconnu d'elles-mêmes la supériorité des Hamadanites, et qui avaient rendu hommage à leur esprit de justice, à leur générosité, à leur suprématie morale. Tant que les Hamadanites n'eurent point trouvé l'occasion de refuser obéissance au khalife, celui-ci n'avait rien à réclamer, et il se garda bien de provoquer cette occasion.

Durant plusieurs règnes, les Hamadanites purent donc, sans être inquiétés, fonder leur pouvoir en étendant progressivement leur clientèle. Étant devenus très-riches, étant naturellement luxueux et prodigues, ce qu'ils prenaient d'une main, ils le rendaient de l'autre. Aussi les Syriens n'eurent-ils pas trop à souffrir de la domination de cette famille puissante, et durent-ils préférer de beaucoup son joug à celui des Thoulounides et des Ikchidites. En tout temps, les races arabes montrèrent plus de qualités morales, sinon militaires, que les races turques. Les habitants de l'Yémen, instinctivement nobles et grands, à l'âme rigide, mais juste, au cœur orgueilleux, mais droit, furent longtemps intrépides dans les combats, et toujours maîtres généreux pour les peuples qu'ils domptèrent. Les Turcs, race bâtarde, ramassis de brigands plutôt que corps de nation, furent, au contraire, à toutes les époques de leur puissanee, aussi cruels à la guerre que pillards durant les trêves qu'ils accordèrent aux pays envahis par leurs bandes. Or, les Hamadanites étaient d'origine arabe; ils venaient de l'Yémen, et il se rencontrait encore en eux quelques-unes des vertus primitives et fondamentales de leurs ancêtres. Ces dernières lueurs des mœurs patriarcales rendirent l'espoir aux Syriens, et calmèrent quelques-uns de leurs maux. Aussi, c'est à l'attachement seul des populations qu'ils avaient

conquises beaucoup plus par leur caractère que par leur vaillance, que les Hamadanites durent la force de résister aux armes de plusieurs khalifes, et le pouvoir de régner assez tranquillement sur une partie de la Syrie, à une époque de décadence où l'anarchie, comme une tache d'huile sur une étoffe de soie, s'étendait à travers l'Asie en la souillant et en la perdant (*).

NOUVELLES GUERRES DES GRECS CONTRE LES ARABES.

Cette anarchie grandissante avait déjà tellement miné l'empire arabe; elle avait tellement déprécié la valeur morale de l'Islam, que les Grecs songèrent à reprendre quelques-unes des provinces que les Arabes avaient si rapidement arrachées à la domination byzantine trois siècles auparavant. Ce qu'il y eut de caractéristique dans cette nouvelle guerre, c'est que ce furent les peuples qui la commencèrent d'eux-mêmes, et indépendamment de la volonté de leurs princes. Il y eut toujours antagonisme de race, haine de religion entre les Grecs et les Arabes. Cet antagonisme instinctif, cette haine aveugle, avaient pu se calmer par instants, grâce à l'esprit pacifique et tolérant de certains chefs, à leurs tendances civilisatrices; mais l'alliance n'avait jamais été ni générale ni sincère. Si le calme était au sommet des deux sociétés, la discorde rugissait toujours au fond. C'était une trêve de frères ennemis : on ne pouvait dissimuler tout au plus que jusqu'à la mort du père. Aussi, à chaque règne nouveau, la paix était-elle immédiatement compromise, et il fallait d'énergiques efforts de la part des deux souverains pour l'empêcher d'être désastreusement rompue. Or, au temps où nous sommes arrivés, les deux souverains avaient perdu peu à peu presque toute leur autorité primitive, et ne possédaient quasi plus que l'ombre de l'influence de leurs ancêtres. Les deux cours étaient aussi amollies, luxueuses, pusillanimes l'une que l'autre; les deux couronnes, aussi chancelantes. A peine ces fantômes d'empereurs avaient-ils la force de se maintenir quelques années sur leur trône méprisé, et pouvaient-ils couvrir quelques favoris et quelques serviteurs d'un vain sceptre qui n'avait de valeur que l'or de sa matière et non le prestige de son symbole.

Rhadi-B'illah, le vingtième Abbasside, esprit encore lumineux, mais homme faible, n'avait su durant ces sept ans de règne que protéger les lettrés et les docteurs, que former une phalange de poëtes et non une armée de soldats. Constantin VII, dit Porphyrogénète II, montra les mêmes qualités intelligentes, mais la même insuffisance de caractère que le khalife. Il ne sut faire à Constantinople que ce que faisait son rival à Bagdad. Prince d'une douceur inaltérable, Constantin VII attira les cœurs à lui, mais sans les enflammer. Esprit d'une grande distinction, il sut raviver le goût moral des lettres et la culture civilisatrice des arts, mais en songeant plutôt au bien-être des individus qu'à la grandeur de la patrie. Ces essais de moralisation par la philosophie et la littérature eurent, du reste, si peu de succès, qu'ils ne parvinrent même pas à inculquer à son successeur les préceptes les plus élémentaires des vertus sociales. Romain le Jeune, fils dénaturé du meilleur des hommes, après avoir passé son adolescence dans la débauche, épousa par libertinage la trop fameuse Théophano, fille d'un simple cabaretier, Messaline des rues avant de l'être des cours, et dont l'élévation inconcevable ne fit qu'accroître les vices. Cette femme, dont l'âme crapuleuse ne pouvait enfanter que des crimes, impatiente de régner pour satisfaire à l'aise ses plus monstrueux instincts, commença, dès son apparition au palais impérial, par faire empoisonner le père par le fils, Constantin Porphyrogénète par Romain le Jeune. Qu'on juge du règne de l'empereur parricide, conseillé par une telle femme! La débauche fut glorifiée, la luxure couronnée : la cour devint un mauvais lieu(*).

NICÉPHORE PHOCAS.

De si abominables exemples donnés de si haut, par un de ces phénomènes qui prouve à quel point le peuple est instinctivement généreux et grand, loin d'entraîner les masses dans le vice et le crime, les retrempèrent quelque peu, au contraire, par le sentiment du mépris et de

(*) Voyez Ab'ul-Féda, *Annal. moslem.*

(*) Voyez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

l'indignation. Fuyant cette sentine d'immoralité dont Constantinople, infectée par la cour, offrait le repoussant spectacle, tous les hommes de cœur se réfugièrent à l'armée, et le peuple, dans sa partie la plus saine et la plus énergique par conséquent, les suivit avec entraînement. Bientôt, grâce à cette émigration des grands cœurs, l'armée devint plus puissante, plus capable, plus nombreuse que jamais. La perpétuelle guerre des frontières aidant, il se forma d'habiles généraux et de bons soldats. Parmi les premiers, le plus illustre, celui dont l'existence, quoique fort contradictoire, eut pourtant une influence considérable sur son temps, fut Nicéphore Phocas. Fils d'un homme qui s'était montré tacticien distingué sous le règne du malheureux prince utopiste Constantin Porphyrogénète, élevé à la meilleure des écoles militaires, c'est-à-dire dans les camps et au milieu des batailles, il fut bien vite guerrier expérimenté, et prit goût de plus en plus aux expéditions aventurières. Ce caractère de franchise et d'âpreté de mœurs qu'ont d'ordinaire les soldats, et qui brillait, d'ailleurs, en Nicéphore Phocas, lui fit prendre en telle aversion les turpitudes de la cour, qu'il quitta, dès que Romain le Jeune monta sur le trône, la capitale souillée de tant de crimes et de bassesses, et s'en retourna au milieu des hommes qu'il avait déjà menés plusieurs fois à la victoire.

Il ne lui fut pas difficile de s'y former un groupe de partisans qu'il augmenta de plus en plus, qu'il sut s'attacher par des projets de conquêtes, et qui finit par lui former une sorte d'armée toute dévouée et impatiente des combats. Mais il lui fallait à la fois recruter et solder les troupes qui se donnaient à lui. Pour les recruter, il s'adressa hardiment à tous les aventuriers qu'il rencontra : il prit tout aussi bien des Esclavons et des Russes que des Grecs à son service. Pour les solder, il pensa à leur ménager le pillage d'un pays riche, d'une ville opulente; et, sans s'inquiéter de la volonté de son souverain, il alla de lui-même attaquer l'île de Crète. Grâce à la promptitude de ses mouvements, il débarqua sans grande difficulté dans cette conquête des Arabes, où ces derniers se croyaient en pleine sécurité, la possédant déjà depuis trente-sept ans, et vint résolument investir la plus grande cité de l'île, Candie. Le siége de cette place dura dix mois : il fut poursuivi avec persévérance par Nicéphore, dont la destinée se jouait sous ses murailles; il fut soutenu avec courage par les Musulmans, qui devaient perdre l'île tout entière en perdant sa capitale. La rigueur de l'hiver, si sensible aux Arabes, la famine et le manque de provisions de toute espèce, furent les véritables auxiliaires à qui Nicéphore dut la victoire. Or, cette victoire, c'était une couronne pour son orgueil, et pour son armée la plus magnifique des rémunérations. Candie fut prise d'assaut, pillée de fond en comble. Chacun des assiégeants y trouva son lot. Celui de Nicéphore fut un butin considérable et une foule de captifs qu'il emmena à Constantinople. L'empereur, quoique secrètement irrité sans doute contre l'insubordination de son général, ne l'en reçut pas moins avec toutes les apparences de la satisfaction et avec tout l'appareil du triomphe (*).

ENTREPRISE DE NICÉPHORE PHOCAS CONTRE LA SYRIE.

Ce premier succès nourrit l'audace de Nicéphore. Sans perdre un seul instant dans Byzance, qu'il ne se jugeait pas encore capable de dominer, il se hâta de retourner auprès de ses soldats, repus de Candie, mais plus avides que jamais de nouveaux pillages; et cette fois, ce fut vers la Haute-Syrie qu'il les entraîna. Cette province fut d'abord désolée de cette irruption, loin d'en être satisfaite. Ce n'était point, en effet, des frères qui arrivaient vers les Chrétiens; c'était une tourbe d'hommes sans foi ni loi, qui ne songeaient nullement à venger l'honneur romain, à rendre au culte de Jésus-Christ son ancienne splendeur, mais bien à satisfaire leurs plus grossiers appétits, à se gorger de richesses, indistinctement arrachées aux Syriens d'origine grecque comme aux Syriens d'origine arabe. Chacun se défendit donc pied à pied contre ces sortes de pirates de terre, contre ces pillards venus les uns des âpres montagnes de la Slavonie, d'autres des marécages de la Crimée, d'autres enfin des plaines hyperboréennes. Mais une armée ainsi

(*) Voyez Mersius, *Creta*.

composée, qui sait tout affronter dans l'intérêt de ses violentes passions, est bien difficile à vaincre. Les Syriens ni les Arabes ne parvinrent à la repousser; et après avoir pris successivement plusieurs villages des frontières, les soldats de Nicéphore finirent par s'emparer d'Alep.

Ici Nicéphore, maître d'une ville importante, possesseur de richesses et de ravitaillements nombreux, développa une capacité administrative et une énergie militaire qui rachetèrent en partie ses premiers triomphes. Ses vues s'étendirent avec son ambition; son génie grandit au milieu des succès. Il commença par mettre de l'ordre dans son armée, lui imposa une discipline qu'elle avait ignorée jusqu'alors, appela à lui tous les hommes de tête et de cœur, et, secondé par son frère Léon Phocas, s'efforça de changer l'esprit de son expédition. Ce fut aux Grecs qu'il s'adressa alors; ce furent les sentiments de confraternité religieuse qu'il évoqua pour continuer les hostilités contre les Musulmans. Cette habile conduite lui valut de nouveaux triomphes. Toujours vainqueur, il poussa vigoureusement les Arabes, les accula jusqu'à l'Euphrate, et il serait sans doute parvenu jusqu'à Bagdad, il aurait renouvelé une nouvelle fois, en s'emparant de cette capitale, la face du monde, il aurait pris rang parmi les plus grands capitaines, si Dieu et l'empereur de Byzance l'avaient voulu. Mais Dieu fit tomber sur lui et les siens les plus ardents rayons de son soleil, et lui envoya de plus la faim et la soif, ces deux anges exterminateurs des plus invincibles armées. Quant à l'ignoble Romain le Jeune, jaloux de la gloire de Nicéphore quoique incapable de la comprendre, il fulmina contre lui les plus injustes arrêts de réprobation, suscita des lâches contre le brave, ameuta la populace contre l'armée, et força le général conquérant d'interrompre brusquement ses conquêtes, de congédier ses troupes victorieuses, et de fuir dans un coin de l'Asie le poignard des sicaires byzantins (*).

Ainsi avorta une grande guerre, au moment même où elle ennoblissait son but; ainsi s'éteignit la première réaction sérieuse des Grecs du Bas-Empire contre les successeurs de Mahomet. Heureusement que l'infâme auteur de cet avortement ne tarda pas à être puni, par le ciel, de la platitude de son caractère et de l'horreur de ses vices. Sa femme, qu'il avait tirée de la fange des plus mauvais lieux pour l'élever jusqu'au trône qu'elle souilla, inassouvie désormais avec son mari épuisé, avide du pouvoir suprême pour les moyens qu'il offre de satisfaire les plus insatiables passions, reconnut par le poison les bienfaits ignominieux dont l'avait comblée Romain le Jeune : tant il est vrai que la reconnaissance ne peut germer que dans les âmes les plus pures! A la faveur du bas âge de ses enfants, Théophano espérait gouverner seule l'empire. Mais, méprisée pour ses vices par le peuple de la capitale, détestée pour son oppression par le peuple des provinces, elle fut bientôt contrainte de chercher autour d'elle un bras fort pour s'y appuyer. Nicéphore Phocas eut la lâcheté d'offrir le sien à cette femme pervertie, adultère et homicide. Il gâtait ainsi sa vie tout entière, et prouvait, à ses contemporains comme à l'histoire, qu'il n'y avait en lui qu'un ambitieux vulgaire, ne faisant le bien que par hasard, prêt à faire le mal au premier appel de son intérêt, dépourvu de tout sens moral, sans vergogne et sans honneur. Les Cincinnatus et les Washington sont rares dans ce monde; et il faut des milliers de siècles pour reproduire de pareils caractères. Le génie de la guerre, génie brutal et aveugle, se rencontre souvent dans la suite des âges; le génie de la vertu, génie aussi doux que clairvoyant, n'apparaît qu'à des intervalles immenses, et comme pour empêcher l'humanité de désespérer de l'idéal et de douter de Dieu.

Nicéphore avait donc épousé l'infâme Théophano; et ne pouvant plus passer son existence entière dans les camps, curieux, d'ailleurs, de connaître et de faire jouer à son tour les rouages les plus compliqués et les plus secrets du gouvernement, il confia à un des lieutenants qu'il avait formés dans ses premières expéditions une partie de l'armée, et le lança en Cilicie. Ce lieutenant était un homme de petite taille, mais de grand courage, soldat infatigable et déjà expérimenté, plein de résolution au combat comme de persévérance

(*) Voyez Zonaras.

dans ses buts. On l'appelait Zimiscès; et, quoique ce ne fut là qu'un surnom, motivé précisément par l'exiguïté de sa taille, c'est ainsi qu'il fut connu dans ses conquêtes, sur le trône où il parvint à son tour, dans la tradition où il a laissé un souvenir assez ambigu, une réputation assez équivoque. Comme Nicéphore Phocas, son maître en l'art militaire et son souverain par la grâce du sabre, il commença par des victoires. Marchant avec hardiesse au-devant d'une armée musulmane plus considérable que la sienne, par la promptitude de son attaque il la surprit, la divisa, et en eut raison fraction par fraction. Aussi cruel que brave, acharné à la perte de ses ennemis, après plusieurs jours de carnage, cinq mille d'entre ces derniers s'étant réfugiés dans une montagne couverte de bois et de rochers, Zimiscès, malgré le danger de forcer dans leurs derniers retranchements des hommes décidés à vendre leur vie le plus chèrement possible, marcha contre eux à la tête de son infanterie, et ne redescendit des monts escarpés où il s'était engagé qu'après avoir massacré le dernier Arabe survivant. Cette tuerie fut si affreuse, que la montagne où elle s'exécuta fut couverte d'ossements, et qu'il s'y forma des torrents de sang qui roulèrent jusque dans les vallons d'alentour : ce qui fit donner au lieu où s'était passée cette terrible tragédie le nom de *montagne du sang*. C'est pourtant par de semblables excès, c'est par cette rage exécrable, digne tout au plus des sauvages les plus féroces, qu'on entretenait une haine inextinguible entre les Chrétiens et les Mahométans, qu'on éloignait à jamais les races, et qu'on s'apprêtait des représailles qui devaient durer des siècles entiers! Un général qui, loin d'arrêter de pareilles scènes, les provoque, au contraire, les excite, y mène ses troupes, n'est-il pas le plus coupable de ces cannibales? C'est cependant là le fait de Zimiscès; c'est là ce qui lui valait des triomphes dans le cirque de Byzance la dégénérée (*)!

Quoi qu'il en soit du caractère de la guerre conduite par Zimiscès, elle n'en eut pas moins une assez grande influence sur l'avenir des deux peuples qui se disputaient de nouveau l'Orient et ses richesses, elle n'en fut pas moins favorable au Bas-Empire, et n'en éveilla pas moins la jalousie de Nicéphore Phocas. D'abord ce sentiment se manifesta avec une certaine grandeur dans l'âme du chef suprême de l'Empire. Il ne réagit pas contre son lieutenant, ne lui enleva rien de son autorité; mais il se contenta de se mettre lui-même à la tête d'une expédition plus considérable que la précédente, et de ne confier à Zimiscès qu'une division de son armée. Cette émulation entre deux ardents capitaines, tout en étant funeste aux armes musulmanes, ne fut aucunement avantageuse à la Syrie et à ses Chrétiens affaiblis. Devenue le théâtre d'une guerre qui pouvait longtemps se prolonger, grâce aux prises et reprises perpétuelles des forteresses importantes, la Syrie allait avoir à souffrir presque autant des vengeances musulmanes que des exigences byzantines. Ce n'était pas là, en effet, une guerre de conquêtes, où les vaincus cèdent à la fois aux vainqueurs le sol et le gouvernement, où les vainqueurs gardent les villes à mesure qu'ils s'en emparent : c'était plutôt une promenade triomphale, où l'empereur grec, pour ne point diminuer son corps d'armée principal, ne mettait dans les cités surprises que d'insignifiantes garnisons, tournait les places fortes, et laissait de côté les grandes villes. Ce qui le prouve évidemment, c'est qu'après être entré dans Alep et dans Laodicée, il ne fit aucun effort sérieux pour pénétrer dans Antioche, véritable clef de la Haute-Syrie pourtant; c'est, en outre, qu'il retourna à Constantinople, après avoir évacué complétement la Phénicie, qu'il venait de traverser en vainqueur, ne laissant qu'une partie de son armée, sous le commandement de Zimiscès, devant les murs de cette Antioche, si longtemps métropole grecque, et depuis trois siècles capitale musulmane.

A peine Nicéphore fut-il de retour dans son palais impérial, que Zimiscès, malgré les ordres qu'il avait reçus de ne point pousser trop vivement le siége de la grande cité syrienne, et de n'y point sacrifier trop de monde, lion déchaîné, ne songea qu'à s'emparer de la proie opulente qu'on laissait sous ses griffes.

(*) Voyez El-Macin, *Hist. Saracen.*

Il mena le siége avec plus de vigueur que jamais. Mais les Arabes, qui savaient aussi ce qu'ils avaient à défendre, repoussèrent les plus chaudes attaques du général byzantin. Ce dernier renonçait déjà à cette conquête, dont il s'était cependant promis tant de profits, lorsque la trahison lui vint en aide. On lui indiqua le côté faible des murailles, il en fit l'assaut, et après une lutte acharnée, il parvint enfin dans la ville et s'y maintint. Loin de lui mériter un nouveau triomphe, cette victoire sanglante valut une disgrâce à Zimiscès. Ne fallait-il pas un prétexte à Nicéphore pour se débarrasser de son rival de gloire? Tout pitoyable que fût ce dernier prétexte, l'empereur le saisit, et eut bientôt lieu de s'en repentir; car une haine irréconciliable éclata dès lors entre le chef et son lieutenant, et cette haine, pour se satisfaire, devait aller jusqu'au crime, selon l'odieuse coutume de cette époque de dégénérescence sociale (*).

MEURTRE DE NICÉPHORE PHOCAS.

Zimiscès avait plu à Théophano. Cette femme, singulière encore dans son libertinage, tout en s'abandonnant aux débauches les plus déhontées, voulait s'attacher par des liens adultères tout homme qui avait attiré l'attention de la foule. Il lui fallait aussi bien le général vainqueur que l'athlète applaudi. Elle jeta donc les yeux sur Zimiscès, et lasse de Nicéphore, dont l'étoile pâlissait, elle employa tous ses charmes et toute sa puissance à subjuguer le rival de gloire de l'empereur. Elle y parvint facilement : Zimiscès n'était pas de trempe à se conserver pur dans la boue. Bien plus, une fois que Théophano eut séduit celui pour lequel elle rêvait déjà la couronne, elle n'eut point de cesse qu'elle ne l'eût perverti complétement, qu'elle ne lui eût inspiré l'idée du plus lâche assassinat. Zimiscès fut, entre les mains de cette furie, l'instrument cruel et docile qu'elle cherchait. Avec quelques sicaires de bas étage, il s'en alla lâchement frapper l'empereur dans son sommeil, et ajoutant la férocité de la bête sauvage au crime d'un homme dépravé, il fit endurer à sa victime le supplice le plus barbare, l'accablant de reproches et de coups à la fois, lui brisant les os un par un avec le pommeau de son épée (*).

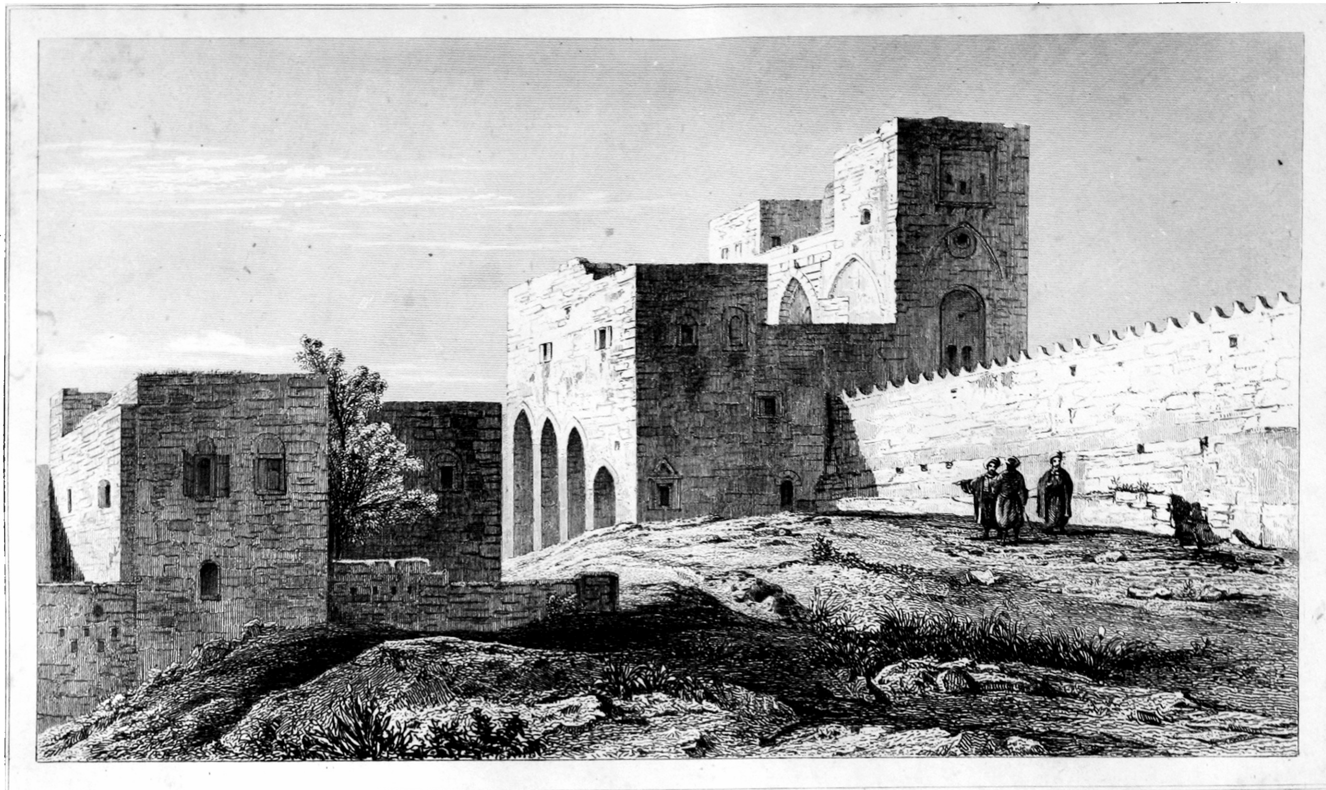
Chose étrange! Ce soldat heureux, dont la victoire avait commencé la fortune, qui n'eut pas honte, pour arriver à l'empire, de passer par l'adultère et le meurtre, sembla, dès qu'il fut sur le trône déshonoré des Byzantins, changer d'âme en changeant de destinée. L'énergie qu'il avait montrée à la guerre, il s'en servit tout d'abord pour se débarrasser de son infâme complice, Théophano. Il eut le courage de lutter immédiatement avec elle; et, loin de lui faire partager la couronne, il parvint à l'enfermer dans un monastère d'Arménie. Puis, soit remords, soit religion, soit calcul personnel, il s'efforça d'être juste envers tous, charitable envers les nécessiteux. Nicéphore Phocas avait été avare autant qu'avide; Zimiscès fut aussi libéral que généreux. Nicéphore, quoique bon général, n'avait jamais été qu'un faible empereur; Zimiscès donna, à la surprise de chacun, des preuves nombreuses d'habileté administrative. Sans son crime, c'eût été un grand prince; avec un autre peuple que les Byzantins, il eût rendu son éclat à l'empire chrétien de Constantin. Mais, dès qu'il quittait l'armée, elle n'était plus victorieuse; et ce fut à la suite de la défaite d'un de ses lieutenants, Temelicus Melchi, battu par les Arabes sur les bords du Tigre, qu'il entreprit sa seconde expédition en Syrie. Cette expédition fut diversement jugée par les chroniqueurs; mais comme Mathieu d'Édesse nous a conservé le récit que Zimiscès lui-même en a fait, nous donnons intégralement ce récit avant de nous prononcer à notre tour sur le compte du prince grec et de son irruption.

LETTRE DE ZIMISCÈS A ALCHOD CHAHIN, ROI DES ROIS DE LA GRANDE-ARMÉNIE.

« Roi des rois, cette lettre va vous apprendre les grandes merveilles que Dieu a daigné opérer en notre faveur. Les victoires que nous avons remportées sont étonnantes et presque incroya-

(*) Voyez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire.*

(*) Voyez Zonaras.



Lemaître direxit.

Vue intérieure des fortifications de Baïroul.

bles. Le Dieu de miséricorde agit pour ses enfants, dans le courant de cette année, par l'instrument de notre puissance. Nous avons voulu faire part de ces heureuses nouvelles à V. M., notre fils chéri Alchod Pacratide (*), parce que nous savons que vous partagerez notre joie, comme chrétien et comme ami de notre empire.

« Vous serez charmé d'apprendre les salutaires effets de la protection de Jésus-Christ, et de vous convaincre que Dieu est toujours venu au secours des Chrétiens. C'est lui qui a rendu les Persans tributaires de notre empire. Vous saurez que nous avons arraché de la main des Turcs les reliques de saint Jacques de Nisibe, qui se trouvaient dans cette ville; que nous avons mis les habitants à contribution, et leur avons emmené beaucoup de prisonniers. L'émir Ali-Moumni, prince des Africains appelés Mokrs, Arabes, eut l'audace de venir au-devant de nous à la tête d'une armée nombreuse. Les deux armées en présence, on se battit aussitôt avec tant de bravoure et d'opiniâtreté, que l'affaire devenait très-incertaine et que nous nous vîmes un moment en grand danger. Mais enfin nous avons vaincu par l'assistance divine, et nous les avons obligés de prendre comme les autres ignominieusement la fuite. Nous avons pénétré dans leur pays, nous avons pris plusieurs cantons, et passé les habitants au fil de l'épée, après quoi nous sommes entrés en quartier d'hiver. Au commencement du mois d'avril, notre armée, ayant la cavalerie en tête, est entrée dans le pays des Phéniciens, dans la Palestine et dans les terres Cananéennes. Nous n'avons fait grâce à aucun des Africains qui s'étaient rassemblés dans les environs de Damas.

« Partis de là avec notre armée, nous avons marché du côté d'Antioche, parcourant les divers cantons de notre royaume, que nous avons reconquis, et où nous avons fait un grand nombre de prisonniers. Nous avons ensuite dirigé nos pas vers la ville de Hems. Ses habitants, nos tributaires, nous ont bien reçus. De là quelques paysans de ces cantons nous ont conduits jusqu'à la ville de Vadelvocka, qui s'appelle aussi Héliopolis, ou Ville du Soleil (*). Cette cité, très-renommée et fort riche, n'était point disposée à nous recevoir. Sa garnison sortit pour nous attaquer.

« Nos troupes l'eurent bientôt repoussée, et lui tuèrent beaucoup de monde. Après quelques jours de siége, la ville s'est rendue. Nous avons fait prisonniers quantité d'habitants, hommes, femmes et enfants, que nous avons emmenés avec un butin considérable et beaucoup de bétail. Nous avons continué notre marche vers la ville de Damas, que nous avions l'intention d'assiéger. Mais son gouverneur, vieillard expérimenté et prudent, nous envoya une députation chargée de nous offrir de riches présents et de nous prier de ne point faire subir à la ville qu'il commandait le sort de Vadelvocka, de ne point emmener les habitants en captivité, et d'empêcher qu'on ne dévastât leurs campagnes. Ils nous firent présent d'un grand nombre de mulets de choix et de superbes chevaux, couverts d'or et d'argent. Après avoir levé sur eux une contribution de 4,000 *tahégans* (**) en or arabe, nous leur accordâmes un détachement de nos troupes pour garder leur ville, et ils contractèrent par écrit l'engagement de demeurer toujours soumis à notre empire. Nous confiâmes le commandement de Damas à un nommé *Tourk*, natif de Bagdad, homme d'un grand mérite, qui, accompagné de cinq cents cavaliers, était passé à notre service et avait embrassé la religion chrétienne. Il nous avait déjà servi utilement en diverses circonstances. Dans leur transaction les habitants de Damas s'engagèrent aussi à nous payer un tribut annuel. Flattés de faire partie de notre empire, ils promirent de se battre contre nos ennemis. En récompense de cette bonne conduite, nous n'avons pas laissé plus longtemps leur ville en état de guerre. Nous partîmes donc pour Tibériade, lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ opéra le miracle des cent cinquante-trois poissons. Comme nous nous disposions à assiéger cette

(*) Pacratide, nom de la dynastie qui régnait alors en Arménie.

(*) C'est la ville nommée par les Arabes Balbek.

(**) Tahégan, nom d'une monnaie arménienne. Il y avait des tahégans d'or et des tahégans d'argent.

ville, les habitants imitèrent ceux de Damas : ils se soumirent, nous apportèrent de riches présents, et nous payèrent 30,000 tahégans. Ils nous demandèrent également un détachement de nos troupes pour former la garnison de leur ville, et promirent de rester constamment soumis à notre empire, et de nous payer le tribut annuel. En conséquence, nous ne fîmes point de prisonniers chez eux; nous avons quitté ce canton sans y commettre le moindre dégât, parce que c'est la patrie de plusieurs des saints apôtres. Nous avons tenu la même conduite envers la ville de Nazareth, où la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, reçut l'annonce de la part de l'ange.

« Ensuite nous nous rendîmes sur le mont Thabor, dans l'endroit même où Jésus-Christ, notre Dieu, fut transfiguré. Pendant que nous étions là, des habitants de Ramlah et de Jérusalem vinrent implorer notre clémence, nous demander d'être gardés par nos troupes, et se donner entièrement à nous. Nous leur avons accordé l'objet de leurs demandes; mais nous avons voulu que le saint sépulcre fût délivré de la main profane des Turcs, et nous avons mis des garnisons dans tous les cantons soumis à notre domination. Nous avons agi de même avec les habitants de Beniata, qui s'appelle aussi Décapolis, avec ceux de Génésareth et d'Irace, qui se nomme aussi Ptolémaïs. Ils s'engagèrent par un acte solennel à nous rester soumis et à nous payer tribut. Nous arrivâmes à Césarée, qui est sur le bord de la mer; les habitants se donnèrent entièrement à nous. Si les Africains, dans la consternation où ils étaient, et pour échapper à notre poursuite, ne se fussent retirés dans des forteresses sur le rivage, nous serions entrés dans la sainte ville de Jérusalem, et nous aurions fait à Dieu nos prières sur les saints lieux mêmes; mais, comme ils s'étaient sauvés vers les côtes de la mer, nous avons gagné la partie supérieure du pays dont nous nous sommes emparés, et nous y avons mis des garnisons de troupes grecques. Nous avons pris d'assaut toutes les villes qui refusaient de se soumettre.

« En avançant vers les côtes jusqu'à la ville de Wridon, cité fameuse et très-fortifiée, qui s'appelle aujourd'hui Beyrouth, nous avons rencontré l'armée des Africains. Nous leur avons livré combat, nous en avons fait un carnage affreux, et mille d'entre eux sont restés prisonniers. Ils ne furent pas plus épargnés que Mousni-Émir-Ali-Moumni. Nous avons mis des troupes dans Wridon, puis nous avons pris la route de Sidon. Les Sidoniens, informés de nos victoires, ont envoyé au-devant de nous les personnes les plus âgées de la ville pour nous offrir leur soumission, une forte contribution, et nous promettre fidélité. Nous avons accepté le tribut et leur soumission. Nous avons mis garnison impériale chez eux, et nous sommes partis pour réduire la forteresse de Byblos, plus ancienne et plus fortifiée. Nous l'avons prise après quelques heures de combat. Ses habitants ont été faits prisonniers, et nous avons enlevé un riche butin.

« Nous avons traversé plusieurs villes maritimes, en passant par un défilé si étroit, que jamais cavalerie n'avait osé s'y engager; car ce chemin est si tortueux et si difficile, qu'on n'en trouverait point de plus mauvais. Là, nous avons rencontré plusieurs belles villes et grands châteaux dont la garde avait été confiée à des Africains. Nous avons pris d'assaut toutes les villes et forteresses, et nous avons fait prisonniers tous les habitants. Avant d'arriver à la ville de Tripoli, nous avons envoyé un corps de cavalerie composé de Tymatzw et de Doch-Khomadotzy, pour s'emparer du défilé qui s'appelle Korered, où nous savions que s'étaient retirés ces scélérats d'Africains. J'avais fait placer, de côté et d'autre, des troupes en embuscade pour s'emparer d'eux. Mes ordres furent bien exécutés. Dès qu'ils aperçurent notre avant-garde, deux mille Africains vinrent l'attaquer; mais bientôt mes troupes en firent une horrible boucherie, et le reste fut fait prisonnier. Nous en agissions ainsi partout où nous passions. Nous ne saurions dissimuler que nous avons presque entièrement détruit les environs de Tripoli, tué les bestiaux, dévasté les vignes, et coupé les arbres. D'autres Africains eurent encore l'audace de venir nous attaquer; mais ils ne tardèrent pas à éprouver le sort de leurs compatriotes; ils furent tous taillés en pièces.

« Nous prîmes ensuite la ville de Djo-



Lemaître direxit

Porte à Damas.

vel, qu'on nomme Gabaon, et celles de Palona, de Séon, et même la ville célèbre d'Oursay; de sorte que, depuis Ramlah et Césarée, il ne restait plus rien à conquérir. La mer et la terre se soumirent également à nous par l'assistance divine. Jusqu'à Babylone même (Bagdad) tous les peuples sont nos sujets et nos tributaires. Nous avons employé sept mois à parcourir ces contrées avec nos troupes. Nous avons ruiné quantité de villes et de villages qui s'étaient montrés rebelles.

« L'émir Ali-Moumni, enfermé dans Babylone, n'a plus osé en sortir pour lever de nouvelles troupes contre nous; si nous n'eussions pas rencontré des terres stériles et sans eau, comme V. M. sait qu'il s'en trouve aux environs de Babylone, nous eussions conduit jusqu'à cette ville nos armées victorieuses.

« Du côté de l'Égypte, nous n'avons laissé aucun ennemi. Par la grâce de Dieu, tous ces peuples nous sont fidèles et soumis. A présent, toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie font partie de notre empire, et ne gémissent plus sous la servitude des Turcs. Les habitants du mont Liban sont sous notre obéissance. Nous avons fait prisonniers quantité de Turcs que nous y avons trouvés, et nous les avons incorporés dans nos troupes. Nous avons traité avec beaucoup d'humanité et de douceur les habitants d'Assyrie. Nous en avons emmené environ vingt mille hommes que nous avons transportés à Gabaon. Voilà les victoires que le Dieu des Chrétiens nous a fait remporter : bienfait signalé qu'il accorde à notre empire et qu'il refuse à d'autres. Nous avons trouvé dans la ville de Gabaon les saintes chaussures avec lesquelles J. C. voyagea sur la terre. Dans le courant du mois de septembre, nous avons retiré nos troupes dans la ville d'Antioche; et puis, nous avons voulu donner à V. M. ces détails qui l'étonneront sans doute, et l'engageront à rendre des actions de grâce à la Divinité. Vous connaîtrez, par cette lettre, les faveurs que Dieu nous a accordées et l'étendue du pouvoir qu'il a mis entre nos mains, par la vertu de sa sainte croix. A présent le nom de Dieu est loué partout : et notre royaume devient florissant par son assistance. Nous ne cessons de l'en remercier et de le louer; c'est par lui seul que nous avons pu soumettre tant de pays, et c'est à lui que nous adressons toujours nos louanges. »

CARACTÈRE DES EXPÉDITIONS DE NICÉPHORE PHOCAS ET DE ZIMISCÈS.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans la lettre que nous venons de citer, c'est ce sentiment religieux, réel ou feint, qui, pour le prince grec, justifie son invasion, absout ses cruautés, sanctifie, pour ainsi dire, sa guerre. Loin de dissimuler les excès de son armée, Zimiscès s'en vante au contraire. Il constate avec orgueil qu'il a complétement ravagé les environs de Tripoli; il avoue qu'il a agi en véritable barbare, qu'il a tué les bestiaux, arraché les vignes et coupé les arbres au pied. Beaux exploits assurément! Et pourtant tel sera longtemps le seul genre de guerre entre les Chrétiens et les Musulmans; telle est en quelque sorte l'origine de ces expéditions violentes, de ces luttes aveugles, de ces combats sauvages qu'on a décorés en Occident du beau nom de *croisades*. Les Musulmans, indignés du traitement que les Chrétiens, un instant victorieux après trois siècles de défaites, faisaient subir à leurs adversaires vaincus, à leurs prisonniers et même aux femmes et aux enfants, reprirent contre eux cette haine féroce et inextinguible que l'esprit de civilisation des grands khalifes s'était efforcé d'extirper du cœur de leurs sujets. Le sang, répandu à profusion, poussa de nouveau ce cri de vengeance entendu tôt ou tard par les frères de ceux qu'on égorge. Des représailles terribles se projetèrent dans les esprits; et le fanatisme, excité chez les Grecs, devait bientôt rallumer le fanatisme musulman, bien plus implacable encore. Ce n'étaient déjà plus des nations qui se combattaient soit par ambition, soit par rivalité, c'étaient deux races qui préludaient à un antagonisme de plusieurs siècles (*).

Quant aux Syriens catholiques, écrasés, chétifs qu'ils étaient, entre les deux puissants lutteurs qui s'étreignaient de nouveau et avec une rage qui alla toujours en croissant, dès l'expédition de Zimiscès, ils n'eurent plus, pour ainsi parler,

(*) Voyez El-Macin, *Hist. Saracen.*

une année de paix et de prospérité, un jour de sécurité véritable. Joug pour joug, ils auraient préféré peut-être celui de leurs frères en Jésus-Christ. Mais changer à tout instant de domination, se voir tour à tour sous la verge de maîtres divers, d'autant plus avides qu'ils étaient moins assurés de leur puissance, d'autant plus rigides qu'ils craignaient partout la trahison, une pareille situation, c'était une anarchie permanente, une pareille existence, c'était une agonie prolongée. Ils eurent, du reste, à pressentir le triste sort qui était réservé à un grand nombre de leurs générations, à dater de l'année 976. A cette époque, en effet, Zimiscès tomba du trône comme il y était monté, par une mort violente. Celui qui avait tué avec si peu de scrupule Nicéphore Phocas, son ancien général, son ancien bienfaiteur, fut empoisonné par un ignoble eunuque, ministre corrompu, dont il avait menacé le pouvoir usurpé et la fortune scandaleuse. Ce général hardi, plutôt que grand prince, ainsi que l'appellent certains historiens du Bas-Empire volontiers prodigues d'un éloge que si peu d'empereurs byzantins ont su mériter, n'eut pas même un successeur capable de conserver les contrées qu'il avait reconquises. Antioche, par la trahison, retomba aux mains des Arabes; une partie de la Syrie, par la faiblesse des garnisons chrétiennes, se vit réduite de nouveau par les Musulmans.

Ainsi, cette prétendue délivrance que les Byzantins, dans leur vanité, avaient, disaient-ils, apportée aux populations des lieux saints, fut plutôt un désastre qu'un bonheur pour la Syrie. Traversée par des troupes, tantôt arabes, c'est-à-dire ennemies, tantôt grecques, ou plutôt composées de mercenaires de toute nation et de toute origine; exploitée aujourd'hui par un conquérant exigeant; refoulée le lendemain par un ancien maître qui se vengeait; tiraillée des deux parts, la Syrie vit la population industrieuse de ses villes inquiétée, disséminée, parfois arrachée avec violence au pays qu'elle enrichissait, la population de ses campagnes ruinée par les ravages de la guerre, la population de ses montagnes enfin poursuivie même dans ses retraites si longtemps inaccessibles. Aussi ces populations persécutées commencèrent-elles à fuir, à quitter une contrée qui ne leur offrait plus aucune sécurité. Triste émigration qui fut la cause de cet abandon des terres les plus fertiles, de cette décadence si prompte d'un pays jadis tout plein de villes et de peuples (*).

La nouvelle lutte entre l'empire byzantin et l'Islam était, du reste, loin d'être terminée par la mort de Zimiscès, et les Syriens prévoyants avaient bien raison de s'échapper d'un champ de bataille qui allait de plus en plus s'ensanglanter. Les expéditions successives de Nicéphore Phocas et de Zimiscès, tant prônées par des écrivains sans critique, avaient produit un mal presque irrémédiable. Ces deux généraux, aussi durs soldats l'un que l'autre, spoliateurs et bourreaux des contrées soumises par leur sabre, semblaient, pour le malheur de la Syrie, avoir rivalisé d'excès de toutes espèces. Ils avaient accumulé à l'envi les outrages, les cruautés et les vols. Par exemple, Nicéphore, après la prise de Mopsueste, ville importante de la frontière cilicienne, avait fait d'une mosquée une étable, avait ironiquement livré aux flammes les chaires sacrées des docteurs de l'Islam; puis, ne se contentant point de piller les richesses des palais, il avait fait enlever jusqu'aux portes principales de la cité pour servir, à Byzance, de preuves perpétuelles de sa victoire. Et encore l'avide empereur des Grecs ne se borna point à dépouiller les Musulmans: son avarice avait convoité jusqu'aux biens des Chrétiens eux-mêmes; et ce que les Arabes avaient épargné, les croix des églises catholiques, Nicéphore, tenté par l'or et les pierreries qui les décoraient, les emporta avec lui sans égard pour les réclamations de ses frères en religion, sans remords pour ce détournement sacrilége.

Zimiscès, de son côté, en s'emparant d'Alep, outre le sac qu'il ordonna du palais des princes Hamadanites, trouvant dans la ville trop de butin pour pouvoir l'emporter tout entier, fit brûler sur les places publiques tout ce qui lui semblait inférieur en prix, et que les

(*) Voyez Ab'ul-Féda et Ab'ul-Faradj.

bêtes de somme, en nombre insuffisant, ne pouvaient pas emporter. Une pareille conduite ne ressemble-t-elle point à celle d'un barbare de la plus exécrable espèce? Mais ce ne sont là que des ravages matériels, et cela ne satisfaisait pas entièrement l'instinct de destruction du conquérant byzantin. Il voulait que le massacre précédât le pillage : aussi, dans presque toutes les villes qu'il prit d'assaut, les hommes furent-ils tous cruellement égorgés, tandis que les femmes étaient emmenées en esclavage. Des actes aussi odieux, répétés dans plusieurs des contrées qu'il traversa, ne produisirent pas seulement un mal temporaire, ils amenèrent aussi, dans l'avenir, des catastrophes terribles, des vengeances irrassasiables, et rallumèrent pour toujours cette haine éternelle entre le christianisme et l'Islam dont nous parlions tout à l'heure (*).

Et maintenant en face de pareils faits, est-on bien venu de dire que ce sont les mauvais traitements que les Musulmans, dans le dixième siècle, ont fait éprouver aux Chrétiens, qui ont causé et justifié les croisades! N'y a-t-il pas, au contraire, solidarité de crimes d'un côté comme de l'autre? Et les princes, qui ont donné l'exemple de la férocité dans cette guerre interminable des races occidentales contre les races orientales, n'ont-ils pas devant la postérité une responsabilité qui doit écraser leur renommée, ternir la gloire de leurs armes, effacer chacun de leurs exploits? A tous ils ont fait un mal non encore réparé dans les temps modernes; aux Syriens, en particulier, ils ont porté le coup de la mort comme nation. Ces derniers, en effet, quoique longtemps ballottés d'une domination à une autre, trouvaient dans la race arabe des affinités, des rapports de caractère dont un homme de génie aurait pu tirer le plus civilisateur des partis. On a beau faire, la même religion a beau rapprocher les âmes, le Syrien n'a pas naturellement de sympathie pour l'Européen. Le Syrien est asiatique dans toute la force du terme, et les envahisseurs qui lui venaient du fond de l'ancienne Scythie avaient plus de chances de concorder un jour avec lui que le Germain ou le Gaulois. Eh bien, avoir jeté, par un fanatisme sauvage, des brandons perpétuels de discorde entre le Syrien mahométan et le Syrien chrétien, n'est-ce pas avoir préparé un chaos au lieu d'un monde; n'est-ce pas avoir séparé, par la folie humaine, des frères que la nature, dans sa sagesse, devait tôt ou tard rapprocher? Mais nous n'en sommes pas encore à juger de la lutte entre l'esprit de l'Occident et l'esprit de l'Orient : avant les croisades, la Syrie a d'autres malheurs à supporter.

(*) Voyez Zonaras et Cedrenus.

LES FATHIMITES.

Comme si la fatalité la plus désastreuse eût présidé, dans le dixième siècle, aux destinées de cette contrée déjà si persécutée, il se trouva, précisément à cette époque, que la décadence rapide du gouvernement des khalifes fit sortir de tous les coins de l'empire de nouveaux ambitieux, ardents à arracher, dans cette dissolution générale, un lambeau du cadavre abbasside. Il vint de ces oiseaux de proie humains de tous les points de l'horizon. Quand une bande était rassasiée, une autre bande s'abattait immédiatement sur les endroits épargnés par la première. Après les Turcs, descendus du nord, étaient accourus de l'ouest les Kharmathes; c'était maintenant le tour du midi. Il fournit les plus terribles peut-être d'entre ces dévastateurs. Originaires du littoral africain, ils avaient cette énergie, cette avidité, cette dureté qui caractérisent les indigènes de l'Atlas. Mahométans par calcul plutôt que par conviction, ils n'adoptaient du Koran que les idées de guerre et de ravage. Longtemps à l'affut d'une occasion de conquête, d'un prétexte de saccagement, ils écoutèrent les propositions que quelques sectaires schiites, réfugiés dans leurs déserts, leur firent un jour dans l'espoir de former une nouvelle armée pour combattre leurs éternels ennemis, les Sunnites. Comme on le voit, c'était toujours cette vieille querelle de l'héritage de Mahomet entre les partisans d'Omar et ceux d'Ali. Cette pomme de discorde avait toujours fructifié au cœur de l'Islam, et, malgré la puissance successive des Ommiades et des Abbassides, mal-

gré les victoires remportées si souvent sur les Schiites par les Sunnites, malgré tant de massacres, tant d'exécutions sanglantes, il restait toujours des hommes attachés au schisme des Alides, natures faibles et entêtées, sans cesse à la disposition du premier ambitieux venu. Cette fois l'ambitieux qui se présenta se montra aussi habile que persévérant.

Un certain Obaïd-Allah-Abou-Mohammed eut l'habileté de persuader à quelques gens crédules qu'il descendait directement d'Ali et de Fathimah, fille du prophète. Selon la coutume orientale, coutume aussi vieille que les plus vieilles traditions, coutume que nous retrouvons dans notre Bible, Obaïd-Allah se fit une généalogie aussi complète que possible, et il eut le talent de la faire adopter. Puis, outre cette généalogie qui établissait ses droits au khalifat, il fit répandre, parmi les Alides disséminés dans tout l'empire, une prétendue prédiction qui annonçait que vers l'an 300 de l'hégire devait venir le madhy (chef des fidèles), sorte d'antechrist mahométan, dont la mission était de rendre à la succession du prophète sa pureté et à l'Islam son éclat. En suite de la décadence des Abbassides, cette promesse de rénovation ne pouvait pas manquer de plaire à tous les esprits affligés de la faiblesse de l'empire : elle devait, en outre, sonner bien agréablement à l'oreille de tous ces aventuriers, avides de combats et de pillage, dont alors l'Orient était rempli. Aussi Obaïd-Allah vit-il chaque jour augmenter le cortége de ses clients. Son succès fut même si rapide, que le khalife abbasside Moktafy, menacé à la fois dans son pouvoir spirituel et dans son pouvoir temporel, s'inquiéta de ce prétendant, le persécuta, et le força bientôt à s'enfuir au fond de l'Égypte avec ses plus dévoués amis (*).

Loin d'éteindre le schisme renaissant des Alides, la persécution ne fit que lui donner ce prestige, cette auréole, pour ainsi dire, que le martyre amène à sa suite. En Afrique, Obaïd-Allah rencontra encore de plus chauds partisans qu'en Mésopotamie. La puissance des Aghlabites, chancelante depuis longtemps, avait reçu le coup de la mort des mains d'un révolté audacieux du nom d'Abou-Abd-Allah. Ce révolté, embarrassé sans doute de sa trop complète victoire, eut l'idée étrange de la céder à ce demi-prophète à qui il ne manquait plus qu'un trône pour devenir tout-puissant. Obaïd-Allah accepta l'offre d'Abou-Abd-Allah; et, à peine sur le trône africain des Aghlabites, pour consolider son pouvoir, il ne trouva rien de plus utile que de faire périr l'ambitieux manqué, qui l'avait élevé par caprice ou par sottise. Puis il rompit audacieusement avec le gouvernement de Bagdad, en usurpant le titre khalifal d'*Emir-ul-Moumenin,* appela à lui tous les dissidents de l'Islam, et pour les attirer plus facilement, fonda la ville somptueuse de Mahdyah, qu'il éleva peu après au rang de capitale.

Ainsi commençait, l'an 303 de l'hégire, une nouvelle dynastie qui allait avoir sur la Syrie la plus funeste influence. Dès la mort d'Obaïd-Allah, en effet, la Syrie aurait dû se tenir en garde contre ces imposteurs nouveaux, qui, en s'attaquant au khalifat de Bagdad, devaient naturellement songer à la conquête d'un pays, clef de l'empire à l'ouest du Tigre. Mais la Syrie, à force de malheurs, était devenue imprévoyante. Habituée depuis déjà si longtemps à devenir la proie de tous les ambitieux énergiques et de tous les peuples avides, elle se laissait conquérir presque sans résistance, loin de chercher à prévenir les invasions. Peu à peu ces générations successives s'étaient faites aux dominations les plus contradictoires. C'était comme une tradition du pays d'accepter sans murmure les différents jougs qu'on voulait lui imposer. De là point d'union entre les habitants, aucune trace de fédéralisme entre les diverses cités, entre les divers gouvernements qui s'élevaient dans son sein. L'individualisme au lieu de l'association, tel était dès lors le caractère de cette contrée vouée à la servitude, caractère déplorable, qui n'était, du reste, que la conséquence de ses infortunes (*).

Les Fathimites ne furent pas longs à se faire une large part dans la débâcle gé-

(*) Voyez d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, et El-Macin, *Hist. Saracen.*

(*) Voyez El-Macin, *Hist. Saracen.*

nérale de l'empire arabe. Ce n'étaient point, en effet, de simples destructeurs comme les Turcs : ils montrèrent, au contraire, quelques qualités créatrices. Il y avait en eux un germe de puissance réelle, un peu du sang généreux des Omar et des Moawiah. Le chef de leur dynastie avait, comme nous l'avons dit, fondé la ville de Mahdyah; le troisième prince de leur race, Al-Mansour b'Illah, fonda celle de Mansouriah, où vint plus tard échouer notre magnanime saint Louis. Le successeur d'Al-Mansour-b'Illah, Moëz Ledin-Illah, pour ne pas rester au-dessous de ses prédécesseurs, fonda à son tour Al-Kahirah, le Caire, devenue si fameuse depuis. Mais ce ne fut là qu'une partie bien légère de son œuvre. La partie principale, au contraire, fut la conquête de l'Égypte que lui fit son général Djauhar, qui, chose singulière, était Grec d'origine, et reprenait, au profit d'un homme ennemi-né de sa race, la cité grecque par excellence, l'orgueilleuse Alexandrie. Une fois maître tout-puissant de l'Égypte, Moëz Ledin-Illah put mettre à exécution le projet de son ancêtre Obaïd-Allah, en supprimant solennellement dans les prières publiques le nom du khalife abbasside de Bagdad, Al-Mothi, et en se déclarant lui-même le véritable imam, le successeur direct de Mahomet.

Dès l'année de l'hégire 362, la puissance des Fathimites fut donc reconnue aussi bien à Alexandrie qu'à la Mekke et à Damas. Les Syriens musulmans, voyant poindre une nouvelle lueur dans l'Islam, se tournèrent vers elle avec ferveur et espérance. Les Syriens chrétiens, de leur côté, insouciants et faibles comme toujours, ne demandèrent pas mieux que d'obéir désormais à l'impulsion d'Al-Kahirah plutôt qu'à celle de Bagdad; et dès lors la domination des Fathimites fut fondée sur les deux plus opulentes provinces d'Orient, sans qu'ils aient eu besoin d'une expédition militaire pour arriver à ce but magnifique. Il résulte de ce fait que, malgré les mélanges si hétérogènes qui avaient eu lieu en Syrie parmi les races mahométanes, il n'était pas moins resté dans cette contrée un certain esprit musulman qui tendait sans cesse à l'unité de doctrine et de pouvoir. Il résulte en outre que, malgré les prétendues conquêtes de Nicéphore Phocas et de Zimiscès, les Grecs n'étaient pas assez bien relevés de leur déchéance trois fois séculaire pour pouvoir, non pas dominer à leur tour dans la province perdue par Héraclius, mais y avoir assez de crédit pour peser dans la balance de ses destinées, et faire admettre leurs vœux sinon leur volonté (*).

TYRANNIE DE HAKEM.

Moëz-Ledin-Illah ne fut pas un mauvais prince; son fils Aziz-b'Illah ne le fut pas non plus. Comme plusieurs des chefs de race arabe, il se montra généreux, clément, équitable. La Syrie, voyant les qualités du khalife fathimite, s'agrégea de plus en plus à l'Égypte. Cette confiance devait bientôt lui être funeste. Le successeur d'Aziz-b'Illah, en effet, fut aussi exécrable tyran que son père avait été juste et facile dominateur. Né d'une chrétienne, Hakem-Biamr-Allah fut pourtant l'un des persécuteurs les plus acharnés des Chrétiens. Quelques historiens modernes, et surtout quelques voyageurs, amoureux du paradoxe, ont voulu réhabiliter Hakem et la secte à laquelle il donna naissance, les Druzes; mais leurs efforts nous semblent impuissants. Il y a trop d'unanimité dans les malédictions des contemporains pour croire que ces malédictions furent toutes excitées par la haine que les Abbassides, presque vaincus et dépouillés de leurs plus belles provinces, avaient vouée aux Fathimites. L'accord qu'on rencontre dans les récits des différents chroniqueurs orientaux prouve d'ailleurs la vérité de leurs dires. Enfin la suite des événements, le caractère constant de férocité et de pillage qu'à diverses époques ont montré les Druzes, suffiraient à les faire condamner par l'histoire, et à justifier l'opinion qu'on a conservée de leur criminelle origine.

Hakem, pour le malheur de son siècle, hérita du khalifat à l'âge de onze ans. Il ne put donc pas profiter des conseils de son père, et livré aux courtisans dès son adolescence, il lui fut loisible de s'abandonner à tous les caprices de son esprit et à toutes les passions de sa nature.

(*) Voyez Mareï et El-Macin.

Or, lorsque la nature orientale est libre de tout frein, l'impétuosité du sang, la chaleur du climat, l'entraînent souvent à tous les excès. Quant à l'esprit de cette époque, il n'avait pas encore des règles assez sûres, des barrières assez puissantes, pour ne pas se laisser emporter à toutes les extravagances et à toutes les monstruosités. Hakem fut un exemple de la dépravation du corps et de l'esprit la plus complète peut-être dont les hommes eurent jamais à souffrir. La première circonstance où se dessina le caractère de Hakem dans toute sa perversité, fut un acte de vengeance. Dès le commencement de son règne, un rebelle hardi, qui se donnait comme descendant des Ommiades par Heschan, l'un des derniers princes de cette dynastie, après avoir longtemps et vaillamment combattu contre les troupes plus nombreuses du khalife fathimite, fut un jour fait prisonnier et amené devant le jeune Hakem. La jeunesse est ordinairement facile à oublier les torts, et à les pardonner : le khalife de quinze ans se montra aussi impitoyable que rancunier. La jeunesse, d'ordinaire, n'aime point l'aspect des tortures : Hakem annonça à son prisonnier qu'il assisterait lui-même à son supplice. L'imagination de la jeunesse est par nature riante et douce : celle du jeune despote s'appliqua, huit jours durant, à rechercher pour son ennemi la mort la plus cruelle et la plus outrageante à la fois. Indécis entre plusieurs genres de supplices, Hakem finit par s'arrêter à celui qui présentait dans son atrocité assez de ridicule pour égayer le bourreau, noble fonction qu'il s'était réservée. Il fit attacher son prisonnier pieds et poings liés sur un chameau, et plaça derrière lui un singe de la race la plus méchante, qui, lui frappant constamment sur la nuque avec une pierre, fit mourir le patient aux éclats de rire du jeune bourreau (*).

Ce n'était là que le commencement de l'œuvre démoniaque du despote musulman. Bientôt on le vit, alliant la luxure à la cruauté, s'abandonner avec la plus cynique impudence aux goûts les plus monstrueux. Puis l'âcre désir de faire le mal se développant de plus en plus en lui, il devint pour tous ses sujets le plus odieux des tyrans. Plein de mépris pour les femmes, il ordonna qu'elles ne sortissent jamais de leur logis ; et afin que son ordre fût strictement exécuté, il défendit aux cordonniers de tout son empire de faire aucune chaussure pour leur usage. Ce ne fut pas tout encore : il voulut qu'on les tînt enfermées comme des oiseaux en cage, et qu'on ne leur présentât des aliments qu'en entr'ouvrant la porte de leur prison, et avec des palettes à manche long, de façon qu'elles ne fussent pas vues par ceux qui leur donnaient à manger. Cette rage contre les femmes venait, disait-on, de la préférence qu'il accordait aux hommes dans ses ignobles plaisirs.

Après avoir été le tourmenteur d'un de ses rivaux, le persécuteur d'un sexe tout entier, il était difficile d'imaginer qu'il pût aller plus loin encore. Mais le génie du mal semble encore plus fécond que le génie du bien, et Hakem n'était pas prêt d'avoir épuisé la somme de ses crimes. Il y avait une ville qu'un de ses ancêtres avait fondée, que son propre père avait dotée avec munificence, ville riche déjà, heureuse de la protection des khalifes, ville tout arabe d'ailleurs, le Caire. Eh bien, sa prospérité déplut tout à coup à Hakem, et, par manière de passe-temps, il ordonna qu'on mît le feu à l'une de ses parties, tandis que ses soldats saccageaient l'autre. C'était mieux que Néron : le tyran romain avait oublié le pillage.

Qu'on juge maintenant de la terreur que ce tigre enragé inspira aux Syriens. Les Chrétiens furent les premiers à en souffrir. Il les persécuta, ainsi que les Juifs, de la facon la plus cruelle et la plus continue. Non-seulement il les fit accabler d'avanies par les chefs qu'il leur imposa ; non-seulement il les chargea d'impôts exorbitants ; mais encore il voulut les humilier dans leur race, ainsi qu'avait précédemment fait Motawakkel l'Abbasside. Les monstres se rencontrent parfois dans leur imagination perverse. Hakem, dans l'incendie de la capitale, avait imité l'atroce fils d'Agrippine ; il lui restait à profiter de l'invention d'un autre tyran, quitte plus tard à les dépasser tous deux. On se souvient des lois somptuaires que Motawakkel avait

(*) Voyez d'Herbelot, *Biblioth. orient.*

imposées aux Chrétiens : elles eurent pour résultat, tout en frappant les contemporains, de diviser à jamais les générations futures; d'habituer les Musulmans à traiter, comme d'une nature inférieure, leurs compatriotes qui ne pratiquaient pas la même religion qu'eux; d'exciter des deux parts l'intolérance; d'empêcher le rapprochement des vainqueurs et des vaincus; de mettre un obstacle invincible à cette fusion naturelle qui suit une conquête vieille déjà de plusieurs siècles. Hakem n'eut donc pas l'exécrable gloire d'amener la séparation des races orientales : ce mal était déjà fait; mais il l'aggrava et le rendit irréparable. Tout en attaquant les familles dans leur avenir, il chercha encore à traiter les individus le plus cruellement possible. Ainsi, il voulut que les Juifs portassent au col un bloc de bois, de la forme d'une tête de veau, en mémoire du culte condamné par leurs prophètes. C'était doublement les frapper : en premier lieu leur infliger une distinction grossière, en second lieu les faire passer comme étant toujours imbus des superstitions de quelques-uns de leurs ancêtres. Quant aux Chrétiens, il leur ordonna de porter, aussi au col, une croix en bois d'une coudée et demie de long, et du poids de quatre livres : leur faisant de cette manière un supplice ou au moins une gêne perpétuelle du signe même de leur rédemption (*).

Telles étaient les lois de Hakem; voici maintenant ses passe-temps. Sous prétexte de police, il se déguisait, et parcourait, durant la nuit, certaines villes de son empire. Mais loin de réprimer les désordres, loin de punir les attentats à la vie et aux propriétés de ses sujets, il se plaisait tantôt à laisser échapper des criminels, tantôt à condamner des innocents. Puis, progressant de plus en plus dans les voies les plus mauvaises, il s'amusait à prohiber l'usage de certains aliments, de certains fruits, de certaines herbes, et à frapper de mort tous ceux qui enfreignaient ces ridicules ordonnances. Une autre fois, c'était aux animaux domestiques qu'il s'en prenait : un chien avait-il fait peur à sa monture, il proscrivait la race canine tout entière et la faisait abattre en masse, quelle que fût l'utilité de quelques-uns. Enfin les chroniqueurs de son époque, entre autres Makrisi, affirment qu'un jour, entendant de la rue des femmes qui riaient dans l'intérieur d'un bain public, il fit murer les portes de ce bain, et se complut à écouter les cris de désespoir de ses nombreuses victimes.

Outre le despotisme, la cruauté et la démence, Hakem montrait une contradiction et une inconstance qui mettaient dans le plus grand embarras tous ceux qui avaient l'esprit assez corrompu pour courtiser un pareil tyran. Aujourd'hui, par exemple, il affectait les pratiques d'un pieux musulman, faisait élever des mosquées et des colléges, dotait richement les établissements de la religion mahométane, et l'on outrait la dévotion pour lui plaire. Demain, au contraire, il fermait tout à coup les collèges, condamnait à mort les professeurs, pillait les lieux consacrés, et défendait tout exercice de religion, même l'immémorial pèlerinage de la Mekke. N'était-ce pas dérouter les courtisans les plus acharnés, tout en commettant des actes d'une barbarie impitoyable? Ce caractère versatile dans son horreur atteignait tous ses sujets; mais les Chrétiens, comme toujours, eurent plus de maux à supporter que les autres. Non content de leur avoir infligé un costume qui blessait à la fois leur honneur et leurs intérêts, non content de faire souvent main basse sur les meubles et les terres de leurs églises, il leur enjoignit enfin d'embrasser l'islamisme, sous peine d'exil et de mort. Puis, lorsqu'il eut vu certains d'entre eux préférer leurs biens et leur vie à leur conscience, il ordonna à ces apostats d'apostasier de nouveau, et les força à employer une partie de la fortune qu'ils avaient sauvée à rebâtir des temples chrétiens. C'est ainsi qu'après avoir détruit de fond en comble l'église de la Résurrection, élevée à Jérusalem sur l'emplacement du saint sépulcre, il permit, quelque temps avant sa mort, qu'on la réédifiât (*).

Un pareil monstre méritait l'exécration de sa nation tout entière; et pourtant

(*) Voyez les *Annales* de Baronius et de Pagi.

(*) Voyez S. de Sacy, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

il trouva des ministres de ses cruautés, des exécuteurs de ses moindres caprices, des gardes pour le défendre, des fous pour l'encenser. Sa démence s'augmenta de la faiblesse de ceux qui l'entouraient. Sans foi ni loi, convaincu par les exemples nombreux qu'on lui en donnait de la platitude des hommes, méprisant toute idée morale ou religieuse, il lui prit un jour la fantaisie de se faire adorer comme un dieu. Pour la honte de l'humanité, le projet de Hakem réussit. Il trouva tout d'abord seize mille personnes qui le proclamèrent d'incarnation divine. Puis vinrent les prophètes de ce dieu de la folie furieuse. Le premier fut un certain Mohammed Nechtéghin, turc d'origine, et surnommé Durzi. Cet homme, aussi violent que dépravé, après avoir détruit tout ce que l'islamisme avait de respectable, la prière à un Dieu unique et l'aumône, permit tous les excès et tous les crimes, entre autres le mariage entre père et fille et mère et fils. On rapporte même que cet ignoble sectaire alla si loin que le khalife, son dieu, fut contraint de le désavouer. C'est pourtant de lui que les Druzes ont pris leur nom. Sans vouloir accuser ces derniers de pratiquer les préceptes de leur infernal prophète, toujours est-il singulier qu'ils conservent encore respectueusement sa mémoire. Mais comme l'histoire doit éviter avant tout de calomnier les populations, nous ne voulons pas ici détailler toutes les infamies de la première religion des Druzes, et nous remettons à en parler à l'époque où elle s'est quelque peu purifiée, où, après de nombreuses modifications, elle s'est enfin fixée.

Aussi bien Hamzah, second prophète du dieu Hakem, fut à la fois plus contenu, plus adroit, plus humain que son prédécesseur Durzi. Peut-être même eut-il la gloire d'adoucir quelque peu le caractère féroce de Hakem; car dès qu'il fut considéré par ce khalife comme son pontife suprême, on aperçut quelque diminution dans les accès furieux et dans les caprices sanglants de Hakem. Malheureusement cette transformation venait trop tard : le vase de la haine et des malédictions était plein, et il déborda sur celui qui l'avait empli. Afin d'imposer à l'esprit des crédules, Hakem se retirait seul tous les matins, au point du jour, sur une montagne des environs du Caire nommée Mokattam, pour y reprendre, disait-il, sa nature divine. Cette solitude favorisa le projet que ses nombreux ennemis avaient formé de se défaire de sa personne exécrée. La conspiration fut presque générale, le chef des troupes et la propre sœur de Hakem y entrèrent, et le soi-disant dieu fut assassiné sur le lieu même où il prétendait revêtir une substance immortelle (*).

ÉTAT DE LA SYRIE À LA MORT DE HAKEM.

Le règne de Hakem-Biamr'-Allah, qui avait duré vingt-sept ans, et qui ne cessa que l'an 411 de l'hégire, fut le coup de mort de la Syrie. Les différents despotismes qu'elle avait subis jusqu'alors, malgré des guerres nombreuses, malgré d'horribles massacres, malgré tant de pillages et de dévastations, l'avaient bien moins dépeuplée et ruinée que ne le fit le système d'exil, de condamnations individuelles, de terreur générale que le khalife fathimite fit peser sur tous ses sujets. Déjà les éléments d'union et de prospérité de la Syrie avaient été successivement compromis par des invasions et des conquêtes trop répétées; ils ne purent résister à l'esprit dissolvant d'un tyran comme la terre en a peu vu de semblables. Dans une invasion il y a toujours la chance que les nouveaux venus subissent, indépendamment même de leur volonté, quelque chose des mœurs et des habitudes du pays sur lequel ils se sont jetés. Au bout d'une génération ou deux, le climat, les produits du sol, la nature, agissent forcément sur les fils des dominateurs, et les agrégent ainsi aux masses où peu à peu ils se fondent. Dans les conquêtes il n'y a souvent que le nom du chef de changé, au moins pour les hommes qui pratiquent le même culte. Or, en Syrie, au onzième siècle de notre ère, on comptait beaucoup de Mahométans. Mais Mahométans comme Chrétiens, tous furent atteints par la barre de fer enflammée que Hakem semblait avoir pour sceptre (**).

Hakem, d'ailleurs, avait détruit par

(*) Voyez S. de Sacy, *Mémoires de l'Acad. des inscript.*

(**) Voyez Ab'ul-Féda, *Ann. mosl.*

goût, incendié par plaisir, égorgé par besoin; et comme à ces instincts de bête féroce il joignait encore le calcul de la cruauté innée, l'imagination du criminel par nature, rien ne put résister à l'action continue de ce destructeur. Les populations qui ne furent point dispersées par ordre même du tyran s'enfuirent au loin pour échapper à ses fantaisies sanglantes. Ainsi disparurent d'abord les Chrétiens d'origine grecque, dont l'industrie enrichissait Damas, Alep et les cités de l'Anti-Liban. Puis ce fut le tour des Juifs, industrieux aussi, ou agriculteurs, ou marins. Enfin, les Musulmans suivirent bientôt cette émigration générale. Les familles retournaient dans les contrées d'où leurs pères étaient venus jadis. On préférait le désert et sa liberté aux jardins de l'Oronte avec le joug du plus barbare des princes. On abandonnait les champs les plus fertiles, on laissait les herbes parasites étouffer les prairies merveilleuses de la vallée du Hauran, on la dépouillait des troupeaux qui la peuplaient, on emportait ailleurs les semences qui devaient la féconder.

Attila, Genséric, ces deux fléaux de Dieu pour l'Europe, quelles que fussent leurs dévastations, quels que fussent leurs massacres, amenaient au moins une armée avec eux. Or cette armée était un peuple : ici les Huns, là les Vandales ; et ces Huns, de même que ces Vandales, remplaçaient les hommes qu'ils avaient mis à mort, rendaient aux contrées qu'ils avaient envahies des bras nouveaux et forts pour les cultiver. Hakem, au contraire, n'avait avec lui que des bourreaux. Son arme n'était pas une masse ferrée ou des flèches : c'était une torche incendiaire. Ainsi que le feu sous la cendre, sa nature perverse couvait quelque temps les plus abominables projets ; puis tout à coup elle éclatait, elle s'élançait de tous côtés en tourbillons destructeurs, et réduisait en cendres un pays tout entier. Ainsi il fit de la Judée, ainsi de Jérusalem, où il s'attaqua aux montagnes mêmes et aux cavernes, employant les efforts d'une foule d'esclaves à déraciner les rocs de la grotte du Saint-Sépulcre, à disperser les terres du Golgotha, à niveler le Calvaire. Il ne lui suffisait pas de frapper le christianisme dans ses fidèles, d'abattre ses églises, de ruiner ses établissements; plein de rage contre une religion qui résistait par ses martyrs aux violences de ses ennemis, il crut qu'il lui porterait un coup plus funeste en l'attaquant dans sa tradition, en changeant la décoration du grand drame humano-divin, en dépouillant non-seulement la cité sainte, mais encore la campagne qui l'entourait, du prestige qui leur avait valu les hommages de tant de générations. Insensé, qui croyait que la tradition vivait davantage dans les objets matériels que dans l'esprit, et qu'il ne fallait pour éteindre la lumière céleste que déchirer le tableau qu'elle éclaire !

En résumé, Hakem, dans un quart de siècle, fit un mal plus irréparable à la Syrie que n'avaient fait les Arabes durant leurs conquêtes, les Turcs à leurs premières invasions, les Kharmathes eux-mêmes dans leurs pillages continuels. Les Ommiades avaient conservé dix millions d'habitants dans une province où les Romains avaient eu jusqu'à quinze millions de sujets; après les Turcs et les Kharmathes, à la décadence de plus en plus désastreuse des Abbassides, lorsque tout l'empire khalifal était ouvert aux premiers conquérants venus, la Syrie, que se disputèrent tant d'ambitieux, comptait encore huit millions d'indigènes. Ces derniers étaient réduits à cinq millions, lorsqu'enfin le plus juste peut-être des complots débarrassa l'Orient de la plus infâme et malheureusement de la plus longue de ses tyrannies. Ainsi l'émigration forcée est pour un pays plus fatale encore que la décimation (*).

LES SELDJOUKIDES.

L'héritage que Hakem laissa à la Syrie fut peut-être pour cette province plus pernicieux encore que le règne de cet abominable insensé. Malgré la folie grossière de sa prétendue divinité, il avait tellement flatté les appétits des mauvaises natures orientales, que son détestable culte lui survécut dans les sales fonds de la populace. Son successeur eut beau revenir à l'islamisme pur, il eut beau traiter d'impies ceux qui conservaient les pratiques d'une religion inventée dans un caprice d'orgueil et dans un accès de cruauté, il eut beau, après

(*) Voyez Ab'ul-Faradj, *Dynast.*

les premiers avertissements, poursuivre les nouveaux sectaires ; ces derniers préférèrent s'exiler eux-mêmes d'Égypte que de renoncer à leurs absurdes et immorales croyances. Or, pour échapper à l'autorité du khalife fathimite, ils ne trouvèrent pas de meilleur refuge que la chaîne du Liban. En se dispersant dans ces montagnes chrétiennes, ils y portèrent le trouble, le vol, les vices qu'ils traînaient après eux. Les Maronites, plus inquiétés de ces ennemis indisciplinés que de toutes les armées qui avaient traversé leurs vallées, s'efforcèrent de les repousser de leurs sommets jusqu'alors épargnés. Mais il est plus difficile encore de vaincre des bandes qui se succèdent qu'une expédition en règle; et après avoir vaillamment lutté, les Maronites furent contraints de faire, comme dans un incendie, la part au feu, et d'abandonner quelques-unes de leurs terres à ces hommes féroces et perfides qui sont les véritables ancêtres des Druzes actuels. Ainsi Hakem, après avoir ravagé la Palestine, détruit le saint sépulcre, ruiné Jérusalem, fut encore celui des dominateurs de la Syrie qui atteignit le plus profondément et le plus fatalement le christianisme dans la province qui fut son berceau.

Cette persécution continue de la religion européenne par les religions asiatiques émut les peuples au loin. Rome et la papauté compatirent aux maux de leurs frères d'Orient. Certaines nations, qui commençaient à débrouiller le chaos de leurs origines barbares, éprouvèrent une sorte de contre-coup des outrages faits au catholicisme. Il y eut alors dans le monde chrétien un mouvement d'indignation qui devait un jour produire un des plus grands soulèvements de masses que l'histoire ait conservés dans ses annales. Mais la coupe n'était pas encore pleine, et il appartenait à de nouveaux conquérants des contrées orientales d'y verser la dernière goutte et de la faire déborder. Ceux-là furent les Seldjoukides, qui appartiennent à la race turque dans ce qu'elle a jamais eu de plus énergique, de plus audacieux et de plus violent à la fois.

Seldjouk, selon certains historiens, avait été esclave. Par un grand courage allié à une adresse des plus habiles, il devint favori, confident, lieutenant de son maître, l'un des princes du Khorassan. Selon d'autres historiens, au contraire, c'était un chef de tribu tout-puissant, et avec lequel les rois de l'extrême Orient, aussi bien au delà de l'Indus qu'au delà de l'Oxus, durent sérieusement compter. Quoi qu'il en soit, esclave ou cheik, Seldjouk n'en devint pas moins un personnage capital et le fondateur d'une dynastie qui, en un siècle, devint maîtresse de toutes les anciennes contrées qu'avait possédées le khalifat sous les Ommiades, et, en outre, de quelques provinces d'Asie Mineure que les Arabes n'avaient jamais conquises. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre le petit-fils de Seldjouk, le vaillant Thogroul-Bey, dans ses luttes contre les Gaznévides, qu'il chassa de l'Irak-Adjemi, partie septentrionale de la Perse actuelle. Prince pasteur et guerrier à la fois, Thogroul menait au loin un peuple avec ses troupeaux, et ses guerres furent de véritables migrations conquérantes. Bientôt donc les Turcs, conduits par la famille invincible des Seldjoukides, passèrent des pâturages de l'Oxus aux pâturages de l'Euphrate. Ils s'emparèrent ensuite de l'Aderbidjan ou Médie, et pénétrèrent bientôt jusqu'aux frontières byzantines d'un côté et jusqu'aux frontières égyptiennes de l'autre. Ce fut à cette époque de grandeur commençante que les Turcs, qui jusqu'alors n'avaient fourni à l'Orient que des corps d'aventuriers pour ainsi dire, se massèrent, s'unirent, et formèrent une véritable nation, laquelle, après bien des élévations et des décadences successives, bien des transformations et des péripéties, devait être, en fin de compte, la dominatrice définitive de l'Orient (*).

Chose étrange, mais qui se reproduit quelquefois pourtant dans les pays aimés du soleil et chez les races privilégiées par la nature, il y avait à la fois en Thogroul-Bey, fils d'un chef de tribus indépendantes, un conquérant et un administrateur. Assez habile pour se montrer très-attaché à l'islamisme, qu'il fit adopter à tous ses soldats, dans chaque ville dont il s'emparait il élevait une mosquée avant de se bâtir un palais. Assez intelligent pour faire servir à ses pro-

(*) Voyez de Guignes, *Histoire des Huns*.

jets tout homme et toute chose, on le vit attirer à lui ceux, quelles que fussent leurs origines, qui montraient des talents, et profiter de l'anarchie de l'empire arabe pour s'emparer du pays de Bagdad, dernière possession des Abbassides. Mais tout en se rendant maître des terres, il ne disputa pas au khalife sa prépondérance sur les esprits. Bien au contraire, il affecta le plus profond respect pour la puissance sacerdotale de Kaïm. Puis, jugeant avec autant de justesse que de pénétration qu'il lui serait plus facile de dominer le khalifat moribond de Bagdad que le vivace khalifat du Caire, il se déclara pour les Abbassides contre les Fathimites.

Thogroul-Bey s'était étendu au sud; Alp-Arslan, son successeur, s'étendit au nord. Aussi brave qu'un lion, ainsi que son nom même l'indique, le nouveau sultan des Turcs conquit successivement l'Arménie, la Géorgie, une partie de la Cappadoce, portant ainsi au malheureux empire byzantin un coup des plus funestes. Ce qui, d'ailleurs, rendait la victoire des Seldjoukides aussi importante que les précédentes victoires des Arabes, c'est qu'à leur exemple ils exigeaient des peuples conquis une obéissance temporelle et spirituelle à la fois. Ils ne purent, il est vrai, en Arménie et en Cappadoce, presque rien sur les Chrétiens, et renonçant à leur faire renier le Christ, ils en égorgèrent un grand nombre; mais en Géorgie, pays moitié sauvage, ils acquirent des recrues nombreuses pour leurs armées et de nouveaux serviteurs pour le Koran. C'était encore une fois la lutte entre le christianisme et l'Islam : c'était, des deux parts, la même ardeur que quatre siècles auparavant. Déplorables guerres après tout, qui donnent naissance aux passions les plus violentes, le fanatisme et la vengeance! Recrudescence fatale d'une des maladies humaines, qui a peut-être fait le plus de victimes, la haine religieuse! Le christianisme allait avoir le dessous durant toute la seconde partie du onzième siècle de notre ère; mais quelle revanche il devait reprendre dès le commencement du douzième; à quelles terribles représailles il devait se livrer (*)!

(*) Voyez Guillaume de Tyr.

LE SULTAN TURC ET L'EMPEREUR GREC.

Les Turcs, dans leurs conquêtes, rencontrèrent plus d'avantages que n'en avaient trouvé les Arabes. L'Orient, au cinquième siècle de l'hégire, jouissait d'une civilisation avancée. Il était resté de la longue domination des khalifes un bien-être presque général, et la culture des sciences et des lettres, que les souverains avaient protégées, portait des fruits précieux. Parmi ces peuples naturellement intelligents, l'étude devait développer certains esprits, et offrir à chacun l'emploi de ses aptitudes. Or, dans un pays ainsi fait, il suffisait qu'un prince eût le bon sens d'attirer à lui les gens capables pour gouverner avec autant de facilité que de grandeur. Ce bon sens fut l'une des qualités d'Alp-Arslan : il réunit à sa cour des poëtes et des philosophes, des politiques et des savants. Aussi ce petit-fils d'un berger fut-il bientôt un grand roi. Ne connaissant que l'art de la guerre, il se réservait de commander lui-même ses armées; mais il laissa administrer son peuple par un homme aussi habile que consciencieux, qui, grâce à la confiance qu'on lui montrait, devint bientôt un ministre excellent. Ce ministre s'appelait Nizam-el-Mulk : il organisait chaque contrée à mesure que son maître la conquérait; et il portait tant de soins à son œuvre, il savait si bien se servir des éléments que lui offraient la nature et les mœurs des populations, qu'il consolida partout le pouvoir des Seldjoukides, et ne fut pas pour peu dans l'établissement de leur puissance.

Outre d'habiles administrateurs, Alp-Arslan sut former aussi de hardis lieutenants. Parmi ces derniers, l'un des plus illustres fut un certain Atsiz, qui marchait à l'occident du Tigre, tandis que son maître s'avançait vers l'orient. Cet Atsiz entra en Syrie, arracha aux Fathimites le sud de cette province, tandis qu'il reprenait au nord quelques cités aux Byzantins. Les Fathimites furent assez prudents pour ne pas entrer en lutte plus longtemps avec cette puissance nouvelle et invincible. Ils se renfermèrent dans leur Égypte, sans provoquer davantage les Turcs, qui grandissaient de jour en

jour. Les Byzantins, au contraire, plus imprévoyants et plus présomptueux, s'imaginèrent qu'ils pourraient dompter ces envahisseurs de leurs États, et se venger d'un coup de la perte de plusieurs de leurs possessions. Ils avaient alors un empereur guerrier Romanus Diogènes. Ils levèrent une armée que quelques historiens portent au nombre de trois cent mille hommes; mais cette armée, comme toujours, était un ramassis de peuples de toutes espèces, une cohue sans discipline et presque sans courage. Cette masse confuse, malgré l'intrépidité de son capitaine, ne put pas tenir contre quarante mille cavaliers commandés par Alp-Arslan. Ceux-ci, en effet, harcelaient tellement les Grecs, qu'ils les séparèrent en mille tronçons, et jetèrent l'épouvante dans leurs rangs. Romanus Diogènes chercha à rallier ses troupes éparses; et, malgré sa première défaite, malgré un traité avantageux que lui offrait le sultan turc, il eut l'imprudence de présenter un nouveau combat à son heureux adversaire (*).

La désertion se joignit encore à la peur panique dans l'armée byzantine. Romanus Diogènes n'en persista pas moins dans la lutte avec un entêtement inconcevable. Puis, lorsqu'on en vint aux mains, l'empereur de Constantinople montra la plus grande inhabileté militaire. Au lieu d'étendre ses troupes en plusieurs lignes, qui se seraient appuyées les unes sur les autres; au lieu d'établir une réserve, utile surtout dans un combat contre des cavaliers, Romanus Diogènes crut faire merveille en formant de son armée tout entière un colossal bataillon carré. C'était donner toute liberté aux allures rapides et diverses de la cavalerie turque. Aussi, malgré la vigueur du premier choc des Grecs, leurs ennemis n'eurent-ils aucune peine à les décimer, sans courir eux-mêmes de grands dangers. Alp-Arslan avait donné à ses troupes l'exemple de la résolution. On rapporte qu'il releva lui-même la queue de son cheval, qu'il rejeta son arc et ses flèches pour ne prendre qu'une massue et un cimeterre, qu'il se revêtit enfin d'un habit blanc serré, indiquant ainsi, par la toilette de son cheval et de lui-même, et par le choix de ses armes, que la victoire était dans la légèreté des mouvements et dans la rapidité des coups. Alp-Arslan avait raison : les Grecs se fatiguèrent des attaques perpétuelles des Turcs, qu'ils supportèrent tout un long jour d'été, et vers le soir, lorsqu'ils voulurent rentrer dans leur camp, ils ne purent résister aux nouvelles manœuvres de leurs ennemis, qui formèrent contre eux un croissant, dont les deux pointes finirent par se rejoindre et envelopper entièrement l'armée byzantine. Romanus Diogènes, qui, s'il était inhabile général, n'en était pas moins brave soldat, se défendit avec l'élite de ses troupes jusqu'à la nuit. Son cheval fut tué sous lui, ses gardes furent massacrés jusqu'au dernier, et ce ne fut que couvert de blessures, et son épée brisée dans ses mains, qu'on put le faire prisonnier.

Ici se montre le caractère bien différent du sultan turc et de l'empereur grec. Alp-Arslan fut plein de grandeur dans sa conduite, Romanus Diogènes plein de vanité. La générosité de l'un ne fut surpassée que par l'impudence de l'autre. Alp-Arslan, à qui on avait amené Romanus Diogènes, loin de l'humilier dans sa défaite, le félicita de son courage personnel, lui serra la main avec affection, et lui promit qu'on n'attenterait ni à ses jours ni à sa majesté. Puis, ayant critiqué avec autant de finesse que de dignité le plan de bataille de son rival, Alp-Arslan finit par lui demander ce qu'il aurait fait de lui si la victoire s'était prononcée en faveur des Grecs : « J'aurais ordonné qu'on te fustigeât; » répondit le ridicule et insolent empereur de Constantinople. Alp-Arslan sourit, et ne se vengea qu'en montrant plus de considération que jamais pour son prisonnier, et en acceptant de lui une rançon d'un million de pièces d'or. De ces deux hommes quel était le barbare (*)?

Nous avons raconté avec quelques détails les rapports d'Alp-Arslan avec Romanus Diogènes parce qu'ils sont très-caractéristiques, et parce que malheureusement ils démontrent avec évidence la supériorité de l'un sur l'autre. Or l'empe-

(*) Voyez El-Macin, *Hist. Saracen.*, et Nicéphore Briennius.

(*) Voyez Zonaras et Nicéphore Briennius.

reur de Constantinople était le chef des Chrétiens en Orient; et n'était-ce pas une véritable calamité pour le christianisme que d'avoir un pareil représentant? Tous les disciples du Christ devaient souffrir de la faiblesse croissante de l'empire byzantin, et de l'irrémédiable stupidité de ses princes. Les fidèles de Syrie furent donc aussi abattus qu'humiliés de la défaite de Romanus Diogènes, et la croix trembla de nouveau devant le croissant.

Ainsi que le vieil Omar, qui reste toujours un des plus grands khalifes de l'Islam, Alp-Arslan était rigide mais juste, sévère mais libéral, généreux parce qu'il était fort, persévérant parce qu'il était convaincu. Dans ces deux hommes il y avait à la fois de la fougue et de la prudence, de l'audace et de la sagesse. Seulement Omar brillait surtout par son expérience, Alp-Arslan par son inspiration. L'un était un esprit longuement mûri par la réflexion, l'autre un esprit créé tout fait par la nature. Tous deux d'origine pastorale, ils conquirent le monde sans s'enorgueillir et presque sans s'étonner. Tous deux de mœurs austères, ils surent dompter leurs propres passions, avant de réprimer celles des autres, et vécurent au milieu du luxe sans se laisser amollir. Nobles et grandes natures, tous deux firent des merveilles dignes d'être comparées! Omar créa un empire, celui des Arabes; Alp-Arslan en ressuscita un autre, celui des Persans. Par ses vertus, en effet, qui servaient de modèles à ceux qui voulaient lui plaire, Alp-Arslan, outre qu'il façonnait les Turcs, ses premiers sujets, sut rendre aux Persans leur ancienne valeur. Il y eut dès lors entre ces deux peuples alliance d'intérêts, sinon fusion de races. Mais ce qui porta le coup le plus violent au christianisme, ce fut que ces hommes du nord de l'Asie, en se mêlant ainsi à la civilisation islamique, pour la mieux dominer se firent mahométans, et apportèrent ainsi à la religion rivale de celle du Christ un élément nouveau de vigueur et de jeunesse. L'Orient désormais était à l'Islam; le christianisme indigène ne pouvait plus songer à lutter tout seul contre le Koran vainqueur, et il ne fallait rien moins que les hommes du nord européen pour renouveler le combat, et balancer la victoire.

En voyant ces puissances diverses si vite établies et si promptement consolidées, en assistant aux triomphes si rapides de tant de conquérants improvisés, en admirant ce spectacle d'unité et de variété à la fois que présentent les annales asiatiques, unité par la religion, variété par les races dominatrices, on serait tenté de croire à la supériorité définitive du croissant sur la croix, n'était l'instabilité de ces fortunes d'un jour, fortune de peuple comme fortune de prince. Alp-Arslan, élevé sous la tente victorieuse et austère de Thogroul-Bey, son oncle, général habile à vingt ans, empereur tout-puissant à trente, que n'eût-il pas fait à cinquante, lorsque l'âge aurait encore augmenté ses qualités naturelles, si une mort violente ne l'eût emporté, l'an 465 de l'hégire, à peine âgé de quarante-quatre années? Un assassin obscur trancha le fil de cette existence merveilleuse; et, malgré les vertus singulières de son successeur et fils, Melik-Schah, cette catastrophe ébranla jusque dans ses fondements l'empire des Turcs. Alp-Arslan, frappé d'un coup de couteau, ne mourut pas immédiatement de sa blessure : il eut le temps de donner à son fils de précieux conseils; il conserva jusqu'au dernier moment la beauté de ses traits, l'intelligence de son regard, la hauteur de son esprit; et, inspiré par ce qu'il y avait de plus élevé dans les préceptes du Koran, il ordonna qu'on inscrivît sur son tombeau ces paroles vraiment philosophiques : « Vous tous qui avez vu la gran« deur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux « nues, venez à Mérou, et vous la ver« rez ensevelie dans la poussière (*). »

MELIK-SCHAH.

L'empire des Turcs, fondé par deux conquérants au lieu d'un, Thogroul-Bey et Alp-Arslan, parvint à son apogée sous Melik-Schah. Ce prince était digne d'une si opulente succession. Élevé par son père au milieu des camps; éloigné des capitales, où les fils des rois trouvent tant d'aliments pour leurs passions et d'épuisement pour leur esprit; héritier d'un sang pur et d'un caractère fier, il savait dès l'âge de dix-huit ans

(*) Voyez Ab'ul-Faradj, *Dynast.*

mener au combat une troupe de cavaliers; il comprenait et réfléchissait, il avait à la fois l'intelligence du cœur et celle de l'âme. Grand et beau comme son père, sa verte jeunesse ne connut aucun de ces vices qui éteignent tant de lumières en nous. Il n'avait d'autres plaisirs que celui de la chasse, et sa pensée, toujours chaste, devait tendre naturellement aux aspirations les plus nobles et les plus élevées. Ce jeune homme accompli devint bien vite un grand empereur. Plein de gravité et de sens, il se confia tout d'abord au génie expérimenté du ministre de son père, Nizam-el-Mulk. Il étudiait de longues heures avec lui, pénétrait avec résolution dans les arcanes de la politique et dans les replis de l'administration, voulait tout savoir pour tout juger, tout apprécier d'abord pour tout diriger ensuite (*).

Cet apprentissage sévère et consciencieux ne fut pas long à être utile à Melik-Schah. L'élévation phénoménale de la famille des Seldjoukides avait fait en elle germer l'ambition. La jeunesse même de Melik-Schah, ce pouvoir immense entre les mains d'un adolescent, éveillèrent l'envie dans le cœur de l'un de ses oncles. Cet homme, nommé Kaderd, déjà gouverneur de la Karamanie persique, malgré les bienfaits dont l'avait comblé Alp-Arslan, se révolta contre son fils. Ce Kaderd, aussi habile intrigant qu'intrépide général, se créa un grand nombre de partisans, et leva une armée considérable. Il ne fallut rien moins que les meilleures troupes de l'empire turc, celles du Khorassan, pour vaincre les multitudes qu'avait ameutées l'oncle contre le neveu. Encore la bataille que se livrèrent les deux rivaux, dura-t-elle trois jours et trois nuits, et fut-elle une des plus sanglantes que les plaines de la Perse virent dans aucun temps. Le courage du jeune sultan, l'habileté de ses généraux, l'ardeur de ses soldats d'élite lui valurent la victoire, et découragèrent les autres prétendants en affermissant sa puissance.

Mais Melik-Schah était aussi généreux qu'il était brave : il se contenta d'envoyer Kaderd dans un château qui devait lui servir de prison jusqu'à la fin des troubles. Cet acte de vertu fut une faute politique. Les séditieux amnistiés n'en continuèrent pas moins leurs intrigues. Ils agirent avec tant d'adresse, qu'ils tournèrent de leur parti les troupes mêmes qui les avaient vaincus. Les vétérans du Khorassan, incessamment travaillés par les partisans de Kaderd, se mutinèrent. Ils exigèrent qu'on doublât leur solde, et menacèrent de détrôner Melik-Schah au profit de Kaderd, si on ne les satisfaisait pas. Melik-Schah fut forcé d'ordonner en pleurant la mort de son oncle, tant les nécessités gouvernementales commandent parfois aux princes des actes contraires à leurs sentiments. Cette mort apaisa toute sédition ; mais elle fut un tel sujet de regret pour Melik-Schah, que, plus tard, il ne la crut réparer qu'en rendant au fils de Kaderd le gouvernement de la Karamanie persique.

Une fois son empire affermi, Melik-Schah, loin de s'endormir, loin de s'abandonner même un instant aux dissipations que son âge eût excusées, ne songea qu'à agrandir l'héritage de son père, et à marcher sur ses traces à la conquête du monde oriental. Alp-Arslan avait à la fois cherché à s'étendre à l'est et à l'ouest, Melik-Schah suivit cet exemple difficile et glorieux. Il envoya donc, l'an 467 de l'hégire, son cousin Souleyman en Syrie avec une armée nombreuse, tandis que lui-même s'avança au delà de l'Oxus : ayant ainsi deux armées conquérantes aux deux extrémités de son empire, à plus de cinq cents lieues l'une de l'autre. Souleyman réussit au delà même des espérances du jeune sultan. Il refoula les Fathimites jusqu'au fond de l'Égypte, s'empara des vallées du Liban et de l'Anti-Liban, mit des garnisons dans toutes les villes de la côte syrienne, et enfin prit Damas, Alep et Antioche, les trois capitales. Ce qu'Atsiz, lieutenant d'Alp-Arslan, avait commencé avec des fortunes diverses, il le termina avec un succès constant. Puis, grâce à la supériorité incontestable du vizir Nizam-el-Mulk, qui d'Ispahan, où il séjournait, savait faire rayonner sur tout l'empire les lois régulatrices de son administration, en moins d'un an des tributs divers

(*) Voyez d'Herbelot, *Biblioth. orient.*

furent fixés, et l'unité gouvernementale se trouva établie (*).

Les populations syriennes préféraient un ordre, quel qu'il fût, à l'anarchie qui les avait si longtemps accablées, et n'étaient les inconvénients d'un culte différent, les Chrétiens eux-mêmes auraient pu respirer quelque peu après tant de malheurs. Mais l'antagonisme entre les deux religions durait toujours. C'était le fruit des expéditions malencontreuses de Nicéphore Phocas et de Zimiscès. Aussi, quoique les princes dominateurs fussent cléments, quelque tolérance personnelle qu'ils montrassent, la lutte entre les deux cultes n'en demeurait pas moins vive, la haine profonde, la séparation perpétuelle. Désormais il ne s'agissait plus de rigueurs temporaires, d'exigences politiques, d'affaires de princes à peuples; la réaction grecque de la fin du dixième siècle avait tellement d'un côté réveillé les prétentions, et de l'autre rallumé les dissentiments, qu'il y eut dès lors en Syrie deux nations divergentes, ennemies, les Chrétiens et les Mahométans. Déplorables conséquences d'une lutte où le vaincu ne sut pas prendre son parti, où la guerre civile fut regardée comme une guerre sainte, où surtout la barbare ineptie des deux empereurs grecs ouvrit l'ère des vengeances et des persécutions. La Syrie catholique ne trouva donc, dans la domination de Melik-Schah, aucun adoucissement à ses maux. Si le gouvernement turc était juste et généreux, ses officiers subalternes, sa milice, et jusqu'à ses partisans dans le peuple, conservèrent contre les Chrétiens tant d'animosité, les accablèrent de tant d'avanies, les tourmentèrent de tant de façons, que leur sort fut aussi pitoyable sous une bonne administration, celle de Nizam-el-Mulk, que sous la plus mauvaise de toutes, celle de Hakem.

Melik-Schah réussit aussi bien au delà de l'Oxus qu'au delà de l'Oronte. Il exécuta le projet gigantesque de son père, soumit les villes de Bokharah et de Samarkande, s'étendit jusqu'aux confins des Indes, et fit graver son nom sur les monnaies du royaume tartare de Kasghar. Ainsi voisin d'un côté des peuples de la suprême Asie, les Chinois, il n'avait de l'autre côté que le déplorable empire de Constantinople qui le séparait de l'Europe, tandis qu'au sud il possédait la Mésopotamie, la Syrie, et les trois Arabies. Cet empire colossal ne fatigua point le courageux et persévérant Melik-Schah. Conseillé par son excellent vizir Nizam-el-Mulk, il sut donner d'équitables lois aux populations innombrables de ses immenses possessions. Puis, non content des bons rapports qu'on lui faisait, il voulait tout voir par ses yeux. Il entreprit donc le tour de ses États, visitant toutes les villes, s'enquérant de la façon dont on rendait la justice, et faisant rentrer lui-même les impôts. Cette noble manière d'agir établit partout un ordre parfait, et surtout augmenta énormément le trésor public. Avec les sommes considérables qu'il réunit, avec les tributs qu'on lui payait de toutes parts, Melik-Schah, loin de s'abandonner à des plaisirs futiles et toujours onéreux, loin de se livrer aux dépenses de luxe, dont la cour de Constantinople offrait depuis des siècles le plus scandaleux spectacle, résolut d'employer au profit du bien-être général les richesses dont il regorgeait. Après avoir traversé tous les pays habités de son empire, il voulut se hasarder aussi dans les déserts, afin de les transformer autant qu'il lui serait possible. Il commença donc son pèlerinage de la Mekke, emmenant avec lui d'habiles ouvriers au lieu d'oisifs pèlerins. A chaque étape il fit creuser des citernes; de distance en distance il fit bâtir des bourgades : répandant ainsi sur sa route des bienfaits qui devaient être éternels. Sa caravane laborieuse prit au retour un autre chemin, perça dans un nouveau désert de nouveaux puits, éleva de nouveaux villages, et ouvrit des routes qui durent encore (*).

C'est par de pareils actes, c'est par un gouvernement aussi équitable que prévoyant, que Melik-Schah s'attira le cœur des populations, et centupla sa force. Malheureusement les Musulmans seuls devaient profiter de ce grand règne. Nous en avons dit déjà

(*) Voyez El-Macin, *Hist. Sarac.*

(*) Voyez Ab'ul-Féda, *Annal. moslem.*

quelques-unes des raisons : la dernière fut la lutte que l'empereur byzantin eut encore la présomption d'engager. Loin de se tenir dans une réserve prudente, le prince grec commit la sottise d'attaquer le sultan dans une de ses pérégrinations civilisatrices. Un jour même il eut la chance de le voir tomber dans une de ses embuscades. Mais les soldats qui s'emparèrent de Melik-Schah ne se doutèrent pas de la prise qu'ils avaient faite. Le sultan, plein de finesse, dissimula son rang : il se fit passer pour un homme de peu d'importance, ainsi que ceux qui le suivaient. Seulement il se hâta de prévenir son ministre Nizam-el-Mulk de la position où il se trouvait. Le vizir, aussi adroit que son maître, fit placer la garde ordinaire à la tente impériale et partit incontinent en qualité d'ambassadeur vers l'empereur byzantin. Nizam-el-Mulk offrit la paix à des conditions favorables. Sa proposition fut acceptée; et le souverain grec, pour faire montre de magnanimité, déclara qu'il allait rendre au vizir turc quelques prisonniers que ses troupes avaient faits. On amena en conséquence le sultan et sa suite à Nizam-el-Mulk. Ce dernier, continuant la comédie dont le premier acte avait si bien réussi, jeta un œil de dédain sur le sultan et sembla l'emmener avec indifférence. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que la paix n'ayant pas été ratifiée, et que l'empereur grec ayant à son tour été fait prisonnier, après la défaite complète de son armée, reconnut à son grand regret l'erreur qu'il avait commise; mais le sultan, toujours généreux, compta au chef des Chrétiens comme une bonne œuvre de sa part ce qui n'avait été que l'effet d'une méprise, et le renvoya à Constantinople.

Nizam-el-Mulk, dont l'habileté avait sauvé son prince, devint plus influent que jamais. Malheureusement cette influence croissante augmenta le nombre de ses envieux. On se ligua contre lui, et il compta même parmi ses ennemis la propre femme de Melik-Schah, la sultane Tarkhan-Khatoun. Voici à quel sujet il s'était fait un adversaire de cette princesse. L'histoire constate, l'an 478 de l'hégire, le mariage de Melik-Schah avec Tarkhan-Khatoun; et cependant, sans parler d'une autre sultane, elle déclare aussi que le fils de Tarkhan-Khatoun n'était que le cadet des enfants de Melik-Schah. La sultane était puissante et ambitieuse, elle s'efforça naturellement de faire désigner son fils Sandjar comme successeur de son mari. Or l'aîné des enfants de Melik-Schah, du nom de Berkiarok, était le plus près du trône, et semblait en outre à Nizam-el-Mulk le plus digne de régner. De là dissentiment, rupture et animosité entre la sultane et le vizir. Le vizir craignait sans doute que l'héritage, transporté de l'aîné au cadet, ne fût une cause de troubles futurs dans l'État, et qu'il n'en résultât des guerres civiles comme Melik-Schah en avait eu à soutenir au commencement de son règne. La sultane, malgré la jeunesse de son fils, n'en tenait que davantage à son opinion; et pour atteindre son but, elle ne trouva pas de meilleur moyen que de renverser Nizam-el-Mulk. Elle s'ingénia donc à le discréditer dans l'esprit de Melik-Schah, à force de dénonciations, d'intrigues et de calomnies. Ces premières attaques furent impuissantes; mais lorsqu'elle en vint à prouver au sultan que le vizir possédait, par ses douze enfants mâles et par d'autres membres de sa famille, toutes les grandes charges de l'État, Melik-Schah, qui jusqu'alors n'avait vu dans ces hommes que des serviteurs fidèles, prit enfin ombrage du pouvoir croissant de Nizam-el-Mulk (*).

Il lui fit en conséquence demander, par un de ses officiers, des explications catégoriques. Cet officier était une créature de Tarkhan-Khatoun. Il alla nécessairement au delà de sa mission, menaça faussement le vizir, de la part du sultan, de lui enlever le bonnet et l'écritoire, marques distinctives de sa dignité. Nizam-el-Mulk, âgé alors de quatre-vingt-dix ans, patriarche plein de génie et de grandeur, se sentit vivement blessé de cette injustice de son prince et de l'insolence de son envoyé, et il répondit avec hauteur que le bonnet qu'il portait et la charge qu'il possédait étaient tellement liés par la volonté de la Providence à la couronne et au trône du sultan, que ces quatre cho-

(*) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

ses ne pouvaient subsister l'une sans l'autre. Cette réponse, si juste mais si fière, fut rapportée avec toute sorte de commentaires calomnieux à Melik-Schah, qui s'en offensa, destitua son vieux vizir, et donna sa charge à Tadj-el-Mulk-Kami, chef des conseils de la sultane.

Le vizir destitué, grâce à sa haute et excellente réputation, n'en restait pas moins un personnage très-important dans l'État, un exemple de l'injustice des cours, et une critique vivante de son indigne successeur. Celui-ci, au cœur plein de jalousie et de haine, mit le comble à son forfait en faisant assassiner Nizam-el-Mulk. Ni cet homme infâme, ni l'ambitieuse sultane, n'avaient pu être désarmés par la vie si noblement remplie du vieux vizir. En vain, après une jeunesse studieuse, avait-il appliqué toute sa science au bien de l'empire; en vain, en protégeant les gens de lettres, avait-il avancé la civilisation; en vain, en élevant des colléges dans les grandes villes, à Baghdad, à Bassorah, à Hérat, à Ispahan, avait-il augmenté l'instruction dans le peuple; en vain, en conseillant son prince, lui avait-il fait remporter des victoires! Toutes ces vertus et tous ces services devinrent des vices et des trahisons aux yeux de l'envieuse sultane et de son haineux ministre. Nizam-el-Mulk, au milieu de ses travaux politiques, avait trouvé le loisir de terminer un livre où il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner leurs États; et enfin il eut le temps, avant de mourir, de laisser cet adieu touchant et noble à Melik-Schah :

« Grand monarque, j'ai passé une partie de ma vie à bannir l'injustice de vos États, fort de votre autorité. J'emporte avec moi, et je vais présenter au souverain roi du ciel, les comptes de mon administration, les témoignages de ma fidélité, et les titres de la réputation que j'ai acquise en vous servant, signés de votre royale main. Le terme fatal de ma vie se rencontre dans la quatre-vingt-treizième année de mon âge, et c'est un coup de couteau qui en tranche le fil. Il ne me reste plus qu'à remettre à mes fils la continuation des longs services que je vous ai rendus, en les recommandant à Dieu et à votre majesté (*). »

Melik-Schah fut très-affecté de la perte de Nizam-el-Mulk. Cette mort si résignée et ce noble testament lui ouvrirent enfin les yeux. Que se passa-t-il alors dans l'âme de ce grand prince? Fut-il blessé du caractère de sa femme? Se dégoûta-t-il tout à coup du pouvoir suprême? Ses idées mahométanes, renforcées par les événements, lui prouvèrent-elles évidemment l'instabilité des choses humaines? Ou bien, Nizam-el-Mulk n'aurait-il pas emporté dans le tombeau la plus large part du génie de son maître? Toujours est-il que, du jour de l'assassinat de son ministre, on vit le sultan sombre, chargé d'ennuis secrets, accablé d'un mal intérieur. Sans intérêt pour la vie et le gouvernement, il allait quotidiennement à la chasse, plutôt pour chercher la solitude que pour s'adonner à son plaisir favori. Sa mélancolie même augmenta tellement qu'elle l'emporta quelques mois après son vizir, l'an 485 de l'hégire. Après vingt années d'un règne illustre, Melik-Schah mourait dans la force de l'âge, à trente-huit ans, et son pouvoir colossal allait s'éteindre avec lui.

MORCELLEMENT DÉSASTREUX DE LA SYRIE.

Soit générosité excessive, soit méfiance de son successeur, Melik-Schah commit la même faute que Charlemagne : il partagea son empire. Son fils aîné Berkiarok en eut la plus forte part; mais son frère, ses cousins, obtinrent aussi chacun un royaume. Dans ce partage la Syrie fut littéralement morcelée. Souleyman, son dernier conquérant, n'en garda que la ville d'Antioche, dont il en fit encore qu'un chef-lieu de province pour décorer du titre de sa capitale Erzeroum en Arménie. Toutouch, frère de Melik-Schah, devint le maître de la Syrie méridionale; un certain Aksankor eut pour domaine le pays d'Alep. C'en était fait : la Syrie, déjà séparée en deux camps ennemis, celui des Chrétiens et celui des Mahométans, par ses dominations étrangères et diverses se trouva encore subdivisée, incapable désormais

(*) Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

de former un corps de nation, mélangée de races qui détruisirent à jamais son homogénéité.

Il y eut cela de fatal dans la destinée de l'empire turc, qu'une fois privé d'unité par le partage qu'en fit Melik-Schah, la civilisation orientale se concentra en Perse; et les royaumes moins bien affermis demeurèrent dans un état mixte, entre la guerre offensive et la guerre défensive, état fort peu favorable au développement de l'ordre et des lumières. Tous les êtres turbulents, toutes les natures aventurières affluèrent dans ces royaumes, où, à la faveur des combats sans cesse renaissants, florissaient le vol individuel et le pillage public. Les Turkomans, race bâtarde des Turcs, quittèrent leurs plateaux arides de la mer Caspienne et se répandirent jusqu'en Syrie. Ils amenaient avec eux cet esprit d'indépendance, ou plutôt cette haine de toute autorité, cette ardeur guerrière, ou plutôt cet appétit de butin, qui ont toujours caractérisé les tribus nomades. Or il y avait sans cesse des dégâts à faire en Syrie, et les Turkomans ne manquèrent pas de s'y abandonner à toute la violence de leurs passions. Les excès auxquels ils se livrèrent, surtout en Palestine, furent excessifs et continus. Le gouvernement de la cité sainte avait été cédé à un de leurs chefs les plus féroces, du nom d'Ortok. Ce barbare, assez semblable aux barons féodaux de l'Europe, faisait main basse sur tout ce qu'il convoitait, accablait les populations d'impôts et d'avanies, et employait tous les moyens licites et illicites d'exploitation (*).

Une nouvelle source de tyrannie venait d'ailleurs de s'offrir aux Turkomans. L'usage des pèlerinages chrétiens, qui n'avait jamais été suspendu depuis les rapports d'amitié entre Haroun-Al-Raschid et Charlemagne, prit tout à coup une extension considérable. Après avoir été des expéditions moitié religieuses, moitié commerciales, ces pèlerinages étaient devenus de véritables émigrations que les pauvres entreprenaient tout aussi bien que les riches. Or, il n'est sorte de vexations, de vols et de mauvais traitements auxquels ces nombreux pèlerins ne fussent exposés dans leur passage en Syrie. Les Turkomans les attendaient dans les gorges du Taurus ou du Liban, et les dépouillaient sans pitié. Puis s'ils atteignaient une ville, ils n'y pénétraient qu'à la condition d'y payer leur entrée. Beaucoup d'entre eux mouraient donc de fatigue, et quelquefois de faim, avant d'arriver au but de leurs pèlerinages; et ceux qui, plus favorisés par le hasard, avaient pu éviter le cimeterre des Turkomans et satisfaire aux exigences de leurs chefs, ceux qui avaient eu le bonheur de parvenir jusqu'à Jérusalem, n'en franchissaient la porte qu'en donnant une pièce d'or par tête. Ces difficultés presque insurmontables des pèlerinages, loin d'en diminuer le nombre, l'augmentèrent au contraire de jour en jour. On s'imposait en Europe le voyage de la cité sainte comme la plus rude des pénitences; et plus il y avait de dangers à courir, plus on se faisait un mérite d'essayer à les surmonter. Il semble que le tyran Ortok ait compris alors qu'il lui était avantageux de persécuter les Chrétiens; car bientôt il ne se borna pas à imposer arbitrairement les pèlerins, il outragea leurs prêtres, il insulta à leur religion, et troubla maintes fois les cérémonies du culte dans l'église du Saint-Sepulcre. Un jour même il poussa l'insolence jusqu'à s'emparer de la personne du patriarche, jusqu'à le faire traîner par les cheveux et jeter en prison. Puis il le retint dans un sombre cachot jusqu'à ce que les Chrétiens se fussent cotisés, et eussent versé entre ses mains la rançon qu'il lui plut d'exiger. Ce fut ainsi que, sous la domination de ce féroce brigand, le Liban devint un coupe-gorge, et Jérusalem un champ de supplices.

PÈLERINAGE DES CHRÉTIENS.

C'est une très-ancienne coutume que celle des pèlerinages. Depuis Constantin jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, ils n'avaient jamais cessé. D'abord ce furent des reines qui firent le voyage pieux : après sainte Hélène, mère de Constantin, au quatrième siècle, vint l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, au commencement du cinquième siècle. En ce temps-là Jéru-

(*) Voyez de Guignes, *Histoire générale des Huns*, etc.

salem était tranquille; l'ordre politique et l'ordre religieux y régnaient à la fois. En politique c'était une ville épargnée; en religion c'était une sorte de terrain neutre. La guerre entre les schismes chrétiens ne s'y faisait pas sentir, et le personnage révéré appelé patriarche s'y montrait en même temps l'ami du pape et l'ami de l'empereur de Constantinople. L'exemple des impératrices fut contagieux. Il entraîna des foules si considérables en Palestine, que certains évêques, hommes d'autant de bon sens que de véritable piété, s'élevèrent contre ces émigrations inutiles. L'évêque d'Hippone, entre autres, dit dans un de ses sermons cette parole, aussi juste que spirituelle : *Ad eum qui ubique est amando venitur, non navigando*. Malheureusement tous les saints ne pensèrent pas comme saint Augustin, et l'on vit successivement saint Porphyre, saint Jérôme, saint Eusèbe, sainte Paule, saint Sylvain, saint Antonin, saint Wilphage, saint Arculphe, saint Guillebaut, donner aux pèlerinages un caractère d'ascétisme qui en augmenta encore le nombre, Les premiers y vinrent avant la conquête musulmane, les deux derniers après. Or, ce qui prouve la tolérance des Mahométans, c'est que saint Arculphe est celui qui constate dans son récit que le 15 septembre de chaque année il se tenait une foire sur la montagne même du Calvaire. Ainsi on se sanctifiait tout en faisant fortune. Une autre preuve du caractère généreux de la conquête arabe, c'est que saint Guillebaut, traversant la ville d'Hems, fut conduit avec ses compagnons devant l'émir du lieu. Cet émir, qui était un vieillard, après avoir interrogé le pèlerin, le laissa partir sans difficulté, en disant à ceux qui l'avaient amené : « J'ai souvent vu venir de ces « hommes; ils ne cherchent pas le mal, « mais désirent accomplir leur loi. » L'usage des pèlerinages ne paraissait pas extraordinaire à un peuple dont les préceptes religieux le prescrivent aussi. Seulement les sectateurs du Koran faisaient ces pèlerinages à travers leur propre pays, tandis que les Chrétiens s'en venaient accomplir leurs dévotions au cœur même de l'Islam (*).

(*) Voyez le *Glossaire* de Ducange.

Du temps de Charlemagne, nous l'avons vu, le sort des Chrétiens fut réglé par capitulations. On prétend même qu'Haroun-al-Raschid eut la gracieuseté d'envoyer à l'empereur d'Occident les clefs de Jérusalem, indiquant ainsi qu'il laissait aux Chrétiens la libre disposition de leur cité sainte. Les Chrétiens usèrent de cette permission en y élevant des hospices et des couvents. C'étaient là des hôtelleries pour les pèlerins; ce leur fut aussi dans les temps mauvais des lieux de refuge. Cette certitude de rencontrer hospitalité et protection à Jérusalem donnait de l'ardeur aux personnes pieuses, de même que les chances de quelques bénéfices dans un commerce toléré attiraient toujours la foule. Il arrivait donc à Jérusalem des gens de toute sorte, moines, négociants, seigneurs et hommes du peuple. Il en venait du nord comme du midi de l'Europe, Anglais et Italiens, Allemands et Espagnols, Suédois et Provençaux. Aussi quelle calamité pour les pèlerins comme pour les Chrétiens d'Orient que le règne du fathimite Hakem, que nous avons raconté! Les crimes de ce monstre, les persécutions qu'il fit éprouver aux disciples de Jésus-Christ, sa destruction de fond en comble de l'église de la Résurrection excitèrent au dernier point les ressentiments de l'Europe catholique. Si Grégoire VII n'avait pas eu tant de réformes à faire, tant de combats à soutenir contre l'ambition des empereurs d'Allemagne, peut-être, en conduisant la première croisade, aurait-il, lui, délivré les Chrétiens. Mais la coupe d'amertume n'était pas encore pleine, et il fallait qu'Ortok et ses Turkomans y versassent la dernière goutte.

Lorsque le successeur de Hakem, Dhaher, eut laissé rebâtir l'église de la Résurrection, les pèlerinages, suspendus pendant trente ans, reprirent avec plus d'ardeur que jamais. Seulement ce n'était plus isolément qu'on les faisait, c'était en troupe. L'abbé de Saint-Viton, Richard, partit en 1045 pour la Palestine suivi de plus de sept cents pèlerins. Dix ans plus tard, Lietbert, évêque de Cambray, se fit accompagner aussi par une partie de son clergé et de ses ouailles. Quel que fût le nombre de ces pèlerins, qui s'appelaient eux-mêmes *l'armée du Seigneur*, leur caractère de mo-

destie et de douceur ôtait toute inquiétude aux populations parmi lesquelles ils passaient. Couverts de vêtements de la plus grande simplicité, ne portant avec eux que la pannetière, la gourde et le bourdon, ils n'inspiraient de crainte à personne. Dans les pays catholiques on les traitait toujours avec égards : les seigneurs devaient leur ouvrir leurs châteaux, les gens d'armes devaient les défendre. Ils étaient exempts de tous péages, et on ne leur demandait aucune rétribution sur les navires où ils s'embarquaient. Ces usages étaient bons pour les pèlerins isolés; mais pour une troupe de sept cents hommes et au delà, il était difficile en certains endroits de l'héberger et de la nourrir. Aussi les compagnons de Lietbert souffrirent-ils de toutes façons dans leur long voyage. Lietbert était aussi patient que bon; sa vénérable figure désarmait les plus irrités, et souvent il lui avait suffi de se présenter pour rétablir la bonne harmonie entre les pèlerins et les populations de l'Allemagne. Mais en entrant en Pannonie, les souffrances de la pieuse caravane redoublèrent. Les Huns, qui habitaient encore les forêts du Danube, prirent méfiance contre ces étrangers qui, sous le pretexte d'un acte religieux, semblaient vouloir envahir leur pays. Le saint évêque sauva encore une fois son troupeau. Quand le roi de ces contrées le vit si débile quoique si digne, si sincère dans sa piété, si égal dans sa mansuétude, il le crut sur parole et le laissa passer outre, lui et les siens.

En Bulgarie ce furent encore de nouvelles tribulations. Les compagnons de Lietbert vinrent en pleurant lui annoncer qu'ils ne pouvaient poursuivre leur route, menacés qu'ils étaient par des embûches continuelles, et accablés par des maux sans cesse renaissants. L'évêque alors les réunit, et leur parla avec tant d'éloquence et d'onction qu'il les réconforta presque tous. Puis la troupe catholique ayant rencontré dans les profondeurs d'une forêt une masse d hommes montés sur de noirs chevaux et armés d'arcs à longues flèches, la terreur se répandit de nouveau parmi les pèlerins. L'évêque alors alla seul vers les hommes farouches qui lui barraient le passage, et fut encore assez heureux pour leur inspirer le respect de sa personne. Que de pouvoir personnel, que d'éloquence, que de vertus perdus pour une expédition inutile! Encore cette expédition n'arriva-t-elle point au but qu'elle se proposait. Parvenus a Laodicée, les pèlerins s'embarquèrent pour Jérusalem; et une tempête les rejeta dans l'île de Chypre. Ils ne voulaient pas être venus si loin sans accomplir leur pèlerinage, et bientôt ils se rembarquèrent pour la Palestine. Mais les marins grecs, plus prudents qu'eux, au lieu de les conduire à Ptolémaïs, les ramenèrent à Laodicée. Là ils apprirent les nouvelles persécutions des Turkomans, et convaincus de l'impossibilité d'atteindre Jérusalem, ils eurent la douleur de retourner dans leur pays sans avoir visité la cité sainte (*).

Après ce bon évêque et son simple troupeau, en 1064 on vit partir une véritable armée de sept mille hommes, dont les chefs étaient Sigefroy, archevêque de Mayence; Guillaume, évêque d'Utrecht; Gunther, évêque de Bamberg; Othon, évêque de Ratisbonne. Il y avait, en outre, des barons normands et des chevaliers de différents pays. Autant les premiers pèlerins, conduits par l'excellent Lietbert, étaient humbles et modestes; autant les seconds, menés par d'orgueilleux évêques, étaient fiers et superbes. Autant les premiers étaient vêtus simplement, autant les seconds l'étaient avec magnificence. Les prêtres avaient des manteaux en or, les laïques des cottes en argent. Ce luxe devait exciter la convoitise : c'était à la fois ridicule et imprudent. Dans leur marche à travers l'Europe, ces dévots fastueux n'avaient inspiré que l'envie; en Orient, ils soulevèrent la cupidité. A peine furent-ils entrés sur les terres mahométanes, que de toutes parts les Arabes errants, les Turkomans nomades, les Bédouins du désert, accoururent sur leurs traces. Ils furent escortés jusqu'à Ramlah par ces bandes, qui grossissaient à tous les coins de bois, à tous les défilés de montagnes. Dans cette dernière ville enfin, l'avant-veille de Pâques, une masse de ces brigands s'élança tout à coup sur les pèlerins. Malgré leurs vœux

(*) Voyez le tome IV du recueil des Bollandistes.

de charité et de patience, il fallut bien qu'ils se défendissent. Supérieurs en nombre, ils crurent d'abord que leurs bras suffiraient pour repousser leurs agresseurs. Mais que peuvent les poings les plus solides contre des lances bien effilées? Plusieurs des pèlerins furent victimes de leur courage : ils tombèrent, tout couverts de blessures, et parmi eux Guillaume, evêque d'Utrecht. Alors, pour échapper à une mort certaine, il fallut ramasser des pierres; et c'est ainsi que peu à peu on en venait aux hostilités que dans le principe on avait voulu éviter. Les brigands, acharnés après cette troupe luxueuse, la forcèrent à se retrancher derrière des murs en ruines. Ce fut dès lors un siége en règle. Les assaillants couvrirent les retranchements d'une grêle de flèches; les assiégés, poussés par le désespoir, firent plusieurs sorties, arrachèrent des armes à leurs ennemis, et à leur tour répandirent le sang, contrairement au précepte de l'Évangile et à la loi impossible qu'ils s'étaient imposée. C'en était fait, la guerre était allumée.

Après une nuit passée dans leur place improvisée, les Chrétiens se virent le lendemain attaquer par douze mille hommes; et encore cette masse, loin de vouloir les forcer, les entoura de tous côtés afin de les prendre par la famine. Quoi qu'on en eût, il fallut donc traiter. Les assiégeants se montrèrent très-rigoureux, et le combat dut recommencer. Enfin, après trois jours de souffrances, les pèlerins n'avaient plus qu'à succomber, lorsque l'un d'entre eux put, à la faveur des ténèbres, aller à Ramlah s'adresser à l'émir. Il se trouva que ce chef voulut bien arrêter l'effusion du sang, disperser les brigands, et, moyennant une rançon, délivrer les Chrétiens et leur donner une escorte jusqu'à Jérusalem. Comme on le voit, le hasard seul les avait sauvés. Peu contents, du reste, de leurs imprudences répétées durant leur longue route, ils commirent encore la faute d'entrer à Jérusalem en triomphe. Ce fut au son des cymbales, à la lueur des torches, avec un grand appareil et un grand luxe, qu'ils visitèrent les lieux saints. Une pareille conduite ne devait-elle pas blesser l'orgueil des maîtres du pays? N'etait-ce pas aussi une sorte de provocation faite par la religion chrétienne à la religion musulmane? Heureusement pour les pèlerins qu'ils ne renouvelèrent point le spectacle de leur joie maladroite, et qu'ils profitèrent de l'arrivée d'une flotte génoise pour retourner en Europe (*).

Malgré la fâcheuse expédition que nous venons de rapporter, le goût des pèlerinages fut loin de diminuer. Il était d'ailleurs excité par le clergé, qui en vint à remplacer les pénitences canoniques par des voyages à Jérusalem. En outre, dans le onzième siècle les temps étaient durs et les hommes étaient rudes. Les malheureux et les opprimés aimaient donc mieux fuir leur marâtre patrie que d'y mourir de faim ou dans les tortures. Aussi, outre les pèlerinages de dévotion, voyait-on des pèlerinages d'expiation et des pèlerinages de misère. L'Europe, en effet, végétait alors dans des ténèbres sanglantes. La *trêve de Dieu*, qui fut prêchée par le clergé des Gaules, prouve à quel point la barbarie en était arrivée vers l'an 1050. Grâce aux déplorables résultats du système féodal, il n'y avait plus en Occident qu'une classe, les nobles, qui comptât dans l'humanité. Or quand ces nobles, tous ambitieux, grossiers, jaloux les uns des autres, se disputaient les lambeaux d'un pays, ils écrasaient le peuple comme le caillou des chemins, ils pillaient les villes, et laissaient leurs hommes d'armes commettre toutes les exactions, tous les vols, tous les crimes que leurs passions déchaînées leur inspiraient. On en vint au sacrilége; alors le clergé s'émut, il se réunit en concile, et proposa cette *trêve de Dieu*, faible remède contre tant de maux, barrière de plâtre opposée à des hommes de fer. Il ne s'agissait, en effet, que de suspendre cette guerre perpétuelle de la féodalité, d'abord quatre jours par semaine, ensuite deux seulement, le samedi et le dimanche. Cependant, tout impuissant qu'était cet expédient, on s'efforça de le maintenir. Ce fut alors qu'on imposa le pèlerinage aux infracteurs de la *trêve de Dieu*, de même qu'on l'avait imposé précédemment à ceux qui avaient détourné ou pillé les

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Hist. de ce qui s'est passé au delà des mers, etc.*

biens de l'Eglise, et à ceux qui avaient commis des meurtres, et qui étaient assez forts pour qu'on ne pût pas leur appliquer la peine du talion (*).

Parmi ces derniers on en compte un très-grand nombre. Ne parlons que des plus célèbres. Ce furent d'abord un certain seigneur de Frotmond, qui avait assassiné son oncle et le plus jeune de ses frères, et un certain Cencius, préfet de Rome, qui avait insulté le pape à Sainte-Marie-Majeure, et qui, l'ayant arrêté au milieu d'une cérémonie religieuse, l'avait ensuite jeté en prison. Le meurtrier et le sacrilége furent frappés de la même peine. Seulement comme le sire de Frotmond avait commis deux fois un crime semblable, lorsqu'après son premier pèlerinage, il s'en vint demander au pape l'absolution, ce dernier lui imposa un second pèlerinage qu'il exécuta avec autant de soumission que le précédent. Plus tard on alla même jusqu'à exiger trois pèlerinages, ainsi qu'on fit à Foulque III, dit de Nerra ou le Noir. Mais aussi ce comte d'Anjou était un gueux de la pire espèce. Outre l'exploitation de ses malheureux sujets, outre mille guerres injustes, mille sacs de villes et pillages, outre le meurtre d'Hugues de Beauvais, favori du roi Robert, il avait fait brûler sa première femme, et avait contraint la seconde à se réfugier en terre sainte. Que de crimes à expier! et cependant avec trois voyages à Jérusalem il se crut quitte avec Dieu et avec les hommes.

Robert, duc de Normandie, pensa comme Foulque le Noir; et accusé d'avoir empoisonné son frère, il s'imagina avoir satisfait à la justice divine et humaine en allant faire une prière pour l'âme de ce frère sur le tombeau du Christ. Seulement, loin d'aller en Palestine seul, comme avait fait le comte d'Anjou, il ne se mit en route qu'accompagné de ses barons, et voulut qu'ils partageassent toute sa pénitence, les forçant de marcher pieds nus, et couverts du cilice. Quelle opinion devaient donner aux Orientaux, des chevaliers d'Occident, ces successions de fiers guerriers déguisés en pèlerins. Ces actes de contrition outrée pour quelques-uns, ces humilités feintes par d'autres, ne pouvaient que les faire traiter de pusillanimes et d'hypocrites par des hommes qui, ne comprenant pas la raison de leurs pénitences, n'y voyaient qu'une comédie, qui devenait fastidieuse à force d'être répétée.

(*) Voyez de Sismondi, *Histoire des Français.*

En résumé, les pèlerinages, entrepris d'abord par quelques têtes exaltées mais raisonnables pourtant, par des âmes dévotes mais généralement morales, changèrent peu à peu de caractère, et devinrent au onzième siècle la ressource des malheureux, le but des aventuriers, la pénitence des plus grands coupables. Cet étrange échantillon des races occidentales n'aurait encore fait qu'exciter le dédain des Orientaux, si petit à petit le nombre des pèlerins ne fût devenu alarmant, si, enfin, les expéditions des évêques allemands et du duc de Normandie n'avaient ressemblé à des essais d'invasion. Mais lorsqu'on vit la Syrie ouverte à tout venant, lorsque sans avertissement préalable des troupes d'hommes se crurent permis de traverser plusieurs royaumes mahométans pour aller visiter une cité qui ne leur appartenait même pas, alors la patience des bons fut poussée à bout, les passions des mauvais se rallumèrent, et la division de la Syrie ainsi que la brutalité des Turkomans aidant, les persécutions contre les Chrétiens reprirent le plus funeste développement. Alors les déceptions d'un grand nombre de pèlerins qui ne pouvaient plus parvenir jusqu'à Jérusalem, les souffrances réelles de quelques autres, l'état de plus en plus intolérable des Chrétiens d'Orient, les mauvais traitements infligés à tous les prêtres catholiques de Syrie, les avanies répétées dont le patriarche de la cité sainte devint l'habituelle victime, le réveil plus ardent que jamais de cet antagonisme immémorial entre l'Asie et l'Europe décidèrent enfin ces longues et déplorables guerres qu'on a appelées les *croisades* (*).

CARACTÈRES DIVERS DES CROISADES.

Certains historiens ont eu le tort de croire que les croisades avaient un caractère unique, des mœurs particulières, des allures homogènes (**). Ces histo-

(*) Voyez les *Annales* de Baronius, et Ducange, v° *Peregrinantes*.

(**) Voy. Michaud, *Hist. des Croisades*, tom. VI.

riens, pour exalter ces expéditions de trois siècles consécutifs, citent des faits, louables sans doute, mais rares et à la distance de cinquante et soixante années parfois les uns des autres. Rien n'est moins véridique et moins juste qu'une telle manière de procéder. Les croisades ont suivi l'impulsion des temps. Elles ont une grande diversité dans leur esprit, dans leurs actes, dans leurs vertus comme dans leurs vices, parce qu'elles éprouvent naturellement les modifications des époques qui les voient naître, les révolutions des pays dont elles sortent. Elles sont variables comme toute chose humaine, et d'autant plus peut-être qu'elles offrent à la fois la crème et la lie des générations, qu'elles se composent d'hommes divers, d'origine et d'habitudes différentes, étrangers les uns aux autres, et alliés temporairement par le seul lien religieux et par un but semblable. Les croisades sont donc multiples; leurs causes, leurs tendances, leurs résultats sont essentiellement tranchés; et c'est séparément qu'il les faut juger.

C'est, en outre, du point de vue oriental qu'il nous semble le plus juste de les considérer. Pourquoi? parce que l'homogénéité de races, de mœurs, d'intérêts, se trouve évidemment chez les populations envahies. Qu'elles fussent plus ou moins séparées par des dissidences temporaires, qu'elles fussent divisées même par des ambitions qui se jalousaient, qu'importe! Elles n'en formaient pas moins un peuple unique, parlant la même langue, ayant les mêmes coutumes, se sentant frères par l'origine, par le climat, par des goûts et des besoins semblables, et dont le caractere particulier a résisté jusqu'à nos jours à tant de guerres, de révolutions, de siècles variés, de fortunes changeantes. Les croisés, au contraire, n'ont pour se rapprocher, nous le répétons, que la même croyance religieuse : le signe de la croix est leur seul moyen de ralliement. Ils ne se communiquent pas leurs pensees, ils se comprennent à peine; leurs langages sont divers, leurs habitudes et jusqu'à leurs gestes diffèrent radicalement. Ils viennent, en effet, du Nord comme du Midi : les uns sont pétulants, les autres sont apathiques; et ils ne doivent, d'ailleurs, valoir dans l'avenir que par leurs caractères opposés. Comment voulez-vous donc qu'on puisse les apprecier rigoureusement, équitablement, sans les trier, sans les juger un par un, pour ainsi dire, époque par époque, expédition par expédition?

Ce qui différencie les croisades, ce sont les révolutions qui se succédèrent en Europe à la fin du onzième siècle, durant le douzième tout entier et pendant la première partie du treizième. Le onzième siècle est un véritable siècle de fer. C'est l'ère des efforts prodigieux de la papauté contre l'empire, c'est le règne de la féodalité, c'est l'époque de la lutte de toutes les indépendances : l'indépendance du clergé, qui ne veut plus accepter l'investiture impériale, l'indépendance du vassal vis-à-vis de son suzerain, l'indépendance des communes qui réclament des privileges municipaux. Siècle de guerres, de haine, de fanatisme; siècle où les hommes de Dieu eux-mêmes ont quelque chose d'intraitable dans l'esprit, de feroce dans le cœur; mais aussi siècle d'illusion et de courage. Ce qu'il y a donc de plus caracteristique dans la première croisade, c'est l'insouciance des misères à supporter, le mépris des dangers à courir, l'imprévoyance physique la plus absolue. On s'enflamme pour une idée, on s'évertue après un rêve de bonheur, on court à une conquête chimérique; et le tout sans s'inquiéter un instant de vivre jusque-là. Le corps est oublié au profit de l'âme. L'âme, d'abord, maîtrise cette chair infâme, corrompue, condamnée d'avance par l'expiation terrestre du péché originel. Mais le corps prendra sa revanche ensuite : il aura des besoins renaissants, des appétits de mille sortes, et il fera tout pour assouvir les uns et les autres. Il sera cruel pour se procurer des aliments, sanguinaire pour se procurer un gîte, atroce pour se procurer des jouissances bestiales. Meurtre, pillage et viol, voilà la première conséquence d'une expedition sainte et bénie.

Le douzième siècle présente deux périodes distinctes. La première est toute de reaction : c'est le reflux social après le flux religieux. Les papes avaient ébauché leur puissance temporelle et affermi leur terreur morale, le clergé se croyait fort et se sentait riche; un moine d'énergie, un révolutionnaire hardi, Ar-

naud de Brescia, se fait l'apôtre du peuple contre le despotisme clérical, soulève les Italiens contre la papauté, et demande dans sa rigidité républicaine que le prêtre ne puisse plus rien posséder en propre, que le pasteur ne soit entretenu que par les offrandes volontaires de ses ouailles. Les Romains soulevés allèrent jusqu'à lapider un pape, Lucius II. Puis l'empereur d'Allemagne se vengea de l'opposition que lui faisait le pape régulièrement élu, en lui suscitant un rival. Or pour empêcher une division déplorable, pour étouffer un schisme menaçant, et d'autre part pour combattre Abélard, c'est-à-dire la réaction philosophique, il ne fallut rien moins que toute la rude éloquence et la supériorité d'intelligence et de cœur de saint Bernard. La seconde période est le renforcement du pouvoir central, c'est-à-dire de l'autorité des rois et de l'empereur, en Allemagne par Frédéric Barberousse, en Angleterre par Henri II, en France par Philippe-Auguste; puis la naissance d'un nouveau pouvoir, celui du commerce, chez les deux rivales en habileté, en adresse, en ruse, Gênes, vassale du pape, et Venise, sans vassalité, chose unique en ces temps.

Ainsi entre la première et la troisième croisade la face de l'Europe change : la barbarie du onzième siècle, les guerres fanatiques entre le temporel et le spirituel, l'anarchie féodale, la misère de tous, la lutte incessante dans les ténèbres, ont fait place à une organisation qui se prépare. De tous côtés les pouvoirs se constituent. Vers la fin du douzième siècle, la Pologne et la Bohême passent au rang de monarchies; la Hongrie a des rois indépendants; la papauté a des domaines, grâce à la munificence de la reine Mathilde. Si la Russie n'est encore qu'un camp de farouches soldats, Waldemar I, roi de Danemark, fonde Dantzick, et Éric, roi de Suède, dote sa patrie du premier de ses codes. Si les factions déchirent encore l'Italie, Venise croît et possède déjà l'Istrie, les côtes Dalmates et le port de Raguse; Gênes prend chaque jour une consistance nouvelle, enlève la Corse aux Arabes, et lutte d'adresse commerciale avec sa rivale de l'Adriatique; Lucques, Pise et Florence sont de plus en plus industrieuses, et entrevoient la liberté. Enfin si l'Espagne a perdu le Cid, elle a gagné Tolède et Saragosse; et le royaume de Portugal a été fondé par Alphonse Henriquès après une grande victoire sur les Maures et la prise de Lisbonne. Au moral le changement n'est pas moins évident: les indépendances ont vaincu; les arts, les industries, les métiers ont obtenu des libertés, les villes des franchises; par la création de la dîme saladine le clergé, jusqu'alors libre des charges publiques, a payé ses premières contributions; les universités grandissent, et Bologne a l'honneur de voir s'ouvrir dans son sein, par le célèbre Irnérius, la première chaire de jurisprudence romaine. Nous le répétons, la différence n'est-elle pas bien tranchée entre le temps de l'obscurité la plus générale, c'est-à-dire le onzième siècle, et le douzième, que l'on a justement gratifié du nom de *deuxième renaissance*, ou plutôt de première ?

Le treizième siècle s'ouvre par une recrudescence de fanatisme et d'horreurs. Le sentiment du libre arbitre, exagéré dans ses interprétations, les efforts de la raison, qui avait débordé de ses limites en voulant ressaisir son empire, l'esprit d'indiscipline, justifié du reste par les actes du pouvoir religieux et politique, avaient fait naître une foule d'hérésies qu'il était du devoir de la papauté de combattre, mais non d'étouffer dans le sang. Cependant Innocent III, qui prenait la violence pour la volonté, la cruauté pour l'énergie, n'eut pas honte d'accorder l'indulgence plénière, réservée jusque-là aux guerres contre les infidèles, aux massacreurs du Languedoc, et des historiens ont appelé les aides-bourreaux de Simon de Montfort des *croisés !* Il est vrai que le sac de Constantinople fut aussi décoré du nom de *croisade*.

Heureusement pour l'humanité naissait à cette même époque de folie furieuse un homme, ou plutôt un saint, qui devait rendre à la royauté son caractère primitif de sollicitude paternelle, à la politique sa haute droiture, à la justice son incorruptible équité, aux croisades enfin une noblesse, une générosité et une grandeur qu'elles n'avaient encore jamais présentées. Comme, pour l'honneur des nations, la vertu est quelquefois contagieuse ainsi que le vice, saint

Louis, par son éclatant exemple, produisit le plus grand des biens. Au milieu de ce treizième siècle, si abominablement commencé, les esprits se calmèrent; les haines se firent sourdes pour n'avoir pas à rougir de leur férocité; la tranquillité de l'âme, sinon encore le bien-être du corps, se répandit sur les masses populaires, et les rapports des Occidentaux avec les Orientaux devinrent des rapports d'hommes à hommes, sinon de frères à frères. Saint Louis, comme un astre bienfaisant, éclaire, assainit, féconde l'époque entière de son règne. C'est à la fois le modèle des guerriers braves et généreux, le grand juge de l'Europe, l'arbitre entre les rois et les peuples, le saint par excellence.

Voilà le côté moral de ce siècle des dernières croisades; le côté politique n'offre pas moins de transformations dans l'état de l'Occident. En première ligne, le colosse d'Allemagne s'ébranle et semble prêt à s'affaisser. Frédéric II, malgré son habileté et ses talents, trébuche de victoires en victoires, de trêves en trêves, et voit de toutes parts son autorité ruinée, son existence compromise, ses peuples indécis ou factieux. Son assassin Mainfroid achève la désorganisation de l'empire; l'anarchie féodale renaît de ses ruines immenses. Mais aussi, à la faveur de ces troubles, les peuples tributaires secouent leur joug : le Danemark, la Pologne, la Hongrie, deviennent des États complétement indépendants. Le droit public prend naissance; la ligue Hanséatique se forme, les villes d'impériales qu'elles étaient se font libres, et ces cités affranchies entrent dans une voie de prospérité, fondée sur une alliance fédérative. Quant à l'Angleterre, son faible roi Henri III en compromet la puissance; mais saint Louis la sauve des dissensions intestines par ses conseils et son jugement. L'Espagne aussi a été troublée par des ambitions insatiables; cependant le treizième siècle s'ouvre pour elle par la fameuse bataille de Tolosa, où les Maures essuient une défaite presque égale à celle que leur fit éprouver naguère Charles Martel. Puis les règnes successifs de Ferdinand III de Castille et d'Alphonse X le Sage, celui de Jacques I d'Aragon, où sont conquis, tour à tour, Cordoue, Séville et les îles Majorque et Minorque, donnent enfin une valeur à l'Espagne dans l'ensemble de l'Europe, et amènent l'ère moderne tout aussi bien par des victoires que par des institutions.

En résumé, époque de troubles et de pénibles enfantements, le onzième siècle imprime son caractère à tout événement et à tout homme; et sa croisade surtout est comme une effervescence sans raison qui cherche un établissement quelconque, et fait effort pour engendrer une nouvelle société. Le douzième siècle a déjà, au contraire, la conscience de ce qu'il fait et de ce qu'il veut : les tendances se contrarient, les opinions se partagent, les passions se combattent encore; mais l'unité se fait jour, le monde moderne se dégage du chaos féodal. Le treizième siècle, enfin, offre d'abord la lutte des réactions ordinaires à l'humanité; mais il écoute le génie, il vénère la sainteté, il travaille, il s'organise, il crée. Les croisades du douzième siècle ont une volonté déterminée, un chef suprême, un but caractérisé, sinon encore la science des expéditions. Les croisades du treizième siècle enfin montrent, grâce à saint Louis, la générosité militaire des peuples civilisés, et le sentiment du droit des gens et des rapports internationaux. Aussi résulte-t-il de ces dernières une véritable extension du commerce, une heureuse émulation d'industrie. Montpellier, Narbonne, Marseille deviennent, à dater de cette époque, les correspondantes ordinaires de l'Égypte et de la Syrie. C'est là un bienfait réel : il nous sera difficile d'en constater d'autres pendant les cent soixante-quinze années que dura la lutte colossale de l'Occident contre l'Orient (*).

Et maintenant on ne s'étonnera pas sans doute de notre sévérité en jugeant les croisés. Certes nous louerons sans restriction Louis IX, sa libéralité, sa vaillance, son caractère doux et ferme à la fois, ses intentions toujours pures et grandes, qui rachètent toutes ses fautes; nous ferons saillir avec joie et orgueil la noble et sainte figure de Gérard de Provence, l'infatigable Hospitalier, le cœur le plus haut et le plus charitable d'une époque de passions basses et de

(*) Voyez Guizot, de Sismondi, Michelet.

hideuse intolérance, cet ange parmi tant de démons. Mais aussi nous serons sans pitié pour la cruauté et la vanité barbare de Richard Cœur de Tigre et non *de Lion*. Nous dénoncerons les petitesses ambitieuses et les fourberies militaires de Philippe-Auguste, qui ne porte ce dernier nom, il faut s'en bien souvenir, que parce qu'il était né en août, et non parce qu'il avait une ressemblance quelconque avec le premier empereur romain. Nous montrerons dans la papauté l'intelligence rarement alliée malheureusement à la grandeur du caractère et au désintéressement dans les vues. Nous analyserons la foule qui s'est précipitée à la première croisade; et sans excuser ses vices, nous plaindrons ses misères. Nous serons sévère pour Bohémond et Beaudouin, ces voleurs de trônes, pour Louis VII, le cagot sans mérite, pour Frédéric Barberousse, le vieux fou, pour Dandolo, l'usurier-doge, pour les conquérants, envers et contre toute loyauté et justice, de l'empire Byzantin, pour les saccageurs de Constantinople. Nous serons indulgent pour la foi respectable de Godefroy de Bouillon, pour l'ardeur guerrière, quoiqu'un peu folle, de Tancrède, pour le génie de saint Bernard, quoique trop rigide et trop entier dans ses volontés. Nous expliquerons surtout comment les papes Urbain II et Eugène III sauvèrent peut-être l'Europe en la poussant sur l'Asie. En un mot, nous nous efforcerons de chercher la vérité dans un siècle de mensonges, de couronner la vertu dans un siècle de crimes, de louer le peu de bons et de fustiger tous les mauvais. Aussi bien il n'y a guère dans le fait des croisades, si inhumain d'ordinaire, si injuste, que deux fortes et souveraines vertus représentées par deux héros que nous avons déjà nommés, la grande charité, l'inépuisable amour des hommes, par Gérard de Provence, la grande justice, l'inaltérable équité dans tous les actes de la vie, par saint Louis (*).

Nous consulterons, du reste, les chroniqueurs eux-mêmes des croisades; et il faut se souvenir que beaucoup d'entre eux attribuent les défaites des armées de la croix à la conduite désordonnée des croisés. Nous ferons remarquer la modestie de conquérant ou plutôt l'humilité de chrétien de quelques chefs, noble vertu, éclair de grandeur d'autant plus brillant qu'il sort de ténèbres plus profondes; mais nous dirons aussi leur avidité dans la séparation des dépouilles, leur rivalité dans le partage des trônes, leurs scandaleuses disputes qui ont presque amené des guerres intestines, combats fratricides, déplorables scandales offerts au peuple des pèlerins. Combien, en outre, ne doit-on pas s'indigner contre cette cruauté des croisés qui se baignent avec délices dans le sang des Musulmans, dès la prise d'Antioche et de Jérusalem, et qui s'en vont répétant pour se justifier : *Ainsi ont été purifiées les demeures des infidèles*, ou bien qui déclarent que les Sarrasins ne sont que des *chiens immondes;* ce qui prouverait, par parenthèse, que le mot *kiopek* (chien) dont nous gratifient encore à cette heure les Orientaux n'est qu'une simple réaction.

Il faut distinguer, du reste, dans les différentes masses d'hommes qui formaient la migration complète: il y avait, tout aussi bien que des soldats, religieux quoique barbares, des moines lubriques, qui avaient fui la règle de leur couvent pour jouir de la confusion de la croisade, des religieuses sans mœurs, bien dignes de marcher avec les prostituées des goujats de l'armée. Que nous importe que ces soudards et ces ribauds, las d'orgies, repus et fatigués, comme au siége d'Antioche, par exemple, se repentent tout à coup, écoutent entre deux vins les exhortations de leurs chefs,

(*) Si nous voulions appuyer notre opinion sur celle des plus grands historiens, les citations ne nous manqueraient pas. Nous nous bornerons à en invoquer une seule, qui nous suffit. Voici comment M. Guizot condamne Louis VII : « ... l'un des souverains les plus « faibles, les plus désordonnés, les plus domi« nés par ses goûts personnels, les plus étrangers « à toute pensée publique, qui aient régné sur la « France. » Voici comment il juge Philippe-Auguste : « Quoiqu'on ne démêle en lui point de « véritable intention morale, point de préoc« cupation puissante de la justice ou du bien« être des hommes, il avait l'esprit droit, ac« tif, etc. » Voici comment il loue saint Louis : « Marc-Aurèle et saint Louis sont peut-être « les deux seuls princes qui, en toute occasion, « aient fait de leurs croyances morales la pre« mière règle de leur conduite : Marc-Aurèle, « stoïcien; saint Louis, chrétien. »

fassent mine de revenir à la vertu, pour se replonger, quelque temps après, et plus avant que jamais, dans leur crapule ignoble. Il n'y a eu, pour les guérir et en purger l'armée, qu'un véritable remède, la peste. Heureusement que dans toute cette canaille les pires n'étaient jamais des Français proprement dits, ainsi que l'atteste la chronique de Tours. En somme, nous n'aurons à louer d'ensemble dans les croisades que le sentiment de la fraternité; encore ce noble sentiment n'est-il réellement conçu, et surtout n'est-il excité que par l'Église et ses organes, papes, prédicateurs et prêtres.

ÉTAT DE L'EUROPE AVANT LA PREMIÈRE CROISADE.

L'époque dite du moyen âge est peut-être pour l'Europe, dans tous les siècles, la plus déplorable et la plus ténébreuse. Deux causes de décadence dépassent toutes les autres : l'ignorance des dominateurs, l'abrutissement des dominés. L'éclair trop précoce de Charlemagne une fois éteint, la faiblesse de son fils, l'ineptie grossière de ses successeurs, divisèrent fatalement un empire trop immense, et disséminèrent les forces de l'Europe. Mais ce qui la perdit définitivement, ce fut cette nécessité funeste où tomba Charles le Chauve d'admettre l'hérédité des comtés. De là en France, comme précédemment en Allemagne, la féodalité avec ses vices, ses tyrannies, son impuissance : plus de patrie commune, des fiefs particuliers; plus de villes, des châteaux forts; plus d'armées, des bandes de partisans; plus de rois, des barons; plus de peuples, des serfs. Heureusement, au moyen âge, la barbarie n'a jamais été complète. Au onzième siècle, du temps de la toute-puissance féodale, durant le règne brutal du fer, sous la domination de la force héréditaire, il y avait de par le monde, dans des coins reculés, adossées à des montagnes abruptes, ou au fin fond de vallées solitaires, des maisons défendues comme des forteresses, avec une vaste enceinte de pierre, un large enclos, de bonnes murailles; et là des hommes dévoués qui enseignaient, qui conservaient le culte de la tradition et l'amour de la pensée : ainsi Cluny. Et de ce Cluny sortait un jour, armé de sa persévérance religieuse, de son intelligence développée, de son énergie virginale, un Hildebrand, moine respecté avant d'être pape révolutionnaire. Il arrivait à propos, du reste; car la papauté, en se dégradant, menaçait ruine. L'évêché de Rome avait été mis à l'encan; des courtisanes l'achetèrent pour leurs amants. La famille des comtes de Tusculum fit la surenchère de cette papauté simoniaque : Benoît VIII, de cette famille, fut pape (1012 à 1024); son frère Jean XIX lui succéda; et en 1033 Benoît IX, leur neveu, porta la tiare à son tour, fut tyran exécrable, débauché sans pudeur, et partagea la souveraineté pontificale avec ses deux rivaux, Grégoire VI et Silvestre III. Sous prétexte de parer à ces scandales, l'empereur féodal d'Allemagne imposa cinq fois de suite à Rome son évêque, à la religion son chef, à Dieu son vicaire. Il eût fallu alors deux hommes de génie pour sauver le monde chrétien, l'un guerrier, l'autre prêtre; il n'en vint qu'un, le moine Hildebrand (*).

Hildebrand eut une action continue sur son siècle, comme moine d'abord, comme cardinal ensuite, comme pape enfin. Comme moine de Cluny, par la sévérité de ses mœurs et les efforts de son intelligence, il reconquit en faveur de l'homme de Dieu le respect des masses. Comme cardinal-archidiacre, il frappa à mort les deux vices qui menaçaient l'Église tout entière : le concubinage des prêtres, et la simonie. Comme pape, sous le glorieux nom de Grégoire VII, il défendit contre l'empereur d'Allemagne les prérogatives de la papauté et l'indépendance de Rome. Ainsi, réforme du prêtre, réforme de l'Église, réforme de la politique, voilà son œuvre. Quel qu'en fût le succès, quels que fussent les obstacles qu'il rencontra, il n'en parvint pas moins à rendre à la justice son pouvoir, à la vertu son éclat. Justice un peu farouche, il est vrai! vertu un peu rigoureuse, assurément! Mais se montrer juste et vertueux dans le onzième siècle, quel mérite n'était-ce pas? Quoi qu'on puisse donc reprocher à Grégoire VII dans ses rap-

(*) Voyez Michelet, *Histoire de France*, et Ségur, *Histoire universelle*.

ports avec Henri IV d'Allemagne, il n'en sauva pas moins la papauté de l'absorption par l'empire; quoi qu'on dise sur son despotisme clérical, il n'en chassa pas moins les vendeurs du temple, comme avait fait son divin maître. Cet exemple d'énergique morale fut suivi par ses successeurs dans la chaire de Saint-Pierre, au grand profit de l'Église. Urbain II continua ce qu'avait si bien commencé Grégoire VII : il combattit vigoureusement aussi les concubinaires et les simoniaques; il lutta aussi contre l'empire, et fit à la fois respecter et redouter la papauté.

Il y a deux hommes dans un pape : le souverain pontife et le prince électif. Le souverain pontife, par la force de la foi dans les populations au moyen âge, par l'intelligence dont son élection était presque toujours le garant, par la puissance de la tradition, par l'unité du catholicisme, par les grands principes mêmes qui sont la base de la religion chrétienne, avait toute force morale, et devait fonder son autorité sur la justice envers tous, sur la protection du faible, sur les droits des peuples, sur les nobles et souveraines idées de la charité et de la fraternité. Le prince électif, au contraire, sans précédents dans la conduite, sans intérêts de famille et d'avenir, sans aïeux et sans postérité, devait agir au hasard, faire des concessions aujourd'hui, chercher à les retirer demain, flotter sans cesse et végéter. Aussi le prince temporel était-il souvent plein de contradiction et de faiblesse; tandis que le souverain spirituel brillait toujours par l'unité et l'infaillibilité. L'un tendait sans cesse à se créer un État; l'autre possédait le plus vaste des empires, celui des âmes : et cela en montant dans la chaire pontificale, sans craindre les armées par-dessus lesquelles il passait pour atteindre ses ennemis, sans recours à la force matérielle, aux armes des hommes, à leurs moyens ordinaires de domination.

Cette omnipotence mentale de la papauté, Grégoire VII l'avait renforcée. Ses successeurs n'eurent plus qu'à suivre ses traces. Aussi la première idée des croisades, c'est-à-dire d'une guerre que la papauté pourrait mener de Rome, où elle serait représentée par des légats, où elle pourrait avoir une influence presque souveraine, vint-elle nécessairement à l'esprit ambitieux et profond du moine Hildebrand. Ses luttes acharnées contre les vices de son époque, son rude duel contre Henri IV, l'empêchèrent de mettre à exécution cette idée. Mais il l'avait conçue, il l'avait développée dans ses écrits; elle vécut, elle fructifia. Ce n'eût été même que pour faire acte de leur autorité tout idéale que les papes auraient dû se mettre à la tête de l'exaltation religieuse qui entraînait les peuples d'Occident vers l'Asie; la politique le leur conseillait tout autant que leurs intérêts propres. Aussi, une fois Urbain II décidé, ses successeurs saisirent-ils, presque tous, l'occasion de ces guerres lointaines pour écarter leurs ennemis d'Allemagne et de Sicile, et pour s'interposer plus que jamais dans le conseil des rois. Du reste, il faut le dire, il n'y eut pas chez chacun des papes que ces seules raisons toutes d'égoïsme; il y eut encore des sentiments vraiment religieux et moraux, qui les inspirèrent par occasions : les secours dus au malheur, la fraternité entre chrétiens, les préceptes de l'Évangile.

Faut-il conclure de là que l'auteur des croisades c'est la papauté? Non, pas absolument. Elle s'en servit maintes fois, elle en accepta l'idée toujours, elle en approuva l'exécution rarement, voilà tout. Les sentiments qui dominent et enflamment les hommes à l'état de peuples, le sentiment religieux, par exemple, et le sentiment national, ont aussi leur excès : l'un peut mener au fanatisme comme l'autre à la haine de races. La papauté ignorait-elle ces conséquences possibles des exaltations populaires? Que non pas; mais entre plusieurs maux elle crut choisir le moindre, en poussant l'Occident malade sur l'Orient vivace. Urbain II, d'ailleurs, fut plutôt entraîné par l'enthousiasme général pour la croisade qu'il ne la conseilla de son chef et ne l'excita. N'en peut-on pas présumer que cet élan désordonné l'effrayait, qu'il en prévoyait les conséquences funestes à l'esprit de charité et à la civilisation, et qu'il fut beaucoup moins convaincu qu'on ne pense par les déclamations violentes de l'ermite Pierre.

En résumé, malgré le génie de Gré-

goire VII d'une part et malgré l'anarchie féodale de l'autre, la civilisation ou la barbarie, nous le répétons, n'a jamais été complète au moyen âge : tantôt ce sont les papes qui sont gens d'intelligence, de traditions et d'études, tantôt les moines des couvents, tantôt les professeurs des universités ; quelquefois ces derniers le sont ensemble et se disputent la direction des esprits. Les peuples, au contraire, accablés sous le joug du servage, les barons féodaux, endurcis par la guerre, les princes et les rois, aveuglés par l'ambition, demeurent dans l'ignorance et la férocité barbares. Malheureusement ce sont des seigneurs féodaux et de la populace, en grande majorité, qui vont aller en croisade ; car l'une des causes des migrations guerroyantes du onzième siècle, surtout de la première, c'est pour la populace la misère croissante, l'oppression de plus en plus rigoureuse, la faim et le désespoir ; et pour les chevaliers féodaux, c'est le fait qui avait résulté de l'hérédité des fiefs, arrachée au faible Charles le Chauve. Depuis le neuvième siècle, en effet, chaque seigneur, rendu maître absolu d'une partie du sol et d'un certain nombre de serfs, laissa à son aîné tout son pouvoir, toutes ses possessions, et rien à ses autres fils. Ce sont donc des cadets de maisons princières, ou des mal-partagés de différentes classes qui en 1095 forment en partie l'armée de Godefroy de Bouillon, l'un des mal-partagés lui-même. Ainsi apparaît le but secret et sérieux des croisés : ce sont d'abord des masses fanatisées autant par la douleur que par la foi ; ce sont ensuite de hardis aventuriers pour qui la religion n'est qu'un prétexte à l'esprit de conquête.

ÉTAT DE L'ORIENT AU ONZIÈME SIÈCLE.

Pour apprécier les hommes, pour juger les faits si souvent contradictoires qui se succèdent dans les âges, pour comprendre l'histoire, il est bon quelquefois de rechercher des exemples contemporains de ce que l'étude des temps offre à nos méditations. Les principaux caractères de l'humanité n'ont pas changé : l'énergie dans la sobriété, la lâcheté dans la mollesse, l'abrutissement dans l'esclavage, l'orgueil dans la domination, la fausseté dans la faiblesse, se représentent toujours parmi les hommes, avec quelques variations sans doute, mais avec un fond essentiellement uniforme. L'âme est une lyre qui n'a qu'un certain nombre de cordes au son unique ; la même corde vibre d'une façon égale aussi bien aujourd'hui qu'il y a mille ans, et vibrera ainsi jusqu'à la fin des mondes. Voyez les Grecs au moyen âge et les Arméniens actuels : mêmes qualités, mêmes vices. Les Arméniens sont commerçants habiles, mais gens de peu de foi ; rusés par nécessité, lettrés par intérêt, ils cherchent à surprendre la confiance plutôt qu'à la mériter ; ils servent d'intermédiaires à tous, comme banquiers ou comme hommes d'affaires : l'argent et la chicane sont leurs seules forces. Sans être tombés aussi bas comme corps de nation, les Byzantins du onzième siècle en étaient au même point comme individus. Constantinople avait encore des habitants nombreux, mais plus un seul citoyen. Ceux que le négoce n'absorbait pas s'abandonnaient à des occupations futiles ou à des débauches raffinées. Les uns étaient des libertins sans frein, les autres des dévots sans raison. Vantards, bavards, superstitieux, on voyait ceux-ci se livrer à des discussions ridicules sur la vie présente et sur la vie future. ceux-là s'adonner aux pratiques du culte de tous les saints à la fois, tous enfin se croire dans la vérité aussi bien que s'accorder en partage toutes les qualités et tous les talents. Ils traitaient les Occidentaux de barbares, et ne s'apercevaient pas que si ces derniers se débattaient dans le chaos d'une société à venir, eux-mêmes s'évertuaient sur les ruines d'une société passée (*).

Quant à la cour byzantine, c'était bien pis encore que le bas peuple si mêlé de Constantinople, que ses classes intermédiaires qui n'avaient plus qu'une seule aptitude, celle des affaires. Corruption déhontée, libertinage scandaleux, platitude vis-à-vis des supérieurs, arrogance vis-à-vis des inférieurs, trahison, fourberie, bassesse, tels étaient les péchés mignons qui se commettaient

(*) Voyez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

dans cet antre du despotisme le plus lâche et le plus ignoble qu'on ait jamais peut-être encensé sur la terre. Mais aussi les princes et les princesses offraient-ils impudemment l'exemple des vices et parfois même des crimes. Nous avons vu que l'assassinat donna le trône à plusieurs ; cette usurpation sanglante passa presque à l'état de coutume. Nous avons vu Théophano déshonorer le rang suprême par sa crapuleuse conduite ; Zoé dépassa, s'il est possible, sa rivale en infamie. Théophano, d'ailleurs, n'était au moins qu'une fille de rien, arrachée au cabaret de son père par le caprice d'un fou ; Zoé, au contraire, était la propre nièce d'un empereur, Basile II, petit fils de Constantin Porphyrogénète. Cette dernière avait épouse Romain Argyre, à qui on remit la couronne en 1028 ; mais s'étant un jour prise d'une passion subite pour un homme de la plus basse extraction, Michel le Paphlagonien, elle résolut immédiatement de se débarrasser d'un mari incommode et de placer son amant sur le trône. Pressée d'atteindre son criminel but, et impatientée de la lenteur que le poison mettait à dévorer les entrailles de Romain Argyre, elle le fit noyer dans un bain. Ce n'était là, du reste, que le premier acte furieux de cette mégère dissolue.

Dans ses choix adultères Théophano avait montré une sorte de pudeur intellectuelle : c'étaient de grands guerriers, des vainqueurs qu'elle couronnait, Zimiscès après Nicéphore Phocas. Zoé avait les goûts plus bas. Après son Paphlagonien, aussi usé de corps que d'âme, et qui, rongé par les maladies autant que par les remords, alla cacher son agonie sous le froc d'un moine, elle jeta les yeux sur un homme aussi méprisable sinon aussi misérable que le premier. C'était le fils d'un calfateur de vaisseaux, appelé aussi Michel et surnommé Calaphate. Ce dernier, d'une nature brutale et impérieuse, ne permit pas longtemps à l'impératrice de le gouverner. Il voulut être maître, il exila Zoé. Celle ci, à force d'argent et de promesses, souleva la populace en sa faveur. Calaphate ne sut pas se défendre. Il fut pris, et on lui creva les yeux. Alors Zoé, qui commençait à redouter ses amants, voulut régner sans trouble, et s'adjoignit sa sœur Théodora. Les Byzantins souffrirent une année tout entière cette parodie gouvernementale. Mais les deux femmes, aussi futiles que dissolues, devinrent un scandale pour Constantinople elle-même. Il fallut que Zoé cherchât un mari, et son choix tomba sur un certain Constantin Monomaque, qui jadis avait été un de ses favoris d'un jour. Pour s'assurer l'esprit de ce nouvel empereur, Zoé eut l'infamie de lui permettre une maîtresse du nom de Sélérène, et elle eut l'audace de partager avec cette femme le titre d'Auguste.

Cependant Constantinople était en veine de moralité ; on s'y souleva contre cet arrangement ignoble. Monomaque préféra son épouse couronnée à sa maîtresse chargée de la haine populaire ; et grâce à cette concession, on le laissa régner douze ans pour le malheur de l'empire. Ce fut lui, en effet, qui acheva la ruine du trésor public par sa rapacité. Ce fut lui aussi qui compromit les provinces frontières par son avarice. Ces provinces étaient exemptes d'impôts, afin de pouvoir toujours se défendre contre les Barbares, en Asie contre les Turcs, en Europe contre les Russes. Constantin Monomaque exigea qu'elles payassent comme les autres, s'engageant par serment impérial à les secourir. Mais il prit régulièrement l'argent, et à la première attaque il n'envoya point de soldats.

A la mort de cet abject tyran, l'empire semblait prêt à s'écrouler. Il n'y avait plus qu'une ressource pour remplir le trésor, c'était de demander aux moines, qui regorgeaient de richesses, une petite part de leur superflu. Les moines, sollicités, refusèrent. Un empereur, Isaac Comnène, eut le courage de les contraindre à venir en aide à l'État. On l'appelle alors sacrilége, impie ; on l'excommunie. L'empereur résiste quelque temps à ces malédictions intéressées. Mais sa faible tête se trouble à la fin, et, bourrelé de remords, afin d'obtenir du ciel la rémission du gros peche qu'il avait cru commettre, il abdique le trône pour se livrer à l'aise aux pratiques de la dévotion la plus outrée. Son successeur Constantin Ducas fut bien le plus

frivole, le plus incapable, le plus nul des princes. Se croyant beau parleur, il discourait à tout venant; et tandis qu'il lâchait ainsi la bonde au vain flux de ses paroles, les Turcs ravageaient ses provinces sans rencontrer de résistance. Le peu qu'il faisait finit cependant par lasser Constantin Ducas : il créa ses trois fils empereurs, et laissa le gouvernement à sa mère Eudoxie, à la condition qu'elle ne se remarierait pas. Celle-ci ne fut pas longtemps à manquer à sa promesse. Elle vit un jour un condamné à mort qui lui parut avoir bonne mine, et qui partait pour l'éternité avec une insouciance assez hardie : au lieu de le faire tuer, elle l'épousa.

C'est là ce Romain Diogène, brave soldat mais empereur sans talent, que nous avons vu si ridicule dans ses rapports avec le sultan turc Alp-Arslan. Le supplice auquel cet homme avait échappé si singulièrement une première fois, pour être différé, n'en eut pas moins lieu. On se révolta contre lui après ses défaites en Asie : il fut blessé dans la lutte, et au lieu de panser sa plaie, on eut l'infamie de l'empoisonner. Il était dans sa destinée de périr de mort violente, comme il était dans son caractère d'expirer avec courage. Durant sa longue agonie, il ne montra aucune faiblesse, il ne fit aucune récrimination : il s'était habitué depuis longtemps à l'idée de la mort. Il n'y avait pas même dans le successeur de Romain Diogène le courage que ce dernier montra. Michel Parapinèce ne fut qu'un pédant sans mérite; on s'en lassa bien vite, et on mit à sa place un vieillard cacochyme, ancien soldat révolté, Nicéphore Botoniate, qu'Alexis Comnène détrôna bientôt (*).

Nous voilà arrivés au prince que les croisés trouvèrent à Constantinople. Nous aurons à revenir sur lui et sur ses actes. Constatons seulement ici à quel triste état en était réduit l'empire Byzantin au commencement du règne d'un homme bien diversement jugé. L'ombre de pouvoir que le gouvernement grec avait conservé en Italie jusqu'à la seconde moitié du onzième siècle s'était évanouie en 1071. Les Normands avaient alors définitivement fondé leur royaume de Sicile. Non contents d'être maîtres de la basse Italie, ils étaient venus inquiéter les Byzantins jusque sur le continent de l'ancienne Grèce, à Durazzo. Telle était la position déplorable de l'occident de l'empire. Le nord ne valait guère mieux. Les Bulgares, quoique devenus chrétiens, n'en étaient pas moins de très-inquiétants alliés; les Russes poussaient des pointes jusqu'en Thrace. Le lien religieux était aussi relâché que le lien politique entre Rome et Constantinople. Après bien des luttes de prépondérance entre l'évêque de Rome et le patriarche de Byzance, on en était venu à la fin à s'anathématiser mutuellement. C'en était fait ! les deux églises avaient rompu, et le schisme s'était déclaré irrémédiablement en 1054. L'empire des Grecs n'avait donc, pour ainsi dire, plus qu'une capitale en Europe, capitale monstrueuse d'un gouvernement en dissolution, capitale qui n'avait plus qu'un grand nom pour soutien, et qu'une populace effrénée pour défenseur. Voyons maintenant ce qui lui restait en Asie.

Ce qui prouve évidemment la faiblesse ignominieuse de l'empire Byzantin, ce fut la faute inconcevable que ces princes commirent de s'adresser aux Turcs dans leurs querelles intérieures. C'était reconnaître la supériorité de ces nouveaux venus, auxquels il avait suffi de trois grands princes pour établir leur puissance. C'était abdiquer toute domination future sur des provinces remplies de Grecs pourtant, dont les riches cités auraient dû être défendues une par une, comme autant de joyaux de la couronne de Constantin. Malgré tant de raisons de lutter jusqu'au dernier soupir, les armées byzantines avaient reculé pas à pas devant la cavalerie d'Alp-Arslan et de Melik-Schah; et, lorsque Soliman, cousin de ce dernier, devint maître de l'Arménie et de la Phrygie, loin de le combattre encore, on vit des compétiteurs du trône de Constantinople s'adresser à leur ennemi pour juger entre eux, et ne devoir leur règne d'un jour qu'à l'appui intéressé d'un sultan mahométan. Aussi adroit politique qu'habile soldat, Soliman reconnut l'avantage qu'il avait à s'occuper

(*) Voyez Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*.

des affaires des Byzantins. Or tandis que les empereurs de ceux-ci étaient occupés en Europe, Soliman promena dans l'Asie mineure abandonnée un faux prince Romain, revêtu de la pourpre et des brodequins rouges, costume distinctif des empereurs de Constantinople; et, à la faveur de cette fourberie grossière, il entra sans coup férir dans plusieurs villes grecques, qui ne savaient plus à qui obéir. Puis, dès qu'il s'était emparé de ces cités découragées, Soliman les fortifiait, et leur laissait garnison. En même temps, en approchant de plus en plus de Constantinople, il rendait les défilés des montagnes et les passages des rivières infranchissables à l'avenir. Aussi, à mesure que les Turcs s'avançaient, ne pouvait-on plus espérer ni leur retraite, ni leur expulsion (*).

Enfin, lorsque les diverses révolutions de palais furent terminées dans Byzance, le perplexe empereur Alexis se vit obligé de confirmer à Soliman ses acquisitions faites par la ruse, aussi bien que celles obtenues par les armes. Malheureux prince, qui ne s'apercevait pas que ces acquisitions successives formaient l'Asie mineure presque tout entière; que l'empire des Turcs s'étendait alors jusqu'à Nicomédie, c'est-à-dire jusqu'à soixante milles de Byzance; que cet empire possédait trois capitales chrétiennes, Nicée, Iconium, Césarée, et que Trébizonde seule, défendue par ses monts escarpés et ses rivages difficiles, demeurait comme unique colonie grecque, mais séparée de sa métropole par une masse infranchissable d'ennemis.

Quant à la Syrie, divisée entre plusieurs émirs, elle n'avait plus aucun rapport avec Constantinople: Antioche avait fait sa soumission; Jérusalem était la proie des Turkomans; Tyr, Sidon, Ascalon et quelques autres villes maritimes appartenaient aux musulmans d'Égypte: désormais il n'y avait plus de communications possibles ni par mer ni par terre entre l'empire Byzantin et ses frères en religion. Un miracle seul pouvait sauver la chrétienté en Orient: ce ne fut pas un empereur qui le tenta, ce fut un moine, Pierre l'Ermite.

(*) Voyez de Guignes, *Histoire des Huns*, etc.

PIERRE L'ERMITE.

Pierre, surnommé dans l'histoire *l'Ermite* et par ses contemporains Coucoupiètre, c'est-à dire Pierre l'encapuchonné, était un homme d'une taille exiguë, d'une figure commune, d'une allure triviale, d'une tournure grossière. Mais une flamme intérieure s'allumait parfois dans ses yeux, et imprimait un cachet énergique à sa physionomie; mais une vivacité habituelle dans le geste, une abondance diffuse mais continue dans la parole, donnaient à toute sa personne un caractère singulier de résolution et d'entraînement. Nature inquiète, exigeante, Pierre avait tour à tour cherché le bonheur dans la vie des camps, dans la vie de famille, dans la vie des cloîtres. Soldat sans talent, mari sans amour, il n'avait trouvé sa vocation que dans les pratiques austères de l'état ecclésiastique. Son esprit, dégrossi par quelques années d'étude, trouva dans les méditations claustrales un aliment dangereux mais puissant. Il s'exalta jusqu'au délire, il s'attacha à la religion jusqu'au fanatisme; et c'est par le jeûne, la prière, le silence, la solitude et les macérations qu'il se prépara au pèlerinage qui devait l'immortaliser (*).

On n'a pas conservé la date du premier départ de Pierre pour Jérusalem. Cet ermite de Picardie, né à Amiens, retiré sans doute dans un couvent de cette ville ou des environs, était encore trop obscur pour occuper ses contemporains. Toujours est-il qu'il put parvenir jusqu'à la cité sainte. Là il fut frappé plus que tout autre de la misère des Chrétiens, de l'état de décadence des objets de leur culte, de l'insolence et de l'avarice des Turkomans, de leur avidité quand on leur cédait, de leur cruauté à la moindre résistance. Le sentiment de la désolation se mêla dans son cœur à une sorte de sentiment de vengeance. Si le moine se lamenta en lui, l'ancien soldat se révolta. Ce fut avec ces émotions diverses qu'il alla trouver le patriarche Siméon. Ce dernier était un vieillard d'autant plus vénérable qu'il avait souffert avec plus de courage de nombreuses persécutions.

(*) Voyez Guillaume de Tyr et Albert d'Aix.

C'était lui qu'Ortok avait un jour arraché à son église, traîné par les cheveux jusqu'en prison et dont la longue et pénible incarcération n'avait été pour l'émir qu'un moyen nouveau d'extorquer de l'argent aux ouailles désespérées du malheureux pasteur. Pierre, à la vue de Siméon, s'abandonna à toute l'affliction de son âme et à toute la fougue de sa nature. Il pleura, il déclama, et finit par promettre au patriarche que les guerriers de l'Occident viendraient au secours de la cité sainte. Étrange promesse, plus étrangement faite encore par un moine sans mission, sans célébrité, sans génie, et qui pourtant se réalisa! Siméon, électrisé par l'enthousiasme de Pierre, s'engagea à écrire au pape et à certains princes de l'Europe; Pierre jura d'intéresser les masses aux malheurs des Chrétiens d'Orient, et de les entraîner à la délivrance du saint sépulcre. Puis, s'échauffant pour son idée, n'en considérant ni les obstacles ni les résultats douteux, la poursuivant dans ses prières aussi bien que dans ses rêves, Pierre finit par se persuader à lui-même que Dieu lui avait remis sa cause en main. Enfin son esprit s'exaltant de plus en plus, il crut entendre Jésus-Christ lui disant : « Pierre, marche; va annoncer les tribu- « lations de mon peuple : il est temps « que mes serviteurs soient secourus et « les saints lieux délivrés (*). »

Pierre trouva l'Europe disposée et la papauté prête. Le goût des pèlerinages allant toujours en augmentant, on éprouvait alors plus vivement que jamais le désappointement de ne pouvoir parvenir qu'avec grand peine jusqu'à Jérusalem, et de n'y entrer qu'à force d'argent. Tout le monde, d'ailleurs, les grands comme les petits, les bons comme les mauvais, désiraient voir la cité sainte : c'était là le remède à tous les maux, la rémission pour tous les péchés. Or, à l'époque des croisades, les observances religieuses tenant lieu de vertus pratiques, on tombait dans les désordres les plus abjects comme dans les plus sanglants, et l'on s'imaginait, après avoir commis ces monstruosités, les laver complétement par la pénitence. Ainsi étaient tournées les rigueurs de la religion, ainsi étaient éludées ses lois. L'interprétation même qu'on en donnait servait le vice, et permettait aux passions de se déchaîner, quitte à se laisser renchaîner de temps à autre. On faisait deux parts de soi, l'une démoniaque, l'autre catholique : c'était toujours le diable qui vous entraînait au mal, et Dieu ne servait qu'à enregistrer, par un des sacrements de son Église, le nombre des révoltes de la chair! Le fanatisme des esprits étant donc mêlé à la corruption des mœurs, on regrettait doublement de ne pouvoir plus faire le voyage en Palestine, qui, d'une part, flattait l'instinct aventurier du plus grand nombre, et, d'autre part, accordait d'avance l'impunité à tous les vices. Quant au pape auquel s'adressa l'audacieux ermite, c'était Urbain II, élève de Grégoire VII, sentant comme lui que des expéditions religieuses en Orient ne pourraient être que favorables à la papauté. Aussi lut-il avec attention les lettres pathétiques du patriarche Siméon, écouta-t-il avec patience les déclamations de Pierre, et autorisa-t-il ce dernier à prêcher les peuples, et à les appeler à la vengeance de leurs frères de Syrie. Fort de cette autorisation, l'aventureux pèlerin commença incontinent son œuvre.

C'était bien l'homme qu'il fallait pour tourner tous les esprits en Europe que ce Coucoupiètre moitié moine, moitié soudard, ou plutôt soldat converti, qui avait conservé sous le froc les allures brusques et violentes des camps. Il s'en allait par les chemins, en Italie et en France, monté sur une mule, tête et pieds nus, avec un manteau de bure par-dessus une robe de bure aussi et ceinte d'une corde épaisse. Son passage seul par les villes et les villages faisait déjà événement. On le suivait, on s'attroupait autour de lui; et quand il s'était formé un auditoire, aussitôt il prenait la parole, et commençait ses éloquentes jérémiades. A ceux-ci il reprochait avec véhémence leurs vices, leur apathie à sortir de la voie infernale; à ceux-là il peignait les malheurs des Chrétiens de Jérusalem, les outrages renouvelés chaque jour contre les lieux que la mort du Christ avait sanctifiés.

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

Il prenait les uns par la terreur, les autres par la vengeance. Il s'adressait à la pusillanimité comme au courage. Il promettait à tous le paradis, s'ils venaient a délivrer le tombeau de leur divin maître. Ces discours mêlés de promesses et de menaces, de larmes et de cris, de malédictions et de prières, devaient nécessairement produire un grand effet sur les masses. C'étaient des drames auxquels les spectateurs étaient appelés à prendre part. Aussi, plus Pierre avançait, plus la foule l'entourait, écoutant avec avidité les paroles hyperboliques par lesquelles il invoquait tour à tour Dieu, les saints et les anges, par lesquelles il évoquait Sion et le Calvaire, le mont des Oliviers et la grotte du saint-sépulcre, toutes idées qui frappaient l'esprit des multitudes, toutes images que chacun saisissait avec transport. Bientôt le succès de Pierre fut tel qu'on le prit pour un saint, presque pour un prophète. On lui demandait sa bénédiction; on voulait au moins toucher son grossier manteau : les plus fanatisés arrachaient quelques poils à sa mule, et les conservaient comme des reliques. La fièvre populaire en était à son paroxysme, et il ne fallait plus qu'un signal pour soulever les masses (*).

CONCILES DE PLAISANCE ET DE CLERMONT.

Cependant la prédication de Pierre l'Ermite n'avait ébranlé que les fins fonds de l'Europe; il fallait aussi que le faîte orgueilleux des nations, c'est-à-dire les fiers suzerains et leurs puissants vassaux fussent à leur tour intéressés, touchés, entraînés. Ce fut l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, qui se chargea de cette tâche. De plus en plus inquiété par les Turcs, voyant son empire lui échapper lambeau par lambeau, il écrivit des lettres lamentables à plusieurs seigneurs d'Orient, leur annonçant en quelle décadence était la chrétienté dans les lieux où s'était accompli le martyre de l'homme-Dieu, où l'Évangile avait trouvé ses premiers disciples, où la vieille Église avait été naguère si puissante et si dévouée. Abdiquant même tout orgueil personnel, véritable miracle pour un prince byzantin, il consentait à perdre la couronne, à la céder à un plus digne, fût-ce un Latin, plutôt que de voir les sectateurs de Mahomet trôner dans sa capitale. Quelle phénoménale humilité! Mais ce n'était pas là le seul mobile que le rusé et craintif Alexis invoquait en faveur de son empire en dissolution. Il s'adressait aussi à la dévotion de tous, les conjurant de sauver des mains du démon les reliques saintes dont Constantinople était remplie. Puis, ne croyant pas encore assez faire en excitant la piété et l'ambition de ceux qu'il appelait à son secours, il leur parlait aussi des richesses que renfermaient ses trésors, offrait à chacun de leur en distribuer une partie, et en venait même jusqu'à vanter la beauté des femmes grecques, qui devaient payer de leur amour les exploits de leurs libérateurs. Tout était mis en œuvre, toutes les passions étaient flattées à la fois (*).

Outre ces lettres particulières, envoyées à divers barons et seigneurs, Alexis adressa au pape une supplique par l'entremise de plusieurs ambassadeurs. Il cherchait à attendrir le cœur d'Urbain II en faveur de la nouvelle Sion, et en faveur des Chrétiens, esclaves dans des pays où leurs pères avaient commandé. Cette supplique impériale, qui coïncidait d'ailleurs avec celle du patriarche de Jérusalem et avec la prédication de Pierre l'Ermite, décida le pape à convoquer un concile dans la ville de Plaisance. Quoiqu'il vînt une grande foule à l'appel d'Urbain II, plus de deux cents prélats, de quatre mille prêtres et de trente mille laïques, quoiqu'on ait été obligé, vu le grand nombre des assistants, de s'assembler dans une plaine voisine de la ville, quoi qu'aient dit des dangers de la chrétienté les ambassadeurs d'Alexis d'abord et le pape ensuite, le concile n'arrêta aucune résolution relative à la guerre contre les Musulmans. Le clergé avait dans cette réunion bien d'autres affaires en train, plus pressées, plus inquiétantes : les envahissements du spirituel par l'empereur d'Allemagne, et les efforts

(*) Voyez l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos*.

(*) Voyez Anne Comnène, *Alexias*.

anarchiques de l'antipape Guibert. Le secours que réclamait si piteusement Alexis Comnène fut donc ajourné. C'est qu'aussi Plaisance n'était pas la ville à laquelle il fallait demander une guerre lointaine, guerre qui ne lui paraissait ni utile, ni juste peut-être. C'est qu'aussi les Italiens n'étaient pas une nation qu'on pouvait si facilement détourner de ses affaires, enlever à ses fécondes campagnes, distraire de son avenir, qui, malgré les troubles féodaux et les difficultés de la papauté, pointait déjà brillant et productif. Les Italiens, d'ailleurs, ceux des côtes et des îles particulièrement, avaient, au onzième siècle, d'habituels rapports de commerce avec les Arabes tant d'Espagne que de Syrie. Ils leur achetaient directement les produits de leur industrie, allaient chez eux étudier les sciences exactes et la médecine, et empruntaient même de la poésie à leur imagination comme de l'élégance à leurs mœurs. Les deux esprits, l'occidental et l'oriental, pouvaient ainsi profiter l'un de l'autre, au bénéfice de leur destinée réciproque et de leurs progrès particuliers; tandis que, par des irruptions fanatiques et sanglantes, tout tendait, au contraire, à s'éloigner, à se diviser : les éléments civilisateurs devaient ainsi se disjoindre pour longtemps, loin de s'amalgamer pour le bonheur de l'humanité. Les Italiens donc ne pouvaient qu'être sourds, soit par instinct, soit par prévision, lorsqu'on leur parlait d'expéditions équivoques, de luttes violentes, et dont ils ne distinguaient pas le profit (*).

Mais Urbain II, sollicité de plus en plus par les ambassadeurs du prince byzantin, ému des souffrances que chaque pèlerin de retour de Jérusalem étalait aux yeux de tous, décidé d'ailleurs par l'agitation frénétique que les prêches de Pierre l'Ermite avaient soulevée au delà des Alpes, convoqua un second concile, cette fois, seulement, au centre même des pays fanatisés, à Clermont en Auvergne. La foule fut aussi considérable qu'à Plaisance; bien différente néanmoins quant à la composition, à l'esprit, aux intentions. Plus de vaine curiosité, plus de préoccupations personnelles, plus de calculs individuels : une ardeur et une abnégation générales, une dévotion farouche, l'attente solennelle d'un grand événement. Dans les préambules du concile, le peuple montra une indifférence profonde, quoique pourtant il se soit agi d'excommunier un roi, Philippe I de France, de mettre un frein aux vengeances particulières en renouvelant *la trêve de Dieu*. Qu'importait à ce peuple qu'on frappât un des plus petits et des plus incapables princes de l'Europe! Que lui importait de même qu'on lui assurât la vie sauve, cette vie terrestre de misère et de privations qu'il ne demandait au Créateur qu'à quitter pour l'autre! C'était bien de trêves qu'il fallait s'occuper : tout respirait la guerre, et la guerre la plus longue, la plus haineuse, la plus barbare! C'était bien la tranquillité ici-bas qu'il fallait chercher : le peuple ne tendait qu'au ciel (*)!

Enfin, à sa dixième séance, le concile prit tout à coup une attitude populaire. On vit sortir de leurs palais le pape et ses cardinaux, les chevaliers et leurs écuyers. Ils s'assemblèrent sur la grande place de Clermont. La foule les y attendait. Elle était sombre quoique exaltée, elle était taciturne quoique impatiente. Pierre l'Ermite parut avec son manteau de bure, son froc et sa corde, ses pieds nus, sa tête chauve. Un frémissement courut dans la place, et dans les rues étroites et toutes remplies qui y aboutissaient. Le peuple était satisfait, son *saint* allait parler. Pierre reproduisit avec plus de verve que jamais ses véhémentes déclamations, ses apostrophes énergiques, tout le répertoire qu'il avait promené un an durant par les chemins. L'émotion devint générale. On pleurait sur les malheurs de Sion, on injuriait ses ennemis, on jurait leur extermination : le lion populaire se ramassait sur lui-même en grinçant des dents. Après l'apôtre de la violence, le vicaire de la justice prit à son tour la parole. Il fut adroit et éloquent. Sans calmer le délire de la multitude, il sut le diriger. Il invoqua le *Seigneur des armées*, et dénonça en son nom les

(*) Voyez la Collection des conciles.

(*) Voyez Ordéric Vital *Histoire ecclésiastique*.

maudits qu'il fallait frapper, *les fils de l'Égypte esclave*, ceux qui ne devaient ressusciter que pour *servir de paille au feu éternel*. Puis il appela à son tour la pitié de tous sur les *concitoyens de l'Homme-Dieu*. Il montra *le temple du Seigneur traité comme un homme infâme, et les ornements du sanctuaire enlevés comme des captifs*. Puis encore il évoqua les ombres des Machabées, et promit que le courage des guerriers du Christ deviendrait *plus fort que la mort même*. Enfin il termina par ces paroles du Seigneur : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Quiconque abandonnera sa maison ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou son héritage, pour mon nom, sera récompensé au centuple, et possédera la vie éternelle* (*).

Dieu le veut! répondit unanimement la foule; et cette exclamation, répétée de ville en ville, devint le mot d'ordre d'une guerre qui dura près de deux cents ans. L'exaltation des assistants était à son comble; l'indignation, l'ardeur guerrière, le fanatisme, unissaient tous les esprits dans la même idée : le combat. Urbain II voulut sanctifier cet élan général, ordonna le silence, l'obtint, et prononça une formule de confession générale. Alors cette multitude, aussi pieuse qu'ardente, se prosterna dans la poussière, se frappa la poitrine, et réclama l'absolution. Elle lui fut accordée : et cette rémission de tous péchés devint dès lors le privilége des expéditions en Palestine. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, supplia le pape de lui remettre la croix qu'il tenait à la main. Il le fit; et chacun immédiatement voulut aussi avoir sa croix. On s'en attacha en drap ou en soie rouge sur l'épaule droite. Les barons s'en placèrent sur le front du casque. Les plus superstitieux s'en appliquèrent sur la chair avec un fer brûlant. Tous s'appelèrent *croisés*, et l'invasion qu'ils allaient entreprendre, *croisade*.

Cependant un chef était indispensable à l'immense mouvement qui se préparait. La foule aurait voulu le pape; il s'y refusa : énigme historique, qu'il est bien difficile d'expliquer. En se mettant à la tête de la révolution qui éclatait, Urbain II aurait pu s'en rendre maître. Toujours au moins eût-il empêché l'anarchie première dans laquelle elle tomba. Mais la papauté n'était pas encore assise en Europe; était-il raisonnable de la transporter brusquement en Asie? Mais l'empereur d'Allemagne l'attaquait, l'antipape Guibert la dédoublait; le vicaire de Dieu pouvait-il jouer le présent menaçant pour un avenir incertain? Urbain II déclina la responsabilité qu'on voulait faire peser sur lui, et se contenta de nommer Adhémar de Monteil, évêque du Puy, son légat apostolique auprès de la croisade. Cet évêque était un homme de cœur : nous le verrons à l'œuvre.

Sans participer personnellement à l'expédition, le pape voulut du moins l'ordonner. La scène que nous venons de raconter se passait en novembre 1095. On fixa le départ de la croisade à l'Assomption suivante. C'était le temps nécessaire pour réunir une armée régulière. Mais le peuple était plus pressé et moins clairvoyant que le pape, et il devait devancer l'heure. Urbain II s'occupa avec zèle des préparatifs et de la discipline de la croisade. Il mit sous la protection de l'Église et des apôtres de Rome, saint Pierre et saint Paul, la personne, la famille et les biens de chacun des croisés. Il fit déclarer par le concile que tout acte de violence commis sur un soldat du Christ serait puni par l'anathème. Il régla les rapports des chefs avec les soldats, et leur recommanda le secours mutuel, c'est-à-dire la fraternité de l'Évangile. Ces diverses prescriptions étaient bonnes : mais n'était-ce pas dépasser en même temps les bornes du pouvoir religieux et de la justice humaine que d'établir que tout croisé ne pourrait être poursuivi pour dettes pendant toute la durée de son expédition? N'était-ce pas compromettre l'état social que d'affranchir les croisés de tous impôts? N'était-ce pas ébranler tout pouvoir politique que de ne remettre qu'à la juridiction religieuse la répression des crimes et délits, et jusqu'à l'arbitrage entre le seigneur et son vassal? De pareils priviléges étaient trop excessifs

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem*.

pour être maintenus, et il ne pouvait en résulter que l'anarchie d'abord et le despotisme ensuite (*).

Ainsi, en voulant trop faire, le pape dépassa son but au lieu de l'atteindre. Mais Urbain II ne prévoyait pas l'incendie qui couvait, et dont le premier brandon s'était allumé en sa présence. Il se méfiait de la persévérance populaire; et de crainte de voir avorter la croisade, il suspendit le glaive de l'excommunication sur la tête de ceux qui ne tiendraient point leur promesse de départ. Il doutait, le prudent et méfiant Italien, il doutait encore, et cinq mois après son discours sur la place de Clermont, un million d'âmes s'échappaient de l'Europe avant le jour qu'il avait fixé.

ÉBRANLEMENT DE L'EUROPE.

Aucun ébranlement social ne fut plus profond, aucune résolution populaire ne fut plus prompte, aucune unanimité ne fut plus miraculeuse que l'ebranlement, la résolution, l'unanimité de l'Occident à la fin du onzième siècle. Une fois appelée de son nom, la croisade fut immédiatement l'idée, la volonté, le but de tous. La Palestine devenait encore une fois la terre promise. Le pauvre y espérait les aliments qui lui manquaient, le serf y voyait des terres fécondes au lieu de sa stérile glèbe, le seigneur ruiné y rêvait un fief, le baron un comté, le comte un trône. Cette rage des combats que l'Église s'était efforcée de réprimer jusqu'alors, elle l'autorisait enfin. La plupart de ces nobles, aussi pillards qu'insolents, homicides parfois, despotes toujours, avaient la conscience chargée de crimes, et, comme dit Montesquieu, *on leur promettait de les expier, en suivant leurs passions dominantes*. Aussi ce fut avec la rapidité de l'éclair que la sanction papale se répandit de pays en pays, de ville en ville, de bourg en bourg, de bouche en bouche.

C'était la guerre pour les belliqueux; c'était l'émigration pour les misérables; c'était la liberté pour les esclaves : chacun se prépara à partir. Le mari s'apprêtait à laisser sa femme, le père ses enfants; et la femme désolée, et les enfants inquiets, se promettaient de suivre le chef de la famille. Il y avait encore en ces temps confession et pénitence publiques; les coupables préféraient se joindre à l'expédition sainte que d'avouer leur honte à la face du soleil. Souvent le clergé, scandalisé des désordres des seigneurs, leur intimait l'ordre, pour se réconcilier avec le ciel, d'entrer dans un cloître; ces seigneurs choisissaient naturellement la guerre, leur passion, plutôt que la retraite, leur terreur. Les moines aussi, fatigués des rigueurs de leur couvent, et apprenant qu'on pouvait faire son salut en se dirigeant vers Jérusalem, demandaient immédiatement la croix. Les prédicateurs de la croisade, afin d'agir selon leurs paroles, prenaient la résolution de suivre leur troupeau dans le pèlerinage armé. Les prêtres ambitieux songeaient à un évêché en Asie; les ermites eux-mêmes espéraient s'y sanctifier plus vite : aussi, seigneurs et serfs, prêtres et moines, criminels et cénobites, tous faisaient leurs apprêts. Ceux-ci engageaient leurs terres; ceux-là vendaient leurs meubles. Le pauvre échangeait son chaume pour une arme quelconque, le riche son château pour un équipement militaire et de l'or. Les juifs gagnèrent énormément; ils payèrent bien cher plus tard ce gain inattendu (*).

Le délire général s'accrut pendant tout l'hiver de l'an 1095; et dès le printemps suivant toutes ces masses s'ébranlèrent à la fois. C'étaient par toutes les routes des bandes confuses et successives. La plupart allaient à pied; quelques-uns s'en venaient sur des chariots traînés par des bœufs; le plus petit nombre était à cheval. Ceux-ci côtoyaient les rivages de la mer sur des barques pontées; ceux là descendaient les fleuves sur des trains de bois. De mœurs, de langage, de costume différents, ils offraient le mélange le plus inextricable. On en voyait tout couverts de fourrures; d'autres à peine vêtus d'un haillon de toile. Tels étaient armés de lances, ou d'épées, ou de javelots, ou de masses de fer; tels seulement de pieux et d'instru-

(*) Voyez Fleury, *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*.

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem;* Baudri, *Histoire de la prise de Jérusalem;* et l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos.*

ments aratoires. Il y en avait qui marchaient au son des clairons et des trompettes ; il y en avait qui chantaient des psaumes et des cantiques. Depuis la mer du Nord jusqu'au Tibre, depuis les bouches du Rhin jusqu'aux Pyrénées, ce n'était que populations en marche.

Ces masses s'augmentèrent encore en allant. Leur exemple était contagieux : on les suivait malgré soi. Des villages entiers se mirent en route, emportant provisions, meubles et ustensiles. Mais cette foule s'entendait à peine : on ne se reconnaissait souvent comme chrétien qu'en formant une croix avec deux doigts de la main. Ceux qui pouvaient se parler s'excitaient, s'enflammaient, en se racontant des miracles. Les uns avaient vu des étoiles se lancer vers l'Orient en tombant des cieux. D'autres avaient été dirigés pendant la nuit par des feux qui couraient dans l'air. Ceux-ci avaient remarqué des nuages sanglants se grouper à l'horizon oriental. Ceux-là avaient aperçu une comète sous la forme d'un glaive colossal. Puis c'étaient des tours et des remparts, des armées se combattant qu'on distinguait dans le ciel. Puis des apparitions de guerriers religieux : David et les Machabées, Constantin et Charlemagne. Ce dernier même aurait encouragé les chrétiens à la bataille, et leur aurait promis de se mettre à leur tête. Illusion de tous les esprits, accord de toutes les volontés, entraînement universel de l'Europe vers l'Asie, voilà le spectacle qu'offrait l'Occident au printemps de l'année 1096.

L'ARMÉE DE PIERRE L'ERMITE.

Pierre l'Ermite n'avait pas cessé de prêcher la croisade après le concile de Clermont. Il s'en allait toujours par les chemins, avec le même costume d'orgueilleuse humilité, entraînant à sa suite une foule électrisée par ses paroles. Enfin, lorsqu'il fut parvenu entre la Meuse et la Moselle, cette foule, grossie par des groupes successifs, comme un fleuve par des affluents nombreux, formait déjà presque une armée. Armée singulière, assurément ! composée tout aussi bien de femmes, d'enfants, de vieillards, que d'hommes capables de porter les armes ! Armée, ou plutôt migration de pauvres hères se déplaçant pour vivre, de *serfs* fuyant l'esclavage, de *vilains* fuyant la misère, d'ambitieux de bas étage trop tarés pour réussir dans leur propre pays, de mendiants, de vagabonds, de gueux de toute espèce, qui se promettaient le massacre, le pillage et le viol, et, en petit nombre, de quelques braves gens exaltés, de quelques esprits faibles fanatisés par les prédications ! Cette populace, en état permanent d'émeute, ne se contenta bientôt plus d'écouter Pierre l'Ermite. Elle voulut marcher en avant, partir pour sa conquête ; et, dans son ignorance grossière, à défaut de chef, elle prétendait qu'une chèvre et une oie lui suffiraient pour la mener à Jérusalem. De gré ou de force il fallut bien que Pierre l'Ermite cédât à la tourbe qu'il avait excitée. De moine il passa général. Plus de cent mille âmes, venues de la Champagne, de la Bourgogne, de la Lorraine, de la Flandre, se rangèrent sous son commandement. Pierre l'Ermite eut pourtant le bonheur de trouver un homme dans cette multitude, et d'avoir ainsi un lieutenant sur lequel il pouvait se reposer. Cet homme était un chevalier appelé Gauthier *Sans Avoir*. Son surnom disait sa misère ; son état-major prouvait sa faiblesse : il n'avait avec lui que huit cavaliers. Tel qu'il fut, il devint fort utile à Coucou-Piètre. Celui-ci le chargea de diriger les mouvements de l'avant-garde, c'est-à-dire la seule chose difficile et chanceuse de l'expédition jusqu'à son arrivée en Orient.

A leur passage en France et en Allemagne, les masses, qui suivaient Pierre l'Ermite, ne rencontrèrent que secours et protection. Elles vivaient d'aumônes, et pouvaient jusqu'à un certain point se permettre le vol au détriment des juifs, acte qui n'était alors regardé que comme une application permise de la loi du talion. La route pourtant parut longue au plus grand nombre. L'armée laissait partout des traînards ; les femmes surtout et les vieillards souffraient beaucoup et restaient pour la plupart en chemin. Et cependant les pèlerins n'étaient reçus encore qu'avec allégresse et faveur. Ils étaient en pays chrétiens ; et de nouvelles recrues arrivaient sans cesse pour remplacer les infirmes et ceux qui

se décourageaient. Mais une fois parvenue en Hongrie, l'armée de Pierre l'Ermite fut tout étonnée de trouver sur les rivages du Danube et de la Save des cavaliers qui lui barraient la route (*).

Quoique devenus chrétiens, quoiqu'ayant eu à leur tête un roi canonisé, saint Étienne, les Hongrois n'en goûtaient pas plus la croisade. Ils n'avaient point compris cette expédition si lointaine. Ils ne se souciaient pas trop d'ailleurs de voir leurs prairies envahies par cette nuée de gens de toute nationalité et de toute origine, qui demandaient impérieusement leur subsistance, et dont le passage devait avoir pour moindre inconvénient de rendre infertiles les campagnes piétinées par une foule immense. Malgré les efforts de Gauthier *Sans Avoir*, son avant-garde, mal disciplinée, commit quelques méfaits, et supporta en conséquence plusieurs représailles! Gauthier fut assez prudent pour n'en pas tirer vengeance, et pour hâter de plus en plus sa marche. Mais après les plaines de la Hongrie, les pèlerins trouvèrent les forêts épaisses de la Bulgarie.

Quoique chrétiens aussi, mais de quelle façon! les Bulgares n'en avaient pas pour cela plus d'affinités avec les Occidentaux. Farouches, indépendants jusqu'à la barbarie, les Bulgares n'avaient jamais eu qu'à souffrir de leurs rapports avec ceux qu'on appelait encore les Romains. Le Bas-Empire leur avait fait une longue guerre. Basile avait eu la cruauté d'ordonner qu'on crevât les yeux à quinze mille de leurs prisonniers. De leur côté, les Bulgares, ayant tué un empereur byzantin, avaient enchâssé son crâne dans de l'or, et s'en servaient de coupe d'honneur dans leurs orgies. En un mot, Slaves d'origine, ils détestaient aussi bien les Grecs que les Latins, et ne virent qu'avec des yeux hostiles l'arrivée chez eux de la première bande des croisés.

Cependant Gauthier *Sans Avoir* montrait toujours l'intention de maintenir l'ordre et la paix; mais sa troupe était trop affamée pour écouter désormais la voix de la raison et de la justice. Le gouverneur de Belgrade ayant refusé des vivres aux pèlerins, ceux-ci, poussés par l'indignation et le besoin, quittèrent les rangs confus qu'ils formaient encore, et s'éparpillèrent dans les campagnes. Libres alors de tout frein, ils enlevèrent des troupeaux, et égorgèrent impitoyablement ceux qui voulurent défendre leur bien ou leur maison. Ces excès poussèrent à bout les Bulgares. Leur cavalerie tomba sur ces bandes spoliatrices et meurtrières, les poursuivit avec acharnement, les massacra sans miséricorde. Une église, où cent quarante croisés avaient cru trouver un asile, fut livrée aux flammes par les Bulgares eux-mêmes. Gauthier *Sans Avoir*, loin de réparer cette défaite méritée de quelques-uns de ses soldats, s'engagea immédiatement dans les bois et les marais avec le reste de sa troupe. La répression que leur avait attirée leur premier forfait, les lassitudes de la route, les angoisses de la faim avaient rendu aux croisés plus de souplesse et de résignation. Ils se groupèrent de nouveau autour de leur chef, lui obéirent avec soumission, et ce fut en suppliants qu'ils s'adressèrent aux gens de Nissa. On fut touché de leur misère; on vint à leur secours; et ils purent traverser les Balkans avec beaucoup de peine sans doute, mais au moins avec des vivres. Enfin, après plus de soixante jours de privations, de fatigues, de froidure excessive dans les montagnes de la Bulgarie, de chaleur accablante dans les plaines de la Thrace, ils arrivèrent devant la première enceinte de Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène leur permit d'établir un camp jusqu'à ce qu'ils fussent rejoints par leurs frères (*).

La troupe de Gauthier *Sans Avoir* avait été plus que décimée. La rigueur des saisons, les tortures de la faim, les représailles de ceux qu'elle avait attaqués, l'avaient réduite de moitié. Elle avait semé toute sa route de cadavres, et la dépouille de quelques-uns de ces derniers devait causer le malheur de l'armée de Pierre l'Ermite. En entrant en Hongrie, les pèlerins, dont l'esprit

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers*, etc.

(*) Voyez Tudebode, *Histoire du voyage à Jérusalem*.

d'indiscipline, de licence, d'avidité n'avait fait qu'augmenter à travers la Bavière et l'*Osterreich* (l'Autriche), commençaient déjà à se lasser des paroles creuses de leur général missionnaire, qui ne suffisaient plus pour les nourrir. Le premier enthousiasme religieux était passé, le zèle évanoui, toute provende épuisée : marcher en avant dans la lassitude et la misère paraissait bien dur; s'en retourner à travers des pays désillusionnés sur le compte de la croisade paraissait impossible. Des rumeurs, sourdes d'abord, se répandirent de groupes en groupes; puis on en vint à se plaindre tout haut, à murmurer, à blasphémer : une sédition terrible sembla imminente. Le premier prétexte devait la faire éclater. On trouva ce prétexte devant Semlin, dont les habitants avaient eu l'imprudence de suspendre à l'une des portes de leur ville les dépouilles de seize croisés pillards. A cette vue, les plus mutins se soulevèrent. Pierre L'Ermite perdit la tête; et, au lieu de comprimer la révolte, il excita encore les passions de la multitude. Le soi-disant saint prêcha la guerre, poussa au carnage; et son armée se rua immédiatement sur Semlin. Effrayés par cette subite agression, les habitants s'enfuirent à travers les bois et les rochers qui défendaient l'un des côtés de la cité. Les retardataires, au nombre de quatre mille, furent égorgés par la foule furieuse, et le courant du Danube, entraînant les cadavres de tant de victimes, alla donner à la Bulgarie d'horribles nouvelles de la croisade.

C'était désormais l'extermination au lieu de la fraternité. Les Hongrois prirent incontinent les armes. Leur roi, Koloman, réunit cent mille hommes, et marcha contre les massacreurs de Semlin. Cependant après plusieurs jours de débauche et de pillage, les faux soldats de la croix, aussi lâches que cruels, loin d'attendre leurs sérieux adversaires, s'enfuirent en désordre à travers la Bulgarie. Ils espéraient se reposer, se ravitailler à Belgrade. Cette ville était abandonnée. Il fallut fuir encore comme des bandes de loups pourchassées. Enfin devant Nissa l'armée de Pierre trouva des remparts et des soldats. Elle n'eut pas d'abord le courage d'attaquer. On parlementa. La ville voulut bien accorder quelques vivres. Mais avant de se remettre en route, une centaine de croisés teutons se prirent de querelle avec quelques meuniers bulgares; et, ne pouvant rien en obtenir par les menaces, ils mirent le feu à sept moulins. Cet incendie exaspéra les habitants de Nissa; et ayant marché contre l'arrière-garde de Pierre, ils en eurent facilement raison, s'emparèrent de deux mille chariots et d'un grand nombre de prisonniers Pierre, qui était déjà parti avec le gros de sa troupe, s'empressa de revenir sur ses pas. Il voulut entrer en négociation; malheureusement il n'avait aucune autorité réelle sur son armée, et tandis qu'il rappelait aux députés de Nissa le but sacré et les intentions pacifiques de son expédition, deux mille de ses hommes cherchaient déjà à escalader les remparts, malgré la trêve. Que faire contre de pareils brigands, sinon les combattre à mort? Les Bulgares, indignés, sortirent en masse contre ces furieux, les attaquèrent énergiquement, les divisèrent, et s'en défirent avec le glaive ou les noyèrent dans des bourbiers (*).

La déroute des croisés fut générale. Les femmes, les enfants, les vieillards, les chevaux, les bêtes de somme et jusqu'aux troncs des aumônes de l'armée tombèrent entre les mains des Bulgares. Pierre l'Ermite s'enfuit avec cinq cents des plus sages sur une montagne des environs; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine, en faisant sonner sans cesse les clairons et les trompettes, qu'après plusieurs jours d'attente il put réunir autour de lui sept mille fuyards. Ainsi réduite, l'armée de Pierre se remit en marche à petites journées. Dix mille hommes avaient été tués devant Nissa, tous les bagages enlevés; toutes les compagnes des croisés étaient prisonnières. Ce n'étaient alors dans cette troupe vaincue que lamentations, pleurs et désespoir. Elle se souvint enfin de Dieu : elle pria; elle se repentit; elle devint soumise et modérée. Son état déplorable eut pour elle le bonheur d'inspirer la pitié aux nouvelles populations qu'elle traversa. On indiquait aux bandes disséminées le rendez-vous commun; on venait à

(*) Voyez l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos*.

leurs secours; on les mettait dans leur chemin; et ce fut au nombre de trente mille hommes réunis qu'ils entrèrent dans la Thrace. Là, l'empereur byzantin leur envoya des députés pour se plaindre de leurs désordres, et en même temps leur annoncer leur pardon. Le prudent et habile Alexis pouvait avoir besoin d'eux, et les traitait en conséquence. Pierre l'Ermite, qui désespérait de son expédition, rendit au ciel des actions de grâces de la conduite du souverain grec. Il prêcha de nouveau son armée; et cette fois l'ayant trouvée docile et humble, ce fut au chant des cantiques et des palmes à la main qu'il lui fit continuer sa route.

LA CROISADE DU CRIME.

Outre les premiers pèlerins qui s'étaient élancés a la suite de Pierre l'Ermite et de son lieutenant Gauthier *Sans Avoir;* il en partit bien d'autres bandes, dont les principales furent menées, l'une par un missionnaire nommé Gottschalk, l'autre par un indigne prêtre, appelé Folkmar, et par un certain comte Émicon. Gottschalk était un fanatique dans le genre de Pierre l'Ermite, éloquent à force de licence, énergique à force de volonté. Il réunit autour de lui une vingtaine de mille hommes, composée cette fois de soldats hardis, mais grossiers; infatigables, mais débauchés. Ces soudards en délire, venus presque tous du Palatinat, et prévenus peut-être des hostilités qui avaient eu lieu entre les premiers croisés et les Hongrois, agirent, dès qu'ils furent arrivés sur les bords du Danube, comme s'ils étaient en pays ennemis. Ces derniers n'avaient pas de femmes avec eux; ils en enlevèrent. Puis ils s'abandonnèrent à tant de désordres, à tant de rapines, à tant d'assassinats, que le roi Koloman, sans déclaration préalable, les attaqua avec furie. Ils se défendirent courageusement en plusieurs rencontres; et, comme on craignait autant leur férocité que leur audace, en même temps que la force on employa contre eux la ruse. Quelques chefs hongrois vinrent dans le camp de ces étranges croisés, feignirent de les traiter en frères, et leur promirent le passage et des vivres, s'ils consentaient à se laisser momentanément désarmer. Ces lourds Teutons, aussi stupides que brutaux, se laissèrent prendre à cette amorce. Mais à peine eurent-ils remis leurs armes qu'on tomba sur eux avec rage, et que malgré leurs prières, leurs promesses, leurs larmes, on les extermina sans scrupule : sévère mais juste punition de leurs crimes (*)!

Néanmoins on voyait toujours en Europe s'assembler des pèlerins armés, cherchant un chef et se dirigeant vers Jérusalem. Seulement, de plus en plus, ces prétendues armées de Dieu se composaient d'hommes pervertis et barbares. Après l'écume des populations venait leur lie. Après les fanatiques, les pauvres, les fous commandés par Pierre l'Ermite; après les soudards entraînés par Gottschalk, on vit s'acheminer vers la Palestine de véritables hordes de brigands. Ils s'assemblèrent sur le Rhin, et prirent pour chefs un prêtre sans conscience et un chevalier sans honneur, Folkmar et Émicon. Ces bêtes féroces, déchaînées, s'en prirent tout d'abord aux juifs. Ils les attaquèrent dans le sein même des plus grandes villes. Après les avoir pillés, ils les assassinaient, disant, pour s'excuser que, les juifs étaient les véritables ennemis de la croix, les meurtriers de Jésus-Christ. Le peuple, qui détestait la race israélite, les laissait faire. C'était partout, à Verdun, à Trèves, à Mayence, à Cologne, à Spire, à Worms, des scènes de carnage, de viol et de débauches. La terreur était telle, qu'avant l'arrivée de ces bandes furieuses, on voyait des familles juives au désespoir se précipiter dans les eaux ou dans les flammes pour échapper aux traitements infâmes dont les soldats de Folkmar et d'Émicon les menaçaient. L'anarchie était à son comble. Heureusement que, dans ce siècle de fer et de sang, le clergé présentait quelques hautes vertus, offrait quelques grands cœurs, qui lui conservaient la supériorité sur les masses intolérantes et farouches. Plusieurs évêques vinrent au secours des juifs persécutés. Ils leur ouvrirent leurs palais, qui leur servaient d'asiles; et pour en arracher d'autres à leurs bourreaux ils prétendirent qu'ils s'é-

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

taient convertis au christianisme : saint mensonge qui sauva la vie à bien des victimes!

Ainsi qu'une trombe désastreuse, les derniers pèlerins arrivèrent à leur tour jusqu'en Hongrie. On les y attendait de pied ferme. Ils rencontrèrent une vive résistance dans la ville de Mersebourg, dont ils firent le siége. Mais leurs masses successives allaient enfin lasser le petit nombre de Hongrois qui défendaient les murs, lorsque la chute de quelques tours ébranlées par les béliers jeta un tel effroi parmi les assiégeants, qu'ils s'enfuirent dans la campagne en pleine déroute. On les y suivit le glaive à la main; on profita de leur honteuse lâcheté pour les acculer à des tourbillons et à des précipices, où ils périrent en très-grand nombre (*).

Tout cruellement atteints qu'ils eussent été par le fer vengeur des Hongrois et des Bulgares, quelques-uns des brigands de Folkmar et d'Émicon n'en arrivèrent pas moins jusqu'à Constantinople. Plus robustes d'ailleurs, plus endurcis à la fatigue que la plupart des honnêtes gens, ils avaient mieux supporté les souffrances de la route. Ils affluèrent dans le camp de Pierre l'Ermite avec quelques femmes de mauvaise vie qu'ils avaient traînées jusque-là, et leur présence funeste acheva de pervertir les pèlerins que le bien-être dont ils jouissaient depuis quelque temps avait remis en goût de débauches. Alexis Comnène avait commis une imprudence en établissant aussi près des richesses de sa *royale ville* une armée indisciplinée, composée, dans le principe, d'un ramas de fanatiques et de vagabonds, augmentée ensuite d'aventuriers qui lui vinrent de Pise, de Venise et de Gênes, perdue enfin par une irruption de bandits et de prostituées. Les plus mauvais sujets entraînèrent les douteux; et bientôt cette masse, qu'une main ferme ne savait pas contenir, s'abandonna à tous les désordres imaginables, pillant indistinctement maisons, palais et églises, et poussant ses excursions dévastatrices jusque dans les faubourgs de la ville qui lui avait accordé une si coûteuse hospitalité.

(*) Voyez l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos*, et Albert d'Aix, *Hist. de l'expédition de Jérusalem.*

Les Byzantins tremblaient. Leur prince employa un dernier moyen pour débarrasser sa capitale d'un danger permanent; et ce moyen eut le bonheur de réussir. Il fit offrir aux croisés des vaisseaux pour les conduire au delà du Bosphore. Il leur vanta le butin qu'ils pouvaient faire dans les campagnes asiatiques. Les Turcs étaient là, du reste, et c'était pour les combattre que la *croisade* s'était mise en marche. Les pèlerins acceptèrent cette offre, s'embarquèrent au nombre de cent mille environ, et vinrent placer leur nouveau camp dans les environs du golfe de Nicomédie. Mais à peine en Asie, ils en traitèrent tous les habitants en ennemis, qu'ils fussent latins, grecs, ou musulmans.

Une armée où se trouvaient pêle-mêle des Italiens et des Teutons, des Gascons et des Gallois, des Provençaux et des Anglais, qui n'avaient ni le même langage, ni les mêmes chefs, ne pouvait agir avec unité. Elle fit donc une sorte de guerre de partisans. Chaque matin plusieurs troupes sortaient du camp, partaient en maraude, et s'en allaient de divers côtés, volant, brûlant, égorgeant. Les uns avaient la chance pour eux, et faisaient bonne rapine; les autres ne rencontraient que de pauvres laboureurs et de misérables cabanes : alors, dans la rage du désappointement, ils commettaient des horreurs exécrables. Anne Comnène, la propre fille de l'empereur de Constantinople, rapporte, dans son *Alexiade,* que des Normands hachèrent des enfants en morceaux, et en mirent d'autres à la broche. On serait tenté de croire de pareils faits lorsque tous les chroniqueurs des onzième et douzième siècles s'accordent pour maudire les premiers croisés, et lorsque Guillaume le Sage, archevêque de Tyr, les appelle lui-même *des enfants de Bélial.*

Quoi qu'il en soit de ces divers actes de barbarie, toujours est-il que, le soir venu, les différentes bandes de maraudeurs rentraient au camp; les uns les mains rougies seulement, les autres les mains pleines. De là, jalousie, haine, discorde. Puis, quand il s'agissait de partager le butin, les querelles éclataient; on s'injuriait, on se menaçait. Les Gascons et les Provençaux, naturel-

lement railleurs et présomptueux, se moquèrent des Teutons avec tant de malice et de continuité, que ceux-ci, poussés à bout, se séparèrent enfin de l'armée. Sous la conduite d'un certain Renaud, ils s'engagèrent hardiment dans les montagnes qui mènent à Nicée. Puis, ayant trouvé une forteresse sur leur chemin, ils l'assiégèrent, la prirent, et s'y installèrent (*).

Cependant le sultan seldjouckide de Roum, Kilidj-Arslan, fils de Soliman, qui devait son empire à la générosité de Mélik-Schah, averti de l'invasion des croisés, envoya une armée contre eux. Cette armée voulut reprendre la forteresse, que le chroniqueur Baudri Guibert appelle Exerogorgon. Mais, loin de tenter l'assaut, les Turcs se contentèrent d'entourer la place. Au bout de quelques jours, les assiégés, qui n'avaient ni eau, ni vivres, souffrirent de la soif et de la faim. Ils vinrent jusqu'à saigner leurs chevaux et leurs mulets pour en boire le sang. Enfin, lorsqu'ils furent à toute extrémité, leur chef Renaud, qui était un soudard sans foi ni loi, les vendit secrètement aux Turcs, ouvrit les portes de la forteresse, et se fit musulman. Ce fut là le premier renégat. ce ne sera pas le dernier. Quant à ses compagnons, ils avaient massacré la garnison turque, ils furent massacrés à leur tour.

Loin de jeter le découragement dans l'armée de Pierre l'Ermite, la nouvelle du désastre des Teutons n'y excita que des sentiments d'indignation et de fureur. On les raillait vivants, on voulut les venger morts. Gauthier *Sans Avoir*, qui savait la guerre, conseilla d'attendre les Turcs dans la bonne position où se trouvait le camp chrétien. Ses troupes l'accusèrent de lâcheté, et il partit. On se dirigeait à la débandade vers Nicée. Le sultan profita de ce désordre : il cacha une partie de son armée dans une forêt, et rangea l'autre dans une plaine. Les Chrétiens attaquèrent vivement; les Turcs se défendirent avec habileté. Gauthier fit des efforts inouïs pour gagner une bonne position et l'avantage; il ne put que mourir frappé par sept flèches. Après sa mort, les croisés, coupés en mille tronçons, entourés de toutes parts, attaqués à la fin du combat par des troupes fraîches, furent complétement taillés en pièces. Trois mille des leurs seulement parvinrent à s'échapper dans une forteresse voisine de la mer. Les Turcs, après leur victoire, amassèrent les ossements des vaincus et en formèrent une pyramide, qui devait servir aux prochains croisés de lugubre jalon sur la route de Jérusalem.

(*) Voyez Anne Comnène, *Alex.*, et Guillaume de Tyr, *Hist. de ce qui s'est passé*, etc.

OPINION DES CHRONIQUEURS SUR LES PREMIERS CROISÉS.

En moins d'un an s'épuisèrent les divers torrents humains qui s'étaient précipités vers l'Orient. Et quelle triste et funeste idée à la fois donnèrent-ils aux Musulmans des Chrétiens qui venaient leur disputer l'empire du monde! Hordes indisciplinées, ne sachant ni attaquer ni se défendre, cruelles et pillardes plus que ne l'avaient jamais été les Bédouins, les Kharmates, les Turkomans; engeance perfide et dissolue, qui ne procédait que par le viol, l'incendie et le meurtre; rebus des nations, honte de l'humanité! Qu'on ne croye pas, d'ailleurs, que nous ayons outré la folie des uns et les crimes des autres. Lisez les chroniques; consultez les contemporains; tous sont d'accord dans leurs malédictions. Albert, chanoine de l'église d'Aix, dans son *Histoire de l'expédition de Jérusalem,* quoique écrivain plein d'indulgence d'ordinaire pour les croisés, dont il approuve les intentions, ne dissimule aucun des excès de la foule conduite par Gauthier *Sans Avoir* et Pierre l'Ermite. Quant aux soldats de Gottschalk et d'Émicon, il dit que c'est Dieu lui-même qui, dans leur terrible déroute, les a punis de leurs méfaits. Baudri, archevêque de Dol, qui assista au concile de Clermont, pour lequel il ne cache point son enthousiasme, va bien plus loin qu'Albert d'Aix dans son mépris pour certaines bandes de croisés : il les compare à des juments qui se vautrent dans l'ordure (*computruerant illi, tanquam jumenta, in stercoribus*), et il ajoute que leur cœur était aussi dur que celui de Pharaon, le type biblique de l'inhumanité. Bernard le Trésorier est aussi de l'avis de ses prédécesseurs; dans sa

chronique, il traite de *folle* la multitude qui suivit le premier prédicateur de la croisade : *Menue gent qui ne vouloient avoir ni endurer la maistrise des preud-hommes sur eulx ;* et il avoue qu'il y avait dans les autres bandes des malfaiteurs qui commettaient toutes les sortes de violence. Enfin nous avons déjà rapporté ce que pensait des premiers croisés le sévère mais juste archevêque de Tyr (*).

Mais n'y a-t-il pas d'excuse, historique au moins, à la barbarie de ces masses qui se ruèrent pêle-mêle sur l'Orient à la voix du fanatisme? Si, une grande : la désolation et l'abrutissement de l'époque qui vit éclater ce cataclysme social. Laissons parler un contemporain, Foulcher de Chartres, né en 1059. Voici comment il résume les raisons qui firent adopter au pape la croisade : « Urbain, « voyant que la foi chrétienne était con- « sidérablement diminuée dans le clergé « et dans le peuple; que les princes de « la terre étaient sans cesse en guerre « les uns contre les autres; qu'on violait « partout les lois de la paix; que les « campagnes étaient alternativement ra- « vagées et pillées ; que plusieurs étaient « injustement traînés en captivité, cruel- « lement maltraités dans leur prison, « et ne se rachetaient qu'à un prix exor- « bitant, ou périssaient de faim, de « soif, de froid; que les lieux saints « étaient souillés, les monastères et les « habitations particulières livrés aux « flammes; que personne n'était épar- « gné; qu'on se faisait un jeu des « choses divines et humaines; apprenant, « en outre, que les provinces intérieures « de la Romanie (Asie Mineure) avaient « subi l'invasion des Turcs, et que les « chrétiens y étaient victimes de la féro- « cité de ces barbares, touché de pitié « (*pietate compatiens*), et plein de l'a- « mour de Dieu, il passa les Alpes....... » Le tableau est-il assez complet? Ne peut-on pas en conclure que l'état des chrétiens d'Occident n'était pas moins déplorable que l'état des chrétiens d'Orient? Ce n'est pas tout pourtant. Voici maintenant le spectacle que présenta Rome au même chroniqueur en l'année 1096 :

« Nous autres tous, Francs occiden- « taux....... nous allâmes par Rome (en « partant pour la croisade); quand « nous fûmes entrés dans la basilique de « Saint-Pierre, nous trouvâmes des parti- « sans de l'antipape Guibert qui, tenant « l'épée d'une main, enlevaient de l'autre « les offrandes que l'on avait déposées « sur l'autel. D'autres couraient sur les « poutres de la voûte de l'église, et « jetaient des pierres sur nous pendant « que nous faisions nos prières; car « lorsqu'ils voyaient quelqu'un du parti « d'Urbain, ils voulaient le tuer. Des « hommes attachés à Urbain gardaient « fidèlement une partie de la basilique, « et ils se défendaient ; comme ils pou- « vaient, contre les attaques de leurs « ennemis. » Puis Foulcher de Chartres termine, sous forme de réflexion, par ces mots : « Qu'y a-t-il d'extraordinaire « que le monde soit sans cesse agité, « lorsque l'Église romaine, dans laquelle « pourtant résident toute correction et « toute surveillance, est elle-même tour- « mentée par la guerre civile ? Lorsque « le membre principal souffre, com- « ment les autres n'éprouveraient-ils « pas de douleur? » Douleur aiguë, en effet, douleur continuelle, douleur générale! douleur qui exaspérait les petits, qui pervertissait les grands ; qui avait jeté la rage dans tous les cœurs; douleur qu'on alla porter au loin dans l'espoir de la guérison, et qui ne trouva qu'une intensité plus grande, et qu'un seul remède : la mort!

MOUVEMENT DES ARMÉES FÉODALES.

Cependant, outre ces masses désordonnées que nous avons vues se diriger confusément vers l'Orient sous le prétexte de croisade, la véritable expédition se préparait à marcher à son tour. Excepté les rois, l'empereur, le pape, ceux enfin qui possédaient des États stables et importants ou qui avaient une grande tâche à remplir, tous les petits princes, ducs et comtes, qui n'entrevoyaient aucune chance d'agrandissement en Europe, tous les barons et chevaliers ambitieux, s'apprêtaient à partir en Palestine, pays riche qu'on se divisait d'avance, terre de refuge

(*) Voyez les différents chroniqueurs : Robert le Moine, Baudri, Raymond d'Agiles, Albert d'Aix, Foulcher de Chartres, Tudebode, Raoul de Caen, l'abbé Guibert, Guillaume de Tyr, Bernard le Trésorier, etc.

pour les uns, de convoitise pour les autres, de salut éternel pour tous. On s'exhortait mutuellement à la croisade, on s'écrivait, on se donnait rendez-vous à Constantinople. Puis pour arriver là on faisait argent de tout : on engageait ses terres, on vendait ses châteaux; tous ces sacrifices afin de s'équiper soi et les siens, afin de se procurer armures, épées, chevaux. Bientôt, à cause même du besoin général, toutes les choses utiles à la guerre devinrent d'une cherté excessive; et l'on vit tel petit seigneur avoir à peine assez de tous ses domaines pour payer son équipement, tel autre sans fortune s'adresser à la charité publique pour lui demander de quoi combattre, tel autre enfin, Guillaume, vicomte de Melun, par exemple, piller ses bourgs et ses villages pour armer ses écuyers et leur suite (*).

La première faute de ces croisés féodaux fut de n'être pas partis ensemble du centre de l'Europe. Les uns, en effet, arrivèrent à Constantinople en triomphateurs, les autres en maraudeurs, d'autres en prisonniers. Ils formèrent quatre armées principales que nous allons suivre tour à tour. Celle qui se mit en mouvement le jour même fixé par le concile de Clermont, le 15 août 1096, était composée de Lorrains, de Bavarois, de Saxons au nombre de quatre-vingt mille hommes et de dix mille chevaux, et commandée par le célèbre Godefroy de Bouillon. Nous n'essayerons point ici le portrait de ce duc de la Basse-Lorraine; nous ne répéterons pas les éloges, intéressés sans doute, qu'ont faits de lui la plupart de ses contemporains : c'est à l'œuvre que nous le jugerons. Ses antécédents seuls doivent maintenant nous occuper. Or, ils ne sont pas irréprochables, sinon brillants; car, selon la propre opinion de Godefroy lui-même, il avait à expier à Jérusalem quelques uns de ses exploits. Né à Baysy, près de Fleurus, Godefroy de Bouillon, dont le grand-père, duc de Brabant, avait échoué contre la Lorraine, dont le père s'était fait battre par Guillaume le Conquérant, fut, lui, l'humble serviteur de l'empereur d'Allemagne. En cette qualité il portait le drapeau de l'empire à la bataille entre Rodolphe de Rheinfeld, duc de Souabe, et Henri IV, le constant adversaire de Grégoire VII; et ce fut lui qui eut le triste honneur de tuer le rival de son maître. Puis ce fut encore comme soldat de l'empire teutonique qu'il se prononça en faveur de l'antipape Anaclet, et qu'il entra dans Rome prise et saccagée par le même Henri IV. Pour ces services divers, Godefroy de Bouillon avait été gratifié du marquisat d'Anvers en 1076, et en 1093 du duché de Lorraine, par l'empereur d'Allemagne, qui en dépouillait son fils Conrad, révolté. Godefroy de Bouillon était donc une sorte de favori de Henri le Germanique, un parvenu qui ne pouvait avoir ni racines ni autorité positive en Lorraine, et qui partait pour la croisade, faute peut-être de pouvoir se maintenir dans un pays dont on avait disposé pour lui par caprice, et en l'absence d'un autre candidat qui ait consenti à se charger de la dépouille d'un prince du sang impérial. Aussi fit-il bon marché de ses domaines : il vendit son duché de Bouillon à l'évêque de Liége pour la misérable somme de trois cents marcs d'argent et quatre marcs d'or, et sa principauté de Stenay à l'évêque de Verdun pour un prix encore moindre. Quant à la ville de Metz, dont il était suzerain, il lui permit de se racheter elle-même. Mais s'il cédait pour presque rien ses terres en Europe, il avait une assez forte armée pour en reconquérir en Asie. C'était bien là son espérance, ainsi que celle de ses parents, dépossédés comme lui, et qu'il emmenait à sa suite, Eustache de Boulogne et Beaudouin, ses frères, Beaudouin du Bourg, son cousin. La politique était d'accord avec la foi pour entraîner sur la route de Jérusalem ces princes féodaux sans consistance réelle dans leurs États.

Godefroy de Bouillon avait appris à conduire des troupes, et il sut tout d'abord maintenir une discipline sévère et un certain ordre de marche parmi ses soldats. Ce fut le 20 septembre qu'il arriva à Tollenburg, ville d'Autriche, sur les frontières de la Hongrie. Là, loin de demander raison aux Hongrois d'avoir massacré les bandes de Teutons menées par le moine Gottschalk et celles du

(*) Voyez l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos.*

comte Émicon, il s'adressa en ami au roi Koloman, lui demandant le libre passage, et l'achat régulier des vivres. Il ne put pourtant obtenir ce qu'il désirait que moyennant caution et police. L'orgueilleux duc et ses fiers barons féodaux se virent obligés de remettre en otage Beaudouin et sa famille, et de se laisser escorter par les troupes hongroises, tant on se méfiait encore des croisés. En Bulgarie, les sages précédents de l'armée allemande la firent recevoir sans trop de suspicion et de mauvaise volonté. Elle y trouva de quoi se nourrir, grâce au soin que prirent ses chefs de faire payer constamment tout ce dont on avait besoin. Enfin, elle n'eut réellement à souffrir que dans les montagnes de l'ancien Hémus, où la saison déjà avancée et le départ des pasteurs la laissèrent livrée à elle-même dans des déserts de neige. Mais au versant des monts Balkans, la féconde Thrace dédommagea les Teutons, et ils purent se rallier et se reposer quelque temps dans la riche ville de Philippopolis (*).

Étrange contradiction dans les esprits de cette époque! Philippe Ier, ce faible roitelet de France, dont les domaines s'étendaient à peine de Paris à Orléans, homme sans énergie comme sans franchise, ne sachant d'ordinaire que se vautrer dans les orgies et noyer sa honte dans le vin, tout excommunié qu'il eût été en 1095 par le pape Urbain II, ne s'en montra pas moins partisan de la croisade. Il présida une assemblée de barons où devait s'organiser la sainte expédition; il engagea son frère Hugues, comte de Vermandois, à partir à la tête de ses vassaux, et fit tous les sacrifices d'argent et d'hommes qui lui furent possibles. Malheureusement cet Hugues, qui n'avait que sa haute taille pour justifier son titre de *Grand,* montra autant d'inexpérience que d'entêtement dès les débuts de la campagne. Robert, surnommé *Courte-Heuze*, duc de Normandie, fils indigne de Guillaume le Conquérant, accompagna le frère de Philippe Ier. Prince gros et lourd, indolent et débauché, dissipateur et superstitieux, Robert était revenu de l'exil pour prendre possession de la Normandie. Mais en peu de temps il trouva moyen, avec les courtisanes et les bouffons, d'épuiser sa riche province; et ce ne fut que grâce à son frère, homme prudent et habile, qui lui prêta dix mille marcs d'argent moyennant la souveraineté d'une partie de ses domaines, qu'il put prendre part à la guerre sainte. Ce fut donc ruiné de corps, de bourse et de réputation qu'il s'achemina vers Jérusalem. Il fut suivi, du reste, par une grande partie de la noblesse normande, accoutumée à la guerre, amoureuse des grandes entreprises, et qui avait déjà fourni l'Europe d'heureux aventuriers. Un autre Robert, celui-là comte de Flandre, s'était aussi ruiné pour partir. Enfin Étienne, comte de Blois et de Chartres, aussi riche que les deux précédents étaient pauvres, qui comptait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année, se décida de son côté à accompagner le frère de son suzerain Philippe Ier. Ces différents renforts vinrent fort à propos au petit prince français; car à peine commandait-il en propre à quelques cavaliers et à un millier de fantassins. Quoi qu'il en soit, il n'en partit pas moins, plein d'espérances et d'illusions, pour l'Orient, où son premier pas devait donner dans un piége, où son premier acte devait être une faiblesse (*).

L'aspect de la croisade de ces seigneurs, aussi ignorants que présomptueux pour la plupart, était bien différent de l'aspect qu'avait offert l'armée de Pierre l'Ermite. Plus de haillons, plus de misère; mais aussi plus de cette exaltation et de cette foi qui feraient traverser des brasiers ardents. De la dissipation, au contraire, de la gaieté, du luxe dans les armes, de la folie dans les équipages. Le plus grand nombre s'acheminaient avec tous leurs attirails de chasse et de pêche, lignes et filets, meutes et faucons. C'était une confusion incroyable de valets, de bêtes de somme, de chariots. Puis encore, à la queue de ces bagages interminables, des serfs qui suivaient leurs maîtres à tout hasard,

(*) Voyez Bernard le Trésorier, *Hist. des Croisades.*

(*) Voyez Ordéric Vital, *Hist. ecclésiast.*, et Robert le Moine, *Hist. de Jérusalem.*

cohue sans discipline, sans chefs, sans connaissance de la guerre, mal armée de pieux et de massues, et qui s'en allait se faire tuer par les infidèles, afin de gagner plus vite le paradis.

Cependant cette armée, embarrassée par des bagages de toutes espèces, entravée par la foule qui l'accompagnait et par d'autres foules qui venaient au-devant d'elle aux faubourgs de chaque ville, aux frontières de chaque pays, retardée par les femmes et les enfants des barons qui émigraient avec les chefs de la famille, n'en traversa pas moins les Alpes sans graves accidents. Arrivée à Lucques, elle y trouva le pape, qui l'exhorta, la bénit, et confia à Hugues de Vermandois l'étendard de l'Église. Puis elle parvint à Rome, où les croisés firent tranquillement leurs dévotions aux apôtres saint Pierre et saint Paul, pendant que les soldats d'Urbain II et de l'antipape Guibert de Ravenne se disputaient, comme nous l'avons dit, la capitale du monde chrétien. Ces troubles religieux n'étaient pas faits pour encourager la croisade : les plus sages, désillusionnés, désertèrent. Le plus grand nombre perdit un temps précieux; et lorsqu'ils entrèrent à Bari, port de l'Adriatique où ils devaient s'embarquer pour la Haute-Grèce, l'hiver était venu, la mer était mauvaise. Malgré ces obstacles matériels, qui auraient dû arrêter tout homme sensé, Hugues n'en persista pas moins à passer immédiatement en Épire, et il entraîna avec lui ses hommes d'armes et ses plus dévoués chevaliers. Était-ce le zèle religieux seulement qui l'avait décidé? On peut en douter quand on se rappelle le peu de figure que faisait, à la tête de ses quelques soldats, le frère du roi de France, grand titre, mais bien lourd sans pouvoir et sans richesse pour le porter. On peut se convaincre du contraire lorsqu'on lit dans les chroniqueurs contemporains que le comte de Vermandois, qui ignorait l'insuccès de l'expédition de Pierre l'Ermite, espérait, en se pressant, se mettre à la tête de ces masses nombreuses. Il avait donc hâte à bien juste raison : c'était un capitaine qui cherchait une armée. Quel que fût, du reste, son mobile, il n'en fut pas moins puni de son imprudence. La tempête l'assaillit, dispersa ses navires, et le jeta sur la côte de Durazzo presque entièrement dépouillé. Là, sous les dehors du respect, on l'entoura, on se rendit maître de sa personne et de sa suite, et c'est en véritable prisonnier qu'on le dirigea vers Constantinople. Quel désappointement pour ce pauvre comte de Vermandois! mais aussi c'est que, dans son inintelligence, il n'avait pas prévu à qui il aurait affaire, et qu'il avait prévenu lui-même le perfide Alexis Comnène de son prochain débarquement (*).

Tandis que le malencontreux Hugues allait servir d'otage à la cour de l'empereur byzantin, il se passait une singulière comédie entre les Normands de France et les Normands d'Italie. Ces derniers, qui, grâce à l'un de leurs chefs les plus hardis, Robert Guiscard *le Rusé,* ou plutôt *l'Avisé,* étaient venus s'établir, sous le prétexte de pèlerinage, à l'extrémité de la péninsule italique, ne virent pas sans un œil d'envie l'expédition de leurs frères de race. Ils s'enthousiasmèrent à leur tour pour la croisade, surtout au point de vue tout particulier du *gain* qu'elle pouvait rapporter. Or, l'un des fils de Guiscard, Bohémond, après s'être distingué dans des excursions en Grèce, s'était vu, par un effet tout naturel de réaction, contester sa conquête italienne à Amalfi. Possesseur seulement de la Pouille dépeuplée et de la Sicile à peine remise de la longue domination sarrasine, il n'avait pas alors grand'chose à espérer en Italie. Avide, ambitieux, arrogant, n'ayant plus de chances de s'enrichir dans la Péninsule, ni de s'attirer la confiance des populations, il ne songea désormais qu'à chercher fortune ailleurs. Or, la croisade se présentait pour lui comme une superbe affaire : d'une part, il pouvait humilier les Grecs, qu'il détestait de longue date, en traversant leur territoire à main armée; de l'autre, il comptait bien se tailler un bon royaume dans la vaste Asie.

Mais il fallait dissimuler les raisons toutes humaines qui le décidaient à prendre la croix; aussi joua-t-il à merveille la conversion subite. Au lieu de pousser

(*) Voyez Foulcher de Chartres, *les Gestes des Francs allant armés en pèlerinage à Jérusalem.*

avec vigueur le siége d'Amalfi, qu'il avait entrepris avec son frere et son oncle Roger, il se mit tout à coup à prêcher la guerre sainte dans son camp et dans celui de ses auxiliaires. Les Normands, aussi fins que leur prince, sans se laisser prendre à ses dehors de foi impromptue, n'en acceptèrent pas moins l'offre qu'on leur faisait. Ils crièrent avec un enthousiasme tout belliqueux le mot d'ordre ordinaire : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Et Bohémond repondit à cet entraînement calculé par une nouvelle scène non moins ingénieuse que les précédentes. Il fit apporter deux de ses manteaux les plus précieux, et les fit découper pour en façonner des croix qu'il distribua de sa main. Mais la comedie n'était pas terminée; et il était indispensable que le dévouement fût favorable à celui qui l'avait imaginee. Il fallait un chef à la nouvelle expedition : on ne put pas faire autrement que d'offrir cet honneur à celui qui l'avait conçue, conseillée, organisée. Bohémond fit d'abord la sourde oreille vis-a-vis des seigneurs; mais quand les soldats, par leurs cris, exprimèrent a leur tour le vœu qui etait secrètement si cher au malin Normand, il fit semblant de se laisser entraîner, ayant ainsi tout d'abord consolide son pouvoir et empêché à l'avenir qu'on osât le lui contester. Dix mille chevaux et vingt mille fantassins formèrent l'armée du prince de Tarente. Richard, prince de Salerne, se rangea sous le commandement de l'habile Bohémond, ainsi que le brave Tancrède, son cousin, Normand par sa mère, Sicilien par son père; puis tous s'embarquèrent pour les côtes de la Grèce, au printemps, par une bonne brise, et non en hiver, par un ouragan, comme l'imprudent Hugues de Vermandois (*).

HOMMAGE RENDU PAR LES ALLIÉS FEODAUX A ALEXIS COMNÈNE.

Ce dernier n'en avait pas fini avec ses maladresses. Il lui restait à compromettre l'honneur des princes croisés. L'acte odieux de l'empereur byzantin à l'égard du frère du roi de France était parvenu aux oreilles de Godefroy de Bouillon, tandis qu'il était encore à Philippopolis. Celui-ci se hâta d'exiger la réparation de cet outrage. Alexis, aussi présomptueux que perfide, traita du haut de sa grandeur les envoyés du prince lorrain. Godefroy s'indigna, et, selon l'esprit de ces temps, sans plus d'explications, il commença immédiatement les hostilités contre les Grecs. La Thrace, qui avait si bien reçu les croisés, se vit tout à coup exposée à leurs attaques. Cette province s'alarma; un grand nombre de ses habitants reflua vers Constantinople, et y jeta l'alarme. Alors Alexis, qui ne se sentait pas de taille à se défendre contre quatre-vingt-dix mille Teutons, essaya de la ruse. Il flatta son prisonnier, lui promit la liberte, implora sa médiation pour apaiser son redoutable allié du Brabant. Que Hugues de Vermandois se soit laissé prendre à ces beaux semblants, cela devait être; mais qu'il ait consenti, lui, seigneur de haut lignage, d'un caractère d'ailleurs plein de morgue et d'ostentation, à rendre hommage à un prince grec, et à passer par toutes les promesses et par tous les serments qu'Alexis lui imposa, voilà qui est impardonnable, et ce qui lui fut, du reste, vivement reproché par ceux à qui on le renvoya une fois qu'il se fut soumis à cette flétrissure chevaleresque. Hugues, cependant, n'avait pas même le sentiment de son humiliation; car il insista auprès de son libérateur pour lui faire suivre son exemple. Mais Godefroy de Bouillon s'y refusa tout d'abord avec indignation. Alexis, voyant l'entêtement du nouveau venu, crut pouvoir le prendre par la famine, et refusa des vivres à son armée. Mais les Teutons avaient faim, ils ne furent pas patients; ce qu'on ne leur donnait pas de bon gré, ils le prirent de force. Voila la guerre rallumée.

Sur ces entrefaites, Bohémond était débarqué à Durazzo. Il apprit la conduite cauteleuse et les exigences superbes d'Alexis, la résistance de Godefroy : il s'en réjouit, se promit la conquête de la Grèce, qui lui eût beaucoup plus convenu que celle de la Palestine, et alla même jusqu'à engager le duc de la Basse-Lorraine de s'emparer de Byzance, tandis que lui ravagerait l'Épire et la Macédoine. Godefroy eut le bon esprit de repousser cette étrange proposition. Il

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*.

avait fait la paix avec l'empereur, qui le comblait de caresses et qui lui avait envoyé son propre fils comme otage. Bohémond n'en continua pas moins à traiter en ennemis les habitants de la Haute-Grèce, et à marcher sur Constantinople en pillant tout le long de sa route. Il y avait plus de bénéfices pour lui et les siens à continuer la guerre, et encore une fois les Normands cherchaient avant tout à *gaignier*, ainsi qu'ils le disaient naïvement.

Les Teutons, plus désintéressés sinon plus fins, se laissèrent duper de plus en plus par l'astucieux Byzantin. Alexis arriva même, par la voie détournée des faveurs et des présents, à obtenir au moins l'apparence de l'hommage qu'il désirait. On ne sait ici ce qu'il y a de plus ridicule, ou de l'entêtement du prince grec à exiger un vain cérémonial de respect, ou de la stupidité de ces fiers seigneurs féodaux, qui finirent tous par acquiescer à ce qu'ils avaient d'abord si arrogamment repoussé. Les chefs croisés, Godefroy en tête, entrèrent à Constantinople, pénétrèrent dans le palais impérial à travers tout le luxe et la pompe qu'on avait pu étaler, restèrent quelque temps éblouis par des richesses qu'ils n'étaient pas habitués à voir réunies dans leur rude patrie, et se laissèrent prosterner par des courtisans aux genoux de la majesté immobile, silencieuse et fourrée d'hermine qui régnait sur les Grecs dégénérés. Dans cette cérémonie, à laquelle les bons Teutons ne comprenaient pas malice, Alexis adopta Godefroy pour son fils, mit son empire sous sa protection, et en retour demanda que les croisés lui rendissent les villes asiatiques qui lui avaient jadis appartenu. Jusqu'où s'étendait cette exigence, c'est ce que ni Godefroy ni ses compagnons ne surent alors, et ce qui devait être un jour si difficile à régler. En tout cas l'empereur byzantin en était arrivé à ses fins : il s'était fait rendre hommage par les chevaliers de l'Occident, et leur armée allait servir ses intérêts. Au moins l'espérait-il ainsi (*).

Une fois le premier pas fait, une fois la coutume de l'hommage établie, tous les nouveaux arrivants s'y conformèrent. Quelques-uns essayèrent bien de légères objections; mais ce fut le petit nombre. Robert, duc de Normandie, l'autre Robert, comte de Flandre, Étienne, comte de Chartres et de Blois, exécutèrent sans murmures ce à quoi Godefroy de Bouillon avait consenti. Que leur importait à la plupart d'entre eux, ignorants hommes de guerre, de se soumettre à une action qu'on traitait d'étiquette pour en dissimuler la portée! Mais quand vint le tour de Bohémond, il fallut s'y prendre différemment. Il ne s'agissait pas de le tromper, le fin et rancunier Normand : on ne pouvait que l'acheter. Tantôt guerroyant, tantôt écoutant les envoyés d'Alexis, il avait traversé la Macédoine en l'exploitant, et la Thrace en ne s'y refusant rien de ce qu'il convoitait. Arrivé aux portes de Constantinople, on fut obligé de parlementer avec lui. Les conditions furent longues à être acceptées; mais enfin, un beau jour, on vit Bohémond entrer dans la capitale. Alexis l'attendait là. Il lui fit traverser plusieurs appartements somptueux, et enfin une salle toute remplie de trésors. « Ah! s'écria l'avide prince de Tarente, il y aurait là de quoi conquérir bien des pays! » — « Tout cela est à vous, lui répondit-on. » Dès lors ses derniers scrupules s'évanouirent comme par enchantement, et il se montra, au grand ébahissement de tous, le plus respectueux et le plus dévoué en apparence des sujets d'Alexis. L'un et l'autre étaient contents : l'empereur de Constantinople jouissait dans son orgueil; Bohémond, plus positif, s'applaudissait de sa bonne aubaine.

Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, avait promis par ambassadeurs de prendre la croix dès la tenue du concile de Clermont. Il fut pourtant le dernier à s'équiper. C'est qu'aussi c'était le plus âgé peut-être des pèlerins armés. Vétéran de guerres religieuses, il avait combattu les Maures en Espagne aux côtés du Cid. Par sa puissance effective, par ses richesses, qui durèrent au delà de toutes celles qu'avaient apportées les plus opulents croisés, par son expérience des combats entre Chrétiens et Mahométans, il eût dû être raisonnablement le chef de la croisade; il ne parvint qu'à en être le doyen. C'est

(*) Voyez Anne Comnène, *Alexiade*.

qu'aussi le vieux Raymon avait encore toutes les passions et toutes les fureurs de la jeunesse : plein de superbe et de dureté, il était inflexible dans ses volontés, et d'une violence sans pareille dès qu'on lui résistait. De semblables défauts l'avaient fait redouter de ses peuples tout le long du Rhône et de la Durance; ils furent loin de lui acquérir la confiance sinon l'estime des croisés.

Heureusement que pour tempérer la fougue de Raymond, il vint avec lui Adhémar de Monteil, l'évêque du Puy, nommé solennellement par Urbain II son légat apostolique. Adhémar n'était pourtant pas un de ces prêtres tendres, doux, dévoués, qui ne comprennent surtout dans leur mission que la fraternité vis-à-vis des autres et l'humilité vis-à-vis d'eux-mêmes. Il appartenait au contraire, corps et âme, à ce rude catholicisme qui mit une masse d'armes entre les saintes mains de Louis IX, une épée invincible à celles des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et qui, du trône papal, bénissait *la ville et le monde* avec un bras bardé de fer. Adhémar portait tout aussi bien la robe du pontife que l'armure du chevalier. S'il prêchait la discipline, l'ordre et la morale, il offrait en même temps l'exemple de la vaillance. En outre l'égalité de son caractère, la franchise de sa parole, l'autorité de sa mission, lui donnaient une grande valeur dans les conseils, et une grande puissance dans les arbitrages. Il n'était pas, du reste, le seul prélat qui se fût croisé; mais il était évidemment le plus intelligent, et celui dont la position était la plus élevée. L'archevêque de Tolède, les évêques d'Apt, de Lodève, d'Orange, ne pouvaient être considérés que comme des chefs de troupes que, d'ailleurs, ils avaient eux-mêmes levées (*).

Ce fut avec sa femme Elvire, son fils et toute sa maison, que Raymond se mit en route. Il avait réuni près de cent mille hommes, auxquels il avait donné rendez-vous à Lyon. De cette ville ils s'acheminèrent par les Alpes, la Lombardie et le Frioul. Jusqu'aux frontières de la Dalmatie les chemins leur furent ouverts, les approvisionnements faciles. Mais une fois dans cette contrée, sauvage alors, ce furent des déserts et des ennemis qu'ils rencontrèrent. Différents des leurs y coururent de véritables dangers. Les montagnes y étaient souvent presque impraticables; les forêts s'y présentaient pleines d'embûches. Adhémar de Monteil lui-même, s'étant un jour écarté du gros de la troupe, fut surpris, attaqué, renversé de sa mule et grièvement blessé par les indigènes. Enfin l'armée du comte de Toulouse arriva à Scodra (la Scutari moderne) et put traiter avantageusement avec le roi du pays. Malheureusement Alexis n'était pas aussi sincère que le chef quasi barbare des Albanais. Il trompa le vieux Raymond, l'attira presque seul à Constantinople, et abandonna ensuite l'armée provençale à elle-même. Malgré les instances d'Alexis, le comte de Toulouse s'était refusé d'abord à l'hommage qu'avaient pourtant rendu à l'empereur tous ceux qui l'avaient précédé dans la capitale byzantine. Lorsqu'il apprit les difficultés nouvelles qu'avait rencontrées son armée sur le territoire grec, son refus fut bien plus explicite encore. Comment se fait-il néanmoins qu'il finit par céder comme les autres? Ses contemporains se taisent sur ce changement, ses panégyristes en accusant la perfidie d'Alexis, les chroniqueurs orientaux prétendent qu'il fut, lui aussi, tenté, puis corrompu. En un mot, tous ces orgueilleux princes et barons féodaux fléchirent l'un après l'autre, s'humilièrent devant la puissance purement nominale et traditionnelle de celui qui d'abord les avait appelés à son secours, et qui plus tard cherchait à les exploiter, en les achetant comme des bandes de vils mercenaires. Le seul Tancrède sut résister aux prières fallacieuses et aux offres déshonorantes d'Alexis; encore fut-il obligé de se déguiser pour aller joindre au camp de Chalcédoine les premières troupes de croisés auxquelles l'empereur avait fait passer le Bosphore sur ses propres vaisseaux, tandis qu'il retenait les principaux chefs dans les délices énervantes de sa capitale. Maintenant suivons la foule et le noble Tancrède en Asie Mineure (*).

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem.*

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède.*

LES CROISÉS FÉODAUX EN ASIE MINEURE.

Le premier spectacle qui s'offrit aux yeux des croisés dans les plaines de la Bithynie fut horrible. On était au printemps de 1097 : la nature orientale commençait à revêtir son nouveau manteau vert tout parsemé de fleurs, le ciel était pur et tiède, les parfums couraient les airs, l'enchantement et la volupté semblaient devoir s'emparer de l'âme. Mais sur ces pelouses naissantes s'apercevaient de place en place des ossements blanchis; mais cette brise légère apportait avec elle, et par instants, l'âcre odeur des bêtes carnassières qui achevaient, dans le creux des vallons, sous le taillis des bois, leur repas de cadavres; mais à travers les jasmins et les roses se rencontraient des étendards ensanglantés, des debris d'armures, des fers de lances rouillés; mais cette lumière égale et douce éclairait un champ de carnage. Les chevaliers les plus durs furent émus. Puis, l'on vit venir, en se traînant avec peine, des hommes hâves, estropiés, couverts de lambeaux souillés : c'étaient les déplorables restes de la troupe du malheureux *Gauthier sans Avoir*. Parmi ces misérables s'avança Pierre l'Ermite luimême, découragé, affaibli, et qui avait perdu tout son prestige dans l'esprit des plus crédules. Il se joignit à l'armée; mais désormais son règne était passé, et il n'avait guère plus que l'exemple du désespoir à donner.

Malgré le deuil passager qu'éprouvèrent les croisés à la vue d'un tel désastre, au récit de tant de malheurs, ils n'en poursuivirent pas moins leur marche. C'était, du reste, une singulière armée que la leur : des hommes de tous pays, de toutes races, de toutes langues; des Écossais avec des Grecs, des Frisons avec des Arméniens, des Ibères avec des Daces, des Aquitains avec des Apuliens, des Calabrois avec des Bretons, des Gascons avec des Anglais, des Normands avec des Teutons, des Champenois avec des Lorrains, des Bourguignons avec des Bavarois et des Lombards : en un mot dix neuf nations différentes, selon Foulcher de Chartres. Puis, comme détail, des femmes et des enfants, des moines et des valets, des évêques en mitre et des barons aux casques d'acier, des cavaliers aux cottes de mailles et des piétons presque nus, des princes au manteau d'or et des goujats en guenilles, de nombreux chevaliers avec leur suite, écuyers avec des chevaux de rechange, fauconniers avec leurs faucons, veneurs avec leurs meutes, tout ce monde pêle-mêle, roulant comme un fleuve débordé. Ils étaient *cent mille cavaliers cuirassés, et six cent mille gens de pied des deux sexes*, dit la chronique. Beaucoup d'expéditions ontelles réuni une pareille foule, si rien n'est exagéré dans ce chiffre?

Toute terrible que fût cette irruption, elle n'inquiéta, à ce qu'il paraît, que les Turcs de Roum. Nous avons expliqué précédemment comment Mélik-Schah avait laissé la discorde pour héritage à ses successeurs. Préoccupés seulement de leurs querelles intérieures, ils s'inquiétèrent à peine de la venue de tant d'ennemis nouveaux; et, loin de s'allier pour opposer masse contre masse, ils n'en continuèrent pas moins leurs guerres particulières entre l'Euphrate et le Tigre, abandonnant Daoud, surnommé *l'Épée de lion* (Kilidj-Arslan), à son malheureux sort. Celui-ci, pourtant, fit des efforts désespérés. Il fortifia Nicée, sa capitale, répara ses soixante-dix tours et sa double enceinte de murailles, remplit d'eau ses larges fossés, la fournit de toutes provisions de bouche et de guerre, et lui laissa pour garnison l'élite de ses soldats. Puis, confiant dans sa fortune, plein de résolution et d'énergie, il alla attendre les croisés avec cent mille hommes sur les montagnes voisines de Nicée, et qui en défendaient l'approche. Le plan du sultan était bon; il nous reste à voir par quelle fatalité il ne lui valut pas la victoire (*).

SIÉGE DE NICÉE.

L'armée chrétienne avait mis quelque ordre dans sa primitive confusion lorsqu'elle arriva sous les murs de la capitale de la Bithynie. Elle résolut tout d'abord d'élever un vaste camp dans une

(*) Voyez Kemal-Eddin, *Histoire d'Alep.*

grande plaine, située entre le lac Ascanius, qui baignait la ville à l'occident, et les collines qui l'entouraient aux trois autres points cardinaux. Mais les pierres et le bois manquant pour les retranchements, les croisés employèrent les ossements de leurs frères, égorgés l'année précédente non loin du lieu où eux-mêmes s'établissaient. Chaque nation occupa un quartier séparé, chaque chef de corps une tente somptueuse; et, pour maintenir une division qu'on croyait nécessaire dans les combats, on convint de cris divers de ralliement, de même qu'on varia les bannières des princes et des chevaliers. Puis on s'exhorta mutuellement à la lutte, les prêtres bénirent les armes et offrirent le sacrifice divin, les chefs donnèrent l'exemple de l'ardeur guerrière, et le siége commença. Les premiers assauts furent repoussés. Kilidj-Arslan ne bougeait pas de sa montagne, et se contentait d'envoyer des messages à la garnison de Nicée pour louer son courage, et l'exciter à la défense. Mais quand il crut que les premiers efforts inutiles des croisés contre la ville pouvaient les avoir quelque peu découragés, il s'élança sur leur camp à la tête de dix mille cavaliers intrépides. Leur choc fut terrible : couverts d'armures en fer, montés sur d'agiles chevaux, ils jetèrent un instant le trouble parmi les Chrétiens. Ceux-ci cependant étaient de même bien armés, et leurs lourds chevaux soutinrent la lutte avec fermeté. Alors toute la cavalerie des deux parts s'engagea, soixante mille cavaliers musulmans d'un côté, cent mille chevaliers de l'autre. Les Turcs, plus faibles par le nombre, eurent beau essayer de toutes leurs plus habiles manœuvres : feindre la retraite, se retirer en masse, revenir tout à coup, faire précéder leur nouvelle attaque d'une foule de traits et d'une grêle de flèches lancées de leurs longs arcs de corne, ils ne purent entamer les épais bataillons chrétiens. Tout le long du jour, sans se lasser, les Turcs luttèrent avec ardeur. Mais enfin, le soir venu, ils retournèrent dans leurs montagnes en laissant quatre mille des leurs sur le champ de bataille. Les croisés, ivres de leur succès, eurent la barbarie de couper la tête à tous les blessés mahométans, et de retourner dans leur camp avec ces sauvages trophées pendus à la selle de leurs chevaux. Puis, dès le lendemain, ils raffinèrent encore sur leur cruauté de la veille, et lancèrent, en guise de projectiles, un millier de têtes sanglantes dans l'intérieur de la ville qu'ils assiégeaient. La guerre religieuse, c'est-à-dire furieuse et acharnée, était en train; et ce furent les Chrétiens qui donnèrent l'exemple de la férocité. Ils envoyèrent ensuite le reste des hideuses preuves de leur victoire à Alexis Comnène, premier hommage bien digne de l'empereur auquel ils le faisaient, mais qui dut inquiéter sa lâcheté, s'il flattait son orgueil (*).

Une fois la cavalerie ennemie repoussée, les Chrétiens, qui dans la bataille n'avaient perdu que deux mille hommes, auraient dû activer le siége, et réunir toutes leurs forces contre les murailles. Il n'en fut pas ainsi. Chaque nation s'était divisée l'attaque, avait choisi un point pour s'y porter à l'aise et y combattre selon son caprice. Ce n'était pas une armée régulière qui investissait une place; c'étaient des troupes diverses qui s'étaient proposées, chacune, un but différent, et qui s'inquiétaient fort peu de ce que faisaient leurs alliés. Lorsque le matin une bande partait à l'assaut d'une tour, loin de l'appuyer par des renforts ou de l'aider par des diversions, d'autres bandes la suivaient souvent, en amateurs, pour juger des coups. Puis, si la lutte se prolongeait, les pèlerins, attirés par le spectacle, sortaient du camp en foule, et s'installaient à l'abri des projectiles et de façon à ne rien perdre du coup d'œil général et des détails de l'action. Les femmes venaient avec leurs enfants, les prêtres pêle-mêle avec les guerriers. On louait les braves, on plaignait les victimes, les dévots élevaient les mains au ciel, les meilleurs soignaient les blessés.

Il se passa ainsi plusieurs scènes qui captivèrent l'attention de la multitude. Un jour, c'étaient de hardis archers qui échangeaient des milliers de flèches avec les assiégés. Une autre fois, d'intrépides soldats couvraient leurs têtes de leurs boucliers, étalaient des claies en osier par-dessus, et garés de

(*) Voyez Mathieu d'Édesse, *Histoire d'Arménie*, et Albert d'Aix *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

cette façon des pierres aiguës et des brandons brûlants qu'on lançait sur eux de la ville, ils arrivaient jusqu'au pied des remparts, les battaient avec des béliers, ou cherchaient à les démolir avec la pioche. Une autre fois encore, d'habiles charpentiers construisaient des tours aussi hautes que celles de la place, les roulaient jusqu'aux murailles; et de là s'engageaient entre les chevaliers et les Musulmans des combats presque corps à corps, jusqu'à ce que ces derniers, avec de l'huile bouillante et de la poix enflammée eussent enfin incendié les machines qui les menaçaient. C'étaient, en outre, des épisodes particuliers : un géant ennemi qui provoquait en combat singulier les Chrétiens les plus braves; l'effroi que cet homme, aussi courageux que fort, jetait dans les rangs du gros de l'armée; son mépris pour ses adversaires que ce Goliath musulman exprimait en découvrant sa poitrine devant les traits impuissants qu'on dirigeait contre lui; et enfin Godefroy de Bouillon, impatienté de cette fanfaronnade, lui décochant lui-même d'une main vigoureuse une flèche mortelle. Le duc lorrain fut applaudi pour son adresse, jusqu'à ce qu'un nouvel acteur l'eût fait oublier. Cet acteur, dont le rôle malheureusement ne fut que tragique, était un chevalier normand, qui, un jour de lassitude universelle, de découragement général, s'avisa, après avoir gourmandé ses compagnons, de marcher tout seul contre la ville. Son audace n'entraîna personne. On se borna à le regarder franchir les fossés, combattre quelque temps avec un courage inutile, et tomber enfin percé de coups. Cependant les Musulmans, ayant saisi son cadavre, l'étalèrent quelque temps sur les remparts; puis, sous forme de représailles, le lancèrent ensuite dans le camp de ses frères qui l'avaient si lâchement abandonné dans le péril, et qui se contentèrent de prier pour son âme et d'enterrer son corps avec pompe (*).

Conduit de cette sorte, ce siége ressemblait plutôt à un vain tournoi qu'à une guerre sérieuse. Il durait déjà depuis sept semaines, et il aurait pu se prolonger indéfiniment. Les assiégés, en effet, grâce aux attaques quotidiennes sur des points divers, pouvaient aisément réparer les brèches qu'on faisait à leurs fortifications; et ils avaient en outre, par le lac Ascanius, des communications constantes avec leur sultan, qui tenait toujours la campagne et qui ne laissait manquer de rien sa riche capitale, à laquelle, d'ailleurs il avait confié sa femme et ses enfants. Les croisés, dans leur incapacité native, auraient pu perdre ainsi toute une année, si les quelques auxiliaires grecs qu'Alexis leur avait envoyés, hommes habiles et industrieux, sinon redoutables soldats, ne leur avaient indiqué un excellent moyen de désespérer leurs ennemis. Il s'agissait de porter la lutte jusque sur le lac Ascanius, d'isoler ainsi la place, et de la prendre ensuite soit par la famine, soit par un assaut général. Pour exécuter ce plan, qui fut adopté par les plus satisfaits d'eux-mêmes, on imagina de transporter des barques grecques du bord de la mer au plus proche rivage du lac.

L'entreprise était difficile : on y réussit pourtant. Une centaine de petits navires furent placés sur des planchers, auxquels étaient adaptées des roues, et à force de bras et de chevaux, dont les croisés ne manquaient pas encore, on parvint à transporter ces navires sur le lac. En voyant voguer la flottille chrétienne, toute remplie de guerriers, toute brillante des enseignes et des banderoles de différents corps, les assiégés furent frappés de découragement. Désormais ils ne pouvaient plus ni se ravitailler, ni réparer leurs pertes par des renforts. La fatalité, toujours si redoutée en Orient, semblait s'être tournée contre les sectateurs de Mahomet. Jusque-là les tours qu'on avait construites dans le camp chrétien, avaient été incendiées plus ou moins vite par les assiégés; un Lombard finit par en bâtir une qui résista au feu, aux projectiles en pierre, qui tint bon toute une journée. Raymond de Toulouse l'acheta; puis il monta sur la plate-forme pour combattre les Musulmans, tandis qu'au-dessous de lui et de ses soldats, des ouvriers minaient les fondements de la tour ennemie. La besogne des sapeurs fut si bien faite que, la nuit venue, la partie des fortifications attaquée s'écroula avec fracas.

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Hist. de ce qui s'est passé*, etc.

Cette brèche, plus considérable, ne put pas être réparée aussi promptement que les précédentes. Déjà les croisés s'apprêtaient à l'assaut, déjà la femme de Kilidj-Arslan, effrayée, s'échappait de la ville, et tombait avec ses deux jeunes enfants au pouvoir des Chrétiens, lorsque le soleil radieux de la victoire s'étant levé, les croisés virent avec autant de surprise que d'indignation le drapeau grec flotter sur les monuments de la ville.

Le lieutenant d'Alexis n'avait pas perdu de temps : dès qu'il avait vu Nicée en péril, il avait, d'après les ordres de son maître, pénétré dans la ville, offert aux assiégés de se rendre à l'empereur de Constantinople pour s'épargner le sac que les Francs se proposaient, tracé un portrait terrible de la cruauté de ces barbares, comme il les appelait, obtenu une capitulation avantageuse, fait entrer de nuit les auxiliaires byzantins, et pris possession de la place. Le matin du jour où les Chrétiens s'attendaient au triomphe et au pillage, on leur signifia, du haut des remparts, que Nicée appartenait désormais à leur seigneur suzerain; qu'ils eussent à la respecter, et qu'ils débarrassassent ses abords le plus tôt possible. Les croisés étaient pris au piége. Ils murmurèrent, ils menacèrent; mais Alexis distribua quelques largesses aux principaux chefs, quelques aumônes aux chevaliers les plus pauvres, et la masse en fut pour ses espérances de butin : on ne lui permit que d'entrer par groupes de dix individus dans la ville qu'elle avait conquise (*).

BATAILLE DE DORYLÉE.

Quelque méfiance et quelque haine que durent désormais ressentir les croisés à l'endroit des Grecs, ils n'en furent pas moins obligés de les prendre pour guides. Ils ne connaissaient rien du pays qu'ils avaient à traverser; ils se doutaient à peine de la longue et pénible traite qu'ils avaient à faire pour parvenir même en Syrie. Plus de deux cents lieues dans une contrée ennemie, ravagée par les guerres précédentes, abandonnée par ses habitants le long du chemin présumé de l'armée chrétienne! Plus de deux cents lieues à travers des forêts, des montagnes, avec des routes effondrées, détruites exprès par tactique militaire! Plus de deux cents lieues pour une foule chargée de bagages, embarrassée de femmes, d'enfants et de vieillards! Puis les Turcs allaient revenir. Leur sultan ne s'était pas découragé. Il comptait bien poursuivre les envahisseurs de ses provinces, les escorter à coups de flèches et de cimeterres, les arrêter à chaque défilé, les accabler du haut des collines. Ce fut donc avec un désappointement cruel et une secrète terreur que les pèlerins s'acheminèrent à la suite des chevaliers (*).

Dès leur départ de Nicée, les croisés commirent une faute qui manqua de leur être funeste : ils se divisèrent en deux colonnes, espérant ainsi se procurer plus facilement des vivres. Mais Kilidj-Arslan, qui apprit par ses espions cette disposition maladroite de l'armée chrétienne, sut bientôt en profiter. Il laissa les deux divisions s'engager en Phrygie, et quand il crut qu'elles étaient assez éloignées l'une de l'autre, il fondit sur la plus faible avec toute sa cavalerie. Cette division était formée des Normands de France et d'Italie, et commandée par le duc Robert, Bohémond et Tancrède. A l'approche des Turcs, Bohémond se hâta de former un camp comme que comme, de l'entourer de pieux, de chariots, de gros bagages, et de l'adosser à un marais et à une rivière. Les fantassius devaient défendre ces retranchements; les femmes, les enfants et les infirmes s'y renfermer, tandis que les chevaliers, en trois corps, devaient aller au-devant des ennemis, et disputer le passage de la rivière. Mais les Turcs ne s'engagèrent que peu à peu. Une troupe d'entre eux s'élança d'abord des montagnes, poussant de grands cris, s'arrêtant pour lancer leurs traits, et reprenant ensuite leur galop furieux. Les flèches n'avaient pas traversé les cottes de mailles des chevaliers ; mais elles blessèrent un grand nombre de leurs chevaux, qui, dans ce temps-là, n'étaient pas encore bardés de fer. Un inévitable désordre s'ensuivit dans les rangs chrétiens. Les

(*) Voyez Anne Comnène, *Alexiade*.

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem*.

Turcs en profitèrent, harcelèrent les cavaliers démontés, et firent forcément traverser la rivière à ceux qui s'étaient promis d'en empêcher le passage. Puis, par mille évolutions, ils fatiguèrent les lourds chevaux d'Occident, jusqu'à ce qu'une nouvelle et fraîche bande de leur réserve vînt remplacer celle dont les forces commençaient à s'épuiser et l'agilité à diminuer (*).

Plusieurs heures durant, la même manœuvre fut employée avec succès par les Turcs. Déjà les chevaliers se lassaient, Tancrède avait brisé sa lance, perdu son pennon; son frère Guillaume avait été tué; Bohémond sentait son courage chanceler, lorsque le sultan, voyant le trouble de la cavalerie chrétienne, porta tout à coup sa principale attaque sur le camp presque abandonné. Il détruisit facilement les fortifications improvisées, culbuta non moins facilement les archers, les frondeurs et les arbalétriers, dont les armes devenaient inutiles dans une mêlée; puis il commença à s'emparer des femmes chrétiennes, qui, à l'approche des Musulmans, loin de se lamenter sans raison, loin de s'arracher les cheveux de désespoir, s'étaient parées de leurs plus beaux atours, afin sans doute de frapper agréablement les yeux de leurs vainqueurs, et d'obtenir ainsi un plus doux esclavage. La déroute des croisés était imminente, l'enlèvement des femmes et le massacre des hommes allaient avoir lieu, lorsqu'au sommet de ces mêmes montagnes, qui avaient vomi toute la matinée tant de bataillons ennemis, on vit tout à coup flotter les enseignes de Godefroy de Bouillon et de Raymond de Saint-Gilles, on vit luire au soleil les épées nues des Lorrains et des Provençaux. L'espoir revint au cœur des chevaliers les plus découragés, et le combat changea immédiatement de face. Ce fut au tour de Kilidj-Arslan, dont l'armée devenait moins nombreuse que celle de ses adversaires, à donner le signal de la retraite. Malheureusement cette retraite fut lente : les chevaux arabes étaient harassés. Godefroy de Bouillon put les atteindre. Il entoura les Turcs d'une ceinture de fer, et cette ceinture, en se rétrécissant de plus en plus, finit par étouffer tous ceux qu'elle enserrait. Les Turcs en furent réduits à abandonner leurs montures, à s'échapper à travers des taillis et des rochers où vingt mille des leurs trouvèrent la mort.

Quelle que fût la victoire des Chrétiens, ils ne la devaient qu'à un hasard favorable, à la précipitation des Turcs à les attaquer. Si ces derniers avaient attendu un jour de plus, la colonne de Godefroy aurait été assez éloignée du champ de bataille pour n'y arriver qu'après la déroute complète des Normands. Quoique les croisés n'attribuassent qu'à Dieu leur nouveau succès, quoiqu'ils aient cru que la délivrance de leur camp appartînt surtout à saint Georges et à saint Démétrius, qu'on prétendait avoir vus combattant au milieu des Chrétiens, ils ne commirent pourtant plus à l'avenir la faute de se séparer. Toute vive qu'était leur foi, toute dominante qu'était leur superstition, il restait encore dans leur esprit quelque place pour y loger l'expérience.

Les premiers résultats de la bataille de Dorylée furent, du reste, très-goûtés par l'armée. A quelque distance du lieu du combat, elle avait rencontré les tentes abandonnées des Turcs. Elle les pilla complétement. Quant à la masse des pèlerins, ils allaient sur le champ de bataille dépouillant les cadavres des Musulmans, s'armant de leurs cimeterres, s'affublant de la robe traînante des uns, se couvrant de l'armure des autres, prenant à pleines mains le bien que le ciel leur envoyait, ou plutôt que le courage des chevaliers leur avait valu. Puis, après avoir rendu grâces à Dieu et avoir enterré leurs quatre mille morts, ils reprirent leur route, bien repus, satisfaits de leur butin, et quelque peu tranquillisés sur l'avenir.

SOUFFRANCES DES CROISÉS EN ASIE MINEURE.

Les illusions des croisés ne durèrent pas longtemps. Kilidj-Arslan, jugeant qu'il ne pouvait détruire les Chretiens en bataille rangée, employa dès lors la terrible tactique dont nous avons parlé, c'est-à-dire ravagea tout le pays sur la

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*, et Baudry, *Histoire de Jérusalem*.

route de Jérusalem. On était en juin 1097 : les moissons étaient copieuses et dorées, il les incendia ; les arbres fruitiers commençaient à montrer des fruits, il les abattit. Puis, comme les villes, bourgs et villages de la Phrygie et de la Pisidie avaient pour principaux habitants des Grecs et des Latins, il pilla leurs demeures, détruisit leurs églises, et emmena la plupart de leurs femmes et de leurs enfants. Ainsi, pour premier résultat la croisade faisait le malheur des Chrétiens d'Asie Mineure. La cruauté avec laquelle les Francs avaient entamé la guerre mit la rage dans le cœur de leurs ennemis. On réagit contre les croisés avec autant de fureur qu'ils en avaient eux-mêmes montré devant Nicée : ils avaient semé la haine, ils récoltèrent la vengeance.

Il semble que, loin de protéger l'expédition sainte, le ciel l'ait abandonnée à elle-même, à son inexpérience et à ses fautes. En se divisant en deux corps, les croisés manquèrent de se faire vaincre séparément. En se réunissant de nouveau en un seul, ils commirent précisement l'imprudence qu'ils avaient voulu d'abord éviter : l'agglomération d'un tel nombre d'individus que les approvisionnements devenaient presque impossibles. Pleins d'imprévoyance d'ailleurs, ils ne mettaient rien en réserve dans les moments d'abondance, et s'acheminaient insoucieusement à travers les déserts, attendant la manne que devait leur envoyer Jésus-Christ, leur *suprême pourvoyeur*. Après quelques jours de marche, ils commencèrent donc à souffrir de la chaleur d'abord, de la soif ensuite. Les premiers villages qu'ils rencontrèrent étaient inhabites : il n'y trouvèrent ni provisions ni secours d'aucune espèce. La faim les prit; la pénurie la plus complète les accabla. Comme il n'y avait pas plus d'herbe dans les prés que d'épis dans les champs, les chevaux pâtirent autant que les hommes. Pour traîner leurs nobles coursiers quelques pas plus loin, les chevaliers furent obligés de les mener par la bride, et encore en tombait-il à chaque pas. On mit les bagages sur des bêtes de rencontre, béliers, chèvres, porcs et chiens. Les fiers barons, vaincus par la lassitude, furent obligés de monter des ânes et des bœufs (*).

Bientôt le désespoir est au comble dans l'armée, la mortalité terrible parmi les pèlerins à la suite. A chaque instant il en tombe, de ces infortunés! Les uns meurent dans les tortures de la faim; les autres s'échappent, et se font musulmans pour prolonger un reste d'existence. D'autres encore, exaltés par leurs croyances religieuses, s'étendent sur la terre, les bras en croix, la face tournée vers le ciel, jusqu'à ce qu'aux yeux de leurs frères des maraudeurs ennemis, la pire espèce d'hommes dans tous pays, égorgent ou décapitent ces martyrs de l'abandon et du dénûment. Ce n'est pas tout : des femmes enceintes accouchent avant terme sur le sol brûlant, sans attirer le moindre secours, sans provoquer la moindre pitié. Des mères, incapables de nourrir plus longtemps leurs enfants, appellent la mort à grands cris. Ces souffrances atroces, ces extinctions successives d'imprudents et d'insensés, ces masses apparaissant à peine sur la terre orientale pour y mourir dans les convulsions les plus affreuses : telle fut pourtant la conséquence la plus immédiate de cet enthousiasme populaire qui ne fut ni dirigé, ni calmé, ni ordonné ! La poésie, tant qu'elle voudra, peut louer l'héroïsme de cette expédition colossale ; l'histoire doit, avant tout, en condamner la démence.

Il faut représenter les croisés tels qu'ils furent : inexpérimentés jusqu'à la folie, imprévoyants jusqu'à la sottise, se ruant sur le monde oriental comme une bête affamée sur sa proie, et venant se perdre dans cette Asie Mineure, tombeau immémorial des conquérants anciens et modernes. Puis là, leur armée louvoyant à travers les montagnes et les précipices, comme une flotte battue par la tempête, égarée dans un dédale de rochers arides, de sombres ravins, de déserts brûlants, laissant un homme à tous les pas, une masse de morts à chaque bataille, luttant à la fois contre la nature et contre l'humanité ; mais allant toujours, bra-

(*) Voyez Foulcher de Chartres, *les Gestes des Francs*, etc.

vant la faim aussi bien que le cimeterre, surmontant les obstacles jusqu'à ce que les obstacles la tuent, passant de jour en jour du délire des rêves aux rigueurs de la réalité, orgueilleuse au départ, humble à l'arrivée, quittant l'Europe avec une masse de près d'un million d'âmes pour atteindre, réduite à vingt mille hommes tristes, découragés, ivres de souffrances, le but décevant de ses efforts surhumains. Mais n'anticipons pas davantage sur les malheurs qu'il nous reste à raconter.

Les privations avaient fait bien du mal aux croisés, l'abondance ne leur fut pas moins funeste. Après plusieurs jours de marche, où ils ne trouvèrent ni la moindre source sous la terre, ni la moindre goutte d'eau dans le creux des roches, ils virent venir à eux des chiens dont le poil était mouillé. Ils les suivirent, et ces chiens les menèrent à une rivière que leur instinct leur avait fait découvrir. Tous les pèlerins se précipitèrent dans ces eaux froides, qui coulaient dans une vallée écartée, et en burent sans mesure. Trois cents d'entre eux furent frappés de mort subite. Un plus grand nombre encore se couchèrent malades sur les berges humides, et furent abandonnés par leurs compagnons valides. Enfin, quand ils arrivèrent à Antiochette, capitale de la Pisidie, ce fut encore pour y souffrir des excès de nourriture et de boissons auxquels ils se livrèrent. Raymond de Toulouse manqua en mourir. L'armée pleurait déjà un de ses chefs les plus habiles; mais la ville était pleine de ressources, habitée par des Grecs amis, située dans une vallée salubre, et le comte de Saint-Gilles finit par entrer en convalescence. On attribua sa guérison à un miracle, et l'on crut que son patron avait sollicité pour lui une *trêve avec la mort.* Dans le même temps les croisés craignirent de perdre leur bien-aimé duc de Bouillon. Étant allé à la chasse, Godefroy entendit les cris de terreur d'un de ses compagnons attaqué par un ours d'une taille gigantesque. Le brave Lorrain fondit aussitôt sur la bête féroce. Son cheval ayant été à moitié dévoré, il n'en continua pas moins la lutte à pied, accepta l'étreinte du monstre, eut la force d'y résister et l'adresse de dégager son bras armé d'une épée avec laquelle il ouvrit le dos de l'animal furieux. Mais sa victoire lui avait valu à la cuisse une blessure si profonde qu'on le ramena mourant à la ville, et qu'il fut obligé, pendant plusieurs semaines, de ne poursuivre son expédition que porté sur une litière (*).

DÉPLORABLE CONFLIT ENTRE TANCRÈDE ET BAUDOUIN.

Après s'être reposée et ravitaillée à Antiochette, l'armée s'était remise en route, bien diminuée déjà, quoique toujours ardente et enthousiaste. Seulement plusieurs troupes s'en étaient détachées et s'étaient lancées en éclaireurs vers la Syrie. Deux des principales étaient commandées, l'une par Tancrède, l'autre par Baudouin, frère puîné de Godefroy de Bouillon. Ce Baudouin, soldat aussi brutal qu'ambitieux, songeait beaucoup plus à gagner une province que le ciel, et pour y parvenir tous les moyens devaient lui être bons. Il s'en allait donc à la découverte pour son propre compte, lorsqu'après avoir traversé Iconium, abandonnée par ses habitants, il arriva enfin devant Tarse en Cilicie. Tancrède l'y avait devancé et avait investi la place, défendue par une faible garnison turque; et on lui avait promis de lui en ouvrir les portes si au bout de quelques jours aucun renfort n'arrivait aux assiégés.

Les deux troupes chrétiennes fraternisèrent devant Tarse; mais lorsque le lendemain de son arrivée Baudouin vit l'étendard de Tancrède flotter sur les murs de Tarse, il se crut frustré, et réclama. Il prétendait que ses soldats étant plus nombreux que ceux de Tancrède avaient seuls déterminé par leur présence la reddition de la ville. Tancrède passa outre à ces observations singulières; et Baudouin eut beau s'emporter, le chevalier normand ne céda pas au lorrain. Alors ce dernier, outré de rage, s'adressa aux Arméniens qui remplissaient la ville et, autant par les menaces que par les promesses, les décida à remplacer le drapeau de Tancrède par le sien. Puis ajoutant l'outrage à la déloyauté, il fit jeter avec mépris la bannière de son rival dans la boue d'un fossé.

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem*, et Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

Tancrède fut assez généreux pour ne pas tirer une vengeance immédiate de cet acte si grossièrement hostile. Il laissa la métropole de la Cilicie à son rival, et s'en alla chercher plus loin une autre victoire à remporter (*).

Baudouin, maître de Tarse, et voyant désormais dans tout croisé un ami douteux sinon un ennemi, eut l'infamie de refuser l'entrée de la ville à une bande de pèlerins harassés qui lui demandaient l'hospitalité. Dans la nuit, les Chrétiens, au nombre de trois cents seulement, furent surpris et égorgés par la cavalerie turque qui tenait la campagne. Le lendemain, les soldats de Baudouin eux-mêmes s'indignèrent contre l'égoïsme cruel de leur chef, l'assaillirent de flèches, et le forcèrent à se réfugier dans une tour. Mais, aussi fourbe que perfide, Baudouin allégua pour excuse de son odieuse conduite le traité conclu avec les indigènes, et pourtant il fut obligé, pour se réhabiliter quelque peu, de proposer à sa troupe de venger leurs frères, dont les cadavres étaient encore étendus en face des murailles. On attaqua donc les quelques Turcs qui défendaient encore un des quartiers de la ville, on les vainquit, et on les passa tous au fil de l'épée. Puis, comme les Lorrains étaient sortis pour ensevelir les victimes de la veille, ils aperçurent une flotte qui s'approchait de la côte. C'étaient des corsaires flamands; ils venaient se joindre à l'expédition sainte, et, grâce à ce renfort inattendu, Baudouin, tout en conservant Tarse, put continuer ses explorations toutes personnelles sous le saint couvert de la croix.

Par une déplorable fatalité, Baudouin prit précisément la même route que Tancrède, et ne tarda pas à le rejoindre. Tancrède venait de s'emparer de Malmistra, lorsqu'il vit la troupe de Baudouin s'approcher. Quoi qu'il fît, il ne put cette fois calmer l'irritation de ceux qui l'accompagnaient. Chevaliers pour la plupart, ils n'accordaient à Tancrède de suprématie que dans le combat; violents et grossiers de leur nature, pour décider leur chef à se venger de Baudouin, ils allèrent jusqu'à l'injurier. Albert d'Aix, le chroniqueur, rapporte ces paroles que Richard, prince de Salerne, tint à ce propos à Tancrède son parent: « Va, tu es devenu aujourd'hui même le plus vil de tous les hommes! oh! s'il y avait quelque courage en toi, tu ferais retomber sur Baudouin les outrages que tu en a reçus! » A ces mots, Tancrède ne put répondre qu'en tirant son épée, et en se mettant à la tête des furieux qui se préparaient à partir sans lui. Aussi bien Baudouin semblait avoir voulu les pousser à bout: il s'était établi en face des murailles de Malmistra, et y avait fait dresser ses tentes comme s'il eût voulu, ainsi qu'à Tarse, attendre l'occasion d'une trahison. Malgré son nombre inférieur, la troupe de Tancrède ne s'en précipita pas moins, la lance au poing, contre les Flamands de Baudouin. Cette brusque attaque surprit ces derniers, et jeta d'abord quelque confusion parmi eux. Mais bientôt ils se rallièrent, entourèrent leurs assaillants, et, malgré une lutte acharnée, les forcèrent à rentrer pêle-mêle dans la ville et à abandonner plusieurs prisonniers, entre autres l'insolent prince de Salerne.

Le lendemain, la raison revint à ces fous. Ils s'envoyèrent mutuellement des députés, et afin d'expliquer leur conduite haineuse et coupable, ils la rejetèrent sur une inspiration céleste qui les aurait poussés les uns contre les autres. Pour ne pas se faire d'excuses réciproques, ces pieux chrétiens préféraient accuser la Providence; pour sauver leur honneur, ils compromettaient sans scrupule la sainteté de Dieu. Quoi qu'il en soit, les deux chefs n'en jurèrent pas moins solennellement d'oublier leurs torts. Les deux troupes s'étant réunies, Tancrède et Baudouin s'embrassèrent devant leurs soldats. Réconciliation factice, qui était bien loin d'expier un crime aussi odieux que préjudiciable; odieux comme lutte entre chrétiens, préjudiciable comme exemple funeste donné à l'armée (*).

DÉSERTION DE BAUDOUIN.

Cependant, dans cette querelle fratricide, Tancrède était le moins coupable.

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*, et Foulcher de Chartres, *les Gestes des Francs*, etc.

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes*, etc., et Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jéru salem*.

Baudouin l'avait provoqué, outragé, bravé. Tous les croisés le pensèrent ainsi. Quand les deux avant-gardes eurent été rejointes par l'armée, Godefroy reprocha à son frère sa conduite devant Tarse. Ces reproches du duc de Bouillon, loin de changer l'esprit de Baudouin, ne parvinrent qu'à l'irriter. Toujours préoccupé de toute autre chose que de la délivrance du saint sépulcre, il ne rêvait qu'à une conquête personnelle. Arrogant avec les petits, dissimulé avec ses égaux, il s'attira bientôt l'antipathie de tous. Alors son âme s'ulcéra de plus en plus, et malgré les bons conseils de son épouse Gundeschilde, femme sainte, qui avait pris la croix autant par religion que par dévouement à son mari, Baudouin n'en persista pas moins dans ces projets contraires à l'unité de l'expédition. C'est que pour lui, à côté de l'ange, il y avait un démon; et qu'il préférait écouter les paroles tentatrices de l'un que les recommandations pacifiques de l'autre. Ce démon était un aventurier arménien, qui se disait prince détrôné par ses propres sujets, et qui, réfugié à Constantinople, y avait tellement intrigué qu'on avait été contraint de l'incarcérer. Puis étant parvenu à s'échapper de prison, il n'avait rien trouvé de mieux pour mal faire que de s'attacher à la croisade. Habile, actif, doué de ce verbiage que ses pareils possèdent presque toujours, il cherchait des dupes, il trouva Baudouin. Grâce à sa perversité intelligente, il pénétra facilement le caractère de l'ambitieux chevalier: par ses flatteries il surprit sa confiance; par ses suggestions il enflamma de plus en plus la passion dominante de celui qu'il voulait exploiter. Gundeschilde avait beau faire, elle perdait chaque jour du terrain dans le cœur perverti de son époux. Enfin le bon génie céda au mauvais : abreuvée de chagrins, désespérée comme les âmes tendres qu'on repousse, Gundeschilde mourut.

Au lieu d'être une douleur, cette perte fut un débarras pour Baudouin. Libre à l'avenir de tout lien, il ne chercha plus que l'occasion d'abandonner la croisade religieuse, et d'en entreprendre une à son profit. Pancrace, tel était le nom de l'aventurier arménien, avait inspiré au frère de Godefroy la mauvaise pensée de la désertion, et il put désormais la développer sans obstacle. Il lui parlait sans cesse de la richesse et de la fécondité des pays d'Orient. Il critiquait l'expédition sainte, qui, loin de se diriger vers les grasses plaines de la Mésopotamie, allait se fourvoyer dans les âpres montagnes du Liban pour aboutir aux champs désolés de la Palestine. Il se moquait du Jourdain, fleuve sans vertu et sans eau, et vantait l'Euphrate qui, à l'instar du Nil, laissait sur les terres qu'il traversait un limon épais et fécond. Il faisait entrevoir à Baudouin la gloire unie à la fortune. Il exaltait à la fois toutes ses passions. Le cadet de Lorraine ne tarda pas à se laisser convaincre, et en arriva à ne plus cacher ses projets.

Mais un scrupule auquel il ne s'attendait pas surgit tout à coup dans le cœur de ceux qui l'avaient accompagné jusqu'alors. Ses plus fidèles chevaliers, lorsqu'il leur parla de quitter l'armée, refusèrent de le suivre. Malgré ses instances, ses prières, ses emportements, aucun d'eux ne lui céda. Force lui fut de s'adresser aux soldats les plus obscurs et les plus avides. Il promit de nombreux butins à la tourbe grossière vers laquelle il fut réduit à tourner ses vues, et encore ne put-il réunir qu'environ quinze cents fantassins et deux cents cavaliers. Lorsque cet embauchage fut connu, il indigna toute l'armée. Godefroy, qui avait encore la faiblesse de compter sur l'honneur et sur la piété de son frère, lui députa plusieurs évêques et plusieurs princes pour le ramener à de meilleurs sentiments. Mais les efforts des uns et des autres furent inutiles : Baudouin n'avait jamais été sincèrement religieux, et il ne mettait son honneur qu'à conquérir comme que comme une principauté quelconque. La raison étant impuissante, on voulut employer la force. Il fut défendu, sous les peines les plus sévères, à tout croisé de quitter l'armée. La nuit même où cette décision fut prise, Baudoiun s'en alla du camp avec la horde de pillards qu'il avait enrôlée (*).

La croisade, parvenue à Marasch, devait désormais se diriger vers le sud,

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

Baudouin se hâta de pointer vers l'est. Le hasard le servit tout d'abord : les Turcs avaient fui du pays qu'il traversa. Il put, presque sans coup férir, s'emparer des villes de Turbessel et de Ravnel. Pancrace voulut avoir le prix de ses perfides conseils : il réclama l'une des deux cités. Baudouin, aussi avide qu'ambitieux, refusa. Alors Pancrace employa la ruse. Baudouin lui répondit par la force. Pancrace, qui tenait la forteresse de Ravnel, tardait à la rendre au rude Flamand. Celui-ci l'y obligea en le chargeant de fers, et en l'accablant de coups. Après ce rigoureux traitement Pancrace et les siens abandonnèrent Baudouin; mais ce dernier n'en trouva pas moins des guides pour le mener jusqu'à Édesse.

Cette ville avait échappé par un singulier hasard à la conquête des Turcs. Ancienne métropole de la Mésopotamie, après avoir perdu son royaume, elle était restée comme une île chrétienne au milieu d'un océan musulman. Mais le petit prince grec, du nom de Théodore, qui y régnait ne pouvait conserver de sécurité sur son étroit territoire qu'en payant aux Turcs des tributs de plus en plus élevés. Édesse était donc inquiète et tremblante, et sans s'informer de la moralité de ceux qui venaient à elle, en les sachant chrétiens, elle les prit pour des sauveurs. Elle envoya donc vers Baudouin douze de ses principaux habitants et son évêque pour demander assistance. Baudouin, enchanté de cette démarche, qui lui donnait des airs de libérateur, se prépara aussitôt à passer l'Euphrate, qui le séparait du territoire d'Édesse. Comme il avait laissé garnison sur toute sa route, et qu'il n'avait plus avec lui qu'une centaine de cavaliers, il chercha à éviter les Turcs, et put arriver sans combat jusqu'à la ville grecque. Le peuple le reçut avec des acclamations d'allégresse : c'était un défenseur jeune et brave qui lui venait, et son prince était vieux et pusillanime. Ce prince, inquiet de la réception triomphale de cet étranger, fut pourtant forcé de lui offrir la seconde place à sa cour et le partage de ses trésors. Mais ce n'était pas là l'affaire de l'ambitieux Lorrain. Son orgueil se soulevait à l'idée d'être à la solde d'un prince étranger, et il repoussa avec mépris les offres de Théodore d'Édesse. Le peuple murmura : il ne voulait pas laisser repartir son défenseur. Théodore, qui n'avait pas d'enfant, proposa alors à Baudouin de l'adopter. Celui-ci accepta, et, selon la coutume des Byzantins, passa entre la chemise et la chair nue de Théodore, puis lui donna l'accolade de la parenté.

Le rêve de Baudouin se réalisait, et il ne songea plus qu'à défendre et à augmenter la principauté qui devait lui appartenir un jour. Allié à un prince arménien appelé Constantin, loin de continuer le tribut aux musulmans, il marcha contre eux, et alla assiéger leur ville voisine de Samosate. Baudouin, assez mal secondé par ses nouveaux sujets, et voyant le siége de Samosate se prolonger, revint bientôt à Édesse. On y était monté contre Théodore; on l'accusait d'intelligences avec les Turcs. Baudouin se garda bien de justifier son père adoptif, et même il eut l'infamie de laisser comploter ouvertement contre celui qu'il était de son devoir de défendre. L'émeute, d'abord assez bénigne, devint bientôt furieuse. On ne voulait d'abord qu'expulser Théodore, on finit par le précipiter du haut des remparts. Puis son corps fut traîné par les rues, et insulté de toutes les façons aux yeux de son fils adoptif. Baudouin n'eut garde de s'indigner; mais, dès qu'il fut proclamé maître, il fit peser sur Édesse une main de fer. Le peuple avait changé son soliveau inoffensif contre une grue vorace (*).

Baudouin, au comble de ses désirs, oublia complétement la croisade. Ne pensant plus qu'à étendre sa principauté, il acheta Samosate, qu'il n'avait pu prendre par les armes. Puis, époux aussi oublieux que chrétien sans foi, il épousa la nièce d'un prince arménien, ce qui recula ses limites jusqu'au Taurus. Ce perfide allié, ce chevalier sans honneur, qui avait quitté ses compagnons dans le péril, aurait dû être maudit par tous les croisés; mais il avait réussi, tout lui fut pardonné ! De jour en jour Baudouin vit arriver à lui de nouveaux chevaliers qui grossi-

(*) Voyez Matthieu d'Édesse, *Histoire d'Arménie.*

rent son armée, et augmentèrent sa cour; plus tard enfin il devait le premier profiter de la conquête d'une armée qu'il avait désertée : la destinée réservait le trône de Jérusalem à celui qui avait trahi son serment et abandonné ses frères avant le siége de la ville sainte.

LES CROISÉS DEVANT ANTIOCHE.

Le siége d'Antioche se divise en deux parties : la honte, la gloire. Au commencement, une abondance momentanée amène avec elle l'orgie et les débauches de toutes espèces; puis, comme résultat d'un gaspillage insensé, une misère plus profonde que jamais, et à sa suite la crapule la plus ignoble, la désertion la plus déshonorante. Deux hommes sauvèrent alors l'armée chrétienne, Adhémar par ses vertus, Tancrède par son courage. Grâce à leur exemples les croisés se relevèrent de leur fange et de leur désespoir, et, par des actes répétés de vaillance, ils parvinrent à se sauver d'une destruction complète. Entrons dans les détails.

Ce ne fut qu'en septembre 1097 que les croisés arrivèrent en Syrie, et dans quel état! Ils avaient abandonné presque tous leurs chariots dans le mont Taurus ou dans le mont Amanus. Après les chariots, ce furent les bagages qu'ils laissèrent rouler dans des ravins; après les bagages, ce furent, pour quelques-uns, leurs armes mêmes qu'ils rejetèrent, faute de pouvoir les porter davantage. Puis, comme leurs vêtements s'étaient tout déchirés aux rochers de la route, plusieurs d'entre eux s'étaient habillés des dépouilles de l'ennemi, qui de la longue robe du juif, qui du turban des sectateurs de Mahomet. C'était donc harassé de fatigue, épuisé de besoins, presque sans armes, et dans un déguisement moitié grotesque, moitié lamentable, que le gros de l'armée arriva devant les murs d'Antioche.

La foule des pèlerins aurait voulu tourner la ville, et passer outre. Elle n'avait plus de force que pour marcher jusqu'à Jérusalem; l'idée seule d'un long siége l'effrayait, la désesperait. Les chevaliers en jugèrent autrement; et la foule, abrutie par les souffrances, incapable de faire un pas sans ses défenseurs, fut obligée d'en passer par où ces derniers voulurent. Les chevaliers avaient peut-être raison de ne point laisser derrière eux une cité de l'importance d'Antioche. Peut-être aussi était-il bon de frapper un grand coup, de ne pas permettre à l'ennemi de se remettre de son émotion première? Mais dans ce cas il eût fallu entreprendre le siége avec intelligence et le pousser avec vigueur. Or, comment le commencer sans machines de guerre; comment le hâter en ne s'efforçant pas même d'investir la place tout entière? Les chefs croisés ne surent ni entourer la ville, ni lui couper les communications avec la campagne.

Le siége d'Antioche, du reste, devait présenter d'assez sérieuses difficultés. Sans être aussi puissante et aussi peuplée que du temps de la domination romaine, ou sous le règne des Ommiades, cette capitale avait encore trois lieues de circuit, des murailles d'une solidité extrême, trois cent soixante tours de combat, une citadelle au sommet d'un roc, des fossés profonds, un fleuve sur un de ses côtés, un marais sur l'autre, et enfin des collines impraticables de distance en distance. Il suffisait d'une garnison de quelques milliers d'hommes pour y tenir longtemps contre une armée bien approvisionnée, et bien munie. Or Baguisian, émir presque indépendant qui possédait cette ville et son territoire, s'y était renfermé avec sept mille cavaliers et vingt mille fantassins. Il avait su, en outre, se défaire des bouches inutiles, en mettant hors de ces murs la plupart des Grecs et des Arméniens qui habitaient la ville. Enfin, grâce à la maladresse des croisés, il put, comme on le verra, se ménager sans cesse des communications avec l'extérieur. Plein donc de résolution et d'espoir, il se promit de se défendre vigoureusement derrière ses hauts remparts, tandis qu'il envoyait ses deux fils demander des secours à ses alliés de l'Anti-Liban et de la Mésopotamie, à Kerbogha, maître de Mossoul, et à Dekak, maître de Damas (*).

Sans s'inquiéter ni des forces, ni des projets des assiégés, les croisés, après s'être emparés de quelques villages en-

(*) Voyez Kemal-Éddin, *Histoire d'Alep.*

vironnants, s'approchèrent des murs d'Antioche bannières déployées, au son des tambours, des clairons et des trompettes, aux cris tumultueux de la multitude. Mais leurs bruits divers, tout prodigieux qu'ils fussent, ne firent pas tomber les remparts d'Antioche comme ceux de Jéricho; et, après cette scène inutile de jactance il leur fallut songer à s'établir autour de la ville. Divisés toujours en quatre nations principales, ils formèrent quatre camps qu'ils entourèrent de fossés. Le premier de ces camps, appuyé à l'Oronte, placé au nord de la ville, était celui des Lorrains et des Teutons de Godefroy; puis venaient les Provençaux de Raymond; puis les Français et Normands de Hugues et de Robert; enfin les Italiens de Bohémond et de Tancrède. Quelle que fût l'étendue de ces divers quartiers, ils ne couvraient environ qu'un tiers de la ville. Les croisés avaient complétement négligé la partie occidentale d'Antioche, défendue par l'Oronte, et la partie méridionale par des collines élevées. Il n'y avait donc en réalité rien de bien terrible dans cette armée, qui n'empêchait pas les assiégés de recevoir des secours par la montagne et des provisions par le fleuve. Aussi les Turcs, lors du mouvement général des assiégeants ne se donnerent-ils pas même la peine de paraître en nombre sur les remparts, et de répondre aux provocations chrétiennes. Cette solitude et ce silence étaient, d'ailleurs, un piége où les croisés ne manquèrent pas de tomber.

Dès qu'ils virent, en effet, que la ville semblait une tombe et que la campagne leur était abandonnée, ils ne songèrent plus qu'à se dédommager brutalement des privations qu'ils avaient endurées. Leur camp fut presque laissé sans défenseurs, et le plus grand nombre de ceux qui pouvaient marcher le quittèrent pour aller en maraude à droite et à gauche, pour se répandre de tous côtés. Les fruits pendaient encore aux arbres, les raisins aux ceps : ils les arrachèrent, et les dévorèrent avec avidité. Il y avait dans les champs des silos remplis de grains, ils les pillèrent; il y avait dans les prés des troupeaux nombreux, ils les emmenèrent. Puis, dans cette abondance extrême, loin de conserver mesure et prévision, loin de réserver quelque chose pour leurs besoins à venir, ils gâchèrent toutes les provisions qu'ils n'absorbèrent pas immédiatement : ils choisissaient dans le bœuf et le mouton les parties les plus délicates, jetant aux chiens les autres.

A la suite de la gloutonnerie vinrent le jeu et la débauche. La licence était à son comble. La voix des chefs et les exhortations des prêtres n'étaient plus écoutées. Quelques-uns même de ces derniers donnaient l'exemple du vice le plus déhonté. Ainsi Alberon, archidiacre de Metz, se laissait surprendre par les Turcs, dans les herbes d'une verdoyante prairie, jouant aux dés avec une dame syrienne d'une *grande beauté et d'une haute naissance,* dit la chronique. Il ne se passait pas de jour que les assiégés ne fissent main basse sur des couples d'amoureux ou sur des groupes d'ivrognes. On laissait à toute heure les Musulmans sortir d'Antioche, tomber sur les bandes éloignées du camp, et terminer les orgies des croisés dans des flots de sang. Quand les Turcs n'égorgeaient pas sur place ceux qu'ils surprenaient, ils les emmenaient à la ville, les décapitaient sur les remparts, et lançaient leurs têtes dans les rangs des Chrétiens. Tel fut, entre autres, le sort d'Alberon et de sa compagne (*).

Ces entreprises répétées de leurs ennemis finirent par ouvrir les yeux aux croisés abrutis par la débauche. Comme faute de machines de siége, ils ne pouvaient tenter un assaut, ils écoutèrent les conseils et suivirent les exemples que leur donna le brave Tancrède. Les uns cherchèrent à démolir un pont jeté sur un marais et qui servait aux sorties des assiégés; d'autres, conduits par Tancrède lui-même, se mettaient en embuscade et attendaient ainsi les fourrageurs ennemis. Un jour ils en tuèrent soixante dix; une autre fois ils en dispersèrent en plus grand nombre encore. C'était toujours Tancrède qui conduisait ces petites expéditions, dont le but le plus sérieux était d'entretenir l'activité de l'armée. Singulier homme que ce Tancrède, qui avait, outre la bravoure com-

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

mune à tant de chevaliers, une modestie contraire aux mœurs de son époque! Étant une fois parti en inspection avec un seul écuyer, il tomba dans un gros de Turcs, en tua plusieurs, les mit tous en déroute, et après le combat fit jurer à son compagnon de ne rien dire de sa victoire. Était-ce, du reste, pur acte de modestie de la part du preux chevalier? N'était-ce pas plutôt pour ne pas laisser l'armée se reposer sur le courage de quelques hommes comme lui, que Tancrède ordonnait qu'on ne divulguât pas ses exploits tout personnels? Quoi qu'il en soit, gloire à lui, car il fut le seul, dans un moment donné, qui prit à cœur l'honneur de l'armée et le but de la croisade.

MISÈRE ET FAMINE DANS LE CAMP CHRÉTIEN.

Cependant durant ces festins et ces débauches, durant ces escarmouches sans résultat, deux mois s'étaient écoulés, et l'hiver était venu. Ce fut un bien triste réveil pour les croisés : la nature, de belle devint affreuse; le ciel si pur se couvrit de nuages; des pluies torrentielles et continues inondèrent les prairies, ramollirent tellement les terres que les pieux n'y tenaient plus. Les pavillons s'écroulèrent; les tentes fléchirent; l'humidité attaqua à la fois la corde des arcs et le fer des épées. On voulut construire des cabanes : le bois ne résista pas plus que la toile à l'impétuosité des eaux et au souffle des vents. Une froidure pénétrante et sans remède atteignit l'armée, et la fit souffrir de jour en jour davantage. Bientôt aussi la faim se joignit au froid. Les environs d'Antioche étaient épuisés; la végétation des montagnes avait été emportée par les vents, celle des plaines submergée par les eaux.

De la détresse générale naquit l'égoïsme particulier. Ceux qui trouvaient quelques provisions les gardaient pour eux et en cachaient le superflu, loin de le partager entre leurs frères. La disette devint telle qu'il ne fallut plus songer qu'à chercher des vivres, coûte que coûte, en quelques lieux éloignés qu'il fallut aller. Malgré le danger de laisser le camp dépourvu de ses meilleurs soldats, une expédition lointaine pour se procurer les aliments les plus nécessaires fut résolue en conseil. Le matin de Noël, après la première messe, vingt mille croisés quittèrent le camp et se dirigèrent vers l'Orient, sous le commandement du prince de Tarente et du comte de Flandre. Avant leur retour, ce qu'on avait redouté, arriva : les assiégés firent en grand nombre une sortie vigoureuse, et eurent facilement raison d'hommes épuisés de fatigues et de besoin. Le combat fut meurtrier sans heureusement être décisif, et les Italiens de Bohémond, étant revenus avec des provisions, rendirent la force et l'espérance à l'armée, et retinrent dans les murs d'Antioche les Turcs qui s'apprêtaient à une nouvelle attaque (*).

Mais la saison ne s'améliorait pas; les expéditions à la recherche de vivres avaient beau se répéter, elle n'avait plus de chances heureuses : tout le pays à dix lieues à la ronde était ravagé ou abandonné. On avait espéré des secours par mer de Constantinople : mais la tempête était permanente, et empêchait toute flotte de se risquer sur les côtes. Celle des Génois et des Pisans avait quitté le petit port de Saint-Siméon, situé à trois lieues du camp chrétien. Toute ressource était perdue, tout espoir détruit. Alors tombèrent sur l'armée des calamités sans pareilles : la maladie, la faim, la rage furieuse. La plupart des croisés n'avaient plus ni pain, ni abri, ni vêtements. Ils en étaient réduits à dévorer des rats et des crapauds, à mâcher des racines, à boire le sang de leurs chevaux, à s'en arracher les membres. Et ce n'était pas tout : pour pouvoir manger cette viande coriace ou ces animaux immondes, faute de branches d'arbres, de roseaux secs, de combustibles ordinaires, ils étaient contraints à brûler le bois de leurs arcs, le cuir de leurs selles, la toile de leurs tentes, la laine de leurs manteaux. C'était une désolation universelle, qu'augmentait encore une mortalité terrible.

Eh bien! dans cette misère épouvantable, au milieu de ces agonisants, à travers ces cadavres qui pourrissaient sur la terre humide, il y avait encore place pour la prostitution, pour les vices les plus infâ-

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem*.

mes. Le camp des pèlerins ressemblait à une Sodome affamée. Tous ceux à qui il restait encore quelque peu de force et un sentiment de dégoût fuyaient ce cloaque de la lubricité unie à la famine. Les uns rebroussaient chemin vers la Cilicie; les autres fuyaient du côté de la Mésopotamie. Robert Courte-heuze se retira a Laodicée; Tatice, général des Grecs auxiliaires, retourna à Constantinople. Guillaume, ce vicomte de Melun que nous avons vu piller les habitants de ses domaines pour partir en croisade, déserta à son tour; enfin Pierre l'Ermite lui-même, le premier auteur de cette expédition malheureuse, le premier prêcheur du pèlerinage armé, Pierre l'Ermite dont la sainteté n'avait duré qu'un an, le courage un jour, s'échappa nuitamment du camp des Chrétiens. Il fallut que Tancrède, l'homme de la résolution et de l'espérance, se mît à la poursuite de celui dont la présence était encore quelque chose pour les masses Tancrède, s'il était brave, était aussi quelque peu brutal et violent: il accabla le lâche ermite Pierre d'invectives de toutes sortes, et le ramena au camp à coups de plat d'épée. Ce retour d'un fanatique désillusionné ne fit pas tout le bien qu'en attendait Tancrède. Les chefs étaient aussi désespérés que les soldats : Godefroy était malade, Raymond de Saint-Gilles et Bohemond de Tarente attendaient la mort dans leur armure. L'armée allait s'éteindre peu à peu dans le désespoir, dans le blasphème et dans la crapule, lorsqu'un prêtre, bien autrement saint que Pierre l'Ermite, aussi sage que vaillant, aussi religieux que résolu, qui avait donné jusque-là autant de preuves de bravoure que de véritable piété, dur à la fatigue, infatigable au combat, chaste et sobre toujours, grand cœur et noble esprit, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat du pape, se leva enfin, et commença son rôle magnanime.

Il fallait à Adhémar autant d'énergie militaire que de mansuétude cléricale. Il lui fallait, avant tout, réprimer des vices hideux, arrêter une démoralisation contagieuse. C'étaient les foudres de l'Église dont il avait besoin tout d'abord : il s'en servit avec vigueur contre les débauchés et les lâches. Il menaça ceux-ci, il fit honte à ceux-là; il ordonna à tous des jeûnes et des prières expiatoires. Un tremblement de terre vint à propos pour justifier les paroles de colère céleste qui sortaient journellement de sa bouche. Les croisés furent aussi effrayés par le cataclysme physique que par les anathèmes de leur chef religieux. Ils commencèrent à s'amender, à se repentir, à mettre un frein à leurs désordres. Alors, afin que la plaie qui se fermait ne se rouvrît plus, Adhémar composa un tribunal des principaux prêtres et chevaliers pour poursuivre et punir les futurs coupables. Ce tribunal fut très-rigoureux : il marquait d'un fer rouge ceux qui se livraient à la passion du jeu et ceux qui blasphémaient le saint nom du Seigneur; les moines lubriques étaient frappés de verges; les adultères étaient condamnés à de terribles supplices. Enfin, pour écarter toute tentation à venir, on enferma les femmes dans un camp séparé (*).

Outre la prostitution, l'espionnage portait aussi à l'armée le plus grand des préjudices. Bohémond se chargea d'en délivrer les croisés. Il ordonna que tout espion fût coupé en morceaux et rôti pour servir à la nourriture de ses soldats affamés. Quoique les Italiens du prince de Tarente n'aient jamais mangé de chair humaine, on le crut, on s'en épouvanta, et le nombre des espions diminua comme par enchantement. Ce stratagème réussit même auprès des Turcs. Ils s'imaginèrent qu'ils auraient affaire dorénavant à des cannibales, et respectèrent le quartier des Italiens beaucoup plus que ceux des autres nations. C'était là un expédient de soldat féroce et grossier. Le moyen qu'employa Adhémar pour prouver aux Turcs la persévérance des Chrétiens fut aussi ingénieux que productif. Il ordonna que les terres qui environnaient le camp fussent labourées et ensemencées à mesure que les eaux les abandonneraient. On fit ce qu'il demandait, et l'armée chrétienne fut rassurée contre la famine en même temps que ses ennemis s'inquiétaient de la prolongation possible du siége. Ainsi, par sa rigueur

(*) Voyez l'abbé Guibert, *Gesta Dei per Francos*.

austère, par ses menaces du courroux divin, par ses utiles conseils, Adhémar de Monteil avait commencé la régénération de l'armée; le ciel fit le reste. Le froid cessa tout à coup, les épidémies perdirent de leur intensité, des vivres arrivèrent des îles de Chypre, de Chio et de Rhodes, enfin Godefroy, remis de ses blessures, se montra aux yeux de tous; et, pour les pèlerins superstitieux, ce dernier apparut comme l'astre de la victoire, de même qu'Adhémar avait semblé celui de l'expiation.

AMBASSADE DU KHALIFE D'ÉGYPTE.

Malgré les malheurs successifs des croisés, malgré la lenteur de leur expédition, leur persévérance n'en jeta pas moins l'effroi dans certaines populations musulmanes, et n'en fit pas moins réfléchir ceux qui prévoyaient les résultats de la croisade. Parmi ces derniers il s'en trouva qui voulurent profiter de cet ébranlement de l'Occident, de cette épouvante de l'Orient asiatique. Les Fathimites d'Égypte, les plus politiques peut-être d'entre les Mahométans, avaient prudemment reculé devant les conquêtes prodigieuses des trois grands sultans seldjoukides; mais lorsque Melik-Schah eut détruit l'avenir de sa dynastie en séparant son empire entre tous ses parents, les Fathimites relevèrent la tête, intriguèrent avec adresse, excitèrent sous main la jalousie des différents émirs de l'Asie Mineure, les divisèrent, les poussèrent les uns contre les autres, tout cela pour profiter de ces haines, de ces discordes, de ces guerres intestines. Les événements leur furent favorables au delà même de leurs espérances. Le khalife de Bagdad n'était plus qu'une ombre de souverain : les gouverneurs turcs de son palais ne lui avaient laissé qu'une vaine autorité spirituelle; et, grâce au schisme d'Ali, dont les Fathimites étaient les plus puissants représentants, l'Islam se divisait désormais en deux grandes sectes au profit des ambitieux descendants d'Obaïd-Allah. Sûrs de leur prépondérance en Afrique, les Fathimites recommencèrent donc à jeter les yeux sur la Syrie et songèrent à en faire une annexe définitive de leur empire. Avec leurs flottes nombreuses il ne leur fut pas difficile de s'emparer de plusieurs villes maritimes de la côte syrienne, Saint-Jean d'Acre, Tyr, Sidon. Puis, pour se défaire des Ortokides, ils n'eurent besoin que de pousser les populations. Elles abhorraient la tyrannie des farouches Turkomans; elles avaient oublié celle du fathimite Hakem, bien plus terrible pourtant, et elles se livrèrent de nouveau aux Égyptiens. La Palestine tomba ainsi au pouvoir des khalifes du Kaire; et ils pouvaient déjà espérer la conquête du reste de la Syrie, lorsque de nouveaux compétiteurs leur vinrent tout à coup d'Occident (*).

Combattre les croisés paraissait fort chanceux aux prudents Fathimites : ils essayèrent d'abord de s'entendre avec eux. Leurs perpétuels rapports commerciaux avec les races méridionales de l'Europe, leur trêve intéressée avec l'empire byzantin, leur avaient donné la connaissance du caractère des Chrétiens, et ils comptaient bien exploiter la naïveté proverbiale des Francs. Ils résolurent, en conséquence, de leur envoyer des ambassadeurs pour les tromper, s'il était possible, et pour savoir tout au moins à quoi s'en tenir sur leur force militaire, leur organisation intérieure, leurs tendances futures. Dès le printemps de 1098, ils expédièrent un envoyé pour annoncer l'arrivée prochaine de leurs députés au camp des Chrétiens, et réclamer pour eux sûreté et protection. Les chefs croisés voulurent bien recevoir l'ambassade, et firent répondre qu'elle pouvait se présenter sans crainte. Il y eut dès lors parmi les Chrétiens une émulation très-habile pour dissimuler les souffrances qu'ils avaient endurées, les pertes qu'ils avaient éprouvées, tous les dommages de la famine et de l'hiver. Les tentes, que les vents et la pluie avaient rendues inutiles, ils les dressèrent de nouveau, et les parèrent avec le plus grand soin. Toutes les épées furent fourbies, toutes les armes nettoyées, toutes les bannières et banderoles étalées. On attacha des écus à des pieux pour se livrer à l'exercice de la *quintaine*; on prépara des terrains pour des courses à cheval. Aussi, quand les envoyés du Kaire entrèrent au camp des croisés, ils ne virent partout que jeux et joie,

(*) Voyez Abou'l-Féda, *Ann. moslem.*

abondance apparente, tranquillité d'esprit et comme certitude de la victoire. Ils s'attendaient à trouver des affamés et des misérables; quel ne fut pas leur étonnement d'être promenés à travers une foule rieuse et active, parmi des jeunes gens qui s'exerçaient à la lance, qui faisaient tournoyer leurs chevaux richement harnachés, ou qui s'occupaient, sans préoccupation aucune, d'amusements de toutes sortes mêlés d'exercices utiles, qui alternaient entre des joutes et des parties d'échecs. Le stratagème réussissait à merveille : les trompeurs étaient trompés (*).

Ce fut dans une tente somptueusement ornée qu'eut lieu la conférence entre les chefs principaux de l'armée et les ambassadeurs du khalife fathimite. Ceux-ci se récrièrent d'abord contre cette nuée de pèlerins se dirigeant, le glaive au poing, vers la ville sainte. Cela leur semblait contraire aux usages établis, aux habitudes des Orientaux, qui n'allaient jamais ainsi à la Mekke, au respect qu'on doit à la maison de Dieu, dans laquelle il ne faut se présenter qu'avec humilité. Après avoir blâmé le pèlerinage armé, ils promirent aux croisés, au nom de leur maître, possesseur actuel de Jérusalem, que tous les Francs qui viendraient avec la besace et le bâton dans la cité sacrée seraient désormais reçus avec honneur et prodigalité, défrayés abondamment de toutes choses, libres de parcourir tous les lieux saints de la Palestine. Que si, au contraire, les Francs persistaient à se rendre par force à Jérusalem, la colère terrible de l'Islam tomberait sur eux. Les chefs croisés, loin de s'épouvanter de ces menaces, n'en furent que blessés, et répondirent arrogamment qu'ils étaient envoyés pour rendre au Christ son ancien héritage, ajoutant, selon la chronique : « Nous nous confions en celui qui a « instruit notre main à combattre, et « qui rend notre bras fort comme un « arc d'airain; le chemin s'ouvrira à « nos épées, les scandales seront effacés, « et Jérusalem tombera en notre pouvoir. »

Cependant, la conférence ne se termina pas que par de vaines provocations. Les croisés consentirent à laisser quelques-uns d'entre eux accompagner les Égyptiens au Kaire. On ne repoussait pas définitivement l'offre de la paix, et l'on voulait étudier ce que pouvait rapporter l'alliance des Fathimites. Avant que les envoyés des Alides fussent rembarqués, un événement heureux vint tout à coup corroborer la haute opinion qu'ils emportaient de la croisade. On avait appris au camp chrétien que Dekkak de Damas, que Redouan d'Alep, que Sokman, fils d'Ortok, et plusieurs autres émirs des environs venaient avec vingt mille cavaliers au secours d'Antioche. Bohémond et ses infatigables Italiens marchèrent à la rencontre de la troupe musulmane, lui livrèrent bataille entre le lac Blanc et l'Oronte, et la vainquirent. Le lendemain de ce brillant combat, les croisés envoyèrent sur quatre chameaux deux cents têtes de leurs ennemis aux ambassadeurs égyptiens, qui étaient encore au port Saint-Siméon. Cet hommage, tout oriental dans la forme, plut aux Alides, qui voyaient dans ces dépouilles sanglantes l'humiliation de leur perpétuels adversaires les Sunnites, et leur estime pour les Francs s'en augmenta d'autant. L'ambassade avait bien tourné pour les Latins : ils avaient ébloui ceux qu'on leur envoyait pour les humilier.

PRISE D'ANTIOCHE PAR LES CROISÉS.

Le retour du printemps rendit aux hostilités leur ardeur première. Les assiégés faisaient des sorties nombreuses et avec des chances diverses. On se battait, des deux parts, avec plus de rage et de fanatisme que jamais. Pour exaspérer les croisés, les soldats de Baguisian, qui dans un combat avaient enlevé une image de la Vierge, l'insultèrent de toutes façons du haut de leurs remparts. Les Chrétiens répondirent à cette provocation en exposant sur des pieux les têtes de leurs prisonniers. C'était une guerre à mort, une extermination réciproque. Les assiégés profitaient de toutes les fautes des assiégeants. Un jour, ces derniers étant allés en masse confuse au-devant d'une flotte génoise de ravitaillement, les Turcs tombèrent sur eux lorsqu'ils revenaient chargés de vivres et

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem*.

en firent un grand carnage. Bohémond et Raymond de Saint-Gilles eurent beau faire, ils ne purent empêcher la déroute des leurs. Déjà les Musulmans étaient occupés à couper les têtes des Chrétiens, lorsque Godefroy, suivi de son frère Eustache, de Hugues de Vermandois, de Robert de Flandre et de leurs chevaliers, se précipita sur les massacreurs, et leur fit expier chèrement leur première victoire. Bagui-sian envoya des renforts à ses soldats qui pliaient. Il en résulta une mêlée de plus en plus grande, où l'avantage demeura toujours aux croisés. Cette bataille dura toute la journée; il s'y fit nombre d'actes de valeur; tous les chefs, Tancrède et Adhémar en tête, s'y distinguèrent tour à tour : mais la palme du courage et de la force resta à Godefroy. Ce fut lui qui porta les plus rudes coups, ce fut lui qui s'adressa aux plus redoutables ennemis. On le vit, entre autres exploits, attaquer un Turc d'une stature colossale, et d'un coup de sa puissante épée couper en deux le colosse, si bien qu'une des parties de son corps alla tomber dans l'Oronte, tandis que l'autre, restée en selle, porta dans Antioche la preuve de la puissance du bras et de l'adresse de Godefroy (*).

Cependant, malgré leurs prodigieux efforts, malgré la victoire qui se tourna de leur côté, la perte des Chrétiens fut presque aussi considérable que celle des Mahométans. En comptant les victimes du combat, les croisés s'effrayèrent de leur multitude, et en accusèrent presque le ciel. Ils s'étaient attendris et désolés quelques instants; mais leur émotion dura peu, et leur caractère féroce et pillard reparut bientôt. Comme les Turcs avaient profité de la nuit pour enterrer leurs morts avec leurs armes et leurs riches vêtements, dès le matin la populace chrétienne fouilla les tombes de ses ennemis, exhuma leurs cadavres, les décapita et les vola. Puis, après s'être emparée des sabres dorés, des boucliers d'acier, des habillements somptueux, qu'elle trouva, elle jeta dans l'Oronte les troncs de ceux dont elle avait violé le dernier asile, et étala leurs têtes coupées devant les murailles d'Antioche.

(*) Voy. Albert d'Aix, *Hist de l'expéd. de Jérusalem.*

Cet horrible spectacle acheva de décourager les assiégés. Ils ne firent plus de sorties; ils laissèrent fermer leurs communications; et comme les assiégeants, dénués toujours de machines de guerre, ne pouvaient faire de brèches et tenter un assaut, il y eut alors une sorte de suspension d'hostilités. Mais, en place de combats au grand jour, d'une lutte franche et loyale, au lieu d'une trêve ce ne furent que surprises, piéges, assassinats dans l'ombre, une guerre honteuse et féroce à la fois. C'en était fait, la haine des deux races était allumée pour ne plus s'éteindre, et des deux parts l'on rivalisait de cruauté. Les chefs chrétiens semblaient, du reste, avoir approuvé ce système d'extermination. Il y avait à la suite de leur armée des gueux de toutes espèces, mendiants, vagabonds, criminels. Jusqu'alors ils avaient comme que comme réprimé leurs méfaits. Ils parurent désormais les autoriser, en les laissant s'enrégimenter sous le commandement de l'un des leurs, qu'on appela le *roi des Truands*. Ce chef de brigands employait sa bande à fouiller les tombeaux, à dépouiller les cadavres, à assassiner la nuit, à combattre en bandits et non en soldats. Leurs actes nombreux de froide et lâche tuerie exaspérèrent les assiégés. Si les *Truands* inspirèrent la terreur, ils avaient aussi excité l'exécration musulmane. Cette exécration rejaillit bientôt sur tous les croisés, qui en vinrent peu à peu à imiter les actes les plus odieux de leur plus vile canaille. Ainsi, ayant fait prisonnier le fils d'un émir, ils demandèrent pour sa rançon qu'on leur livrât une tour de la ville. Cette exigence ridicule fut repoussée. Alors, durant un mois tout entier, ils accablèrent de traitements affreux le pauvre enfant inoffensif, et finirent par l'égorger devant les remparts, sous les yeux de ses parents désespérés.

Cette infamie méritait des représailles. Elles tombèrent sur un brave chevalier du nom de Raymond Porcher. On le conduisit sur les murailles, en face du camp chrétien, et on lui ordonna, pour sauver sa vie, d'exhorter ses frères à lever le siége d'Antioche et à payer sa rançon. Raymond Porcher, avec une abnégation et un courage dignes de Régulus, s'écria avec force : « Regardez-

« moi comme un homme mort, et ne « faites aucun sacrifice pour ma liberté. « Tout ce que je vous demande, ô mes « frères ! c'est que vous poursuiviez vos « attaques contre cette ville infidèle, qui « ne peut résister longtemps, et que « vous restiez fermes dans la foi du « Christ; car Dieu est avec vous et y sera « toujours. » Un lâche, comme il s'en trouve partout, traduisit ces belles paroles à Bagui-sian. Celui-ci exigea que Raymond Porcher se fît musulman. Le noble chevalier, loin d'obéir, s'apprêta au martyre; et bientôt sa tête roula du haut des remparts (*).

SURPRISE D'ANTIOCHE.

Le siége se prolongeait toujours, et une querelle déplorable entre Bohémond et Godefroy de Bouillon, à propos de la possession d'une riche tente, aurait encore rendu les hostilités plus longues et moins décisives, si la trahison d'un habitant d'Antioche n'était venue au secours des Chrétiens. Ce fut le prince de Tarente qui la provoqua. Les différents chroniqueurs chrétiens rapportent presque tous de la même façon cet incident capital; et comme ils sont d'accord avec les historiens orientaux, nous nous bornerons à citer le récit plus net et plus concis de Kemal-Eddin :

« Il y avait, dit-il, dans Antioche un homme connu sous le nom de Zerrad, ou *faiseur de cuirasses*. On l'avait préposé à la garde de l'une des tours. Cet homme, voulant se venger de Bagui-sian qui lui avait enlevé ses richesses, écrivit à l'un des chefs de l'armée chrétienne, appelé Bohémond, ces paroles : « Je suis dans telle tour; je te livrerai Antioche si tu me promets avec la vie telle et telle chose. » Bohémond souscrivit à tout; mais il se garda bien de parler de cette correspondance aux autres chefs; il se contenta de les faire assembler, et leur dit : « Si nous prenons Antioche, qui en aura la souveraineté? » Là-dessus il s'eleva un vif débat, et chacun voulut être maître de la ville. Alors il reprit : « Que chacun de nous commande le siége pendant une semaine, et que la ville soit au pouvoir de celui sous le commandement de qui elle aura été prise. » Tous se rangèrent de cet avis. Quand la semaine de Bohémond fut venue, le faiseur de cuirasses, que Dieu maudisse! jeta une corde aux soldats de ce prince. On était alors dans la nuit du jeudi 1er de regeb (commencement de juin). Les Francs escaladèrent les murs; ceux qui arrivèrent les premiers aidèrent aux autres; et dès qu'ils furent en nombre suffisant, ils attaquèrent les sentinelles et les massacrèrent. Voilà comment Bohémond prit Antioche. Quand le jour parut les Francs se disposèrent à se répandre dans la ville. Au bruit qui s'éleva, Bagui-sian s'imagina que la citadelle aussi était au pouvoir des Chrétiens; il sortit aussitôt de la ville avec plusieurs fuyards, et courut quelque temps n'ayant plus qu'un de ses gens avec lui. Il tomba de cheval, cet homme le releva; il tomba encore, cet homme l'abandonna; un moment après, un bûcheron arménien passa près de Bagui-sian, lui coupa la tête et la porta à Antioche (*). »

Kemal-Eddin termine par ces tristes paroles : « On ne saurait dire le nombre « des Musulmans qui souffrirent en ce « jour le martyre. » Il y en eut en effet dix mille de massacrés. Puis après la tuerie vint l'orgie. Les chroniqueurs chrétiens reprochent aux croisés leurs festins, dans lesquels figuraient les *danseuses des païens* (saltatrices paganorum). Mais leurs ébats ne furent pas de longue durée. Une armée considérable s'approchait. Elle était commandée par Kherboghah, émir de Mossoul, vieux soldat blanchi dans les guerres intestines, qui professait le plus profond mépris pour les Chrétiens, et qui marchait avec orgueil à la tête de cent mille hommes, et accompagné des princes d'Alep, de Damas, et de vingt-huit émirs de la Mésopotamie, de la Palestine et de la Syrie. Dès que l'avant-garde de Kherboghah apparut à l'horizon, Godefroy, Tancrède, le comte de Flandre et leurs chevaliers sortirent de la ville pour l'aller combattre. Mais bientôt, malgré leurs efforts, ils rentrèrent en déroute. Le découragement alors s'empara des Chrétiens. N'ayant pas pu se

(*) Voyez Tudebode, *Histoire du voyage à Jérusalem*

(*) Voyez Kemal-Eddin, *Histoire d'Alep;* traduction de M. Reinaud.

rendre maîtres de la citadelle qui dominait la ville, ils se voyaient dans une position bien plus périlleuse que celle où s'étaient trouvés les premiers assiégés. Puis, comme ils avaient gâché leurs provisions dans l'abondance, ils avaient aussi à redouter la disette.

Elle vint en effet, plus affreuse et plus complète que jamais. Tous les croisés indistinctement furent de nouveau exposés aux horreurs de la famine. Ils dévorèrent d'abord leurs bêtes de somme, mulets et chameaux; ensuite les animaux domestiques, chiens et chats; enfin certains chroniqueurs font entendre que les plus misérables furent réduits à se nourrir de cadavres humains. Comme devant Antioche, la disette amena avec elle la désertion et l'apostasie. Sous le prétexte d'aller combattre les Turcs, certains croisés sortaient de la ville, se rendaient au camp ennemi, et s'y faisaient musulmans pour un morceau de pain. D'autres fuyaient au loin, et traînaient quelque temps une vie déplorable, jusqu'à ce qu'ils tombassent sous le cimeterre mahométan. Les braves voulurent empêcher cette désertion croissante; ils tinrent les portes de la ville fermées. Mais cette résolution ne fut funeste qu'aux plus déterminés, qui s'épuisèrent dans l'intérieur d'Antioche sans combattre, tandis que les lâches, à l'aide de cordes, trouvaient encore moyen de descendre par les remparts et de s'échapper un par un (*).

Tous les malheurs semblaient fondre à la fois sur les infortunés Chrétiens. L'empereur Alexis, qui, à la nouvelle des premiers succès de la croisade, avait réuni une armée et s'était mis en marche pour rejoindre les vainqueurs, rebroussa chemin en apprenant leur misère de la bouche du comte de Blois, l'un des déserteurs d'Antioche. Ainsi plus d'espoir de secours, plus de chances de ravitaillement. Et pourtant de jour en jour la détresse était plus grande dans l'armée chrétienne. Déjà les plus vaillants guerriers, exténués par la faim, pouvaient à peine tenir la lance et manier l'épée. On négligeait de veiller aux murailles, et souvent des bandes de Turcs parvenaient à escalader une tour abandonnée, et à porter la mort et l'incendie jusque dans les rues d'Antioche. Bohémond, dont le pavillon rouge flottait toujours sur la ville, qui en avait pris la souveraineté et le commandement, avait beau faire sonner les trompettes, battre les tambours, les soldats, aux forces épuisées, à l'âme abrutie, restaient dans les maisons attendant la mort dans l'apathie et le desespoir. Godefroy de Bouillon avait beau montrer une persévérance invincible, Adhémar de Monteil avait beau joindre l'exemple aux exhortations, presque aucun croisé n'avait le courage de se lever afin de mourir au moins les armes à la main.

Pour dernière ressource, pour forcer les pèlerins à paraître enfin sur la place publique, on fut obligé de mettre le feu à la ville. Alors ce fut un spectacle déplorable: des hommes amaigris, hâves, d'une faiblesse sans pareille, trébuchant à tous les pas, préféraient, quelques-uns, se précipiter dans les flammes que de marcher à l'ennemi. L'incendie n'eut d'autre résultat, rapporte Raoul de Caen, que de détruire de magnifiques églises, de superbes palais *construits avec des cèdres du Liban*, et ornés de *marbres de l'Atlas, de cristal de Tyr*, et *d'airain de Chypre*. La foi seule soutenait encore les Chrétiens. Plus ils souffraient, plus leur esprit s'exaltait : ils s'imaginaient devoir attendre du ciel protection, secours, salut. Il y en avait qui avaient vu, la nuit, dans une église, descendre Jésus-Christ et la Vierge; à d'autres saint Ambroise avait apparu. Ces illuminés, pour prouver la sincérité de leur déclaration, proposèrent, qui de se jeter du haut d'une tour, qui de traverser les flammes, qui d'abandonner sa tête au bourreau. La détresse poussait les croisés au fanatisme: ce fanatisme les sauva.

Ici apparaît la sainte lance, la même qui aurait percé le flanc du Sauveur sur la montagne du Calvaire, et qui se serait trouvée, onze siècles après, à douze pieds sous terre, dans les fondements d'une église d'Antioche, tout exprès pour sauver les débris de la croisade et pour rendre l'avantage aux soldats du Christ. Ce miracle fut-il imaginé par l'astucieux Raymond, blessé dans son amour-propre et dans son es-

(*) Voyez Baudri, *Hist. de Jérusalem.*

prit de convoitise par le succès de l'intrigant Bohémond? Le comte de Toulouse en profita en effet; ayant donné la relique à garder à Raymond d'Agiles, son chapelain, il trouva son bénéfice dans les offrandes qu'elle attira, et elle lui servit plus tard à contester la possession d'Antioche au prince de Tarente; car, prétendait-il, si ce dernier avait pris la capitale de la Haute-Syrie, lui, il l'avait délivrée, grâce à son stratagème pieux, d'une armée assiégeante qui allait la reprendre. Raymond de Saint-Gilles fut le premier à jurer l'authenticité de la lance divine. Adhémar, au contraire, douta d'abord, et ne sembla se ranger de l'avis des fanatiques que lorsqu'il vit que dans la détresse générale c'était là le seul moyen de rendre quelque confiance aux croisés. Et en effet, à lire toutes les chroniques des contemporains, il résulte que la foi seule dans un prodige céleste pouvait rallumer l'espoir dans le cœur des Chrétiens. Écoutons donc ces crédules et naïfs témoins. Voici comment Robert le Moine rapporte l'origine du miracle :

« Un pèlerin, du nom de Barthélemy, s'adressa au peuple assemblé, et lui parla ainsi : « Peuple de Dieu, écoute « ma voix : tandis que les croisés as« siégeaient Antioche, l'apôtre saint « André m'apparut, et me dit : — Bon« homme, écoute et comprends-moi. Je « lui répondis : — Qui êtes-vous? — Tu « vois devant toi, poursuivit-il, l'apôtre « saint André. Le saint ajouta : — Mon « fils, quand la ville sera prise, tu iras « sur-le-champ à l'église de Saint-Pierre, « et dans l'endroit que je te montrerai « tu trouveras la lance avec laquelle on « perça le flanc du Sauveur. Voilà ce « que m'a dit l'apôtre. Pour moi, je « n'ai voulu parler à personne de ma « vision, croyant que ce n'était qu'un « vain songe; mais cette nuit même saint « André m'a apparu de nouveau, en « me disant : — Viens, et je te mon« trerai le lieu où la lance est cachée, « comme je te l'ai promis. Hâte-toi de « la découvrir; car la victoire doit ac« compagner ceux qui la porteront. »

Il paraît que ce fut le comte de Toulouse qui fit procéder à la recherche de la sainte lance, et qu'il assista lui-même à cette opération, accompagné de douze commissaires choisis sans doute par lui. Les pionniers employés à faire les fouilles travaillèrent inutilement toute la journée. Ils avaient déjà creusé douze pieds en terre, et rien n'apparaissait. Enfin, la nuit venue, les ouvriers étant découragés, le comte de Toulouse étant sorti sous un prétexte de surveillance militaire, les portes de l'église étant closes, selon l'aveu même de Raymond d'Agiles, l'homme-lige du comte de Toulouse, Pierre Barthélemy, descendit les pieds nus et en chemise dans la fosse qu'on avait creusée. Tandis que le fanatique Marseillais cherchait la lance tant désirée, *le petit nombre* des assistants était agenouillé et priait. « Tout à coup le Seigneur, ajoute Raymond d'Agiles, touché de la piété de ses serviteurs, nous montra sa lance (*lanceam suam nobis ostendit*); et moi qui écris ceci, aussitôt que le fer sacré sortit de la terre, je le baisai dévotement (*osculatus sum eum*) (*). »

La ruse était grossière, elle n'en réussit pas moins. Le peuple des pèlerins, avide de prodiges, qui voyait des miracles partout, qui s'imaginait qu'une légion d'anges habillés de blanc combattait de temps à autre pour les croisés, accepta tout d'un coup la fraude utile qui devait le sauver. On promena par toute la ville le fer sacré. Les âmes s'enflammèrent; la piété reprit le dessus sur la débauche et le désespoir; une énergie fébrile redonna des forces à chacun. Cette transformation était vraiment un miracle. Dans cette exaltation générale, on ne chercha pas les preuves de la vérité, on l'admit d'enthousiasme. Ce ne fut que plus tard que les plus incrédules contestèrent l'authenticité de la lance merveilleuse. Alors, on croyait réellement qu'elle devait pourfendre tous les ennemis du Christ, et cette croyance rendait aux plus timides du courage, aux plus abattus de l'audace, aux plus désolés de l'espoir. Les soldats appelaient le combat, les chefs jurèrent de ne pas abandonner l'armée avant de l'avoir conduite à Jérusalem, tous reprirent cette ardeur première qui les avait naguère lancés sur l'Orient. Il n'y eut pas jusqu'à Pierre l'Ermite qui ne se res-

(*) Voy. Robert le Moine, *Hist. de Jérusalem*; et Raymond d'Agiles, *Hist. des Francs*, etc.

souvînt de son premier rôle. Il se proposa pour être député vers les Turcs, et leur offrir soit un combat singulier, soit une lutte générale. Il parla même à Kerboghah avec tant d'insolence, qu'il se fit chasser de sa présence et renvoyer, heureusement sans avanies, à Antioche. Mais en traversant le camp musulman il avait aperçu des provisions en abondance, des richesses à profusion. A son retour auprès des siens il promit aux affamés de quoi se nourrir, aux besoigneux de quoi s'enrichir, aux pillards de quoi se gorger; et l'appât d'une si bonne rapine, joint à la confiance en la protection céleste, acheva d'entraîner la masse, et de la décider à la bataille.

DÉLIVRANCE DES CROISÉS.

Le lendemain, jour de la fête de saint Pierre et saint Paul, 29 juin 1098, tout était prêt pour le combat. On avait trouvé la veille un reste de provisions qui avait été distribué à tous les soldats. Chacun entendit la messe avec une ferveur profonde, et, après s'être agenouillé devant le Dieu des armées, chacun se crut poussé et soutenu par lui. On forma douze légions en souvenir des douze apôtres; on espérait que chacune d'elles aurait son protecteur céleste. Tous les chefs se mirent à la tête de leurs chevaliers. Hugues de Vermandois, quoiqu'à peine convalescent d'une longue maladie, portait l'étendard que le pape Urbain II lui avait remis. Adhémar de Monteil commandait le bataillon au milieu duquel se trouvait le *labarum* du jour, la sainte lance. Le seul Raymond de Saint-Gilles, retenu par une blessure grave, devait rester à Antioche pour contenir au besoin la garnison de la citadelle. Toute l'armée défila dans les rues de la ville avec ordre et résolution. Les femmes survivantes encourageaient les soldats, les vieillards les excitaient, les prêtres les bénissaient. Le jeune clergé accompagnait en armes son digne chef Adhémar, et chantait le cantique martial : *Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dispersés*. Le peuple entier répondait à chaque verset : *Dieu le veut! Dieu le veut* (*)!

(*) Voyez Robert le Moine, et Raymond d'Agiles, *loc. cit.*

Lorsque l'armée fut sortie des portes d'Antioche, tous ceux qui étaient restés dans la ville, femmes, enfants, vieillards, invalides, infirmes, montèrent sur les remparts, s'agenouillèrent, et, levant les bras au ciel, implorèrent le Très-Haut. Kerboghah fut trompé par cette apparence. Il crut que les Chrétiens venaient implorer son pardon : il laissa l'armée, sans l'inquiéter, sortir par la porte principale d'Antioche. Cette armée offrait d'ailleurs dans la plaine un singulier aspect. Le plus grand nombre des chevaliers, ayant perdu leurs chevaux, allaient à pied. Plusieurs n'avaient point d'armure. Les mieux équipés montaient des ânes ou des chameaux. Dans les rangs des légions on voyait des gens maigres, pâles, portant leurs armes avec peine. De loin cette armée semblait déjà vaincue; de près, en voyant la mâle assurance écrite sur tous les visages, elle paraissait invincible. Cette vue confirma l'erreur du chef musulman. Il n'en disposa pas moins ses troupes en échelons, formant quinze corps. Mais après avoir considéré quelque temps la marche pénible et lente des croisés, il retourna dans sa tente continuer une partie d'échecs commencée.

Cependant l'avant-garde chrétienne, commandée par le comte de Vermandois, bouscula deux mille Turcs préposés à la garde du pont d'Antioche. Les fuyards, en se rabattant sur le centre de l'armée musulmane, dessillèrent enfin les yeux de leur chef. Cet homme si brave fut alors frappé d'une sorte de terreur. Il savait que la discorde était dans son camp, que les Turkomans de Rédouan ne s'entendaient pas avec les Syriens de Dekkak. Il fit proposer aux croisés un combat singulier entre un égal nombre de chevaliers francs et de cavaliers turcs. Il était trop tard : cette proposition, qu'il n'avait pas agréée la veille, lui fut refusée à son tour. Il lui fallut prendre son parti, accepter la bataille générale. Il ordonna alors aux émirs d'Alep et de Damas d'emmener quinze mille hommes vers le port Saint-Siméon, de façon à prendre les Chrétiens par derrière, et, selon l'expression énergique d'un historien, de façon à *broyer le peuple de Dieu entre deux meules*. Ce mouvement eut lieu. Bohémond, qui était à la tête du

corps de réserve, fut presque écrasé. Mais d'un autre côté les Chrétiens avaient déjà l'avantage.

Tout semblait favoriser le corps principal des croisés. Une pluie légère et locale vint rafraîchir pour eux l'atmosphère brûlante. A sa suite un vent violent s'éleva, qui, les prenant par derrière, ne les incommodait pas, tandis qu'il lançait des nuages de poussière dans les yeux de leurs ennemis. Ce vent, qu'ils regardèrent comme une faveur céleste, aidait leurs flèches dans leur cours et diminuait l'élan de celles des Turcs. Aussi, malgré leur énergie première, ces derniers ne purent longtemps résister au choc impétueux de Godefroy, de Tancrède et de leurs chevaliers. Les Musulmans commirent alors une faute qui leur fut funeste. Ils mirent le feu à des masses de paille et de foin qui remplissaient les sillons de la plaine; mais la fumée, loin d'arrêter les Chrétiens, acheva ce qu'avait commencé la poussière, elle aveugla tous les Turcs. Dans la confusion qui résulta de cet acte désespéré, plusieurs émirs, suivis de leurs troupes, quittèrent le combat, et les Turkomans lâcherent pied. Le corps principal des Musulmans étant dispersé, Kerboghah ayant pris la fuite, tous les Chrétiens se retournèrent vers ceux qui avaient d'abord fait reculer Bohémond, et les mirent en déroute à leur tour. Puis, la cavalerie ennemie une fois vaincue, on eut facilement raison de l'infanterie turque, qui s'était réfugiée dans des fortifications en bois auxquelles on mit le feu. La victoire était complète, les croisés étaient encore une fois sauvés d'un des plus grands périls qu'ils eussent courus jusqu'alors.

Avec ce triomphe tout changea pour la croisade. D'abord on trouva dans le camp musulman des vivres, des armes, des ravitaillements de toutes espèces, quinze mille chameaux et chevaux, sans compter l'or et les pierreries, les robes de soie et les châles de cachemire. Puis ce succès prodigieux découragea les Musulmans. Beaucoup d'entre eux, les adorateurs de la victoire si communs en Orient, se firent chrétiens. Les défenseurs de la citadelle offrirent leur soumission. Enfin les différents émirs de la Syrie, qui ne voyaient dans l'invasion des Occidentaux qu'un orage passager, dont il était plus prudent de s'écarter tandis qu'il sévissait, résolurent de rester enfermés dans leurs places fortes, et ne songèrent plus à s'opposer à la marche de ces pèlerins armés, dont le ciel semblait vouloir le triomphe momentané (*).

DISCORDE, ÉPIDÉMIE, MESSAGES EN EUROPE.

A peine rassurés sur leur avenir, les princes croisés reprirent leur caractère d'orgueil insensé, d'esprit ridicule d'indépendance, de jalousie indomptable. Le peuple des pèlerins, dans son bon sens, demandait à partir immédiatement pour Jérusalem, comptant avec raison que les Turcs ne mettraient plus d'obstacle à leur marche. Ce n'était pas là l'affaire des ambitieux qui, envieux de la fortune de Baudouin, maître d'Édesse, et de Bohémond, maître d'Antioche, cherchaient tout autour d'eux quelque proie à dévorer, quelque ville à surprendre. On en vit plusieurs qui, reprenant leur vie d'aventures et de rapines, la vie qu'ils menaient en Europe au grand détriment des populations, quittèrent la ville, suivis de leurs hommes, et s'en allèrent par les campagnes orientales, quêtant quelque bon coup à faire, quelque petite seigneurie à se constituer. Plusieurs s'égarèrent qui ne revinrent jamais. Ceux qui restèrent à Antioche ne vécurent pas pour cela en meilleure intelligence. Dans leur réunion chacun émettait un avis différent. Contradiction dans les vues, rivalité dans les cœurs, voilà le spectacle déplorable qu'offraient tous leurs conseils de guerre. Raymond de Toulouse surtout ne pouvait pardonner au prince de Tarente le succès de la ruse qui l'avait fait possesseur d'Antioche. A tout instant il l'attaquait dans ses opinions, il dénonçait ses intentions, il calomniait ses actes. Il eut beau faire, le fin Normand ne se laissa point dominer par le haineux Provençal. La conquête de Bohémond était trop belle pour qu'il ne sût pas la défendre avec autant d'habileté qu'il avait mis de finesse à se la faire adjuger.

(*) Voyez Kemal-Eddin, *Histoire d'Alep.*

Ces discussions intérieures, aussi stériles que prolongées, employèrent bien des jours précieux. On avait mis neuf mois à prendre Antioche, on en laissa inutilement écouler plus de trois encore dans ses murs. Mais s'il n'y avait eu que perte de temps, le mal eût été réparable. Malheureusement l'oisiveté des soldats, l'abondance dont ils abusèrent comme toujours, la négligence des Francs à assainir une ville ou les meurtres s'étaient succédé si longtemps, l'exhalaison putride de tant de cadavres mal enterrés, l'action d'un soleil brûlant sur tant d'impuretés réunies, donnèrent naissance à une épidémie violente qui enleva les croisés par milliers.

Dans cette nouvelle calamité, le digne évêque du Puy, Adhémar de Monteil, se montra aussi dévoué à ses frères qu'il avait été brave dans les combats. Il se multipliait pour porter des secours de toutes sortes aux malheureux atteints par la maladie. Il se montrait à la fois médecin du corps et médecin de l'âme. Il apportait aux uns les remèdes que son expérience lui dictait, aux autres les consolations religieuses que sa foi lui inspirait. Enfin il en fit tant, il se fatigua tellement, que, frappé à son tour par la contagion régnante, il ne tarda pas à succomber sous le poids des lourds devoirs qu'il s'était imposés, des dangers qu'il avait bravés avec une trop ardente intrépidité, avec une trop complète abnégation. L'armée le pleura sincèrement. Il méritait ces larmes; car il avait été aussi noble par la pensée que par l'action, aussi désintéressé, aussi généreux, que tant d'autres s'étaient montrés égoïstes et avides. Avec lui on enterra la vertu, sinon la vaillance de la croisade. Seul représentant du pape, véritable chef en Orient de la religion catholique, dont l'intérêt était en cause, il emportait dans la tombe l'âme de l'expédition, pour ainsi dire, ce qui pouvait la sanctifier plus tard, ce qui l'avait arrêtée si souvent dans ses monstrueux désordres. Pierre l'Ermite n'était qu'un fou, Adhémar était un sage. Ce fut le fou qui survécut pour redevenir le principal membre du clergé pèlerin après la mort de celui qu'Urbain II, dans sa sagesse, avait préféré au fanatique promoteur de la guerre sainte pour délégué de sa haute autorité morale.

Cette perte, si sensible à tous, semble même avoir fait chanceler la résolution des croisés. Ce fut à dater de ce funeste événement qu'ils écrivirent en Europe pour demander des renforts, et même la présence du pape. Il y a bien encore dans leurs lettres la vanité et l'arrogance de l'époque; ils s'efforcent bien de mettre à couvert, tant qu'ils peuvent, leur orgueil natif; ils savent toujours exagérer leurs exploits et centupler les désastres de leurs ennemis : et cependant il règne dans cette correspondance un ton de doléance bien significatif de la part de gens qui croyaient tout vaincre en paraissant, tout surmonter en persévérant, tout exécuter en voulant. Les prêtres écrivirent aussi bien que les soldats. Tous semblèrent d'accord pour réclamer des secours; plusieurs de leurs missives même sont collectives, et offrent une parfaite conformité de vœux, une entente réelle et cordiale, chose rare parmi les croisés. Le patriarche d'Antioche et les évêques de l'expédition s'adressèrent au clergé d'Occident. Ils se montrèrent d'abord aussi vantards que les chevaliers les plus orgueilleux; voici un échantillon de leurs hyperboles : « La perte de l'ennemi a été *mille fois* « plus considérable que la nôtre. Là où « nous avons perdu un comte il a perdu « *quarante rois*; où nous avons perdu « une poignée d'hommes il a perdu une « légion entière; où nous avons laissé « un soldat il a laissé un chef; enfin, « où nous avons perdu un camp il a « perdu un royaume. » Malgré cette énumération toute gasconne de la valeur chrétienne, les prélats n'en terminent pas moins leur lettre par ces mots, qui prouvent à quelle extrémité ils devaient être réduits pour abuser à ce point des menaces épiscopales : « Dans la maison « où il y a deux hommes, que le plus « propre à la guerre prenne immédiatement les armes, surtout ceux qui ont « fait des vœux (de croisade); car s'ils « ne se rendent ici pour les accomplir « (en Syrie), nous les excommunions, « et nous les éloignons de la société « des fidèles. Patriarches apostoliques « et évêques, faites en sorte qu'ils soient « même privés de la sépulture après

« leur mort, s'ils n'ont une cause va-
« lable pour rester (*). »

La lettre des chevaliers n'est pas moins pressante que celle des prélats ; on y remarque en outre la singulière nouvelle que voici : « Apprenez que le roi de « Perse (Berkiarok, le fils de Melik-« Shah, sans doute,) nous a envoyé un « message par lequel il nous prévient de « l'intention où il est de nous livrer ba-« taille vers la fête de la Toussaint. S'il « est vainqueur, son dessein, dit-il, est, « avec l'aide du roi de Babylone (le « khalife abbasside de Bagdad), et de « plusieurs autres princes, de faire une « guerre sans relâche aux Chrétiens; « mais s'il est battu il veut se faire « baptiser avec tous ceux que pourra « entraîner son exemple. » On ne peut expliquer, de la part d'un sultan, la promesse de se faire baptiser en cas d'insuccès (si cette promesse exista jamais), que sous forme d'ironie, d'impossibilité tellement complète, qu'il n'y avait que la naïveté des barons chrétiens pour s'y méprendre, à moins que ce ne soit de leur part finesse d'interprétation, ou plutôt invention pure.

En même temps que les croisés expédiaient leurs messages ambigus en Europe, ils envoyaient une ambassade à Constantinople, composée du comte de Vermandois et du comte de Hainault. Cette ambassade avait aussi pour but de réclamer des secours. Elle devait rappeler à l'empereur Alexis Comnène qu'il avait promis de suivre les croisés à Jérusalem, et de les fournir de vivres et de munitions de toutes espèces. Malheureusement le choix des ambassadeurs était mauvais. L'un était un imprudent, l'autre un insoucieux. Le comte de Hainault, presque arrivé au terme de son voyage, se laissa prendre par les Turkomans dans les montagnes qui entourent Nicée, et disparut à tout jamais. Le comte de Vermandois, à peine parvenu à Constantinople, oublia dans les délices de cette capitale l'objet de sa mission et ceux qui la lui avaient confiée. Il ne prit pas même la peine de leur rendre compte de son ambassade, et, après quelques jours de repos et de *festoyement*, il retourna en France, emportant le mépris de ses anciens compagnons d'armes, et conservant jusqu'à sa mort le sobriquet que lui valut sa désertion : *Corbeau de l'arche*. Ainsi tombe par une lâcheté finale cette réputation de bravoure, de loyauté, de grandeur que quelques contemporains ont voulu faire au frère sans talent et sans vertu du déplorable Philippe I. Brave par boutade, loyal tant que son intérêt y est engagé, grand par la taille seulement, Hugues, comte de Vermandois, est le type de ces têtes creuses, de ces consciences larges, de ces cœurs sans élévation qui furent la honte du onzième siècle (*).

CONDUITE CRUELLE ET DÉPLORABLE DES CROISÉS.

Les croisés avaient perdu neuf mois devant Antioche, ils en perdirent huit encore dans ses murs. Jusqu'à leur arrivée à Jérusalem, leur conduite offre une monotonie de misère, de désordre, de superstition, de discorde, véritablement fatigante. Les chefs se montrèrent encore pires que les soldats. Sous le prétexte de se reposer de leurs précédentes fatigues, ils avaient résisté aux vœux des pèlerins, qui voulaient avant tout parvenir au but de leur expédition, entrer dans la ville sainte. L'épidémie qui ravagea Antioche fit enfin sortir les princes et les barons de leur funeste oisiveté. Ils quittèrent alors une ville empestée; mais ce fut pour se disperser à l'aventure, pour aller ravager et piller de tous côtés. Bohémond se dirigea vers le nord : il songeait déjà à arrondir sa principauté d'Antioche; il prit tour à tour possession de Tarse, de Malmistra, place déjà célèbre dans la croisade par les disputes sanglantes de Tancrède et de Baudouin. Son perpétuel rival Raymond de Toulouse pénétra dans la Syrie, et s'empara d'Albarée, qu'il mit à sac.

L'exemple que donnaient les princes fut suivi par les barons. Il n'y avait pas de jour qu'il ne s'en échappât quelques-uns de la malheureuse Antioche, courant la campagne avec leurs partisans comme des loups rôdeurs, flairant au

(*) Voyez Michaud, *Histoire des Croisades*, tome I, Pièces justificatives.

(*) Voyez de Sismondi, *Histoire des Français*; et Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem*.



ment del.

Lemaître sc.

RUINES DE PALMYRE

loin le carnage, et s'entre-dévorant pour se disputer les morceaux de leurs victimes. On ne rencontrait plus ni ordre, ni ensemble, ni apparence même de discipline dans ces bandes de barbares, n'ayant d'autre idée que le meurtre, d'autre but que la rapine, repus aujourd'hui, affamés demain, égorgeant ou égorgés tour à tour. Tandis que tout soldat de la croisade devenait brigand, les pèlerins, manquant de direction, sans chef et sans lois, n'avaient plus recours que dans le ciel, s'abandonnaient aux superstitions les plus grossières, voyaient en tout phénomène un miracle, en tout fanatique un illuminé. Les apparitions recommencèrent, et chaque imposteur trouva des dupes. Une nuit, des sentinelles aperçurent un météore formant une masse lumineuse qui, après avoir brillé quelque temps et effacé la clarté des étoiles, se dispersa tout à coup sous la voûte éthérée. Les uns crurent que les étoiles s'étaient réunies en un groupe compact pour indiquer aux croisés le rassemblement de leurs ennemis à Jérusalem. D'autres interprétaient différemment ce phénomène, et croyaient qu'il signifiait la réunion des Chrétiens devant la ville sainte, et leur disséminement ensuite pour la conquête des autres villes de la Palestine. D'autres enfin, qui ne conservaient plus aucun espoir de succès, n'expliquaient la dispersion des feux célestes que comme un emblème de la disparition successive des croisés.

Quoi qu'il en soit de ces sentiments divers, il n'en résulta pas moins un entraînement plus considérable de gens à la suite du comte de Toulouse et du prince de Tarente, qui avaient réuni de nouveau leurs forces pour marcher en avant. Cette troupe, plus nombreuse que celle qui avait précédemment quitté Antioche, se dirigea sur Marrah, ville située entre Hamah et Alep, au sud-est d'Antioche. Les assiégeants rencontrèrent une défense vigoureuse. Toutes les fois qu'ils essayaient un assaut, on les arrêtait par une grêle de pierres, par une pluie de bitume enflammé, par des torrents de chaux vive. Cette résistance exaspéra les assiégeants; et, lorsqu'après plusieurs semaines de combat ils se furent emparés de la place, ils en massacrèrent tous les habitants sans acception d'âge ni de sexe. Laissons parler un témoin oculaire, Robert le Moine : « Les nôtres parcouraient les rues, les places, les toits des maisons, se rassasiant de carnage comme une lionne à qui on a enlevé ses petits; ils taillaient en pièces et mettaient à mort les enfants, les jeunes gens, et les vieillards courbés sous le poids des années; ils n'épargnaient personne, et pour avoir plus tôt fait, ils en pendaient plusieurs à la fois à la même corde. Chose étonnante! spectacle étrange de voir cette multitude si nombreuse et si bien armée se laisser tuer impunément, sans qu'aucun d'eux fît résistance! Les nôtres s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient; ils ouvraient le ventre aux morts, et en tiraient des *byzantins* et des pièces d'or. O détestable cupidité de l'or! des ruisseaux de sang couraient dans toutes les rues de la ville, et tout était jonché de cadavres. O nations aveugles et toutes destinées à la mort! De cette grande multitude il n'y en eut pas un seul qui voulût confesser la foi chrétienne. Enfin Bohémond fit venir tous ceux qu'il avait invités à se renfermer dans la tour du palais; il ordonna de tuer les vieilles femmes, les vieillards décrépits et ceux que la faiblesse de leurs corps rendait inutiles; il fit réserver les adultes en âge de puberté et au-dessus, les hommes vigoureux, et ordonna qu'ils fussent conduits à Antioche pour être vendus. Ce massacre des Turcs eut lieu le 12 décembre, jour du dimanche; cependant tout ne put être fait ce jour-là : le lendemain les nôtres tuèrent le reste (*). »

La cruauté des croisés avait été aussi imprévoyante qu'atroce. La terreur qu'ils inspirèrent, au lieu d'attirer à eux les populations d'alentour, les fit au contraire fuir au loin. N'ayant donc pas trouvé de vivres dans la ville, ils furent bientôt réduits à dévorer les cadavres de leurs victimes. Au milieu de ces scènes d'une barbarie hideuse, il y eut encore place dans certains cœurs pour l'ambition et l'envie. Bohémond et Raymond se disputèrent ce champ de carnage et d'horreur. Enfin le scandale fut tel, que l'armée, poussée à bout,

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem*.

pleine de mépris pour des chefs avides jusqu'à la rage, résolut de détruire l'objet de leur contestation fratricide. Elle abandonna tout à coup les étendards des deux rivaux, et employa toutes ses forces à raser les murs, à abattre les tours, à détruire les fortifications d'une ville qu'elle avait eu tant de peine à prendre. Bohémond quitta le premier la partie, et Raymond, pour se réhabiliter quelque peu dans l'esprit de ses propres sujets, feignit le repentir, pleura sa faute, et sortit, pieds nus, au chant des cantiques, de la cité à laquelle il avait mis le feu.

Cependant si deux des chefs principaux de la croisade se conduisaient avec autant d'indignité que de folie, Godefroy de Bouillon lui-même semblait pris du vertige commun. Demeuré à Antioche, il avait perdu son temps à s'allier à un émir rebelle des environs d'Alep. En traitant avec lui, il lui avait inutilement donné une importance momentanée; rien ne résulta et ne pouvait résulter de ce rapprochement sans valeur. Godefroy fit une expédition sans portée pour sauver son intime allié de la vengeance de son maître; puis il poussa plus tard jusqu'à Édesse, pour rendre visite à son frère Baudouin. Ce dernier acte prouvait que le sens moral et la persévérance politique manquaient à la fois au duc de la Basse-Lorraine. Il avait naguère reproché justement à son frère sa désertion intéressée, et il semblait la justifier maintenant en allant amicalement auprès de celui qui lui avait désobéi en se déshonorant, et qui n'avait pas voulu faire amende honorable de son crime militaire. Il avait appris ensuite que Baudouin tyrannisait ses nouveaux sujets; et c'était absoudre sa conduite que de venir lui apporter l'appui de sa renommée personnelle et de ses troupes. Ainsi les meilleurs d'entre les croisés commettaient faute sur faute, et montraient d'ailleurs une indifférence coupable pour le but sacré de leur entreprise (*).

Le peuple cependant montra plus de volonté, de suite dans les idées et de résolution que les seigneurs féodaux. Il fit à ces derniers tant de reproches, tant de réclamations, tant de prières, mêlées de menaces parfois, qu'il les contraignit à se diriger enfin sur Jérusalem. Le peuple avait raison : on avait déjà trop tardé à profiter des victoires de la croix, on avait trop tardé à compléter la défaite du croissant découragé et humilié devant Antioche. Quoi qu'il en soit, les premiers pas de l'armée chrétienne furent heureux. Les populations, soit terreur, soit sympathie, vinrent au-devant d'elle, lui apportant des grains, lui amenant des troupeaux, la défrayant et l'hébergeant dans les villages. Le printemps de l'année 1099 était d'ailleurs aussi beau que l'hiver avait été mauvais. Les croisés n'eurent à souffrir ni de la chaleur ni de la faim; et ils ne trouvèrent des ennemis que devant la place d'Archas, au pied de la chaîne Libanique, au delà d'Ems et de Hamah.

Cet obstacle pensa les arrêter de nouveau, et leur faire perdre l'époque la plus favorable à la longue marche qu'ils avaient encore à effectuer. La ville, élevée sur des rochers escarpés, bien défendue par de bonnes murailles, résista à leurs premiers efforts. Ils renoncèrent à la prendre par la force, et cherchèrent à la faire capituler par la famine. Mais le moyen qu'ils essayèrent contre les assiégés tourna bientôt contre eux-mêmes. Forcés de rester autour de la place, afin de la tenir toujours étroitement investie, ils ne purent se procurer de vivres par des expéditions partielles; et comme ils n'avaient pas encore appris à se munir de provisions, ils se trouvèrent bientôt au dépourvu, et il leur fallut se nourrir d'herbes et de racines comme en Asie Mineure, comme au siége d'Antioche. Les renforts qu'ils attendaient avec des ravitaillements, tardèrent d'ailleurs à venir. Au lieu de voler au secours de leurs frères, Bohémond et Raymond s'amusaient devant toutes les cités qu'ils rencontraient, et une fois ces cités prises, ils s'en disputaient, selon leur habitude, la possession les armes à la main. Après Laodicée, ce fut Djébileh, puis Tortose, tous les points fortifiés du littoral, où les Turcs avaient laissé quelques hommes de garnison, et qui offraient aux deux avides

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Hist. des Francs qui prirent Jérusalem.*

seigneurs une chance de pillage actuel et un agrandissement futur de leurs possessions.

Des souffrances mortelles eurent donc le temps d'atteindre un grand nombre de pèlerins et de soldats du corps principal de l'armée; tandis que l'arrière-garde s'inquiétait à peine de venir en aide à ses compagnons, qui l'attendaient si impatiemment. Avec la faim la discorde, la licence, le fanatisme reparurent parmi les croisés. Ce dernier vice prit même des proportions de plus en plus inquiétantes. On ne parlait que d'apparitions surnaturelles. Tantôt c'étaient des saints du Paradis; tantôt des victimes de l'expédition sainte. Les uns descendaient du ciel pour encourager les pèlerins; les autres pour les engager à renoncer à un projet trop périlleux et trop difficile. Les vivants faisaient parler les morts selon leurs intérêts ou leurs passions. Puis toutes les superstitions, qui tour à tour avaient été acceptées par la multitude, reprirent avec plus d'ardeur que jamais. Parmi ces superstitions, celle de la sainte lance était la principale. Elle trouva pourtant de nombreux incrédules. Les Normands l'accusaient d'être une invention des Provençaux. Les Provençaux ripostaient en déclarant qu'ils avaient vu Adhémar de Monteil leur apparaître avec la barbe à moitié brûlée, la face blême et triste, et déclarant qu'il revenait de l'enfer, où il avait passé quelques jours pour avoir douté de l'authenticité de l'arme sacrée (*).

Cette dernière imposture exaspéra les Normands. Ils accusèrent les Provençaux d'être des fourbes, qui trompaient le peuple pour lui arracher de l'argent et le conduire à leur guise. Ils nièrent positivement la sainteté de la lance trouvée dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche, et pour terminer le débat il fallut que le malheureux prêtre qui s'était prêté à la comédie jouée par Raymond, Barthélemy de Marseille, se décidât à accepter l'epreuve du feu. Cet acte de barbarie eut lieu avec la plus grande pompe et la plus complète solennité. Tous les pèlerins se réunirent autour du foyer, formé de branches d'olivier, et placé au centre d'une vaste plaine. Puis vint, précédé du clergé en habits sacerdotaux, le pauvre fanatique, tenant à la main la fameuse lance dont le fer était renfermé dans une gaîne en soie, précaution assez ingénieuse pour le garantir autant que possible des atteintes de la flamme. Barthélemy traversa le foyer sans être immédiatement asphyxié ou carbonisé. On cria au miracle, on l'entoura, on le pressa de toutes parts et si bien, qu'il mourut étouffé selon les uns, à la suite de ses blessures selon d'autres. Malgré ce demi-succès, la lance prétendue sainte cessa peu à peu de devenir une relique, d'occasionner des prodiges, et surtout de rapporter de l'argent (*).

Toutes ces disputes, toutes ces folies, employèrent un temps précieux: L'arrière-garde, arrivée enfin, n'amenait pas avec elle des machines de siége capables d'être utilisées devant Archas. Les croisés ne purent donc pas encore essayer autre chose que de faire rendre la place par famine. D'instant en instant ils espéraient décourager les assiégés, et ils prolongeaient leur séjour. Il ne fallut pas moins qu'une nouvelle prétention de l'empereur de Constantinople et une nouvelle provocation du khalife du Caire, pour faire prendre un parti décisif à l'armée retombée dans son apathie accoutumée. Alexis réclama par lettres l'exécution du traité passé entre les croisés et lui, c'est-à-dire demanda qu'on lui remît les villes conquises en Asie-Mineure et en Syrie par les Francs. On lui répondit comme il le méritait, en repoussant toute prétention de sa part, et en lui reprochant la lâcheté qu'il avait montrée dans son abandon de l'armée chrétienne à son premier revers. Le khalife du Kaire proposa de nouveau aux croisés de les recevoir sans armes dans les murs de Jérusalem, et leur conseilla de renoncer à s'emparer de la cité sainte par la force. Ce défi décida les croisés. Ils n'attendirent pas plus longtemps la reddition d'Archas, ville d'ailleurs sans véritable importance, brûlèrent le camp où ils venaient encore de supporter tant de maux, et s'acheminèrent vers Jéru-

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède.*

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Hist. des Francs qui prirent Jérusalem.*

salem, pleins d'enthousiasme, et malgré l'opposition de Raymond de Toulouse, qui voyait avec dépit une nouvelle proie lui échapper.

ARRIVÉE DES CROISÉS DEVANT JÉRUSALEM.

Le sentiment moitié chevaleresque, moitié religieux, qui entraîna définitivement les croisés vers Jérusalem, produisit un grand bien, et fut heureusement exploité par les chefs de l'expédition. Grâce aux exhortations des prêtres et aux efforts des chevaliers, une sorte de discipline s'établit dans la marche des pèlerins. Les étendards, suivis des cavaliers, précédaient la colonne. Venaient ensuite les divers corps de l'armée avec les bagages au centre. Enfin le clergé et la foule non armée suivaient l'arrière-garde en groupes serrés. Ces derniers auraient pu être victimes de cet arrangement, si l'ennemi s'était présenté sur les derrières de la colonne. Mais loin de là, l'ennemi était rentré dans les places fortes, ou bien s'était massé au cœur de la Judée. Le seul émir de Tripoli disputa le passage sur son territoire. Il fut vaincu, et racheta sa capitale par un tribut. Les croisés avaient pris l'excellente résolution de ne plus s'arrêter désormais devant les villes, et de les tourner toutes les unes après les autres, afin de ne pas retarder leur marche. Cette tactique, qu'ils auraient dû employer plus tôt, les sauva seule de la destruction complète à laquelle ils étaient exposés. Libres donc de toute inquiétude, ils purent admirer à leur aise la belle nature qu'ils traversaient. Ils avaient choisi le chemin des côtes, afin d'être ravitaillés de port en port par les flottes des Génois et des Pisans; or, en tournant le cap de Tripoli, il se développa à leurs regards un spectacle qui les enchanta. A leur gauche la mer bleue, à leur droite le noir Liban. Ici une fraîche vallée pleine d'une herbe verdoyante et douce; là une colline où les orangers, les grenadiers et les oliviers s'étageaient avec grâce. Parmi les merveilles qui s'offrirent aux pèlerins, l'une de celles qui leur fut à la fois la plus agréable et la plus utile, fut un champ de cannes dont le suc était aussi doux que le miel, et dont la qualité nutritive fut vivement appréciée par eux. Les habitants du pays appelaient la substance qui coulait de ces cannes *zukr*. Ce fut donc à la première croisade que la canne à sucre dut son transport et son acclimatement en Sicile et en Italie (*).

Mais, après avoir durant quelques jours côtoyé le Liban, il fallut enfin que l'armée s'y engageât. Là la scène changea, au grand regret des croisés. Les montagnes étaient abruptes, bordées de précipices profonds, toutes couturées de crevasses où les hommes pouvaient se blesser en tombant. On fut obligé de suivre des sentiers rudes, étroits, que surplombaient des roches menaçantes, qu'embarrassaient des cailloux roulants, et qui avaient des abîmes tout autour d'eux. Une poignée d'ennemis eût arrêté l'armée tout entière à certain défilé; elle eut le bonheur de n'en rencontrer aucun. Les habitants de la montagne étaient d'ailleurs pour les croisés. C'étaient des Maronites, qui leur servaient à la fois de guides et d'éclaireurs. Toujours résolus à ne pas retarder leur marche, ils passèrent, sans les attaquer, devant Béryte, Sidon et Tyr. Les Musulmans, heureux de se voir épargnés, envoyaient aux Chrétiens des provisions de toutes sortes, ne leur demandant en retour que de respecter les arbres fruitiers des vergers et les plantes potagères des jardins. Ils n'eurent donc rien à souffrir jusqu'à Ptolémaïs, la Saint-Jean-d'Acre actuelle, sauf quelques piqûres de reptiles, appelés *tarentas*, qu'ils trouvèrent sur les bords du fleuve Adonis.

L'émir de Ptolémaïs leur ayant aussi envoyé des vivres, et leur ayant promis de leur livrer sa forteresse lorsqu'ils se seraient emparés de Jérusalem, les croisés se réjouirent de ce succès, et poussèrent jusqu'à Césarée. Sur le territoire de cette dernière ville, le hasard leur apprit que la soumission feinte des Musulmans n'était qu'une tactique. Une colombe, poursuivie par un oiseau de proie, se laissa tomber au milieu de l'armée. En la ramassant, l'évêque d'Apt trouva sous ses ailes la lettre suivante que l'émir de Ptolémaïs écrivait à celui de Césarée: « La race maudite des Chré-

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem;* et Jacques de Vitry, *Histoire de Jérusalem.*

« tiens, disait l'émir, vient de traverser « mon territoire; elle va passer sur le « vôtre; que tous les chefs des villes musulmanes soient avertis de sa marche « et qu'ils prennent des mesures pour « écraser nos ennemis. » Les croisés virent dans ce hasard qui leur révélait les projets de leurs ennemis une protection du ciel, et leur ardeur s'en augmenta (*).

Il s'agissait pourtant de quitter les bords de la mer, et de se diriger à travers de nouvelles montagnes vers le triste plateau de Jérusalem. L'esprit de la foule éprouva encore, en cette circonstance, une de ces fluctuations singulières dont il avait tant de fois donné le spectacle. Quand l'armée se vit séparée de ces flots à l'horizon desquels il lui semblait toujours distinguer la patrie absente, Rome qui la regardait, l'Europe qui l'encourageait; quand il lui fallut ne plus compter sur ces communications maritimes, qui lui apportaient incessamment des secours en hommes et en provisions; quand elle se vit de nouveau seule et réduite à elle-même, un étrange découragement la prit. Elle venait d'arriver à Ramlah. Cette ville avait été abandonnée, et dans ces murs déserts, dans cette absence d'ennemis elle crut apercevoir un présage funeste. Où allait donc aboutir son long et si pénible pèlerinage? Cette vallée de Josaphat qui était là, derrière les prochaines collines, au lieu de Musulmans rangés en bataille, ne pouvait-elle pas offrir aux Chrétiens terrifiés la lugubre assemblée des générations éteintes? Les temps peut-être étaient accomplis : Jésus sans doute allait descendre pour séparer les bons des mauvais. Cette idée préoccupa-t-elle quelques-uns de ces hommes au bout de leur patience et de leur résolution? L'instinct stupide de la conservation paralysa-t-il seul leur force? Toujours est-il qu'ils se troublèrent presque tous, soldats et chefs, qu'ils délibérèrent s'ils n'iraient pas plutôt assiéger Damas à cent lieues, le Kaire à deux cents, que Jérusalem à dix.

Ce furent les prêtres qui surmontèrent les premiers cet étrange abattement. Ils convoquèrent les fidèles à la prière, les excitèrent au repentir de leurs fautes, et les rappelèrent à l'espoir en Dieu et à la confiance en eux-mêmes. Leurs efforts, du reste, manquèrent d'être inutiles par le fait d'un accident céleste. La nuit que l'armée passa à Ramlah, lumineuse comme presque toutes les nuits orientales, fut tout à coup changée en ténèbres profondes. Une éclipse totale de lune avait occasionné ce phénomène. Les croisés, encore surexcités dans leur superstition habituelle, s'imaginèrent que c'était là l'annonce d'une destruction prochaine de l'armée. Leur effroi grandit encore, et il ne fallut rien moins qu'une interprétation ingénieuse de quelques hommes de sens pour leur rendre l'espérance et le courage. Ces hommes prétendirent qu'une éclipse de soleil aurait pu être un pronostic funeste aux Chrétiens, tandis qu'au contraire une éclipse de lune ne pouvait annoncer que l'extermination des infidèles. Un rien abattait les croisés, un rien les relevait. Ils crurent à la prédiction de ceux qui, dit le crédule Albert d'Aix, *connaissaient la marche et le mouvement des astres*, et dès l'aurore ils se remirent en marche.

A peine parvenus au sommet des collines qui s'élevaient devant eux, ils aperçurent un groupe de murailles qui scintillaient au soleil levant : *Jérusalem! Jérusalem!* s'écria l'armée ainsi qu'un seul homme. Puis comme un écho de cette exclamation, elle poussa avec plus d'ardeur que jamais son cri de guerre : *Dieu le veut! Dieu le veut!* La première impression générale fut un délire d'allégresse. Les cavaliers descendaient de cheval, et voulaient s'avancer, pieds nus, jusqu'aux murailles saintes. Les fantassins se jetaient à genoux, et baisaient avec ferveur la terre sacrée qui avait porté l'homme-Dieu. On s'embrassait, on se félicitait; tous les cœurs battaient à l'unisson, toutes les mains se levaient vers le ciel (*).

Mais lorsque le soleil, en se dirigeant vers son zénith, eut éclairé jusque dans ses profondeurs les plus secrètes le paysage qui se déroulait aux yeux des

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem.*

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem.*

pèlerins ; lorsque les rayons brûlants de midi tombèrent d'aplomb sur les croisés ébahis, leur joie se changea bientôt en tristesse. Les Égyptiens avaient fait un désert du territoire de Jérusalem : ils avaient rasé les arbres, comblé les citernes, enterré les sources. Le soleil avait terminé l'œuvre de la destruction : il avait desséché le torrent de Cédron, épuisé la fontaine de Siloé, brûlé la montagne des Oliviers, effacé jusqu'au dernier vestige de végétation dans les vallées de Gehennon et de Rephaïm. Les Chrétiens n'avaient plus devant eux qu'un vaste entonnoir semblable à l'enfer du Dante, et sur l'un des cercles duquel apparaissaient les blancs remparts d'une ville qui semblait celle de Satan, et non celle de Jésus. La tranchée qui formait le lit du torrent de Cédron paraissait un abîme en feu, et les minarets de la mosquée d'Omar qui le dominaient ressemblaient à des épées étincelantes levées vers le ciel. L'impression de la terreur dans l'armée se communiqua de l'un à l'autre, et ce fut plutôt comme des ombres qui se rendent au jugement dernier que comme des soldats qui marchent à une conquête, que les croisés descendirent vers Jérusalem. Quarante mille hommes les y attendaient sous le commandement d'Iftikhar-Eddaulé, lieutenant du khalife du Kaire ; et ces quarante mille hommes étaient bien armés, bien approvisionnés, et fanatisés à l'égal des Chrétiens.

Le premier d'entre les croisés qui poussa son cheval au galop vers Jérusalem ne pouvait être que le brave Tancrède. Il alla presque seul reconnaître les approches de la ville, monta jusqu'au sommet du mont des Oliviers, et là, ayant rencontré un ermite, il se fit nommer les collines saintes qui l'entouraient, il se fit montrer le Golgotha et la place où Dieu avait étendu ses bras vers le monde. Au milieu de sa pieuse contemplation, cinq Musulmans sortirent de la ville pour le prendre. Il en tua trois, mit les deux autres en fuite ; puis il s'en retourna tranquillement vers le gros de l'armée. Ce Tancrede était un véritable héros. Il en avait la taille et la force, la sécurité et la vaillance. Quelques jours auparavant, il était allé avec trois cents de ses soldats planter la croix sur les murs de Bethléem. Après avoir presque seul délivré le berceau du Christ, il avait voulu être le premier à en apercevoir le tombeau. Mais si la conquête de Bethléem lui avait semblé facile, celle de Jérusalem lui parut, par contre, toute pleine de périls et de difficultés (*).

SIEGE DE JÉRUSALEM.

Comme devant Nicée, comme devant Antioche, les croisés ne formèrent qu'un demi-cercle autour de Jérusalem. Ce demi-cercle partait d'un des versants de la vallée de Cédron, et s'étendait jusqu'à la vallée de Siloé. La partie de la ville qui regardait le mont des Oliviers, défendue d'ailleurs par un précipice et par des mouvements abruptes de terrain, avait été négligée dans l'investissement de la place. Mais ici cette faute des assiégeants pouvait être moins grave qu'à Nicee et à Antioche. Les abords du mont Morriah étaient impossibles des deux parts, et en outre les Musulmans n'avaient guère à espérer de renforts ou de ravitaillements du pays qu'ils avaient abandonné et épuisé. Les Normands de Robert et les Italiens de Tancrède s'étaient places au nord ; puis venaient les Lorrains de Godefroy, et enfin les Provençaux de Raymond. Outre ces grandes divisions, il y avait encore des Anglais sous le commandement d'un nouveau venu, Edgard Adeling, et des Bretons menés par le duc Alain Fergent, le sire de Château-Giron et le vicomte de Dinan.

Dès que les camps furent établis, des fugitifs arrivèrent de la ville vers leurs frères, leur racontèrent les persécutions qu'ils avaient souffertes, excitèrent leur indignation contre les Musulmans, enflammèrent leur courage, et les poussèrent à tenter immédiatement une attaque. L'ermite du mont des Oliviers, qui déjà s'etait entretenu avec Tancrède, vint à son tour appuyer de l'autorité de son expérience et de sa sainteté présumée le conseil que donnaient les réfugiés chrétiens aux croisés. Ces derniers, poussés ainsi de toutes parts, résolurent donc, malgré l'absence de toute

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*.

machine de guerre, d'essayer un assaut général. On compta encore sur Dieu pour auxiliaire, et les chefs consentirent à ce que réclamait la foule. On marcha en bon ordre vers les murailles, les premiers bataillons la tête couverte du bouclier, les seconds la fronde ou l'arbalète à la main. Tandis que les uns s'efforçaient à entamer les murs avec des piques et des marteaux, les autres lançaient des pierres et des flèches contre la garnison réunie sur les remparts. Un premier mur s'écroula; on crut à la victoire. Mais le second mur, plus solide que le premier, résista, et à force d'huile bouillante et de poix enflammée les Musulmans consumèrent les boucliers des mineurs, en firent périr un grand nombre, et décidèrent la masse à la retraite. Aucun prodige surnaturel n'était venu au secours des assiégeants, et il leur fallut se résigner à rentrer dans leurs camps, le découragement dans l'âme.

Le lendemain de cette tentative impuissante, l'armée n'eut plus de force que pour souffrir. Le ciel, semblable à de l'airain en fusion, étouffait les pèlerins sous sa voûte comme sous une immense machine pneumatique. La réverbération du soleil sur les cailloux du sol, sur les collines dénudées, sur l'espace aride, brûlait les yeux; le vent du sud, tout imprégné de la poussière impalpable des déserts desséchait le gosier, enflammait le sang, renversait le patient sur la terre brûlante dans les affres de la mort. La soif dévorait l'armée entière. Malgré ses souffrances, elle demeurait inerte et passive, tant que l'astre du feu pesait sur l'horizon. La nuit venue, on voyait sortir du camp, un par un, des hommes hâves, jaunes, au visage déformé par la douleur, et, selon l'expression énergique d'un chroniqueur, dont les membres noircis ressemblaient aux ossements des tombeaux. Ces hommes s'en allaient chercher au loin une gorgée d'eau fangeuse, que les chevaux auraient rejetée par leurs naseaux, tant elle était corrompue, et qui contenait quelquefois des vers, des reptiles, et jusqu'à des sangsues. Parfois la fontaine de Siloé laissait échapper un filet d'eau de sa source à demi épuisée; et les pèlerins, dans le délire de la torture, se battaient sur les bords de la citerne pour s'arracher une goutte de ce breuvage tant désiré, ou se noyaient dans la vase humide en s'y précipitant les uns sur les autres. La fontaine se remplissait ainsi de cadavres qui en putréfiaient les eaux. D'autres malheureux, qui cherchaient à apaiser leur soif inextinguible, manquaient de force tout à coup, et tombaient sur le sol pour ne plus se relever. D'autres encore, désespérant de rencontrer des sources, creusaient la terre avec leur épée, et y appliquaient la bouche pour y chercher quelque fraîcheur : baiser donné à une marâtre qui ne rendait que la mort. D'autres enfin, à l'aurore, s'en allaient léchant les cailloux humectés d'une légère rosée. Dans cette calamité universelle, l'aspect seul de Jérusalem arrêtait le blasphème sur les lèvres les plus irritées. On maudissait la nature, mais on bénissait Dieu; et les plus enthousiastes s'en allaient mourir jusque sous les murs de la cité sainte, baisant les pierres comme des reliques, et s'écriant d'une voix entrecoupée des sanglots du désespoir et des hoquets de l'agonie : *O Jérusalem! reçois nos derniers soupirs; que tes murailles tombent sur nous, et que la sainte poussière qui t'environne recouvre nos ossements* (*)!

Par quel étrange aveuglement les Musulmans ne tombèrent-ils pas sur cette armée, à bout de toute ressource et de toute vigueur? Ignoraient-ils la situation désespérée des croisés? Cela est douteux, lorsqu'on les voit, dans les autres siéges, ne manquant jamais d'être avertis par leurs espions ou par des traîtres. Craignaient-ils encore ces ombres dont la vaillance immatérielle avait vaincu Kerboghah? Redoutaient-ils réellement une intervention divine? Balançaient-ils entre Mahomet et Jésus? Toujours est-il qu'ils n'attaquèrent pas les Chrétiens, et leur laissèrent arriver des secours, grâce auxquels la face des choses fut complétement changée.

Une flotte génoise venait de débarquer à Joppé. La nouvelle s'en répandit dans le camp. Aussitôt les fantômes qui le peuplaient s'agitèrent, retrouvè-

(*) Voyez Gilon, *Poëme sur la première croisade*; et Baudri, *Histoire de Jérusalem*.

rent la souplesse de leurs membres, la résolution de leur esprit, l'énergie de leur âme. Trois cents hommes se présentèrent assez forts pour monter à cheval, et pour partir au galop à travers les précipices et les déserts qui les séparaient de la mer. Cette poignée de braves rencontra sur le rivage des milliers d'ennemis, elle fondit dessus et les dispersa. Ces ennemis avaient brûlé la flotte génoise; mais heureusement les vivres et les instruments propres à la construction avaient été sauvés.

Au bout de quelques jours arrivèrent donc au camp des croisés le plus utile et le plus opportun des convois : des provisions, des instruments de charpentiers et des ingénieurs génois. Il ne manquait plus que du bois de construction pour bâtir des tours, et façonner des machines de guerre. La campagne aride et désolée, qui entourait le camp des Chrétiens, semblait n'en devoir point offrir à plusieurs lieues à la ronde. En cette extrémité, Tancrède vint encore au secours de ses compagnons. Durant les courses que, dans son infatigable ardeur, il n'avait jamais cessé de faire à droite et à gauche, au midi et au nord, il avait aperçu de loin les cimes de quelques arbres. Il dirigea donc les croisés vers l'ancien pays de Samarie; et ils y découvrirent une forêt, qui partait des hauteurs de Naplouse et descendait jusque dans la plaine d'Arsur. Dans cette forêt on trouva des chênes de moyenne grosseur, on les abattit, on les chargea sur des chameaux ; puis une fois rendus au camp, ces chênes servirent à construire catapultes, béliers, tours et galeries. On prépara des peaux de bêtes pour arrêter les effets de l'incendie sur les machines; on établit des fascines; et l'on en vint à faire jusqu'à des tours de trois étages qui, poussées vers les remparts, devaient mettre à l'abri les mineurs, et permettre aux assiégeants de combattre à la hauteur des assiégés (*).

PRISE DE JÉRUSALEM.

La vie était revenue dans le camp chrétien, et avec elle l'ardeur des passions religieuses. Outre les préparatifs du combat, qui se faisaient avec une grande activité, outre les occupations manuelles qui rendaient des forces à chacun, l'esprit avait aussi besoin d'être surexcité. Le clergé comprit cette nécessité, prêcha la concorde entre les soldats, employa toute son éloquence, usa de tout son pouvoir moral pour rétablir l'harmonie, pour détruire toute licence, pour évoquer de nouveau les idées de rémission, de piété, de salut que comportait l'expédition qu'on avait décorée du titre de sainte. Afin même de bien établir le lien qui devait exister dans le dernier acte de la croisade entre la terre et le ciel, les évêques proposèrent une procession solennelle autour des murs de la cité sacrée. Cette proposition fut adoptée avec enthousiasme; et, malgré les rayons toujours ardents du soleil, la foule des pèlerins s'achemina, tête découverte, pieds nus, en partant du point de la campagne qui se trouvait précisément en face du Calvaire. Les prêtres en vêtements blancs, portant l'image des saints, chantant des psaumes, ouvraient la marche. A leur suite les soldats, accompagnés de leurs enseignes, de leurs clairons et de leurs trompettes, s'avançaient avec humilité quoique armés de toutes pièces ; enfin venait la foule des pèlerins, poussant le cri qui résumait pour elle sa foi, son exaltation et son avenir : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Ces cris, ces bruits, ces chants, ce fracas d'instruments de cuivre, s'ils ne renversèrent point les murs de Jérusalem comme jadis les murs de Jéricho, n'en ébranlèrent pas moins la confiance des assiégés. Ce qui le prouve, ce sont les efforts des mollahs pour exciter parmi les Musulmans un fanatisme, une haine, un antagonisme religieux à l'égal des sentiments exprimés par les Chrétiens avec une si complète unanimité. Ils ordonnèrent que du haut des remparts la garnison vociférât contre les pèlerins, les insultât, les provoquât de toutes façons. Ils firent apporter des croix qu'ils souillaient, qu'ils brisaient, cherchant ainsi à bien indiquer leur mépris pour le signe révéré par leurs adversaires. Mais quoi qu'ils essayèrent, ils ne parvinrent qu'à dissimuler un instant la torpeur dans laquelle les habitants de la ville demeuraient plongés depuis quelque temps.

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

Dès que ces vaines clameurs furent terminées, tout retomba dans le silence le plus profond; et plusieurs jours durant on n'entendit s'élever du sein de cette vaste cité que le chant des *muessins*, qui, du haut des minarets, appelaient les Mahométans à la prière. S'il y avait d'un côté un enthousiasme bruyant, un espoir manifeste, il n'y avait de l'autre qu'une résignation farouche, une rage sourdement implacable.

Les chefs croisés avaient naturellement préparé l'attaque du côté où leur camp était placé. Le terrain était plane en cet endroit, et permettait les évolutions des machines de guerre. Mais les assiégés ayant par contre fortifié doublement les parties des remparts les plus menacées, on ouvrit parmi les Chrétiens l'avis de changer de plan, et d'entreprendre l'escalade à l'autre extrémité de la ville. C'était habile, mais plein de difficultés : il s'agissait en effet d'attaquer du côté du mont des Oliviers, magré les ravins, les rochers, les excavations du sol. Ce projet, tout impraticable qu'il parût être à quelques-uns, n'en fut pas moins adopté par le plus grand nombre. Godefroy, le premier, transporta ses quartiers vers le point indiqué, en face de la porte de Cédar. Tancrède et Robert suivirent cet exemple d'audace. Quant à Raymond, pour employer les tours formidables qu'il avait ordonné de construire, il fut contraint de faire combler un précipice tout entier. Afin de parvenir promptement à ce but, il promit un denier à tous ceux qui jeteraient trois pierres dans la large crevasse, et cet appât suffit pour égaliser au bout de trois jours le terrain, malgré les flèches des ennemis, qui ne cessaient d'être dirigées contre les travailleurs. Tous les préparatifs achevés, toutes les précautions prises, l'assaut général fut fixé au 14 juillet 1099, qui était un jeudi (*).

Dès le matin de ce jour, l'armée chrétienne s'ébranla tout entière. Les machines de guerre roulèrent de tous côtés; et tandis que celles-ci lançaient des poutres contre les murailles, celles-là criblaient les assiégés de pierres. Ces derniers ripostèrent avec non moins d'ensemble, et de plus lancèrent des feux contre les tours en bois, qu'on ne pouvait éteindre qu'avec du vinaigre. Des deux parts on combattit avec le même courage. Seulement du côté des Chrétiens c'était une ardeur surhumaine, du côté des Musulmans le sang froid de la conservation personnelle. Des chevaliers audacieux appliquaient des échelles contre les remparts, et se faisaient hacher sur la plate-forme. Godefroy, et ses deux parents restés fidèles à la cause sainte, son frère Eustache et son cousin Baudouin du Bourg, donnaient l'exemple de l'activité dans la vaillance, de la persévérance dans les attaques. Plus loin c'était le bouillant Tancrède, c'était Raymond de Toulouse, qui ne manquait pas de bravoure, s'il était avide et envieux; tous deux combattant sans cesse à la tête de leurs soldats. Enfin sur tout le front de la bataille une émulation naturelle entretenait sans cesse le combat, malgré la chaleur du jour, augmentée encore par les incendies partiels qu'il fallait affronter de toutes parts. Les Chrétiens pourtant avaient beau se multiplier, ils étaient matériellement inférieurs aux Musulmans. Réduits à vingt mille hommes capables de porter les armes, ils se trouvaient presque partout un contre deux. Aussi, malgré leurs efforts répétés, leurs tentatives successives, leurs traits de courage sans cesse renouvelés, à la fin de la journée, après douze heures de lutte non interrompue, ils n'avaient encore obtenu aucun avantage réel. Bien au contraire, leurs morts et leurs blessés jonchaient le pied des murailles, leurs tours ne pouvaient plus se mouvoir; et sans être vaincus, il leur fallut rentrer dans leur camp à la nuit tombante, avec la triste assurance que leurs sacrifices et leurs exploits avaient été inutiles.

Quelle que fût la douleur des croisés, le découragement néanmoins ne les atteignit pas. Ils se frappaient la poitrine comme s'ils s'accusaient de n'avoir point encore été dignes de la victoire, mais ils n'en désespéraient pas. Ce fut donc, dès le lendemain matin, vendredi 15 juillet 1099, que d'un élan unanime ils coururent de nouveau vers la ville. Huit heures encore ils combattirent avec une persévérance infatigable, et la nature humaine en eux commençait

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem*.

enfin à s'affaisser sous les fatigues, sinon vis-à-vis des dangers, lorsqu'une sorte d'inspiration divine ranima dans leur âme la fièvre du succès, et centupla leurs forces. Il était trois heures du soir, l'heure dernière et la plus solennelle de la passion, lorsque les croisés crurent apercevoir sur le mont des Oliviers un cavalier céleste brandir son bouclier, et donner le signal de pénétrer dans la ville. « C'est saint George! » s'écrient les Chrétiens; et les voilà de nouveau, avec une fougue indomptable, un ensemble merveilleux, qui se précipitent de tous côtés contre les murailles. Les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés s'échappent du camp, apportant de l'eau, des vivres et des armes de rechange, poussant, eux aussi, les machines, joignant aux bras des ouvriers militaires leurs faibles bras, auxquels l'enthousiasme prête une puissance surnaturelle. C'est le suprême effort de la croisade, et ce suprême effort réussit. Godefroy parvient à jeter le pont-levis de sa tour sur les remparts. Suivi de ses plus intrépides chevaliers, il se bat déjà dans l'intérieur de la ville. On met le feu aux ballots de laine, aux sacs de paille qui servaient à amortir les coups des béliers. L'incendie gagne, la fumée se rabat sur les assiégés et les aveugle. La terreur serre le cœur des Musulmans, et en détruit la vertu. Ils plient, on les poursuit. Tancrède et les deux Robert rejoignent Godefroy et ses Lorrains. Les croisés sont en force. Ils aident les Provençaux de Raymond à jeter par terre la porte-Saint-Étienne; et bientôt les rues de Jérusalem retentissent du cri victorieux de : *Dieu le veut! Dieu le veut* (*)!

La gloire des armes fut bien vite éclipsée chez les Chrétiens par les horreurs de la vengeance. Le fanatisme, qui les avait fait vaincre, les fit aussi massacrer leurs ennemis. Jusqu'à la nuit, c'est-à-dire, à cette époque de l'année, jusqu'à neuf heures du soir, ils répandirent le sang avec une rage toujours croissante. La ville où Dieu avait pardonné aux hommes devint la cité du carnage. On tua les habitants dans les maisons aussi bien que les soldats dans les rues. Dix mille Musulmans s'étaient enfermés dans les vastes bâtiments de la mosquée d'Omar. Après les y avoir forcés, on les égorgea tous dans cette enceinte sacrée. Les femmes et les enfants, qui s'étaient réfugiés, eux aussi, dans cet asile, ne furent pas plus épargnés que les combattants. Les fantassins furent obligés de quitter cette mare de sang, car les cavaliers en avaient jusqu'au poitrail de leurs chevaux. Ajoutons comme dernier coup de pinceau à cette scène horrible quelques traits d'un témoin oculaire. « Il y eut, dit-il, tant de sang répandu dans l'ancien temple de Salomon, que les corps morts y nageaient portés çà et là sur le parvis. On voyait flotter des mains et des bras coupés qui allaient se joindre à des corps qui leur étaient étrangers; de sorte qu'on ne pouvait distinguer à quel corps appartenait un bras qu'on voyait se joindre à un tronc. Les soldats eux-mêmes, qui faisaient ce carnage, supportaient à peine la fumée qui s'en exhalait. » Voilà pour la mosquée d'Omar; voici maintenant, selon Raymond d'Agiles, pour le reste de la ville : « Quand les nôtres furent maîtres des remparts et des tours, on vit alors des choses étonnantes (il appelle cela *des choses étonnantes*, cet aimable chroniqueur) parmi les Sarrasins : les uns avaient la tête coupée, et c'était le moins qui pût leur arriver (agréable plaisanterie!); les autres, percés de traits, se voyaient forcés de s'élancer du haut des murailles; d'autres enfin, après avoir longtemps souffert, étaient livrés aux flammes. On voyait, ajoute l'insensible chanoine du Puy, dans les rues et sur les places de Jérusalem, des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Partout on ne marchait qu'à travers des cadavres. Mais tout cela n'est encore que peu de chose...... » Suit la description empestante du sac de la mosquée d'Omar, description dans laquelle pas un mot de pitié ne se trouve sous la plume de ce prêtre aussi barbare que ceux dont il raconte les hautes œuvres d'exécuteurs.

Contraste pitoyable! contradiction aussi stupide que hideuse! à peine le massacre terminé, les croisés changèrent de rôle tout à coup : on les entendit pousser les sanglots de la contrition, se frapper la poitrine, se découvrir la

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem*.

tête, et s'en aller en procession à l'église du Saint-Sépulcre demander à Jésus la rémission de leurs péchés. Le Dieu de la clémence et de la rédemption universelles pouvait-il accepter ces prières blasphématrices, sorties de la bouche des promoteurs de la guerre la plus implacable, la plus acharnée qui fut jamais. Ils venaient, tout souillés de sang humain, à l'autel de l'agneau sans tache; et leurs faces ne rougissaient point, leurs cœurs ne doutaient pas de la miséricorde divine. C'étaient des fous furieux, et rien de plus! Ce qui prouve, d'ailleurs, leur délire monstrueux, et la complicité de leurs chefs, c'est qu'après leurs patenôtres sans raison, c'est qu'après leurs actes hypocrites ou insensés de dévotion, ils n'en continuèrent pas moins leur égorgement et leur pillage. Un conseil se tint dans lequel la majorité décida l'extermination de tous les infidèles, quels qu'ils fussent, mahométans, schismatiques ou juifs. Huit jours durant la tuerie recommença. La populace de la croisade ne connut plus de bornes dans ses atrocités. Elle brûla les juifs dans leur synagogue, elle égorgea les malades dans leurs hôpitaux, les femmes dans leurs harems; les vieillards sur leurs lits de douleur. Tancrède avait promis la vie sauve à des Musulmans qui avaient imploré son appui; on lui arracha ses prisonniers, et malgré ses réclamations, malgré sa juste fureur, on les décapita sous ses yeux. Godefroy de Bouillon ne s'était pas mêlé au premier massacre; et malgré ses représentations, ses appels à l'indulgence, on n'en persista que davantage à tuer jusqu'au dernier survivant. Raymond lui-même chercha à sauver quelques individus : on l'accusa d'avarice, on le dénonça comme ayant reçu salaire pour être clément, et il fut obligé, pour se justifier, d'abandonner ceux qui avaient mis leur existence sous la sauvegarde de son honneur de chevalier. On ne saurait énumérer exactement le nombre des victimes de la tourbe chrétienne, altérée de sang comme une bande de tigres. Les récits les plus modestes en constatent soixante mille. Quelle infamie! Quelle inhumanité (*)!

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

C'était donc dans un pareil but qu'on avait fanatisé plus d'un million d'âmes, qu'on avait exposé aux différentes morts les plus cruelles six cent mille malheureux, entraînés à la suite des chevaliers féodaux! C'était donc pour faire de la ville sainte un lieu exécrable de supplices qu'on voulait la reconquérir au culte catholique! Vraiment, lorsqu'on veut juger d'ensemble la première croisade, le caractère dominant qu'on lui trouve, c'est la cruauté. Dans cette agression barbare de l'Occident contre l'Orient, le courage est commun aux vaincus comme aux vainqueurs; le fanatisme aussi devient bientôt égal entre les Chrétiens et les Musulmans. Mais, il faut l'avouer, la palme sanglante de la cruauté appartient sans conteste aux croisés. Le khalife du Kaire renvoie les envoyés de Godefroy, l'émir d'Antioche se contente de mettre hors de sa ville les bouches inutiles; le gouverneur égyptien de Jérusalem lui-même, quoique autorisé à la rigueur la plus extrême par tant d'actes atroces des assiégeants, épargne encore un grand nombre d'habitants chrétiens et de prêtres catholiques. Les croisés, au contraire, exterminent partout et toujours : autour d'Antioche, ils mettent la campagne à feu et à sang; à Marrah ils écrasent les enfants contre les murailles aux yeux de leurs mères; à Jérusalem, enfin, ils renchérissent sur leurs crimes précédents : ils torturent leurs prisonniers, ils les coupent en morceaux, ils déchirent leurs cadavres. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des calomnies, inventées par des historiens modernes, qui, par opposition aux guerres religieuses, ont outré les méfaits des croisés. Hélas! les chroniqueurs contemporains rapportent, tous, les faits désastreux et deshonorants que nous avons résumés. Quelques-uns les vantent, d'autres les excusent, le plus grand nombre les racontent sans réflexion : tant, à cette époque déplorable du moyen âge, le sens moral était absent des consciences, tant l'humanité était une vertu sans modèle et sans signification presque!

Il est miraculeux qu'une peste horrible ne soit pas résultée du sac de Jérusalem. On tua, nous le répétons, pendant huit jours; on laissa, durant

toute cette semaine d'assassinats, les corps morts s'amonceler dans les rues, s'y putréfier au soleil de juillet; et ce n'est qu'une fois la besogne des bourreaux entièrement achevée, qu'on songea à débarrasser la ville de tous ces cadavres plus ou moins avancés, à l'assainir, à la laver sinon à la purifier. Encore les chefs furent-ils obligés de contraindre leurs soldats à porter hors des murailles toutes ces têtes coupées, tous ces lambeaux de chair humaine, tous ces troncs sans jambes et sans bras. Les croisés semblaient ne point se rassasier de la vue de leurs victimes : ils en étaient venus à aimer l'odeur fétide du carnage, comme les vautours qui se reposent sur les ossements qu'ils ont déchiquetés.

ÉMOTION DE L'ISLAM.

L'effet produit par la prise de Jérusalem fut immense dans le sein de l'Islam. Pour la première fois, depuis cinq siècles, il sembla craindre pour sa toute-puissance, il sembla douter de son avenir. Jusqu'alors c'étaient des querelles intérieures qui l'avaient déchiré physiquement, s'il est permis de parler ainsi, mais sans attaquer son moral. Des sectes s'étaient disputé la prépondérance, mais sans altérer l'essence même de la religion musulmane. Les unes comme les autres, les schiïtes comme les sunnites, considéraient toujours Mahomet comme le prophète révélateur par excellence; les unes comme les autres adoptaient le Koran, la tradition divine, et ne divergeaient que sur le khalifat, la tradition humaine. Bien plus, des barbares, les Turcs, étaient venus du Nord oriental, et ces barbares, vainqueurs par les armes, avaient été vaincus par la parole : ils s'étaient convertis à la loi arabe, s'ils en avaient conquis l'empire. Des incrédules s'étaient rencontrés, les Kharmates, et ces incrédules, après avoir porté au cœur de l'Islam un ravage tout matériel, avaient disparu tout à coup, comme par une volonté providentielle, après avoir fait amende honorable en rapportant à la Mecque la pierre noire si vénérée. Ainsi les ébranlements accidentels du Mahométisme n'avaient jusque-là que prouvé la solidité de ses fondements. Les guerres des ambitions humaines n'avaient porté aucun préjudice à son immuabilité divine. Le triomphe des croisés, au contraire, frappait d'un coup terrible toutes les croyances des Musulmans. Dieu paraissait les abandonner. Le règne du monde était disputé au Koran par l'Évangile. Le croissant était momentanément éclipsé par la croix (*).

La consternation fut générale parmi les populations mahométanes. Toutes gémirent également. On oublia les dissentiments particuliers; on s'unit dans la communion de la douleur. Le khalifat du Kaire, ne songeant plus à sa haine contre le khalifat de Bagdad, échangea avec ce dernier des doléances et des lamentations. L'un et l'autre s'envoyèrent des ambassadeurs pour se concerter dans une pareille calamité, pour prendre des mesures collectives, pour armer ensemble contre ce redoutable adversaire qu'Allah leur envoyait dans sa colère, et qu'il avait gratifié de la victoire, signe le plus manifeste, chez les Orientaux, de l'intervention céleste. Dans l'Irak comme en Égypte, les esprits les plus orgueilleux comme les esprits les plus humbles s'humilièrent à la fois. Les vieillards s'arrachaient la barbe, les guerriers les plus fiers se prosternaient dans la poussière, les poëtes chantaient leurs hymnes les plus funèbres. Parmi ces derniers, Abivardi semble avoir mêlé, dans le cri de son désespoir, aux sentiments les plus profonds les reproches les plus vifs : il pleure, mais en appelant ses frères au combat; il les condamne et les excite à la fois; s'il leur fait honte de leur défaite, il leur ouvre en même temps la perspective consolatrice de la vengeance. Voici, du reste, ces stances énergiques, et toutes pleines du génie arabe :

« Nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes. Il ne nous reste pas d'abri contre les malheurs qui nous menacent!

« Les tristes armes pour un homme, de répandre des pleurs, lorsque la guerre embrase tout de ses épées étincelantes!

« O enfants de l'Islam, bien des combats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes rouleront à vos pieds!

« Comment fermer les paupières lorsqu'on

(*) Voyez Abou'-l-Féda, *Abrégé de l'histoire du genre humain.*

est atteint par des commotions qui réveilleraient l'homme le plus profondément endormi!

« Vos frères dans la Syrie n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux ou les entrailles des vautours.

« Les Romains (*) les couvrent d'opprobres; et vous, vous laissez traîner votre robe dans la mollesse, comme quelqu'un qui n'a rien à craindre!

« Que de sang a été répandu! que de femmes à qui on n'a laissé pour couvrir leur beauté que leurs mains!

« Entre les coups de lance et d'épée le choc est si épouvantable, que la tête des enfants en blanchirait de frayeur.

« Telle est cette guerre, que ceux même qui s'éloignent de ses fureurs, dans l'espoir de s'en préserver, grincent bientôt les dents de regret.

« Il me semble voir celui qui repose à Médine (Mahomet) se lever pour crier de toute sa force : O enfants de Haschem!

« Quoi! mon peuple ne vole pas à l'ennemi la lance à la main, lorsque la religion croule par ses fondements!

« Il n'ose pas approcher du feu, crainte de la mort, et il ne voit pas que le déshonneur est une blessure qui reste!

« Est-ce donc que les chefs des Arabes se résigneront à de tels maux, et que les guerriers de la Perse se soumettront à un tel avilissement!

« S'ils renoncent aux récompenses célestes, lorsque le danger les appelle, ne seront-ils pas du moins attirés par l'espoir du butin! (*) »

ÉLECTION DE GODEFROY DE BOUILLON COMME ROI DE JÉRUSALEM.

Si les Musulmans étaient désespérés de la prise de Jérusalem, les Chrétiens en semblaient embarrassés. Qu'allaient-ils faire de cette cité isolée, sans ressources particulières, sans appui autour d'elle? Vue de loin, cette conquête devait paraître miraculeuse; vue de près, elle n'était que triste et pleine d'incertitudes. Les croisés ne s'étaient jamais bien rendu compte de ce qu'ils feraient en cas de victoire. Le plus grand nombre n'avait compris dans l'expédition sainte qu'un voyage pieux, borné par conséquent et temporaire, qu'un pèlerinage avec la lance et l'épée, au lieu d'un pèlerinage avec la gourde et le bâton. Une fois leurs dévotions faites au saint sépulcre, ils n'avaient plus à penser qu'à retourner dans leur patrie. Quant à ceux qui n'étaient venus là que comme aventuriers, le pillage fini, le butin séparé, il n'entrait pas dans leur esprit de jouir de leurs richesses, si péniblement amassées, dans une ville austère, dans un pays ruiné, sous un ciel qui n'était pas le leur (*).

Les croisés, du reste, n'avaient jamais formé une de ces armées régulières qui ont des communications constantes avec le point d'où elles sont parties, qui se rattachent sans cesse à un centre commun, qui renouvellent leurs forces en correspondant avec la mère-patrie. La croisade n'était pas non plus une de ces expéditions colonisatrices pour lesquelles l'on emporte en même temps des armes et des instruments aratoires, dans lesquelles les soldats, la bataille achevée, deviennent des agriculteurs. Née d'une exaltation religieuse, la croisade avait, pour ainsi dire, complété sa tâche en délivrant Jérusalem du joug des infidèles. Selon cette interprétation, elle ne semblait avoir d'autre devoir que de remplacer le croissant par la croix, que de rétablir la prédominance du culte de Jésus-Christ; et elle pouvait se retirer ensuite avec les bénédictions des Chrétiens orientaux, auxquels elle aurait rendu leur ancien empire. Malheureusement ces Chrétiens orientaux n'existaient plus. Les combats, les misères, les persécutions les avaient décimés. Vers le dernier quart du onzième siècle ils ne formaient déjà plus qu'une secte vis-à-vis d'un peuple, secte, d'ailleurs, aussi affaiblie au moral qu'au physique. Lors de la prise de Jérusalem enfin ce n'était plus qu'une poignée de malheureux meurtris par leurs chaînes, abrutis par leur esclavage, qui ne savaient que tendre la main à l'aumône et rendre de vaines actions de grâces à leurs libérateurs.

Ainsi, comme armée, comme colonie, comme intervention religieuse, la croisade n'avait plus d'objet. Entrée dans

(*) Tel était le nom que conservaient encore une grande partie des Musulmans aux disciples de Jésus, quels qu'ils fussent. Pour eux il n'y avait pas de Byzantins, pas de Francs, il n'y avait que des Romains; tant les Romains avaient laissé de traces de leur empire en Orient.

(*) Voyez *Bibliothèque des Croisades*, traduction de M. Reinaud.

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers*, etc.

la ville sainte, elle se trouvait acculée en une impasse. Comme armée, le licenciement la menaçait; comme colonie, elle manquait de bras; comme intervention religieuse, elle devenait inutile. Sur quoi fonder la durée de sa domination? Une fois les croisés débandés, ils allaient s'éparpiller sur toute la surface de l'Europe, et on n'attendrait plus que de leurs récits, plus ou moins exaltés, un nouveau soulèvement de masse, sans doute aussi confus que le premier, et dont l'efficacité était pour le moins aussi chanceuse. Il n'y aurait probablement que les insensés qui se jetteraient de nouveau dans les aventures pour secourir leurs frères en religion. Les princes puissants, les peuples forts se donneraient bien de garde de se compromettre dans une expédition aussi lointaine que douteuse. Quant aux ambitieux, ils n'auraient plus qu'à glaner sur les traces des premiers croisés : Nicée était à Alexis, Édesse à Baudouin, Antioche à Bohémond; Jérusalem allait être possédée à son tour. Puis, quelle lamentable expérience de dangers à courir, de privations à supporter, de combats à renouveler sans cesse! Tout était donc lugubre dans l'avenir de la croisade, tout était noir à son horizon.

En cette extrémité, on ne trouva pas d'autre parti à prendre que d'élire un roi. Ériger en royaume le territoire dévasté de Jérusalem; ses habitations dépeuplées, ses nombreuses églises aux rares fidèles, ses campagnes sans moisson, son trésor public sans argent, telle était la déplorable ressource qui restait à la croisade pour ne pas avorter. Dans un conseil des chefs, le comte de Flandre ouvrit cet avis audacieux, mais indispensable. Le discours qu'il prononça dans cette occasion, discours que rapporte tout au long M. Michaud, en s'appuyant de l'histoire d'Accolti et de celle d'Yves Duchat, nous semble contenir un résumé si complet de l'inquiétude des esprits et de la difficulté des circonstances, que nous le citerons tout entier, quoiqu'il nous paraisse un peu arrangé (*) :

« Mes frères et mes compagnons, aurait dit « le comte de Flandre, nous sommes réunis « pour traiter une affaire de la plus haute « importance; nous n'eûmes jamais plus besoin « des conseils de la sagesse et des inspirations « du ciel : dans les temps ordinaires, on désire toujours que l'autorité soit aux mains « du plus habile; à plus forte raison devons-« nous chercher le plus digne pour gouverner « ce royaume, qui est encore en grande par-« tie au pouvoir des barbares. Déjà nous « avons appris que les Égyptiens menacent « cette ville à qui nous allons choisir un « maître. La plupart des guerriers chrétiens « qui ont pris les armes sont impatients de « retourner dans leur patrie, et vont aban-« donner à d'autres le soin de défendre leur « conquête. Le peuple nouveau qui doit « habiter cette terre n'aura point dans son « voisinage de peuple chrétien qui puisse le « secourir et le consoler dans ses disgrâces. « Ses ennemis sont près de lui, ses alliés « sont au delà des mers. Le roi que nous lui « aurons donné sera son seul appui au mi-« lieu des périls qui l'environnent. Il faut « donc que celui qui est appelé à gouverner « ce pays ait toutes les qualités nécessaires « pour s'y maintenir avec gloire; il faut qu'il « réunisse à la bravoure, naturelle aux Francs, « la tempérance, la foi et l'humanité; car, « l'histoire nous l'apprend, *c'est en vain « qu'on a triomphé par les armes si on ne « confie les fruits de la victoire à la sagesse « et à la vertu.*

« N'oublions point, mes frères et mes « compagnons, qu'il s'agit moins aujour-« d'hui de donner un roi qu'un fidèle gardien « au royaume de Jérusalem. Celui que nous « choisirons pour chef doit servir de père « à tous ceux qui auront quitté leur patrie et « leur famille pour le service de Jésus-Christ « et la défense des saints lieux. Il doit faire « fleurir la vertu sur cette terre où Dieu « lui-même en a donné le modèle; il doit « ramener les infidèles à la religion chrétienne, « les accoutumer à nos mœurs, leur faire « bénir nos lois. Si vous venez à élire celui « qui n'en est pas digne, vous détruirez vo-« tre propre ouvrage, et vous amènerez la « ruine du nom chrétien dans ce pays. Je « n'ai pas besoin de vous rappeler les ex-« ploits et les travaux qui nous ont mis en « possession de ce territoire, je n'ai pas be-« soin de redire ici les vœux les plus chers de « nos frères qui sont restés en Occident. « Quelle serait leur désolation, quelle serait « la nôtre si, de retour en Europe, nous en-« tendions dire que le bien public a été « trahi et négligé, la religion abolie dans ces « lieux où nous avons relevé ses autels! Plu-« sieurs alors ne manqueraient pas d'attribuer « à la fortune, et non à la vertu, les grandes

(*) Voyez Michaud, *Histoire des Croisades*, *première partie.*

« choses que nous avons faites, tandis que les « maux qu'éprouverait ce royaume passeraient « aux yeux des hommes pour être le fruit de « notre imprudence.

« Ne croyez pas cependant, mes frères et « mes compagnons, que je parle ainsi parce « que j'ambitionne la royauté, et que je re- « cherche votre faveur et vos bonnes grâces. « Non; je n'ai point tant de présomption que « d'aspirer à un tel honneur; je prends le « ciel et les hommes à témoin que lors même « que vous voudriez me donner la couronne, « je ne l'accepterais point, étant résolu de « retourner dans mes États. Ce que je viens « de vous dire n'est que pour l'utilité et la « gloire de tous. Je vous supplie, au reste, « de recevoir ce conseil comme je vous le « donne, avec affection, franchise, et loyauté, « et d'élire pour roi celui qui, par sa vertu, « sera le plus capable de conserver et d'éten- « dre ce royaume auquel sont attachés l'hon- « neur de vos armes et la cause de Jésus- « Christ. »

Immédiatement après ce discours, les chefs assemblés songèrent à nommer ce roi si nécessaire. Le royaume n'était pas tentant; ce fut à qui ne se chargerait pas de ce fardeau. Tous les ambitieux reculaient devant les difficultés, qui s'amoncelaient dans leur imagination. Nouvelle couronne d'épines, tous la repoussèrent de leur tête. On l'offrit au comte de Flandre, qui avait si bien parlé; il déclina ce dangereux honneur, et répéta qu'il ne formait plus qu'un vœu, celui de retourner en Europe avec le surnom de *fils de saint George*, que son courage lui avait mérité. Raymond de Toulouse fit aussi la sourde oreille, quoiqu'il eût juré de rester en Palestine. L'intéressé Provençal ne voyait aucun avantage dans la possession du pays aride de Jérusalem; il rêvait déjà une autre principauté plus productive, et cherchait sans cesse à concilier ses devoirs religieux avec ses intérêts personnels. Tancrède, lui, était un chevalier dans la plus complète acception du mot. Il préférait ce titre à celui de roi, et l'indépendance qui y était attachée à la responsabilité d'un chef de peuple. C'était une belle individualité que ce Tancrède, et voilà tout. Quant à Robert de Normandie, esprit indolent quoique cœur courageux, il n'avait ni la volonté ni la capacité de conduire un royaume. Baudouin s'était indignement fait sa part tout de suite; Bohémond avait eu l'égoïsme de rester dans sa principauté estorquée d'Antioche. On ne pouvait pas penser alors à ces deux déserteurs. Restait donc Godefroy de Bouillon. Aussi brave que pieux, aussi modeste qu'actif, d'une grande vigueur de corps, ce qui ne nuisait pas, d'une certaine résolution d'esprit, ce qui était indispensable, Godefroy de Bouillon était réellement l'homme qu'il fallait dans cette circonstance si épineuse (*).

On fit semblant néanmoins de s'enquérir du caractère, de l'intelligence, des vertus et des vices de plusieurs candidats. On nomma une sorte de jury qui avait à prononcer sur les différents princes dont on balançait les mérites. Ce jury devait consulter l'armée, écouter les observations de tous, pour fonder son jugement sur l'opinion générale. Puis on ordonna des prières, on imposa des jeûnes, on recommanda des aumônes, afin que Dieu daignât éclairer le choix des électeurs. Dans tout ceci il y avait bien un peu de comédie de la part des principaux chefs; mais il était nécessaire de concilier tout d'abord au futur roi son peuple, et sous ce point de vue la comédie était excusable. Tous les candidats laissèrent donc fouiller dans leur passé, interroger leurs précédents, demander à chacun de leurs serviteurs des détails sur leur vie privée. Les serviteurs de Godefroy de Bouillon firent, dit-on, le plus grand éloge de ses mœurs et de son caractère. A leur dire, il était si chaste qu'il n'avait jamais commis le moindre acte de libertinage. C'était là la vertu principale pour gouverner des masses dissolues, pour régner sur la cité sainte. On ne reprocha au duc de Lorraine qu'une dévotion trop minutieuse, et trop de temps employé à demeurer dans les églises, tant pour y prier que pour y contempler les images des saints et les peintures religieuses. Quelques chroniqueurs ont été jusqu'à rapporter qu'on se plaignit que, restant dans les temples divins au delà du temps des offices, *il laissait passer l'heure de ses*

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

repas, et que les mets de sa table se refroidissaient et perdaient leur saveur.

Quoi que firent les Provençaux pour repousser la candidature de Godefroy, malgré leurs calomnies grossières, malgré leur opposition violente, outre la justice, la superstition vint au secours de l'élection du duc de Lorraine. Un illuminé prétendit l'avoir vu, en songe, assis sur le trône du soleil, entouré d'oiseaux célestes, symbole mystique des pèlerins. Un autre attesta qu'il lui était apparu portant une étoile en main, et gravissant l'échelle de Jacob. Selon une troisième révélation il aurait été salué sur le mont Sinaï par deux envoyés de Dieu, et en aurait reçu la mission de gouverner la Jérusalem terrestre. L'élection de Godefroy ne devenait donc plus l'œuvre des hommes, mais bien celle de Dieu. Les fanatiques ainsi firent taire les envieux.

USURPATION DU PATRIARCAT.

Cependant il déplaisait aux prêtres qu'un soldat pût revêtir les insignes de la puissance matérielle dans une ville toute religieuse. En conséquence le clergé insinua qu'il ne fallait pas que l'orgueil présidât au royaume de l'humilité. Il agit avec tant d'adresse qu'une fois élu, Godefroy refusa le diadème et le sceptre, et qu'il se contenta du titre singulier de baron du saint sépulcre. Chose étrange! ce clergé qui se montrait si susceptible à l'endroit de la superbe militaire, si chatouilleux sur le titre de son maître effectif, n'en réclama pas moins pour lui des honneurs, des insignes, toutes les apparences de la domination spirituelle. Un grand scandale eut même lieu à cette occasion. Toutes sortes d'intrigues se croisèrent à propos de l'élection d'un patriarche. Guillaume de Tyr, l'historien archevêque, s'élève violemment à ce propos contre l'esprit du clergé de la croisade. Il accuse les prêtres d'ambition, d'avidité, de brigues coupables; il n'en épargne pas un seul, et condamne particulièrement un certain évêque de Martharo d'avoir soufflé sur le clergé latin l'esprit de faction et de discorde.

Le clergé latin, en effet, se conduisit indignement vis-à-vis du clergé grec. Il lui enleva toutes ses fonctions, le priva de tous ses bénéfices; et tandis que le vieux patriarche Siméon, l'auteur des suppliques à Urbain II, la victime si résignée de tant de persécutions, était encore vivant dans l'île de Chypre, on ne se fit pas scrupule de le remplacer dans sa chaire de Jérusalem. Un prêtre ambitieux, Arnould, chapelain du duc de Normandie, se présenta pour hériter des dépouilles du vénérable Siméon. A force de cabales, il se fit nommer patriarche avant la mort même du titulaire. Un tel chef ne devait s'entourer que des gens de sa nature. Aussi tous les grades religieux furent-ils donnés à l'adresse, et non à la vertu. Si Godefroy fut un rude mais honnête soldat, Arnould fut un prêtre débauché et prévaricateur. On avait été jusqu'à chansonner ses vices durant le cours de l'expédition, et il passait à bon droit pour un des hommes les plus futiles et les plus lascifs du pèlerinage (*).

Ce fut entre ses indignes mains que Godefroy prêta serment d'honneur et de justice. N'était-ce pas là de sa part montrer une sorte de faiblesse, et s'il ne pouvait pas s'opposer à l'élévation quasi-pontificale du chapelain de Robert, Godefroy n'aurait-il pas dû, au moins, refuser tout rapport avec un prêtre aussi indigne? Godefroy ne fut pas longtemps à éprouver les résultats fâcheux de son aveugle condescendance envers le clergé. Un des premiers actes d'Arnould fut de réclamer, comme biens appartenant à l'église de Jérusalem, les richesses conquises par le brave Tancrède dans la mosquée d'Omar. Tancrède d'abord ne fit que sourire de pitié en apprenant les prétentions d'Arnould. Mais celui-ci remua le clergé, s'adressa aux fanatiques, agit de telle façon, que, pour éviter peut-être un soulèvement déplorable, Tancrède fut contraint de prendre pour juge entre lui et son adversaire le conseil des chefs.

La scène fut vive et bien caractérisée. Arnould montra la plus perfide hypocrysie, Tancrède la franchise la plus hardie. Arnould accusa le chevalier Normand *de ne point respecter les volontés de Dieu, de dépouiller les autels du Seigneur.*

(*) Voyez Raymond d'Agiles, *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem.*

Tancrède répondit en déclarant que *la langue* du patriarche usurpateur *contenait de la malice comme la queue du scorpion contient du venin*. « On m'ac-
« cuse, ajouta-t-il, d'avoir dépouillé le
« sanctuaire, d'avoir détourné, ou plu-
« tôt *éveillé* l'or qui *dormait* dans les
« églises; mais l'ai-je gardé pour moi ?
« *L'ai-je donné à mes nièces?* ne l'ai-je
« pas pris, au contraire, pour l'employer
« au service du peuple de Dieu, *et*
« *pour le rendre au créancier après la*
« *moisson?* Vous le savez, d'ailleurs,
« n'avait-on pas décidé, avant la prise
« de Jérusalem, que chacun de nous
« posséderait les trésors et les biens
« dont il s'emparerait le premier ? Chan-
« ge-t-on de résolution tous les jours?
« N'ai-je pas combattu en face ceux
« qu'on n'osait regarder par derrière ?
« N'ai-je pas le premier pénétré dans des
« lieux où personne n'avait l'audace de
« me suivre? A-t-on vu Arnould me dis-
« puter alors la gloire du péril ? Pourquoi
« vient-il aujourd'hui demander le prix
« du combat? »

Malgré cette défense vigoureuse, les chefs assemblés prononcèrent un jugement ambigu. Ils craignaient, d'un côté, de blesser le juste orgueil d'un des plus valeureux chevaliers de l'armée : de l'autre, ils redoutaient déjà Arnould et ses intrigues, son habileté perverse, sa domination déjà puissante sur certains esprits. Travaillés par de pareilles influences, aussi indécis et inquiets dans leurs résolutions civiles, qu'ils étaient décidés et braves dans les combats, ils déclarèrent qu'on prélèverait dans les trésors de la mosquée d'Omar, à titre de dîme du butin, sept cents marcs d'argent pour en gratifier l'église du saint sépulcre. Sentence pitoyable, qui ne donnait tort ni à l'un ni à l'autre des adversaires, tout en faisant peser sur eux une certaine exagération dans ce que l'un demandait, et dans ce que l'autre refusait. Tancrède eut le bon esprit de se soumettre à cette décision ridicule; ce qui, sans doute, trompa les espérances secrètes d'Arnould (*).

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*.

BATAILLE D'ASCALON.

Ce jugement impolitique fut le dernier acte de l'assemblée des chefs croisés. Tous les jours il en partait quelques-uns. Leur patience était à bout; la nostalgie les avait atteints. S'imaginant avoir terminé leur œuvre, ceux qui restaient encore refusaient de prendre part aux affaires du nouveau royaume de Jérusalem. Leur mauvaise volonté éclata surtout à l'approche du péril, le plus grand peut-être que courut la croisade. Les Musulmans, après les larmes qu'ils versèrent si abondamment sur leur défaite, songèrent à la vengeance. Les Égyptiens se décidèrent les premiers; et comme toute discorde entre le khalifat de Bagdad et le khalifat du Kaire s'était apaisée en face d'une calamité qui frappait l'Islam tout entier, des auxiliaires venus des deux Iraks, de Perse et de Mésopotamie, se rangèrent sous les drapeaux des Fathimites. Afdhal, ce vizir qui avait arraché précédemment Jérusalem aux Ortokides, commandait les troupes nombreuses qui s'étaient proposé de reconquérir la Palestine. Déjà Afdhal et ses soldats se trouvaient sur le territoire de Gaza, en Syrie, à quelques journées de la cité sainte, lorsque la nouvelle de leur marche fut apprise par les croisés. Aussitôt Tancrède, le comte de Flandre et Eustache de Boulogne, qui s'étaient portés vers le pays de Naplouse pour en prendre possession, coururent vers les rivages de la mer, afin de s'assurer des forces de ceux qui les menaçaient. Ils furent bientôt convaincus de l'imminence et de la gravité du danger, et le firent savoir à Jérusalem.

On annonça ce message dans la ville en pleine nuit, à la lueur des torches, au son des trompettes. Les crieurs publics invitèrent les croisés à se rendre, dès le lendemain matin, à l'église de la Résurrection, et de se préparer au combat. Le peuple, encore enthousiasmé de sa victoire, montra une grande énergie et une grande résolution. Certains princes, au contraire, hésitèrent; d'autres refusèrent de s'engager dans cette nouvelle lutte. Robert de Normandie prétendit que son vœu était rempli, et qu'il n'avait point à suivre l'armée de Godefroy

de Bouillon, qui s'apprêtait à sortir au-devant de l'ennemi. Raymond de Toulouse, jaloux du duc de Lorraine, Raymond, qui enrageait au fond du cœur d'avoir été obligé de remettre au roi de Jérusalem, ou plutôt au baron souverain du saint sépulcre, la forteresse de David, ne voulait pas se soumettre au commandement de son rival. Cela ne lui paraissait plus que servir une cause particulière, et son orgueil se refusait à tout acte de subordination. Le duc de Normandie et le comte de Toulouse repoussèrent donc également l'invitation de se joindre à ceux qui partaient pour aller combattre les Égyptiens. Cette décision était grave. Elle jeta un instant l'alarme et la désolation parmi les Chrétiens. Alors Pierre l'Ermite, qui devait rester dans la ville avec les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, se présenta, accompagné d'une grande partie du clergé et d'une foule de pèlerins, aux deux princes dissidents, les supplia avec tant d'instances, revint si souvent à la charge, qu'ils finirent par consentir à suivre leurs frères, et à se joindre, ainsi que leurs troupes particulières, à l'armée de Godefroy de Bouillon (*).

Cette armée, à laquelle s'étaient réunis tous les croisés éparpillés sur le territoire de la Palestine, en quittant Ramlah, son rendez-vous général, descendit vers la côte, entre Ascalon et Jaffa. Bientôt elle trouva sur les bords d'un torrent nommé Sorek une masse considérable d'ânes, de mulets, de chameaux et de buffles. C'était là un butin tout trouvé pour les soldats de la croisade, toujours tout prêts à rapiner. Mais le sage Godefroy ne permit pas à ses hommes de perdre un temps utile, de se livrer au pillage, et déclara que quiconque quitterait son rang aurait les oreilles et le nez coupés. Cette mesure de rigueur arrêta la débandade, et le soir même on arriva en vue des Musulmans. Les Chrétiens, qui avaient emporté avec eux le bois de la croix divine, enflammés par la présence de cette relique, s'avancèrent pleins d'enthousiasme à la bataille. C'était le matin de la veille de l'Assomption, 14 août 1099, et l'approche de cette grande fête redoublait encore leur confiance. Ils étaient assurés de la protection céleste, et comptaient sur la Vierge comme sur Jésus-Christ pour leur donner la victoire.

Les Musulmans, dont aucun historien ne s'accorde à établir le chiffre exact, mais qui évidemment étaient plus nombreux que les Chrétiens, formaient un vaste demi-cercle dans une large plaine bornée à l'est par des collines, à l'ouest par la mer. Ascalon, sur le rivage, montrait derrière ses remparts et ses minarets une forêt de mâts : c'était la flotte égyptienne toute prête à porter secours à son armée. En voyant venir à eux les Chrétiens, les Musulmans furent saisis d'une sorte de terreur. En voici les raisons : d'abord ils étaient loin d'attendre les croisés ; on leur avait dit que ces derniers étaient à peine capables de se défendre à l'abri de murs, et ils arrivaient tout à coup en rase campagne. Ensuite, par un singulier hasard, les troupeaux qu'avait rencontrés l'armée chrétienne, attirés soit par le bruit des clairons, soit par la marche rapide des troupes, se réunirent derrière les bataillons des Francs, et répétèrent machinalement tous leurs mouvements. Les cris de ces animaux, la poussière que soulevait leur course, les firent prendre de loin par les Musulmans pour des masses de cavalerie.

Alors l'armée égyptienne s'imagina que les croisés avaient reçu de nombreux renforts. Cela porta le trouble dans ses rangs. Sous le coup de cette panique, elle laissa ses adversaires évoluer à leur guise. Godefroy put se porter sans obstacle vers la ville d'Ascalon, pour en contenir les habitants durant le combat. Raymond de Toulouse put s'étendre avec ses Provençaux entre la mer et l'armée d'Afdhal, de façon à empêcher toute communication entre les troupes de terre et la flotte. Enfin Tancrède et Robert de Flandre eurent le temps de diriger leur attaque vers le point qui leur parut le plus faible chez leurs adversaires. L'infanterie normande commença par lancer plusieurs milliers de javelots; puis bientôt la cavalerie flamande s'élança sur les premiers rangs des infidèles. Elle y trouva des soldats, un genou fixé en terre, qui combattaient aussi bien avec l'arc qu'avec l'épée. Puis

(*) Voyez Tudebode, *Histoire du voyage à Jérusalem.*

vinrent, avec grand bruit de cimbales et grand tumulte de voix, des hommes noirs, ayant en mains des fléaux à boules de fer, et qui frappaient à coups redoublés sur la cuirasse des chevaliers, et sur la tête de leurs chevaux. D'instant en instant accouraient d'autres combattants, qui armés de frondes, qui de sabres recourbés, qui de lances énormes. Malgré leur succession rapide, Tancrède, Robert de Normandie, Robert de Flandre, à force de valeur et d'activité, n'en repoussèrent pas moins ces ennemis sans cesse renaissants. Enfin le duc de Normandie put pénétrer jusqu'au centre de l'armée égyptienne, et y arracher le grand étendard d'Afdhal. C'était là le plus beau coup de la bataille; il jeta le découragement dans l'armée musulmane, et devint le signal de sa déroute (*).

Cette déroute fut aussi rapide que générale. Malheureusement les fuyards, en grande partie, tombèrent d'eux-mêmes dans les embûches qu'ils auraient dû éviter. Ceux qui se précipitèrent du côté des flots furent poursuivis par les cavaliers du comte de Toulouse, et trois mille d'entre eux se noyèrent en voulant atteindre la flotte égyptienne. Ceux qui voulurent se réfugier dans la ville d'Ascalon trouvèrent sous ses murs Godefroy et ses Lorrains, et furent écharpés jusqu'au dernier. Plusieurs ayant escaladé les enceintes des jardins de la ville, et étant montés dans des sycomores et des oliviers pour s'y cacher dans le branchage, furent abattus à coup de flèches comme des oiseaux. Tous ces malheureux vaincus, consternés de leur défaite, se laissaient égorger sans résistance. Ceux que le glaive vainqueur n'atteignait pas s'étouffaient eux-mêmes aux portes d'Ascalon, tant ils s'y précipitaient en masse. Afdhal pourtant parvint à y pénétrer. D'une des tours de la ville il put assister à la destruction de son armée. Son désespoir fut profond. Il s'arracha la barbe; il se meurtrit le visage; il poussa des gémissements mêlés de blasphèmes, et finit, dit-on, pas s'écrier : « O Mahomet! « serait-il vrai que la puissance du Crucifié fût plus grande que la tienne, « puisque les Chrétiens ont vaincu tes « disciples? » Après ce cri de rage, l'orgueilleux vizir égyptien, saisi de terreur autant que de découragement, s'enfuit sur sa flotte, et se hâta de gagner le large. Cette fuite honteuse ne laissa plus aucun espoir à l'armée musulmane, et le peu qui s'en sauva alla mourir de faim dans le désert.

(*) Voyez Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem.*

RÈGNE DE GODEFROY.

A la suite du massacre les croisés s'occupèrent du pillage. Jamais butin ne fut plus riche et plus copieux. On trouva pour la faim des gâteaux de miel et de riz, pour la soif de nombreux vases remplis d'eau de source. Après s'être rassasiés de toute façon, les croisés songèrent à s'emparer d'Ascalon; mais la jalousie des chefs entre eux les arrêta dans cette dernière entreprise. Le comte de Toulouse, le premier, avait sommé la garnison de se rendre. En conséquence il voulait arborer sa bannière sur la ville et la garder pour lui. Godefroy de Bouillon, en qualité de roi de Jérusalem, s'opposa à cette prétention. Alors le vindicatif Raymond eut l'infamie de s'éloigner avec ses troupes, et de déclarer aux Musulmans d'Ascalon qu'ils n'auraient rien à craindre de Godefroy tout seul. Ce funeste exemple d'indépendance fût suivi par beaucoup d'autres chevaliers. Le duc de Lorraine ne put donc tirer parti de sa victoire et n'obtint qu'un léger tribut de la ville, dont il lui était si facile de se rendre maître s'il eût été secondé.

La mauvaise foi et la haine envieuse de Raymond de Toulouse ne se bornèrent pas, vis-à-vis de son rival couronné, à une seule perfidie. En quittant Ascalon, les Provençaux se portèrent vers la ville d'Arsouf, située sur le rivage de la Méditerranée, entre Jaffa et Césarée. Raymond aurait bien voulu s'emparer de cette place. Il essaya un assaut; on le repoussa vigoureusement. Alors, avant de lever le siége, il apprit à la garnison le peu de troupes dont Godefroy pouvait disposer, et la conseilla de ne pas se rendre à ses sommations. Lorsque le roi si contesté du pauvre royaume de Palestine arriva à son tour sous les murs d'Arsouf, il ne fut pas long à se convaincre de la tra-

hison de celui qui aurait dû lui obéir. Malgré sa modération ordinaire et sa profonde piété, Godefroy s'emporta, jura de venger cette dernière offense, et marcha résolument contre Raymond, pour le punir. Une déplorable bataille allait avoir lieu, lorsque Tancrède et Robert de Flandre s'interposèrent entre les adversaires, et à force d'instances, de prières, de promesses, parvinrent à réconcilier les deux rivaux. Mais si la guerre intestine n'avait pas éclaté, le mal n'était pas moins terrible. Désunion, jalousie, insubordination par orgueil, trahison par rivalité, tels étaient les tristes résultats de cette égalité entre les seigneurs féodaux que l'élection de Jérusalem n'avait pas pu détruire (*).

Le retour de Godefroy dans la ville sainte, malgré les clameurs enthousiastes du peuple, fut donc assombri par un nuage gros de tempêtes. Le pauvre duc de Lorraine sentit alors sa faiblesse et son impuissance; une profonde mélancolie s'empara de son âme. Ce sentiment ne fit que s'accroître, lorsque les chefs croisés lui signifièrent enfin qu'ils allaient retourner en Europe, eux et leurs chevaliers. Il n'y avait plus de raison de les retenir. Le Turc n'était plus menaçant, l'Égyptien était découragé par sa dernière défaite. Robert de Flandre et ses chevaliers, Robert de Normandie et ses troupes nombreuses, partirent pour leur patrie, les uns par terre, les autres par mer. Raymond de Toulouse, qui avait juré de ne pas retourner dans ses États, mais qui ne voulait pas rester le subordonné de Godefroy, se dirigea vers Constantinople. Il ne resta avec le duc de Lorraine, fidèle à son serment jusqu'à la mort, que le généreux Tancrède et trois cents chevaliers. La séparation des croisés fut douloureuse pour tous. Durant quatre années ils avaient affronté les mêmes dangers, couru les mêmes hasards, et malgré la rudesse de leurs mœurs ils s'étaient accoutumés les uns aux autres et s'étaient voué une sorte d'affection. La foule des pèlerins surtout, celle qui était trop pauvre et trop chétive pour entreprendre le nouveau et pénible voyage du retour, se désolait, gémissait comme dans une calamité publique. Spectacle fâcheux et peu encourageant pour leur roi! Qu'allait-il lui rester, en effet, à ce monarque improvisé? Quelques chevaliers, dont le zèle ne pouvait pas durer, quelques fantassins dont la fidélité allait devenir de plus en plus chanceuse, des milliers de besogneux, de malades, d'infirmes, voilà pour les croisés; puis des Chrétiens orientaux, qui ne parlaient aucune des langues des Francs; des Juifs, qui dissimulaient leur religion, des Arabes apostats, en un mot des traîtres et des fourbes. Est-ce à la difficulté de gouverner une pareille masse confuse et divergente qu'il faut attribuer le découragement de Godefroy de Bouillon? En tout cas, dominé par une piété de plus en plus excessive, il laissa peu à peu le clergé empiéter sur son pouvoir. Il lui fit des concessions nombreuses, des dons de toutes espèces, et bientôt la richesse et l'autorité passèrent du côté des prêtres, au détriment des soldats.

Sur ces entrefaites arriva à Jérusalem un nouveau légat du pape. C'était un certain Daimbert, archevêque de Pise, homme impérieux, exigeant, despote, et qui venait pour faire peser le joug de l'Église sur les princes et les peuples croisés. Daimbert bientôt ne se borna pas à être légat du pape, il voulut devenir patriarche de Jérusalem. Il ne lui fut pas difficile d'ébranler le crédit d'Arnould, prélat sans consistance et sans vertu. Comme d'ailleurs le nouveau légat était fort riche, il put s'acheter des partisans, et, avec l'appui de Bohémond, qui, au carême de l'année 1100, était venu visiter la cité de Dieu, il put forcer Arnould à donner sa démission, et trôner à son tour dans la chaire de Siméon. A peine revêtu de sa nouvelle dignité, il réclama de Godefroy la souveraineté du quartier de Jérusalem où s'élevait l'église de la Résurrection. Après quelques légères observations, le brave mais faible duc de Lorraine se laissa dépouiller. Ce premier succès encouragea l'ambitieux patriarche, et à force d'insistances de toutes sortes il obtint encore du triste roi de la Palestine la cession de la tour

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem.*

de David et de la cité de Jérusalem, en cas de mort de Godefroy sans postérité. C'était pour le duc de Lorraine se déclarer le vassal du pape, et en accepter viagèrement le droit de régner sur le pays qu'il avait conquis. Cette usurpasion scandaleuse eut lieu devant le peuple assemblé pour les cérémonies du saint jour de Pâques (*).

MORT DE GODEFROY.

Il ne restait donc plus à Godefroy qu'un gouvernement tout militaire. Si l'on en croit quelques historiens, il s'efforça pourtant de fonder des lois civiles ; néanmoins *les Assises de Jérusalem*, qu'on lui attribue, semblent avoir éprouvé de telles modifications d'époque en époque qu'il est impossible de savoir au juste quelle était leur teneur au temps du premier roi de la croisade. Quoi qu'il en soit, ce recueil de lois n'est qu'une sorte de code féodal, où le combat judiciaire est maintenu, où les nobles sont favorisés, où le clergé est garanti dans ses priviléges; mais où les paysans, les simples cultivateurs ne sont considérés comme rien, ou plutôt comme une propriété, comme une chose, le serf ayant la même valeur matérielle et pécuniaire qu'un faucon.

Que se passait-t-il donc dans l'âme de ce Godefroy, soldat plein de valeur, mais prince sans réelle capacité? Malgré ses intentions de résister aux empiétemens du clergé, malgré ses efforts pour fonder un véritable royaume, malgré ses tendances pour le consolider par un groupe de lois organiques, après avoir cédé aux prêtres la partie la plus sérieuse de son pouvoir, on ne le vit plus s'occuper que de la guerre. Il alla prendre plusieurs forteresses aux Arabes, il envoya Tancrède en Galilée pour en assurer la possession ; puis, celui-ci ayant été menacé par le souverain de Damas, Godefroy se porta à son secours avec ses plus fidèles chevaliers, et tour à tour fut vainqueur des Musulmans de Damas et de ceux qui venaient du désert. Cependant toutes ces escarmouches ne suffirent pas pour combler le vide de son cœur, pour satisfaire son activité, pour le consoler de ses chagrins intimes. Il traînait partout une mélancolie profonde; et pourquoi? Nul ne le sut. Se repentait-il de sa faiblesse envers les prêtres? Croyait-il, au contraire, n'avoir pas encore assez fait pour la religion? Regrettait-il amèrement ces fraîches vallées de la Lorraine dans les arides et brûlantes campagnes de la Judée? Toujours est-il qu'après avoir langui quelque temps il finit par tomber malade, et par mourir sans divulguer son secret. On le pleura cinq jours de suite, rapporte Albert d'Aix, et on l'enterra sur le Calvaire, près du saint tombeau qu'il avait délivré. Héros de bras plutôt que de tête, il sut toujours donner l'exemple du courage dans les combats; mais il ne se trouva pas capable de fonder un empire. Les circonstances lui furent défavorables, c'est vrai ; cependant un autre que lui peut-être eût eu le talent de mieux grouper les hommes, de les intéresser davantage à leur conquête, de retenir plus de trois cents chevaliers à Jérusalem. Aucune des férocités de la croisade ne peut lui être reprochée : il se battait avec énergie contre un ennemi qui lui ripostait, il ne savait pas égorger un prisonnier sans défense; son malheur est de n'avoir jamais eu assez d'autorité personnelle pour arrêter les bourreaux. Il fut bon comme on pouvait l'être dans un siècle de fer, d'une bonté passive. C'était un grand batailleur, ce fut un pauvre prince (*).

RÈGNE DE BAUDOUIN D'ÉDESSE.

A peine Godefroy mort, une explosion d'intrigues contradictoires éclata dans la ville sainte, dans la cité de Dieu, dans le royaume de l'abnégation et du désintéressement. Ce chétif État était ambitionné par d'ardents compétiteurs. Daimbert, appuyé sur les prétendues promesses qu'il aurait arrachées à la faiblesse du duc de Lorraine, réclamait Jérusalem au nom du pape. Les seigneurs féodaux repoussèrent tout d'abord une pareille prétention, et ne voulurent d'autre chef qu'un homme d'épée. L'un des leurs, Garnier, comte de Gray, parent de Godefroy, prit

(*) Voyez Raoul de Caen, *les Gestes de Tancrède*, et Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

(*) Voyez Albert d'Aix, *Histoire de l'expédition de Jérusalem*.

en conséquence possession de la tour de David et des autres points fortifiés de Jérusalem. Le patriarche fulmina une malédiction contre le sacrilége ; et comme le comte de Gray mourut subitement quelques jours après, plusieurs fanatiques en conclurent qu'il avait été frappé par le ciel. Néanmoins, malgré cette interprétation à son profit d'un accident dû au hasard, Daimbert n'en chercha pas moins un allié, et écrivit à Bohémond, son fidèle protecteur moyennant finances. Hélas! le fin Normand s'était laissé prendre par les Turcs, et perdait ainsi avec la liberté la bonne aubaine qui s'offrait à lui. Force fut à l'avide patriarche de céder à la nécessité. Ses prétentions activèrent même le choix des barons, et ils offrirent à Baudouin d'Édesse la couronne de la cité de Dieu. Baudouin ne se fit par prier. Il accourut à Jérusalem, et même avec une telle précipitation, qu'il manqua de tomber dans une embûche que lui avaient dressée les Arabes dans les défilés du Liban. A l'entrée de Baudouin dans la capitale de son nouveau royaume, Daimbert n'eut d'autre parti à prendre qu'à se retirer, et, feignant de n'être pas en sûreté sur le Calvaire, il se réfugia sur la montagne de Sion.

A peine arrivé à son nouveau poste, l'ancien comte d'Édesse, qui avait laissé cette principauté à Baudouin du Bourg, son cousin, voulut mériter par une petite expédition les suffrages de ses pairs. Cette expédition se borna à une sorte de promenade militaire, où l'on fit beaucoup de ravages et quelque butin. A son retour, le nouveau roi voulut se faire couronner à Bethléem. On en passa par son caprice. Daimbert revint à composition ; mais Tancrède, qui se souvenait de ses nombreux démêlés avec le frère de Godefroy, refusa d'assister au sacre d'un déserteur de la croisade, et s'en alla défendre Antioche durant la captivité de Bohémond. Ainsi s'éparpillaient les forces des Chrétiens. Grâce à leurs dissensions intestines, ils ne formaient aucun établissement stable et puissant et Syrie. Cette malheureuse province, comme dans ses plus mauvais temps, était divisée en petits États indépendants, et ne profitait en aucune façon de la domination franque. Bien au contraire, son territoire s'appauvrissait de plus en plus : ne servant que de champs de bataille à des luttes incessantes, il devenait de jour en jour plus aride et plus abandonné.

Il serait fastidieux et interminable de suivre toutes les péripéties sans importance de cette guerre perpétuelle; contentons-nous d'en indiquer les résultats. Après des alternatives diverses, où le nouveau roi de Jérusalem fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu ; après des siéges innombrables de forteresses, apres des pointes poussées à l'orient et au sud, après des hostilités sans profit qui durèrent plus de quinze ans, Baudouin, favorisé coup sur coup par la fortune des combats, finit par porter la guerre en Égypte même. Il y fut heureux, il y prit la ville de Pharamia, et s'en revenait dans la joie du triomphe, lorsque tout à coup il tomba gravement malade et mourut entre les bras de ses amis, l'an 1119, à El-Arisch, sur les frontières mêmes de la Palestine. Baudouin, quoique toujours frivole et débauché, téméraire et imprudent, sembla meilleur comme roi qu'il n'avait été comme simple chevalier ou comme comte d'Édesse. Son ambition une foi satisfaite, il fut moins arrogant, moins dissimulé, moins irrascible, moins injuste, moins cruel qu'il ne s'était montré au commencement de la croisade. Les grandeurs, loin de le gâter, réformèrent quelques-uns des vices de sa nature et quelques âpretés de son caractère. Homme, du reste, sans génie, prince sans grandes vues, il ne sut que maintenir dans sa misère première le royaume qui lui fut confié. S'il en étendit les frontières, s'il s'empara de quelques villes maritimes, il ne sut ni les enrichir, ni même en tirer toujours un honnête parti. Puis, on le vit une fois forcer le patriarche de Jérusalem à lui remettre les offrandes des fidèles à l'église de la Résurrection; une autre fois épouser, quoique marié déjà à une princesse arménienne, qu'il avait laissée à Édesse, une certaine comtesse de Sicile, parce qu'en lui apportant une riche dot elle le tirait de sa détresse ordinaire. En un mot, dépourvu de sens moral, il ne vécut que

d'expédients, et son royaume que d'aumônes (*).

Tel était donc, au bout de vingt ans de règne, le résultat de la domination franque en Orient : un royaume misérable en Palestine, des comtés en guerre perpétuelle, celui d'Édesse tombé aux mains de Baudouin du Bourg, celui de Tripoli concédé à Raymond de Toulouse par l'empereur grec Alexis, la principauté d'Antioche ruinée par l'avidité et les fautes successives de Bohémond ; en un mot une petite féodalité sans consistance, sans grandeur, sans avenir, fondée en Syrie à l'image des féodalités européennes, mais sans leurs prestiges et sans leur force ; une misère presque incurable chez les pèlerins, un commerce éteint, une agriculture délaissée, une dépopulation telle que vers l'an 1110 tous les habitants de Jérusalem auraient pu se loger dans une seule des rues de la ville. Puis, en compensation, quelques beaux faits militaires, quelques brillants actes de courage, mais sans conséquence victorieuse, sans résultat décisif. En résumé, la croisade n'avait porté que la dévastation en Orient, le trouble dans les existences des Chrétiens aussi bien que dans celles des Musulmans ; ce n'avait été que la guerre permanente en place de l'anarchie.

RÈGNE DE BAUDOUIN DU BOURG ET DE FOULQUES D'ANJOU.

Rien n'était plus ni stable ni assuré dans cette pauvre Syrie. Tandis que l'on contestait à Jérusalem le trône de la ville sainte au cousin de Godefroy de Bouillon, la malheureuse principauté d'Antioche était à l'agonie. Bohémond et Tancrède une fois morts, il n'y avait plus de guerriers capables de la défendre contre les Turcs. Ceux-ci, en effet, commandés par le prince de Mazdin, Il-Gazi, homme féroce et qui fanatisa son armée, s'avancèrent avec les gens d'Alep contre un certain Roger qui se trouvait à la tête des Chrétiens. Ce dernier, frivole et incapable gentilhomme, tout en attendant l'ennemi, s'amusait à chasser aux faucons, au lieu d'exercer ses troupes. Il se laissa surprendre par les Musulmans et battre si complétement, qu'il perdit la vie ainsi que quinze mille des siens. A cette déplorable nouvelle pour tous les Francs de Syrie, le nouveau roi de Jérusalem, malgré les contestations auxquelles il était encore en butte, voulut venir au secours d'Antioche. Il entra dans cette ville, dont le gouvernement était presque abandonné, se fit livrer par sa sœur, veuve de l'imprudent Roger, le trésor de la cité, leva des troupes, et marcha à son tour contre les Musulmans, qui avançaient toujours, s'emparant des différentes places, boulevards de la principauté. Malheureusement il n'eut pas plus de succès que son beau-frère. Accompagné d'Arméniens et de Syriens dégénérés, il ne put résister aux Turkomans d'Il-Gazi, fut vaincu en plusieurs rencontres, et dut se considérer comme très-heureux de ne pas tomber sous le fer ou entre les mains de ses ennemis. Telle est du moins la version du chroniqueur arabe Kemal-Eddin. Selon les récits chrétiens, au contraire, Baudouin du Bourg serait rentré à Jérusalem après une victoire. Quoi qu'il en soit, la principauté d'Antioche avait eu à souffrir toutes les sortes de calamités, et nous ne pourrions pas faire un tableau plus sombre de sa situation que celui qu'en a laissé Gauthier le Chancelier, l'auteur de l'*Histoire des guerres d'Antioche :*

« Antioche, dit-il, dépourvue de garnison et ayant perdu tout secours des Francs, se vit, par la nécessité, soumise à son clergé, et dès lors elle eut beaucoup plus à craindre de la trahison de ses ennemis intérieurs que de la violence de ses ennemis extérieurs. Cela ne doit pas surprendre ; car cette ville, privée de ses biens par la force et la méchanceté de notre nation (*vi et pravo ingenio gentis nortræ privata suis bonis*), adonnée à de mauvaises habitudes (*addicta pravæ consuetudini*), très-souvent accablée par le désespoir (*sæpius mœrore concussa*), aurait peut-être voulu, par un retour de justice, rendre le mal pour le mal, et aurait pu maltraiter les nôtres, soit par trahison, soit de toute autre manière. Le patriarche, en homme prévoyant, appela auprès de lui les Francs, et, s'appuyant sur la force de Dieu et sur le secours

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.; et les historiens Arabes Kemal-Eddin, Novairi, Ibn-Djouzi, etc.

de son clergé, prit des mesures pour prévenir toute trahison; et, de concert avec le clergé et les Francs, il se chargea lui-même de la garde d'Antioche. Il fut résolu que tous les habitants, de quelque nation qu'ils fussent, excepté les Francs, seraient sans armes; que personne ne sortirait jamais la nuit de sa demeure sans lumière. Il fut décidé, en outre, qu'on établirait des tentes (sans doute des espèces de corps-de-garde) dans tous les endroits faibles de la ville, afin de protéger les Chrétiens, et que toutes les tours recevraient un nombre de moines et de clercs unis aux laïques (*). »

Ce qu'il y a de significatif dans la citation que nous venons de faire, c'est qu'Antioche, comme Jérusalem, n'avait dans son sein qu'un petit nombre de Francs. C'est qu'aussi les diverses populations qui l'habitaient, mécontentes sans doute du gouvernement des croisés, étaient toujours toutes prêtes à se soulever contre leurs dominateurs. Ainsi anarchie et révolte, voilà les maux qui menaçaient sans cesse les Francs, lesquels pourtant s'étaient présentés comme des libérateurs à l'origine de la conquête, mais qui bientôt devinrent des tyrans presque aussi détestés que ceux de la religion islamique.

Après la principauté d'Antioche ce fut le tour du comté d'Édesse à être envahi, mis à feu et sang, sous le coup d'une destruction presque totale. Josselin de Courtenay avait remplacé Baudouin du Bourg à Édesse. Il ne put pas défendre longtemps son comté contre Balak, successeur d'Il-Gazi. Après plusieurs engagements malheureux, il fut même fait prisonnier, et conduit dans une forteresse du nom de Karpont. En cette extrémité les Chrétiens eurent recours à leur chef suprême, le roi de Jérusalem. Celui-ci, plein de bonne volonté sinon d'habileté militaire, courut à la délivrance de son vassal. Mais loin de le sauver, il ne parvint qu'à se faire prendre, lui aussi, et à devenir le compagnon d'infortune de Josselin. Puis, malgré un essai de cinquante Arméniens pour rendre les deux princes chrétiens à leur peuple, Josselin seul put s'échapper et aller demander assistance à la ville sainte. Celle-ci n'avait pas le temps de s'occuper de son roi; il lui fallait songer à son propre salut. Les Égyptiens, apprenant la captivité de Baudouin du Bourg, étaient venus attaquer la Palestine. On dut marcher au-devant d'eux jusque sous les murs de Joppé (Jaffa), qu'ils assiégeaient à la fois par mer et par terre. Heureusement pour les Chrétiens qu'ils remportèrent une victoire dans une plaine près d'Ascalon, et que, grâce à l'arrivée d'un assez grand nombre de Vénitiens, ils parvinrent ensuite à s'emparer de la ville de Tyr, moyennant une capitulation qui laissait la vie sauve à tous les Musulmans, et à la garnison, formée en partie de Damasquins, en partie d'Égyptiens (*).

Ce succès, dû surtout au doge de Venise et à ses vaisseaux, jeta pourtant un certain trouble dans l'esprit des Mahométans. Ils doutèrent encore une fois de leurs succès futurs, et acceptèrent la rançon que leur offrit Baudouin du Bourg pour sa liberté. Loin de se hâter de retourner dans sa capitale, l'imprudent roi de Jérusalem rassembla quelques chevaliers, et s'en alla mettre le siége devant Alep. Bientôt on le força à le lever, et il revint enfin dans la ville sainte, après une assez longue captivité pour qu'on le reconnût à peine. On s'était passé parfaitement de lui pendant sept ans; et il eut beau tenter toutes sortes de petites expétitions, véritables razzias dont le pillage était le but, il arriva à la mort avant d'avoir rien fait qui agrandît son royaume et honora sérieusement sa mémoire. On ne loue en lui qu'une bravoure téméraire, trop téméraire même; et on pourrait lui reprocher une dévotion trop minutieuse pour un homme de guerre. Du reste s'il passa douze ans sans éclat sur le trône de Jérusalem, son successeur lui fut encore inférieur. C'était un vieillard que des chagrins intimes avaient poussé en Orient, et qui se consola en épousant la fille de Baudouin du Bourg à la condition de succéder à ce dernier. Voilà comment Foulques d'Anjou, à peine arrivé à Jérusalem, ne connaissant rien aux mœurs des Chrétiens

(*) *Voyez* Gauthier le Chancelier, *Bella Antiochena*, traduction de la *Bibliothèque des Croisades*.

(*) Voyez Ibn-Djouzi, *Miroir des Temps*.

d'Orient et à la guerre continue contre les Musulmans, devint le chef de la colonie franque en Syrie, étant déjà usé de corps et d'esprit, âgé de soixante ans et couvert d'infirmités.

Les possessions des Francs en Orient, qui commençaient, tant par la débauche et la mollesse que par les dissensions intestines, à s'ébranler durant le règne de Baudouin du Bourg, menacèrent de se détraquer complétement sous son successeur. La discorde prit des proportions désastreuses, la démoralisation semblait générale. On vit d'abord Josselin de Courtenay, ce fou qui avait si promptement compromis le comté d'Édesse, s'allier avec les Musulmans pour attaquer le fils de Bohémond, qui était venu d'Italie gouverner Antioche. Ce malheureux jeune homme fut tué par les Turcomans en défendant sa principauté. A peine était-il mort que sa veuve Alyse, fille de Baudouin, proposa à un chef musulman sa main et l'héritage de son fils. Foulques fut obligé de partir de Jérusalem avec une armée pour mettre obstacle à l'infamie de cette mère indigne. Il y parvint, grâce au prestige qui entourait encore sa couronne, plutôt qu'aidé par sa valeur personnelle. Mais bientôt Pons, comte de Tripoli, se rangea du parti d'Alyse, et les Francs furent obligés de marcher contre ce traître, de le combattre et de le vaincre pour rétablir l'ordre dans la Syrie chrétienne. Or, tandis que Foulques était occupé au loin, la dissension atteignait sa capitale et sa propre maison. Il trouva Jérusalem dans l'anarchie, et sa femme en adultère avec un certain Hugues, comte de Jaffa. Ce dernier, dénoncé pour sa félonie, déshonoré pour son crime, engagea les Musulmans d'Ascalon à ravager la Palestine. Sa trahison trouva en eux d'excellents auxiliaires; ils portèrent le pillage dans toutes les contrées où Hugues les conduisit, et quand ils se furent gorgés de butin, ils abandonnèrent le traître comme il le méritait. Mais s'étant enfermé dans Jaffa, le chevalier félon ne voulut se rendre qu'à la condition d'avoir la vie sauve et de pouvoir retourner en Europe. Le faible Foulques souscrivit aux conditions que lui imposait le plus déloyal des Francs, et par là il rabaissa son autorité et laissa son déshonneur sans vengeance (*).

Chose singulière, et qui prouve en quel état de faiblesse était tombé le royaume des Francs en Syrie! ce fut le successeur d'Alexis, Jean Comnène, qui profita seul des discordes entre les Chrétiens, et des conquêtes de la première croisade. Non-seulement il reprit une partie des villes de la côte de l'Asie Mineure; mais comme on lui refusait Antioche et Tripoli, qu'il désirait aussi, il s'avança jusqu'aux frontières de la Syrie avec une armée considérable. Les pauvres Francs étaient entre deux ennemis, aussi inquiétants pour eux l'un que l'autre, le Byzantin d'un côté, le Turkoman de l'autre. Les Chrétiens implorèrent le secours du roi de Jérusalem; mais celui-ci était presque cerné par les Musulmans, et ne pouvait pas faire un pas sans risquer de tomber en leur pouvoir. Tout alors aurait été perdu pour les colonies latines, si Jean Comnène lui-même n'en eût eu pitié, et si, au lieu de les écraser comme il le pouvait, il n'eût eu, au contraire, la générosité de leur offrir l'appui de ses forces contre les Musulmans, moyennant l'hommage qu'il exigea du prince d'Antioche. Jean Comnène, du reste, n'eut pas à se louer de sa miséricorde. Il ne trouva dans ses nouveaux alliés que des gens amollis, efféminés, ne sachant que jouer aux dés ou chasser aux faucons, et qui laissèrent ses soldats s'occuper seuls du siége de Khaizarièh, ville située sur l'Oronte, et nouvellement prise aux Chrétiens par les habitants d'Alep. Bientôt donc il abandonna à leur turpitude et à leur impuissance les fils dégénérés des croisés de Godefroy, et s'en retourna dans son empire, plein de mépris pour eux.

Cependant Foulques, dans son absence de tout sentiment moral, religieux et politique, en vint à louer ses troupes à des émirs mahométans qui se disputaient les cités de l'Anti-Liban, et accepta des mains des infidèles la ville de Panéas comme prix de la plus lâche et de la plus insensée des alliances. Ce prince, du reste, était alors presque tombé en enfance; sa mémoire était de-

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

venue si courte, qu'il ne reconnaissait plus ses familiers et ses serviteurs. On doit donc l'excuser des dernières fautes de son règne, qui furent plutôt commises en son nom que d'après sa propre volonté. En tout cas ces fautes sont loin de faire honneur à l'esprit qui dominait alors à Jérusalem et à la cour du défenseur du saint-sépulcre. Pour achever la décadence du pauvre empire des Francs, Foulques ne laissa qu'un fils, âgé de douze ans. La coupable reine Mélisende allait donc être régente, et des débiles mains d'un vieillard la couronne de Jérusalem tombait aux faibles mains d'une femme et d'un enfant (*).

DÉCADENCE DE LA DOMINATION FRANQUE EN ORIENT.

La Syrie n'était aux Francs que depuis quarante-cinq ans, et déjà elle avait éprouvé autant de malheurs, elle était descendue aussi bas que jamais. C'est qu'aussi au lieu d'un seul conquérant elle en avait eu cette fois des milliers. Le système féodal, implanté chez elle par la guerre, la trouva incapable de le supporter. Les comtes de Tripoli, de Joppé, d'Ascalon, les barons de Bérythe, de Sidon, de Caïphas, de Césarée, devinrent autant de petits tyrans qui l'accablèrent d'impôts, firent de ses agriculteurs des serfs, de ses campagnes des domaines, laissant à peine aux citadins leur industrie et leur commerce. Puis, pour achever l'œuvre de décomposition, les discordes intestines des seigneurs amenèrent l'anarchie, leurs vices grandissant amenèrent la démoralisation. Pour ne pas être accusé d'exagération dans le tableau de cette effrayante décadence, nous emprunterons celui qu'en a fait un homme considéré, dans ce temps de barbarie, comme sage et bon, Jacques de Vitri, évêque d'Acre. Disons d'abord que les habitants du royaume de Jérusalem se composaient, outre des Syriens proprement dits, de Grecs, de Jacobites, de Maronites, de Nestoriens, d'Arméniens, de Géorgiens, puis d'un petit nombre d'Européens que la piété ou plutôt le goût des aventures attiraient en Palestine, et enfin des descendants directs des croisés, qu'on appelait *Poulains*, soit qu'on les regardât comme des hommes nouveaux et comme des poussins (*pulli*), soit parce que leurs mères étaient généralement natives de la Pouille, pays d'où les premiers croisés firent venir des femmes pour repeupler leur conquête. Quoi qu'il en soit, ces *Poulains* parurent avoir tous les vices des Orientaux mêlés à ceux des Européens d'alors. Mais laissons parler le vénérable Jacques de Vitri. Après avoir montré une grande indulgence pour les premiers croisés, ce qui, pour nous, prouve indubitablement la sincérité des accusations qu'il lance contre leurs descendants, il dit que la terre sainte ne renfermait plus, à l'époque où nous sommes arrivés, vers l'an 1145, *qu'une race corrompue et dégénérée*, et de quelle façon encore (*)!

« Aussi l'enfer, ajoute le sévère prélat, prépara-t-il dès lors des *logements pour tous leurs crimes et pour tous leurs vices* : depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y avait rien de sain; et tel était le peuple, tel aussi le prêtre. Commençons par le sanctuaire. Depuis que le monde oriental était devenu tributaire des prélats et des ordres réguliers par ses aumônes, ses offrandes et ses dons, les pasteurs paissaient eux-mêmes. Ils enlevaient aux brebis leur lait et leur laine; ils n'avaient aucun soin des âmes; ce qu'il y a de pis, ils donnaient à ceux qui leur étaient soumis des exemples de perfidie : ils s'étaient enrichis de la pauvreté de Jésus-Christ. Ils étaient devenus superbes de son humilité, glorieux de son ignominie, et riches de son patrimoine. Cependant, lorsque le Seigneur dit à Pierre : *Paissez mes brebis*, nous ne voyons pas qu'il lui ait jamais dit : *Tondez mes brebis*...

« Les ordres réguliers, lorsqu'ils ont été infectés du venin des richesses, ont étendu outre mesure leurs vastes possessions; ils ont méprisé leurs supérieurs, rompu les liens qui les attachaient à eux, secoué le joug, et sont devenus à charge non-seulement aux églises et aux ecclésiastiques, mais à eux-mêmes,

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

(*) Voyez Jacques de Vitri, *Histoire de Jérusalem*.

par la jalousie qui les dévore et par leurs dissensions. Au grand scandale de toute la chrétienté, ils en sont venus à des outrages publics, à des haines manifestes, à des violences et à des combats....

« Les abbés, les prieurs, les moines, les chapelains, rejetant toute crainte de Dieu, ne redoutaient pas de porter la faux dans la moisson d'autrui, ni d'unir, par des mariages clandestins, des personnes qui ne pouvaient être unies légitimement. Ils visitaient les malades, non par pitié, mais par cupidité, et leur administraient les sacrements malgré leurs propres pasteurs, liant et déliant, contre l'ordre de Dieu et les dispositions des saints canons, les âmes dont le soin ne leur appartenait pas.

« Parmi les laïques et les séculiers la corruption était d'autant plus grande qu'ils étaient plus puissants. Une génération méchante et perverse, des enfants scélérats et dégénérés, des hommes dissolus, des violateurs de la loi divine, étaient sortis des premiers croisés, hommes religieux et agréables à Dieu, comme la lie sort du vin et le marc de l'olivier, ou comme l'ivraie sort du froment, et la rouille de l'airain. Ils avaient succédé aux possessions, mais non aux mœurs de leurs pères; ils abusaient des biens temporels que leurs parents avaient acquis de leur sang, en combattant pour Dieu contre des impies. Tout le monde sait que les enfants de ceux qu'on nommait *Poulains*, nourris dans les délices, mous et efféminés, plus accoutumés aux bains qu'aux combats, adonnés à la débauche et à l'impureté, vêtus aussi mollement que des femmes, se montraient lâches et paresseux, timides et pusillanimes contre les ennemis du Christ; personne n'ignore combien les Sarrasins les méprisaient à la guerre : leurs ancêtres, quoiqu'en petit nombre, faisaient autrefois trembler ces Sarrasins. Mais dans les derniers temps, ils n'étaient plus redoutés, quand ils n'avaient point avec eux des Francs, ou des guerriers d'occident. Ils faisaient des traités avec les Turcs; ils vivaient en paix avec les ennemis du Christ, et pour la plus légère cause ils étaient entre eux en procès, en querelle, en guerre civile, souvent même ils demandaient du secours contre les Chrétiens aux ennemis de notre foi. Ils ne rougissaient point de tourner au détriment de la chrétienté des forces qu'ils auraient dû employer en l'honneur de Dieu et contre les païens. »

Et ce n'est pas encore là tout ce que dit Jacques de Vitri sur la dépravation générale des descendants des croisés; il ne cesse, au contraire, de les dénoncer en toute occasion, et résume ainsi ces malédictions : « Il ne peut voir, dit-il, dans la terre de promission que des impies, des sacriléges, des voleurs, des adultères, des parricides, des parjures, des bouffons, des moines lascifs et des religieuses impudiques. » Guillaume, l'archevêque de Tyr, n'est guère moins rigoureux dans ses jugements que l'évêque d'Acre. Voici comment il caractérise les mêmes hommes que Jacques de Vitri flétrit si vigoureusement : « A la place de nos pères, qui étaient des hommes religieux et craignant Dieu, sont venus leurs fils, véritables enfants de perdition, enfants dénaturés, contempteurs de la foi, se précipitant à l'envi dans toute sorte d'excès.... Tels sont les hommes du siècle, et surtout en Orient; telle est la monstruosité de leurs vices, que si un écrivain entreprenait d'en faire le tableau il succomberait sous le poids d'un pareil sujet, et qu'il paraîtrait composer plutôt une satire qu'une histoire. » On voit de quel mépris étaient dignes les Chrétiens de Syrie au douzième siècle (*).

LES HOSPITALIERS ET LES TEMPLIERS.

Au milieu de tous ces êtres immondes ou pervers, un homme montra sa vie durant une pureté de mœurs inaltérable, une piété aussi sincère que féconde en bonnes inspirations, une charité aussi ingénieuse qu'ardente, un dévouement à ses frères de toutes les heures, une abnégation de tous les instants. Outre cette bonté si efficace dont il était doué, cet homme était aussi un modèle de courage dans les combats et de résolution dans ses actes. Lorsqu'il n'était pas à la guerre, occupé à

(*) Voyez Jacques de Vitri, et Guillaume de Tyr, *ibidem*.

secourir les blessés, à dégager ceux que leur témérité entraînait dans des dangers presque insurmontables, il courait Jérusalem et ses environs pour porter des consolations, des médicaments, des soins aux malades. Il cherchait aux plus pauvres un abri; et lorsqu'ils étaient guéris il les renvoyait avec le produit des collectes qu'il faisait pour eux. Son saint exemple groupa autour de lui quelques bonnes natures, qui l'aidèrent dans le bien qu'il faisait. Peu à peu le nombre de ceux qui se dévouèrent ainsi à secourir leurs frères augmenta tellement qu'il fallut songer à leur donner une règle, à leur tracer des devoirs, à les organiser. C'est dans cette intention que fut créé l'ordre des Hospitaliers, dont l'objet principal était de secourir les blessés pendant les batailles, et les malades après. Or l'homme excellent dont nous venons d'esquisser le portrait, le fondateur de l'ordre des Hospitaliers, le digne successeur d'Adhémar de Monteil, si malheureusement mort de la peste à Antioche, c'était un simple chevalier, appelé Gérard de Provence.

Quoiqu'il ne fût ni légat du pape, ni seigneur féodal, il n'en parvint pas moins, à force de vertus, à acquérir une autorité réelle, dont il n'usa jamais que pour le bien. Sa fondation des Hospitaliers réussit rapidement. Un assez grand nombre de gentilshommes s'associèrent à ses vues, et l'aidèrent et de leurs personnes et de leurs fortunes. Bientôt de vastes bâtiments furent construits à Jérusalem, les uns pour servir d'hospice aux malades besogneux, les autres d'habitation aux chevaliers unis. Ces chevaliers ne se nourrissaient que de pain grossier, réservant les mets succulents ou délicats pour les blessés, faisant sans cesse des économies pour se procurer des médicaments. Puis outre les soins aux infirmes, la charité envers leurs frères, ils s'obligèrent à combattre sans cesse et à outrance les infidèles, et dans les combats de servir, pour ainsi dire, de réserve toujours prête à se jeter dans la mêlée, lorsque les Chrétiens étaient en danger et avaient besoin de renfort.

A la suite des Hospitaliers, et grâce au succès de leur association, s'établit un autre ordre, dont le but était de protéger les pèlerins et de défendre les saints lieux. Cet ordre, ayant élevé sa demeure dans les environs du temple de Salomon, fut connu dès lors sous le nom de chevaliers du Temple ou Templiers. Eux aussi commencèrent par des actes répétés de dévouement et de charité; et si plus tard ils devinrent ambitieux et avides, ils n'en rendirent pas moins d'abord de grands services à la chrétienté. Les Templiers rivalisèrent donc de vertus pratiques et de dévouements effectifs avec les Hospitaliers, précisément au moment où l'égoïsme régnait dans presque tous les cœurs, où chacun oubliait les malheurs de son prochain pour ne songer qu'à ses plaisirs. Sans ces ordres religieux et militaires à la fois, la régence de Mélisende eût été aussi désastreuse qu'anarchique. Mais en l'absence de toute vigueur dans le pouvoir central, au milieu de l'effervescence générale, les Hospitaliers et les Templiers surent et maintenir l'ordre dans les murs de Jérusalem, et défendre ses approches.

AVÉNEMENT DE BAUDOUIN III.

La régence de Mélisende avait été si funeste à l'empire oriental des Francs, en deux années qu'elle dura elle mit si souvent Jérusalem en péril, qu'à peine âgé de quatorze ans Baudouin III reçut des barons et des prélats l'épée, l'anneau et la pomme, emblêmes de la force, de la foi et du royaume. Un prince si jeune ne pouvait avoir ni prudence ni habileté. Il le prouva tout d'abord en entreprenant une guerre aussi folle que fatale. Un traître vint lui offrir la ville de Bosrah. Ce traître était un Arménien au service de l'émir de Damas, et qui gouvernait un petit territoire sur les confins du Barraï-al-Cham (désert de Syrie). Il n'y avait rien à gagner à posséder une cité isolée, bâtie à l'origine des sables arides, séparée de Jérusalem par des plaines abandonnées, et plus proche de Damas que de la capitale de l'empire franc. Baudouin III n'en partit pas moins avec tous ses chevaliers pour cette expédition malencontreuse. La traversée fut pénible : pas d'eau et un soleil brûlant, pas de vivres frais et des ennemis sans cesse renaissants qui harcelaient la colonne chrétienne. A chaque monticule une attaque, à chaque caverne une embû-

che. Guillaume de Tyr peint très-bien la continuité des efforts musulmans par ces paroles : « Il était tiré sur les Chrétiens une telle quantité, et quasi continuelle, de toutes sortes de flèches, qu'elles semblaient descendre sur eux ainsi que grêle et grosse pluie sur des maisons couvertes d'ardoises et de tuiles, estant hommes et bêtes cousues d'iscelles (*). »

Dans cette situation critique, une seule chose soutenait l'ardeur des Francs, c'était l'idée d'aboutir après cette marche pénible à une ville qu'on allait leur livrer, et qui leur serait à la fois un lieu de refuge et de repos. Quel ne fut donc pas leur désappointement, lorsqu'arrivés enfin en vue de cette cité tant désirée, ils apprirent que la femme du gouverneur arménien se refusait à obtempérer aux ordres de son lâche mari ; qu'elle avait, au contraire, armé la garnison, fait entrer des renforts musulmans, et s'apprêtait à défendre la ville au lieu de la livrer! Les barons se découragèrent, et loin de songer à un siége véritablement impossible, et auquel on n'avait pas pu s'attendre, ils ne pensèrent plus qu'à la retraite. L'armée fit donc volte-face, serra ses rangs, les fantassins au milieu, les cavaliers sur les côtés, présenta ainsi un mur de fer à ses ennemis, et s'achemina lentement, l'épée nue à la main. Les Musulmans essayèrent maintes fois d'entamer cette muraille ambulante; elle résista toujours à leurs charges répétées. Désespérant enfin de rompre cette masse compacte, ces hommes si fermes et si résolus, elle employa un autre moyen d'en avoir raison. La contrée où cette scène se passait, toute brûlée par les feux du ciel, était couverte de bruyère, d'arbrisseaux, de plantes parasites desséchés par les ardeurs de l'été. Les Damasquins y mirent le feu. Dès lors la fumée et les flammes accompagnèrent à leur tour l'armée désolée des Francs. Ils marchaient sur des brasiers; ils tombaient au milieu de l'incendie pour éviter les flèches de leurs adversaires. Beaucoup d'entre eux périrent ainsi. Tous eurent à souffrir les tortures les plus affreuses. Enfin le désespoir les prit; la superstition les gagna. Ils entourèrent l'évêque de Nazareth, qui portait le bois de la vraie croix, et le supplièrent de demander à Dieu la fin de leurs maux. Dieu sembla exaucer leurs prières. Le vent tourna tout à coup, changea la direction de l'incendie; et ce ne fut que grâce à ce hasard propice, à ce miracle si l'on veut, que l'armée put rentrer sur le territoire franc, et bientôt à Jérusalem. Cette expédition insensée fut un fâcheux commencement pour le règne de Baudouin III (*).

Cependant si les Francs ne pouvaient trouver parmi eux aucun prince supérieur, et tel qu'il en aurait fallu plusieurs pour fonder un gouvernement stable, pour ériger une puissance capable de se maintenir contre des ennemis si persévérants et si nombreux, l'Islam, au contraire, reprenait de jour en jour son ascendant. Des hommes se formaient dans son sein, contre lesquels les forces les plus vives de l'Occident allaient devenir nécessaires sinon pour balancer la victoire, du moins pour continuer l'antagonisme. Après l'ardent Il-Gazi s'était rencontré Zenghi, nature déjà plus complète, caractère plus énergique, volonté plus ferme que son prédécesseur. Emad-Eddin Zenghi était primitivement émir de Bassorah. Il montra de l'habileté, du courage et de la résolution; et, faute d'hommes capables de les défendre, les Mossouliens jetèrent les yeux sur lui. Ils lui proposèrent le gouvernement de leur ville : il accepta et se fit agréer par son suzerain, le sultan de Bagdad. Une fois en possession de Mossoul, il y développa assez de qualités pour que les Alepains, à leur tour, vinssent le supplier de les aider à conserver leur territoire, et à s'opposer aux tentatives des Francs. Zenghi, toujours prêt à augmenter sa puissance, même au détriment de sa tranquillité personnelle, se fit aussi céder la ville d'Alep, et devint de cette façon prince de toute la Syrie occidentale. Certes, s'il rendit l'espoir aux populations musulmanes, s'il rétablit l'ordre dans leurs cités, il ne parut jamais avoir de bien hautes qualités; car ce fut par la perfidie et la cruauté envers les siens eux-mêmes qu'il étendit d'abord son

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé*, etc.

empire. L'incapable comte d'Édesse, Josselin de Courtenay, lui accorda une trêve à sa première demande. C'était donner à son ennemi le temps et le moyen de devenir redoutable. Zenghi profita de cette paix momentanée avec les Francs pour s'arrondir ; il trompa tour à tour les émirs d'Hamah et d'Hems, leur arracha leurs villes, et les ajouta à ses possessions, déjà considérables. De cette façon, sauf Antioche, il avait presque tout le cours de l'Oronte, c'est-à-dire un pays riche, productif, et dont les vastes prairies étaient très-favorables à nourrir les chevaux nombreux de sa cavalerie. Puis il commença par attaquer le prince d'Antioche, pour en venir ensuite au comte d'Édesse. Nous avons déjà rapporté les différents revers de ces deux chefs chrétiens; ce furent les soldats de Zenghui qui les leur firent éprouver.

Après avoir pris successivement aux Francs les villes de Barim, de Kaphartab et de Marrah, Zenghi menaçait sérieusement la conquête des croisés et faisait au loin trembler Jérusalem, lorsque la diversion opérée par l'empereur de Constantinople, Jean Comnène, mit quelque entrave à ses succès. Voyant tout d'abord qu'il ne pouvait lutter seul, avec des troupes que ne soutenait aucun renfort sérieux venu de Perse ou de Mésopotamie, contre les Grecs réunis aux Francs, tout en conservant la campagne et en couvrant ses possessions, il usa de ruse pour séparer ses adversaires. Au prince byzantin il écrivait de se méfier de ses alliés les Latins; aux Latins il dénonçait la perfidie immémoriale des Grecs. A force de persévérance l'habile musulman parvint à mettre le doute et la froideur entre les auxiliaires chrétiens qui assiégeaient une des places voisines d'Alep, et finit par leur faire lever le siége. Plusieurs années durant, Zenghi, rassuré du côté des Chrétiens, ne chercha qu'à affermir sa domination. Le voyant occupé contre des émirs rebelles, les Francs n'en concurent plus la même appréhension, et le laissèrent tout à son aise méditer et préparer son grand coup, la prise d'Édesse (*).

Si Josselin de Courtenay avait été un homme sans foi, sans talents réels, sans prudence; au moins était-ce un bon soldat, et un prince toujours préoccupé de son comté, toujours prêt à le défendre. Il n'en fut pas ainsi de son fils, jeune homme débauché, ivrogne et insouciant. Zenghi attendit donc la mort du père pour dépouiller le fils, entreprise qui ne lui fut pas difficile. Ce Josselin, deuxième du nom, dès que son père n'exista plus, quitta sa capitale pour aller habiter Turbessel, ville de délices, située dans un pays charmant, entourée d'une campagne fleurie, et là il s'abandonna à ses vices, négligeant et de payer ses troupes, et d'entretenir ses forteresses, et de se garer contre les incursions de ses ennemis. Profitant avec adresse de l'incapacité et de l'incurie de son adversaire, Zenghi endormit encore ses soupçons en feignant d'aller mettre à la raison quelques-uns de ses sujets révoltés. Puis, au moment où on s'y attendait le moins, l'armée considérable qu'il avait levée, il la dirigea tout à coup sur Édesse.

Cette ville ne manquait pas d'apparence comme place fortifiée ; mais elle était dépourvue de defenseurs. Habitée seulement depuis le départ de Josselin II par des Arméniens et des Chaldéens, hommes de commerce et non de guerre, elle n'avait qu'une très-petite garnison de Francs. Que lui servaient donc ses remparts élevés, ses tours nombreuses, sa citadelle? Personne n'était capable de diriger le peu de troupes qu'elle possédait. Cependant le sentiment de la conservation personnelle et de la propriété enflamma d'un certain courage ces marchands menacés dans leur existence et dans leur fortune. Ils répondirent aux exhortations de leur clergé en s'armant comme ils purent; et, pleins d'espoir dans les secours qu'on leur promettait, ils firent d'abord assez bonne contenance. Josselin II, ébahi de cette attaque, demanda l'appui du royaume de Jérusalem; mais son pauvre roi avait bien assez à faire chez lui. Puis il se tourna vers Raymond, prince d'Antioche. Ce dernier lui avait voué une haine mortelle, et ne voulut pas l'oublier dans cette occasion. Josselin II fut réduit à laisser sans secours sa malheureuse capitale.

Voici comment Abou'l-Faradj, l'historien arménien, en raconte la catastrophe : « Zenghi parut devant Édesse le

(*) Voyez Ibn-Alatis, *Histoire des Atabeks*.

mardi 28 novembre 1145. Son camp fut dressé près de la *porte des Heures*, vers l'église des *Confesseurs*. Sept machines furent élevées contre la ville. Dans ce danger, les habitants grands et petits, sans excepter les moines, accoururent sur les remparts et combattirent avec courage; les femmes même s'y rendirent, apportant aux guerriers des pierres, de l'eau et des vivres. Cependant l'ennemi avait creusé sous terre jusqu'à la ville; les assiégés creusèrent aussi de leur côté, et, pénétrant dans la mine opposée, y tuèrent les travailleurs. Mais déjà deux tours étaient entièrement ruinées. Comme elles étaient près de s'écrouler, Zenghi le fit savoir aux assiégés, en disant : « Prenez deux hommes « d'entre nous en otage; vous enverrez « deux des vôtres, et ils se convaincront « par eux-mêmes de l'état des choses. « Il vaut mieux vous rendre, et ne pas « attendre d'être soumis de force et « d'être exterminés. » Cet avis fut méprisé. Celui qui commandait dans Édesse pour les Francs, attendant d'un moment à l'autre l'arrivée de Josselin et du roi de Jérusalem, rejeta avec dédain la proposition de Zenghi.

« Alors l'ennemi mit le feu aux poutres qui soutenaient les tours, et elles s'écroulèrent. Au bruit qui en retentit, les habitants et les évêques accoururent sur la brèche pour arrêter l'ennemi. Mais pendant qu'ils défendaient cet endroit, les Turcs (soldats de Zenghi) trouvèrent les remparts dégarnis et forcèrent la ville. Alors les habitants quittèrent la brèche et coururent à la citadelle. A partir de ce moment, quelle bouche ne se fermerait, quelle main ne reculerait d'effroi, si elle voulait raconter ou décrire les malheurs qui durant trois heures accablèrent Édesse !

« On était au samedi 3 de canoun second, ou janvier 1145 de J. C. Le glaive des Turcs s'abreuva du sang des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des prêtres, des diacres, des religieux, des religieuses, des vierges, des époux, des épouses. Hélas! chose horrible à dire! la ville d'Abgar, ami du Messie, fut foulée aux pieds pour nos péchés! O déplorable condition humaine! Les pères restèrent sans pitié pour leurs enfants, les enfants pour leurs pères, les mères furent insensibles pour le fruit de leurs entrailles, tous couraient au haut de la montagne vers la citadelle. Quand les prêtres en cheveux blancs, qui portaient les châsses des saints martyrs, virent luire les signes du jour de colère, du jour dont un prophète a dit : *J'approuverai le courroux céleste parce que j'ai péché*, ils s'arrêtèrent tout court, et ne cessèrent d'adresser leurs voix à Dieu, jusqu'à ce que le glaive des Turcs leur eût ôté la parole. Plus tard, on retrouva leurs corps en habits sacerdotaux teints de sang. Il y eut cependant quelques mères qui rassemblèrent leurs enfants autour d'elles, comme la poule appelle ses petits, et qui attendirent de périr tous ensemble par l'épée, ou d'être à la fois menés en servitude. Ceux qui avaient couru vers la citadelle n'y purent entrer. Les Francs qui la gardaient refusèrent d'ouvrir les portes, et attendirent que leur chef, qui était à la brèche, fût revenu. Il arriva enfin, mais trop tard, et lorsque des milliers de personnes avaient été étouffées aux portes. En vain voulut-il s'ouvrir un chemin, il ne put passer outre, à cause des cadavres entassés sur son passage, et fut tué à la porte même d'un coup de flèche. Enfin Zenghi, touché des maux qui accablaient Édesse, ordonna de remettre l'épée dans le fourreau (*). »

Telle fut la déplorable fin du siége d'Edesse. Josselin l'avait laissé faire sans bouger. Enfin, poussé sans doute par la honte de sa conduite, et sans doute aussi entraîné par le reste d'hommes d'honneur qui l'entouraient, il tenta de reprendre sa capitale. Il y réussit, grâce à la faible garnison turque que Zenghi y avait laissée, grâce aussi à la coopération des habitants de la ville, qui lui tendirent des échelles pendant la nuit pour escalader les remparts. Mais le triomphe de l'indigne comte d'Édesse ne fut pas de longue durée. L'un des fils de Zenghi, Nour-Eddin, soldat déjà aussi brave qu'habile, revint contre Édesse. Cette fois Josselin ne se crut pas de force à lutter contre un pareil adversaire; et, après mille propositions contradictoires du conseil de ses chevaliers, il résolut de fuir définitivement

(*) Voyez Ab'oul-Faradj, *Chronique syriaque.*

la ville où quelques jours auparavant il était rentré en vainqueur : lâche résolution, qui fut la cause de la plus terrible déroute! A peine les soldats francs et le reste des habitants chrétiens d'Édesse avaient-ils dépassé les portes de la ville à la faveur d'une nuit noire, que la garnison turque de la citadelle et les soldats de Nour-Eddin tombèrent sur les fugitifs, les égorgèrent en masse, les poursuivirent à l'aurore dans différentes directions, et les exterminèrent tous, moins un millier tout au plus qui purent atteindre Samosate. Puis, cette fois, Nour-Eddin, indigné de la conduite d'Édesse, en abattit les remparts et les tours, en détruisit la citadelle, en brûla les églises.

SECONDE CROISADE.

Le sac d'Édesse jeta la consternation parmi les Chrétiens. Une de leurs principales possessions était détruite, un des plus beaux fleurons avait été arraché à la couronne franque! Antioche trembla, Tripoli crut sa perte prochaine, Jérusalem songea de nouveau à demander assistance à l'Europe. C'en était fait : il fallait une nouvelle croisade pour sauver la conquête des Godefroy, des Bohémond, des Raymond, des Baudouin, des Tancrède. Les successeurs de ces durs mais braves soldats se sentaient incapables désormais de défendre la conquête de leurs pères. On se hâta d'expédier des ambassadeurs vers le pape, en la puissance de qui on avait encore foi dans une pareille calamité. L'évêque de Gabale, ville de Syrie, suivi de plusieurs prêtres et chevaliers, s'embarqua donc pour Viterbe, où résidait alors Eugène III. Le récit du prélat délégué fut si triste, ses prières si humbles, ses lamentations si répétées que la seconde croisade fut décidée. Les peuples avaient un reste d'enthousiasme religieux qu'un grand homme sut exalter. Ce grand homme était saint Bernard. Moine austère, prédicateur éloquent, il quitta son monastère de Clairvaux, où sa présence avait ramené l'ordre, la piété, la sévérité des mœurs, et s'en alla par les cours enflammer le cœur des princes, par les places publiques exciter l'ardeur des peuples. Ce fantôme maigre, au teint plombé, à la barbe rousse et blanche, ce fort esprit dans un corps faible, maladif, presque diaphane, avait déjà une réputation immense de sagesse, d'inspiration divine, de sainteté. Par son choix il avait empêché un schisme dans l'Église d'occident. En préférant Innocent II à Anaclet, il vit peu à peu les princes et leurs nations adopter le pape qu'il leur avait désigné. Quand il paraissait en public, on s'arrachait les fils de sa robe comme reliques des plus saintes. Enfin c'était lui qui seul avait pu lutter contre Abeilard, c'est-à-dire contre la philosophie, contre la logique discutant la foi, contre l'émancipation de la pensée humaine (*).

Saint Bernard prêcha donc la croisade; il écrivit aux princes de l'Europe, il donna rendez-vous aux plus fanatiques à Vézelay en Bourgogne; et là, appuyé par le jeune roi de France, Louis VII, il entraîna les consciences de tous les barons présents, et leur fit jurer de partir pour la guerre sainte. Il faut observer ici que le peuple n'est plus, comme à la première croisade, le but principal des efforts de la prédication. Saint Bernard s'adresse plus souvent aux nobles qu'aux vilains. Ce n'est pas un Pierre l'Ermite, lui! d'une sainteté douteuse, d'une intelligence vulgaire quoique active, d'un langage grossier quoique brûlant. Bien au contraire, saint Bernard est reconnu pur et austère avant ses discours en faveur de la guerre sainte, son éducation est la plus haute qu'on pût acquérir en son temps, sa parole est savante autant qu'inspirée, élégante autant qu'incisive, toujours élevée de ton comme d'idée. Il ne peut pas se mettre à la portée des masses, comme le faisait si facilement le premier prêcheur de croisade; il est toujours respecté, mais pas toujours compris. C'est précisément, du reste, cette distinction naturelle, cet esprit vraiment supérieur qui lui donnèrent un ascendant irrésistible sur les rois et sur les grands. Malgré son ministre Suger, Louis VII, convaincu par saint Bernard, prit la croix. Malheureusement ce prince sembla prendre à tâche de détruire une à une toutes les faveurs dont la fortune l'avait comblé. Un mariage avantageux avec la

(*) Voyez Sismondi, *Histoire des Français*, et Michelet, *Histoire de France*.

fille du comte de Poitiers et d'Aquitaine avait réuni à sa couronne des provinces aussi vastes que riches ; il fut assez maladroit pour refroidir de plus en plus Éléonore, pour la dégoûter de lui, pour la pousser au divorce, et lui faire céder à son rival d'Angleterre les possessions si importantes dont elle était souveraine. La conduite misérable de Louis VII en Orient fut la dernière raison de cette rupture.

Éléonore avait voulu partir en Palestine avec son faible mari. Elle fut assez habile pour le faire déclarer le chef de la croisade française, malgré les efforts de quelques barons et d'un grand nombre de pèlerins, qui auraient voulu être menés par saint Bernard lui-même. Soit par sentiment tout personnel, soit aussi par encouragement secret d'Éléonore et de ses partisans, saint Bernard se refusa constamment aux prières que la foule lui fit de se mettre à la tête de l'expédition. Il alla même jusqu'à écrire au pape pour se dégager complétement de la responsabilité qu'on voulait faire peser sur lui. Eugène III approuva le scrupule de l'illustre abbé de Clairvaux, et Éléonore triompha. Enfin elle allait avoir une occasion pour apprécier son mari, une pierre de touche pour le juger définitivement. Outre Louis VII de France, Conrad III d'Allemagne se laissa aussi persuader par saint Bernard, et réunit une armée pour marcher au secours des Chrétiens d'Orient. Éléonore engagea son mari à ne pas partir en même temps que les Allemands, afin sans doute qu'il n'y ait point de contestation entre les deux nations, de lutte de puissance entre les deux princes; et pour arriver en Palestine avant les lourds Teutons qui s'acheminaient par terre, elle fut d'avis d'aller par mer. Son conseil, aussi sage qu'ingénieux, ne fut pas accepté : faute militaire évidente, première cause de froideur entre Éléonore et Louis (*) !

Tant qu'on ne fut pas parvenu en Asie Mineure, Louis VII put conserver de l'ordre dans sa marche, de la discipline parmi ses troupes. Les Allemands, brutaux et imprudents, commirent des avanies sur leur route, et des témérités inutiles une fois sur la terre musulmane. Louis VII profita de leurs fautes, et sut d'abord les éviter. Arrivés en Asie, les Allemands prirent le chemin le plus court, mais le plus difficile. Traversant la Phrygie jusqu'à Iconium, ils furent attaqués de tous côtés par les Turcs, se harassèrent dans des montagnes abruptes, s'épuisèrent homme par homme, perdirent enfin le courage et l'espoir à force d'avoir à lutter contre leurs ennemis et contre la nature, et périrent, à la satisfaction secrète des Grecs et à la cruelle dérision des Français. S'il ne fallait pas rire du malheur de leurs frères en Jésus-Christ, fallait-il en outre pour les soldats de Louis VII profiter des fautes de leurs prédécesseurs. C'est bien là ce qu'ils firent tout d'abord. Pour éviter le danger des montagnes, ils résolurent de suivre les rivages de la mer. Mais bientôt la patience leur manqua dans les interminables détours de cette route. Leur roi, aussi faible qu'indécis, ne sut pas remonter leur moral, s'opposer à leur folie; et dès lors ils s'engagèrent, eux aussi, dans l'intérieur de l'Asie Mineure : c'était courir à leur perte.

A peine enfoncés dans le pays, les Français trouvèrent à la fois des myriades d'ennemis, et des montagnes presque infranchissables. Ils luttèrent d'abord avec courage; mais c'étaient tous les jours de nouveaux périls, de nouvelles fatigues, de nouvelles bandes de Turcs qui les harcelaient sans cesse. Louis VII montra là toute son incapacité : dans le danger général où il fallait une résolution, une activité et une vigilance continuelles, il ne sut rien vouloir, rien prévoir, rien faire. Il se bornait à communier soir et matin, à se battre dans la journée avec assez de courage, mais comme un simple chevalier, et sans entraîner à sa suite les hommes, sans les diriger, sans savoir quels mouvements leur ordonner. Enfin un jour il prit dans une forêt un gros de Turcs pour son avant-garde, marcha vers eux à la nuit tombante, en fut brusquement attaqué, entouré; son corps d'armée, surpris, accablé de fatigues, et ne pouvant pas se développer, fut haché, mis en pièces, et le roi fut contraint de se réfugier la nuit sur un arbre, et au point du jour de se

(*) Voyez Odon de Deuil, *Livre sur le voyage de Louis VII en Orient.*

saisir d'un cheval abandonné pour fuir la mort ou l'esclavage qui l'attendait. Ce fut donc en fuyard qu'il rejoignit sa femme et ses troupes. Dès lors il fut jugé, et se fit justice à lui-même en confiant désormais la conduite de son armée à un certain Gilbert, soldat expérimenté et capable. Grâce à ce dernier, et aussi à Éverard des Barres, grand-maître des Templiers, qui, avec une troupe de cavaliers hardis, était venu au-devant de l'expédition européenne, l'armée, après mille combats, mille souffrances, manquant souvent de nourriture et d'abri, décimée par les maladies, diminuée chaque jour par le cimeterre musulman et la rigueur de l'hiver, arriva enfin à Satalie, ville grecque bâtie sur le rivage méditerranéen, à l'embouchure du fleuve Cestius (*).

La trahison attendait les croisés devant ces murs inhospitaliers. On commença par leur refuser l'entrée de la cité. Mais à force d'instances de la part de Louis VII, les sujets du perfide empereur de Constantinople consentirent à fournir des vaisseaux à l'expédition sainte. Malheureusement ces vaisseaux se firent longtemps attendre, et l'armée eut le temps de se voir accabler par tous les maux possibles, dans une plaine inondée, sans vivres et presque sans vêtements. Puis, quand les vaisseaux arrivèrent, ils n'étaient pas assez nombreux pour embarquer toutes les troupes. Louis VII alors, malgré les belles promesses qu'il avait faites à ses soldats de ne jamais les abandonner, de partager leur fortune quelle qu'elle fût, feignit d'être contraint de partir le premier, d'être appelé à Antioche pour le bien général, et monta avec sa femme, ses chevaliers, ses courtisans, sur les navires qu'on lui offrait. L'infanterie et la foule des pèlerins fut laissée sur le rivage, sous le commandement de deux chevaliers, Thierry, comte de Flandre, et Archambault de Bourbon. Ainsi délaissés, ces pauvres croisés supplièrent de nouveau les gens de Satalie de leur ouvrir leurs portes. On eut encore la barbarie de repousser leurs prières. Alors ils s'acheminèrent tristes, découragés, affaiblis par les tortures de la faim et du froid.

(*) Voyez Odon de Deuil, *ibidem*.

Ils cherchaient à suivre la côte jusqu'à la Syrie; leurs guides les égarèrent, et bientôt ils tombèrent dans une embuscade de Musulmans, qui en eurent facilement raison, les égorgèrent presque tous, ou les emmenèrent en esclavage. C'est ainsi que par une suite d'imprudences, d'incapacités, de trahisons successives fut détruite une armée de près de cent mille Français, au dire des historiens les moins exagérés.

Tandis que son armée abandonnée, tandis que les malheureux pèlerins qui avaient eu confiance en lui, mouraient victimes de leur crédulité en sa parole royale, Louis VII abordait tranquillement à Antioche, et à peine arrivé s'y plongeait dans les plaisirs pour oublier ses remords peut-être. Mais le ciel le punit de cette absence de cœur en le frappant par où même il avait péché. Le prince qui régnait alors à Antioche, Raymond de Poitiers, ne manquait ni de grâce, ni d'esprit, ni surtout de galanterie. Sa cour voluptueuse, qui, malgré des dangers menaçants, ne songeait le plus souvent qu'au plaisir, avait un bien doux attrait pour des femmes qui venaient d'éprouver tant de fatigues, tant de privations, tant d'inquiétudes sur les côtes désertes de la mer Méditerranéenne, et dans les montagnes neigeuses de la Pamphylie. Raymond de Poitiers et ses seigneurs parurent donc charmants à Éléonore de Guienne et à ses dames d'honneur. Puis, le printemps aidant, la nature orientale ajoutant bientôt ses délices aux fêtes continuelles, le cœur naturellement facile, disent les contemporains, de l'épouse de l'ennuyeux Louis VII se laissa entraîner aux tentations qui l'entouraient. Elle écouta, rapporte-t-on, les propos d'amour du galant et spirituel Raymond, chercha à prolonger son séjour sur les bords enchantés de l'Oronte, et finit par exciter chez son froid et dévot mari la plus vive jalousie. Raymond de Poitiers aurait voulu retenir le roi de France et surtout ses chevaliers pour l'aider à repousser les Turcs, pour attaquer même jusque dans leur nid ces vautours avides, pour mettre le siége devant Alep. L'amour en cela était pour lui d'accord avec la politique. Mais Louis VII, qui d'abord avait refusé de suivre l'expédition

des habitants d'Antioche contre leurs éternels ennemis, sous prétexte qu'il devait avant tout se rendre à la ville sainte, persista plus tard dans sa résolution de partir au plus vite pour Jérusalem, afin de sauver son honneur marital. Aussi, une nuit, enleva-t-il sa femme, l'emmena-t-il, malgré sa résistance, dans sa tente royale, et leva-t-il hâtivement son camp. Il était trop tard, sa femme était subjuguée, et dès lors elle songea à faire rompre une union qu'elle abhorrait (*).

LOUIS VII ET CONRAD III A JÉRUSALEM.

Louis VII s'achemina par terre vers Jérusalem, en évitant d'entrer dans les grandes villes, de peur d'y être retenu. Il ne voyait plus dans la croisade qu'un pèlerinage ordinaire, et avait hâte d'arriver au saint sépulcre. Son expédition avait été sollicitée pour venir au secours des établissements chrétiens les plus menacés, pour arrêter le développement que prenait de nouveau l'Islam vainqueur, pour reprendre Édesse; et le dévot souverain ne songeait plus qu'à accomplir un acte de piété, dissimulant peut-être sous cette affectation religieuse la honte qu'il avait d'avoir abandonné le corps principal de son armée, après l'avoir déplorablement conduit à travers l'Asie Mineure. Quels que fussent d'ailleurs ses sentiments, il se refusa aux instances du comte de Tripoli, qui l'appelait au secours de ses frontières. A quoi donc servait cette croisade, prêchée par un saint, excitée par un pape, commandée par deux souverains? A tromper les populations chrétiennes dans leurs espérances, à ne leur prêter aucun appui dans leur détresse, à mener jusqu'à Jérusalem un roi bigot, Louis VII, un empereur sans talent, Conrad III, quelques barons féodaux sans enthousiasme, quelques grandes dames d'Europe sans pudeur.

Conrad III arriva dans la ville sainte presque seul, et comme un inutile pèlerin. Il avait emmené plus de cent mille hommes d'Allemagne, et après en avoir dispersé les cadavres dans la Phrygie, il avait rejoint, vaincu et découragé, l'armée de Louis VII sur les côtes de la Méditerranée. Puis, au premier échec du roi de France, il l'avait quitté pour se réfugier à Constantinople. Enfin l'orgueilleux chef du saint Empire, si fier auparavant de ses masses de Teutons, du nombre de ses étendards, de la foule de ses cavaliers, s'en revint sur un bâtiment grec à Ptolémaïs, et se dirigea tristement vers Jérusalem, pour demander sans doute à Dieu pardon de son insigne et déplorable folie, du massacre de ses sujets, dont son incapacité était cause.

Les deux princes européens, une fois réunis dans la ville sainte, ne montrèrent pas plus d'habileté pour être utiles aux Chrétiens d'Orient qu'ils n'en avaient développé dans la conduite de leurs armées. Ils épousèrent tout de suite les ridicules dissensions qui divisaient les princes latins. Une réunion de tous les barons eut lieu à Ptolémaïs, et loin d'y appeler le comte d'Édesse fugitif, le comte de Tripoli menacé, le prince d'Antioche supportant seul le poids de la guerre contre l'Islam, on fit bande à part, on ne tint pas compte des dangers que couraient des frères, on ne se souvint que des querelles personnelles. Or, loin de rétablir la concorde, la présence des souverains de France et d'Allemagne ne parvint qu'à renforcer l'anarchie dans les États chrétiens. D'une pareille assemblée il ne pouvait résulter qu'une folie. Elle eut lieu. On convint d'aller assiéger Damas, beaucoup moins pour prendre une ville, qu'on n'aurait pas pu garder, que pour se préparer un pillage où chacun se proposait une part de butin. Toutes les troupes qui devaient prendre part à cette expédition insensée se réunirent en Galilée au printemps de 1148. Ces troupes étaient singulièrement composées : elle formaient plutôt des bandes séparées qu'une armée régulière. Il y avait à la fois Louis VII et ses barons, Conrad III et ses quelques mercenaires grecs, Baudouin III et ses Poulains, enfin les chevaliers indépendants du Temple et de Saint-Jean. Trois souverains, et pas un général. Personne n'avait eu le génie de prendre le commandement de l'expédition tout entière. Il devait nécessairement en résulter une division fu-

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers*, etc.

neste, des conflits d'autorité sans cesse renaissants, des discordes pitoyables (*).

Damas, à cette époque, était déjà une ville populeuse et riche. Elle prépara énergiquement sa défense. Son émir Moïn-Eddin était à la fois un homme courageux et rusé. Bien sûr que sa cité était imprenable à l'est et au sud, grâce à la hauteur de ses murailles, il ne songea à fortifier que les côtés de l'occident et du septentrion, tout couverts de jardins et de vergers, et où la rivière El-Barradeh, qui se précipitait des montagnes et qui se divisait en sept bras, avait permis d'établir une grande quantité de canaux d'irrigation. Moïn-Eddin fit en conséquence agrandir les fossés, rétrécir les sentiers, élever de place en place des tourelles de combat, creneler les enceintes fermées, de façon qu'à travers ce dédale d'eau et de murailles il fut impossible aux barons de mener leurs chevaux et même aux fantassins de combattre plus de deux par deux.

Pendant cinq jours en effet les croisés firent de vains efforts pour pénétrer à travers ce labyrinthe de tours, de canaux, de palissades. Les vingt mille chevaux de l'armée féodale devinrent inutiles. Malgré quelques succès partiels, les Chrétiens finirent donc par se décourager de cette guerre de bocages, et dans un de de leurs conseils ils résolurent de changer leur attaque, et de porter leurs forces vers le sud et l'est. Ils n'avaient rien perdu de leur assurance première, et déjà sûrs de la victoire, ils se disputaient la possession de Damas, lorsque les Poulains, plus expérimentés que les chevaliers d'Europe, entrèrent en négociation avec Moïn-Eddin. Celui-ci offrit à Baudouin III de lever le siége moyennant finances. Ce traité de trahison eut lieu au prix de deux cent mille pièces d'or. Seulement le fourbe Arabe trompa l'innocent roi de Jérusalem, en lui faisant remettre des pièces de cuivre artistement recouvertes d'une lame d'or. La fraude ne fut reconnue que plus tard, lorsque la retraite des Poulains et des Templiers eut entraîné celle des barons européens. Conrad III, instruit de l'acte odieux de Baudouin, s'en retourna immédiatement dans ses États. Quant à Louis VII, il resta encore un an dans la ville sainte pour y terminer ses dévotions, et assista les bras croisés à la décadence rapide des possessions chrétiennes en Orient (*).

NOUR-EDDIN.

Tandis que le royaume de Jérusalem et les autres principautés franques, si mal secourus par l'infructueuse croisade de Louis VII et de Conrad III, voyaient de jour en jour leur puissance diminuer, la sécurité de leurs villes s'affaiblir, l'honneur de leurs armes s'éclipser, l'Islam reprenait de plus en plus sa force, son éclat, son unité. Les premiers croisés n'avaient rencontré en Orient qu'une anarchie née de l'ambition de mille rivaux, qui se disputaient le magnifique mais lourd héritage de Mélik-Schah; les seconds croisés trouvèrent une nouvelle dynastie naissante, celle des Atabeks. *Atabek*, qui veut dire mot à mot *père du prince*, fut le titre que prirent des gouverneurs puissants durant la minorité des sultans seldjoukides. Ces gouverneurs devinrent bientôt des princes indépendants dans les provinces qu'on leur avait confiées. Il y en eut de quatre sortes, auxquels leurs fils succédèrent, et qui divisèrent en quatre royaumes le grand et éphémère empire de Mélik-Schah. Nous n'avons pas à nous occuper des Atabeks de Perse, de Médie, et du Laristan; les Atabeks d'Irak seuls eurent à combattre les Francs. Ces derniers auraient dû profiter de cette division de l'empire islamique; nous avons vu par quelle suite de fautes il leur fut impossible d'y songer. Nous allons voir maintenant les Atabeks de l'Irak suffire pour les vaincre.

Omad-Eddin-Zenghi, fils d'Aksankar, était devenu prince indépendant à force de talent et de victoires sur les Chrétiens; il avait peu à peu augmenté son pouvoir autant par des concessions que lui firent des émirs musulmans que par ses conquêtes sur les Francs. Du pays de Mossoul, dont il était le gouverneur dans le principe, il s'était étendu jusqu'à Hems, Hamah, Alep, et il avait fini sa vie par la prise d'Édesse. Autant par la ruse que par les armes, il s'était agrandi;

(*) Voyez Abou'l-Faradj, *Chronique syriaque*.

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers*, etc.

autant par son activité que par sa persévérance, il s'était consolidé. Aussi bon administrateur que brave soldat, il avait fait à la fois bonne guerre et bonne police. Grâce à lui, sa capitale Mossoul, qu'on lui avait livrée presque ruinée, avait vu ses fortifications relevées, plusieurs édifices embellir son sein, enfin l'abondance revenir à tel point sur son territoire que, suivant l'expression d'un auteur arabe, le raisin qu'avant le règne de Zenghi on coupait avec une serpette, de peur d'en perdre un seul grain, devint aussi abondant qu'il était rare. Le fils de Zenghi n'avait donc qu'à continuer l'œuvre paternelle pour augmenter encore son héritage. Il parut doué, du reste, de toutes les qualités de son père jointes encore à une plus haute compréhension de l'antagonisme de l'Orient contre l'Occident.

Nour-Eddin, quoique le cadet des enfants de Zenghi, se montra dès sa jeunesse le véritable successeur de sa puissance. Il laissa son frère aîné Saïf-Eddin trôner tranquillement à Mossoul, tandis que lui s'établissait à Alep, afin d'être plus prêt des frontières de ses perpétuels ennemis. Il avait fait ses premières armes sous son père de la façon la plus brillante au premier siége d'Édesse; il chercha à l'imiter aussi dans ses qualités administratives. Comme il voulait passer pour aussi équitable que ferme, il créa une cour souveraine de justice, qu'il présidait souvent, et qui devint, pour ainsi dire, une véritable cour d'appel des jugements ordinaires des cadis. Il fit en outre abolir les tortures qu'on appliquait avant lui à certains accusés. Puis il s'appliqua à être aussi libéral qu'économe. Il ne dépensait d'autres revenus que celui de ses biens propres, déclarant qu'il n'était que dépositaire de la fortune de ses sujets. Ennemi du luxe pour lui-même, il s'interdisait dans ses vêtements l'or, l'argent et la soie; scrupuleux observateur des coutumes musulmanes, il s'abstenait de vin et de toute liqueur spiritueuse. Ces différentes qualités austères ne l'empêchaient pas d'être un des plus brillants cavaliers de son empire, un des plus courageux soldats de son armée. Il maniait un cheval avec autant de grâce que de vigueur; il n'allait jamais à la guerre qu'avec deux arcs et deux carquois, afin de combattre personnellement comme le plus humble des siens.

Mais ce n'étaient là que des vertus ordinaires pour un prince oriental, vertus bonnes à lui créer des partisans, mais insuffisantes à lui acquérir des provinces. Ce qui fit, au contraire, sa force contre les Francs, ce fut la piété qu'il affecta, et la résolution qu'il prit de faire sans cesse la guerre aux Chrétiens, tant grecs que latins. Nour-Eddin fut donc le véritable promoteur de la guerre sainte chez les Musulmans. Selon lui, il ne s'agissait pas avec les Chrétiens de se venger d'un grief politique, il ne s'agissait pas non plus de reconquérir les anciennes possessions arabes, il ne s'agissait pas des intérêts matériels de nationalité, mais bien des intérêts sacrés de l'Islam. Il voulait forcer tous les Orientaux à adopter le Koran pour loi, ainsi qu'avaient fait les premiers khalifes. Voilà ce qui le rendit terrible et victorieux (*).

PROGRÈS DE L'ISLAM CONTRE LA CROIX.

Durant vingt-huit ans de règne, c'est-à-dire de 1146 à 1174, Nour-Eddin rétablit peu à peu l'unité musulmane, augmenta pas à pas ses possessions, consolida victoire par victoire ses conquêtes. Après la seconde prise d'Édesse, il n'eut point la peine de combattre les seconds croisés : ils furent dispersés ou détruits avant d'arriver jusqu'à lui. En 1148 il rasa le château d'Arima dans le comté de Tripoli. Puis ayant surpris une troupe de Francs à Yagra, il en massacra bon nombre, fit le reste prisonnier, et envoya des captifs et une part de butin en présent à son frère, maître de Mossoul, au khalife de Bagdad, et au sultan seldjoukide. C'était là moins un hommage qu'il voulait rendre, qu'une preuve de ses exploits qu'il voulait donner. Du comté de Tripoli il passa sur le territoire d'Antioche. Le château de Harem couvrait la frontière de cette principauté du côté d'Alep. Nour-Eddin l'attaqua, et mit à feu et à sang ses environs. Ensuite il se tourna soudain vers la place d'Anab, à l'autre

(*) Voyez Ibn-Alatir, *Histoire des Atabeks*.

extrémité de la frontière franque. Le prince d'Antioche, Raymond, courut alors au secours d'une de ses principales forteresses; mais dès qu'il eut rejoint son rival déjà redoutable, il fut battu et tué par lui. Ce fut Renaud de Châtillon qui, ayant épousé la veuve de Raymond, succéda à ce dernier, malgré les droits d'un enfant en bas âge. Ainsi de 1149 à 1151 Nour-Eddin avait déjà rasé ou pris toutes les places chrétiennes de la Syrie septentrionale. Il avait mis à mort un prince d'Antioche, le beau Raymond; il avait fait prisonnier l'ancien comte d'Édesse, l'ivrogne Josselin; sa puissance était consolidée dans la Syrie Libanique, il jeta dès lors les yeux sur l'Égypte.

Ce royaume se détraquait. Les khalifes fathimites, à l'exemple des khalifes abbassides, n'étaient plus que des sortes de grands prêtres sans action continue, sans autorité matérielle sur leur empire. Renfermés dans leur palais comme dans un sanctuaire, ou plutôt comme dans une prison, ils laissaient gouverner en leur nom d'ambitieux vizirs, pour qui tous les moyens étaient bons d'accroître leurs richesses et de satisfaire leurs passions. Les Égyptiens, qui, à la première croisade, avaient supporté tous les efforts des Francs en Palestine; qui, à le seconde, possédaient encore plusieurs villes du littoral de la Syrie, n'avaient plus en 1153 que la seule Ascalon, et ne surent même pas la défendre contre Baudouin III. Ce prince, si affaibli à l'orient de son royaume, profita de l'anarchie du Kaire, où, après l'assassinat du vizir Adhel, plusieurs rivaux se disputaient sa succession, pour mettre de nouveau le siége devant Ascalon. Cette place, mal défendue par quelques Égyptiens pressés de retourner dans leur patrie, mal secourue par sa métropole, divisée elle-même par des partis ennemis, après avoir cependant repoussé les premières attaques des Francs, capitula tout à coup, et ouvrit un beau jour ses portes aux Chrétiens, tout ébahis de leur victoire (*).

Suivant un auteur Arabe, la prise d'Ascalon *resserra les poitrines et abattit les esprits des Musulmans.* Nour-Eddin en fut particulièrement affligé, d'autant plus qu'en apprenant le siége de cette ville il avait entrepris une diversion, que l'événement ne lui donna pas le temps de mener à bien. A qui s'en prendre de cette défaite, sinon à l'impuissance des possesseurs de l'Égypte, à la nouvelle décadence des Alides? Nour-Eddin songea plus que jamais à parer à cet affaiblissement local de l'Islam. Mais pour devenir maître de l'Egypte il lui fallait Damas. Cette ville, gouvernée par un simple émir indépendant, ne pouvait dans sa position ambiguë prendre une part active à la grande lutte contre les Chrétiens, et devenait ainsi un embarras pour le valeureux promoteur de la guerre sainte. Damas était d'ailleurs la grande route d'Égypte, c'était l'arsenal futur que rêvait Nour-Eddin. Ce dernier employa donc toute son habileté pour enlever des partisans au maître impuissant de Damas. A force de finesse et de persévérance, il fut aussi vainqueur dans cette guerre d'intrigues. Quand il eut isolé son rival, quand il se fut fait désirer par presque tous les habitants de Damas, il démasqua son but, et marcha à la tête de toutes ses troupes sur cette ville. Son rival, qui avait perdu la tête, s'adressa aux Francs pour implorer leur secours. Cette faute détermina sa chute. Nour-Eddin, plus prompt que les Francs, arriva avant eux devant Damas, y entra en triomphe, et les Chrétiens n'eurent plus qu'à s'en retourner piteusement, tandis que l'ancien maître de l'antique capitale de la Syrie se réfugiait à Bagdad.

Ces événements se passaient l'an 552 de l'hégire. Dès l'année suivante Nour-Eddin allait mettre ses grands projets à exécution, c'est-à-dire la domination de l'Égypte et l'extinction des colonies franques, lorsqu'un véritable cataclysme physique l'arrêta pour quelque temps. Un épouvantable tremblement de terre ébranla la Syrie tout entière. Un grand nombre d'habitants périrent sous les ruines de leurs maisons. Les fortifications d'Antioche, de Tripoli, de Schaizar, de Hamah, d'Hems furent bouleversées, plusieurs citadelles croulèrent, presque toutes les cités furent gravement endommagées. Durant cette calamité générale,

(*) Voyez Kemal-Eddin, *Histoire d'Alep.*

le roi de Jérusalem était tranquillement à Constantinople, dans les fêtes et les plaisirs, et revint trop tard pour porter un secours efficace au désastre de son royaume. Nour-Eddin, au contraire, se hâta de réparer les malheurs de son pays, de relever ses forteresses, d'entourer ses villes de nouvelles murailles. Cette différence de conduite entre les deux adversaires fut bien funeste aux Chretiens. C'est qu'aussi le roi de Jérusalem était un homme avare, ambitieux, incapable, et par conséquent détesté. C'était un certain Amaury, frère de Baudouin III, lequel était mort empoisonné par un médecin syrien. Il fallait que cet Amaury fût bien détestable pour qu'il fît regretter l'indécis et imprudent Baudouin III (*).

Pauvres Chrétiens d'Orient! depuis la mort de Godefroy de Bouillon, ils avaient eu une succession de princes plus impuissants les uns que les autres. Ils avaient vu tour à tour leur pays dévasté par la guerre, ou ruiné par l'avidité de leurs nouveaux chefs. Le régime féodal leur avait été aussi fatal qu'à l'Europe au dixième et au onzième siècle. Sans cesse inquiétés par une lutte qui de jour en jour prenait une proportion plus terrible, ils avaient vu d'année en année leur commerce diminuer, leur agriculture baisser, leur industrie s'éteindre, leur sécurité devenir de plus en plus éphémère. La croix avait remplacé l'odieux croissant sur leurs églises; mais cette croix n'était pour eux que le signe de la rédemption céleste, et non celui de la libération terrestre. Toujours malheureux, que leur importait au fond d'être en possession de ce saint sépulcre, radieux de loin, lugubre de près. Ils n'avaient que le triste droit de venir user leurs genoux sur sa froide pierre, et ne pouvaient espérer tout au plus que de s'élancer de là, comme le Christ, vers un monde meilleur. Rien n'était changé dans leur destinée présente, et ils ne pouvaient songer à l'avenir qu'avec terreur. Le vieux prophète de l'Ancien Testament avait toujours raison : la vallée de Josaphat avait été constamment une vallée de larmes!

(*) Voyez Abou'l-Féda, *Annales moslem...*

RÉVOLUTIONS EN ÉGYPTE.

Les choses allaient de mal en pis en Égypte, et cette situation de plus en plus difficile décida Nour-Eddin à en tirer parti. Plusieurs émirs, devenus forts de la faiblesse du khalifat fathimite, se disputaient la prépondérance avec plus d'ardeur que jamais. Ils combattaient sans cesse, et par tous les moyens, la puissance du vizir en titre. Dargham, l'un d'eux et des plus turbulents, parvint à chasser son compétiteur Schaver, et se posa comme maître de l'Égypte. A peine, du reste, eut-il en main l'autorité qu'on conspira de toutes parts contre lui. Mais ce Dargham était un homme aussi féroce que hardi : pour sauver sa puissance, il ne recula pas devant le meurtre, et fit égorger dans un repas soixante-dix émirs qui lui étaient opposés. Ce massacre porta un préjudice immense à l'Égypte : en voulant sauver son autorité, Dargham avait affaibli sa patrie. Cet acte, aussi odieux qu'impolitique, détermina Nour-Eddin à soutenir Schaver, qui s'était réfugié en Syrie. Il accorda à ce dernier une armée pour faire valoir ses prétentions, et en confia le commandement au brave Schir-Kou, le plus puissant et le plus audacieux de ses lieutenants.

Cependant Dargham, plein de résolution, alla au-devant de ses nouveaux ennemis. Lorsque les deux armées se rencontrèrent à Ela, à l'extrémité de la mer Rouge, Schir-Kou, étonné du grand nombre de troupes du vizir égyptien, dit à Schaver : « Vous nous assuriez à Da« mas que l'Égypte n'avait pas de sol« dats, et nous voilà en face d'une armée « formidable. —Ne vous épouvantez pas « de cette multitude, répondit Schaver; « la plus grande partie de ceux que vous « voyez devant vous se compose d'ar« tisans et de paysans, que le tambour « rassemble et que le bâton disperse. » Schaver avait raison. Il conseilla d'attaquer les Égyptiens au plus fort de la chaleur du jour, pendant que le plus grand nombre d'entre eux avaient abandonné leurs armes, et s'étaient couchés à l'ombre. Les Syriens eurent facilement raison de ces nonchalants. Ils tuèrent tous ceux qui leur résistèrent, et firent prisonniers le reste. A la suite de cette défaite Dargham mourut, maudit par le

peuple, et Schaver le remplaça comme vizir (*).

Mais l'armée de Nour-Eddin avait conduit Schaver jusqu'au Kaire, et avait établi son camp devant ses murs. Schaver, qui oubliait dans sa toute-puissance les promesses qu'il avait faites aux Syriens dans sa disgrâce, voulut en outre forcer Schir-Kou d'évacuer l'Égypte; or celui-ci, dans son indignation, au lieu d'obéir à la sommation insolente d'un ingrat, s'empara de vive force de la ville de Belbéis. Pour se défaire d'un aussi terrible protecteur, Schaver commit la faute de s'adresser aux Francs et de leur demander l'appui de leurs armes. Le roi de Jérusalem, Amaury, accepta cette offre étrange, et vint, concurremment avec les Égyptiens, assiéger Schir-Kou dans Belbéis. Trois mois durant le vaillant Schir-Kou se défendit contre les bizarres alliés qui l'avaient attaqué. Il aurait pu facilement se faire jour à travers les assiégeants, et sauver tous ses soldats; mais il avait l'ordre de Nour-Eddin de tenir le plus longtemps possible, afin d'occuper les chevaliers chrétiens en Égypte, pendant que son maître envahissait leurs royaumes en Syrie. Nour-Eddin en effet ravagea tout le pays de Tripoli et d'Antioche, recueillit un grand nombre de bannières féodales, fit couper la chevelure de tous les Chrétiens que ses soldats avaient tués, et, les ayant fait mettre dans un sac, il les envoya par un émissaire à Belbéis, en disant à cet homme : « Tu donneras cela à Schir-Kou; il l'exposera sur les remparts de la ville qu'il défend, et ce spectacle remplira d'effroi les infidèles. » Les Francs en effet voulurent se retirer, et Schaver fut contraint de laisser partir Schir-Kou avec les honneurs de la guerre. Celui-ci, toujours fier, fit défiler tous ses soldats devant l'armée ennemie, et s'achemina le dernier, tenant à la main une énorme massue en fer, et prêt à frapper l'audacieux qui aurait osé l'attaquer malgré la convention. Nour-Eddin était satisfait : d'une part il avait montré sa puissance en Égypte, et d'autre part il avait encore ruiné plusieurs établissements chrétiens.

Les Syriens musulmans firent de nouveau deux expéditions en Égypte. Ce fut encore Schir-Kou qui sollicita l'honneur d'y aller, et qui l'obtint. Schaver, de son côté, réclama une fois de plus l'appui des Francs; et cet appui fut aussi inefficace que le précédent. Le brave Schir-Kou, avec ses deux mille cavaliers et ses six mille Turcomans, vint facilement à bout des deux armées combinées. Puis ayant poussé jusqu'à Alexandrie, il laissa garnison dans cette ville, força ses ennemis à réclamer la paix, et s'en retourna à Damas avec tout l'argent qu'il avait levé sur les provinces égyptiennes. La troisième expédition amena l'infatigable Schir-Kou, après plusieurs succès, jusqu'à la capitale de la Péninsule, jusqu'au Kaire. Là Schaver, malgré les apparences de l'autorité, quoiqu'il ne sortît jamais de son palais qu'au bruit des tymbales et des clairons, voyait son pouvoir baisser de jour en jour. Ses alliances avec les Francs avaient causé son impopularité, et l'avaient perdu aux yeux des véritables Musulmans. Les émirs résolurent de s'en défaire. Il fut donc dénoncé au khalife, à qui, pour toute autorité, on laissait parfois le droit de faire couper la tête à son vizir. On réclama donc du faible pontife des Alides l'ordre d'exécuter celui qu'on appelait un traître, et d'élever à sa place Schir-Kou lui-même.

Nour-Eddin, de cette façon, se trouvait, pour ainsi-dire, maître de l'Égypte par son lieutenant. Malheureusement Schir-Kou, d'origine kurde, simple soldat de Zenghi, lieutenant si actif de Nour-Eddin, était usé par une longue vie de fatigues et de combats. Il mourut au port, deux mois et cinq jours après son élévation au vizirat; il succomba à une indigestion compliquée d'une esquinancie. Ce vieux soldat, qui ne se nourrissait que de viande comme un lion qu'il était, avait besoin de l'activité des camps pour vivre; le repos le tua. Mais il laissait un successeur bien digne de lui. C'était son neveu, le fils de son frère Ayoub, jeune homme déjà plein d'espérance, et qui pourtant avait commencé sa vie dans la mollesse des sérails. Mais bientôt, mené à la guerre par son oncle, il s'y distingua de plus en plus. Ce jeune homme, appelé Youssouf, devait succéder immédiatement à Schir-Kou comme vizir de l'Égypte, et mériter bientôt le surnom

(*) Voyez Ibn-Alatir, *Histoire des Atabeks.*

si éclatant et si célèbre de Salah-Eddin (bonheur de la religion), dont nous avons fait le nom, si redouté par les croisés, de Saladin (*).

Ces révolutions d'Égypte avaient duré dix ans, et elles n'aboutirent qu'à renforcer la puissance de l'Islam, qu'à compromettre les Francs dans des expéditions, où ils n'avaient rien à gagner, et qui leur faisaient abandonner imprudemment leurs royaumes de Syrie. A mesure qu'il arrivait de nouveaux croisés, ils s'en allaient en Égypte, espérant plutôt y trouver le butin qu'ils cherchaient que dans la désolée Palestine. Amaury, dont l'autorité n'avait jamais été bien grande à Jérusalem, ne demandait pas mieux, d'ailleurs, que d'habiter le moins possible sa capitale, mécontente de lui, et que d'entraîner au loin les rivaux qui lui venaient d'Europe, et qui auraient pu lui porter ombrage dans la ville sainte. Mais ce qu'il y eut de plus honteux dans ces guerres sans but, ce fut pour les Francs de devenir, pour ainsi dire, les mercenaires d'un vizir musulman; ce qu'il y eut de plus déshonorant pour le roi très-chrétien de Jérusalem, c'est de s'être mis ainsi à la solde d'un Mahométan; ce qu'il y eut enfin de plus funeste pour l'avenir, c'est d'avoir attiré les croisés vers l'Égypte, au lieu de les diriger vers la Syrie creuse, faute qui, du reste, devra plus tard être commise aussi bien par Philippe-Auguste que par saint Louis.

SALAH-EDDIN.

L'Orient se résume en Saladin : ce n'était pas seulement un grand homme, un habile capitaine, un intègre justicier, c'était aussi le vivificateur de l'esprit oriental, le premier entre tous pour toute chose, pour la pensée et pour l'action, pour la conquête et pour l'organisation. Profond politique, il sut s'associer avec les Byzantins contre les nouveaux croisés d'Europe. Il comprenait avec son génie ce que les autres sentaient d'instinct, qu'il y avait plus d'affinités entre les Turcs et les Grecs qu'entre les Turcs et les Francs; que les Grecs étaient au fond des Orientaux comme les Turcs, et devaient, à un moment donné, s'unir avec les Turcs contre les envahissements des Occidentaux. Intelligence essentiellement unitaire, il rétablit le khalifat de Bagdad, effaçant entre les Musulmans toute trace de divergence, étouffant tout schisme, ramenant tous les Mahométans à la loi pure du Koran, à la tradition historique de leur puissance. Capacité souverainement générale, il employa tous les moyens pour vaincre, adoptant à la fois l'idée de la guerre sainte de Nour-Eddin, et la tendance aux traités internationaux qu'avaient montrée certains gouverneurs de l'Égypte. Cœur aussi généreux qu'élevé, tout en combattant à outrance les Chrétiens comme corps de nation, il fut souvent clément et magnanime envers les individus isolés et inoffensifs de la secte de Jésus, comme il les appelait. Esprit d'une supériorité incontestable, il fut en même temps le protecteur des lettres et le modèle des guerriers, le plus libéral des princes et le plus économe des particuliers, le fidèle le plus sérieusement attaché à sa religion et le moins fanatique des sectateurs de l'Islam (*).

Et cependant, malgré toutes ces brillantes qualités, il n'eut ni la volonté inébranlable de Mahomet, ni la roideur sublime d'Omar, ni la persévérance dominatrice de Moawiah. Saladin ne tenta jamais de s'imposer comme chef absolu des âmes et des corps tout ensemble : il préféra couronner de la tiare islamique un fantôme abbasside que de s'emparer à son tour de la souveraineté sacerdotale. Saladin était un sultan, et non un khalife. Aussi, quoi qu'il fît, il lui manqua toujours une des deux parts de l'autorité terrestre; quoi qu'il grandît, il y eut toujours de par le monde un homme aux pieds duquel il dut se prosterner. Voilà pourquoi il ne fut jamais le premier des Orientaux de son temps; voilà pourquoi il fut un génie résumateur, et non un génie fondateur. Il s'était élevé peu à peu, dignité par dignité, au lieu de se poser tout d'abord au faîte de la puissance humaine. Loin d'avoir arrêté d'avance, en lui, le point où il tendait, son ambition ne se développa qu'avec les circonstances. Les événements firent sa fortune tout autant que son génie. En un mot, on peut le comparer aux

(*) Voyez Abou-Schamèh, *Les deux Jardins.*

(*) Voyez Boha-Eddin, *Vita et res gestæ sultani Saladini.*

conquérants seldjoukides, et non aux illustres Ommiades ou aux célèbres Abbassides. Aussi sa puissance tomba avec lui : il eût fallu sa supériorité pour pouvoir lui succéder sans rien perdre de son pouvoir. A sa mort l'empire musulman fléchit; sa vie n'avait donné à l'Islam qu'un éclair de prospérité, qui s'éteignit bien vite. Ce fut un météore du monde oriental, et non une étoile de plus dans le ciel islamique.

Voici une petite anecdote qui prouve combien les vues de Saladin furent d'abord modestes, et combien ses désirs étaient bornés. Elle se rapporte à l'époque où il faisait ses premières armes. Laissons raconter le fait par l'auteur de l'*Histoire des Atabeks*. Un certain Ahmed, fils de Massoud, parle en ces termes : « Me « trouvant au siége de Harem par Nour-« Eddin, j'allai m'asseoir par hasard « sous un arbre avec un de mes amis, « et j'y trouvai l'émir Megd-Eddin Ibn-« Daïé et Saladin qui s'entretenaient « ensemble. — Plût à Dieu, disait Megd-« Eddin, que nous prissions Harem, et « que Nour-Eddin m'en fît présent! « — Et moi, répondit Saladin, plût à « Dieu que Nour-Eddin fût maître de « l'Égypte, et qu'il m'en donnât le gou-« vernement! Puis, se tournant vers moi : « — Et toi, me dit-il, n'as-tu pas de de-« mande à faire? — Mais, répondis-je, « quand tu auras l'Égypte et Megd-Ed-« din Harem, il ne restera plus rien. « Comme il insistait, je repris : — Puis-« qu'il en est ainsi, je me réserve le cha-« teau de Hamm. Voilà comment nous « parlions pour passer le temps. Cepen-« dant le Dieu très-haut n'en allait pas « moins à ses fins; il décida dans sa sa-« gesse que les Francs seraient battus, « que Harem ouvrirait ses portes et se-« rait donné à Megd-Eddin, que j'aurais « Hamm pour ma part, et que Saladin « ne ferait qu'un empire de l'Égypte, de « la Syrie, de l'Arabie heureuse et de la « Mésopotamie (*). »

Nous avons déjà rapporté comment Saladin devint vizir d'Égypte. Ce qu'il y a de singulier dans son élévation, c'est que le khalife fathimite le choisit, dit-on, comme le plus jeune, le moins influent, et le plus faible des émirs. Ce khalife n'eut pas de chance. Saladin, il est vrai, s'effraya d'abord de la charge difficile dont on le gratifia, semblable en ceci, prétend un écrivain arabe, à ces êtres dont il est dit *qu'il faudra les tirer avec des chaînes pour les faire entrer au Paradis*. Mais Saladin se rassura bientôt; et, comme tout homme fort, avant de dominer les autres, il commença à s'amender lui-même. Jusque-là son caractère avait été impétueux et léger, il se fit calme et sérieux. Afin de ne s'occuper exclusivement que des devoirs de sa haute fonction, il se sevra de vin, de plaisirs et de tout amusement frivole. Puis sachant que les largesses au peuple et à l'armée étaient un moyen sûr de popularité, et ne tenant pas à l'argent pour lui-même, il distribua, sans en rien garder, les trésors amassés par son oncle. Ensuite, par une imitation assez ordinaire chez les Orientaux des traditions bibliques, comme il s'appelait Joseph (Youssouf), il voulut agir comme son patron, et attirer auprès de lui, en Égypte, ses frères et son vieux père. Bientôt Saladin réussit à tel point dans son gouvernement qu'il inspira de la jalousie à Nour-Eddin. Celui-ci avoua même qu'il craignait beaucoup pour le pouvoir de son fils : « Quand je serai mort, disait-il « à ses confidents, prenez mon fils Is-« mael avec vous, et menez-le dans « Alep; c'est la seule ville qui un jour « lui restera de toutes mes provinces. » La prévision de Nour-Eddin se réalisa.

Un des premiers actes du gouvernement de Saladin fut la répression d'un complot de mécontents de toute sorte, d'Alides entêtés et de Nègres de Nubie et d'Abyssinie. Les conspirateurs, dont le chef était le propre directeur du palais khalifal, écrivirent aux Francs pour se joindre à leur coup de main. Mais Saladin, grâce à sa perpétuelle vigilance, surprit les menées de ses ennemis, fit trancher la tête à leur chef, attaqua et battit les Nègres dans leur quartier, et alla ensuite faire lever le siége de Damiette, que les Francs avaient entrepris. Ce siége avait eu cinquante jours de durée, pendant laquelle Nour-Eddin eut tout le temps de ravager en Syrie les possessions chrétiennes; ce qui fit appliquer au roi de Jérusalem le proverbe suivant : *La brebis est allée chercher des*

(*) Voyez Ibn-Alatir, *Histoire des Atabeks*.

cornes, et elle est revenue sans oreilles.

Pendant deux ans Saladin exerça ses troupes contre les Chrétiens. Il les battit entre Ascalon et Ramlah, sur leur propre territoire. Puis il leur prit la ville d'Elah, située à l'extrémité de la mer Rouge, et d'où l'on pouvait commander le désert et la grande route d'Égypte. Mais ce n'était là que des délassements pour Saladin; ce qui le préoccupait gravement, au contraire, c'était de détruire la dynastie des Fathimites. Au profit de qui? Il ne pouvait pas encore espérer que ce fût pour lui-même. Il sembla donc agir à la fois au nom du khalife de Bagdad et de Nour-Eddin. Après avoir bien tâté le terrain, préparé les voies, sondé les esprits, il essaya un jour, durant une maladie d'Adhed-Giddin-Allah, dernier des Fathimites, et pendant que ce pauvre khalife était enfermé dans son palais, de faire dire dans une des mosquées du Kaire la prière au nom du khalife abbasside. L'essai réussit : on ne murmura pas, on laissa faire, et, la mort du khalife fathimite aidant, la révolution s'opéra.

Nour-Eddin n'osa pas se féliciter de ce succès, il redoutait déjà Saladin. Celui-ci, en effet, tout en se déclarant le vassal du maître de la Cœlésyrie, n'en consolidait pas moins son pouvoir en Égypte. Il refusait souvent à Nour-Eddin de le seconder dans ses expéditions, sous le prétexte que sa présence était toujours indispensable dans son gouvernement. Nour-Eddin finit par se lasser de ses tergiversations perpétuelles. Il exprima tout haut le dessein de marcher contre l'Égypte. A cette nouvelle, Saladin assembla ses principaux émirs, sa famille tout entière, et leur demanda conseil. Il semblait pencher vers la résistance. Un de ses neveux alla même jusqu'a proposer de repousser *la force par la force.* A ces mots, le père de Saladin se leva plein de colère, et, s'adressant à son fils, il s'écria (*) :

« Moi, qui suis ton père, et Schehab-« Eddin ici présent, qui est ton oncle, « nous devons avoir pour toi bien plus « d'amour que tous les autres; eh bien, « Dieu m'est témoin, aussi bien qu'à ton « oncle, que si nous voyions maintenant « Nour-Eddin se présenter à nous, nous « nous prosternerions devant lui jusqu'à « terre, et que s'il nous commandait de te « couper la tête nous le ferions sans ba-« lancer. Or, si moi, qui suis ton père, « et Schehab-Eddin, qui est ton oncle, « nous sommes dans de semblables dis-« positions, juge par-là de celles des « autres. Non, il n'y a pas ici un seul « émir qui, s'il apercevait Nour-Eddin, « osât *rester dans ses arçons* et ne pas « mettre pied à terre. Ce pays lui ap-« partient, nous sommes ses esclaves. « Cà donc, qu'on lui envoie tout de suite « un courrier avec ces mots de ta part : « *Il m'est revenu que vous voulez venir* « *jusqu'ici pour ôter l'Égypte de mes* « *mains. Qu'est-il besoin de tout cela?* « *Que notre seigneur n'envoie-t-il plutôt* « *un exprès pour me mener à lui la* « *corde au cou; il ne rencontrerait de* « *ma part aucune résistance.* » Là-dessus l'assemblée fut renvoyée, et chacun resta persuadé qu'Agouy était de bonne foi. Mais ensuite Agouy prit son fils à part, et lui dit : « A quoi pensais-« tu en assemblant les émirs, et en nous « faisant une telle proposition? Ne « sais-tu pas que si Nour-Eddin appre-« nait que nous voulons lui résister, « il ferait trêve à toute autre guerre « pour venir nous attaquer, et que nous « ne pourrions lui tenir tête? Ignorès-tu « que les émirs, qui sont ici, lui sont « tous dévoués? Au lieu qu'à présent, « quand il saura ce qui s'est passé, il « nous laissera tranquilles; il s'occupera « d'autre chose, et le temps fera le reste. « Par Dieu, s'il prétendait exiger de nous « seulement une canne à sucre, je serais « le premier à la lui disputer, et je la lui « arracherais, ou j'y laisserais ma vie. »

Ces deux discours, rapportés textuellement par un auteur arabe, prouvent à la fois et la ruse ordinaire aux peuples orientaux, et le talent que développa en cette occasion le vieux cheick, celui qui devait être le fondateur posthume d'une dynastie, celle des Ayoubites. Saladin reconnut, du reste, la haute raison de son père, se rangea à l'avis de l'expérience, et dissimula tellement ses intentions que Nour-Eddin y fut trompé.

Quoi qu'il en soit, pour se mettre à l'abri des tentatives de son puissant rival, Saladin songea à étendre son empire. Il envahit et soumit tour à tour la Nu-

(*) Voyez Ibn-Alatir, *Histoire des Atabeks.*

bie et l'Arabie heureuse. Ainsi agrandi, il espérait lutter avec avantage ; mais le ciel fit encore plus pour lui, et le délivra de son adversaire, qui mourut en 1174, à Damas, au moment même où il s'apprêtait définitivement à punir son douteux et désobéissant vassal. Nour-Eddin ne laissait qu'un fils sans génie, Malek-Saleh Ismael. Ce dernier fut immédiatement en butte aux tentatives de plusieurs émirs, qui voulaient se rendre indépendants, et qui, pour arriver plus facilement à leur but, traitèrent individuellement avec les Francs. L'unité de l'Islam était menacée de nouveau. Ce danger dicta à Saladin son devoir. Il écrivit une lettre fulminante à ceux qu'il appelait des traîtres; et comme ces révoltés ne répondaient pas assez vite à ses injonctions impératives, il se rendit avec une armée en Syrie pour châtier leur insolence, et sauver les Musulmans de la plus funeste des divisions. Un prince du nom de Saïf-Eddin, maître de Mossoul et neveu de Nour-Eddin, se mit du parti des émirs révoltés, et marcha contre Saladin. Celui-ci le battit complétement. Dès lors il n'y avait plus à douter. Rendre la Syrie à Malek-Saleh, c'était la compromettre follement. Le ciel, la victoire aussi bien que la politique l'exigeant, Saladin s'empara de la succession de Nour-Eddin, et prit dès lors le titre de sultan (*).

DÉCADENCE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

Pendant que Saladin rétablissait l'unité de l'Islam, devenait souverain absolu, et agrandissait de jour en jour sa puissance, le royaume de Jérusalem était à l'agonie. A chaque prince nouveau qui montait sur le trône, le peuple en était à se plaindre d'un nouveau chef plus incapable ou plus dur que le précédent. Sous Amaury on regretta Baudouin III, qui au moins possédait quelques vertus chevaleresques. Pourtant sous le règne de ce dernier la discorde la plus déplorable avait déchiré le royaume. Ce n'était pas seulement jalousie entre barons, anarchie féodale, c'était la plus honteuse et la plus détestable lutte, celle de la mère contre le fils. Tant que l'ambitieuse Mélisende avait vécu, elle s'était acharnée, malgré les efforts des hommes sages, à partager l'autorité avec Baudouin III, à contre-carrer ses projets lorsqu'elle ne les approuvait pas, à soulever contre le roi une partie de ses sujets, à se réserver dans l'empire la possession et le gouvernement de plusieurs villes. Enfin ce ne fut que grâce aux instances réitérées des hommes sensés, aux prières du peuple entier, ou plutôt à la crainte d'un soulèvement général que l'orgueilleuse reine mère, qui avait déjà levé une armée contre son fils, consentit à faire déposer les armes à ses partisans. Mais déjà des hostilités impies avaient eu lieu à Naplouse et au château de Mirabel.

Lorsque Amaury succéda à Baudouin III, les Chrétiens d'Orient ou plutôt les barons francs avaient encore quelque chose à perdre, l'honneur; ils ne manquèrent pas d'en arriver à cette extrémité. Tandis qu'Amaury et ses vassaux se déshonoraient en Égypte en devenant les auxiliaires payés d'un vizir intrigant, Renaud de Châtillon commettait l'acte le plus injuste et le plus odieux en attaquant puis en saccageant l'île de Chypre. Ce Renaud de Châtillon était un véritable parvenu. Chevalier sans renom, il avait épousé pour sa belle figure la veuve du prince d'Antioche. Puis, après avoir usurpé le pouvoir sur le fils de son prédécesseur, il en avait usé de la façon la plus coupable, trahissant les intérêts de ses sujets, se riant de la morale internationale, et envahissant, malgré les traités, les possessions byzantines. Puis, ayant ainsi provoqué l'empereur de Constantinople, il eut plus tard par terreur la lâcheté de lui faire les soumissions les plus complètes. Enfin, aussi maladroit avec les Musulmans qu'avec les Grecs, il se fit prendre par les soldats de Nour-Eddin, et conduire enchaîné à Alep. Le comte de Tripoli ne valait guère mieux que l'usurpateur d'Antioche. Blessé par un procédé de l'empereur byzantin, il ne trouva pas d'autre moyen de se venger que de prendre à sa solde des pirates, et de faire ravager les côtes de l'Asie Mineure, piller les couvents, brûler les églises, dépouiller les pèlerins, et voler les marchands. Œuvre de brigand que commettait sans

(*) Voyez Emad-Eddin, l'*Éclair de la Syrie*.

scrupule un chevalier qui se croyait loyal!

Ainsi, à cause du caractère détestable de leurs princes, jamais les Francs ne purent plonger de véritables racines dans le sol oriental. Les Musulmans avaient été divisés, et les Francs n'avaient pas su profiter de cette division. Lorsqu'on apprit la mort de Nour-Eddin, les Chrétiens se crurent sauvés. Malheureux peuple, qui ne s'apercevait pas qu'un nouvel antagoniste, et plus redoutable encore que le premier, allait s'élever contre eux. Du reste, les Francs n'avaient pas même compris l'utile conduite à tenir, lorsque l'ambition de certains émirs les fit se soulever contre le fils de Nour-Eddin. S'ils avaient appuyé Ismaël, ils se seraient sauvés de Saladin. Le fils de Nour-Eddin, consolidé en Syrie, serait peut-être parvenu à maintenir Saladin en Égypte. Mais les Chrétiens devaient accumuler toutes les fautes imaginables : ils s'aliénèrent Saladin, pour soutenir sans efficacité certains révoltés. Par leur indécision, par leur déloyauté, par leurs rigueurs lorsqu'ils étaient victorieux, par leur avidité constante, ils augmentèrent encore la haine que leur portaient les Musulmans. Aussi, dès que Saladin fut tranquille sur Damas, songea-t-il tout de suite à s'emparer de Jérusalem, et à détruire les colonies franques (*).

Le ciel, du reste, semblait vouloir comme lui cette destruction. Amaury étant mort la même année que Nour-Eddin, il laissa pour successeur un enfant de treize ans, presque idiot et lépreux. On se disputa la régence; et deux hommes se mirent sur les rangs, aussi détestables l'un que l'autre. Le premier était Raymond, comte de Tripoli, d'un caractère emporté, d'une arrogance insupportable, d'une dureté sans exemple; le second était Milon de Plansy, seigneur de Karak, que Guillaume de Tyr dépeint comme étant sans vertu, sans remords et sans craintes. A force d'intrigues et de violences, le pire des deux concurrents l'emporta d'abord; mais il fut tyran si exécrable qu'on le trouva un jour criblé de coups d'épée dans une ruelle de Ptolémaïs. Raymond alors lui succéda; mais ce ne fut que pour abuser de son autorité, se jouer de la justice, molester ses sujets, et gouverner pitoyablement. Sur ces entrefaites, Saladin marcha contre la Palestine. Les Chrétiens des frontières, loin de se défendre, s'enfuirent dans les montagnes et se cachèrent dans les cavernes. Raymond perdit la tête, et Baudouin IV, malgré ses infirmités, fut contraint de prendre les rênes du gouvernement. Mais ce malheureux prince ne sut qu'abandonner Jérusalem, s'enfermer dans Ascalon, et assister de là à la destruction de ses provinces. Cependant le désespoir rendit une certaine vigueur aux Francs : ils se précipitèrent en masse contre un corps d'armée musulman, le forcèrent à la retraite, et obtinrent une trêve à la suite de cet avantage. Pauvres gens, ils ne surent pas plus profiter de la paix que faire la guerre. Ils laissèrent Saladin se renforcer de plus en plus, et préparer à l'aise la plus terrible des expéditions. Un certain Guy de Lusignan, étant venu en terre sainte, devint à son tour régent du royaume de Jérusalem, en séduisant la fille d'Amaury, et en la forçant ainsi à l'épouser. Ce fut lui qui perdit définitivement les colonies franques.

Mais si les princes chrétiens n'offraient que des sujets de scandale, de honte et de perdition, les barons, le clergé, et jusqu'aux chevaliers des ordres militaires ne valaient guère mieux. Les barons, profitant de l'instabilité du pouvoir à Jérusalem, s'étaient rendus presque indépendants dans leurs châteaux forts. Ils ne répondaient plus aux injonctions de leur souverain; ne voyant que leurs intérêts, ils ne cherchaient qu'à agrandir leurs possessions particulières; ils entreprenaient pour leur propre compte des excursions et des pillages, et ils ne s'enquéraient plus jamais de la situation de leurs voisins, de leurs frères. D'autres faisaient pis encore : durant la guerre contre les Musulmans, ils trafiquaient de leur neutralité; quelques-uns allaient même jusqu'à vendre leurs services aux ennemis de leur foi. Quand il arrivait de nouveaux chevaliers d'Europe, les barons de Syrie se servaient de leur appui les uns contre les autres, et dégoû-

(*) Voyez Abou-l'-Féda, *Abrégé de l'histoire du genre humain.*

taient bientôt les nouveaux venus à force de félonies.

Les Templiers et les Hospitaliers se jalousaient tellement, que souvent ils en venaient aux mains pour se disputer quelques parts du butin. Quelle ignoble décadence! Ces Hospitaliers qui s'étaient couverts de gloire pendant un demi-siècle, qui s'étaient montrés jadis si généreux, si dévoués, si désintéressés, étaient devenus perfides, égoïstes et spoliateurs. Pleins d'orgueil et d'avidité, ils refusèrent de payer la dîme des dépouilles musulmanes, et en vinrent jusqu'à repousser la juridiction ecclésiastique du patriarche. Bientôt même ils ajoutèrent l'outrage à la désobéissance, en couvrant du bruit de leurs armes les chants sacerdotaux dans l'église de la Résurrection; puis, comme on voulait réprimer leur insolence, ils eurent l'audace de pousuivre à coups de flèches les prêtres catholiques. Quant aux Templiers, ils ne pensaient qu'à s'enrichir, et ils avaient pour habitude d'exiger, même les armes à la main, la possession de la moitié des villes ou des territoires qui réclamaient leurs secours. En outre, comme les Hospitaliers, ils dédaignaient les ordres de leurs supérieurs sacerdotaux (*).

Le clergé, malheureusement, méritait le mépris qu'on lui avait voué. Il donnait l'exemple de la dépravation et de la débauche. Le patriarche Héraclius, qui ne devait sa dignité qu'à ses brigues, fut assez impudent pour afficher publiquement une maîtresse, assez infâme pour lui prodiguer les trésors des pauvres et des pèlerins. Un clergé ainsi conduit ne pouvait que souiller Jérusalem, et scandaliser les autres villes de la Syrie. C'est ce qui arriva; et les schismes reparurent, et les superstitions, et les haines religieuses : tous les maux fondirent ensemble sur les Chrétiens.

CATASTROPHE DE JÉRUSALEM.

Cependant Baudouin IV *le Lépreux* termina bientôt sa triste existence. Il ne laissait qu'un enfant en bas âge. Cet enfant mourut quelques jours après son père. Fut-ce violemment ou naturellement? C'est là une terrible responsabilité qui pèse sur la mémoire de Guy de Lusignan. Toujours est-il qu'il obtint la couronne d'une façon subreptice tout au moins. Cette élévation au trône du plus incapable peut-être des princes chrétiens décida Saladin à tenter son grand coup. Il marcha donc contre la Palestine, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Ses premiers pas furent marqués par plusieurs victoires. Après avoir exterminé cinq cents chevaliers du Temple et de Saint-Jean, qui formaient l'élite des guerriers chrétiens, il s'empara de la ville de Tibériade. A cette nouvelle il fallut bien que le faible Guy de Lusignan se décidât à la lutte. Il partit avec cinquante mille des siens; mais, au lieu de se retrancher en un endroit avantageux, au lieu de choisir le terrain de la bataille, il alla comme un insensé jusque devant Tibériade, où les soldats de Saladin étaient merveilleusement postés sur les collines qui dominent le lac. Aussi, malgré leur bravoure, malgré leurs efforts répétés, malgré les exhortations et les prières de quelques bons et braves prêtres, les Francs virent tout de suite qu'ils ne pouvaient point espérer la victoire. Ils ne s'en battirent pas moins comme des désespérés pendant tout un jour. Mais, la nuit étant venue sans succès déterminé, ils furent le lendemain écrasés par le choc de leurs ennemis, divisés, dispersés, et la déroute la plus complete commença. Les Musulmans tuèrent trente mille Chrétiens, se saisirent de la vraie croix, firent prisonniers le roi Guy de Lusignan, le seigneur de Karak et le grand maître des Templiers (*).

Après cette victoire éclatante, Saladin alla mettre incontinent le siége devant Ptolémaïs. Cette ville, habitée en partie par des commerçants peu partisans de la guerre, ne se défendit que mollement, et se rendit au bout de deux jours. Puis, sans perdre un instant, Saladin, déployant la plus admirable des activités, planta tour à tour son étendard jaune sur les cités d'Yaffa, de Césarée, d'Arrouf, de Bérithe; puis encore, remontant sur les hauteurs, il entra sans

(*) Voyez Jacques de Vitry, *Histoire de Jérusalem*.

(*) Voyez Guillaume de Tyr, *Histoire de ce qui s'est passé au delà des mers*, etc.

coup férir dans Naplouse, Jéricho et Ramlah. Tout cédait devant lui. Il entourait peu à peu Jérusalem d'un réseau de garnisons musulmanes. Sans s'acharner à prendre Tyr, qui lui avait résisté trop longtemps pour ses desseins, sans vouloir forcer Ascalon, à laquelle il accorda une capitulation honorable, il vint enfin devant Jérusalem porter aux Chrétiens le coup de la mort comme nation. En s'approchant de la ville sainte Saladin fut mu par un sentiment de clémence et de générosité; il appela à lui les notables de la cité, et leur dit : « Je « sais, comme vous, que Jérusalem est « la maison de Dieu ; je ne veux point « en profaner la sainteté par l'effusion « du sang. Abandonnez ses murailles, « et je vous livrerai une partie de mes « trésors ; je vous donnerai autant de « terre que vous en pourrez cultiver. » L'offre était aussi noble qu'avantageuse, et néanmoins les députés chrétiens crurent devoir y répondre de la façon suivante : « Nous ne pouvons vous céder une « ville où notre Dieu est mort ; nous pou- « vons encore moins vous la vendre. » Et cependant ces Chrétiens si hautains étaient incapables de défendre longtemps et sérieusement cette ville sacrée, qu'ils n'avaient pas craint de souiller par tant de crapules hideuses. Elle n'avait pour chef qu'un brave mais vieux guerrier, Baléan d'Ibelin. Il fit tous ses efforts pour rassembler quelques troupes. Hélas ! il n'avait autour de lui que quelques fuyards échappés au carnage de Tibériade, qu'une reine au désespoir, que des femmes veuves et des enfants orphelins. Néanmoins, à force d'encouragements et de volonté, Baléan finit par réunir une apparence d'armée qui se battit avec courage. En voici la preuve dans un historien arabe :

« Jérusalem, dit Ibn-Alatir, était alors une place très-forte. L'attaque eut lieu par le côté du nord. C'est là qu'était le quartier du sultan. Les machines furent dressées pendant la nuit, et l'attaque eut lieu le lendemain, 20 de régeb. Les Francs montrèrent d'abord une grande bravoure. De part et d'autre cette guerre était regardée comme une affaire de religion. Il n'était pas besoin de l'ordre des chefs pour exciter les soldats, tous défendaient leur poste sans crainte ; tous combattaient sans regarder en arrière. Les assiégés faisaient chaque jour des sorties, et descendaient dans la plaine. Dans un de ces combats, un émir de distinction ayant été tué, les Musulmans s'avancèrent tous à la fois, et comme un seul homme, pour venger sa mort, et mirent les Chrétiens en fuite ; ensuite ils s'approchèrent des fossés de la place, et ouvrirent la brèche. Des archers, postés dans le voisinage, repoussaient à coups de traits les Chrétiens de dessus les remparts, et protégeaient les travailleurs. En même temps on creusait la mine. Quand la mine fut ouverte, on y plaça du bois ; il ne restait plus qu'à y mettre le feu. Dans ce danger, les chefs des Chrétiens furent d'avis de capituler. »

C'était une véritable grâce que Saladin faisait aux Francs de ne les point forcer dans leur dernière place ; c'en fut une autre de leur accorder la vie sauve, le pouvoir de se racheter, les hommes moyennant dix pièces d'or, les femmes cinq, les enfans deux, enfin de leur accorder quarante jours pour le payement de ce tribut. Mais Saladin ne borna pas là sa générosité de vainqueur. Il permit aux chevaliers de se rendre, sans être inquiétés, à Tyr et à Tripoli. Il laissa les gens du peuple préparer leur départ, sans être molestés d'aucune façon. Et quand vint le jour de l'émigration générale, après avoir fait fermer toutes les portes de la ville, moins celle de David, il voulut voir défiler devant son trône toute la population, non pour satisfaire son orgueil, mais pour être à même d'empêcher tout désordre, de réparer toute injustice, d'alléger toute misère (*).

Le patriarche, suivi du clergé portant les vases consacrés, sortit le premier ; Saladin respecta en lui le caractère sacerdotal, sinon l'homme. Puis vint la reine, accompagnée de ses femmes en larmes ; Saladin lui adressa de nobles paroles de consolation. Ensuite arrivèrent, en poussant des sanglots, des épouses privées de leurs époux, des mères privées de leurs enfants ; Saladin rendit à quelques-unes leurs maris, à d'autres

(*) Voyez Bernard le trésorier, *Histoire des Croisades.*

leurs fils. Enfin parurent des Chrétiens qui, au lieu de s'être chargés de leurs meubles et de leurs hardes, portaient sur leurs épaules, les uns leurs vieux parents, d'autres leurs amis infirmes; Saladin, ému de ce dévouement, en récompensa les auteurs par d'abondantes aumônes. Bien plus, pour qu'aucune infortune ne fût oubliée, Saladin acheva sa journée de bienfaits en permettant aux Hospitaliers de demeurer à Jerusalem, afin d'y secourir les malades que leurs souffrances avaient retenus malgré eux dans la ville, et de les soigner jusqu'à leur guérison. Sur les cent mille âmes qui formaient la population chrétienne de la cité sainte, quatorze mille pauvres n'avaient pas pu se racheter; Saladin vida sa bourse particulière pour payer la rançon d'un grand nombre d'orphelins et de besoigneux, et son frère Malek-Adhel, suivant ce magnanime exemple, rendit par ses sacrifices d'argent la liberté à deux mille captifs. Grâce à cette conduite admirable du sultan et d'un des membres de sa famille, la misère ni le trésor public n'eurent rien à perdre.

Quelle différence entre cette conduite de Saladin et celle de ce Godefroy de Bouillon tant vanté! Saladin pardonne à tous; Godefroy de Bouillon punit sans cesse. Saladin défend tout pillage; Godefroy de Bouillon laisse ses chevaliers saccager et voler. Saladin empêche toute vengeance, tout massacre, tout meurtre même; Godefroy de Bouillon tue jusqu'à marcher dans le sang au delà des genoux. Saladin secourt, console, prend pitié des femmes; Godefroy de Bouillon n'épargne ni le sexe ni l'enfance. Et pourtant Saladin était poussé aux représailles par ses émirs, ses conseillers, ses lieutenants; mais Saladin domine tellement les siens, qu'il sait leur imposer la clémence dans la victoire, la probité dans la guerre. Godefroy de Bouillon, au contraire, ne peut réprimer ni les infamies ni les assassinats de ses propres troupes. Et maintenant de quel côté était la barbarie, de quel côté la civilisation? L'histoire peut-elle excuser les horreurs des Francs sous le prétexte qu'ils étaient Chrétiens? Était-ce du christianisme que ce fanatisme violent, cet appétit de carnage, cette rage de vol? Oh! ne calomnions pas ainsi la plus éclairée, la plus humaine, la plus désintéressée des religions! Séparons les bons des mauvais, c'est le devoir de la morale historique (*).

TROISIÈME CROISADE.

Quoique le goût des croisades eût beaucoup diminué en Europe, quoique l'insuccès de tant d'expeditions différentes eût bien calmé l'esprit d'aventure, quoique la philosophie naissante eût déjà refroidi l'exaltation religieuse, il était bien difficile d'apprendre sans émotion et de laisser sans vengeance la catastrophe de Jérusalem. Ce fut Guillaume de Tyr, l'énergique chroniqueur, le savant prélat, qui vint en Europe exprimer la désolation des Chrétiens d'Orient, et prêcher la nouvelle croisade. Après s'être entendu avec le pape, il parvint en France au moment où Philippe-Auguste allait livrer bataille à Henri II d'Angleterre. Les deux camps étaient en présence, les deux monarques se disputaient le Vexin Normand. A force d'éloquence et de chaleur d'âme, le digne archevêque sut réconcilier les deux rivaux prêts à se combattre. Ils demandèrent tous deux la croix. Mais pour une expédition aussi longue et aussi périlleuse il fallait autant d'argent que d'hommes. Grâce à l'appui du clergé, aux efforts de Guillaume de Tyr, les hommes ne manquèrent point. Quant à l'argent, voici la façon dont on s'en procura : à l'honneur de Saladin, on créa un impôt spécial pour lui faire la guerre, et on l'appela la *dîme Saladine*. Tous ceux qui ne pouvaient pas prendre la croix étaient obligés de solder les frais de la guerre sainte, en payant le dixième de leurs revenus de toutes espèces.

Malheureusement une fois que les populations confiantes eurent remis à leur prince respectif l'argent de la croisade, les deux ambitieux d'Angleterre et de France employèrent les sommes sacrées à recommencer la guerre entre eux. Ce qu'il y eut de plus odieux dans ces hostilités sacriléges, c'est que Philippe-Auguste excita le fils contre le père, Richard contre Henri. Les foudres du Vatican furent impuissantes contre ces forcenés. Tout excommunié qu'il fut,

(*) Voyez Boha-Eddin, *Vita et res gestæ sultani Saladini.*

Richard n'en persista pas moins dans sa révolte infâme, et Henri II, incapable de résister à la fois contre une conspiration intestine et une guerre étrangère, mourut de chagrin au milieu de la lutte. Son fils, moralement parricide, lui succéda, et soit honte, soit remords, ou plutôt soit ardeur belliqueuse et appétit de butin, il fit semblant de se repentir, et s'apprêta à partir en Palestine. Mais les produits de la dîme avaient été engloutis dans l'abîme des guerres civiles, et il fallait trouver d'autre argent. Alors le prince croisé, rentré dans le giron de l'Eglise, n'éprouva aucun scrupule à piller les juifs, à les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient. Les ressources du vol ne suffisant pas encore, Richard employa la corruption. Il se fit payer toutes les charges de l'État qu'il n'aurait dû donner qu'au mérite et à la probité; il mit à l'encan les fonctions les plus élevées de son royaume, et finit même par aliéner, contrairement aux lois de son pays, les domaines de sa couronne. Tel est l'un des héros les plus célèbres de la troisième croisade; tels furent les ignobles moyens dont il se servit pour satisfaire son goût des aventures.

Sans aller aussi loin que son compagnon de croisade, Philippe-Auguste n'en épuisa pas moins son royaume pour lever une armée. Puis les deux monarques, s'étant réunis à Nonancourt, se firent toutes sortes de protestations d'amitié et de confraternité militaire. Vaine et mensongère comédie; ils étaient tous deux trop ambitieux et trop arrogants pour ne point se disputer, à la première occasion, la prééminence et la conduite suprême de l'expédition. Ils s'embarquèrent séparément, Richard à Marseille, Philippe-Auguste à Gènes; mais une tempête terrible les ayant contraints tous deux à se réfugier dans le port de Messine, et à y passer l'hiver, ils ne purent ainsi rester six mois amis. La jalousie, une rivalité orgueilleuse et indomptable, une haine féroce éclatèrent bientôt entre les deux princes, et se communiquèrent à leurs troupes. On fut sur le point d'en venir aux mains, de se détruire mutuellement en Sicile, au lieu d'aller au secours de la Syrie. Quelques hommes sages, quelques bons prêtres parvinrent, à force d'instances et de prières, à plaquer une sorte de réconciliation entre les rivaux, et le printemps revenu ils se rembarquèrent avec leurs soldats, sans les avoir diminués heureusement par des combats fratricides (*).

Cependant outre les rois de France et d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, le vieux et vaillant Frédéric Barberousse, résolut aussi d'aller en terre sainte. Il leva une armée considérable, et voici comment il en énumère lui-même les forces dans une déclaration de guerre qu'il envoya à Saladin : « Dieu aidant, vous apprendrez ce que peuvent nos aigles victorieuses, ce que peuvent les cohortes de plusieurs nations. Vous éprouverez la fureur de ces Teutons, qui prennent les armes même pendant la paix; vous connaîtrez les habitants du Rhin; la jeunesse d'Istrie, qui ne sut jamais fuir; le Bavarois, grand de taille; les habitants de la Souabe, fiers et rusés; ceux de la Franconie, toujours circonspects; le Saxon, qui joue avec le glaive; les peuples de la Thuringe et de Westphalie; l'agile Brabançon; le Lorrain, qui ne connaît point de paix; l'inquiet Bourguignon; les habitants des Alpes; le Frison, habile à lancer le javelot; le Bohémien, qui sait mourir avec joie; le Polonais, plus féroce que les bêtes de ses forêts; l'Autriche, l'Istrie, l'Illyrie, la Lombardie, la Toscane, Venise, Pise; enfin, le jour marqué pour le triomphe du Christ vous apprendra que nous pouvons encore manier l'épée, quoique, selon vous, la vieillesse nous ait déjà abattu. »

Outre la curieuse énumération que fait ici Frédéric Barberousse, sa dernière phrase n'est pas non plus sans originalité. Le vieux soldat était encore sensible aux blessures d'amour propre; le terrible batailleur, qui n'avait pas pu trouver un seul rival en Allemagne, voulut aller le chercher au fond de l'Asie. Saladin lui paraissait digne de lutter avec lui. Mais le ciel ne permit pas ce duel grandiose. Frédéric eut beau partir à la tête de la grande armée qu'il avait annoncée; il eut beau être assez fort pour punir de sa perfidie l'usurpateur byzantin Isaac l'Ange; il eut beau, après avoir traversé l'Hellespont, battu

(*) Voyez de Sismondi, *Histoire des Français.*

les Turcs à Laodicée, s'emparer d'Iconium, en repartir dès le printemps; un accident physique l'arrêta tout à coup au milieu de sa carrière. Il passait près d'un fleuve, aux eaux limpides et fraîches, au lit rempli d'un sable doux, aux berges fleuries; séduit par tant d'attraits, il voulut se baigner dans ses flots tentateurs; mais le froid le saisit presque aussitôt, et, son grand âge aidant la maladie, il ne put pas faire un pas de plus. Sa mort fut le signal de la débandade de son armée. Les uns désertèrent; les autres s'égarèrent dans les montagnes; d'autres enfin se laissèrent atteindre par la famine et la peste. De ce colossal déploiement de forces, cinq mille hommes seulement, menés par le duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, parvinrent jusqu'en Syrie en 1150.

Pendant que les Teutons disparaissaient ainsi en Asie Mineure, les Anglais, après avoir été encore une fois dispersés par un ouragan, abordaient en Chypre, vaisseau par vaisseau, et se voyaient refuser l'entrée du port de Limisso par Isaac Comnène. Ce dernier, réfugié après les révolutions de Constantinople dans l'île de Chypre, y régnait déjà depuis quelque temps, lorsque arrivèrent les croisés. Effrayé du nombre des naufragés qui descendaient sur ses côtes et envahissaient son île, il fit jeter en prison les plus turbulents et repoussa les autres. Mais Richard, avec le reste de ses navir s, ne tarda pas à débarquer lui-même en Chypre. A la nouvelle de la conduite d'Isaac Comnène, Richard s'en alla attaquer sa capitale. Le prince byzantin ne put résister à la masse de ses agresseurs. Il fut pris dans sa ville, chargé de chaînes à son tour, et son vainqueur se déclara roi de Chypre à sa place. Bonne aubaine pour l'Anglais, qui oublia ainsi dans une conquête improvisée la promesse qu'il avait faite de se rendre sans retard à Acre (Ptolémaïs), que les Chrétiens d'Orient assiégeaient depuis vingt mois (*).

Philippe-Auguste avait, du reste, précédé Richard au pied du mont Carmel; mais, soit par un ridicule sentiment chevaleresque, soit par une raison secrète que l'histoire n'a pu pénétrer, l'ardent Philippe-Auguste, malgré les instances de ses frères en religion, malgré la politique et le bons sens qui auraient dû lui conseiller d'agir, se refusa obstinément à prendre la moindre part au siége de Ptolémaïs avant l'arrivée de son rival d'Angleterre. Ainsi, une armée allemande, réduite à quelques hommes accablés de fatigue, une armée française qui se condamnait à la plus sotte inaction, une armée anglaise qui s'amusait en route à s'emparer d'une île de l'Archipel, tel était le premier résultat de cette troisième croisade, qui s'annonçait, en partant, comme devant reprendre Jérusalem et détruire la puissance de Saladin. Voyons maintenant à quoi en étaient réduites les colonies chrétiennes.

SIÉGE D'ACRE (PTOLÉMAÏS).

Le royaume de Jérusalem n'existait plus. Son roi était prisonnier, ses villes étaient prises. Dans cette position déplorable l'ambition particulière vint encore augmenter l'état précaire des Chrétiens. Le jeune Conrad de Monferrat, arrivé de Constantinople à Tyr, voyant le royaume franc sous la régence d'une femme, songea à s'emparer du pouvoir. Comme la ville de Tyr, par sa position sur un promontoire, par ses solides fortifications, par son môle et ses bassins, était facile à défendre, Conrad parvint à décourager les efforts d'une armée musulmane. Dès lors il se crut tout permis, et se fit proclamer roi de Jérusalem. Triste roi, enfermé dans une sorte d'île, à peine incapable de défendre la dernière place du royaume dont il s'était érigé le maître. Il ne donna donc aucun ombrage aux Musulmans, et ne servit qu'à opprimer et à diviser les Chrétiens.

Saladin, durant les disputes intimes de ses ennemis, continuait à faire respecter ses armes et bénir sa clémence. A mesure qu'il prenait une ville, loin d'en massacrer les habitants à l'imitation des croisés, il leur laissait toujours la vie sauve. Enfin, lorsqu'il fut maître de toute la Palestine, sa bonté alla même jusqu'à rendre la liberté au pitoyable prince Guy de Lusignan. Quoiqu'il ne comptât aucunement sur la promesse

(*) Voyez Gauthier Vinisauf, *Itinéraire du roi Richard*.

d'un tel homme, il ne l'en fit pas moins jurer de renoncer au royaume de Jérusalem et de retourner en Europe. Dès que Guy de Lusignan se vit libre, son premier acte fut de se parjurer, de lever des troupes contre son libérateur, et de s'apprêter à le combattre. Saladin ne s'émut pas de cette infamie, il l'avait prévue. Elle était d'ailleurs utile à ses projets; voici comme : D'abord les prétentions de Guy de Lusignan, contrariant l'usurpation de Conrad de Montferrat, entretenaient la division parmi les Francs; en second lieu, en laissant Guy de Lusignan assiéger une ville du littoral, Saladin mettait pour longtemps à l'abri de la guerre l'intérieur de la Palestine; en troisième lieu, en occupant au siége d'une cité sans importance, Acre, les soldats chrétiens et les renforts successifs que leur promettait la troisième croisade, il usait dans une suite d'escarmouches le courage et la persévérance des croisés. La prévision de Saladin se réalisa. Il avait calculé juste : aussi habile politique que grand guerrier, il sut fatiguer les armées coalisées contre lui, confondre les projets de ses ennemis, et sauver son empire menacé (*).

Le siége d'Acre, outre sa durée excessive, eut cela d'original que les deux armées, chrétienne et musulmane, s'y fortifièrent également, et que de cette sorte Acre, avec les deux camps qui l'entouraient, paraissait une ville défendue par une autre ville et attaquée par une troisième. Saladin avait parfaitement prévu l'acharnement que les Francs montreraient contre ce boulevart maritime de la Palestine. Aussi fit-il venir d'Égypte un fortificateur célèbre, l'émir Karakouch, qui avait relevé les murs du Kaire; et il lui confia Acre pour en faire la première place de Syrie. Les Chrétiens, après la prise de Jérusalem, consternés d'abord, divisés ensuite par les prétentions de Conrad de Monferrat, inquiétés constamment par les troupes de Saladin, qui tenaient Tyr cernée, Tripoli assiégée, tout le territoire franc envahi; les Chrétiens, disons-nous, ne purent s'opposer aux travaux de Karakouch. Aussi, lorsque Guy de Lusignan arriva devant les murs d'Acre, cette place n'avait rien à craindre de lui. Elle était comme un appât offert aux Francs, appât qui ne devait servir qu'à les faire tomber tour à tour dans les rêts musulmans.

Dès que Saladin apprit que les Chrétiens cernaient Acre, il marcha contre eux pour rétablir les communications entre sa ville et son armée. Les premiers efforts des Chrétiens furent énergiques. Leur masse était si compacte et si solide que durant la première journée les Musulmans ne purent l'entamer. Les historiens arabes la comparent à un roc escarpé que rien ne pouvait abattre. Mais le lendemain, après avoir inutilement lutté jusqu'à midi, les Musulmans finirent par trouver l'endroit faible des Francs : c'était au nord de la cité, sur les rivages de la mer. Les Musulmans fondirent en troupes si successives sur ce point, qu'ils enfoncèrent leurs ennemis, et s'ouvrirent ainsi un passage jusqu'à la ville. Mais dès qu'ils furent entrés à Acre ils crurent tout terminé, et commirent la faute de ne pas poursuivre leurs adversaires et de ne pas achever leur défaite. Cette suspension du combat rendit l'espérance aux Chrétiens. Tandis que les Musulmans envoyaient leurs chevaux à l'abreuvoir et leurs chameaux au pâturage, les Chrétiens passèrent le reste de la journée et de la nuit suivante à creuser autour de leur camp de nouveaux fossés, à réparer leurs armes, à rallier leurs archers, leurs lanciers, leurs cavaliers. Et le lendemain, lorsque les soldats de Saladin marchèrent sur les Francs, dans la persuasion de les vaincre sans difficulté, et d'en délivrer la ville, ils rencontrèrent la résistance la plus désespérée, et trouvèrent devant eux un camp inexpugnable, dont il leur fallut bientôt renoncer à s'emparer.

Dès lors le siége prit des proportions énormes de durée : on se battait tous les jours, mais plutôt en escarmouches qu'en bataille rangée. C'était là, du reste, ce qu'avait voulu Saladin. Il lui était indispensable d'entretenir l'ardeur et de conserver la réunion de ses troupes, afin d'être prêt contre l'invasion des nouveaux croisés. Aussi ne cessait-il de présider lui-même à tous les combats

(*) Voyez Emad-Eddin, l'*Éclair de la Syrie*.

partiels qui se donnaient devant la place assiégée, et jamais son zèle ne faiblissait, jamais son activité ne diminuait. Cependant, à force de luttes sans résultat, les Musulmans finirent peu à peu par se négliger, et par renoncer à attaquer quotidiennement leurs adversaires. Les Chrétiens alors, qui craignaient les renforts que Saladin attendait d'Égypte, résolurent de prendre eux-mêmes l'offensive sur une grande échelle. Saladin comptait encore sur cette décision de ses ennemis, et sembla ne rien faire pour s'y opposer. Il laissa en effet ses soldats se retirer par moitié sous leurs tentes, tandis que l'autre moitié se tenait sous les armes.

Les Chrétiens, trompés par cette apparence de négligence et d'apathie, sortirent en foule de leur camp, se précipitèrent sur l'aile droite des Musulmans, la bousculèrent, et la forcèrent de plier devant eux. Alors le centre de l'armée mahométane se porta au secours de ceux qui fuyaient déjà, et les Chrétiens, comptant sur la victoire, se tournèrent tous immédiatement contre le centre dégarni. Saladin les attendait là. Avec l'aile gauche de son armée il commença par couper la retraite à ses ennemis, en plaçant ses troupes disponibles entre le camp chrétien et une colline infranchissable. Bientôt les fuyards musulmans s'étant ralliés, les Chrétiens furent à la fois pris en tête et en queue. Malgré leurs efforts prodigieux, malgré toute leur bravoure individuelle, ainsi écrasés entre deux masses qui se rapprochaient, ils furent presque tous tués ou faits prisonniers. Dix mille d'entre eux restèrent sur le terrain. Ceux qui purent se réfugier dans leur camp, qui heureusement n'avait pas encore été envahi, y auraient été nécessairement forcés le lendemain, si on les eut attaqués (*).

Mais, par un hasard étrange, par une aberration d'esprit singulière, les émirs arabes crurent, après cette victoire, avoir assez fait pour la cause de l'Islam, et ne demandèrent plus qu'à retourner dans leurs foyers. On était à la fin de l'automne, le siége durait déjà depuis plus de six mois, l'époque de la guerre pour les Orientaux était terminé, tous les Musulmans voulaient passer comme à l'ordinaire leur hiver chez eux, quitte à revenir au printemps. Saladin eut beau faire, il eut beau expliquer sa politique à ses émirs, leur annoncer qu'une nouvelle croisade les menaçait, les engager à profiter de l'occasion pour chasser définitivement les Chrétiens de la Palestine, pour les empêcher de cette façon d'être utilement secourus par des renforts européens, rien ne put vaincre l'entêtement des chefs arabes, leur obstination à hiverner chez eux. Par respect pour leur sultan, ils feignirent de délibérer longuement, de consulter leurs troupes; mais au bout de quelques jours ils exprimèrent de nouveau la résolution de se débander. Ainsi, malgré son génie, Saladin ne put vaincre les coutumes immémoriales de son peuple. N'ayant pu conserver avec lui que sa garde particulière, ses Mameluks dévoués, il fut contraint de se retirer sur le mont Karoubèh, situé à quelques lieues d'Acre. Quant au fort de sa troupe, elle se débanda, et alla détachement par détachement, soit à Damas, soit à Alep, soit même en Mésopotamie (*).

Dès que les Musulmans eurent abandonné la défense d'Acre, les Chrétiens cernèrent la ville de tous côtés, et ne s'occupèrent plus qu'à faire de leur camp une véritable place imprenable. Outre les fossés, qu'ils agrandirent encore, ils élevèrent un mur de briques d'une solidité à toute épreuve, bâtirent des écuries pour leurs chevaux, et jusqu'à des églises pour y dire la messe à l'abri. Les soldats qui restaient à Saladin, quoiqu'ils ne cessassent pas de harceler les travailleurs francs, n'étaient plus en assez grand nombre pour les empêcher de mettre à fin leur œuvre. Elle devint bientôt aussi complète et aussi rassurante que possible : c'était un établissement définitif pour les Chrétiens, et qui ne pouvait désormais être abandonné par eux qu'après la prise d'assaut de la ville. Les Musulmans, du reste, quand ils eurent reçu en renforts les troupes égyptiennes de Malek-Adhel, et lorsque la saison des pluies fut terminée, ren-

(*) Voyez Boha-Eddin, *Vie de Saladin.*

(*) Voyez Abd'Allatif, *Histoire des patriarches d'Alexandrie.*

trèrent aussi dans leur camp de la colline de Kisan, en face de celui de leurs adversaires. Ce camp n'était pas moins vaste, moins important que le camp des Chrétiens.

Voici un extrait d'Abd'allatif qui en donne une idée, et qui montre en outre comment on entendait la guerre à cette époque des croisades : « Au milieu du camp, dit l'écrivain arabe, était une large place remplie de cent quarante loges de maréchaux ferrants. On peut juger du reste par cette proportion. Dans une seule cuisine étaient vingt-huit marmites pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur du marché; j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de ville : une de celles du camp en eût fait cent des nôtres ; toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que quand Saladin changea de camp pour se retirer à Karoubeh, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains : la plupart étaient tenus par des hommes d'Afrique; ordinairement ils se mettaient deux ou trois ensemble. On trouvait l'eau à deux coudées de profondeur. La piscine était d'argile; on l'entourait d'une palissade et de nattes, pour que les baigneurs ne fussent pas vus du public ; le bois était tiré des jardins des environs. Il en coûtait une pièce d'argent ou un peu plus pour se baigner. »

Ainsi, sûreté contre les attaques, assurance de toutes provisions nécessaires, facilité même de se procurer le superflu, tels étaient les avantages que présentaient ces vastes camps, qui étaient de véritables cités. C'était, par contre, un moyen d'éterniser la guerre, et cela arriva surtout devant Acre. Les Chrétiens, installés, défendus comme dans une place forte, purent recevoir successivement tous les nouveaux croisés qui leur venaient d'Europe, et qui, par bandes plus ou moins nombreuses, précédèrent les trois grandes expéditions d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Quand on avait éprouvé un revers, on se retirait derrière ces fortifications pour prendre le temps de le réparer; quand on obtenait un avantage même partiel, on le faisait sonner bien haut, afin d'attirer de nouvelles recrues à l'armée de la croix. Les revers furent, il est vrai, plus graves et plus répétés que les avantages; cependant l'espoir qu'on avait dans la solidité des murailles du camp et dans la prochaine arrivée des troupes de Philippe-Auguste et de Richard empêcha, quels que fussent les échecs essuyés par les Francs, la levée d'un siége sans utilité bien prouvée et qui coûtait déjà tant d'hommes et tant d'argent. Saladin, de son côté, n'avait garde de presser par trop ses ennemis, de peur de les voir s'éparpiller sur les différents territoires de la Syrie, et, quoique battus, devenir inquiétants par leur dispersion même. Il valait bien mieux pour lui les tenir, pour ainsi dire, sous la main, afin de les attaquer en bloc, et de les détruire tous si l'occasion s'en présentait (*).

Saladin, en outre, n'était pas satisfait de son armée. Malgré ses talents militaires, malgré son énergie gouvernementale, malgré la discipline sévère qu'il maintenait dans son camp, il n'était pas parvenu d'une part à obtenir de la régularité dans ses recrues, et d'autre part à faire comprendre la nécessité de la permanence des hostilités aux tribus nomades que commandaient certains émirs, ses vassaux. Comme un jour il était alité sous sa tente, on l'engagea à permettre à ses soldats de prendre les armes ; mais il répondit : « Mon armée ne fera rien que lorsque je monterai à cheval pour me mettre à sa tête. Je connais depuis longtemps mon armée ; si je ne suis avec elle, elle ne fera rien, ou plutôt le mal qu'elle fera sera cent fois plus grand que le bien qu'on en peut attendre. » On voit de quels obstacles ce grand homme était entouré; et cependant il sut les vaincre à force de persévérance. C'était donc pour lui une tactique aussi nécessaire qu'avantageuse de prolonger la lutte sur un seul

(*) Voyez Abd'Allatif, *ibidem.*

point, et de maintenir sans cesse les Chrétiens, quel que fût le nombre des soldats qu'il possédât sous ses drapeaux.

Les tristes restes de l'armée de Frédéric Barberousse n'étaient pas faits pour rendre beaucoup d'espérance aux Chrétiens. L'arrivée de Henri, comte de Champagne, avec plusieurs braves chevaliers, produisit donc parmi eux un meilleur effet que les cinq mille hommes harassés, découragés du duc de Souabe. Les Francs recommencèrent alors leurs entreprises contre la ville, engagèrent plusieurs fois le combat; mais, toujours reçus avec fermeté par les assiégés, attaqués avec vigueur par Saladin, ils furent constamment forcés de retourner dans leur camp, après avoir éprouvé des pertes plus ou moins fortes. Pour comble de malheur, la peste et la disette vinrent encore, et simultanément, apporter la souffrance et la mort parmi les Chrétiens. Beaucoup périrent par la faim ou par l'épidémie, et l'une des premières victimes fut le duc de Souabe lui-même. La discorde se joignit enfin à tant de maux. La femme de Guy de Lusignan étant morte, on contesta la couronne de Jérusalem à ce dernier. Les partisans de la légitimité prétendaient que le trône devait revenir à Isabelle, seconde fille d'Amaury, et femme de Honfroy de Thoran. Ainsi ce sceptre fictif avait trois prétendants, Guy de Lusignan d'abord, comme mari de l'ancienne reine; Honfroy de Thoran, comme mari de la nouvelle; enfin Conrad de Monferrat, qui s'était déclaré souverain dans la ville de Tyr. Celui-ci eut même l'audace de faire casser le mariage d'Isabelle avec Honfroy de Thoran, et fut assez habile pour obtenir la main de la jeune reine, quoiqu'il fût déjà marié avec la sœur de l'empereur byzantin. Que d'intrigues! que de fourberies! que de crimes! Et tout cela pour se disputer un royaume *in partibus*.

Telle était la situation déplorable des Chrétiens d'Orient divisés entre deux princes aussi pitoyables l'un que l'autre, lorsque débarquèrent enfin sur la plage de Saint-Jean d'Acre Philippe-Auguste et Richard. Tout d'abord ces deux monarques, malgré les promesses de concorde et d'accord qu'ils s'étaient renouvelées en Sicile, divergèrent d'opinion. Philippe-Auguste se déclara pour Conrad, Richard pour Guy de Lusignan. Dès lors l'inimitié éclata entre eux. Ils firent bande à part. Or lorsque l'un attaquait les Musulmans, l'autre ne manquait pas de demeurer oisif dans son camp. Funeste conduite, qui donnait tout l'avantage à leurs ennemis, et qui tendait à prolonger indéfiniment les hostilités, sans les décider jamais! Enfin une maladie sérieuse frappa à la fois les deux rivaux de France et d'Angleterre. A la faveur du trouble où elle jeta leur esprit, on parvint encore à les réconcilier. Il fut décidé que Guy de Lusignan garderait son vain titre sa vie durant, et que sa succession appartiendrait à Conrad de Montferrat (*).

REDDITION DE SAINT-JEAN D'ACRE.

Grâce à cet étrange compromis, on put du moins agir de concert, et entreprendre efficacement le siége d'une ville qui avait déjà duré plus de vingt mois. Chaque jour c'était nouvelle attaque, nouvel assaut, lutte de plus en plus vive. Aucun historien n'a mieux peint cette ardeur des Chrétiens que Saladin lui-même, et la lettre qu'il adressa alors au khalife de Bagdad est le meilleur récit de cette phase de la guerre de l'Occident contre l'Orient; laissons donc parler le sultan lui-même :

« Votre serviteur a toujours le même respect pour vous; mais il se lasse et s'ennuie d'avoir à tout instant à vous écrire sur nos ennemis, dont la puissance s'accroit sans cesse, et dont la méchanceté n'a plus de bornes. Non! jamais les hommes n'avaient vu ni entendu un tel ennemi, qui assiège et est assiégé, qui resserre et est resserré, qui, à l'abri de ses retranchements, ferme l'accès à ceux qui voudraient s'approcher, et fait manquer l'occasion à ceux qui la cherchent. En ce moment les Francs ne sont guère au-dessous de cinq mille cavaliers et de cent mille fantassins. Le carnage et la captivité les ont anéantis; la guerre les a dévorés; la victoire les a délaissés : mais la mer est pour eux; la mer s'est déclarée pour les enfants du feu (**). De vouloir définir le nombre des

(*) Voyez Bernard le Trésorier, *Histoire des Croisades*.

(**) Saladin veut faire entendre par ces mots, que, suivant l'opinion des Musulmans, les Chrétiens sont voués au feu de l'enfer. Or, sa lettre

peuples qui composent l'armée chrétienne et des langues barbares qu'ils parlent, cela serait impossible; l'imagination même ne saurait se le représenter; on dirait que c'est pour eux que Motennabbi a fait ce vers :

« Là sont rassemblés tous les peuples avec leurs langues diverses; aux interprètes seuls est donné de converser avec eux. »

« C'est au point que lorsque nous faisons un prisonnier, ou qu'un d'entre eux passe de notre côté, nous manquons d'interprètes pour les entendre; souvent l'interprète à qui on s'adresse renvoie à un autre, celui-ci à un troisième, et ainsi de suite. La vérité est que nos troupes sont lassées et dégoûtées : elles ont vainement tenu bon jusqu'à l'épuisement des forces; elles sont demeurées fermes jusqu'à l'affaiblissement des organes. Malheureusement les guerriers qu'on nous envoie, venant de fort loin, arrivent en moins grand nombre qu'ils ne sont partis, et la poitrine oppressée par l'ennui de cette guerre; en arrivant, ils voudraient partir, et ils ne parlent que de leur retour. Tant de faiblesse inspire une nouvelle audace à nos ennemis. Ces ennemis de Dieu imaginent tous les jours quelques nouvelles ruses : tantôt ils nous attaquent avec des tours, tantôt avec des pierres; un jour c'est avec les *débadés* (*), un autre avec les béliers; quelquefois ils sapent les murs; d'autres fois ils s'avancent sous des chemins couverts; ou bien ils essayent de combler nos fossés; ou bien encore ils escaladent les remparts; ou bien ils attaquent par mer montés sur leurs vaisseaux.

« Enfin voilà qu'à présent, non contents d'avoir élevé dans leur camp un mur de terre, ils se sont mis en tête de construire des collines rondes, en forme de tours, qu'ils ont étayées de bois et de pierres; et lorsque cet ouvrage a été conduit à sa perfection, ils ont creusé la terre par derrière, et l'ont jetée en avant, l'amoncelant peu à peu, et s'avançant vers la ville les uns à la suite des autres, jusqu'à ce qu'ils se trouvent maintenant à une demi-portée de trait. Jusqu'ici, le feu et les pierres avaient prise sur leurs tours et leurs palissades de bois; mais à présent, comment entamer avec les pierres ou consumer avec le feu ces collines de terre qui sont à la fois un rempart pour les hommes, et un abri pour les machines? »

étant adressée au chef religieux de l'Islam, il doit lui exprimer sa réprobation complète contre les ennemis du Koran.

(*) Les *débadés* etaient des machines formidables, construites en bois avec de grandes plaques de fer, et montées sur des roues. Ces machines étaient munies d'une énorme tête, qui, au moyen d'un mécanisme, battait les murailles avec une puissance prodigieuse.

Dans cette extrémité, les assiégés n'avaient plus qu'à capituler. L'émir qui commandait à Acre alla donc trouver Philippe-Auguste sous sa tente. Il proposa au roi de France la reddition de la ville, moyennant la vie sauve accordée aux habitants. Mais l'orgueilleux prince européen exigea en outre qu'on lui rendît Jérusalem et toutes les places fortes de la Palestine. Ces conditions n'étaient pas acceptables; l'ennemi les repoussa comme il le devait. Il fallut donc reprendre les hostilités, livrer un nouvel assaut. Les Musulmans, exaspérés contre leurs ennemis, les repoussèrent avec énergie. Puis, à la suite de ce succès, ils tentèrent de quitter la ville, et de se diriger en masse, pendant la nuit, vers le camp de Saladin. Mais les croisés faisaient bonne garde; et les assiégés durent renoncer à cette dernière ressource. Alors ils résolurent d'offrir de nouvelles conditions aux assiégeants. Ils leur proposèrent de briser les fers de quinze cents captifs francs, de rendre le bois de la vraie croix, et de payer deux cent mille besants d'or. Malgré leurs prétentions plus hautes, les croisés furent pourtant obligés de souscrire à ces dernières conditions. Ils exigèrent seulement que la garnison et les principaux habitants de la ville restassent prisonniers jusqu'à l'accomplissement de toutes les clauses du traité (*).

A peine maîtres de la ville, les princes croisés s'y disputèrent la suprématie. Le danger seul pouvait momentanément mettre d'accord ces hommes de races et de langues différentes, ces fiers suzerains habitués chez eux à faire tout plier sous leur volonté. Richard particulièrement se montra d'une arrogance insupportable. Il poussa un jour l'insolence jusqu'à faire ignominieusement jeter dans les fossés de la ville l'étendard de Léopold d'Autriche, qui flottait sur l'une des tours. Cette insulte grossière fit à Richard du prince allemand un ennemi irréconciliable, et l'on sait que celui-ci s'en vengea en retenant prisonnier le roi d'Angleterre, lorsqu'au retour de la croisade il traversa les États autrichiens.

(*) Voyez Boha-Eddin, *Vie de Saladin.*

L'animosité devint telle, la haine s'augmenta d'une façon si progressive parmi tous ces croisés, jaloux les uns des autres, et mécontents d'ailleurs du maigre bénéfice qu'ils avaient fait dans leur expédition, que beaucoup d'entre eux résolurent de retourner en Europe. Philippe-Auguste fut un des premiers à se dégoûter de cette croisade si coûteuse, et qui n'avait abouti qu'à s'emparer d'une ville de second ordre. Malgré les instances que les Chrétiens d'Orient firent auprès de lui pour le retenir, il n'en alla pas moins se rembarquer à Tyr, se bornant à laisser sur les côtes de Syrie cinq cents chevaliers et dix mille fantassins. sous le commandement du duc de Bourgogne.

LUTTE ENTRE RICHARD ET SALADIN.

Une fois Philippe-Auguste parti avec les malédictions des Chrétiens, qui l'accusaient d'avoir déserté la cause sainte, Richard devint le chef suprême de la croisade. Aussi impatient que cruel, comme il trouvait que Saladin tardait trop longtemps à remplir les clauses de la capitulation, il eut l'infamie de faire égorger, en vue du camp des Musulmans, deux mille sept cents habitants d'Acre. Un pareil acte de férocité fit exécrer Richard par les Musulmans, et le souille à tout jamais dans l'histoire. Comment vouliez-vous que la civilisation pût s'établir à une époque où des caractères aussi odieux se rencontraient parmi les monarques ? Que vouliez-vous que fît Saladin, lorsqu'on répondait à sa clémence envers les Chrétiens de Jérusalem par le massacre des Musulmans de Saint-Jean d'Acre ? Il ne pouvait que traiter les croisés comme des bêtes féroces, et leur faire désormais une guerre d'extermination. Ainsi, tous les maux de la Syrie lui vinrent, dans ce siècle, de la part des Francs. Si ces derniers s'étaient montrés moins cruels, la réaction musulmane n'aurait pas eu lieu.

Saladin, dont l'âme généreuse espérait encore ramener les croisés aux sentiments de l'humanité, et qui, comptant sur leurs idées chevaleresques et sur les nobles qualités dont ils se vantaient, s'était efforcé, durant tout le cours du siége de Saint-Jean d'Acre, de traiter ses ennemis avec estime, de les accabler de bons procédés, d'envoyer aujourd'hui de jeunes poulets à Philippe-Auguste malade, de faire porter demain des sorbets et des glaces à Richard souffrant de la chaleur, de permettre, pendant les trêves, à quelques-uns de ses officiers d'assister aux tournois des Francs; Saladin, disons-nous, dut éprouver autant d'irritation que de pitié pour des gens qui répondaient si indignement à ses avances. Pauvre grand homme d'Orient, naïf dans son intelligence, simple dans sa bonté, généreux dans sa force, il croyait les princes de l'Europe taillés sur son modèle; il rêvait la magnanimité dans les combats, la grandeur dans la guerre, la clémence après la victoire. Il fut réveillé par les torrents du sang des siens que Richard eut l'abomination raffinée de faire couler jusque dans son camp. Quel désenchantement douloureux pour lui ! Il en pleura à chaudes larmes, l'excellent homme ! Il aurait voulu épargner les Chrétiens dans ses conquêtes, et on lui en imposait le massacre. Son cœur fut déchiré ; car ses émirs semblaient avoir raison : il fallait dorénavant de sévères représailles ; les fanatiques triomphaient; c'était une lutte à mort que le croissant devait poursuivre contre la croix. Saladin courba en gémissant le front sous la fatalité de sa destinée ; mais bientôt il releva fièrement la tête, et brandit de nouveau son cimeterre victorieux. Homme de génie et de cœur, venu trop tôt pour le bonheur de l'humanité : c'était saint Louis qu'il aurait dû avoir pour adversaire (*) !

Richard avait la prétention de reconquérir Jérusalem. Il réunit en conséquence tout ce qu'il restait de Francs sur la côte syrienne, c'est-à-dire près de soixante mille combattants, sortit de Saint-Jean d'Acre, et se dirigea vers Césarée. Cette nombreuse armée, harcelée constamment par la cavalerie mahométane, ne pouvait faire que trois lieues par jour. Elle souffrit bientôt de la soif, de la faim, et tomba peu à peu dans un profond découragement. Les chefs des croisés, qui en étaient alors aux regrets de leur expédition malencontreuse, s'adressèrent au frère de Saladin, Malek-Adhel, pour traiter de

(*) Voyez Boha-Eddin, *Vie de Saladin.*

la paix. Mais la condition qu'ils y mirent de la reddition de la ville sainte fit hausser les épaules aux Musulmans ; et, malgré leurs fatigues, les croisés furent obligés de continuer leur chemin. Dans la plaine d'Arsur ils rencontrèrent Saladin. Il fallait absolument accepter le combat. Les Francs se battirent en désespérés. Leur choc fut si terrible qu'ils culbutèrent les premiers rangs de leurs ennemis, et auraient obtenu sans doute un grand résultat de cette victoire partielle, s'ils avaient osé poursuivre dans une forêt voisine l'armée musulmane, qui s'y était retirée. Ils n'obtinrent donc pas d'autre avantage de cette journée brillante que de pouvoir entrer à Jaffa, dont Saladin avait précédemment rasé les murailles (*).

Arrivés dans cette ville, la division reparut encore une fois au milieu d'eux. Richard, par son arrogance et sa dureté, blessait tous les amours-propres et s'aliénait tous les cœurs. Il sentit alors qu'il finirait par ne plus avoir que des Anglais autour de lui, tant la désertion s'était mise dans le camp des croisés. Il renouvela donc des propositions de paix auprès de Saladin. Cette fois il promettait de retourner en Europe si le sultan consentait à rendre aux Chrétiens Jérusalem et la vraie croix. Cette nouvelle tentative, appuyée sur aucune victoire importante, fut repoussée par Saladin comme elle l'avait été précédemment par son frère. Mais Richard voulait absolument la fin de sa lutte personnelle, et cherchait tous les moyens possibles d'arrangement. Il alla jusqu'à proposer en mariage sa sœur à Malek-Adhel. Il demandait seulement qu'on constituât pour dot aux époux le royaume de Jérusalem, qui deviendrait par là commun aux Chrétiens et aux Musulmans. Saladin, fort peu fanatique de sa nature, ne reculait pas devant cette proposition ; mais les imans de son côté, et les prêtres du côté de Richard, crièrent unanimement au sacrilége. Il fallut donc, malgré les deux souverains, reprendre les hostilités.

Richard n'osa pas s'engager dans les montagnes de la Judée, et se contenta de longer les rivages de la mer jusqu'à Ascalon. Mais cette place avait été rasée aussi bien que Césarée, et il fallut pour s'y maintenir entreprendre d'en relever les murailles. Cette œuvre de maçons déplut aux chevaliers. Ils profitèrent de cette occasion pour refuser tout service à Richard. Son ennemi Léopold d'Autriche donna le signal de la désobéissance. Le duc de Bourgogne suivit ; et l'envieux Conrad avoua alors tout haut la haine qu'il avait conçue pour Richard. Pour ne pas voir avorter complétement la croisade, Richard fut enfin obligé, au printemps de l'année 1092, de marcher sur Jérusalem. Cette résolution rendit l'espoir aux Chrétiens d'Orient. Mais leur illusion fut de courte durée. Richard avait appris que Jean, son frère, cherchait à s'emparer de sa couronne, et il ne songeait plus qu'à retourner en Angleterre. L'indécision le prit ; une sombre irritation rendit son abord de plus en plus difficile. Arrivé dans la petite ville de Béthénopolis, à une journée tout au plus de Jérusalem, il s'arrêta tout court, et malgré les plaintes de son armée, malgré les instances de ses chevaliers, il perdit un mois sans agir. Saladin l'attendait dans la ville sainte, qu'il avait fait entourer de fortifications formidables. Richard n'osa pas l'y braver. On le pressait de plus en plus d'aller mettre le siége devant Jérusalem ; il s'emporta, et refusa (*).

Le mécontentement de l'armée devint général ; la rage de Richard ne connut plus de bornes. Enfin, on rassembla un conseil de guerre pour aviser à ce qu'il y avait à faire. Richard s'obstinait toujours à ne pas aller en avant ; les Anglais n'osaient pas se détacher de leur prince : et le conseil décida qu'on quitterait les montagnes pour retourner sur les bords de la mer. Saladin, tout surpris de la retraite des croisés, les précéda à Jaffa, et s'empara de cette ville par surprise. Alors le fantasque roi d'Angleterre se réveilla soudain de son assoupissement léthargique : il monta sur des vaisseaux marchands avec quelques troupes, et cingla vers le rivage de Jaffa. Sa brusque arrivée rendit l'espoir à la citadelle chrétienne, qui résis-

(*) Voyez Gauthier Vinisauf, *Itinéraire du roi Richard.*

(*) Voyez idem, *ibidem.*

tait encore. Malgré ses tergiversations singulières, malgré ses entêtements désastreux, Richard avait un tel courage personnel, que sa seule présence inquiétait les Musulmans, et rendait aux croisés toute leur énergie. Avec une poignée d'hommes, il fit merveille devant Jaffa. Sorte de héros sauvage, il s'élançait parfois tout seul à travers les rangs ennemis, et les dispersait en grand nombre avec sa lance invincible. Mais quoi qu'il fît, Saladin s'apercevait bien qu'il n'avait plus affaire qu'à un seul homme, et il aurait attendu du hasard des combats la fin de la guerre, si ses émirs, effrayés et découragés, ne l'avaient poussé à rentrer en négociations.

Ce qui prouve, du reste, la lassitude où l'on en était arrivé des deux parts, c'est l'aspect des armées belligérantes : Richard en était réduit à deux ou trois cents chevaliers et quelques milliers de fantassins. Saladin avait vu ses troupes refuser un jour, malgré ses ordres, d'engager le combat. Les deux camps étaient en face l'un de l'autre, et se regardaient sans s'attaquer. Le roi d'Angleterre étant même tombé malade, il y eut une sorte de suspension d'hostilités, dont les Francs profitèrent pour renouveler une dernière fois les offres de la paix. Malek-Adhel y était favorable; Saladin seul, dont les vues étaient plus profondes et plus nettes, aurait voulu continuer la guerre, pour achever la destruction des colonies chrétiennes. Mais que faire avec une armée decouragée, dans laquelle l'insubordination était tous les jours prête à éclater, à la veille, enfin, de la saison des pluies, c'est-à-dire de l'heure de la débandade générale? Le sultan fut donc obligé d'écouter à son tour les propositions de paix. Il n'y avait plus de difficulté que relativement à la possession d'Ascalon; et encore Richard, qui faisait bon marché des Chrétiens d'Orient, ne réclamait cette ville que pour sauver son honneur en Europe, et pour paraître avoir fait autre chose, durant sa croisade, que de frapper hardiment d'estoc et de taille. Après plusieurs conférences, durant lesquelles les Musulmans montrèrent autant de finesse que de persistance, il fut convenu qu'Ascalon serait rasée comme place forte, et dès lors il n'y eut plus qu'à parachever le traité de paix.

Les Musulmans conservèrent toute la Palestine, y compris, bien entendu, Jérusalem, l'objet de la guerre pourtant, le motif de la troisième croisade. On ne laissa aux Chrétiens que le littoral de la Syrie, les places de Jaffa, de Césarée, d'Arzouf, de Kaïfa, d'Acre et de Tyr. On stipula aussi pour la liberté d'Antioche et de Tripoli. Saladin, en outre, promettait de recevoir en pèlerins les Chrétiens dans la ville sainte pendant toute la durée de la paix, qui était fixée à trois ans et quelques mois. Ce fut au commencement de septembre 1092 que fut accepté ce traité par Richard et Henri de Champagne, qui avait succédé à Conrad dans la souveraineté des colonies chrétiennes. La paix une fois ratifiée, les deux armées se mêlèrent dans des réjouissances communes. Puis après, les gens pieux se dirigèrent en pèlerinage vers Jérusalem. Ils y venaient par bandes nombreuses, les pauvres comme les riches, les nobles comme les vilains. Saladin les reçut avec autant d'égards que de politesse. Il leur faisait servir à manger, et causait gracieusement avec eux. Sa conduite en cette occasion fut si noble et si généreuse que les princes francs en prirent de l'ombrage. Ils s'efforcèrent de réprimer le zèle des pèlerinages, de peur que les Chrétiens ne préférassent la domination, si juste et si douce, de Saladin à la leur, qui était loin d'être aussi équitable et aussi libérale (*).

MORT DE SALADIN.

Cependant Richard, relevé de sa maladie, finit par s'embarquer. Dès lors, Saladin n'avait plus rien à redouter : il licencia son armée; et la Syrie, après cent ans de guerre, put enfin respirer sous le joug du plus clément et du plus honnête des princes. Malheureusement son bonheur ne dura pas longtemps. Moins d'une année après cette paix, Saladin mourut d'une fièvre bilieuse. Il était né à Tekrit, sur le Tigre, avait vécu cinquante-sept ans lunaires, avait régné cinq ans sur l'Égypte seule, et dix-neuf sur la Syrie et l'Égypte réunies. Tous

(*) Voyez Boha-Eddin *Vie de Saladin*.

les historiens musulmans s'accordent à faire l'éloge de ce prince, et déclarent que l'affliction fut générale à sa mort. C'était à Damas qu'il avait rendu le dernier soupir, et la ville tout entière fut frappée, selon l'expression arabe, *d'une tristesse dont Dieu seul eût pu se faire l'idée.* Il était si généreux, il faisait tant d'aumônes, qu'on ne trouva dans son trésor particulier qu'une pièce d'or et quarante-sept petites pièces d'argent, le tout faisant au plus cinquante francs de notre monnaie. C'est qu'aussi à mesure que Saladin prenait une ville, loin de l'accabler d'impôts, il lui prodiguait des largesses. A son entrée à Damas, il ne garda rien pour lui des biens de son prédecesseur Nour-Eddin, et distribua le tout. A ce propos il eut même l'occasion de dire cette belle parole, *que l'avarice était faite pour les marchands, et non pour les rois.*

Ce guerrier si énergique était dans son intérieur d'une douceur sans égale. A ce sujet on rapporte deux traits bien caractéristiques. Un jour, étant assis dans sa tente, deux de ses mamelouks se disputèrent, et l'un jeta à la tête de l'autre sa bottine, qui vint effleurer la joue du sultan. Saladin détourna aussitôt la tête, comme s'il n'avait rien vu ni senti, afin de ne pas avoir à punir l'irrévérence de son soldat. Une autre fois, étant malade, il demanda de l'eau tiède; on lui en apporta de bouillante. Il en réclama d'autre; cette fois on eut la sottise de la lui donner glacée. Alors, sans s'emporter, sans gronder le maladroit, il se contenta de dire : « Dieu soit loué! ne pourrai-je donc pas avoir de l'eau telle que je la demande. » Outre son indulgence pour ses domestiques, il était d'une politesse et d'une bienveillance parfaites pour ses familiers. Sa conversation était si réservée, qu'elle ne devait inspirer qu'une égale réserve à ceux qui causaient avec lui. Il ne pouvait pas supporter la médisance, et selon le dire d'Aboul-féda, *personne devant lui n'aurait osé déchirer l'honneur de son prochain.*

Toutes ces qualités sévères n'excluaient point pourtant chez lui ni l'amabilité, ni même la jovialité. Il aimait à jouer avec ses enfants, et l'on rapporte que des ambassadeurs chrétiens le surprirent un jour faisant une partie de barre avec son plus jeune fils. Instruit à la fois dans les sciences et dans les lettres, il conversait aussi bien avec les historiens des traditions de l'Islam, qu'avec les savants d'astronomie et de mathématiques. Sa bonté, du reste, ne s'étendait pas seulement sur ceux qui l'entouraient, mais elle savait encore soulager toutes les misères humaines. Quand il rencontrait un orphelin, on le voyait s'attendrir, puis doter le pauvre enfant et le confier à un des siens. S'il rencontrait, au contraire, un vieillard du peuple, il lui cédait le pas, après lui avoir fait quelques libéralités. Il savait, en un mot, faire l'aumône sans jamais humilier celui qui la recevait.

Voici les nobles conseils qu'il donnait à son fils Daher, en le nommant au gouvernement d'Alep : « O mon fils, aie toujours le sang en horreur; prends garde de le répandre et de t'en souiller, car le sang ne dort jamais. Veille sans cesse au bien-être de tes sujets, et informe-toi quotidiennement de leur situation : tu es pour eux mon ministre comme je le suis moi-même de Dieu. Aie soin de contenter tout le monde : c'est par mes bonnes manières que je suis parvenu à ce degré de puissance. Ne garde de rancune contre qui que ce soit, car nous sommes tous mortels. Sois attentif à tes devoirs envers les autres; sois libéral, sois juste : c'est en donnant satisfaction à chacun que tu obtiendras la miséricorde d'Allah (*). »

Saladin donnait en outre à son fils l'exemple de tous ces préceptes. Mais il aimait avant tout la justice, veillait à ce qu'on la rendît exactement, et la rendait lui-même quand ses occupations le lui permettaient. Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, il présidait le tribunal de ses kadis. Dans ses expéditions militaires il agissait comme dans sa capitale, recevant toutes les requêtes que les moindres de ses sujets lui présentaient. Quand une cause exigeait une minutieuse attention, il prenait sur ses nuits pour l'apprécier. Il se déclarait aussi, comme les autres, comptable de la justice du pays. Un marchand arménien l'ayant cité injustement, non

(*) Voyez idem, *ibidem*.

seulement il vint plaider lui-même, mais encore, après le jugement, qui lui fut favorable, il donna au marchand une somme d'argent pour le récompenser de la bonne opinion qu'il avait eue de lui en l'appelant, quoique sultan, devant un simple kadi. Son amour pour la justice était si connu qu'on l'accablait à toutes les heures de requêtes et de sollicitations. Jamais pourtant il ne montra ni impatience ni ennui.

Un jour qu'après un long conseil de guerre il s'était écarté de la foule pour prendre un peu de repos, un de ses mameluks le poursuivit pour réclamer de lui une audience immédiate. Saladin le pria avec douceur de revenir le lendemain. Le mameluk insista, déclara que son affaire ne souffrait pas de délai, et finit par jeter son mémoire presque à la figure du sultan. Saladin, sans se blesser de cette impatience, ramassa le mémoire, le lut tout entier, et, trouvant la demande juste, il accorda satisfaction au mameluk. Une autre fois, comme il délibérait à cheval avec ses généraux, une femme du peuple lui présenta un placet. Saladin lui demanda d'attendre. Alors la femme s'écria : « Pourquoi donc êtes-vous notre sultan, si vous ne voulez pas être notre juge ? — Elle a raison, répondit Saladin. » Puis il quitta ses généraux, s'approcha de cette femme, l'écouta, et lui accorda ce qu'elle réclamait.

Les auteurs arabes ne tarissent pas en pareilles anecdotes. Toutes servent à prouver que Saladin unissait la mansuétude à la justice, l'énergie à la douceur, qu'il se dévouait à la fois à tous ses sujets, de même qu'à la guerre il était toujours au premier rang. Généreux, clément, charitable, aussi modéré dans ses goûts que simple dans ses vêtements, il était en outre le plus habile des généraux de son temps, le plus hardi des conquérants. Voici ce qu'il disait à un de ses confidents, un jour qu'il se promenait sur les bords de la mer : « Je vais te faire part de ce que j'ai dans mon âme. Lorsque Dieu m'aura remis entre les mains le reste des villes chrétiennes de Syrie, je partagerai mes États entre mes enfants ; je leur laisserai mes dernières instructions ; et, leur disant adieu, je m'embarquerai sur cette mer pour aller subjuguer les îles et les pays d'Occident. Je ne veux mettre bas les armes que lorsqu'il ne restera plus un seul infidèle sur la terre, à moins que d'ici là je ne sois arrêté par la mort. »

On voit par ces mots quels étaient les projets gigantesques de Saladin, si, en effet, il n'avait été arrêté par une mort hâtive. On comprend aussi par là pourquoi il fut un moment le seul homme de son empire qui ne voulût pas accorder la paix aux Francs. Et maintenant il faut moins s'étonner peut-être du grand renom qu'il avait en Occident, de la dîme qu'on leva pour l'aller combattre, et de l'insuccès de la troisième croisade. Richard était aussi intrépide que Saladin, c'est vrai! Mais qu'il était loin d'être doué des mêmes qualités morales, d'avoir sur les siens la même autorité fondée à la fois sur le génie et la vertu ! Si l'un était un cœur de lion, comme ses panégyristes l'ont appelé, l'autre était, pour tous les hommes sans exception, un cœur d'or. Certains historiens chrétiens en font le même éloge que les historiens musulmans. L'auteur de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* dit de lui (*) :

« Saladin, dans toutes les capitulations qu'il accorda aux Francs, fut fidèle à sa parole. Lorsqu'une ville se rendait, il laissait les habitants sortir en liberté avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qui leur appartenait. A l'égard des captifs musulmans dont ces derniers s'étaient emparés, Saladin offrait de les racheter, et proposait une somme au-dessus de leur valeur. Si les Francs s'y refusaient, il les leur laissait, disant : « Je ne veux pas vous frustrer de vos « prisonniers ; traitez-les bien, comme « moi-même je traite les vôtres. » Il résulta de là que plusieurs Chrétiens lui remirent volontairement les prisonniers musulmans qu'ils avaient entre leurs mains, et le sultan les dédommagea amplement de ce sacrifice. Ordinairement les chevaliers sortaient des places conquises avec leur équipage de guerre, c'est-à-dire armés de la cuirasse, de la cotte de mailles et du casque, en un mot comme lorsqu'ils marchaient au

(*) Voyez Abd'Allatif, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*.

combat. En les voyant le sultan souriait, et ensuite pleurait d'attendrissement; mais il ne leur faisait aucun mal; bien au contraire, il les faisait escorter sur toute la route. C'est ainsi que Saladin en usa avec les ennemis de sa religion et de son autorité, agissant ainsi par une espèce d'inspiration divine. » Voici maintenant comment Emad-Eddin termine l'éloge du plus puissant et du meilleur des sultans : « Avec Saladin moururent les grands hommes; avec lui disparurent les gens de mérite; les bonnes actions diminuèrent, les mauvaises s'accrurent; la vie devint difficile, la terre se couvrit de ténèbres, le siècle eut à pleurer son phénix, et l'Islam perdit son soutien! » Cette louange, tout hyperbolique qu'elle soit, ne manque pas, comme on a pu le voir, d'un fonds de vérité (*).

NOUVELLES SOUFFRANCES DE LA SYRIE.

Avec Saladin aussi se termina cette grande lutte entre l'Orient et l'Occident, dont la troisième croisade avait donné le spectacle. Désormais jusqu'à saint Louis les croisades n'offrirent plus que des combats sans importance, des conquêtes d'un jour, des défaites plus déplorables que les victoires n'avaient pu être avantageuses. Tout dégénéra encore; et les malheureux Syriens ne trouvèrent que souffrances nouvelles dans chacune des expéditions dont leur délivrance semblait le but. Continuons donc, au point de vue de la Syrie seulement, ce long martyrologe des Chrétiens d'Orient qu'on a décoré d'un nom si pompeux dans l'histoire, mais qui ne fut pour les contemporains qu'une époque de calamités sans cesse renaissantes.

La croisade dite quatrième est parfaitement nulle : aucun bon sentiment ne l'a excitée, sinon les supplications d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, le pape Célestin III. Mais le malheureux vicaire de Jésus-Christ trouva Richard découragé, Philippe-Auguste intéressé à agrandir son royaume; et il lui fallut, en désespoir de cause, s'adresser à Henri VI, empereur d'Allemagne, qu'il avait excommunié un an auparavant. Ce fourbe ambitieux et habile, sous le prétexte d'une croisade, songeait à s'emparer de Naples et de la Sicile, ce qu'il fit. De cette façon, il n'y eut, en réalité, qu'une femme fidèle au serment sacré; ce fut Marguerite de Hongrie, sœur de Philippe de France. Pourtant une expédition quitta l'Allemagne, et commit encore la faute de se diviser en deux parties. La première, sous le commandement de l'archevêque de Mayence, vint fort mal à propos rompre la trêve faite avec Saladin. Malgré les observations sensées d'Henri de Champagne, qui, quoiqu'il ne fût roi de Jérusalem que de nom, n'en était pas moins le représentant le plus considérable des Chrétiens d'Orient, les Allemands, dans leur orgueilleux entêtement, ne voulurent rien entendre, et commencèrent les hostilités. Il en résulta que Malek-Adhel, successeur de Saladin, réunit ses émirs et leurs contingents; et dès que son armée fut rassemblée, il s'en alla battre les Allemands dans la montagne de Naplouse.

La seconde partie des forces chrétiennes, sous les ordres des ducs de Saxe et de Brabant, arriva trop tard pour empêcher Jaffa de tomber au pouvoir des Musulmans. Aussi, après diverses alternatives militaires, dont aucune ne pouvait être définitive, la discorde, l'envie, la haine, séparèrent les Chrétiens d'Asie des croisés, et neutralisèrent leurs efforts divergents. Les Allemands ne combattaient que pour l'or que leur faisait distribuer Henri VI : une fois que ce dernier eut atteint son but, tout européen et tout temporel, sa main si prodigue se ferma, et ses soldats se débandèrent, ne laissant sur les rivages de Syrie que des cadavres, des ennemis, et les Chrétiens d'Orient plus chétifs que jamais.

Si les Syriens durent se considérer, après le départ des Allemands, comme d'autant plus malheureux que la rupture qu'on avait opérée si maladroitement de la trêve conclue avec Saladin faisait mal présager de celle de trois ans qu'avait accordée Malek-Adhel, ils conçurent cependant quelque espoir, lors de l'élévation d'Innocent III au trône pontifical. Ce pape, aussi éclairé qu'énergique, fit, en

(*) Voyez Emad-Eddin, extraits de l'*Éclair de la Syrie, Al-borak el-Chami*.

effet, prêcher une nouvelle croisade tout aussi bien en Allemagne, en France, en Angleterre qu'en Italie. Aussi ardent dans sa volonté que dans son exécution, il résolut le premier de donner l'exemple des sacrifices à faire : ne pouvant pas marcher comme soldat, il voulut contribuer à la guerre sainte par l'achat des subsistances et des armes. En conséquence il ordonna qu'on fondît sa vaisselle d'or et d'argent, déclarant qu'il ne se servirait, pendant toute la durée de la croisade, que de vases de bois et d'argile (*).

Mais l'état agité de l'Europe, ses dissensions intérieures, ses guerres interminables entre princes, c'étaient là des obstacles qu'il était bien difficile à Innocent III de surmonter. Aussi, malgré tous ses efforts, n'aurait-il pas pu mettre en branle une nouvelle armée de la croix, si un second Pierrre l'Ermite ou plutôt un second saint Bernard n'avait surgi tout à coup à Neuilly sur Marne. Foulque, le simple curé, vint en aide au souverain pontife : il s'en alla prêcher la croisade par monts et par vaux ainsi que ses prédécesseurs. Ayant appris qu'un grand tournoi devait avoir lieu à la cour de Thibault IV, comte de Champagne, il y apparut tout à coup, fit honte aux chevaliers réunis de leurs joûtes inutiles, de leurs jeux improductifs, et par ses paroles éloquentes, de gens de plaisir il fit des gens de guerre, de chevaliers en liesse il fit d'austères croisés. Puis, passant en Flandre, il augmenta de jour en jour le noyau de son expédition sainte, si bien qu'au commencement de l'an 1202 une nouvelle armée se trouva prête à partir pour la Syrie.

Malheureusement les chefs de cette armée de Flamands et de Champenois, dans le louable but d'éviter les dangers et surtout les lenteurs des expéditions précédentes, résolurent de se rendre par mer en terre sainte. Or, il fallait des vaisseaux, et les Vénitiens étaient seuls capables d'en fournir. Ceux-ci, toujours intéressés, demandèrent 85,000 marcs d'argent pour transporter les croisés en Syrie. Les croisés ne purent réunir cette énorme somme, et l'adroit doge Dandolo proposa aux naïfs Flamands de lui prendre la ville de Zara comme appoint de la location qu'il leur faisait. Première déviation de la croisade, qui fut bientôt suivie d'une autre beaucoup plus considérable. De Zara on se dirigea sur Constantinople. On voulait rétablir un certain Alexis sur le trône byzantin ; on fit le siége de la capitale de l'empire, on la prit, on la saccagea ; on y établit un prince flamand, et les pauvres Chrétiens d'Orient attendirent en vain le secours qui leur avait été si fastueusement annoncé. Les croisés avaient rencontré en chemin ce qu'ils voulaient, des combats, des pillages, des massacres, de l'or à voler, des femmes à violer, des vins à boire : que leur importaient les souffrances de leurs frères en Jésus-Christ et la défaite de la croix !

A coup sûr, entre les plus honteuses expéditions guerrières cette cinquième croisade est la plus honteuse. Elle est aussi ignoble que stupide : ce sont des aventuriers ridicules exploités par des usuriers avides, des chevaliers féodaux de la plus basse espèce qui se mettent aux gages de la riche et avare Venise. Puis tromperie sur tromperie, corsaire à corsaire : le jeune Alexis cherche à berner les croisés qui lui ont rendu son trône à des conditions trop dures : c'est un débiteur qui ne veut pas payer la dette énorme que sa détresse seul lui a fait consentir. Enfin, survient un intrigant sans courage et sans génie, Mourzoufle, qui ne sait que commettre crime sur crime, perfidie sur perfidie. Les excès des croisés avaient été tels à Constantinople, qu'Innocent III leur en fit honte. Pourtant il confirma l'élévation de Baudouin, comte de Flandre, au trône byzantin. Ce dernier ne fut pas longtemps tranquille : on se souleva contre son usurpation en Thrace ; les Grecs s'allièrent contre lui avec les Bulgares, battirent la lourde cavalerie flamande devant Andrinople, et s'emparèrent du nouvel empereur. Son frère, Henri de Hainault, vint trop tard à son secours, mais assez tôt pour régner dix ans (*).

Durant ces épisodes de conquêtes toutes temporelles, les soldats de la foi

(*) Voyez Muratori et Baluze, *Vie d'Innocent III.*

(*) Voyez Nicétas Choniate et Villehardouin.

souffraient en Syrie de la famine, de la peste et des tremblements de terre. Cette dernière calamité frappa particulièrement Damas, Tyr, Ptolémaïs, Tripoli et Naplouse. Mais comme si la fureur des éléments n'eût pas été suffisante à la destruction des races syriennes, la fureur des hommes vint s'y joindre. Les Hospitaliers et les Templiers, ces soldats moines créés pour secourir l'humanité, ne servaient plus qu'à la persécuter. Ces deux ordres religieux, dans le délire de la jalousie, se combattirent avec autant de rage qu'ils en auraient pu montrer contre les Musulmans, et portèrent par toutes les possessions chrétiennes le fer et le feu. Dans cette anarchie générale l'ombre même d'un pouvoir central vint à manquer : Amaury mort, on fut obligé de s'adreser au roi de France pour lui trouver un successeur. Jean de Brienne fut choisi par Philippe-Auguste; mais le malheureux prince ne put trouver dans toute l'Europe que trois cents chevaliers pour lui faire cortége, et il n'arriva en Syrie que pour voir toutes ses forteresses tomber les unes après les autres au pouvoir de Malek-Adhel, et son triste royaume bientôt réduit à la seule ville de Ptolémaïs.

SIXIÈME CROISADE.

Jamais la chrétienté n'avait été aussi bas en Orient. Elle tendit encore une fois ses mains suppliantes vers l'Europe; mais l'Europe se consumait au feu sinistre des passions royales, et Innocent III mourut avant d'avoir pu envoyer l'aumône d'un soldat à ses fils d'Orient. Que dire encore! Honoré III ne put faire partir pour la Palestine que quelques Allemands et quelques Hongrois, sous les ordres d'André II. Celui-ci, après quelques inutiles excursions sur les rives du Jourdain et contre le mont Thabor, s'en retourna découragé. Pour le remplacer vinrent à la suite les uns des autres des Français, des Italiens, de nouveaux Allemands, vainqueurs des Maures en Portugal : et la Terre Sainte devint encore une fois le champ-clos de soldats amoureux des batailles, qui guerroyaient beaucoup plus par intérêt que par religion. En 1218 la mort de Malek-Adhel sembla devoir rendre quelque espoir aux Chrétiens. Cette mort pourtant, loin de leur profiter, les autorisa à s'endormir. C'était d'une part une apathie coupable chez les Syriens; c'était d'autre part une perpétuelle promenade de croisés nouveaux et un prompt départ de ceux qui avaient une fois touché la Palestine, cette terre de larmes et de misères éternelles.

Enfin le prélat Pélage arriva. Loin de s'occuper de Jérusalem, on assiégeait Damiette. Cette ville fut prise au bout de seize mois de siége. Une fois là l'ardent Pélage voulut pousser jusqu'au Kaire. Jean de Brienne s'y opposa; mais, pour le malheur de la croisade, le légat du pape l'emporta sur le roi de Jérusalem. Les croisés, en effet, furent d'abord arrêtés dans leur marche en Égypte par de noirs Éthiopiens, sorte de bêtes fauves qui les attaquaient avec furie, et qui se succédaient innombrables sous leurs coups. Puis la nature vint encore au secours de la contrée envahie : le Nil déborda; et son inondation subite emporta dans ses ondes bouillonnantes des bataillons entiers. Dans cette extrémité l'orgueilleux Pélage fut obligé, pour sauver le reste de son armée, de traiter avec son ennemi le sultan Malek-Khamel, et de promettre d'abandonner Damiette et de se retirer à Ptolémaïs. Ainsi toujours les mêmes fautes : du courage dépensé en pure perte, une arrogance ridicule au moindre succès, un désespoir insurmontable au moindre échec. En somme, que voyons-nous sans cesse chez les croisés d'Europe? Orgueil, présomption, et profonde indifférence pour le sort des Chrétiens d'Orient : tant qu'ils sont victorieux, les croisés vont en avant pour piller; quand ils sont vaincus, ils se rembarquent au plus vite, et abandonnent leurs frères sans aucun scrupule (*).

Cependant la politique de l'Europe était en pleine contradiction avec ses mœurs actuelles et tous ses antécédents. Innocent III, malgré ses talents, n'avait pas peu contribué à confusionner les esprits. En effet, après avoir ordonné la cruelle croisade contre les Albigeois, il en vint plus tard à blâmer ouvertement la barbarie de Simon de Montfort et son ambition de bourreau. D'un autre côté,

(*) Voyez le continuateur de Guillaume de Tyr, et Ibn-Djouzi ainsi qu'Ibn-Fératz.

il soutint la maison de Souabe contre Othon de Brunswick ; et se fit gibelin, quand tous ses prédécesseurs avaient été guelfes. Puis, il semble tout à coup renoncer à soutenir les libertés religieuses et municipales, ce qui pourtant était le beau rôle : il annule la grande Charte anglaise, arrachée au roi Jean ; il blâme l'archevêque de Canterbury d'être allé trop loin contre son prince temporel. En un mot il veut concilier les prétentions et n'allume que les haines ; il cherche à modérer les hommes, et ne parvient qu'à les irriter de plus en plus. Ses successeurs à la chaire de Saint-Pierre tombent dans les mêmes errements. Grégoire IX se fait tour à tour l'ami et l'ennemi de Frédéric II d'Allemagne : tantôt il l'appelle son très-cher fils et le nomme chef de la croisade ; tantôt il lance contre lui toutes les foudres du Vatican. Cette incohérence dans l'esprit des chefs sacerdotaux et militaires fit le plus grand tort, au commencement du treizième siècle, à la foi religieuse. Les uns l'abandonnèrent presque ; les autres devinrent plus fanatiques que jamais. Le plus grand exemple de cette folie générale eut lieu durant la sixième croisade.

Frédéric II, quoique d'une petite taille, d'une vue myope, d'une tête étroite, était un prince d'énergie et de talent. Parmi les accroissements divers de sa fortune, il ne dédaigna pas de se laisser appeler au trône de Jésusalem. Mais au moment de partir pour sa nouvelle conquête, le pape l'excommunia, et son armée de croisés se dissipa sous ses yeux. Cependant Malek-Khamel, inquiété par l'ambition de ses compétiteurs au trône d'Orient, et ayant appris par la renommée la puissance et l'audace de l'empereur germain, songea à se séparer le monde avec lui. Il envoya donc des ambassadeurs à Frédéric II, lui proposant une alliance ; et pour la cimenter, promettant de lui rendre Bethléem et Jérusalem, à la fois le berceau et le tombeau du Christ. L'offre était engageante ; et Frédéric II partit en réclamer l'exécution. Mais voilà bien la déraison la plus ridicule et la plus funeste qu'on vit jamais ! Sous le prétexte que Frédéric II était excommunié, les Chrétiens d'Orient refusent d'entrer avec lui à Jérusalem, et d'en prendre possession. Frédéric II est obligé de pénétrer avec ses seuls barons dans le saint sépulcre, de placer lui-même sur sa tête la couronne de Jérusalem, et de faire couvrir les imprécations du peuple par les acclamations de ses courtisans. A Ptolémaïs la réception qu'on lui fit fut encore plus déplorable : les prêtres avaient fulminé l'interdit sur la ville tant que l'empereur y séjournerait ; les statues des saints étaient voilées, les autels dénudés, les croix renversées ; on ne chantait plus, on ne sonnait plus, les prêtres disaient la messe à voix basse et portes closes ; et, ce qui était pis encore, les morts étaient emportés de leur demeure sans cérémonie et sans prières, et ensevelis dans des terres non consacrées. Force fut à Frédéric II de quitter cette plage qui le maudissait, et dont les habitants étaient assez stupides pour ne pas accepter le bien qu'il leur offrait (*).

Après Frédéric II l'excommunié, mais le triomphateur, vinrent tour à tour Thibaut de Navarre, poëte béni, mais prince battu ; et Henri III d'Angleterre, petit-fils de Richard Cœur-de-Lion, servi d'abord par la renommée de son ancêtre, mais incapable d'y rien ajouter. Ces deux derniers princes ne firent que des tentatives sans résultats, et s'en retournèrent en Europe, l'un, l'Anglais, n'ayant abouti qu'à rendre les honneurs de la sépulture aux morts que l'autre, le Navarrais, avaient laissés sur le champ de bataille de Gaza. En résumé, cette sixième croisade n'est pas en réalité une expédition unique, ayant un but déterminé, une armée homogène, des chefs avec un plan, des soldats avec une discipline ; c'est plutôt une procession de chevaliers, et, pour ainsi dire, une promenade militaire de croisés amateurs. Elle ne produisit absolument rien que l'habitude du mépris des traités, qu'on rompait ou qu'on signait au caprice de chacun ; et par là elle amena à la Palestine une nouvelle cause de décadence, et fit plus inconsistante que jamais la destinée des Chrétiens d'orient.

(*) Voyez Jean Villani, *Histoire de Florence*, et François Pipin, *Chronique de F. P.*

LES TATARS-MOGOLS ET LES KHARISMIENS.

Comme s'il ne suffisait pas de l'antagonisme des Chrétiens et des Musulmans pour ruiner la Syrie, de nouveaux ennemis vinrent encore s'abattre sur elle, et l'achever. Le Nord, si prodigue de races innombrables et barbares, après avoir fourni les Scythes contre l'empire grec, les Huns contre l'empire romain, les Abares contre l'empire byzantin, réservait d'autres masses plus terribles encore contre l'Europe et l'Asie au moyen âge. Descendus des plateaux glacés de la Sibérie, les Tatars-Mogols, en s'acheminant instinctivement vers le Midi, grossirent leurs hordes errantes jusqu'à en former des masses de quinze cent mille âmes. Ce n'était pas une armée, c'était une nation émigrante, le fer et la torche à la main. Composés de tribus féroces de toutes espèces, montés sur des chevaux aussi infatigables qu'eux-mêmes, traînant à leur suite, sur de grossiers chariots, leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards, vivant au besoin du lait de leurs chamelles, armés d'arcs énormes et de flèches empoisonnées, sans liens sociaux, sans patrie, sobres et intrépides à la fois, les Tatars-Mogols devinrent la terreur de toute les contrées qu'ils traversèrent. Un siècle durant ils se contentèrent d'envahir, de ravager, de décimer la Chine, et d'en troubler pour longtemps l'immémoriale civilisation. Mais tout à coup à ces bandes indisciplinées, à ces chefs envieux les uns des autres, il arriva un maître puissant, Gengiskan (Djenghuis-Khan, le roi des rois).

Enfanté, selon la superstition de son pays, par un rayon du soleil, venu au monde avec du sang caillé dans une main, présage sinistre, signe de fléau de Dieu, Gengiskan dès l'âge de quatorze ans accumulait les prodiges de valeur, et se faisait élire chef de la tribu des Karaïtes. Avec elle il ravageait une dernière fois la Chine; et, revenu vainqueur et couvert de butin de cette terrible expédition, il se déclarait maître du monde, prétendait que ce titre suprême lui avait été apporté du ciel par un prophète, monté sur un cheval blanc; et grâce au prestige de sa force indomptable, de ses exploits nombreux et de son audacieuse imposture, il agglomérait autour de lui des myriades infinies de cavaliers. Son immense armée se précipita comme une trombe de fer sur l'empire des Kharismiens. Mohammed, sultan du Kharisme, malgré ses cinq cent mille combattants, dut céder devant ce cataclysme humain. Puis les Tatars, victorieux, se répandirent de la mer Caspienne à la mer Noire, pénétrèrent de là en Russie, en Pologne, en Hongrie, et jusqu'en Bohême. L'Europe s'épouvanta à leur approche; on les redoutait en Frise et en Danemark aussi bien qu'à Rome; on croyait à tout instant et partout voir apparaître aux différents horizons la poussière de leurs chevaux à tous crins, et par-dessus le poitrail de ces bêtes échevelées les têtes jaunes et monstrueuses de leurs maîtres (*).

Cependant les Kharismiens, refoulés par leurs vainqueurs, se précipitèrent comme des fous et des affamés sur la Mésopotamie et la Syrie. Dans leur délire farouche ils semblaient vouloir se venger sur les malheureuses populations chrétiennes de la défaite qui les avait privés de leur empire. Leur avant-garde était composée de durs soldats qui portaient à leur lance les chevelures de leurs victimes. Dans leur rage ils immolaient aussi bien les Chrétiens que les Musulmans. En cette calamité générale les peuples de Syrie oublièrent leur rivalité religieuse, et s'unirent pour combattre l'ennemi commun. Les soldats du Christ et ceux de Mahomet, malgré leurs efforts égaux, ne purent empêcher les Kharismiens d'entrer à Jérusalem, d'y mettre tout à feu et à sang, et de massacrer les femmes, les enfants et les vieillards réfugiés dans l'église du Saint-Sépulcre. Pour venger cette abomination, Chrétiens et Musulmans se réunirent de nouveau, luttèrent deux jours contre les Kharismiens; mais ils ne purent résister à la fougue de leurs ennemis : les Musulmans battirent en retraite sur Damas; et les Chrétiens furent à tel point décimés, qu'il ne revint à Ptolémaïs que trente-trois Templiers, vingt-six Hospi-

(*) Voyez Abel Rémusat, *Recherches sur les Tartares*, et de Guignes, *Histoire des Huns*.

taliers et trois chevaliers Teutoniques. Pour cette fois c'en était fait définitivement des possessions chrétiennes en Orient, si Dieu ne leur avait envoyé un saint pour retarder leur défaite, Louis IX de France.

SAINT LOUIS.

Fait inoui jusque alors ! Innocent IV, entraîné par sa haine contre Frédéric II, qui s'était adressé au roi de France comme médiateur entre lui et le souverain pontife, s'oppose de tout son pouvoir au départ de saint Louis pour la Terre Sainte. Quelle déplorable variété, quelle funeste contradiction dans ces croisades ! La septième a pour adversaire un pape. C'est que saint Louis seul, à cette époque, comprenait l'union catholique, la fraternité évangélique, la solidarité chrétienne. Aussi son armée est-elle la véritable Église : il y réunit les proscrits d'Albi et de Toulouse aux plus ardents papistes, les guelfes aux gibelins. Son expédition, si les hommes de son temps eussent été meilleurs, aurait offert l'exemple d'une guerre réellement sainte, réactive contre les traitements cruels que les Musulmans, poussés à bout, avaient infligés aux Chrétiens, mais réactive seulement par la douceur envers les prisonniers, par la générosité en dehors de l'action du combat, par la grandeur et par la noblesse. Malheureusement saint Louis ne commandait ni à des hommes vertueux comme lui, ni à des troupes disciplinées : ses soldats n'étaient pas même à demi policés !

Malgré les exhortations de sa mère, Blanche de Castille, Louis IX se croisa avec ses trois frères : Robert, comte d'Artois, Alphonse, duc de Poitiers, Charles, duc d'Anjou. Sa croisade eut tout d'abord les caractères de la charité : le roi ordonna à ses juges d'activer tous les procès ; aux chevaliers féodaux en querelle de jurer entre eux une trêve de cinq ans ; à ceux qui tenaient des biens injustement de les restituer sur l'heure ; aux barons rigoureux envers leurs vassaux de leur demander pardon. Saint Louis voulut aussi faire participer le peuple à son entreprise. Il emporta des instruments aratoires, afin d'établir une colonie agricole en Égypte. En outre il avait fait creuser le port d'Aigues-Mortes pour entretenir plus tard des rapports commerciaux avec l'Orient(*).

La croisade de saint Louis fut, du reste, une suite d'actions nobles et généreuses de sa part plutôt qu'une expédition utile aux Syriens. Ainsi, parti d'Aigues-Mortes en automne avec cinquante mille hommes, il fut forcé de faire escale en Chypre. Cette île fut toujours une sorte de lieu de délices ; les produits abondants de son sol, les mœurs luxueuses et intempérées de ses habitants, parvinrent à corrompre, durant le séjour d'une saison, l'armée du saint roi. Ce dernier fut forcé, par ses justes réprimandes, par l'énergie de ses actes, par la sévérité de ses ordonnances, de rendre à ses soldats le sentiment de l'honneur, du devoir et de la discipline. Malheureusement, en quittant cette terre de mollesse et d'abâtardissement, au lieu de se diriger sur la Syrie, il crut plutôt devoir attaquer la puissance musulmane en Égypte qu'au pied du Liban. Il fit donc voile vers Damiette, et à peine abordé à sa plage sablonneuse, il donna l'exemple de l'intrépidité en se précipitant l'un des premiers vers le rivage. L'émir Fakr-Eddin, avec une puissante armée de terre et de mer, attendait les croisés ; mais les Musulmans ne purent résister à l'élan impétueux des Chrétiens : leurs troupes furent enfoncées, dispersées, leurs vaisseaux brûlés ; la déroute parmi eux fut telle, qu'ils ne songèrent même pas à défendre la ville, et qu'ils évacuèrent Damiette sans oser résister un instant derrière ses puissantes murailles.

Les croisés, à peine maîtres d'une cité opulente, tombèrent de nouveau dans les désordres et les déréglements de toutes espèces. Ils en vinrent même à méconnaître l'autorité du plus respectable des souverains. Insouciants de leur propre vie, on les voyait dans leurs postes avancés s'adonner au jeu et à l'orgie, plutôt que de repousser les incursions des Arabes-Bédouins qui arrivaient jusque dans leur camp butiner et enlever des prisonniers. Cette impunité de quelques partisans audacieux rendit l'espoir au sultan du Kaire. Il s'occupa

(*) Voyez l'abbé de Choisy, *Vie de saint Louis*.

donc de relever le moral de ses populations, de rassembler une nouvelle armée plus considérable que la première; et sa confiance, qui renaissait de jour en jour, fut encore augmentée par la nouvelle de la prise de Sidon, due à la victoire des Musulmans de Damas sur les Chrétiens de Syrie. Il ne fallut rien moins que le débarquement du comte de Poitiers avec l'arrière-ban des chevaliers français pour secouer l'apathie des croisés, déjà efféminés par le climat oriental. Saint Louis, d'ailleurs, profita de l'ardeur des nouveau-venus pour faire honte à ses anciennes troupes. Malheureusement pour la chrétienté, si saint Louis avait toutes les vertus d'un roi, tout le courage d'un guerrier sans peur et sans reproche, il ne montra pas toujours toute la prudence d'un général consommé. Ainsi, avec une armée qui ne pouvait recevoir ni recrues ni ravitaillement, il ne craignit pas de s'enfoncer au cœur d'un vaste empire et de marcher à la conquête du Kaire. Ses premiers pas furent des succès. Ses ennemis ne purent empêcher sa marche sur le bord du Nil. Ils en furent même si effrayés, qu'ils lui firent de nouveau des propositions de paix. Mais saint Louis, après avoir consulté ses chevaliers, repoussa l'offre des Musulmans. Il semble que ce fut un système chez les croisés de ne rien devoir qu'à leurs armes, à la victoire, à la soumission absolue de l'âme et du corps : grande faute, preuve de barbarie et de fanatisme à la fois(*)!

Avant d'assiéger la ville de Mansourah, les croisés vinrent camper sur le bord d'un canal qui leur barrait le passage, et en face duquel étaient postés les Musulmans. Pour franchir ces eaux profondes, saint Louis fit entreprendre une digue. Ce travail n'inquiéta pas les Musulmans, qui y répondirent de la façon la plus ingénieuse, en creusant le sol de leur côté. De cette façon la rive reculait sans cesse devant les Chrétiens; et malgré leurs efforts ils ne parvenaient pas à l'atteindre. Un mois durant les croisés s'obstinèrent à continuer leur digue. Les Arabes, par contre, ne se lassèrent pas de creuser le terrain, et de plus ils accablèrent leurs adversaires de leurs longues flèches et de leur feu grégeois. Enfin un traître de leur armée indiqua un gué aux Chrétiens. Saint Louis et son frère le comte d'Artois le franchirent des premiers; puis le comte d'Artois n'ayant su, malgré sa promesse, attendre le reste de l'armée, se précipita comme un fou à travers les lignes musulmanes. De cette imprudence datent fatalement tous les malheurs de l'armée chrétienne!

L'irruption inattendue du comte d'Artois et de ses chevaliers porta tout d'abord le trouble et la confusion dans les rangs arabes. Les Chrétiens parvinrent même, après un choc terrible, à s'emparer du camp musulman. C'était plus que jamais le cas de s'arrêter, après l'ardeur de consulter la prudence. Le bouillant comte d'Artois ne se crut pas vainqueur qu'il n'eût exterminé tous ses ennemis; et, malgré les représentations du grand maître des Templiers, il s'engagea immédiatement à la poursuite des Arabes. Avec les fuyards il pénétra jusque dans la ville de Mansourah. Là les Musulmans, s'apercevant du petit nombre de leurs vainqueurs, firent volte-face, harcelèrent de tous côtés les quinze cents chevaliers du comte d'Artois, et les exterminèrent jusqu'au dernier avec le malheureux prince qui les commandait.

Par une fatalité singulière, pour réparer la témérité de son frère, saint Louis en commit un nouvel acte. Il fit passer le canal au reste de son armée, de façon qu'à mesure que les Arabes se ralliaient, ils tombaient en masse sur les croisés, qui n'arrivaient, eux, que par pelotons. Bientôt une peur panique vint encore troubler le mouvement des Chrétiens. Le bruit se répandit que les Musulmans étaient vainqueurs. La masse des troupes chrétiennes reflua alors vers le canal, et elles s'y noyèrent en grand nombre. Saint Louis, resté presque seul au milieu des ennemis, se défendit avec un courage de héros contre six Musulmans. Cette résistance désespérée de leur roi fit honte aux chevaliers : ils s'élancèrent de nouveau au combat, et dégagèrent saint Louis(*).

(*) Voyez Joinville, *Chronique*, et Mathieu Paris, *Histoire*, etc.

(*) Voyez Guillaume de Nangis, *Les Gestes de saint Louis*.

Quoique maîtres du terrain, les Chrétiens n'en étaient pas moins épuisés et découragés. Il leur fallut les jours suivants renouveler des luttes générales qui les lassèrent et les décimèrent peu à peu. Quels que fussent les traits de vaillance de saint Louis, il ne put faire que son armée redevint agressive. Or la temporisation ne pouvait que lui être funeste, l'immobilité était sa perte. Bientôt même elle eut à lutter contre le climat aussi bien que contre les hommes. L'amoncellement des cadavres autour du camp chrétien occasionna une épidémie épouvantable, qui frappa à la fois les chefs et les soldats. Nouvel héroïsme de saint Louis : après avoir bravé le fer des ennemis, il voulut braver les atteintes de la peste. On le vit à tout instant non-seulement porter des consolations aux mourants, mais soigner de ses propres mains les malades. Il fit tant que la contagion l'atteignit à son tour. Sa maladie fut le dernier coup pour son armée. Elle se renferma dans son camp inerte et désolée; elle laissa les Arabes l'entourer d'une ceinture de fer impénétrable, lui couper les vivres, détruire ses convois de ravitaillement; et bientôt pour elle la famine se joignit à la peste. Dans cette extrémité, saint Louis fut contraint de songer à traiter avec ses ennemis. Ceux-ci voulurent lui imposer des conditions inacceptables; alors le héros chrétien, à peine convalescent d'une effrayante maladie, malgré sa faiblesse corporelle sentant toute la force de son âme, ranima le courage de ses soldats, exalta leur enthousiasme, et les entraîna à sa suite vers Damiette. Durant cette retraite, saint Louis se battit comme un simple capitaine. Toujours à l'arrière-garde, aussi actif que valeureux, il commença une retraite où il ne fut égalé en héroïsme que six siècles plus tard, par le maréchal Ney. Comme ce dernier, saint Louis lutta à la fois contre la nature et contre l'humanité; seulement au lieu du soufle glacé du septentrion, c'était l'haleine brûlante du simoun que le roi de France avait à vaincre, aussi bien que des myriades de Bédouins, ces Cosaques de l'Afrique.

Après s'être multiplié pendant la retraite de ses troupes, saint Louis arriva épuisé de fatigue, de maladie, de veilles dans le bourg de Minieh. Il espérait y trouver un refuge, il n'y rencontra que la trahison. Au moment où il allait traiter d'une suspension d'armes avec l'émir qui le poursuivait, un homme infâme parcourut les rangs de l'armée française en criant : « Au nom de la vie du roi, cerné de toutes parts, rendez-vous tous, si vous ne voulez pas qu'il meure. » A cette fausse nouvelle les chevaliers mirent bas les armes, et saint Louis fut chargé de fer par ses ennemis.

La captivité fut pour lui une épreuve capitale, durant laquelle se développa une nouvelle face de sa grande âme. Embarqué sur le Nil avec une partie nombreuse de sa noblesse, il voulut partager en tout les souffrances et le dénûment de ses compagnons. Traîné en triomphe à Mansourah, il fut impassible devant les injures de la populace; jeté dans un cachot presque sans pain et sans vêtement, il ne daigna pas se plaindre. Ses ennemis furent contraints d'admirer la hauteur de son caractère et la fierté de sa résignation. Étendu sur la paille, le livre des psaumes à la main, il ne détournait pas les yeux aux menaces de ses geôliers, et donnait la meilleure partie de ses grossiers aliments à l'unique serviteur enfermé avec lui. Le sultan du Kaire, frappé de cette grandeur royale, envoya à saint Louis cinquante pelisses d'honneur pour lui et ses principaux chevaliers, et il l'invita à un superbe festin : saint Louis refusa et le présent et le festin. Le sultan lui offrit ensuite la liberté à la condition de faire rendre aux Musulmans les villes chrétiennes de la Palestine : saint Louis ne voulut pas ruiner la Syrie à son profit. Le sultan, irrité, insista, et menaça de mort le roi français : saint Louis resta aussi indifférent aux menaces qu'aux avances de son ennemi(*).

Sans doute saint Louis serait à la longue devenu victime de son sublime entêtement, si le soulèvement des sujets du sultan n'était venu à son aide. Ce soulèvement était dû à la turbulence de plus en plus anarchique des mamelouks, milice fanatique, composée d'enfants Tatars, qu'on avait élevés dans la haine des

(*) Voyez Djemal-Eddin, *Histoire du sultan Mélik-Saleh.*

Chrétiens et dans l'amour du pillage. Ce fut là, du reste, l'un des plus tristes résultats des croisades, qui, en exaspérant les populations, poussèrent les chefs arabes à s'adresser aux plus mauvais penchants, et à recruter des défenseurs de l'Islam jusque parmi les barbares. Ces barbares, pourtant, traitèrent avec saint Louis ; et, moyennant la seule ville de Damiette, ils rendirent la liberté au roi de France. Quelques historiens orientaux prétendent même qu'après avoir tué leur sultan, et enthousiasmés par les vertus militaires et civiles de saint Louis, les mamelouks allèrent jusqu'à lui offrir le trône d'Égypte. Quoi qu'il en soit, Damiette fut évacuée par les croisés. Rien ne fut plus triste que leur retour de la déplorable expédition d'Égypte. Une armée de malades, d'affamés, de mendiants, aborda en 1251 à Ptolémaïs ; et, une fois secouru par leurs frères de Syrie, chacun voulut s'en retourner au plus vite en Occident. Louis IX persista presque seul à rester, afin d'alléger autant qu'il était en lui les souffrances des Chrétiens d'Orient.

L'Europe ne fut pas entraînée à suivre l'exemple du saint roi ; quelques rares chevaliers répondirent à son appel. Puis des bergers et des laboureurs quittèrent leurs troupeaux et leurs champs pour venir en aide à saint Louis. Ce fut là un hommage aux qualités de roi et d'homme de ce dernier, quoique la croisade des *pastoureaux* n'ait point abouti jusqu'en Syrie. Malgré l'abandon dans lequel on le laissa, saint Louis n'en demeura pas moins deux ans encore en Palestine, releva les murs de Sidon, rendit de l'autorité morale au royaume chrétien, et ne retourna en France en 1254 qu'à la nouvelle de la mort de sa mère, régente du royaume. Louis IX s'en revint sans être parvenu jusqu'à Jérusalem, but de son expédition : il ne réussit qu'à développer toutes les qualités d'un bon prince, toute l'intrépidité d'un bon soldat, toutes les vertus d'un homme de cœur, douceur, charité, humanité ; il mérite les plus grands éloges comme individu, il pourrait être critiqué comme souverain.

L'intervalle de seize ans de la septième à la huitième croisade est remplie en Syrie par des dissensions déplorables, à propos de commerce, entre les Vénitiens et les Génois, à propos de prépondérance militaire, entre les Templiers et les Hospitaliers. Puis viennent les Tatars-Mogols, sous la conduite d'Houlakou, petit-fils de Gengiskan. Ils tombèrent d'abord sur Alep et Damas ; bientôt ils traversèrent le Liban et se répandirent en Palestine. Pour les en chasser, les Chrétiens et les Musulmans s'allièrent de nouveau. Désormais les colonies européennes d'Orient agissent avec leurs adversaires et irréconciliables ennemis les Musulmans, comme si les intérêts matériels étaient à l'avenir seuls en cause entre eux. Ils furent du reste dupes de leur confiance. Beybars, sultan usurpateur du Kaire, après avoir vaincu avec les Chrétiens, Kerbogha, l'un des lieutenants d'Houlakou, profita des dernières pertes de ses alliés pour leur prendre la forteresse de Sephed, la ville de Jaffa et le château de Karak. Puis, non content de ces diverses perfidies, il s'en alla ravager la principauté d'Antioche, jusqu'alors à l'abri de la guerre, s'empara de la capitale, la livra au pillage de ses soldats, massacra dix-sept mille de ses habitants, et en emmena cent mille en esclavage(*).

Quels que fussent les malheurs des Chrétiens d'Orient, en Europe on ne pensait plus à eux que quand les troubles civils étaient apaisés, les conquérants repus, les rivaux las. Si l'une des intentions des croisades a été de chercher à fonder parmi les Chrétiens un esprit de secours mutuel et de fraternité, une alliance défensive et offensive, une solidarité dans la fortune, une charité réciproque dans les rapports internationaux, il faut avouer que le but des papes a été bien mal atteint. Clément IV prêche en vain une nouvelle croisade : saint Louis seul l'entend, et encore au grand regret de Joinville, des esprits sensés et des populations françaises. Mais l'excellent roi ne voulut pas quitter de nouveau la France sans lui assurer la tranquillité et le bonheur. Il dicta donc cette œuvre de justice, de sagesse et de libéralisme, qui nous est parvenue sous le nom d'*Etablissement de saint*

(*) Voyez Makrizi, *Traité de la route qui mène à la connaissance des dynasties royales*.

Louis. Après avoir doté ses sujets, embrassé et consolé sa femme Marguerite, saint Louis s'embarqua une seconde et dernière fois, le 4 juillet 1270, à Aigues-Mortes, avec trente mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie. On ne comprend pas dans quelle étrange erreur était tombé saint Louis en dirigeant sa flotte vers la terre africaine, au moment des plus violentes chaleurs, et dans l'espoir que le prince de Tunis se ferait chrétien. Fatale illusion qui valut à l'armée française des souffrances inouïes, la dyssenterie et la peste! Une des premières victimes de ce dernier fléau fut le fils chéri du roi de France, le duc de Nevers. En soignant l'enfant le père fut atteint. Saint Louis sentit bientôt qu'il était perdu, et il ne songea à employer ses derniers moments qu'à donner des conseils à son fils aîné et à lui recommander sa patrie adorée. Enfin après ses devoirs de père et de roi accomplis, il ne pensa plus qu'à Dieu, et lui rendit son âme aussi pure que forte, aussi grande que généreuse, le 25 août 1270, à trois heures après midi, moment de la journée où le Christ lui-même avait rendu le dernier soupir. Telle fut la fin d'un prince qui semble n'être venu en Orient que pour sanctifier les croisades, pour en faire un fait civilisateur, pour terminer noblement et humainement une guerre qui avait été si longtemps aussi abjecte que barbare.

DESTRUCTION DE L'EMPIRE CHRÉTIEN EN PALESTINE.

La mort de saint Louis fut pour les Chrétiens d'Orient comme le signe de l'abandon de Dieu. Après lui Édouard d'Angleterre seul vint à leur secours. Malheureusement les sept mille soldats qu'il avait amenés étaient loin de suffire à lutter contre le sultan mamelouk Beybars, le héros sauvage de l'époque. Le futur conquérant de l'Écosse se borna donc en Palestine à reprendre la petite ville de Nazareth, et à obtenir des Musulmans une trêve de dix années. Les espérances qu'on avait conçues en Syrie de l'arrivée d'un descendant de ce fameux Richard, dont le nom était resté l'épouvantail de l'Islam, furent donc bien promptement frustrées, de même que celles que donna l'élévation de Thibaut, ancien archevêque croisé, au trône pontifical. C'en était fait des croisades : l'esprit du siècle les avait dépassées; et, malgré la bonne volonté du nouveau pape, malgré un concile qu'il avait convoqué exprès à Lyon, il ne partit pour la Palestine que quelques chevaliers aventureux et isolés. Beybars avait beau menacer de plus en plus Ptolémaïs, dernière ville importante des possessions chrétiennes, l'Europe laissa faire le sultan du Kaire; et si la mort n'en avait délivré les Syriens, le royaume de Jérusalem finissait en 1277, sous le règne de cet infatigable soldat. Son successeur, du reste, Kalaoun, hérita de sa haine contre les colonies franques; et l'an 1280 il prit, saccagea, rasa Tripoli, et sur ses ruines fumantes il rebâtit une autre cité, celle-là entièrement musulmane. Dix années durant Kalaoun ravagea les possessions chrétiennes; et n'ayant pu parvenir à s'emparer de Ptolémaïs, il fit jurer à son fils Khalil de poursuivre cette conquête. Le fils fut fidèle aux prescriptions du père. A la tête d'une armée de soixante mille hommes il vint entourer le dernier rempart de la croix en Palestine (*).

Le premier effet que produisirent sur les Chrétiens les rangs serrés des Musulmans, leurs trois cents chameaux, la musique sauvage de leurs tambours, le nombre prodigieux de leurs machines de guerre, fut un effet d'épouvante. Les Chrétiens revinrent pourtant de leur effroi, se défendirent longtemps avec le courage du désespoir, repoussèrent deux fois les ennemis entrés jusque dans la ville; mais la désertion du roi de Chypre et de ses chevaliers, le découragement des Templiers et des Hospitaliers apprirent enfin aux habitants de Ptolémaïs qu'ils n'avaient plus qu'à s'ensevelir sous les ruines de leur cité. C'est ce qu'ils firent. Au dernier assaut, qu'ils ne purent pas repousser, il se retirèrent pas à pas dans leurs rues, défendant pied à pied le terrain, se battant de maison en maison, jusqu'à ce que la masse sans cesse renaissante de leurs ennemis les eût écrasés, vers le milieu du dix-huitième jour de mai 1291. Après cette dernière défaite le massacre des Chrétiens com-

(*) Voyez Aboul-al-Faradj, *Chronique syriaque*.

mença pour n'être plus interrompu que par un ouragan terrible, qui détruisit et bouleversa tout ce que le fer et le feu des Musulmans n'avait pas encore atteint dans la ville.

RÉSULTATS DES CROISADES.

A la nouvelle du désastre définitif des Chrétiens d'Orient, le pape Nicolas IV fit tous les efforts imaginables pour réveiller l'ardeur des fidèles. Afin de pousser la chrétienté à une nouvelle croisade, il accumula les promesses miséricordieuses, promit des indulgences de toutes sortes, admit parmi les soldats de la croix les pécheurs les plus endurcis, et s'adressa tour à tour à Édouard, roi d'Angleterre, à Rodolphe, empereur d'Allemagne, à Philippe le Bel, roi de France, puis aux empereurs de Constantinople et de Trébisonde, aux rois d'Arménie, de Géorgie et de Chypre, et jusqu'au khan des Tatars-Mogols. Hélas! tous ses efforts furent inutiles, toutes ses lettres sans effet, toutes ses prières sans résultat. Depuis vingt-cinq ans, du reste, les croisades avaient perdu leur dernier prestige : or les malheureux Chrétiens d'Orient, abandonnés à eux-mêmes, vaincus sur tout le littoral de la Syrie, ne furent plus désormais qu'une tribu vis-à-vis d'un peuple, qu'une poignée d'hommes contre une armée. En définitive, qu'advint-il de plus clair de ces croisades si vantées? Beaucoup de malheur pour les petites gens; quelques riches butins pour les chevaliers féodaux; une haine entre deux races entretenue pendant deux siècles; le fanatisme, ce vice des religions, alimenté par une guerre perpétuelle; la charitable pensée du Christ, enfin, changée en une intolérance barbare, qui recula la civilisation européenne de trois cents ans.

On a presque toujours mal jugé les croisades : les uns en ont fait un épisode détaché de l'histoire des onzième, douzième et treizième siècles; les autres une sorte d'inspiration religieuse qui a saisi les peuples tout à coup, et les a enrôlés sous les drapeaux de Dieu par l'effet d'une grâce toute spéciale; ceux-ci prétendent qu'elles furent un sujet de gloire et de prépondérance cléricales, et à ce propos ils ont écrit des livres de partis, des déclamations ultramontaines; ceux-là enfin veulent qu'à la France revienne tout l'honneur de ces guerres interminables. Quant à ces derniers, nous leur demanderions d'abord ce qu'était la France en 1095? Était-ce l'aventurière Normandie, la sournoise mais brave Bretagne, la molle mais industrieuse Aquitaine, le Poitou indécis, l'Anjou indépendant, la Flandre allemande, la Lorraine féodale? Ou bien était-ce ce pauvre petit royaume dont le roitelet, faible et pieux homme, avait de la peine à se défendre contre ses propres vassaux. Sans nous croire les instigateurs et les seuls héros des croisades, contentons-nous de leur avoir fourni d'intrépides soldats et leur plus grand homme, saint Louis. Les Anglais, du reste, sont plus ménagers que nous de leurs ancêtres : ils ne redescendent pas volontiers dans les siècles pour épouser les querelles et prendre leur part de responsabilité dans les actes de quelques barbares. Hallam, dans son *Europe au moyen âge*, évite même de parler des croisades, et par conséquent des exploits de ce Richard, si vantés en Palestine. Il n'y a pas de quoi en effet s'enorgueillir de quelques batailles gagnées à travers tant de turpitudes et de crimes (*).

Ce qui prouve évidemment la barbarie des croisades, et ce qui fait qu'il est difficile de comprendre qu'on en veuille, à la gloire d'une nation quelconque, revendiquer l'idée et l'exécution, c'est que leurs lois de répression étaient aussi dures, aussi inflexibles, aussi injustes souvent que leurs lois de possession. Les lois de répression étaient presque toutes régies par la sauvage équité du talion. La disposition qui réglait la conquête était la loi brutale du premier occupant. Quant aux assises de Jérusalem, ce furent les lois du royaume de Godefroy de Bouillon, et non celles des croisades. A la seconde expédition, on fit des règlements, mais on ne les suivit pas. A la troisième, on établit des défenses somptuaires, qui ne servirent guère plus. Du reste, ce qui donne précisément un caractère de migration à la première croisade, c'est, outre les mul-

(*) Voyez Michelet, *Histoire de France*, 2e volume.

titudes à la suite de l'armée, la vente que firent les barons féodaux de leurs domaines, les richesses qu'ils emportèrent avec eux, leur nombreux domestique, le luxe de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs habits, de leur table. La seconde croisade a un caractère plus guerrier ; c'est beaucoup plus que la première une expédition militaire, circonscrite et disciplinée. Un autre abus qui fut corrigé en partie à la seconde expédition, fut le privilége qu'avaient les croisés de ne pas payer leurs dettes et de ne pas tenir leurs engagements, abus qui faisait ressembler la première croisade à une faillite colossale.

Comme on le voit, les papes avaient employé tous les moyens pour exciter à la guerre sainte : avec l'enthousiasme religieux l'intérêt personnel, avec la rémission des péchés la remise des dettes et l'exemption de la taille, plus l'absolution du passé et carte blanche pour l'avenir. Ce qui, dans cette confusion, fit néanmoins quelque bien et porta un coup puissant à la féodalité, fut le droit aux possesseurs de fiefs de les engager et même de les aliéner sans le consentement de leurs suzerains et de leurs familles. En somme, on se ruine pour aller à la première croisade ; à la seconde il faut justifier de la possession de trois marcs d'argent ; à la quatrième enfin on reçoit une solde de trois onces d'or par an. Louis IX alla plus loin encore, il paya ses propres chevaliers : l'éventualité des conquêtes et du pillage n'était déjà plus une amorce, l'acte religieux n'était plus un devoir (*).

Avant *la dîme saladine*, dès la seconde croisade, on avait levé des impôts pour la guerre sainte ; les couvents, les églises, le clergé avaient dû fournir de l'argent pour l'expédition sacrée. Plus tard, comme tout se perfectionne vite en matière d'impôts à percevoir sinon à employer, on punit de la prison les mauvais payeurs, et on se racheta du pèlerinage armé moyennant finance. Grâce à ces ressources on chercha à s'approvisionner : le saint roi fit de l'île de Chypre son dépôt central ; mais les distributions se firent si mal que la disette accabla encore les croisés sur les bords du Nil. Donc, si les croisades apprirent aux armées européennes à faire la guerre au loin, ce fut certes bien aux dépens des générations qui se succédèrent durant cent quatre-vingts années sur la route de la Palestine.

Il serait absurde d'attribuer au fait des croisades tous les progrès qui se sont opérés en Occident de 1095 à 1270. Il faut se borner à constater ce qui a résulté de direct de ce grand frottement de l'Europe contre l'Asie, tout en remarquant néanmoins que les rapports de guerre et de haine religieuses ont dû nécessairement moins faire en deux siècles que des relations amicales n'eussent fait en deux lustres. Eh bien, à notre sens, la seule conquête évidente des croisades, conquête qui ne pouvait venir, d'ailleurs, que de la part de gens qui eussent séjourné longtemps en Orient, qui en eussent parcouru les différentes contrées, tandis que le commerce maritime s'arrête volontiers aux côtes dans ses explorations, c'est la conquête de quelques plantes utiles ou agréables, telles que la canne à sucre et le rosier, et d'un assez grand nombre d'arbres fruitiers, tels que le pêcher et le cerisier. C'est là le seul bienfait général et réel des croisades ; quant aux avantages commerciaux, il n'y eut guère que les Vénitiens qui en profitèrent en fondant des comptoirs dans presque toutes les villes de Syrie, et en établissant une manufacture de verre à Tyr dès le douzième siècle. Pour ce qui regarde les résultats politiques, ce furent d'abord, dans toute l'Europe, la modification du système féodal, c'est-à-dire de l'établissement grossier et brutal de la conquête des temps barbares ; puis, en France, grâce à un certain bonheur, sinon à l'habileté de nos rois, l'affaiblissement du pouvoir, de l'indépendance, et partant de l'orgueil des grands vassaux. On doit enfin aux croisades une certaine levée régulière d'hommes, une habitude de hiérarchie, des impôts sur la noblesse et le clergé que l'on n'avait point pu obtenir jusqu'alors.

Tel est le bien ; voici le mal maintenant : Saadi, le grand poëte persan, aussi sage qu'il était savant, aussi généreux qu'il était inspiré ; Saadi, une des gloires de la plus glorieuse époque littéraire de l'Orient ; Saadi, qui, selon

(*) Voyez Joinville *Chronique*.

un de ses biographes, passa trente ans de sa vie dans l'étude, trente ans dans les voyages, trente ans dans la retraite et la composition, eut le malheur, à l'époque de la troisième croisade, de tomber au pouvoir des Francs. Ceux-ci, ineptes et grossiers qu'ils étaient, le firent travailler, lui l'homme de contemplation et de poésie, à une des tranchées de Tripoli de Syrie, mêlé à des juifs sordides et à de simples manouvriers. Aussi le grand poëte, victime des Francs et témoin de leur dureté, dit-il dans son immortel *Gulistan*, en parlant des croisés, *qu'ils ne méritent pas même le nom d'hommes.*

L'émir et le kadi de Césarée s'adressaient ainsi aux Chrétiens qui assiégeaient leur ville : « Pourquoi voulez-vous envahir notre pays et nous donner la mort, puisqu'il est écrit que Dieu nous a créés comme vous à son image? » Paroles de raison, de justice et de fraternité réelle, qui eussent dû faire réfléchir les croisés, si le fanatisme le plus violent ne les avait complétement dominés. Mais, sous couleur de religion, les croisés n'accomplissaient en réalité à l'égard des Orientaux que le même fait brutal, sauvage, atroce, de tous les barbares du Nord dans leurs irruptions consécutives et spoliatrices à travers les pays méridionaux. Encore les irruptions des barbares furent-elles jusqu'à un certain point des faits civilisateurs. En effet, à la suite de ces irruptions les barbares demeurèrent dans les lieux qu'ils avaient envahis; ils s'incorporèrent aux masses qu'ils y avaient trouvées, et en venant apporter à des générations vieillies du sang jeune et chaud ils reçurent en échange des idées sociales qui les dépouillèrent peu à peu de leur férocité native. Dans les croisades, au contraire, les envahisseurs ne purent pas se maintenir dans leurs conquêtes; loin de s'unir aux populations asiatiques, mille causes les en séparaient; ils ne leur apportèrent qu'un fanatisme extrême, qui excita chez elles un autre fanatisme réactionnaire : ce qui fit continuer la guerre même après la domination, et l'éternisa sans aucun avantage pour l'avenir (*).

(*) Voyez Aboul-l'-Féda, *Abrégé de l'histoire du genre humain.*

Jamais de sincérité, jamais de probité politiques de la part des croisés. Voyez les étranges conflits diplomatiques entre Frédéric Barberousse, puis entre Richard Cœur de Lion et Saladin, où la raison, le bon sens et la justice des représailles reste à ce dernier. Pourquoi donc les Occidentaux ne faisaient-ils aucun cas des traités conclus avec les Orientaux, des trêves consenties de part et d'autre? Pourquoi ces loyaux chevaliers ne croyaient-ils pas forfaire à l'honneur en méprisant, vis-à-vis leurs adversaires, la lettre des contrats? C'est pourtant ce manque de foi internationale qui nous a fait le plus grand tort, et a discrédité les Européens dans l'esprit des peuples d'Orient, dont la parole est sacrée en toute circonstance, et qui respectent la tradition et l'usage (*adhet*) au suprême degré.

Ainsi on échoua en Orient aussi bien par la force des armes que par le mépris des traités. Ainsi la législation, la diplomatie aussi bien que l'art de la guerre ne firent, en somme, aucun progrès par le fait des croisades. Elles ne réussirent qu'à occasionner une des plus immenses boucheries d'hommes dont les siècles offrent l'exemple, qu'à allumer le fanatisme dans deux religions qui avaient pourtant toutes deux des principes sacrés de tolorance, qu'à profiter à quelques marchands de vivres et de navires, qu'à enrichir quelques villes maritimes, dont les destinées n'eurent jamais aucune grande influence sur l'Europe, Pise, Gênes, Venise; qu'à laisser enfin sur les rivages orientaux une peuplade misérable, quelques moines craintifs et une colonie à laquelle on s'intéressa de moins en moins. C'est de cette dernière dont il nous reste à retracer la déplorable histoire.

Plus désormais de grands événements, plus de mémorables batailles, plus de luttes gigantesques, rien qu'un abrutissement de plus en plus profond, un esclavage de plus en plus pénible. Des maîtres différents : des mamelouks Borgites après des mamelouks Bahrites. Après un siècle d'obscure servitude une tempête de fer et de feu lancé par Timour-Leng : Alep, Émesse, Damas et tant d'autres villes noyées dans le sang. Puis l'orage se détourne, laissant après lui des

ravages qu'un siècle entier ne peut réparer. Enfin en 1517 un nouveau conquérant, Sélim I[er], un nouveau peuple, les Osmanlis, qui imposent à la Syrie le terrible gouvernement des pachas, dont la civilisation moderne n'a pas pu encore la délivrer. Cette dernière période exige quelques développements.

LES OSMANLIS.

A la fin de treizième siècle s'était agglomérée dans l'Asie Mineure une nouvelle race d'hommes. Pasteurs errants d'abord, soldats d'aventure ensuite, les Osmanlis peu à peu devinrent les maîtres définitifs de l'empire rêvé par Mahomet, et héritèrent de l'autorité religieuse des khalifes, après avoir succédé en Asie Mineure à la puissance politique des Seldjoukides. Leur fondateur, Osman, surnommé Ghazi (le victorieux), prince aussi rigide que brave, de vassal et lieutenant du prince seldjoukide Ala-Eddin (Aladin), se fit bientôt son rival en force et son égal en droit, sans pourtant le combattre ou le trahir. Les soldats de cet homme entreprenant et sévère appartenaient à des hordes nomades qui n'avaient d'autre occupation que de mener des troupeaux : réunis par le génie d'un chef belliqueux, ils ajoutèrent plus tard à leur première occupation l'occupation, moins innocente et moins patriarcale, d'augmenter leurs troupeaux des troupeaux de leurs ennemis les Byzantins. C'est sur ceux-là qu'ils s'agrandirent; c'est avec quelques-unes des anciennes provinces grecques qu'Osman se forma un royaume, dont il sut de jour en jour étendre les limites. Cependant, lorsqu'il se fut rendu maître de la Bithynie tout entière et d'une partie de la Paphlagonie, il s'arrêta juste à temps pour consolider son empire par des lois, après l'avoir ébauché par des victoires. Il offrit la paix à quelques-uns de ses voisins, s'établit dans les environs de la célèbre Brousse, première convoitise des Turcs avant qu'ils songeassent à Constantinople, et organisa son empire ou plutôt divisa son armée, et lui imposa une discipline rigoureuse. On a attribué, du reste, les résolutions pacifiques et régulatrices du premier sultan des Osmanlis aux conseils de Malhoun-Khatoun, *femme trésor*, comme l'exprime son nom (*).

Cette femme, aussi belle que distinguée, dit la tradition, était fille d'un simple cheik (chef musulman), nommé Édébaly. Osman l'avait connue et aimée quand il était déjà le favori du prince seldjoukide Ala-Eddin. Tout commandant en chef d'une armée puissante qu'il fût, Osman n'en épousa pas moins la fille du vieux cheik. Elle devint mère en 1274 du second sultan de la race des Osmanlis, Orkhan-Ghazi. On rattache au mariage d'Osman une tradition superstitieuse qui caractérise assez bien le fatalisme oriental. Avant d'épouser Malhoun-Khatoun, Osman eut une conversation avec elle, où, n'osant pas affronter le préjugé hiérarchique qui le séparait de sa bien-aimée, celle-ci le consola en l'invitant à se distraire par la guerre et par les conquêtes, et en lui prouvant qu'elle avait elle-même pris son parti par ces paroles, devenues célèbres : « La fille d'un pauvre cheik, qui « n'a pour toute fortune qu'une saine « doctrine et une grande vertu, ne peut « aspirer à s'unir à un seigneur de votre rang. » Osman, désespéré, passa une nuit tout entière dans la méditation et dans les larmes; et au lever de l'aurore, en bon musulman, il se prosterna la face contre terre, et pria avec ferveur. Cette prière calma sa douleur, et tout à coup, comme une consolation céleste, un sommeil profond descendit sur ses yeux.

Or il vit en songe une lueur, assez semblable à la blanche et pure clarté de la pleine lune, sortir des côtes du cheik Édébaly, comme autrefois Ève des côtes d'Adam. Cette lueur mystérieuse vint entourer Osman, et lui fit apercevoir un arbre immense qui prenait racine sur son nombril. Cet arbre fantastique s'élevait jusqu'aux nues; à ses branches, innombrables, pendaient d'innombrables fruits aussi beaux que savoureux, et son feuillage, épais, brillant, incommensurable, couvrait la terre entière de son ombre. Un des rameaux, d'un vert plus vif que les autres, et façonné en cimeterre, s'étendait vers Constantinople. Sous cet ombrage prodigieux, qui servait de

(*) Voyez Chalcondyle, *De rebus Thurcicis*.

tente au globe terrestre, on apercevait de larges fleuves rouler dans d'immenses prairies, et se distribuer en courants divers, qui allaient fructifier d'admirables vergers et des terres toutes couvertes d'épis; enfin dans de vastes plaines se remarquaient des villes aux dômes colossaux, aux minarets aigus, dans lesquelles cent peuples, venus de tous les coins du monde, faisaient éclater dans les airs leurs acclamations d'allégresse.

Le cheik Édébaly expliqua de la façon suivante à Osman, qui le consultait, ce songe miraculeux : l'arbre était le *Thoubah,* qui ombrage le paradis mahométan; sa hauteur, ses fruits admirables, sa végétation puissante, c'étaient autant d'images de la prospérité de la race d'Osman; les fleuves, les palais, les villes indiquaient l'étendue de l'empire que cette race allait fonder; les peuples nombreux et satisfaits exprimaient les diverses nations adjointes tour à tour à sa domination; le rameau penché vers Constantinople était le pronostic certain de la prise future de cette ville; enfin la lueur qui émanait des côtes du cheik n'était pas autre chose que le fantôme de Malhoun-Khatoun, dont le mariage avec Osman semblait être commandé par Allah lui-même. Osman crut-il aux promesses miraculeuses du vieux cheik; ou bien profita-t-il de cette circonstance mystérieuse pour vaincre ses derniers scrupules? Les historiens orientaux ne le disent pas. Toujours est-il que Malhoun-Khatoun sut exciter dans son mari les plus nobles passions, les plus sages pensées, et tempérer par sa douceur l'âpreté quelque peu sauvage de ce fondateur de la dynastie des Osmanlis (*).

Sous le règne d'Orkhan, fils bien digne par sa vaillance dans la lutte, son énergie dans la conquête, sa volonté inflexible dans le gouvernement des hommes, de l'illustre fondateur d'empire à qui il devait le jour, fut créée cette milice célèbre nommée par nous les janissaires, par les Turcs *yéni-tchéri,* mot à mot : nouvelle troupe. Ce furent les Chrétiens qui firent les frais de cette organisation militaire qui, cinq siècles durant, leur fut si funeste. On leur enlevait des enfants de dix à quinze ans : on faisait abjurer aux fils la religion de leurs pères; puis, plus tard, on les menait, armés et fanatisés, contre leurs mères et leurs sœurs. On sait que cette farouche milice fut fondée par le conseil d'Hadji-Bektach, sorte de moine militaire aussi fanatique que brave, vieillard renommé surtout par son expérience presque séculaire. Grâce à ce corps, qui dès sa création devint terrible, et grâce à une réorganisation des autres corps ottomans, le sultan Orkhan put établir à Brousse l'avant-garde de son armée. Mais comme la réorganisation de ces troupes encore barbares n'avait été réalisée que par des promesses de victoires, et que ces hommes de fer ne pouvaient être soldés que par le butin pris sur l'ennemi, il fallut bien qu'Orkhan ne restât à Brousse que l'espace d'un campement, et s'envolât bientôt avec ses *sipahis,* cavaliers aux chevaux arabes, ses *azabs,* coureurs infatigables, et ses jeunes et bouillants *yéni-tchéri,* vers de nouveaux pays à saccager, vers de nouvelles villes à détruire. Les prises successives d'Aïdos, de Nicée, de Pergame, furent le résultat de cette marche furibonde en avant; et à peine resta-t-il au sultan, qui s'avançait tour à tour vers l'empire de Byzance et vers les anciens royaumes des Seldjoukides, le loisir d'élever quelques monuments religieux à Nicée et un palais (seraï) à Brousse.

Pendant qu'une nouvelle puissance étendait ainsi ses bras monstrueux vers elle, la Syrie restait plongée dans l'esclavage des Égyptiens et dans l'insouciance de son avenir. Les derniers espoirs de soulagement dans sa misère qu'elle avait conçus, en 1296, par l'expédition du Mogol Kazan, à moitié converti au christianisme, (en 1320), par la prise de Rhodes, due à la hardiesse des Hospitaliers; ces derniers espoirs à si longue distance s'étaient malheureusement changés bien vite en déceptions. L'expédition de Kazan ne dura que le temps d'un éclair, laissant après son apparition plus d'obscurité que jamais; la conquête d'une île de l'Archipel sembla contenter l'ambition des ex-chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et à la suite de cet exploit égoïste ils abandonnèrent sans plus

(*) Voyez Chalcondyle, *De rebus Thurcicis.*

s'émouvoir leurs frères du continent sous le joug inflexible des mamelouks. Les Syriens finirent même par redouter plutôt qu'appeler les secours de leurs coreligionnaires d'Europe. En effet, en 1366, le roi de Chypre, après la plus vaine et la plus piteuse promenade à travers les différentes cours chrétiennes, parvint à réunir quelques mercenaires, et, les décorant du nom pompeux de croisés, il tomba tout à coup avec ces soudards sans discipline sur les côtes d'Égypte et de Syrie. Loin d'être profitable aux Syriens, cette irruption leur fit le plus grand mal. Elle fut d'abord la cause de l'incendie de plusieurs de leurs cités maritimes, et plus tard le prétexte de nouvelles persécutions contre leur religion de la part de Musulmans, demeurés vainqueurs (*).

Cependant le successeur d'Orkhan, Murad-Khan (en français Amurat), fut encore plus audacieux, s'il est possible, et certainement plus aventureux que son père. Ce fut lui qui eut la gloire, parmi les Osmanlis, de mettre le premier le pied en Europe. Tout fier de la prise d'Andrinople, il résolut d'y établir sa cour, et d'en relever la splendeur en l'ornant de monuments superbes et colossaux. Le *djami* (cathédrale) qu'il fit élever au milieu de cette capitale excite encore l'admiration des générations actuelles. Ce prince eut, d'ailleurs, le temps de fonder quelque chose de durable, aussi bien en édifices qu'en institutions, à la faveur d'une paix de six années dont il sut faire jouir son empire naissant.

Grâce, du reste, aux Osmanlis et à leurs conquêtes, les luttes de l'Orient et de l'Occident sont désormais transportées bien loin de la Syrie, dans les provinces qui formèrent depuis la Turquie d'Europe. Les Francs n'eurent pourtant pas l'habileté de profiter de la diversion que leur offrit en 1403 l'invasion de Timour-Leng et de sa nuée vengeresse de soldats. Les Syriens avaient été les premières victimes du plus invincible des chefs Tatars. Ils ne surent, quand il se retira de leur pays pour aller combattre un rival digne de lui, Baïezid (Bajazet I), surnommé *Il-Dirim,* le foudre de guerre, qu'ensevelir leurs morts et faire des vœux impuissants pour la paix du monde. Durant les règnes de Mohammed-Khan (Mahomet Ier), de Murad-Kkan (Amurat II), même impuissance de la part des Chrétiens de Palestine. La croisade n'arrive plus jusqu'à eux : on ne combat l'Islam à cette époque qu'en Albanie, en Servie et en Hongrie. Les deux héros catholiques de l'époque, Jean Hunniade, *Yanki,* comme l'appellent les Osmanlis, et Scanderberg (Iskender-bey) luttent en Europe : la Syrie est trop loin; la Syrie est séparée de ses frères par une race nouvelle de Musulmans qui bientôt se retournera contre elle. La Syrie n'éprouve donc que le contre-coup des défaites du christianisme : à la prise de Constantinople, en 1453, par le septième sultan osmanlique, Muhammed-Khan El-Fatyh (Mahomet II, le Conquérant), elle entrevoit de nouveaux malheurs. En effet ce succès prodigieux de l'Islam semble rendre plus haineux, plus intolérants, plus féroces les mamelouks, toujours maîtres de la Palestine. Ils ne veulent plus supporter ni l'aspect des Chrétiens ni la vue des objets de leur culte. Ils dévastent leurs couvents, ils ruinent leurs églises, ils dispersent les ossements de leurs saints. Le saint-sépulcre est encore une fois la proie de la rage mahométane (*).

Le tombeau de Dieu, misérablement violé en Asie par des barbares, ne soulève plus l'indignation des peuples européens. Le pape Calyxte III, malgré son zèle pieux, malgré sa charité en faveur de ses fils d'Orient, au lieu d'envoyer une armée en Palestine, ne parvient qu'à instituer une prière, l'*Angélus,* en faveur des combattants chrétiens. Les Vénitiens, presque seuls, font la guerre religieuse aux Musulmans, de 1472 à 1478; et encore ils la cessent après s'être fait céder Chypre par la veuve de Jacques de Lusignan, dernier roi de Chypre et de Jérusalem. Enfin la découverte de l'Amérique ruine entièrement l'idée des croisades. Tous les esprits se tournent vers ce nouveau monde; les expéditions militaires aussi bien que les missions évangéliques y trouvent en même temps le but de leurs

(*) Voyez Zanfliet, *Chronique de Cornélius.*

(*) Voyez Raynaldi, *Annales.*

rêves. Qu'importe dorénavant à l'Europe quelques malheureux moines égarés dans la vallée de Josaphat! Que lui importe le sort des Maronites, à l'abri, d'ailleurs, des ennemis de leur foi derrière les pics inaccessibles du Liban! Voici une terre nouvelle à conquérir, d'innombrables peuplades à convertir, des royaumes à fonder, des églises à élever, une œuvre de guerre et de religion à mener à bien, et assez vaste encore pour occuper toutes les ambitions, pour satisfaire tous les appétits, pour donner carrière à tous les vices et même à toutes les vertus! L'Amérique achève de tuer la Palestine. C'est donc l'heure pour les nouveaux conquérants de l'Islam d'absorber à leur profit cette province. Mais hélas! quel est l'auteur de cette conquête définitive, c'est le plus cruel des tyrans, c'est Sélim Ier, le féroce (El-Yavous).

GOUVERNEMENT DES PACHAS.

Le prédécesseur de Sélim Ier au trône ottoman de Constantinople, Baïezid II, avait été un prince sans énergie, et qui, le premier, avait manqué de la qualité ordinaire et souveraine de ses aïeux, le courage. Esprit inquiet, cœur de femme, caractère sans solidité aucune, Baïezid II avait présenté dans sa vie les contrastes les plus étranges : dévot et débauché à la fois, tantôt il s'enivrait de vin, tantôt il se condamnait à des jeûnes prolongés; adonné aux vices de la chair, après plusieurs jours d'orgie il se faisait fustiger, se couvrait d'un cilice, et cachait sous la cendre *l'ombre de Dieu sur terre*. En affaiblissant son corps par la débauche et la pénitence, il parvint aussi à affaiblir son esprit : dans les derniers temps de sa vie il était devenu mélancolique; il passait des semaines entières en contemplation religieuse, le corps prosterné sur la terre, la tête baissée et les mains suppliantes; et quand il se relevait de cette attitude d'humiliation, ce n'était pas pour agrandir son empire, pour faire du bien à ses peuples, c'était pour se livrer secrètement et honteusement aux femmes et à la boisson.

Il fallut un baptême de sang pour laver toutes ces horreurs, et le féroce Sélim Ier alla bien au delà des prescriptions les plus inhumaines du plus cruel des dieux. A peine eut-il monté sur le trône, par un caprice des janissaires et par la volonté de quelques ministres ambitieux, qu'il réagit presque aussitôt contre ceux à qui il devait l'empire. La reconnaissance ne l'embarrassait pas seulement, elle l'humiliait. Certains historiens accusent Sélim Ier d'avoir fait mourir son père pour pouvoir, en l'absence de tout compétiteur au trône, s'abandonner à loisir aux élans fougueux de son atroce tyrannie. Aussi durant les neufs ans que ce tigre humain resta sur le trône, est-il impossible de compter le nombre de ses victimes. Après avoir massacré soixante mille dissidents religieux nommés *ch'iis,* ou partisans d'Ali; après avoir fait égorger des troupes entières pour insubordination, des chefs pour un conseil malsonnant, et sept de ses ministres pour lui avoir déplu, il s'en prit à sa propre famille, et fit étrangler son frère Korkoud et cinq de ses neveux. Le camp des Osmanlis était alors une cour martiale en permanence, et la tente du sultan la demeure du bourreau. Le sang ruisselait sans cesse dans cet antre de bête féroce, et les portes avaient pour ornement les têtes perpétuellement renouvelées des exécutés. Que maintenant on glorifie Sélim Ier de la conquête de la Syrie, de l'Égypte, de l'Arménie : pour nous, à peine si ces trois royaumes nous paraissent assez grands pour étancher le sang qu'il a répandu (*).

Après la victoire qu'il remporta sur le sultan d'Égypte Kansou-Ghawri, Sélim Ier n'eut, pour ainsi dire, qu'à traverser la Syrie pour s'en emparer. Halep, Hamah, Hems et Damas lui ouvrirent successivement leurs portes. Puis, à son retour de l'Égypte, qu'il avait conquise avec autant de facilité que la Syrie, il s'occupa de donner à cette dernière les lois qui la régissent encore. Ces lois sont avant toutes despotiques; et malgré leur apparence d'intégrité et de justice, elles sont devenues la source de l'arbitraire le plus odieux et des avanies les plus répétées. Divisée en cinq pachaliks, la Syrie se trouva livrée ainsi à la volonté toute puissante

(*) Voyez Chalcondyle, *De rebus Thurcicis.*

de cinq vice-rois. Qu'est-ce en effet qu'un pacha ? C'est à la fois un général, un administrateur, un juge et un exacteur souverain en matière d'impôts et de confiscations. Il peut en même temps mettre son pachalik en état de siége, y lever des contributions forcées, faire tomber la tête de tous ses ennemis, imprimer en un mot la terreur pour se consolider ou s'enrichir. Lors de la conquête des Arabes, Omar respecta les propriétés qu'il trouva établies, et les laissa se transmettre héréditairement, moyennant une légère contribution de rachat. Lors de la conquête des Osmanlis, Sélim Ier se déclara maître suprême du sol, et les propriétaires ne furent plus considérés que comme des usufruitiers, et ne purent par conséquent ni vendre ni transmettre. En outre, sous le nom de *miri*, chaque ex-propriétaire fut forcé de payer un impôt foncier au gouverneur de la province, impôt qui variait selon les besoins ou même les caprices des pachas. On en vint même plus tard à faire peser sur tous les Syriens une nouvelle charge appelée le *miri vert*, c'est-à-dire une imposition sur les plans d'oliviers et de mûriers. Cette imposition, fixée d'abord à cinq pour cent du revenu d'une faible année, monta bientôt jusqu'à dix et quinze pour cent ; et encore on imposait l'arbre dès qu'il était planté, de façon qu'il payait au fisc avant de produire au propriétaire.

Comment une telle facilité d'exploiter les populations n'eût-elle pas fait du gouvernement des pachas la plus odieuse des tyrannies? Ajoutez à cela que les sultans, de plus en plus avides, finirent par vendre les pachaliks à l'enchère, laissant celui qui leur donnait la plus grosse somme se récupérer en extorquant le plus d'argent possible à tous ceux qui avaient le malheur de vivre sous son joug. Ainsi, les cultivateurs, pour échapper au *miri vert*, arrachaient-ils leurs mauvais plants d'oliviers, on leur donnait la bastonnade comme ayant voulu frustrer le fisc. En plantaient-ils de nouveaux en place des anciens, on les faisait payer à la fois pour les anciens et pour les nouveaux. Ces exactions continuelles découragèrent peu à peu les Syriens, et leur firent abandonner des cultures qui dans les siècles passés leur servaient à réparer les malheurs des temps. Les autres conquérants de la Syrie avaient parfois fait de cette province un champ de carnage; le gouvernement des pachas tendait à en faire un désert. Et encore nous ne parlons ici que des souffrances des Syriens musulmans ; quant aux Syriens catholiques, c'était bien autre chose ! Ces derniers, outre le payement du haradj, c'est-à-dire la capitation, le droit de porter leur tête sur leurs épaules, étaient en butte à toutes les sortes d'exactions et d'amendes. Portaient-ils du rouge dans leurs vêtements, amende. Ne se détournaient-ils pas de leur route à l'approche du pacha ou de l'un de ses officiers, amende. Oubliaient-ils d'ôter leur chaussure en passant devant une mosquée, amende. Montaient-ils un cheval au lieu d'un âne, amende. Enfin, malgré les capitulations passées entre Souleyman et François Ier, les Chrétiens d'Orient n'en souffraient guère moins qu'auparavant : seulement, les avanies avaient remplacé les persécutions.

Que devait amener le gouvernement des pachas, outre la ruine des populations? La guerre entre tous les rivaux de ce pouvoir sans bornes délégué par le maître souverain de Constantinople. Tel fut donc, trois siècles durant, le sort définitif de la Syrie. Parmi ceux qui se montrèrent les plus audacieux et les plus tenaces dans cette rage de domination, il faut compter l'arabe Dhaher. Né en 1686 d'une race de Bédouins qui erraient le long du Jourdain, Dhaher, à la mort de son père Omar, partagea avec son oncle et ses deux frères le commandement de sa tribu. Hardi, énergique, entreprenant, de la petite ville de Sapheth, son primitif domaine, il s'élanca avec ses cavaliers sur Tibériade, et s'en empara. En 1742, le gouverneur de Damas vint l'attaquer ; il se défendit avec courage, et fut servi par le destin, qui le débarrassa de son ennemi. Alors, son ambition grandissant, avec la perfidie de sa race il se délivra tour à tour de ses différents concurrents ; puis enfin, devenu unique chef de ses partisans, il se rendit maître par un coup d'audace de

Saint-Jean d'Acre et de son beau port. Une fois là il lui fallut légitimer son usurpation, et à force d'argent et de caresses il obtint de la Sublime-Porte son investiture en 1750.

Par son adresse autant que par sa valeur, Dhaher augmenta de jour en jour sa puissance, et finit par faire ombrage au divan de Constantinople. Dès lors on lui suscita partout des rivaux. Ce furent d'abord Othman, pacha de Damas, et ses deux fils, pachas de Tripoli et de Saïda. La guerre ensanglanta donc encore une fois la Syrie; et malgré la défaite d'Othman par Dhaher en 1766, elle se prolongea encore, grâce à l'entremise du révolté d'Égypte, Ali-Bey. Les deux nouveaux alliés, aussi ambitieux l'un que l'autre, voulaient se partager la Syrie, et y seraient peut-être parvenus si la Porte aux abois n'avait lâché contre ses ennemis de la Palestine un chat-tigre humain, le trop célèbre Ahmed, à qui sa cruauté valut le titre de Djezzar (le boucher).

Ahmed ne put pas d'abord résister à Ali-Bey et à Dhaher réunis. Mais Ali-Bey étant retourné en Égypte, où il fût tué par trahison, Ahmed, tant par la ruse que par la force, finit par vaincre l'usurpateur Dhaher. La Syrie et la Porte n'eurent pas lieu pourtant de se féliciter du changement de l'Arabe Dhaher en Djezzar le Bosniak. Djezzar-Pacha devint pour l'une le plus exécrable des tyrans, et pour l'autre le plus rebelle des gouverneurs. Il s'enrichit des sueurs du pauvre, en même temps qu'il se moqua des ordres du divan. Aussi avide que cruel, il décapitait les chefs des familles puissantes, afin de s'emparer de leurs biens. Vainqueur des Druses, qui s'étaient révoltés contre lui, il les déchaîna plus tard contre les Maronites, et troubla ainsi la quiétude du Liban. Enfin ce tyran infâme, malgré ses exactions de toutes sortes, ses vengeances terribles contre quiconque s'opposait à ses volontés, ses crimes hideux, ses passions féroces, régnait encore par la terreur et la mort, lorsque Bonaparte et les Français pénétrèrent en Syrie, en février 1799 (*).

Il ne nous appartient pas de raconter cette merveilleuse campagne d'Égypte et de Syrie, où le drapeau de la France se montra de nouveau vainqueur et, ce qui vaut mieux, civilisateur en Orient. Constatons seulement que le général Bonaparte, alors dans le plus pur moment de sa gloire et mu par ses sentiments élevés de respect pour les peuples et de compréhension du rôle sacré de la république, dont il était l'un des plus illustres enfants, tout en respectant les Musulmans dans leur foi, sut prendre sous sa protection les Chrétiens, immémorialement persécutés. D'étapes en étapes victorieuses, il entra tour à tour dans les villes d'El-Arish, de Gaza, de Yafa. Malheureusement l'artillerie lui manqua devant Saint-Jean d'Acre, et, les Anglais aidant, il ne put pas faire brèche et livrer assaut à la place, avant l'arrivée de l'armée turque, commandée par Abdallah, pacha de Damas. La nécessité de vaincre ces auxiliaires de l'exécrable Djezzar exigea que l'armée française quittât en partie Saint-Jean d'Acre pour se rendre à Esdrelon, où, ayant trouvé une plaine convenable, elle battit, dispersa et détruisit ces janissaires tant vantés, ces Arnautes soi-disant invincibles. Les Syriens respiraient, et se croyaient à l'heure de leur délivrance éternelle. Hélas! une autre nation chrétienne, qui avait jadis combattu si vaillamment et si longtemps pour le triomphe de l'Europe contre l'Asie à l'époque des croisades, s'allia cette fois avec les oppresseurs de l'Orient, avec les pachas, ces tyrans subalternes, plus farouches qu'aucun de leurs souverains, et la flotte anglaise força, par les ravitaillements et les secours qu'elle offrit à Djezzar, les Français libérateurs à lever le siége de Saint-Jean d'Acre et à évacuer la Syrie. Que résulta-t-il de ce crime de lèse-humanité commis par l'Angleterre? Une consolidation du pouvoir arbitraire et déplorable des pachas, un état pour ainsi dire approuvé de la servitude chrétienne, tous les malheurs et toutes les faiblesses de l'anarchie, l'impuissance gouvernementale de la Porte, la division haineuse des races, une lutte partielle et constante entre certaines familles, l'assassinat, le viol et le pillage tolérés, une misère générale et presque incurable.

(*) Voyez *Histoire du consulat et de l'empire* par M. Thiers.

ÉTAT DU LIBAN EN 1842.

Nous ne pourrions pas faire un meilleur tableau de l'état actuel du Liban et des traités qui en régissent la protection que le tableau suivant, qui fut présenté à la Chambre des députés en 1843 par M. Pierre David, ancien consul général en Orient de 1806 à 1826, et alors député du Calvados. Revendiquant l'appui de la France pour les populations chrétiennes de la Syrie, M. David s'exprimait en ces termes (*) :

« Nous étions en Orient les protecteurs nés de la religion catholique et de ceux qui la professaient. Nous tenions ce droit des concessions de plusieurs sultans, et surtout de la coutume, ce consentement général qui, sous le nom d'*adhet*, est, après le Koran, la loi commune des Ottomans. Ce droit de protection, ce droit consacré par une possession de trois siècles, ce droit devenu respectable à force de bienfaits, nous fut momentanément enlevé, en 1840, par le concert de quatre puissances qui prétendirent régler sans nous les affaires intérieures de l'empire ottoman. On sait trop ce qu'il en résulta de troubles et de violences. Les prétendus modérateurs des Turcs devinrent les destructeurs de leurs villes, frappèrent sur tous les partis à la fois, et, pour délivrer les Chrétiens du Liban de la domination du pacha d'Égypte, les livrèrent à des pachas de Syrie, cent fois plus oppresseurs encore. Ils enlevèrent même à ces montagnes, où la croix surmonte le croissant, le vieux émir Béchir, victime apparemment de son ancienne sympathie pour les Français. Plus que jamais les animosités s'enflammèrent. Il fallut, après deux ans de guerre civile, intervenir de nouveau, et cette fois on voulut bien admettre dans le concert européen le véritable protecteur de ces populations, le roi des Français.

« Nous avons avec l'empire ottoman, sous le nom de capitulations, des concessions impériales qui remontent au commencement du seizième siècle. Ce fut en 1535, sous le règne de François Ier, que fut accordé le premier de ces firmans; c'est, sous une forme nouvelle, une espèce de traité de commerce et d'amitié entre la France et la Turquie. On y stipula des conditions qui fondèrent notre droit commercial dans le Levant. Henri IV, Louis XIV et Louis XV obtinrent le renouvellement de ces concessions, et chaque fois elles reçurent plus d'extension, de force et de solennité.

« Parmi les priviléges qu'elles accordaient à la France, à la seule France, le plus glorieux sans doute fut de lui conférer la protection de la religion catholique dans les États du grand-seigneur. Cette protection, grandissant de siècle en siècle, s'étendit au saint-sépulcre, aux églises, aux évêques, aux prêtres et aux ordres religieux, et, par une interprétation qui fut rarement contestée, elle enveloppa à certains égards les simples habitants qui professaient le même culte. Il en résulta que les populations chrétiennes, généralement soumises à leurs pasteurs spirituels, se trouvèrent couvertes elles-mêmes de cette égide. Ainsi les catholiques de Péra et de Galata, ceux de Smyrne, de Syra, de Tine, de Naxos et de quelques autres îles de l'Archipel, ceux de Rhodes, de Chypre et de la Syrie, furent tacitement rangés sous la protection de la France; et cette protection religieuse devint insensiblement une protection civile, qui garantissait ces populations des avanies auxquelles elles avaient été jusqu'alors exposées. La France ne leur fit jamais défaut; ses ambassadeurs et ses consuls se faisaient un devoir, même un honneur, d'intervenir sans cesse en faveur de leurs coreligionnaires, et ils étendaient ainsi dans ces vastes contrées le respect du nom français.

« Le palais de notre ambassade, les hôtels de nos consuls étaient devenus des lieux d'asile; ils étaient respectés par les Turcs des plus basses conditions comme par leurs chefs de tous les rangs; on a vu souvent la fureur populaire s'amortir au seuil de ces habitations sacrées : les agents de l'autorité s'y arrêtaient de même. Les concessions tacites de ce droit de protection sont allées si loin, que les églises catholiques du Levant ont pu arborer le pavillon français sur leur portail, pour marquer à tous les

(*) Voyez *Moniteur universel*, séance de la Chambre des Députés du 30 janvier 1843.

yeux quelle protection puissante couvrait le culte qu'on y célébrait. Ce signe tutélaire les a garantis de toute insulte pendant la guerre civile; enfin, le monastère du mont Carmel était aussi, dans la Syrie, un refuge protecteur, une oasis d'humanité au sein de la barbarie. Le fanatisme d'un pacha le détruisit; l'influence d'un ambassadeur de France le releva; et c'est encore là, sous la bannière française, que tant de savants voyageurs de toutes les nations trouvent la confraternité européenne, l'image de la civilisation et les soins de l'hospitalité. Qui peut mieux que ces faits, mieux que notre longue possession, mieux que l'usage encore récent de notre prépondérance, constater la réalité des droits qui nous furent concédés par des actes solennels ou par le consentement général? C'était pour la France un bel empire dans l'Orient chrétien, que ce droit de le protéger au sein même de l'Islam, que cette faculté d'y faire prêcher l'Évangile, cette loi du libre arbitre, à côté du Koran, ce code de la fatalité.

« Les capitulations, en reconnaissant à notre roi le titre de *padishah,* qui correspond à celui d'empereur, nous ont donné le pas sur les autres nations franques; mais qui pouvait nous envier cette prééminence, quand nous ne la faisions servir qu'à l'honneur commun des nations chrétiennes? Qui pouvait nous envier nos priviléges commerciaux, quand notre premier soin fut de les partager avec nos alliés? Dès 1535 la France obtint de Soliman I[er] que le pape et les rois d'Angleterre et d'Écosse fussent compris dans les premières capitulations qui, comme je viens de le dire, étaient un véritable traité de commerce et d'amitié. Sur la sollicitation de la France, toujours conciliatrice, on permit plus tard aux autres nations, que les Turcs appelaient ennemies, de naviguer dans les mers du Levant sous le pavillon français et d'y jouir de nos priviléges. Cette concession leur fut retirée par suite de quelques mécontentements politiques. Eh bien, la France eut encore une fois, sous Louis XV, la générosité de faire rendre à ces nations la faculté de revenir dans les ports de l'empire ottoman, à l'abri de notre bannière. Quel aveu, pour les populations musulmanes comme pour les nations européennes, de notre incontestable prépondérance!

« Cette prérogative, qu'on nous a ravie dans le Liban, ce droit de protection qui nous fut donné par les souverains ottomans, et confirmé par l'assentiment universel, comment l'avons-nous exercé lorsque nous le possédions sans partage? Nous l'avons étendu non-seulement sur les Catholiques, mais encore sur tous les autres Chrétiens, lorsqu'ils l'ont invoqué. On nous a vus protéger les Arméniens à Constantinople et faire rappeler de l'exil une population entière. Qui ne se souvient de la révolution grecque en 1821, et de l'appui que la France a donné partout à des populations proscrites? Le pavillon français les protégeait. Seul il le pouvait aux yeux des Turcs, parce qu'il leur était également tutélaire, lorsqu'ils réclamaient sa protection dans leurs périls. Cette impartiale humanité fit sa gloire, et rendit son droit sacré pour tous. Nos amiraux, nos commandants, tous nos marins firent alors une croisade de civilisation et d'humanité qui les honore à jamais, et qui les a rendus chers à tous les partis.

« Les traités, dans ce pays-là, les vrais et bons traités ne sont pas ceux qui sont écrits, mais ceux qui sont déposés dans la mémoire des peuples et des gouvernements. Tout y est confiance, réciprocité de services, communauté d'intérêts. C'est le pays des faits, des souvenirs et de la coutume. Les capitulations sont écrites, il est vrai; mais elles ne sont point des traités conclus entre deux parties contractantes et se faisant des conditions réciproques. Elles sont ce que nous appelions dans l'ancienne monarchie des lettres patentes; elles expriment les volontés du souverain en faveur d'un peuple ami, et commandent aux sujets de s'y conformer. Ce sont donc, ainsi que je les ai nommés en commençant, des concessions impériales. Ces concessions, toujours interprétées en notre faveur par les dispositions amicales du pays et du gouvernement, ont créé, ont étendu, ont fixé nos droits et nos priviléges en Orient. Ce que ces droits ont de simplement oral ou coutumier y est aussi connu, aussi respecté

que les stipulations qui sont dans les firmans. Il faut donc les conserver, les soutenir tels qu'ils sont écrits dans les esprits et dans la conscience de ces peuples. Ne les aliénons pas, ne les modifions pas, ne les partageons pas, car il ne nous serait plus permis de les reprendre. Ce qui s'efface dans des archives vivantes ne s'y retrouve jamais.

« Cherchons maintenant ce qui peut avoir armé les Druses contre les Maronites, ces deux populations longtemps unies pour leur propre sûreté. On a parlé, dans le temps, de missionnaires américains qui étaient venus échauffer les esprits par un mysticisme religieux, mêlé d'idées de liberté; mais qui peut croire que de vieux Catholiques du sixième siècle, sans lettres, sans préparation d'aucune sorte aux idées politiques, constamment sous les yeux de leurs évêques et de leurs prêtres, se soient laissé séduire par des rêveries transatlantiques? Qui peut croire que des cultivateurs de vignes et de mûriers, contents de leur sort, soient devenus des penseurs philosophes et des instruments révolutionnaires? Quant aux Druses, ces espèces d'amphibies religieux qui professent tour à tour, selon le besoin, l'islamisme, le christianisme, et je ne sais quelle obscure idolâtrie qui ressemble à celle du veau d'or, ils ont pu feindre une quatrième croyance, si leur avarice y a été intéressée, sauf à la rejeter quand ils n'auront plus d'intérêt à la professer; mais cette croyance, toujours mêlée d'idées politiques, a-t-elle pu toute seule leur mettre les armes à la main? Sont-ils devenus des propagandistes révolutionnaires sur l'invitation de quelques prédicateurs américains? Cela n'est guère plus croyable. Où donc était la cause de cette guerre civile, si contraire à la sûreté commune des deux populations? On a soupçonné l'Angleterre d'avoir favorisé les missionnaires soi-disant américains dans un intérêt purement politique.

« Ici je m'arrête dans mes conjectures; il faut des faits, des preuves pour attribuer de pareilles manœuvres à un gouvernement; je m'abstiens d'autant plus que le ministre d'Angleterre à Constantinople a protesté hautement contre l'accusation de connivence avec les missionnaires américains; mais je suis obligé de faire un rapprochement qui semble justifier les doutes qu'on a conçus. L'Angleterre fit enlever l'émir Béchir de la montagne à la même époque où ses vaisseaux écrasaient Beyrout et Saint-Jean d'Acre. Quel intérêt aviez-vous à enlever aux populations du Liban ce prince patriarcal qu'elles vénéraient? Était-ce pour le remplacer par un gouverneur de votre choix, et faire coïncider la soumission de la montagne avec celle du littoral? Vos projets sur la Syrie n'ayant pas eu les suites que vous en espériez, et se trouvant ajournés, vous vous êtes réunis aux autres puissances pour rétablir la paix dans cette province : le meilleur moyen sans doute eût été de rendre aux populations une famille princière qui leur était chère. Pourquoi donc lui avez-vous donné formellement l'exclusion? C'était lorsque la négociation touchait à sa fin, que vous vous êtes prononcés si fortement contre elle; de sorte que la Porte en a pris prétexte pour livrer le gouvernement de la montagne aux deux kaïmacams d'un pacha. Qu'en va-t-il résulter? un nouveau malaise parmi ces populations, et bientôt une reprise d'armes contre leurs oppresseurs. Cette reprise d'armes les affaiblira de plus en plus, et laissera ces grandes barrières de l'Orient à la disposition du premier occupant.

« Il faut savoir en effet ce que signifie le titre de kaïmacams. On le traduit, pour nous rassurer, par celui de *délégués*. Il est vrai, les kaïmacams sont des délégués; mais de qui le sont-ils? d'un pacha dont ils sont les lieutenants. Or, vous saurez que le despotisme en Orient se délègue tout entier du supérieur à l'inférieur : il ne rétrécit que les cercles où il s'exerce, en passant du grand-seigneur aux pachas, de ceux-ci à leurs kaïmacams, et de ces derniers aux beys et aux simples agas; mais dans le plus petit de ces cercles il a la même intensité qu'au sérail, c'est-à-dire le droit de vie et de mort, et surtout celui d'exaction arbitraire. C'est la spirale du Dante, il y a souffrance et terreur dans tous les cercles. Les kaïmacams, en Turquie, ne sont donc que des pachas par intérim; ils seront dans le Liban des lieutenants ou vice-pachas à poste fixe. Il

arrive souvent que ces despotes subordonnés sont plus violents que leurs chefs, surtout en matière d'exaction, car ils ont des tributs à leur transmettre et des présents à leur faire.

« Et voilà l'administration promise aux Chrétiens de Syrie; voilà les concessions obtenues avec tant de peine par les cinq grandes puissances! La seule France autrefois avait fait mieux que cela. Elle avait admis, avec les Druses, la fable qui les faisait descendre des soldats égarés d'un comte de Dreux, à l'époque des croisades. Elle les protégea comme originaires Français; mais elle admit en même temps, sous sa protection, ces vieux Chrétiens du sixième siècle, qu'on appela Maronites, du nom d'un de leurs apôtres; et bien loin de diviser ces deux races, et de les faire égorger l'une par l'autre, la France les rapprocha, les réunit presque en un seul corps. Puis, après que la race de leur fameux émir Fakr-ed-Din, que nous appelons Fakardin, fut éteinte, la France eut assez d'influence pour faire déférer l'autorité, par l'élection des cheiks, à la maison Schahab, qui a gouverné le Liban jusqu'en 1840, époque où l'émir Beschir, prince régnant, a été enlevé par les Anglais et conduit à Malte.

« Ce roi patriarcal régnait depuis longtemps. Il avait vu les Français en Syrie, et après leur retraite il en sauva beaucoup dans ses montagnes; il ne voulut jamais les livrer ni à la vengeance des Turcs ni à l'humanité des Anglais. On dit maintenant que nous avons eu à nous en plaindre. J'ignore les griefs de notre gouvernement; mais il me semble que nos ressentiments auraient dû se taire devant ces souvenirs, et surtout devant nos intérêts politiques et religieux. Le prince du Liban était tributaire du grand-seigneur, et non subordonné aux pachas du littoral syriaque. Ces pachas devenaient souvent des rebelles, qui se perpétuaient dans leur gouvernement d'une année, comme fit Djezzar-Pacha dans celui de Saint-Jean d'Acre. Ces usurpateurs ne tardaient pas à vouloir devenir conquérants. De là les attaques si fréquentes qu'ils faisaient contre les princes de la montagne, et la perpétuelle résistance des Chrétiens pour défendre leurs chefs et leur indépendance. Tel était le gouvernement tutélaire du Liban; c'était celui qu'il fallait lui rendre. Mais au lieu de cette maison Schahab, si vénérée depuis un siècle et demi, on assujettit les habitants de ces montagnes à des primats, qui vont y apporter tous les abus, toutes les violences du régime des pachaliks. Ces primats répondent sur leur tête, au pacha de Saïda, de la soumission des populations et du payement des tributs, doublés ou triplés par les exacteurs, au profit des kaïmacams et de leurs officiers. Ce pacha de Saïda n'est nommé que pour un an. Celui qui aura acheté ce poste à Constantinople pourra être un autre Omer; fût-il même le meilleur des Turcs, il faut qu'il s'enrichisse pour payer ses protecteurs à la Porte, et les nouveaux kaïmacams feront aussi comme le nouveau pacha.

« On parle, pour répondre à ces craintes, de l'adoucissement de l'administration turque. Nous aimons trop à croire ce que nous désirons, et à nous contenter d'illusions philanthropiques : les Turcs sont ce qu'ils étaient, malgré leur travestissement, et le hatti-schérif de Gul-Hané, qu'on a nommé si légèrement la charte des Ottomans, n'a déjà plus aucune valeur. Le régime de l'arbitraire n'a jamais cessé dans les provinces, et reprend tous les jours son empire dans Constantinople, Mahmoud est mort dix ans trop tôt : son ouvrage se réduit à quelques changements de titres et de costumes. Je regarde donc la concession obtenue de la Porte en faveur du Liban comme illusoire, et renfermant toujours un germe d'oppression contre nos coreligionnaires, et d'abolition des privilèges de la France...... »

CONCLUSION.

Que s'est-il passé en Syrie depuis 1842? Rien qui ait amélioré le sort des Chrétiens. Le protectorat de la France s'est de plus en plus affaibli, annulé sous l'influence de la politique égoïste du dernier règne. Aussi, dans leur désespoir, les Maronites envoyaient-ils le 12 février 1848 au ministère, si indifférent à leur égard, de Louis-Philippe, une dernière pétition, ou plutôt un cri su-

prême de douleur, contenant ce résumé si pitoyable des calamités qui ont suivi dans le Liban notre abandon momentané : « .....Voilà la cause des malheurs « qui nous ont atteints, de notre ruine « immense, de notre sang versé, de l'in- « cendie de nos maisons, de la profana- « tion de nos églises, du déshonneur de « nos filles vierges, du massacre de nos « enfants, fendus en deux par l'épée sau- « vage des Druses. »

Mais Dieu semble enfin avoir entendu les gémissements de ce peuple si odieusement opprimé; car il a voulu que sa pétition, adressée à la monarchie, fut rapportée par la République. La République généreuse et sensée, par humanité autant que par raison, prendra à cœur de secourir des malheureux, et de revendiquer les droits et priviléges qui furent concédés il y a trois siècles à la France par la Turquie. C'est là un beau rôle assurément, et nous ne doutons pas qu'il ne soit accepté tout entier par le gouvernement du 24 février. Seulement suffira-t-il maintenant de ne réclamer en Syrie que le protectorat des Chrétiens? Les choses n'en sont-elles pas venues à ce point où un remède plus héroïque soit nécessaire? La haine, excitée de nouveau et si criminellement dans le cœur des Druses contre les Maronites, s'apaisera-t-elle à un signe de nos consuls? La Porte, au pouvoir si faible et si tiraillé, pourra-t-elle, en admettant sa bonne volonté, rendre au Liban la paix, à ses représentants en Syrie le sentiment de la justice, de la probité, de l'impartialité? Nous ne le croyons guère, et voici les raisons de notre doute :

Le Turc n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut si longtemps. Naguère, les jambes nues, le front découvert, la barbe épaisse, la poitrine chargée d'armes de toutes espèces, il vivait fier, insoucieux, dans la contemplation de sa puissance et dans le mépris de ses adversaires : à l'heure qu'il est, avec sa redingotte étriquée, son pantalon de palefrenier, ses bottes à éperons, qui le gênent, sa cravatte, véritable carcan, il semble aussi chétif que son ancêtre paraissait fort. Naguère, après avoir retiré des peuples nouvellement conquis tout le suc qu'il en pouvait extraire, après s'être entouré du luxe de l'ameublement, de la beauté des femmes, de la sensualité des mets, après s'être abandonné aux plaisirs de toutes sortes, il se levait tout à coup, secouait son enivrante apathie, chargeait ses longs pistolets, aiguisait son large kandjar, montait son cheval rapide, et, avec quelques poignées de riz pour nourriture, son manteau pour couche, son intrépidité pour âme, s'en allait envahir les longues plaines de la Servie ou les vastes prairies hongroises. Maintenant, rangé par avarice, sobre par nécessité, ne recherchant plus les contrastes anciens de son existence, mais envieux du *confort* de la vie moderne, il redoute l'Autrichien et tremble devant le Russe.

Que voulez-vous que fasse le *divan*, autrefois si orgueilleux, actuellement si modeste, le *divan*, qui s'inspire du calcul, lui qui jadis n'écoutait que l'audace; que voulez-vous que résolve ce *divan* dégénéré vis-à-vis des difficultés insurmontables que lui présente la pacification du Liban ! Il a laissé des missionnaires protestants y souffler la discorde ; il n'a pas efficacement appuyé des envoyés français qui cherchaient à y rétablir l'ordre. Ce qu'il fut en 1840 et en 1847, il le sera toujours : il sera tout aussi impuissant pour fonder le bien qu'il l'a été pour empêcher le mal. Il n'a jamais trouvé, pour détruire en Syrie une anarchie de plus en plus effrayante, que des expédients sans durée, que des remèdes sans valeur : ainsi, pour n'en citer que deux exemples, son désarmement de la montagne, qui ne s'est opéré que chez les Maronites, et aucunement chez les Druses; sa nomination de deux kaïmacams, qui ne pouvait aboutir qu'à diviser la tyrannie en deux portions, au lieu de lui laisser au moins la puissance de l'unité. Il n'y a rien donc à attendre d'un gouvernement en décadence, qui promettra toujours sans tenir, parlera sans agir, ordonnera sans être obéi.

Au lieu de perdre ainsi son temps en négociations inutiles, la France ne ferait-elle pas mieux de réclamer tout de suite ce que l'avenir forcera la Porte de faire, c'est-à-dire, ne ferait-elle pas mieux de demander au *divan* de laisser les Maronites se gouverner eux-mêmes, de traiter le Liban comme il traite la Molvadie, la Valachie, la Servie. Pour atteindre ce but il faudrait d'abord détruire l'état in-

tolérable de ces villages mixtes de la Montagne, où les Druses armés inspirent sans cesse l'effroi, l'inquiétude de l'avenir, la crainte du crime aux Maronites désarmés. Il faudrait aussi éloigner ces premiers, naturellement nomades et aventuriers, en les faisant indemniser, s'il y a lieu, par les Maronites devenus les héritiers des champs que les Druses laissent en friche. Il faudrait encore permettre aux Chrétiens de porter, eux aussi, le yatagan et la carabine, l'épée et le fusil. Il faudrait enfin tolérer qu'ils se fortifiassent dans leur montagne, à la condition formelle de n'en point sortir. Alors le Liban deviendrait une Suisse orientale, où, grâce à l'industrie de ses habitants, à l'activité de leur travail, à leur sécurité future, pourrait commencer pour ses peuples une ère de paix et de prospérité que nous leur avons vu, dans le cours de cette histoire, espérer inutilement pendant douze siècles, et poursuivre à travers tant de larmes et tant de sang. Nous émettons ce dernier vœu sous le patronage de la fraternité républicaine.

FIN DE LA SYRIE MODERNE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA SYRIE MODERNE.

Nota. — Les lettres a et b qui accompagnent les chiffres de renvoi désignent, l'une la première colonne, l'autre la seconde.

D

E

F

G

H

I

N

O

P

S

T

U

V

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES.

PLACEMENT DES GRAVURES.

Le volume a deux paginations, l'une pour la Syrie Ancienne, l'autre pour la Syrie Moderne : quoique les deux séries de planches portent en tête, les unes SYRIE ANCIENNE, les autres SYRIE MODERNE, elles devront être intercalées au texte ainsi que le porte l'indication suivante :

Texte de la SYRIE ANCIENNE.

Texte de la SYRIE MODERNE.

MM. les Souscripteurs qui ont reçu avec la livraison n° 1491e la grande planche représentant les ruines de Palmyre devront la conserver, pour la joindre au volume maintenant sous presse, de la Chaldée, Babylonie, Phénicie, Palmyrène, etc.